



REVUE

BRITANNIQUE.

PARIS. — IMPRIMERIE H. SIMON DAUTREVILLE ET COMP.
Rue Neuve-des-Bons-Enfants, 3

REVUE

BRITANNIQUE

RECUEIL INTERNATIONAL

CHOIX D'ARTICLES EXTRAITS DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES

de

LA GRANDE-BRETAGNE ET DE L'AMÉRIQUE

COMPLÉTÉ PAR DES ARTICLES ORIGINAUX

Sous la Direction de M. Amédée Pichot.

ANNÉE 1852. — TOME IX.

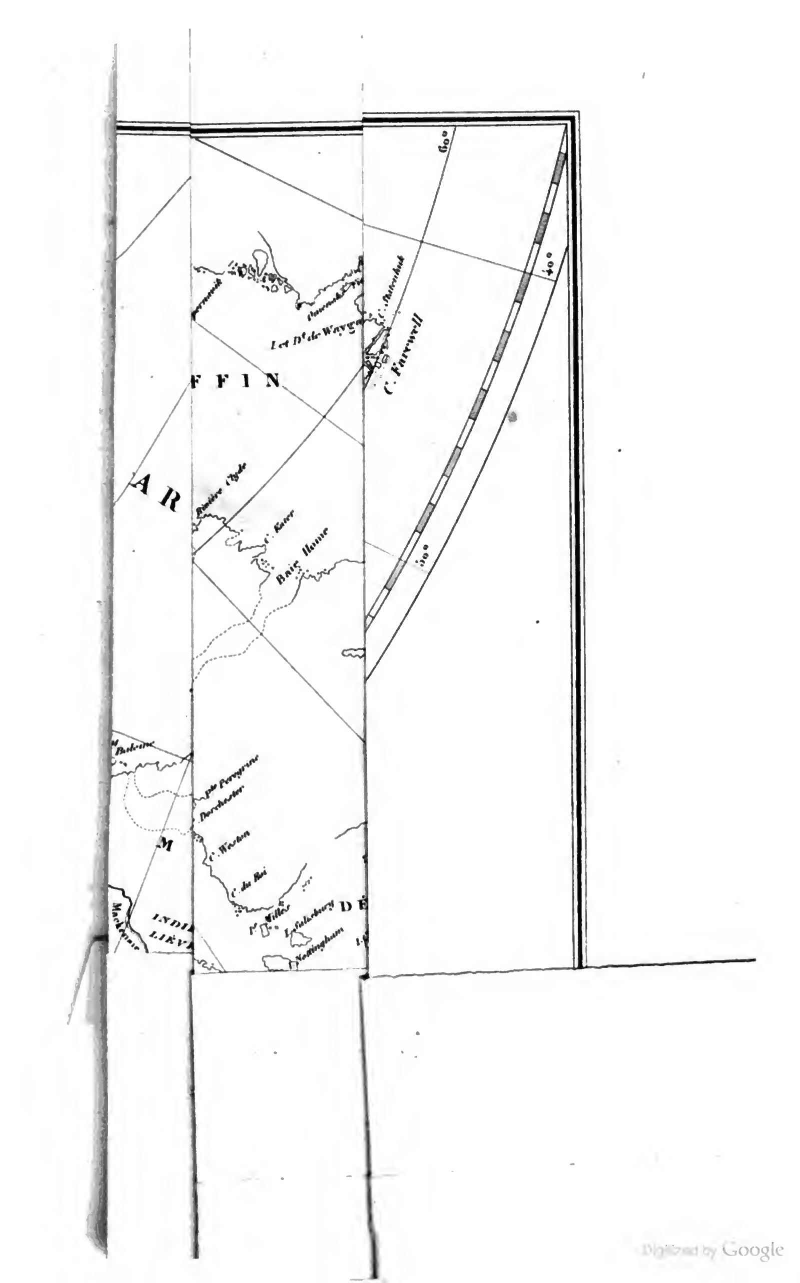
SEPTIÈME SÉRIE.

PARIS.

AU BUREAU DE LA REVUE, RUE NEUVE-ST-AUGUSTIN, 60.

ROTTERDAM,	MADRID,
CHEZ M. KRAMERS,	CHEZ D. CASIMIR MONIER
Libraire-Editeur.	Libraire de Leurs Majestés.

1852



60°
40°
50°
F F I N
A R
C. Farewell
Let Dt. de Waygat
Rivière Clyde
C. Kater
Baie Home
Pte Peregrine
Dorchester
C. Weston
C. du Roi
Mackenzie
INDI
LIEV
D E
Salisbury
Nottingham
M

REVUE

BRITANNIQUE.

Voyages. — Découvertes maritimes.

L'EXPÉDITION DU CAPITAINE FRANKLIN

DANS LES MERS POLAIRES.

I.

L'espoir de trouver, au nord de l'Amérique, un passage pour les vaisseaux allant d'Europe à la Chine et aux Indes, devait être une conséquence naturelle des découvertes de Christophe Colomb ; aussi paraît-il avoir été conçu, dès la fin du xve siècle, par le Vénitien *Sébastien Cabot* ou *Cabotto*, qui venait de partager avec son père *Jean Cabot* la gloire d'avoir le premier touché le rivage de Terre-Neuve. Voici en quels termes un autre Vénitien, Ramusio, auteur d'un ouvrage estimé sur la géographie du temps, reproduit un récit qu'il dit tenir de Sébastien lui-même, par un seul intermédiaire :

« Quand mon père quitta Venise pour aller s'établir en Angleterre,
» il me conduisit avec lui à Londres. J'étais bien jeune, mais j'avais
» déjà étudié les humanités et la sphère. Mon père mourut au temps

» où l'on apprit que don Christophe Colomb, de Gênes, avait découvert » les côtes de l'Inde. On parlait beaucoup de cette découverte à la » cour du roi Henri VII, et chacun disait que c'était une chose plus » divine qu'humaine d'avoir trouvé la route de l'Orient par l'Occident. » Ces discours firent naitre en mon cœur un désir ardent de tenter » quelque entreprise remarquable. Comprenant, *en raison de la sphère,* » que si je venais à faire voile dans la direction du Nord-Ouest, *je* » *devais arriver dans l'Inde par un chemin plus court*, je fis avertir le » roi de mon espérance et il ordonna immédiatement qu'on me fournît » deux caravelles, avec tout ce qui était nécessaire à mon voyage, » lequel, autant qu'il m'en souvienne, eut lieu en 1496, au commence- » ment de l'été (1). Je fis donc voile au Nord-Ouest, ne pensant pas » rencontrer d'autre terre que le Cathay (la Chine); mais au bout de » quelques jours je trouvai une côte qui courait au Nord, ce qui me fut » un grand déplaisir. Ayant commencé néanmoins à longer cette côte, » pour voir si je ne découvrirais pas quelque golfe qui s'ouvrît (vers » l'Ouest), je reconnus que la terre continuait jusqu'au 56e degré sous » notre pôle. Arrivé là, comme le rivage tournait vers l'Est, je déses- » pérai de trouver un passage. Je revins sur mes pas et je redescendis » le long de la côte vers la ligne équinoxiale, toujours avec l'intention » de découvrir ledit passage vers l'Inde. Enfin, j'arrivai à cette partie » de la terre ferme qu'on nomme maintenant *la Floride ;* mais, comme » les vivres commençaient à me manquer, je revins en Angleterre. »

Depuis Sébastien Cabot la recherche du passage du Nord-Ouest a été incessante et les découvertes se sont succédé à de courts intervalles. On en jugera par le résumé suivant :

En 1535, *Jacques Cartier*, expédié par le roi François Ier, pénétra dans le golfe de Saint-Laurent et remonta le fleuve du même nom jusqu'au lieu où plus tard devait s'élever Montréal.

En 1576, *Frobisher*, dont le départ fut salué par la reine Elisabeth, atteignit la côte du Labrador, s'éleva jusqu'au 63° de latitude et s'avança dans le détroit qui porte encore son nom.

En 1585, 1586 et 1587, *Davis*, envoyé par les marchands de Londres à la recherche du passage du Nord-Ouest, aperçoit l'entrée de la mer d'Hudson, franchit le détroit qui ouvre la mer de Baffin et atteint le 72° de latitude. C'est de lui que date la pêche de la baleine dans ces parages.

(1) Il se trouve ici une erreur de date, provenant de l'infidélité de la mémoire de Ramusio ou de l'inexactitude de la traduction d'Hackluit, à laquelle nous avons emprunté cet extrait. Jean Cabot découvrit la côte de Terre-Neuve en 1496 ; il mourut l'année suivante, et c'est en 1498 que son fils Sébastien exécuta le grand voyage dont il est ici question. — Les patentes délivrées aux deux Cabot par le roi Henry VII existent encore, et l'on a trouvé dans le compte des dépenses particulières du même prince, cette curieuse mention : — 10 *Août* 1497. — *Payé dix livres à celui qui a découvert la nouvelle Ile* (Terre-Neuve).

De 1608 à 1611, *Hudson* découvre le détroit et la mer intérieure qui ont gardé son nom. — C'est à la fin de son troisième voyage qu'il est abandonné dans une chaloupe par son équipage révolté et qu'il disparaît pour toujours.

En 1616, *Baffin*, pénétrant dans la mer découverte par Davis, en explore entièrement toutes les côtes; mais, se méprenant sur la nature du détroit de Lancastre, il revient en déclarant qu'il n'a parcouru qu'un vaste golfe sans issue, et cette erreur, qui devait subsister pendant plus de deux siècles, paralyse toutes tentatives ultérieures en les concentrant dans le labyrinthe inextricable de la mer d'Hudson.

En 1725, Pierre-le-Grand, voulant connaître les limites de son empire au Nord-Est, expédie le Danois *Behring* au Kamtchatka, avec une troupe d'ouvriers européens, et lui commande d'y construire des vaisseaux pour explorer les mers les plus lointaines. Il est obéi; et, en 1741, Behring, après plusieurs voyages sur la côte américaine, découvre le détroit qui sépare les deux continents.

En 1745, la Chambre des Communes, voulant encourager de nouveaux efforts, promet une récompense de vingt mille livres (500,000 fr.) au navigateur qui, le premier, franchira le passage du Nord-Ouest.

En 1770, après trois ans d'héroïques efforts, *Hearne*, parti à pied des établissements de la Compagnie de la baie d'Hudson, atteint à son origine la rivière Copper-Mine, la descend jusqu'à son embouchure et parvient le premier jusqu'à la mer qui borne, au Nord, le continent américain. Mais, à son retour, il est accusé de mensonge et il faut que le temps vienne prouver la fidélité de son récit.

En 1776, *Cook* passe le détroit de Behring et reconnaît la côte d'Amérique jusqu'au cap Icy. C'est au retour de cette exploration qu'il va périr aux îles Sandwich.

En 1789, enfin, *Mackenzie*, traversant les parties les plus septentrionales de l'Amérique anglaise, découvre le fleuve auquel il doit laisser son nom et le descend jusqu'à la mer polaire.

Tel était l'état des connaissances géographiques au moment où commence la série de voyages dont l'article que nous allons reproduire est le résumé. Nous voulons espérer que nos lecteurs nous sauront gré d'avoir ainsi rétabli, depuis son origine, la chaîne des faits qui se rattachent à la recherche du passage du Nord-Ouest. — Un second article nous permettra d'offrir l'esquisse des principaux épisodes qui ont signalé les explorations du dernier printemps.

Nous publions, afin de rendre notre travail plus clair pour tous les lecteurs, une carte dessinée d'après les documents les plus récents : on y trouvera, dans la limite de la région qu'elle embrasse, tous les noms cités dans le texte anglais, noms que l'on chercherait en vain, pour la plupart, sur les cartes ordinaires.

(*Note de la Rédaction.*)

Sept ans bientôt sont écoulés depuis que sir John Franklin et ses braves compagnons ont quitté leur terre natale pour aller explorer les régions presque inaccessibles du pôle Arctique.

Quand même la vigilante bonté de la Providence aurait daigné protéger ces hommes courageux contre les immenses périls qu'ils se sont résignés à braver, une bien longue année doit passer encore avant que leur retour puisse être salué par les embrassements de leurs amis et par les acclamations de leurs concitoyens. Mais, soit que nous devions les revoir ou que nous les ayons perdus pour toujours; soit qu'ils demeurent enfermés dans leur prison de glace, qu'ils aient péri dans la tempête ou qu'ils aient succombé sous les rigueurs d'un hiver polaire; soit qu'ils aient atteint un climat moins inclément, qui leur permette de prolonger leur existence sans trop de privations; soit qu'ils aient été condamnés à languir sous la double étreinte du froid et de la faim, attendant toujours leur délivrance et ne l'obtenant jamais; quelle que soit, en un mot, leur condition présente; leurs aventures, racontées par eux-mêmes avec une naïve simplicité ou dépeintes par les écrivains avec toutes les couleurs de l'imagination, ne peuvent manquer d'offrir le plus romanesque intérêt; et leur sort heureux ou funeste deviendra pour leur pays une source de joie sans mélange ou de douleur sans borne.

Et ce n'est pas seulement en Angleterre que les sympathies seront éveillées. Les peuples que séparent des différends politiques, les partis qui, en toute occasion, se plaisent à se combattre, ont, cette fois, uni leurs cœurs et leurs efforts pour parvenir à sauver les intrépides explorateurs du pôle. Partout les phases successives de l'espoir, de l'anxiété, du découragement ont été parcourues et ressenties d'une manière uniforme. Celui qui sacrifie sa vie pour son pays n'a que ses compatriotes pour le pleurer; mais les regrets qu'entraîne la perte de l'homme qui s'est dévoué pour le progrès de la science et pour le bien de l'humanité, embrassent un cercle plus vaste. Le Nouveau-Monde s'unit à l'Ancien pour honorer la même tombe, et toutes les nations accordent le tribut de leurs larmes au sage qui a cessé d'appartenir à la terre. La destinée de sir John Franklin a donc excité un intérêt dont l'unanimité n'a trouvé d'autres limites que celles de la civilisation. C'était à juste titre; car, bien que les

vastes espaces découverts dussent être ajoutés au domaine de la seule Angleterre, le problème du passage du Nord-Ouest eût été résolu au profit de tous les peuples, et, bien que la gloire des découvertes dût appartenir exclusivement à la nation britannique, la révélation des mystères du pôle eût ajouté à l'instruction du genre humain.

Inspiré sans doute par de pareils sentiments, le gouvernement anglais a dignement acquitté sa dette en organisant plusieurs expéditions successives, par terre et par mer, pour la recherche de sir John Franklin. Des fortunes privées ont noblement contribué à la même entreprise, qui a reçu le généreux appui des États-Unis d'Amérique et de plusieurs souverains d'Europe. Les régions du pôle Arctique ont été abordées dans toutes les directions praticables, et quoique ces tentatives réitérées n'aient rencontré que de bien faibles vestiges de nos hardis aventuriers, il nous est encore permis d'espérer qu'elles réussiront à les découvrir et à les ramener. Quel que soit d'ailleurs le résultat de ces nobles efforts, leur histoire formera l'une des pages les plus touchantes des annales humaines, en même temps qu'elle opposera un consolant contraste aux innombrables chapitres uniquement remplis par la guerre et par la conquête. Ces pèlerins de la science, si long-temps perdus et si miraculeusement retrouvés, fourniront au romancier, comme au poète, un sujet toujours plein de charme, quand le monotone récit de la lutte sanglante des peuples aura cessé d'avoir pour nous aucun attrait.

Avant de rendre compte des diverses expéditions envoyées à la recherche du capitaine Franklin, nous devons rappeler à nos lecteurs les principales tentatives essayées depuis le commencement du siècle pour accomplir l'exploration des régions circumpolaires. Depuis le voyage du capitaine Phipps qui, en 1773, s'élevant au-delà du 80me parallèle, s'approcha du pôle jusqu'à 9° 12' (1), l'existence du passage Nord-Ouest avait cessé d'attirer l'attention du monde savant. Ce fut seulement en 1817 qu'une lettre adressée à sir Joseph Banks (2) par le capitaine Scoresby

(1) En 1806, le capitaine Scoresby (junior) avait atteint la latitude de 81° 30'; il n'était donc plus séparé du pôle que par une distance de 8° 30'.

(Note de la Rédaction.)

(2) Sir Joseph Banks, savant naturaliste, qui avait été l'un des compagnons de

(junior), devenu aujourd'hui le réverend docteur Scoresby, vint ranimer le vieil intérêt qui s'était jadis attaché à cette question. Homme aussi éminent par ses lumières que respectable par ses vertus, le capitaine Scoresby, à qui la science est redevable de tant de services, avait observé, durant ses voyages dans les mers du Groënland, qu'une surface de glace d'environ 18,000 milles carrés (60,000 kilomètres carrés) avait disparu dans l'espace de deux ans. Ces glaces ainsi détachées de la côte groënlandaise avaient flotté autour de l'Islande dont elles avaient encombré toutes les baies grandes ou petites, et dérivant ensuite vers le Sud sous la double forme de pics aigus ou de champs d'une vaste étendue, elles avaient atteint les rivages du Labrador et de Terre-Neuve d'où elles avaient été rejetées dans l'Atlantique. Sir John Barrow, dont le nom s'est trouvé depuis si honorablement associé aux découvertes polaires, fut tellement frappé des remarques du capitaine Scoresby, qu'il crut devoir conseiller au gouvernement d'ordonner une expédition pour explorer la baie de Baffin, et pour étudier de nouveau la probabilité de l'existence d'un passage au Nord-Ouest. Les bâtiments destinés à ce service furent l'*Isabelle*, de 400 tonneaux, monté par le capitaine Ross, chef de l'expédition, et de l'*Alexandre*, de 250 tonneaux, commandé par le lieutenant Parry. Sortis de la Tamise le 18 avril 1818, ces vaisseaux s'avancèrent vers le nord de la baie, entre la glace et la côte ouest du Groënland, jusqu'à ce qu'ils eussent atteint le détroit de Waygat où ils durent attendre, avec quarante navires baleiniers, la rupture de la banquise qui ne s'effectua que le 20 juin. Le 17 juillet, ils faillirent être broyés par les glaçons énormes qui les entouraient. Au commencement d'août, une forte rafale les mit en si mauvaise position qu'ils brisèrent leurs ancres, perdirent leurs câbles et virent un de leurs bateaux mis en pièces. Ils étaient menacés à chaque instant de la chute de leurs mâts, lorsque les deux champs de glace qui les pressaient, s'écartant soudainement l'un de l'autre, leur permirent d'échapper à une destruction immi-

Cook durant son premier voyage autour du monde (1768-1771), est mort en 1820, léguant au Musée britannique sa bibliothèque, la plus riche du temps en ouvrages sur les sciences naturelles.

(Note de la Rédaction.)

nente. Le 8 août, après que la brise eut cessé, le capitaine Ross observa une île où personne ne se montrait, quoiqu'on y pût remarquer quelques-uns de ces monceaux de pierres que les Esquimaux élèvent sur la tombe des morts. Le lendemain, les habitants parurent dans leurs traîneaux tirés par des chiens, et la description de ces montagnards du pôle a fourni un des épisodes les plus intéressants de la relation du voyage.

Le capitaine Ross, longeant les rivages septentrionaux de la baie, reconnut les trois entrées de *Smith*, de *Jones* et de *Lancastre*, découvertes et signalées par Baffin. C'est en pénétrant dans la dernière de ces ouvertures que, plus tard, le capitaine Parry devait trouver une issue vers la mer polaire. Le capitaine Ross donna le nom de ses vaisseaux aux deux caps qui limitent l'entrée de Smith, dont il estima l'enfoncement à environ dix-huit lieues, sans pouvoir s'y engager cependant, parce que la glace en interdisait l'accès. En observant l'entrée de Jones, le capitaine Ross eut lieu de remarquer l'extrême exactitude de la description qu'en avait donnée Baffin, dont un des bateaux avait pris terre en cet endroit. Quand l'expédition parvint, le 30 août, à l'entrée de Lancastre, « l'aspect de cette passe excita, dit le capitaine » Ross, un intérêt très vif à bord des vaisseaux ; mais l'opinion » générale fut que ce n'était encore là que l'entrée d'un golfe. » Le capitaine Sabine produisit la relation de Baffin, et, tout en » exprimant la conviction que c'était réellement l'entrée de Lan» castre que l'on avait en vue, il pensa que l'on ne devait pas » compter sur une issue vers l'Ouest avant d'être arrivé au dé» troit de Cumberland ; il soutint qu'on ne voyait en ce moment » aucun des indices qui signalent ordinairement l'existence d'un » passage : ni canots des naturels, ni pièces de bois flottant à » la dérive, ni houle venant du Nord-Ouest. » — Le capitaine Ross ajoute encore que la terre fut aperçue au fond de l'entrée par les officiers de quart, et que lui-même il distingua nettement une haute chaîne de montagnes à laquelle il donna le nom de M. Croker, secrétaire de l'Amirauté.

Quoique le capitaine Ross se soit éloigné de l'entrée de Lancastre avec la conviction qu'elle n'était qu'un golfe, il paraît que le lieutenant Parry et plusieurs autres officiers conçurent une opinion opposée : l'observation de la houle leur donna lieu de

présumer l'existence d'un passage conduisant à une mer occidentale. Ce différend d'opinions à l'égard de l'entrée de Lancastre fit naître une discussion passionnée.

Le capitaine Ross fut violemment accusé d'avoir sacrifié à son extrême désir de revoir sa famille le grand but de l'expédition. Tous ceux qui connaissent ce brave officier et qui savent quelle noble part il a prise aux autres explorations ultérieurement accomplies, croiront difficilement que l'amour de son foyer ait pu le détourner de son devoir, et que son imagination se soit plu à créer une chaîne de montagnes pour l'excuse de son retour.

Quelles qu'aient été les accusations de ses rivaux ou de ses ennemis, sa conduite fut approuvée par l'Amirauté qui lui accorda un avancement qu'elle refusa à tous les autres officiers, sans excepter le lieutenant Parry. Celui-ci repartit l'année suivante avec son grade comme chef d'une seconde expédition.

Il est incontestable aujourd'hui que le capitaine Ross s'est trompé à l'égard de l'entrée de Lancastre et que les montagnes qu'il a cru voir n'ont jamais existé ; mais depuis sa méprise bien d'autres déceptions semblables ont suscité des controverses pareilles à celles que fit naître le premier voyage entrepris de nos jours pour l'exploration de la baie de Baffin. Commises par des navigateurs renommés, ces erreurs réitérées défendront dans le passé la réputation du capitaine Ross contre ses ennemis autant qu'elles protégeront dans l'avenir, contre les mêmes attaques, les chefs des expéditions futures. Tous les voyageurs savent combien il est difficile, dans certaines conditions de l'atmosphère, de distinguer les montagnes des nuages, et nous croyons qu'il n'est aucun de nos officiers de marine qui n'ait éprouvé ce genre d'illusion. Lorsque le lieutenant Wilkes, si connu par son commandement de l'expédition qu'envoya le gouvernement des États-Unis au pôle sud, découvrit ce qu'il nommait le Continent Antarctique, il essaya plusieurs fois de franchir la banquise qui le tenait séparé d'une rangée de montagnes que tous ses officiers, comme lui-même, apercevaient très distinctement. Ne pouvant y réussir, il voulut au moins, dit-il, « écarter toute possibilité d'un » doute et démontrer d'une manière concluante qu'il n'y avait » là aucune déception des yeux. Des vues détaillées de la terre » furent prises à bord des vaisseaux dans trois positions diffé-

» rentes, avec les relèvements des pics intérieurs et des promon» toires de la côte, de telle sorte que les situations respectives » des uns et des autres furent déterminées avec une exactitude » à peu près aussi grande que les îles qu'on avait rencontrées » chemin faisant. » — Et cependant, malgré cette description si précise, le capitaine James Ross, quelques années plus tard, ne trouvait qu'une mer libre à la place du continent antarctique du lieutenant Wilkes, de même que le capitaine Parry ne rencontra plus les montagnes auxquelles son ancien commandant avait assigné le nom de M. Croker.

Tandis que le capitaine Ross explorait les côtes de la baie de Baffin, un voyage de découverte au pôle nord s'accomplissait sous la direction du capitaine Buchan et du lieutenant Franklin, destiné à une célébrité si grande. Ces officiers montaient deux navires nommés *la Dorothée* et *la Trent.* Leurs instructions leur prescrivaient de se diriger vers le Nord, entre le Spitzberg et le Groënland, et d'employer tous leurs efforts pour atteindre le pôle. Quoique l'entreprise n'ait pas réussi, elle a permis de constater plusieurs faits qui intéressent à la fois la géographie et l'histoire naturelle. Sur les plages les moins glacées du Spitzberg, elle observa des multitudes d'animaux d'espèces diverses. Des oiseaux aquatiques de la famille des pingouins volaient en troupes de près d'un mille de longueur, et leurs rangs étaient si pressés qu'un seul coup de fusil en abattait une trentaine à la fois : le capitaine Buchan calcula que leur nombre ne pouvait être inférieur à quatre millions. — Dans la baie Magdalena, lieu de rendez-vous des bâtiments baleiniers, l'expédition eut le spectacle de magnifiques avalanches.

Quatre glaciers s'observaient sur la pente des montagnes. Le plus petit, placé à une hauteur de deux cents pieds seulement, apparaissait suspendu au-dessus de la mer, et il semblait que le plus léger effort dût suffire pour le précipiter dans les eaux. Un coup de canon tiré par l'un des navires ne manquait jamais de détacher quelques portions de cette masse de glace. Le fragment dont une explosion détermina ainsi la chute, fut une fois si énorme qu'il produisit une vague assez forte pour lancer à plus de trente pas sur le rivage un canot monté par plusieurs hommes. Un autre jour, on vit s'écrouler dans les flots un pic de

glace tout entier : le mouvement imprimé à la mer fut tel que *la Dorothée*, qui, à quatre milles de distance, s'occupait à réparer sa carène, dut se redresser à la hâte pour n'être pas renversée. Ce bloc de glace s'élevait à soixante pieds au-dessus des eaux, ce qui supposait une profondeur de quatre cent quatre-vingts pieds au-dessous du niveau : on estima son poids à plus de 420,000 tonneaux (420 millions de kilogrammes). — *La Dorothée* et *la Trent* côtoyaient le rivage oriental du Groënland, lorsqu'une bourrasque violente les contraignit, pour éviter le naufrage, à franchir une ligne de brisants furieux remplis de gros morceaux de glace qui, s'élevant et retombant avec la vague, se choquaient avec un tel fracas que les commandements pouvaient à peine être entendus par les équipages. « La » grandeur terrible de cette collision des flots et des glaçons » pendant la tempête, » écrit un des spectateurs de cette scène, » ne saurait se décrire. Chacun à bord des vaisseaux s'assura » instinctivement de quelque point d'appui et, les yeux attachés » sur la mâture, attendit dans une anxiété muette le moment » du choc qui ne se fit pas long-temps attendre. Notre bâtiment, » après avoir facilement traversé la ligne des glaces les plus » légères, se trouva lancé au milieu des blocs de grande dimen- » sion. Au même instant tout le monde fut renversé sur le pont ; » les mâts se courbèrent, et aux sons aigus de leur craquement » se mêla le bruit sourd et profond des coups effrayants qu'a- » vaient à supporter les flancs et la quille. La secousse fut si » forte que la cloche du navire qui, pendant les grains les plus » violents, avait toujours été muette, se mit à sonner sans relâche » et qu'il fallut la garnir d'étoupes pour mettre fin à ce tintement » sinistre. » Lorsque la tourmente eut cessé, les deux vaisseaux purent regagner la haute mer. Ils rentrèrent dans la Tamise le 22 octobre 1818.

Une nouvelle expédition au pôle Arctique, composée du navire l'*Hecla*, de 400 tonneaux, et du brick *le Griper*, de 180, sortit de la Tamise, le 8 mai de l'année suivante, avec des vivres pour deux ans. Elle était commandée par le lieutenant Parry et le lieutenant Liddon. C'est dans ce voyage que Parry eut le bonheur de découvrir que l'entrée de Lancastre était un véritable détroit communiquant à l'Ouest avec la mer

polaire. Bientôt il franchit un autre passage qu'il appela détroit de Barrow, mais son progrès vers l'Ouest fut promptement arrêté par des champs de glaces flottantes. Rejeté vers une nouvelle entrée large de 30 milles (56 kilomètres) qui s'ouvrait dans la direction du Sud, il lui donna le nom du Prince-Régent, s'y enfonça jusqu'à une distance de 120 milles (deux degrés de latitude) et, après avoir imposé la dénomination de cap Kater à la dernière pointe qu'il aperçut sur la rive orientale, il revint à l'Ile du Prince-Léopold devant laquelle il avait été forcé de changer sa course. Cette fois, la mer était complètement libre ; on voyait se prolonger vers le Nord un grand détroit qui semblait large de plus de 8 milles (15 kilomètres) et dont l'exploration complète doit un jour conduire à d'importantes découvertes. Le capitaine Parry l'appela canal Wellington et, reprenant la direction de l'Ouest, il découvrit successivement les îles de Cornwallis, de Griffith, de Lowther et de Bathurst, ainsi que celle de Byam-Martin où il rencontra quelques restes d'habitations des Esquimaux. Le 4 septembre, les navires se trouvant par la latitude de 74° 44' franchirent le 110° de longitude (1), ce qui donna droit aux équipages de réclamer la prime de 5,000 £ (125,000 fr.) que le Bureau des Longitudes, par un acte révoqué plus tard, avait promise aux navigateurs qui, les premiers, atteindraient un point aussi occidental dans les mers arctiques.

La campagne de 1819 se termina par la découverte de l'île Melville dont la côte méridionale fut choisie comme lieu d'hivernage. Les deux bâtiments y furent abrités au fond d'un havre, qui reçut le nom de Winter-Harbour (havre de l'hiver). C'est là que nos marins passèrent huit ou neuf mois, presque toujours privés de la lumière du soleil et soumis à un froid qui fit quel-

(1) On ne doit pas oublier qu'ici, comme dans le reste de cet article, toutes les longitudes sont comptées depuis le méridien de Greenwich. Pour obtenir les longitudes correspondantes des cartes françaises, qui se comptent depuis le méridien de l'Observatoire de Paris, il faut ajouter 2° 20' 24'' à celles du méridien de Greenwich. Ainsi 110° ouest de Greenwich représentent 112° 20' 24'' de nos cartes. Nous avons aussi adopté la longitude de Greenwich pour la carte jointe à cet article, afin de faciliter l'intelligence des voyages anglais que notre lecteur serait tenté de consulter.

(*Note de la Rédaction.*)

quefois descendre le thermomètre jusqu'à 55° au-dessous de zéro (1). Les limites que nous sommes contraints d'observer ne nous permettent pas de raconter les moyens ingénieux que le capitaine Parry sut employer pour entretenir l'activité et pour soutenir le moral de ses équipages pendant une aussi longue réclusion ; il nous suffira de dire que ses efforts, couronnés d'un entier succès, prouvèrent à la fois son bon sens et son bon goût. Aussitôt que la mer redevint libre, les deux navires, reprenant leur route à l'Ouest, atteignirent 113° 48' de longitude et se trouvèrent en vue de la côte connue depuis lors sous la dénomination de terre de Banks. Jamais à pareille latitude on n'avait pénétré aussi loin dans cette direction. L'état de la glace ne permettant pas d'avancer au-delà de ce point extrême et la fin d'août s'approchant, le capitaine Parry fit voile pour l'Angleterre. Le 30 octobre, les deux navires étaient entrés dans le port de Peterhead (2).

Négligeant la mission accomplie par les capitaines Clavering et Sabine, qui avaient été chargés de mesurer les oscillations du pendule dans les hautes latitudes du Nord, nous passerons immédiatement au second voyage du capitaine Parry pendant les années 1821, 1822 et 1823. L'expédition consistait en deux bâtiments *la Fury* et l'*Hecla* (ce dernier commandé par le capitaine Lyon). Elle mit à la voile le 8 mai 1821 et mouilla devant l'île de la Résolution, à l'entrée du détroit d'Hudson, le 3 juillet suivant. Aux îles Savage, les vaisseaux furent visités par plusieurs familles d'Esquimaux dont le cynisme était encore plus dégoûtant que la saleté. Dépassant l'île Southampton, le capitaine Parry pénétra dans le détroit Frozen, afin d'examiner la baie Repulse où il ne trouva plus de glace. Il continua ensuite de reconnaître la côte jusqu'à ce que la formation de la banquise nouvelle le contraignît à établir son quartier d'hiver dans une petite île située à l'entrée de la baie de Lyon. L'expédition y

(1) Les Anglais font usage du thermomètre de Farenheit, dont le zéro correspond à peu près à 18° centigrades au-dessous de glace. La température dont il s'agit ici équivaut à 48° centigrades au-dessous de glace. Le mercure se congèle à 40°.

(Note de la Rédaction.)

(2) Petit port d'Écosse sur la mer du Nord, dans le voisinage d'Aberdeen.

séjourna jusqu'au 8 juillet de l'année suivante. Lorsqu'on voulut faire sortir les vaisseaux, on fut obligé de leur tailler un canal dans la glace ; mais bientôt ils trouvèrent devant eux une banquise compacte qu'il leur fut impossible de franchir. La mer étant impraticable, le capitaine Parry voulut au moins essayer un voyage par terre. C'est alors qu'il découvrit le détroit de *la Fury* et de l'*Hecla.* Après un été si peu fructueusement employé, on dut s'occuper de trouver un nouveau lieu d'hivernage qui fut l'île d'Igloolik, où l'on ne put s'établir qu'après avoir coupé dans la glace un canal de plus de quatre mille pieds de longueur pour donner accès aux vaisseaux. Enfin, le 8 août 1823, la mer devenant libre, l'expédition, qui n'avait à attendre d'une nouvelle campagné aucun résultat important, remit à la voile pour l'Angleterre et le port de Lerwick (1) la reçut le 10 octobre.

Le capitaine Parry entreprit son troisième voyage afin de rechercher au fond de l'entrée du Prince-Régent un passage dans la mer polaire. Il montait encore une fois *l'Hecla,* et le capitaine Hoppner commandait *la Fury.* L'expédition, partie d'Angleterre le 29 mai 1824, fut retardée dans sa navigation à travers la baie de Baffin et fut obligée d'hiverner sur la côte orientale de l'entrée du Prince-Régent, dans un havre nommé Port-Bowen, qu'elle quitta le 20 juillet de l'année suivante pour s'avancer au Sud jusqu'à la latitude de 72° 42'. Mais *la Fury* se trouvant alors gravement avariée, on fut forcé de l'abandonner, ainsi que les vivres qu'elle portait, et de faire passer son équipage sur l'*Hecla.* Ce dernier vaisseau fut de retour à Sheerness le 20 octobre 1825.

Sans raconter ici la tentative infructueuse du capitaine Lyon qui, en 1825, ne put réussir à atteindre la baie Repulse, ni le quatrième voyage du capitaine Parry qui, en 1827, après s'être élevé jusqu'au 83° latitude, essaya vainement de parvenir jusqu'au pôle avec de simples bateaux, nous rendrons un compte sommaire des trois voyages successivement exécutés sur le continent américain jusqu'aux rivages de la mer Polaire. Le premier eut lieu pendant les années 1819, 1820, 1821 et 1822,

(1) Principale ville des îles Shetland.

sous la direction du capitaine Franklin et du docteur Richardson, qui reconnurent la côte depuis la rivière Copper-Mine jusqu'à la pointe Turnagain. La seconde exploration, effectuée par les mêmes voyageurs en 1825, 1826 et 1827, eut pour base l'embouchure de la rivière Mackenzie d'où les reconnaissances furent poussées à l'Est jusqu'à la rivière Copper-Mine et à l'Ouest jusqu'à Return-Reef. La troisième expédition fut celle du capitaine Back, qui, pendant les années 1833, 1834 et 1835, parcourut les parties les plus septentrionales de l'Amérique anglaise et descendit en bateau, jusqu'à son embouchure dans la mer polaire, une grande rivière connue jusqu'alors des seuls Indiens sous le nom de *Thlew-ee-Choh-Dezeth* (Rivière-du-Grand-Poisson) et nommée désormais Rivière-de-Back.

Jamais peut-être aucun voyage entrepris par des Anglais ne fut plus fertile en incidents et n'offrit un plus dramatique intérêt que la première de ces trois excursions. Avec le capitaine Franklin et le docteur Richardson se trouvaient deux jeunes midshipmen, MM. Back et Hood, ainsi qu'un brave marin nommé Hepburn. Ce que ces cinq personnes eurent de périls à surmonter, ce qu'elles eurent à souffrir du froid et de la faim, surpasse tout ce qu'on pourrait imaginer avant d'avoir lu la relation du capitaine Franklin. Les voyageurs, partis du fort Chipewyan au commencement de l'été de 1820, n'avaient pu atteindre, avant la mauvaise saison, l'embouchure de la rivière Copper-Mine où ils s'étaient proposé d'hiverner. Parvenus à la latitude 64° 1/2 et forcés de s'arrêter, ils élevèrent sur le bord d'une petite rivière un bâtiment auquel ils donnèrent le nom de fort Entreprise. Ce fut leur point de départ en 1821. Il avait été convenu avec un agent de la Compagnie du Nord-Ouest, établi au fort Providence, que les vivres nécessaires à l'expédition pendant l'hiver suivant, seraient envoyés au fort Entreprise, dès le mois de septembre, par l'intermédiaire d'un chef indien nommé Akaïtcho. Le 26 août, après avoir terminé la reconnaissance du littoral de la mer polaire, sur une longueur de plus de 650 milles géographiques (plus de 1,200 kilomètres), le capitaine Franklin résolut de remonter la rivière de Hood aussi loin qu'elle serait navigable et de traverser ensuite les terrains découverts qui séparent son cours du fort Entreprise.

Les provisions étaient presque entièrement consommées; dix sacs de pemmican (1) étaient moisis et le bœuf n'était plus mangeable : le gibier, d'ailleurs, avait complètement disparu. Dès le 28 août, on n'avait plus que pour cinq jours de vivres. Le 3 septembre, une violente tempête de neige contraignit les voyageurs de camper; le souper se composa de leur dernier morceau de pemmican et d'un peu d'arrow-root. La tempête continuant de sévir avec fureur pendant plusieurs jours, les força de demeurer couchés, car il ne leur restait plus rien à manger et ils n'avaient aucun moyen de faire du feu. Par un froid de vingt degrés (11° centigrades au-dessous de glace), avec des vêtements raidis par la gelée, il leur était impossible, affaiblis comme ils l'étaient par la famine, de cheminer sur une terre couverte de glace et de neige. Le capitaine Franklin, voulant essayer, malgré son état d'épuisement, de se remettre en marche et de braver l'action du vent, tomba saisi d'un accès de défaillance d'où l'on ne put le tirer qu'en lui faisant manger un morceau de savon. C'est un lichen nommé tripe-de-roche, parce qu'on le trouve abondamment parmi les rochers, qui empêcha l'expédition de mourir de faim tout entière; et cependant cette mousse ne se mangeait jamais qu'avec un dégoût extrême; souvent même elle produisait des effets nuisibles. Elle fournit la subsistance des jours suivants avec quelques morceaux de cuir grillé. Au moment où l'on put repartir, on acheva de consommer tout ce qu'on avait de vieux souliers, comme l'aliment le plus propre à donner à chacun la force nécessaire pour supporter la fatigue de la route. Après huit jours de disette, les carcasses de cinq petits daims sauvèrent les voyageurs en leur procurant deux repas substantiels. Le capitaine Back, qui était le plus actif et le plus vigoureux de tous, fut détaché en avant avec quelques-uns des chasseurs, afin d'annoncer au fort Entreprise l'approche du reste de ses compagnons. Deux de ceux-ci, incapables d'aller plus loin, du-

(1) Le pemmican est une espèce de pâte faite avec la chair du daim ou du renne séchée au soleil, pilée ensuite et mêlée de graisse. C'est un aliment d'un grand usage parmi les chasseurs de l'Amérique du Nord pendant leurs longues excursions.

(Note de la Rédaction.)

rent être laissés en arrière avec la perspective inévitable de mourir de faim. Cependant il fallait absolument franchir la rivière pour arriver au fort sans faire un trop grand détour; on n'avait qu'un radeau de bois vert, et les diverses tentatives essayées pour traverser le courant furent infructueuses. Dans cette circonstance critique, le docteur Richardson voulut noblement se dévouer au salut commun; il se jeta dans l'eau, emportant, attachée à sa ceinture, une corde destinée à haler le radeau sur l'autre rive lorsqu'il y serait parvenu; ses bras, raidis par le froid, devenant incapables de se mouvoir, il se renversa sur le dos et continua de nager avec ses jambes seulement. Il allait atteindre le bord lorsque, le froid achevant de le paralyser, il s'enfonça : ce fut avec la plus grande difficulté qu'à l'aide de la corde liée à son corps, on put le ramener, privé de tout mouvement, à l'endroit qu'il venait de quitter. Quoique épuisé par tant de fatigues et de privations, quoique à peine capable de parler, il eut la force d'indiquer le traitement qu'on devait lui faire subir : ce ne fut que graduellement qu'il put se rétablir, et une partie de son corps demeura frappée d'engourdissement. Des os qu'on rendit friables en les calcinant et la moëlle putréfiée des ossements d'un daim, qui brûlait les lèvres tant elle était âcre, furent pendant quelques jours le principal moyen de subsistance. Le 7 octobre, plusieurs hommes réduits au dernier degré de l'inanition se trouvaient absolument incapables de marcher. Le docteur Richardson, M. Hood et John Hepburn consentirent à rester auprès d'eux pour en prendre soin, tandis que le capitaine Franklin continua de s'avancer vers le fort Entreprise qui n'était plus qu'à vingt-quatre milles. Huit hommes voulurent aussi poursuivre leur route; mais quatre d'entre eux, atteints de défaillances et de vertiges, furent forcés de rétrograder vers le campement du docteur Richardson, où du moins on avait du feu et de la tripe-de-roche. De ces quatre personnes, l'Iroquois Michel fut la seule qui arriva : on n'entendit plus parler des trois autres. Lorsque le capitaine Franklin, avec sa petite troupe, atteignit le fort, il le trouva désert et dépourvu de tout dépôt de provisions; il fallut souper des restes de la peau et des os des daims qu'on y avait mangés quelques mois auparavant. Le capitaine Franklin voulut continuer de marcher

dans la direction du fort Providence, mais il tomba sur les rochers et fut obligé de retourner vers les compagnons qu'il venait de quitter. Trois d'entre eux étaient hors d'état de se tenir debout. Privés d'espoir désormais, ils passèrent la nuit à verser des larmes. Ils reprirent un peu de courage cependant, après qu'ils eurent découvert une note laissée par M. Back, qui annonçait qu'il continuait sa route vers le fort Providence d'où il promettait d'envoyer des secours s'il avait le bonheur d'arriver jusque-là.

Dix-huit jours se passèrent dans cette situation déplorable. Les cinq malheureux étaient silencieusement assis autour de leur feu du soir, lorsqu'ils virent entrer tout-à-coup le docteur Richardson et John Hepburn. L'absence de M. Hood, celle de l'Iroquois Michel, de l'Italien Fontana, des Canadiens Bellanger et Perrault, éveilla sur-le-champ leurs craintes. Les trois derniers avaient disparu sans qu'on sût ce qu'ils étaient devenus, mais le sort des deux autres n'était que trop connu. D'horribles scènes avaient eu lieu et nous en devons le récit à nos lecteurs.

Depuis quelque temps la conduite de l'Iroquois Michel avait excité de violents soupçons. Il se montrait opiniâtre et insubordonné; quelques circonstances particulières donnaient lieu de craindre qu'il n'eût assassiné Bellanger et Perrault (1); ses manières et son langage avaient subi un changement frappant. Il ne voulait plus chasser ni couper du bois pour entretenir les feux. « Il n'y a pas de gibier, » répondit-il une fois à M. Hood, qui le conjurait de venir en aide à ses compagnons; « vous feriez mieux de me tuer et de me manger. » Un dimanche matin, le docteur Richardson, après avoir lu le service divin, venait de sortir de la tente, lorsqu'il entendit le bruit d'un coup de feu. En même temps Hepburn, qui, non loin de là, abattait

(1) Il était revenu seul au campement du docteur Richardson, quoiqu'on sût qu'il était accompagné de Perrault et de Bellanger lorsqu'il avait quitté le capitaine Franklin. Il conservait toutes ses forces tandis que ses compagnons dépérissaient à vue d'œil. Un jour, enfin, il apporta à la tente un morceau de chair de loup, disait-il, qu'il fit manger au docteur Richardson et aux autres. On eut lieu de croire un peu plus tard que c'était un triste débris du corps d'un de ses infortunés camarades.

(Note de la Rédaction.)

un arbre, lui cria d'un ton d'alarme de revenir sur-le-champ. Entrés précipitamment dans la tente, ils trouvèrent M. Hood étendu sans vie à côté du foyer : une balle avait percé son front.

La première impression du docteur fut affreuse; il crut que son malheureux ami, cédant aux souffrances du froid et de la faim, s'était donné la mort de sa propre main. Mais bientôt il fut facile de reconnaître que la balle était entrée par la partie postérieure de la tête et que le coup avait été tiré de très près, puisqu'il avait brûlé une partie du bonnet de la victime. Dès lors il n'y avait plus à douter que le meurtre n'eût été commis par Michel. Quoiqu'on ne l'accusât pas, l'Iroquois s'empressa de protester qu'il était incapable d'un si grand crime, et il laissait clairement paraître la crainte d'en être soupçonné. M. Hood était un jeune officier plein de talent et de distinction. Il avait supporté des souffrances inouïes avec une patience et une fermeté admirables; il avait contemplé avec calme la fin prochaine de son existence sur un lit de douleur. A côté de son corps sanglant se trouvait, encore ouvert, le livre de Bickersteth intitulé le *Secours de l'Écriture*, comme si ses mains défaillantes eussent laissé échapper le volume au moment où le coup mortel fermait pour toujours ses yeux fixés sur le texte sacré. Ses restes furent déposés au milieu d'un bouquet de saules, et le soir, sous la tente, le docteur Richardson ajouta à la prière ordinaire le service des morts.

Il fallait cependant se tenir en garde contre le féroce Indien que les Anglais redoutaient avec raison. Il ne cessait de murmurer des menaces contre Hepburn; et, comme s'il eût voulu se ménager à l'avance une apologie pour un nouveau meurtre, il prétendait que son oncle et deux de ses cousins avaient été tués et mangés autrefois par les hommes blancs. Il se proposait évidemment d'assassiner le docteur Richardson et Hepburn, qui furent réduits à s'avouer que de sa mort dépendait leur sûreté. Hepburn offrit de se charger de l'exécution ; mais le docteur Richardson, trop convaincu de la nécessité de cette cruelle mesure, voulut en garder toute la responsabilité, et sans tarder davantage, comme l'Iroquois s'approchait d'eux, il lui brûla la cervelle d'un coup de pistolet.

Neuf jours plus tard, les Canadiens Pelletier et Samandré

moururent d'épuisement. C'est après leur avoir rendu les derniers devoirs que le docteur Richardson et Hepburn rejoignirent le reste de l'expédition au fort Entreprise, où ils étaient tous sur le point de succomber, lorsqu'enfin, le 7 novembre, arrivèrent les provisions envoyées par M. Back. Bien qu'aucun des voyageurs n'ignorât l'extrême danger de céder à son appétit après une aussi longue privation d'aliments, il leur fut absolument impossible de maîtriser leur faim; aussi le capitaine Franklin et le docteur Richardson manquèrent-ils de mourir d'indigestion la nuit suivante.

Quant à M. Back, détaché en avant, le 4 octobre, avec les trois chasseurs Saint-Germain, Bellanger et Beauparlant, pour chercher des vivres au fort Entreprise, il avait eu à traverser des neiges où l'on s'enfonçait parfois jusqu'à la ceinture. Chaque soir, les quatre hommes établissaient leur bivouac à l'abri des saules, et quoiqu'ils couchassent deux par deux, ils avaient grand'peine à conserver quelque chaleur. Deux fois Bellanger tomba dans des trous de glace et, pour l'en tirer, il leur fallut recourir à leurs ceintures de laine liées ensemble. Le premier jour, ils vécurent d'un vieux pantalon de cuir et d'un peu de thé sauvage. Le 7 octobre, ils étaient si faibles qu'ils ne purent lutter contre le vent contraire. Incapables d'avancer, ils campèrent dans un bouquet de sapins où, pour calmer leur faim, ils n'eurent à manger qu'un étui de fusil et une paire de vieux souliers. A la fin, cependant, ils atteignirent le fort: mais quelle fut leur consternation en le trouvant abandonné par les Indiens et complètement dépourvu de vivres. Plus de secours à espérer pour les amis qu'ils avaient laissés en arrière! aucune ressource pour eux-mêmes! « Et cependant, » écrit le narrateur, « la faim nous pressant, chacun se jeta sur les misérables débris putréfiés et gelés qu'on rencontrait çà et là sur le sol, sans même se donner le temps de les faire cuire. Enfin, le feu fut allumé, et la carcasse d'un daim, trouvée dans l'intérieur du bâtiment, fut bientôt bouillie et dévorée. » — A tout risque, M. Back résolut de marcher en avant dans la direction du fort Providence. On se nourrissait d'os calcinés qu'on rendait mangeables en les mêlant avec du sel et du thé sauvage. Beauparlant, dont tout le corps s'était enflé d'une manière ex-

traordinaire, mourut le 17 octobre ; les trois autres continuèrent d'endurer la faim, le froid et la fatigue jusqu'au 3 novembre. Ce jour-là, ils rencontrèrent Akaïtcho et ses Indiens : des traîneaux chargés de vivres furent expédiés aussitôt au fort Entreprise, et dès le 7 novembre, M. Back eut la joie d'apprendre que ce secours était arrivé à temps pour sauver ses compagnons. Poursuivant alors sa route, il arriva le 21 novembre au fort Providence où bientôt le rejoignirent le capitaine Franklin et le docteur Richardson, avec le petit nombre d'hommes qui avaient survéçu. Tous ensemble regagnèrent heureusement le fort Chipewyan, où les Canadiens et les Indiens furent congédiés. Les trois Anglais n'effectuèrent leur retour que l'année suivante; ils atteignirent Norway-House, à la pointe du lac Winnipeg, le 4 juillet, et la factorerie d'York, sur les bords de la baie d'Hudson, le 14 du même mois, après un voyage de trois ans, pendant lequel ils avaient parcouru, par terre ou par eau, plus de cinq mille cinq cent cinquante milles (au-delà de 10,000 kilomètres).

Croirait-on qu'après avoir échappé miraculeusement à de si grands dangers, qu'après avoir été soumis à de si nombreuses privations et à de si cruelles souffrances, les mêmes hommes aient encore une fois, non pas accepté, mais sollicité la même épreuve ? C'est pourtant ce qui arriva avant que trois années se fussent écoulées. Le soldat qui revient de ses campagnes couvert de blessures est tenu de répondre à l'appel que lui adresse sa patrie en danger. Comme il vit de la guerre, il est juste qu'il en subisse les hasards; s'il succombe sur un champ de bataille, on ne peut s'étonner qu'il ait fini par rencontrer le genre de mort qu'il avait ambitionné. Il demeure cependant au-dessous du héros de la science, dont chaque heure d'existence est un effort intellectuel et physique à la fois ; qui, par les veilles studieuses du bivouac après la marche accablante de la journée, s'épuise avec une ardeur fatale à laquelle ne peut jamais atteindre le guerrier qui ne sait que brandir le sabre ou manier le mousquet. C'est par ce noble exercice de toutes les facultés de l'homme que se sont illustrées tant de natures d'élite qui, joignant le travail le plus élevé de l'intelligence à l'emploi le plus énergique des forces corporelles, ont sacrifié les douceurs inexprimables d'une famille dont ils étaient la joie et les flatteuses dis-

tinctions d'une société dont ils étaient l'ornement, pour aller, à travers les glaces du pôle, étendre le domaine des connaissances humaines. Parmi leurs noms glorieux, la postérité rangera ceux des Franklin, des Richardson, des Back et des Ross. Tandis que l'homme du monde racontera leur histoire et déplorera leur perte, le chrétien admirera leur piété fervente et leur patiente résignation au milieu des souffrances ou des dangers. Par eux toutes les religions apprendront que la foi chrétienne peut élever son temple et célébrer ses rites parmi les glaces et les rochers du désert; par eux toutes les croyances sauront que chaque lieu de la terre convient à l'adoration divine, lorsqu'il s'y rencontre une créature humaine toujours prête à aimer et à admirer la gloire du Tout-Puissant dans la grandeur de ses œuvres.

Vers la fin de 1824, le capitaine Franklin, désirant compléter l'exploration de la côte septentrionale d'Amérique, soumit aux ministres le plan d'un second voyage destiné à réaliser cette intention. Instruit de la répugnance qu'éprouvait le gouvernement à exposer encore une fois de nombreuses existences à la souffrance et au péril, il s'efforça, en s'offrant comme chef de l'expédition, de démontrer que les moyens qu'il proposait ne présentaient plus les mêmes dangers qu'autrefois, tandis que le but qu'il s'agissait d'atteindre importait en même temps à la puissance navale, à la réputation scientifique et à l'intérêt commercial de la Grande-Bretagne. Le Dr Richardson voulut accompagner le capitaine Franklin; on leur adjoignit le lieutenant Kendall, et un botaniste nommé M. Drummond. Partis de Liverpool pour New-York, les voyageurs arrivaient le 15 juillet suivant au fort Chipewyan. De là ils gagnèrent les bords du lac du Grand-Ours qui se décharge dans la rivière Mackenzie. Ils devaient ensuite descendre ce cours d'eau et, parvenus à son embouchure dans la mer, il leur était prescrit de se partager en deux divisions: l'une, conduite par le capitaine Franklin, devait s'avancer à l'Ouest jusqu'au cap Icy (1), et de là jusqu'au détroit de Behring où le navire *la Blossom*, commandé par le ca-

(1) Désigné sur quelques cartes avec le nom de *cap Glacé*.
(Note de la Rédaction.)

pitaine Beechey, avait ordre de l'attendre ; la seconde section, dirigée par le Dr Richardson, avait aussi à naviguer le long de la côte, mais dans la direction opposée, jusqu'à ce qu'elle eût atteint l'embouchure de la rivière Copper-Mine, terme de sa reconnaissance à l'Est.

Le 8 août, tandis que le reste de sa troupe s'occupait à préparer l'établissement qui devait lui servir de quartier d'hiver, le capitaine Franklin, s'embarquant sur un bateau que montaient six hommes d'équipage et un interprète esquimau nommé Auguste, descendit la rivière Mackenzie. Chemin faisant, il reçut la visite d'une tribu d'Indiens bien vêtus et très communicatifs, qui conversèrent et dansèrent avec Auguste. On atteignit assez promptement l'île de la Baleine, et quoiqu'on fût réellement arrivé dans la mer polaire, l'eau était encore douce, ainsi que Mackenzie l'avait remarqué lors de sa découverte.

Ici, nous avons à rendre compte d'un incident empreint d'un triste intérêt. Lorsque le capitaine Franklin avait reçu l'ordre de se préparer à quitter l'Angleterre, sa jeune femme, à laquelle il n'était uni que depuis deux ans, était atteinte d'une maladie mortelle et touchait à ses derniers moments. Témoin du combat que se livraient l'affection et le devoir dans le cœur de son époux, Mrs. Franklin le pressa héroïquement, au nom de son propre repos, de partir au jour fixé. Elle sentait que ses heures étaient comptées et que tous les soins lui étaient désormais inutiles. Le brave marin obéit à ce dernier vœu, et sa femme mourut le lendemain du jour qu'il l'eût quittée. Elle lui avait remis comme don suprême, au moment de leur séparation, un drapeau de soie en lui faisant promettre qu'il le déploierait aussitôt qu'il aurait atteint la mer polaire. Ce fut sur le rivage de l'île Garry que ce désir touchant fut accompli : une tente avait été dressée pour le capitaine Franklin par les gens de sa troupe ; il y arbora le pavillon de soie et vit la brise en agiter les couleurs. Contenant à peine son émotion, il lui fallut cependant la cacher à ses compagnons et les laisser s'épancher dans une joie bruyante. Il lui fallut répondre avec une sérénité feinte et avec une expansive cordialité aux félicitations chaleureuses qu'on lui adressait en le voyant déployer le drapeau de l'Angleterre à cette extrémité du globe.

Le 18 août, le capitaine Franklin remit à la mer avec l'intention de prolonger la côte à l'Ouest et de reconnaître, s'il le pouvait, le point où la chaîne des Montagnes-Rocheuses touche le rivage ; mais un vent violent entremêlé de rafales le força de rentrer dans la rivière et de rejoindre le Dr Richardson au fort Franklin. Dans cette solitude, nos voyageurs passèrent un hiver de neuf mois qu'ils employèrent à chasser, à pêcher et à préparer les objets d'histoire naturelle pour le retour.

Le 28 juin 1826, l'expédition tout entière descendit la rivière Mackenzie. Le 3 juillet, arrivés au point où le fleuve se partage en plusieurs branches, le capitaine Franklin et M. Back, avec deux bateaux montés par quatorze hommes, prirent le côté de l'Ouest, tandis que le Dr Richardson, M. Kendall et dix hommes suivirent la direction de l'Est avec les deux autres bateaux (1). Le 7 juillet, la première division, parvenue à l'embouchure, découvrit sur l'une des îles de la baie un grand nombre de tentes et toute une peuplade d'Esquimaux. Une centaine de canots, portant environ trois cents hommes, entoura rapidement les bateaux anglais. Les naturels manifestèrent une grande joie en voyant les présents qu'on leur destinait et en recevant de la bouche d'Auguste la promesse d'un commerce lucratif. Mais un accident impossible à prévoir vint promptement changer en suites fâcheuses un début aussi heureux. Un des canots fut renversé par les avirons du *Lyon* (l'un des bateaux anglais) et le sauvage qui le montait faillit se noyer : on s'empressa de lui porter du secours et de le recueillir à bord du bateau ; on lui prêta même la capote d'Auguste pour se couvrir ; il était excessivement irrité, mais on le calma en lui montrant quelques cadeaux qui lui plurent infiniment. Il demandait tout ce qu'il voyait et se fâchait s'il éprouvait un refus. Pendant qu'il occupait ainsi l'attention de l'équipage du *Lyon*, ses camarades s'efforçaient d'amener à terre la *Reliance*, après avoir essayé de l'envahir. Un marin s'aperçut que le naturel que l'on avait tiré de l'eau cachait sous ses vêtements un pistolet qu'il venait de dérober au lieute-

(1) Ces bateaux, construits à Woolwich, avaient été envoyés en Amérique par la baie d'Hudson, d'où l'on était parvenu, en profitant des rivières et des lacs, à les amener sur le lac du Grand-Ours.

(Note de la Rédaction.)

nant Back ; quand le voleur se vit découvert, il se jeta dans la mer emportant avec lui la capote d'Auguste. Deux Esquimaux, remarquables par leur force, sautant alors à bord du *Lyon*, saisirent le capitaine Franklin ; ce fut en vain qu'il essaya de se dégager, car un troisième sauvage vint en aide aux deux premiers et paralysa ses efforts. Ils le quittèrent toutefois pour rejoindre le reste de la bande qui commençait à piller la *Reliance*. Les Esquimaux avaient tiré leurs couteaux et s'étaient dépouillés de leurs vêtements ; il fallut leur livrer un combat qui devint furieux. Les Anglais commencèrent par jouer de la crosse de leurs mousquets, tandis que leurs adversaires cherchaient à les frapper à coups de couteau. Comme il fallait évidemment, pour en finir, avoir recours à des moyens plus énergiques, le lieutenant Back ordonna à son équipage de coucher en joue les assaillants qui, comprenant le péril, se hâtèrent de s'enfuir sur le rivage, où ils s'abritèrent derrière leurs canots.

Les bateaux anglais étant retenus dans la baie, les naturels invitèrent Auguste à une conférence à terre. L'interprète eut non-seulement le courage d'accepter cette entrevue, mais il osa reprocher sévèrement aux Esquimaux leur conduite déloyale. Affectant un repentir qui d'abord sembla sincère, ils offrirent de rendre tout ce qu'ils avaient volé et ils restituèrent en effet sur-le-champ la marmite de campement et la tente. La suite fit voir, cependant, qu'on ne pouvait mettre en eux aucune confiance et qu'ils avaient organisé un complot pour massacrer les Européens, afin de s'emparer de tout ce que portaient les bateaux.

Poursuivant sa route à l'Ouest, le capitaine Franklin s'avança jusqu'à 150° de longitude ; mais le 18 août la violence du vent et la continuité des brouillards le forcèrent de retrograder, en laissant au dernier cap qu'il avait atteint le nom de Return-Reef (Récif du Retour). Il était rentré au fort Franklin, le 21 septembre, après avoir parcouru plus de 2,000 milles (3,700 kilomètres), dont 600 à travers des régions encore inexplorées. Par une coïncidence remarquable, le jour même où le capitaine Franklin se voyait contraint à revenir sur ses pas, un officier de la *Blossom*, qui, depuis le commencement d'août, attendait avec une embarcation, au cap Barrow (point le plus avancé que des Européens eussent

encore atteint depuis Cook), l'expédition partie de la rivière Mackenzie, se déterminait à rejoindre son navire que le mauvais temps avait déjà obligé de se réfugier dans la baie Kotzebue.

De son côté, le docteur Richardson était rentré au fort le 1er septembre, après avoir pu, selon la teneur de ses instructions, reconnaître toute la côte entre la rivière Mackenzie et la rivière Copper-Mine. On dut passer encore une partie de ce nouvel hiver au fort Franklin, que le docteur Richardson quitta, dès le mois de décembre, pour rejoindre M. Drummond alors occupé à recueillir des plantes sur les bords de la rivière Saskatchawan. Le capitaine Franklin et le lieutenant Back, qui ne partirent que le 20 février 1827, revinrent directement en Angleterre où ils étaient de retour au mois de septembre suivant.

Pendant cette même année, le capitaine Beechey, qui avait été se ravitailler à Macao, franchit de nouveau le détroit de Behring; mais la saison fut encore plus défavorable et, vers le milieu d'octobre la *Blossom*, reprit la route de l'Angleterre où elle n'arriva qu'à la fin de 1828, après une absence de trois ans et demi.

Deux ans s'écoulèrent ensuite sans qu'on parût s'occuper de continuer les grandes découvertes déjà effectuées dans les régions polaires : mais à cet intervalle de repos succéda le voyage le plus heureux et le plus glorieux peut-être qu'on eût encore accompli. Quoique les neuf expéditions que nous venons de mentionner eussent obtenu d'importants résultats, elles n'avaient pas atteint leur but principal, qui était la découverte d'un passage au Nord-Ouest. Le gouvernement se refusait à sacrifier plus longtemps les deniers publics pour satisfaire à un desir purement scientifique ou pour favoriser des spéculations particulières. Son ancienne ardeur semblait avoir fait place à un profond dégoût. Non-seulement l'acte du Parlement promettant une récompense de 20,000 £ (500,000 francs) au navigateur qui le premier découvrirait le passage du Nord-Ouest fut rapporté, mais on supprima le Bureau des Longitudes qui avait été le promoteur de toutes les entreprises. Sous le coup de ces mesures si peu dignes de l'Angleterre, les amis de la science crurent voir s'éteindre pour toujours l'espoir de dévoiler les mystères des régions polaires. Mais il n'est jamais donné aux puissances de la terre de suspendre le progrès providentiel de l'esprit humain. Si d'une

part le dédain ou l'hostilité viennent à se manifester chez certains hommes, on voit d'un autre côté, chez un bien plus grand nombre, l'indifférence cesser et l'énergie renaître. En plus d'une occasion la parcimonie du gouvernement avait provoqué la libéralité des fortunes privées. Cette fois, ce fut le retrait même de la prime de 20,000 livres qui détermina un simple particulier à consacrer une somme considérable à la continuation de la recherche du passage au nord de l'Amérique.

Le capitaine Franklin était à peine revenu de son second voyage sur le continent américain en 1827, lorsque le capitaine John Ross proposa au duc de Wellington de prendre à sa charge les frais d'une expédition nouvelle dans les mers arctiques. Cette requête ayant été déclinée, le capitaine Ross, sans se décourager, soumit ses plans à un riche marchand dont la générosité lui était connue : c'était M. Félix Booth, qui d'abord crut devoir exprimer un refus, parce que, la prime des 20,000 livres restant encore promise, on aurait pu dénoncer comme une spéculation l'entreprise dont il aurait accepté la dépense. Le capitaine Ross s'adressa une seconde fois au gouvernement et lui proposa un projet d'exploration mûrement élaboré, qui fut rejeté sans aucune explication. Et comme si l'on eût voulu en même temps prévenir toute tentative future, on rappela l'acte du Parlement relatif au passage du Nord-Ouest. Dès lors les scrupules de M. Booth durent disparaître, car on ne pouvait désormais lui attribuer d'autres motifs que l'honneur de son pays, le progrès de la science et la satisfaction de combler les vœux d'un ami. Il adopta donc avec empressement les plans du capitaine Ross et consacra aux frais de l'expédition une somme de 18,000 livres (450,000 francs). Le capitaine Ross lui-même voulut ajouter 5,000 livres, et le 23 mai 1829, suivi de son neveu M. James Clark Ross en qualité de second, il partit sur *le Victory*, petit paquebot de 150 tonneaux destiné à servir d'instrument aux plus importantes découvertes qui aient jamais été faites dans les régions glacées du pôle et de théâtre aux plus rudes épreuves que l'homme y ait jamais subies.

Après avoir exploré l'entrée du Prince-Régent, le capitaine Ross se rendit au lieu du naufrage de *la Fury*. Il n'existait plus aucun débris du bâtiment; mais le bateau et les provisions, soi-

gneusement abrités sur la plage par le capitaine Parry, étaient dans un parfait état de conservation. Le capitaine Ross, ainsi pourvu d'un surcroît de ressources, poursuivit la reconnaissance de la côte occidentale du canal, au milieu des périls sans nombre qui ne cessent de menacer un navire sur une mer couverte de glaces flottantes. Il s'était avancé au Sud jusqu'à 300 milles plus loin qu'aucun autre navigateur, lorsqu'il fut arrêté par une banquise infranchissable. La fin de septembre était arrivée : il prit ses quartiers d'hiver dans une petite baie qui lui offrit un excellent abri et qu'il nomma Félix-Harbour. La visite d'une tribu d'Esquimaux, qui, au commencement de 1830, vint s'établir dans le voisinage, fut une agréable distraction pour l'équipage *du Victory*, en même temps qu'elle procura au chef de l'expédition de précieux renseignements géographiques. Les naturels fournirent aux Anglais des provisions fraîches et des vêtements chauds. Ils furent aussi les guides du capitaine Ross, qui profita de leur bonne volonté pour effectuer quatre excursions importantes, dont l'une le conduisit jusqu'au pôle magnétique du globe, où il eut le premier l'honneur d'arborer le pavillon britannique. Après un hiver prolongé, l'on remit à la voile le 17 septembre ; la navigation toutefois fut de courte durée ; six jours étaient à peine écoulés, et le bâtiment se trouvait de nouveau emprisonné par les glaces. Pour l'amener au havre du Sheriff, où l'expédition s'établit le 1er octobre, afin d'y faire un second hivernage, il fallut tailler à coups de hache un canal dans la glace. Le 29 août 1831, *le Victory* put reprendre la mer ; mais, avant qu'il eût parcouru une distance de cinq milles, il fut encore une fois renfermé par les glaces dans le havre Victoria, où l'expédition fut contrainte à passer l'hiver de 1831 à 1832, dont la rigueur fut inaccoutumée. Pendant 136 jours, le thermomètre se tint au-dessous de zéro (18° centigrades ou 14° de Réaumur au-dessous de glace). La santé des Anglais commença à s'altérer. Les Esquimaux avaient cessé de leur venir en aide et s'étaient éloignés. Le vaisseau d'ailleurs se trouvait désormais hors d'état de tenir la mer. Le seul espoir qu'il fût permis de conserver était celui de parvenir, soit en bateau, soit en traîneau, à gagner les bords de la mer de Baffin, où l'on avait chance de rencontrer quelque baleinier anglais qui pourrait recevoir à son bord les hommes de

l'expédition. L'exécution de cette périlleuse entreprise commença le 23 avril. Les huttes de neige où les voyageurs étaient forcés de s'abriter pendant la nuit étaient si petites qu'ils ne pouvaient y changer de position. Le thermomètre était à 47° au-dessous de zéro (près de 44° centigrades au-dessous de glace). Il fallait employer la scie pour découper les vivres gelés ; les huttes étaient souvent renversées et, plus d'une fois cependant, on fut obligé de passer plusieurs journées consécutives dans ces cellules de glace pendant les tempêtes. Après avoir établi des dépôts de provisions sur la route que l'on se proposait de suivre, on revint au lieu d'hivernage pour y préparer les trois bateaux de *la Fury*, dont chacun devait porter sept hommes et un officier. Le début de ces embarcations dans leur navigation près de la côte fut assez heureux, et déjà l'on comptait pouvoir atteindre l'autre rive de l'entrée du Prince-Régent, quand les glaces recommencèrent à couvrir la mer. Le froid reprit toute sa rigueur et à sa suite vinrent les tempêtes de neiges. Toute possibilité de retour jusqu'à l'année suivante disparut. Il fallut céder aux éléments et revenir, le 23 octobre, à la plage de la Fury pour y subir le terrible hiver de 1832 à 1833 avec des ressources diminuées et avec la perspective d'un avenir plus menaçant que jamais. On avait encore des provisions en quantité, mais la santé des hommes s'altérait graduellement en même temps que leur moral s'affaiblissait. Les blessures du capitaine Ross se rouvrirent, le commis aux vivres tomba malade et deux marins furent gravement atteints du scorbut. Enfin, le 8 juin 1833, on put partir encore une fois, quoique la manœuvre des bateaux fût gênée par les hommes qui succombaient à la maladie ou à l'épuisement. On fut d'abord retenu dans la baie Batty jusqu'au 15 août. Deux jours après, on était parvenu à douze milles du cap York, lorsqu'une violente rafale contraignit les bateaux à s'arrêter et à chercher un abri. Le 19 août, on n'était plus qu'à 80 milles de la baie Possession ; puis les vents contraires causèrent un nouveau retard de cinq jours. Le 25, on franchit la baie Navy-Board, et le lendemain, à quatre heures du matin, tandis que tout le monde dormait encore, la sentinelle cria qu'une voile était en vue. Aussitôt on lança les bateaux et l'on fit des signaux ; mais, hélas ! le navire continua sa course vers le Sud sans rien voir. A

dix heures, une autre voile fut signalée : c'était un bâtiment qui marchait rapidement, et il était sur le point de disparaître à son tour, lorsque par bonheur un calme survint qui permit aux bateaux de s'en approcher. A onze heures, on vit le vaisseau, qui était l'*Isabella*, de Hull, commandée autrefois par le capitaine Ross lui-même, mettre un canot à la mer et l'envoyer au devant des étrangers.

Le contre-maître qui montait l'embarcation ne voulut pas d'abord ajouter foi au récit qu'on lui faisait : répondant au capitaine Ross en personne, il soutint que cet officier était mort depuis deux ans. L'identité cependant finit par être reconnue, et le capitaine Humfreys, qui commandait l'*Isabella*, accueillit avec la franche cordialité d'un marin, le malheureux équipage du *Victory*. Nous nous étonnons qu'il ne se soit pas encore trouvé un peintre pour reproduire sur la toile la scène dramatique dont le pont de l'*Isabella* devint alors le théâtre. Couverts des dépouilles de bêtes sauvages, amaigris par de cruelles souffrances et de longues privations, rendus méconnaissables par des barbes et des chevelures qui depuis si long-temps ne connaissaient plus le ciseau ni le rasoir, les hommes de l'expédition offraient un contraste frappant avec les marins bien nourris et bien vêtus qui s'empressaient autour d'eux. La différence au surplus ne fut pas de longue durée. Les soins de propreté, les repas réguliers, les inépuisables conversations sur les vicissitudes de l'expédition ou sur les évènements d'Angleterre depuis quatre ans, rétablirent promptement l'équipage du *Victory* et rendirent à chaque homme sa physionomie véritable.

Arraché ainsi aux déserts glacés du Nord, le capitaine Ross arriva à Londres le 19 octobre. Il déposa aux pieds du roi le pavillon qu'il avait déployé sur le pôle magnétique et il reçut, en retour, le titre de chevalier baronet avec l'ordre du Bain. En même temps un don de 5,000 £ lui fut voté par la Chambre des Communes, et les gouvernements étrangers se plurent à lui décerner d'autres distinctions honorifiques. La postérité, dont le témoignage est immortel, gardera fidèlement la mémoire des exploits du capitaine Ross et elle inscrira son nom parmi ceux de ces héros dont la gloire n'a fait couler ni le sang des hommes, ni les larmes de la veuve ou de l'orphelin.

La prolongation de l'absence du capitaine Ross avait naturellement fait croire qu'il avait péri. Son ancien compagnon et son ami le capitaine Back, qui voyageait alors en Italie, alarmé des bruits qui se répandaient, se hâta de retourner en Angleterre et de s'offrir pour diriger une expédition qui chercherait à retrouver et à sauver les marins du *Victory*. Cette offre généreuse étant acceptée par l'Amirauté, le capitaine Back, accompagné par M. King, chirurgien et naturaliste, s'embarqua, le 17 février 1833, à Liverpool, et atteignit au commencement de l'été l'extrémité orientale du grand lac de l'Esclave. Laissant sur ce point une partie de sa troupe qui s'occupa de construire, sous le nom de fort Reliance, un abri pour l'hiver, il se mit sur-le-champ à la recherche du grand cours d'eau qui devait le conduire jusqu'à la mer polaire. Après avoir franchi une longue suite de lacs et de rivières, de rapides et de cataractes, il parvint au sommet d'une haute colline, d'où il aperçut la surface d'un lac magnifique auquel il décerna le nom de lac Aylmer en l'honneur du gouverneur du Canada. De ce vaste réservoir sortait l'un des affluents du fleuve dont les Indiens avaient annoncé l'existence. Le capitaine Back eût voulu en commencer aussitôt la reconnaissance; mais le mois d'août touchant à sa fin, il dut retourner au fort Reliance. Là, pendant huit mois d'un rigoureux hiver, il eut à endurer le froid et la disette. Les Indiens manquaient de vivres; neuf d'entre eux moururent de faim sous ses yeux, et les autres étaient à la veille de périr, quand leur vieux chef Akaïtcho vint à leur secours. Les hommes de l'expédition étaient réduits à de très faibles rations; mais l'espoir d'un prochain départ les avait soutenus, et ils s'occupaient activement des préparatifs du voyage, lorsqu'arriva un messager avec des dépêches annonçant la délivrance du capitaine Ross. Le capitaine Back cependant se mit en route le 7 juin, et il réussit à transporter un canot jusqu'à la rivière *Thlew-ee-Choh-Dezeth*. C'était un grand cours d'eau plein de sinuosités, qui, se développant sur une longueur de 530 milles géographiques (980 kilomètres), traversait un pays complètement nu, et qui, après avoir fourni 83 cataractes ou rapides de toutes grandeurs, se déversait dans la mer polaire par 67° de latitude et 94° 30' de longitude Ouest. Le capitaine Back se proposait de rattacher son exploration à celle du

capitaine Franklin, en reconnaissant la côte à l'Ouest jusqu'à la pointe Turnagain ; mais le manque de vivres et surtout de combustibles le contraignit à revenir sur ses pas. Lorsqu'il débarqua à Liverpool, le 8 septembre 1835, son absence avait duré deux ans et sept mois.

Nous nous bornerons à mentionner sans aucun détail un autre voyage qu'entreprit le même capitaine Back, sur un navire nommé la *Terreur*, pendant les années 1836 et 1837. Il s'agissait d'explorer complètement la baie Repulse et les régions circonvoisines. La *Terreur* avait quitté le port de Chatam le 13 juin 1836 et, dès le 5 septembre, elle était si solidement fixée dans un champ de glace flottante qu'il était impossible de la dégager. Le 13 septembre, elle se trouvait portée à la hauteur du cap Comfort, à l'entrée du détroit Frozen. Vers la fin de novembre, l'équipage fut contraint de s'établir sur la glace et d'y passer tout l'hiver. Pendant quatre mois consécutifs, cette glace fut en mouvement : soudée de tous côtés au navire, elle en rendait la direction absolument impossible ; elle menaçait à chaque instant de l'écraser par la pression qu'elle exerçait sur ses flancs et d'anéantir tout ce qui se trouvait à bord. Enfin, le 12 juillet, grâce au dégel, la *Terreur*, qui avait été soulevée à une hauteur assez grande, glissa doucement jusqu'à la surface de la mer. Elle demeurait toutefois penchée sur l'un de ses côtés et l'on désespérait de la voir se relever, lorsqu'à la joie inexprimable de ceux qu'elle portait, elle se redressa tout-à-coup. En un mot, les circonstances extraordinaires qui ont particularisé ce voyage sont uniques dans l'histoire de notre navigation. Quoique la *Terreur* fût déformée, fracassée, ouverte en beaucoup d'endroits, on parvint à la faire rentrer à Lough-Swilly (1), et le capitaine Back fut récompensé par le titre de chevalier baronet (2).

(1) Port situé à l'extrémité nord-ouest de l'Irlande.

(2) Nous avons ici à réparer une omission regrettable du texte anglais, en signalant à notre lecteur le beau voyage exécuté pendant les années 1838 et 1839, par MM. Dease et Simpson, employés de la Compagnie de la baie d'Hudson, qui, prenant pour point de départ et pour lieu d'hivernage le fort Confidence, construit à l'extrémité nord-est du lac du Grand-Ours, ont visité une seconde fois le littoral de la mer polaire depuis l'embouchure de la Copper-Mine jusqu'à la pointe Turnagain ; reconnu la côte, jusqu'alors inexplorée, qui se prolonge depuis la pointe Turnagain jusqu'au-delà de l'embouchure de la rivière de Back ; constaté l'ouver-

L'entier insuccès de la dernière tentative du capitaine Back refroidit encore une fois l'ardeur que des efforts plus heureux avaient inspirée. Pendant huit ans on oublia le passage du Nord-Ouest. De même aujourd'hui l'on déclare hautement que la recherche de sir John Franklin clorra la liste des voyages au pôle arctique. Parmi les motifs, qui en 1845, déterminèrent une expédition nouvelle, se trouvait au premier rang, nous n'en doutons pas, la crainte que deux puissances étrangères, dont les navires parcourent incessamment l'océan Pacifique, ne finissent par découvrir la route que nous avons vainement cherchée (1). Quelles que fussent d'ailleurs les intentions du gouvernement, c'était une noble entreprise qui ne pouvait qu'ajouter à l'honneur du nom anglais.

L'expédition confiée à sir John Franklin consistait en deux bâtiments, l'*Erèbe* et la *Terreur*, l'un et l'autre revenus récemment du pôle antarctique où les avait conduits sir James Ross. La *Terreur*, commandée par le capitaine Croizier, était le même vaisseau qu'avait monté le capitaine Back pendant son infructueuse campagne dans la baie d'Hudson. Les équipages comptaient ensemble 138 hommes, et lorsque ces deux navires sortirent du port de Sheerness, le 26 mai 1845, ils étaient pour-

ture des deux détroits Dease et Simpson, et signalé, enfin, l'existence de la terre Victoria. Cette importante exploration ne laisse plus qu'une faible lacune à remplir pour rattacher au continent américain les côtes reconnues par le capitaine Ross en 1830, quand *le Victory* était retenu par les glaces dans le golfe du Prince-Régent.

(*Note de la Rédaction.*)

(1) Cette crainte était un des sentiments les plus profonds du capitaine Franklin, qui ne cessait de répéter que ce serait une honte ineffaçable pour l'Angleterre, si un autre pavillon que le sien réussissait à franchir le premier le passage du Nord-Ouest.

Sir John Franklin, que l'on a vu figurer comme lieutenant dans l'expédition du capitaine Buchan au Spitzberg, en 1818, et plus tard avec le titre de capitaine dans deux des voyages exécutés sur le continent américain jusqu'aux rivages de la mer polaire, sortait de cette grande école des Jervis, des Nelson et des Collingwood qui a été la force et la gloire de l'Angleterre. Entré dans la marine en 1800, à l'âge de quatorze ans, il était parvenu de grade en grade jusqu'à celui de capitaine de vaisseau. Il avait assisté au bombardement de Copenhague, à la bataille de Trafalgar et au siége de la Nouvelle-Orléans. — Heureux le pays qui trouve chez les hommes qui le servent une aussi habile énergie unie à un patriotisme si sincère et si élevé !

(*Note de la Rédaction.*)

vus de vivres pour trois ans, sans compter un supplément d'approvisionnements qu'un bâtiment frété à cet effet portait à leur suite et devait leur remettre lorsqu'ils seraient arrivés dans la mer de Baffin. L'expédition a mouillé devant les îles aux Baleines le 4 juillet, et, le 22 du même mois, le navire baleinier le *Prince-de-Galles* l'a rencontrée par 74° 48' de latitude et 66° 13' de longitude. Les deux vaisseaux étaient amarrés à une montagne de glace, en attendant l'ouverture de la banquise qui recouvre ordinairement le milieu de la baie de Baffin. Le 22 juillet, M. Robert Martin, du navire baleinier l'*Entreprise*, s'est trouvé par le travers de l'*Erèbe* et de la *Terreur*, par 75° 10' de latitude et 66° de longitude. Sir John Franklin lui a dit qu'il avait des vivres pour cinq ans, qu'il pourrait au besoin les faire durer pendant sept ans et qu'il s'était procuré un certain nombre de barils d'oiseaux salés. M. Martin ajoute que, le 26 ou le 27 juillet, des officiers de l'expédition sont venus dîner à son bord et lui ont dit qu'ils prévoyaient que leur absence pourrait se prolonger pendant quatre, cinq ou même six ans. Le lendemain, c'est-à-dire le 27 ou le 28, M. Martin reçut l'invitation verbale de venir dîner avec sir John ; mais le vent ayant changé, il fut obligé de s'excuser et de poursuivre son voyage. Il continua toutefois d'apercevoir les vaisseaux pendant deux jours encore, c'est-à-dire jusqu'au 30 ou au 31. Depuis cette époque aucune nouvelle quelconque de l'expédition n'a été reçue, et son départ, au moment où nous écrivons, remonte à six ans et huit mois.

Jusqu'à l'automne de 1847 on n'avait conçu aucune inquiétude ; mais lorsqu'on vit l'année s'achever sans rien apprendre, l'opinion publique s'impressionna vivement, et le gouvernement lui-même se préoccupa des moyens de porter secours à sir John Franklin. Il fallait, avant tout, arrêter le plan qui devait servir de base aux recherches : c'était une question aussi grave que délicate. On recueillit les avis des hommes les plus expérimentés, et l'Amirauté dut se livrer à leur examen approfondi. On ne pouvait douter que le capitaine Franklin n'eût suivi la route indiquée par ses instructions. Or, il lui avait été prescrit « de gagner avec toute la célérité possible le détroit de Lancastre, de » le franchir et de s'avancer à l'Ouest, sous la latitude 74°, sans

» se laisser retenir par la reconnaissance d'aucun passage vers » le Nord, jusqu'à ce qu'il eût atteint le cap Walker situé par 98° » de longitude. Parvenu à cette hauteur, il devait employer tous » ses efforts pour pénétrer soit au sud, soit à l'ouest du cap, de » manière à se porter, aussi directement que les circonstances » le permettraient, vers le détroit de Behring. Il lui était éga- » lement recommandé de ne pas dépasser l'extrémité sud-ouest » de l'île Melville avant de s'être assuré qu'aucune barrière de » glace non plus qu'aucun autre obstacle ne fermait la route du » Sud-Ouest à partir du cap Walker (1).» La teneur de ces instructions avait conduit sir James Ross et le docteur Richardson à présumer que l'expédition avait dû être renfermée par les glaces dans quelque havre de la côte septentrionale d'Amérique situé au sud ou au sud-ouest de l'île Melville, c'est-à-dire vers le 73° de latitude et le 105° de longitude Ouest. D'après ces données, les recherches, partagées entre trois expéditions nouvelles, furent combinées comme il suit : le *Herald*, commandé par le capitaine Kellett, et le *Pluvier*, par le capitaine Moore, durent se rendre au détroit de Behring et le franchir pour pénétrer ensuite à l'Est aussi loin qu'ils le pourraient. Si leur navigation était arrêtée par une cause quelconque, ils avaient à expédier, sur des bateaux, un détachement qui visiterait la côte jusqu'à la rivière Mackenzie et qui se rendrait ensuite au fort Good-Hope, dernier poste de la Compagnie de la baie d'Hudson, où il devait trouver les instructions de sir John Richardson. Celui-ci était chargé d'explorer la côte nord du continent entre la rivière Mackenzie et la rivière Copper-Mine, ainsi que les plages de la terre Victoria

(1) Nous avons sous les yeux les instructions données au capitaine Franklin et nous devons mentionner ici un autre article bien important, car c'est précisément celui qui entretient aujourd'hui tous les doutes à l'égard de la direction définitivement suivie par l'expédition qu'on recherche. En voici la substance : « Si le capitaine Franklin, parvenu au cap Walker, trouvait impossible de pro- » longer sa course, soit vers l'Ouest, soit vers le Sud; si, d'ailleurs, lorsqu'il » avait précédemment dépassé l'ouverture du détroit qui sépare l'île Cornwallis » de la terre de Devon (le canal Wellington), il avait eu lieu de présumer que » cette ouverture pût fournir un accès plus facile vers une mer libre; alors, dans » cette double hypothèse, il devait revenir prendre son hivernage à proximité » du détroit sus-mentionné, afin d'y pénétrer l'été suivant et de s'y avancer au- » tant qu'il le jugerait convenable. »

(Note de la Rédaction.)

et de la terre Wollaston ; il lui était recommandé de placer des signaux et des dépôts de provisions sur tous les points importants. Enfin sir James Ross, envoyé au détroit de Lancastre pour en visiter les deux bords jusqu'au détroit de Barrow, devait laisser, dans quelque baie voisine du cap Rennell, l'un des deux vaisseaux qu'il commandait et continuer ses recherches avec l'autre jusqu'à Winter-Harbour ou même jusqu'à la terre de Banks. L'une ou l'autre plage lui servirait de quartier d'hiver et, au printemps suivant, il devait expédier vers le Sud des détachements qui, soit par terre, soit par mer, chercheraient à atteindre le continent vers le cap Krusenstern pour aller ensuite au fort Good-Hope se placer sous les ordres de sir John Richardson. Aussitôt d'ailleurs que le retour de l'été aurait rendu la mer praticable, les deux vaisseaux devaient communiquer entre eux et avec les baleiniers de la mer de Baffin à l'aide de deux petits bateaux à vapeur dont on avait pris soin de les munir.

Ni le *Pluvier*, qui était mauvais marcheur, ni le *Herald*, à raison de circonstances qui nous sont inconnues, ne purent atteindre leur destination en 1848. C'est l'année suivante seulement que le capitaine Kellett, après avoir examiné l'entrée de Wainwright, détacha le lieutenant Pullen vers l'embouchure de la rivière Mackenzie : le *Herald* croisa devant la banquise. Pendant cette station il découvrit, par 71° 20' de latitude et 175° 16' de longitude Ouest, un groupe d'îles et, plus loin, au Nord, une longue chaîne de hautes montagnes. Le capitaine Moore, avec le *Pluvier*, échoua dans toutes ses tentatives pour pénétrer vers l'Est ; il fut obligé de revenir prendre son hivernage dans le golfe de Norton. Quant au lieutenant Pullen, qui était parti avec deux bateaux longs seulement de 27 pieds, et qui n'avait avec lui qu'un contre-maître et douze hommes, il parvint à effectuer heureusement sa difficile traversée jusqu'à l'embouchure de la rivière Mackenzie. Il fut accompagné au-delà du cap Barrow par la pinasse du navire l'*Hecla* et par un schooner nommé la *Nancy Dawson* que possédait et commandait en même temps M. Shedden, ancien officier de la marine royale. Quoiqu'arrivé à un état avancé de consomption, cet homme, aussi généreux que brave, avait voulu concourir activement, aux dépens de sa

fortune et au préjudice de sa santé, à la recherche de sir John Franklin. Il s'était proposé de laisser un dépôt de vivres à la baie du Refuge ; mais, malgré un mois d'attente, il lui fut impossible d'exécuter son dessein à l'insu des naturels. Il réussit cependant à déposer secrètement deux barils de farine et de viande conservées sur le bord d'une petite baie voisine. Il partagea libéralement avec les équipages des deux bateaux du *Herald* toutes les ressources que pouvait offrir son bâtiment, et pour aider plus long-temps le lieutenant Pullen, il n'hésita pas à braver de grands dangers. Deux mois plus tard, il mourait à Mazatlan, sur la côte du Mexique, victime des fatigues qu'il s'était volontairement imposées pour accomplir une œuvre d'humanité. La navigation de deux simples bateaux, depuis l'entrée de Wainwright jusqu'à l'embouchure de la Mackenzie, est l'un des résultats les plus remarquables qui aient été récemment obtenus : elle a constaté d'ailleurs qu'entre les deux points précités de la côte américaine, il n'existait aucune trace de l'expédition dont on ignore le sort. Les réponses unanimes des Esquimaux interrogés par le lieutenant Pullen, l'ont confirmé dans la croyance qu'aucun navire européen n'avait paru dans cette mer ; mais, d'un autre côté, le capitaine Kellett assure qu'on ne saurait ajouter aucune foi au témoignage des naturels, toujours prêts, dit-il, à forger des récits mensongers.

Si la recherche essayée dans la direction du détroit de Behring n'a pas atteint son but principal, elle est loin d'avoir été infructueuse. Le 15 août, le capitaine Kellett se trouvait par 170° 10' de longitude Ouest et, le 16, il apercevait une île de granit, presque inaccessible, dont l'élévation au-dessus de la mer fut estimée à 13 ou 1,400 pieds. Au-delà, tout l'équipage put distinguer un rivage très élevé. Chacun aurait voulu planter le pavillon anglais sur l'île inconnue, mais comme la tempête de neige ne discontinuait pas, le *Herald* fut obligé de s'éloigner. Le capitaine Moore, qui a pénétré dans l'Est plus avant que le capitaine Kellett, a vu aussi, vers le Nord, des pics d'une très grande hauteur, et l'on se rappellera que déjà le baron Won Wrangell, se trouvant sur la côte de Sibérie, avait observé, dans la direction du Nord, des rivages très élevés. Cet ensemble de circonstances a suggéré au capitaine Smyth, président de la Société

royale de géographie, la croyance que la terre ainsi aperçue par nos vaisseaux était celle qu'avait découverte, en 1762, Serjeant Andryev, lors de son expédition dans la mer Glaciale. Elle avait été désignée alors sous le nom de *Tikigen*; elle serait habitée par une race appelée *Kraihaî*, et son littoral méridional se développerait à peu près parallèlement à la côte de Sibérie. Dans cette hypothèse il n'est nullement improbable qu'une même ligne de côtes ne s'étende sans interruption depuis un point voisin de la Nouvelle-Sibérie jusqu'à la terre de Banks. S'il en était ainsi, il est évident que le capitaine Franklin, après avoir franchi le canal Wellington et s'être avancé dans l'Ouest, aurait été indéfiniment empêché par cette longue barrière de tourner sa course vers le Sud pour atteindre le détroit de Behring, à moins qu'il n'eût prolongé sa navigation à une distance énorme dans la direction de l'Ouest, ou bien qu'il n'eût rétrogradé pour repasser le canal Wellington.

L'exploration de la côte septentrionale du continent américain, que dirigeaient sir John Richardson et M. Rae (1), n'a trouvé non plus aucune trace de sir John Franklin; mais elle a recueilli de précieux renseignements sur les régions qu'elle avait à parcourir. Après avoir descendu le cours du fleuve Mackenzie, elle arrivait à son embouchure le 3 août; naviguant ensuite à l'Est, en vue de la côte, elle gagnait le cap Krusenstern; puis, traversant immédiatement la baie Basil-Hall, elle atteignait le cap Hearne. Les bateaux, à force d'avoir subi le frottement des glaces durant leur navigation ou lorsqu'on les traînait sur les espaces gelés, se trouvaient trop fortement avariés pour qu'on pût risquer, dans l'état actuel de la mer, de s'en servir

(1) Le docteur Rae s'était fait récemment connaître par un voyage de découverte dont il avait été chargé par la Compagnie de la baie d'Hudson. Parti du fort Churchill avec douze hommes, au commencement de juillet 1846, il gagna le bord de la baie Repulse, et traversant ensuite l'isthme qui rattache la presqu'île Melville au continent, il explora la côte occidentale de la baie Committee jusqu'à la baie du Lord-Maire, de sir John Ross. Après être revenu prendre son hivernage dans une cabane construite devant la baie Repulse, M. Rae, au mois de mai 1847, parvint, en côtoyant l'autre bord de la baie Committee, jusqu'à un point voisin du détroit de l'Hécla et de la Fury. Ainsi se trouvent reliées avec les excursions continentales, les découvertes du capitaine Parry en 1822 et celles du capitaine Ross en 1830.

(Note de la Rédaction.)

davantage. C'eût été s'exposer à perdre tout ce qui restait de provisions. On s'établit donc sur la plage à huit milles de distance du cap Kendall. Observée des points les plus élevés, la mer n'offrait alors aux regards qu'une plaine glacée dans toutes les directions. Sir John Richardson, après avoir consulté M. Rae, résolut d'abandonner les bateaux et d'effectuer son retour par terre, quoiqu'on fût déjà fort loin de la rivière Copper-Mine. Les deux premiers jours de septembre furent employés à disposer pour la marche ce qu'on avait à emporter, c'est-à-dire treize jours de vivres en pemmican, les outils, les armes et les objets d'histoire naturelle. On répartit également les fardeaux entre tous les hommes, et M. Rae lui-même voulut en prendre sa part. Sir John Richardson, qui se défiait de ses forces, se chargea seulement de son fusil, de ses munitions et de ses livres.

Le 3 septembre étant un dimanche, on lut les prières du jour et l'on se mit en route. Malgré les brouillards et les tempêtes de neige, malgré la glace qui raidissait les vêtements mouillés en franchissant les ruisseaux, on parvint, dès le 15 septembre, à atteindre le fort Confidence qui devait servir de quartier d'hiver. Le surlendemain, qui se trouvait être encore un dimanche, sir John lut l'office divin devant une assistance de quarante-deux personnes, et rendit grâce à Dieu de l'heureux retour accordé à ses compagnons et à lui-même. Le long hiver de 1848 à 1849 se passa sans privations et sans souffrances. De continuelles observations astronomiques ou magnétiques absorbèrent tous les instants de sir John et du docteur Rae. Ils étaient trop occupés pour que l'ennui pût les atteindre. Le 7 mai, sir John Richardson commença son retour vers le Sud en se dirigeant d'abord vers le fort Franklin, où il arriva le 13 mai, et de là vers le fort Résolution où il se trouvait le 11 juillet, après avoir reconnu le cours de la rivière du lac du Grand-Ours. Il était à Norway-House le 13 août, et le 6 novembre il débarquait à Liverpool. Son absence avait duré dix-neuf mois entiers, dont douze avaient été employés à cheminer sur terre ou sur mer. La relation complète de ce voyage, qui abonde en faits scientifiques et en détails intéressants, a été récemment publiée. Agé de soixante-deux ans, jouissant d'une existence aisée, entouré d'une nombreuse famille, sir John Richardson pouvait garder

son honorable repos. En s'exposant volontairement à de nouvelles fatigues et à de nouveaux périls pour le progrès de la science autant que dans un intérêt d'humanité, il a bien mérité de son pays et du monde civilisé.

M. Rae, resté au fort Confidence, devait entreprendre une excursion nouvelle dont sir John Richardson avait été chargé de lui tracer le plan. Le 7 juin 1849, il s'embarqua pour descendre la rivière Copper-Mine sur un bateau dont l'équipage consistait en six hommes, deux habitants des Orcades, un Canadien, deux Indiens et un Esquimau. Sa mission était d'explorer les plages de la terre Wollaston et de la reine Victoria que l'état de la glace, dans le détroit Dolphin et Union, n'avait pas permis d'aborder l'année précédente. S'il parvenait jusqu'au rivage de la terre de Banks, il devait y ériger une colonne de signal et déposer sur les points les plus apparents, du côté de la mer, des indications destinées aux vaisseaux de sir James Ross. M. Rae réussit à gagner le cap Krusenstern le 30 juillet; il y trouva une tribu d'Esquimaux qui avait passé l'hiver avec les naturels de la terre Wollaston, mais aucun navire ou bateau monté par des Européens n'avait été aperçu par eux. Le 19 août, la mer paraissant à peu près praticable, M. Rae se lança à travers un courant de glaçons, au risque de voir son canot brisé. Il surmonta cet obstacle, mais après avoir fait ramer pendant sept milles, il était encore à trois milles de l'île de Douglas, lorsqu'il rencontra un nouveau courant de glaçons si gros, si anguleux et si pressés, qu'on ne pouvait songer à le franchir ni en le coupant à la rame, ni en le passant à pied. Un brouillard épais survint, puis la marée qui montait poussant rapidement l'embarcation vers le Sud-Est, il fallut regagner le continent. Le beau temps cessa subitement le lendemain, et tout espoir d'atteindre la terre Wollaston dut être abandonné pour cette année. M. Rae reprit sa route vers l'intérieur le 26 août, et il arriva au fort Simpson le 26 septembre. En résumé, si l'on compare les résultats, incomplets d'ailleurs, des trois explorations de sir John Richardson, de M. Rae et du lieutenant Pullen, on reconnaîtra qu'en exceptant la terre Victoria et la terre Wollaston, qui demeurent inexplorées, il paraît certain qu'aucun point de la côte d'Amérique, depuis le détroit de Behring jusqu'au cap Krusens-

tern, n'a été touché par l'expédition de sir John Franklin.

Il nous reste à rendre compte de l'exploration du détroit de Lancastre, qui devait compléter le plan combiné des recherches. On avait construit pour cette destination spéciale deux magnifiques bâtiments de 4 à 500 tonneaux, montés, l'un et l'autre, par 70 hommes d'équipage. Le premier, nommé l'*Entreprise*, portait sir James Ross à qui était confié le commandement de l'expédition ; le second, commandé par le capitaine Bird, s'appelait l'*Investigateur*. Chacun de ces navires était pourvu d'un bateau qu'un appareil à vapeur à hélice rendait capable de filer cinq nœuds (un peu plus de neuf kilomètres) à l'heure. L'expédition, approvisionnée pour trois ans, mit à la voile le 12 mai 1848; elle toucha d'abord la côte ouest du Groënland, à l'établissement danois d'Upernavick, qu'elle quitta, le 13 juillet, pour se diriger au Nord vers la baie Melville. Parvenue à cette hauteur, elle ne put traverser le golfe de Baffin, recouvert presqu'en totalité par une banquise compacte ; il fallut qu'elle attendît jusqu'à la fin d'août qu'un vent du Nord-Est brisât les glaces et lui permît de pénétrer jusqu'à la baie de Pond. A partir de ce point la côte fut explorée dans la direction du Nord, en même temps que l'on visita la rive septentrionale des détroits de Lancastre et de Barrow. On fit des signaux pendant la nuit, on plaça des balises, on éleva des mâts de pavillon et, dans chaque lieu muni d'un signal, on déposa des cylindres contenant l'avis adressé à sir John Franklin de se rendre au port Léopold, où il trouverait un dépôt de provisions et où l'*Investigateur* devait hiverner. Sir James Ross poussa donc jusqu'au port Léopold qu'il réussit à atteindre le 11 septembre, malgré la banquise qui se formait déjà entre l'île du Prince-Léopold et l'île Cornwallis. L'énorme quantité de glaçons interdisait d'ailleurs toute possibilité d'avancer plus loin dans l'Ouest. La nuit même qui suivit le mouillage des navires dans le port, l'entrée de celui-ci fut obstruée par des masses de glaces qui se soudèrent immédiatement au rivage.

Établi dans un excellent quartier d'hiver, au point de jonction de quatre grands bras de mer, c'est-à-dire des détroits de Barrow et de Lancastre, de l'entrée du Prince-Régent et du canal Wellington, sir James Ross fut en état de prendre toutes les mesu-

res nécessaires pour qu'une troupe de marins qui, forcée d'abandonner son navire, cheminerait sur l'une des plages voisines, fût immanquablement avertie de la présence de l'expédition. Parmi les moyens divers dont il fit usage, nous devons citer l'emploi des renards, qu'on prenait à l'aide de fosses creusées dans la neige. Ces animaux, en quête de leur subsistance, parcourent habituellement des distances énormes; on attachait solidement à leur cou des colliers en cuivre sur lesquels on gravait l'indication de la station des vaisseaux et de l'emplacement des dépôts de provisions. On les lâchait ensuite, espérant que des messagers aussi rapides pourraient porter aux équipages de l'*Erèbe* et de la *Terreur* l'avertissement qui leur était destiné. Dès le mois d'avril, deux détachements, conduits par sir James Ross en personne et par le lieutenant Barnard, firent, à titre d'essai, des excursions jusqu'au cap Rennel, distant de 15 milles à l'Ouest. Ils emmenèrent avec eux des traîneaux chargés de pain, de viande, de combustibles et de vêtements chauds, dont ils formèrent de petits dépôts de distance en distance. Les lieutenants Robinson et Brown s'acquittèrent de la même mission dans la direction du Sud jusqu'à la baie Elwin. Quoique, pendant ces petits voyages, nos marins eussent eu beaucoup à souffrir des tourbillons de neige qui les aveuglaient, ils se disposèrent à tenter une épreuve plus longue et plus sévère.

Le 15 mai, sir James Ross et le lieutenant M'Clintock partirent avec douze hommes et deux traîneaux portant 40 jours de vivres, des tentes, des couvertures, etc. Ils suivirent la côte septentrionale du Sommerset du nord jusqu'au cap Bunny, d'où ils purent observer que tout l'espace de mer qui s'étendait vers le cap Walter à l'Ouest et vers le canal Wellington au Nord, était couvert par une plaine de glaces, hérissée partout d'aspérités infranchissables. Du côté du Midi, au contraire, la banquise paraissait moins impraticable. Quoi qu'il en soit, on continua de suivre dans cette dernière direction les sinuosités de la côte aussi long-temps qu'on le put, c'est-à-dire jusqu'au 5 juin, jour auquel les vivres se trouvèrent réduits à moitié. Alors on rétrograda, après avoir élevé un *cairn* ou monticule de forme conique sous lequel on plaça un cylindre de cuivre contenant les indications propres à guider sir John Franklin, si quelque partie de

sa troupe arrivait en cet endroit. Les hommes du détachement étaient d'ailleurs accablés de fatigue : on fut obligé de placer deux d'entre eux sur les traîneaux et trois autres ne pouvaient plus marcher qu'avec peine. Sir James, accompagné seulement par deux de ses marins, poussa jusqu'à un dernier cap (le cap Bird), qui se trouvait en vue à neuf milles vers le Sud : il est situé par 72° 38' de latitude et par 95° 40' de longitude. Un isthme fort étroit sépare sur ce point la mer polaire, qui se développe à l'Ouest, de la baie Brentford, qui appartient à la côte occidentale de l'entrée du Prince-Régent. Sir James Ross, se trouvant ainsi rapproché de l'emplacement du pôle magnétique qu'il avait atteint avec son oncle en 1832, aurait voulu le visiter de nouveau pour vérifier son déplacement, qui devait être alors de deux degrés ; mais ce désir ne put être réalisé. Du cap Bird, la côte, qu'un temps très clair permettait d'apercevoir jusqu'à une distance d'environ 50 milles, semblait se prolonger exactement dans la direction du cap Nicolas Ier, terme de l'excursion de sir John Ross dans la même année 1832.

Sir James Ross regagna ses vaisseaux le 23 juin, en suivant le même chemin : au moment de son retour, il ne lui restait plus qu'un jour de vivres, et tous les hommes qui composaient sa troupe étaient malades. Pendant son absence, le capitaine Bird avait expédié trois autres détachements commandés par des officiers, pour reconnaître les côtes voisines dans des directions différentes. Le lieutenant Robinson, à la tête de huit hommes, explora la rive occidentale de l'entrée du Prince-Régent ; il retrouva au cap de la Fury les provisions qui provenaient du naufrage de ce vaisseau, et la maison construite plus tard par sir John Ross : vivres et habitation se trouvaient dans un état de conservation parfaite. Deux hommes trop fatigués pour aller plus loin furent laissés pour quelques jours dans ce refuge avec du feu et des vivres, sous une tente dressée intérieurement. Le lieutenant Robinson, avec le reste de la troupe, poussa jusqu'à la baie Cresswell où il éleva un cairn destiné à signaler au loin et à préserver un dépôt de provisions. Revenant ensuite au cap de la Fury, le même détachement y rallia les hommes fatigués, s'y chargea de plusieurs objets d'un transport facile et fut de retour aux vaisseaux après trois semaines d'absence. Le lieute-

nant Barnard et le lieutenant Anderson, accompagnés de quatre marins, parcoururent le bord septentrional du détroit de Barrow jusqu'au cap Hurd, où ils établirent une balise contenant des informations écrites : il leur fut impossible de pénétrer plus avant dans la direction de l'Ouest. Un petit détachement, commandé par M. Cresswell, visita l'île Léopold où il rencontra un ours qui se laissait glisser d'une hauteur de 700 pieds sur une pente de glace comme sur une montagne russe, l'animal employant ses griffes avec un instinct remarquable pour rester solidement assis et pour modérer à volonté sa rapide descente. La troisième reconnaissance, dirigée par le lieutenant Brown et par M. Court, suivis de huit marins, traversa l'entrée du Prince-Régent, en face d'une colline nommée le Pic à raison de sa forme : au sommet de cette hauteur elle plaça un dépôt d'approvisionnements surmonté d'un cairn.

Vers le milieu d'août, les glaces commencèrent à se détacher de la côte et, le 26, les deux vaisseaux purent gagner la mer, lorsqu'on leur eut taillé dans la surface gelée du port un canal de plus de 2 milles de longueur. Avant de quitter le port Léopold, sir James Ross fit construire sur la plage, avec les bois de réserve qu'il put épargner, une maison dont la couverture fut formée avec les vieux vêtements hors de service. On y laissa des vivres pour un an, des objets de toute espèce et enfin le petit bateau à hélice mis à bord de l'*Investigateur*. Cette embarcation, alongée de sept pieds, était devenue suffisante pour porter les équipages de sir John Franklin, ou même, en cas d'accident, ceux de sir James Ross lui-même, jusqu'à la mer de Baffin, où l'on rencontre les bâtiments baleiniers.

Sorti du port Léopold, sir James Ross côtoya le rivage méridional du détroit de Barrow, se proposant d'explorer ensuite le canal Wellington et, s'il le pouvait, d'étendre sa reconnaissance jusqu'à l'île Melville ; mais, à 12 milles de la côte, il fut arrêté par une banquise. Dès le 1er septembre, un vent violent ayant commencé à souffler, les vaisseaux se trouvèrent pris au milieu d'énormes glaçons dont la pression les mit en danger. Deux jours plus tard, le thermomètre tombait à zéro (18° centigrades au-dessous de glace), et les glaces ne formaient plus qu'une seule masse compacte. On fut long-temps sans pouvoir

démonter les gouvernails, qui étaient déformés et endommagés. La coque des navires eut beaucoup à souffrir : au lieu de trois pouces d'eau dans la cale par quinzaine, on en eut jusqu'à 14 pouces dans un seul jour. On se voyait menacé de passer l'hiver entier dans cette situation. Bientôt cependant le vent d'Ouest fit dériver les champs de glaces dans la direction de l'Est, avec une vitesse de neuf milles (16 à 17 kilomètres) à l'heure. Fixés dans un même espace glacé de 50 milles de circonférence, les deux navires, éloignés l'un de l'autre de plus d'un mille, ne pouvaient communiquer que par signaux ; ils avaient été entraînés ainsi pendant 240 milles, lorsque tout-à-coup, sans qu'on pût en deviner la cause, la glace se fendant en mille morceaux, les bâtiments purent s'échapper, non pourtant sans courir encore pendant trente-six heures le danger d'être brisés à chaque instant. Miraculeusement sauvés enfin, les deux équipages, échangeant entre eux de joyeuses acclamations, prirent la route de l'Angleterre, où ils arrivèrent au commencement de novembre 1850. Pendant la première partie de leur traversée, ils s'étaient vus souvent menacés du choc d'énormes montagnes de glaces flottantes, hautes parfois de 300 pieds et longues d'un quart de mille.

Au printemps de 1849, l'Amirauté avait expédié des approvisionnements et des instructions à sir James Ross, par un navire de 500 tonneaux nommé l'*Étoile du Nord.* Ce bâtiment, que commandait M. James Saunders, devait placer des dépôts de vivres sur la côte méridionale des détroits de Lancastre et de Barrow, et particulièrement au cap Walker, qui touche le port Léopold. Le 1er juillet, les glaces qui couvraient encore la baie Melville rendaient impossible la traversée directe de la mer de Baffin ; il fallut que M. Saunders longeât la côte orientale, tandis que sir James Ross, encore cerné par les glaces en ce moment, devait effectuer son retour en côtoyant le rivage opposé. L'*Étoile du Nord,* écartée ainsi du détroit de Lancastre, fut entraînée par les glaces qui la poussèrent dans la baie de Wolstenholme (située par 76° 33' de latitude Nord), où elle trouva heureusement un bon mouillage. Ce fut là qu'elle dut prendre son quartier d'hiver, et jamais navire n'avait hiverné sous une latitude aussi septentrionale. Il fallut que l'équipage passât

dix longs mois dans cette région glacée. Deux fois, en février 1850, temps du froid le plus extrême, le thermomètre descendit à 64° 1/2 au-dessous de zéro (à peu près 55° centigrades au-dessous de glace). L'*Étoile du Nord* ne put traverser la mer de Baffin que le 1er août 1850; elle visita la baie Possession le 8 août; et comme l'état des glaces l'empêcha de pénétrer jusqu'au cap Walker, elle laissa ses dépôts de vivres à l'entrée de l'Amirauté et à l'île Wollaston. Elle était de retour en Angleterre le 30 septembre.

Lorsqu'arriva l'année 1849, on vit s'affaiblir chez les plus confiants l'espoir qu'on avait gardé de sauver sir John Franklin; mais en même temps les efforts tentés pour atteindre ce but redoublèrent d'énergie. Lady Franklin, en 1849, avait offert 2,000 £ au navire qui aurait porté un secours efficace à sir John; elle éleva son offre à 3,000 £. Le gouvernement, de son côté, promit 20,000 £ de récompense; mais comme cette promesse ne fut annoncée qu'à la fin de mars, la plupart des navires baleiniers avaient déjà fait voile, et ils ne pouvaient, sans de nouveaux ordres de leurs armateurs, se détourner de la route qui leur avait été prescrite. Des souscriptions particulières s'organisèrent partout, non-seulement en Angleterre, mais dans le reste de l'Europe, où de généreuses sympathies voulurent concourir à la délivrance des héros du pôle arctique.

Après le retour de sir James Ross, l'Amirauté résolut d'expédier encore une fois, à la recherche de sir John Franklin, l'*Entreprise* et l'*Investigateur*, dont le commandement fut confié aux capitaines Collinson et Maclure. Ces bâtiments devaient se rendre au détroit de Behring, le franchir, essayer de gagner l'extrémité ouest de l'île Melville, y faire leur hivernage et commencer, au printemps de 1851, l'exploration du littoral circonvoisin. Les deux navires furent séparés l'un de l'autre dans l'océan Pacifique, et quoique l'*Investigateur* ne fût pas le meilleur marcheur, il réussit, par l'heureux choix de sa route, à passer le détroit de Behring et à doubler le cap Barrow quinze jours avant l'*Entreprise*. Le 5 août 1850, la dernière fois qu'il a été vu par le *Pluvier*, il se trouvait par 70° 44' de latitude et par 159° 52' de longitude Ouest, courant au Nord sous toutes voiles. L'*Entreprise*, qui n'a rencontré la glace que le 16 août

seulement, par 72° 44' de latitude et par 159° 30' de longitude, n'a pu s'avancer plus loin, et le capitaine Maclure, trouvant la saison trop avancée pour atteindre le cap Bathurst, distant de 570 milles, a cru devoir retourner à Hong-Kong pour y renouveler ses provisions et s'y préparer à porter secours à *l'Investigateur* pendant l'été de 1851.

Tandis que l'*Investigateur* et l'*Entreprise* s'efforçaient d'atteindre l'île Melville par le détroit de Behring, deux navires de 500 tonneaux et de 60 hommes d'équipage, l'*Assistance* et la *Résolue*, auxquels on avait attaché deux petits bateaux à vapeur, le *Pionnier* et l'*Intrépide*, devaient tenter de parvenir au même point par le détroit de Lancastre. Ils étaient commandés par les capitaines Austin et Ommaney. Un autre officier plein d'expérience et d'activité, le capitaine Penny, qui, entré dans la marine à l'âge de douze ans, avait servi pendant vingt-huit ans sur les bâtiments baleiniers, reçut aussi de l'Amirauté une mission spéciale dans le détroit de Lancastre. On lui confia un bâtiment de 230 tonneaux, le *Lady Franklin*, et un petit brick, la *Sophie*, montés par des équipages d'élite forts ensemble de 49 hommes et pourvus de vivres pour trois ans. Ces deux navires levèrent l'ancre le 12 avril 1850, un mois avant ceux du capitaine Austin. Empêchés par l'état de la glace de s'approcher de l'entrée de Jones qu'ils devaient reconnaître, ils poursuivirent leur route à travers le détroit de Lancastre. Antérieurement au 23 août, le capitaine Penny, débarqué sur l'île Beechey, y découvrait trois tombes et divers autres vestiges qui prouvaient clairement que l'expédition de sir John Franklin avait hiverné sur ce point. Un peu plus tard, quelques hommes du navire le *Prince-Albert*, expédié par lady Franklin, prenaient terre au cap de Riley pour reconnaître le mât de pavillon qu'y avait érigé le capitaine Ommaney, et ils y trouvaient une note annonçant que cet officier, avec un détachement de l'*Assistance* et de l'*Intrépide*, ayant exploré la plage le 23 août, « avait reconnu les traces d'un » campement et recueilli des débris qui démontraient avec évi- » dence que l'équipage d'un bâtiment de la marine royale avait » séjourné en cet endroit. Des vestiges de la même troupe, » ajoutait-on, « avaient aussi été trouvés récemment à l'île » Beechey. » — Le capitaine Austin, après avoir examiné les

objets recueillis, exprima la conviction que la baie située entre le cap Riley et l'île Beechey avait été le lieu d'hivernage de sir John Franklin durant la saison de 1845 à 1846, et que, d'après certaines circonstances, il était à présumer que le départ de l'expédition s'était effectué subitement. Quant au capitaine Ommaney, observant que les tombeaux découverts étaient ceux de trois hommes très jeunes encore, il a conclu de ce fait que l'état sanitaire des équipages devait avoir souffert quelque altération ; et, de plus, il exprime cette supposition (à laquelle certaines découvertes récentes attachent malheureusement beaucoup de gravité) (1), que les viandes conservées étaient de mauvaise qualité. Un attentif examen a démontré que le câble d'ancre trouvé parmi les débris avait été fabriqué à Chatam postérieurement à 1841. Un morceau de canevas était empreint de la flèche qui distingue les toiles de la marine royale. Enfin les cinq cercles de pierre au centre desquels reposait une espèce de support, indiquaient sans doute l'emplacement des tentes destinées aux observations magnétiques que les deux vaisseaux avaient dû faire le 29 août 1845.

On voit qu'au mois d'août 1850 le détroit de Lancastre était simultanément exploré par huit bâtiments, savoir : La *Résolue* et le *Pionnier*, l'*Assistance* et l'*Intrépide*, commandés par le capitaine Austin, ayant pour second le capitaine Ommaney ; la *Lady Franklin* et la *Sophie*, conduites par le capitaine Penny ; le *Prince-Albert* expédié par lady Franklin, et l'*Étoile du Nord* partie d'Angleterre l'année précédente. A cette liste il faut ajouter l'*Advance* et la *Rescue*, envoyés par le gouvernement des États-Unis, et enfin le *Félix* qu'avait voulu amener lui-même l'amiral sir John Ross. Si aucun des navires que nous venons de nommer n'a pu atteindre le but commun qui leur était proposé, l'ensemble de leurs opérations permet, du moins, d'affirmer que les vaisseaux de sir John Franklin n'existent sur aucun point des côtes qui ont été visitées et qu'ils n'y ont pas non plus fait naufrage. Les observations géographiques, physiques et astronomi-

(1) On s'est dernièrement aperçu que plusieurs fournisseurs de la marine livraient aux navires, à titre de conserves, des viandes dont la putréfaction était déjà commencée.

(Note de la Rédaction.)

ques recueillies par ces diverses expéditions auront été aussi utiles aux progrès de la science qu'à la connaissance pratique des régions polaires. Comme il nous serait impossible de rendre ici un compte détaillé de la navigation des divers bâtiments, nous nous bornerons à soumettre à notre lecteur un simple aperçu des mouvements de chacun d'eux.

Nous avons laissé le capitaine Austin contemplant dans l'île Beechey les traces du passage de sir John Franklin. Après avoir visité les plages voisines et la côte orientale du canal de Wellington jusqu'au cap Bowden, situé par delà le 75° de latitude, la *Résolue* et le *Pionnier*, profitant d'un mouvement qui s'opérait parmi les glaces, atteignirent la rive occidentale le 5 septembre. Ce fut en vain d'ailleurs que le capitaine Austin essaya, pendant le reste du mois, de pénétrer plus avant dans l'Ouest; tous ses efforts étant infructueux, il lui fallut choisir, comme lieu d'hivernage de ses quatre bâtiments, l'extrémité Sud-Ouest de l'île Cornwallis où l'on se trouve abrité par la proximité de l'île Griffith. En même temps, le capitaine Penny prenait son quartier d'hiver non loin de là dans la baie de l'Assistance.

Nous venons de nommer l'amiral John Ross et nous avons à expliquer les circonstances qui l'avaient conduit au détroit de Lancastre. L'amiral arrivait de Stockholm en 1845, au moment où l'expédition qui a disparu se disposait au départ, et il avait dit à sir John Franklin qu'il irait de sa personne le chercher dans deux ans, si après ce temps écoulé aucune nouvelle n'était parvenue en Angleterre. Fidèle à sa promesse, sir John Ross soumit à l'Amirauté, en 1847, un plan de recherches qu'il offrit d'exécuter; mais il fut éconduit et l'on s'abstint même de le consulter sur les mesures que l'on préparait. En avril 1850, quand l'opinion publique était le plus vivement préoccupée du sort de l'expédition, l'amiral Ross, âgé de soixante-treize ans, proposa encore une fois ses services. Un don de 500 livres de la Compagnie de la baie d'Hudson et quelques souscriptions particulières le mirent en état d'équiper un petit brick de 120 tonneaux, nommé le *Félix*, sur lequel il s'embarqua avec deux de ses amis, le capitaine Phillips et M. Abernethy, qui avaient déjà navigué dans les mers du Nord. Sorti du Loch-Ryan le 23 mai, le *Félix*, monté par un équipage d'élite, atteignit, avant la fin de juin,

Holsteinberg, établissement danois situé sur le détroit de Davis. Sir John Ross y débarqua, y prit à son service, comme interprète auprès des Esquimaux, un Groënlandais nommé Adam Beck, et remit à la voile le 30 juin. Le 5 juillet, il toucha les îles aux Baleines; puis, franchissant le détroit de Waygat, de conserve avec le *Prince-Albert*, il rejoignit le 10 août les quatre bâtiments du capitaine Austin.

Le 13 août, comme on était à la hauteur du cap York, l'amiral Ross et le capitaine Ommaney, remarquant trois Esquimaux sur la glace, voulurent les interroger par l'intermédiaire d'Adam Beck, et voici la substance des réponses qu'ils reçurent : « Pendant l'hiver de 1846, lorsque la neige tombait en abondance, » deux vaisseaux avaient été brisés par les glaces à une certaine » distance dans la direction du cap Dudley Digges; ils avaient été » brûlés ensuite par une tribu de naturels nombreuse et féroce. » Ces vaisseaux n'étaient pas des baleiniers, et quelques-uns des » hommes blancs portaient des épaulettes. Une partie des équipages fut noyée; le reste demeura quelque temps sous des » huttes ou des tentes, vivant séparé des naturels : ils avaient » des fusils, mais point de balles; et comme ils étaient dans un » grand état de faiblesse et d'épuisement, ils finirent par être » tués par les naturels avec des lances ou des flèches. » — Profondément impressionné par ce récit et voulant vérifier le degré de confiance qu'il méritait, le capitaine Austin fit venir du navire *Lady Franklin* un interprète danois nommé Peterson. Celui-ci attribua aux réponses des Esquimaux un sens entièrement différent; il accusa Adam Beck de mensonge, l'intimida et le réduisit au silence. A peine cependant Beck se trouva-t-il seul, qu'affirmant de nouveau la vérité de son récit, il en maintint énergiquement l'entière exactitude. Après le témoignage contradictoire de Peterson, sir John Ross et le capitaine Austin cessèrent de croire à la version d'Adam Beck; mais, depuis que cet homme eut volontairement et sous la foi du serment répété sa déposition devant un magistrat du Groënland, en confirmant toutes les particularités de son récit primitif, sir John changea d'avis; et, cette fois, son opinion se trouva conforme à celle du résident danois de Godhaven qui, sachant que Beck avait été élevé chrétiennement par les frères moraves, déclara qu'il se

fiait à sa véracité, parce que, disait-il, jamais on n'avait surpris un mensonge chez un Groënlandais instruit à pareille école. On n'a pas encore reçu de Copenhague la traduction de la déposition d'Adam Beck, qui a été réclamée par la Compagnie de la baie d'Hudson. D'un autre côté, quelques personnes ont prétendu que Peterson n'avait pas osé dire la vérité et qu'il avait laissé paraître la crainte d'être tué par les Esquimaux, si l'on venait à savoir par lui qu'ils avaient massacré les deux équipages anglais. (1)

Le 16 août, le *Félix*, remorqué par l'*Assistance*, traversa la mer de Baffin. Le 22, il était devant l'entrée de l'Amirauté. Franchissant ensuite le détroit de Barrow, il reconnut l'entrée de Barlow sur la côte occidentale du canal Wellington; et après avoir contourné le cap Hotham, il vint, le 13 septembre, prendre son quartier d'hiver dans la baie de l'Assistance où il retrouva les deux bâtiments du capitaine Penny.

Sir John Ross avait apporté d'Ecosse quatre pigeons-courriers, appartenant à une dame qui habitait le comté d'Ayr. Il avait promis d'expédier deux de ces oiseaux lorsqu'il commencerait son hivernage et les deux autres quand sir John Franklin serait retrouvé. Conformément à cette promesse, un ballon, auquel était suspendue une corbeille renfermant le premier pigeon, fut lancé le 3 octobre, à six heures après-midi. Le lendemain, à pareille heure, un second ballon fut encore livré au vent. Dans chacun des paniers était placé un appareil à mèche destiné à mettre l'oiseau en liberté au bout de vingt-quatre heures. Le 13 octobre, l'un des deux pigeons était rentré au colombier écossais; il avait donc franchi en sept jours une distance de 2,400 milles (environ 4,500 kilomètres). — Au commencement d'août 1851, le *Félix* parvint à se dégager des glaces et il arriva en Angleterre à la fin de septembre.

Le *Prince-Albert*, commandé par le capitaine Forsyth, était un navire fin voilier, monté par vingt hommes d'équipage. Lady Franklin avait voulu subvenir pour 2,500 £ aux frais de l'arme-

(1) Adam Beck a même déclaré que plusieurs objets provenant des navires naufragés pourraient encore être trouvés et il a offert d'accompagner l'expédition qui serait envoyée à leur recherche.

(Note de la Rédaction.)

ment qu'avaient complété des souscriptions particulières. Parti d'Angleterre, le 5 juin 1850, après tous les autres bâtiments expédiés au détroit de Lancastre, le *Prince-Albert* fut de retour le premier, et c'est par lui qu'on apprit les découvertes faites à l'île Beechey. Le capitaine Forsyth avait pénétré dans l'entrée du Prince-Régent encore plus avant que sir James Ross en 1849, et il avait reconnu le cap de la Fury sans y débarquer cependant; il était ensuite revenu dans le canal Wellington dont il avait visité la côte jusqu'à la pointe Innis. Enfin, voyant qu'on ne trouvait aucune trace nouvelle de l'expédition de sir John Franklin, il avait repris le chemin de l'Europe et il était rentré au port d'Aberdeen le 22 octobre.

Depuis long-temps déjà lady Franklin avait adressé un touchant appel au président des États-Unis, afin d'obtenir le concours de la marine américaine dans les recherches qu'on allait entreprendre. Un riche marchand de New-York, M. Grinnel, facilita généreusement la réalisation de ce vœu en équipant à ses propres frais, au prix d'une somme considérable, deux brigantins qu'il mit à la disposition du président pour être employés dans les mers polaires. Cette offre étant acceptée, les deux bâtiments, l'un, de 150 tonneaux, nommé l'*Advance*, et l'autre, la *Rescue*, de 90 tonneaux, furent confiés au lieutenant de Haven, connu par sa participation récente à un voyage de découverte. Ils quittèrent New-York le 24 mai, approvisionnés pour trois ans. Au commencement de juillet ils se trouvaient dans la mer de Baffin, mais tellement serrés par les glaces qu'ils employèrent vingt-un jours à faire 21 milles. Ils étaient à la hauteur du cap Melville, lorsqu'un coup de vent d'Est les poussa rapidement à travers le golfe et les porta jusqu'à l'Entrée de l'Amirauté, où ils rencontrèrent le *Félix*, la *Lady Franklin* et la *Sophie*. Le lieutenant de Haven se proposait de pénétrer jusqu'à l'île Melville et d'hiverner soit sur cette île, soit sur la terre de Banks, soit même sur la banquise s'il ne pouvait faire autrement. L'*Advance* était d'ailleurs un solide navire, exceptionnellement propre à résister au choc ou à la pression des glaces. Son avant jusqu'au mât de misaine ne formait, en quelque sorte, qu'une seule masse compacte de bois, ses flancs et son pont étaient doublés et garnis; sa cabine était recouverte d'une épaisse enveloppe de liége. Le

25 août, le lieutenant de Haven, qui avait reconnu le cairn du cap Riley, doubla le cap Hotham; mais lorsqu'il se trouva à la hauteur du cap Spencer, vers les premiers jours de septembre, ses vaisseaux furent cernés par les glaces. Le 13 du même mois, le capitaine Austin aperçut pour la dernière fois l'expédition américaine faisant route à l'Est et retournant sans doute aux États-Unis.

Nous avons maintenant à faire connaître les opérations du capitaine Austin pendant l'hiver de 1850 à 1851 et pendant le printemps suivant : le plan en avait été habilement tracé à l'avance par le docteur Scoresby dans son excellent livre sur la recherche de l'expédition de sir John Franklin. — Le 2 octobre, lorsque toutes les précautions qu'exigeait la sûreté des vaisseaux durant l'hivernage eurent été prises, des détachements partirent de divers côtés pour aller établir des dépôts de provisions destinées à servir ultérieurement aux expéditions qui devaient se mettre en route au printemps. Malheureusement le mauvais temps contraria l'exécution de cette mesure. — Le capitaine Penny, qui était venu visiter le capitaine Austin et se concerter avec lui, s'était chargé, pour sa part, de l'entière exploration du canal Wellington. Les équipages passèrent l'hiver tranquillement sans que leur santé fût altérée. Notre lecteur trouvera, dans plus d'une publication récente, le tableau plein d'intérêt de ces marins anglais déployant à la fois leur intelligence et leur gaîté sous les tempêtes glacées du pôle.

Les divers détachements d'exploration, partagés en deux classes selon que les trajets qu'ils avaient à parcourir étaient prolongés ou restreints, furent conduits par le capitaine Ommaney jusqu'à un point fort avancé sur la glace, au nord-ouest de l'île Griffith. Là, on dressa des tentes et le capitaine Austin passa une sévère et complète inspection. Il y avait en tout 106 hommes, officiers compris, emmenant avec eux 14 traîneaux chargés de quarante à quarante-deux jours de vivres. En moyenne, chaque homme avait à traîner un poids de 205 livres (93 kilogrammes). Le 15 avril, après une prière faite en commun, chacune des petites troupes s'attela aux traîneaux et partit dans la direction qui lui était assignée. Toutes revinrent sans avoir rencontré aucune trace de sir John Franklin. Les unes, dont le par-

cours était restreint, furent de retour entre le 27 avril et le 19 mai ; les autres, qui avaient une plus longue marche à faire, rejoignirent les vaisseaux entre le 28 mai et le 4 juillet. Parmi les premières, 18 hommes eurent quelques parties du corps atteintes par la gelée : elles perdirent même un contre-maître mort de froid et d'épuisement.

Les expéditions les plus longues, au contraire, quoique leur absence se fût prolongée pendant cinquante, soixante et quatre-vingts jours, n'eurent aucun malade : l'une d'elles, cependant, celle de l'île Melville, avait subi une température de 69° au-dessous de zéro (56° centigrades au-dessous de glace). Les explorations s'accomplirent simultanément sur les deux rives du détroit de Barrow ; elles furent poussées dans la direction de l'Ouest entre les 72° et 73° de latitude jusqu'au-delà du 103° de longitude. On découvrit ainsi plus de 800 milles de nouvelles côtes et l'on parcourut plus de 400 milles de littoral déjà connu. Le détachement conduit par le lieutenant M'Clintock fut souvent retenu, par les brises violentes du Sud-Est, pendant des journées entières, sous une tente qui ne mesurait guère que huit pieds de long sur six de large. Quand on faisait cuire quelque aliment, la vapeur qui s'en échappait retombait immédiatement condensée en une neige si fine qu'elle pénétrait tous les vêtements sans excepter les fourrures. Le lieutenant M'Clintock retrouva à Winter-Harbour les objets qu'y avait laissés, en 1820, le capitaine Parry : ils n'avaient subi aucun changement, ni dans leur forme, ni dans leur couleur. Sur le rocher qui signale l'entrée de la baie, on grava la date de 1851 au-dessous de l'inscription qui rappelait le voyage de l'*Hecla* et du *Griper*.

Le capitaine Penny, de son côté, commença le 17 avril l'exploration du canal Wellington : ses différents détachements rentrèrent à la fin de juin, après avoir obtenu d'importants résultats géographiques ; ils avaient porté leurs reconnaissances au-delà du 77° de latitude, sur les deux bords du détroit, jusqu'à deux caps opposés auxquels on donna les noms de sir John et de Lady Franklin.

Le 12 août 1851, les vaisseaux du capitaine Austin purent rejoindre ceux du capitaine Penny, et les deux commandants entrèrent en conférence. Déjà le capitaine Austin, après un

mûr examen des recherches exécutées par ses équipages, était convaincu que sir John Franklin n'était allé ni au sud ni à l'ouest de l'île Cornwallis (1), et comme il reçut alors du capitaine Penny la déclaration écrite que le canal Wellington n'était susceptible d'aucune exploration nouvelle, comme d'ailleurs on avait accompli tout ce que permettaient les forces humaines, il crut devoir ne pas prolonger ses recherches et ramener ses vaisseaux en Angleterre, où ils sont heureusement arrivés le 1er octobre dernier.

Tels sont les travaux de la dernière campagne maritime, et nos lecteurs apprendront avec plaisir que de nouveaux efforts se préparent, afin de poursuivre avec constance l'entreprise commencée avec tant d'énergie. Au premier rang, nous devons citer l'expédition qui va reprendre et compléter l'exploration du canal Wellington (2). Le gouvernement en a confié le commandement aux capitaines Belcher et Kellett. Des vaisseaux américains doivent aussi se diriger une seconde fois vers le détroit de Barrow. Enfin, une troisième expédition que recommande vivement la Société royale de géographie, et dont la libéralité privée fait tous les frais, s'organise sous la direction du capitaine Beatson, qui croit depuis long-temps que sir John Franklin, entraîné au nord des îles Parry dans la direction de l'Ouest, et barré au Sud par la chaîne d'îles qui paraît s'étendre indéfiniment vers la Nouvelle-Sibérie, doit se trouver aujourd'hui au nord du détroit de Behring. Le bâtiment que le capitaine Beatson veut conduire en personne dans cette direction, est un

(1) Sans doute, en prenant pour point de départ l'extrémité de l'île Cornwallis ou bien le cap Walker, le capitaine Ommaney et le lieutenant Mac Clintock s'étaient avancés aussi loin qu'on avait pu l'espérer, l'un au Sud et l'autre à l'Ouest; mais entre les deux lignes d'opérations de ces officiers s'ouvre un angle de 45° dont la vaste étendue demeure inexplorée. Or, c'est précisément dans cet espace encore inconnu que les instructions de l'Amirauté prescrivaient au capitaine Franklin de chercher d'abord une issue vers le détroit de Behring. Il y avait donc dans les explorations qui venaient d'être accomplies une lacune importante que plusieurs publications anglaises ont justement signalée.

(Note de la Rédaction.)

(2) Au moment où nous écrivons (15 avril), cette expédition se tient prête à mettre à la voile, et son départ aura été annoncé par les journaux avant que notre article soit placé sous les yeux du lecteur.

(Note de la Rédaction.)

schooner de 200 tonneaux, portant trois machines à vapeur séparées les unes des autres et d'une force de huit chevaux chacune. Son équipage se compose de 15 hommes choisis avec le plus grand soin et son approvisionnement est calculé pour cinq années. Il doit aussi emmener à sa suite un bateau portant un appareil à vapeur d'une force de cinq chevaux. Le capitaine Beatson se propose de quitter l'Angleterre au printemps, d'aller prendre du charbon aux îles Sandwich et de passer le détroit de Behring vers le milieu de juillet. Dirigeant ensuite sa course le long de la côte de Sibérie, vers la mer libre qu'a vue Wrangel, il doit chercher à atteindre la terre aperçue par le capitaine Kellett au-delà de l'île du Herald et à exécuter ainsi une partie du plan formé par le lieutenant Pim qu'il nous reste à mentionner.

Cédant au désir de lady Franklin, qui subvenait à la dépense du voyage, le lieutenant Pim s'était rendu à Saint-Pétersbourg, comptant gagner par terre l'embouchure de la Kolima et tenter ensuite de parvenir jusqu'à la Nouvelle-Sibérie. Le gouvernement russe avait généreusement promis son appui à tout projet bien conçu qui offrirait des chances de succès; mais l'exécution de celui-ci était impraticable. Il était à peu près impossible d'atteindre l'embouchure de la Kolima en traversant les immenses solitudes de la Sibérie septentrionale, au milieu des tribus encore sauvages qui reconnaissent à peine l'autorité de la Russie. Le trajet parcouru par l'amiral Wrangel n'était que le tiers de celui que se proposait de franchir le lieutenant Pim, et cependant il avait exigé cinquante traîneaux et six cents chiens qui consommaient trois mille harengs salés par jour. Cette fois il eût fallu prendre douze ou quinze cents chiens, et c'eût été ruiner entièrement les peuplades sibériennes qui ne sauraient subsister si on les privait de leur unique moyen de transport. Les agents du gouvernement russe ont d'ailleurs positivement affirmé que sir John Franklin n'aurait pu s'approcher de la côte nord d'Asie sans que les autorités de la Sibérie n'en eussent été informées immédiatement par les tribus du littoral.

Après avoir réuni et comparé, comme nous l'avons fait, les nombreux documents qui se rattachent à l'expédition dont le sort préoccupe si vivement l'attention publique, il doit nous

être permis d'exprimer l'opinion que notre long travail nous a suggérée. Nous croyons, et cet avis est celui de la plupart des officiers les plus éminents de la marine anglaise, que sir John Franklin n'a pas prolongé sa navigation au-delà de l'île Melville, soit à l'Ouest, soit au Sud-Ouest, en franchissant un des détroits qui conduisent vers la côte septentrionale du continent américain.

Les nombreuses recherches effectuées dans cette double direction n'ont produit aucun résultat. L'hivernage de 1845 à 1846 pris dans l'île Beechey, située à l'entrée du canal Wellington, donne lieu de présumer que l'expédition devait ultérieurement pénétrer dans ce même canal; et s'il en est ainsi, elle devait déboucher dans le bassin de la mer polaire (en supposant l'existence de celui-ci); ou bien, si c'était la terre qu'elle eût rencontrée, elle devait nécessairement se diriger à l'Ouest vers le détroit de Behring, ou bien à l'Est en cherchant à tourner le Groënland par le Nord, si l'on admet que le Groënland soit une île. La mission principale de l'expédition nouvelle sera très certainement la reconnaissance complète du canal Wellington et du canal de la Reine; car c'est l'opinion du capitaine Penny et de tous les officiers qui l'accompagnaient, que sir John Franklin a dû adopter cette direction. Si l'*Érèbe* et la *Terreur* sont désormais enfermés dans des glaces éternelles et si leurs vaillants équipages, privés de moyens de transport, n'ont pu effectuer leur retour, il y a lieu de croire que leur prison, s'ils vivent encore, ou du moins leur tombe, s'ils ont succombé, pourra être découverte par quelques-uns des partis d'éclaireurs que l'expédition qu'on prépare doit lancer beaucoup plus loin qu'aucune de celles qui l'ont précédée. Que si nos malheureux marins, sortis du canal Wellington, ont atteint le bassin d'une mer polaire encore inconnue, ils ont dû naturellement poursuivre, dans la direction de l'Ouest ou dans celle de l'Est, la recherche d'une issue qui pût les ramener vers nous. Mais dans cette dernière hypothèse, la seule qui laisse encore quelque espoir, le capitaine Belcher doit revenir sans avoir atteint le but essentiel de son voyage (1).

(1) Nous aimerions à nous associer à ces flatteuses espérances, ne fût-ce que pour voir se prolonger les nobles et persévérants efforts dont la marine anglaise offre le

La solution du problème dépend donc de l'existence d'un bassin polaire, c'est-à-dire d'une mer qui s'étendrait jusqu'au pôle. Ici les opinions se contredisent. Le capitaine Ommaney déclare qu'il n'ajoute aucune foi à la théorie d'un basssin polaire. Le capitaine Osborne, au contraire, soutient qu'il a eu lieu d'observer plusieurs faits très propres à démontrer l'existence de cette mer du pôle. La science seule peut éclairer cette grande question. Pour notre compte, nous avons plus d'une fois admis, comme un fait indubitable, que le pôle n'est pas le point le plus froid du globe; nous avons reconnu deux pôles de *froid maximum*, l'un situé non loin de l'île Melville et l'autre sous le méridien opposé, au nord de l'ancien continent. D'après les observations du capitaine Scoresby et de plusieurs autres savants, il est facile de démontrer que la température moyenne du pôle nord ne doit pas excéder 10° de Farenheit (à peu près 12° centigrades au-dessous de glace), tandis que la même moyenne dans l'île Melville est, selon le capitaine Parry, d'environ 2° au-dessous de zéro, c'est-à-dire inférieure de 12° (6° 2/3 centigrades) à celle du pôle. Mais, puisque la moyenne de 10° déduite d'une formule exprimant mathématiquement la décroissance des températures depuis l'Équateur jusqu'à la zone polaire peut être considérée comme une simple présomption, nous préférons nous laisser conduire au même résultat par la seule autorité de l'observation. Or, le capitaine Scoresby, après avoir observé pendant plusieurs années la température des mers

spectacle au monde civilisé, mais nous ne pouvons nous défendre d'une triste réflexion. Si le capitaine Franklin, en quittant l'hivernage de l'île Beechey, n'avait pas repris la route de l'Europe; s'il partait pour s'éloigner encore vers le Nord ou vers l'Ouest, il aurait laissé au lieu qu'il abandonnait une indication quelconque de la continuation de son voyage. Cette même indication devait se retrouver, soit au cap Walker, soit à l'île Melville, soit sur l'un des bords du canal Wellington, et cependant rien n'a été découvert. N'est-il pas trop probable que la santé des équipages se trouvant compromise par la mauvaise qualité des vivres ou par toute autre cause, l'expédition a dû saisir à la hâte la possibilité, tardive peut-être, de sortir du détroit de Lancastre? Ainsi s'expliqueraient à la fois et les cadavres de trois hommes jeunes encore, et les indices d'un embarquement subit, et le récit de la destruction de deux navires surpris par l'hiver dans la mer de Baffin. Quoi qu'il en puisse être, nous craignons que la déposition du Groënlandais Adam Beck ne mérite plus de confiance qu'on n'a paru jusqu'ici disposé à lui en accorder.

(Note de la Rédaction.)

du Spitzberg, a reconnu qu'elle était de 17° de Farenheit (8° centigrades au-dessous de glace sous le 78° de latitude, tandis que le capitaine Parry trouvait à l'île Melville, par une latitude de 74° 1/2, une moyenne de 1° ou 2° seulement (17° centigrades environ au-dessous de glace).

Et si telle était en réalité la loi des températures sous des méridiens différents, sir John Franklin, en remontant le canal Wellington, aurait passé sous un climat plus doux. Pour lui, l'hiver arctique aurait perdu une partie de ses rigueurs; la santé des équipages aurait été moins compromise; peut-être même on aurait rencontré des moyens de subsistance. Et, quoique une barrière de glace ou tout autre obstacle équivalent ait rendu le retour impossible par le canal Wellington ou par aucune autre issue, l'expédition poursuit peut-être aujourd'hui ses explorations dans une région voisine du point où elle a trouvé accès dans le bassin polaire; que si ses vaisseaux n'ont pas été détruits, elle a pu s'avancer à l'Ouest ou à l'Est.

Telles sont les espérances que nous aimons à retenir; elles ne sont qu'une lueur et une lueur bien faible, dont nous ne voulons pas un instant détacher nos regards pleins d'anxiété. Chaque jour écoulé diminue cet espoir suprême qui sans cesse s'évanouit devant le pouvoir de la raison et de l'intelligence, pour renaître sans cesse aussi sous le charme de l'imagination et du sentiment. Ne consentons pas à désespérer encore. Quand l'espérance semble quitter la terre, elle doit retrouver dans la prière du chrétien une force inépuisable et une durée sans bornes.

(Papers for the people.)

Depuis l'impression de l'article qu'on vient de lire, il nous est parvenu de nouvelles informations qui ne peuvent manquer d'intéresser le public.

Les vaisseaux de l'expédition américaine, tandis qu'ils effectuaient leur retour en 1850, ont été poussés dans le canal Wellington, puis cernés par les glaces flottantes qui les ont ensuite ramenés vers le détroit de Lancastre, d'où elles les ont en-

traînés avec elles le long de la côte occidentale de la baie de Baffin. Durant l'hiver entier, il a été impossible à ces deux bâtiments de se délivrer de l'étreinte de la glace; menacés plusieurs fois d'une destruction imminente, leurs équipages ont dû les abandonner pour ne remonter à bord qu'après la fin de chaque crise. Dégagée seulement quand le printemps fut venu, l'expédition, après avoir tenté sans succès de pénétrer de nouveau dans le détroit de Lancastre, a dû retourner aux États-Unis (1).

Pendant ce même printemps de 1851, M. Rae a réussi, enfin, à franchir les glaces à la hauteur de la rivière Copper-Mine et à gagner la terre Victoria, dont il a reconnu la connexion avec la terre Wollaston et l'extension dans la direction du Nord et de l'Ouest jusqu'à 220 milles du rivage septentrional de la terre de Banks. M. Rae comptait continuer son exploration durant l'été, si la glace se divisait suffisamment pour permettre le passage des bateaux. Il doit être maintenant en chemin pour revenir en Angleterre.

Le capitaine Moore, du *Pluvier*, annonce, dans une lettre publiée au mois de janvier dernier, que la banquise s'étant accrue de 160 milles vers le Sud, sa navigation a été arrêtée par 70° 34 de latitude et par 169° de longitude Ouest. Il paraît craindre, à raison de cette circonstance, que l'*Entreprise* n'ait pu faire aucun progrès dans l'Est.

Un nouveau projet de recherche vient encore d'être proposé par M. Peterman, qui pense que le vaste espace ouvert entre le Spitzberg et la Nouvelle-Zemble doit offrir l'accès le plus facile dans le bassin polaire et peut-être aussi la meilleure route pour retrouver le capitaine Franklin. M. Peterman suppose, comme on le voit, que l'expédition, ayant débouché par le canal Wellington, a rencontré la mer polaire. En admettant, pour notre part, cette supposition, nous pensons que de graves objections

(1) L'expédition américaine est en effet rentrée à New-York le 12 août, elle avait vu pour la dernière fois, dans la baie de Baffin, le *Prince-Albert* qui a dû hiverner dans le détroit de Lancastre. — A bord de ce navire se trouve un officier de la marine française, autorisé par le ministre à prendre part à la recherche de sir John Franklin. — Nous sommes heureux d'avoir à inscrire dans nos colonnes le nom de M. Bellot, déjà cité avec éloge par le commandant du *Prince-Albert*.

scientifiques s'élèveront contre la route qu'il indique. Le méridien qui promet l'accès le plus aisé vers le pôle est indubitablement celui qui a permis d'avancer le plus loin dans la direction du Nord, nous voulons dire celui qui passe entre le Groënland et le Spitzberg. C'est en le suivant que, le 23 juillet 1823, le capitaine Parry s'est approché jusqu'au 7° du pôle; que Scoresby était arrivé à une distance de 8° 30' et que Phipps, bien antérieurement, était parvenu jusqu'à 9° 12'. Ce même méridien est aussi le plus chaud du globe et celui sous lequel les lignes isothermales s'éloignent le plus de l'équateur.

Statistique pittoresque.

LES MUSICIENS AMBULANTS.

De tous les accessoires extérieurs de la vie de Londres, il n'en est peut-être pas de plus agréables que ces accords fugitifs qu'on peut entendre dans les rues écartées et tranquilles de cette métropole ou de ses vastes faubourgs, accords dus aux talents de quelques artistes nomades qui, à l'aide de la flûte, du violon, de la harpe ou de tubes de cuivre de diverses formes et dénominations, éveillent dans ses murs de briques des échos harmonieux. Que de fois, captivé par l'art magique de quelqu'un de ces Orphées de carrefour, nous nous sommes arrêté, oubliant non-seulement tous les soucis de l'existence, mais en quelque sorte l'existence elle-même, jusqu'à ce que la fin du morceau, en dissipant le charme, nous rappelât à ce monde positif! Nous connaissons, depuis vingt ans au moins, un aveugle qui fait ainsi les délices de la multitude, en jouant du violon, la figure tournée vers le ciel où il semble chercher la lumière et l'inspiration, tandis qu'il recueille des marques substantielles de la reconnaissance de ses admirateurs! « Qu'y-a-t-il au monde qui vaille cela ? » pense le jeune enthousiaste qui jette dans l'escarcelle du musicien l'unique penny qu'il ait dans sa poche, persuadé qu'il ne saurait faire un meilleur emploi de son capital. Nous avons encore les harpistes, ordinairement accompagnés du cor aux sons moelleux, qui, à l'heure propice du crépuscule, s'établissent de préférence loin du bruit des voitures, dans les impasses paisibles où, entourés d'un cercle de jeunes gens et de jeunes filles affranchis du travail de la journée, ils prodiguent d'harmonieuses cadences

en échange de la monnaie de cuivre et des applaudissements de leur auditoire. Puis, il y a ces vaillantes troupes de jeunes artistes allemands, qui tirent, de leurs instruments fatigués par les voyages, des accents si belliqueux, — sans parler de ces milliers d'exécutants de solos et de duos, qui, pour peu qu'ils aient la moindre chance de se faire écouter, sont prêts à essayer, aux dépens de nos poches, la séduction de la bonne musique sur nos oreilles. Mais nous laisserons de côté tous ces artistes exécutants pour ne nous occuper aujourd'hui que de leurs indignes concurrents, — de ces fléaux incarnés qui, au grand détriment du goût du peuple, écorchent nos oreilles avec les fragments mutilés et discordants des chefs-d'œuvre de la musique.

C'est, en d'autres termes, la musique « à la manivelle, » qui formera le sujet de cet article. Ce genre d'industrie (car l'art n'a rien à faire ici) occupe, — malgré de véritables talents qui vivent des contributions volontaires du public, — le nombre le plus considérable de la confrérie des ménestrels pédestres de la capitale. Il est à remarquer toutefois que, sauf quelques rares exceptions que nous signalerons en leur lieu, ces manœuvres musiciens se distinguent de leurs confrères, les vrais artistes, par une singularité physiologique qui leur fait peu d'honneur : ils ont des oreilles, mais pas d'oreille. On peut, suivant ce que nous avons été à même d'observer, les diviser en plusieurs catégories, que nous désignerons d'après la nature particulière de leur matériel : 1° joueurs d'orgue de Barbarie porté à dos ; 2° joueurs d'orgue avec singe ; 3° joueurs d'orgue sur brouette ; 4° joueurs d'orgue sur charrette à bras ; 5° joueurs d'orgue avec voiture et cheval ; 6° aveugles jouant de la serinette ; 7° joueurs de piano à manivelle ; 8° joueurs d'orgue à jeu de flageolet, avec piano ; 9° joueurs de vielle.

I. Le joueur d'orgue porté à dos est presque toujours un étranger, le plus souvent un Français des provinces. Pour peu que son instrument soit bon à quelque chose et qu'il sache se faire une clientèle, il aura ses tournées régulières et on pourra le rencontrer, à une heure quelconque de la semaine, à la même place qu'il occupait, le même jour et à la même heure, la semaine précédente. Mais ceux qui se trouvent dans cette position forment en quelque sorte l'élite de cette gent vagabonde, dont

la majeure partie erre par les rues au gré de son caprice ou du hasard. L'orgue porté à dos a une valeur de 10 £ à 150 £ (250 fr. à 3,750 fr.); du moins cette dernière somme est ce que coûtait, il y a trente ans, un instrument de première qualité, tel qu'en possédaient à cette époque, où le goût musical était bien moins répandu qu'aujourd'hui, les joueurs d'orgue qui exploitaient Bath, Cheltenham, Brighton et autres villes à la mode, ainsi que les quartiers de l'ouest de Londres. Nous avons eu sous les yeux un devis pour la réparation d'un de ces instruments, y compris un jeu neuf et des tuyaux neufs, s'élevant à la somme honnête de 75 £ (1,875 fr.) : l'instrument en question appartenait à un homme que la prospérité avait rendu tellement insolent, qu'il se fit condamner à un bannissement de sept ans de la ville où il exerçait son industrie, pour s'être permis de battre un jeune seigneur qui, en se plaçant cavalièrement entre lui et son auditoire, avait blessé son sentiment de dignité personnelle. Mais depuis l'invention des anches métalliques, avec lesquelles il n'est plus besoin de tuyaux, l'orgue à manivelle a subi des modifications qui l'ont rendu bien pire qu'il n'était auparavant. Quelques-uns de ces instruments sont restés ce que nos anciens Puritains appelaient des «boîtes de sifflets,» c'est-à-dire qu'ils ne sont composés que de tuyaux ; mais il en est beaucoup qui mériteraient tout aussi bien le nom de «guimbardes,» puisqu'il se composent exclusivement d'anches ou languettes de métal, qui produisent le son par leur vibration ; le plus grand nombre est d'un caractère mixte, ayant des tuyaux pour les notes hautes et des anches pour la basse. Le résultat de cette dernière combinaison est une succession de sons ou plutôt de braiments rauques et heurtés, pour accompagnement à une douce mélodie : on dirait d'un duo entre un âne et une fée, entre Titania et Bottom (1). Mais ce n'est pas encore tout. La profession de joueur d'orgue étant, dans ces derniers temps, tombée de plus en plus bas, puisqu'elle n'est, en effet, que d'un degré au-dessus de la mendicité, il a bien fallu faire entrer dans la fabrication de l'instrument, l'élément du bon marché. Les pointes de métal qui garnissent les cylindres sont quelquefois disposées avec si peu de soin, qu'il n'y a plus de

(1) Voir Shakspeare, *Songe d'une Nuit d'État.*

mesure ; l'oreille est assaillie par une blanche au lieu d'une croche, *et vice versâ;* parfois même, une mesure se trouve omise ou répétée, pour la plus grande commodité du fabricant et sans le moindre égard pour les oreilles de l'humanité souffrante. Mais, ce qui est pire encore, ces anches métalliques, qui sont les choses les plus difficiles à accorder qu'il y ait au monde, se dérangent continuellement par suite du contact du brouillard et de l'humidité ; or, quels que soient les hurlements plaintifs qu'elles poussent en témoignage de leurs infirmités, leur gardien famélique, qui tournera sa manivelle pendant une demi-heure pour un penny, n'a pas le moyen d'y porter remède, en supposant qu'il s'aperçoive du mal; ce qui est au moins douteux, à en juger par le calme heureux qui règne sur sa figure pendant qu'il produit les plus odieuses combinaisons de sons discordants (1).

II. Le joueur d'orgue avec singe est généralement originaire de la Suisse ou du Tyrol. Il porte un instrument usé, victime de nombreuses réparations, enveloppé de flanelle comme un malade : n'étant lui-même qu'un enfant, rarement un adolescent, il se traîne péniblement, le dos tendu et les genoux fléchissant sous le faix. Sur son vieil orgue est perché un singe, dont la figure grotesque et les grimaces doivent suppléer à la qualité défectueuse de sa musique. Il affuble d'une veste rouge et d'une toque de drap son quadrumane grelottant ; et, quand il le peut, il lui apprend à tourner son orgue, aux sons duquel il dansera lui-même lourdement. Un sourire éternel est stéréotypé sur ses traits ; et bien qu'il cumule invariablement la profession de mendiant avec celle de musicien, il n'a évidemment aucune confiance dans une physionomie mélancolique et ne croit pas qu'il soit nécessaire de vous rendre malheureux pour exciter votre charité. Il laissera son singe tournant sa manivelle sur le pas d'une porte, et vous

(1) Chez certains peuples du continent, la Justice, bien qu'aveugle, n'est pas supposée sourde ; elle a, au contraire, l'oreille musicale, et elle force ces tourneurs de manivelle à tenir leurs instruments d'accord, sous peine d'une forte amende. Dans quelques villes d'Allemagne, la police, investie d'une juridiction sommaire en matière de délits musicaux, a le droit d'exiger la production d'un certificat, dont chacun de ces artistes doit être muni, et qui indique la date à laquelle l'instrument a été accordé pour la dernière fois. S'il joue faux et que le certificat soit périmé, l'artiste est mis à l'amende. Un règlement de ce genre serait bien nécessaire à Londres et à Paris.

suivra jusqu'à une distance de cent mètres ou plus avec une figure grimaçante, en chantonnant dans une espèce de récitatif : « *Date qualche cosa, signor ! per amor di Dio, eccellenza, date qualche cosa !* » Vous montrez-vous sensible à sa prière ? il vous adresse ses remerciements avec une volubilité telle qu'il vous est impossible de saisir une seule de ses paroles ; si, au contraire, vous ne lui donnez rien, il vous rit gaîment au nez et s'en va rejoindre son coadjuteur. Les jeunes artistes aiment à le prendre pour modèle, surtout s'i' possède une belle tête, ou, mieux encore, s'il est d'une laideur remarquable ; et il recueille plus d'un shelling pour poser dans l'atelier, debout ou nonchalamment couché par terre. Il arrive quelquefois qu'il n'a pas d'orgue et que son singe constitue tout son fonds de commerce. Quand le singe vient à mourir, — et il est facile de voir à son air mélancolique, au milieu même de ses drôleries forcées, que la pauvre bête n'est pas destinée à fournir une longue carrière, — il le remplace par des souris blanches ; à défaut de souris blanches, il fabrique une poupée dansante, qu'il tient en mouvement au moyen d'une planchette garnie à l'une de ses extrémités d'un montant auquel est adaptée une ficelle qui traverse le corps de la poupée et va se rattacher à la jambe droite de l'opérateur, lequel accompagne cette danse des sons aigres d'un mauvais sifflet acheté pour un penny et d'un tambourin très primitif, qu'il a fabriqué lui-même avec un morceau de parchemin. C'est dans l'espoir de conserver son indépendance et sa liberté personnelle qu'il a recours à ces expédients ; s'il échoue, il se trouve réduit, comme dernière ressource, à tourner la manivelle d'une boîte à piano, triste occupation dont nous parlerons tout à l'heure.

III. Le joueur d'orgue sur brouette est, assez communément, quelque fainéant irlandais, ou bien encore quelque Savoyard malingre, qui, pour plus de commodité, a monté son instrument sur une légère brouette d'une construction particulière. Par la disposition même de son équipage, il n'est pas voué à tourner aussi constamment sa manivelle que ses confrères plus pesamment chargés ; ne pouvant, en effet, la tourner en marchant, comme font quelquefois ces derniers, il adopte un autre système d'opérations. Il avance sans se presser le long des rues peu bruyantes des fau-

bourgs, regardant sans cesse à droite et à gauche, dans l'espoir de rencontrer quelque chance favorable. Aperçoit-il un groupe d'enfants à la fenêtre d'un parloir ? il s'introduit aussitôt dans le petit parterre qui précède la maison et y installe son instrument avec autant de sans-gêne et d'assurance que s'il était le propriétaire du lieu. On peut être à peu près certain qu'il commencera au milieu d'un air, par une espèce de son qui ressemble à un hoquet, comme si ses tuyaux faisaient un effort pour respirer. A peine a-t-il reçu son penny, qu'il suspend aussitôt ses accords équivoques ; car il paraît penser, non sans quelque raison, qu'on le paie pour se taire et non pas pour jouer. En dépit de sa musique enrouée, criarde et discordante, il fait les délices des bonnes d'enfants et de leurs jeunes pupilles en jaquette, qui s'empressent autour de lui et achètent moyennant un demi-penny le privilége de tourner eux-mêmes la manivelle, exercice auquel ces marmots se livrent *con amore*, assis sur le haut de l'instrument. Que si, voyant votre domicile ainsi envahi, vous insistez pour que cet intrus décampe sans indemnité, il manifeste une répugnance très sensible à battre en retraite, et s'il cède enfin à vos injonctions réitérées, c'est en grommelant quelque remontrance et de l'air d'un homme offensé. Quand la nuit vient, il trouve ordinairement le moyen de s'établir dans la salle enfumée d'un cabaret de bas étage, où, pour quelques pence et un pot de bière, il jouera vingt fois de suite tout son répertoire, jusqu'à ce que lui et son auditoire soient mis à la porte, à minuit, par le maître du logis, qui craint Dieu et la police.

IV. Les joueurs d'orgue sur charrette à bras forment une race à part, plus entreprenante, ayant des prétentions beaucoup plus élevées et plus variées. Ils voyagent en général par bandes de deux, trois et même quatre associés, qui traînent la charrette tour à tour. Leur instrument est d'une construction fort compliquée, contenant, avec une foule de merveilleuses combinaisons mécaniques cachées dans son intérieur, une collection complète de clochettes, de tambours, de triangles, de gongs et de cymbales, indépendamment de la quantité ordinaire de tuyaux et d'anches métalliques qui entre dans la composition de l'orgue ambulant. Il n'est pas facile de donner une idée du genre auquel appartient la musique qu'ils exécutent, car il n'arrive pas une fois sur cent qu'un

étranger puisse saisir le motif de la mélodie au milieu du vacarme produit par cette masse de cuivres, d'acier et de métal de cloche que le mécanisme met en mouvement. C'est là, toutefois, une circonstance de peu d'importance, attendu que ce n'est pas la musique en elle-même qui forme ici la principale attraction : pourvu qu'elle serve à rassembler la foule, cela suffit ; aussi est-ce par ce motif, nous le supposons du moins, que l'effet de l'ensemble est calculé de manière à ressembler, — et la ressemblance est assez frappante, — aux bruits confus et discordants qui s'élèvent de la foire de Greenwich, le lundi de Pâques, et viennent assaillir le spectateur assis au haut de la colline de l'Observatoire. Non, le grand objet d'attraction est essentiellement dramatique. En avant du grand coffre, d'où sortent ces sons hétérogènes, est ménagé un théâtre d'environ cinq à six pieds de largeur sur quatre de hauteur et dix-huit pouces ou deux pieds de profondeur. Sur ce théâtre sont disposées un certain nombre de figures, hautes d'environ un pied, magnifiquement vêtues de draperies aux couleurs éclatantes, — cramoisi, pourpre, vert d'émeraude, bleu, orange, — et chargées d'or, de paillettes, de pierres fausses et d'oripeaux, dont l'éclat est doublé par la réflexion d'une glace qui remplace la toile de fond.

Ces figures, mises en mouvement par le même mécanisme auquel on doit l'incompréhensible ouverture, exécutent un drame non moins incompréhensible. Dans le coin à main gauche du spectateur, on voit Daniel dans la fosse du lion, ce dernier ouvrant la gueule sur une mesure en six-huit, et un ange aux ailes déployées, mais solidement fixé sur un pivot mobile en cuivre, qui referme sur la même mesure cette gueule menaçante. A la droite de Dan iel est le Grand Turc, assis sur son divan et brandissant un poignard au-dessus d'une esclave prosternée, qui ne se hasarde à se relever que lorsque l'arme fatale est détournée de son sein. Puis vient Nabuchodonosor, à quatre pattes, avec une couronne d'or sur la tête, qu'il secoue à chaque mesure pour brouter une bouchée d'herbe peinte. A l'extrémité opposée s'ouvre une espèce de caverne, demeure de quelque être surnaturel et mystérieux, de l'école des démons ou des vampires, qui exécute de temps en temps un soubresaut, en

roulant des yeux verdâtres d'une expression sinistre. Tous ces personnages occupent le second plan. Sur le devant, on voit Napoléon debout, avec son chapeau à trois cornes et la classique redingote grise, — la main dans la poitrine, comme il va sans dire. A sa droite sont Tippoo-Saïb et ses fils ; à sa gauche, la reine Victoria et le prince Albert. Au bout d'un certain temps, la mesure change tout-à-coup, — l'ange gardien de Daniel s'envole, — le prophète et le lion se couchent côte à côte pour dormir ensemble, — le Grand Turc tombe dans les bras de l'esclave qu'il allait immoler. Nabuchodonosor s'est étendu par terre, et notre ami de la caverne noire, faisant tout-à-coup demi-tour, semble épier, de ses yeux de verre, le moment de s'élancer sur les acteurs du premier plan, qui ont commencé à jouer leur rôle. Napoléon, Tippoo-Saïb et la reine Victoria exécutent un pas de trois, à la grande satisfaction du prince Albert et d'un groupe de seigneurs et de dames de la cour, qui hochent la tête en signe d'approbation, quand tout-à-coup, au milieu d'un bruit terrible des gongs, le démon du coin se précipite hors de son antre, en poussant un hurlement sauvage. Napoléon se sauve à toutes jambes, suivi par Tippoo-Saïb et par les courtisans épouvantés ; mais à ce moment critique la reine Victoria tire une longue épée de dessous sa robe, tandis que le lion dévorant saute hors de sa fosse et, comme un vrai lion britannique qu'il a sans doute toujours été, s'élance à la gorge de l'ennemi avec la précision de la flèche qui vole à son but. Alors éclatent les applaudissements tumultueux de l'auditoire éclairé, la toile tombe, et avec une fanfare supplémentaire commence la collecte des gros sous. C'est toujours là un spectacle de prédilection pour la multitude, qui n'a garde de s'arrêter à des bagatelles comme les anachronismes et les unités ; la seule difficulté que les directeurs aient à vaincre pour s'assurer une représentation fructueuse, consiste à trouver une localité paisible, et cependant assez fréquentée pour leur fournir un auditoire. Les équipages de cette classe diffèrent beaucoup entre eux par le degré de luxe et de perfection avec lequel ils sont montés, mais ils combinent tous plus ou moins les attraits du drame avec ceux de la musique.

V. Les joueurs d'orgue avec voiture et cheval sont une autre

race de spéculateurs entreprenants, qui exploitent le goût du peuple pour la musique et ont pris à tâche de satisfaire en gros à ses besoins. Une simple description ne saurait donner une idée exacte du caractère gigantesque et formidable de leurs concerts. Leurs instruments sont quelquefois d'énormes machines qui, montées sur de grosses roues et traînées par une couple de forts chevaux, pourraient être prises pour ces chariots qui servent à transporter les ménageries. Elles recèlent d'ailleurs dans leurs vastes flancs toutes les combinaisons de l'art mécanique capables de produire les bruits les plus assourdissants. A peine ont-elles commencé à se faire entendre, que tout le quartier est informé de leur présence, et que la foule, répondant à cet appel, se précipite de toutes parts. Les notes perçantes d'une vingtaine de fifres aigus, les sons éclatants d'autant de clairons, le rauque braiment d'une légion de trompettes de fer-blanc, les ronflements saccadés d'une brigade de bassons, le roulement non interrompu d'une douzaine au moins de tambours, le carillon des clochettes de toute dimension, le retentissement des gongs, et le rugissement sépulcral de quelque mécanisme inconnu qui forme la basse et rend des sons tellement graves qu'on pourrait presque compter les vibrations de chaque note ; — tels sont quelques-uns des ingrédients et des effets de l'orgue avec voiture et cheval, effets dont il serait impossible d'exprimer la somme totale. Comparé à une de ces machines de première classe en pleine activité, l'intérieur d'une ménagerie à l'heure du repas des animaux est un paradis de repos et de calme. Le roulement des charrettes et des voitures qui transportent par la ville les amateurs d'une musique moins bruyante ne s'entend plus du moment où ces cataractes d'*harmonie* ont commencé à mugir ; leurs propriétaires pourraient même se dispenser de choisir un lieu propre à leurs représentations, si la vigilance de la police ne les éloignait des rues les plus fréquentées, où de graves accidents sont déjà résultés de la frayeur occasionnée aux chevaux par ces explosions continuelles de bruits inaccoutumés. Un honorable membre de la Chambre des Communes a même fait, vers la fin de la dernière session, une motion tendant à la suppression immédiate de ces pestes publiques. Les établissements en question sont , pour la plupart, la propriété et l'œuvre des individus qui

les accompagnent et qui, pour couvrir leurs frais, doivent lever un impôt assez lourd sur le public. Ils exécutent, au moyen de cylindres à spirale, des ouvertures entières et de longues symphonies concertantes, qui pourraient produire un effet passable à un mille de distance, — du moins ne nous est-il jamais arrivé d'entendre un de ces instruments sans nous souhaiter aussitôt à un mille de là. Le hasard nous mit une fois en présence de l'un d'eux, qui subissait l'opération de l'accordage sur un terrain vague, derrière la prison de Coldbath. Les gémissements plaintifs de ces tuyaux et de ces anches torturées par l'opérateur, et les grognements brefs et courroucés de la basse mystérieuse nous poursuivirent jour et nuit, comme un cauchemar musical, pendant un mois entier. Nous devons cependant reconnaître que l'opérateur en question, qui se faisait remarquer par son costume pittoresque, par les bagues qui brillaient à ses doigts et les anneaux qui pendaient à ses oreilles, s'acquittait de sa tâche avec beaucoup d'adresse et une merveilleuse justesse d'oreille, eu égard à ce genre de musique.

VI. Aveugles jouant de la serinette. Bien que la plupart des aveugles possèdent naturellement ou acquièrent facilement une oreille musicale, il y en a beaucoup qui, faute de goût ou par quelque autre cause, ne font jamais de progrès comme musiciens exécutants. Souvent aussi, la cécité est accompagnée de quelque autre infirmité qui empêche ses victimes d'apprendre les métiers qu'on pourrait leur enseigner. Aussi un grand nombre d'entre eux aiment-ils mieux faire de la musique à la manivelle par les rues que de rester enfermés dans le dépôt de mendicité; et, à ce sujet, nous signalerons ici un fait assez remarquable. L'Irlandais, le Français, l'Italien, le Savoyard, aussitôt qu'il est en état de gagner sa vie, est pourvu d'un instrument à l'aide duquel il peut faire du bruit dans le monde et solliciter hautement sa récompense : le pauvre aveugle anglais n'a, lui, qu'une petite boîte de sifflets plus ou moins détraqués, devant laquelle vous pouvez passer cinquante fois sans l'entendre, qu'il tourne aussi fort qu'il voudra. C'est en général une vieille serinette usée, due à la charité de quelque rentier compatissant, qui s'en est servi dix ans pour l'éducation de ses bouvreuils. La raison en doit être, selon nous, que la majeure partie, sinon la totalité,

des instruments péripatétiques de la capitale appartiennent à des spéculateurs qui les donnent en location, mais qui, considérant les aveugles comme d'assez mauvaises pratiques, ne leur accordent pas ce privilége. Quoi qu'il en soit, on trouve presque invariablement le pauvre aveugle outillé comme nous venons de le dire, blotti dans quelque recoin d'un bas quartier où, après avoir ouvert le couvercle de sa boîte, afin que le spectateur curieux puisse contempler les mystères de sa musique trop peu bruyante, — le cylindre tournant, les soufflets qui soupirent, les douze tuyaux de plomb et les dix tuyaux de bois, — il tourne pendant toute la journée sa monotone manivelle, faisant à la commisération de ses semblables un appel trop souvent, hélas ! inutile. C'est là vraiment un triste spectacle.

VII. Les joueurs de pianos à manivelle forment sans contredit la plus nombreuse classe de ces industriels dont nous nous occupons. L'instrument qu'ils promènent avec eux est bien connu dans la plupart des villes d'Angleterre : c'est un piano droit en miniature, sans touches ni clavier, et qui se joue à l'aide du même procédé mécanique que l'orgue à manivelle, — sauf le soufflet, bien entendu. Il y a une chose à dire en faveur de ces instruments, c'est qu'ils ne font pas beaucoup de bruit, et que, par conséquent, ils ne sont pas, pris isolément, trop désagréables. Ce qu'il y a de pire, c'est qu'ils ne sont jamais d'accord et qu'ils ne valent pas la peine qu'on les écoute. Après avoir fonctionné pendant quatre ou cinq ans, à raison de douze ou quatorze heures par jour, ils deviennent de véritables abominations, et nous plaignons de bon cœur le pauvre petit malheureux condamné à la compagnie perpétuelle d'une odieuse machine dont chaque son affecte désagréablement ceux dont il est forcé d'exciter la charité sous peine de se passer de dîner. On sait que ces instruments sont la propriété de certains spéculateurs : quelques-uns en ont jusqu'à des centaines, qui fonctionnent chaque jour pour leur compte dans tous les quartiers de la ville. Un petit nombre sont loués, — les meilleurs moyennant un shelling par jour : ceux qui sont vieux et usés ne se louent pas plus de deux à trois pence ; mais la très grande majorité, nous le répétons, est entre les mains de jeunes Italiens que les propriétaires de ces instruments font venir exprès

en Angleterre. Ces descendants des anciens Romains font chez les Anglo-Saxons, il faut l'avouer, une tout autre figure que leurs illustres aïeux. De neuf à dix heures du matin, on les rencontre par bandes, s'éloignant du sale voisinage de *Leather-Lane*, chacun avec son gagne-pain attaché sur son dos par une courroie et s'aidant, en guise de canne, d'un gros bâton qui sert aussi à soutenir son instrument pendant qu'il joue. Ils ont chacun leur itinéraire fixé et sont tenus de rapporter au quartier-général une certaine somme, pour avoir droit au souper chaud qui leur est préparé. Plus d'une fois, surpris à onze heures du soir par les sons de l'éternel piano, il nous est arrivé de questionner le musicien attardé, et nous avons toujours reçu pour réponse qu'il n'avait pas encore pu ramasser la somme exigée de lui. Il est constant, néanmoins, que quelques-uns d'eux trouvent le moyen de faire des économies : la preuve en est qu'on voit quelquefois un gaillard actif établi pour son compte et muni d'un instrument immensément supérieur à ceux de ses confrères moins heureux ou moins intelligents. Le nombre de ces Italiens joueurs de piano est si considérable, que leur condition a attiré l'attention de leurs compatriotes plus opulents, qui, de concert avec un certain nombre d'autres personnes charitables, ont formé une association dans le but exprès de fournir l'instruction aux pauvres Italiens de toutes les classes, parmi lesquelles celle des musiciens ambulants est la plus nombreuse.

Une règle très simple et très facile à reconnaître est adoptée dans la distribution des instruments parmi ceux qui sont chargés d'en tirer parti : le gaillard le plus vigoureux ou le plus en état de prendre soin de son instrument, est aussi celui à qui l'on donne la meilleure boîte à piano ; la machine détraquée et en mauvais état est abandonnée au garçon de dix à douze ans, qui a tout au plus la force de la traîner à une distance de cent mètres sans se reposer. Il est probable, du reste, que les instruments sont tarifés d'après leur qualité. On voit errer en ce moment par les rues de Londres un malheureux bien digne de pitié, qui est une preuve vivante de la sévérité de la règle en question et de la rigueur avec laquelle s'exerce cette industrie. Nous voulons parler d'un jeune Italien déguenillé, sans chemise et atteint d'une folie inoffensive, qui, placé sous la tutelle d'un des spéculateurs

auxquels nous faisions tout à l'heure allusion, est envoyé chaque jour dans les rues, portant une vieille boîte à piano, noire et dévastée, dans laquelle il ne reste plus que deux cordes qui ne soient pas cassées. Le pauvre innocent se transporte en toute hâte dans le quartier le plus aristocratique qu'il peut trouver, et se met, avec tout l'enthousiasme d'un chef d'orchestre, à sa mélancolique besogne. Trois tours de la manivelle, et l'instrument éreinté fait entendre, comme signe de vie, un *tink* solitaire ; au bout de six autres tours, sans aucun résultat, la seconde et dernière corde répond *tank*. « *Tink—tank,* » voilà tout le produit de ses efforts, et il n'a pas plus le sentiment des lacunes de sa musique qu'un aveugle n'a celui des couleurs. Il va sans dire qu'il est maltraité, houspillé, bousculé par tous les polissons de la ville, et, sans les agents de police qui l'ont maintes fois tiré des mains de ses persécuteurs, il y a long-temps qu'il aurait été mis en pièces comme son instrument. Il est même, sous un rapport, en plus mauvais état que son piano délabré; il est muet aussi bien qu'idiot, et ne peut proférer qu'un seul son, — un cri d'alarme d'une singulière intensité : ce cri est ce qui réjouit le plus les misérables qui s'acharnent après lui et qui, insensibles à ses larmes silencieuses et à ses regards pleins de tristesse, le tourmentent uniquement pour se procurer ce plaisir. Nous avons rencontré cet infortuné à près de onze heures du soir, tournant sa manivelle de toute sa force au milieu d'une rafale de vent et de pluie, sans s'apercevoir de l'un ni de l'autre, et évidemment enchanté de se trouver, contre l'habitude, exempt d'interruption.

VIII. Joueurs d'orgue à jeu de flageolet, avec piano. Il y a du plaisir à donner des éloges là où ils sont dus, et on peut en accorder à cette classe de musiciens qui sont, à notre avis, l'élite de la profession. Nous avons dit que quelques-uns des joueurs de piano à manivelle parvenaient, malgré les difficultés de leur position, à amasser quelque argent et à s'établir pour leur propre compte. La faculté musicale doit nécessairement se trouver innée dans quelques-uns de ces pianistes ambulants, et il est assez naturel que ce soient ceux-là qui réussissent le mieux et qui améliorent leur condition. L'instrument qui réunit un jeu de flageolet et un piano se trouve en général en la possession

de jeunes gens qui, à force de persévérance et d'économie, ont pu mettre de côté assez d'argent pour se le procurer. Dans des mains ordinaires il serait moins utile que l'instrument le plus commun, parce qu'il a besoin d'être souvent accordé, — plus d'une fois par jour, — et qu'il ne saurait, par conséquent, convenir à un individu qui n'aurait pas d'oreille. Si les cordes n'étaient pas en parfait accord avec les tuyaux, la dissonance serait intolérable; et comme cet accord ne peut se maintenir long-temps en plein air, il est indispensable de les retoucher continuellement. Ces instruments, ainsi qu'on peut le supposer, sont comparativement peu nombreux. Quand ils sont adaptés à des airs d'un mouvement lent, le flageolet jouant le motif et le piano un accompagnement adapté avec goût, l'effet en est vraiment charmant et, selon toute probabilité, aussi productif pour l'artiste qu'agréable pour l'auditeur. On les rencontre principalement dans les quartiers de l'ouest et, les soirs d'été, sous les fenêtres des *Inns of court*.

IX. Le joueur de vielle. Nous avons réservé celui-ci pour le dernier, parce que, quelque horrible que soit sa musique, il est une espèce d'artiste. On peut dire qu'à Londres il en existe deux classes : — de petits marmots suisses ou savoyards, sautillant, tournoyant, gambadant, qui dansent et chantent, tournent leur manivelle et jouent de leur instrument — faisant, comme César, quatre choses à la fois, — qu'à tout moment on s'attend à voir rouler par terre, mais qui, au milieu de toutes leurs singeries, ont le talent de se retrouver toujours sur leurs pieds; et des hommes au teint blême, aux grands yeux noirs, aux boucles d'oreille en argent, qui se tiennent droits et tranquilles, donnant une certaine dignité, pour ne pas dire une certaine grâce, au jeu même de la vielle. La plupart des enfants ne jouent pas d'airs réguliers, n'ayant que quelques touches à leur instrument, souvent pas même une octave complète. Les meilleurs instruments, confiés à des exécutants adultes, ont une octave et demie, quelquefois deux octaves, et exécutent des mélodies, voire même des morceaux d'harmonie, avec une sorte de précision et un effet qui, à vrai dire, forme une caricature très supportable de la cornemuse écossaise. Les musiciens de cette catégorie ne sont pas en grande faveur auprès des amateurs de musique ni des amateurs

de repos, et ils le savent très bien; aussi les rencontre-t-on communément dans les endroits fréquentés par les classes inférieures, exécutant, par un beau soir d'été, quelque gigue improvisée à la porte d'un cabaret des faubourgs.

Il y a, en ce qui concerne tous ces industriels vagabonds dont nous avons essayé d'indiquer les spécialités, un fait remarquable : c'est que, à l'exception d'un petit nombre d'Irlandais, ils sont tous étrangers. A peine trouvera-t-on parmi eux un Anglais et, à coup sûr, pas un Écossais. Ce fait est assurément très significatif, comme indice de cette tendance nationale, de cette activité caractéristique, qui poussent les Anglais à être occupés, et utilement occupés, produisant quelque chose, appliquant le travail à son objet légitime et ne tournant pas la manivelle d'un autre pour agiter du vent. Cependant il existe une classe spéciale d'artistes britanniques qui ont adopté cette profession et que nous désignerons sous la dénomination de musiciens estropiés. Il n'est pas nécessaire de pousser bien loin ses explorations dans les divers quartiers de la capitale pour en rencontrer un ou plusieurs échantillons. L'industrie a ses victimes tout aussi bien que la guerre, quoique sur une moindre échelle; des hommes et des garçons, sans bras, sans jambes, ou sans bras ni jambes, des malheureux courbés, tordus, hideusement défigurés par des explosions, ont survécu avec la perte de leurs membres, souvent de la vue, quelquefois d'une partie de leur intelligence, ayant à soutenir en cet état, c'est-à-dire avec toutes les chances contre eux, la lutte de la vie. S'ils avaient été ainsi mutilés sur un champ de bataille ou sur le pont ensanglanté d'un vaisseau de guerre, leur patrie reconnaissante les aurait logés dans un palais et aurait pourvu largement à leurs besoins; mais, au lieu d'être occupés à tuer leurs semblables, ils travaillaient, dans la mine ou dans la fabrique, à leur procurer les nécessités ou le luxe de l'existence, et comme personne ne leur doit de reconnaissance pour cela, force leur est de faire ce qu'ils peuvent. Voici donc ce qu'ils font : n'étant propres à rien autre chose, ils descendent au niveau du joueur d'orgue étranger, et installés sur une sorte de chariot-lit, ils se font traîner dans les rues de Londres par leurs femmes ou leurs enfants; munis d'un bruyant orgue à manivelle du siècle dernier, dont les beuglements attirent l'at-

tention du public sur leur triste position, ils extorquent ainsi la charité qui peut-être n'irait pas les chercher. S'il y a quelque chose de satisfaisant à penser que c'est la seule classe d'Anglais qui se livre à ce métier de fainéant, il n'y a rien de très flatteur dans la réflexion qu'ils y sont poussés par l'inexorable nécessité.

(Ch. Édinburgh's Journal.)

Biographie. — Littérature allemande.

DANIEL SCHUBART ET SES OUVRAGES.

Daniel Schubart a été jusqu'en ces derniers temps un des trois poètes les plus populaires de l'Allemagne : ses chansons et ses ballades partageaient avec celles de Burger, avec celles de Hebel, l'honneur d'être chantées dans les cabanes des paysans, dans les grandes salles des hôtelleries, au milieu des champs et des bois. On y admirait toutes les qualités qui charment les hommes simples, un mélange de bonne humeur et de sérieux, de naturel et de sentiment, avec une verve extraordinaire. Les goûts, les habitudes du poète, le rapprochant du peuple, lui avaient permis de trouver les images, les intonations qu'il aime. Ses vers ont un parfum de kermesse, une allure qui rappelle les plaisirs du dimanche, près de la haie en fleurs.

Schubart n'était pas seulement un jovial compagnon. Il avait, comme Béranger, des passions politiques, et il subit de cruelles épreuves. Dix ans, il resta sous les verroux ; quand il sortit de sa captivité, ce fut la mort qui sembla lui ouvrir la porte et le prendre par la main, car il expira bientôt après. Sa biographie est plus dramatique, plus curieuse que celle de tous les autres poètes allemands. Comme on ne lui laissait ni plume ni papier, il perça le mur de sa prison et se mit en rapport avec le détenu qui habitait le cachot voisin. Craignant de mourir sans avoir pu faire connaître ses malheurs, il le pria d'écrire son histoire; l'ouverture était pratiquée sous son poêle, en sorte que les geôliers ne la découvrirent point. Mais, pour parler à son camarade, il lui fallait s'étendre sur le carreau et prendre l'attitude

la plus incommode. Schubart publia son récit long-temps après, quand on lui eut rendu la liberté. Nous avons puisé à cette source authentique les détails qu'on va lire. Outre leur intérêt propre, ils ont celui de faire connaître l'état de l'Allemagne au XVIIIe siècle.

Daniel Schubart naquit, le 26 mars 1739, à Obersontheim, village du comté de Limpurg, dans la Souabe. Son père y cumulait ambitieusement les fonctions de maître d'école, de chantre et de vicaire : ce n'était pas trop pour le petit-fils d'un célèbre théologien, qui avait été surintendant du duché de Magdebourg ! Un an après la naissance de Daniel, sa position devint plus brillante encore ou, pour parler sans figure, devint plus tolérable. Il fut appelé comme précepteur et directeur d'un établissement musical dans la petite ville d'Aalen, située au milieu du Wurtemberg. Notre futur poète y demeura jusqu'à l'âge de quatorze ans et y reçut des impressions qui ne s'effacèrent jamais. « Les citoyens, nous dit-il lui-même, y vivaient dans l'aisance, dans l'oubli du monde, dans une simplicité primitive, sur les bords d'une rivière (1) qui baigne un vallon charmant ; ils avaient conservé les anciennes mœurs germaniques, laborieux, intègres, robustes, pleins de mépris pour les étrangers, défenseurs arrogants de leur marmite et de leur tas de fumier, trouvant leur patois sonore la plus belle langue du monde. » Cette rude population inspira au jeune Daniel un amour de l'indépendance que rien ne put dompter par la suite. Ses talents se firent jour de très bonne heure. A huit ans, il jouait du violon, éclipsait le vieux Schubart au piano, chantait avec sentiment et enseignait la musique à ses frères et sœurs. Dans sa neuvième et dans sa dixième année, il composa des morceaux d'église et d'autres mélodies. La musique allemande avait alors un caractère grave, qui attestait son origine chrétienne. On sentait qu'elle avait pris naissance dans l'ombre des églises et des monastères ; ses notes majestueuses rappelaient à la fois l'harmonie du plain-chant, la voix retentissante de l'orgue et les fraîches sonneries du matin sur les villes muettes encore. Schubart n'abandonna jamais cette

(1) Le *Kocher*.

méthode : la noblesse, la force, l'ample mesure du style religieux distinguent toutes ses compositions.

En 1753, il fut transplanté de la maison paternelle dans le lycée de Nordlingen. Apprendre les langues mortes fut un jeu pour lui, et son talent poétique ne tarda pas à se décéler. Le désastre de Lisbonne lui inspira une ode qui eut les honneurs de l'impression. Ce n'était pas un chef-d'œuvre ; mais qui débute par des chefs-d'œuvre ? l'auteur avait alors seize ans. Il fit, vers la même époque, des chansons populaires qui obtinrent plus de succès. Nous allons en traduire une que l'on jugera sans doute assez comique :

Le Voyage du Tailleur.

Au moment de faire son tour d'Allemagne, un garçon tailleur se mit à verser des larmes et à jeter des cris : « Ah ! ma mère, portez-vous toujours bien, vous ne me reverrez jamais ! » La bonne femme se prit à geindre d'une manière abominable : « Cela ne peut pas être, mon cher enfant ! tu ne peux d'un seul coup abandonner ton pays ! » — « Ah ! ma mère, il faut que je parte, n'est-ce pas affreux ! Autrement, on se moquerait de moi. » — « Cher nourrisson, pour te tirer d'embarras, je vais te cacher ; oui, tu resteras là haut, dans le pigeonnier, tout le temps que devait durer ton voyage. »

Le garçon tailleur fut enchanté de l'expédient : il fit mine de partir, embrassa tristement sa mère et lui dit adieu. Une fois hors de la ville, le brave jeune homme attendit l'heure du couvre-feu ; se glissant alors dans les rues désertes, il rentra chez lui et grimpa au colombier.

Le lendemain, quel voyage ! il marcha en long et en large, attendant que sa mère lui apportât des nouilles pour le reconforter. Le jour, il faisait son tour d'Allemagne ; la nuit, il livrait bataille aux rats et aux souris.

Mais le hasard voulut que sa sœur eût une querelle non loin de la maison. Il l'entend pousser des cris et regarde, en chemise, à la fenêtre. La colère l'emporte, il montre le poing à l'agresseur et lui dit d'un air furieux : « Si je n'étais pas en voyage, tu ne vivrais pas long-temps ! »

Pour un jeune homme imberbe, ce n'était pas mal commencer. Schubart alla bientôt mener une existence plus libre dans la ville de Nuremberg ; il n'y obtint pas encore la liberté complète de l'étudiant, car on l'avait mis sous la surveillance d'un maître de pension. La contrainte qu'il subissait semble toute-

fois avoir été bien légère ; il allait et venait selon sa fantaisie. Or, pour un amateur de musique, la vieille cité impériale était alors un lieu de délices. Les élèves de Sébastien Bach y maintenaient glorieusement ses traditions ; occupant toutes les orgues de la ville, leurs mains savantes remplissaient les églises de nobles mélodies. Schubart s'appropria leur manière et devint leur compagnon ; il ne tarda pas à être nommé organiste, à remporter des prix dans les concours, à pouvoir donner des leçons bien payées. Comme ses parents lui assuraient d'ailleurs un petit revenu, il vivait dans une sorte d'opulence. Possédant une constitution robuste, aimé de ses disciples et de ses camarades, l'avenir s'offrait à lui sous les plus riantes couleurs. Les compatriotes de Hans Sachs ne voyaient pas avec indifférence ses talents poétiques ; après avoir rimé lui-même des strophes, il expliquait les beautés de la *Messiade* et propageait son admiration pour la muse austère de Klopstock.

Il était venu habiter Nuremberg en 1756, l'année même où éclata la guerre de Sept-Ans. Cette guerre excitait dans toute l'Allemagne une vive attention et formait le sujet principal des entretiens. Comme le font généralement les grandes luttes, elle stimulait la pensée par les questions qu'elle soulevait et par les débats qui en étaient la suite. Schubart apprit dès lors à juger les évènements politiques, à se former une opinion. Frédérick II devint son héros, nonobstant la manière étrange dont il avait gagné sa première bataille. Lorsqu'il eut rencontré près de Molwitz l'armée autrichienne et que la hideuse image de la guerre lui apparut avec toutes ses horreurs, ne pouvant endurer ce spectacle, le roi prit la fuite. Le corps du duc de Holstein-Beck suivit son exemple. Mais le roi galopait si bien, qu'il avait une escorte très faible quand il atteignit la petite ville d'Oppeln. Il la croyait occupée par ses troupes, et aux mots de *qui vive*? répondit *Prussiens!* Les balles qui sifflèrent à ses oreilles lui démontrèrent péremptoirement que les Autrichiens s'en étaient rendus maîtres. Il se sauva de plus belle et alla passer la nuit à Lœwen, laissant son armée se tirer d'affaire comme elle pourrait. Or, cette brave armée remportait la victoire, pendant que son chef gagnait le large. Il fut bien étonné le lendemain, lorsqu'on lui annonça qu'il était couvert de gloire. L'Europe,

en effet, le combla d'éloges ; l'enthousiasme dont il devint l'objet date de ce moment (1).

La tempête qui grondait sur l'Allemagne arrivait parfois jusqu'aux portes de Nuremberg. En 1757, le général prussien Maier harcela les habitants avec un corps de troupes légères. Schubart se plaça pour les voir à la fenêtre d'un grenier ; dans sa naïve exaltation, il suivit des yeux les régiments de hussards, tant que sa vue lui permit de les découvrir. Les chansons où il célébrait le grand roi faillirent lui coûter la vie. Des soldats de l'armée impériale, casernés à Nuremberg, l'assaillirent un jour et ils allaient le tuer si un fameux boxeur, nommé Rusigen, ne l'avait tiré de leurs mains. Ces couplets dangereux sont entièrement perdus.

Une jeune fille de la ville partagea bientôt son admiration avec le monarque prussien. Comme Burger, comme Burns, comme Béranger, comme tous les lyriques populaires, Schubart devait être fort sensible aux grâces de la femme.

Mais, comme tous les poètes populaires, Schubart n'était pas moins volage qu'impressionnable. Il abandonna sans peine Nuremberg pour aller s'établir à Iéna, en 1758. Ayant fait une halte sur la route, dans la ville universitaire d'Erlangen, il ne continua point son voyage. On lui représenta qu'il ne pourrait ni traverser ni habiter la Thuringe sans péril, car la guerre y déchaînait ses fureurs. Daniel resta donc où il se trouvait, parmi de joyeux camarades : « J'étais là dans mon élément, dit-il ; rien n'entravait ma liberté ; je fréquentais avec la même ardeur les cours publics, les tavernes, les salles de concert, les restaurants ; j'étudiais, montais à cheval, criais, chantais, dansais, faisais l'amour et me battais, sans autre interruption que le temps nécessaire pour dormir. » C'était une manière étrange de se préparer aux fonctions ecclésiastiques. Il lisait d'ailleurs Voltaire et Frédérick II, qui ne pouvaient pas lui inspirer une grande dévotion.

Le résultat de ces joyeuses habitudes et de ces doctrines peu sévères fut qu'il se trouva un jour accablé de dettes. Ses créan-

(1) Frédérick s'est lui-même raillé de l'opinion publique au sujet de la bataille gagnée *par ses troupes* à Molwitz.

ciers le traitèrent sans ménagement, ne lui procurant pas même un lit dans la prison où ils le firent jeter. Un frère morave d'Erlangen, qui l'avait vu seulement quelquefois, eut la générosité de pourvoir à ses besoins. Dès qu'il fut libre, Schubart alla le remercier cordialement : le brave homme, lui frappant sur l'épaule, lui débita un petit sermon pour lui faire sentir le charme d'une vie plus tranquille. La nature lui donna aussi un cruel avertissement : il tomba malade et fut sur le point de mourir. Bientôt arriva l'heure où il lui fallut abandonner pour toujours les illusions de la jeunesse. N'ayant plus le moyen de fournir à ses dépenses, sa famille le rappela près d'elle. Il fut reçu à bras ouverts, comme l'enfant prodigue. La vue de son père lui serra le cœur : le bon vieillard sortait d'une longue maladie. Il fut enchanté du savoir de son fils, qui parlait latin, prêchait avec feu et jugeait hardiment les révolutions de la philosophie. Quand Daniel, se mettant au piano, lui joua d'une manière expressive et ferme quelques nouvelles sonates, le digne homme fut au comble de la joie. Mais ce bonheur du retour ne devait pas durer.

Schubart fut contraint de remplir les fonctions de précepteur chez un riche agronome. C'était un genre d'emploi qui lui convenait peu. Poète, musicien, excellent lecteur, causeur ingénieux, il possédait et exerçait plutôt l'art de se rendre agréable en société que celui d'instruire des enfants. Il se transporta néanmoins, faute de mieux, dans la maison de M. Bletzinger, à Kœnigsbronn. Mais il passait presque tout son temps dehors, avec des amateurs de musique, avec des prédicateurs et, mélange bizarre ! avec les officiers d'un régiment voisin, les hussards de Bouwinghaus. Il faut le reconnaître, les ministres protestants d'Allemagne et les élèves en théologie de la communion luthérienne n'ont pas la dignité, les mœurs sévères des prêtres catholiques et des jeunes séminaristes qui doivent les remplacer. Notre auteur associait donc les actes les plus disparates. Il donnait des leçons de langue, montait en chaire, jouait de l'orgue ou du piano, buvait, chantait, fumait, comme ses amis les chevau-légers.

Malgré ces distractions, Schubart fut bientôt las du métier de pédagogue. Il transmit sa place à un de ses frères qui aimait ce genre d'occupation. Au lieu d'instruire des enfants, il devint aide-prédicateur dans la ville d'Aalen et dans les campagnes

d'alentour. Les ministres peu éloquents payaient les sermons de l'orateur nomade. Mais il ne pouvait remplir long-temps ces fonctions incertaines. La malignité du sort le contraignit à reprendre la férule, à devenir sous-maître et organiste dans la petite ville de Geisslingen, près d'Ulm. Plus de cent élèves, *farouches comme des poulains sauvages*, dit-il, fréquentaient l'école. Tous les jours, pendant neuf heures, il lui fallait enseigner et dompter ces rudes disciples. Mais Schubart possédait la vigueur de la jeunesse : il trouvait encore moyen de faire de la musique, de prêcher, de lire une foule d'ouvrages anciens et nouveaux. Il suppléa même, deux années entières, le pasteur de Kuchen retenu chez lui par des souffrances continuelles.

Cette situation précaire ne l'empêcha point de se marier en 1764, à l'âge de vingt-cinq ans. Sa femme, Hélène Bühler, modeste, simple de cœur, née pour vivre tranquille dans l'exercice des vertus domestiques, ne devait pas être plus heureuse que lui.

Nous ne pouvons décrire l'une après l'autre toutes les catastrophes qui agitèrent l'existence de ce couple dominé par une mauvaise étoile. Le genre de vie que Schubart menait à Geisslingen était pénible, fastidieux, intolérable pour un homme d'imagination et altérait même sa santé. Il accepta donc une place d'organiste et de sous-directeur de l'établissement musical, dans la ville princière de Ludwigsbourg. C'était là que résidait habituellement le duc de Wurtemberg. Le beau-père de Schubart, craignant que les dissipations de la cour ne troublassent le ménage de sa fille, ne voulut point la laisser partir. C'était un étrange moyen de resserrer leur union, d'empêcher son mari de lui être infidèle. Depuis quatre années cependant il n'avait donné aucun sujet de plainte à sa femme. N'importe! il dut s'éloigner seul. Mais Hélène ne s'accommoda point de ce veuvage anticipé : elle lui écrivit qu'elle ne pouvait supporter son absence et finit par aller vivre sous le même toit. Le talent musical de Schubart, les leçons, les concerts qu'il donnait, le revenu de sa place leur procurèrent une assez grande aisance. Quatre années de paix et de bien-être ne furent troublées que par un emprisonnement du mari. On l'accusait d'avoir entretenu des relations coupables avec une jeune fille et on le jeta dans un cachot pour mortifier ses passions.

Il était libre depuis peu, quand des couplets moqueurs dirigés contre un personnage influent de la cour et une imitation burlesque des litanies, le firent destituer et condamner au bannissement. Sa femme retourna chez son père, tandis que le poète reprenait son existence nomade, cherchait un nouveau gîte et de nouvelles ressources. Partout sa bonne humeur et son talent lui assuraient un favorable accueil, partout son imprévoyance l'empêchait de se conquérir une position définitive. Il habita donc successivement Heilbronn, Mannheim, Heidelberg, Schwetzingen. Il eut un moment l'idée d'aller s'établir en Prusse, heureux projet qui eût terminé ses infortunes, car Frédérick II qu'il admirait et la nation, pour laquelle il témoignait une vive sympathie, l'auraient sans doute traité avec une affectueuse estime. Mais son mauvais destin le conduisit à Munich. L'ambassadeur de Bavière près de l'électeur palatin l'emmena dans cette dernière ville, en promettant de lui faire un sort digne de lui. La récente expulsion des Jésuites avait frayé la route aux libres penseurs : on voulait changer tout le système d'éducation et Schubart devait occuper une belle place dans le nouveau corps enseignant. Son protecteur néanmoins, le baron de Leyden, exigeait qu'il abandonnât l'Église réformée pour la croyance orthodoxe. Les opinions voltairiennes lui eussent déplu chez un protestant : il permettait de ne pas croire, mais il fallait d'abord être catholique. Schubart ayant eu la faiblesse de promettre qu'il changerait de communion, l'ambassadeur le prit dans sa voiture, au mois d'octobre 1773. Il le logea chez un de ses anciens secrétaires, le recommanda partout, lui ouvrit les meilleures maisons. Le conseiller privé Von Lori, que l'électeur avait chargé de la réforme universitaire, conçut tant d'affection pour le poète qu'il lui offrit l'hospitalité et mit à sa disposition sa riche bibliothèque. Il lui demandait souvent des conseils sur son œuvre de réorganisation académique : Schubart n'aurait donc pu mieux débuter, marcher à la fortune par une voie plus sûre.

Mais il lui répugnait d'abjurer la doctrine luthérienne, afin d'obtenir une place lucrative. Subordonner un acte moral, surtout un acte de cette importance, à des avantages matériels, ce n'est pas faire preuve d'une grande délicatesse. L'opinion pu-

blique flétrit avec raison ces marchés; une voix murmure dans la conscience de celui qui les accepte; il ne peut s'absoudre lui-même, et un trouble intérieur lui prouve que les lois morales ne sont pas de vaines abstractions. Schubart éprouvait ce pénible malaise: voici comment il dépeint l'état de son esprit:

« Je voyais autour de moi beaucoup d'hommes vertueux, ayant une piété réelle, une âme noble et grande, qui fuyaient moins la voie douloureuse de l'abnégation et imitaient plus fidèlement le Galiléen qu'une multitude de réformés. Les cérémonies étaient expressives, pompeuses, quelquefois touchantes. Les ordres, les confréries multipliées, qui exécutaient strictement leurs règles monastiques et les devoirs du chrétien, les prêtres qui baisaient les dalles des temples, des milliers de mains généreuses ouvertes pour l'aumône, les pécheurs agenouillés devant les ministres du ciel et me rappelant les mœurs de la primitive Église, les pénitents armés du fouet ensanglanté par leur repentir, les cloches qui annonçaient l'heure de la prière ou tintaient le glas des morts, le splendide appareil des services funèbres, les chants pour les trépassés, les tableaux majestueux placés dans les nefs, les chapelles et les cloîtres, tableaux représentant les scènes principales de la vie du Rédempteur et des saints, toutes ces causes d'émotion m'agitaient, me troublaient, me remplissaient de douleur. J'ai encore devant les yeux le Franciscain que je vis un jour, dans le préau de son monastère, agenouillé en face d'un Christ peint sur la muraille et portant les traces de sa flagellation : quand il m'aperçut, le religieux se leva tout-à-coup. La piété brillait dans son œil limpide.

« — Voilà une belle peinture, mon révérend, » lui dis-je.

« — L'original est encore plus beau, » me répliqua-t-il avec un sourire.

« — Et pourquoi ne tournez-vous point votre pensée vers l'original?

» — Cette question m'annonce que vous êtes un protestant. L'artiste, croyez-le bien, ne fait que venir en aide à mon imagination: mon esprit s'élève et contemple le véritable Fils de l'homme. Pouvez-vous priez sans vous représenter de quelque manière l'objet de votre dévotion? Or, ne vaut-il pas mieux

prêter aux saints personnages la figure inventée par un maître célèbre que les formes ébauchées par notre impuissante fantaisie ? »

» Je ne trouvai point d'objection à lui faire. Il me mena dans le jardin, dans les avenues du cloître, et me dit :

« — *Via crucis est via salutis*, le chemin de la croix est celui du salut ; le Rédempteur et les Pères de l'Église sont d'accord sur ce point. Que vous restiez fidèle aux principes de Luther ou que vous embrassiez le catholicisme, il vous faudra marcher dans cette pénible voie pour obtenir la félicité des justes. »

» Il me donna sa bénédiction et me quitta.

« — Le chemin de la croix ! » pensai-je en moi-même ; « oh ! celui que je parcours est le plus pénible de tous ! Je porte les chaînes du vice et crains la malédiction de Dieu. Le chrétien goûte une douce paix, éprouve de la joie sous le fardeau de 'instrument expiatoire, car il suit les traces de son maître ; au lieu que toi, tu te roules dans les fanges du monde, tu souilles ton âme, tu corromps ceux qui t'approchent, tu traînes partout la flèche brûlante du mécontentement ; tu n'oses pas regarder le ciel, homme doublement perdu ! Tu excites jusqu'au mépris du démon, car tu ne sais ni rejeter les plaisirs du monde, ni leur demander l'ivresse et l'oubli ! »

» Au milieu de l'abondance, je ressentais effectivement les atteintes du besoin. Un jour, je dînais à la table opulente d'un grand seigneur ; le lendemain, dans un bouchon, avec des laquais, ou même je ne mangeais pas du tout. Pour accroître ma douleur, j'avais de violents accès d'hypocondrie, ce mauvais ange ne m'ayant tourmenté nulle part aussi fort qu'à Munich. Il me semblait voir grimacer les personnages des tableaux, chanceler les colonnes, entendre hurler chaque note de musique. M'élançant hors de la ville, j'apercevais le lieu sinistre où le glaive de l'exécuteur, encore humide de sang humain, reposait sur une pierre, selon la coutume allemande. Tout auprès, le cadavre d'un malfaiteur se balançait à la potence, bercé par une brise moite qui fécondait les champs. Je cherchais les cavernes, les cimetières : les corbeaux tournaient en croassant au-dessus de ma tête, les milans paraissaient m'interpeller de leurs cris sauvages. La tempête me convenait mieux que le si-

lence de la nature; la profonde obscurité d'une nuit d'hiver m'était plus agréable cent fois que la radieuse lumière des beaux jours. D'infernales pensées assombrissaient mon âme: — « Tue pour être tué, me criait une voix sinistre; précipite-toi dans ce fleuve: termine d'un seul coup ta vie et tes malheurs. » — Que deviendront ma femme et mes enfants? me disais-je alors, et la tentation de mourir s'éloignait de moi. »

Un ennemi tira Schubart de cette cruelle position, car la haine est parfois aussi aveugle que l'amour. Un grand personnage de Munich ayant écrit à l'individu en question, domicilié dans la ville de Stuttgardt, pour lui demander des renseignements sur le poète, le sycophante trempa sa plume dans un âcre venin et dépeignit l'exilé comme un être abominable. Sa lettre produisit un effet terrible. Tout le monde s'éloigna de Schubart: on n'avait plus qu'un désir, c'était de le voir quitter Munich: à peine s'il eut le temps de faire ses préparatifs, et il n'osa point aller prendre congé du bienveillant Lori. Sa position semblait désespérée: il éprouvait des souffrances cruelles. Mais l'homme qui l'avait empêché de commettre une action contraire à la dignité humaine, ne lui en avait pas moins rendu un service manifeste.

Le voilà donc parti, ne sachant trop où il allait: dans la diligence, un moine franciscain l'apostropha d'une manière si violente et si injurieuse que, pour ne pas s'attirer de nouveaux embarras, il descendit en pleine campagne. Son antagoniste lui montra le poing par la portière de la voiture, le traita d'hérétique, de démoniaque et fit pleuvoir sur lui une grêle d'anathèmes.

Que faire? quelle direction prendre et quel gîte choisir? Schubart se trouvait dans une affreuse perplexité. Il songea un moment à se rendre en Danemarck, près de Gustave III, qui venait d'usurper le pouvoir absolu et, avec une fatuité despotique, annonçait que l'industrie, l'agriculture, les travaux de l'esprit et de l'imagination allaient prospérer sous sa main royale. Mais le Danemarck était bien loin et Schubart avait pris la route d'Augsbourg. Il continua son chemin à pied, ignorant ce que le sort allait faire de lui et interrogeant des yeux les sombres perspectives de l'avenir.

Parvenu à Augsbourg, il se logea chez un débitant de bière,

qui était son parent très éloigné. La ville lui agréa beaucoup et il se trouva bientôt en rapport avec un libraire nommé Stage, qui lui proposa d'écrire un journal intitulé : *La Chronique allemande*. C'était un coup du ciel et Schubart n'eut garde de refuser. L'œuvre obtint, dès les premiers numéros, un succès extraordinaire : les abonnés arrivaient par centaines. L'auteur rédigeait ses articles à la tabagie, en fumant et en buvant de la bière, devant le peuple auquel sa feuille s'adressait. Il avait de la chaleur, connaissait l'art d'enflammer les imaginations, écrivait mieux que tous les gazetiers du pays et mêlait avec adresse le sentiment au sourire. Une fable qu'il imprima dans sa feuille et une ode très énergique donneront une idée de l'esprit général :

Le Lion généreux.

Le cruel tyran des forêts, entouré des ossements de ses victimes, eut un jour la fantaisie de se montrer généreux. — « Approchez-vous, dit le prince magnanime aux animaux terrifiés qui l'environnaient ; approchez-vous sans crainte, heureux sujets ; venez jouir de ma libéralité. Je vous fais don de ces ossements : régalez-vous. » — « Jamais on n'a vu un monarque aussi gracieux ! » cria la foule servile. Mais un renard, que n'abusaient point les stratagèmes de la politique, murmura dans sa barbe : « Le grand prince ! il nous fait cadeau de ce qu'il nous a pris ; il nous rend nos os après les avoir dépouillés de chair ! »

Le Tombeau des Princes.

Les voilà, les restes de ces princes orgueilleux, qui étaient jadis les idoles du monde ! Les voilà, entourés de lueurs sinistres que laisse choir un ciel nébuleux ! Dans ce domaine de la putréfaction, les vieux cercueils placés à l'ombre jettent une clarté phosphorique, comme le bois qui se décompose : les écussons d'argent, dernière vanité des princes, dessinent vaguement leurs formes au milieu des ténèbres. L'horreur vous saisit aux cheveux, un frisson vous court sur la peau ; la fatuité qui inspirait ces morts illustres, s'appuyant contre leur bière, vous regarde du fond de ses yeux caves.

Comme l'écho de ces voûtes a des tons funèbres ! Comme la marche la moins sonore le fait gémir ! La voix même de Dieu ne crierait pas d'une manière plus terrible à travers la tempête : « O hommes ! que vous êtes petits ! »

Car ils sont également couchés sous le linceul, les bons princes, nés pour rendre les nations heureuses. et les tyrans, les fléaux des peuples, qui servaient d'instruments à la colère divine. Des génies de marbre pleurent sur leurs tombeaux, mais leurs larmes sont de pierre comme eux, et un artiste venu d'Italie les a peut-être sculptés en souriant. Leurs crânes vides n'ont plus de hautains, de menaçants regards; ils n'effraient plus les hommes, ne décident plus de leur existence par un signe. La corruption a dépouillé de ses chairs leur main souveraine qui, d'un trait de plume, condamnait froidement le sage à la prison pour avoir parlé trop haut devant eux. Leur poitrine, jadis couverte d'habits dorés, de plaques et de décorations avilies, est maintenant une hideuse carcasse. Elles sont desséchées, elles sont obstruées les veines que gonflait un sang impudique, poison de l'innocence, dépravant à la fois l'âme et le corps.

Allons, courtisans, venez d'un air respectueux épancher vos flatteries dans cette oreille sourde! Venez, comme jadis, enfumer de votre encens le sérénissime squelette! Il ne se lève pas pour vous sourire, il ne prononce pas en ricanant des mots obscènes, pour que des courtisanes fardées, lubriques et impudentes comme lui, le rafraîchissent de leur éventail.

Ils dorment d'un sommeil de fer, les oppresseurs des hommes: nul ne les regrette, ils sont plus méprisés dans leur tombe fastueuse que l'esclave étendu sur la paille d'un cachot. Jamais ils n'ont éprouvé les nobles inquiétudes de la religion: ils traitaient comme un vil bétail, destiné aux plus rudes travaux. les enfants de Dieu, des hommes qui leur étaient supérieurs. La conscience, cet accusateur puissant, qui tient compte de toutes les fautes, ils étouffaient sa voix sous le bruit des tambours, des cors de chasse et des roulades italiennes. Ne soignant que leurs chiens, leurs chevaux, ne récompensant que des courtisanes étrangères, ils laissaient mourir de faim la vertu et le génie, car ils appréhendaient le courroux des grands cœurs.

Mais ils sont couchés dans ce lieu d'effroi : les vers les rongent, la poussière les couvre. Sont-ils muets! sont-ils abandonnés! La colère divine ne les a point encore rappelés à la vie pour rendre compte de leurs actions.

Que vos gémissements ne les éveillent donc point, légions de malheureux qu'ils ont précipités dans la détresse! Eloignez les corbeaux, prenez garde que leurs croassements ne raniment quelque despote sanguinaire Que le fouet du pauvre cultivateur ne résonne pas ici, que le malade ne tousse pas devant cette grille; que l'orphelin ne vienne pas y pleurer son père mis à mort par le tyran; que l'invalide mutilé dans une guerre injuste n'y fasse pas retentir ses malédictions! Soyez tous humains pour vos persécuteurs, ne les éveillez pas encore : la foudre ne les appellera que trop tôt devant le tribunal de Dieu. Les anges de la mort les saisiront, les traîneront aux pieds de leur juge, et la terreur pèsera sur eux comme une montagne enflammée.

Pour vous, bons princes, dormez tranquillement dans votre nuit souterraine : votre âme habite déjà les champs du Paradis, semés de fleurs célestes. Réjouissez-vous à l'idée de l'époque solennelle où Dieu pèsera les actions des princes ; le plateau qui portera vos vertus, rendra un son aussi doux que l'harmonie des sphères. Il s'abaissera au milieu du murmure approbateur de vos sujets, de vos frères, que vous avez maintenus dans la joie et la prospérité. Quelle sera votre émotion, lorsque vous entendrez le juge infaillible vous dire du haut de son trône éclatant comme le soleil : « Recevez, mes fils, une couronne immortelle, car vous étiez dignes de commander ! »

La *Chronique* de Schubart ne traitait pas les principes religieux avec une indépendance moins grande que les théories et les pouvoirs politiques. A cet égard, les souverains lui donnaient l'exemple. Frédérick II peignait depuis long-temps la foi comme une superstition grossière et les prêtres comme des imposteurs. Les plus violents ennemis du christianisme, les philosophes qui achevaient l'œuvre de Jean Huss, de Luther et de Calvin, étaient reçus, prônés, fêtés dans les cours d'Allemagne. L'empereur Joseph II s'apprêtait à détruire la puissance cléricale et à fermer les monastères. Catherine de Russie tâchait d'acclimater, sous la froide température du Nord, la pensée railleuse de Voltaire, la fougue sceptique de Diderot. Une grande liberté d'opinions en face des vieux dogmes, semblait conséquemment devoir être utile plutôt que nuisible à un auteur ; mais Schubart aiguisait ses moqueries légères dans le sud-ouest de l'Allemagne, où la foi conservait son empire.

A peine les premiers articles furent-ils publiés, que l'horizon se couvrit de nuages. Daniel avait terminé un article par cette phrase originale : « Comme un de mes compatriotes au moment de quitter Londres, je jette mon chapeau en l'air et je m'écrie avec transport : *ô Angleterre ! que n'ai-je plein mon chapeau de ta liberté morale et politique !* » Un sénateur fut irrité qu'on osât émettre un pareil vœu et, quelques jours après, lança contre l'auteur un violent réquisitoire dans l'assemblée aristocratique. « Un vagabond, dit-il, s'est glissé parmi nous, a fondé un journal impie et désire, pour sa feuille, plein un chapeau de liberté anglaise : il n'en aura pas même plein une coquille de noix ! » On défendit conséquemment d'imprimer le

journal dans la ville, et Schubart fut contraint d'aller le publier à Ulm.

Pendant trois ans, la *Chronique allemande* obtint un succès populaire ; lorsque l'auteur passait dans les rues, les petits enfants mêmes le désignaient par son nom. Beaucoup d'artistes, de négociants et de patriciens recherchaient sa société. Son talent musical, son habile manière de déclamer le faisaient partout accueillir avec joie. Il donnait des leçons de piano, exposait en public l'histoire de la littérature allemande, et jouissait du noble plaisir de gouverner les esprits dans la région où son influence pouvait s'exercer.

Mais plusieurs fois déjà on avait annoncé à Schubart, dans la conversation et par lettres, qu'un grand péril le menaçait. Le général Von Ried, ministre de l'empire à Ulm, personnage fier et implacable, était irrité contre lui, parce qu'un jour il avait refusé de jouer devant Sa Hautesse sur un mauvais piano. Enfin, le malheureux auteur ayant imprimé dans sa *Chronique*, d'après une lettre reçue de Vienne, que Marie-Thérèse avait été frappée d'apoplexie, le général communiqua au duc de Wurtemberg, souverain naturel de Schubart, sa résolution de faire enlever le journaliste. Charles-Eugène lui gardait rancune d'une épigramme et ne pouvait souffrir l'indépendance de son esprit. On convint donc de lui appliquer un châtiment terrible, de courber cette âme noble et intelligente sous le poids du malheur.

Le 21 janvier 1777, le bailli clérical Scholl, de Blaubeuren, qui s'était insinué dans les bonnes grâces de Schubart en le flattant, vint le trouver chez lui et l'invita à dîner. Le poète accepta, quoiqu'il dût le soir même donner un concert. Pendant qu'ils se rendaient à l'hôtel, Scholl lui dit avec embarras : « Vous pourrier me faire un grand plaisir. » — « De quelle manière ? » demanda Schubart. — « Mon beau-frère le professeur B*** se trouve chez moi et désire vous connaître. » — « Nous nous sommes déjà vus à Stuttgardt, et il faut en outre que je rédige ma feuille demain ; cependant je vous accompagnerai, sans que mon journal souffre de retard : je m'arrangerai pour qu'il soit prêt au moment voulu. »

C'était le septième numéro du mois de janvier : il se terminait par un article adressé aux critiques et intitulé : *Me-*

mento mori. Cette dernière maxime avait l'air d'un présage.

« Je dînai avec mon ange exterminateur (ainsi parle Schubart) et la journée se passa gaîment. Le soir eut lieu mon concert, après lequel ma femme vint me chercher : elle était sombre et muette ; je lui demandai la cause de son chagrin. — « Je ne sais ce que j'éprouve, » me dit-elle ; et des pleurs coulèrent sur ses joues. Pour la dernière fois je dormis à ses côtés, d'un sommeil doux et tranquille que je ne connaissais plus depuis longtemps. A la veille d'un malheur, j'ai toujours reposé ainsi. On dirait que le père des hommes veut fortifier ses créatures, lorsqu'il leur prépare de cruelles souffrances.

» Le jour se leva : je m'habillai. Mes enfants, silencieux, m'entouraient, et ma femme luttait contre une sourde inquiétude. Le traîneau qui devait me conduire à Blaubeuren s'arrêta devant la porte. « Adieu, chère femme ! » m'écriai-je. Elle me prit la main, sa figure devint plus pâle et une contraction nerveuse agita ses traits. « Est-ce que ce professeur ne peut pas venir te trouver ? » Ce furent les derniers mots que j'entendis de sa bouche. Je descendis l'escalier, pris place sur le traîneau. Mon fils, auquel le visage patibulaire de Scholl avait causé la plus vive répugnance, me cria par la fenêtre : « Mon père, mon père, revenez bientôt ! » Mon cœur tressaillit dans ma poitrine et des larmes tombèrent malgré moi de mes yeux.

» Nous nous arrêtâmes quelques minutes à l'hôtel, puis le traîneau m'emporta hors de la ville, loin de tous ceux que je chérissais, loin de ma femme, de mes enfants, de mes amis ; et je ne les avais pas pressés contre mon cœur, je ne les avais pas remerciés de leur vive affection pour moi, je n'avais pas versé, en les quittant, les larmes inquiètes, les larmes brûlantes et douloureuses des séparations éternelles ! Et le traîneau glissait toujours sur les champs couverts de neige. Mon guide paraissait morne comme le destin. Un pressentiment funèbre commençait à me déchirer l'âme. — « J'espère néanmoins qu'il ne m'arrivera pas de malheur ! » me dis-je intérieurement, et ce fut la seule idée qui me vint à l'esprit. Il me semblait qu'un souffle brûlant me traversait la poitrine. Tout entier à son affreux dessein, Scholl calculait sans doute les avantages que lui procurerait sa trahison. Moi-même, qui cause toujours si volontiers, je ne pouvais trou-

ver une parole, j'étais comme changé en statue. Deux châteaux en ruine, qui couronnent deux éminences près de Blaubeuren, éveillèrent mon imagination, et ma pensée errait dans les temps chevaleresques de l'Allemagne, quand le traîneau s'arrêta devant la porte de mon guide, qui me conduisit à sa chambre. Cette pièce me sembla de mauvais augure : elle était silencieuse comme un tombeau et personne ne me souhaita la bienvenue. Scholl lui-même me quitta presque immédiatement : je restai seul avec une jeune fille assise près de son rouet, qui me jetait par moments un regard de compassion, en tournant son fuseau. Je pris un livre placé sur le bord de la fenêtre : c'était l'*Ancre du Salut*, par Sebaldus : les estampes de Chodowicki, où grimacent de dévots hypocrites, me firent une impression désagréable. Tout-à-coup la porte s'ouvre et je vois entrer le major de Varenbuhler que suivaient le comte de Sponeck, le bailli de Blaubeuren et mon perfide conducteur : le major me déclara qu'il m'arrêtait par l'ordre de Son Altesse le duc Charles-Eugène. Au premier abord, je crus qu'il plaisantait, car j'avais été fort lié avec lui à Ludwigsburg. Mais son air raide et une explication catégorique détruisirent mon erreur : « J'espère du moins, lui dis-je, que le duc ne me condamnera pas sans m'entendre et ne me laissera point pourrir dans un cachot. » J'articulai ces paroles avec toute l'énergie et la fermeté dont j'étais susceptible. La figure du major exprima une sincère compassion. Scholl, qui m'avait vendu, allait çà et là dans la chambre et glapissait d'un ton faux : « Combien cela me fait de peine ! oh ! mon Dieu ! combien cela m'afflige ! » Dieu, qu'il invoquait, aurait seul pu dire quels étaient ses véritables sentiments, car il lit dans les cœurs. La jeune personne, quittant son rouet, se couvrit la figure de son tablier pour cacher ses pleurs et son émotion. Le comte de Sponeck resta impassible : pour un grand-maître des forêts une capture n'était pas une chose nouvelle. La plus vive, la plus consolante pitié animait le visage du bailli Oetinger. Il me serra cordialement la main, me dit de prendre courage et me prêta ses gants pour la route que j'avais à faire : son œil était humide de larmes. Oh ! combien est douce dans le malheur la sympathie des âmes généreuses ! Le digne homme n'existe plus : que cette branche de romarin parfume son tombeau !

» On me permit d'écrire à ma femme : hélas ! ma main était comme paralysée. Je ne pris aucune nourriture à midi, et je montai dans la voiture, pendant que la foule me regardait avec ce genre de curiosité que provoquent les malfaiteurs. M. de Varenbuhler s'assit près de moi, plus muet que sa victime. » O ma femme ! ô mes enfants ! » Voilà les seuls mots que je pouvais balbutier, au milieu des soupirs et des larmes. — « Ils vont être réduits à la mendicité, Monsieur le major ! m'écriai-je enfin. Je leur ai laissé tout au plus de quoi vivre deux jours. Quel sera leur désespoir, quand on leur annoncera cette affreuse nouvelle, quand l'une entendra dire : Vous n'avez plus de mari ! et les autres : Vous n'avez plus de père ! » — Le major tâcha de me consoler, il me promit de recommander ma famille au duc de la manière la plus pressante. Il m'a tenu parole et j'espère que Dieu l'en récompensera ! »

Le stratagème avait donc réussi ; on avait attiré hors de la Bavière l'imprudent Schubart, on lui avait fait franchir les limites du Wurtemberg et on l'avait arrêté. A Ulm, personne n'eût osé mettre la main sur le hardi journaliste. Les officiers recruteurs de l'armée prussienne auraient brisé les reins à quiconque l'eût touché. Il fallait donc le conduire dans un lieu où on pouvait le saisir sans péril.

Pendant le voyage, le prisonnier fuma constamment pour s'étourdir. La voiture s'arrêta le soir à Kirchheim, et Schubart fut surveillé dans sa chambre par des butors qui causaient et l'empêchaient de dormir. — « C'est ce misérable Schubart dont on a tant parlé, disait l'un ; on va lui laver la tête. » De Kirchheim, on envoya une estafette au duc Charles-Eugène pour lui demander ses ordres. On devait d'abord conduire le prisonnier à la forteresse d'Hohentwiel, mais, le 24 janvier, on lui annonça au petit jour qu'il allait être enseveli dans la citadelle d'Asperg. Cette nouvelle l'accabla, et il ne put dire un mot. Sur la route, il adressa un billet à Miller : « Prends soin de ma femme et de mes enfants ; je ne saurais pourvoir à leurs besoins, car on m'a fait prisonnier. » Il n'eut pas la force d'en écrire davantage, mais ces simples lignes ne furent pas même remises au destinataire. Nous allons encore laisser la parole à Schubart qui peindra mieux que nous ses douleurs :

« Un frisson pénétra jusque dans mes os, lorsque la forteresse se dégagea du milieu des vapeurs bleuâtres. — Quelle va être ta destinée là bas? me demandai-je. Bientôt la voiture qui m'emportait s'arrêta devant la citadelle. Le duc était présent ; il indiqua lui-même le cachot où l'on devait m'enfermer. Si une main glaciale m'avait saisi le cœur et l'avait pressé au point d'en faire jaillir le sang, je n'aurais pas éprouvé une douleur plus grande. Le commandant Rieger, que son audace, les incidents heureux et les catastrophes de sa vie, sa réputation bonne et mauvaise ont rendu fameux en Allemagne, vint aussitôt pour me recevoir. J'implorai sa miséricorde : M. de Varenbuhler s'éloigna et l'on me conduisit dans le donjon. Pour l'atteindre, il me fallut passer devant la chambre où se trouvaient le duc et la duchesse, qui me regardèrent par la croisée. Je priai le commandant de vouloir bien parler à Charles-Eugène pour ma femme veuve, pour mes enfants orphelins; il me quitta et revint quelques moments après avec une agréable nouvelle. « Son Altesse a placé vos enfants à l'Université de Stuttgardt et fera une pension de deux cents florins à votre femme (1). » De quel fardeau je sentis ma poitrine soulagée! La certitude que ma famille ne serait pas dans le besoin m'armait d'une force nouvelle en présence des douleurs qui m'attendaient. La porte grinça derrière moi, et je me trouvai seul, tout seul, dans un sombre et affreux cachot! Mes yeux se dilatèrent d'horreur, comme si l'on m'avait transporté tout-à-coup au fond des enfers. Et je devais rester là, au milieu des ténèbres, sous ces voûtes maudites, trois cent soixante-dix-sept jours! Les mandarins ont coutume de dire : « Il n'y a qu'un enfer, la prison. » Hélas! j'étais donc damné tout vivant; la nuit, la terreur et le désespoir m'environnaient. »

L'infortuné poète restait des heures entières immobile sur sa paille, regardant d'un œil fixe la muraille nue et le cercle de fer qu'on y avait attaché par l'ordre du prince, pour l'enchaîner à la première faute. On avait rigoureusement défendu au geôlier, qui lui apportait son pain noir et sa cruche d'eau, de lui adresser la parole. Tout travail, tout moyen de se distraire lui

(1) Le florin vaut 43 sous (2 fr. 15 c.).

étaient refusés : on ne lui laissa d'autre livre que la Bible. « Il a besoin d'une sévère correction, disait le duc : les souffrances morales et la douleur physique changeront ses idées. » Mais lui présenter ainsi l'Ecriture, c'était vouloir la lui faire prendre en horreur :

« Je supputais non-seulement les jours, mais les heures et les minutes. Un jour fini me semblait un rocher qu'on ôtait de ma poitrine. Je comptais mes pas, les battements de mon pouls, les fentes, les moindres égratignures de la voûte, les fils de la couverture dont je m'enveloppais pour dormir. Je passais en revue, dans l'ordre alphabétique, tout ce que j'avais appris en fait de science et de beaux-arts; mais cet exercice augmentait ma tristesse, car le savoir qu'on ne peut communiquer n'a pas plus de sève qu'un arbre mort. Entendais-je causer des hommes sans les voir, c'était un grand plaisir pour moi d'écouter non-seulement leurs paroles, mais le timbre de leurs voix : j'essayais de deviner, d'après leur organe, leurs qualités physiques, morales et intellectuelles. Je pus vérifier par la suite que beaucoup de mes inductions étaient justes. De même que l'âge modifie les sons de notre voix, celle-ci exprime d'ordinaire nos sentiments et nos facultés. Elle est claire ou sourde, grave ou aiguë, forte ou faible, triste ou gaie, vive ou lente, monotone ou variée, criarde ou harmonieuse; or, chaque ton, depuis un murmure presque insaisissable jusqu'au grondement de la foudre, a une signification nette et positive. Un homme viendra quelque jour, qui appréciera le caractère des individus au moyen de l'oreille, comme Lavater et les autres physionomistes au moyen des yeux.

» Je fis d'abord des projets de romans, de poésies et d'autres ouvrages; comme Moser, j'essayai d'écrire avec mes mouchettes. La tentative me réussit, et je confiai de la sorte au papier des odes religieuses, des morceaux de divers genres, qui eussent bien mérité de voir le jour. Mais on découvrit mon innocente invention, et la pointe des mouchettes fut limée, pour qu'il ne me restât aucun moyen de me distraire. On m'enleva mes poëmes, on les détruisit sans doute, car je n'ai jamais pu les recouvrer. Voici comment eut lieu cet acte de barbarie. Je traçais des vers composés dans ma tête, lorsque le commandant du fort entra tout-

à-coup et me surprit : j'essayai en vain de cacher mon papier. Il m'apostropha si violemment, que je perdis contenance et lui avouai mon crime. Il exigea que je lui livrasse mes manuscrits : j'eus la faiblesse d'y consentir (il les aurait bien trouvés tout seul d'ailleurs) et je les allai prendre derrière une planche qui me servait à les cacher. Le général me menaça de me faire river au mur, si je m'occupais encore de ces pernicieuses et mondaines sottises. Je regrette surtout dans le nombre un morceau sur la liberté, une ode à Klopstock, une épître à Miller et quatre chants d'un poème intitulé : l'*Enfant prodigue*. C'était ce que j'ai fait de mieux. Malgré la défense du général, je recommençai à écrire avec la dent d'une boucle; on s'en aperçut et on me l'ôta aussi. Je parvins encore à garder une fourchette pour le même usage, on la découvrit également ; il me fallut condamner mon esprit au repos, si je ne voulais pas être enchaîné comme une bête féroce. »

Là se bornèrent les rigueurs. Chose étonnante ! il y avait dans ses persécuteurs un mélange de colère et de bonnes intentions à son égard. Ce n'était pas une simple vengeance qu'on exerçait. Le duc et le général voulaient guérir son esprit par un traitement sévère, comme on guérit un malade en lui imposant un régime. Ce qui surprendra encore plus, c'est que le commandant de la forteresse avait lui-même subi une épreuve pareille. On l'avait tenu enfermé quatre ans à la citadelle d'Hohentwiel, où il occupait une véritable fosse, ne voyant jamais une figure humaine. On lui descendait ses aliments par une ouverture pratiquée dans la voûte. On ne nettoyait pas son cachot : il n'avait ni table, ni chaise, ni un meuble plus nécessaire encore. Son père, théologien opiniâtre, avait demandé qu'on lui infligeât cette cruelle punition pour lui rendre la foi qui l'avait abandonné. Ce moyen réussit. Privé de toute distraction, de toute joie physique ou intellectuelle, séparé du monde, absorbé en lui-même, sous le poids de la douleur, le général, tombant dans l'ascétisme, fut hanté par des visions. Son cerveau épuisé était affaibli, et il avait cru. Mais la foi avait pénétré au milieu des ténèbres de son cachot sous la forme d'un spectre menaçant. Une fois rendu à la lumière du soleil, au lieu de garder une profonde haine de la contrainte morale, comme la plupart des esclaves adorent le maître qui les châtie et

vénèrent le fouet qui les frappe, il était devenu le fanatique admirateur de la doctrine pour laquelle il avait souffert. Maintenant donc il voulait convertir Schubart d'après la méthode employée à son égard et lui communiquer ses sentiments pieux, convaincu par son expérience qu'il en ferait un bon chrétien comme lui.

Schubart se trouva d'abord réduit à lire la Bible; l'austère poésie de ce grand ouvrage, qui forme toute la littérature d'un peuple, disposa le captif aux graves méditations. Les plaintes de l'Ecclésiaste, le deuil de Jérémie, les sombres pensées d'Ezéchiel, la désolation de Job émurent son âme souffrante : c'était comme un glas funèbre qu'il entendait dans le lointain des âges et qui venait résonner tristement au fond de son cœur. Pour seconder cet effet, le général lui prêta des livres mystiques. Une brume, tous les jours plus épaisse, enveloppa l'intelligence de Schubart. Aux livres on ajouta un prédicateur. Le ministre Hahn, homme plein d'idées chimériques, pénétra dans le souterrain du poète comme un dompteur de bêtes fauves. Il endoctrina régulièrement le captif, lui infligea une série de pénitences pour changer ses dispositions morales. Schubart n'avait pas un de ces caractères qui bravent toutes les influences. Cet enseignement tyrannique, sous les voûtes d'un donjon, le fit tomber dans une piété maladive.

Quand on le vit affaissé, tremblant et soumis, on résolut d'améliorer sa position matérielle. Le 3 février 1778, le commandant le tira de son cachot, par l'ordre du prince, et le mena dans une chambre haute dont les murs ne suintaient pas, où l'air circulait, ou pénétrait le soleil. Il respira enfin librement, il lui sembla qu'il ressuscitait d'entre les morts. Par la fenêtre il apercevait des créatures humaines. « La seule vue de mes frères, dit-il, les ébats de la jeunesse qui prenait ses récréations sur l'esplanade, un regard compatissant qui se tournait vers les barreaux de ma croisée, me faisaient plus de bien que tous les médicaments du monde. Je n'ai jamais eu tant d'amour pour mes semblables, jamais je n'ai mieux apprécié la valeur infinie de la société humaine. Oh! combien je souffrais, lorsqu'un individu s'approchait de ma fenêtre, que des paroles consolantes flottaient déjà sur sa bouche et que le souve-

nir de la prohibition ducale arrêtait l'effusion de son cœur!

» Ce qui me causait un chagrin tout aussi vif, c'était de voir passer et travailler les malheureux forçats. Dans mon cachot, j'entendais seulement le bruit de leurs fers ; j'apercevais maintenant leur pâle et maigre visage. Nourris de pain et d'eau, il leur fallait encore traîner des chaînes et rouler avec effort une brouette chargée. La femme de l'un d'eux, qui était venue lui rendre visite, s'assit un jour devant ma fenêtre, à côté de son mari : avec quel sentiment de douleur et de pitié elle regardait l'anneau qui lui serrait la jambe! Elle le changea de place, frotta la meurtrissure et l'arrosa de ses pleurs. L'homme, qui avait une pipe à la bouche, s'enveloppait de fumée pour cacher ses larmes. — O Judith, ma chère femme, ne te désole pas ainsi : notre sort deviendra meilleur. — Il prononça ces paroles d'une voix tremblante et ne put en dire davantage. »

D'un autre côté, Schubart éprouvait une grande joie quand les sons harmonieux de l'orgue et les voix des fidèles pénétraient dans sa prison. C'était comme un chant du paradis au milieu de l'enfer.

Le poète avait à peine une nourriture suffisante, car son entretien ne coûtait que douze kreutzers par jour, environ neuf sous. En de certaines occasions, à la vérité, le commandant améliorait son ordinaire : il le priait de lui rédiger une lettre difficile, de lui écrire des vers de circonstance, et lui envoyait, comme rémunération, des mets de sa table auxquels il joignait une bouteille de vin. Par une grâce plus signalée, il lui permit de recevoir quelques visites ; le fameux Lavater fut au nombre de ceux qui vinrent lui témoigner leur affection.

Tout-à-coup, au mois de juillet, on enferme Schubart dans une prison plus triste et plus obscure. On ne se doutait point qu'il allait y trouver une grande consolation. M. de Scheidlin, originaire d'Augsbourg, occupait la chambre voisine. C'était un jeune homme du monde, instruit, passionné, aimant la littérature et les arts. On le traitait moins mal que Schubart. Il avait un piano, des livres, de l'encre et du papier, en un mot toutes les jouissances que comporte une prison. Depuis neuf ans néanmoins on le laissait languir sous les verroux. Quel était son crime? Il avait un peu trop aimé le plaisir, et son frère aîné,

vaniteux puritain, avait obtenu qu'on le mît au cachot pour lui inspirer l'amour de la vertu. A cette époque de dépravation générale, tout homme puissant se faisait juge et correcteur : le système des lettres de cachet, pratiqué en France sur une vaste échelle, n'était pas moins florissant au-delà du Rhin. Schubart a esquissé, dans une pièce de vers, l'histoire de Scheidlin. Ce dernier y raconte lui-même ses péchés véniels. « Quand l'or des raisins brillait à ma vue dans le cristal, je buvais joyeusement... quelquefois un verre de trop; quand l'amour me faisait signe dans des yeux bleus comme le ciel, je ne lui résistais pas. Mon jeune courage ne pouvait supporter une agression et je prenais les insolents à la gorge, car je déteste les lâches et n'eusse pas voulu me conduire comme une femmelette. Sont-ce là des crimes effroyables, qui méritent la perte de la liberté, une mort lente, une punition terrible, infinie? »

Scheidlin et le poète surent bientôt qu'ils étaient voisins, et, pour se mettre en communication, ils percèrent la muraille. Alors, étendus tous les deux sur le carreau, ils eurent de longs entretiens. Leurs caractères se convenaient. Schubart pria son compagnon d'écrire, sous sa dictée, l'histoire de ses malheurs. Plus tard, en 1791, il publia cette autobiographie (1).

La muse venait aussi parfois le distraire dans sa solitude. Un des morceaux qu'il écrivit alors est demeuré populaire en Allemagne ; c'est un de ceux dont on a le plus parlé en France, la légende d'Ahasverus s'y trouve présentée sous une forme originale : on sent dans ce poème l'influence de la captivité.

Le Juif-Errant.

Ahasverus sortit d'une sombre grotte du Carmel. Depuis deux mille ans bientôt, une mystérieuse inquiétude le poussait de pays en pays. Un jour, le Rédempteur portant sa croix avait voulu se reposer devant sa maison. Ahasverus le lui défendit et l'éloigna injurieusement de sa

(1) Elle a pour titre : *Vie et pensées de Schubart dans sa prison.* Le portrait de l'auteur et différentes gravures ornent l'ouvrage. Comme il s'arrête à la troisième année de captivité, Louis Schubart, le fils du poète, mit au jour, deux ans après, un livre complémentaire. Le docteur Weber a fait un ample usage de ces deux volumes pour sa malveillante biographie.

porte. Jésus chancelant tomba sous son fardeau, mais ne laissa pas échapper une plainte. Tout-à-coup l'ange de la mort se dressa devant l'homme sans cœur et lui dit d'une voix menaçante : « Tu n'a pas permis au Sauveur de goûter devant ta maison un moment de repos : va donc, Juif impitoyable, marche sans t'arrêter jusqu'à l'heure de sa venue. »

Et maintenant, Ahasverus, un démon te chasse de royaume en royaume. La consolation de la mort, la douce paix du tombeau te sont refusées!

Il sortit donc de la grotte, en secouant la poussière de sa barbe. La caverne était remplie d'ossements: il prit un crâne, le lança sur la pente, où il bondit, résonna et finit par se briser. « C'est celui de mon père! » cria l'homme maudit, et il jeta successivement dans la même direction sept autres crânes, qui sautèrent avec fracas de rochers en rochers. « Voilà mes femmes ! » cria de nouveau le sombre vieillard, et la prunelle de ses yeux se dilatait horriblement. Il précipita dans la vallée d'autres têtes de mort : « Ah ! dit-il, comme ils roulent, les crânes de mes enfants ! Eux, du moins, ils ont pu mourir ! Tandis que moi, réprouvé, je traîne péniblement la chaîne sans fin de mes jours. C'est la plus effroyable sentence prononcée par la colère divine.

» Lorsque Jérusalem tomba, je m'élançai dans les flammes qui la dévoraient : les flammes m'épargnèrent. J'insultai, je bravai les Romains : la malédiction du Très-Haut me rendit invulnérable.

» Rome, la ville géante, s'écroula; je me plaçai sous ses voûtes qui tombaient : elles ne m'écrasèrent point. Des peuples sont nés et ont disparu devant moi. Je me précipitai dans la mer du sommet de hautes roches qu'enveloppaient les nues; les vagues me portèrent sur la plage et la flèche brûlante de la vie continua de me torturer le cœur. Je contemplai le gouffre de l'Etna et j'y descendis plein d'espérance. Dix mois mes hurlements de douleur se mêlèrent aux grondements de la flamme, mes soupirs à la vapeur du soufre. Dix mois entiers ! Mais une éruption eut lieu et l'Etna me vomit dans un torrent de lave. J'étais presque réduit en cendre et je vivais encore !

» Une forêt fut incendiée sur ma route : je courus au milieu de la fournaise. Les arbres, secouant leur chevelure, m'inondaient d'une pluie ardente; la flamme me brûlait jusqu'aux os et ne me détruisait pas !

» Je me mêlai alors parmi les égorgeurs, dans la tempête des batailles, Je provoquai les Gaulois, les invincibles Germains : les flèches et les javelots s'émoussaient contre mon corps. Les cimeterres des Sarrazins se brisaient sur mon crâne; une grêle de balles ne me nuisait pas plus que des pois n'endommagent un haubert d'acier. La foudre des combats glissait inoffensive autour de mes reins, comme le tonnerre sur le flanc des montagnes neigeuses. C'était en vain que l'éléphant, que les chevaux de guerre me foulaient aux pieds; la mine chargée de poudre me lançait en vain dans les airs : je retombais étourdi sur le sol et re-

prenais mes sens parmi les cadavres noircis, les membres épars, la moëlle, le sang et la cervelle de mes compagnons.

. . . .

» Je voulus voir si la haine des tyrans viendrait à bout de moi. Je dis à Néron : « Tu es une bête féroce ! » Je dis à Christiern : « Tu es un loup sanguinaire ! » Je dis à Muleï Ismaël : « Tu es un tigre implacable ! » Ils inventèrent pour moi les plus affreuses tortures, mais ne me délivrèrent pas de la vie.

» Ah ! ne pouvoir mourir ! ne pouvoir mourir ! Ne jamais se reposer des fatigues de l'existence ! Traîner toujours ce corps d'argile, avec sa couleur sépulcrale, ses maux de tout genre et son odeur cadavéreuse ! Être suivi en vain pendant des siècles par le monstre béant de l'éternité ! Voir le temps avide procréer sans cesse des enfants qu'il dévore aussitôt ! Ah ! ne pouvoir mourir ! ne pouvoir mourir ! Effroyable punisseur qui gouvernes le monde, as-tu dans ton arsenal un plus cruel instrument de supplice ? Écrase-moi donc de ta colère et de ta puissance ! Que ta foudre me précipite du haut de la montagne, qu'elle m'étende au pied du Carmel et que là, tremblant, épuisé, j'aie enfin le bonheur de mourir ! »

Ahasverus s'affaissa sur lui-même. Des tintements résonnaient dans son oreille, la nuit enveloppait ses yeux. Un ange le transporta au fond de la caverne. « Dors ici, Ahasverus, lui dit-il; goûte enfin un doux repos : la colère de Dieu n'est pas éternelle. Quand tes yeux se rouvriront, tu seras en présence du Rédempteur que tu as vu saigner sur le Golgotha : lui aussi te pardonne ! »

Il est évident que Schubart, las de souffrir, se mettait à la place de son personnage ; qu'il ne voulait pas croire Dieu impitoyable, pour conserver l'espérance de toucher quelque jour sa miséricorde. L'ange qui délivrait Ahasverus du fardeau de la vie, c'était l'ange qui devait lui ouvrir les portes de sa prison.

Mais il avait enduré de si cruelles douleurs dans son cachot souterrain, que sa santé ne se rétablissait pas. Il éprouvait des tremblements nerveux, des attaques de paralysie, des vertiges, des douleurs de poitrine qui lui annonçaient une fin prochaine. En octobre, il écrivit, au moyen d'un clou, la lettre suivante à sa femme :

« La diminution de mes forces, des douleurs continuelles et de lugubres pressentiments me font croire que je touche au terme de ma pénible carrière. O femme de mon cœur ! seule et dernière amie, suprême consolation d'un malheureux ! que je voudrais pouvoir te dire combien tu m'es chère, combien, depuis

deux ans, j'ai vécu dans ma prison du souvenir de ton amour, combien j'ai souffert en pensant que je ne m'étais pas montré digne de toi ! Dieu m'a terriblement fait expier les larmes que mes erreurs t'ont plus d'une fois arrachées ; il m'a rendu tous les chagrins dont j'ai été cause, il m'a privé de tes soins affectueux, il m'a jeté dans la nuit d'un cachot où nulle pitié n'adoucit mon infortune, où je dois mourir sans entendre un mot de sympathie et de regret ! J'ai versé des torrents de larmes pour obtenir mon pardon du ciel. Il m'a enfin pardonné dans sa miséricorde, et toi, ange de mes beaux jours, tu me pardonneras aussi. Je fais maintenant tout ce que je puis faire pour toi. J'évoque ton image à chacune de mes prières : tu t'agenouilles à mes côtés avec nos chers enfants ; j'étends ma main sur vous et je vous bénis. Le Seigneur exaucera mes vœux ; tu vivras, tu ne souffriras aucune privation ; tu seras la conseillère de ton fils et de ta fille, qui rempliront de joie ton cœur maternel. Tu trouveras un plus digne compagnon pour te guider dans la voie du salut. Ne te désole donc point à cause de moi. Si Dieu m'a frappé, c'est qu'il voulait guérir mon âme. Nous nous reverrons dans ce monde de lumière, où ton imagination te transportait à l'époque de notre bonheur. Hélas ! la vie n'est point telle que tu te la figurais, lorsque nous allions nous asseoir au clair de lune et que la tendresse de nos cœurs répandait sa magie sur la nature entière. Pauvre femme ! tu aurais encore bien des luttes à soutenir, bien des changements de fortune à supporter.

» Mes enfants ! ô mes enfants ! mets tes mains sur leur front que je ne dois plus voir et consacre-les au Seigneur. Par la suite, quand ils rougiront de ce que leur père est mort, comme un réprouvé, dans le fond d'une geôle, raconte-leur mes égarements suivis d'un long repentir. Supplie Dieu de leur accorder la sagesse, de leur épargner ma honte et mes chagrins. J'ai eu dernièrement un rêve prophétique. Je voyais mon fils dans un champ de blonds épis, près d'une gerbe dorée ; moi, je me tenais sous des cerisiers qui ombrageaient un vaste espace et dont les fruits étaient encore verts. Une jeune fille cueillit une cerise à peine nuancée de rose et me l'offrit. — « Elle n'est pas mûre, » lui dis-je, en la jetant loin de moi. — Tu t'avanças d'un air sérieux et tu me dis gravement : « Ce fruit vert est ton sym-

bole, mais regarde là-bas notre fils dans les blés jaunissants : il apportera sur l'aire une gerbe épaisse, fauchée en temps opportun. » — Je m'éveillai à demi, étendant les bras pour te saisir, mais ton image se dissipa dans les airs. C'est ainsi que mon ange gardien m'envoie des consolations durant ma veille et durant mon sommeil.

» Salue ton père, ce digne vieillard; salue ta mère et tes sœurs. Rappelle-moi au souvenir de tous mes amis. Visite mon tombeau dès que tu le pourras; je dormirai dans un cimetière agreste, avec des paysans, des soldats et de malheureux captifs dont la mort seule a brisé les chaînes. Ne crains pas de gémir auprès : il renfermera un cœur qui t'aura aimée jusqu'au dernier soupir; toutes les lettres que tu m'as écrites, placées sur ce cœur immobile, tomberont en poussière avec lui. Et maintenant j'ai pleuré toutes mes larmes, j'ai subi mon épreuve entière et connu toutes les douleurs! La paix de l'éternité se répand sur mon âme. Adieu, nous ne nous reverrons pas en ce monde. La plus tendre, la meilleure, la plus fidèle, la plus chérie des compagnes! innocente victime de mes malheurs! que Dieu récompense ton amour et termine tes chagrins. Les larmes qui m'aveuglent et les battements de mon cœur ne me permettent pas d'en écrire davantage.

» Le 642me jour de ma captivité. »

Cependant Schubart se trompait sur sa position, il souffrit long-temps, mais ne succomba point. Ses Mémoires nous apprennent dans quelle sombre tristesse le plongeait son état maladif. L'automne répandait alors sur la nature la mélancolie des mois qui terminent l'année. Un tilleul était placé devant la fenêtre du prisonnier, et chaque souffle de la bise semblait emporter avec les feuilles de l'arbre ses dernières espérances. Quoique la mort eût perdu pour lui presque toutes ses terreurs, il frémissait involontairement à l'idée qu'il ne serait bientôt plus.

« Je voyais passer avec une sorte de plaisir mélancolique les militaires portant un de leurs camarades décédé, pendant que les tambours, voilés de crêpes, mêlaient leur bruit sourd aux accords d'une marche funèbre. Les autres soldats suivaient, le front triste et le canon de leur fusil penché vers la terre. Les dé-

tonations de leurs armes sur la fosse nouvellement creusée me faisaient tressaillir. — Dors tranquille, murmurai-je, ô pauvre troupier! Te voilà dans un monde où ne brillent pas de baïonnettes, où les sabres sont inutiles, où l'on n'entend point gronder les boulets ni retentir le signal du carnage. Tu es à l'abri de la neige et de l'ouragan. Les soupirs des esprits nocturnes troubleront seuls la paix de ta couche. Tu occupes dès ce moment un poste qui te fera oublier ta servitude sous l'uniforme, tes privations, ton existence de nègre. »

La vue de ces enterrements lui inspira un de ses meilleurs morceaux populaires : *La Marche funèbre.*

L'automne se passa, l'hiver aussi, et Schubart ne mourut point. Les nuits, dans la froide saison, lui semblaient d'une longueur intolérable. A huit heures, on le forçait d'éteindre sa lumière, et l'obscurité augmentait son ennui, rendait ses idées plus funèbres. Le jour se levait et le rassérénait un peu; mais de quel fardeau l'accablait son oisiveté! Quelle joie pour lui, s'il avait pu obtenir un piano, de l'encre et une plume! Il aurait oublié, en s'égarant au pays des songes, les tristes réalités de son existence. Mais on ne voulait pas même lui donner un crayon pour souligner les maximes de la Bible qui lui paraissaient les plus belles, Sa femme en cacha un dans le gousset d'un pantalon qu'elle lui envoyait : il se hâta d'écrire plusieurs pièces de vers, puis la crainte d'être ramené à son cachot s'empara de son imagination : il lança l'instrument prohibé par la fenêtre. « Mon Dieu, s'écria-t-il avec amertume, à quel oiseau ai-je arraché la langue dans ma jeunesse, avant de lui rendre la liberté, pour qu'on ne me permette pas de te chanter un hymne? Est-il juste qu'on me fasse si durement expier mon indépendance d'écrivain? » — A cette époque, le ministre Hahn multipliait ses visites. Le sombre docteur se proposait de le fortifier, de le consoler, mais sa dévotion farouche envenimait la douleur du poète : on eût dit qu'il viciait l'air autour du prisonnier.

Enfin, au bout de deux ans, le 1er février 1779, le duc visita la forteresse et, pour récompenser Schubart de sa pieuse docilité, lui accorda l'insigne faveur d'entendre l'office divin dans la chapelle. Il était convenu que l'on améliorerait peu à peu son sort. On lui donna donc une chambre mieux aérée,

plus claire et d'où il apercevait la campagne. Son ami Scheidlin fut encore une fois placé près de lui : grande consolation pour tous deux. A Pâques, on lui permit de toucher l'orgue du château et de se promener, le soir, avec le commandant, autour des murailles. Vers la même époque, il reçut une lettre de sa femme, qui n'épargnait ni prières ni démarches dans le vain espoir d'obtenir sa liberté. Elle avait, comme Schubart, reçu le don de poésie et savait exprimer sa douleur en plaintes harmonieuses. Des strophes touchantes accompagnaient sa lettre : elle y demandait à Dieu la justice que les hommes lui refusaient pour le pauvre prisonnier. Schubart lui répondit avec émotion, dans la langue mélodieuse qu'elle avait elle-même employée.

Le général Von Rieger vint à décéder, mais sous l'administration du général Von Hugel qui le remplaça, la position de l'auteur malheureux continua de s'adoucir. On lui permit de rassembler ses poésies lyriques, de les publier en forme de recueil. Poussant plus loin encore l'indulgence, on lui donna l'autorisation de monter un théâtre, avec l'aide des jeunes soldats de la garnison, qui lui servaient d'acteurs : il composa souvent lui-même les pièces et la musique. Charles-Eugène et l'aristocratie du voisinage daignèrent assister à quelques représentations. Les éloges, les cadeaux ne lui furent point épargnés. « Mais ce n'en était » pas moins, » remarque le docteur Weber, « un pauvre captif, » auquel on adressait les expressions les plus grossières, les plus » injurieuses, pour la moindre faute contre les règlements, et » qui devait supporter tous les caprices de ses chefs dans le » temps même qu'on jouait ses pièces de théâtre. » — « Il a de l'esprit comme un ange, disait le duc, mais il n'est pas encore assez mûr pour la liberté. »

Huit ans s'écoulèrent de la sorte, pendant lesquels Schubart ne vit ni sa femme ni ses enfants : on se croyait le droit de punir toute une famille, pour une épigramme et quelques articles de journal. La neuvième année enfin, Schubart eut la joie de revoir ceux qu'il aimait. Sa femme ayant raconté cet évènement, nous ne pouvons mieux faire que de traduire sa touchante narration :

« Le 5 juillet 1785, on m'apporta une lettre de l'excellent général Von Bouwinghausen et on m'éveilla pour me la don-

ner. Il me disait de me rendre chez lui avant sept heures et demie du matin, qu'il avait une agréable nouvelle à me faire connaître. J'eus le pressentiment que j'allais éprouver une grande joie et attendis avec impatience le moment de partir. Le général m'annonça que le jour même je verrais et entretiendrais mon mari. Et comme il y avait du monde dans son salon, il m'ouvrit la porte d'une chambre où se trouvaient mes deux enfants : il les avait envoyé chercher dans leur pensionnat de Stuttgardt. Je fus transportée de plaisir à un tel point que je ne sus comment lui exprimer ma reconnaissance : je lui aurais baisé les pieds s'il me l'avait permis. — Une voiture nous attendait; nous emportâmes de quoi déjeuner et partîmes pour la forteresse. Ce que nous éprouvâmes sur la route ne peut se décrire. Nous atteignîmes enfin le sombre château. Le commandant alla lui-même chercher son captif, que nous attendîmes en silence et comme pétrifiés. Tout-à-coup la porte s'ouvrit : c'étaient le général et Schubart qui entraient. Mon Daniel semblait maître de lui; mais, quand il nous aperçut, il devint tout émotion. Moi, mes enfants et Schubart, nous nous précipitâmes dans les bras les uns des autres, nous serrant, nous étouffant presque, tant nous étions agités de plaisir, de douleur et d'amour : des ruisseaux de larmes coulaient de nos yeux et se mêlaient. Nous restâmes long-temps ainsi, sans prononcer un mot, et je voudrais que vous eussiez vu ce groupe tragique. Je ressentais comme un avant-goût du Ciel. Mon cher époux revint le premier à lui, nous adressa des paroles pleines d'affection, remercia Dieu et le prince de leur miséricorde; puis, nous nous assîmes et priâmes ensemble. »

On laissa la famille de Schubart six jours avec lui. Leurs pleurs coulèrent bien des fois, mais ce n'étaient pas des pleurs amers comme ceux qu'ils versaient dans l'isolement. On croira peut-être que l'innocent captif se trouvait sur le point d'obtenir sa liberté et qu'on ne lui avait pas fait sentir combien sont douces les affections domestiques, pour le priver long-temps encore de de leurs joies nobles et pures. Mais les mois s'écoulaient donc sans que le mari eût la consolation de revoir sa femme, sans que le père eût la joie de presser contre son cœur ses enfants orphelins. C'était un homme docile et résigné cependant, qui

ne maudissait pas ses oppresseurs, qui leur savait gré de leurs moindres concessions.

Il avait toujours espéré que Frédérick II, pour lequel il avait témoigné tant d'admiration, interviendrait en sa faveur et lui procurerait la liberté. Mais le roi mourut sans avoir essayé de rompre ses fers : on ne sait pas même s'il fut jamais instruit de l'enthousiasme qu'il avait excité dans le cœur du poète. Frédérick-Guillaume II, son fils, paya la dette de la Prusse : il demanda au persécuteur honnête et modéré de Schubart qu'il voulût bien lui rendre la disposition de lui-même, après trois mille six cents jours de captivité plus ou moins rigoureuse. Ce fut un des premiers actes du nouveau roi. Son intercession produisit un coup de théâtre. La duchesse répondit qu'il leur faisait trop d'honneur en demandant la grâce du prisonnier; que non-seulement le duc laisserait Schubart sortir de la citadelle, mais qu'il lui ouvrirait une carrière digne de ses talents et le mettrait à l'abri du besoin. La parole d'un monarque était plus puissante que toutes les règles de la justice, que tous les droits de la pitié.

Le 11 mai 1787, le duc alla en personne à la forteresse et annonça au prisonnier qu'il était libre. Le 16 du même mois, il fut nommé directeur du théâtre de Stuttgardt et poète oficiel de la cour : le 18, il était réuni à sa famille transportée de joie. En octobre, il fit un voyage d'agrément avec sa fille et son gendre, visita le lieu de sa naissance et le lieu où l'infortune avait pris possession de lui. Les habitants de la ville d'Ulm le reçurent avec l'affabilité que méritaient à la fois ses talents et ses malheurs. C'était, pour ainsi dire, un mort évoqué du tombeau. Les souvenirs d'un temps meilleur lui inspirèrent le désir de continuer son ancien journal. Il reprit, en effet, sa *Chronique allemande*. Hélas ! ce n'était plus l'homme d'autrefois, ce n'étaient plus la même verve et le même style ! On remarquait dans ce dernier une langueur, une bousoufflure maladive : une emphase redondante avait pris la place de la saine et rapide énergie qu'admirait précédemment le public. Le célèbre Burger disait de la nouvelle feuille : « Elle me parait aussi bouffie que le visage de l'auteur. » La prison, en effet, n'avait pas agi moins défavorablement sur le corps de Schubart que sur son intelligence. Il devait à la nature une complexion robuste, des membres bien

proportionnés, une assez haute taille, de larges épaules, une chevelure touffue, des mains délicates et de petits pieds. Mais précisément parce qu'il possédait une force peu commune, il avait besoin de beaucoup d'exercice : tous les jours, il faisait de grandes promenades dans la campagne où il aspirait l'air à pleins poumons. L'immobilité du cachot lui devint souverainement nuisible, ce fut une lente asphyxie. Au milieu des tortures qu'il éprouvait, l'économie de son organisation fut troublée. Il devint pâle, souffreteux, indolent, se chargea d'une graisse molle et funeste. Le désespoir l'avait porté à la boisson : il s'enivrait d'eau-de-vie chaque fois qu'il pouvait s'en procurer. Ces fâcheux excès eurent une influence déplorable sur ses nerfs et lui firent éprouver de fréquentes attaques d'apoplexie. Le commandant du fort prit des mesures pour le sevrer du dangereux liquide; mais la santé de l'écrivain se remit d'une façon très incomplète : ce furent les débris d'un homme intelligent et vigoureux que la clémence du prince rendit au monde.

Après dix années d'abstinence, Schubart se livra aux plaisirs de la bonne chère. Il enfla d'une manière monstrueuse : son visage cramoisi, symptôme d'une mort prochaine, ne permettait point de se faire illusion sur le temps qui lui restait à vivre. Durant l'automne de 1791, une fièvre muqueuse lui annonça la fin de ses tribulations. Il parut un moment sur le point de guérir, mais la maladie ne tarda pas à reprendre toute sa force : il témoigna un profond regret de terminer sa carrière avant d'avoir vu le triomphe de la révolution française et, le 10 octobre, il expira en prononçant quelques mots inintelligibles. Les médecins déclarèrent que si on ne l'avait pas étouffé entre quatre murailles, sa vigueur l'eût fait parvenir à l'âge de cent ans. Comme il avait trente-huit ans lorsqu'on l'incarcéra, c'étaient les deux tiers de son existence qu'on lui avait retranchés. Sa femme ne mourut qu'en 1819 : elle avait vu ensevelir, l'un après l'autre, tous ses enfants. Pour Scheidlin, le compagnon de Schubart dans la forteresse, il était libre depuis 1786 : son frère ne l'avait tenu que dix-huit ans sous les verroux.

Les poésies lyriques de Schubart peuvent se diviser en quatre classes : l'une renferme les chants populaires que nous avons déjà caractérisés ; la seconde, les odes religieuses qu'il versi-

fia dans sa prison, quand la douleur étendait comme un voile sur son intelligence et produisait chez lui le même effet que l'âge chez les vieillards; nous n'attachons pas une importance bien grande à ces pieux sanglots d'un cœur désespéré. La troisième catégorie comprend ses œuvres diverses, depuis le conte et la fable jusqu'aux épîtres. Parmi ces morceaux brillent les strophes touchantes où il exprimait son affliction, lorsqu'il sentait son âme faiblir sous le poids du malheur. Ce sont les pièces les plus belles: la souffrance est toujours poétique; elle élève et surexcite la pensée, elle attendrit le lecteur. Qu'un écrivain nous entretienne de ses prospérités, il éveillera un faible intérêt, il se pourra même qu'il fasse naître l'envie et diminue l'admiration de ses partisans. « Lorsque toutes les circonstances vous favorisent de la sorte, le talent n'a pas de peine à fleurir, et la joie en donnerait aux natures les plus ingrates. » Telle est la réflexion qu'inspire son bonheur. On sympathise au contraire avec le poète, avec l'artiste malheureux ; on déplore les infortunes qui les ont accablés; on partage leurs chagrins, leurs tristesses, on leur tient compte des obstacles qu'ils ont dû vaincre. Dans la vie de tous les jours, les hommes n'adorent que la prospérité ; mais lorsque la lutte est finie, lorsque les victimes reposent sous la terre, les nations veillent près de leurs tombeaux et pleurent les injustices qu'elles ont commises. Le droit foulé aux pieds reprend toute sa puissance; il brille comme une lampe immortelle sur la cendre des martyrs.

Schubart a encore fait des épigrammes, dont quelques-unes sont très caustiques (1) : on en jugera par les deux suivantes. La trahison de Scholl lui inspira sans doute la première.

Que Dieu vous bénisse !

Un pauvre diable qu'on allait pendre éternua sur l'échelle : « Que Dieu vous bénisse ! » lui dit le bourreau tenant déjà la corde à la main. Les souhaits que tu m'exprimes, faux ami, ne sont-ils point comme celui-là ?

(1) Il a publié aussi une *Esthétique de l'art musical*, très estimée des connaisseurs.

L'Indépendance allemande.

« Que le diable emporte le bourgmestre et tout le conseil municipal! » disait le boucher Pfund d'un air furieux, d'une voix retentissante. Mais tout-à-coup il aperçoit le chien du bourgmestre : il se lève, lui fait un salut et garde un silence respectueux.

Ce trait railleur était comme une prophétie. Le mouvement libéral que les princes activaient et dirigeaient dans le domaine scientifique et religieux, que Klopstock, Schiller, Schubart et Bürger faisaient pénétrer dans le domaine politique, ce mouvement, par la puissance duquel l'Allemagne semblait devoir se régénérer, fut tout-à-coup suspendu en présence de la révolution française. Les rois voulaient bien renverser l'Eglise, mais ils ne voulaient pas être culbutés avec elle. Les molles populations germaniques voulaient bien célébrer les avantages de la liberté, mais elles ne voulaient pas l'acheter au prix qu'elle coûte ordinairement. Les Allemands n'avaient pas lu ou ne se rappelaient point ces belles phrases que Montesquieu met dans la bouche de Sylla. « Les dieux, qui ont donné à la plupart des hommes une lâche ambition, ont attaché à la liberté presque autant de malheurs qu'à la servitude. Mais, quel que doive être le prix de cette noble liberté, il faut bien le payer aux dieux ! » Avant qu'une seule de ses chaînes eût été rompue, l'Allemagne entière fit donc une réaction : elle se tourna, comme la France, vers le catholicisme, vers la féodalité, vers l'art du moyen-âge. En France, la révolution avait mis au tombeau l'ancien régime : une nouvelle génération pouvait l'étudier, en faire la description, l'embaumer dans ses livres, pour que le souvenir n'en fût pas anéanti. Les mêmes raisons ne justifiaient point le mouvement rétrograde de l'Allemagne. Mais l'invasion étrangère lui fit aimer les souvenirs nationaux avec un redoublement d'affection, avec un enthousiasme inconsidéré ; son patriotisme se changea en extravagante adoration de l'histoire. Ne voulait-elle pas encore dernièrement tirer du sépulcre le vieil empire germanique ? Elle commit de plus la faute très grave de croire à des promesses intéressées. Ses princes la

conduisirent à la bataille, au nom de l'indépendance nationale et de la liberté politique. Les Français furent expulsés du territoire allemand, et le lendemain les princes allemands se moquèrent de leurs protestations. (1)

(Extractor.)

(1) NOTE DU DIRECTEUR. La *Revue* doit cet article à la collaboration de M. Alfred Michiels.

Histoire rétrospective.

UNE AMBASSADE BOHÉMIENNE (1).

Wycliffe était à peine descendu dans la tombe (1387), que déjà quelques-uns de ses disciples, nés en Bohême, revenaient d'Oxford prêcher sa doctrine à Prague. Jean Huss l'adopta avec passion, en la modifiant sur quelques points; et l'aristocratie féodale, disposée à s'insurger contre les prétentions de Rome qui aspirait ouvertement à asservir le pouvoir temporel, embrassa avec ardeur la réforme que le martyre de Jean Huss rendit bientôt si populaire (1415).

George de Podiebrad régnait sur la Bohême. Né en 1420, et de la noble famille de Kunstadt, ses talents militaires et son habileté dans les affaires l'avaient élevé au rang de régent du royaume pendant la minorité de Ladislas. Quand celui-ci eut été enlevé par une mort prématurée, George fut élu roi; c'était en 1458. Dès son jeune âge il avait sincèrement embrassé les doctrines de Wycliffe et de Jean Huss. « Je pourrais, disait-il à un catholique romain qui le pressait de conserver au moins les apparences d'appartenir à l'Église de Rome, je pourrais tromper les hommes, mais non pas Dieu qui lit dans mon cœur; ma religion est sincère. » L'archevêque Rockysana fut le mauvais génie du roi; c'était un homme de peu de conscience; les réformateurs le considérèrent d'abord comme le successeur de Jean Huss; mais le pape l'ayant nommé archevêque de Prague, il devint l'esclave dévoué de celui qu'auparavant il appelait

(1) NOTE DE LA RÉDACTION. Nos lecteurs ne doivent pas oublier que cet article est extrait d'une Revue protestante (*The Quarterly Review*).

l'Ante Christ. Il était légat du Saint-Siége lorsque le pontife, alarmé des progrès de la réforme, accorda au peuple la communion sous les deux espèces, concession que Rome retira dès qu'elle put le faire impunément, en vertu de la maxime : *Nulla fides servanda est hereticis.* Sous l'influence de ce prêtre sans conscience, le roi adopta une politique de juste-milieu, dans l'espoir de se concilier un adversaire qui jamais ne se contenta à moins d'une soumission absolue. Son gouvernement fut entravé, sa vie empoisonnée, et la fin de sa carrière, qui semblait promettre tant de gloire, fut obscurcie par des nuages sombres et menaçants. En 1464, Pie II lui ordonna de comparaître à Rome; en 1465, Paul II l'excommunia solennellement; le royaume était déchiré par des dissensions intestines, et une croisade d'extermination fut prêchée contre la Bohême. Mathias Corvinus, séduit par l'appât de la couronne de Bohême à réunir à celle de Hongrie, se déclara contre George Podiebrad, son beau-père. George se défendit avec courage. Il avait des alliés secrets parmi les souverains sur qui le joug de Rome pesait aussi lourdement que sur lui. Il résolut de solliciter leur concours pour l'aider à défendre la liberté religieuse. Mais, à cette époque, il n'était pas encore d'usage d'entretenir dans les cours étrangères des ministres à résidence permanente, et pour chaque négociation importante on envoyait une ambassade spéciale. George confia cette mission délicate à l'un des nobles les plus distingués de sa cour, Léo de Rosmital, dont il avait épousé la sœur.

Deux personnages à la suite de l'ambassadeur, l'un Bohémien, l'autre Allemand, ont écrit le récit de cette mission. Le premier, Schassek, était né à Mezyhortz, près de Pilsen, dans le voisinage du château de Léo de Rosmital, auprès de qui il remplit les fonctions de secrétaire. Son journal, écrit jour par jour, dans sa langue maternelle, s'est perdu; mais il en existe une traduction latine par Stanislas Pawlowski, chanoine d'Olmütz, imprimée dans cette ville (1). L'autre écrivain était Gabriel Tetzel,

(1) *Commentarius brevis et jucundus Itineris atque Peregrinationis Pietatis et Religionis causâ susceptæ ab illustre et magnifico Domino Leone, libero Barone de Rosmital et Blatna*, 1577. Ouvrage très rare, dont le British Museum vient d'acquérir un exemplaire.

bon bourgeois de Nuremberg; le manuscrit original de sa relation a été retrouvé en 1837, et fait maintenant partie de la bibliothèque publique de Munich. Cette découverte a été le sujet d'articles fort intéressants publiés dans un journal littéraire allemand, et reproduits à Paris, en 1842, dans les *Nouvelles annales des sciences géographique*. Plus tard, en 1844, la traduction latine du journal de Schassek et le texte jusqu'alors inédit de l'œuvre de Tetzel ont été réunis et publiés sous les auspices de la Société littéraire de Stüttgard. M. Isidore Hye, actuellement professeur de droit à l'Université de Gand, a extrait de ces deux ouvrages ce qui concerne les Flandres, illustrant le texte original par un résumé d'un très grand intérêt.

La relation de Tetzel, importante comme spécimen de la langue allemande à cette époque, a été évidemment composée après le retour de l'ambassade; elle est incorrecte dans les noms et dans l'ordre des faits; elle renferme beaucoup de détails sur la vie privée et elle a tout l'air de ces récits que fait au coin du feu un voyageur qui aime à retracer ses aventures. Schassek, au contraire, se consacre presque entièrement à la chronique des grands personnages : il enregistre les reliques, les distances et les noms des lieux par où il a passé. Ni l'un ni l'autre ne furent initiés au but secret de l'ambassade, ou bien tous les deux ont observé sur ce point la discrétion la plus diplomatique. De même que la plupart des auteurs de cette époque, ils n'écrivirent point par métier, pour faire un livre, mais uniquement pour leur satisfaction personnelle. Le secrétaire, tout Bohémien qu'il était, se montre, autant que Tetzel, sous l'influence de cet esprit crédule et superstitieux si général à une époque où le goût de l'érudition classique n'avait pas encore éveillé l'esprit d'examen et de critique, où la moindre relique du moindre saint était plus précieuse aux yeux des croyants qu'une statue de Phidias, où croire aux miracles des crucifix qui saignent et des images de la Vierge qui jouent de la prunelle, n'était dans l'opinion de personne une preuve d'idiotisme ou d'hypocrisie.

Léo avait toutes les qualités nécessaires pour remplir une mission embrassant à la fois la cour, la chevalerie et l'Église. Il avait quarante ans, en 1465; il était brave, vaillant, propre à

affronter les dangers et les difficultés, assez riche pour se charger de toute la dépense, assez illustre par ses alliances pour prendre place parmi les princes. Par ses manières il brillait dans les cours et les tournois; son habileté le désignait pour traiter les affaires les plus difficiles. Aucune précaution pour assurer son succès ne fut omise. Des passeports spéciaux l'exemptèrent des innombrables péages et le mirent à l'abri des vexations de tous genres auxquels les voyageurs étaient alors exposés dans cette multitude de petits États qui divisaient l'Europe. Le passage gratuit était assuré à lui et à sa suite, leurs effets et leurs bagages : « *Equis, valisiis, bulgis, fardellis, armis, habilimentis guerræ, harnesiis, litteris, auro, argento, carriagiis, capsis, jocalibus, vecturis et aliis rebus.* » L'ambassadeur et ses gens étaient déclarés exempts de tout impôt et de tout droit de péage sur terre et sur mer, de jour et de nuit, de toute « *solutione passagii, telonii, dacii, pedagii, pontivegii, fundivanis bulutarum, gabellæ et gustumæ.* » Nous avons cité tous ces noms, monuments d'extorsions et de basse latinité, pour la plus grande satisfaction des employés des douanes. Schassek a transcrit *in extenso* vingt-deux de ces passeports ! Dans le nombre il ne s'en trouve aucun du roi George, d'où il est à présumer que ses instructions et ses lettres furent remises à l'ambassadeur lui-même, sans que les secrétaires aient eu aucune connaissance de leur contenu. La reine Jeanne, sœur de Léo, lui donna un passeport ou lettre de recommandation, dans laquelle, sans respect pour les formes des chancelleries, elle se lamente du départ de son frère et appelle sur lui la protection de Dieu.

L'ambassade se composait de quarante personnes avec cinquante-deux chevaux et un carrosse, immense véhicule à l'instar de l'arche de Noë, dont l'espèce ne se retrouve plus que chez les Boers, au cap de Bonne-Espérance. La caravane quitta Prague le 26 novembre 1465, le lendemain de la fête de sainte Catherine, et, qui plus est, un jeudi, jour qu'on tenait alors pour être d'aussi bon augure au cavalier qui entreprenait une expédition lointaine, qu'il l'était pour le voyageur à pied de se mettre en marche en partant du pied droit. En arrivant à Pilsen, toute la procession se rendit à l'église, où chacun confessa ses

péchés. Dans le bon vieux temps, on ne commençait pas un voyage, ne fût-il que de cent lieues, sans prendre solennellement congé de sa famille, régler ses dernières volontés et laver sa conscience par une confession générale; au retour, avant de rentrer au foyer domestique, on s'arrêtait à la première église pour remercier la Providence. En Espagne, il y a bien peu de villes où il n'existe encore de nos jours quelques-uns de ces oratoires extrà-muros ou *cruces del campo*.

Le but ostensible de l'ambassade, tel qu'il était énoncé dans les passeports, était triple: prendre part aux exercices de la chevalerie et connaître tout ce qui se rattachait à l'institution; s'informer des us et coutumes des diverses cours; enfin, et c'était là le principal objet, visiter les pèlerinages célèbres, adorer les saintes reliques, porter des offrandes aux autels plus particulièrement vénérés de la foule des fidèles. Malgré Huss et ses disciples, ces choses-là étaient encore au XVe siècle l'objet du respect des peuples. La chevalerie était pleine de vie; l'invention de la poudre à canon n'avait pas encore réduit le vaillant soldat au rang de simple machine de guerre; les jugements de Dieu en champ clos, les tournois pour l'amour des dames, étaient dans les mœurs autant qu'à aucune autre époque. Quand l'âge avait amorti la fièvre des batailles et des tendres passions, le héros, vaincu par la vieillesse, trouvait un refuge dans le cloître ou l'ermitage; chanter des litanies et dire son chapelet étaient ses seules ressources contre l'ennui mortel d'une vie de repos, dans l'ignorance la plus grossière.

Parmi les membres de l'ambassade, nobles, chevaliers, bannerets, écuyers, pages, etc., Tetzel fait mention très honorable d'un maître d'hôtel et d'un cuisinier. En ce siècle à demi-barbare, le secret de la puissance diplomatique était déjà dans les fourneaux de la cuisine; que serait un diplomate sans un *cordon bleu?* Léo logea à Nuremberg dans la maison de Tetzel, tandis que les tailleurs préparaient les uniformes de la légation, rouge écarlate, broderies en or avec crevés en velours, et brassards ornés de perles. C'était l'âge de la splendeur, des pompeuses cérémonies et des grandes processions. On voyageait à cheval, armé de pied en cap, précédé et suivi d'une nombreuse escorte, préparé à ces aventures où la vie servait d'enjeu et qu'on

pouvait rencontrer à chaque instant. Quand Léo se mit enfin en route à la tête de son splendide cortége, quel admirable cadre dut offrir aux regards d'un peintre cette vieille porte gothique, avec tourelles et mâchecoulis, d'où sortait, des sombres rues de la cité, une brillante cavalcade! Nuremberg est encore de nos jours la ville du moyen-âge, à la fois un monument et un musée. Léo s'en alla de résidence en résidence, visitant les margraves et les petits princes du Saint-Empire; il était accueilli avec empressement, le jour rompant des lances pour l'amour des dames, et la nuit perçant les cœurs des beautés de la cour. Noël se passa joyeusement à Francfort, le vin du Rhin coula à pleins bords, les festins se succédèrent sans interruption; aussi messieurs les secrétaire déclarent que la diète de Francfort et le régime des anachorètes sont deux choses on ne peut plus différentes.

En général, la légation logeait dans les auberges, mais les autorités fournissaient les vivres, surtout le vin, et payaient les dettes honteuses, comme un bon père en agit envers l'enfant prodigue. Quelquefois on prenait ses quartiers dans un couvent. Quand l'ambassadeur dînait à la cour, sa suite avait part aux fêtes données en son honneur.

De Francfort on s'en alla par petites journées, le long des bords du Rhin, à travers les riants vignobles et de château en château. Ni la fumée des bateaux à vapeur, ni la foule des touristes n'avaient à cette époque changé en prose la poésie de ces ravissantes contrées. On célébra le jour de l'an 1466, à Cologne. L'archevêque Rupert non-seulement honora de sa présence les joûtes où nos Bohémiens s'offrirent à tout venant, mais il autorisa son chambellan à rompre une lance avec Tetzel. Le soir, les jeunes dames de la cour suggérèrent à l'archevêque l'idée de demander aux étrangers une danse de leur pays, pour s'instruire, dirent-elles, par la comparaison des mœurs, et vingt-quatre Bohémiens, l'épée dans une main, un flambeau allumé dans l'autre, exécutèrent leurs danses nationales à la grande admiration des assistants. Les rafraîchissements étaient offerts en abondance et servis par les damoiselles et leurs chaperons, « *puellis et matronis* » qui, enchantées de leurs partenaires, les reconduisirent à leur auberge pour leur faire honneur. C'était le beau temps pour messieurs les *attachés* d'ambassade.

L'archevêque fut aussi libéral que ces dames, — chacun en son genre, — il donna des reliques. Pour cette sorte de richesse, Cologne était une véritable Californie, elle possédait des trésors infinis : sainte Ursule et ses onze mille vierges, plus, au dire des ciceroni, trente-six mille autres, martyrisées à diverses époques. Nos Bohémiens adorèrent tant de « *capita, capilli, crura* et *cubiti*, » que, las de les énumérer, Schassek posa sa plume. Il est possible que dans le secret de leur âme, nos Hussites ayent moins estimé la valeur spirituelle des reliques que le prix vénal des châsses qui les renfermaient; mais ces restes vénérés étaient alors au nombre des richesses les plus précieuses, les plus réalisables; les infidèles et les mécréants n'hésitaient pas à avancer des sommes considérables sur le dépôt d'une relique, pour laquelle de nos jours on ne donnerait pas un denier. même à Rome.

Léo était trop prudent pour ne pas dissiper par de grandes apparences de respect et de vénération tout soupçon d'hérésie, et pour atteindre ainsi d'autant plus sûrement le but de sa mission antipapale. En conséquence, aussitôt arrivé à Aix-la-Chapelle, il demanda à voir les grandes reliques; mais, hélas! on ne les exhibait que tous les sept ans ou au couronnement d'un empereur. Comme fiche de consolation, on lui accorda la vue de la ceinture de la Vierge, « ni très longue ni très large, de laine blanche, avec une bande noire dans toute sa longueur; » l'humble et douce Marie doit avoir eu un trousseau prodigieusement riche, à en juger par le grand nombre d'articles magnifiques qui se trouvent en divers lieux, et dont l'authenticité est garantie par l'Eglise infaillible! En Italie, la ville de Prato prétend posséder la véritable et unique *sacra Cintola;* Tortose, en Espagne, en a une autre — toujours unique, — que le pape Paul V, en 1617, a déclaré également authentique. Lorsqu'une reine d'Espagne est en mal d'enfant, cette relique est étendue sur le lit, et sa présence neutralise miraculeusement les erreurs que pourrait commettre la science humaine de l'accoucheur. C'est sans doute à la présence de cette *Cinta* qu'il faut attribuer en partie l'heureuse délivrance de Sa Majesté très-catholique Isabelle II, et si nous disons *en partie*, c'est que la gazette officielle déclare qu'au moment décisif, Sa Majesté, pour sortir de peine, saisit une au-

tre relique, le bâton ou la quenouille de sainte Thérèse, généralissime des armées d'Espagne.

Nos deux auteurs s'accordent pour louer non pas une matinée musicale, mais un « VIN DANSANT MATINAL » dont les régala un couvent de filles du voisinage ; refuge pour les demoiselles bien nées qui n'avaient pas de chances de devenir des madames. Le vin était des meilleurs clos du Rhin, les danses étaient des quadrilles que nos pèlerins exécutèrent avec les nonnettes sous les arcades du cloître; le pauvre Tetzel est poursuivi par le souvenir des beaux yeux et des petits pieds de ces charmantes recluses.

D'Aix-la-Chapelle, Léo se rendit à Gueldre. Schassek y admire l'excellence des chevaux, Tetzel vante les cavaliers pour leur étonnante capacité de.... buveurs. Mais ces riches contrées étaient pleines de périls pour les voyageurs ; des bandes hostiles les unes aux autres parcouraient le pays. Le jeune duc de Gueldre, Adolphe, avait détrôné son père et le tenait renfermé dans un cachot; le duc de Bourgogne avait embrassé la cause du prisonnier. Nos chevaliers errants furent obligés de faire un détour par Bois-le-Duc, où ils furent très surpris à la vue de moulins à vent, les premiers qu'ils voyaient, et contre lesquels ils ne se hasardèrent pas à rompre une lance. De là, ils atteignirent Bruxelles. Le lendemain, ils visitèrent la tour de l'Hôtel-de-Ville, qu'on peut appeler le cœur de la cité, et la galerie de peintures que Tetzel, et, certes, en sa qualité de citoyen de Nuremberg (1), il avait le droit de la juger, déclare être l'une des plus belles qu'il ait vues. Les œuvres de Van Eycks (*Jean de Bruges*), d'Hemmelinck et de leurs émules y brillaient dans tout leur éclat et leur fraîcheur.

Le duc de Bourgogne, Philippe le Bon, et sa cour, la plus splendide peut-être de toute l'Europe, étaient à Bruxelles. Aussitôt qu'il eut appris l'arrivée de l'ambassade de Bohême, il envoya à Léo son chambellan avec un présent de vin blanc et de vin rouge dans d'immenses coupes dorées, pour signifier son inten-

(1) Nulle part l'art ne fit au xve siècle plus de progrès qu'à Nuremberg, que Wohlgemuth ornait de ses œuvres et qu'Albert Durer, né en 1471, devait rendre si célèbre.

tion de défrayer la légation de toutes ses dépenses dans sa capitale. Elle y passa trois semaines en festins et en joûtes. Le huitième jour, le duc l'invita à sa cour, vint à la rencontre de Léo jusqu'au troisième salon, lui donna la main et un dîner, dit Schassek, le plus magnifique et le plus excellent qu'on ai jamais vu. «Incroyable et surabondant,» ajoute Tetzel, par manière d'écho : « *überflüssig und unglaubid.* » L'ambassadeur était à la droite du duc ; le dîner fini, tous deux se retirèrent dans un cabinet en un conciliabule dont personne n'a jamais connu le secret. Dans l'après-midi, il y eut fête sur la glace ; trente-deux patineurs exécutèrent des évolutions et simulèrent un combat dans lequel l'un d'eux se montra si habile et si ferme, qu'il résista lui seul à vingt-un assaillants. Nos Bohémiens suspectèrent cet indomptable patineur d'être attaché à la glace par quelque charme, quelque secret surnaturel, mais l'étiquette ne leur permit pas de s'en assurer. On leur montra le trésor du prince, des chambres pleines d'or et d'argent en lingots ou monnayés, des joyaux, des pierres précieuses, comme les descriptions des *Mille et une Nuits* peuvent seules en donner une idée. Il eût fallu trois jours pour tout voir ; le secrétaire de Léo se contente de décrire une douzaine d'objets rares et précieux, dont il évalue le prix à 380,000 couronnes, somme énorme quand on prend en considération ce qu'étaient à la fin du XVe siècle le prix des denrées et de la main-d'œuvre.

Philippe le Bon pressa Léo de choisir parmi ces trésors tout ce qui lui serait agréable. L'ambassadeur refusa en exprimant sa reconnaissance ; il avait fait vœu de n'accepter aucun don. « Dieu me préserve, dit-il, de rien prendre! Avec l'aide de Dieu, je puis aisément me procurer de l'or et de l'argent, mais la gloire est immortelle et nous accompagne jusque dans la tombe. » Le duc obtint de Léo qu'il restât à Bruxelles jusqu'à ce que son fils, Charles le Téméraire, fût de retour du siége de Liége. Comines a laissé dans ses Mémoires le tableau animé des rébellions, des séditions, de l'égoïsme et de la sublime violence qui troublèrent cette ruche démocratique. Louis XI encourageait secrètement ces désordres, et dans ce moment Charles le Téméraire, qui plus tard réprima d'une main impitoyable les révoltes de Liége (1468), trompé par les perfides conseils du monarque fran-

çais, entrait en négociations avec les démagogues. De là le refus poli avec lequel il accueillit l'offre de Léo de l'accompagner à ses frais dans la campagne que le prince méditait. Elle fut courte. Les Bohémiens, revêtus de leurs plus belles armures, allèrent à la rencontre de Charles lorsqu'il revint. Léo, à côté de Charles le Téméraire, prit part à la rentrée triomphale faite à la clarté des flambeaux, et fut présent à la réunion du duc avec son formidable fils. Philippe était assis sur son trône dans une salle tendue de drap d'or, lorsque Charles, suivi de ses principaux seigneurs, s'approcha et vint s'agenouiller devant son père. Le duc ne parut pas s'apercevoir de sa présence; le prince renouvela son hommage sans obtenir plus d'attention, et ce ne fut qu'à la troisième fois que Philippe enfin lui tendit la main ; puis, donnant une main à son fils et l'autre à Léo, il traversa neuf salons dans chacun desquels se trouvait rangée une compagnie des gardes de plus de cent hommes, pour aller assister au spectacle des exercices militaires. Ce fut d'abord un tournoi selon la mode de Bohême, et quand on eut rompu assez de lances, on s'essaya à la lutte. L'un des chevaliers à la suite de Léo, Jean de Zehrowitz, jeta trois fois par terre le champion de Philippe, un Goliath tenu jusqu'alors pour invincible. Le duc et les seigneurs de la cour furent si étonnés de la force et de l'adresse de cet hercule bohémien, qu'ils examinèrent soigneusement sa personne pour s'assurer qu'il ne portait sur lui aucun charme et, n'en découvrant point, ils en conclurent que ce n'était pas là un simple mortel, mais qu'il devait être un descendant des Titans. Cette superstition était générale. Dans le programme du célèbre pas d'armes de Zuinones, il est dit que les combattants ne porteront sur eux ni amulettes, ni charmes d'aucune espèce, et l'on sait que, même à une époque assez rapprochée de la nôtre, les soldats espagnols avaient l'habitude de placer dans leur gorgerin de petits papiers cabalistiques que leur donnaient les prêtres, et dans lesquels ils avaient une plus grande confiance pour échapper au danger qu'en leur propre valeur.

Un autre Bohémien terrassa avec la même facilité un comte bourguignon réputé pour sa force, de sorte qu'enhardi par de si glorieux exemples, Schassek lui-même voulut tenter la fortune des combats. Son coup d'essai fut heureux, il renversa son ad-

versaire; mais, trop confiant, il accepta une seconde épreuve, et cette fois fut jeté à terre avec tant de violence qu'il crut toucher à son dernier moment et voir s'ouvrir devant lui les portes de l'enfer: « *Adeo humi projectus cecidi ut dæmonem parere crediderim.* » Après ces exercices on servit des rafraîchissements en si grande abondance que le sol était couvert de dragées, et Schassek lui-même fut si bien soigné par les Hébés qui versaient l'ambroisie, que ce ne fut pas sans peine qu'il regagna son logis. Les chevaliers bohémiens donnèrent un singulier exemple des jeux de leur pays; ils s'élançaient, la lance en arrêt, de toute la vigueur de leurs chevaux, contre une muraille, faisaient voler en éclats leurs lances et restaient immobiles sur la selle à ce point que les Bourguignons s'imaginèrent que, par une invention à eux inconnue, l'homme et la selle étaient inséparables.

Les négociations et les plaisirs étant terminés, le baron songea au départ. Philippe lui remit une lettre de recommandation fort bienveillante, dans laquelle il fait allusion à un projet de pèlerinage que lui aurait suggéré son *cousin* Léo, Arracher aux infidèles la possession de la Terre-Sainte était un des rêves favoris du duc, et il est probable que Leo, bien instruit sur ce point, l'avait flatté d'un espoir qui ne se réalisa jamais. Le 9 février, Philippe lui donna un passe-port; le lendemain, Charles le Téméraire lui en remit un second, et le héraut du duc, qui avait visité toutes les cours de l'Europe et qui parlait dix-sept langues, reçut l'ordre d'accompagner l'ambassadeur pendant tout son voyage.

Nos voyageurs, habitués aux immenses forêts de sapins de leur pays, furent très étonnés de voir dans les Pays-Bas un si petit nombre d'arbres. Ils notèrent dans leur journal l'emploi général de la tourbe comme combustible, ainsi que de la houille qu'ils appellent une sorte de terre-charbon. A Bruges, « cité riche et pleine de mouvement, » ils passèrent le carnaval et furent festoyés avec magnificence; mais les bourgeois refusèrent prudemment de rompre des lances avec nos Bohémiens. A Dunkerque, ils virent la mer pour la première fois, quoique Shakspeare ait décrit la Bohême « un pays désert dans le voisinage de la mer (1). »

(1) A desert country near the sea. — *Winter's tale.*

Ils s'embarquèrent à Calais, y furent rejetés par la tempête et parvinrent, après bien des fatigues et à demi-morts du mal de mer, à aborder à Sandwich, non cependant sans avoir remarqué « l'effrayante hauteur des falaises de craie » qui ont valu à l'Angleterre le surnom d'Albion, et le château de Douvres « qui n'a pas son pareil dans la chrétienté et paraît avoir été bâti par les démons » *à cacodæmonibus extructa.*

La curiosité de Léo et de ses compagnons fut vivement excitée par la vue de la flotte anglaise à l'ancre dans les dunes; elle se composait de bâtiments de trois espèces, les *naves*, vaisseaux à voiles; les *galeones*, galères avec 200 rameurs et quelquefois plus; les *cochas*, probablement une corruption du mot anglais *cochboats*, bateau pour les communications. L'ordre qui régnait à bord des bâtiments, la bonne tenue des équipages, l'agilité des matelots à grimper dans les cordages, la promptitude des manœuvres entretinrent leur admiration. A Sandwich, ils notèrent un singulier usage; chaque soir, une troupe de musiciens jouant les uns du violon, les autres du cor, parcourait les rues, annonçant de quel côté le vent soufflait, afin que les vaisseaux marchands fissent voile.

A Cantorbery, après avoir visité le couvent des Augustins si long-temps célèbre et la cathédrale qui l'est encore pour la beauté de son architecture, nos pèlerins adorèrent les reliques et, plus que toutes les autres encore, celles de saint Thomas Beckett, placées dans une châsse « si longue et si large qu'un homme aurait pu s'y tenir couché, toute en or fin et couverte de joyaux d'une valeur inestimable. » Parmi la multitude d'os, de dents, d'ongles, etc., dont Schassek se plaît à faire l'énumération, nous remarquons seulement le crâne du saint et l'épée qui le fendit, en 1171. Le plus précieux des joyaux était une escarboucle à moitié grosse comme un œuf, resplendissante la nuit et si éblouissante le jour, que nul œil n'en aurait pu supporter l'éclat. Le trésor de l'archevêque s'en était enrichi par un miracle. Un roi de France, que la légende ne nomme pas, avait fait vœu, après une victoire rudement disputée, d'aller en pèlerinage visiter les restes de saint Thomas. L'archevêque de Cantorbery demanda au roi, comme un souvenir, la bague que portait Sa Majesté; le monarque refusa, mais offrit par compensation cent mille couronnes, sur quoi

l'escarboucle s'échappant d'elle-même du chaton alla s'incruster dans la châsse si solidement et si gracieusement, que le plus habile ouvrier n'aurait pu mieux faire (1). Les deux Bohémiens racontent gravement, chacun dans son journal, qu'il y avait dans cette chapelle un portrait de la Vierge qui faisait d'ordinaire la conversation avec le saint, ou plutôt avec les restes du saint, et qu'il y a eu de ce fait bon nombre de témoins oculaires et auriculaires ; il est vrai que Schassek ajoute que ces miracles s'étaient accomplis un ou deux siècles auparavant. Il jouait de malheur, arrivant toujours trop tard pour être lui-même témoin des choses miraculeuses qu'il raconte ; ainsi Léo et sa suite vont solennellement à la fontaine St-Thomas boire de ses eaux : — ils apprennent que cinq fois déjà ces eaux se sont changées en sang, et que s'ils étaient arrivés un peu plus tôt ils les auraient trouvées changées en lait.

De Cantorbery l'ambassade alla à « LUND », c'est ainsi que Tetzel écrit le nom de *London*, « immense et magnifique cité », gardée à ses deux extrémités par ses citadelles de la Tour et de Westminster. Édouard IV y résidait alors. La grande merveille de la ville était le pont de Londres (le London-Bridge) avec ses deux rangées de maisons et de boutiques, et la multitude de cygnes qui couvraient la Tamise ; une loi défendait sous peine de mort de les inquiéter. Le séjour de nos amis à Cantorbery ayant éveillé leur dévotion à saint Thomas, ils allèrent visiter les lieux consacrés par son souvenir et se rendirent ensuite au tombeau de saint Keuhardus, c'est ainsi qu'ils écrivent le nom d'Edouard le Confesseur. Les magnificences de la châsse et les splendides décorations de la chapelle, dans l'abbaye de Westminster, les frappèrent d'admiration. C'est chose digne de remarque que cette Angleterre, qui cinquante ans plus tard devint protestante, ait été alors de tous les pays visités par Léo et ses amis celui qui leur offrit le plus grand nombre d'églises et de couvents, les plus riches en images merveilleuses, les plus magnifiques en architecture ; nulle part ils ne virent autant de reliques. Londres

(1) Dugdale, dans son *Monasticon*, édition de 1717, page 8, dit que les dépouilles que Henry VIII fit enlever de la chapelle de Saint-Thomas, remplirent deux paniers que six ou huit hommes vigoureux purent à peine soulever, et que Henry fit remettre l'escarboucle sur une bague qu'il portait au pouce.

à elle seule renfermait vingt châsses d'or, enrichies de pierres précieuses; il en existait plus de quatre-vingts de semblable valeur dans les autres villes du royaume. Il eût fallu, dit Schassek, deux écrivains et deux semaines de travail assidu pour enregistrer les reliques qui se trouvaient à Londres; il mentionne particulièrement une ceinture de la Vierge, — toujours unique et également authentique;— un tibia de saint Georges, un crucifix de bois qui parlait à ses adorateurs,— *ut pro certo affirmatur;* — l'un des six vases qui, aux noces de Cana, renfermaient l'eau changée en vin, ne fut pas pour nos gens de Bohême le moins intéressant de tous les objets offerts à leur vénération. Dans ces temps où non-seulement les communications internationales, mais bien plus! celles entre gens d'un même pays étaient rares et difficiles, on comprend comment on a pu multiplier les objets offerts à la vénération des peuples, sans craindre de faire naître le doute et avec lui l'incrédulité. La publicité n'existait pas; on savait à peine ce qui se passait dans la ville la plus voisine; les points de comparaison, les rapprochements manquaient; on pouvait impunément reproduire une pieuse fraude qui réussissait en un autre lieu. Les curieux catalogues publiés par Dugdale en fournissent d'innombrables exemples. Cinq ans après la visite de Léo à Londres, en 1471, Caxton établissait sa première presse dans l'abbaye de Westminster. L'invention de l'imprimerie fut la ruine des spéculations fondées sur l'ignorance et la superstition.

Le baron de Rosmital n'aurait pu choisir un moment plus favorable pour visiter l'Angleterre. En 1466, il y avait trève entre la Rose rouge et la Rose blanche. Marguerite d'Anjou, vaincue à Hexham (1464), s'était réfugiée en France; son époux, Henry VI, prisonnier dans la Tour de Londres, passait ses jours à réciter son chapelet. Edouard IV paraissait être solidement assis sur le trône; sa jeune femme, Elisabeth Woodville, venait de donner naissance à cette fille qui, mariée à Henri VII, réunit ainsi dans sa descendance les droits des deux races de Lancastre et de York. Warwick, le faiseur de rois, n'avait pas encore, exaspéré par la reine, pris parti contre Edouard. Celui-ci, jeune, beau, — le portrait est tracé par Tetzel, — entouré des femmes les plus séduisantes, de la cour la plus brillante, enivré par la pros-

périté, s'abandonnait à toutes les voluptés d'une vie dont la fin très naturelle devait être une apoplexie foudroyante.

Tetzel a consigné dans son journal des détails de vie intérieure et de fêtes à la cour, qui montrent à quel point Edouard poussait l'amour de l'ostentation et des spectacles en public. Nos Bohémiens furent invités, au mois de mars, à accompagner la reine à l'église où elle se rendait en procession, à pied, du palais de Westminster. Une foule innombrable de prêtres, portant des reliques et des ornements sacrés, ouvrait la marche, suivie d'une troupe de choristes qui chantaient des hymnes et tenaient à la main des cierges allumés. Une longue file des dames les plus belles et les plus nobles de Londres et des environs était précédée de trompettes, de violons et de quarante-deux chanteurs du roi; puis venaient vingt-quatre hérauts et poursuivants d'armes, soixante comtes et chevaliers, les gardes de la reine, la reine de Beauté, sous un superbe dais porté par deux duchesses; sa mère la suivait, et derrière celle-ci marchaient soixante dames de la cour.

Après un *Te Deum* solennel, la procession rentra dans le même ordre à Westminster-Hall, où l'attendait un splendide festin, « incroyablement grand et luxueux, » dit le mémorialiste. L'ambassadeur bohémien fut servi de la table d'Edouard avec les mêmes cérémonies et les mêmes honneurs que le roi. Les hérauts reçurent de Sa Majesté une gratification de 400 jacobus d'or.

Le festin public terminé, Léo et sa suite furent conduits dans un superbe salon où devait dîner la reine. Elle était assise sur un trône d'or et seule à table; sa mère et les sœurs du roi se tenaient debout près d'elle, mais s'agenouillaient toutes les fois qu'elle leur adressait la parole; les princesses n'eurent la permission de s'asseoir qu'après que le premier plat eut été apporté. La reine était servie à genoux par des comtesses. Le dîner dura trois heures, et pendant ce temps pas un seul mot ne fut prononcé, — *nicht ein wort*, — pas la moindre musique, pas le moindre son, rien, absolument rien qui suppléât à l'absence de toute conversation. Après le dîner, il y eut bal dans le même salon ; les sœurs du roi et deux duchesses ouvrirent la danse par le menuet le plus solennel que Tetzel eût jamais vu, et peut-être

qui ait été exécuté depuis le fameux pas de la fille de Hérodias. Jamais non plus nos Bohémiens n'avaient vu de beautés si surabondamment belles, « *uberschwenklichen shonen jungfrauen.* » « Il y avait là, dit-il, huit duchesses, trente comtesses et je ne sais combien de filles de grande qualité. » Mais nous soupçonnons fort notre brave secrétaire, lorsqu'il énuméra ces beautés, d'avoir été dans la condition d'un homme qui voit plus que double. Le bal avait succédé au dîner, le concert succéda au bal ; les musiciens du roi chantèrent et jouèrent si admirablement, que, dans l'opinion de nos Bohémiens, — juges très compétents, — rien d'aussi beau n'aurait pu être entendu dans le monde entier. Admettant le fait, ce qu'il a de plus incroyable, c'est que tous ces musiciens étaient anglais.

Telle était la cour d'Angleterre en 1466, et nous croyons, en effet, que si Tetzel a été véridique, aucune autre à la même époque ne pourrait lui être comparée pour la splendeur. Deux comtes invitèrent successivement l'ambassade à de grands festins, et le baron Léo, en retour de leur politesse, leur donna une fête à la mode de Bohême qui parut fort étrange aux Anglais. Malheureusement pour les disciples de Brillat-Savarin, le menu de ces solennités gastronomiques n'est pas parvenu jusqu'à nous.

En résumé, nos Bohémiens ne reçurent nulle part, dans tous leurs voyages, un accueil aussi excellent qu'à Londres. Edouard en donna l'exemple. Dès leur arrivée, il les logea magnifiquement, défraya toutes leurs dépenses, envoya son héraut et un de ses conseillers au baron de Rosmital pour l'accompagner partout où il lui plairait d'aller, et le reçut gracieusement en lui offrant la main, honneur extraordinaire dans une cour où les plus puissants seigneurs n'approchaient le roi qu'en s'agenouillant et avec toutes les marques du respect le plus humble et le plus profond. Quelque temps après, Edouard conféra la chevalerie à plusieurs membres de l'ambassade, et il aurait accordé cet honneur à un plus grand nombre, si ceux à qui il l'offrit ne l'avaient décliné, effrayés qu'ils furent de la dépense du diplôme. Léo, Zehrovitz et autres, déjà chevaliers, reçurent l'ordre du roi ; lui-même en plaça les insignes autour de leur cou. On demandera peut-être ce qu'était cet ordre ou association du roi Edouard.

Tout ce que nous en savons, c'est que ce n'était pas l'ordre de la Jarretière, le nom du baron de Rosmital ne figurant pas sur la liste de ses membres. Mais c'était alors un usage assez général que chaque potentat, grand ou petit, eût sa *société* ou *confrérie*, peu importe le nom, qui lui était entièrement personnelle; en porter les insignes était un compliment flatteur, une faveur de cour. Edouard poussa la politesse jusqu'à donner à Léo une quantité de brevets signés en blanc, avec pouvoir de les distribuer à toutes les personnes qu'il en jugerait dignes. La croix de la Légion-d'Honneur n'a pas été plus prodiguée de nos jours.

Toute la légation s'était, en arrivant, logée dans une des principales auberges de la ville; on en était encore au débotté, quand « des vierges et des matrones » se présentèrent avec madame l'aubergiste et ses filles, pour donner aux étrangers le baiser de la bienvenue et leur offrir les petits cadeaux qui cimentent la bonne amitié. Schassek, qui approuve fort cette coutume, a soin d'expliquer qu'elle ne signifie en Angleterre rien de plus que l'usage, sur le continent, de se serrer la main entre amis. La coutume existait encore du temps d'Erasme, quarante ans plus tard, lorsqu'il écrivait de Londres: « *Sunt hic nymphæ divinis vultibus, blandæ, faciles. Est præterea mos nunquàm satis laudandus; sive quo venias omnium osculis exciperis — sive discedas aliquo, osculis dimitteris; redis, redduntur suavia; venitur ad te, propinantur suavia; disceditur ab te, dividuntur basia; occurritur alicubi, basiatur affatim*; *denique quocumque te moveas suaviorum plena sunt omnia.* » *Nous avons changé tout cela*, disent les Anglais. Il ne reste de vrai que la beauté des femmes; il y a quatre cents ans que leurs charmes ensorcelèrent les chevaliers bohémiens, de nos jours ils opéreraient encore de plus grands miracles.

Nos Bohémiens, baisés, caressés et choyés, comme ils l'enregistrent dans leur journal, étaient l'objet de la curiosité publique; ce qui excitait le plus l'étonnement, c'étaient la beauté et la longueur de leurs cheveux; les femmes s'y connaissent et, jalouses peut-être d'un avantage qu'elles peuvent considérer comme leur privilége exclusif, elles s'imaginèrent que ces chevelures étaient fausses et que les boucles étaient alongées par quelque agglutinatif « *bitumine adglutinatos.* » La foule remplissait la rue

pour entrevoir les Samson et les Absalon de Bohême. L'étonnement était réciproque, car nos gens s'émerveillaient à la vue des queues traînantes et de l'étrange costume des femmes.

Après quarante jours de fêtes, Léo prit congé du roi. Un chambellan fut chargé de l'accompagner jusqu'au port où il voulait s'embarquer. Le premier jour, on alla coucher au château de Windsor ; le lendemain, les chevaliers de la Jarretière donnèrent à dîner à l'ambassadeur et le prièrent d'écrire son nom sur leur album, — si le mot n'existait pas encore, la chose était depuis long-temps en pratique. — Léo, de sa plus belle écriture, s'inscrivit sur le livre, selon la mode bohémienne, ainsi :

IWYK-Z, ROZMITALA AZ BLATNIE.

Les chevaliers, qui lurent, après son départ, cette étrange inscription, lui envoyèrent une députation pour le prier de la leur épeler et d'en expliquer le sens. A Reading, on logea chez l'abbé dont la cuisine fut fort louée. A Salisbury, le duc de Clarence, frère d'Edouard IV, reçut l'ambassade et lui donna un dîner qui, selon l'usage, dura trois heures et se termina par un immense bol de punch à la malvoisie qui mit fin à la journée. Ce pauvre duc était prédestiné à perdre la vie, après avoir perdu la raison, par cette liqueur dont il régala nos Bohémiens, car c'est le même Clarence qui, douze ans plus tard, — 1478, — condamné à mort par son frère pour avoir voulu, sans son consentement, épouser la fille de Charles le Téméraire, choisit pour supplice d'être noyé dans un tonneau de malvoisie, — si toutefois cette histoire est authentique. — On était dans les fêtes de Pâques ; Léo et sa suite se rendirent à la cathédrale, l'un des beaux monuments d'architecture gothique en Angleterre ; ils admirèrent les sculptures qui décorent l'entrée, la hardiesse de la flèche ; mais, en pénétrant dans la nef au moment de la messe, ils furent surpris et inquiets de l'obscurité qui y régnait ; pas un cierge n'était allumé. C'était, leur dit-on, une punition infligée à la ville, pour avoir, à trois reprises, abandonné la foi chrétienne ; ce qui signifiait sans doute qu'en diverses circonstances les habitants de Salisbury s'étaient montrés mal disposés pour le pape. La crédulité et l'ignorance des che-

valiers de Bohême doivent avoir été grandes, à en juger par un fait que nos deux écrivains ont consigné chacun dans son journal, d'où il est permis de conclure qu'il eut à leurs yeux une certaine importance. « On nous servit à dîner, dit Schassek, des canards nés sur la mer et nourris d'air exclusivement. » Tetzel est moins laconique. « On nous apporta, dit-il, une grande rareté, un poisson, à ce qu'on affirme, bien qu'elle eût la forme d'un canard rôti, ayant ses ailes, ses pattes, son cou et ses plumes. A mon avis, c'était chair et non pas poisson. Mais on nous raconta que cette curieuse rareté naît dans la mer sous la forme d'un ver, qu'en grandissant elle prend la forme d'un oiseau, même qu'elle pond des œufs qui ne renferment que de l'air ; que cet animal vit toujours dans l'eau, jamais sur terre, *Darumb sol es ein Vish sein.* » Nos héros auraient-ils été l'objet d'une mystification? Les cuisiniers autrefois se piquaient, comme de nos jours, de produire ce qu'on appelait alors des *sotelties*, et ce que nous appelons, nous, des *surprises* ; sous la forme d'un jambon, on servait un fromage glacé; ces trompe-l'œil faisaient la joie et l'admiration des convives.

L'ambassade ayant digéré ses canards, se remit en route pour Poole où elle devait s'embarquer. Poole ne compte plus que cinq à six mille habitants; mais c'était, à cette époque, l'un des principaux ports sur la Manche. Il est curieux de connaître ce qu'était l'Angleterre il y a quatre cents ans, telle que la virent nos Bohémiens. « L'Angleterre — ce sont eux qui parlent — n'est pas grande; elle est étroite et longue, très peuplée; les châteaux, les villages, les bourgs et les villes y abondent : à tout prendre, c'est un petit jardin entouré par la mer. Le pays est accidenté par des collines, d'immenses bruyères, des taillis et des marais, et, quoique les forêts y soient nombreuses, les *sylvæ nigræ* sont en petit nombre. Chaque propriété, chaque prairie est entourée d'une haie, de sorte qu'il est impossible de marcher à travers le pays autrement que par les chemins frayés. Les voitures sont rares; tout le monde voyage à cheval et les marchandises sont transportées sur des bêtes de somme. L'Angleterre est riche en métaux, elle produit un peu d'argent et beaucoup de fer, de plomb et d'étain. La vie y est très chère, comparée à ce qu'elle coûte en Bohême. La boisson ordinaire du peuple

est le *alsepir*, — lisez : *ale et beer*. — Le vin vient de l'étranger. La laine fait la principale richesse du pays ; les brebis anglaises fournissent la plus belle qualité, on l'exporte avec un grand profit. » Ces étrangers expriment leur admiration de la beauté des parcs, de la grandeur et de la magnificence des arbres, du nombre des daims et des cerfs qui ornent ces ombrages, de la multitude de lièvres et de lapins, de gibiers de tous genres ; mais le sujet de leurs inépuisables éloges, c'est la beauté des femmes; ils y reviennent sans cesse. Quant aux pères, aux maris et aux hommes, en général, ils en parlent avec beaucoup moins d'admiration. « Les Anglais sont rusés et sans foi, ils complotent incessamment la ruine de l'étranger et il ne faut pas se fier à eux, même s'ils vous supplient à genoux. »

Pero Nino, qui brûla Poole soixante ans avant que nos Bohémiens y arrivassent, porte à peu près le même jugement, mais il le justifie par cette circonstance que « les Anglais, dit-il, mangent beaucoup de bœuf et n'ont peur de personne. » Le bœuf a donc joué un grand rôle dans les statistiques anciennes comme dans les modernes, pour apprécier les Anglais ; le baron Dupin et Nino sont d'accord, à cinq cents ans de distance, pour découvrir dans le bœuf le secret des forces de la *perfide Albion.*

L'ambassade s'embarqua donc à Poole. Elle n'était pas à la moitié de la traversée que deux croiseurs anglais, prenant le navire pour un bâtiment français, lui coururent sus, et, suivant l'habitude de ces temps, entamèrent la conversation à coups de lance. On parvint cependant à s'expliquer plus paisiblement. Léo exhiba les passeports d'Édouard et, à cette vue, les deux capitaines anglais se jetèrent à genoux, baisant humblement la signature du roi avec plus de respect que ne le ferait le dernier des Turcs recevant un firman du sultan. Ils offrirent d'escorter l'ambassade jusqu'au port en Espagne ; on refusa poliment, et chacun continua sa route. Nos ambassadeurs furent chassés par la tempête sur la côte de Jersey et, après beaucoup de souffrances et de misères, ils abordèrent enfin à Saint-Malo.

Les bornes de cet article ne nous permettent pas de nous arrêter long-temps en France. Quoique Léo arrivât de la cour d'Edouard IV, il fut reçu cordialement à Saumur par le duc

René, père de Marguerite d'Anjou, à qui Edouard venait de ravir son trône. Le *bon* René, qui peignait une perdrix quand on lui annonça qu'il avait perdu le royaume de Naples et acheva tranquillement son œuvre, était alors fort occupé à bâtir un palais. Schassek et Tetzel le représentent comme un beau vieillard plein de sérénité, vivant dans la société de sa femme, de charmantes demoiselles d'honneur et d'un nain, nommé Tybelin, dont le crâne n'était pas plus gros qu'une orange. De Saumur, Léo s'en alla, en suivant les bords de la Loire, à Candé, où Louis XI vivait en ce moment dans une grande retraite. L'ambassade reçut l'ordre de ne pas approcher de moins d'une lieue; mais Louis, s'étant convaincu que les seigneurs bohémiens n'étaient ni affiliés à la ligue du Bien-Public, ni des agents d'Edouard IV, les invita à le venir voir, et pendant neuf jours les garda près de lui, dans sa forteresse, leur prodiguant les honneurs plus qu'il ne fit jamais à aucun autre étranger. Il présenta Léo et sa suite à la reine, « jolie petite femme entourée de délicieuses filles d'honneur, » qui s'empressèrent d'embrasser monsieur l'ambassadeur en le baisant sur la bouche par ordre exprès du roi. Louis XI avait alors quarante-trois ans; Tetzel donne ainsi son signalement en style de passeport: « Taille moyenne, cheveux noirs, teint foncé, yeux couverts, nez long, os petits. » Son grand amusement était la chasse à l'affût des sangliers et des daims. Soixante gardes, armés de pied en cap, veillaient constamment, de jour et de nuit, autour de sa personne, et vingt mille hommes de cavalerie étaient cantonnés dans le voisinage. Quelque nombreux que fussent les infortunés qu'il tenait enfermés dans des cachots et des cages de fer, aucun n'était plus prisonnier que ce tyran, torturé par sa conscience et à qui ses terreurs servaient de geôliers.

En quittant Louis XI, la caravane se rendit à Blaye, en passant par Poitiers. Chemin faisant, ils admirèrent l'épée de Roland, cette épée d'un coup de laquelle il ouvrit une large brèche dans les Pyrénées, et dont il existe un duplicatum dans l'arsenal de Madrid. Les os de la sœur du paladin les étonnèrent beaucoup plus par leurs dimensions; ils mesuraient, au dire de Tetzel, vingt palmes, soit un peu plus de treize pieds. En cet endroit, le journal de nos voyageurs contient une anecdote qui

vient à l'appui de tant d'autres pour montrer le néant de la gloire parmi les hommes. A Blaye, nos Bohémiens entendirent pour la première fois parler d'une « certaine enchanteresse qui avait été conduite prisonnière à Londres, promenée dans les rues sur un cheval de bois et brûlée comme une sorcière. » C'était de Jeanne d'Arc dont il était question ; les faits matériels et principaux de sa triste histoire étaient étrangement dénaturés, et cependant trente-six ans à peine s'étaient écoulés depuis la mort de l'héroïne ! S'il faut en croire nos Bohémiens, Jeanne aurait annoncé son intention de tourner son glaive contre les Hussites lorsqu'elle aurait eu chassé les Anglais. Mais c'était à Blaye qu'ils entendirent ces récits, et Blaye était une des principales villes de la Guyenne, qui, depuis onze ans seulement, avait cessé d'être anglaise; les haines et les préjugés populaires survivaient au changement de gouvernement.

Il serait amusant de comparer les récits de nos Bohémiens en Espagne avec celui du curieux itinéraire « *Route tracée depuis le pays d'Angleterre jusqu'à Saint-Jacques de Galice* » (1) que le savant Purchas a conservé dans sa collection de pèlerinages (2), et qui doit être à peu près de la même époque que l'ambassade de Léo. Les uns et les autres constatent les souffrances de la route, « les mœurs païennes des populations si largement mêlées de Juifs et de Sarrasins, le détestable état des routes dont les cailloux déchirent les pieds des pèlerins ; » or, la plupart de ces choses se retrouvent aujourd'hui telles qu'elles étaient au XV[e] siècle. Il n'y a pas de contrée et point de peuple moins susceptibles de changements que ne le sont l'Espagne et les Espagnols. Tous les voyageurs contemporains ou prédécesseurs de Léo s'accordent avec le touriste du XIX[e] siècle dans la peinture de ces vastes étendues de terres incultes et sauvages, couvertes de cistes, de buis, de romarin, dont le parfum aromatique trop puissant enivre le voyageur qui traverse ces solitudes *(dehesas y despoblados)*, où bourdonnent des essaims d'abeilles sauvages, et que peuplent le vautour, la cigogne, les lézards, les sauterelles, les couleuvres et les scorpions. Tous

(1) *The way that is marked from the land of Engelond unto Sent-Jamez in Galiz.*
(2) *Purchas, his pilgrimages or relations of the world and religion*, 1613 et 1626.

parlent de ces torrents sans pont qu'il faut passer et retraverser jusqu'à dix-sept fois dans un jour ; des misérables hameaux, à de grandes distances les uns des autres ; de la frugalité des habitants, de leur patience à supporter les privations, les fatigues, la chaleur et le froid, mangeant peu et buvant encore moins. Tous se lamentent sur la misère et la saleté des hôtelleries où l'on ne trouve pas même les premières nécessités de la vie.

Nos gens supportèrent plus de misères et de fatigues qu'il n'en échut jamais à aucune horde, non de seigneurs de Bohême, mais de ces misérables *bohémiens*, rebut de toutes les nations, les parias de la chrétienté. Souvent la guerre, ou des troubles, ou la peste leur fermaient l'entrée des villes ou des villages ; il fallait bivouaquer sous l'abri d'un arbre, sans autre lit que le sol pour le cavalier comme pour le cheval ; faire rôtir sur deux bâtons, plantés en fourchette, quelque quartier de chèvre, quand on pouvait se procurer une chèvre, et cuire son pain dans les cendres d'un foyer alimenté seulement de fiente desséchée. Le jour aussi bien que la nuit, on veillait sous les armes, « car ni les hommes ni les choses n'étaient jamais en sûreté, au milieu d'un peuple cruel, orgueilleux, irascible, jaloux, soupçonneux et inhospitalier, — « *bos und mordish* » — ne se souciant pas plus de sa vie que de celle d'autrui, toujours prêt à insulter l'étranger en lui crachant à la figure et le poursuivant à coups de pierres. » Le climat ne valait guère mieux : à des chaleurs tropicales succédaient des froids sibériens. Nos pauvres pèlerins étaient ainsi accablés de privations, de chagrin et de maladie ; leurs chevaux succombaient à la fatigue, ou leur étaient dérobés, ou mouraient de faim.

Dans les grandes cités, les choses se passaient moins mal ; on avait plus de chances d'obtenir le nécessaire. Ce signe infaillible de la civilisation, une potence, était érigé dans toutes les villes sur la place principale, et l'office du bourreau n'était nulle part une sinécure. Point de plaintes sur les lenteurs de la justice ; aussitôt pris, aussitôt pendu, le voleur n'eût-il dérobé qu'une obole. Dans une bourgade dont le nom nous échappe, Tetzel vit des rebelles attachés à une colonne et portant sur la poitrine une petite cible, à laquelle tout passant avait le droit de tirer ; celui qui faisait un coup de blanc recevait six maravédis, le maladroit

qui manquait le but payait une couronne d'or, et les *joueurs* dépensaient ensuite dans un joyeux festin l'argent produit des enjeux. Ailleurs, Tetzel vit des condamnés attachés à une barre de fer, entre quatre bûchers, rôtir tout vifs et ne laisser pour trace de leur supplice que leurs os calcinés. Les prélats étaient turbulents et luxurieux ; les prêtres, ignorants, débauchés, trafiquaient du confessionnal. En un mot, le peuple était « si mêlé de Juifs et de Sarrazins qu'il valait encore moins qu'eux et était plus païen que chrétien. » La haute noblesse imitait dans ses vêtements, ses danses, ses plaisirs et ses demeures, les coutumes des Maures. L'Espagne, tout entière, était déchirée par des dissensions, des querelles de partis et de familles. Outre la lutte invétérée et héréditaire entre la croix et le croissant, la couronne de Castille était disputée à Henri IV par son frère Alonzo, en même temps que les Catalans révoltés suscitaient à leur roi Juan II un prétendant à la couronne.

L'ambassade, placée ainsi entre deux dangers, fut obligée de prendre de longs détours pour arriver à Compostelle. Peu s'en fallut que, dès le début, elle ne fût engagée dans une querelle mortelle avec des Basques, à l'occasion de péages dont la légation avait été exempte jusqu'alors et qu'elle fut contrainte de payer. A Medina de Pomar, Léo rendit visite au comte de Haro, surnommé le *Bon*, qui avait eu l'insigne honneur d'être choisi à la fois par Juan II et ses sujets rebelles, comme garant de leur sûreté mutuelle dans les conférences de Tordesillas en 1439.

A Burgos, nos chevaliers ne paraissent pas s'être souciés le moins du monde des souvenirs du Cid, si même ils connurent son existence ; mais ils parlent avec complaisance de la cathédrale, des images de la Vierge et de l'évêque, Juif converti, qui prétendait être allié par le sang à la Vierge et, à titre de parent, s'était fait baptiser du nom de Santa-Maria. Les nonnes du couvent de Las Huelgas donnèrent à danser aux Hussites et leur firent admirer un crucifix, dont les cheveux et les ongles croissaient comme dans la vie ; ce jour même, ce miraculeux crucifix avait guéri de la fièvre un enfant et en avait ressuscité un autre d'entre les morts. Ce fut à Burgos qu'ils virent pour la première fois un combat de taureaux. A la seconde représentation, le taureau tua deux hommes et en blessa huit. L'affaire était conduite

à peu près comme cela se fait encore de nos jours à Tarifa : le taureau était lancé dans les rues, poursuivi par les chiens, harcelé, exaspéré par des hommes à cheval qui le piquaient de leurs dards; on voit que cela ne ressemblait guère au pompeux spectacle des combats que Ferdinand le Catholique donna à la génération suivante.

De Burgos, on se rendit à Ségovie à travers mille difficultés, les dangers augmentant à mesure qu'on se rapprochait du théâtre de la guerre. Léo et sa suite furent successivement admis, seulement cinq personnes à la fois, dans l'Alcazar, où ils s'émerveillèrent à la vue de la longue galerie des statues d'or, — lisez : *dorées* — des rois d'Espagne, et de la magnificence des appartements du palais mauresque. Ils racontent en détail la légende qui attribue à Satan la construction, en une seule nuit, de l'aquéduc romain. A Olmédo, Léo fut reçu par Enriquès IV, accroupi sur un tapis suivant la mode des Maures dont il avait pris les coutumes et les vices. Comines, qui fut témoin deux ans plus tard de l'entrevue de ce monarque avec Louis XI, dans son récit, fait contraster la simplicité mesquine du roi de France avec la splendeur du souverain de Castille entouré de trois cents Maures de sa garde. Celui-ci ne se ruina pas en frais d'hospitalité pour recevoir Léo; il ne paya point les comptes d'auberge, n'offrit aucune fête et ne lui donna rien, si ce n'est les insignes de son ordre, avec cette excellente devise : « Ayez patience » et un passeport qu'Alonzo refusa de reconnaître. Ce rival d'Enriquès, outré de ce que la première visite de l'ambassadeur n'eût pas été pour lui, lui refusa la permission de passer sur son territoire.

Près de Cantalapiedra, l'ambassade, moitié curiosité, moitié dévotion, alla rendre visite à un vieil ermite, qui passait dans le pays pour avoir été roi dans de lointains pays, et qu'un Polonais à la suite de Léo reconnut immédiatement à une singularité de conformation, — il avait six orteils à un pied, — pour Wladislas Jagellon, roi de Pologne, qui passait alors et qui passe encore de nos jours pour avoir péri dans une grande bataille livrée aux Turcs en 1444, près de Warna. Il avait joint à la couronne de Pologne celle de Hongrie à l'exclusion du jeune duc d'Autriche, et, dans la crainte de ne pouvoir résister à tous ses ennemis, il avait conclu avec Amurat II une alliance que le pape l'avait forcé

de rompre aussitôt. Au moment de la bataille, le sultan prit une hostie et, l'élevant vers le ciel, il en appela au Dieu de vérité pour venger le parjure. Ladislas fut vaincu et disparut dans la bataille. Nos Bohémiens interrogèrent l'ermite, qui refusa de répondre et se borna à dire en se retirant qu'il était un misérable pécheur. Ce mystère reste donc inexpliqué. Mais de tous temps le peuple s'est refusé à croire à la mort de ces grands personnages historiques dont la fin prématurée change le sort des nations. Les Hussites attendaient le retour de Jean Huss cent ans après sa mort, et parmi eux beaucoup adoptèrent la croyance que, par une sorte de métempsycose, Luther et Huss étaient un seul et même individu. Dix ans après la visite que Léo faisait au prétendu Wladislas V, Charles le Téméraire périssait sous les murs de Nancy, et pendant de longues années les populations s'obstinèrent à croire à son prochain retour. Il en fut de même pour don Sébastien de Portugal, tué cent ans plus tard, en Afrique ; de Henry VI d'Angleterre, que quelques historiens font mourir paisiblement dans son lit, en Ecosse, bien des années après sa mort réelle à la Tour de Londres. Et combien de gens qui ont persisté à croire au retour de l'empereur Napoléon, après que la tombe de Ste-Hélène avait reçu sa dépouille !

En quittant Salamanque, la cavalcade prit par Ciudad-Rodrigo pour éviter les districts occupés par Alonzo. Le roi de Portugal, Alphonse V, reçut avec cordialité l'ambassaduer qui lui apportait des nouvelles de sa sœur Eléonore, femme de l'empereur. Le Portugal était dans son époque la plus florissante et la plus glorieuse ; il avait chassé les Maures de son territoire et ses soldats les poursuivaient jusque sur le sol d'Afrique ; ses premières découvertes maritimes lui avaient déjà valu la possession de la Guinée, — la Californie du moyen-âge ; — le commerce de la poudre d'or et la traite des noirs étaient en pleine activité. Alphonse l'*Africain* n'importait pas moins de cent mille nègres annuellement, et telles étaient les horreurs de la traversée, que quelquefois il en périssait, par voyage près de trois mille. Schassek et Tetzel donnent tous les deux d'amples détails sur cet affreux trafic, alors si nouveau et si étonnant pour l'Europe ; les abolitionistes ou les partisans de l'esclavage peuvent trouver dans ces récits bon nombre de points de comparaison entre l'origine et

la fin de cet abominable commerce. Alphonse, roi et commerçant, offrit à Léo toute espèce de services : « Les voyages, lui dit-il, épuisent la bourse, ruinent les chevaux et harassent le voyageur. » Léo n'accepta aucune offre d'argent, mais il exprima le désir d'avoir deux esclaves, et l'on se moqua de sa modestie, pareil bétail ne valant pas la peine d'être demandé. Aux deux nègres on ajouta deux singes et quelques chevaux barbes dignes d'être donnés par un roi.

Toute l'ambassade s'en alla à pieds nus de Pontevedra à Compostelle, accomplissant minutieusement toutes les pratiques au prix desquelles l'absolution complète de tous ses péchés est solennellement promise au pieux pèlerin. Quel que soit le jugement que l'on porte sur les pèlerinages au point de vue de la religion, il est juste de reconnaître les grands avantages que l'humanité en a retirés indirectement et sans que l'Eglise y ait en rien contribué volontairement. Le désir de faciliter l'accès des lieux consacrés et le grand nombre des pèlerins ont amené des améliorations qui ne se réalisèrent ailleurs que beaucoup plus tard: des ponts, des chemins tracés, des hôtelleries, des hôpitaux, une police pour protéger les voyageurs. L'itinéraire à Jérusalem « *Itinera Hierosolymæ* » était le *vade mecum* des Arnulph, des Benjamin de Tudèles, des Mandeville, et bientôt à travers les contes ridicules, les exagérations et les fables, la vérité commença à se faire jour.

A Padron, sur le seuil du sanctuaire de Compostelle, nos voyageurs contemplèrent avec respect la pierre sur laquelle saint Jacques vint de Jaffa en Espagne, et qui conserve avec la fidélité de la cire l'empreinte des formes de l'apôtre. L'énorme Zehrovitz faillit mourir étouffé en s'efforçant de pénétrer par l'étroite ouverture dans la caverne où saint Jacques se réfugia lorsqu'il fut poursuivi par les païens qui voulaient le lapider. Léo n'en fit pas même l'essai; mais il but, ainsi que tous ses compagnons, à la fontaine que l'apôtre fit jaillir du sol en le frappant de son bâton, un verre de ces eaux salées qui sont un infaillible fébrifuge dont l'influence dure toute une année.

Hélas! les pieux pèlerins, qui venaient du fond de la Bohême réchauffer leur foi au foyer de Compostelle, n'y devaient trouver ni paix, ni édification. Les bourgeois s'étaient insurgés contre le

clergé et tenaient l'archevêque assiégé dans sa cathédrale. Ces choses-là n'étaient pas rares à St-Jacques de Galice ; on avait vu autrefois le fondateur de l'abbaye enfermé dans les murs du couvent et finalement brûlé par les rebelles ; aussi l'abbaye était-elle, comme les monastères de la Palestine exposés aux attaques des infidèles, fortifiée et défendue par des tours crénelées. Quand Léo se présenta, les portes étaient fermées et une forte garnison, cavalerie et infanterie, remplissait l'intérieur. Les gens de l'ambassadeur ayant arraché à la mort, c'est-à-dire aux mains d'un chirurgien ignorant, le seul des quatre mille combattants qui eût été blessé, dans un *terrible* engagement, où, au dire des Espagnols, chacun avait fait des prodiges de valeur, un armistice d'un jour fut proposé, et l'archevêque, alléché par l'espoir de riches présents, l'accorda volontiers. Les Bohémiens en profitèrent et, après avoir été, dans une série d'étranges cérémonies, relevés de l'excommunication qu'ils avaient encourue pour s'être trouvés momentanément en société avec les insurgés, ils eurent la permission d'aller, sans armes et pieds nus, adorer les reliques et les images sacrées. Ils en revinrent lavés et purifiés de tous leurs péchés passés, présents et futurs.

Avant de reprendre la route de Prague et de Nuremberg, nos gens ayant la conscience confortablement en repos, résolurent d'aller voir le bout du monde, à savoir le cap Finistère, que Tetzel appelle *Finstern stern* (1), dénomination qui convient au lieu où, selon la légende, l'étoile d'Ève se perdit dans les sombres abîmes d'un océan sans fond. Si ces rudes habitants d'un pays si éloigné de la mer contemplèrent le solennel spectacle de cette immense étendue d'eau et de ciel au-delà de laquelle Dieu seul semblait habiter, avec les sentiments de crainte et d'émotion qui paraissent si naturels en ce lieu où le Créateur semble dire à l'homme : Tu n'iras pas plus loin ! c'est ce que le journal ne dit pas. Nos deux secrétaires sont peu romanesques, leur esprit est positif et ils ne se piquent pas d'être moralistes. Ils écoutaient volontiers les légendes de saints ; leur journal parle de cette montagne qui fut autrefois le navire sur lequel la Vierge et le Sauveur vinrent visiter ces contrées, et on

(1) Étoile sombre.

y trouve consignés des récits de faits moins extraordinaires, mais, au fond, plus authentiques, par exemple : dans des temps très anciens, trois galères montées par de jeunes matelots actifs et courageux, et sur chacune desquelles se trouvaient douze clercs pour enregistrer les observations, partirent sur l'ordre du roi de Portugal pour traverser ces mers sans rivages. Après trois ans d'absence, une seule galère revint, son équipage avait blanchi dans les épreuves et les souffrances ; jeunes gens au départ, ils revenaient vieillards ; mais ils rapportaient des récits sans fin d'îles toutes d'or et de cavernes où l'or était inépuisable. Ces légendes de marins étaient racontées à Léo, en face de l'Océan, vingt-cinq ans avant l'immortelle découverte de Christophe Colomb ; n'est-ce pas une preuve qu'avant l'entreprise de Christophe, il circulait des notions populaires sur l'existence de régions transatlantiques ?

Quand on s'arrête dans la cathédrale de Séville, devant le tombeau du fils de Colomb, et qu'on y remarque ces ornements qui représentent les légères caravelles qui portèrent Christophe vers le Nouveau-Monde, l'esprit est frappé par la comparaison entre les faibles moyens qui amenèrent à un si grand et si glorieux résultat, et les immenses navires qui, de nos jours, accomplissent en moins d'un mois l'aller et le retour entre les deux continents. Que le courage, — le cœur « trois fois entouré d'airain » — de l'illustre amiral grandit dans notre admiration ! Que sa confiance en sa vocation, sa foi en la Providence paraissent sublimes !

L'ambassade quitta le Portugal à Badajoz. A travers les plus grands dangers, elle atteignit Merida, habitée par des Maures, des Juifs, « des Gentils, qui professaient six croyances différentes. » Puis, par des contrées dépeuplées, elle arriva au couvent de Notre-Dame de Guadaloupe, où 150 moines et 50 frères lais dirigeaient les travaux de 600 pèlerins occupés à bâtir l'église pour le salut de leurs âmes et la gloire de la Vierge. Les revenus du couvent étaient plus grands que ceux « de deux potentats allemands. » Les sépulcres royaux et la fameuse image de la Vierge peinte par saint Luc sont respectueusement mentionnés dans le journal. Tetzel, comme d'habitude, loue fort l'excellente hospitalité des moines. Aujourd'hui, le couvent est converti en caserne.

Léo passa à Tolède, autrefois métropole des Goths. L'archevêque de Tolède faisait et défaisait les rois; son revenu était de mille couronnes par jour. On alla dans la cathédrale saluer la *Casulla* que la Vierge en personne apporta du ciel à saint Ildefonse, et l'on admira ce qui, à nos yeux, était plus précieux, le magnifique don de saint Louis, « une superbe bible en trois colonnes, écrite en lettres d'or, avec enluminures faites par les premiers peintres du monde. « La légation passa par Madrid, qui n'était qu'un village insignifiant, dans un district inculte, et, traversant les pays occupés par les Maures, elle arriva à Saragosse, capitale de l'Aragon, en proie à la guerre civile. Juan II, malgré ses inquiétudes, reçut Léo avec amitié, le décora de son ordre qu'il accepta et lui offrit de l'or qu'il refusa. Là, il eut à admirer une autre image miraculeuse de la Vierge, le Palladium, apportée par elle-même du Ciel à saint Jacques qui, quoiqu'il ne pût pas convertir une seule âme à Saragosse, n'y bâtit pas moins de ses propres mains une chapelle en l'honneur de Marie.

Le roi, qui connaissait bien le pays et ses habitants, s'efforça, mais en vain, de dissuader ses hôtes de se hasarder dans le *désert* d'Aragon, où ils seraient exposés aux attaques de ses sujets révoltés. Après bien des dangers et des souffrances incroyables, ils arrivèrent enfin à Barcelone. La ville était, à cette époque, entourée d'une ceinture de palmiers-dattiers qui n'existent plus ; peut-être serait-il tout aussi difficile d'y retrouver des planteurs semblables à celui-ci : « Pourquoi » lui demandait un de nos Hongrois, semez-vous la graine d'un arbre qui ne donnera pas de fruits avant cent ans ? — Eh quoi ! répondit-il, est-ce que je ne mange pas aujourd'hui les fruits des arbres plantés par mes ancêtres ! Ils songèrent à leur postérité, pourquoi ne songerais-je pas à la mienne ? » Barcelone déjà, comme elle l'est encore, était un foyer de séditions et de rébellions; en six ans, elle avait changé six fois de maîtres; en 1466, elle avait embrassé le parti de René d'Anjou contre Juan II. Le bon vieux duc était représenté par son fils, le duc de Calabre, qui fit accueil à Léo, en le prévenant, lui et sa suite, qu'il serait fort dangereux pour eux si les uns ou les autres s'aventuraient seuls dans les rues. Le passeport que Léo reçut à Barcelone et que Schassek reproduit en entier dans son journal, au lieu d'être en latin,

selon l'usage, est écrit dans la langue d'Oc et forme ainsi, avec l'allemand de nos deux écrivains, un point de comparaison assez intéressant pour juger les deux langues à cette époque reculée.

Nos pèlerins, las d'une vie errante, secouèrent de leurs sandales la poussière de l'Ibérie et rentrèrent en France par Perpignan ; ils se trouvèrent un jour à Avignon, « la ville sonnante, » où ils visitèrent le noble palais des papes, aujourd'hui changé en caserne, et le fameux pont de St-Benezet maintenant rompu. De Pétrarque et de Vaucluse, il n'est fait nulle mention. Puis ils passèrent les Alpes et vinrent à Milan, où la splendide hospitalité de Galéas Sforza leur fit oublier les misères de leur séjour en Espagne. De Milan, on alla à Venise ; le doge, Christoforo Mauro, envoya son chancelier à la rencontre de Léo, pour lui faire les honneurs de la reine de l'Adriatique. Nos voyageurs descendirent au « Fondaco dei Fedeschi, » hôtellerie alors, aujourd'hui maison d'une corporation, et que Titien, quelques années plus tard, devait embellir de ses premières peintures. Léo fut comblé de politesses, mais quand il voulut emprunter sur sa signature, chacun refusa. La signature du chevalier n'avait pas cours sur le change. En revanche, on lui montra le trésor de la république, l'arsenal, les reliques et les curiosités ; on poussa même les attentions jusqu'à l'admettre, lui et sa suite, à l'une des séances du conseil, où un Provéditeur fut élu au scrutin avec des boules dorées, opération que le secrétaire a enregistrée comme chose curieuse et pour lui toute nouvelle.

Léo quitta Venise le 16 décembre et vint joindre à Gratz l'empereur, qui l'accueillit avec plus de belles paroles que de services réels ; lui aussi, soit pauvreté, soit avarice, refusa d'avancer de l'argent sur un billet du baron de Rosmital, à bout de ses ressources. Aux environs de Vienne, à Neustadt, le baron logea chez l'impératrice et charma les chambellans et les dames d'honneur par la vue de ses nègres et de ses singes ; les seigneurs de sa suite chantèrent les *seguidillas*, dansèrent les fandangos, tant et si bien que l'impératrice, tout émue de ces souvenirs de sa patrie, en pleura d'attendrissement, et pria les chanteurs et les danseurs d'enseigner ces belles choses à son fils, le futur empereur Maximilien, alors âgé de huit ans. Le pauvre

baron avait si bien vidé sa bourse, que force lui fut, n'ayant point de crédit, de s'adresser à un juif qui lui prit pour douze cents florins un bracelet qui en valait douze mille.

Des difficultés politiques vinrent s'ajouter aux embarras d'argent. La Hongrie refusa de laisser passer l'ambassade sur aucune partie de son territoire. Mais enfin les voyageurs surmontèrent difficultés et embarras ; ils revirent leurs pénates, et jamais retour ne fut plus fêté. Léo ne pouvait paraître au public sans que les passants se le montrassent du doigt, en se disant les uns aux autres : « Le voilà ! C'est lui ! » Toute la population de Prague, précédée de trompettes et de tambours et ayant à sa tête l'archevêque Rockysana et son clergé, vint à la rencontre de nos pèlerins. Le roi Podiebrab les reçut avec honneur ; Léo fut créé grand-chambellan héréditaire. La reine, heureuse de revoir son frère, donna une fête magnifique où le vin coula en abondance. Les compagnons de ce long pèlerinage, chevaliers, écrivains, gens à la suite, reçurent leur dû et se séparèrent, la plupart d'entre eux pour ne jamais se revoir sur cette terre. Léo, baron de Rosmital, mourut le 23 octobre 1480 et dort de son dernier sommeil sous les voûtes de la vieille cathédrale de Prague. L'histoire ne nous apprend rien sur ce que devint le secrétaire Schassek ; son collègue Tetzel retourna à Nuremberg, en devint le burgmeister, et mourut en 1479, comblé d'honneurs civiques et d'embonpoint.

(*Quarterly Review.*)

Histoire contemporaine.



DERNIÈRES GUERRES DES ANGLAIS DANS L'INDE (1).

I.

Coup d'œil préliminaire sur les campagnes de l'Affghanistan et la conquête du Scinde.

Quand les invasions barbares, marchant sur l'Occident dans les premiers siècles de notre ère, se furent fondues parmi les peuples tributaires de l'Empire romain, en constituant aux abords de l'Europe centrale de vigoureuses nationalités, barrière infranchissable pour les nouveaux envahisseurs, le torrent de hordes conquérantes qui prenait sa source au nord de la Russie, se tourna vers l'Orient pour y chercher de plus faciles conquêtes. L'Inde et la Chine, habitées par des races molles et efféminées, devinrent à leur tour la proie des Barbares. Recrutant leurs armées chez les tribus montagnardes qui s'étendent de la Perse à l'Hindostan, ces descendants des Huns et des Vandales asservirent sans peine les nations de l'extrême Orient pour disparaître ensuite au milieu des vaincus, vaincus eux-mêmes par la vertu de cette civilisation supérieure qui, dans l'Occident, quelques siècles auparavant, avait opéré l'assimilation de leurs farouches ancêtres avec les peuples d'origine latine.

(1) Les matériaux de cet article ont été recueillis, en 1850, durant un assez long séjour dans l'Inde, lors du voyage autour du monde de la frégate *la Poursuivante*, à bord de laquelle l'auteur (M. Richild Grivel, lieutenant de vaisseau, fils de l'amiral de ce nom) était embarqué en qualité d'aide-de-camp de M. l'amiral Legoarant de Tromelin.

L'Affghanistan (1), région montagneuse située au N.-O. de l'Hindostan, a figuré de tout temps comme la véritable clé de la Péninsule indienne : c'est à travers ses redoutables défilés que l'histoire suit la trace des invasions successives de ces contrées, depuis le XIe siècle jusqu'à nos jours. De l'an 1000 à l'an 1739, Mahmoud-Ghiznevi, Mahomed-Ghauri, Tamerlan, Baber, Nadir-Shah et plusieurs autres conquérants prennent successivement cette route pour se répandre dans les plaines de l'Hindostan : les uns, chargés de dépouilles, regagnent l'Asie centrale; d'autres fondent sur les trônes de l'Inde des dynasties montagnardes destinées à subir à leur tour le joug de nouveaux vainqueurs.

Borné au S.-E. par l'Indus, du parallèle de 34° N. à celui de 32° 20', l'Affghanistan s'adosse aux chaînes imposantes de l'Himalaya, dont les sommets gigantesques atteignent parfois des hauteurs de 6,000 mètres au-dessus du niveau de la mer. Les limites occidentales de cette contrée difficile côtoyent l'État de Bokhara et la Perse; à l'Orient, d'énormes montagnes séparent les Affghans de la Tartarie chinoise; enfin, vers le Sud ils confinent au Scinde et au Béloutchistan, auxquels ils prétendent imposer hommage et tribut. Les provinces du nord de l'Affghanistan sont encore séparées de celles du sud par de nouveaux défilés situés à des hauteurs de 3 et 4,000 mètres. D'après le voyageur Elphinstone, ce pays renferme *un* million d'habitants et il rendait, au commencement de ce siècle, un revenu de *six* à *huit* millions de notre monnaie; Caboul et Candahar, ses deux cités principales, contiennent de 80 à 100,000 habitants; viennent ensuite les villes de Quettah, d'Istaliff, de Charekar, de Ghuznie et de Jellalabad, cette dernière située près des défilés qui communiquent avec l'Hindostan.

Caboul, la capitale, est située par 34° 30' de latitude Nord et 66° 11' de longitude Est (au méridien de Paris), au sein d'une belle vallée longue, étroite et renommée pour l'abondance de ses fruits, malgré son élévation de plus de 2,000 mètres au-dessus du niveau de la mer. La circonférence de cette

(1) Cette dénomination, adoptée par un grand nombre d'écrivains, désigne les territoires, si peu connus des Européens, qui s'étendent entre l'Hindostan et la Perse.

ville dépasse une lieue ; sa citadelle, le Balahissar, se dresse sur une colline abrupte d'où elle commande la cité par sa position dominante et la difficulté de ses approches. Caboul était naguère célèbre, dans l'Asie centrale, par ses bazars, considérés comme un chef-d'œuvre d'architecture asiatique : grand nombre de belles galeries couvertes faisaient l'admiration des voyageurs de caravane, jusqu'à leur destruction par les troupes anglaises dans la guerre de 1842.

Le royaume de Caboul, dont nous nous occuperons plus particulièrement, se forma lors du démembrement de l'empire de Nadir-Shah. A ce conquérant, assassiné en 1747, succéda Ahmed-Shah, fondateur de la dynastie des Dorannies, soldat brave, entreprenant, qui guerroya jusqu'à sa mort.

Son successeur, Timour-Shah, prince fainéant, incapable de maîtriser ses turbulents sujets, laisse à son tour le trône à un de ses fils cadets, Shah-Zemaün. Cette violation des lois de l'hérédité, fruit des intrigues d'une partie des chefs, amène une insurrection ouverte contre le nouveau souverain. Futteh-Khan, chef de la puissante tribu des Baruckzies, s'allie avec un des frères aînés de Shah-Zemaün et défait ce prince près de Candahar ; aveuglé par les ordres du farouche vainqueur, ce malheureux souverain est envoyé prisonnier à Caboul.

Shah-Soujah, l'un des frères puînés de Zemaün, continue alors la lutte contre Futteh-Khan et ses Baruckzies. Après une longue alternative de succès et de revers, le shah Soujah parvient à remonter sur le trône. Sept années de règne de ce prétendant le font connaître pour un prince faible et sans talents, dont l'autorité s'étend à peine sur la moitié de ses tribus. Renversé, en 1810, par son compétiteur Futteh-Khan, le shah Soujah est dès lors réduit à de vaines tentatives contre le chef des Baruckzies et son successeur Dost-Mohammed, qui règne à Caboul depuis 1826.

Ce rapide exposé de la situation moderne de l'Affghanistan va nous permettre de passer au récit des évènements récents qui amenèrent la politique anglaise à franchir les chaînes de l'Himalaya, puissante barrière que la nature semble avoir posée aux maîtres de l'Hindostan. Véritable Caucase de l'Inde britannique, l'Affghanistan devait offrir aux armées anglo-indiennes,

fatiguées d'une longue inaction, des adversaires bien différents des populations serviles de la Péninsule. Cette guerre de montagnes, compliquée d'un climat souvent rigoureux (1), allait entraîner le *premier temps d'arrêt*, on peut même dire le *premier échec sérieux* que les armes anglaises eussent éprouvées en Asie depuis la mort de Tippou-Saëb, à la fin du siècle dernier.

A partir de la mission d'Elphinstone, le premier voyageur anglais qui visita Caboul en 1805, jusqu'à Burnes en 1832, les révolutions intérieures de l'Affghanistan passèrent inaperçues du gouvernement de l'Inde. Vers cette époque, les délicieux récits de ce dernier voyageur, la brillante description qu'il faisait de cette contrée et de ses habitants commencèrent à fixer l'attention des hommes d'État de la Compagnie. D'autre part, les expéditions géographiques et commerciales que la Russie dirigeait, de temps en temps, vers l'Asie centrale, la relation du capitaine Mouraview, lors de son voyage à Khiva, en 1819, la mission de M. de Negri, conseiller d'État à la cour du czar (accueilli, en 1821, comme chargé d'affaires, par le khan de Bokhara), et la publication du colonel de Meyendorf (2) qui la suivit de près, éveillèrent les soupçons jaloux du gouvernement de Calcutta.

Dès que l'idée d'une invasion russe, par la mer Caspienne, l'Asie centrale et l'Affghanistan, se fut glissée dans les conseils des maîtres de l'Hindostan, toutes leurs préoccupations se tournèrent de ce côté ; les moindres démarches de la Russie, commentées en tout sens par la presse anglaise, devinrent un sujet

(1) L'hiver est des plus rudes dans l'Affghanistan. A Caboul, le thermomètre descend souvent au-dessous de zéro et on le voit s'y maintenir durant trois et quatre mois de l'année.

(2) M. de Meyendorf insiste sur les avantages immenses que trouverait la Russie à exercer la légitime influence que sa position géographique lui prescrit d'établir au sein de l'Asie centrale. Quant au capitaine Mouraview, sa pensée est encore plus claire, quand il dit : « Maîtres de Khiva, nous aurions vu beaucoup de petits » États venir se ranger sous notre dépendance. Au lieu d'une barrière élevée contre » notre commerce, la Khivie constituerait pour lui une sauvegarde puissante contre les attaques des tribus nomades, dispersées dans les steppes de l'Asie méridionale. Cette oasis, située au milieu d'un océan de sable, serait devenue le pivot » du commerce des caravanes dans l'Asie centrale et aurait ébranlé, jusqu'au centre de l'Inde, la puissance colossale des dominateurs de la mer. »

de continuelles alarmes pour l'empire anglo-indien, ainsi que le prouvera le récit suivant :

Le célèbre voyageur Burnes remplissait, en 1836, une mission commerciale sur les bords de l'Indus, quand le shah de Perse fit assiéger Hérat où un feudataire rebelle pillait les caravanes et vendait, comme esclaves, les voyageurs de toutes les nations. L'ambassadeur russe à Téhéran semblait avoir encouragé cette expédition à laquelle s'était opposé le résident anglais; il n'en fallut pas davantage pour jeter l'alarme dans l'Inde anglaise. Le shah de Perse fut accusé de vouloir prendre Hérat pour le compte de la Russie : cette place, devenue moscovite, devait livrer au czar les clefs des possessions britanniques. Bientôt cette clameur prit de telles proportions, que le *Foreign-Office* crut devoir demander des explications au comte de Nesselrode, l'ambassadeur russe ; il fallut les assurances les plus positives de ce diplomate pour persuader à la presse anglaise que les projets imputés au gouvernement de l'autocrate n'étaient, pour le moment, qu'une affaire de pure imagination.

Non contente d'agir par la voie diplomatique, la Compagnie, voulant intimider le shah de Perse, fit partir de Bombay une expédition qui alla s'emparer d'un port du golfe Persique. Encore quelques marches, quelques milliers d'hommes de renfort, et le gouvernement de l'Inde pouvait lui enlever aussi la capitale de son empire. Cet acte de vigueur décida de l'abandon du siége d'Hérat, et les Anglais reconnurent définitivement que la Perse, désormais à la merci de leurs troupes, ne pouvait constituer une menace sérieuse pour leurs possessions indiennes.

Mais déjà, sur la nouvelle du siége d'Hérat, Burnes venait de recevoir de son gouvernement les instructions les plus sévères; il devait poser une sorte de *casus belli* aux souverains de l'Asie centrale. Depuis long-temps, Dost-Mohammed, le maître de l'Affghanistan, se montrait impatient de reconquérir la province de Pechawer, enlevée à ses domaines par le vieux lion du Punjaub, l'astucieux Runjet-Singh. Le souverain affghan semblait d'ailleurs incertain du rôle qui pouvait lui convenir dans la tentative de la Perse sur Hérat; la présence d'un Cosaque à sa cour personnifiait les prétendues intrigues de la Russie et éveillait de nouvelles craintes chez les maîtres de l'Hindostan.

Cependant Burnes, qui vient de rencontrer Dost-Mohammed à Caboul, trouve ce chef disposé à céder aux exigences de la politique anglaise ; il offre à l'envoyé anglais de cesser toute relation avec la Perse et de renvoyer l'officier cosaque de sa cour. Malgré ces concessions, on lui défend d'en appeler aux armes contre Runjet-Singh ; on décline toute intervention officieuse entre lui et le souverain de Lahore ; bien plus, on lui intime de rompre avec tous ses alliés. En vain Burnes témoigne-t-il, dans sa correspondance, de la bonne foi du souverain de Caboul ; le gouvernement de l'Inde avait résolu de ne pas être content.

Dix ans de paix depuis la guerre des Birmans, une armée impatiente d'agir et désireuse de voir élargir ses cadres, un excédant de revenu de 37 à 38 millions de francs par an, donnaient toute latitude à la Compagnie pour procéder à de nouvelles conquêtes : la guerre fut dès lors résolue. En présence de cette détermination violente, quelle était donc la pensée du gouvernement de l'Inde ? Quel était donc le motif de cette persistance à poursuivre un chef montagnard, prêt à lui donner toutes les satisfactions que pût réclamer sa politique ombrageuse ?

Les maîtres de Calcutta, inquiets de l'approche lente, mais persévérante, de l'influence russe, convaincus de l'impossibilité d'y opposer une résistance efficace, songeaient à élever, sur leurs frontières, un État solide et compact qui, tout dévoué à la puissance anglaise, lui servît de boulevart. Les circonstances semblaient d'ailleurs favorables : sur les représentations de lord Palmerston, la Russie venait de rappeler ses postes avancés de l'Asie centrale ; son envoyé avait quitté la cour de Caboul ; elle-même avait conseillé au shah de Perse la levée du siége d'Hérat. Ainsi, la retraite presque volontaire de l'influence russe, du terrain neutre où se rencontraient les deux puissances, laissait le champ libre à la diplomatie anglaise pour préparer graduellement le régime de protection qu'elle voulait établir dans l'Affghanistan : les dominateurs de l'Inde échouèrent pour n'avoir pas su attendre.

Vingt ans de règne avaient déjà consolidé le pouvoir de Dost-Mohammed ; Burnes l'avait appelé un philosophe sur le trône ; mais c'était, à coup sûr, un chef intrépide, généreux, aimé de son peuple, qu'il devançait d'un siècle par son génie. Dost-Mo-

hammed, chassant ou soumettant ceux de ses frères qui gouvernaient les principautés voisines, eût pu fonder un gouvernement régulier au milieu de ses turbulents sujets, rétablir la tranquillité, rendre le commerce possible. La Compagnie, en secourant ce chef de quelque argent et de ses conseils, en lui prêtant des armes et quelques officiers expérimentés, en lui promettant la restitution de la province de Pechawer à la mort de Runjet-Singh, s'assurait un allié fidèle et puissant, qui eût gardé pour elle les portes de l'Hindostan. Oubliant cette fois la politique patiente et habile qui a fait sa grandeur, la Compagnie voulut implanter dans l'Affghanistan un monarque de son choix. La chute de Dost-Mohammed décidée dans les conseils de Calcutta, on alla chercher à Loudianah, sur le territoire britannique, le vieux shah Soujah, devenu depuis quelques années le pensionnaire du gouvernement de l'Inde. Soixante hivers, un exil somptueux, 100,000 fr. de secours annuels avaient notablement calmé l'ambition de ce vieux prétendant, quand on songea à ressusciter sa cause. Au lieu d'un monarque puissant et populaire, on allait asseoir sur le trône de Caboul un monarque inerte, jadis chassé par ses sujets comme indigne de rester à leur tête.

Une proclamation du gouverneur-général lord Auckland, à la date du 1er octobre 1837, annonça aux peuples de l'Inde la nouvelle politique du gouvernement de Calcutta : le traité de triple alliance, conclu à Lahore par le plénipotentiaire sir William Mac-Naghten, venait de réunir les forces de Runjet-Singh à celles de la Compagnie pour revendiquer les droits du shah Soujah dans l'Affghanistan. L'armée anglo-indienne reçut une augmentation immédiate de 1,300 hommes et vit arriver le même nombre de troupes auxiliaires sous le nom de contingents : la guerre n'était pas encore déclarée que 50,000 sabres ou baïonnettes avaient grossi ses rangs.

Cependant les troupes de la Compagnie n'ayant pu obtenir passage par les défilés de Khyber, qui conduisent du Punjaub à l'Affghanistan, durent exécuter un détour de plus de trois cents lieues pour aller chercher les passes de Bolan, dans le sud de cette formidable contrée. Sir Henry Fane, commandant en chef, entra lui-même en campagne en octobre 1838 et descendit la

ligne de l'Indus jusqu'à Sukkur. Les chefs féodaux du Scinde, craignant les conséquences du passage des troupes sur leurs terres, refusaient de leur procurer l'immense attirail de chariots et de bêtes de somme indispensable à la marche des armées anglo-indiennes qui, comme celles de Darius ou de Xerxès, traînent encore à leur suite une incroyable quantité de bagages, une foule de femmes et de non combattants : on résolut de les contraindre par la force. Un corps de troupes, expédié de Bombay et débarqué à Kuratchie, près de l'embouchure de l'Indus, s'avança à marches forcées sur leur capitale Hydérabad et contraignit les chefs du Scinde à la soumission. Réunie tout entière dans le haut du Scinde, l'armée franchit, presque sans combat, le défilé de Bolan, au commencement de 1839.

Le khan de Khèlat vit ravager ses possessions pour avoir refusé les secours promis aux Anglais. Par une coïncidence singulière, ce vieux chef prédit le sort de l'expédition avec une sagacité remarquable (1), dans les mêmes termes qu'employa un peu plus tard le duc de Wellington : « Vous prendrez le pays, » dit-il, « et vous ne le garderez pas! Vos armées peuvent s'a-
» vancer jusqu'à Caboul; mais comment communiquerez-
» vous avec elles quand les neiges de l'hiver auront fermé les
» défilés? Comment les rappellerez-vous dans l'Inde en cas de
» revers? »

Quettah et Candahar se sont rendus sans coup férir; un pétard a fait voler en éclats la porte de Ghuznie : la ville est emportée d'assaut. En vain Dost-Mohammed entre-t-il en campagne pour couvrir sa capitale; ses chefs et ses tribus, frappés du prestige et de la puissance de l'armée anglo-indienne, l'ont abandonné : il doit fuir dans les montagnes de Kholoum. Bientôt Caboul ouvre ses portes aux Européens et le shah Soujah est rétabli sur le trône. Cette campagne coûtait déjà au gouvernement de l'Inde l'énorme somme de 225 millions de francs (2). Pour conserver debout un fantôme de monarque, il fallait maintenir sur pied,

(1) Deux ans après, comme on le verra plus loin, la question fut résolue d une manière terrible; les ossements de 10,000 Anglo-Indiens blanchissent encore sur les neiges du défilé de Tezeen.

(2) Cette somme paraît extraordinaire au premier abord; mais qu'on se figure que le budget militaire de l'Inde s'est élevé jusqu'à 350 millions par an.

au-delà des défilés de l'Affghanistan, une armée de près de 25,000 hommes : ce ne fut pas tout.

Durant quatorze mois d'occupation, alors que les ministres anglais annonçaient au Parlement une pacification complète et représentaient l'Affghanistan comme aussi tranquille que l'Angleterre ou le pays de Galles, les troupes anglo-indiennes avaient à soutenir, contre les tribus rebelles, *trente-trois engagements*, dont treize combats malheureux; les cipayes de la Compagnie cédaient le terrain à ces populations fanatiques toutes les fois qu'ils n'avaient pas, au milieu d'eux, quelques compagnies de soldats européens pour soutenir le premier effort de l'ennemi. Si les Affghans redoutaient le feu de l'artillerie anglaise et les baïonnettes européennes, ils se rappelaient aussi leurs montagnes inaccessibles et leurs redoutables défilés. Étourdis de l'invasion subite d'une puissante armée disciplinée, ils demeurèrent tout un hiver dans la stupéfaction. L'année suivante, l'esprit d'indépendance se réveilla parmi eux; une série de mesures impolitiques (entre autres le refus de certains tributs jusque-là payés aux différents chefs par le gouvernement du shah Soujah) acheva de soulever ce peuple brave et barbare. Dès novembre 1841, une formidable insurrection éclate à Caboul et gagne bientôt le pays tout entier.

Le général sir Robert Sale, sorti de la capitale deux ou trois mois auparavant pour prévenir l'attaque de plusieurs tribus, est arrêté à tous les défilés par des essaims de montagnards fanatiques; sa brigade, forte de 2,500 hommes (dont un régiment d'infanterie anglaise), parvient à peine à s'ouvrir un passage au milieu des populations soulevées. Après de nombreux combats, le général Sale réussit à se renfermer dans les murs de Jellalabad, où il demeure bloqué par des forces qui l'empêchent de reprendre l'offensive, soit pour se replier sur l'Inde anglaise, soit pour marcher au secours du corps d'armée de Caboul.

Pendant ce temps, le résident anglais près du shah Soujah, le trop confiant sir William Mac-Naghten, périt traîtreusement, dans une entrevue près de la capitale, sous les coups d'un chef affghan, Mohammed-Akbar-Khan. La garnison de Ghuznie est forcée de capituler; celle de Caboul, forte de 6,000 hommes de

troupes régulières, est assiégée dans ses cantonnements par une légion de tribus soulevées. Il faut lire les pages émouvantes du *Journal d'un prisonnier sur les désastres de l'Affghanistan*, par le lieutenant Eyre, de l'artillerie du Bengale, pour se peindre fidèlement les terribles angoisses de cette garnison encombrée de femmes, d'enfants et de valets d'armée, coupée de ses communications et bloquée dans son camp durant tout l'hiver, commandée par un général dont la maladie avait affaibli les facultés, sans espoir de secours jusqu'à la saison prochaine. Enfin, sur les promesses trompeuses de quelques chefs de tribus, sur la foi d'une capitulation violée aussitôt que conclue, la garnison de Caboul, qui compte encore 5,000 hommes et un nombre triple de non combattants, opère sa retraite, en janvier 1842, sous les ordres du général Elphinstone.

Ici commence une histoire lamentable qui rappelle les scènes les plus terribles de la campagne de Russie. Dès le troisième jour de marche, les cipayes démoralisés, engourdis par le froid, laissent échapper leurs armes de leurs mains glacées. L'armée, toujours encombrée de bouches inutiles, de bagages et de non combattants, se voit forcée à chaque instant de s'étendre sur une longue *ligne de marche*, pour pénétrer dans les défilés tortueux des montagnes, au milieu d'une neige épaisse, sous le feu constant des longs fusils montagnards. L'artillerie et une poignée de braves Européens (la garnison de Caboul ne comptait qu'environ 1,200 officiers ou soldats anglais), supportant seuls les terribles combats qui se renouvellent à chaque barrière, les cipayes ne suivent plus que comme un troupeau, s'arrêtant çà et là pour se rendre à merci ou mourir sur le bord de la route. Enfin les derniers braves qui combattent encore avec l'énergie et l'opiniâtreté de la race anglo-saxonne, sont enveloppés et taillés en pièces dans le défilé de Tezeen. Les Affghans, rassasiés de meurtre et de vengeance, épargnent les femmes européennes et tous les prisonniers de marque dont ils espèrent tirer rançon. *Un seul officier*, soutenu par le courage du désespoir, favorisé par un bonheur incroyable, échappe au désastre et rejoint la garnison de Jellalabad.

Ainsi finit cette première campagne qui coûtait la vie à 18,000 sujets anglo-indiens et à 12,000 Affghans : plusieurs

milliers d'animaux de trait, une somme ronde de 400 millions (1) s'étaient encore engloutis dans cette désastreuse entreprise. L'Affghanistan avait su reconquérir son indépendance avec une rapidité inouïe; seul débris de l'armée d'occupation, la brigade Sale se maintenait encore, derrière les murs de boue de Jellalabad, par des sorties répétées, de vrais prodiges de valeur.

A la même époque, le gouvernement de l'Inde, d'abord atterré de la situation de son armée d'Affghanistan, fit avancer des troupes au secours de la brave garnison. En janvier 1842, le brigadier Wild, commandant une division de l'armée du Bengale, tente de forcer les défilés de Khyber qui barrent la route de Jellalabad. Mais là encore les troupes indigènes, privées d'auxiliaires européens, combattent mollement et sont repoussées; 600 cipayes restent sur le champ de bataille; les officiers européens couvrent presque seuls l'arrière-garde. L'échec du brigadier Wild, la nouvelle du sort fatal de leurs camarades de Caboul, achèvent d'enlever aux troupes indigènes toute envie d'aborder seules ces redoutables défilés et ces rudes Affghans, aux longs fusils d'une si grande portée, dont les balles venaient les chercher jusqu'au fond des ravins, à une distance où les armes ordinaires n'ont pas d'effet sérieux. Du 24 janvier au 6 avril 1842, les cipayes demeurent immobiles à Pechawer. L'arrivée d'un renfort de 8.000 hommes, dont trois régiments européens, ranime enfin les soldats hindous. Le major-général Pollock, après s'être approvisionné de vivres et d'animaux de trait, reprend l'offensive. Placés à l'avant-garde, les régiments européens, dont plusieurs compagnies éclairent aussi les flancs de l'armée, abordent résolument les défilés de Khyber; les montagnards, poursuivis jusque sur les crêtes par l'intrépide résolution des baïonnettes anglaises, livrent le passage presque sans résistance; la garnison de Jellalabad salue d'un long cri de joie le terme de son pénible blocus.

(1) Cette immense somme représentait la dépense de *trois* années d'occupation avec celles de la conquête et les pertes de bagages, de matériel et d'animaux de trait essuyées dans la retraite. Pour comprendre l'élévation de ce chiffre, il faut se figurer que les dépenses annuelles de l'armée de l'Inde se sont élevées parfois à plus de 300 millions de notre monnaie.

De concert avec le général Pollock, désormais établi à Jellalabad, le général Nott qui, durant ces évènements, avait réussi à se maintenir à Candahar, sur la frontière sud de l'Affghanistan, demande au gouvernement de Calcutta la permission de laver l'échec des armes anglaises par une nouvelle campagne. Pourtant le gouverneur-général, lord Ellenborough, hésite à poursuivre la guerre : cinq fois, durant les premiers mois de 1842, il réitère aux deux généraux l'ordre d'évacuer l'Affghanistan, sans même stipuler la délivrance des deux cents prisonniers demeurés aux mains des tribus. Cependant ces deux braves officiers, pénétrés de la nécessité de rétablir le prestige des troupes anglo-indiennes, parviennent à éluder les instructions du gouvernement et à conserver leurs postes sur la frontière. Enfin, en juillet 1842, les deux généraux obtiennent la permission de faire une pointe sur Caboul, avant que l'automne ne compromette leurs opérations au-delà des défilés.

Nott, de Candahar, Pollock, de Jellalabad, envahissent simultanément l'Affghanistan pour opérer leur jonction sous les murs de Caboul. Bien pourvus d'artillerie, de vivres et de bêtes de somme, les deux corps d'armée, qui comptent un bon nombre d'Européens, s'ouvrent facilement un passage jusqu'à la capitale. Dès que les prisonniers anglais leur eurent été rendus, les vainqueurs, voulant infliger aux Affghans une punition signalée, traitèrent Caboul en ville conquise. L'incendie des célèbres bazars, le pillage du mausolée de Mahmoud-Ghiznevi, la ruine du temple principal signalèrent la vengeance des troupes de la Compagnie. Dès le commencement de l'automne, les deux corps d'armée réunis revinrent dans la Péninsule par Jellalabad et le défilé de Khyber, se hâtant d'évacuer l'Affghanistan avant que les neiges de la saison eussent fermé, encore une fois, les redoutables défilés des montagnes. Une belle proclamation du gouverneur-général et des ovations multipliées accueillirent les troupes anglo-indiennes à leur retour dans l'Hindostan. « Mais, » dit un historien anglais, M. Buist, les réjouissances de Ferozepore, en décembre 1842, coûtèrent autant que la construction d'un chemin de fer de 100 milles, et Dost-Mohammed, » depuis deux ans prisonnier dans l'Inde, recouvra sa liberté et » remonta sur son trône. »

Ici finissent les relations des Anglais avec l'Affghanistan. Depuis cette époque, les journaux de l'Inde ont quelquefois annoncé que le souverain affghan, désireux de renouer avec ses anciens ennemis, allait recevoir une ambassade anglaise à Caboul. Rien n'est pourtant venu confirmer ces vagues rumeurs; au contraire, de récents évènements, parmi lesquels on peut citer les deux campagnes de Punjaub, semblent avoir élevé entre l'Inde anglaise et l'Affghanistan une barrière qu'on ne franchira pas sans doute de long-temps.

Après avoir été témoin de l'insuccès de la politique anglaise dans l'Affghanistan, nous allons la suivre sur un terrain limitrophe où elle devait rencontrer une résistance plus facile à vaincre. Le Scinde est borné au Nord par le Bahawulpore et l'Affghanistan; les territoires de Jey-Sulmere et de Marwar forment ses limites orientales; à l'Occident, il s'adosse aux montagnes du Béloutchistan; enfin il se termine au Sud par le pays de Cutch et l'Océan indien. Séparé des possessions britanniques par le grand désert Salé, le Scinde, sur une étendue de cent lieues en latitude et une largeur à peu près égale, de l'Est à l'Ouest, présente généralement un territoire aride, presque toujours privé de pluie; mais la zone exposée aux inondations périodiques de l'Indus, depuis Sukkur jusqu'à Kuratchie, se distingue au contraire par une grande fertilité. La population de cette contrée était sans doute hindoue à l'origine; mais, sans cesse renouvelée par les invasions des peuples guerriers de l'Asie centrale, elle est aujourd'hui aux neuf dixièmes mahométane. Il y a environ un siècle, le Scinde tomba au pouvoir d'une dynastie de chefs venant du Béloutchistan; un peu plus tard, une nouvelle invasion fit passer ce pays aux mains des Talpours, autre famille de la même nation. Vers cette époque, plusieurs chefs féodaux du nom d'*Amirs* se partageaient la souveraineté de cette contrée, sous la suprématie de l'un d'eux portant le titre de *Reis*. L'Amir de Khyrpore, capitale du Haut-Scinde, avait la jouissance héréditaire de cette dignité de concert avec le chef d'Hydérabad, capi-

tale du Bas-Scinde ; cependant ce dernier était soumis au souverain de Khyrpore.

Les chefs du Scinde, soit qu'ils fussent instruits de l'esprit envahisseur des Européens, soit qu'ils fussent animés de cet instinct de défiance particulier aux peuples d'origine musulmane, se montrèrent long-temps jaloux d'interdire aux étrangers l'entrée de leur territoire : le docteur Burnes, appelé dans le pays en qualité de médecin, fut le premier Anglais qui visita Hydérabad, en 1827. Désireux de mieux connaître cette contrée, le gouvernement de l'Inde expédia, par cette route, en 1830, le lieutenant Burnet, chargé d'une mission pour le souverain du Punjaub. Trois mois se passèrent en négociations avant que ce nouveau voyageur pût obtenir la permission de remonter le cours de l'Indus ; mais dès lors ses manières insinuantes, son habileté à vanter les profits du commerce, de la civilisation et de l'utilité d'un traité d'alliance avec l'Angleterre, lui gagnèrent la confiance des chefs, en dépit de leur défiance naturelle et de l'antique croyance que, si les Anglais venaient à connaître la beauté et la richesse du pays, c'en serait fait de son indépendance.

Un premier traité d'amitié fut conclu, en 1832, entre les Amirs et le gouvernement de l'Inde : ce traité renfermait la clause caractéristique qui suit : « Les deux parties contractantes » s'engagent, de génération en génération, à s'abstenir de toute convoitise sur leurs possessions réciproques. » La suite de cette histoire montrera comment le pacte fut observé.

Un peu plus tard, le gouvernement de l'Inde obtint de nouvelles concessions de l'Amir de Khyrpore, le premier et le plus constant de ses alliés : les hautes parties contractantes se garantissaient mutuellement l'intégrité de leurs territoires ; l'Amir, sous la réserve d'un droit de transit équitable, permettait aux marchandises anglaises de remonter l'Indus. Cette grande artère commerciale, depuis si long-temps convoitée par la Compagnie, allait ouvrir à ses nombreux bateaux à vapeur la route de l'Inde septentrionale et donner à sa politique une influence plus que jamais décisive. Une convention analogue fut aussi conclue avec Hydérabad, sous la promesse formelle que la Compagnie n'expédierait jamais ni troupes, ni munitions de guerre à travers le Scinde, et qu'elle n'y laisserait établir aucun sujet anglais. Quoi

qu'il en soit, les relations des Amirs avec le gouvernement de l'Inde demeurèrent jusqu'en 1835 celles d'une puissance amie, mais parfaitement indépendante. Vers cette époque, les menaces que leur adressait Runjet-Singh, en leur seule qualité de possesseurs d'un pays riche, mal défendu et rapproché de ses domaines, décidèrent les chefs du Scinde à accepter les offres de médiation des Anglais. — Au commencement de 1838, une nouvelle convention stipula l'admission d'un résident anglais à Hydérabad, sous prétexte de maintenir la paix entre les Amirs et le vieux lion du Punjaub.

En juin de la même année, lors du traité de triple alliance entre Runjet-Singh, le shah Soujah et la Compagnie, un article spécial de ce fameux protocole ressuscita une prétendue créance d'environ cinq millions de francs dont les Amirs auraient été redevables au shah Soujah, et les hautes parties contractantes s'engagèrent à en poursuivre le recouvrement. — Un mois après (juillet 1838), l'envoyé anglais communiqua aux Amirs une foudroyante dépêche de lord Auckland qui, après lui avoir annoncé la prochaine apparition du corps d'armée destiné à envahir la partie méridionale de l'Affghanistan, ajoutait péremptoirement : « Ledit résident informera les Amirs que, dans le but d'assurer » les opérations de cette armée, on devra occuper temporaire- » ment une grande partie de leur territoire. L'article du traité » de 1832, prohibant l'usage de l'Indus pour le transport des » munitions de guerre, devra naturellement demeurer suspendu. » On ajoutait à cette sommation que le gouvernement de l'Inde ne perdait pas de vue la créance de son auguste protégé et que le shah Soujah ne manquerait pas de leur réclamer ces arriérés de tribut, dès qu'il aurait été réintégré par l'armée anglo-indienne.

La demande du libre passage d'un corps d'armée à travers le Scinde, comme celle de l'usage de l'Indus pour ses steamers de guerre, violait formellement le traité qui sauvegardait encore l'indépendance des Amirs. En vain Mir-Rostum, le vieil ami des Anglais, offrit-il sa médiation et ses bons offices : non contents de leurs premières demandes, les maîtres de l'Hindostan exigèrent la livraison temporaire de la forteresse de Sukkur et du port de Kuratchie, sur l'Océan indien. Une chaîne de postes militaires échelonnés à travers le Scinde dut maintenir

les communications entre Kuratchie et les défilés de Bolan, durant toutes les opérations de l'armée dans l'Affghanistan; enfin l'on ne craignit pas de réclamer tous les secours des chefs du Scinde pour rétablir le shah Soujah sur le trône de Caboul. Cette manière si sommaire d'en agir avec ses alliés ne suffit pas encore au gouvernement de Calcutta : le résident anglais dut informer les Amirs que leurs puissants voisins étaient prêts à les écraser au moindre symptôme d'hostilité ou même d'alliance équivoque. En vain les chefs du Scinde essayèrent-ils quelques remontrances : il fallut céder à l'argument du plus fort. Persuadant les uns, effrayant les autres, une armée anglo-indienne expédiée de Bombay parut sous les murs d'Hydérabad et les contraignit à signer, sous ses baïonnettes, un nouveau traité plus humiliant encore que les précédents.

Cependant ce dernier traité, imposé par la force, fut religieusement observé par les Amirs qui laissèrent passer l'occasion de prendre sur les Anglo-Indiens une revanche éclatante. Pendant la première campagne d'Affghanistan et lors des revers qui la suivirent, les chefs du Scinde, loyaux observateurs de leur parole, ne montrèrent pas le plus léger symptôme d'hostilité. Pourtant un simple mouvement de leur part, sur les derrières de l'armée anglo-indienne, eût suffi pour couper ses communications, alors que cette armée disposait à peine de quelques milliers d'hommes pour maintenir ses rapports avec Bombay, à travers Candahar, Quettah et le Scinde.

Quand la seconde campagne d'Affghanistan se fut terminée par la rentrée des généraux Nott et Pollock dans l'Hindostan, de nouvelles exigences vinrent récompenser la fidélité des Amirs. Le gouvernement de l'Inde demandait cette fois de vastes concessions de terrain, l'adoption de ses monnaies et le droit de couper du bois pour le service de ses bateaux à vapeur, dans les forêts domaniales des Amirs, réservées depuis un temps immémorial pour la chasse de ces chefs féodaux du Scinde. Or, si l'on considère que le privilége de battre monnaie est regardé en Orient comme le premier droit du souverain, si l'on réfléchit que leurs forêts de chasse étaient pour les Amirs l'objet d'un culte pareil à celui dont les grands seigneurs des Iles-Britanniques entourent leurs parcs de l'Écosse, on comprendra toute la

dureté de ces conditions envers un peuple inoffensif dont on allait enchaîner l'antique indépendance. Enfin, sous l'influence du résident anglais, Mir-Rostum, le plus ancien des partisans de l'Angleterre, fut dépouillé de son titre de reis en faveur d'un certain Ali-Mourad, son rival détesté. Déjà une armée d'observation, commandée par le général sir Charles Napier, se disposait à envahir le Scinde. On savait les Amirs riches et on les supposait faibles : l'armée, alléchée par l'espoir des *parts de prise*, brûlait d'entrer en campagne.

En effet, au mois de janvier 1843, les troupes anglo-indiennes marchèrent sur la capitale du Scinde. Le traité d'occupation venait d'être signé, quand un corps de Belouchies se leva pour défendre ses chefs. Ces bandes de guerriers sauvages et pillards ne voulurent pas supporter les humiliations imposées à leurs princes : on prétend même que cette levée de boucliers eut lieu sans la participation directe des Amirs, trop convaincus de l'inutilité d'une résistance ouverte contre leurs puissants envahisseurs. Sir Charles Napier rencontra les milices indisciplinées du Scinde à Meanie, le 17 février 1843. Les Belouchies firent des prodiges de valeur et la bataille se maintint indécise tant que les cipayes furent seuls en ligne; mais quand l'artillerie anglaise eut tonné et qu'un bataillon européen (500 hommes du 22e régiment de la Reine) eut mis ses baïonnettes en jeu, les milices du Scinde furent culbutées et dispersées sans peine. Les victoires de Meanie et de Dubba éteignirent dans des flots de sang jusqu'aux derniers symptômes de la résistance. Les principaux Amirs furent amenés prisonniers dans l'Hindostan : le Scinde, réuni aux domaines de la Compagnie, devint une possession anglaise. Quant à l'armée victorieuse, forte de 6,000 combattants, elle reçut en partage 12,500,000 francs *de parts de prise*, et une somme de 1,750,000 francs récompensa les hauts services de son général, qui fut en outre élevé à de nouvelles dignités fort lucratives. Cette politique d'agression et cette acquisition onéreuse furent également répudiées par une grande partie de la presse anglo-indienne; mais ses avertissements passèrent inaperçus, ainsi qu'il arrive toujours quand l'Angleterre entend proclamer le triomphe de ses armes. Dès 1845, le général sir Charles Napier, l'un des plus fervents soutiens de la

politique d'agrandissement du gouvernement de l'Inde, prédit publiquement la prochaine conquête du Punjaub : cette prédiction, dit un historien anglais, ne fut pas sans influence sur le résultat ultérieur des deux guerres contre les Sikhs.

(Notre prochaine livraison contiendra le § Ier : *Histoire de la conquête et de l'annexation du Punjaub.*)

Romans.

LES DEUX FAMILLES

OU

LA MAISON DES SEPT-PIGNONS.

CHAPITRE XI.

La Fenêtre cintrée.

Telle était l'inertie habituelle de Clifford, qu'il eût volontiers passé toutes ses journées, pendant l'été du moins, de la manière que nous venons de décrire. Phœbé, pourtant, croyait devoir varier la scène et lui conseillait quelquefois de regarder par la croisée le spectacle plus animé de la rue. Pour cela ils gravissaient ensemble l'escalier jusqu'au second étage de la maison. A l'extrémité du palier se trouvait une fenêtre cintrée d'une dimension extraordinaire, ombragée par deux rideaux; cette fenêtre s'ouvrait au-dessus du porche, surmonté lui-même d'un balcon dont la balustrade en ruines avait été enlevée. Clifford pouvait observer de là, tout à son aise, le mouvement et la vie du monde tels qu'ils se manifestent dans les rues d'une ville peu populeuse.

Le courant n'était pas bien rapide, ni l'agitation bien grande. Il y avait pourtant assez d'incidents divers pour tenir l'attention éveillée. Beaucoup de choses familières à un enfant semblaient tout-à-fait étranges à ce pauvre Clifford. Il ne voyait jamais passer sans une vive émotion un omnibus déposant çà et là un voyageur et en recueillant un autre. Les cabriolets, récente importation de la vieille Europe, ne lui paraissaient pas moins singuliers que les omnibus; mais les cabriolets et les om-

(1) Voir la livraison d'avril.

nibus n'avaient pas plus tôt disparu dans les flots de la poussière soulevée par leurs chevaux et leurs roues, qu'il n'en gardait pas la moindre souvenance. Il en était de même de la voiture munie d'un arrosoir qui, durant les heures brûlantes de l'été, abattait la poussière. Il en était de même du chemin de fer voisin. Clifford pouvait entendre hennir la locomotive, et, en se penchant un peu, il voyait les trains passer comme l'éclair; mais c'était toujours avec le même effroi, la même répulsion; il n'était pas moins ému ni moins surpris la centième fois que la première.

Il n'est pas de plus triste symptôme de la décadence intellectuelle que cette perte où cette suspension de la faculté de se familiariser avec les objets nouveaux. Quand cette calamité nous atteint, nous ne sommes plus que des spectres vivants.

Clifford était naturellement devenu le plus opiniâtre des *conservateurs*. Tout ce qui le ramenait aux jours de son enfance avait pour lui un charme instinctif. Il aimait à entendre crier l'essieu et gémir les roues des charrettes villageoises. Il revoyait avec plaisir la charrette du boucher, couverte d'une grande toile blanche; la charrette du marchand de poissons, annoncée par son cornet bruyant; la charrette du petit cultivateur de plantes potagères, dont le patient cheval s'arrêtait presque à chaque porte, tandis que le conducteur faisait son commerce de navets, de carottes, de potirons, de haricots, de pois verts et de pommes de terre. La charrette du boulanger avec la musique criarde de ses clochettes, intéressait aussi Clifford, parce que ces clochettes ne tintaient ni plus ni moins faux dans son souvenir. Un jour, dans l'après-midi, un remouleur s'arrêta et fit tourner sa roue sous l'orme des Actons, juste en face de la fenêtre cintrée. De tous côtés accouraient les enfants du voisinage avec les ciseaux de leurs mères, les rasoirs de leurs pères ou le grand couperet de la cuisine. Le sifflement aigu produit par le contact de l'acier et du grès de la meule, dont le pied du remouleur accélérait sans cesse la rotation, ce sifflement strident, comme un cri de l'enfer, agaçait l'oreille de Clifford, mais il faisait aussi vibrer la corde la plus secrète de son âme; il l'arrachait à sa torpeur morale; il le faisait revivre dans le passé. Enfant, il avait entendu ce même sifflement de l'acier sur la roue.

Quelquefois un de ces jeunes musiciens de la Savoie nomade,

dont l'apparition dans nos rues est de date toute moderne, faisait une halte avec son orgue sous le vaste et frais ombrage de l'orme. Avec son habituelle rapidité de coup d'œil, il apercevait les deux figures placées à la fenêtre et, ouvrant son instrument, il en jetait au vent les populaires mélodies. Un singe couvert d'un tartan écossais était d'ordinaire grimpé sur l'épaule du virtuose ambulant et, pour compléter l'attrait du spectacle-concert qu'il offrait au public, il avait dans le compartiment supérieur de son instrument tout un monde de petites figures en bois que la musique appelait à la vie; on y voyait des personnages de tous les rangs et de toutes les professions ou peu s'en faut: le cordonnier, le forgeron, le soldat, la dame avec son éventail, l'ivrogne avec sa bouteille, la laitière avec sa vache. L'intelligent ouvrier qui avait fabriqué cet orgue à figures mobiles, s'était visiblement inspiré de Fourrier. Il avait réalisé tout d'un coup la plus complète harmonie sociale. La vie, dans ce phalanstère portatif, était une véritable contredanse. Il suffisait d'un tour de manivelle pour animer tous ces petits êtres. Le cordonnier tirait l'alène, le forgeron battait son fer, le soldat brandissait son sabre, la dame s'éventait, le joyeux buveur vidait sa bouteille, le savant ouvrait son livre, la laitière trayait sa vache, un avare comptait son or et, dans un coin de la scène, toujours mu par le même ressort musical, un amoureux saluait sa fiancée. On aurait pu croire aussi qu'un philosophe cynique, dans son humeur amère et railleuse, avait voulu prouver par cette pantomime tout autre chose que la perfectibilité humaine et la future harmonie sociale, à savoir la radicale stérilité de nos efforts, qui aboutissent au même néant, quelle que soit notre vocation en ce monde, où nous ressemblons à ces pygmées dansant tous sur le même air la même danse... véritable danse macabre; car, dès que la musique s'arrêtait, tous les personnages semblaient pétrifiés, et passaient de la plus folâtre existence à la torpeur de la mort. Aucun d'eux n'était plus avancé qu'en commençant, pas même l'amoureux à qui sa belle avait laissé prendre la liberté de l'embrasser devant tous les curieux de la ville.

Le singe, dans l'intervalle, déroulant sa queue sous son manteau de tartan, avait pris place aux pieds du Savoyard. Il tournait son abominable petite figure ridée vers tous les passants, vers

le cercle d'enfants qui se forma bientôt devant l'orgue, vers la boutique d'Hepzibah et vers la fenêtre cintrée où Clifford et Phœbé ne pouvaient échapper à son malicieux regard. A chaque instant il ôtait sa toque pour saluer la compagnie ou tendait la petite paume noire de sa main à l'obole de l'avare public. L'expression basse et servile de sa physionomie si étrangement semblable à celle de l'homme, le regard d'avide convoitise et de rapace fourberie qui lui était commun avec les harpagons de la race humaine, son énorme queue, diabolique appendice qu'il eût voulu en vain dissimuler, tout faisait de ce singe une image du dieu Mammon, symbolisant l'amour du lucre dans sa forme la plus grossière. Bien qu'il fît d'ordinaire de maigres recettes et qu'il jeûnât souvent, rien n'eût pu assouvir sa gourmandise ni sa cupidité. Phœbé lui jeta une poignée de sous qu'il ramassa avec joie et qu'il donna à garder à son maître, pour pouvoir tendre de nouveau sa main vide.

Plus d'un habitant de la Nouvelle-Angleterre ou de toute autre province des États-Unis, passant par là, jetait sur ce singe un regard de pitié et de dégoût, sans imaginer jusqu'à quel degré il avait devant lui une copie exacte de lui-même au physique et au moral.

Clifford écoutait la musique avec un plaisir enfantin, et souriait au petit monde qu'elle mettait en mouvement. Mais ses yeux venant à s'arrêter sur ce gnome à longue queue, la laideur de cette odieuse caricature de l'espèce humaine, lui causa une telle répulsion qu'il se mit à pleurer, faiblesse ordinaire aux hommes dont l'organisation trop délicate est dépourvue de la mordante puissance de l'ironie, quand la vie se présente à eux sous son pire aspect.

Quelquefois la rue d'Acton était animée par des spectacles plus imposants et qui attiraient la multitude. Malgré sa répugnance instinctive pour tout contact individuel avec le monde, Clifford n'en était pas moins saisi d'une énergique attraction, lorsque le tumultueux courant de la vie humaine se faisait entendre à lui. Un jour, une procession politique, avec des centaines de bannières flottantes et un bruyant accompagnement de tambours, de fifres, de clairons, de cymbales, à faire trembler les vitres, parcourut la ville et vint réveiller les tranquilles

échos de la Maison des Sept-Pignons. Comme spectacle, rien n'est moins pittoresque qu'un cortége de ce genre encaissé dans des rues étroites. Le spectateur n'y voit qu'un jeu de grands enfants, quand il peut distinguer la badauderie et le sot amour-propre stéréotypés sur les visages, la sueur ruisselant sur les fronts, la poussière dont les habits noirs sont tout saupoudrés, la coupe même des gilets et des pantalons. Pour devenir majestueux, un tel cortége doit être vu d'un point élevé, se déroulant au milieu d'une vaste plaine ou sur une immense place. Alors, par l'effet de la distance, toutes les mesquines personnalités se fondent en un grand tout, en une vaste masse animée d'un esprit homogène. Mais, d'un autré côté, si une personne trop impressionnable, et par cela même inaccessible au scepticisme, se tenant pour ainsi dire sur le bord du courant d'une de ces processions sans fin, n'en discerne pas les atômes, si elle la contemple, au contraire, dans sa puissante agrégation, comme un grand fleuve de vie, impétueux et irrésistible en sa marche, plein de mystérieuses profondeurs et dont les abîmes appellent les abîmes, pour employer la métaphore biblique, alors la proximité même des spectateurs ajoute à l'effet du tableau qui le fascine et l'entraîne dans les vagues bouillonnantes de cet océan humain.

Il en fut ainsi pour Clifford; un frisson le saisit; il pâlit; il jeta un regard mêlé d'enthousiasme et d'angoisse sur Phœbé et sur Hepzibah, qui étaient avec lui à la croisée. Elles ne comprenaient rien aux émotions qui l'agitaient et elles le croyaient seulement ému jusqu'à la souffrance par ce tumulte inaccoutumé. A la fin, il se dressa de toute sa hauteur, mit son pied chancelant sur l'appui de la croisée et faillit s'élancer sur le balcon dégarni de sa balustrade. Tout le cortége put voir cette grande figure à l'œil égaré, dont les longs cheveux blancs flottaient au vent comme les bannières. Cet être, si long-temps retranché de la race humaine, se sentait encore homme par l'invincible instinct qui le possédait. S'il eût atteint le balcon, il se serait sans doute jeté dans la rue, soit par cette aveugle terreur qui pousse quelquefois sa victime dans le gouffre qu'elle veut fuir, soit par la puissance magnétique qui nous attire vers le centre commun de l'humanité, c'est ce qu'il est assez difficile de décider. Les deux impulsions opéraient peut-être à la fois.

Mais ses deux compagnes, épouvantées de ses gestes, qui étaient ceux d'un homme entraîné malgré lui, le saisirent par ses vêtements et le ramenèrent en arrière. Hepzibah poussait de grandes lamentations. Phœbé, à qui tout acte de folie causait une invincible horreur, fondait en larmes et sanglotait.

« — Clifford ! Clifford ! êtes-vous donc fou ? » s'écriait Hepzibah.

« — Je ne sais ce que je suis ni ce que je fais ! » répondit Clifford avec un profond soupir et comme un homme hors d'haleine. « Ne craignez rien, c'est fini maintenant! mais si vous ne m'aviez retenu, si je m'étais précipité et si j'avais survécu, il me semble que je serais transformé en un autre homme. »

Peut-être qu'en un sens Clifford n'avait pas tout-à-fait tort. Il avait besoin d'une secousse, d'un choc violent pour se régénérer. — Peut-être ne désirait-il instinctivement que le remède final... la mort.

Ce désir de renouer la chaîne brisée de la fraternité humaine se manifestait quelquefois sous une forme plus douce et plus rationnelle. Un jour, entre autres, il fut embelli par le sentiment religieux, sentiment plus profond encore dans le cœur humain. C'était par une matinée de dimanche, une de ces calmes matinées dont l'atmosphère semble bénie, le ciel souriant à la terre. Les cloches des diverses églises, sur des tons variés, mais en parfaite harmonie, s'appelaient et se répondaient l'une à l'autre : « C'est aujourd'hui dimanche ! oui, dimanche ! » Et dans toute la cité se répandait la bonne nouvelle.

Clifford, assis à la croisée avec Hepzibah, regardait les voisins passer dans la rue. Tous, si matériel que fût leur extérieur les autres jours, semblaient transfigurés ce jour-là par une divine influence, si bien que leurs vêtements mêmes, l'habit du vieillard brossé pour la millième fois, comme le premier surtout et les premières culottes de l'enfant, à grand'peine achevés la veille au soir par l'aiguille de sa mère, semblaient des vêtements de grand gala. Du porche de la Maison des Sept-Pignons sortit aussi Phœbé qui, jetant un regard et un sourire d'adieu et de tendresse aux deux figures assises à la croisée, déploya son petit éventail vert. Il y avait dans son aspect quelque chose de

familier et d'imposant tout à la fois. La joie et la sainteté du dimanche rayonnaient en elle. Légère et fraîche, rien de ce qu'elle portait, ni sa robe, ni son petit chapeau de paille, ni son col rabattu, ni ses bas blancs comme la neige n'avaient été déjà mis, ou ils n'en semblaient que plus frais, plus parfumés d'une senteur de rose.

« — Hepzibah, » demanda Clifford après avoir suivi Phœbé des yeux jusqu'au coin de la rue, « n'allez-vous jamais à l'église ?

» — Hélas! non, Clifford, » répondit-elle ; « il y a bien des années, bien des années que je n'y suis allée.

« — Il me semble, » ajouta Clifford, « que si j'entrais dans une église où tant de personnes prieraient autour de moi, je pourrais prier aussi. »

Hepzibah regarda Clifford et vit ses yeux mouillés de larmes. Une telle émotion ne pouvait manquer d'être communicative. Il lui tardait de prendre son frère par la main, de s'agenouiller avec lui sous la voûte consacrée, et de se reconcilier à la fois avec Dieu et avec les hommes; car le frère et la sœur avaient si long-temps vécu séquestrés du monde qu'ils avaient aussi négligé un peu les devoirs du culte dû au créateur.

« — Cher frère, » lui dit-elle avec un soudain enthousiasme, « allons, allons vite; mais nous n'avons de place marquée dans aucune église. Tous les bancs sont loués. N'importe, nous nous tiendrons debout ou nous nous agenouillerons sur les dalles. »

Sans plus tarder, Hepzibah et son frère revêtirent leurs plus beaux habits, des habits si vieux, si hors de mode, depuis si long-temps enfouis dans des coffres, qu'une odeur d'humidité et de moisissure les imprégnait comme s'ils étaient exhumés de la tombe. Eux-mêmes, ils ressemblaient à deux grands spectres. Ils ouvrirent la porte et franchirent le seuil; mais, quoiqu'ils fussent seuls dans la rue, il leur sembla à tous les deux que le monde entier avait l'œil ouvert sur eux, ou plutôt les cent yeux d'Argus, railleurs et terribles. Ils levèrent la tête vers le ciel, mais leur père et celui de tous les hommes ne fit pas un miracle pour se manifester à eux et leur donner le courage. L'air chaud de la rue, loin d'accélérer la circulation de leur sang, sembla l'arrêter, le frisson les prit et ils n'osèrent faire un pas de plus.

« — C'est impossible, Hepzibah! il est trop tard! » dit Clifford avec une profonde tristesse. « Nous sommes pour jamais retranchés du monde, condamnés à hanter comme des spectres cette maison maudite. Pourquoi faire peur aux petits enfants? »

Cette dernière idée effrayait d'autant plus Clifford, qu'il se sentait plus de rapprochement avec les enfants. Quand il les voyait de loin, les jours de la semaine, jouer au cerceau ou à la balle, il eût voulu pouvoir se mêler à leurs jeux. Un jour, il lui prit une étrange fantaisie; ce fut de souffler des bulles de savon et de s'installer pour cela à la grande croisée. Phœbé résistait d'abord à ce désir, mais Hepzibah lui dit que c'était leur passe-temps favori à tous les deux, dans leur enfance. Le voilà donc installé près du vieux balcon, un tuyau de pipe à la bouche, gonflant et laissant tomber dans la rue des bulles diaprées des plus brillantes couleurs. Quelques enfants couraient après ces bulles, les uns pour les faire remonter en l'air en soufflant dessous, les autres pour les faire crever plus vite en soufflant dessus. Quelques passants d'un âge plus grave regardaient le pauvre vieillard et, prenant pitié de ses cheveux blancs, se contentaient de hocher la tête; d'autres, moins humains, haussaient les épaules.

A la fin, parut un majestueux personnage marchant à pas comptés, si bien comptés qu'une bulle de savon non moins majestueuse, descendant lentement de son côté, vint se poser sur son nez et faillit éclater dans ses yeux. Il leva la tête et lança vers la fenêtre cintrée un regard perçant, un regard de colère, auquel succéda presque instantanément un regard d'une fausse bonhomie.

« — Ce cher cousin Clifford, » s'écria le juge Acton, car c'était lui, « s'amuse à souffler des bulles de savon. Décidément nous tombons en enfance. »

Dans le ton de ces paroles, il y avait autant de douceur que de sarcasme. Quand elles parvinrent aux oreilles de Clifford, il sembla frappé de stupeur. A part les causes spéciales qu'il pouvait avoir pour redouter le juge, il éprouvait pour lui l'horreur naturelle et instinctive de toute nature faible et délicate en présence de la force matérielle, qu'elle ne comprend pas. Il n'y a point, dans le cercle des relations de famille, de cauchemar

comparable à ce qu'on appelle un homme d'une volonté forte. C'est ce que nous montre l'expérience de tous les jours.

CHAPITRE XII.

L'artiste en daguerréotypes.

Malgré le calme de sa vie journalière depuis qu'il habitait la Maison des Sept-Pignons, Clifford se fatiguait vite; il sentait le besoin de se lever tard et de se coucher de bonne heure. Il était le plus souvent encore au lit, lorsque les rayons du soleil couchant pénétraient à travers les rideaux de sa chambre. Alors Phœbé s'appartenait tout entière.

Ces heures de liberté étaient essentielles à la jeune fille, quelque peu susceptible qu'elle fût des influences morbides. La vieille maison tombait de vétusté. L'air qu'on y respirait ne dilatait plus la poitrine. Hepzibah, malgré ses grandes qualités, était devenue une sorte de monomane, à force de vivre emprisonnée dans un même lieu, avec une série unique d'idées, une affection unique, un grief unique contre le monde, amer souvenir du mal souffert par Clifford. Celui-ci n'était pas, de son côté, dans un état d'esprit qui pût opérer comme réactif et donner du ressort à celui des autres. La sympathie est un magnétisme bien plus subtil et plus universel que nous le croyons. Il opère naturellement entre les diverses classes de la vie organisée et vibre de l'une à l'autre. Une fleur, par exemple, se fanait toujours plus tôt dans la main de Clifford ou dans celle d'Hepzibah que dans la main de Phœbé; et, par la même loi, laissant absorber en quelque sorte tout le parfum de sa jeunesse par ces deux esprits malades, la florissante jeune fille devait languir et se faner plus vite. Si elle n'avait cédé de temps en temps aux vives impulsions de sa nature en respirant un air plus pur dans les faubourgs de la ville ou les fraîches brises du bord de la mer; si, par un penchant assez particulier chez les jeunes filles de la Nouvelle-Angleterre, elle ne fût allé par-ci par-là entendre une leçon publique sur quelque thème des sciences physiques et philosophiques, voir quelque grand panorama ou écouter un concert; si elle n'eût pas couru toutes les

boutiques de la ville et bouleversé des masses de marchandises pour rapporter un ruban à la maison; si enfin elle n'avait pas trouvé quelques instants pour lire la Bible dans sa chambre et surtout pour penser à sa mère et à son village, la pauvre Phœbé eût perdu sans doute en quelques mois l'embonpoint de la santé et pris ce teint des feuilles d'automne, cet aspect froid et maladif qui prophétise le triste isolement de la vieille fille.

Malgré les remèdes que nous venons d'énumérer, il s'était opéré en elle un certain changement, en partie regrettable, bien qu'en ôtant aux charmes de sa personne, il leur eût peut-être rendu plus qu'il ne leur prenait. Sa gaîté n'était plus si constante, et Clifford, pour sa part, l'aimait mieux ainsi, car maintenant elle paraissait le comprendre d'une manière plus délicate et quelquefois elle l'interprétait à lui-même. Ses yeux semblaient plus grands, plus noirs, plus profonds. Il y avait encore moins de la jeune fille et plus de la femme que le jour où l'omnibus l'avait déposée pour la première fois sous le porche de la Maison des Sept-Pignons.

Le seul esprit jeune avec lequel elle eut souvent l'occasion de communiquer était Holgrave. La pression de la solitude au milieu de laquelle ils vivaient l'un et l'autre les rapprocha naturellement. Placés dans d'autres circonstances, ils auraient pu ne pas se remarquer, à moins pourtant que leur extrême dissemblance n'eût opéré comme un principe d'attraction mutuelle. Leur caractère à tous les deux, dans ses développements extérieurs, avait sans doute un fonds propre à la Nouvelle-Angleterre et, par conséquent, commun, mais ils différaient autant par leur nature intime que s'ils étaient nés dans deux hémisphères. Phœbé, dès l'origine de leur liaison, avait témoigné à Holgrave une réserve et une froideur qui n'étaient pas dans son caractère, et Holgrave de son côté ne se mettait guère en avant. Et, malgré leur familiarité croissante, elle ne croyait pas encore le bien connaître.

Cependant l'artiste lui avait raconté son histoire à bâtons rompus. Cette histoire était déjà riche d'assez d'incidents pour remplir un volume biographique, volume curieux à plus d'un titre. Un roman sur le plan de *Gil Blas*, adapté à la société et aux mœurs américaines, cesserait d'être un roman, tant les originaux abondent qui pourraient se reconnaître dans le portrait. Holgrave,

comme il le disait à Phœbé avec un certain orgueil, ne pouvait se vanter que de l'extrême humilité de sa naissance avec laquelle son éducation allait de pair. Il n'avait appris dans sa jeunesse que ce qu'on apprend pendant quelques mois d'hiver dans une école de campagne. Plus tard, il avait tâché de s'instruire lui-même, quand la lutte contre les exigences de la vie le lui avait permis. Abandonné de bonne heure à sa propre conduite, l'indépendance était devenue pour lui une seconde nature assortie à sa force de volonté. Parvenu à l'âge de vingt-deux ans moins quelques mois (les mois sont des années dans ce genre d'existence), il avait déjà été maître d'école, commis-marchand, rédacteur en chef d'un journal politique, puis il s'était mis à parcourir la Nouvelle-Angleterre et les États du Centre en qualité de colporteur d'un fabricant d'eau de cologne domicilié dans le Connecticut. Dans ses excursions épisodiques il avait étudié et pratiqué l'art du dentiste avec un succès très flatteur, surtout dans les villes manufacturières situées le long des cours d'eau de l'intérieur. Comme surnuméraire dans quelque fonction à bord d'un paquebot, il avait visité l'Europe et trouvé moyen, avant son retour, de voir l'Italie, la France et l'Allemagne. Plus tard il avait passé quelques mois dans un essai de phalanstère. Plus récemment encore, il avait fait un cours public sur le magnétisme animal, science pour laquelle il avait une vocation toute particulière. Il en donna une preuve à Phœbé en endormant le coq.

La phase actuelle de son existence, comme peintre au daguerréotype, ne lui semblait pas plus sérieuse ni plus durable qu'aucune des précédentes. Il l'avait adoptée avec l'insouciance d'un aventurier qui a son pain à gagner de l'une ou l'autre manière. Au milieu de toutes ces vicissitudes, il avait su garder son individualité. L'homme intérieur chez lui était resté intact. Il était impossible de le connaître sans s'apercevoir de ce fait. Hepzibah le vit tout de suite, Phœbé pareillement,— et elle lui accorda le genre de confiance que cette solidité de caractère inspire. Du reste, Holgrave lui semblait d'un naturel peu affectueux. Observateur calme et froid, il vivait plus par la tête que par le cœur. Prenant un certain intérêt à Hepzibah, à son frère, à Phœbé, il les étudiait attentivement; il ne laissait échapper aucune particularité de leurs caractères et il était toujours prêt à leur faire tout le bien en son

pouvoir, mais il ne faisait jamais cause commune avec eux ; il ne sembla pas les aimer davantage en les connaissant plus intimement.

Cependant Holgrave ne pouvait manquer de se plaire dans la société de Phœbé. Ils étaient jeunes tous les deux, et Holgrave, dans sa précoce expérience de la vie, n'avait pas perdu cette heureuse faculté de l'imagination qui colore, pour ainsi dire, l'univers entier à son gré et se l'assimile. La jeunesse de l'homme fait la jeunesse du monde. Il en était ainsi d'Holgrave. Il pouvait parler en philosophe de la vieillesse du globe, mais il ne croyait pas ce qu'il disait. Il avait le sentiment intime et prophétique de la perfectibilité humaine, sentiment si noble qu'il vaudrait mieux pour un jeune homme n'être pas né que de ne pas l'avoir, et pour un vieillard mourir avant d'y renoncer tout-à-fait! Il lui répugnait de croire l'humanité réduite à ramper sur les traces d'un passé condamné par la raison, quand il y avait tant de signes précurseurs d'un âge d'or qui ne pouvait manquer de s'accomplir du vivant de la génération dont il faisait partie. C'était là son erreur, de croire ce siècle plus prédestiné qu'un autre. Le temps ne jette pas là son vieux manteau pour en prendre un neuf; il se contente de le rapiécer. Notre existence n'est qu'un point de la ligne infinie du progrès, et il est surtout absurde d'imaginer qu'il dépend de nous d'accélérer ou de retarder la marche de l'humanité entière. C'était là, du reste, de la part d'Holgrave, une fort honnête illusion, dont l'inévitable expérience de la vie tempérerait assez tôt l'enthousiasme, sans opérer une révolution complète dans ses sentiments. Il conserverait sa foi première dans la destinée brillante de l'homme, et il ne l'en aimerait que mieux lorsqu'il sentirait son impuissance à agir en sa faveur. On l'a dit souvent: l'homme s'agite et Dieu le mène.

Holgrave avait peu lu; encore était-ce en cheminant à travers la vie où le langage mystique de ses livres se mêlait nécessairement au bavardage de la multitude, ce qui ne les rendait ni l'un ni l'autre plus intelligibles. Il se regardait comme un penseur, et il avait certainement l'esprit tourné à la méditation; mais, ayant eu à découvrir sa voie, il était à peine arrivé au point où l'homme qui a reçu de l'éducation commence à penser. La véritable valeur de son caractère consistait dans cette conscience prophéti-

que qui lui faisait considérer toutes ses vicissitudes passées comme des changements de vêtements. Elle résidait aussi dans ce calme enthousiasme qui, s'ignorant lui-même, n'en communiquait pas moins sa chaleur à tout ce qu'il touchait, et dans une ambition voilée à ses propres yeux comme à tous les autres, ambition dont à un moment donné les généreuses impulsions pouvaient faire du théoricien le champion pratique d'une cause. En résumé, par sa culture incomplète, par sa philosophie excentrique et nuageuse, dont l'expérience de la vie commençait à contrebalancer certaines tendances; dans son zèle chevaleresque pour le bonheur du genre humain et le peu de cas qu'il faisait des institutions fondées par le passé avec le même but; dans sa foi et dans son incrédulité, dans ce qu'il avait et dans ce qui lui manquait, le jeune artiste pouvait être considéré comme le digne représentant d'un grand nombre de ses compatriotes.

Il eût été difficile de tirer son horoscope. Holgrave avait très certainement des qualités qui, dans le monde américain où tout est à la portée de tous, peuvent conduire à une position sociale; mais toutes les prévisions de ce genre sont d'une risible incertitude. A chaque pas nous rencontrons des jeunes hommes dont on dit des merveilles, et dont, l'an prochain, on ne dira plus mot. L'effervescence de la jeunesse et de la passion, les premiers reflets de l'intelligence et de l'imagination, leur donnent un faux brillant qui les trompe et le public avec eux. Comme certains tissus, calicots, perses ou indiennes, ils ont dans leur nouveauté un lustre qui ne soutient ni le soleil, ni la pluie, et qui s'évanouit après le premier blanchissage.

Holgrave, ainsi que beaucoup de philosophes de son âge, se croyait bon physionomiste, et se flattait de lire dans le cœur de Phœbé aussi facilement que dans le premier livre venu; mais ces natures transparentes trompent souvent par leur plus ou moins de profondeur. Les petits cailloux placés au fond d'une claire fontaine, sont parfois bien plus loin qu'on ne se l'imagine.

Quelle que fût, du reste, l'opinion d'Holgrave sur la capacité de Phœbé, la manière intelligente dont elle l'écoutait, le charme silencieux de sa personne l'entraînaient à parler longuement et à cœur ouvert de ses idées, de ses projets. Il sortait peu à peu,

en causant avec elle, de son habituel sang-froid; son teint se colorait, son œil s'animait, et l'observateur qui les aurait regardés à travers la haie n'aurait pas manqué de les prendre pour des amoureux.

Phœbé finit par demander au jeune artiste comment il avait fait la connaissance de sa cousine Hepzibah, et comment il était venu se loger dans la Maison des Sept-Pignons. Sans répondre directement à cette question, il abandonna l'Avenir, qui était le thème de son discours, pour parler des influences du Passé, sujets plus étroitement liés qu'on ne pense, l'un étant, en quelque sorte, la reverbération de l'autre.

« — Ne nous débarrasserons-nous jamais du Passé? » s'écria-t-il dans un subit accès d'humeur noire. « Le Passé pèse sur le Présent comme si un jeune géant était condamné à épuiser toute sa force en portant sur ses épaules le cadavre de son aïeul qui devrait être enterré depuis long-temps. Serons-nous les esclaves du Passé ou plutôt de la mort, dès notre entrée dans la vie?

» — Votre langage est fort effrayant, » dit Phœbé, « et je ne comprends pas bien votre pensée.

» — Voulez-vous des exemples? » continua Holgrave poussant plus loin le paradoxe. « Un homme mort, s'il a fait son testament, ne dispose-t-il pas de richesses qui ne lui appartiennent pas? S'il meurt intestat, c'est d'après les règles fixées par d'autres hommes, morts depuis bien plus long-temps, que sa fortune est répartie. Ce sont des morts qui siégent sur tous les bancs des juges. Eux seuls du moins y rendent les arrêts; les juges vivants ne font que se conformer à la vieille jurisprudence. Nos meilleurs livres sont écrits par des morts. Ce sont leurs bons mots qui nous font rire au théâtre; c'est leur verve tragique qui nous fait pleurer. Nous souffrons des maladies physiques et morales des morts, et nous mourons des remèdes inventés par des docteurs que la terre a depuis des siècles recouverts comme elle recouvre tous les jours leurs bévues posthumes. C'est d'après les formes et les croyances des morts que nous adorons aussi le Dieu vivant. Toutes les fois que nous voulons agir spontanément, la main glacée d'un mort nous barre le passage. De quelque côté que se tournent nos yeux, le spectre du Passé se dresse devant nous et nous glace le cœur; — il faut que nous

soyons morts nous-mêmes pour exercer quelque influence sur un monde qui ne sera plus notre monde, mais celui d'une autre génération dans les faits et gestes de laquelle nous n'aurons pas l'ombre de droit d'intervenir. Enfin nous vivons dans la maison des morts, — par exemple nous, ici, dans cette vieille Maison des Sept-Pignons.

» — Et pourquoi pas, » dit Phœbé en souriant tristement, « si nous nous y trouvons bien?

» — Mais nous vivrons assez vieux, » poursuivit l'artiste exalté par le paradoxe, « nous vivrons assez vieux pour voir le jour où l'homme ne bâtira plus sa maison pour sa postérité. Et pourquoi le ferait-il ? Autant vaudrait, à mon avis, se faire faire des habits de cuir, de gutta-percha, de la matière la plus durable, pour que nos arrière-petits-fils les endossent successivement et fassent absolument la même figure que nous dans le monde. Si chaque génération bâtissait ses propres habitations, ce seul changement, peu important en apparence, impliquerait la réforme de la plupart des abus dont la société se plaint. Je ne vois pas non plus pourquoi on bâtirait, de matériaux aussi durables que la brique, nos édifices publics, nos capitales, nos tribunaux, nos hôtels-de-ville. Quel mal y aurait-il à ce qu'ils tombassent en ruines tous les vingt ans, avertissant ainsi la nation qu'il est temps d'examiner et de réformer les institutions qu'ils symbolisent ?

» — Vous détestez donc tout ce qui est vieux ? » demanda Phœbé qui semblait un peu bouleversée par cette philippique. « L'idée seule d'un monde où tout changerait ainsi me fait tourner la tête.

» — Assurément, » répondit Holgrave, « je n'aime rien de ce qui tombe de vétusté, pas même cette Maison des Sept-Pignons. Croyez-vous qu'il soit bien sain de vivre sous cette vieille charpente de bois noircie par le temps et si humide qu'une mousse verdoyante la recouvre en beaucoup d'endroits ? L'intérieur est bien plus lugubre encore. Je crois voir sur ses lambris la cristallisation de l'haleine humaine qui s'y est péniblement exhalée depuis tant d'années dans l'ennui et la douleur. Le feu seul peut purifier cette maison, mais il faudrait pour cela la réduire en cendres.

» — Miséricorde ! » interrompit Phœbé, « brûler la maison

et où irions-nous vivre? Vous-même, pourquoi l'habitez-vous, si vous la haïssez tant?

» — Oh! j'y poursuis mes études, » répliqua Holgrave. « Cette maison me représente précisément cet odieux et abominable Passé contre lequel je déclamais tout à l'heure. Si je l'habite, c'est pour mieux la connaître et mieux la haïr. Avez-vous jamais entendu parler, Miss Phœbé, de l'histoire du sorcier Maule et de ce qui se passa entre lui et votre arrière-trisaïeul?

» — Oui, il y a long-temps, » dit Phœbé, « que j'en ai entendu parler par mon père, et ma cousine Hepzibah m'a aussi raconté cette histoire depuis que je suis ici. Elle semble croire que tous les malheurs de la famille datent de là. Et vous, Monsieur Holgrave, vous paraissez le croire aussi? Comment, vous qui rejetez tant de choses dignes de croyance, pouvez-vous ajouter foi à cette superstition?

» — Ce n'est point une superstition, » dit l'artiste d'un ton grave, « car cette tradition s'appuie sur des faits positifs, et j'y vois, dans tous les cas, l'application d'une grande théorie morale. C'est ici même que le vieux colonel Acton voulait que sa postérité s'accrût et multipliât dans l'abondance de tous les biens et dans le bonheur, durant une série interminable d'années. Eh bien! sous ces voûtes, au contraire, n'ont cessé de régner les remords de conscience, les amers désappointements, la discorde entre parents, l'adversité, la mort sous une forme étrange, les noirs soupçons, les plus lamentables disgraces. A mes yeux, toutes ces calamités ont eu pour commune origine l'ardent et insensé désir du puritain de fonder une famille. La même idée se retrouve au fond de presque tout le mal que font les hommes. Tous les demi-siècles, au plus tard, les familles devraient se fondre dans la grande et obscure masse de l'humanité et oublier leurs ancêtres. Le sang humain, pour se conserver pur et frais, doit courir dans des vaisseaux cachés comme l'eau d'un aquéduc dans des tuyaux souterrains. Ainsi la famille Acton, — pardonnez-moi, Miss Phœbé, mais je ne puis me résigner à vous croire de cette famille, — sans avoir une généalogie bien vieille, au moins dans la Nouvelle-Angleterre, a déjà assez duré pour que tous ses membres soient devenus plus ou moins lunatiques.

» — Merci du compliment! » dit Phœbé, « vous traitez notre famille sans trop de cérémonie.

» — Je dis la vérité à une personne faite pour la comprendre; et, je le répète, je ne puis vous croire une Acton. L'auteur de tout le mal semble s'être perpétué lui-même, et se promène encore dans les rues, ou du moins son portrait frappant au physique et au moral, qui ne manquera pas de transmettre à sa postérité un aussi riche et un aussi maudit héritage. Vous rappelez-vous l'épreuve daguerrienne que je vous ai fait voir et sa ressemblance avec le vieux puritain.

» — C'est étrange, en vérité! » murmura Phœbé en partie alarmée, en partie disposée à rire. « Pourvu que la folie des Actons ne soit pas contagieuse.

» — Je vous comprends, » dit l'artiste dont la fougue se calma et dont le front se désassombrit. « Je me crois un peu fou moi-même. Depuis que j'habite un des pignons de la maison, je suis poursuivi par le souvenir de cette légende à ce point que, pour m'en débarrasser, j'en ai jeté sur le papier un épisode que j'ai l'intention de publier dans un recueil périodique.

» — Vous écrivez donc dans les Revues? » demanda Phœbé toute surprise.

« — Comment, vous ne le savez pas? » dit en riant Holgrave. « Ce que c'est que la renommée littéraire! Mon nom a été pourtant imprimé bien des fois. Il a dû franchir l'Atlantique sur plus d'une couverture bleue, jaune ou verte. Voulez-vous m'écouter? »

Et en parlant ainsi, il tira de sa poche un petit manuscrit, qui n'était pas là sans préméditation.

« — Pourvu que l'histoire soit courte, » dit Phœbé, « je vous écoute; mais les rayons du soleil couchant dorent déjà les Sept-Pignons. »

CHAPITRE XIII.

Alice Acton.

Mathieu Maule, le charpentier, reçut un jour de l'honorable M. Gervais Acton, un message réclamant sa présence immédiate dans la Maison des Sept-Pignons.

« — Et que me veut votre maître? » dit le jeune charpentier (car Mathieu Maule était jeune) au nègre de M. Acton. « La maison a sans doute besoin de réparation, sans qu'il y ait de la faute de mon père qui l'a bâtie. Je calculais dimanche dernier, sur la pierre tumulaire du colonel, que la maison doit avoir aujourd'hui trente-sept ans. Il n'y aurait rien d'étonnant si la toiture était un peu endommagée.

» — Je ne sais ce que désire le maître, » dit Scipion, dont je traduis le patois particulier aux nègres. « La maison est bonne et le colonel s'y trouvait bien, car il y revient; ce qui est très mal à lui. Pourquoi faire peur à un pauvre nègre comme moi?

» — Ami Scipion; dites à votre maître que je vais venir, » reprit le charpentier en riant. « S'il veut du bel et bon ouvrage, je suis son homme. Vous dites donc que la maison est hantée par les esprits. Dam, il faut un plus habile charpentier que moi pour leur fermer toute entrée et toute issue. Quand l'ombre du colonel, » murmura-t-il tout bas, « ne reviendrait pas, jamais, tant qu'il y aura pierre sur pierre, mon grand-père le sorcier ne laissera les Actons en paix dans la Maison des Sept-Pignons.

» — Que marmottez-vous là, maître Mathieu Maule? » demanda Scipion. « Et pourquoi me regardez-vous d'un air si sombre?

» — C'est qu'apparemment je me mire dans ton visage, » répliqua le charpentier. « Va dire à ton maître qu'on y va, et si par hasard tu vois Miss Alice, sa fille, présente-lui les humbles respects de Mathieu Maule. Elle est revenue d'Italie plus belle encore et plus fière; mais peu importe, on dit qu'elle a un bon cœur. »

« — Élever les yeux jusqu'à ma maîtresse! » murmurait Scipion en s'en allant, « oser la juger, lui, un vil charpentier, quand moi, le laquais de la maison, je baisse les yeux devant elle! L'impertinent! »

Il convient de faire observer que Mathieu Maule, le charpentier, était un homme incompris et peu aimé dans la ville. On n'avait rien à lui reprocher sous le rapport de l'honnêteté et de l'habileté dans son métier, mais il avait un caractère et des allures qui n'allaient pas à tout le monde, et puis c'était le descendant d'un

sorcier, d'un autre Mathieu Maule, mort sur le gibet où le vertueux gouverneur Phipps, de savants juges et de consciencieux jurés y avaient envoyé tant d'autres mécréants, pour affaiblir d'autant la puissance du diable. On s'était bien aperçu depuis que le ministre Cotton Mather et ses pieux confrères, instigateurs de la croisade, avaient plutôt servi Satan que Dieu en cette occurrence, mais la mémoire des victimes n'en resta pas moins l'objet d'une superstitieuse horreur. Les tombes où on les avait jetées à la hâte, dans le creux des rochers, s'ouvraient, disait-on, toutes les nuits. Le vieux Mathieu Maule, en particulier, ne se faisait pas scrupule de sortir de la sienne comme un homme ordinaire sort du lit, et de venir s'installer à minuit dans la Maison des Sept-Pignons, se regardant toujours comme possesseur légitime du sol.

Il courait sur le jeune Mathieu Maule toutes sortes de bruits étranges et qui avaient probablement la même source. On le prétendait doué du singulier pouvoir d'intervenir dans les songes et d'en régler, pour ainsi dire, la mise en scène. On parlait aussi beaucoup, parmi ses voisins et surtout parmi ses voisines, de la fascination de son regard. Il pouvait, assurait-on, forcer les gens à penser comme lui ; il les soumettait au joug de sa volonté et les envoyait, si tel était son bon plaisir, porter des messages à son grand-père dans le monde des esprits. On disait, enfin, qu'il avait le mauvais œil et qu'il dépendait de lui de faire périr le blé par la nielle ou de dessécher les petits enfants comme des momies égyptiennes. Mais, au résumé, ce qui nuisait le plus au jeune charpentier, c'étaient la réserve et la froideur de ses manières, son absence obstinée de l'église et le soupçon d'hérésie en matières religieuses et politiques.

Après avoir reçu le message de M. Gervais Acton, le charpentier acheva l'ouvrage qu'il tenait dans les mains et se dirigea presque aussitôt vers la Maison des Sept-Pignons. Le propriétaire actuel avait pris cette maison en dégoût dès l'enfance et depuis la mort subite de son grand-père, au moment où, s'élançant sur ses genoux, il n'avait plus trouvé qu'un cadavre. Parvenu à l'âge mûr, M. Gervais Acton avait visité l'Angleterre où il s'était marié à une femme riche, et depuis il avait passé un grand nombre d'années dans la mère-patrie ou dans diverses capitales du continent.

européen. La maison, pendant son absence, avait été confiée aux soins d'un parent qui l'avait parfaitement entretenue.

Au moment où parut Mathieu Maule, tout annonçait la présence d'une nombreuse famille dans le manoir des Sept-Pignons. Une charrette chargée de bois de chauffage entrait dans la cour, et, sous le porche de la maison, une très grosse femme, la cuisinière ou la femme de charge, marchandait des dindons et autres volatiles apportés par des paysans. A travers les fenêtres entrebâillées du rez-de-chaussée, on voyait circuler çà et là une femme de chambre coquettement vêtue ou une esclave à la figure d'ébène. A une croisée toute grande ouverte du second étage, sur quelques pots de fleurs rares et délicates, des fleurs exotiques sans doute, mais qui n'avaient jamais connu de soleil plus sympathique que celui de l'automne dans la Nouvelle-Angleterre, se tenait penchée une jeune femme, belle et délicate comme ces fleurs. Sa présence donnait une grâce indéfinissable à un édifice très massif et très prosaïque en lui-même, très propre à servir d'habitation à un patriarche qui eût occupé un des pignons et logé ses enfants dans les six autres; la grande cheminée du centre eût symbolisé le cœur hospitalier du vieillard, répandant la chaleur autour de lui et faisant un grand tout des sept parties.

Le cadran solaire de la façade marquait trois heures.

« — Toujours exact ! » dit le charpentier. « Posé, à ce que m'a raconté mon père, une heure avant la mort du colonel, il y a trente-sept ans qu'il fonctionne sans le secours d'aucun horloger et sans que le temps le devance jamais ou le laisse en route. »

Un simple artisan comme Mathieu Maule aurait dû entrer par la porte de derrière destinée au service de la maison, ou tout au plus par la petite porte où les fournisseurs et les petits marchands frappaient. Il n'en fit rien, car il avait autant d'orgueil que de raideur dans le caractère ; son cœur était plein d'une rancune héréditaire contre les Actons et il se croyait toujours sur un sol dérobé à son aïeul. Ce fut donc par le principal porche de la Maison des Sept-Pignons qu'il entra, après avoir secoué le marteau de façon à réveiller les morts.

Scipion accourut en toute hâte, croyant ouvrir à un grand personnage, et sa surprise à la vue du charpentier lui fit faire une de ses plus laides grimaces.

« — Me voilà! » dit Maule d'un ton si impérieux qu'il coupait court à toute reflexion. « Menez-moi devant votre maître. »

A l'instant où il entrait, les sons d'une douce et mélancolique musique vibrèrent dans le corridor. Ils venaient d'une des chambres du premier étage. C'étaient les sons du clavecin qu'Alice avait apporté d'au-delà des mers. La belle Alice consacrait ses loisirs de jeune fille aux fleurs et à la musique. Les fleurs se fanaient vite et ses chants étaient le plus souvent tristes. Alice elle-même, avec son éducation étrangère, ne pouvait aimer le genre de vie auquel la Nouvelle-Angleterre la condamnait alors; rien de beau ni de gracieux ne pouvait se développer au milieu de cette atmosphère rude et matérielle.

La pièce où se tenait M. Gervais Acton était un petit salon ouvrant sur le jardin, et dont les fenêtres étaient en partie ombragées par le feuillage des arbres fruitiers. M. Acton l'avait fait garnir de meubles élégants et somptueux, venus pour la plupart de Paris. Chose rare à cette époque, le plancher était couvert d'un tapis si richement et si habilement tissu qu'il semblait jonché de fleurs vivantes. Dans un coin s'élevait une statue de marbre représentant une femme parée de sa seule beauté; quelques tableaux anciens décoraient les murs. Près du foyer se trouvait un magnifique sécretaire d'ébène incrusté d'ivoire. Ce meuble antique, acheté à Venise par M. Acton, renfermait sa collection de médailles, de monnaies anciennes et toutes les curiosités précieuses qu'il avait recueillies dans ses voyages.

Malgré ces décorations variées, la salle conservait son caractère primitif: son plafond abaissé, son lourd sommier transversal, sa grande cheminée couverte de vieux carreaux de faïence hollandaise. Deux autres objets contrastaient encore avec l'élégance moderne de l'ameublement. Le premier était une vaste carte ou plutôtle plan d'un grand territoire, plan dressé depuis bien des années, noirci par la fumée et portant çà et là l'empreinte de doigts humains. L'autre était le portrait d'un vieillard au front sévère, vêtu en puritain. Ce portrait, rudement peint, mais avec une hardiesse de touche pleine d'effet, avait quelque chose de saisissant.

Assis à une petite table, près d'un feu de charbon anglais, M. Acton buvait à petits traits une tasse de café brûlant, son

breuvage favori depuis son séjour en France. C'était un homme d'un âge mûr et un fort bel homme avec sa perruque bouclée. Il portait un habit de velours bleu galonné sur toutes les coutures, et la lueur du feu faisait resplendir son gilet brodé de fleurs d'or. A l'entrée de Scipion introduisant le charpentier, M. Acton tourna en partie la tête, mais reprit immédiatement sa première position et acheva lentement sa tasse de café sans prendre garde au nouveau-venu.

Maule approcha jusqu'au foyer et, se tenant en face de M. Acton : « Vous m'avez envoyé chercher, » dit-il, « me voici ; mais veuillez m'expliquer ce qu'il y a à faire pour votre service, car j'ai de la besogne aussi chez moi.

» — Ah ! pardon, » fit M. Acton avec un calme parfait. « Je n'entends pas vous prendre votre temps sans le payer. Vous vous appelez, je crois, Maule, Thomas ou Mathieu Maule? Vous êtes le fils ou le petit-fils du charpentier qui a bâti cette maison?

» — Et le petit-fils du premier et légitime propriétaire du sol, » répliqua Maule.

« — Je connais la difficulté à laquelle vous voulez faire allusion, » reprit M. Acton avec le plus parfait sang-froid. « Je sais que mon grand-père dut procéder contre le vôtre ; mais il y a chose jugée, comme on dit... jugée par l'autorité compétente, en dernier ressort et sans appel. Ce sujet, cependant, se rattache à celui dont j'ai à vous entretenir. Vous avez entendu parler, je suppose, des droits que notre famille a fait valoir, depuis mon grand-père, sur un vaste territoire dans l'Est?

» — Oui, souvent, » répondit Maule avec un sourire sardonique.

« — Ces droits, » ajouta M. Acton, « étaient sur le point d'être reconnus à l'époque du décès du colonel. Ce n'était plus qu'une question de formalités légales. Le colonel en jugeait ainsi et jamais homme ne se paya moins d'illusions. En résumé, je crois, et tous les jurisconsultes que j'ai consultés pensent comme moi, qu'une pièce importante du procès, un document alors en sa possession, doit avoir disparu.

« — C'est très probable, » dit Mathieu Maule avec le même même sourire ; « mais en quoi un pauvre charpentier comme moi peut-il vous être utile en cette affaire?

» — Peut-être beaucoup plus que vous ne pensez, » répondit M. Acton.

Une longue conversation s'engagea alors entre les deux interlocuteurs. La tradition populaire semblait établir une mystérieuse relation entre la famille des Maules et les prétentions des Actons au vaste territoire dans l'Est. On disait souvent que le sorcier l'avait, en définitive, emporté sur le colonel puritain, car en échange d'un ou deux acres de terre il lui avait enlevé les titres d'une immense propriété. Une bonne vieille, morte tout récemment, avait dit à qui voulait l'entendre, que le document tant cherché était caché dans la tombe de Maule et serré dans la main du squelette comme dans un étau. Ce que M. Acton ne raconta pas au charpentier, c'est que la famille avait fait vérifier le fait et que, chose étrange! la main du squelette avait disparu. La tradition ne s'arrêtait pas là, et M. Acton lui-même se rappelait fort bien que le père du charpentier avait eu quelque ouvrage à achever la veille ou le matin même de la mort du colonel, dans la chambre où ils se trouvaient en ce moment et où beaucoup de papiers étaient épars sur une table.

Mathieu Maule comprit l'insinuation et sourit plus ironiquement encore.

« — Mon père était incapable de rien soustraire, » dit-il, « même au spoliateur de sa famille.

» — Mon intention, » reprit M. Acton avec le même sang-froid hautain, « n'est rien moins que de me prendre de mot avec vous, » et il fit alors les plus belles promesses au charpentier s'il pouvait par quelque indication conduire à la découverte d'un titre si précieux.

Long-temps le charpentier fit la sourde oreille, mais voyant M. Acton s'exalter de plus en plus, il finit par lui demander si en retour du titre, supposé qu'on pût le découvrir, il lui rendrait le terrain primitivement occupé par son grand-père et la Maison des Sept-Pignons par-dessus le marché.

M. Acton regarda le terrible portrait qui semblait froncer le sourcil et serrer le pommeau de son épée : « Abandonner cette maison! » s'écria-t-il; « mais si j'y consentais, mon grand-père descendrait, je crois, de son vieux cadre noirci. Il sortirait de sa tombe.

» — Pensez-vous, » dit le charpentier, « qu'il y ait jamais tranquillement dormi? Du reste vous êtes libre de consentir ou de refuser. »

Cet ultimatum donna à réfléchir à M. Acton. Personnellement il tenait peu à une maison qui lui rappelait des souvenirs peu agréables. Son long séjour dans les pays étrangers et l'habitude qu'il avait prise de fréquenter les châteaux de l'aristocratie anglaise, les palais de marbre de l'Italie, lui faisaient regarder avec un dédain voisin du mépris l'humble et incommode manoir des Sept-Pignons. S'il parvenait d'ailleurs à se faire mettre en possession du territoire en litige, son dessein était de retourner en Angleterre où son immense fortune lui permettrait d'aspirer à tout. M. Acton avait aussi sa monomanie, c'était celle de parvenir aux plus hautes dignités de l'empire britannique, d'être un jour lord Acton, duc de Waldo ou de toute autre chose. De pareils rêves s'accommodent mal des solives enfumées d'un plafond primitif.

« — Eh bien! soit, Maule, » lui dit-il avec la même familiarité de grand seigneur en expectative. « Donnez-moi la pièce en question et la Maison des Sept-Pignons est à vous. »

Le pacte fut signé et scellé, séance tenante.

« — Ce n'est pas tout, » dit Maule, « je ne puis rien sans l'intervention de Miss Alice. Veuillez la faire appeler.

» — Soit, » dit encore M. Acton dissimulant de son mieux la surprise que lui causait cette demande. « Nous allons déranger Miss Alice qui touche en ce moment du clavecin, comme vous l'entendez; mais qu'il soit fait selon votre désir. »

Miss Alice, aussitôt mandée, ne tarda pas à paraître. Jamais femme ne se distingua davantage de la masse vulgaire par son port et son grand air. L'angélique douceur de sa physionomie rachetait au centuple ce que son extérieur avait peut-être de trop imposant; Maule ne crut voir que l'orgueil sur son front, et il se sentit profondément blessé. « Cette altière demoiselle, » murmura-t-il tout bas, « est cependant pétrie du même limon que moi. »

Alice s'arrêta à quelque distance, regardant d'un air un peu surpris le charpentier, dont la veste de velours vert et la règle qu'il tenait en main annonçaient la profession.

« — Alice, » lui dit son père, « ce jeune homme est M. Mathieu Maule, charpentier de père en fils. Il peut nous être fort utile, et il vient de me promettre qu'il m'aiderait à découvrir un parchemin dont nous sommes grandement en peine. Vous m'obligerez donc, Alice, en répondant aux questions qu'il désire vous adresser.

» — En présence de votre père, Miss Alice, » dit Mathieu Maule.

« — Je suis prête à lui répondre, mon père.

» — Seulement, » ajouta le charpentier, « j'exige de vous, Monsieur Acton, un profond silence. Si vous m'interrompez, tout est perdu. Je ne dirai rien qui ne puisse être entendu par une jeune vierge. Veuillez vous asseoir, Miss, et fixer un instant vos yeux sur les miens. »

L'air solennel du charpentier parut en imposer à M. Acton et à la jeune fille, qui obéit passivement à ses injonctions.

M. Acton se tourna vers un magnifique Claude Lorrain qu'il parut contempler attentivement; mais ses yeux ne quittaient pas une glace où se reflétaient Miss Alice et le charpentier, placé à quelques pas de distance.

Maule tenait les deux bras levés et faisait le geste d'un homme qui aurait attiré un poids invisible suspendu dans l'air, pour le fixer sur la poitrine de la jeune fille.

« — Arrêtez! » s'écria M. Acton. « Je vous défends cette ridicule pantomime.

» — Je ne crois pas, » dit Maule, « qu'elle ait rien dont vous puissiez vous scandaliser. Voulez-vous ou non que l'épreuve réussisse?

» — Mon père, » interrompit Alice, « je n'éprouve aucun mal. »

« Puisqu'elle y consent, » se dit en lui-même M. Acton, « laissons accomplir l'épreuve. Cet homme me fait l'effet de jouer au sorcier; mais si, par hasard, il retrouvait le titre perdu, ma fille, au lieu d'épouser quelque homme d'église ou de loi dans ce pays à demi-sauvage, serait un parti digne d'un duc anglais ou d'un prince régnant d'Allemagne. » Aveuglé par l'ambition paternelle, M. Acton aurait presque consenti à l'évocation du diable, tant la pureté virginale d'Alice lui semblait une bonne sauvegarde, un infaillible talisman contre tous les sortiléges.

Il se tourna donc de nouveau vers le Claude Lorrain ; mais le paysage l'occupait moins que la glace. La pantomime était la même...... tout-à-coup M. Acton entendit une exclamation étouffée de sa fille, un cri tellement vague et sourd, qu'il indiquait à peine la volonté d'articuler des paroles intelligibles, et cependant Alice implorait du secours.

« — Regardez votre fille ! » lui dit alors le charpentier d'un air triomphant, et il lui montra Alice toujours immobile et dont un profond sommeil semblait appesantir les paupières aux longs cils noirs.

« — Alice ! mon enfant ! » s'écria M. Acton.

Alice ne donna pas signe de vie.

« — Plus haut ! » dit Maule, « plus haut !

» — Alice, éveille-toi ! »

La voix de M. Acton retentissait comme un tonnerre près de l'oreille de sa fille, mais Alice ne sortait pas de sa torpeur. Alors l'épouvante le saisit, comme s'il y avait un gouffre entre Alice et lui.

« — Touchez-la, » dit Maule, « secouez-la. N'ayez pas peur de la briser. Vos mains ne sont pas rudes et calleuses comme les miennes. »

M. Acton saisit la main d'Alice, la secoua, la pressa contre ses lèvres. Toujours même insensibilité. Il l'aurait crue morte, s'il n'avait senti les faibles battements de son cœur. Il la prit dans ses bras, l'enleva du fauteuil et l'y remit. Le corps de la jeune fille, toujours flexible, mais passif, retomba dans sa première attitude, le visage tourné vers Maule, comme si dans le sommeil même elle obéissait à sa volonté.

« — Misérable ! » s'écria M. Acton en menaçant Maule de ses poings crispés. « Misérable ! rends-moi ma fille, ou fusses-tu le diable en personne, ta poitrine ne sera pas à l'épreuve de cette dague vénitienne.

» — Tout doux ! Monsieur Acton, » dit le charpentier avec un dédaigneux sang-froid. « On verse trop aisément le sang dans votre famille. Qu'ai-je fait que vous ne m'ayez autorisé à faire ? Est-ce ma faute si vous m'avez livré votre fille pour un morceau de parchemin ? Miss Alice dort d'un profond sommeil, voilà tout. Elle se réveillera. Pensez-vous ou non à retrouver votre titre ?

Miss Alice est moins farouche assurément. Je suis sûr qu'elle daignera répondre aux questions du charpentier. »

Il lui parla, et Alice lui répondit avec une douceur suave, en inclinant tout son corps vers lui, comme la flamme d'une torche sous un léger courant d'air. Il lui fit signe de se lever, et elle se leva, les yeux toujours fermés, mais tendant vers lui, comme vers un centre d'attraction inévitable. Il lui fit signe de reculer, et elle recula, de s'asseoir, et elle s'assit.

« — Maintenant, elle m'appartient, » dit-il, « du droit d'un esprit plus puissant. »

La légende raconte toutes sortes d'évocations ou de sortiléges auxquels Maule eut recours pour découvrir le titre perdu. Il voulait se servir de l'esprit virginal d'Alice comme d'une sorte de télescope si pur et si perçant, qu'il le faisait pénétrer dans le monde des esprits. Il parvint ainsi, dit encore la légende, à se mettre en communication avec plusieurs des sinistres personnages qui paraissaient avoir emporté dans la tombe le précieux secret. Alice vit des yeux de l'esprit trois figures qu'elle décrivit au charpentier : la première était celle d'un vieillard au regard fier et dur, en habit de gala, et dont la fraise était tachée de sang ; le second, également vieux, le teint hâlé, les traits sardoniques, portait un bout de corde au cou ; le troisième, en culotte de cuir, en veste de travail, avait dans la poche de cette veste une règle de charpentier. Ces trois personnages semblaient avoir tous les trois connaissance du document; mais, lorsque le premier semblait vouloir révéler sa cachette, les deux autres lui appuyaient la main sur la bouche et les veines de son front se gonflaient : il semblait étouffer.

« — Jamais, » dit Mathieu Maule à M. Acton, « ils ne laisseront révéler ce secret à la postérité du colonel ; ce sera leur vengeance et la mienne ; j'ai tenu ma parole et je ne puis faire plus. Gardez la Maison des Sept-Pignons ; c'est un héritage trop chèrement acheté et chargé de trop de malédictions pour qu'il sorte de la postérité du colonel. »

M. Acton essaya de répondre, mais sa voix s'arrêta dans sa gorge, et le charpentier sourit d'un sourire vraiment satanique. C'est toujours la légende qui parle.

« — Rends-moi ma fille ! » s'écria M. Acton dès qu'il eut re-

couvré la voix. « Démon à face humaine, rends-moi ma fille !
» — Votre fille ! la voilà mollement endormie dans son fauteuil ; je laisse son corps en votre garde, mais je ne puis vous répondre que son esprit ne franchira pas souvent l'enceinte de cette maison. Tenez, la voilà qui s'éveille ! »

Miss Alice s'éveillait en effet. Rendue au sentiment de la vie, elle se jeta dans les bras de son père en regardant le charpentier avec un air de dignité froide, mais douce, et ses yeux restèrent attachés sur lui jusqu'à qu'il se fût éloigné.

Pauvre Alice ! un pouvoir incompréhensible s'était emparé d'elle. Désormais une volonté plus puissante que la sienne la tenait assujettie à tous les caprices de Mathieu Maule ; elle subissait un genre d'esclavage cent fois plus humiliant que celui qui enchaîne le corps. Assis au coin de son foyer, Maule n'avait qu'à agiter la main, et partout où se trouvait la jeune femme, dans sa chambre à coucher, dans le salon de son père et même à l'église, son esprit passait immédiatement sous le contrôle du sien. « Alice, riez ! » disait le charpentier, ou peut-être même se contentait-il de le penser sans prononcer une seule parole, et aussitôt Alice riait aux éclats en pleine église et au milieu d'un service des morts. « Pleurez, Alice ! » et aussitôt Alice fondait en larmes au milieu de la joie d'une fête, faisant taire autour d'elle toute gaîté comme la pluie éteint un feu d'artifice. « Dansez, Alice ! » et aussitôt Alice, si elle ne dansait pas précisément, marchait d'un pas assez cadencé pour étonner tout le monde. Le bruit se répandit partout qu'elle était folle.

Un soir qu'on célébrait une noce, — ce n'était pas la sienne, car, n'étant plus maîtresse d'elle-même, elle se serait fait un crime de se marier, — la pauvre Alice, obéissant au mystérieux appel de son despote invisible, quitta la société réunie chez son père et, traversant les rues en robe et en souliers de satin, elle gagna l'humble demeure de la fiancée où sa présence excita d'abord la surprise et bientôt d'odieuses risées. C'était Mathieu Maule qui se mariait avec la fille d'un paysan, et sa vengeance était aussi complète que lâche, car il vengeait sur une femme des rancunes héréditaires. Quand Alice, sortant de l'état de somnambulisme où elle se trouvait, comprit son humiliante situation, elle retrouva, sinon sa fierté, du moins sa dignité de femme, et, mal-

gré toutes les instances des nouveaux mariés, elle persista à s'éloigner seule et à regagner la Maison des Sept-Pignons à travers la neige et la pluie qu'un vent de Sud-Est chassait contre son visage et son sein glacé. Ses souliers de satin restèrent dans la boue ; et si Maule, saisi d'un tardif remords, ne l'eût suivie de loin et pris dans ses bras au moment où elle allait s'évanouir pour la déposer à la porte de l'habitation paternelle, elle fût morte cette nuit-là. La mort, du reste, ne devait pas tarder à frapper à la même porte. A dater de ce jour, une toux opiniâtre ne cessa d'ébranler la frêle poitrine de Miss Alice ; ses joues se colorèrent d'une rougeur de sinistre augure ; elle ne fut plus que l'ombre d'elle-même ; mais ses doigts amaigris tiraient encore des sons harmonieux du clavecin, sa voix semblait un écho des chœurs célestes. O bonheur ! Miss Alice n'avait plus à craindre d'être humiliée sur terre ! O bonheur plus grand encore ! elle était guérie de l'orgueil et remontait pure au ciel.

La famille Acton lui fit de magnifiques funérailles où toute la ville assistait. On remarqua surtout, dans les derniers rangs du cortége, Mathieu Maule, le charpentier. Jamais homme plus abattu, plus désespéré, ne suivit un cercueil. Il rongeait son propre cœur et portait désormais au front le sceau de la réprobation dont Dieu marqua Caïn ; car, en voulant humilier une femme, il l'avait tuée.

Miscellanées.

LA DAME DE CHARITÉ

(ÉPISODE DE LA MAISON DÉSOLÉE).

Aujourd'hui que le succès nous a justifiés, nous pouvons bien avouer que ce ne fut pas sans avoir un peu hésité que nous donnâmes successivement à nos lecteurs deux romans aussi étendus que la *Famille Caxton*, de Bulwer, et le *David Copperfield*, de Ch. Dickens. Ces deux romans se sont trouvés les chefs-d'œuvre de leurs auteurs, deux ouvrages d'une morale parfaite, qui resteront, et qu'on relira avec le même bonheur dans cent ans comme aujourd'hui; mais il y avait quelque risque à les juger ainsi dès les premières livraisons, car ils paraissaient en anglais par livraisons mensuelles, et nous étions exposés à ne pas pouvoir suivre les auteurs et leurs personnages jusqu'au dénouement. En effet, nous avons dû faire subir à l'autobiographie de cet excellent Copperfield quelques légères modifications, quelques retranchements même, que notre ami Ch. Dickens a bien voulu pardonner au directeur de la *Revue Britannique*, puisqu'il le remerciait dernièrement de ce qu'il avait fait pour celle de ses compositions où il a mis le plus de sa personnalité et dont il appelle le héros : *le fils de son cœur* (1).

Le souvenir de nos hésitations et de nos embarras est revenu quand nous avons vu annoncer un nouveau roman de Ch. Dickens, qui est en voie de publication depuis trois mois et qui doit se prolonger jusqu'au mois d'août 1853. Si nous laissons à d'autres le privilége de le traduire, privilége qui appartient encore en ce moment à un libraire de Londres, voici ce qui diminuera nos regrets : dans ce nouvel ouvrage, Ch. Dickens

(1) Nous citons les expressions textuelles de la lettre de M. Charles Dickens, qui nous a écrit en français.

Rappelons ici aux lecteurs de la *Revue Britannique*, que nous avons publié *David Copperfield ou le Neveu de ma Tante*, en trois volumes in-8°, dans lesquels sont rétablis les chapitres supprimés.

reparaît avec toute la verve de son talent inépuisable : on y retrouve déjà une grande variété de caractères originaux et l'heureuse combinaison des scènes comiques et des scènes pathétiques, etc. ; mais, par le sujet essentiellement anglais, par la forme moins simple de la composition, tantôt l'auteur parlant en son nom, tantôt une héroïne écrivant ses Mémoires, *Blear-House* pourrait bien ne pas plaire en France comme *David Copperfield*. Cependant, hâtons-nous de dire que ce serait mal à nous de juger définitivement un roman en vingt livraisons dont nous ne connaissons que trois.

En attendant, nous devons quelque chose à l'impatience de ceux de nos lecteurs (et il en est beaucoup) qui partagent l'enthousiasme des compatriotes de Ch. Dickens pour l'Hogarth de la littérature contemporaine. Nous leur devons au moins l'analyse de *Blear-House* et quelques-unes de ces citations épisodiques qu'on peut détacher d'un roman sans le déflorer. Peut-être plus tard pourrons-nous faire davantage. Au moment où nous écrivons ces lignes, nous sommes encore indécis.

Il était assez difficile de savoir, d'après la première livraison, si le titre même du roman devait se traduire ou rester en anglais dans la traduction. Mais le châtelain de Blear-House nous apprend lui-même, ce mois-ci, que son château s'appelait originairement the Peaks (les Pics), et qu'il fut surnommé la *Maison Désolée* (Blear) par un des propriétaires, son grand-oncle, qui s'y était enfermé lui-même pour y méditer avec désespoir sur le procès en chancellerie dont il avait le premier hérité.

Le château, naguères dilapidé, lézardé, avec sa toiture ouverte à tous les vents et à la pluie, les portes vertes de moisissure, les cours encombrées de ronces, etc., a pris un autre aspect depuis qu'il est habité par un philanthrope original. Dans une analyse régulière, sinon dans la traduction complète, nous ferons plus ample connaissance avec lui et les intéressants pupilles du grand-chancelier d'Angleterre (tuteur légal de tous les héritiers orphelins) dont il s'entoure pour charmer sa solitude. Avant d'y pénétrer, les lecteurs s'arrêtent à l'audience du grand-chancelier lui-même, où ils trouvent une dame que la procédure a rendue folle, une Madame de Pimbêche anglaise ; puis ils font une autre station chez Miss Jellyby, une de ces dames négrophiles qui négligent leur ménage pour l'Afrique, leurs enfants pour les malheureux noirs. Dans la *Maison Désolée*, un des hôtes promet d'être non moins amusant dans sa folie un peu égoïste que M. Dick, le bon pensionnaire de *ma tante* Miss Trotwood... Mais nous reviendrons sur cette analyse ; — nous n'entendons donner aujourd'hui que ce sommaire des trois livraisons publiées et l'épisode de la dame de charité, extrait dont nous supprimons quelques phrases qui, tenant aux chapitres précédents, se retrouveront dans une traduction complète.

LA DAME DE CHARITÉ,

FRAGMENT DE CH. DICKENS.

. . . . — A peine installées, ma cousine Ada et moi, dans le château de notre tuteur, à notre sortie de pension, nous nous aperçûmes que nous y mènerions une vie active. Comme il nous chargea de classer ses lettres et de répondre à quelques-unes en son nom, il nous fut facile de voir qu'il semblait connaître tout le monde, tant on s'adressait à lui naturellement pour faire un appel à sa libéralité. C'était, en général, en qualité de membre d'un comité de philanthropie ou de bienfaisance que ces solliciteurs lui écrivaient, réclamant sa souscription avec une chaleur, une véhémence et une passion vraiment extraordinaires, si c'étaient des dames surtout. Nous remarquâmes aussi que les mêmes correspondants revenaient souvent à la charge avec une inépuisable éloquence et un inépuisable fonds de billets à placer, billets à un shelling, billets à une couronne, billets à deux shellings, billets à un souverain. Comment, pensions-nous quelquefois, la vie d'une femme peut-elle suffire à ce pétitionnement continuel? Ces bonnes âmes avaient besoin de tout, elles avaient besoin de vêtements neufs et de vieux linge, elles avaient besoin d'argent et de charbon, elles avaient besoin de bouillons et de soupes, de flanelles, d'autographes et de je ne sais combien d'autres choses encore. Leur but était aussi varié que leurs demandes : elles avaient tantôt une nouvelle maison à bâtir, ou la réparation d'une vieille maison à payer, tantôt des veuves à loger dans un site pittoresque (plan annexé) ; ou c'était un témoignage de reconnaissance qu'il s'agissait d'offrir à une bienfaitrice, le portrait du secrétaire de l'association, dont elles voulaient faire la surprise à sa belle-mère, femme si dévouée à son gendre! ou cent mille exemplaires d'une brochure pieuse qu'elles avaient à faire imprimer, pour être distribués gratis ; ou bien une annuité à racheter, un tombeau de marbre à élever, une théière en argent à commander à l'orfèvre ! Elles prenaient une multitude de titres : elles étaient les dames de la Grande-Bretagne ou les filles de l'Angleterre, les femmes de l'Amérique ou les

ladies des Trois-Royaumes, les sœurs de la foi, de l'espérance et de toutes les vertus théologales.

Parmi les dames qui se distinguaient le plus par cette bienfaisance rapace (si je puis me servir de cette expression), était une Mrs. Pardiggle, dont les lettres fréquentes faisaient dire à mon tuteur qu'il y avait deux classes de personnes charitables : l'une, la classe des personnes qui faisaient beaucoup de besogne et peu de bruit; l'autre, la classe des personnes qui faisaient beaucoup de bruit et peu de besogne. Nous étions donc curieuses de voir Mrs. Pardiggle, la soupçonnant d'être un type de cette seconde classe, et nous fûmes charmées lorsqu'elle se fit annoncer un jour avec ses cinq enfants.

C'était une dame d'un aspect formidable, au nez proéminent, portant lunettes, ayant la voix forte, et qui nous fit l'effet d'avoir besoin de beaucoup d'espace autour d'elle, car rien qu'en traversant l'antichambre et le salon elle renversa trois ou quatre petites chaises avec les pans de sa robe, quoique ces chaises fussent assez loin de son passage. Notre tuteur étant absent, Ada et moi nous étions seules. Nous reçûmes timidement Mrs. Pardiggle, tant sa vue nous glaça. Les cinq petits Pardiggles qui la suivaient, nous parurent eux-mêmes tout gelés dans l'atmosphère maternel.

« — Mesdemoiselles, » nous dit-elle en nous les présentant avec une grande volubilité de langage après les premiers saluts d'usage, « voici mes cinq fils. Vous pouvez avoir remarqué leurs noms dans plus d'une liste imprimée de souscripteurs. Egbert, mon fils aîné (douze ans), est l'enfant qui, dernièrement, envoya ses petites économies, cinq shellings et trois pence, aux indiens Tockahoupous. Oswald, mon second (dix ans et demi), est l'enfant qui souscrivit deux shellings pour la grande école des sourds et muets. Francis, mon troisième (neuf ans), souscrivit un shelling six pence et trois liards pour le même établissement national. Félix, mon quatrième (sept ans), souscrivit huit pence pour l'hospice des veuves âgées. Alfred, mon dernier (cinq ans), s'est enrôlé volontairement parmi les « jeunes champions des plaisirs innocents, » et il a pris l'engagement solennel de ne jamais priser, ni fumer, ni chiquer, jusqu'au dernier jour de sa vie. »

Jamais enfants n'eurent une physionomie plus mécontente. Ce n'est pas seulement parce qu'ils étaient malingres et souffreteux, quoiqu'ils le fussent passablement; mais il y avait quelque chose de farouche dans leur air de mécontentement. A la mention des indiens Tockahoupous, j'aurais pu croire qu'Egbert était un des membres les plus misérables de cette tribu, tant il m'adressa un regard sauvage. La figure de chacun de ses frères se renfrognait également à mesure que la mère citait le montant de sa souscription, — y compris le petit champion des plaisirs innocents dont les yeux n'exprimèrent pas une humeur moins rancuneuse que ceux de son aîné.

« — J'ai su, » dit Mrs. Pardiggle, « qu'avant de venir au château vous avez passé quelques jours chez Mrs. Jellyby, » et quand nous eûmes répondu affirmativement: « Mrs. Jellyby, » poursuivit-elle avec la même voix rudement accentuée, « est un des membres les plus méritants de la société humaine. C'est beau à elle de s'être dévouée au soulagement de la race noire : mes enfants ont souscrit à son association africaine, — Egbert, pour un shelling et six pence, montant de ses économies de trois mois; Oswald, pour un shelling et un demi-penny, et leurs frères aussi dans la même proportion. Cependant je me permets de ne pas être en toute chose de l'avis de Mrs. Jellyby. Je n'approuve pas la manière dont Mrs. Jellyby traite ses propres enfants; d'autres que moi en ont fait la remarque... oui, on a remarqué qu'elle excluait sa jeune famille de toute participation à l'œuvre qui absorbe son dévouement. Elle a peut-être tort, elle a peut-être raison; mais qu'elle ait raison ou tort, ce n'est pas ma manière d'agir. Je mène partout mes enfants avec moi. »

Je suis à peu près sûre qu'Egbert, son aîné, eût poussé un hurlement s'il en avait eu la force... Il ouvrit la bouche comme pour hurler; mais il dut se contenter de bâiller.

« — Mes enfants, » dit rapidement Mrs. Pardiggle, « assistent à l'office du matin tous les jours de l'année, à six heures et demie, sans en excepter les jours d'hiver, et ils ne me quittent plus jusqu'au soir. Je suis de la Société des écoles gratuites, de celle des visites aux malades, de celle des bonnes lectures et de celle des secours à domicile; je fais partie du comité de la distribution de la charpie et de plusieurs autres comités. Je ne manque aucune convo-

cation et mes fils m'accompagnent partout. Par ce moyen ils s'initient à la pratique du paupérisme et acquièrent la science de la charité en général, de manière à devenir un jour des membres utiles de la société chrétienne. Ma jeune famille n'est pas une famille frivole ; elle dépense ses petites économies en souscriptions charitables sous ma direction. Il est rare de trouver des enfants de cet âge qui aient assisté à tant de comités de bienfaisance, entendu autant de discours et de sermons. Aussi Alfred (cinq ans) qui, je vous l'ai dit, s'est enrôlé dans la Société des jeunes champions des plaisirs innocents, fut du petit nombre de ceux qui, en cette circonstance, se montrèrent spontanément touchés de l'éloquence du révérend M. Samuel, le promoteur de cette nouvelle Société de tempérance. »

Alfred nous lança un regard, comme s'il se promettait bien de ne jamais pardonner l'outrage qu'on lui avait fait ce jour-là.

« — Vous pouvez avoir observé, Miss Summerson, » reprit Mrs. Pardiggle, « que, dans les listes de souscription, les noms de mes enfants sont suivis du nom de *D. A. Pardiggle, F. R. S une livre sterl :* c'est leur père. Nous suivons toujours la même routine : j'inscris d'abord ma petite offrande, puis mes enfants, chacun la leur, dans l'ordre de leur âge et de leurs petits moyens, M. Pardiggle forme l'arrière-garde ; M. Pardiggle s'estime heureux de s'inscrire sous ma direction, et voilà comment tout se fait dans la famille pour notre propre bonheur et l'édification des autres. Vous êtes ici dans une belle campagne, » reprit Mrs. Pardiggle, comme si elle voulait, d'elle-même, changer d'entretien, et, à notre grand plaisir, nous nous rapprochâmes de la croisée pour lui montrer la beauté de la perspective ; mais il me parut que ses yeux, armés de lunettes, ne se promenaient qu'avec indifférence sur le paysage, et elle nous demanda si nous connaissions M. Gusher.

Nous n'avions pas l'honneur de connaître M. Gusher.

« — Tant pis pour vous, » dit-elle avec son ton positif ; « c'est un éloquent orateur, plein de feu. S'il montait là, sur cette éminence qui semble faite exprès pour un *meeting* en plein vent, il vous ferait entendre des paroles dont vous seriez édifiées... J'espère, Mesdemoiselles, » poursuivit-elle en s'éloignant déjà de la croisée, « que vous avez deviné mon caractère... On le

devine bientôt, car je me livre tout d'abord ; je suis une femme active ; j'aime le mouvement, aucun travail ne me lasse ; je ne sais pas ce que c'est que la fatigue, et j'étonne ma jeune famille ainsi que M. Pardiggle, quand, à la fin de la journée la mieux employée, ils me voient aussi alerte que l'alouette matinale. »

Le visage du sombre Egbert se serait rembruni davantage s'il l'avait pu, et je le surpris donnant un coup de poing secret dans la forme de son chapeau qu'il tenait sous son bras gauche.

« — Cela me procure un grand avantage quand je fais mes rondes charitables, » ajouta Mrs. Pardiggle. » Si je trouve des personnes peu disposées à écouter ce que j'ai à leur dire, je déclare à ces personnes, sans hésiter, quel est mon caractère : mes bons amis, leur dis-je, je suis infatigable, je prétends ne me retirer que quand j'aurai fini. Cette déclaration est d'un effet admirable !... Miss Summerson, et vous, Miss Clare, j'espère que vous allez m'accompagner dans une de mes visites. »

Impossible de nous en défendre : je fis en vain valoir mes occupations, vaine excuse : je protestai de mon inexpérience, cette objection tourna contre moi.

« — Justement, » me dit Mrs. Pardiggle : « vous verrez comment je remplis ma tâche, pour m'imiter plus tard. Je vais, avec ma jeune famille, visiter, ici tout près, un maçon, un très mauvais sujet, et je vous emmène, ainsi que Miss Clare, si elle veut bien me faire cette faveur. »

Ada et moi nous échangeâmes un regard et fûmes d'accord pour accepter, d'autant plus que notre intention avait été de sortir ce jour-là. Quand nous revînmes, après être allées mettre nos chapeaux, nous retrouvâmes les jeunes Pardiggle bâillant dans un coin, tandis que la mère arpentait le salon, renversant autour d'elle tout ce qui était à la portée de sa robe. Elle s'empara d'Ada, et je les suivis avec les cinq petits philanthropes.

Ada me raconta plus tard que, tout le long du chemin, Mrs. Pardiggle l'entretint d'une lutte qu'elle soutenait, depuis deux ou trois ans, contre une autre dame, chacune d'elles réclamant une pension pour un candidat rival. Il y avait eu dans cette concurrence une masse de promesses, de discussions et de votes, au grand agrément de toutes les parties, excepté des deux pensionnaires en expectative... qui n'étaient pas encore élus.

Quoique je suivisse à quelque distance Mrs. Pardiggle et Ada, plusieurs mots de cette conversation intéressante étaient parvenus jusqu'à moi, tant Mrs. Pardiggle avait le verbe haut.

J'aime beaucoup à obtenir la confiance des enfants, et je suis souvent heureuse sous ce rapport; mais, dans cette occasion, je fus très embarrassée de mon succès. A peine avions-nous franchi la grille du château, qu'Egbert, avec la brusquerie d'un petit voleur de grand chemin, me demanda un shelling, sous prétexte qu'on lui *soutirait* tout son argent de poche : « — Mais, mon petit ami, lui dis-je, vous vous servez d'un mot bien impropre, et si votre maman vous entendait! — Elle! répliqua-t-il en me pinçant, et qu'êtes-vous donc, vous? je suis bien sûr que vous penseriez comme moi, si on ne vous donnait de l'argent que pour vous le reprendre : je n'aime pas qu'on m'attrape ainsi, moi! » Cette réflexion maussade eut son influence sur Oswald et Francis, qui se mirent à me pincer aussi le bras comme leur frère, tandis que Félix me marchait impatiemment sur le pied. Nous étions en ce moment devant un pâtissier, et je vis le petit « champion des plaisirs innocents » devenir pourpre de rage, en pensant sans doute qu'ayant dépensé en souscriptions tout son revenu, il était forcément condamné à s'abstenir de gâteaux aussi bien que de tabac. J'eus pitié de mes jeunes gourmands; mais jamais enfants ne m'ont mis, au même degré, l'esprit et le corps à la torture, en me faisant le compliment de se montrer naturels avec moi.

Je ne fus donc pas fâchée d'arriver à la maison du maçon. Elle faisait partie d'un groupe de sales huttes avec des loges à pourceaux contiguës et des carrés de jardinets convertis en mares fangeuses. Ça et là un vieux tonneau recueillait les épanchements des gouttières, et, là où il n'y avait pas de tonneau, l'eau de la pluie était contenue dans des espèces de bassins de boue. Sur les portes ou aux fenêtres quelques figures oisives nous virent passer sans trop prendre garde à nous, excepté pour se regarder d'un air goguenard ou se dire, sans prendre la peine de baisser la voix, que les riches feraient bien mieux de soigner leurs propres affaires que de venir se crotter les pieds pour espionner les pauvres gens.

Mrs. Pardiggle, toujours en avant, la tête haute, forte de sa

décision morale et se récriant sur la malpropreté du peuple, nous conduisit à une chaumière qui était la dernière du village, et dont nous remplîmes presque entièrement l'étroit rez-de-chaussée où se tenait la famille. Il y avait, dans cette pièce humide et malsaine, une femme qui tenait sur ses genoux, près du feu, un pauvre nourrisson, la bouche béante; un homme de mauvaise mine, tout souillé de plâtre et de boue, qui, étendu par terre de tout son long, fumait une pipe; un grand garçon qui attachait le collier d'un chien, et une robuste fille qui lavait quelque chose dans une eau très sale; tous ces gens levèrent la tête quand nous entrâmes, et la femme, presque aussitôt, sembla se tourner du côté du feu, comme si elle voulait nous cacher qu'elle avait une contusion à l'œil gauche; aucun d'eux ne nous fit le moindre accueil.

« — Eh bien! mes *amis!* » dit Mrs. Pardiggle; « mais sa voix n'avait pas, il me sembla, un son *amical.* Comment allez-vous tous? me voici encore. Je vous avais dit que vous ne pourriez me lasser, vous en souvenez-vous! Je tiens parole. »

L'homme étendu par terre, la tête appuyée sur une de ses mains, nous regarda d'un air grognon et nous dit: « — Êtes-vous au complet? n'y a-t-il plus personne?

» — Non, mon ami, » répondit Mrs. Pardiggle en s'asseyant sur un tabouret et en renversant un autre; « nous sommes tous ici.

» — C'est que je pensais que vous n'étiez pas assez encore, peut-être? » répéta l'homme la pipe entre ses dents et nous examinant tous les uns après les autres comme s'il nous comptait.

Le grand garçon et la fille rirent aux éclats, et deux de leurs voisins que notre venue avait attirés, mais qui étaient restés sur la porte les mains dans les poches, rirent comme eux.

« — Vous ne pouvez me lasser, mes braves gens, » dit Mrs. Pardiggle. « J'aime les rudes besognes, moi, et plus rude vous rendez la mienne, plus je l'aime.

» — Alors, il faut la lui rendre facile, » dit l'homme étendu par terre. « Car il me tarde à moi qu'elle soit finie, voyez-vous! J'ai assez de ces libertés qu'on se permet à mon égard ici; cela ne me va pas d'être pourchassé dans mon trou comme un blai-

reau. Vous allez recommencer votre inquisition, n'est-ce pas? C'est votre usage, je le sais. Eh bien! je veux vous épargner la peine des questions: les voici avec les réponses: — Ma fille lave-t-elle? Oui, elle lave. Regardez l'eau, sentez-la. C'est celle que nous buvons. Comment la trouvez-vous, et ne pensez-vous pas que le gin ou l'eau-de-vie valent mieux? — Mon habitation n'est-elle pas malpropre? Oui, elle est malpropre, — elle est naturellement malpropre et elle est naturellement malsaine; nous avons eu ici cinq enfants malpropres et malsains qui y sont morts, ce qui est tant mieux pour eux, tant mieux aussi pour nous. — Ai-je lu le petit livre que vous me laissâtes? Non, je n'ai pas lu le petit livre que vous me laissâtes. Il n'y a personne dans la famille qui sache lire, excepté moi; il ne me convient pas de lire un livre qui n'est bon que pour un enfant, car je ne suis pas un enfant. Si vous me laissiez une poupée je ne jouerais pas à la poupée. — Comment me suis-je conduit? Je me suis enivré pendant trois jours et je me serais enivré le quatrième encore si j'avais eu assez d'argent pour cela. — Ne voudrais-je pas aller à l'église? Non, je ne veux jamais aller à l'église: je n'y serais pas attendu si je voulais y aller: le bedeau est un trop beau monsieur pour moi. — Comment ma femme a-t-elle eu l'œil poché? C'est moi qui le lui ai poché, et si elle disait non, elle mentirait. »

Il avait ôté sa pipe de la bouche pour nous débiter tout cela, et quand il eut fini, il se retourna et se remit à fumer. Mrs. Pardiggle, qui n'avait cessé de le regarder à travers ses lunettes avec un sang-froid qui me paraissait provoquer encore l'opposition de cet homme, tira de son sac à ouvrage un livre de morale comme elle en aurait tiré un bâton de constable, et voulut ramener par une bonne lecture toute la famille dans une meilleure voie en leur lisant un chapitre, comme un agent de police aurait lu une ordonnance ou une proclamation des magistrats.

Ada et moi nous étions mal à l'aise; nous nous sentions là importunes et déplacées, pensant que Mrs. Pardiggle aurait infiniment mieux fait si elle n'avait pas eu l'air de s'emparer ainsi des gens par un procédé tout mécanique. Ses enfants l'écoutèrent avec une physionomie effarée; la pauvre famille ne fit plus aucune attention à nous, excepté le grand garçon qui,

chaque fois que Mrs. Pardiggle appuyait sur un paragraphe avec emphase, faisait aboyer son chien; il était évident qu'entre nous et ces gens-là existait une barrière de fer, qui ne pouvait être écartée par notre nouvelle connaissance. Cette barrière, qui pourrait l'écarter et comment? Nous n'en savions rien; mais, quoi qu'il en fût, tout ce que disait Mrs. Pardiggle, comme tout ce qu'elle lisait, nous aurait semblé mal choisi pour de pareils auditeurs, alors même qu'elle s'y serait pris avec plus de tact et de modestie. Quant au petit livre auquel l'homme étendu par terre avait fait allusion, nous le retrouvâmes par la suite, et notre tuteur dit assez justement qu'il était douteux que Robinson Crusoé eût pu le lire, n'en aurait-il eu aucun autre dans son île déserte.

Ce fut un vrai soulagement pour nous, quand Mrs. Pardiggle eut conclu sa lecture. L'homme étendu par terre tourna de nouveau la tête, et dit d'un ton morose:

« — Eh bien, avez-vous fini, voyons?

» — Oui, pour aujourd'hui, mon ami; mais je ne suis jamais fatiguée, je reviendrai vous voir dès que ce sera encore votre tour, » répondit Mrs. Pardiggle.

« — Comme il vous plaira, » dit l'homme en croisant les bras et assaisonnant cette réplique d'un juron. Mrs. Pardiggle se leva donc et tourbillonna un peu dans cette pièce étroite, où elle faillit faire tomber la pipe de la bouche du maçon. Elle prit deux de ses enfants par la main et prescrivit aux autres de la suivre. « J'espère, dit-elle, mes amis, que je vous retrouverai en meilleure situation la prochaine fois; je vais faire une autre visite dans le voisinage. »

Je serais bien fâchée de calomnier Mrs. Pardiggle, mais certainement il me sembla qu'elle aurait pu être accusée de faire la charité trop systématiquement et avec une affectation qui pouvait difficilement toucher le cœur de ceux à qui elle s'adressait.

Elle supposait que nous allions la suivre avec ses cinq fils; mais nous la laissâmes partir, et quand elle eut disparu nous nous approchâmes de la femme assise au coin du feu, pour lui demander si son enfant était malade.

Elle se contenta de lever la tête de notre côté pour toute réponse; nous avions déjà remarqué que chaque fois qu'elle re-

gardait l'enfant, elle couvrait avec une main celui de ses yeux qui avait reçu un coup, comme si elle eût voulu dissimuler au petit innocent cet acte de violence et de brutalité.

Ada, dont le bon cœur était ému de l'air malheureux de l'enfant, se penchait pour toucher son visage. En ce moment même, je vis ce qui se passait et la retint... l'enfant se mourait.

« — O Esther! » s'écria Ada s'agenouillant auprès de lui. « Regardez donc, ô Esther! ma chère Esther! la pauvre créature! comme je plains sa mère; jamais je n'ai rien vu si digne de pitié. L'enfant! l'enfant! »

Tant de compassion, une sympathie si douce et si sincère, ces larmes, cette main qui serrait la main de la mère, étonnèrent cette femme, et elle fondit en larmes.

Alors j'ôtai l'enfant qu'elle gardait encore sur ses genoux, je fis ce que je pus pour placer à côté d'elle le pauvre enfant mort dans l'attitude du repos, et le recouvris de mon mouchoir. Nous essayâmes de lui adresser quelques paroles de consolation : nous lui répétâmes ce que Notre Seigneur dit des petits enfants qu'il appelle à lui. Elle ne répondit rien, continuant de pleurer.... pleurant abondamment.

Quand je retournai la tête, je vis que le grand garçon avait emmené le chien et se tenait sur la porte en nous regardant, les yeux secs, mais silencieux. La fille était muette aussi dans un coin, les yeux baissés. L'homme s'était relevé : il fumait encore sa pipe avec un air de bravade, mais il ne disait rien.

Une vieille et laide femme, presqu'en haillons, entra en ce moment, et courant droit à la mère lui cria : « — Jenny! Jenny! » La mère se leva à ce nom et se jeta au cou de cette femme.

Elle aussi portait sur son visage et ses bras les stigmates d'un traitement brutal; il n'y avait en elle d'autre grâce féminine que celle de la sympathie; mais quand elle se montra si émue du malheur de l'autre, quand elle lui répéta avec des larmes dans les yeux et dans la voix : « — Jenny! Jenny! » elle devint belle.

Je fus vivement touchée de l'amitié de ces deux femmes, grossières, déguenillées, battues; je fus touchée de voir ce qu'elles pouvaient être l'une pour l'autre, comme elles souffraient cha-

cune de la douleur de son amie, et en même temps quelle consolation elles trouvaient à s'aimer ainsi dans leur malheur. Je crois que nous ignorons encore le meilleur côté de cette classe du peuple. Ce que le pauvre est pour le pauvre est peu connu, excepté du pauvre lui-même et de DIEU !

Nous réfléchîmes qu'il était plus convenable de nous éloigner et de les laisser ensemble. Nous sortîmes de la maison sans bruit et sans être remarquées, excepté de l'homme. Il se tenait appuyé contre la muraille près de la porte, et, s'apercevant qu'il nous obstruait le passage, il s'éloigna aussi pour nous laisser passer. Il semblait vouloir dissimuler qu'il faisait cela pour nous; mais nous nous en aperçûmes malgré lui et le remerciâmes. Il ne répondit rien.

Ada rentra au château tout en larmes, et nous résolûmes de retourner le soir à la chaumière pour y porter quelques secours, accompagnées par Richard. Sur notre chemin était un mauvais cabaret, sur la porte duquel se pressait un groupe d'hommes. Parmi eux, acteur dans une dispute, nous reconnûmes le père de l'enfant mort le matin. A quelques centaines de pas plus loin, nous rencontrâmes le grand garçon avec le chien, dans une compagnie analogue. Nous surprîmes enfin la fille qui riait et causait avec d'autres au coin de la rue du village; mais elle sembla toute honteuse et se retira pour nous éviter.

Nous laissâmes notre escorte en vue de la chaumière du maçon, et nous nous y rendîmes seules. Près de la porte et debout était la femme dont la visite à la pauvre mère avait été pour celle-ci une consolation si douce.

« — Est-ce vous, mes jeunes dames? nous demanda-t-elle tout bas! Je regarde si je vois venir mon maître. Je suis toute tremblante; s'il allait me trouver hors de la maison, il me tuerait, je crois.

» — Est-ce votre mari que vous appelez votre maître? lui dis-je.

« — Oui! Miss, mon maître. Jenny dort, épuisée par le chagrin et la fatigue. Voilà sept jours et sept nuits qu'elle gardait le pauvre enfant sur ses genoux, excepté les moments où je pouvais venir le prendre moi-même pour quelques minutes. »

Elle nous fit place; nous entrâmes tout doucement et nous

plaçâmes ce que nous avions apporté près du misérable grabat sur lequel dormait la mère. On n'avait fait aucun effort pour nettoyer la chambre... elle semblait trop sale pour qu'on eût pu espérer en diminuer la malpropreté; mais le pauvre enfant si solennellement endormi, avait été changé, lavé et revêtu de quelques lambeaux de linge blanc. Sur mon mouchoir, qui lui servait encore de linceul, un petit bouquet de romarin avait été déposé avec un tendre soin par les rudes mains de la malheureuse qui était rentrée avec nous.

» — Que le ciel vous récompense, lui dîmes-nous ! Vous êtes une brave femme.

» — Moi, mes jeunes demoiselles? reprit-elle avec surprise. Chut! Jenny! Jenny! »

La mère avait murmuré un gémissement dans son sommeil et avait fait un mouvement. Le son de cette voix familière sembla la calmer... elle se rendormit.

Je soulevai mon mouchoir; Ada se pencha pour voir l'enfant, et il me sembla que de ses yeux émus rayonnait la lumière d'une auréole qui couronna cette petite tête. J'aimai à me figurer que peut-être l'ange gardien du pauvre enfant souriait à la femme que nous laissâmes allant de la porte de la chaumière au grabat de son amie, tour à tour prêtant l'oreille avec terreur et répétant de sa voix la plus caressante : Jenny ! Jenny !

Charles Dickens *(Blear-House)*.

Archéologie. — Hagiologie.

LES SAINTS ET LES FÊTES DU CALENDRIER ANGLICAN. (1)

V.

Mai.

LES ANCIENNES COUTUMES DE MAI. — SAINT PHILIPPE ET SAINT JACQUES LE MINEUR. — SAINT JEAN DE LA PORTE LATINE. — SAINT DUNSTAN. — SAINT AUGUSTIN. — LE VÉNÉRABLE BÈDE. — ANNIVERSAIRE DE CHARLES II.

Les fêtes par lesquelles la vieille Angleterre célébrait jadis le mois de mai, durent contribuer certainement à ce titre de *merry England* (joyeuse Angleterre) qui étonne ceux qui ne connaissent que l'Angleterre protestante, la république religieuse des puritains, des quakers, des méthodistes, et autres sectes qui, croyant protester à la fois contre le culte de la déesse Flore et de la Vierge Marie, ont successivement anathématisé non-seulement les danseurs moresques et leur chevalet (*Hobby horse*), Robin Hood, roi du mai, et sa femme Marianne, reine du mai, Petit-Jean et le moine Tuck, personnages payens ou papistes, mais encore le mai lui-même et les danses joyeuses du village autour de cet arbre orné de banderoles et de guirlandes de fleurs. Long-temps encore les ramoneurs bizarrement masqués et les laitières de Londres ont conservé la tradition de la fête de Mai en parodiant ses rites. Quelques cochers attachent encore un rameau vert à leur voiture le 1er mai; quelques cabarets renouvellent ce jour-là le buisson de leur enseigne; mais on ne décore plus guères les portiques d'églises avec le feuillage nouveau que d'heureux cou-

(1) Voir la livraison d'avril.

ples allaient au bon vieux temps cueillir gaîment dans les champs rajeunis (1).

Cependant au fond de quelques provinces se retrouvent encore des traces de ces usages, comme aussi de cette singulière superstition qui regarde comme malheureux les mariages contractés en mai, superstition dénoncée comme papiste et qui remonte aux Romains du temps d'Ovide :

> Nec viduæ tædis eadem, nec virginis apta
> Tempora quæ nupsit non diuturna fuit.
> Nec quoque de causa (si te proverbia tangant)
> Mense malas Maïo nubere vulgus aït.
>
> *(Fasti, lib. V.)*

1er *Mai.* — Saint Philippe et saint Jacques le Mineur, apôtres.

Saint Philippe fut un des premiers élus du Sauveur qui d'un seul mot l'appela à lui et le détacha à jamais des choses de ce monde. Il était de Bethsaïde en Galilée, marié, père de plusieurs filles, que les uns disent être mortes vierges après avoir été douées de l'esprit de prophétie, et dont deux, au contraire, se marièrent, selon d'autres qui veulent que les quatre prophétesses vierges dont parle Eusèbe, aient eu pour père saint Philippe, l'un des sept premiers diacres, celui qui baptisa la reine Candace.

Après l'Ascension, c'est la légende qui, s'emparant de l'apôtre saint Philippe, l'envoye successivement en Scythie et en Phrygie pour prêcher l'Evangile pendant vingt ans. Il trouva à Hiéropolis le peuple adorant un dragon ou serpent monstrueux,

(1) Un vieux statut du collége d'Éton (1560) consacre la coutume d'aller le matin de Saint-Philippe et Saint-Jacques cueillir des rameaux et des herbes odoriférantes pour en orner les fenêtres du dortoir et embaumer toute la maison. Ce statut veut cependant que l'instituteur le permette et qu'il fasse beau pour qu'on ne *se mouille pas les pieds* : « Mense maïo, in die Philippi et Jacobi, si labeat preceptori et si sudum fuerit, surgant qui volunt circiter quartam ad colligendos ramos maïos, *modo non sit madefactis pedibus, etc.* »

Sous le règne d'Élisabeth, dit M. Douce, le commentateur de Shakspeare, les puritains prêchèrent et se soulevèrent contre les jeux de Mai. La pauvre Marianne elle-même fut assimilée à la prostituée de Babylone ; le moine Tuck fut traité de papiste et le chevalet proscrit comme une superstition payenne, etc.

Le roi Charles Ier ayant autorisé, en 1633, par une ordonnance spéciale, les jeux de Mai comme récréation innocente, le *long* Parlement de 1644 ordonna que les arbres de Mai fussent abattus.

qu'on prétendait être le dieu Mars sous cette forme. Saint Philippe entra dans le temple une croix à la main et commanda au serpent roulé sous l'autel de venir à lui. Le reptile obéit en répandant autour de lui une émanation empestée qui asphyxia plusieurs des assistants, entre autres le fils du roi. Le peuple fut saisi d'horreur contre son propre Dieu. Saint Philippe rendit la vie à ceux que le serpent avait fait ainsi mourir et ils crurent en Jésus-Christ. C'est le sujet d'un tableau de Fra Filippo Lippi, à Florence. Les prêtres, irrités, s'emparèrent de l'apôtre, l'attachèrent à une croix la tête en bas (comme saint Pierre) et, selon la tradition grecque, le lapidèrent. C'est ainsi qu'il est représenté sur les portes de St-Paul de Rome et dans un vieux tableau ornant le mausolée du cardinal Philippe d'Alençon, tandisque, dans une vieille fresque de Giusto de Padoue, il est crucifié la tête en haut avec une longue robe rouge.

On représente généralement l'apôtre saint Philippe, armé d'un long bâton de pélerin terminé tantôt par une double croix, tantôt par un T ou croix *tau*. Quelquefois il porte une corbeille remplie de pain, ou des pains à la main, allusion à la question que lui fit le Sauveur dans le désert, où l'avait accompagné une foule montant à plus de cinq mille hommes : « Où acheter du pain pour tant de monde?» (Saint Jean, Ch. VI. v. 5 et 7).

Douze églises sont dédiées en Angleterre à saint Philippe, dont quatre conjointement avec saint Jacques dont la fête est réunie à la sienne.

Saint Jacques est appelé le Mineur pour le distinguer de l'apôtre Jacques le Majeur, fils de Zébédée et frère de saint Jean, plus âgé ou plus grand de taille que son homonyme. On l'avait surnommé le Juste. Il était cousin-germain de Jésus par sa mère, Marie, femme de Cléophas et sœur de la Vierge. Il est auteur de la belle épître annexée aux Évangiles.

La légende lui attribue une ressemblance si extraordinaire avec le Sauveur, que si la vierge Marie avait pu être induite jamais en erreur, elle l'eût souvent pris pour son propre fils. C'est ce qui explique comment les Juifs exigèrent que Judas donnât le baiser de traître à Jésus pour mieux le reconnaître quand ils l'arrêtèrent. Premier évêque de Jérusalem, saint Jacques excita la haine des scribes et des pharisiens qui, après avoir feint de

proclamer sa vertu, le dénoncèrent à la populace comme infidèle à sa propre sagesse pour les tromper. Ils le précipitèrent d'une terrasse ou du parapet du Temple, et comme il ne mourut pas de sa chute, ils le firent assommer avec un levier de foulon pendant qu'il se relevait et s'agenouillait pour prier Dieu de leur pardonner. Les peintres l'ont souvent confondu dans leurs tableaux avec saint Jacques le Majeur, en lui attribuant quelques-uns des miracles qui appartiennent à celui-ci dans la légende. Il n'est pas toujours facile de déterminer auquel des deux apôtres du même nom sont dédiées les trois cent cinquante églises d'Angleterre placées sous l'invocation de *saint James.*

3 *Mai.* — L'*Invention de la croix,* A. D. 326. — Le calendrier anglican rappelle ici le vœu exprimé par Constantin d'ériger un temple sur le Calvaire, et le voyage que fit Hélène, sa mère, pour découvrir la croix même qui avait servi au supplice de l'homme-Dieu. Arrivée à Jérusalem, Hélène fit abattre un temple de Vénus qui profanait le site indiqué, et c'est lorsqu'on creusa cet emplacement que furent trouvées (*inventæ*) trois croix. Le saint évêque Macarius suggéra à l'impératrice l'épreuve de les porter toutes les trois chez une dame mortellement malade. Le contact des deux premières ne produisit rien; mais le contact de la troisième guérit complètement la patiente. Celle-là était la vraie croix. Une autre version dit que ce ne fut pas une malade que cette relique sublime guérit, que c'était une morte qu'elle ressuscita. Depuis ce temps, la vraie croix, dont les fragments ont été disséminés, ne fait plus de miracles, parce que les fraudes pieuses et les fraudes mercantiles ont tellement multiplié le bois qui en provient, qu'il est difficile de savoir à qui sont échus les fragments authentiques. Déjà du temps de saint Paulin (A. D. 420), il en existait de quoi reconstruire trois ou quatre croix entières pour le moins. Les intéressés prétendirent donc, pour réfuter cette objection, que, dans l'origine, le Christ avait miraculeusement permis que l'on pût en distribuer les morceaux sans aucune diminution du bois primitif.

Dans le comté de Norfolk, l'église de Darling est dédiée à l'invention de la croix.

6 *Mai.* — Saint Jean l'Evangéliste, *ante portam Latinam*

(devant la porte Latine ou de Latran), A.D. 75.—S'il ne s'agissait d'un des douze apôtres, on s'étonnerait presque de voir maintenue au calendrier anglican une fête toute locale à Rome, celle du martyre de saint Jean, d'autant plus que ce martyre a été contesté par ceux qui se contentent d'admettre l'exil de l'apôtre bien-aimé dans l'île de Pathmos. Le collége de Saint-Jean, à Cambridge, fait mieux que de conserver pour mémoire, comme la liturgie, cet épisode de la vie de son patron; le 6 mai est resté pour les écoliers une grande fête, aussi bien que le 27 décembre, jour où revient la commémoration de tout l'apostolat du tendre fils de Zébédée et de Salomé, à qui Jésus avait promis qu'il boirait au calice de sa passion (Ev. selon saint Mathieu, ch. 18, v. 22). L'accomplissement de cette promesse eut lieu sous Domitien, lorsque saint Jean vint d'Ephèse à Rome, vers l'an 95, où il fut d'abord condamné, selon un usage impérial, à boire le poison. Mais l'apôtre ne pouvait mourir comme mourait un sénateur proscrit par César. La partie vénéneuse du breuvage prit un corps dans la coupe et s'en échappa sous la forme d'un serpent, miracle qu'eussent admiré, certes, Canidie et Locuste. Le bourreau de l'empereur imagina alors de plonger le vieillard dans un chaudron d'eau bouillante. Jean sortit de ce chaudron sain et sauf, rajeuni même, comme si c'eût été le bain promis par Médée au vieil Eson.

Ce fut après cette épreuve que l'apôtre fut banni à Pathmos.

Cette légende explique les tableaux où saint Jean est représenté dans le chaudron d'eau bouillante, avec l'emblème d'une coupe ou d'un calice d'où sort un serpent.

19 *Mai.* — Saint Dunstan, archevêque de Cantorbéry, A. D. 988. — Ce saint résume en lui tous les attributs et toutes les légendes du saint catholique anglais au moyen-âge. Si nous ne consultions que les auteurs catholiques modernes, ils ont élagué de la vie de saint Dunstan tous ses épisodes merveilleux, et le diable, qui y joue un grand rôle, en est banni par l'exorcisme d'une critique rationnelle, de manière que le saint n'a plus que l'auréole de ses vertus et de ce talent politique qui en fit un homme tout-à-fait supérieur parmi les ecclésiastiques anglo-saxons. Les auteurs protestants, et entre autres Southey dans son *Histoire de l'Eglise anglicane*, ont affecté de ra-

conter les miracles et les apparitions de saint Dunstan, pour attribuer à son charlatanisme et à la crédulité de son siècle, son ascendant sur les princes et sa renommée populaire. Le calendrier anglican élude la discussion à ce sujet; nous, nous pensons que la légende mérite d'être consultée ici aussi bien que l'histoire, contrôlées l'une par l'autre. Les premiers biographes de Dunstan ayant été ses contemporains, leurs récits réfléchissent du moins l'esprit de l'époque et ce besoin de croire aux choses surnaturelles qu'il fallait satisfaire, sous peine de perdre peut-être toute influence morale et de compromettre la vérité elle-même.

Au milieu d'une messe de la Chandeleur, à laquelle assistaient Heorstan, riche thane saxon et sa femme Cynethreth, tous les cierges et toutes les lampes de l'église de Glastonbury s'éteignirent soudain. La congrégation tremblait de ce présage, quand une flamme descendit du ciél et ralluma le cierge de Cynethreth. Cette dame ayant plus tard donné le jour à un fils qu'on appela Dunstan, le phénomène s'expliqua comme une prédiction qui annonçait que ce fils serait la lumière de l'Eglise (1).

L'Eglise de Glastonbury n'était pas elle-même une de ces églises bâties par un architecte ordinaire. Des anges l'avaient transportée là en faveur de Joseph d'Arimathie, fuyant sa patrie jusqu'en Angleterre après la résurrection, avec deux vases remplis du vrai sang de notre Sauveur, reliques précieuses qu'on retrouvera, dit-on, un jour, dans le tombeau de Joseph, creusé mystérieusement sous la colline voisine. Saint Patrice d'Irlande avait officié à l'autel de Glastonbury et y avait fondé un pèlerinage où l'on venait chercher des indulgences. Quand on érigea la chapelle de la Vierge, saint David, patron du pays de Galles, voulut venir en personne la consacrer; mais le Christ lui apparut en songe pour lui dire qu'il devait s'abstenir d'une cérémonie déjà faite... par lui-même. Les moines de l'abbaye prétendaient aussi avoir

(1) Pour donner une idée de la discrétion d'une *Vie des Saints* que nous consultons, il est dit seulement à propos de ce phénomène : « Que la mère de Dunstan *troyait avoir reçu des indices de sa sainteté future avant de le mettre au monde.* » (*Les Vies des Saints composées sur ce qui nous est resté de plus authentique et de plus assuré dans leur histoire, etc.*, tome V, p. 634, 12 v. in-8°, à Paris, chez Jean de Nully, MDCCI, avec approbation et privilége du roy.)

dans leur cloître le corps du roi Arthur, le héros breton, ce qui n'était mis en doute que par ces bons Gallois, qui disaient que le roi Arthur avait disparu de ce monde visible, mais qu'il n'était pas mort.

Dunstan enfant était d'une santé délicate, et son sommeil, souvent agité par des rêves, a fait dire à ces biographes sceptiques — qui expliquent toute chose rationnellement au point de vue de la science humaine — qu'il était somnambule. Une nuit il se réveilla soudain avec la sensation de ses forces renouvelées. Il se crut guéri, et, par un mouvement de dévotion reconnaissante, il voulut aller en remercier Dieu dans l'Eglise consacrée par lui-même. Il se lève, s'habille et sort; mais, en chemin, il entend derrière lui un bruit étrange, il se retourne, se voit poursuivi par des figures qui lui semblent diaboliques; il double le pas... les portes de l'église étaient fermées. Heureusement il aperçoit une échelle laissée là par des maçons qui réparaient l'édifice. Il l'applique à la muraille et descend par la fenêtre dans le sanctuaire où, sa prière faite, il s'endort. On le retrouva sommeillant encore le lendemain matin, et il raconta naïvement son aventure. Aucun de ses auditeurs ne s'avisa en ce temps-là de le déclarer somnambule.

Le jeune Dunstan fit ses études dans le monastère de Glastonbury, et alla se perfectionner à Cantorbéry, auprès de l'archevêque Athelme, son oncle paternel, qui le présenta au roi Athelstane. La cour fut émerveillée des talents divers d'un si jeune homme, car Dunstan était aussi habile dans les arts utiles que dans les arts d'agrément; compositeur de musique et exécutant, jouant de la harpe, de l'orgue et des cymbales; artiste en ivoire, en cire, en bois, en argent, en or; dessinant, peignant et excellent calligraphe. Il avait même inventé une espèce de harpe ou de lyre éolienne, qu'il n'avait qu'à suspendre à la muraille pour qu'elle rendît des sons harmonieux. Cet instrument le fit accuser de magie noire, et il reconnut par cette accusation qu'il s'était fait des ennemis par son succès même.

Il se retira donc à Winchester, auprès d'Elphège, son oncle maternel, évêque du diocèse. Dunstan n'avait pas vécu impunément à la cour et il y avait contracté des goûts mondains. Il avoua à son oncle qu'il songeait à se marier. Elphège douta que le ma-

riage fût la vocation de son neveu, et lui conseilla de se faire moine. Dunstan hésitait lorsqu'il tomba dangereusement malade. Pendant ses souffrances, il fit des réflexions sur l'incertitude de la santé et de la vie qui lui prouvèrent que son oncle pouvait bien avoir raison, et il retourna à Glastonbury pour s'y préparer à la sainteté cénobitique par une retraite complète. Il se construisit de sa main une cellule dans le mur de l'Eglise, — une cellule voûtée où il se livrait tour à tour à la prière et à son goût pour les arts mécaniques. Il y disposa un soufflet de forge et se mit à fabriquer des objets d'orfévrerie. Mais le diable, qui n'avait pu le séduire par le mariage, essaya de l'effrayer par les visions de la solitude, lui apparaissant, comme à saint Antoine, sous la forme d'un ours, d'un renard, d'un chien, d'un serpent et d'autres bêtes plus ou moins horribles. Dunstan dédaigna ces terreurs. Le diable alors, sous la forme humaine, vint la nuit se placer près de la forge pour causer avec l'artiste, affectant de n'être qu'un pèlerin curieux, et puis hasardant quelques propos malins qui le firent reconnaître, car il y avait un bénitier dans la cellule dont l'eau s'agita tout-à-coup ; le saint ouvrier le laissa dire tandis que ses tenailles étaient au feu, mais quand elles furent incandescentes il les prit et en pinça le nez du diable. Les cris que Satan poussa firent tressaillir dans leur lit tous les gens du voisinage, et le lendemain, quand ils apprirent de Dunstan qui les avait causés, ils ne s'étonnèrent plus de l'émotion qu'ils en avaient eue. Le miracle de la tentation de saint Dunstan et son dénouement comique ont été popularisés par une multitude de vitraux et plus récemment par des caricatures. Le crayon du fameux Cruikshanks vient encore, en 1851, de représenter les principales aventures du saint de Glastonbury (1). D'après une variante de la légende, ce fut sous l'apparence d'une fille d'Ève que le diable tenta le cénobite, qui n'ouvrit les tenailles que lorsque le tentateur abandonna son nez calciné et sa beauté d'emprunt, pour se révéler dans toute la laideur de sa forme infernale. Les

(1) Les caricatures de George Cruiskshanks servent d'illustration à un poème burlesque, par Ed. G. Flight, dont le titre est : *the Horse shoe* (le Fer à cheval). L'auteur a inventé une variante dans laquelle saint Dunstan n'est plus qu'un maréchal ferrant qui saisit le diable par le pied et le ferre comme un cheval.

tenailles sont souvent associées à la harpe pour servir d'emblême à saint Dunstan.

Edmond ayant succédé à son frère Athelstane, manda le saint à sa cour ; mais il ne fut pas content de ses bons avis et le congédia avec humeur. Il fallut que ce prince échappât à la mort qui le menaçait dans une chasse au sanglier, pour se repentir de son injustice et rappeler Dunstan qui, comblé de faveurs, devint abbé de Glastonbury où il introduisit la règle de saint Benoît. Les priviléges de l'abbaye furent considérablement augmentés sous Edmond et sous Edred qui régna après lui.

L'influence de Dunstan s'étendit bientôt de son monastère sur tout le royaume ; car, sous prétexte de réformer l'Eglise anglo-saxonne, il réformait aussi l'État dont il prétendait faire une théocratie. Dans son système, le clergé devait gouverner la société chrétienne ; ajoutons qu'il voulait que le clergé se montrât digne de cette fonction par la science et par les mœurs. Le prêtre devait n'avoir d'autre famille à soigner que la paroisse, et n'être distrait de son caractère sacerdotal par aucune préoccupation domestique. Dunstan, d'accord avec le primat Odo, insistait donc principalement sur le célibat des prêtres. Il exigeait d'ailleurs qu'ils prêchassent d'exemple en toute chose aux laïques, afin de pouvoir leur prêcher avec plus d'autorité une vie chrétienne.

La cour s'accommodait mal de l'austérité de Dunstan, et à l'avènement d'un nouveau roi, Edwy, fils d'Edmond, qui n'avait que seize ans, on voulut persuader au jeune prince qu'il devait se soustraire à la tutelle ecclésiastique. Edwy avait été fiancé à Elgiva, femme plus âgée que lui, qui redoutait cette domination sur la conscience et les volontés du roi. Dunstan résolut de rompre une union dangereuse aux intérêts de sa politique. Ici, deux versions de cet épisode s'offrent à l'historien. Selon la première, Elgiva fut une femme légitime victime de l'intolérance ; selon la seconde, Elgiva était une concubine qui avait fait asseoir le scandale avec elle sur le trône. Elle l'emporta d'abord sur le saint, qui fut exilé pour lui avoir parlé rudement. Dunstan entendit distinctement le rire sardonique du diable le jour de son départ pour la Flandres, et cria à Satan de ne pas trop se réjouir, parce qu'il rentrerait plus puissant que jamais pour le confondre. En effet, il laissait après lui un parti qui le vengea cruellement.

Odo, le primat, prononça une sentence de divorce et, pour la faire exécuter, il envoya des hommes armés s'emparer de la concubine. Ces barbares la punirent de sa fatale beauté en lui brûlant le visage avec un fer rouge et la conduisirent en Irlande. Elle s'échappa dès que les traces de cette infâme mutilation eurent disparu et revint rejoindre son époux. Les exécuteurs de la sentence archiépiscopale la saisirent à Gloucester et lui coupèrent le jarret de peur qu'elle ne prît encore la fuite. Elle mourut de ses blessures et de son désespoir. Edwy avait juré de faire payer cher à Odo cet attentat contre une femme. Une révolte des Northumbriens et des Merciens lui ôta la couronne qui, avec la sanction du primat, fut transmise à son frère Edgar, enfant de treize ans.

Dunstan, rappelé d'exil, fit une rentrée triomphale. Odo le sacra évêque de Winchester et, en même temps, lui conféra le titre d'archevêque présomptif de Cantorbéry, nommant ainsi son propre successeur. Mais à la mort d'Odo, une opposition fondée sur les canons ecclésiastiques suspendit l'intronisation de Dunstan en faveur d'Elfin de Winchester qui, en allant chercher le pallium à Rome, s'égara dans la neige sur les Alpes. « C'était le jugement de Dieu ! » s'écriaient les partisans de Dunstan qui, à son tour, alla demander l'investiture au pape. Son voyage fut plus heureux et, à son retour, un miracle confirma le choix anticipé d'Odo. Tandis que le nouvel archevêque célébrait sa première messe, une colombe se percha sur lui et ne s'envola qu'après l'*ite missa est*. Le vulgaire prétendit que c'était la colombe de l'arche et quelques-uns celle qui avait apparu quand Notre-Seigneur avait été baptisé dans le Jourdain ; en d'autres termes que c'était le Saint-Esprit. C'est être injuste envers Dunstan que de lui attribuer ces interprétations, comme le fait Southey, qui lui fait dire qu'il avait vu en songe sa mère épousant le Christ au milieu de chœurs séraphiques, chantant des antiennes dont il avait retenu une, dictée par lui à son clerc pour être chantée dans la cathédrale comme une composition divine. La mère de Dunstan, dans ce songe, ne pouvait être que le symbole incarné de l'Église.

Le roi Edgar se montra constamment fidèle au clergé qui l'avait mis sur le trône. Mais il y avait dans ce clergé même un

parti ennemi des réformes, qui recommença son opposition à la mort d'Edgar. La sœur du roi passa du côté de cette opposition. Dunstan en appela à un concile, et en même temps plaça la couronne sur la tête du jeune Edouard dont il se réserva la tutelle. Un avocat de ses adversaires avaient plaidé éloquemment dans le concile. On regardait Dunstan avec une attente impatiente : « Je ne répondrai que par la prière, dit-il, afin que le Christ nous juge. » Il pria, et l'édifice où ces conférences avaient lieu s'écroula, écrasant ou mutilant sous ses pierres disjointes l'orateur et ses clients, tandis que Dunstan et les siens restaient inébranlables et sans la moindre contusion sur leurs siéges.

Après cette victoire, saint Dunstan vécut encore dix ans et put achever ses réformes.

Sa mort fit éclater de nouveaux miracles. La veille de l'Ascension, un prêtre eut une apparition dans laquelle il vit l'archevêque sur son trône, dictant des lois à son clergé. Une députation d'archanges se présenta pour le saluer et offrir de lui faire cortége s'il était prêt à aller aux cieux. « Esprits célestes, répondit le saint, c'est demain le jour de l'Ascension, j'ai promis à mes ouailles de leur donner moi-même demain le sacrement; je ne puis venir aujourd'hui.—Nous sommes à vos ordres, dirent les archanges, et nous repasserons samedi. »

Le jour de l'Ascension, saint Dunstan officia et prêcha avec une ferveur qui fut remarquée de tous. Il était déjà entouré d'une atmosphère céleste et semblait beau comme *un ange*. En terminant, il annonça son départ et fit ses adieux. Alors éclatèrent les lamentations comme si l'heure du jugement dernier allait sonner, et le prêtre qui avait eu une vision raconta, devant toute la congrégation, ce qu'il avait vu et entendu. Le saint ne le contredit pas et se contenta de fixer l'emplacement de son mausolée, puis il alla une dernière fois se coucher. Son lit était entouré de ses moines et de son clergé, lorsque, par trois fois, il fut soulevé comme par une attraction vers les sphères. Dunstan devait-il être transporté vivant en la présence de Dieu, comme Elysée?

Cependant il resta sur terre jusqu'au samedi. Ce jour-là, il sourit à une apparition visible pour lui seul. C'étaient les archanges qui revenaient, fidèles à leur promesse. Il expira le sourire sur les lèvres, en leur disant : « Je suis prêt et je vous suis.

Les funérailles mortelles de saint Dunstan attirèrent un concours de monde extraordinaire. On s'attendait à quelques nouveaux miracles : les miracles ne manquèrent pas, mais ce fut plus tard, quand les pèlerins vinrent prier sur la châsse de ses reliques.

Dix-huit églises sont dédiées à saint Dunstan : six dans le comté de Kent, six dans le Middlesex, et les six autres en divers comtés.

26 *Mai.* — Saint Augustin, archevêque de Cantorbéry. A. D. 604. — Si la commémoration des saints *anglais*, ou qui sont plus spécialement vénérés en Angleterre que partout ailleurs, avait lieu dans l'ordre chronologique, nous pourrions, ce mois-ci, faire l'histoire du catholicisme anglo-saxon par les biographies successives de saint Augustin, du vénérable Bède et de saint Dunstan. Saint Augustin, l'archevêque de Cantorbéry, a déjà été mentionné dans la commémoration du pape Grégoire le Grand (12 mars) ; car ce fut cet Augustin, prieur d'un monastère de Rome, que le pape envoya en son lieu et place avec trente de ses moines pour convertir les Saxons de la Grande-Bretagne. Rappelons qu'arrivés à Aix en Provence, ces missionnaires s'effrayèrent de tout ce qu'on leur rapportait de la férocité des insulaires d'Albion : et il fallut que le pape leur fît dire que mieux vaut ne pas commencer une bonne œuvre qu'y renoncer après l'avoir entreprise. Ils continuèrent donc leur voyage. Pour assurer le succès des missionnaires, Grégoire avait fait racheter des esclaves anglo-saxons auxquels on donnait une éducation religieuse à cette double fin de servir d'interprètes coadjuteurs aux compagnons d'Augustin. Quelques-uns purent partir avec eux. Une heureuse circonstance les attendait. Ethelbert, roi de Kent, avait pour femme Berthe ou Aldeberge, fille de Caribert, roi de Paris. Cette princesse, chrétienne, n'était venue en Angleterre qu'à la condition de pouvoir y pratiquer sa religion. Sa maison royale était donc composée de serviteurs chrétiens, y compris un aumônier mitré, nommé Liudhart, qui disait sa messe dans un vieux temple romain de Cantorbéry, dédié naguère à saint Martin et abandonné depuis la conquête saxonne. Augustin, débarqué à l'île de Thanet, réclama une entrevue du roi Ethelbert, en s'appuyant de la recommandation du roi Caribert son beau-père. Ethelbert, favora-

blement disposé par la reine, l'accorda ; mais, conservant une certaine défiance contre ces étrangers qu'on pouvait facilement prendre pour des magiciens chez des idolâtres, à cause des miracles passés qu'ils invoquaient eux-mêmes, il ne voulut les recevoir qu'en plein air, et non dans son palais. Il préféra aller au devant d'eux dans l'île de Thanet. Là, Augustin lui annonça l'Évangile en si bon termes, que le monarque lui permit de venir à Cantorbéry où la prédication opéra d'abord sur lui : il se convertit et déclara qu'il verrait avec plaisir ses sujets reconnaître comme lui le vrai Dieu, sans prétendre toutefois forcer aucune conscience. Ethelbert était alors le prince le plus puissant de l'Heptarchie et portait le titre de Bretwalda. Sa protection donna un grand crédit aux missionnaires romains, qui baptisèrent, peu de temps après, Sebert, roi d'Essex. Sebert fut le premier fondateur de St-Paul à Londres, sur l'emplacement d'un ancien temple de Diane, où il n'osa d'abord introduire le nouveau culte qu'en l'associant au culte payen auquel tenait obstinément sa femme, le roi d'Essex n'ayant pas comme le roi de Kent le bonheur d'avoir une reine chrétienne. Mais l'autel du Christ ne tarda pas de faire abandonner l'autel de la sœur d'Apollon, et quelques années suffirent pour qu'il y eût un évêque à Londres (saint Melitus). Quoique Londres soit devenue la capitale des Trois-Royaumes, l'évêque de Londres est toujours resté le subordonné de celui de Cantorbéry, comme au temps d'Augustin. Celui-ci, voyant la bénédiction de Dieu répandue sur sa mission, était allé à Arles, et y avait reçu l'ordination épiscopale des mains de saint Virgile. Le pape lui envoya le *pallium*, que ses successeurs se firent une loi d'aller chercher eux-mêmes à Rome. Grégoire, en le lui envoyant, le complimenta et lui fit remettre aussi des reliques, des vases sacrés, des ornements d'église, etc.

Pendant plus de dix ans saint Augustin propagea la semence de la foi en Angleterre, par une application constante, baptisant jusqu'à dix mille néophytes le même jour. Il constitua l'Eglise d'Angleterre et mourut ayant mérité le titre de Bien-aimé de Dieu, que lui décerna le vénérable Bede. « Il était grand de taille, dit Capgrave, il avait le teint brun, des traits nobles et une démarche majestueuse. » Grégoire qui, nous l'avons vu, avait beaucoup admiré la beauté des jeunes Saxons con-

duits comme esclaves à Rome, n'eût pas choisi volontiers pour son vicaire auprès de ce peuple fier et dédaigneux, un homme qu'il aurait pu mépriser comme appartenant à une race inférieure. Augustin relevait sa grâce et sa noblesse naturelles par le costume ecclésiastique. De nos jours encore, le cardinal Wiseman, qui renouvelle dans les Trois-Royaumes la mission d'Augustin, ne dédaigne pas non plus de se draper avec majesté du *pallium* épiscopal et des insignes du cardinalat. Augustin mourut en 604 et fut enseveli avec tous ces ornements des dignitaires de l'Eglise catholique dont le protestantisme anglican n'a jamais répudié qu'une partie, malgré le puritanisme somptuaire des sectes, qui l'ont toujours accusé de n'être qu'une forme mal déguisée du papisme romain. L'abbaye de St-Pierre, fondée par Augustin à Cantorbéry et appelée depuis de son nom, reçut son corps saint et le conserva jusqu'en 1091, époque où il fut exhumé et exposé sur l'autel pendant qu'on réparait les ruines de sa chapelle. Tout-à-coup on annonce une invasion de Danois ; l'abbé du monastère craignit que les barbares ne vinssent jusqu'à la capitale du comté de Kent et ne dérobassent cette précieuse dépouille de son premier archevêque : il ne laissa dans la châsse qu'un peu de cendres avec quelques petits ossements, et cacha le reste sous les fondations de la muraille à trois endroits différents. En 1221 se fit une seconde exhumation et la translation des reliques eut lieu solennellement. En 1515, Henry VIII, encore catholique, voulant faire un cadeau au roi de Portugal, Jean III, lui offrit trois dents de saint Augustin que le monarque accepta avec reconnaissance ; mais, par suite des révolutions du Portugal et des vicissitudes de la famille de Bragance, on croit que les trois dents passèrent au reliquaire de l'abbaye de St-Sauveur d'Anvers. Henry VIII ne tarda pas à donner le signal de la réforme anglicane. Les reliques du premier archevêque de Cantorbéry furent profanées et jetées au vent comme tant d'autres.

Trente-neuf églises en Angleterre portent le nom de saint Augustin. Toutes furent-elles dédiées dans l'origine au saint dont le culte a été si long-temps populaire ? C'est le plus probable, quoique le calendrier anglican insinue qu'il pourrait bien dans le nombre s'en trouver une ou deux placées sous l'invocation spéciale d'Augustin, évêque d'Hippone.

Southey a cherché à expliquer pourquoi le christianisme s'était si facilement propagé parmi les Anglo-Saxons, tandis qu'il a fallu, dans la suite des siècles, tant de pénibles efforts et une intervention miraculeuse pour le faire accepter à des peuples comparativement moins barbares. Southey n'a pas remarqué ce qui nous frappe, nous Français, que l'exemple de la prédication de saint Remy avait dû inspirer saint Augustin, qui s'était adressé à Ethelbert comme saint Remy à Clovis, et qu'heureusement il avait trouvé auprès du chef saxon une autre Clotilde dans la personne de Berthe. Selon l'historien anglican, « le paganisme saxon n'était pas enraciné dans les traditions de ce peuple ni intimement lié à ses institutions et à ses mœurs. Ce culte n'avait pas de prise sur la raison, l'imagination ou les sentiments populaires; il ne faisait appel à aucune histoire écrite, à aucun fondateur inspiré, pauvre dans ses cérémonies, n'ayant rien d'utile ou de consolant dans ses dogmes, et la transplantation lui ayant enlevé tout ce que les superstitions locales lui donnaient de force sous un autre ciel; car les conquérants du Nord, en s'établissant sur le sol anglais, se trouvaient isolés de ces lieux sacrés qu'ils avaient regardés avec un respect héréditaire sur le sol natal. Une pareille religion, sans prétention et sans pompe, ne pouvait rien opposer au christianisme. » Il y a du vrai dans ces considérations; mais quand on pense à la conversion violente des mêmes Saxons par Charlemagne, on est tenté de croire aussi à la vertu de cette douceur insinuante de la prédication évangélique, qui fut toujours recommandée par les papes vraiment catholiques comme Grégoire, à leurs missionnaires armés de la simple croix, et qui n'est guère du goût des missionnaires armés de l'épée comme Charlemagne.

Southey attribue le succès d'Augustin et de ses collaborateurs à l'appareil dont ils s'entouraient; ce n'étaient plus, selon lui, d'humbles aventuriers, moitié apôtres, moitié mendiants, mais les ambassadeurs du suzerain spirituel de tous les rois chrétiens, des savants, des artistes, les membres d'un sénat de prêtres qui avait remplacé le sénat romain dans cette ville, toujours la métropole du monde, quoique dépouillée par les empereurs germaniques de son titre impérial. Tout cela est encore vrai : cependant, trop appuyer sur cette supériorité plus

mondaine que religieuse, n'est-ce pas perdre de vue le caractère divin des missionnaires apostoliques et la vertu de la grâce? n'est-ce pas surtout sacrifier au plaisir de juger d'avance au point de vue protestant, les Jésuites et les autres missionnaires de Rome papale mis en opposition avec les méthodistes et les distributeurs de Bible, lesquels ont bien toutefois aussi leur charlatanisme pieux quand ils veulent frapper l'esprit des peuples sauvages?

Un historien plus récent et surtout plus philosophe que Southey, M. Macaulay, a remarqué avec raison que la conversion des Saxons d'Angleterre au christianisme fut la première d'une longue série de révolutions salutaires. M. Macauley va plus loin en nous disant, à propos du *revival* catholique provoqué par saint Dunstan, que certaines choses qui, plus tard, ont pu être avec raison reprochées à la religion apostolique romaine, faisaient partie de ses vrais mérites dans le VIIe siècle et long-temps après : « Que la classe sacerdotale empiète sur les fonctions de la magistrature civile, ce serait de nos jours un grand mal. Mais ce qui, dans un temps de bon gouvernement, est un mal, peut, dans un temps de très mauvais gouvernement, être un grand bien. Mieux vaut que les hommes soient gouvernés par de sages lois bien administrées et par une opinion publique éclairée, que par une caste sacerdotale ; mais mieux vaut que les hommes soient gouvernés par la prêtrise que par la violence brutale, par un prélat comme Dunstan que par un guerrier comme Prenda, etc. »

27 *Mai.* — Saint Bède, dit le Vénérable, A. D. 775. Philosophie, sagesse, science ont pû être souvent des mots synonymes. Considérées comme choses diverses, elles peuvent être possédées par une même personne : mais c'est plus rarement qu'elles s'associent à la sainteté. Les savants, les sages, les philosophes selon le monde, ne sont pas des saints.

Le saint est un sage selon Dieu, et le royaume de Dieu verra passer par ses portes plus de simples et d'ignorants que de philosophes et de savants. Saint Bède eut le privilége d'être un grand savant et un grand saint, un prodige d'érudition et de piété : à ce double titre, il est resté le *vénérable* Bède pour les protestants, et l'Angleterre en est presque aussi glorieuse que de ses érudits modernes : Bède, Alcuin et Jean Erigène forment

la triade des précurseurs de Bacon. Déjà illustre disciple, plus illustre maître, Bède enseigna avec éclat dans la chaire doctorale, à l'âge où l'on est encore sur les bancs des écoliers. Diacre à dix-neuf ans, il sut combiner, toute sa vie, l'étude des connaissances profanes et celle des Ecritures; il devint habile astronome, helléniste et chronologue; éloquent professeur, il voulut être écrivain et ne brilla pas moins par ses écrits que par la parole. Son *Histoire ecclésiastique* est toujours consultée, citée, copiée. Il était né à Yarrow, dans le Northumberland, et il mourut le 26 mai 735, âgé de 61 ans. Il dictait, en expirant, les derniers mots d'une traduction de l'Evangile de saint Jean. On explique son surnom de Vénérable par l'épitaphe que ses élèves avaient voulu lui composer en vers léonins, et à laquelle manquait l'épithète que chacun d'eux fut invité à proposer,

Hæc sunt in ossa
Bedæ ossa.

A force de se creuser la tête pour la trouver, ils s'endormirent, et, à leur réveil, ils lurent le mot *venerabilis* ajouté par la main d'un ange (1)!

29 *Mai.* — La fête du Chêne-Royal *(Royal-Oak day)*. Anniversaire de la naissance et de la restauration du roi Charles II. — Cette commémoration, marquée à l'encre rouge comme les fêtes d'observation rigoureuse, étonnera plus encore que celle du martyre de Charles Ier (Voir le 31 janvier). Elle fut votée d'enthousiasme au Parlement pour satisfaire au vœu populaire. Tous les historiens ont constaté l'allégresse que témoigna l'Angleterre, lorsque Monk eut enfin rompu son silence prudent et licencié les régiments qu'il soupçonnait vouloir rester fidèles à la république cromwellienne; citons encore M. Macaulay : « Le nouveau Parlement qui, ayant été convoqué sans l'ordonnance royale, est plus exactement appelé une Convention, se réunit à Westminster. Les lords se rendirent à la salle d'où ils avaient été depuis long-temps exclus par la force. Les

(1) Voir sur le vénérable Bède l'article intitulé *la Race Anglo-Saxonne*, dans la livraison d'avril.

deux chambres invitèrent le roi à revenir dans son royaume. Il fut proclamé avec une pompe comme on n'en avait jamais vue. Une brave flotte le convoya de Hollande à la côte de Kent. Lorsqu'il débarqua, les rochers de Douvres étaient couverts de milliers de spectateurs, parmi lesquels on en eût à peine trouvé un seul qui ne pleurât pas de joie. Le voyage à Londres fut un triomphe continu. Toute la route, depuis Rochester, était bordée de tentes et de baraques en bois comme une interminable foire. De tous côtés, les drapeaux déroulaient leurs plis, les cloches sonnaient en carillons, le vin et l'ale coulaient en rivières, pour que chacun pût boire à la santé de celui dont le retour était le retour de la paix, de l'ordre et de la liberté! »

On sait tout ce qu'il y avait d'illusions décevantes dans cette fête de la restauration, et les royalistes, hélas! ne furent pas les derniers à le reconnaître; mais l'expression du bonheur à peu près général (car il n'y avait, en mai 1660, de vrais boudeurs que dans l'armée) survécut au désenchantement. Pendant longtemps on célébra sincèrement, comme une double fête nationale, la naissance de Charles et son entrée dans sa bien-aimée capitale. Le culte royaliste se nourrit de souvenirs, et, non-seulement le 29 mai fut appelé le *jour de la fête du Chêne-Royal*, mais encore l'on divinisa presque le fameux chêne de Boscobel, comme les Romains avaient divinisé le chêne planté devant le palais d'Auguste. Il s'agissait de ce chêne tant célébré par les poëtes anglais, où Charles et son compagnon le colonel Carlos se réfugièrent et vécurent quelque temps après la bataille de Worcester, nourris par les Penderell, qui leur apportaient des aliments pendant la nuit. Le *Chêne-Royal* fut entouré d'un mur de briques contre lequel on planta et palissa une haie de lauriers. Sur la porte de ce clos, une tablette de marbre reçut cette inscription :

« *Felicissimam arborem quam in asylum potentissimi regis Caroli II. Deus O. M. per quem regis regnant, hic crescere voluit, tam in perpetuam rei memoriam, quam specimen firmæ in regis fidei, muro cinctam posteris commendant Basilius et Jana Fitzhebert.*

Quercus amica Jovi.

Dans une de ses églogues imitées de Virgile, Pope fait proposer, par un de ses bergers, cette énigme :

« Dis-moi dans quels pays le chêne cache un roi, etc. »

Charles, reconnaissant pour l'arbre sauveur, alla le visiter et cueillit quelques-uns de ses glands qu'il sema dans le parc Saint-James, où il aimait à les arroser de ses mains après avoir jeté de la mie de pain à ses canards favoris.

La fête mobile de l'Ascension revient assez souvent, comme cette année, dans le courant de mai, quarante jours après Pâques (nombre de jours passés sur terre par notre Sauveur après sa résurrection). Une seule église, en Angleterre, est nommée d'après l'Ascension : celle de West-Lydford, dans le comté de Somerset.

NOUVELLES DES SCIENCES.

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DE L'INDUSTRIE, DE L'AGRICULTURE.

CORRESPONDANCE DE LONDRES.

Londres, 23 mai 1852.

LA SAISON DE LONDRES. — SUPÉRIORITÉ DU DESPOTISME SUR LE GOUVERNEMENT PARLEMENTAIRE, D'APRÈS LE TIMES. — CONSTITUTION NOUVELLE A L'USAGE DES SAUVAGES. — MOYEN DE DÉFENDRE L'ANGLETERRE D'UNE INVASION. — COLÈRE CATHOLIQUE. — EFFET DE LA DISTRIBUTION DES AIGLES EN IRLANDE. — CANDIDATURE DE LORD J. RUSSELL. — EXPOSITION. — LES ANTE-RAPHAÉLITES. — LES THÉATRES. — LES LIBRAIRES. — FORTUNE EN CHINE. — LE THÉ. — LES VERTUS DU BAMBOU. — LA QUEUE POSTICHE. — M. JERDAN, ETC., ETC.

AU DIRECTEUR,

Vous entretiendrai-je des *levers* et des *drawing-rooms* de la reine d'Angleterre, de ses bals, de ses concerts, de ses dîners, ainsi que des fêtes données, *ad Reginæ exemplar*, par les princes, les lords et les richards de l'une et l'autre aristocratie, celle des titres et celle des écus ? Non, je craindrais que tout cela ne parût bien pâle à Paris, comparé aux revues présidentielles, aux bals militaires, aux banquets de l'Hôtel-de-Ville et aux autres démonstrations quasi-impériales dont toute l'Europe a tressailli avec joie ; car le chef de la France a déclaré franchement qu'il n'aspirait qu'à la consolidation de la paix. Toutes ces splendeurs, qu'on disait préparées pour servir de décoration au pavois d'un empereur, n'ayant été réellement qu'une décoration, la pièce d'*Hamlet* sans Hamlet, comme on dit proverbialement en Angleterre, le luxe britannique s'avoue vaincu de bonne grâce, et pardonne à Louis-Napoléon d'avoir décrété un palais de cristal, comme pour ne laisser à Londres aucun avantage sur Paris. Si

on s'est encore occupé ce mois-ci du bill de la milice et de la nécessité de se prémunir contre une invasion, ce n'a plus été avec la même terreur.... je veux dire avec le même courage. L'Angleterre est rassurée ou à peu près, Londres a vu commencer la *saison* sans préoccupation trop fâcheuse. A son retour de la revue grandiose du Champ-de-Mars, sir Francis Head, qui a encore cette année chevauché sur un coursier napoléonnien, n'a excité aucune clameur de haro. Il a pu revenir impunément plus présidentiel que jamais. Je n'ai vu aucune épître dénonciatrice contre lui dans *le Times* et les autres feuilles politiques. Continuez donc à donner à vos lecteurs des extraits de son *fagot* gallomane de 1851, en attendant le fagot de 1852 : notre *Revue* n'en sera pas moins *la Revue Britannique*, même de ce côté de la Manche.

Je ne vous décrirai pas les fêtes de la saison ; mais laissez-moi vous dire (toute comparaison à part) que nous avons encore devant nous deux mois de cette saison et qu'elle sera brillante si elle est digne de ses débuts. La politique ne lui portera pas trop de tort, car je ne vois pas, malgré l'approche d'élections nouvelles, qu'on s'agite outre mesure hors du Parlement ni dans le Parlement. La session a l'air de se prolonger en dépit des impatiences de lord John Russell et de ses derniers partisans, qui ne voudraient pas donner au cabinet tory le temps de préparer les élections générales à son point de vue, — en dépit des observations de la presse, qui se récrie sur la stérilité de ces débats sans conclusion dans lesquels se traînent les deux Chambres. Il y a quelques jours encore, le *Times* prétendait que cette politique négative qui amoindrit le Parlement aux proportions d'un club, donnait raison aux despotes du continent contre la fiction du gouvernement représentatif. Ces critiques me frappent toujours dans un pays où l'on raille le peuple français, aussi bien que le peuple espagnol et les peuples allemands, d'avoir voulu jouer au jeu parlementaire qui ne convient qu'au bon sens du peuple britannique : « N'est-ce pas mystifiant, dit le géant des journaux » anglais (20 mai), de voir compromettre ainsi le seul gouver- » nement libre qui ait survécu de ce côté de l'Atlantique, — le » seul qui fonctionne de lui-même et avec toute son indépen- » dance ; car la Belgique n'est maintenue en son état actuel que

» par les influences extérieures ? N'est-ce pas mystifiant de voir » le despotisme si généralement heureux, si utile, si populaire, » si respectable ?... Les souverains despotiques font beaucoup » de bonnes choses et nous ne faisons rien du tout. Ils fournis- » sent des capitaux ou des garanties d'intérêt à de nouvelles li- » gnes de chemin de fer d'une importance nationale ; ils canali- » sent, ils approfondissent le lit des fleuves, ils dessèchent les » marais, rendent les landes à la culture, embellissent leurs ca- » pitales, donnent l'impulsion à toutes sortes d'œuvres utiles, » et font ces choses sur une échelle vraiment impériale, — nous » devançant ainsi sous de graves rapports, nous, nobles Anglais. » Tout cela n'est pas toujours fait d'après les bons principes, » nous le prétendons du moins en nous flattant ; mais néanmoins » tout cela compte, tout cela donne satisfaction aux intérêts po- » pulaires, et comme mainte autre institution d'un principe » douteux, tout cela produira d'excellents fruits avec le temps. » Et de quel droit critiquerions-nous les autres quand nous ne » faisons rien. Il est vrai que les plus indolents sont toujours les » critiques les plus cyniques. L'homme qui n'a rien à faire a des » yeux d'argus pour épier son voisin. Mais l'Europe se soucie » peu des critiques de ceux qui, avec leurs belles paroles, ne » font pas mieux que les autres. Un arbre est jugé par ses fruits, » et quelle est la valeur d'un gouvernement dont les fruits sont... » *rien ?* Nous avons fait quelque chose en cette session, pour- » tant. C'est-à-dire nous avons défait, *we have been undoing.* » Le peu que nous avions fait les deux ou trois dernières années » a été jeté par terre, mis en pièces et enlevé comme le Palais » de Cristal. Presque tout ce qui avait été entrepris ou qui allait » l'être pour assainir la capitale, lui donner de l'eau potable et » enterrer ses morts plus convenablement, a été annulé. C'est » ainsi que nous progressons. On avait imaginé qu'un des sup- » plices de l'enfer était de rouler une pierre jusqu'au faîte d'une » montagne et puis de la voir redescendre pour la rouler encore, » — de tourner dans une roue et de remplir un crible d'eau. » Nous avons combiné ces stériles travaux dans le moulin à pied » de nos pénitentiaires et les diverses formes de travail que nous » imposons à nos indigents. Voilà en quoi consiste notre progrès » matériel si vanté ! Le Parlement tombe dans le même système. »

Faisons la part du *John-Bullisme*, de cette habitude de grogner tant reprochée par les hommes d'État anglais à leurs compatriotes ; il n'en reste pas moins dans cette boutade quelques vérités qui feront sourire ceux qui ont applaudi à la réaction européenne contre le parlementarisme. Pour ajouter à leur bonne humeur, il faut leur livrer le nouveau ministre des colonies, sir John Packinson, qui vient de choisir ce moment pour proposer au Parlement britannique de doter la Nouvelle-Zélande des bienfaits du gouvernement représentatif. C'est sérieux, très sérieux. Si les chambres adoptent la proposition formulée par l'honorable ministre, ce continent sauvage va avoir sa Constitution, ses institutions libres comme l'Angleterre elle-même, un sénat de lords nommés par la couronne, une chambre de communes élective, sans autre contrôle que celui d'un gouverneur armé du veto. Il n'y a encore, dans cette immense région, que vingt-six mille Européens. N'importe, l'attrait d'une constitution attirera les sauvages dans le giron de la civilisation. Même en Angleterre, il faut bien dire qu'on ne voit là qu'une parodie du gouvernement représentatif, qui sera long-temps encore, au gouvernement britannique, ce que serait l'empire fondé par le noir Soulouque à celui qu'on voudrait voir rétablir par le neveu du grand homme.

Une autre bouffonnerie a été très sérieusement encore préconisée ce mois-ci, mais non par un ministre. Lord Palmerston y a fait allusion dans son dernier discours. Un Anglais ultrà-pacifique a publié une brochure pour indiquer le moyen de se passer de milice et même d'armée régulière en cas d'invasion. Il conseille de renoncer à toute résistance, de laisser débarquer les Français, les sapeurs avec leurs haches, les chasseurs de Vincennes avec leurs fameuses carabines, etc., et de les recevoir tranquillement, de leur donner « place au feu et à la chandelle, » comme on dit dans le vieux style des billets de logement. Une fois admis aux foyers britanniques (style de Napoléon à bord du *Bellerophon*), les soldats de la France seraient à la fois honteux de leur agression et touchés des vertus de leurs hôtes envahis. Ceux-ci saisiraient le moment, et les édifieraient par quelques saintes paroles. Au bout d'une quinzaine, les garnisaires de la Grande-Bretagne seraient tous convertis à la paix, à la morale, à la re-

ligion, à tous les bons sentiments de la fraternité humaine, à toutes les pensées pieuses qui conduisent au ciel. L'auteur de cette brochure s'enthousiasme si bien de son utopie, qu'il pousse la métaphore et la prosopopée jusqu'à se figurer que déjà l'Angleterre est ainsi prise et sauvée. « Il me semble voir, dit-il, la chose toute faite. » Une armée de 250,000 Français lui apparaît marchant sur Londres, enseignes déployées, triomphante, glorieuse, fanfaronne... puis, tout-à-coup, ces 250,000 Français s'en retournent comme ils étaient venus, sans butin, et pressés d'aller déposer leurs armes dans leur propre pays, aux portes du temple de Janus antique ou à celles de la salle où se tint à Paris le dernier congrès de la paix! Le titre au moins d'un pareil écrit mérite d'être transcrit littéralement :

« *The Rifle-Club; being a Manual of duty for soldiers, wether regular, militia or volonteers, etc.* » (Le Club de la Carabine ; Manuel des devoirs du soldat, soit de l'armée régulière, soit de la milice ou des volontaires.)

Singulier contraste ! à côté de cette voix chrétienne et résignée, retentit une voix formidable, une voix de l'Irlande qui reproche à l'Angleterre ses injustices, ses tyrannies, son intolérance, et qui la menace de la vengeance de tous les catholiques de l'univers, en commençant par ceux de la France. C'est à propos de la mise en question de l'allocation annuelle du séminaire de Maynooth, que le Révérend Dr Cahill, Junius tonsuré, adresse une série de lettres au comte de Derby, et prend pour texte la distribution des aigles à l'armée française... Vous voyez pourquoi je devais au moins vous mentionner cette diatribe. Le Dr Cahill ne regarde les Irlandais que comme l'appoint du chiffre de 250 millions de catholiques, qu'il représente comme solidaires et prêts à faire payer cher, au premier ministre, ses paroles peu mesurées contre les clients de feu O'Connell.

« Nous ne craignons pas une enquête, s'écrie-t-il; nous saurons défendre notre théologie. Nous enseignons (à Maynooth), la théologie de la France, devant laquelle les Russells, les Palmerstons, les Derbys, les Wellingtons et les Truros de la France se sont inclinés et se sont découvert la tête le 10 mai, au milieu du Champ-de-Mars : m'entendez-vous, lord Derby ? Nous enseignons la discipline et la doctrine devant lesquelles ont mis genou à terre

soixante mille soldats français revêtus d'acier : m'entendez-vous, Mylord? Nous prêchons l'Évangile, nous adorons le Christ à l'autel ; nous saluons la croix qui, le 10 mai, reçut les hommages des glorieuses légions françaises, au milieu du tonnerre de cent canons de l'artillerie française : m'écoutez-vous, Mylord ? » On voit quelle impression a produit la cérémonie moitié religieuse et moitié militaire du Champ-de-Mars sur les imaginations irlandaises. Le D[r] Cahill aime à se figurer que l'armée napoléonnienne n'attend qu'un signal pour voler au secours du séminaire de Maynooth ! mais pour mieux faire comprendre à lord Derby l'importance de ce Saint-Acheul irlandais, aux légions de la France il ajoute les soldats de l'empereur d'Autriche, qui en ce moment, dit-il, tolère à peine l'ambassadeur anglais : « — Maynooth n'enseigne-t-il pas la théologie de l'Autriche, celle de l'Espagne, celle du Portugal, et même la théologie de la Russie, où votre ambassadeur, Mylord, est obligé, en ce moment, de jouer le rôle de paillasse (*Jack Pudding*) ! etc. ; donc, Mylord, je vous le dis avec tout le respect personnel dû à votre nom et à votre haut rang, vous ne persévèrerez pas dans votre projet d'enquête, et j'ajoute, comme conséquence toute naturelle, que vous ne retirerez pas l'allocation de Maynooth. »

Voilà comme un prêtre catholique d'Irlande parle, en 1852, au premier ministre de la reine protestante, S. M. Victoria I[re]. On doit avouer que, même dans les pays où le D[r] Cahill croit qu'on enseigne la même théologie que lui, un évêque catholique ne parlerait pas ainsi aux ministres du czar, de l'empereur d'Autriche, de la reine d'Espagne, du président de la République française !

Il faut lire aussi, dans un autre ordre d'idées, la lettre de lord John Russell aux électeurs de la cité de Londres, pour leur redemander d'avance leurs suffrages en leur rappelant toutes les améliorations dues à l'administration des Whigs. Mais les journaux vous ont traduit cette circulaire qui réconciliera quelques-uns des votans à la politique du noble lord. On ne met pas en doute qu'il ne soit réélu. Le cabinet tory fera peu d'efforts pour s'y opposer, et ceux-là même qui ne voudraient plus revoir lord John à la tête d'un ministère, seraient fâchés qu'il ne fît plus partie du Parlement. La bourgeoise Cité elle-même aime assez

à avoir un homme de ce grand nom pour son représentant.

Je laisse là ces épisodes de la politique, qui ne sont pas ce qui occupe le plus le beau monde de la saison, assez froid, ce semble, même envers les hommes d'État, les candidats électoraux, les protestants et les catholiques militants. L'année dernière, l'Exposition universelle avait laissé dans l'ombre toutes les expositions partielles et entre autres celle des artistes anglais. Cette année-ci, cette concurrence est écartée : de nombreux visiteurs portent leur shelling à l'Académie royale de Peinture. Je me réserve d'y retourner avec vous, cher Directeur, puisque vous venez à Londres. En deux mots seulement je dois bien dire ici que cette quatre-vingt-quatrième exhibition ne m'a pas paru révéler un nouveau style dans l'art anglais. Je suis toujours ébloui le premier jour par ce luxe de couleur qui ne ressemble guère à l'éclat de l'école vénitienne. On croirait que les artistes anglais, se défiant du brouillard, espèrent se passer du soleil par cet excès de teintes flamboyantes. Il y a de charmants portraits, avec cette adorable complexion de la beauté anglaise; mais pourquoi tant de robes rouges, où l'on plaindrait volontiers les nobles ladies d'être brûlées vives comme dans la tunique du centaure? L'œil se repose un peu, heureusement, en s'arrêtant sur les paysages, dont plusieurs sont réellement d'une fraîcheur enchanteresse. Excepté Maclise qui a exposé un « Alfred dans le camp danois, » la plupart des peintres historiques connus sont absents. Mais les critiques signalent une nouvelle école qu'ils appellent *pré-Raphaélite* ou *ante-Raphaélite*, qui a la prétention de chercher ses modèles au-delà de Raphaël. Si ces néologues ou palœontologistes de la peinture, qui se croient primitifs parce qu'ils imitent les artistes primitifs, s'arrêtaient du moins au Pérugin! mais ce serait s'exposer à passer pour les imitateurs de Giotto et de Cimabué : ils n'imiteraient pas saint Luc lui-même, s'il était réellement resté des tableaux de l'apôtre artiste. Ils ne s'aperçoivent pas qu'ils sont des copistes d'Overbeck et de Cornelius. Un M. Millais est le chef de ces prétendus peintres primitifs, qui nient le progrès de l'art et font par système ce que les devanciers de Giotto faisaient par naïveté. M. Millais (ce nom annonce un Français d'origine) n'imite donc que la nature. C'est assez vrai dans ses accessoires; mais il y a une manière, une affectation, une minauderie, même dans ses figures.

Cependant sa *Mort d'Ophélie* mérite d'être étudiée par ceux qui voudraient discuter avec lui. Où a-t-il lui-même étudié cette folle qui se noie? Je connais un partisan de l'hydrothérapie ou de la médecine d'eau, qui lui dirait que le bain de surprise que prend la pauvre fille de Polonius, au lieu de l'entretenir dans son insouciance d'insensée, devrait lui rendre la conscience d'elle-même; l'Ophélie de M. Millais, au contraire, se noie le plus agréablement du monde. Ses vêtements la soutiennent sur l'onde comme une voile ou comme les ailes d'un cygne. Un autre tableau de M. Millais révèle par le sujet un descendant d'un réfugié de la révocation de l'édit de Nantes : il représente un huguenot qui refuse d'attacher à son bras l'écharpe blanche de sa maîtresse catholique, aimant mieux être égorgé avec ses co-religionnaires que d'avoir l'air de renier sa foi. L'*Athenæum* remarque combien le peintre a été exact dans cette scène dramatique..... exact à imiter une plante de capucine qui grimpe le long d'un mur. MM. Hunt, Collins et Millais fils sont les premiers disciples de l'école ante-Raphaélite.

La musique contribue plus encore que la peinture aux distractions aristocratiques de la saison. Comme d'usage, un vol d'artistes compositeurs et exécutants du continent s'est abattu sur Londres. Mme Pleyel brille parmi les pianistes connus. Mlle Clauss n'est pas moins à la mode. M. Berlioz est parvenu à se faire accepter ici comme un Hoffman musical, dont les bruyantes fantaisies et le génie inégal ne pouvaient être appréciés dans son pays. Les deux opéras italiens existent toujours. Celui de Covent-Garden a Mmes Grisi et Castellan, MM. Mario et Ronconi, etc., etc. Celui du théâtre de la Reine a vécu pendant un long mois de la voix de Mlle Cruvelli, et M. Lumley vient de gagner un procès qui semblerait nous assurer Mlle Wagner, cette cantatrice à laquelle Meyerbeer réserve, dit-on, son éternelle *Africaine* et qui, pendant six semaines, s'est vue disputée par les deux théâtres rivaux comme le corps de Patrocle par les Grecs et les Troyens. Malheureusement les révélations de ce procès ont compromis un peu Mlle Wagner auprès du public anglais, qui s'est entendu dire par la sirène allemande que son argent était de meilleur aloi que son goût. On se dit bien ces choses-là à soi-même, mais on aime peu à se les entendre dire

par ceux qu'on croit payer cher. M[lle] Wagner n'est peut-être, hélas ! qu'une innocente victime, condamnée à avoir un beau talent et exploitée par sa famille, comme on exploite tous les talents aujourd'hui dans certaines familles, quand Dieu leur a envoyé un enfant précoce, artiste prédestiné, futur ténor, future prima dona, qu'on met en serre chaude pour hâter sa croissance, à qui on fait avaler force œufs frais pour lui velouter le gosier, à qui on couperait, au besoin, un petit bout de l'oreille, comme on faisait dans d'autres temps, etc. Quoi qu'il en soit, M[lle] Wagner s'était engagée avec M. Lumley du Théâtre de Sa Majesté ; mais, ayant reçu des propositions plus avantageuses de M. Gye, de Covent-Garden, elle avait cru découvrir dans son premier traité une clause dont l'inexécution la rendait libre de changer de scène : la Cour de chancellerie en a décidé autrement ; mais, quoique dans les référés d'urgence cette cour fonctionne aussi vivement qu'une autre, voilà deux mois que M[lle] Wagner est muette. Je voudrais savoir qui lui paiera ses appointements pendant ces deux mois. Le procès nous a révélé un curieux détail de l'industrie des agents dramatiques : M. Mitchell est venu déposer que l'annulation de l'engagement de M[lle] Wagner lui portait un préjudice très grave, parce qu'il avait déjà avancé à M. Lumley pour 1,500 £ de loges et autres places en considération de ses débuts. En effet, les directeurs des grands théâtres ne risquent tant de frais que sur la souscription garantie qui leur est faite par les libraires intermédiaires, comme M. Mitchell, auxquels on s'adresse plutôt qu'au bureau, parce qu'ils vous font profiter de leur remise ou, pour conserver votre clientèle, vous donnent de temps en temps, par dessus le marché, une stalle, une loge même quand il leur en reste une des autres théâtres. Et voilà comment les libraires en relation avec les entreprises dramatiques, peuvent annoncer des loges et des stalles au-dessous du prix du bureau. L'administration assure ainsi la moyenne de ses recettes.

M. Mitchell s'est décidé à continuer l'entreprise d'un théâtre français où nous avons déjà vu l'excellent Régnier, toujours plus apprécié et applaudi à Londres. Nous avons à présent M[me] Rose-Chéri avec Numa et Lafont. Un peu plus tard, nous aurons au même théâtre Saint-James douze représentations en allemand,

les chefs-d'œuvre de Goëthe, de Schiller, de Lessing et de Kotzebue, et *la Mort de Cromwell,* de Raupach, lesquelles pièces seront suivies de *Hamlet* et de *Roméo et Juliette*, traduits de Shakspeare. Vous savez que l'on prétend de l'autre côté du Rhin que ces traductions sont supérieures à l'original, ce que les Anglais rendent aux Allemands en prétendant que le *Wallenstein* de Coleridge vaut mieux que le *Wallenstein* de Schiller.

Les théâtres nationaux ne se sont pas mis encore en frais de pièces nouvelles pour la saison : Haymarket seul a donné trois actes de Mark-Lemon, intitulés : *Mêlez-vous de vos affaires,* dont le personnage comique est une espèce d'indiscret et d'importun, qui se mêle à tout propos des affaires des autres et brouille les cartes le plus obligeamment du monde. Ce *Busy-body* n'est là, cependant, qu'épisodique et pour jeter un peu de gaîté dans le drame, où l'intérêt est excité par un jeune provincial voulant épouser une coquette qu'il croit aimer et découvrant un peu plus tard que c'était sa sœur qu'il aimait réellement. Celle-ci, femme sérieuse et dévouée, s'attache à lui avec cet instinct infaillible qui ne manque jamais à un cœur de femme : elle le sauve des conséquences d'un désespoir mal conseillé, le ramène de la mauvaise voie à la bonne, et finit par lui dessiller les yeux après l'avoir corrigé de l'habitude de se consoler avec sa bouteille.

Croirez-vous qu'au Cirque d'Asthley, la pièce en vogue a pour titre : la *Bataille d'Aboukir* ou *Bonaparte en Égypte,* et que la France y joue le beau rôle? N'est-ce pas un dédommagement des insinuations malveillantes contre l'armée française, que nous lisons encore de temps en temps dans quelques journaux ? Ajoutez à ce dédommagement la popularité qu'obtiennent, à l'Exposition des artistes vivants, quelques tableaux militaires où les uniformes de la république, du consulat et de l'empire, sont, comme on dit, *assez bien portés,* quoique l'artiste soit Anglais. « Ah ! si les lions étaient peintres ! » s'écrie le lion de Lafontaine. Eh bien ! il y a en Angleterre des lions fort polis pour la France, sans compter sir Francis Head.

La Société des arts vient d'adresser aux lords de la Trésorerie un Mémoire tendant à obtenir une réduction sur la taxe qui pèse sur les livres en langues étrangères. Ce Mémoire, assez

précis, est l'aveu très libéral des richesses littéraires et scientifiques que l'Angleterre trouve dans l'étude des savants français et allemands, auxquels les pétitionnaires reconnaissent une aptitude aux investigations théoriques qui n'est pas donnée aussi largement au génie pratique des Anglais. L'industrie des manufactures anglaises s'est déjà bien souvent éclairée de ces lumières étrangères, et ce serait leur procurer de nouveaux moyens de perfectionnement, que de supprimer ou d'alléger beaucoup un impôt dont le chiffre s'est élevé, en 1850, jusqu'à 7,751 £. Ce serait aussi entrer dans l'esprit de l'abolition de la piraterie littéraire, que de faciliter la circulation des livres qui doivent en profiter, et il faut espérer que la pétition citée recevra bon accueil du fisc lui-même.

La guerre civile de la librairie anglaise est terminée : les arbitres ont donné raison aux libraires détaillants contre les libraires éditeurs. Les libraires détaillants seront libres désormais de se faire entre eux, et au public directement, tous les rabais qui leur conviendront. C'est lord Campbell qui a prononcé l'arrêt fondé sur les principes de la liberté commerciale. Lord Campbell et les auteurs acceptés pour arbitres avec lui (MM. Grote et Milman), ont refusé de formuler de nouveaux règlements pour la corporation des fabricants et vendeurs de livres. C'est-à-dire que, par le fait, ils ont déclaré la corporation dissoute : elle l'est, de son aveu ; elle ne se reconstituera pas, et il va se faire une révolution nécessaire en librairie, une modification au moins dans le prix des livres, qui est réellement trop élevé en Angleterre. En résultera-t-il un plus grand nombre de publications ? C'est douteux, quand on jette un coup d'œil sur les catalogues mensuels.

Je vous envoie le nouveau volume de l'horticulteur Fortune, contenant la relation de son voyage aux régions de la culture du thé en Chine. C'est un beau volume, édité par Murray, avec une carte gravée et des illustrations lithographiées, qui ne sont peut-être pas d'une grande finesse de dessin, mais qui élucident parfaitement les descriptions du voyageur (1).

(1) *A visit to the tea countries of China, including Sing-Lo and the Bohea-Hills*, by R. Fortune. 1 Vol, London, 1852, Murray : 15 shellings.

M. Fortune n'a nullement les prétentions d'un voyageur philosophe économiste ou même statisticien : il a toute la simplicité d'un chercheur de plantes, ce qui n'exclue pas toutes les petites ruses dont il a besoin de s'entourer pour arriver à son but qui était de se procurer les plus belles variétés de l'arbuste à thé, les outils nécessaires à sa culture, et quelques cultivateurs indigènes qui voulussent aller servir la Compagnie des Indes dans ses plantations à thé des Himalayas. Cette commission a été accomplie par lui en trois ans à peu près : du 20 juin 1848, date de son départ de Southampton, jusqu'à la fin de 1851. Tout *ouverte* qu'est la Chine depuis la dernière guerre, la jalousie des *barbares* sème de difficultés et d'obstacles le chemin de tout étranger qui veut la parcourir. « Heureusement le ciel m'a doué, dit M. Fortune, d'une constitution solide et d'une bonne santé ; je suis peu délicat en voyage ; le plaisir de voir de nouvelles contrées et de nouvelles plantes l'emportait sur l'ennui de la route. Il m'en reste aujourd'hui même de doux souvenirs, et j'ai mené à terme les objets importants de ma mission. » C'est une grande jouissance, en effet, pour un voyageur horticole, d'avoir pu, non-seulement apporter avec lui aux monts Himalayas plus de vingt mille plants d'arbustes à thé, mais encore d'avoir découvert « plusieurs arbres d'agrément, dont quelques-uns, tels que le *cyprès funéraire*, embelliront, dit-il, les paysages et les cimetières de l'Angleterre. »

Quand M. Fortune aperçoit le premier individu de cette espèce de cyprès vraiment élégant, il éprouve un bien autre enthousiasme que celui de Rousseau retrouvant sa pervenche chérie. Il est charmant de partager toutes ses émotions, ses perplexités, ses ingénieux détours, et l'on triomphe avec lui de la conquête des semences qu'il est bien tenté de voler... si c'est voler que de servir les vues de la Providence, qui a combiné elle-même tant de petits moyens pour enrichir une région des productions d'une autre. Aussi M. Fortune a la conscience aussi légère que l'oiseau qui emporte avec lui une graine à travers les airs, et va la semer d'une île à une autre île, d'un continent à un autre continent. Il faudrait être trois fois mandarin pour ne pas être, en imagination, le complice des larcins dont il nous fait l'aveu naïf, et de ses mensonges anglais à l'adresse de ce

peuple chinois, déclaré par lui le plus menteur des peuples. Avec quelle admirable résignation il abdique, pendant trois ans, les mœurs et le costume d'Europe, renonçant aux fourchettes de Sheffield pour les *chop-sticks* qui en tiennent lieu dans l'Empire-Céleste, s'attachant à la nuque une longue queue postiche, et se faisant raser le crâne par un maladroit serviteur qu'il prend à ses gages, avant de quitter Shangaë pour Hang-Chan-Foo ! Enfin le voilà presque un vrai Chinois, et baragouinant assez bien la langue, buvant son thé avec ou sans sucre, selon la province où il s'asseoit à table, et trouvant même passable un petit vin que se permettent les prêtres buddhistes, assez sobres d'ailleurs, car ils préfèrent les légumes aux viandes et même au poisson, malgré tout ce qu'on nous raconte de cette gloutonnerie chinoise qui ferait la guerre aux rats. Jamais ce quadrupède ni son antagoniste le chat, n'ont été servis en Chine à M. Fortune. Mais d'après le menu d'un de ses dîners chez les prêtres des environs de Kiou-e-Kan, il paraîtrait qu'on y déguise les légumes assez curieusement. Vous ne reconnaissez pas toujours avant d'avoir avalé, si vous êtes régalé de choux, de navets, de haricots, de pois et de champignons. Parmi ces végétaux, brille en guise d'asperges la jeune pousse de bambou. Vous ne vous doutiez pas, ni moi non plus, que le bambou fût un comestible ; mais M. Fortune vous apprendra qu'il n'est rien qu'on ne fasse avec le bambou. L'énumération de ses divers usage est assurément surprenante. On fait avec le bambou des chapeaux de soldats, des boucliers, des parapluies, des semelles de soulier, des solives d'échafaudage, des corbeilles, des cordages, du papier, des porte-crayons, des chaises à porteurs, des pipes, des treillages ; avec les rognures ou les copeaux du bambou on fait des oreillers, et avec les feuilles un tissu pour manteau appelé *so-e*, vêtement de feuilles. Sur l'eau on fait avec le bambou des voiles, des lignes à pêcher, des paniers à pêche, des pieux de filets, des bouées et même des bateaux entiers, les catamarans étant faits de quelques bâtons de bambou liés fortement ensemble. En agriculture on fait avec le bambou des conduits d'eau, et il entre dans la composition de la fameuse roue à eau, ainsi que de la charrue, de la herse et d'autres instruments de labour. On taille souvent ses racines en fi-

gures grotesques, on découpe ses tiges en arabesques et en ornements de fantaisie. Bref, je disais tout à l'heure que le bambou se mangeait en guise d'asperge : M. Fortune ajoute plus loin qu'on en fait des confitures. Pourquoi a-t-il oublié de nous apprendre si cette substance universelle est frappée d'un impôt. Un statisticien-économiste n'y eût pas manqué; notre voyageur horticole se contente d'ajouter qu'il ne peut concevoir l'existence du peuple chinois sans bambou. Détruire le bambou ce serait détruire la Chine. Décidément le bambou est préférable au knout. M. Fortune est quelquefois naïf, en vrai fils d'Adam, qui fut le premier homme et le premier jardinier. Il n'est jamais crédule; il ne peut donc se décider à croire que dans certaines régions de la Chine, où l'on cultive le thé sur des hauteurs inaccessibles, ce sont les singes que l'on force à en faire la récolte. Comment concilier la paresse bien connue du singe avec une servilité régulière ? « Singe plus malin que noir, dit le nègre des colonies, lui pas parler pour pas travailler ! » Voici, à l'égard de ces paresseux quadrumanes, l'artifice des Chinois. Quand ils les voient se montrer sur la hauteur, ils leur jettent des pierres. Les singes se fâchent et veulent riposter : ils brisent les arbres à thé et les lancent à leurs assaillants.

« Je n'oserais pas, dit M. Fortune, contredire ceux qui prétendent qu'on récolte ainsi le thé dans certaines régions montagneuses, mais je puis affirmer qu'on n'en récolte guère. » La raison qu'il donne est péremptoire : « On cultive le thé surtout dans les vallons, l'arbuste ayant besoin d'une terre végétale qui n'est pas assez abondante sur les rochers. » On voit que M. Fortune répond très gravement aux faiseurs de contes. Avec un peu plus de charlatanisme, ses propres contes de voleurs (il y en a dans son livre) seraient plus dramatiques; tels qu'ils sont ils animent quelques-uns de ses chapitres. L'*insincérité* chinoise l'a dégoûté de toute exagération. On peut donc le citer en toute confiance. Si je me borne à ces aperçus, c'est que je suppose que ce volume intéressant ne restera pas stérile entre les mains de quelqu'un de nos collaborateurs, en supposant qu'aucune Revue anglaise ne s'en occupe pour nous.

Je vous envoie en même temps le premier volume de l'autobiographie de W. Jerdan ; mais, malgré tous les égards dus à un

confrère, je n'ose dire que ce volume tienne tout ce que promettaient les Mémoires d'un journaliste, successivement rédacteur du journal politique le *Sun* et de la *Litterary Gazette,* feuille hebdomadaire qui a failli mourir entre ses mains après un long succès. M. Jerdan débute par nommer d'illustres condisciples, devenus l'un, grand-chancelier d'Angleterre (lord Truro) un autre, premier juge ; il rappelle sa camaraderie presque intime avec lord Farnborough, MM. Huskinson, Canning, etc., etc. Il s'étonne un peu d'être resté au bas de l'échelle, quand presque tous ses amis, moins forts en thème que lui, ont successivement monté au pinacle. Voilà ce que c'est, dit-il, que d'avoir voulu être niaisement homme de lettres. Walter-Scott, avant M. Jerdan, avait, dans ses Mémoires, fait quelques réflexions analogues et tiré la même moralité des vicissitudes de la vie littéraire : le malheur de M. Jerdan c'est d'être resté journaliste, et, ce qui est le plus absorbant, d'avoir, comme journaliste, consacré toutes les ressources de son esprit à l'être collectif, au journal. Le rédacteur en chef semble avoir plus d'esprit que tous les autres, et il n'a plus même le sien, éparpillé en parcelles sur cent articles. Sa signature donne parfois une valeur à l'anonyme dont il endosse la responsabilité ; mais s'il se place comme un chiffre devant un zéro, tôt ou tard, c'est lui qui se transforme en zéro. M. Jerdan raconte quelques-unes des mystifications de sa carrière ; il aime à dire comment il aurait pu faire fortune et comment il est encore Jean comme devant avec soixante-dix hivers sur sa tête blanchie. Quelques anecdotes amusent dans son volume ; mais aucune n'est très piquante. Attendons le second pour le juger définitivement.

Chronique littéraire de la Revue Britannique

ET BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Paris, mai 1852.

Name thee in election for the Empire.
SHAKSPEARE, *Titus Andron.*, act. Ier, sc. 2.
Fais-toi nommer par élection à l'Empire.

In regard king Henry gives consent.
SHAKSPEARE, *Henry VI*, act. V, sc. 4.
Pourvu que le roi Henry donne son consentement.

The eagle suffers little birds to sing.
SHAKSPEARE, *Titus Andron.*
L'aigle permet aux petits oiseaux de gazouiller.

Il est impossible de mieux résumer que Shakspeare la situation politique de ce mois-ci, situation un peu équivoque ou négative : « Faites-vous élire empereur ! » a-t-on crié, depuis le 1er mai, au Président ; mais Henri V consentirait-il même à un empire électif? se demandaient, *avant la lettre*, les royalistes, y compris ceux qui avaient déjà prêté serment, sans trop de scrupule, au chef de l'État. Louis-Napoléon a aissé dire ; l'aigle a permis aux petits oiseaux de gazouiller, c'est-à-dire aux gazettes de discuter la lettre du prétendant et de répéter tout au long celle des généraux. Ce gazouillement politique, au milieu duquel on a distingué le jacassement de quelques pies, le croassement d'un corbeau, le hulotement d'une chouette, etc., nous a presque fait croire au retour de la liberté de la presse, et quelques braves gens se sont effrayés; car, pourquoi ne pas l'avouer? cette liberté-là n'est pas rentrée en grâce auprès des hommes d'ordre. Heureusement que quelques préfets ont invoqué à propos le décret d'avis aux journaux dans les départements, et les journalistes de Paris ont tellement mis de l'eau dans leur vin, qu'un de nos spirituels confrères a déclaré ne pas oser (de peur d'un avertissement) répéter l'innocente anecdote que contenait notre dernière chronique. Quant à nous, forts de nos intentions loyales, nous ne nous doutions guères que nous avions fait acte de courage... ou plutôt de témérité; car le courage est une vertu, et nous nous classons parmi ces êtres imparfaits qui sont trop heureux de suppléer à une qualité par un défaut équivalent. Merci cependant à celui qui a bien voulu nous donner une leçon de prudence, sous la forme aimable d'un compliment. Notre *Revue* est plus souvent pillée que louée ; mais, comme dit le proverbe, il y a corsaire et corsaire.

Pendant que nous avons le cœur à rendre politesse pour politesse, quel regret de ne pouvoir louer complétement un volume intitulé · *La*

Révolution, c'est l'Orléanisme,—par M. de Lourdoueix ! Il est difficile d'avoir une verve plus mordante que notre confrère de la *Gazette de France*. Jamais l'histoire ne fut mise plus habilement au service du pamphlet ; jamais pamphlet ne fut plus éloquent ; mais en est-ce moins un pamphlet ? et ce mot, malheureusement, n'est pas pris toujours en bonne part, en France comme en Angleterre. Il faut avouer que la *Gazette* a payé cher, sous la monarchie déchue, le droit de l'accuser encore après sa chute ; mais justement cette monarchie est tombée ! Tant d'amertume dans le cœur du vainqueur nous attriste ; nous aimons cependant, comme Johnson, « un bon haïsseur » (*a good hater*) ; cette haine a produit jadis un poëme qui a conservé l'épithète de divin, la *Divine Comédie de l'Enfer*. L'ouvrage de M. de Lourdoueix est un pamphlet dantesque. Pourquoi l'énergique critique a-t-il oublié qu'Alighieri écrivait sous le ciel de l'exil ? Au reste, dans cet ouvrage, ce n'est pas seulement l'*usurpateur* Louis-Philippe qui est plongé au fond du Malebolge avec les voleurs de couronnes ; quelques bons royalistes, ou se croyant tels, reçoivent aussi, sur la nuque, un coup de dent d'Ugolin,

« *Nel mio parlar voglio esser aspro.* » (DANTE.)

O politique, politique, muse infernale, c'est toi qui nous vaut ce *parler âpre*. Je t'en veux de l'éloquence de celui qui, en ce temps de palinodies, risque de fournir des excuses spécieuses à tant de gens fatigués de leur fidélité à l'exil et au malheur.

Il est à propos d'ajouter que, malgré son indépendance, qui a été appelée *désobéissance* en haut lieu, M. de Lourdoueix parle toujours convenablement du roi légitime. Nous ne voulons pas le brouiller avec son propre parti.

Si vous désirez un livre dicté par un autre culte ? prenez les Mémoires *Sur l'enfance et la jeunesse de Napoléon*, par M. T. Nasica, autrefois conseiller à la cour d'appel de Bastia, édité par son neveu l'abbé Nasica, et dédié, comme de raison, à S. A. I. le Prince-Président : « — A vous, » dit l'abbé dans sa dédicace, « le digne héritier de Napoléon et qui avez su vous inspirer de son génie pour le salut de la France et du monde! » Vous trouverez là des superstitions *impériales* qui vous feront sourire peut-être et qui ont cependant leur sens. A deux ans, Napoléon est déjà un chrétien intelligent qui reçoit le baptême comme on le recevait à trente dans la primitive Église. A trois ans, pour flatter son caractère martial, un grenadier lui met des moustaches postiches. A quatre ans, il a un duel avec un autre grenadier. A six ou sept, il devient chef de parti et fait la guerre civile entre enfants de deux quartiers ennemis. L'intérêt de ces Mémoires prend de la gravité avec les années du héros. Nous préférons le jeune officier de vingt et un ans à l'enfant prodige. On a voulu que Bonaparte eût été un jacobin : voici ce qu'il écrivait en juin 1792 à son frère Lucien : « Ceux qui sont à la tête sont de pauvres » hommes. Il faut avouer, lorsqu'on voit tout cela de près, que les peu-

» ples valent peu la peine que l'on se donne pour mériter leur faveur. » Tu connais l'histoire d'Ajaccio; celle de Paris est exactement la » même; peut-être les hommes y sont-ils plus petits, plus méchants, » plus calomniateurs et plus censeurs. Il faut voir les choses de près » pour sentir que l'enthousiasme est de l'enthousiasme, et que le Fran- » çais est un peuple vieux, sans préjugés, sans lien. — Chacun cherche » son intérêt et veut parvenir, à force d'horreurs, de calomnies. L'on » intrigue aujourd'hui aussi bassement que jamais; tout cela détruit » l'ambition. L'on plaint ceux qui ont le malheur de jouer un rôle, sur- » tout lorsqu'ils peuvent s'en passer. *Vivre tranquille, jouir des affec- » tions de la famille et de soi-même, voilà, mon cher, lorsqu'on jouit de » 4 à 5,000 fr. de rente, le parti que l'on doit prendre et que l'on a de » vingt-cinq à quarante ans*, c'est-à-dire *lorsque l'imagination calmée » ne vous tourmente plus.* »

4 ou 5,000 fr. de rente! O grand homme! qui avez depuis joui des millions d'une liste civile impériale; si c'était à recommencer, quelle est celle de ces deux fortunes que vous préféreriez!

L'économie politique est-elle une science? Singulière question quand l'étude de l'économie politique est devenue celle de tout le système social. Les progrès qu'a faits cette science depuis vingt-cinq ans justifient-ils l'importance que ses professeurs s'attribuent aujourd'hui? Cette seconde question, M. le vicomte de Saint-Chamans se l'est faite à lui-même en étant tenté de réimprimer trois ouvrages qu'il publia en 1820, 1823 et 1824, *Du système d'impôt, etc.*, le *Petit-fils de l'homme aux quarante écus*, et le *Nouvel essai sur la richesse des nations*. M. de Saint-Chamans était déjà à cette date un économiste très distingué, un ingénieux élucidateur des théories les plus abstraites. Quelques idées nouvelles, originales et surtout très sensées lui appartenaient en propre, et il aurait pu réimprimer ses trois ouvrages textuellement, pour prouver que c'est bien peu de choses qu'ont inventé ceux qui sont venus après lui. Il a mieux fait; il a modestement refondu son travail, qu'il publie sous le titre de *Traité d'économie publique*. Il commence par une courte exposition des systèmes modernes et se permet d'en réfuter quelques-uns; discussion lumineuse qui prépare admirablement l'esprit à l'analyse des vrais principes sur lesquels M. de Saint-Chamans fonde son cours d'économie publique. L'auteur termine cette seconde partie par un chapitre traitant de l'influence des systèmes d'économie publique sur l'état politique des nations; un aperçu sur les finances de la France forme une troisième et dernière partie. L'ouvrage est donc complet, d'autant plus complet que les digressions apparentes concourent à son unité. C'est avec tous les égards dus à ceux qu'on critique que l'auteur passe en revue les systèmes de MM. Louis Blanc, Blanqui, Michel Chevalier, etc., etc. Nous ne dissimulerons pas que quelques doctrines de celui-ci ne nous semblent pas victorieusement réfutées. Ce n'est pas lui qu'on peut accuser de manquer de clarté, de ne pas conclure, de recevoir aveuglément la tradition de ses prédécesseurs. Aussi,

certaines objections adressées à MM. Rossi et Say ne frappent pas sur lui aussi directement que le pense M. de Saint-Chamans ; mais nous ne voulons point intervenir autrement dans le débat, ni faire un peu de pédantisme britannique en regrettant que M. de Saint-Chamans n'ait pas daigné analyser aussi les théories de M. Mill, dont l'œuvre toute récente mériterait bien de prendre place sur le riche catalogue de M. Guillaumin, à côté de celles de Smith, de Malthus et de Ricardo. Nous ne tarderons pas nous-mêmes à publier l'analyse des volumes de M. Mill, et nous saisirons l'occasion de revenir sur ceux de M. de Saint-Chamans, qui a réellement rajeuni ses anciens ouvrages, tout en ayant le mérite de rester fidèle aux doctrines essentielles qu'il exposa le premier il y a vingt-cinq ans.

Si l'espace ne nous manquait, nous aurions à payer ici notre dette envers ce même catalogue cité dans le paragraphe précédent, celui de M. Guillaumin, et envers son *Dictionnaire de l'économie politique*, dont les livraisons se succèdent régulièrement. Parmi les ouvrages les plus nouveaux publiés chez cet éditeur, véritable providence des économistes contemporains, nous remarquons surtout l'*Examen du système commercial connu sous le nom de système protecteur*, par M. Michel Chevalier. C'est la question du moment en Angleterre, le cheval de bataille des prochaines élections générales. Nous allons faire notre profit de ce volume que nous tenons à analyser comme il le mérite.

Le mouchoir de la reine de Prusse, souvenir de l'Empire, par le colonel *J. Marnier*. Brochure in-8°, 107 pages, Paris, 1851. Se vend au profit de la Société de prévoyance et de secours mutuels de Montmorency; chez le trésorier de la Société et chez les principaux libraires de Paris.

Cette petite brochure, qu'on prendrait pour une nouvelle, si l'authenticité du récit n'était affirmée par l'auteur d'une manière irrécusable, n'est autre chose que l'histoire d'un mouchoir que la reine Wilhelmine de Prusse laissa tomber par mégarde à Tilsitt en se rendant avec le roi chez l'empereur Napoléon, et ramassé par un jeune sous-lieutenant du 21e de ligne. L'auteur, l'un des bons officiers d'une armée qui n'en comptait pas de mauvais, a su ajouter à l'intérêt de son récit en y intercalant plusieurs épisodes de cette grande et multiple épopée qu'on appelle les guerres de l'Empire, et l'a terminé par des notes qui renferment des détails assez curieux, et qu'on lira sans doute avec plaisir.

Membre honoraire de la Société de prévoyance et de secours mutuels de Montmorency, M. le colonel Marnier s'est souvenu que la fraternité n'est pas seulement dans les camps et sous l'épaulette, et il a généreusement abandonné le produit de la vente de ce petit ouvrage à la caisse de la Société.

M. J. Renouard, éditeur, a eu l'heureuse idée de publier un grand album sous le titre du *Musée dans un fauteuil*. Cet album contient quatre-

vingt-deux gravures reproduisant un choix des plus beaux tableaux des écoles française, flamande, et hollandaise, avec portraits, monogrammes. Le texte est un inventaire raisonné des plus riches collections, avec des notices sur les princes de la peinture. Le tout est extrait de la nouvelle histoire des peintres, par M. Ch. Blanc.

Le même éditeur publie le premier volume des *Études sur les forces productives de la Russie*, par M. de Tegoborski, ouvrage essentiel qui a été le texte d'articles raisonnés dans les Revues anglaises. On trouve aussi chez M. J. Renouard les poèmes des *Bardes bretons du Ve siècle*, par M. de la Villemarqué, et les *Aveux d'un Philosophe chrétien*, par J. Droz; tous ouvrages intéressants à divers titres et dont nous nous proposons de parler.

La publication des *Vierges de Raphaël*, ces douze chefs-d'œuvre légués au monde chrétien par le peintre immortel, obtient un immense et légitime succès. La *Vierge à la chaise*, la *Vierge aux candélabres*, la *Sainte Cécile* et la *Madone de Saint-Sixte*, accompagnées d'une notice explicative de L. Peisse, ont déjà paru en livraisons. Nous avons aujourd'hui sous les yeux la *Vierge au poisson*, admirable gravure, où le burin de l'artiste a reproduit tout le charme, toute la pureté de cette beauté idéale et mystique que le grand maître avait jetée resplendissante sur la toile.

Les plus sublimes créations de Raphaël, ses œuvres de prédilection, reproduites et gravées par nos meilleurs artistes, et mises à la portée de tous par la modicité des prix, alors que les deux tiers des tableaux originaux sont dispersés dans les musées de l'étranger, c'est là un véritable bienfait, dont le public tient déjà compte aux éditeurs, MM. Furne et Perrotin. Aux incrédules, s'il s'en trouve, nous dirons: Allez au Salon, où figurent de par le jury quelques-unes de ces belles estampes; allez, et vous serez convaincus.

Liste des vierges à paraître, avec l'indication des divers musées de l'Europe où se trouvent les tableaux originaux.

La *Belle jardinière* (Paris); la *Vierge au voile* (Paris); le *Mariage de la vierge* (Milan); la *Vierge au donataire* (Rome); la *Vierge d'Albe* (Saint-Pétersbourg); la *Sainte famille* (Paris); la *Sainte Marguerite* (Paris).

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION. — Prix de chaque estampe, de 30 centimètres de hauteur sur 21 de largeur, imprimée sur papier colombier vélin. Avec la lettre, papier blanc, chaque épreuve, 7 fr. 50 c.; papier de Chine, chaque épreuve, 10 fr. Avant la lettre, tirée à 120 exemplaires, papier de Chine, chaque épreuve, 40 fr. Les personnes qui souscriront aux *Douze vierges de Raphaël*, jouiront des avantages suivants :

Elles recevront, avec la première livraison, 1° un carton destiné à contenir toutes les livraisons de l'ouvrage; 2° des notices explicatives sur chaque tableau, et avec les livraisons suivantes : 3° un *Essai littéraire sur la vie et les ouvrages de Raphaël*, par M. Peisse; 4° le portrait de Raphaël, gravé sur acier, par M. Panier.

Le *Mariage de la vierge*, estampe de 35 centimètres de hauteur sur 26 de largeur, coûtera le double des prix énoncés ci-dessus.

Paris, chez les éditeurs Furne et Perrotin, rue Fontaine-Molière, n° 41.

M. le marquis de Chanaleilles publie à la librairie Dentu un volume qui nous arrive trop tard pour que nous puissions en parler aujourd'hui; il est intitulé : *l'État social et politique des nations.*

Le Directeur, Rédacteur en chef de la *Revue Britannique* : AMÉDÉE PICHOT.

IMPRIMERIE H. SIMON DAUTREVILLE ET Cᵉ, RUE NEUVE DES BONS-ENFANTS, 3.

REVUE

BRITANNIQUE.

Histoire. — Autobiographie.

MALLET DU PAN

ET

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE (1).

Les chroniqueurs toscans du moyen-âge racontent qu'une querelle de rue, dans la petite ville de Pistoye, engendra deux factions dont l'animosité s'empara bientôt de toute la population, noble et plébéienne. L'un des deux partis expulsa l'autre. Les bannis se répandirent dans les villes voisines; la moitié de la Toscane épousa la cause des Blancs, l'autre moitié celle des Noirs. La querelle s'étendit de la Toscane sur toute l'Italie, et se confondit avec la grande lutte des Guelfes et des Gibelins. Les désignations de partis, nés d'une misérable dispute, leurs

(1) *Mémoires et correspondance de Mallet du Pan, pour servir à l'Histoire de la Révolution Française*, recueillis et mis en ordre par A. Sayous, 2 vol. in-8°, Paris, 1851. Chez Amyot, rue de la Paix, et chez Cherbuliez, à Paris et à Genève.

insignes et leurs couleurs furent adoptés dans la puissante lutte entre le sceptre et la crosse, entre l'ordre civil et l'anarchie théocratique.

Quelque chose de semblable s'offre à nous dans l'histoire européenne, lorsque la république de Genève accomplit un petit cycle de ses révolutions habituelles, entre 1760 et 1782. Depuis les temps de Calvin, cette ville a joué, dans les affaires de l'Europe, un rôle non-seulement hors de proportion avec son insignifiance statistique, mais beaucoup plus grand que l'intelligence et l'activité de ses citoyens, quelque éminentes que soient chez eux ces qualités, ne semblaient devoir le leur faire. Il en avait été ainsi au temps des controverses religieuses, et dans le siècle des discordes politiques, les querelles de Genève s'étendirent aussi sur l'Europe. Voltaire, tour à tour, les irritait ou affectait de les modérer ; Rousseau exposait leur polémique dans des pamphlets destinés à devenir les manuels des réformateurs du monde. Les exilés qui sortaient des murs de Genève, bannis de leurs foyers domestiques ou aventuriers à la recherche d'une fortune politique, devaient reparaître en divers lieux sur de plus grands théâtres. Necker et sa fille, Clavière, Dumont et beaucoup d'autres prirent part à la Révolution française. Delolme exposa pour la première fois, dans un style intelligible, aux Anglais, le mécanisme de leur constitution. En Amérique, Gallatin acquit la réputation d'un homme d'État habile et honorable. A Londres, Divernois mit au service de Pitt ses connaissances en économie politique et en statistique, démontrant avec une imperturbable persévérance que l'épuisement des finances devait amener la chute du gouvernement de la France révolutionnaire, prédiction invariablement répétée à chaque nouvelle crise. Enfin, Mallet du Pan apporta à la défense du royalisme des principes de résistance ou de réaction, une intelligence, en matières politiques, extraordinairement développée par la lutte des « *négatifs* » et des « *représentants*, » des « *bourgeois* » et des « *natifs*, » au milieu de laquelle sa jeunesse s'était écoulée, et dans laquelle, ainsi que la plupart des esprits ardents, il avait, à son début, soutenu le parti démocratique.

Cet éminent publiciste, dont le nom fut autrefois si connu,

grâce à ses amis et à ses ennemis, eut une destinée peu commune. D'une remarquable perspicacité pour apprécier les hommes et les choses, doué de beaucoup d'éloquence et possédant un style populaire, il eut de plus des facilités singulièrement heureuses pour acquérir les connaissances nécessaires à un publiciste. Il réunit ainsi la plupart des avantages qui font les grands écrivains politiques; mais il fut journaliste par nécessité aussi bien que par choix. Il lui fallut gagner son pain quotidien en exploitant les passions du jour. Les vérités qu'il avait à cœur de répandre, pour les inculquer il dut les reproduire sans cesse, les appuyer d'arguments et d'exemples d'une nature essentiellement éphémère qui, souvent pris dans des faits encore imparfaitement connus, devaient être rectifiés le lendemain; enfin, lorsque Mallet coordonna ses principes et ses pensées en corps d'ouvrage, tel, par exemple, que ses « *Considérations sur la Révolution*, » le principal de ses titres à la réputation littéraire, quelque vigoureuse que soit incontestablement cette production, on peut bien dire que la pensée du journaliste ne gagne rien à être ainsi remise en circulation dans un pamphlet dont l'intérêt est presque aussi transitoire que celui des feuilles quotidiennes, sans être fortement empreint de cette vie ardente qui caractérise un article de journal.

De plus, Mallet eut le désavantage d'être, durant sa vie entière, du côté impopulaire, désavantage qui ne peut être bien compris que par les hommes qui ont lutté courageusement dans ce combat sans gloire et sans profit. Long-temps avant que les classes si nombreuses des enthousiastes, des ardents et des courtisans de la popularité eussent cessé de prôner la Révolution, lui s'était mis à l'œuvre pour la rabaisser dans ses écrits. Or, les hommes n'aiment pas qu'on dissipe leurs illusions les unes après les autres, que les principes qu'ils étalent soient représentés comme de vaines et creuses formules, que les coryphées de leur parti soient démasqués et exposés au mépris public. Dans de pareils écrits, ce qu'il y a de pire c'est qu'ils blessent constamment l'amour-propre du lecteur qui regrette d'avoir compromis sa réputation de perspicacité en se rendant garant d'un succès non réalisé. Pendant les crises révolutionnaires, les prophètes du malheur ne sont pas plus populaires de nos jours qu'ils ne le fu-

rent dans les temps anciens, à Troie ou à Samarie; et, quelque injuste que cet arrêt puisse paraître, leur impopularité, au lieu de diminuer, augmente par l'accomplissement même de leurs prophéties.

C'est un des faits remarquables dans la destinée de Mallet, que, deux fois, il dut subir cette épreuve d'une fortune contraire. Après avoir rempli auprès des Parisiens l'inutile mais honorable rôle de la triste Cassandre, il lui fallut le recommencer auprès des royalistes émigrés, des chefs et des hommes d'État de la coalition européenne. De nouveau sa sagacité eut à humilier l'aveugle enthousiasme des hommes avec qui il se trouva en rapports, en leur démontrant la vanité de leurs espérances, les erreurs de leurs calculs, la faiblesse de leurs combinaisons politiques et militaires, leur profonde ignorance des instincts et des sentiments du peuple en tous pays, mais surtout en France, ignorance presque aussi caractéristique des *politiques* de profession en 1792 qu'elle l'est encore en 1852. Il est certain que la monotone répétition des avis donnés d'un ton de mécontentement, résultat d'insuccès et de privations personnelles, durent diminuer la valeur et l'influence des jugements de Mallet. Il ne pouvait prédire le bien, puisqu'il ne le voyait nulle part. Il ne croyait à la possibilité d'aucun progrès matériel ou moral au milieu de la tourmente révolutionnaire sur laquelle ses regards étaient incessamment fixés. Nulle part il n'entrevoyait des symptômes de salut; il n'espéra pas même que l'immense puissance contre laquelle il luttait, pût un jour s'écrouler sous son propre poids. Il mourut, doutant non-seulement que la France, mais même que l'Europe, pussent jamais sortir de leurs ruines.

Après sa mort, Mallet du Pan descendit au rang de tant d'écrivains obscurs qui figurèrent dans la première Révolution; bon nombre desquels se seraient conquis de hautes positions en des temps où les talents en politiques eussent été moins abondants; car, bien qu'en général la presse se soit améliorée, on ne saurait nier que les journalistes, contemporains de Mallet, ne fussent pour le moins égaux en capacité comme en esprit et en verve aux écrivains de nos jours; — les feuilles de Camille Desmoulins, de Peltier et de tant d'autres, en fourniraient au besoin la preuve.

Mais, pour les écrivains de cet ordre, il y a quelquefois une vie posthume, s'il est permis de s'exprimer ainsi, quand la génération qui fut le témoin intéressé de leurs labeurs a disparu de la scène et qu'elle y est remplacée par une autre génération prête à recommencer les erreurs et l'expérience de ses prédécesseurs. Alors si, par une chance quelconque, ces écrivains sont ramenés à la lumière de la publicité, leurs paroles semblent sortir de la tombe comme de solennels avertissements ; ce sont des sentences prononcées par des juges dont l'impartialité ne saurait être mise en doute. Les opinions et même les expressions de Mallet sont souvent merveilleusement applicables aux évènements et aux partis de nos jours. Dans ses jugements, ce qui fut temporaire a disparu, ce qui est permanent survit encore : « *Manet liber, homines præterierunt.* » En lisant ses Mémoires, on croit entendre un homme qui revient de l'autre monde disserter sur nos propres affaires, sur les erreurs qui nous ont égarés, sur les motifs secrets qui nous dirigent et les principes qui gouvernent la Société dans ce labyrinthe de révolutions dont on n'entrevoit pas encore l'issue. C'est sans doute à cette circonstance, autant qu'à des révélations authentiques sur quelques points importants de l'histoire, qu'il faut attribuer le vif intérêt que ces « Mémoires » ont excité en France où, malgré la très petite importance du principal personnage, ils ont partagé l'attention publique avec la correspondance de Mirabeau et du comte de La Marck. Nous apprenons aussi qu'ils viennent d'être traduits en anglais (1).

Mallet du Pan était fils d'un ecclésiastique, *pasteur* dans un village du canton de Genève ; sa mère, fille de syndic, appartenait à l'une de ces familles où la magistrature est en quelque sorte héréditaire. Il naquit en 1749. Son début d'écrivain politique fut un pamphlet (1771) dans lequel l'aristocratie et la *bourgeoisie* étaient vivement attaquées, dans l'intérêt des *natifs*, — les radicaux de l'époque — en butte aux inimitiés de leurs antagonistes, momentanément coalisés contre eux. Ce pamphlet le mit en rapports familiers avec Voltaire, qui prit un

(1) Voir l'article sur la correspondance de Mirabeau, dans la livraison de décembre 1851.

rôle si peu honorable dans les dissensions de la petite république, sa voisine. Le patriarche de Ferney recommanda le jeune Genevois, pour une chaire de professeur à Hesse-Cassel. L'affaire manqua, et Mallet revint dans sa ville natale, où il se maria en 1773 et s'adonna entièrement à la carrière littéraire. En 1775, il se rencontra avec Linguet, journaliste nomade, illustre dans son temps, aujourd'hui oublié, la tête la plus excentrique et la plus effervescente que la guillotine ait tranchée. Mallet prit parti pour Linguet dans quelques-unes de ses nombreuses querelles, devint son collaborateur dans son journal « *Annales politiques et littéraires* » publié tantôt à Londres, tantôt à Bruxelles, à Genève ou à Paris, selon que les *vivacités* de Linguet rendaient trop dangereux son séjour dans l'une de ces villes. Quand Linguet fut envoyé à la Bastille, en 1779, Mallet continua à Genève les « *Annales,* » dont il publia une nouvelle série, et ce fut en cherchant des correspondants pour la politique de l'Angleterre, qu'il fit la connaissance de sir Samuel Romilly, d'origine genevoise, avec lequel il se lia bientôt d'une solide amitié. La relation de Mallet avec Linguet se rompit en 1783, lorsque celui-ci, au sortir de la Bastille, réclama avec aigreur et la propriété et le titre du journal. Mallet entreprit alors la publication de ses propres « Mémoires historiques, politiques et littéraires sur l'état présent de l'Europe, » avec cette devise très caractéristique : *Nec temerè, nec timidè.*

L'expérience qu'il avait acquise dans la vie politique de Genève, et son association avec Linguet, lui avaient déjà donné cette méfiance des innovations, cette aversion pour les généralisations trop légèrement conçues, qui caractérisèrent toute sa carrière. Durant la période décennale où la folie des discussions politiques fut poussée le plus loin, de 1780 à 1790, il défendit avec ténacité des opinions qui, en pareilles circonstances, sont considérées par les novateurs comme des entraves qu'il faut surmonter ou renverser; il s'attacha avec opiniâtreté à désabuser ses contemporains de leurs belles illusions, à leur prouver le peu de solidité de leurs espérances, à démasquer les faux prophètes avides de popularité. Il exprima son manque de confiance dans l'expérience qui s'accomplissait en Amérique, même au moment où le succès la couronnait, et son entière foi

aux ressources de l'Angleterre : il professait peu de respect pour la réforme tentée par l'empereur Joseph, pas davantage pour la prétendue tolérance de la secte des Encyclopédistes, et encore moins pour « l'évangile » de Rousseau. Sur tous ces sujets, son journal abonde en remarques pleines de bon sens et de pénétration ; en général, l'évènement justifia son scepticisme. Le monde n'en avançait pas moins dans la carrière des changements ; peut-être que les hommes qui cèdent à une puissante impulsion, en faisant de leur mieux pour la modérer et la diriger, sont plus heureux, que sais-je ! plus sages aussi, malgré les excès dont ils sont complices, que les hommes qui luttent contre l'entraînement. Quoi qu'il en soit, les « *Annales* » s'étaient régulièrement améliorées sous la direction de Mallet, à un égard du moins ; la véracité et l'esprit de justice qu'il mit toujours dans ses jugements sur les hommes, ce fut pour lui un point d'honneur auquel il resta courageusement fidèle dans toutes les phases de sa vie aventureuse. En voici un exemple : un assez grand nombre des abonnés au journal lui demandèrent de suivre la ligne adoptée par son prédécesseur, en ce qui concernait Voltaire, sur la mémoire de qui Linguet appelait l'exécration ; non-seulement Mallet refusa, mais il répondit en publiant une des appréciations les plus justes et les plus fines des bonnes aussi bien que des mauvaises qualités du défunt philosophe, le jugement le plus impartial et le plus vrai dans toute la controverse littéraire de cette époque. Mallet a toujours prétendu que Voltaire, vers la fin de ses jours, bien loin d'être le chef des Encyclopédistes, ne fut qu'un instrument entre leurs mains.

En 1782, les longues dissensions de Genève aboutirent au résultat ordinaire dans de si petits Etats ; le triomphe momentané du parti ultrà-populaire excita les craintes des puissances voisines ; un corps de troupes sardes (sous le commandement d'un comte de la Marmora, nom sinistre pour le libéralisme moderne), entra dans la ville, d'accord avec la France et la Suisse, pour y appuyer une « intervention amicale. » Selon l'usage en pareilles circonstances, on parla beaucoup de Sagonte et de Numance dans les clubs démocratiques de la ville et de la banlieue ; on déversa une brûlante indignation sur les magistrats qui livrèrent l'entrée de la ville aux forces militaires des trois puis-

sances, et avec colère des publicistes qui avaient déclaré qu'il fallait se soumettre à cette humiliation. Mallet eut sa part de ces reproches, qui, du reste, ne pouvaient l'atteindre, car il avait toujours annoncé que la réforme démocratique finirait par là. « Vingt nations heureuses, avait-il dit, ont reçu des chaînes en » cherchant un gouvernement parfait, et pas une seule ne l'a » trouvé. » Il n'en est pas moins vrai que son patriotisme de vieille trempe souffrit et de cette occupation militaire et des violences du parti naguère vaincu, aidé maintenant de ses alliés étrangers. Quoique ses opinions ne fussent rien moins que populaires, il s'était acquis, comme écrivain politique, une réputation bien établie. On traduisait son journal à Florence, on le volait par la contrefaçon à Bruxelles et en Suisse. C'est alors qu'il accepta du célèbre libraire parisien, Panckoucke, l'offre de diriger la partie politique du *Mercure de France* ; en conséquence, il alla s'établir à Paris ; c'était en 1784. Ses honoraires furent fixés à 7,200 livres par année, comme principal rédacteur politique, plus 1,200 livres pour les articles littéraires qu'il pourrait d'occasion fournir au journal.

On comprend aisément les tiraillements qui durent naître de l'indépendance de caractère de Mallet et de sa position comme éditeur d'un journal officiel. Une circonstance remarquable vint bientôt mettre son courage à l'épreuve. En 1787, le gouvernement français encourageait, pour des motifs d'intérêts personnels, le parti démocratique en Hollande. Mallet refusa absolument d'insérer dans son journal des faussetés que lui adressait le département des affaires étrangères, sous la rubrique de : « Correspondance particulière de la Haye. » Il écrivit directement au ministre de Montmorin, pour expliquer son refus. Montmorin était un honnête homme et d'un caractère faible; il se soumit au refus de Mallet, bien plus? il donna au journaliste sa confiance et son amitié ; à une époque postérieure à celle dont nous parlons, il le protégea contre une intrigue qui, sous prétexte que Mallet était anglomane, voulait lui enlever le *Mercure*, pour le donner à Mirabeau. La ferme résolution de Mallet de maintenir intacte son indépendance, lui valut à ce qu'il paraît le respect pour son caractère et une grande liberté dans la direction de son journal.

« J'ai vécu six ans sous l'ancien gouvernement, et si je n'ai pas perdu mon établissement, si la Bastille ne m'a pas renfermé, je le dois à la contenance que j'ai tenue devant le pouvoir et à l'offre de ma retraite cent fois répétée. L'un des ministres est encore dans l'administration; son témoignage ne sera pas suspect. Les censeurs dont j'étais entouré, et que, par prédilection, on avait triplé pour moi seul, peuvent rendre compte de la faveur dont je jouissais. Décidé à tou perdre plutôt que de sacrifier mon indépendance, j'avais déclaré à plusieurs reprises, à divers ministres, qu'ils pouvaient supprimer tout ce que j'écrirais; mais qu'ils ne m'arracheraient jamais un éloge ni une ligne contraire à ma conscience. » (Mémoires, tome I, page 222).

Cette accusation d'anglomanie, si prodiguée au parti auquel Mallet s'allia plus tard, était, sous un rapport, méritée en ce qui le concernait; car, appelé à juger de la politique au point de vue pratique, il était forcé de revenir sans cesse aux exemples que lui fournissait l'Angleterre, qui, seule entre tous les grands Etats de l'Europe, offrait le spectacle de l'ordre uni à la liberté. Mais, il faut en convenir, il y eut de l'anglomanie, même exagérée, dans la manière dont Mallet défendit la cause de Warren Hastings; car il alla jusqu'à mettre son journal à la disposition de l'accusé et de ses amis, comme moyen de défense vis-à-vis du public sur le continent. Nous confessons qu'il nous est difficile de comprendre qu'on pousse jusqu'à cet excès l'esprit d'opposition à des sympathies populaires ; des Anglais pouvaient se ranger du côté de Hastings lorsque les premières poursuites furent dirigées contre cet illustre accusé, soit par esprit de parti, soit par le désir que dans la lutte entre l'accusation et la défense, toutes choses se passassent honorablement, soit encore par ce même sentiment qui aurait porté un vieux Romain à se prononcer en faveur d'un proconsul qui aurait écrasé une demi-douzaine de rois et ajouté une province au territoire de la République; mais, aux yeux d'un étranger, toute la question se réduisait, ce nous semble, à un procès entre l'oppresseur et l'opprimé.

Quand la révolution éclata, Mallet était dans un état général de découragement et de doute. S'il s'affermissait de plus en plus dans ses vieilles antipathies contre le parti du mouvement, il n'éprouvait, d'un autre côté, ni affection, ni confiance pour la cour et ses agents, et tout anglomane qu'on l'accusait d'être, il ne voyait pas dans la constitution anglaise un moyen de salut

pour la France. Il paraît que ses vues se bornaient à faire adopter quelques-uns des principes de cette constitution, en les combinant avec les formes de la monarchie française ; sur ce point, son opinion fut toujours plus nette, plus positive dans le sens négatif que dans le sens affirmatif.

En 1789, l'abolition de la censure lui donna une entière liberté dans la direction de son journal. Après la prise de la Bastille, il rompit complètement et définitivement avec le parti révolutionnaire. A dater de cette époque, le *Mercure*, entre les mains du pauvre Panckoucke, effaré de tant de liberté, craignant de déplaire à tout le monde en voulant plaire à chacun, présenta le spectacle des plus étranges oscillations et des contradictions les plus absurdes. La partie littéraire, confiée à La Harpe et Champfort, fut aussi révolutionnaire que celle de Mallet restait conservatrice ; mais la politique était l'intérêt prédominant, et la part qui lui était faite dans le journal, grandit chaque jour en étendue et en intérêt. Le *Mercure* devint le principal organe des conservateurs qui ne s'identifiaient pas entièrement avec la cour ; de 1790 à 1791, le tirage s'éleva, au dire de M. Sayous, à 13,000 exemplaires, selon d'autres personnes (1) à 20,000 ; que ce soit l'un ou l'autre de ces deux nombres, le tirage était extrêmement considérable, à une époque ou deux ou trois cents abonnés suffisaient pour couvrir les frais d'un journal.

Le parti avec lequel Mallet se lia plus particulièrement, fut celui des « Constitutionnels, » non pas ceux qui usurpèrent ce nom en 1791, — Barnave et son parti, — mais cette fraction qui avait pris, au commencement de la révolution, le nom de *Constitutionnels*, et qui reçut plus tard celui de *Monarchiens :* les Mounier, les Lally-Tollendal, les Malouet, avec qui s'unissaient en secret Montmorin et ceux que la populace désignait sous le nom de « Comité autrichien. » En théorie, ce parti soutenait le principe des trois pouvoirs, et voulait que la chambre supérieure, — sénat ou pairie, n'importe le nom, — fût élue partie par la noblesse, partie par le clergé, la couronne se réservant aussi un certain nombre de nominations. Si nous men-

(1) NOTE DU RÉDACTEUR. En particulier M. Peuchet qui, en sa qualité de collaborateur de Mallet dans la rédaction du *Mercure*, a dû être exactement renseigné.

tionnons cette particularité, ce n'est pas que nous admirions ce projet rédigé par Mounier, quoique, à vrai dire, il n'eût guère été possible d'en trouver un meilleur à cette époque de la Révolution, mais pour marquer l'ultimatum de Mallet et de ses amis dans la réforme politique. Lui, du moins, ne mérita jamais une place dans le dictionnaire des girouettes. Mallet avait peu de goût pour les discussions abstraites sur les formes gouvernementales; la grande différence qui nous paraît exister entre lui et ses confrères du journalisme d'alors, c'est qu'il revient si rarement, — trop rarement peut-être pour les circonstances de l'époque, — sur la théorie, et s'occupe si peu des formes politiques. Ces études spéculatives avaient peu d'attraits pour un Suisse qui, pendant vingt années, avait fait son éducation dans le champ limité, mais très positif, des controverses politiques à Genève. Au lieu de discuter des généralités, il attaquait les erreurs particulières, les violences, les extravagances du moment, il s'attachait à ramener les hommes à la modération et à la justice, à leur inculquer quelques sains préceptes de résistance à l'esprit de changement. Cependant, lorsqu'il y avait nécessité à se prononcer, il le fit toujours en faveur du gouvernement mixte; son expérience le portait à tirer son principal argument précisément de cette hypothèse où ses adversaires puisaient le leur : le relâchement de la morale politique, la dégénérescence de nos mœurs publiques. Pour combattre efficacement ces maux, il ne voyait qu'un système de conciliation et de contrôle mutuel.

L'influence, à quelques égards prédominante, de cette fraction de publicistes sur l'Assemblée législative, dura environ deux mois, août et septembre 1789. Elle fut anéantie par l'invasion de la populace dans l'Assemblée; elle succomba tout autant sous la défiance de la majorité de la noblesse et du clergé, que sous la violence du peuple. Du triumvirat, Malouet fut le seul qui resta à Paris; il se lia d'autant plus intimement avec Mallet, et d'amitié et de conformité d'opinion. Mais le parti, réduit au silence, s'absorba insensiblement dans la « droite, » et avec lui le *Mercure;* le journal fut moins monarchien et plus royaliste; il continua dans cette voie jusqu'en 1791, où le danger imminent que courait la royauté ne laissait pas de place pour des subdivisions dans la masse, déjà tristement réduite, de ses

défenseurs, bien que les chefs fussent, entre eux, aussi séparés que jamais par d'irréconciliables inimitiés.

Qu'elle est décourageante et écrasante, la tâche d'un journaliste qui lutte contre le torrent croissant des haines populaires ! Et qu'on ne s'imagine pas que ce malheur, commun de nos jours à tant d'écrivains, que les dangers et les dégoûts d'une controverse de journaux, fussent les seules peines, les seuls obstacles contre lesquels Mallet eut à lutter. Les épreuves d'un journaliste conservateur, en face d'une révolution, sont de toute autre nature. L'organe du « Comité autrichien » était particulièrement désigné à la haine des écrivains ses adversaires, de Brissot, de Camille Desmoulins et autres chefs de la populace, qui avaient à leur service, non-seulement leurs plumes empoisonnées, mais aussi les piques des assassins. Pendant deux ans, la vie de Mallet fut chaque jour en péril, chaque jour exposée à la vengeance *patriotique* de quelque bandit. Une fois, ce sont quatre furieux qui viennent chez lui, le pistolet à la main, le menacer de mort s'il ose appuyer l'opinion de Mounier en faveur du « veto. » Mallet répondit à leurs menaces en publiant, dans le numéro du lendemain, un vigoureux article dans le sens de Mounier. Une autre fois, c'est une députation solennelle de quatorze ou quinze étrangers, le redoutable Fournier l'Américain, à leur tête, qui vient lui donner le charitable conseil de changer de style et d'adopter les doctrines des patriotes. Plus tard, c'est une visite domiciliaire du commissaire de la section, qui s'empare, avec ses soldats, de la demeure de Mallet, saisit tous ses papiers, et lui laisse deux soldats pour le garder à vue. Il n'y avait guère d'émeute, d'émotion populaire où sa famille n'entendît son nom avec ceux des hommes dont le peuple demandait la mort ; pas une semaine ne se passait sans qu'un journal ou un autre ne publiât contre lui quelque encouragement à l'assassinat. Mallet-Pendu était un jeu de mots trop facile pour échapper au facétieux procureur-général de la guillotine, Camille Desmoulins ; parmi des milliers de sottes épigrammes, nous avons trouvé la suivante, publiée dans un journal à l'époque où Mirabeau mourut :

« Grand Dieu ! de tes décrets je suis épouvanté;
Honoré Mirabeau dans des tourments expire:
Et Mallet vit, et Durosoy respire,
Et Maury crève de santé! »

Durosoy fut guillotiné, Maury échappa à la lanterne par des miracles de courage, d'esprit et de sang-froid ; Mallet fut sauvé, selon toute probabilité, par les circonstances qui l'éloignèrent de Paris au moment du plus grand danger.

La fille de Mallet du Pan, expliquant un jour à un ami la vivacité de ses opinions par celle du souvenir qu'elle avait gardé de ces temps, lui écrivait : « Comprenez-vous mon enfance passée aux pre- » mières horreurs de la révolution? Ces soirées silencieuses où, assise » à côté de ma mère, sur une petite chaise, chaque coup de marteau » frappé à la porte me causait une émotion, pensant qu'il annonçait » mon père, dont l'attente était accompagnée, chaque jour, de le voir » ramener assassiné ! Ma mère ne disait rien, et moi non plus; mais, » quoique fort jeune, je devinais et je partageais toutes ses impressions. » Puis cette affreuse scène à l'Opéra où j'entendis vociférer ce bon » peuple contre les aristocrates, et crier : « Mallet du Pan à la lan- » terne! » Un signe de ma courageuse mère me contint; mais je perdis » subitement la mémoire et le sentiment du lieu et de ce qui se passait » autour de moi, et il fallut bien me sortir de cette loge, effrayé qu'on » était de mes questions à voix basse. Un ami qui était avec nous me » sortit et me fit prendre l'air, pendant que ma mère restait immobile. » Je date de ce jour une grande partie des maux dont j'ai tant souffert » depuis. — Et ces affreuses journées des 5 et 6 octobre 1789, — ce » roulement lugubre du tambour, — ces gardes nationales à jamais » exécrables pour moi, — ces torrents de pluie et cette consternation » de mon malheureux père si justifiée par l'évènement,— ces têtes por- » tées au bout des piques! Plus tard, la fuite du roi, pendant laquelle » il fallut en hâte fuir nous-mêmes notre maison, nous séparer, nous » cacher, les uns ici, les autres là! » (Vol. I, p. 268).

Nous ne pouvons nous empêcher de regretter que l'auteur de ces Mémoires n'ait pas donné plus de détails sur la vie domestique de Mallet à cette époque; les matériaux lui auront probablement manqué, car il est toujours intéressant pour nous, citoyens paisibles dans des temps de paix, de se représenter ce que devait être la vie de famille au milieu de pareilles scènes. Mallet parle rarement de lui-même, en dehors de ses rapports avec la politique. Nous savons seulement que son logement était, en 1791,

le rendez-vous des hommes de son parti, qui s'y rencontraient, après la séance de l'Assemblée, pour discuter les questions du jour.

La permanence du danger a pour compensation l'excitation qu'il produit.

« Lorsque, avant la révolution (dit Châteaubriand), je lisais l'histoire des troubles publics chez divers peuples, je ne concevais pas comment on avait pu vivre en ces temps-là ; je m'étonnais que Montaigne écrivît si gaillardement dans un château dont il ne pouvait faire le tour sans courir le risque d'être enlevé par des bandes de ligueurs ou de protestants. La révolution m'a fait comprendre cette possibilité d'existence. Les moments de crise produisent un redoublement de vie chez les hommes. Dans une société qui se dissout et qui se recompose, la lutte des deux génies, le choc du passé et de l'avenir, le mélange des mœurs anciennes et des mœurs nouvelles, forment une combinaison transitoire qui ne laisse pas un moment d'ennui. Les passions et les caractères en liberté se montrent avec une énergie qu'ils n'ont point dans la cité bien réglée. L'infraction des lois, l'affranchissement des devoirs, des usages et des bienséances, les périls mêmes ajoutent à l'intérêt de ce désordre. Le genre humain en vacance se promène dans la rue, débarrassé de ses pédagogues, rentré pour un moment dans l'état de nature, et ne recommençant à sentir la nécessité du frein social que lorsqu'il porte le joug des nouveaux tyrans enfantés par la licence ! »

Cependant, malgré tout ce qu'on raconte du stoïcisme que fait naître la continuelle présence du danger, il est difficile de comprendre, non pas le courage avec lequel l'affronte un journaliste impopulaire, — les exemples en furent nombreux dans ces temps exécrables ; — mais le sang-froid qui permettait à Mallet de se mettre tranquillement à l'œuvre, avec la régularité d'une machine, au milieu d'une population ivre et furieuse, pour donner à heure fixe son *premier-Paris*. Le *Mercure* fut, de tous les journaux, le plus ponctuel ; chaque samedi il paraissait « à l'hôtel de Thou, rue de Poitiers, n° 18. »

La déclaration de guerre avec l'Autriche mit fin à son existence. Panckoucke, que Camille représentait sous la forme du dieu Janus, avec une figure alongée vers le passé et une figure souriante vers l'avenir, Panckoucke avait continué, aussi longtemps que possible, sa spéculation d'un *Mercure* radical d'un côté et conservateur de l'autre ; l'un et l'autre lui étaient fort

profitables, pécuniairement parlant; mais enfin le moment vint où le salut de la vie dut l'emporter sur l'intérêt de la bourse. Une proscription imminente mit hors de question la continuation du travail de Mallet. Il prit congé par un des articles les plus vigoureux qui soient sortis de sa plume. « Indomptable jusqu'au » bout, dit M. Sayous, il voulut dire encore une fois la vérité à » tout le monde, à la révolution, à ses amis comme à ses ennemis, à commencer par les mécontents qui, sur l'autorité des » lieux communs, avaient toujours espéré la fin des malheurs » publics, sans qu'il fût besoin d'en retarder l'accélération. » Depuis des années, il s'efforçait de dissiper les illusions sur le caractère réel de la démocratie; la démocratie était née, elle avait grandi, elle s'était émancipée. Alors Mallet chercha à dévoiler cette fausse doctrine, que nous avons appris à juger, dans les derniers temps, sur la durée et le but du gouvernement populaire, à savoir que: l'anarchie peut se gouverner elle-même; notion absurde qui ne tend à rien moins qu'à établir qu'on peut sortir de l'anarchie par l'anarchie.

« Ces illusions ont été soutenues par des adages de brochures et de conversation. Le désordre amène l'ordre, entendait-on de toutes parts; l'anarchie recomposera le despotisme; — le Français ne se passera jamais d'un roi; — il aime les rois; — aucune nation ne fut plus affectionnée à ses rois. — La démocratie meurt d'elle-même. — Elle ne convient pas à la France; donc on ne pourra jamais l'y établir. — Et mille autres pauvretés pardonnables à des hommes qui n'ont jamais approché du gouvernement populaire, vraies peut-être dans leur application à la durée d'un demi-siècle, mais fausses dans le sens qu'elles promettaient un terme très court à la fièvre républicaine des Français.

» Le désordre n'a jamais amené que le désordre. C'est un effet qui devient cause, et cause toute-puissante lorsqu'elle est maniée par une faction qu'aucune force ne contrebalance. Il se prolonge par le besoin qu'ont ses fauteurs de l'entretenir, et, par leur adresse à y intéresser la multitude, il favorise leur but d'énerver et d'avilir les autorités légitimes pour en transporter ailleurs l'activité; les violences préparent d'autres violences; on ne fait des lois que pour assurer le succès des illégalités, et le mépris de ces mêmes lois est commandé par leurs instituteurs lorsqu'elles commencent à contrarier le cours de leurs entreprises.

» Cette anarchie, que l'on peut appeler systématique, est également forcée par la nécessité; car les mobiles qui servent à la provoquer et à l'entretenir, détruisent par essence tous les moyens d'ordre et de ré-

pression : inutilement une faction populaire, subordonnée à ses instruments et asservie à la multitude qu'elle a l'air de gouverner, tenterait d'en modérer l'impétuosité ; bientôt la domination passerait à d'autres chefs, et, de degrés en degrés, le besoin du désordre placerait à la tête du peuple ceux dont l'abjection ou la scélératesse lui promettrait la certitude d'une impunité invariable.

» La révolution de France a déjà parcouru la plupart de ces périodes. Chaque désordre nouveau s'appuie sur celui qui l'a précédé, il en nécessite lui-même d'ultérieurs ; l'anarchie prend alors le caractère d'une puissance qui maîtrise les autorités légales, et qui se sert de la législation même pour étendre ses ravages.

» A tous ces moyens de permanence, l'anarchie joint l'influence inaperçue d'un artifice qui sert de même à alimenter une démocratie déréglée. Le pouvoir qu'elle communique à ses agents, la tyrannie qu'elle exerce par ses fauteurs, sont une délégation libre de la multitude ; celle-ci ne redoute point une autorité qu'elle se sent maîtresse de reprendre à chaque instant ; elle applaudit à des oppresseurs qu'elle défera le jour où l'oppression la menacera elle-même ; chacun de ces individus, se comparant à ceux auxquels elle a confié la puissance populaire et y retrouvant ses égaux, cesse de les redouter, considère les attentats de leur despotisme comme son patrimoine, et se réjouit en pensant qu'à son tour il pourra aussi disposer des vies et des personnes. Croit-on qu'un seul bourgeois de Paris, en voyant accuser et jeter en prison M. de Lessart, sans plus de formes qu'on n'en met à délivrer le protêt d'une lettre de change, se soit douté qu'une justice si expéditive pouvait le frapper aussi bien qu'un ministre ? Non, il a vu, au contraire, un acte de sa propre autorité dans celui de ses commettants, et sa vanité a été secrètement flattée de l'idée qu'il lui appartenait, aussi bien qu'à M. Brissot, de pouvoir traîner un administrateur dans les cachots.

» D'ailleurs, il ne faut pas s'y méprendre : de toutes les formes de gouvernement, la démocratie, chez les peuples corrompus, est celle qui généralise le plus fortement les passions en les électrisant. Elle charme la vanité, elle exalte l'ambition des âmes les plus vulgaires, elle ouvre mille portes à la cupidité, à la participation du pouvoir ; elle développe chez les brutes comme chez l'homme d'esprit, dans les greniers comme dans les salons, cet amour de la domination qui forme le véritable instinct de l'homme ; car il n'aime l'indépendance que comme moyen d'autorité, et une fois soustrait à la tyrannie, son premier besoin est de l'exercer.

» Jusqu'à nous les dissensions républicaines ayant été à peu près renfermées dans la classe des propriétaires, le cercle de l'ambition populaire n'atteignait pas les classes que leurs travaux, leur pauvreté, leur ignorance excluent naturellement de l'administration ; mais ici c'est à ces classes mêmes, fermentées par la lie d'une foule immense d'hommes pervers, alliés à la populace, qu'ont été dévolus la formation, l'empire, le gouvernement du nouveau système politique. Du château de

Versailles et de l'antichambre des courtisans, l'autorité suprême a passé, sans intermédiaire et sans contrepoids, dans les mains des prolétaires et de leurs flatteurs.

» Une profusion de nominations, d'élections de fonctionnaires, de vacances continuelles, ont irrité la soif du commandement, tendu l'amour-propre, enflammé l'espérance des hommes les plus ineptes; une grossière et farouche présomption a délivré le sot et l'ignorant du sentiment de leur nullité, ils se sont cru capables de tout, parce que la loi accordait les fonctions publiques à la seule capacité. Chacun a pu entrevoir une perspective d'ambition; le soldat n'a plus songé qu'à déplacer l'officier, l'officier qu'à devenir général, le commis qu'à supplanter l'administrateur en chef, l'avocat d'hier qu'à se vêtir de pourpre, le curé qu'à devenir évêque, le lettré le plus frivole qu'à siéger au banc des législateurs. Les places, les états vacants par la promotion de tant de parvenus, ont offert à leur tour une vaste carrière aux classes inférieures. Le moindre office a présenté une dignité, la plus modique rétribution une fortune à des individus qui, dans une démocratie bien réglée, n'eussent jamais osé prétendre ni à des affaires, ni à des honoraires.

» Ainsi de proche en proche s'est opéré un déplacement universel; ainsi l'on a transformé la France en une table de joueurs, où avec du parlage, de l'audace et une tête effervescente, l'ambitieux le plus subalterne a jeté ses dés......

» Qu'on évalue maintenant l'impulsion que reçoit du caractère national cette immense loterie de fortunes populaires, d'avancements sans titres, de succès sans talents, d'apothéoses sans vertus, d'emplois infinis, distribués par le peuple en masse et reçus par le peuple en détail. Qu'on examine l'incalculable activité d'une semblable machine, chez une nation où la fureur d'être quelque chose domine sur toutes les autres affections; où l'amour de la dispute, de l'ergoterie et du scepticisme ont tué toute conversation sensée, où le marchand du coin est plus glorieux de son épaulette que le grand Condé ne l'était de son bâton de commandement; où on ne trouve que chez le petit nombre silencieux et retiré, la gravité, la réflexion, la retenue, la modération d'esprit qui peuvent seules tempérer le délire d'une mauvaise démocratie...

» C'est donc par un défaut complet d'observation et de jugement, qu'en sortant de leur loge à l'Opéra ou sur le marchepied de la voiture qui va les conduire à Coblentz, tant d'hommes inattentifs ou passionnés ajournent, depuis trois ans, la fin de la tempête au prochain trimestre. Il est absurde de penser qu'une vaste monarchie de quatorze siècles, brisée en huit jours, se relèvera d'elle-même par les progrès de l'anarchie ou par l'inconstance de la multitude.

» Ah! les racines du désordre ne sont pas si près de la surface. Ceux qui les ont plantées connaissent, mieux que leurs adversaires, le cœur humain et le caractère du siècle. » (Vol. I, p. 270).

Mallet tourna toute son énergie d'un autre côté. Il n'était pas bien vu par le parti de la cour, et, de son côté, il avait, pendant long-temps, traité ce parti et la cour elle-même avec un mépris quelquefois extrême. On ne saurait nier, et son biographe l'admet, que son humeur un peu atrabilaire ne l'ait, parfois, jeté dans une erreur qu'il reproche souvent aux autres, celle d'employer un langage plus propre à exaspérer qu'à concilier les sentiments hostiles des différentes fractions parmi les royalistes; c'est ainsi, par exemple, qu'il traita avec une raillerie amère les efforts de de Lessart et de Narbonne, d'entrer en arrangement avec les chefs du parti populaire, après le retour de Varennes. Malgré ces antécédents, la position politique de Mallet le mit nécessairement en rapports occasionnels avec les conseillers secrets du roi ; on lui fit connaître leurs plans. M. Sayous en conclut qu'il fut dans le secret des négociations avec Mirabeau, et il en juge par la circonspection avec laquelle Mallet traita l'illustre tribun dans les dernières années de sa vie, quoique sans aucune sympathie pour les avances que Mirabeau fit au parti monarchien. Tous deux étaient d'accord quand ils disaient, en se servant d'une phrase de Mirabeau : « Nous sommes amis de l'ordre, mais pas de l'ancien ordre. » Mais l'honnêteté de Mallet se serait révoltée contre la duplicité qui, la correspondance du comte de La Marck n'en fournit que trop de preuves, fut le fond de tous les projets contre-révolutionnaires de Mirabeau.

Bertrand de Molleville affirme avoir lui-même introduit Mallet auprès de Louis XVI, en mai 1792, comme agent pour une mission diplomatique. M. Sayous dit que l'introducteur fut Malouet. La mission était d'aller à Francfort et à Coblentz, « représenter aux princes français, à l'empereur et au roi de Prusse, — qui devaient se réunir dans cette ville à l'occasion du couronnement, — la situation de la France et les intentions du roi, concernant la guerre et ses conséquences. »

Les instructions données à Mallet avant son départ sont publiées dans les Mémoires de Molleville. Mais un document beaucoup plus important, c'est le Mémoire présenté deux mois plus tard aux Souverains, par lui-même, et qui fut pour la première fois communiqué au public dans le cours d'histoire de la Révolution française du professeur Smyth. M. Sayous dit que

cette pièce remarquable « fut rédigée sur des bases arrêtées par le roi, rédigées ensuite et en gros par Mallet, puis annotées et augmentées de la propre main du monarque. » Cela ne saurait s'appliquer à tout le Mémoire, car la dernière partie est un commentaire sur l'insurrection toute récente du 20 juin et les changements qui en étaient résultés dans la position du monarque. Cette dernière partie a dû être entièrement ou de la main du roi ou de celle de Mallet, puisqu'il leur eût été également impossible de se concerter sur ce point, Mallet ayant quitté Paris le 22 mai. Il est à regretter que M. Sayous n'ait pas été plus explicite, car c'est un fait de quelque importance pour l'histoire de France, que de connaître le véritable auteur de ce Mémoire.

Ce sont, dit-on, les instructions de Louis XVI pour rédiger la *déclaration* que les souverains alliés devaient publier en entrant en France. Or, on n'a pas oublié qu'après la mauvaise issue de l'invasion du duc de Brunswick, on attribua généralement aux expressions violentes et imprudentes que renfermait son fameux manifeste, la résistance nationale que les armées étrangères avaient rencontrée; il arriva, comme toujours en semblable cas, que chacun désavoua hautement le langage du duc, qui fut attribué à quelque conseiller officieux et irresponsable. Un certain marquis de Limon a été désigné comme le malencontreux personnage, dans les « Mémoires tirés des papiers d'un homme d'État. » Et M. Sayous reproduit cette histoire. Mais il est de notre devoir de faire observer que quelle que soit l'opinion qu'on avait des talents de rédaction du marquis, le manifeste en général suit de très près les instructions contenues dans le Mémoire de Mallet, et que, bien qu'il eût été facile d'employer un langage plus digne et plus prudent, aucun adoucissement dans les formes, à moins de s'éloigner tout-à-fait de la ligne tracée par Mallet, n'aurait pu faire de ce document autre chose qu'un défi positif jeté non-seulement aux Jacobins, mais à la France entière.

Prenons pour exemple, le passage suivant du manifeste, de tous les paragraphes celui qui excita au plus haut degré l'indignation des patriotes et l'esprit de résistance chez les populations :

« La ville de Paris et tous ses habitants, sans distinction, seront tenus
» de se soumettre sur-le-champ et sans délai au roi, de mettre ce prince
» en pleine et entière liberté, et de lui assurer, ainsi qu'à toutes les
» personnes royales, l'inviolabilité et le respect auxquels le droit de la
» nature et des gens oblige les sujets envers les souverains; leurs ma-
» jestés impériale et royale rendant personnellement responsables de
» tous les évènements sur leur tête, pour être jugés militairement, sans
» espoir de pardon, tous les membres de l'Assemblée nationale, du dé-
» partement, du district, de la municipalité et de la garde nationale de
» Paris, les juges de paix et tous autres qu'il appartiendra; déclarant,
» en outre, leurs dites majestés, sur leur foi et parole d'empereur et
» roi, que si le château des Tuileries est forcé ou insulté, que s'il est
» fait la moindre violence, le moindre outrage à leurs majestés le roi,
» la reine et la famille royale, s'il n'est pas pourvu immédiatement à
» leur sûreté, à leur conservation et à leur liberté, elles en tireront une
» vengeance exemplaire et à jamais mémorable, en livrant la ville de
» Paris à une exécution militaire et à une subversion totale, et les
» révoltés coupables d'attentats aux supplices qu'ils auront mérités. »

Ces grandes phrases expriment-elles rien de plus que ce qui est contenu dans le paragraphe suivant du Mémoire, dont elles sont l'amplification ?

« L'impression de terreur résultera encore, et principalement,
» d'une déclaration énergique à l'Assemblée nationale, à la
» capitale, aux corps administratifs, aux municipalités, aux
» individus, qu'on les rend personnellement garants, dans leurs
» corps et biens, du moindre préjudice apporté à la personne de
» leurs majestés, de leurs familles, et aux citoyens quelconques.
» Cette déclaration doit frapper encore plus particulièrement la
» ville de Paris. »

En un mot, le roi recommande au souverains alliés d'user de certaines menaces, dans un langage énergique, propre à inspirer la terreur : le manifeste ne fait pas autre chose. Si la politique qui le dicta fut une erreur, pourquoi chercher à en rejeter la responsabilité sur le rédacteur ? Mais c'est là cette malédiction qui s'attache aux causes perdues, que chaque démarche, chaque mesure, quelque réfléchies qu'elles soient, sont un pas de plus vers la ruine; que les caractères s'aigrissent par d'inutiles récriminations sur des sujets où les conseils les plus éclairés n'auraient pas été plus efficaces que les plus mauvais pour détourner la catastrophe.

Nous nous sommes arrêtés sur cette circonstance de la vie de Mallet, parce que c'est celle par laquelle il est le plus connu et qu'il a joué un rôle transitoire sur le grand théâtre de l'Europe. Le reste de sa vie, succession non interrompue de vicissitudes, a moins d'intérêt pour la généralité des lecteurs. Pourchassé par la révolution, il ne cessa pas à Genève, Berne, Freybourg (en Brisgau) et Londres, de combattre le géant révolutionnaire, par des pamphlets, des articles de journaux et sa correspondance avec des personnages éminents qui le consultaient sur les évènements du jour. Il y a peu de lieux-communs plus souvent répétés que ceux qui peignent les souffrances de l'exilé politique, et, pourtant, quelque accoutumé que nous soyons à ce triste spectacle, nous nous imaginons difficilement tout ce qu'elles ont d'amer, lorsque nous ne les voyons pas accompagnées de privations matérielles. L'exilé, d'abord ardent, impétueux, vivant par le souvenir au milieu des scènes qu'il vient de quitter, communiquant aux autres cette passion qui le consume, plein d'espérances de victoire, de réhabilitation, de vengeance, doit apprendre jour par jour, à mesure que son exil se prolonge, que l'intérêt personnel qui s'attache à lui va s'affaiblissant, ainsi que ses chances d'un heureux retour de fortune. Ses liaisons avec les hommes publics, ses relations avec les affaires ont été violemment rompues; il ne dépend pas de lui de les renouer ni de se maintenir sur le flot populaire. Si le gouvernement qui l'a chassé réussit, l'opposition de ses anciens associés s'affaiblit avec le temps, et il reste seul dans l'amertume d'une haine impuissante, survivant à ses opinions, et ne rencontrant plus de sympathie à l'ouïe de ses plaintes. Si ce gouvernement est renversé, c'est ordinairement par l'effort de quelque nouvelle combinaison, et les vainqueurs ne sont pas disposés à admettre d'anciens et impuissants alliés au partage de leur triomphe. Mallet n'était pas Français; il était cosmopolite. L'émigration ne lui enlevait ni famille, ni patrie; aucun philosophe de l'antiquité ne fut plus que lui libre des embarras de la propriété. Il vivait de sa plume, et fut si parfaitement désintéressé dans toute sa carrière politique, qu'il renvoya la somme que la cour lui avait fait remettre pour sa mission de 1792, ne se réservant que le remboursement de ses dépenses réelles. Mais il s'était donné

sans réserve à la France. Avec un esprit peu disposé à se laisser fléchir, son expulsion d'un pays où il avait si long-temps joué un rôle, fut un sujet d'incessante irritation.

Il voyait avec son ancienne sagacité la puissance de la Révolution ainsi que la faiblesse de ses adversaires, et cette opinion, il l'exprimait dans un langage bien propre à décourager, peut-être même à diviser, les amis à qui il s'adressait. Il savait trop bien quelle force un gouvernement fondé sur la violence, trouve précisément dans ces circonstances qu'un observateur superficiel considère comme des symptômes de faiblesse. Et il avait acquis, chose qui manque à un degré remarquable chez les écrivains politiques de la France, une très juste appréciation des motifs qui agissent sur la grande masse de la population ; ce n'est pas cette masse qui commence les révolutions, mais c'est elle seule qui peut les continuer ou les arrêter :

« On ne peut s'imaginer communément, » dit-il dans un Mémoire adressé à lord Elgin et M. de Mercy, novembre 1793, « qu'un gouvernement dure au milieu de tant de violences et de tant de crimes ; mais c'est faute de n'avoir pas assez consulté l'histoire des nations. Qu'on ne s'y méprenne pas, les atrocités sont la marche passagère, mais inévitable, d'un pays qui a déplacé tous les anciens pouvoirs, toutes les anciennes institutions, et qui a besoin de la violence pour vaincre toutes les résistances qu'il éprouve, et de la terreur pour prévenir toutes les résistances qu'il craint. Ainsi la France tout entière, étant pour ainsi dire en état de siége et en présence d'une foule de divisions intestines qui la menacent, qu'importe aux chefs qui la conduisent d'être barbares, s'ils sont prudents ? Or, c'est une grande et terrible mesure de prudence d'avoir à se mettre au-dessus de toutes les formes, et d'avoir employé à l'égard de tout leur sol les mesures qui se pratiquent dans un vaisseau en péril ou dans une ville assiégée. » (Vol. I. p. 412).

« Il faut chercher la cause de cette révolution (dit-il dans une lettre à l'abbé de Pradt), dans le caractère du siècle. A force d'urbanité, d'épicurisme, de mollesse, tout ce qui est riche, grand de naissance, homme comme il faut, est absolument détrempé. Il n'y a plus ni sang, ni sentiment, ni dignité, ni raison, ni capacité. L'amour du repos est le seul instinct qui leur reste... Tout se réduit en dernière analyse au calcul que voici : « Combien me laissera-tu si je te livre mes lois, ma patrie, mes autels, les cendres de mes pères, mon honneur, ma postérité ? Lorsque les nations en sont-là, il faut qu'elles périssent. »

L'accomplissement de quelques-unes de ces prédictions par le « règne de la Terreur, » est d'une exactitude frappante. Elles

auraient pu recevoir la même confirmation sous le gouvernement d'un seul maître absolu, comme sous celui d'un million de despotes.

Telles sont, à quelques petites variantes près, les prévisions ordinaires de Mallet pendant son exil. Une fois seulement, durant la prédominance des Sections, en 1795, il parut croire un instant au prochain rétablissement de la royauté sur les bases auxquelles il donnait la préférence : un corps législatif et des assemblées primaires. Ce rayon d'espoir s'évanouit bientôt dans la fumée des canons de Bonaparte, et fit place à une obscurité plus profonde qu'auparavant.

« L'habitude du malheur et des privations, l'état affreux où ont vécu les Parisiens sous Robespierre, leur fait trouver leur situation actuelle supportable. La paix, comme qu'elle fut donnée, comblerait de joie la nation. La lassitude est à son comble ; chacun ne pense qu'à passer en repos le reste de ses jours. Que Carnot ou le duc d'Orléans, que Louis XVIII ou un infant d'Espagne soient roi, pourvu qu'ils gouvernent tolérablement, le public sera content. On ne pense qu'à soi, et puis à soi, et toujours à soi. Le bas peuple n'est pas revenu de son hydrophobie ; c'est toujours un animal enragé malgré sa misère profonde. La raison ne l'atteint point, il souffre et attribue tous ses maux aux royalistes et à la guerre qu'ils entretiennent. » (MALLET. T. II, p. 223).

Il serait superflu de montrer la ressemblance qui existe, non-seulement dans les vues, mais aussi dans le style, entre Mallet et Burke. « Celui-ci disait, en effet, qu'à quelques exceptions près, » sans aucune importance, il trouvait dans les « considérations » sur la Révolution » tous les sentiments qu'il avait lui-même » sur ce sujet. » (Lord Elgin à Mallet, 1794).

Le passage suivant sur la nomination de Napoléon au Consulat est peut-être plus intéressant par le sujet qu'il traite ; il révèle les sentiments qu'excite chez le peuple la position d'un dictateur élevé par la démocratie au-dessus d'elle-même, quand :

« Ceux qui veulent de lui, ne veulent pas de roi,
Ceux qui veulent un roi ne veulent pas de lui, »

que tous les hommes voient en lui un moyen d'atteindre au but que chacun se fait, et que pas un seul ne le sert par dévoûment personnel.

« Au sein d'une république sagement réglée, on précipite un pareil citoyen de la roche Tarpéienne ; dans une république telle que celle de France, ce citoyen monte au Capitole avec le pouvoir de l'embrâser s'il est forcé d'en redescendre, ou si le sceptre consulaire ne suffit ni à sa sûreté, ni à sa domination.....

» Il n'y a nulle conformité entre les systèmes, les vœux et les opinions de la foule qui applaudit au changement, qui en attend et qui en reçoit des avantages. Les uns se croient sur la route d'une république plus parfaite, qui terminera les agitations et qui maintiendra entre les pouvoirs publics une balance invariable. D'autres se croient à la veille d'un tel resserrement d'autorité, qu'ils placent un monarque constitutionnel à la tête du gouvernement ; mais, en alliant ainsi la royauté et la république, chacun dresse le contrat particulier de cette union, et nomme au gré de ses intérêts ou de ses théories, le titulaire à qui l'on décernera la couronne. Enfin, de troisièmes, plus insouciants sur le orts des lois publiques, excédés de constitutions et de troubles populaires, sans vouloir de contre-révolution royale, ambitieux de fortune, de places et de renommée, toujours prêts à se dévouer à celui qui commande avec quelque supériorité, ne voient plus l'État que dans Bonaparte, la tranquillité et la fixité que sous une domination militaire présidée par un chef capable d'en imposer à toutes les factions. (Mallet. T. II, p. 426).

Mallet jugeait Bonaparte personnellement, sans aucune indulgence ; mais quoi qu'il dépendît entièrement du parti royaliste pour vivre, il ne laissa échapper aucune occasion d'exprimer son approbation du gouvernement consulaire, comparé à l'anarchie corrompue qui l'avait précédé. Ses sentiments sur ce sujet peuvent être en partie attribués à la haine que lui avait inspirée le Directoire par sa conduite envers la Suisse ; mais c'était encore plus chez lui une opinion politique mûrement conçue. Il pensait, sans doute, que le despotisme d'un seul n'était pour la France, dans ses circonstances d'alors, ni aussi intolérable pour elle, ni aussi dépourvu de toutes chances d'amélioration, que toutes les autres formes de gouvernement qu'elle venait de traverser. Tandis que les émigrés jugeaient les évènements qui s'accomplissaient en France d'après leurs espérances, plus ou moins vives, d'un prochain retour, son esprit viril s'élevait à de plus nobles points de vue, et ses prévisions ne se renfermaient pas dans les étroites limites d'un horizon borné par les intérêts et les préjugés de ses camarades d'exil ou de ses abonnés.

Ce fut en mai 1798 que Mallet du Pan vint chercher son dernier refuge en Angleterre, à l'invitation de M. Reeves, auteur

de « l'Histoire de la jurisprudence anglaise » et président de la célèbre Société des anti-jacobins. M. Reeves s'était entendu avec le gouvernement, et bientôt après son arrivée, Mallet fut installé dans la place de rédacteur principal du « *Mercure britannique*, auquel le gouvernement ne paraît pas avoir donné d'autre appui que la commission occasionnelle de documents officiels et une souscription de vingt-cinq exemplaires qu'il envoyait dans les anciennes colonies françaises. Mais le « *Mercure* » eut un succès au-delà de toute espérance; l'esprit du rédacteur s'y montra avec toute sa vivacité et son énergie, d'autant mieux peut-être, que Mallet se sentait parfaitement indépendant du gouvernement. Sous quelques rapports, les dernières années de sa vie ne furent pas les moins prospères. Sa famille le rendait heureux. Il était entouré de beaucoup de respect et de considération, non-seulement par les Anglais qui s'occupaient des affaires politiques sur le continent, mais aussi par l'élite des émigrés français, malgré de fréquentes oppositions avec leurs vues. Il encourut, en raison même de ces témoignages d'estime, ce qui, pour un homme rompu comme lui à la discussion, devait être un stimulant, et ne pouvait être, en aucun cas, une honte : la haine et les injures de Peltier et de la coterie des royalistes enragés.

Mais ce courageux ouvrier touchait à la fin de sa journée. Sa santé céda sous l'influence du climat et du travail sans cesse renaissant qu'exigeait son journal ; il fut forcé de poser la plume et ne survécut pas long-temps à cette cessation d'une activité qui avait rempli toute sa vie. Ses dernières heures furent douces, grâce à ses amis, qui avaient obtenu du gouvernement la promesse d'une pension pour sa veuve et d'un emploi pour son fils. Il mourut à Richmond, le 10 mai 1800, âgé de cinquante-un an. Un article écrit par Lally-Tolendal dans le « *Courrier de Londres*, » contient l'éloge du « célèbre et respectable Mallet du Pan. » — « Personne, dit son vieil ami, ne s'est moins trompé que lui, personne surtout n'a moins que lui voulu tromper les autres. »

Grand et juste éloge! Quoique Mallet n'ait conquis dans ces longues luttes, ni renom, ni fortune, et que, si ce n'eût été la publication de ces Mémoires, qui ont rappelé l'attention sur lui,

il n'aurait laissé qu'un vain nom inscrit, avec tant d'autres, sur les pages de l'histoire des révolutions, comme un symbole de la destinée des journalistes quand leur réputation éphémère a eu son temps; — cependant, à notre époque, surtout, c'est chose assez rare que ce courage moral qui ne fléchit jamais devant les tentations les plus pres santes pour les écrivains qui aspirent à la popularité. Aussi nous croyons qu'il est intéressant de chercher la solution de ce triste problème : d'où vient que si peu d'amélioration, sociale ou politique, ait résulté de l'influence extraordinaire que la presse et la littérature ont exercée sur la marche du gouvernement en France, dans ces soixante dernières années ? Car, bien que Châteaubriand ait dit fort mal à propos, « le talent » littéraire, bien évidemment le premier de tous parce qu'il » n'exclut aucune autre faculté, sera toujours dans ce pays un ob- » stacle au succès politique; » personne ne niera que dans cette période l'essai de remettre le pouvoir politique entre les mains d'hommes de lettres, ait été fait, et sur une plus grande échelle qu'en aucun autre pays du monde, si ce n'est en Chine, peut-être. Depuis 1789, à l'exception de quinze années de la domination de Napoléon, la plume a été souveraine en France. Et maintenant qu'elle a été brisée, et que pour un temps plus ou moins long son autorité directe, bien plus ! son influence indirecte paraissent devoir être anéanties, il vaut la peine de jeter un coup d'œil rétrospectif sur les gloires et les erreurs de cette dynastie déchue.

Si les souverains qui, dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, entreprirent de réformer la société, s'honorèrent eux-mêmes en appelant dans leurs conseils et en recevant dans leur amitié les hommes les plus éminents dans les sciences et la littérature, il est certain, cependant, que le résultat amoindrit au lieu d'élever l'importance réelle de cette classe de la société. Car, à dater de cette époque, prévalut cette notion si flatteuse pour la vanité des hommes qui forment l'opinion dans le monde civilisé, que jusqu'alors on s'était mépris sur leur..... position, et que c'était à eux à administrer les affaires publiques, puisqu'on reconnaissait enfin les avantages qu'on devait à l'influence de leurs lumières. Monarques et hommes d'État ne se donnaient plus que pour les représentants des sages du siècle; or, au lieu

de recevoir de seconde main la sagesse, pourquoi ne pas remonter directement à sa source? Le règne de l'ignorance féodale, de la force matérielle, de l'ineptie officielle était fini ; les véritables titres à gouverner les empires devaient être désormais une découverte dans les sciences naturelles, les applaudissements d'une coterie littéraire, un *benè discessit* du philosophe de Ferney. Leurs droits aux distinctions sociales n'étaient pas moins reconnus que leurs titres aux grandeurs politiques ; les femmes, véritables dispensatrices de ces grâces, oubliaient leurs rivalités naturelles, pour se disputer un grognement approbateur de Hume ou un coup de boutoir du « citoyen de Genève. »

C'étaient là les exagérations de la folie du jour; mais toutes exagérations qu'elles étaient, leur résultat fut sérieux, car elles entretinrent des illusions dont les classes lettrées ne sont pas encore complètement désabusées. La vieille sagesse des proverbes est toujours vraie : elle nous dit que la vérité est une maîtresse trop jalouse pour se laisser courtiser en même temps que la vanité; que la convoitise de l'œil et l'orgueil du cœur, sont aussi contraires à la philosophie qu'à la religion ; que la science a dans sa propre dignité quelque chose qui est non-seulement supérieur, mais étranger aux gloires mondaines; que sa véritable place est dans une atmosphère plus pure, plus fraîche, plus éthérée que celle de la politique, des affaires et de la mode. Lorsque nous entendons parler de la science et de la littérature obtenant les honneurs du Sénat et s'épanouissant dans les cercles de la cour, comme cela est arrivé en France, il nous revient à la mémoire certains vers d'Ovide sur les princes de la science, vers qui nous parurent toujours une satire dirigée contre les savants contemporains du poète, ambitieux aussi d'obtenir l'entrée du palais de César et des grandes maisons de Rome :

Credibile est illos pariter vitiisque locisque
Altius humanis exseruisse caput.
Non Venus aut vinum sublima pectora fregit,
Officiumve fori, militiæve labor :
Non levis ambitio, perfusaque gloria fuco,
Magnarumve fames solicitavit opum.
Admovere oculis distantia sidera nostris
Ætheraque ingenio supposuere suo.

Tout en admettant volontiers que les gens de lettres et les savants sont un des principaux ornements des cercles politiques et des salons princiers qui les reçoivent, nous ne pouvons oublier que, dans l'intérêt de leur propre dignité, leur place est ailleurs.

Quoi qu'il en soit, il est certain que la révolution française, si cruelle pour les vanités de tous genres des classes supérieures, ne l'a été pour aucune autant que pour ses premoteurs et ses premiers flatteurs, les « encyclopédistes. » Ceux d'entre eux qui tentèrent de prendre part au grand mouvement dont ils avaient déterminé l'impulsion, échouèrent ridiculement ou périrent misérablement. Les annales de la Révolution ne présentent pas d'exemple plus digne de dédain et de pitié que celui de Condorcet et de Bailly, cédant bassement à des tentations auxquelles des hommes tels que Mallet surent résister, s'efforçant, au prix de leur propre dignité et du respect qu'on se doit à soi-même, de se conserver une place précaire dans la vie publique, et pour cela affectant les viles passions et le grossier langage de la tourbe populaire, qui se riait d'eux pendant qu'elle les portait en triomphe (1). Aucun homme de lettres, proprement dit, n'a obtenu une influence réelle sur la première révolution, tandis que les journalistes, corps irrégulier créé par elle, non-seulement parvinrent à se placer pendant un certain temps à la tête des affaires, mais produisirent de véritables hommes d'État, et réussirent, bon nombre d'entre eux, à s'approprier une large part dans le pouvoir et les richesses que la révolution eut à distribuer.

Le règne de la plume fut donc inauguré par cette catastrophe même, quoique ce ne fut pas précisément comme on en avait conçu l'espérance : son aristocratie, enflée de l'espoir de sa prochaine grandeur, tomba à plat; sa démocratie triompha. Mais la

(1) NOTE DE LA RÉDACTION. C'est un jugement bien sévère, surtout en ce qui concerne Bailly, car son erreur fut celle de quelques-uns des hommes dont la France s'honore le plus ; mais nous ne sommes ici que traducteurs, et si nous reproduisons des opinions que nous ne partageons pas, en tout ou en partie, c'est qu'il nous paraît curieux et instructif de connaître, sur des questions si sérieuses, ce que pense en Angleterre le parti dont *la Revue d'Édimbourg* est l'un des principaux organes. Voilà pourquoi ceux qui pourraient comparer la version française de cet article au texte anglais, le trouveront assez fidèlement traduit, quoique les conclusions touchent à des questions très délicates.

souveraineté de la presse ne fut pas plus que les souverainetés qui l'avaient précédée, à l'abri de l'envie et de la jalousie des masses. Quelqu'ait été le sentiment des classes instruites au sujet des bornes imposées par Napoléon à l'expression de la pensée, on ne saurait douter que le silence auquel il réduisit la presse, et la nullité où tomba sous son règne la république des lettres, n'aient été acceptés par le peuple avec faveur au commencement de l'empire, et que jusqu'à sa fin son existence n'ait été l'objet de sa profonde indifférence.

Le gouvernement qui succéda à celui de Napoléon donna à la presse de France d'amples dédommagements pour cette humiliation passagère. A dater de la chute de l'empereur jusqu'à ces derniers temps, elle a atteint une plus haute position, obtenu des fonctions plus élevées qu'à aucune autre époque et dans quelque pays que ce soit en Europe. Les circonstances lui furent singulièrement propices. Jamais, peut-être, une grande nation ne se trouva aussi complètement soustraite à l'influence des classes d'où sortent ordinairement les gouvernants et les représentants; jamais il n'y eut pareille rareté des matériaux employés jusqu'à présent dans la construction d'un édifice public, de l'*outillage*, — s'il est permis d'inventer le mot, — nécessaire pour mettre en œuvre un système constitutionnel ou tout autre. L'influence militaire était pour le moment anéantie; il ne pouvait être question de s'adresser à l'élément démocratique; on aurait dit que la France était épuisée d'hommes d'État aussi bien que de soldats. On essaya d'abord des débris de la vieille noblesse, et on les trouva aussi dépourvus de qualités personnelles que de popularité; les représentants de la richesse matérielle du pays n'avaient, généralement parlant, aucune éducation politique; leur influence était locale et circonscrite dans leur cercle, leur accession au pouvoir devait exciter plus de jalousie que de confiance; le barreau et la magistrature pouvaient contribuer un peu, mais fort peu, à combler ce déficit. Dans de telles circonstances, recourir aux hommes éminents dans les lettres, fut de la part des souverains qui se succédèrent en France, beaucoup moins un acte de prédilection ou un calcul pour se rendre populaires, qu'une nécessité réelle. Ces hommes étaient les seules notabilités qu'on eût, pour ainsi dire, sous la main; ils répondi-

rent à l'appel avec une parfaite sincérité, regardant leur élévation comme une simple justice qui leur était rendue, et se considérant comme les représentants vivants des grandes castes gouvernementales aussi bien que s'ils eussent été les descendants des Leudes de Clovis ou de Guillaume le Conquérant.

Nous croyons ne pas nous tromper beaucoup en disant que la plupart des grandes réputations politiques de notre époque, destinées à survivre, appartiennent aux hommes de lettres, dont plusieurs n'eurent pas d'autre profession et que parmi eux il en est qui se seraient conquis comme écrivains une place distinguée quand bien même ils n'auraient pas été connus à d'autres titres. C'est là un fait remarquable et le seul de ce genre que nous connaissions. Comme preuve, il suffit de faire allusion au plus éminent entre tous ces écrivains, à celui qui, pendant onze ans, fut à la tête du gouvernement de la France, la plus longue période pour un ministre depuis le cardinal Fleury, — à l'homme dont la conduite si noble, si modérée depuis qu'il a perdu le pouvoir, ne lui fait pas moins honneur que son désintéressement lorsqu'il le possédait, — au ministre dont la chute est maintenant un sujet de honte et de remords pour ceux qui l'occasionnèrent. Faut-il en citer d'autres? Châteaubriand, Benjamin Constant, Royer-Collard, Thiers, sans descendre jusqu'au gouvernement provisoire, en voilà assez, ce semble, pour prouver surabondamment notre assertion.

Ils ont eu leur temps, et la postérité impartiale reconnaîtra qu'à bien des égards ce temps fut glorieux pour eux et prospère pour la France; elle enregistrera la rapide guérison des plaies infligées à la nation par la guerre et la défaite, le grand développement des ressources intérieures, le rétablissement de l'influence française à l'étranger; elle rendra justice à la persévérante fermeté avec laquelle ces hommes d'Etat travaillèrent à améliorer la condition des peuples et surtout les sentiments populaires, cherchant à calmer les aspirations vers la gloire militaire, à déraciner les inimitiés, les germes de discorde que la révolution avait semés dans les diverses classes de la société; elle avouera qu'à aucune époque la France ne recueillit autant de ces avantages qui sont compris sous la dénomination générale de « bon gouvernement, » que de 1815 à 1848.

Mais la postérité reconnaîtra aussi l'instabilité de ces avantages; la complète inaptitude de cette période, comparativement si paisible, à établir aucune institution durable, à implanter aucun principe solide; elle attribuera la plus grande part dans cet insuccès à une fatale faiblesse des hommes d'Etat de l'époque, principalement à ceux qui appartinrent à la littérature. Cette faiblesse provint du sentiment quasi-unanime de soumission à la volonté populaire, cet élément raffiné, subtil, d'une souveraineté qui se manifeste par le suffrage universel, de tous les résultats de la première révolution le plus vivace et le plus funeste. A un petit nombre d'exceptions près, ces hommes politiques partirent de ce principe que le gouvernement constitutionnel n'était qu'une institution provisoire. Le droit de chaque citoyen à une égale part du pouvoir public, et, pour conséquence, le droit du peuple d'intervenir selon son caprice dans ses propres affaires, sans se préoccuper des corps électifs qui sont censés le représenter : telle fut la doctrine fondamentale que, selon le besoin du moment, ils cherchèrent à écarter, mais qu'ils proclamèrent même avec ostentation toutes les fois que la puissante logique des faits les y força ou qu'ils purent s'en faire un moyen d'embarrasser un adversaire. La plupart d'entr'eux étaient entrés dans la carrière publique en arborant le drapeau populaire : une fois au pouvoir, ils s'efforçaient incessamment d'inventer des prétextes pour différer d'en réaliser toutes les promesses. Les institutions n'étaient que les pierres d'attente d'un nouvel ordre de choses; la génération présente devait passer par un cours complet d'éducation, afin que la génération future pût être mise en pleine possession des droits de l'homme. Ces observations, est-il nécessaire de le dire? s'appliquent surtout aux hommes qui furent appelés à gouverner la France après que les évènements de 1830 eurent donné une nouvelle consécration aux principes révolutionnaires; mais elles portent aussi sur leurs prédécesseurs immédiats de la restauration. Tous, les uns aussi bien que les autres, traitèrent le peuple en mineur, et les barrières, les garanties constitutionnelles, comme des moyens de prolonger une tutelle nécessaire. Ils s'imposèrent ainsi la double et déplorable tâche d'exalter les principes dont la discussion aboutit au dogme de l'insurrection, et de combattre l'insurrec-

tion toutes les fois qu'elle apparut dans les rues ou les clubs. « Je ne connais rien de plus déplorable, » a dit M. Guizot, « que » ces pouvoirs qui, dans la lutte des bons et mauvais principes, » des bonnes et mauvaises passions, plient eux-mêmes à chaque » instant le genou devant les mauvais principes et les mauvaises » passions, et puis essaient de se redresser pour combattre leurs » excès.

Comment s'étonner que le peuple français n'ait jamais cordialement adopté un ordre de choses que ses législateurs et ses gouvernants lui représentaient eux-mêmes comme un expédient, un faux semblant !

Il ne nous paraît pas non plus que ces hommes d'État aient jamais nettement compris les besoins réels, les vœux, les instincts de ce peuple qu'ils glorifiaient dans leurs discours. Sous la monarchie constitutionnelle, plus qu'à aucune autre époque, il y eut un abîme entre les gouvernants et les gouvernés ; jamais l'ignorance ne fut aussi grande en ce qui leur importait tant aux uns et aux autres de bien connaître. Leur caractère mutuel, même les liens si ordinaires d'un intérêt commun, ceux de la fidélité féodale, que dis-je ! les relations de simple voisinage, ces attachements de localité qui devraient exister, soit les uns, soit les autres, entre le député et les électeurs, existaient à peine et étaient considérés comme de moindre importance. Les députés appartenaient presque tous à une caste politique où l'influence parlementaire et la faveur de la cour venaient prendre le petit nombre des gouvernants. La vie de cabinet, l'habitude d'étudier le monde, non par des rapports journaliers avec ses habitants, mais dans les livres, rendaient nécessairement les notions de l'homme d'État pris dans cette atmosphère, singulièrement vagues et erronées. Le seul peuple vivant, le peuple de chair et d'os, avec lequel ils eussent quelques rapports personnels, c'était la populace de Paris ou de quelque autre grande ville, populace capricieuse, turbulente, dont ils comprenaient la langue et qui comprenait la leur, car cette populace se compose de gens qui lisent les journaux, qui ont un certain fonds de notions politiques et d'instincts, reçu de seconde main, puisé dans les livres, saisi dans la conversation, mais gens de peu de convictions. Le véritable peuple français, les millions de campagnards

qui vivent en dehors de toute influence littéraire ou politique, celui-là n'était guère moins étranger à ces hommes d'État que des Kabyles ou des insulaires d'Otaïti.

C'est, ce nous semble, à la réunion de ces causes, — l'habitude d'en appeler constamment à la souveraineté du peuple, et celle de prendre pour des manifestations de l'opinion publique, des démonstrations de la tourbe populaire, — que la France a dû la fatale catastrophe de février 1848, monument de faiblesse et d'ignorance politique. Il serait superflu aujourd'hui de prendre le rôle facile de censeur envers les auteurs de cette misérable et méprisable affaire ; il suffit à notre but de faire ressortir, dans cette explosion populaire, le caractère particulier qu'elle reçut des doctrines professées par le gouvernement. Certes, jamais insurrection ne fut plus dépourvue de motifs sérieux et de passion réelle. Quelque amertume qu'il y eût entre les chefs des partis, il n'existait chez le peuple pas le moindre de ces griefs qui passionnent les masses, ni le plus petit symptôme de ces terreurs paniques qui soulèvent quelquefois toute une nation, aussi bien que le peut faire un grief réel. Le peuple, ou plutôt ce qu'on appelle *le peuple,* fut chargé du rôle de comparse ; il le joua comme s'il se fût agi d'une pièce de théâtre ; il voulait voir le dénouement d'un drame politique pour le seul plaisir d'assister à une représentation véritable d'une chose dont le récit était depuis long-temps sa lecture favorite. Néron brûla Rome pour se faire une idée de l'incendie de Troie.

Ce n'est pas là un jugement porté à la légère par un étranger, peu instruit du fond des choses ; c'est un fait observé et constaté par des Français. Écoutons M. de Sainte-Beuve, penseur vrai et clairvoyant, parlant de l'influence du théâtre sur l'esprit public :

« Dans les scènes scandaleuses ou grotesques qui ont suivi la Révolution de Février ; qu'a-t-on vu le plus souvent ? La répétition dans la rue de ce qui s'était joué sur le théâtre. La place publique parodiait au sérieux la scène ; les coulisses des boulevarts s'étaient retournées, et l'on avait le paradis en plein vent. « Voilà mon histoire de la Révolution qui passe ! » disait un historien, en voyant de sa fenêtre défiler une de ces parodies révolutionnaires. Un autre aurait pu dire également : « Voilà mon drame qui passe. » Une chose entre autres qui m'a frappé dans ces événements si étonnants, et dont je ne prétends point d'ailleurs dimi-

nuer la portée, c'est, à travers tout, un caractère d'imitation, et d'imitation littéraire. On sent que la phrase a précédé. Ordinairement la littérature et le théâtre s'emparaient des grands évènements historiques pour les célébrer, pour les exprimer: ici, c'est l'histoire vivante qui s'est mise à imiter la littérature. En un mot, on sent que bien des choses ne se sont faites que parce que le peuple de Paris a vu le dimanche au boulevart tel drame, et a entendu lire à haute voix dans les ateliers telle histoire. » (*Causeries des lundis*. T. I, p. 36).

Telle était l'incroyable anarchie qui régnait non moins dans les idées que dans les faits, lorsque le véritable peuple, si lontemps flatté et invoqué, intervint enfin, en propre personne, non plus comme un être de raison fait à l'image de quiconque l'évoque, ni sous les traits d'un montagnard couronné du bonnet rouge, paradant en procession dans les rues et dansant la carmagnole autour des arbres de la liberté ; ce fut le Demos des anciens sous la ferme de six millions de paysans ne représentant personne, mais étant en réalité le peuple lui-même, écartant avec un parfait dédain les théories et les noms que lui recommandait une prétendue popularité à lui inconnue, se bornant à demander un gouvernement simple et fort, avec un Bonaparte placé à la tête.

On admettra sans peine que le désir d'avoir un gouvernement fort fut le mobile du mouvement ; mais il serait absurde de fermer les yeux à cette vérité que tant de Français repoussent encore par orgueil, à savoir : que le bonapartisme, c'est-à-dire l'attachement au nom et à la famille de l'Empereur, y eut aussi une large part. L'avenir montrera jusqu'à quel point cet attachement est profond et durable : pour le moment, nous constatons qu'il couvrit presque toute la surface de la France, qu'il ait ou non pénétré très avant dans le sol ; en tous cas, ce bonapartisme a de plus profondes racines que les doctrines passagères et usées dont la bourgeoisie et la populace des villes avaient fait leur *credo* politique. Ce n'est plus, nous le croyons aussi, ce rêve fiévreux de gloire nationale, cette adoration païenne de l'aigle vainqueur, non que ce bonapartisme-là soit absolument éteint, nourri comme il l'a été par l'imprudence des hommes d'État et la folie des écrivains qui y cherchaient une veine de popularité, mais il se compose actuellement de nouveaux éléments.

Ce que les Anglais appellent *loyalty* (*ce royalisme* qui ne peut être exprimé en français que par une périphrase) : la fidélité au prince, le dévouement à une dynastie, n'existe plus en France que pour le nom de Bonaparte ; nous parlons du peuple, non des classes élevées. En Vendée, le *légitimisme* n'a existé que dans une minorité puissante par le zèle et le dévouement, mais qui n'en fut pas moins une minorité même peu considérable. Le bonapartisme a pour origine la volonté et le choix de la nation, et une nation abandonne rarement et lentement ce qu'elle a une fois voulu résolument. L'élévation de Napoléon, que l'histoire range cavalièrement au nombre des révolutions passées, vit encore dans la mémoire du peuple comme un acte de sa souveraineté, accompli avec réflexion, et qu'il n'a jamais révoqué. L'empereur peut avoir dix fois mérité aux yeux de l'Europe, peut-être aussi aux yeux des classes supérieures, en France, d'avoir perdu sa couronne ; jamais dans l'opinion du peuple. Cette opinion on ne la lui a pas demandée. Les hommes furent décimés par la guerre, les vieillards et les femmes furent obligés de cultiver le sol ; ces débris de la population se résignèrent en 1814 à un sort qu'ils ne pouvaient repousser ; mais ce fut en protestant, et leur protestation ils l'ont répétée de chaumière en chaumière, transmise de génération en génération. Le fils de l'empereur a été pour eux ce que le Prétendant fut pour les montagnards de l'Ecosse, le représentant vivant du droit violé. Ils ne s'opposèrent pas aux dynasties qui remplacèrent celle de Bonaparte, ils les ignorèrent. Les Bourbons de l'une et de l'autre branche, purent être les souverains de l'armée, de la noblesse, des riches, des lettrés, des gens en place, des députés et des électeurs : ils ne le furent jamais du peuple ; celui-ci remontait d'un présent indifférent pour lui aux glorieuses légendes du chef de son choix ; le Français le plus poète et le poète le plus français, Béranger, a prédit vrai en disant :

> « L'humble toit dans cinquante ans
> N'aura plus d'autre histoire. »

M. Macaulay a dit : « Ce qu'on peut reprocher au peuple, ce n'est pas son inconstance ; mais tel est le mauvais choix de ses favoris, que sa constance devient plutôt un vice qu'une vertu. » Quoi qu'il en soit, en cette circonstance, tels furent les senti-

ments du peuple jusqu'en 1848. Aussi, lorsqu'un neveu de l'empereur, personnellement inconnu, fit un appel à ses sympathies secrètes, ce peuple se leva comme un seul homme pour répondre à sa voix. Les huit millions de votes de 1852 peuvent être matière à discussion; mais les six millions de 1848 ont un sens que ceux-là seuls qui ferment volontairement les yeux, ne peuvent lire ni comprendre.

Parler du bonapartisme comme d'un vague sentiment serait d'un médiocre intérêt, si l'on n'en cherchait l'origine et la cause rationnelle. Les paysans de la France adoptèrent cordialement la première révolution, et cependant ils ne furent pas révolutionnaires. Jacques Bonhomme était bien capable de porter une pique, d'arborer la cocarde et de chanter la *Marseillaise*, en société avec son voisin le gamin de la ville; mais il n'était républicain que tout juste autant qu'il le fallait dans l'intérêt de sa bourse, intérêt qu'il comprenait infiniment mieux que Necker et Cambon, Mallet et Divernois, qui prétendaient l'éclairer sur ce point. Les troubles qui ruinèrent les villes, enrichirent pendant quelque temps les districts ruraux; le prix des produits agricoles s'éleva considérablement, et la valeur des terres baissa énormément. Jacques payait ses impôts en assignats et recevait en argent le prix de ses denrées; il thésaurisait pour arrondir son domaine, prêt à acclamer tout gouvernement, quel qu'il fût, qui lui procurait de si grands avantages. Ces avantages étaient trop grands pour durer long-temps. Vint, d'un côté, la crainte de la réaction royaliste, et, avec elle, de la reprise des biens nationaux; de l'autre côté, d'étranges doctrines, renouvelées de la loi agraire, une première idée de communisme, n'importe le nom qu'on donnait alors à ce cauchemar des propriétaires. Puis on ressentit les effets de la décadence des instruments de la civilisation, sous la première république: la ruine des grandes routes et des canaux, l'abandon des rivières, la dévastation des forêts, etc., etc., résultats de la faiblesse des autorités centrales et de la destruction des administrations locales. Le Premier Consul sauva les agriculteurs des conséquences de tous ces maux. Ce ne fut pas la révolution, qui les avait rendus propriétaires, mais Bonaparte, qui conservait leurs propriétés, qu'ils considérèrent comme leur véritable bienfaiteur; pour eux il est encore le *pater patriæ*, et

c'est de ses descendants que le paysan attend une protection efficace contre les prêtres et les seigneurs qui — il se l'imagine — pourraient un jour lui reprendre sa propriété; contre l'usurier qui la lui escamoterait par un procès; contre les disciples de Louis Blanc qui la lui voleraient fraternellement.

Nous ne nous arrêterons pas sur cette dernière cause de la popularité du nom de Bonaparte en France : la crainte générale de l'anarchie et du socialisme; sur ce point tout le monde est d'accord. Cette cause est la même qui a porté les classes supérieures de la société à se rallier à un gouvernement qui n'a pas leurs sympathies, et poussé une partie considérable des classes inférieures à le soutenir de tous leurs efforts. Les Anglais ont en général, au sujet des craintes que le socialisme inspire en France, une incrédulité peu raisonnée et qu'on pourrait taxer d'aveuglement volontaire. Parce que l'Angleterre n'a pas été menacée autant que la France, que le sang n'a pas inondé les rues de ses villes, que ses citoyens n'ont pas été décimés par des insurgés embusqués derrière des barricades, et qu'une presse dépravée n'y fait pas d'incessants appels au meurtre et à la licence, ils affectent de ne voir là qu'un fantôme évoqué par un parti qui a besoin d'un épouvantail pour se rallier une majorité. Mais ceux qui ont été témoins des insurrections de Lyon, de la sanglante victoire de Cavaignac, des séances du Luxembourg, et de la nomination, par les électeurs de Paris, de députés qui s'engageaient à « reconstruire la société, » jugent différemment. Si l'on est plus désintéressé en Angleterre pour porter un jugement, on y est, d'un autre côté, moins compétent pour le faire. Mais, fondée ou non, il nous suffit de constater l'existence de sentiments profondément enracinés qui viennent particulièrement en aide à un gouvernement absolu, surtout à un gouvernement auquel se rattache le souvenir de Bonaparte. C'est M. Guizot lui-même qui nous en donne l'explication; tous les gouvernements qui se sont succédé en France, sous un nom ou sous un autre, depuis la première révolution, ont été faibles vis-à-vis de l'opinion républicaine, quelle que fût la forme qu'elle eût revêtu pour le moment; car tous transigèrent avec elle ou cédèrent devant elle; écrivains, hommes d'État, classes supérieures, tous, Napoléon seul excepté :

« Je pourrais me donner le plaisir, a dit M. Guizot, de rappeler ici les noms et la mémoire de tant de pouvoirs qui sont tombés honteusement, pour s'être lâchement asservis ou prêtés aux erreurs et aux passions des démocrates qu'ils avaient mission de gouverner. J'aime mieux citer ceux qui ont glorieusement vécu en leur résistant.... ; la France démocratique doit beaucoup à l'empereur Napoléon. Il lui a donné deux choses d'un prix immense : au dedans, l'ordre civil solidement constitué : au dehors, l'indépendance nationale fortement appuyée par la gloire. A-t-elle jamais eu un gouvernement qui l'ait plus rudement traitée, qui ait montré pour les idées et les passions favorites de la démocratie moins de complaisance? Dans le fond, Napoléon ne s'est préoccupé que de relever le pouvoir, de lui rendre les conditions de sa force et de sa grandeur.... Il a cru et prouvé qu'on pouvait servir et gouverner une société démocratique sans condescendre à tous ses penchants : c'est là sa grandeur. »

(*De la Démocratie en France*, p. 26 - 28)

Tel est le formidable pouvoir contre lequel le corps hétérogène qui s'appelait le « PARTI DE L'ORDRE, » en majorité dans l'Assemblée, tenta de lutter; dans le commencement, irrégulièrement et sans ensemble, plus tard, avec plus de tactique et de décision, à mesure que la lutte prit un caractère plus précis, de 1848 à 1851. Le conflit est trop récent, les noms propres sont encore trop présents à la mémoire pour le juger avec impartialité ou le décrire sans réticences et sans contrainte; mais aucun des traits qui le caractérisent ne nous frappe autant que la persistance des vaincus à nier la force réelle et les véritables droits du vainqueur. Ils attribuent le succès à la force militaire, à la fraude, au parjure, à la violence, à des combinaisons machiavéliques, à leur propre faiblesse, à leurs divisions; bref, ils inventent toutes les explications imaginables, plutôt que de reconnaître dans le président l'élu de la nation. C'est là cependant le mot de l'énigme. Sans cette grande voix du peuple, ni la force militaire, ni les intrigues de parti, quelque puissant auxiliaire qu'elles aient été, n'auraient pu assurer au président un succès durable. Il est permis de regretter qu'il en soit ainsi, mais il est puéril de nier un titre proclamé par le peuple. Il faut que l'édifice gouvernemental repose sur une base; cette base ne peut être l'opinion que se forment, sur la meilleure des républiques, une fraction de gens instruits, une majorité prise dans les classes élevées ou la tourbe populaire de Paris dans un moment de révo-

lution. Dans un Etat où toutes les institutions, tous les principes ont été balayés par la tourmente révolutionnaire, qui a mis à nu le roc lui-même, il n'y a plus de fondement solide que le choix direct par le peuple entier. Ce choix fait la loi vivante, parce qu'il n'en existe plus aucune autre. Le patriote peut le déplorer, protester, refuser son adhésion, mais contester sa validité, c'est impossible; il y aurait là non-seulement contradiction, mais anarchie.

Nous ne disons point ces choses pour abaisser le mérite réel d'un parti important, plus grand dans la défaite que dans le succès, encore moins pour déprécier ses chefs. Le temps viendra où pleine justice pourra être rendue à leurs motifs et à leur conduite; on appréciera alors leur courageuse résistance à l'anarchie, au prix de leurs intérêts personnels et de leur popularité; leurs efforts persévérants pour déraciner les passions et les préventions qui s'opposaient au rétablissement de l'ordre et des sains principes; leur labeur pour reconstruire avec le seul élément de l'amour de l'ordre, une société désunie, brisée, en d'autres termes, « pour refaire une étoffe avec de la charpie, » selon l'expression d'un écrivain révolutionnaire.

On conviendra que, s'ils travaillèrent honnêtement à refaire un gouvernement parlementaire, ils se mirent à l'œuvre avec les plus étranges illusions, avec cette complète ignorance des besoins et des sentiments du peuple, qui caractérise les hommes de salon, d'étude ou de bureau. Tout le monde, eux seuls exceptés, voyait clairement que, si même aucun Bonaparte n'eût existé, la constitution rendait le gouvernement parlementaire simplement impossible. Dans leur terreur du socialisme, ils avaient avec eux tout le pays; mais les moyens auxquels ils eurent recours irritèrent leurs adversaires et confirmèrent le peuple dans l'opinion que, pour sauver la société, il fallait des têtes plus fortes et des bras plus puissants. Ils perdirent leur temps et épuisèrent leurs forces dans de vaines inquiétudes, de puériles jalousies, dans les luttes parlementaires, et surtout dans leurs haines mutuelles et leurs efforts pour se détruire les uns les autres. Empruntons à Mallet le portrait des « hommes d'ordre » de son temps :

« Cent controverses oiseuses ou insolubles alimentaient jour-

» nellement l'animosité ; des insensés se battaient, ils se battent » encore aujourd'hui avec les fers qui les meurtrissent. Jamais » on ne pouvait obtenir d'eux la moindre politique ; le besoin de » la haine semblait les tourmenter ; ils se poursuivaient jusque » dans les bras de leurs assassins ; la mort ni les cachots ne dé- » sarmaient leurs inimitiés : chaque session du parti anathéma- » tisait toutes celles qui ne se rencontraient pas sur sa ligne géo- » métrique d'opinions ; au lieu d'ajourner leurs débats, au lieu » de s'affermir près du gouffre sur leurs points de coïncidence, » elles s'acharnaient à défendre les questions qui les sépa- » raient. » (Vol. I. p. 370)

Ce portrait n'est-il pas encore ressemblant, de nos jours?

Nous n'avons pas à nous occuper ici, ni des moyens qui accomplirent la dernière évolution révolutionnaire en France, ni de l'avenir, ni du caractère de son gouvernement actuel. Peut-être la nouvelle ère du *cæsarisme* prédit par M. Romieu, est-elle arrivée selon les vœux de ce spirituel prophète ; peut-être l'armée est-elle destinée à être à son tour le corps électoral privilégié d'une France impériale ! Nous aimons mieux consulter les signes du ciel avec ceux qui y voient luire l'étoile de l'espérance. Il est certain que la révolution de ces dernières années a atteint sa dernière phase ; l'histoire nous montre que sur le sol battu par le despotisme, une liberté véritable, des institutions vigoureuses ont toujours fini par s'établir, — mais jamais sur les ruines de l'anarchie. Quels que soient les mérites ou les démérites de la démocratie, elle n'a jusqu'à présent rien produit qui soit meilleur ou autre qu'elle-même ; elle a toujours fini par la violence. Le despotisme, en s'amoindrissant graduellement, a donné naissance au gouvernement constitutionnel, qui jamais n'est surgi du pouvoir populaire. Peut-être nous laissons-nous égarer par l'esprit de notre éducation politique, mais il nous paraît parfaitement possible que la véritable forme représentative sorte du régime actuel modifié.

Revenons aux personnages qui font le principal sujet de cet article, aux hommes de lettres devenus hommes d'Etat, aux princes de la presse. Ils se sont éveillés un peu rudement du beau rêve qu'ils ont fait pendant trente ans, de jouer le principal rôle dans le monde politique ; il est douteux, cependant,

que cette catastrophe ait réduit leur influence réelle de beaucoup au-dessous de ce qu'elle était auparavant. S'ils sont actuellement en butte aux soupçons du gouvernement, il est certain qu'avant l'établissement de ce gouvernement, leurs opinions étaient peu sympathiques au reste de la nation, et que pendant les quatre dernières années leur influence a été presque nulle. Le peuple refuse de voir avec leurs yeux, de juger avec leurs opinions ; il se préoccupe peu d'une prétendue perte de droits et d'institutions, car ces institutions ont été pour lui un objet de dédain, et ces droits, en ce qui concerne les classes instruites, avaient été déjà restreints jusqu'aux dernières limites sous la République, et la multitude hors des villes ne s'en est jamais souciée. Hélas! ces garanties, ces institutions, ces idoles politiques que dans les temps paisibles nous croyons si puissantes, ont-elles jamais résisté à la moindre bourrasque, lorsqu'elles ne sont pas profondément enracinées dans les mœurs? Demandez au paysan de l'Irlande septentrionale, ce qu'il pense aujourd'hui du jury et de la liberté illimitée de la presse. Raison de plus, pour ceux qui ne sentent pas encore la bourrasque, de fortifier, d'enraciner ces objets de leur respectueuse affection. Mais, en France, c'est maintenant une opinion très générale que celle qui attribue à la liberté de la discussion l'insécurité qui trouble la vie sociale, et lorsque le génie national est représenté comme c'est le cas chez les masses, par les Hugo, les Sue, les Georges Sand, etc., si le génie est réduit au silence, ce silence sera considéré comme une bénédiction par tous les hommes de bon goût, d'un sens moral pur et honnête.

Quant à l'exclusion des hommes de lettres et des intelligences d'un ordre supérieur, il ne faut pas oublier que sous la défunte république, leur influence fut à peu près nulle dans les affaires politiques. Si les rêveries de 1848 avaient pu se réaliser en France, le suffrage universel n'aurait pas tardé à se montrer aussi jaloux de leur autorité que peut l'être le pouvoir militaire; contre le génie et la prééminence dans cette classe de la société, l'ostracisme populaire n'est pas moins inflexible que le despotisme le plus soupçonneux. Les hommes, dit Champfort, doivent, comme les démons de Milton, se faire nains pour entrer dans le pandemonium de la vie publique d'une république. C'est un fait no-

toire, qu'en Amérique les hommes de cette trempe sont systématiquement exclus des hauts emplois de l'Etat; pour un seul Webster, quelle foule de Jacksons, Harrisons, Taylors et Scotts! Ils doivent apprendre à leurs dépens, quelque pénible que soit cette vérité, que les talents de premier ordre ne sont ni demandés ni nécessaires pour faire les affaires de la démocratie ou de l'autocratie. Les États-Unis n'avancent pas moins dans leur carrière de succès et de prospérité sans exemple, parce que les esprits les plus nobles, les plus accomplis, les plus éloquents sont tenus à l'écart par des barrières qui leur ferment tout accès à la place à laquelle ils pourraient prétendre en vertu de leurs lumières. La seule véritable chance, pour les hommes de lettres, d'obtenir une haute influence politique, est dans un gouvernement mixte, où les rangs de la société, dans une mutuelle opposition, laissent un espace libre à ceux qui n'appartiennent à aucune de leurs castes. Quel que soit l'avenir réservé au gouvernement actuel de la France, il n'est pas probable qu'il ait rien à redouter des gens de lettres; ils ne se rendront pas nécessaires au pays, ils ne désarmeront pas la main qui a saisi le pouvoir, ils ne changeront pas l'esprit public.

(Edinburgh Review.)

Histoire naturelle.

LES HUITRES ET AUTRES MOLLUSQUES.

On dit que les habitants des Orcades professaient un profond mépris pour une certaine peuplade de l'île de Thulé qui se nourrissait de lépas, acte qui, aux yeux des Orcadiens, constituait le dernier degré d'abaissement de la race humaine. Ce sentiment des Orcadiens policés à l'égard de leurs voisins conchyvores, peut se comparer au dédain superbe avec lequel les zoologistes ont depuis traité les conchyliologistes. A son tour le sec et prosaïque mathématicien s'est mis à regarder du haut de son orgueil le naturaliste, dont il classe les études parmi les exercices futiles et inutiles de l'intellect humain. Puis, tranchant sur le tout, l'oisif et vaniteux satirique, gonflé de son heureuse ignorance, accable de sa verve moqueuse et enveloppe dans un mépris égal la science du naturaliste et celle des calculateurs. Il est vrai que, de son côté, le critique n'échappe pas à la supériorité monnoyée du marchand enrichi, qui ne reconnaît de distinction entre les mortels que celle qu'établit la fortune.

Quant à nous qui prisons tous les savoirs et tous les mérites, nous trouvons qu'il y a profit à faire dans chacun d'eux. La science et la philosophie découlent des petites choses comme des grandes ; elles sont partout, voire même dans les mollusques et les conchyliologistes, deux classes méconnues d'individus estimables, souvent en contact les uns avec les autres, mais avec plus d'avantage cependant pour les seconds que pour les premiers.

Voyez l'huître. A quel point de vue le monde en général, —

et je n'entends pas seulement la masse ignorante et stupide, — mais le monde intellectuel, le monde bien élevé, le monde classique, — à quel point de vue, dis-je, le monde la regarde-t-il? Tout simplement comme un mets délicat, comme une chose bonne à manger. Le plus désintéressé des mangeurs d'huîtres, ne sépare les deux coquilles de la pauvre créature que pour en avaler le contenu, sans examen ni réflexion. Il savoure avec un *gusto* non dissimulé, l'excellent animal qui lui arrive dans un baril d'Ostende, de Marennes ou de Colchester. Il délecte son palais et satisfait l'exigence de son estomac. Il ne s'arrête point à contempler la curieuse complication de l'organisme du mollusque. Que lui importe son admirable réseau de muscles et d'artères? Il ne s'en doute seulement pas. Il tranche la barbe du pauvre être, cette membrane de l'étrange et curieux appareil au moyen duquel l'huître respire, aussi innocemment qu'il raserait la sienne. Il avale la succulente bouchée sans songer qu'il dévore un corps et des organes que toute la science humaine ne parvient qu'à disséquer et à détruire sans l'ombre d'espoir de les recomposer et de les réanimer jamais. Bien plus, Cuvier, Owen ou tout autre philosophe profondément versé dans les mystères de ce monde infiniment petit des mollusques, vînt-il pour un moment s'élever contre ce cannibalisme, l'acte d'un être doux et calme en avalant un autre sans se rendre compte de ce qu'il fait, un de ces grands savants fît-il mille efforts pour éclairer notre ostréophage en lui découvrant les beautés de la conformation de la victime, je suis bien sûr que le mangeur d'huîtres trouverait l'interruption aussi maladroite qu'impertinente, et qu'il passerait outre en mettant à exécution son intention première d'engloutir son huître sans autre forme de procès. Le monde est plein de semblables ostréophages. Quand bien même nous réussirions, pour notre compte, à leur persuader, à ces hommes sensuels, d'hésiter, — d'écouter seulement cinq minutes, — nous sommes convaincus qu'ils vivraient et mourraient plus sages et plus heureux, mais qu'ils n'en restreindraient pas d'une douzaine la consommation du malheureux testacé dont ils faisaient leur proie au temps de leur ignorance.

D'un autre côté, voyez le pur conchyliologiste. Avec quelle ardeur, avec quelle passion il vide son huître. Croyez-vous

qu'au moins il va examiner ou goûter cette chair grasse et appétissante? Pas le moins du monde, il la jette au vent et se contente de la rude et inutile coquille qui lui servait d'enveloppe; il en compte toutes les sinuosités, tous les degrés supposés, sans s'inquiéter si là-dedans a vécu une créature quelconque. Il s'embarrasse peu de savoir comment cette coquille a grandi en raison de l'âge de l'animal, et comment cet animal était tourné. Toute son ambition se concentre dans le désir de posséder un beau spécimen d'écaille d'huître. Ce désir, s'il est parvenu à le réaliser, s'il tient son trésor... après lui avoir jeté un dernier regard d'amour, il va se coucher et dort, heureux toute la nuit, en rêvant qu'il est étendu sur un banc d'huîtres exclusivement composé d'écailles de choix et entièrement vides! Lucien a ridiculisé les philosophes qui passaient leur vie à fouiller l'âme des huîtres. Le philosophe satirique a outrepassé son but. Ces prétendus sages étaient de respectables personnes, comparés à leurs confrères qui ne s'occupent pas plus de l'âme de l'huître que de son corps, mais qui concentrent toutes leurs facultés dans la contemplation de sa coquille.

Et cependant il y a une certaine dose de philosophie à extraire d'une coquille d'huître, philosophie à laquelle n'ont jamais songé les conchyliologistes exclusifs, philosophie noble et merveilleuse qui nous permet d'entrevoir les œuvres de la puissance créatrice à travers les incommensurables abîmes du passé; philosophie qui nous parle de la Genèse des huîtres, long-temps avant que l'idée de la création de l'homme fût seulement conçue; qui nous donne pour mesurer le temps de l'édification de notre monde, un instrument que mathématiciens, philosophes de la nature, astronomes et savants réunis, n'ont jamais pu inventer; qui nous ouvre et retourne les pages du livre où l'histoire de notre planète, ses convulsions, ses repos et ses progrès successifs sont décrits d'une manière ferme et sûre en caractères irrécusables! Les phrases de ce livre s'enchaînent toutes les unes aux autres; ce sont les versets inséparables d'un psaume éternel et symétrique, d'un hymne harmonieux et grandiose, tout inspiration et poésie. Le livre de la Nature n'est-il pas un livre inspiré? Et cependant les phrases de ce poème sublime sont pour la plupart de pauvres coquilles d'huîtres et d'autres

reliques semblables. Cet alphabet n'est pas plus compliqué que le nôtre, et quand on veut se mettre à épeler la grande Bible de la Nature, on parvient bien vite à y lire couramment. Nous le répétons donc, il y a une philosophie dans les coquilles d'huîtres.

Et maintenant, dans l'huître elle-même, dans l'huître animal, n'y a-t-il pas matière à philosopher? Dans ce petit corps mou et gélatineux, à la fois mâle et femelle, gît tout un monde de vitalité et de paisible jouissance. Quelqu'un a dit des terrains fossilifères qu'ils étaient «des monuments du bonheur des premiers âges.» N'est-il pas permis de voir dans un calme et tranquille banc d'huîtres la concentration du bonheur des temps présents. Tout engourdies que semblent les nombreuses créatures qui y sont agglomérées, chacune d'elles jouit là de la béate existence d'un dieu épicurien. Le monde avec ses soucis et ses joies, ses tempêtes furieuses et ses calmes plats, ses biens et ses maux, tout est indifférent à l'insouciant mollusque. S'inquiétant peu de ce qui se passe dans son voisinage, même le plus immédiat, il concentre en lui-même son âme tout entière, sans toutefois se laisser absorber dans l'indolence et l'apathie, car son corps a ses tressaillements de vie et de jouissances. L'immense Océan sert à ses plaisirs; chaque vague lui apporte une nourriture fraîche et choisie qu'il saisit sans le moindre effort. Chaque atome d'eau qui vient en contact avec ses délicates branchies dégage l'air qu'il contient pour rafraîchir et tonifier le sang transparent de l'animal. Invisibles à l'œil nu, des millions de cils vibratiles se meuvent incessamment avec un battement synchronique sur chaque fibre de ses folioles frangées. Certes, le vieux Leuwenhoek pouvait bien s'écrier, en examinant au microscope la barbe d'un mollusque, «je ne pouvais me rassasier de ce spectacle, il n'est pas au pouvoir de l'esprit humain de concevoir tous les mouvements que je trouvai dans un espace qu'aurait couvert un grain de sable.» Encore le naturaliste hollandais, qui n'avait pas l'aide puissante des instruments que nous possédons aujourd'hui, ne fit-il qu'obtenir un vague aperçu de l'admirable appareil ciliaire au moyen duquel ces mouvements s'exécutent. Que d'étranges réflexions naissent dans l'esprit, quand on songe que cet inimitable mécanisme a été créé tout

simplement pour le bien-être d'un malheureux mollusque! Et ce n'est pas la seule merveille de ce curieux organisme. L'animal réunit dans son être plusieurs parties qui ne semblent pas essentielles à son économie, parties dont il pourrait être privé sans troubler en rien l'harmonie de ses fonctions, et qui pourtant se retrouvent toujours si constamment et toujours aux mêmes endroits, qu'on ne saurait douter qu'elles n'aient eu leur place dans le plan originaire suivant lequel fut conçue l'organisation des mollusques. Ce sont des symboles d'organes destinés à être développés chez des créatures plus haut placées dans l'échelle des êtres; peut-être des antitypes de membres, des anticipations de sens à l'état de projet, premiers traits d'une esquisse qui doit s'achever ailleurs. Toutefois, ces rudiments imparfaits ont ici leur but, car leur présence est un signe de corrélation et d'affinité entre une créature et une autre. Au moyen de ce trait-d'union, il n'est peut-être pas impossible au mangeur d'huîtres d'établir entre sa victime et lui un lien commun de sympathie et de parenté... éloignée.

L'existence du mollusque n'est point un repos éternel et monotone. Etudiez les phases de la vie d'une huître, depuis son âge le plus tendre, alors qu'elle est encore à l'état d'embryon, libre des attaches maternelles, jusqu'à la consommation de sa destinée, quand le couteau du sort séparera ses muscles et la condamnera à l'ensevelissement dans un sépulcre vivant. Comment fait-elle son entrée dans le monde des eaux? Ce n'est pas, comme bien des gens seraient disposés à le croire, sous la forme d'une huître en miniature, d'un petit bivalve immobile et stupide, défendu par les murailles de sa prison. Non; l'huître se lance dans la carrière vive et frétillante, mollement ballotée par les vagues, et aussi gaie et alerte dans ses humides domaines, que le papillon ou l'hirondelle sur l'aile des zéphyrs. Tout d'abord c'est une petite créature microscopique, un amour d'huître, pourvu de lobes en forme d'ailes qui flanquent une bouche et des épaules, et dégagée de toute espèce de membres inférieurs. C'est dans cet état qu'elle passe sa joyeuse jeunesse, allant, venant, gambadant, comme pour se railler des pesants et immobiles auteurs de ses jours. Elle voyage ainsi de banc d'huîtres en banc d'huîtres, et si elle a le bonheur d'échapper aux embûches de toute

sorte que des milliers d'ennemis dressent à sa jeune inexpérience, après avoir jeté son feu elle fait une fin et vient chercher dans une solide écaille les joies de la maternité. Là, l'heureux mollusque pourrait achever paisiblement son existence et laisser aux siècles futurs ses coquilles épaissies par le temps, comme un monument de son passage ici-bas, tribut apporté à la fondation d'une autre époque géologique, contribution à une nouvelle couche de la croûte terrestre, n'était l'inexorable gloutonnerie de l'homme qui, arrachant ce sobre citoyen de la mer à son lit natal, l'emporte sans résistance au sein de cités populeuses et le livre en pâture à la voracité de la foule. Si l'huître est belle, de proportions recommandables et de saveur délicate, elle est introduite dans la somptueuse demeure du riche, à la manière du philosophe ou du poète, pour rehausser la splendeur des fêtes. Mais si c'est une pauvre créature au dos bombé, aux formes épaisses, au goût commun, le Destin lui assigne pour demeure passagère le vaste baril du mareyeur des rues, d'où elle sort bientôt fortement assaisonnée de gros poivre et de vinaigre, et à moitié embaumée à la façon des anciens rois d'Egypte, pour passer dans l'estomac affamé d'un marchand de légumes, ou pour faire le régal d'un filou qui vient de rencontrer des goussets bien garnis.

Sans les soins pris pour conserver les bancs d'huîtres et veiller à leur prospérité, la guerre incessante faite par la race humaine à ce mollusque tant estimé, mais tant persécuté, aurait fini depuis long-temps déjà par en anéantir l'espèce. Ce dut être un instinct naturel qui poussa le premier mangeur d'huître à tenter sa grande expérience.

« *Animal est aspectu horridum et nauseosum,* » remarque avec raison Lentilius, « *sive adspectes in sua concha clausum, sive apertum, ut audax fuisse credi queat qui primum ea labris admovit.* » Une fois cependant que le savoureux morceau fut goûté, l'aspect horrible et nauséabond de l'animal fut bien vite oublié. Les gastronomes apprirent de bonne heure à apprécier les différentes qualités de ce délicieux testacé, ainsi que celles de certains autres mollusques, selon le lieu de leur origine.

..... « Non omne mare est generosæ fertile testæ.
Murice Baiano melior Lucrina peloris :
Ostrea Circeis, Miseno oriuntur echini ;
Pectinibus patulis jactat se molle Tarentum. »

C'est ainsi qu'Horace enseignait les bons endroits où l'on devait se procurer les meilleurs échantillons des mollusques en faveur de son temps. Quant aux huîtres, cependant, nous ne croyons pas que jamais les huîtres de Circeium aient égalé celles de la Grande-Bretagne, et les anciens Romains ont droit aux félicitations les plus vives sur la justesse de leur goût, à propos de leur prédilection pour les huîtres des côtes d'Angleterre, à qui leur supériorité reconnue valut l'honneur, unique pour des mollusques, de se faire manger sur les tables de l'Italie, à une époque où il n'était question ni de steamers, ni de chemins de fer.

Quand Juvenal dit d'un de ses contemporains :

« Circeis nata forent, an
Lucrinum ad saxum, Rutupinove edita fundo
Ostrea, callebat primo de prendere morsu, »

on voudrait que cet aimable épicurien pût être rappelé un instant à la vie, et qu'il lui fût permis de passer une heure au milieu d'un parc aux huîtres de Londres, pour y retrouver ce succulent testacé, cultivé, civilisé, et amené, après des siècles d'expérience, au plus haut degré de perfection.

La consommation des huîtres à Londres seulement est énorme, en vérité. Durant la saison de 1848-49, cent trente mille barils d'huîtres furent vendus dans la métropole de l'Angleterre. A Edimbourg il se consomme chaque saison un million et demi de ces mollusques, ce qui fait plus de sept mille trois cents par jour. Dans le cours de l'année 1828, on en pêcha cinquante deux millions sur les côtes françaises du Pas-de-Calais, et maintenant le nombre de celles qu'on y prend annuellement est sans doute infiniment plus considérable, depuis que la facilité du transport au moyen de la vapeur a centuplé la consommation des huîtres aussi bien que des autres recherches gastronomiques que fournit l'Océan. On lit dans les naturalistes français qui se

sont occupés de la matière, qu'une huître n'est apte à paraître dans Paris qu'après avoir été soumise à une éducation préalable. En effet, les bancs artificiels créés sur les côtes de France, dans lesquels ces intéressantes bêtes sont emmagasinées pour en être retirées au fur et à mesure des besoins de la consommation, sont construits de manière à être baignés par la marée haute, et leurs habitantes, accoutumées à passer sous l'eau la plus grande partie des vingt-quatre heures, profitent de ce temps pour entr'ouvrir leurs écailles, ayant grand soin de les refermer hermétiquement dès que le flux s'est retiré. Habituées à ces alternatives d'immersions et d'air libre, elles finissent par s'ouvrir et se fermer à des intervalles réguliers, et elles continueraient ce manége à leur grand dommage dès leur arrivée dans Paris, si on ne leur apprenait pas d'une manière fort ingénieuse à éviter le mal. Chaque convoi d'huîtres destiné à faire le voyage de la métropole, est soumis à un exercice préliminaire qui consiste à tenir la coquille fermée à d'autres heures qu'à celles de la marée basse, jusqu'à ce que le mollusque ait appris par expérience qu'il lui est nécessaire de se clore dans sa maison chaque fois qu'il est hors de l'eau. De cette façon, les huîtres font leur entrée dans la capitale du monde civilisé en huîtres bien élevées, sans bayer à tout venant, comme des paysans ébahis. Il est bien entendu que pour notre compte nous n'acceptons pas la responsabilité de cette anecdote conchyliologique.

Eu égard à la consommation toujours croissante des huîtres, au petit nombre et au peu d'étendue des bancs artificiels, et à la dévastation à laquelle l'insouciance des pêcheurs livre les bancs naturels et les lieux restreints où les mollusques se trouvent à l'état indigène, nous pensons qu'il viendra un temps où l'espèce décroîtra considérablement, et où le précieux testacé renchérira nécessairement au point de ne plus trouver place sur la table du pauvre. La loi a fait de son mieux pour protéger les huîtres, et le Parlement d'Angleterre s'est plus d'une fois occupé de la question. Il est certain qu'avec des soins convenables, on peut en conserver une quantité déjà grande; mais les huîtres n'ont pas que l'homme pour ennemi. Les astéries, avec leurs longues pattes inexorables, saisissent le moment où les imprudentes entr'ouvent leurs coquilles pour les en arracher; les buccins s'attachent à

leur écaille supérieure et ne la quittent pas qu'elle ne soit percée d'outre en outre.

Heureusement que l'homme ne les enlève pas à leurs humides foyers avant qu'elle aient atteint leur maturité. Un propriétaire de parc aux huîtres peut dire exactement les âges de ses mollusques. Les huîtres sont dans toute leur perfection de cinq à sept ans. Ce n'est pas à la bouche qu'on reconnaît l'âge d'une huître, c'est sur son dos que l'animal porte son extrait de naissance. Quiconque a tenu une écaille d'huître, a pu remarquer qu'elle semble faite de couches superposées disposées en gradins : ce ont ces *pousses* qui déterminent l'âge de l'animal, chacune d'elles marquant une année. Jusqu'à l'époque de la maturité, les *pousses* se succèdent régulièrement ; mais au-delà de ce temps elles deviennent irrégulières et s'empilent les unes sur les autres de telle sorte que la coquille devient de plus en plus épaisse et massive. A en juger par l'épaisseur de certaines coquilles, ce mollusque, vivant à sa guise et à l'abri des persécutions, est appelé à une longévité patriarcale. Dans les spécimens fossiles, il se trouve des écailles d'une énorme épaisseur. Dans certains terrains de formation primitive, on rencontre un nombre immense d'écailles d'huîtres par couches superposées. Dans chaque lit tous les individus ont atteint leur pleine grosseur. Comme elles ont dû être heureuses, ces huîtres antédiluviennes, nées à une époque où les gastronomes n'existaient pas ! Merveilleuse géologie, qui nous apprend qu'il y avait des huîtres long-temps avant qu'il y eût des hommes pour les manger, et des bancs d'huîtres long-temps avant qu'il y eût des dragueurs pour les pêcher ! Quel immense et regrettable monceau d'aliments exquis, perdus sans profit durant les premiers âges de la terre. Quand on réfléchit à un fait pareil on ne s'étonne plus que des évêques se soient refusés à y croire, et que plutôt que d'admettre la possibilité de tant de bonnes choses créées sans but, ils aient mieux aimé adopter l'opinion de Mattioli et de Fallopio, qui regardaient les fossiles comme étant le résultat des fermentations d'une matière grasse, *materia pinguis ;* ou celle de Mercati, qui ne voyait là que des pierres enchantées ; ou bien encore celle d'Olivi, qui les dépeignait comme étant des « Jeux de la nature ; » ou même du D[r] Plot, qui les faisait naître d'une vertu plastique latente.

Une collection de coquillages offre un spectacle qui charme les yeux en même temps qu'il frappe l'imagination, d'abord parce qu'il est impossible de trouver ailleurs dans la nature organique et inorganique une variété plus exquise de formes élégantes et de couleurs chatoyantes, et ensuite parce qu'on ne peut s'empêcher de songer que tous ces objets charmants et durables sont l'œuvre d'animaux doux et frêles, parmi les plus périssables des créatures vivantes. Plus étonnant encore est un pareil assemblage, quand on réfléchit à l'infinie variété de ses modèles; car les naturalistes connaissent plus de cinquante mille espèces de coquillages parfaitement distincts, dont chaque échantillon présente quelque particularité de contour ou d'oruement. Et puis, tandis que des multitudes d'espèces offrent des traits constants et invariables, d'autres aussi nombreuses changent leur robe d'une façon si capricieuse qu'il est presque impossible de trouver deux individus exactement semblables. Il en est aussi qui, dans la fabrication de leurs spirales, obéissent aux règles géométriques les plus strictes, tandis que d'autres se tordent de mille manières fantastiques, sans règle ni symétrie. Cependant chacune des cinquante et quelque mille espèces est soumise à une loi qui lui est propre et à laquelle chaque individu obéit implicitement et éternellement. Ainsi, quelques espèces jouissent d'une certaine liberté de variations, tandis que d'autres sont strictement astreintes à des règles immuables de la dernière simplicité; mais à aucune, sauf les cas particuliers de monstruosités anormales, il n'est permis de s'écarter des lois de son organisation propre.

Les travaux du naturaliste l'ont amené non-seulement à constater le fait de ces myriades de modifications de type dans les coquillages, mais encore à se rendre compte des lois auxquelles obéissent des groupes tout entiers d'êtres, et à se familiariser avec les principes qu'on peut tirer de l'étude minutieuse et approfondie des espèces et des genres. C'est ainsi qu'une science est née de la connaissance de détails conchyliologiques et qu'on est arrivé à la découverte de vérités importantes qui jettent un jour précieux sur les lois de l'existence dans toute la nature organisée. La formation du coquillage lui-même est un exemple du procédé employé par la nature aussi bien dans le règne animal que

dans le règne végétal. Un coquillage, simple ou compliqué dans sa forme ou dans ses nuances, est le résultat collectif des opérations naturelles d'un nombre infini de petites cellules membraneuses dont la plus grande n'a pas plus d'un centième de pouce de diamètre, et qui, dans la plupart des cas, a moins d'un deux millième de pouce. Dans la cavité de ces chambres microscopiques est déposé le carbonate de chaux cristallin qui donne corps à la magnifique habitation ou plutôt à la cotte de maille qui protége le tendre mollusque. Quelle étonnante chose que de penser que des myriades d'organes absolument semblables et d'une infinie ténuité, peuvent combiner leur travail de telle sorte que l'œuvre qui en résulte soit un édifice égalant, surpassant même en complication, en ordre de détails, en perfection de fini, les plus beaux palais qu'ait jamais construits l'homme! Dans toute la nature on rencontre les mêmes résultats compliqués obtenus par le même simple mécanisme. La fleur des champs, le coquillage de la mer, l'oiseau de l'air, la bête des forêts et l'homme lui-même sont autant d'œuvres de *cellules constructrices*, détails du grand édifice animé dont les instruments de la science humaine nous permettent de découvrir les maçons, mais dont il ne nous est pas donné de comprendre l'architecte.

Le mollusque, en bâtissant sa maison, ne travaille pas toujours pour lui seul. Le brillant éclat, l'étincelante iridescence de sa coquille ne sont pas toujours destinés à rester ensevelis dans les profondeurs de l'Océan ou murés dans des montagnes de roc. Le sauvage apprécie le charme de la nacre et plonge sous la vague pour chercher les perles vivantes de ses colliers et de ses bracelets grossiers, ou pour fournir à ses frères civilisés les précieux matériaux d'ornements plus artistement travaillés. La mère-perle, ainsi qu'on l'appelle, est la partie nacrée des coquillages de certains mollusques appartenant à des catégories très différentes. Sa nuance charmante n'est pas due à une coloration spéciale, elle est le résultat de la superposition des couches de la matière solide dont le coquillage est composé. On recherche maintenant avec beaucoup d'ardeur, partout où l'on peut se les procurer en assez grande quantité, les coquilles nacrées qui donnent la mère-perle, et ce produit forme un article d'importation considérable. Les îles de la Manche fournissent

l'haliotis ou oreille de mer, qui s'emploie dans l'ornementation des petits meubles de papier-mâché, et d'autres coquillages plus grands de la même curieuse espèce, se tirent pour le même usage des îles de l'Océan Pacifique. Ce sont eux qui donnent la magnifique mère-perle vert foncé et pourpre. Les espèces les plus limpides et les plus pâles viennent des écailles des huîtres à perle qui, presque toutes, habitent les régions tropicales. La nacre des perles elles-mêmes est composée de la même substance que le reste de la coquille. Ces joyaux d'origine animale, tant estimés pour leur chaste beauté, ne sont qu'un composé des sécrétions surabondantes d'un mollusque, une série de couches concentriques de matière animale et de carbonate de chaux. Dans la plupart des cas, les perles ne sont que le résultat des efforts de mollusques irrités et mal à l'aise, pour tirer le meilleur parti possible d'un mal inévitable; car, troublés dans la paix de leur esprit et le confortable de leur corps par l'intrusion de quelque substance étrangère, un grain de sable peut-être ou un atome de coquille détaché par hasard, les ingénieuses créatures enveloppent l'instrument de leur torture et de leur ennui dans une sphère lisse et brillante. Que cela nous serve de leçon, à nous autres bipèdes, pour convertir nos secrets tourments en trésors lumineux dont chacun profite!

Il ne faut pas s'étonner que les naturalistes anciens aient attribué la formation des perles à d'autres causes qu'à la cause véritable, et qu'ils les aient prises pour des gouttes de rosée ou de pluie pétrifiées tombées du ciel dans les valves entr'ouvertes du mollusque. Cette croyance a du reste inspiré plus d'un beau vers; mais si l'on voulait connaître l'origine de ces fictions qui maintenant n'ont plus cours qu'en poésie, il ne faudrait pas la chercher ailleurs que dans les rêves fantastiques de zoologistes peu scrupuleux, toujours prêts à accepter sans contrôle les recits de pêcheurs superstitieux ou les exagérations de voyageurs enthousiastes. C'est ainsi qu'ont été inventés les fameux voyages de l'argonaute, flottant toutes voiles dehors et les rames au flanc à la surface de mers unies comme des lacs, et aussi les expéditions terrestres de la seiche et la théorie des perles en gouttes de rosée. Toutes ces erreurs, qui depuis ont été bannies des livres scientifiques, sont restées vivaces dans les traités populaires et conservent leur place

accoutumée dans les compilations que l'on met entre les mains des enfants. Il serait temps de purger tous les livres de ces prétendus faits scientifiques sans cesse reproduits.

Dans l'immense variété des mollusques, il est certaines espèces qui ne jouissent pas d'une excellente réputation. Il se trouve parmi ces créatures des êtres excessivement insalubres, qui ont le don fatal de dispenser la mort ou au moins la maladie. Les moules surtout ont une fâcheuse renommée, et cependant on en vend des quantités dans tous les ports de mer. Les classes pauvres en font une consommation considérable, mais les riches ne s'en soucient guères. A Edimbourg et à Leith, il se mange par an plus de 400 barils de moules, c'est-à-dire environ 400,000 individus (1). Dernièrement encore, tous les journaux d'Angleterre ont cité ce fait que, pendant les mois d'octobre et novembre derniers, le chemin de fer de Conway à Manchester n'a pas transporté moins de 330 tonnes (environ 335,000 kilog.) de moules, en conséquence de l'ouverture du chemin de fer de Chester à Holyhead. On les apportait dans des sacs de seize à la tonne; chaque sac se vendait d'un shelling et demi à deux shellings. Néanmoins, sur beaucoup d'endroits des côtes d'Angleterre, on abandonne la récolte des moules à cause de leur réputation d'insalubrité. D'ailleurs, les médecins entretiennent cette terreur en enregistrant de temps en temps dans leurs tristes annales, des cas authentiques d'empoisonnement par ces mollusques. Toutefois, le nombre des victimes des moules est fort restreint, presque nul même, eu égard à celui des mangeurs de moules. Ce qui n'empêche pas qu'un homme empoisonné ne fasse plus de bruit dans le monde qu'un million de gens non atteints, absolument comme un seul accident de chemin de fer nous fait oublier les myriades de voyageurs qui, chaque jour, sillonnent sains et saufs toutes les lignes ferrées du monde. En 1827, la ville de Leith fut mise en émoi à propos de l'attitude hostile d'une armée de ces mollusques qui, après s'être décemment et *digestivement* comportés pendant des années dans les estomacs de leurs bourreaux, se révoltèrent soudain et furent accusés d'avoir traîtreusement empoisonné des centaines de personnes.

(1) *History of British mollusca*, vol. II, p. 175.

La vérité est que, comme dans toutes les batailles, on avait méchamment exagéré le nombre des tués et des blessés, qui se réduisit à quelques individus pour les premiers et à une quarantaine pour les autres.

Les victimes de ces attaques sont prises de convulsions, et souvent de paralysies locales. La plupart du temps, la peau se couvre d'urticaires. A quoi attribuer ces symptômes? Il n'a point encore été donné de règles fixes à cet égard, de sorte que l'homme qui se risque à manger des moules doit s'en remettre à sa bonne étoile. Il a en sa faveur un million de chances contre une.

Il existe un mollusque bivalve appelé anomie, remarquable par un trou percé au bord de sa coquille inférieure, par où passe un tampon de chair qui lui sert à s'amarrer aux rochers. Ce mollusque ressemble d'une manière frappante à une huître, et quand il est de grande taille, on le vend et le mange pour tel. Sa saveur âcre pique le palais. Dès qu'on reconnaît la méprise, il faut se hâter de le rejeter, car cette huître poivrée par la nature produit des effets excessivement dangereux. L'anomie nous fournit l'exemple d'un mollusque réputé innocent, et en réalité très vénéneux. C'est cependant le contraire qui a lieu la plupart du temps, et les mauvaises qualités imputées aux animaux le sont le plus souvent à tort. Ainsi va le monde, le bon pâtit pour le méchant. Citons comme exemple de ceci le lièvre-marin, ou aplysie, qui, dès les temps les plus reculés, a été considéré comme un animal très malfaisant. Les anciens Romains professaient pour ce gastéropode une horreur invincible, et croyaient que son aspect seul était une cause de maladie, quelquefois même de mort. Les femmes enceintes qui avaient eu le malheur d'apercevoir une de ces créatures maudites, se mettaient au lit avant l'époque de leur terme. Les émanations de l'aplysie, disait-on, infectaient l'air à la ronde. L'imprudent qui se hasardait à en toucher une ne tardait pas à voir son corps enfler au point de courir le risque de crever; dans tous les cas, son système pileux était gravement atteint, ses cheveux et sa barbe tombaient. On tirait du corps visqueux de l'aplysie des poisons subtils. Locuste s'en servait pour débarrasser Néron de ses ennemis. Ce poison inexorable suivait dans ses progrès une

marche toute particulière. Il tuait lentement et à coup sûr; mais, après l'intoxication, la vie mettait autant de jours à se retirer de la victime que le mollusque en avait vécu après sa capture. Son emploi, du reste, n'était pas sans danger pour le meurtrier, car il trahissait sa présence chez l'empoisonné par une foule de symptômes certains, entre autres par son odeur qui s'échappait par les pores du patient. Eh bien ! même dans notre siècle de lumières, les pêcheurs de toutes les nations, Européens, Malais, Polynésiens, croient encore aux qualités malfaisantes du lièvre-marin. Étrange chose qu'une superstition aussi généralement répandue et ne reposant sur aucun fondement ! Tous les naturalistes modernes de quelque réputation qui ont étudié l'aplysie, s'accordent à ne lui reconnaître aucune espèce de venin et à la décharger de tous les crimes qu'on lui a imputés. Cette bête noire des pêcheurs, jolie petite créature douce et inoffensive, rampe parmi les algues qui frangent la plupart des récifs, immédiatement au-dessous du niveau de la marée basse, et s'ébat avec les doris, les antiopes et autres gracieuses nymphes des ondes, métamorphosées dans nos temps prosaïques en simples mollusques à la robe nacrée. L'aplysie serait encore un exemple de mille autres erreurs vulgaires analogues. Les fictions de cette espèce ont des racines étonnantes, elles demeurent vivaces en dépit des progrès généraux de l'esprit humain. Il y a si peu de personnes qui aient acquis, dans le cours de leur éducation, même les rudiments les plus simples de l'histoire naturelle, qu'il est extrêmement difficile, pour ne pas dire impossible, de combattre l'erreur avec succès.

Il existe cependant un mollusque qui a fait dix fois plus de mal à l'humanité que le pauvre lièvre-marin n'a jamais été accusé d'en avoir fait, si persécutée qu'ait été cette innocente créature. Nous voulons parler du ver des navires, ou taret. Le taret est un mollusque bivalve qui, comme pour venger l'huître, sa proche parente, de la guerre incessante que lui fait le genre humain, semble avoir pris à tâche de causer la mort de plus d'hommes qu'il peut. Cette puissance destructive, bien qu'exercée par un insignifiant mollusque, n'en est pas moins prodigieuse; car depuis que les hommes se sont occupés de marine et ont construit des navires, le taret a travaillé sans relâche, et

malheureusement avec trop de succès, à faire couler ces mêmes navires. Et ce n'est point seulement aux vaisseaux qu'il s'en est pris, plus d'une bonne et solide jetée a été par lui perforée comme un crible, sans parler d'entreprises plus audacieuses, telles que de submerger la Hollande en sapant les fondations de ses digues. Le taret est le seul mollusque qui ait réussi à effrayer les hommes d'État, et plus d'une fois il les a jetés dans une perplexité réelle. Il y a cent et quelques années, toute l'Europe croyait que les Provinces-Unies étaient condamnées à disparaître de la surface de la terre, et que le taret était l'instrument que Dieu avait choisi pour abattre l'arrogance croissante des Hollandais. « *Quantum nobis injicere terrorem valuit*, » écrivait Sellius, un grand politique qui devint tout-à-coup un grand zoologiste sous l'influence de l'alarme générale, « *quum primum nostros nefario ausu muros conscenderet exilis bestiola ! Quanta fuit omnium, quamque universalis consternatio ! Quantus pavor ! Quem nec homo homini, qui sibi maxime alias ab invicem timent, incutere similem, nec armatissimi hostium imminentes exercitus excitare majorem quirent.* » L'Angleterre, sans courir comme ses voisins, les Hollandais, le danger d'une submersion soudaine, a eu beaucoup à souffrir dans ses docks et dans ses ports des entreprises du taret, auquel le chêne le plus dur ne sait pas résister. Pour se défendre contre ce terrible animal, on a été forcé de revêtir de clous à large tête les bois employés dans les travaux sous-marins des bassins. Comme la plupart des mollusques, le taret, quoique attaché à sa coquille quand il est adulte, est libre dans son *enfance*, et peut, par conséquent, se transporter et s'attacher partout où il trouve du mal à faire. C'est ainsi qu'en mer il attaque les vaisseaux, et qu'on n'a pas encore trouvé de bois capable d'arrêter ses efforts. Avec un instinct remarquable, le taret creuse son tunnel dans la direction du fil du bois, quelle que soit sa position, et de la sorte il en vient à bout avec une redoutable rapidité. Le tube à l'aide duquel il perfore son trou a quelquefois soixante ou soixante-dix centimètres de long. Il n'est pas toujours droit, car si l'animal rencontre un obstacle assez dur pour l'arrêter, il le contourne. Quand il est à l'œuvre, il n'empiète jamais sur les travaux de ses confrères les autres tarets ; chacun creuse de son côté tant et

si bien qu'à la fin une pièce de bois attaquée par un certain nombre de ces vers se transforme en un faisceau de tubes calcaires. Le tube n'est cependant pas la véritable carapace, la coquille de ce terrible mollusque. Il faut aller chercher cette coquille à son extrémité la plus éloignée. Elle se compose de deux très petites valves recourbées, unies à l'endroit de leur bec et magnifiquement ciselées sur toute leur surface. Le tube est un tuyau de matière calcaire, ayant pour but de conserver une communication constante entre l'animal et l'humide élément nécessaire à son existence, et servant d'enveloppe et de protection à son corps tendre et délicat et à ses longs siphons charnus. Comment la cavité dans laquelle vit le mollusque se creuse-t-elle? C'est un point que les naturalistes n'ont pas encore éclairci. Il y a beaucoup de mollusques doués de l'instinct de s'ensevelir dans le bois, dans l'argile ou même dans la pierre dure; mais on ignore si ce résultat s'obtient de leur part par des moyens mécaniques, par des agents chimiques ou par l'action combinée d'une tarière et d'un dissolvant quelconque. Beaucoup de limaçons de mer, aussi bien que des bivalves, possèdent la propriété de perforer des corps solides, et quelques-unes de ces espèces exercent cette faculté aux dépens de leurs congénères, dont ils percent la dure enveloppe et dont ils sucent les sucs substantiels au moyen de leurs longues trompes extensibles. On a des raisons pour croire que cette opération s'effectue à l'aide des dents siliceuses qui garnissent leur longue langue en ruban. Ces dents microscopiques sont un très bel appareil taillé constamment de la même façon, si constamment même, qu'à la seule inspection de la langue d'un limaçon terrestre ou marin, le naturaliste peut se prononcer sans hésiter sur la famille de l'animal auquel cet organe appartient. On peut même vérifier ainsi le genre qui lui est propre, et sous peu d'années (car on en est encore aux débuts de cette science) il sera probablement possible de constater jusqu'à son espèce. Ces dents sont disposées sur la langue en rangées transversales. Un lépas commun de taille ordinaire est armé d'une langue d'environ cinq centimètres de long, qui n'a pas moins de cent cinquante rangéeset plus de denticules, à raison de douze par rangée, ce qui peut lui faire un total d'à peu près deux mille dents. Le lépas se sert de ce merveilleux organe

comme d'une râpe pour réduire en petites particules la substance des herbes dont il se nourrit. Sur nos limaces de jardin, on peut compter jusqu'à vingt mille dents. Étrange et merveilleuse, en vérité, est cette complication d'organismes microscopiques.

Dans toute la nature, les maux apparents sont compensés par des bienfaits qui passent inaperçus. Si destructif que soit le taret, nous ne pourrions guère nous dispenser de ses services. Il mine, il est vrai, les navires et les jetées; mais il protége à la fois les uns et les autres; car si les débris de naufrages et les charpentes perdues demeuraient sous l'eau à l'état solide, l'entrée des ports en serait souvent encombrée, et les dangers et les dommages qui en résulteraient dépasseraient bientôt la somme de ceux dont le taret est la cause directe. Cet infatigable mollusque est un des agents de la police de Neptune, il nettoie et balaie la mer. Il s'attaque à toutes les masses d'épaves flottantes ou submergées et les réduit bientôt en poussière. Pour un vaisseau coulé par le taret, il y en a réellement cent de sauvés, et tout en déplorant le mal dont il est à son insu la cause, on est forcé de reconnaître que sans lui il y aurait bien plus de trésors enfouis dans les abîmes de la mer, bien plus de marins ensevelis dans l'humide linceul des vagues.

Les mollusques avaient autrefois la réputation d'être les plus tristes, les plus inertes, les plus stupides des créatures. « Les mollusques, » écrivait encore de notre temps le naturaliste Virey, « sont les pauvres et les affligés parmi les êtres de la création ; ils semblent solliciter la pitié des autres animaux. » On croyait leurs sens incomplets, si même on leur accordait des sens. En même temps, on attribuait de merveilleuses manifestations d'intelligence et de sensibilité à certaines espèces favorites ou populaires, à propos d'actions dont il ne faut leur savoir aucun gré, et qui, en somme, ne sont que des impulsions purement instinctives ou même des contractions convulsives. C'est en cela que les vieux auteurs surtout ont péché. Hector Boethius raconte des moules à perles qu'elles ont tellement conscience du trésor qu'elles contiennent, qu'elles referment soigneusement et hermétiquement leurs valves dès qu'elles entendent un pas sur la grève ou qu'elles aperçoivent (l'auteur ne dit pas comment) la sil-

houette d'un pêcheur sur la rive qui surplombe leur transparente demeure. Et Otho Fabricius, autorité beaucoup plus grave et l'un des meilleurs observateurs de son temps, affirme que la *mya byssifera*, bivalve indigène des mers du Groënland, s'amarre par un câble ou reste libre, selon les circonstances dans lesquelles elle se trouve, supposition qui, toutefois, est plus près de la vérité que l'ingénieuse fiction de Boethius. Le fou du roi Lear lui disait que si le limaçon avait une maison, c'était « afin d'avoir où reposer sa tête et loger ses cornes, et non pour en faire don à ses filles. » Cette explication, en forme d'apologue, valait bien toutes celles que renferment les indigestes volumes de Rondeletius et d'Aldrovandus. Toutefois, la plus haute appréciation qui ait été faite du limaçon, c'est celle de Lorenz Oken, ce philosophe naturaliste, brumeux et mystique entre tous, et cependant l'un des esprits les plus profonds et les plus inventifs. A ses yeux, le limaçon était la personnification de la prudence et de la prévoyance. Pour nous servir de ses propres expressions, il voyait dans ce petit animal la pythonisse assise sur son trépied. « Quelle majesté, s'écrie-t-il, dans la démarche d'un limaçon qui rampe ! Que de réflexion, que de circonspection, que de timidité, et avec tout cela que de ferme confiance ! Oui, le limaçon est le plus sublime symbole d'un esprit profondément replié sur lui-même. »

En bonne conscience, cependant, pas n'est besoin de savoir gré aux mollusques de faits et gestes qui ne sont point dans leur intention. Ils sont doués naturellement d'assez de finesse et de sensibilité, et leur instinct est parfois surprenant. Toutes les collections et tous les musées possèdent le coquillage turbiné du mollusque appelé phorus ou toupie, qui, poussé par un instinct artistique, décore sa maison de fragments de cailloux aux couleurs brillantes, ou de coquillages d'autres mollusques, qu'il enchâsse et cimente sur ses spirales symétriquement et à intervalles réguliers. Bien plus, son amour de l'art l'emporte sur sa compassion, et il suspend sans remords aux créneaux de sa tour d'innocents limaçons de mer plus faibles que lui, qui, pour leur malheur, possèdent des couleurs et des ciselures de son goût. Observez un limaçon, aquatique ou terrestre, au moment où il se traîne sur le sol, voyez avec quelles précautions il tâ-

tonne son chemin, comme il étudie soigneusement chaque obstacle à l'aide de ses minces et élastiques tentacules, et comme il se rend compte instantanément de sa nature et de sa composition ! Ses actions dénotent toute la délicate perception, le jugement exquis de l'aveugle qui explore avec son bâton le terrain sur lequel il va passer. Mais le mollusque a sur l'homme cet avantage qu'il porte un œil au bout de ses bras. Cet œil, il est vrai, n'est pas l'organe compliqué qui donne la puissance de la vision chez les êtres plus haut placés dans l'échelle de la création; c'est bien cependant un véritable œil, et si, comme c'est probable, il n'est pas destiné à discerner la forme exacte des objets, au moins suffit-il à constater l'absence ou la présence et peut-être, dans certains cas, la nature des corps qui lui sont opposés, et, à coup sûr, à percevoir les différents degrés de lumière et de ténèbres. A mesure que s'élève l'ordre des mollusques, l'organe de la vision se complique de plus en plus. Les mœurs des céphalopodes nous amènent à conclure que ces étranges et rusées créatures distinguent les objets tout aussi bien que les vertébrés de l'ordre inférieur. D'un autre côté, chez les tribus du dernier degré, l'organe est réduit à un simple point susceptible seulement de recevoir l'impression de la lumière. Chez l'acallope commune et chez quelques autres bivalves de la même famille, les yeux occupent une position très extraordinaire ; ils sont disposés en rangées brillantes tout le long du manteau de l'animal, et constellent le bord immédiatement interne de la coquille en avant de ses tendres et filamenteuses branchies, absolument comme un homme qni aurait une rangée d'yeux au lieu de boutons sur son gilet et son habit, place qui, du reste, ne serait pas déjà si mal choisie, si, comme les acallopes, l'homme était dépourvu de tête.

Il est clairement démontré que les limaces et les limaçons possèdent le sens de l'odorat; car la pâture fraîche les attire fort bien, ainsi que l'a observé Swammerdam il y a long-temps. La question de savoir où gisait l'organe correspondant à cette faculté a donné cependant matière à discussion. Cuvier est allé jusqu'à supposer que, dans ces animaux, toute la surface de la peau était susceptible de percevoir les odeurs, comme si les mollusques étaient autant de nez animés et indépendants; mais

Owen a, dans ces derniers temps, montré que chez l'argonaute, au moins, il existe un organe spécial et distinct pour l'odorat; et les infatigables naturalistes qui font tant d'honneur à la ville de Newcastle (1) ont trouvé chez les limaces de mer, placées bien plus bas dans l'échelle des mollusques, des organes olfactifs très laborieusement combinés, dont le véritable but n'avait pas encore été découvert jusqu'ici.

Quelque étrange que ce fait puisse paraître, le sens qu'après celui du toucher possèdent le plus généralement les mollusques, est celui de l'ouïe. L'oreille ou appareil auditif est d'une structure excessivement curieuse. Cet organe est composé d'une ou plusieurs capsules hyalines pourvues chacune de son nerf auditif spécial. Dans cette petite cavité sont contenus des corpuscules spathiques transparents, composés de carbonate de chaux et variant quant au nombre dans les différentes espèces de mollusques. Ces petits corps sont continuellement en mouvement, vibrant en avant et en arrière, tournant sur leur axe ou se précipitant violemment vers le centre de leur prison, d'où ils sont repoussés avec une violence égale. En suivant avec attention les relations de ce curieux mécanisme avec les organes parfaitement développés et incontestables de l'ouïe chez les animaux d'ordre plus élevé, il ne reste aucun doute sur leur fonction. Il semblerait même que, dans les types beaucoup plus bas encore dans l'échelle animale que le sont les mollusques, le sens de l'ouïe se manifeste au moyen d'organes rudimentaires semblables. Ce que nous savons de l'extension des sens chez les mollusques est de date très récente : cependant les recherches sur cette matière ne sont pas nouvelles. Ces animaux ont été l'objet favori des études des anatomistes depuis deux siècles; mais la nature ne semble livrer ses secrets que graduellement et par fragments, afin que nous ayons tout le temps de méditer sur la signification de chaque fait et que nous puissions nous convaincre de plus en plus de l'imperfection de la science humaine et de la nécessité de poursuivre nos recherches avec persévérance. « Ces découvertes, écrit le Dr Johnston, sont un exemple frappant de l'exactitude des travaux anatomiques de notre époque. Dans mes

(1) MM. Alder, Albany, Hancock et le Dr Embleton, tous natifs de Newcastle.

jeunes années d'études, on se demandait si les mollusques, à part les seiches, avaient des yeux; et, d'un commun accord, tout le monde était d'avis qu'ils n'avaient pas d'oreilles et qu'ils étaient sourds. Voyez le changement qu'ont apporté quelques années dans la connaissance de cette branche de la physiologie! »

O. S. *(An introduction to conchology or elements of the natural history of Molluscous animals, by G. Johnston, M. D. LL. D. London, J. Wan Voorst.*

Voyages. — Découvertes maritimes.

ÉPISODES, AVENTURES ET OBSERVATIONS

POUR SERVIR A L'HISTOIRE

DE L'EXPÉDITION DU CAPITAINE FRANKLIN

DANS LES MERS POLAIRES. (1)

II.

Deux traits principaux distinguent les explorations exécutées au printemps dernier dans le détroit de Barrow et dans le canal Wellington par les capitaines Austin et Penny : ce sont les partis d'éclaireurs, lancés au loin sur des bras de mer glacés ou sur des rivages encore cachés par d'épaisses couches de neige, et la découverte d'une mer exempte de glaces au-delà du canal Wellington. Après avoir donné une idée générale des expéditions polaires, nous voulons aujourd'hui faire connaître avec quelques détails les fatigues, les privations et les souffrances que le dernier de ces voyages a imposées à de braves marins ; nous voulons aussi, en reproduisant les jugements divers qui ont été portés par les hommes les plus éminents sur le sort probable de sir

(1) Notre numéro de mai dernier contenait le résumé des voyages qui ont précédé ou suivi l'expédition du capitaine Franklin. Nous complétons aujourd'hui cette publication en tirant d'un autre recueil anglais une série d'épisodes et d'observations qui nous ont paru mériter l'intérêt de nos lecteurs.

(Note de la Rédaction.)

John Franklin, résumer en quelque sorte les craintes et les espérances qu'il inspire.

Dès le mois de septembre 1850, les lieutenants Aldrich et Mac-Clintock avaient travaillé à établir des dépôts de provisions sur la route que devaient suivre les détachements d'exploration, l'année suivante. Le printemps venu, on voulut, avant que le mouvement général fût commencé, vérifier l'état de conservation de ces dépôts; ce fut une précaution sage, car sur plusieurs points on trouva que les ours et les renards avaient détruit en grande partie les approvisionnements. Ces animaux avaient écrasé, et littéralement tordu, jusqu'aux boîtes en fer contenant les pommes de terre. Chemin faisant, l'un des détachements, commandé par M. Mac-Dougall, rencontra plusieurs ours qui le suivirent d'abord, le devancèrent ensuite, et qui, tournant autour de la troupe, s'avancèrent vers elle avec l'intention évidente de l'attaquer. On arrêta les traîneaux sur-le-champ, et l'on s'arma de piques pour recevoir les assaillants, qui jugèrent prudent de battre en retraite aussitôt que M. Mac-Dougall eut atteint l'un d'eux d'un coup de fusil. Toutefois, avant d'exécuter cette marche rétrograde, un vieil ours de grande taille vint se placer auprès du blessé, qui semblait encore très jeune, de telle sorte que celui-ci s'étant accroché à lui, il put l'entraîner loin du champ de bataille, non cependant sans se retourner de temps en temps pour surveiller les mouvements de ses ennemis. — « Jamais, » dit M. Mac-Dougall, « je n'avais été témoin » d'un dévoûment pareil à celui de ce vieil ours, qui, percé de » deux balles par le caporal Beer et par moi, se tint au poste du » danger jusqu'à ce qu'exaspéré par la douleur de ses blessures, » il se retourna et s'élança vers nous avec furie. Je tirai de » nouveau et je le frappai à la tête. Se roulant alors dans la » neige, il s'éloigna enfin, abandonnant son compagnon, dont » le destin fut bientôt décidé par une autre balle. » — La chair du jeune ours se trouva mauvaise; mais l'on en tira vingt livres d'une graisse qui, mêlée avec le suif, fut excellente pour entretenir le feu.

Les notes que les voyageurs ont rapportées sont pleines d'épisodes caractéristiques, dont la couleur est originale et naïve. Voici un memento de M. Mac-Dougall, daté du 16 avril. « Dans

» la soirée, Richard Ellis s'est plaint d'une cécité causée par la » neige : versé quelques gouttes d'opiat de vin dans chacun des » yeux du malade, ce qui lui a fait éprouver un soulagement » presqu'instantané. — Tenu un festival de musique qui s'est » prolongé jusqu'après minuit. » — Il faut en convenir, un concert au milieu des glaces et des neiges, sous un abri insuffisant et quand le froid était si intense qu'il faisait geler les bouteilles d'eau portées par les hommes contre leurs poitrines et sous leurs vêtements, un concert en pareille circonstance ne comporte pas l'idée d'un très grand plaisir. On serait même tenté de croire, en se rappelant certain conte fantastique de Rabelais, que les sons se gelaient subitement en l'air, destinés qu'ils étaient à renaître tout-à-coup au milieu d'un jour d'été, à la grande surprise de quelque ours errant ou de quelque phoque solitaire.

L'expérience acquise pendant ces reconnaissances préliminaires fut très utile lorsqu'il s'agit plus tard d'entreprendre des excursions d'une longue durée. On apprit ainsi que l'appareil culinaire n'était pas assez solide pour supporter un long usage et des déplacements multipliés; que la quantité de suif ou d'esprit de vin allouée jusqu'alors pour l'alimentation des feux, ne suffisait pas à la parfaite cuisson des aliments; qu'il convenait d'accroître la ration de pain en diminuant celle de pemmican; qu'enfin le chocolat, plus substantiel que le thé, devait lui être préféré pour le repas qui précédait la marche de chaque jour.

Passons maintenant aux longues excursions, en commençant par celle du capitaine Ommaney, le plus élevé en grade parmi les chefs de détachement. Cet officier avait reçu l'ordre de pousser ses reconnaissances au Sud et à l'Ouest, entre le cap Walker et la terre de Banks (1), dans la direction qui lui paraîtrait offrir les meilleures chances de trouver des traces de sir John Franklin; s'il venait à rencontrer sur sa route, le long de la côte, des baies ou des ouvertures plus ou moins profondes, il devait les faire visiter par quelques hommes et poursuivre sa marche à l'Ouest avec le reste de sa troupe. — Cette recommandation nous semble prouver clairement que le capitaine Austin entendait

(1) Voir la carte.

diriger les explorations à l'Ouest vers la terre de Banks, et qu'il était loin de prévoir la prolongation invariablement méridionale de la côte qui a tenu le capitaine Ommaney et le lieutenant Osborn constamment séparés de la terre de Banks, du moins autant qu'on en connaît la limite, par un intervalle de 11° de longitude. De cette circonstance résulte évidemment l'impossibilité absolue d'affirmer que les vaisseaux de sir John Franklin ne se sont pas avancés au Sud-Ouest à travers l'énorme ouverture dont nous signalons l'existence.

Les intempéries qu'eut à endurer la troupe du capitaine Ommaney, pendant les quinze premiers jours de marche, furent tellement sévères que plusieurs hommes eurent quelque partie du corps gelée, tandis que d'autres étaient frappés de cécité par la neige. Il fallut renvoyer les invalides avec un des cinq traîneaux de la division. On s'était mis en route le 15 avril, et, dès le 29, le lieutenant Osborn avait complètement perdu l'usage de la vue. Plus tard, le soleil devint à son tour aussi gênant que le vent glacé, et l'on dut prendre le parti de ne marcher que la nuit. Le 4 mai, on fut encore obligé de renvoyer un traîneau avec de nouveaux malades. Sur les soixante jours qu'employa le détachement du capitaine Ommaney pour effectuer son excursion, dix furent péniblement passés sous une petite tente pendant les coups de vent auxquels se joignaient des tourbillons de neige qui rendaient la marche impossible. Cinq autres journées furent absorbées par des accidents ou par des reconnaissances locales. Pendant ces deux mois, on ne campa que huit fois sur un sol exempt de neige.

Les voyageurs, au début de leur pérégrination, ne pouvaient goûter aucun sommeil, tant la situation où ils se trouvaient était extraordinaire et pénible; mais bientôt cependant ils surent prendre le dessus, et ils parvinrent à dormir. Une page de leur journal expliquera bien mieux que nous ne saurions le faire leur manière de vivre en route. On remarquera particulièrement l'heure singulière du déjeuner.

Mercredi 16 *avril.* — « La violence du vent, mêlé de tour
» billons neigeux qui nous frappaient le visage, et les pentes de
» neige que nous avons eues à franchir, ont rendu très laborieuse
» la tirée de nos traîneaux, qui sont fort chargés. A deux heures

» du matin, la division a campé auprès de quelques monticules » de glace. — Vent Sud-Sud-Est. — Temps couvert et neige. — » Après avoir bu du thé, nous nous couchons à quatre heures » du matin, dans nos sacs de campement. — Point de sommeil, » à cause de la nouveauté de la situation. — Pendant toute la » journée, le vent a continué de souffler avec des rafales et des » tourbillons de neige. — A trois heures de l'après-midi, fait » éveiller le cuisinier pour qu'il prépare le déjeuner. — Vent » moins fort. — Entendu plusieurs fois les craquements des gla- » ces de la mer. — A cinq heures, lu les prières et déjeuné avec » du pemmican froid et du thé. — Reçu le rapport du chirur- » gien et celui des officiers. — Toutes les escouades sont en bon » état, mais personne ne paraît avoir dormi. »

Le thermomètre alors se tenait à 14° (10° centigrades au-dessous de glace). L'ordre de marche était en une seule ligne, chaque traîneau suivant la trace de celui qui le précédait. Toutes les demi-heures, on relevait les hommes qui tiraient, et l'on changeait le chef de file qui servait de guide, parce que ses yeux étaient promptement fatigués par l'éclat de la surface glacée de la mer. Deux officiers, marchant en avant à un demi-mille de distance (un kilomètre), reconnaissaient et indiquaient la direction à suivre. Quelques jours étaient à peine écoulés, et chacun était pleinement convaincu que la nature n'a pas réservé de place pour l'homme dans les régions polaires. — « La scène qui » nous entourait, » écrit l'un des voyageurs, « était empreinte » d'un caractère singulier de solitude et de tristesse. De tous » côtés se développait jusqu'à l'horizon un désert de neige, où » pas un point saillant n'arrêtait le regard. La présence de » l'homme dans des lieux aussi désolés semblait être à la fois » une discordance et une intrusion. » — Le goûter consistait habituellement en biscuit et en porc salé, auquel on ajoutait une demi-ration de grog. On fumait des pipes après chaque repas; nos marins se montraient généralement satisfaits et pleins de bonne volonté. De temps en temps on se servait des tapis des tentes en guise de voiles pour aider à la marche des traîneaux. Grâce à l'emploi de ce procédé, on réussit à diminuer considérablement le tirage, et parfois deux hommes seulement suffirent à chaque véhicule. Quand la brise était forte, on voyait les traî-

neaux fuir devant le vent sous leurs voiles déployées, dont la bigarrure rappelait l'aspect d'une flotte de jonques chinoises.

Après les cécités causées par les tourbillons de neige et les blessures produites par la gelée, l'un des plus grands maux qu'avaient eu à souffrir les voyageurs était le rétrécissement de leurs bottes de grosse toile. Les sacs de campement eux-mêmes ne garantissaient pas toujours du froid, et alors il était impossible de dormir. Cet effet se produisait ordinairement quand le vent, soufflant du Nord, faisait tomber le thermomètre à 27° (15° centigrades) au-dessous de glace. Le 22 avril, la température descendit à 47° (26° centigrades) au-dessous de glace. Cette fois, il fallut cesser toute espèce de travail. Les hommes demeurèrent dans leurs sacs, et plusieurs d'entre eux eurent quelque partie du corps gelée. Le froid était horrible ; la toile des tentes n'était pas assez épaisse pour préserver du vent, et les piquets étaient sans cesse ébranlés par la tempête. Songer à dormir, en de pareilles crises, était impossible, et la soupe chaude était le cordial qui procurait le plus de soulagement. « Qu'on ne suppose pas » d'ailleurs, » écrit l'un des officiers, « que nos souffrances et nos » privations ne fussent pas compensées par des jouissances très » vives dont ne sauraient avoir aucune idée les personnes ha- » bituées à posséder le luxe d'un lit, ou même celles qui sont » réduites à coucher sur la dure dans des climats moins ri- » goureux. Ni le soldat lorsque, épuisé par une longue marche, » il s'enveloppe dans son manteau et s'étend auprès du feu du » bivouac ; ni le cavalier des Pampas de l'Amérique du Sud » quand, succombant à la fatigue d'une course ininterrompue » de trente heures, il passe la bride de son cheval autour de son » bras, et se laisse glisser de sa selle pour dormir d'un sommeil » réparateur ; ni le laboureur rentrant dans sa chaumière pour » y goûter le repos qui suit les pénibles travaux d'une longue » journée d'été ; personne enfin, dans aucune autre partie du » globe, ne peut concevoir le soulagement délicieux et les songes » enchanteurs qu'éprouve le voyageur des régions polaires, lors- » qu'après son repas de pemmican il s'enfonce dans son sac de » fourrure pour y passer une nuit de repos. Les plus agréables » souvenirs du passé et les plus ravissantes images de l'avenir » se succèdent sous la forme de songes, et se mêlent à des ta-

» bles de festin dont la profusion n'est jamais plus complète que
» si la maigre chère de la veille s'est trouvée plus misérable en-
» core que de coutume. »

Le capitaine Ommaney rapporte que, le 23 avril, il a pris solennellement possession du pays, au nom la reine Victoria, en déployant le pavillon anglais et en le faisant saluer de trois acclamations. Comme il s'agit ici de cette heureuse terre « où la présence de l'homme paraît être à la fois une discordance et une intrusion, » nous nous permettrons de douter que l'acquisition d'un si précieux territoire vienne ajouter considérablement à la puissance et à la prospérité de la Grande-Bretagne, ainsi qu'à la dignité de sa reine. Quoi qu'il en soit, il est de notre devoir d'avouer qu'on rencontra dans ces beaux lieux quelques lièvres et quelques gratte-neige (1), et même qu'on y put observer les vestiges d'un ancien campement d'Esquimaux. — Le huitième jour de marche, la rigueur du froid et la réclusion forcée sous la tente avaient sérieusement affecté la santé des hommes du détachement. Les faux soleils se montraient fréquemment, et ils brillaient d'autant plus que la gelée était plus intense, ce qui fit dire une fois à l'un des matelots, « que quand
» ces chiens de soleils venaient à se montrer, *Jack Gelée* ne
» manquait jamais de donner double ration. » — Le thermomètre tombait parfois jusqu'à 71° (près de 40° centigrades) au-dessous de glace. Les pauvres voyageurs s'enveloppaient de leur mieux dans leurs sacs de campement, et, comme ils ne pouvaient dormir, ils commençaient à chanter après le grog du souper, et ce triste concert continuait jusqu'à ce que l'heure de la prière et du déjeuner fût venue. Le café chaud était la boisson qui les soulageait le plus, parce que c'était celle qui les réchauffait le mieux.

Vers le milieu de mai, le ciel s'éclaircit, le soleil parut, et ses rayons semblaient brûlants, tandis qu'à l'ombre la température variait entre 34° et 62° (entre 18° et 34° centigrades) au-des-

(1) Oiseau des régions polaires, de la grosseur et de la couleur de l'alouette. Il a été indiqué dans l'un de nos précédents articles sous le nom plus exact d'éperonnier ou de bruant des neiges *(plectrophanes nivalis)*. — Voir notre numéro de novembre 1851, page 158.

(Note de la Rédaction.)

sous de glace. Le nombre des cécités causées par le reflet des neiges s'accrut dans une forte proportion, et le lieutenant Osborn se trouva encore une fois aveugle pour quelque temps. Le remède qu'on employait habituellement avec succès, en pareil cas, était le vin d'opium versé goutte à goutte dans les yeux; mais la douleur qu'éprouvait le patient était atroce.

On commença à rencontrer des traces de renards et de ptarmigans (1). Le 15 mai, un lièvre se fit voir; le 19, on aperçut un renard qui n'était pas blanc, mais de couleur fauve, et c'est le seul exemple de cette exception. On observa aussi des empreintes de rennes. Le 25 mai, on vit une volée de neuf ptarmigans, laquelle donna son nom au pays, dont on prit solennellement possession. Le 28, plusieurs hommes se trouvèrent malades: ils se plaignaient de faiblesses et de douleurs dans les épaules. Quand les souffrances de tout le monde devenaient excessives, le capitaine Ommaney accordait, à titre de consolation, une ration supplémentaire de grog. On essaya de tuer le temps en composant quelques numéros d'un journal burlesque et en augmentant le nombre des pipes à fumer; mais les deux remèdes combinés furent insuffisants contre le froid, les crampes et les autres calamités arctiques. Le trente-troisième jour de marche, on fit lever un ptarmigan, mais on ne put le tuer. Les lièvres se montraient fort nombreux, sans qu'on pût réussir non plus à les atteindre et à se procurer ainsi de la viande fraîche. Par compensation, un renard, plus habile que les hommes, parvint à s'emparer d'un étui de fusil dont il fit un excellent repas. Enfin, le trente-cinquième jour écoulé depuis leur départ, nos marins, reprenant le chemin qu'ils avaient suivi jusque-là, commencèrent à s'éloigner de cette côte désolée que, selon toutes les probabilités, ils auront été les premiers et les derniers Européens condamnés à visiter.

Durant le retour, la température s'éleva graduellement. Le thermomètre fut plus d'une fois au-dessus de glace, et la chaleur de la tente devint alors « tout-à-fait insupportable, » dit le jour-

(1) Le lagopède-ptarmigan (*lagopus mutus*) est un oiseau blanc, plus petit que le coq de bruyère, qu'il rappelle par ses formes. Sa chair, très bonne à manger, a le goût de celle du lièvre. — Voir notre numéro de novembre 1851, page 167.
(Note de la Rédaction.)

nal. L'herbe et la mousse commencèrent à se montrer, et avec elles les empreintes des daims. Le quarantième jour, on tua un ptarmigan; le lendemain, on en tua deux, puis deux encore trois jours plus tard. On aperçut aussi un ours. On se trouvait alors en vue du cap Walker, où les mouettes déposent leurs œufs, en grande quantité, sur les rochers. Le 9 juin, l'été se déclara tout-à-coup, et les phoques (ou veaux-marins) et les canards sauvages vinrent s'ajouter aux ours, aux daims, aux renards, aux lièvres, aux ptarmigans et aux mouettes. — Le 12 juin, à trois heures après midi, quand chacun dormait, on fut tout-à-coup réveillé par les aboiements d'un chien qui annonçaient l'approche d'un ours dont bientôt on entendit le grognement. Tout le monde se leva à la hâte, et la confusion fut d'autant plus grande que l'on ne put d'abord retrouver les fusils. Maître Martin, cependant, s'étant avisé d'arracher un des piquets de la tente, celle-ci tomba sur la tête des dormeurs, lesquels se trouvèrent à la merci de l'animal, qui était énorme, mais dont toute l'attention fut heureusement absorbée par une couverture et par un havre-sac. Nos gens parvinrent successivement à se dégager, et l'un d'eux, Campbell, s'étant enfin saisi d'un des fusils, fit feu sur l'ours qui, blessé grièvement à l'un des pieds de devant, se détermina à faire promptement sa retraite sur trois jambes. Le capitaine Ommaney et Campbell se mirent à sa poursuite et finirent par l'atteindre derrière un monticule de glace. Ses derniers moments sont ainsi notés dans le journal : « Logé une balle dans la poitrine de Martin, que nous laissons mourir en paix. » — On revint le soir, et l'on s'empara de sa peau.

Le 14 juin, après soixante jours d'absence, le capitaine Ommaney, rejoignant les vaisseaux, « rendait grâce au Tout-Puis» sant de la divine protection qui lui avait été accordée. Il re» venait, dit-il, avec la conviction profonde qu'aucun vaisseau, » quel qu'il fût, n'avait pu naviguer le long de la plage qu'il ve» nait d'explorer, à cause des nombreux récifs qui la bordent. » —Cette assertion, à coup sûr, est parfaitement vraie; mais lorsque l'honorable capitaine ajoute qu'on ne doit pas espérer qu'un navire, s'avançant au sud-ouest du cap Walker, puisse jamais atteindre la côte du continent américain, nous nous permettrons de faire observer de nouveau, qu'en admettant même la probabilité du

fait, on n'en peut cependant déduire aucune certitude ; car les reconnaissances du capitaine Ommaney et du lieutenant Osborn ont laissé, entre cette côte et la dernière extrémité connue de la terre de Banks, un intervalle inexploré de mer ou de terre, dont la largeur se mesure par 11° de longitude ; tout en supposant que la navigation soit constamment impossible le long de la côte, il faut bien reconnaître pourtant, qu'en certaines saisons et en certaines années, une partie quelconque du large espace encore inconnu peut se trouver praticable.

Comme les journaux des autres détachements abondent en détails semblables à ceux que nous venons de rapporter, nous nous contenterons de citer les faits qui méritent notre attention exceptionnelle. Nous dirons, par exemple, qu'un des hommes du lieutenant Mecham, qui a exploré la côte voisine du cap Walker, s'étant muni d'une paire de bottes de drap garnies de laine, avec des semelles en cuir, ne souffrit pas du froid aux pieds comme ses compagnons, et put toujours se déchausser aisément, tandis que les bottes en toile étaient d'une gêne cruelle pour ceux qui les portaient. Le lieutenant Mecham recommande aussi les vêtements de peau de buffle, et il condamne, sous le double rapport de leur exiguité et de leur tissu trop mince, les tentes dont l'expédition a fait usage.

Le lieutenant Browne, avec le *traîneau de S. M. l'Entreprise*, avait été chargé de reconnaître la côte orientale de la terre nouvelle, dont le capitaine Ommaney et le lieutenant Osborn exploraient le revers occidental. Sa première trouvaille fut un pauvre petit gratte-neige que la gelée avait tué. Dès les premiers jours de marche, le lieutenant Browne eut la sagesse de faire halte et de mettre tous ses hommes à l'ouvrage pour élargir leurs bottes de toile, de telle sorte qu'elles pussent contenir le pied bien enveloppé et qu'on pût toujours les mettre ou les tirer bien aisément. Le 26 avril, il fut impossible de tenir compte de la température, parce que le mercure s'était congelé dans le thermomètre. Le chronomètre s'arrêta de son côté, sans doute aussi à cause du froid excessif. Le 13 mai, un loup s'approcha de la tente, fut blessé et parvint à s'échapper. La mention suivante se trouve inscrite sous la date du 24 mai, quand le détachement était en chemin pour revenir aux vaisseaux : « A onze heures du soir,

» aperçu quelques corps noirs se mouvant sur les glaces de la » mer à une grande distance. On les prend d'abord pour des » phoques, mais il se trouve que ce sont quelques-uns de nos » gens, commandés par M. Krabbe, de l'*Assistance*, et chargés » d'apporter des provisions à divers détachements au nombre » desquels est le nôtre. » — Quel adoucissement pour nos voyageurs, et combien nous nous associons au plaisir qu'ils ressentent en les voyant jouir inopinément du luxe d'une tasse de lait conservé, et de l'abondance d'un thé supplémentaire! — Le lieutenant Browne adopte sans réserve le système du Dr Liebig, qui recommande avant tout, aux voyageurs des régions polaires, d'entretenir la chaleur animale. Il dit qu'on peut réduire la ration de pemmican, mais qu'il faut accroître les quantités de graisse, de suif, d'alcool et de thé. Le même officier croit que le bras de mer qui sépare du Sommerset du Nord la côte qu'il a visitée, ne doit presque jamais être ouvert à la navigation. Il paraît penser aussi, comme nous, qu'au lieu d'envoyer son détachement au Sud-Est, on eût bien mieux fait de le lancer à l'Ouest du cap Walker.

Ce fut le 17 mai que le lieutenant Osborn, se séparant du capitaine Ommaney pour se diriger vers l'Ouest, s'avança parmi des monticules de glace au milieu desquels ses gens tuèrent un renard. Le 26, le traîneau ayant déployé sa voile, glissa si facilement qu'il franchissait sans difficulté les pentes de neige, et que les hommes étaient obligés de courir pour ne pas rester en arrière. Une simple corde suffisait pour le gouverner, et lorsque sa course était trop rapide on la ralentissait en y faisant asseoir l'un des voyageurs. De ce côté les bottes de toile furent trouvées très utiles au moment du dégel. On vit beaucoup de phoques, ainsi que bon nombre d'oies sauvages, de pigeons et de phalaropes (1) qui tous volaient vers le Nord. On rencontra aussi des mouettes de diverses espèces, et l'on ne cessa pas d'observer des traces d'ours. Au mois de juin la nature animale semble abonder dans toute la contrée qui avoisine le cap Walker. — M. Hamilton, qui, après cette excursion, a visité les îles Young et Low-

(1) Oiseaux de mer qui volent et nagent avec une égale vigueur ; ils appartiennent à la famille des *longirostres*, de Cuvier.

(*Note de la Rédaction.*)

ther, rapporte à peu près les mêmes détails. Il a trouvé des bourgeons de saule dans l'estomac d'un ptarmigan.

Le lieutenant Aldrich eut à explorer, indépendamment d'une partie du littoral de l'île Cornwallis, la côte occidentale de l'île Bathurst, sur laquelle il s'est avancé au Nord jusqu'au-delà du 76° de latitude. Ses gens ayant pratiqué dans la partie supérieure de leur tente des ouvertures pour la ventilation, souffrirent beaucoup moins que les autres de la condensation de l'air à l'intérieur; mais ils se plaignirent du reflet des neiges, comme d'une souffrance plus pénible que l'éclat du soleil. Dès le 26 avril, et quoiqu'ils fussent portés au Nord bien plus que les autres partis dont nous venons d'analyser le journal, ils virent deux daims; le lendemain, ils en reconnurent quatre qui paissaient, et cependant le thermomètre était à 68° (près de 38° centigrades) au-dessous de glace. Le froid était tel que, sous la tente, le grog chaud se gelait si on ne le buvait pas immédiatement. — Le 7 mai, on remarqua deux oiseaux volant vers le Nord. — Le 17, l'herbe était abondante. Quelques jours plus tard, le combustible venant à manquer, on fut obligé de rétrograder. Les hommes du détachement avaient sacrifié leur grog pour entretenir le feu, car ils avaient voulu prolonger à tout prix la recherche qui leur était confiée. Le vent et les brumes contrarièrent cette expédition pendant presque toute sa durée. Plusieurs hommes eurent un membre gelé, quelques autres furent temporairement aveugles. Le lieutenant Aldrich raconte que, pour reposer ses yeux, il était obligé de les tenir constamment fixés sur son traîneau. « Il est impossible, dit-il, d'imaginer la sensation dou-» loureuse que fait éprouver avec le temps l'absence simultanée » d'ombre et de lumière. » — Le 3 juin, les voyageurs trouvèrent avec ravissement un filet d'eau pure coulant sur la pente d'une colline. Tandis qu'ils s'empressaient de remplir leurs bidons, une volée de canards sauvages, attirés sans doute comme eux par le besoin de se désaltérer, passa sur leur tête, mais se trouva trop promptement hors de portée pour qu'on pût tirer un seul coup de fusil. La température devenant de plus en plus douce, on vit beaucoup de daims qui ne se laissèrent pas approcher. On parvint seulement à tirer un ours. — Le lieutenant Aldrich se déclare satisfait de tout ce dont il a fait usage, des

tentes, des bottes de toile, des peaux de loup, et du reste. Il nous semble particulièrement doué de l'heureuse disposition d'esprit si nécessaire pour supporter les privations et pour surmonter les difficultés d'un pareil voyage.

Passons maintenant à l'excursion du lieutenant Mac-Clintock dans l'île Melville ; c'est la plus importante après celle du capitaine Penny sur les bords du canal de la Reine. — M. Mac-Clintock, se voyant favorisé par le vent dès le jour de son départ, mit ses traîneaux sous voile, et chemina rapidement sur la glace quoique le temps fût sombre, neigeux et très froid. Le 22 avril, il trouva sur sa route un ancien campement d'Esquimaux autour duquel on pouvait observer, outre une grande quantité d'os de baleine, des empreintes nombreuses de rennes, de gloutons (1), de lemmings (2), de renards et d'ours. Le lendemain, le vent fut si froid que la gelée s'exerça sur presque tous les visages ; à peine une joue venait-elle d'être guérie, qu'il fallait porter remède à une autre. Plusieurs pieds même furent gelés. On souffrit trop pour être en état de manger. Le jour suivant, la température de la tente était si glaciale, que la vapeur des aliments qu'on cuisait, mêlée à la respiration des hommes, se condensait immédiatement en une neige très fine qui pénétrait tous les vêtements et jusqu'aux sacs de campement. Le 25 avril, le lieutenant Mac-Clintock fut frappé de l'éclat et de la beauté d'un lichen rouge qui tapissait des rochers de nature siliceuse. Le 27, on remarqua les traces de 30 ou 40 rennes qui se dirigeaient vers le Nord. Le 28, on vit des daims et des empreintes de bœufs musqués. Le 29, il fallut faire rétrograder vers les vaisseaux les hommes malades ou atteints par la gelée. « Ce fut avec un bien » vif regret, » écrit M. Mac-Clintock, « que je dis adieu à ces bra» ves gens qu'il était absolument nécessaire de renvoyer. Igno» rant le danger qu'ils couraient en négligeant leurs membres

(1) *Gulo arcticus*, quadrupède carnivore, très féroce, qui dispute sa proie au loup et même à l'ours, quoique sa taille ne dépasse guère celle du renard.

(*Note de la Rédaction.*)

(2) *Georychus lemmus*, petit animal fort doux et susceptible d'être apprivoisé. Il a les formes et les habitudes du lapin ; mais sa grosseur l'emporte peu sur celle du rat d'eau.

(*Note de la Rédaction,*)

» gelés et en méprisant la douleur qu'une marche prolongée » leur faisait éprouver, ils auraient voulu continuer le voyage. » Leur triste contenance trahissait l'amer désappointement » qu'ils ressentaient en se voyant incapables d'accomplir dans » toute sa plénitude la mission qui nous était confiée. »

Le froid était si grand que les bouteilles d'eau portées par les hommes sous leurs vêtements étaient ordinairement gelées au bout d'une heure ou deux. La graisse du porc salé était devenue cassante comme le verre, et le rhum même s'épaississait. Il fallait beaucoup de précaution lorsqu'on buvait, pour ne pas laisser la peau de ses lèvres attachée au goulot de la bouteille.

Le 30 avril, lorsqu'on se trouvait à dix milles à l'est-sud-est du cap Cockburn, on reconnut les traces d'une quarantaine d'ours, et peu de temps après avoir dressé les tentes on reçut la visite de l'un d'eux. Voici en quels termes le lieutenant Mac-Clintock raconte cet incident :

« Les fusils furent chargés, les hommes se tinrent prêts et un » silence complet régna dans notre petit camp. L'animal s'a- » vança rapidement sous le vent, en profitant de chaque renfle- » ment des glaces pour couvrir son approche. Arrivé à soixante- » dix pas de nous, il se dressa et marcha en avant sur ses pieds » de derrière, tandis que ses pattes de devant, qu'il tenait éten- » dues, lui servaient de balancier. Après avoir fait ainsi une » dizaine de pas, il s'arrêta une minute ou deux, paraissant hu- » mer l'air et considérer attentivement notre campement. Évi- » demment il hésitait, et bientôt il commença son mouvement » rétrograde en se poussant en arrière avec ses pattes de » devant, de même qu'il s'était servi de celles de derrière pour » venir à nous. Aussitôt qu'il présenta le flanc, M. Bradfort et » moi nous fîmes feu et nous le blessâmes grièvement. Il put » parcourir encore trois cents pas, et il fallut six balles pour » l'achever. C'était un mâle de grande taille, mais fort maigre. » Nous ne prîmes que la graisse, qui se réduisit à cinquante li- » vres, et quelques morceaux de choix. L'estomac contenait des » débris de phoque. »

De quelle patience et de quelle adresse doivent être doués les ours blancs, pour être capables de surprendre un animal aussi vigilant que le phoque! Et quel intervalle doit souvent sépa-

rer un repas de celui qui le suit! Jamais aucun de nos partis ne réussit à s'approcher d'un phoque à portée de fusil.

A peine arrivé à l'île Byam-Martin, le détachement trouva des traces de daims et de bœufs musqués. Le sol de la plage était un mélange de limon et de gravier. Sur quelques intervalles de terre que la neige avait cessé de couvrir, on voyait une herbe très courte, de la mousse et des saxifrages. Deux gros lièvres ayant été tués par M. Bradford, on en fit une étuvée pour le déjeuner. Le lendemain, il fallut encore renvoyer aux vaisseaux plusieurs invalides. Le dimanche 11 mai, on célébra, par une distribution extraordinaire de grog, l'heureuse arrivée du détachement dans l'île Melville; puis l'on se partagea en deux troupes. L'une, commandée par M. Bradford, suivit la côte orientale en s'élevant au Nord, tandis que la seconde, conduite par le lieutenant Mac-Clintock continua de marcher à l'Ouest. L'île Melville, ainsi que l'avait annoncé le capitaine Parry, parut abonder en animaux de toute espèce, bien plus qu'aucune autre des terres polaires situées dans la même latitude. Dès le second jour, on constata la présence des ours, des renards, des ptarmigans et des gratte-neige. Le lendemain on reconnut aussi l'empreinte des bœufs musqués. Le 14 mai, M. Mac-Clintock tua un ptarmigan et deux lièvres; oiseau et quadrupèdes étaient fort gros et de la plus belle couleur blanche. Leur chair était exquise. Le 18, un ours fut tué et sa graisse contribua à l'alimentation du foyer. L'abondance devint telle, que le même jour on avait à déjeuner un ragoût de pemmican et de ptarmigan, des beefteacks d'ours frits dans la graisse de porc, et enfin du chocolat. Les règles de la science gastronomique paraissent d'ailleurs avoir été passablement méconnues, et le lieutenant Mac-Clintock s'exprime légèrement sur l'habileté culinaire de ses compagnons. « Mes hommes, dit-il, ne savaient guère dis-
» tinguer les différents mets; leur zèle s'appliquait uniquement
» à bien remplir la marmite, et comme tous les appétits étaient
» également aiguisés, il n'y avait jamais aucune difficulté à la
» vider. »

Le 19 mai, on aperçut deux troupes de bœufs musqués (1).

(1) Le bœuf musqué *(ovibos moschatus)*, est de la grosseur du daim. Par ses for-

La plus nombreuse comptait dix têtes, mais on ne put s'en approcher sans être vu par l'un de ces animaux qui semblait se tenir en sentinelle, et qu'on parvint à tuer d'un coup de fusil à cent pas de distance. C'était un taureau, et le plus redoutable du troupeau; les autres, qui, sans doute, voyaient l'homme pour la première fois, continuèrent de paître stupidement, ce qui permit d'abattre encore une vache. Le même jour, on fit la rencontre de quatre rennes, dont trois étaient parfaitement blancs. Cette abondance si remarquable d'animaux, doit sans doute être attribuée à la position centrale de l'île Melville et peut-être aussi à sa structure géologique, qui est également favorable à la fusion hâtive des neiges ainsi qu'au prompt retour de la végétation du printemps.

Le lieutenant Mac-Clintock rapporte que les pentes de la colline sur laquelle il avait tué des lièvres, étaient déjà en partie dégagées de neige et couvertes de mousses, de saxifrages ou de touffes d'herbe; on n'était encore cependant qu'au 14 mai. Ce développement de la végétation semble prématuré, parce qu'on le compare nécessairement à l'état particulièrement désolé de la région qui s'étend au Sud. Il peut aussi provenir soit du voisinage d'une mer ouverte au Nord, soit de la condition inconnue des contrées qui doivent se trouver à l'Ouest. Nous ne devons pas désespérer de l'existence de sir John Franklin et de ses compagnons, s'ils sont retenus sur une terre pourvue seulement de la moitié des animaux qu'on rencontre dans l'île Melville.

Il nous serait impossible d'énumérer les lièvres et lesptarmigans tués par le parti du lieutenant Mac-Clintock. Tantôt ce sont des ours chassant le veau marin qu'il rencontre, tantôt ce sont des bœufs musqués qu'il poursuit. Voici, au surplus, un extrait de son journal, daté du 22 mai :

« Découvert à l'aide de la lunette, une troupe de bœufs mus-
» qués. Ils sont à plus de deux milles de nous ; mais la perspec-
» tive d'obtenir une augmentation quotidienne de la ration de
» bœuf, et surtout le désir de m'assurer les moyens de prolonger
» mon excursion, me déterminent à prendre la carabine et à

mes et par sa toison, il tient le milieu entre le bœuf et le mouton. Sa chair, très savoureuse, exhale l'odeur du musc.

(Note de la Rédaction.)

» me mettre en campagne. Le troupeau que j'avais aperçu con-
» sistait en huit animaux parvenus à leur plein développement;
» ils n'ont commencé à me voir que lorsque je suis arrivé à
» deux cents pas d'eux. D'abord ils ont pris le galop; puis, s'ar-
» rêtant brusquement, ils ont formé un demi-cercle très serré
» en baissant la tête et en présentant leurs cornes recourbées,
» qui ressemblaient à une de ces rangées de crochets qu'on voit
» dans les boutiques de nos bouchers. A cent pas j'ai fait halte,
» pendant quelque temps, pour attendre une occasion favorable;
» enfin, le plus gros taureau de la troupe, qui se trouvait à l'ex-
» trême gauche, m'ayant présenté le flanc, j'ai fait feu et il est
» tombé. Les autres, sans paraître troublés, se sont reculés un
» peu en gardant leur ordre de bataille, qu'ils ont maintenu
» jusqu'à ce que je me sois éloigné. Sans faire plus d'attention
» à leur compagnon renversé, ils se sont promptement remis à
» chercher leur pâture en grattant la neige avec leurs cornes. Si
» je l'avais voulu, j'aurais pu tuer les deux tiers des bœufs mus-
» qués que j'ai rencontrés sur ma route. »

Le lendemain on vint dépecer le bœuf mort. Le reste du troupeau, qui paissait encore non loin de là, ne sembla pas plus surpris que si c'eût été un de nos troupeaux de vaches.

Le 24 mai, M. Mac-Clintock fit lever onze lièvres à la fois, au pied d'une colline qui était couverte d'herbe, non pas disséminée en touffes, ainsi qu'on l'avait observé jusque-là, mais qui offrait un tapis uniforme comme les pâturages de nos climats. Les jours suivants, parurent des troupes de vingt et trente lièvres qui venaient vivre sur les pentes garnies de végétation. L'abondance de viande fraîche, et surtout l'augmentation de la ration journalière de bœuf, contribuèrent beaucoup à fortifier les hommes du détachement et à leur rendre l'apparence de la santé.

Le 28 mai, on aperçut la terre de Banks: elle paraissait très élevée et l'on y remarquait des rochers escarpés qu'entrecoupaient de profonds ravins. Le même jour, atteignant l'extrémité occidentale de l'île Melville, on trouva pour la première fois que la côte se repliait dans la direction du Nord-Est jusqu'à une montagne formant un cap d'un aspect majestueux. Au-delà de ce promontoire, le lieutenant Mac-Clintock distingua, dans un lointain considérable, une côte d'une grande hauteur; et d'après

tout ce qu'il observa du point extrême auquel il était parvenu, cet officier fut induit à présumer que le bras de mer compris entre les deux terres qu'il avait en vue, se prolongeait beaucoup à l'Ouest.

La découverte d'un littoral qui se développait au-delà du cap Beechey, sur une longueur visible d'au moins soixante-quinze milles (140 kilomètres), fit évanouir tout-à-coup l'espoir de retrouver les malheureux qu'on cherchait. Cet espoir plein d'ardeur avait soutenu M. Mac-Clintock et ses compagnons. Une seule chance leur restait; c'était le cas où sir John Franklin, après avoir pris son hivernage plus avant vers le Nord-Ouest, dans quelque havre assez rapproché de la côte septentrionale de l'île Melville, aurait envoyé l'un de ses partis visiter Bushnan-Cove, ce lieu de campement si vanté par le capitaine Parry pour l'abondance du gibier. Dans la supposition d'un retour tenté vers la terre de Banks ou vers le continent, Bushnan-Cove aurait encore été un point intermédiaire. Le lieutenant Mac-Clintock se détermina donc à pousser jusque-là son exploration et à revenir ensuite directement à Winter-Harbour, en traversant l'île Melville dans sa largeur. Il avait la quantité de provision exactement nécessaire pour tenter cette excursion. Toutefois, huit journées et demie de marche forcée sur la côte, depuis la Pointe Hearne jusqu'au golfe Liddon, avaient sévèrement éprouvé la force morale et physique de tous les hommes du détachement; mais ces braves marins, comprenant l'importance de la nouvelle tâche qui leur était imposée, ne voulurent pas avoir un jour de repos jusqu'à ce qu'elle fût accomplie.

Le premier juin, on atteignit donc Bushnan-Cove. C'était bien le ravin profond et sombre, aux flancs escarpés, qu'avait décrit le capitaine Parry; mais écoutons le récit du lieutenant Mac-Clintock:

« Laissant deux de mes hommes occupés à préparer le souper, » qu'ils faisaient cuire à l'aide de branches de saule desséchées, » qu'on trouvait en grande quantité sur le sol, j'ai pris avec moi » le traîneau et le reste de la troupe consistant en quatre hom- » mes, et je me suis mis à la recherche du lieu où sir Edward » Parry avait campé le 11 juin 1820. Nous avons gagné le ravin, » nous y sommes descendus, et nous avons aisément découvert » le campement, bien que le poteau destiné à en signaler l'em-

» placement fût tombé. Les indications parfaitement exactes de » la relation du capitaine Parry, nous ont épargné la peine de » chercher bien long-temps le cylindre de fer-blanc et les muni- » tions. Les interstices que laissaient entre elles les pierres » amoncelées sur ce dépôt, avaient été remplis par la neige. Le » cylindre, mangé par la rouille, était plein de glace, et la pou- » dre était détruite. — Observant combien il était difficile, dans » toutes les directions, de sortir du ravin avec un véhicule quel- » conque, j'ai supposé que ceux qui nous ont devancés avaient » dû choisir le chemin le plus direct, et j'ai envoyé mes hommes » sur le bord septentrional pour y chercher les roues qui » avaient été laissées sur le point même où le chariot de l'expédi- » tion s'était brisé : ils les ont, en effet, très promptement trouvées. » Nous avons élevé un cairn sur les restes du mur construit ja- » dis pour protéger la tente, et j'y ai placé une note écrite, ren- » fermée dans une double boîte de fer-blanc. Après avoir re- » cueilli quelques reliques de mes prédécesseurs, nous sommes » revenus à notre campement avec les débris du chariot. Un bon » feu de branches de saule allumé sous notre marmite, dans la- » quelle avait été placé le cylindre de Parry, fit bientôt fondre » la glace qui le remplissait. J'en ai tiré, avec toute la précaution » possible, le papier qu'il renfermait, mais je n'en ai pu lire que » la date, et j'aurais certainement rendu ce document à son asile » solitaire, s'il ne se fût pas trouvé dans un état de détérioration » aussi complète. — Nous avons aussi rapporté quelques bouteilles » ou cantines de fer-blanc ; elles étaient encore brillantes à l'ex- » térieur ; mais la rouille avait percé de petits trous dans le mé- » tal et la neige avait pénétré intérieurement. Quant aux muni- » tions, elles consistaient en cartouches de fusil ou de pistolet, » serrées dans une boîte de fer-blanc qui est tombée en mor- » ceaux quand nous avons voulu la soulever ; l'humidité l'avait » aussi envahie et la poudre était réduite en une pâte de cou- » leur noire. — Le capitaine Parry, dans sa relation, mentionne un » repas somptueux de ptarmigans que fit sa troupe en cet endroit. » Des os jonchent, en effet, le sol autour du campement et j'ai » admiré leur conservation : à voir leur blancheur et la netteté » de leurs fractures, on croirait qu'ils proviennent d'oiseaux tués » tout récemment.

» Trouvé de l'eau à la tête du ravin, mais trop salée pour être » bue. Peu de végétation.—Le saule est la plante qu'on rencon- » tre le plus souvent, et il n'offre encore aucun des signes pré- » curseurs du printemps. Trouvé l'arbuste nommé *tetragona* » *andromeda*, le même, je crois, dont se servit M. Rae pour ali- » menter son foyer durant son hivernage à la baie Repulse. Nous » ne l'avions pas encore observé ailleurs depuis que nous avons » passé le détroit de Lancastre. Vu quelques ptarmigans et ra- » massé un lemming mort. Aucune autre trace d'animaux ex- » cepté des empreintes de renards. »

Les débris du chariot, rapportés à la tente, fournirent du feu pour quatre jours. On trouva aussi, dans l'un des vases de fer-blanc recueillis à Bushnan-Cove, un mélange de graisse et d'huile de lin, qui fut d'autant plus utile, que depuis plusieurs jours on avait brûlé tout ce qu'on avait emporté d'huile ou de suif, et qu'il ne restait plus que la lampe à esprit-de-vin pour cuire les aliments.

Le 2 juin, la petite troupe commença à rétrograder : elle traversa le golfe Liddon et visita en passant l'île Hooper, où elle entendit des renards qui cherchaient à surprendre l'oie sauvage en imitant son cri. Ce jour-là, on vit plusieurs daims et l'on en tua un fort jeune, presque blanc, dont les cornes avaient à peine deux pouces de long. Il se reposait tranquillement lorsqu'il fut atteint par la balle, et ses compagnons ne semblèrent aucunement comprendre le danger qui les menaçait. Ils ne s'éloignèrent qu'après avoir couru long-temps autour des hommes occupés à dépouiller et à dépecer l'animal abattu. Le 7 juin, jour de l'arrivée à Winter-Harbour, on tua deux bœufs musqués, et le lendemain un troisième encore.

La plage qui entoure la petite baie de Winter-Harbour est extrêmement basse : elle se confondait avec la surface gelée de la mer, car la neige recouvrait l'une et l'autre d'une couche uniforme et l'on ne pouvait les distinguer. Les marins du lieutenant Mac-Clintock, très surpris lorsqu'il leur annonça qu'ils étaient à Winter-Harbour (le Havre de l'hiver), observèrent sèchement qu'un pareil nom était parfaitement mérité. Une inscription gravée par les soins du capitaine Parry, sur un rocher dont la forme est singulière, rappelait l'hivernage de l'*Hécla* et du *Griper* en 1819 et 1820.

Les représentants de la Faune arctique étaient d'ailleurs nombreux et variés. On voyait des bœufs musqués, des daims, des canards sauvages, des pluviers, ptarmignans et des chevaliers (1). Lorsque les hommes du détachement vinrent examiner le rocher où se trouve l'inscription, un lièvre, qui avait établi son gîte sous la pierre, accourut au-devant d'eux, s'assit tranquillement à vingt pas pour les regarder à son aise et rentra ensuite dans son trou. Durant la journée qui suivit, il s'établit des rapports d'amitié entre les marins et ce petit animal, qui trottait familièrement autour de la tente et qui se laissait presque toucher. Quelques-uns de nos gens auraient désiré l'emporter aux vaisseaux, « comme un échantillon de Winter-Harbour, » disaient-ils; mais le lieutenant Mac-Clintock s'y opposa, ne voulant pas qu'une confiance touchante fût payée par une aussi noire trahison. « Je n'ai jamais vu, » dit-il, « aucun animal » dans l'état de nature qui fût si complètement exempt de la » crainte de l'homme; et je trouve dans cette circonstance la » preuve trop évidente que nos malheureux compatriotes n'ont » pas visité le lieu où nous sommes. » — Il y aurait là pour le naturaliste un sujet fécond d'expériences. Les lièvres et les bœufs musqués qui n'avaient jamais rencontré l'homme, ne semblaient pas effrayés à sa vue. Les ours, au contraire, ainsi qu'on a pu le remarquer, redoutaient l'homme et n'osaient l'attaquer qu'autant qu'ils étaient pressés par la faim. Peut-être trouverait-on que cette crainte des bêtes féroces est l'un des instincts particuliers de leur race.

On recueillit à Winter-Harbour assez de branches de saule pour entretenir le feu pendant trois jours. A Fife-Harbour, on retrouva parfaitement intacte, dans la bouteille qui la renfermait, la note écrite qu'y avaient laissée l'*Hécla* et le *Griper* en 1819. A l'île Bounty, on observa, outre les oiseaux que nous avons déjà cités, des mouettes argentées, des pluviers et des oies sauvages. L'herbe était abondante et partout on rencon-

(1) Le chevalier *(totanus hypolencos)* est un oiseau aquatique moins gros que la mouette. On le rencontre toujours sur les bords de la mer ou des marais salins, et on le reconnait à la note aiguë qu'il fait entendre lorsqu'il est surpris. C'est ce qui l'a fait nommer en Angleterre, *sand-piper* ou *flûteur des sables.*

(Note de la Rédaction.)

trait de l'oseille dont la vertu anti-scorbutique était inappréciable. Le même détachement aperçut des phoques énormes et singulièrement bigarrés; il ramassa de nombreux coquillages dont la présence est difficile à expliquer dans des mers qui ne sont exemptes de glace que durant quelques semaines chaque année. Enfin il reconnut les vestiges de plusieurs habitations d'Esquimaux. — Le 11 juin, sa marche fut arrêtée par des torrents qui remplissaient les ravins, produisaient de tous côtés des fondrières ou des bancs de vase, et compromettaient la solidité des couches de glace dont l'épaisseur n'était pas considérable. La surface gelée de la mer entre l'île Melville et l'île Byam-Martin, qu'on passa le 16 juin, était recouverte d'humidité. Les neiges auxquelles cette humidité adhérait étaient devenues si molles, que les hommes et les traîneaux ne pouvaient plus avancer qu'avec une extrême difficulté. Le 18 juin, on employa plus de neuf heures à parcourir quatre milles. Heureusement on retrouva la neige dure sur le sol de l'île de Bathurst, et le 4 juillet, après avoir rallié le détachement de M. Bradford, le lieutenant Mac-Clintock rejoignit les vaisseaux avec tout son monde, sans avoir éprouvé aucun accident fâcheux.

Nous lisons dans le journal de M. Shellabear, qui ramenait à l'hivernage les invalides renvoyés par le lieutenant Mac-Clintock, quelques détails sur la manière dont les ours blancs chassent le phoque; les voici :

« Quatre heures après-midi : — Observé deux ours dans la » direction que nous avons à suivre; fait abaisser les voiles et » cacher les hommes derrière les traîneaux.

» Les ours se sont avancés lentement jusqu'à une centaine de » pas de nous, en flairant la glace de tous côtés. A la fin, le » plus gros ayant senti un phoque, du moins nous l'avons sup- » posé, s'est mis à percer un trou dans la glace. Pour y parve- » nir, il se dressait sur ses jambes de derrière et se laissait » retomber de tout le poids de son corps sur ses pattes de de- » vant en même temps qu'avec ses griffes il écartait la neige. » A l'aide de cette manœuvre long-temps répétée, il réussit à » pratiquer le trou, dans lequel il enfonça sa tête jusqu'aux épau- » les. Il se tint immobile dans cette posture, tandis que son » compagnon observait attentivement nos traîneaux.

» Cependant le froid nous gagnait et nous étions fatigués » d'attendre. N'espérant pas que les ours voulussent venir à » nous, nous résolûmes d'aller à eux. Je me glissai donc der- » rière les monticules de glace, suivi d'un de nos gens, tandis » que M. Pearse tenait son fusil en réserve. Arrivé à cinquante » pas, je tirai sur le plus gros des deux ours, qui paraissait se » disposer à m'assaillir; mais je le manquai ou je ne le blessai » que légèrement, puisqu'il s'élança vers moi. Je commençais » à battre en retraite vers le traîneau, en gardant mon second » coup, quand le matelot qui me suivait fit feu à son tour et » atteignit l'autre animal. Les hommes cachés derrière les traî- » neaux se levèrent alors tout-à-coup: à cet aspect, les deux » ours tournèrent le dos et s'enfuirent; je les poursuivis avec » M. Pearse, mais ils furent bientôt hors de vue. »

M. Bradford, chirurgien de l'un des vaisseaux, avait été chargé d'explorer la côte occidentale de l'île Melville; il reconnut celle-ci jusqu'à une latitude de 76° 15'. Quoique son voyage soit intéressant, nous n'y remarquons aucun fait nouveau, si ce n'est que les animaux étaient rares sur le littoral parcouru par lui, et qu'il a rencontré des bœufs musqués mourant de faim. — Un dessinateur fort habile, M. May, qui acccompagnait le docteur Bradford, a rapporté d'excellentes vues de l'île Cornwallis et du cap Cockburn. Nous croyons que le talent de M. May eût été plus heureusement employé dans les régions extrêmes visitées par le lieutenant Mac-Clintock et surtout par le capitaine Penny.

Une petite troupe, commandée par M. Allen, devait explorer les îles Garrett, Lowther et Davy: il lui fut impossible d'atteindre la dernière, et son excursion n'offre d'ailleurs aucun incident remarquable. Il en est de même des missions accomplies par les petits partis chargés d'aller au-devant des détachements lancés à de longues distances, de leur apporter des vivres, d'examiner l'état des dépôts d'approvisionnements et de fixer les points de direction. — Un rapport du lieutenant Cator, qui rend compte de la position critique dans laquelle s'est trouvé le bateau à vapeur l'*Intrépide*, le 27 août 1851, mérite un intérêt exceptionnel, parce qu'il fait parfaitement comprendre les périls attachés à la navigation dans les mers polaires.

Passons maintenant aux opérations du capitaine Penny, qui s'était chargé de visiter les deux rives du canal Wellington. — Cet officier guidait en personne le détachement qui parcourait la côte occidentale, tandis que son second, le capitaine Stewart, de *la Sophie*, suivait l'autre bord. L'organisation de ces deux divisions était la même que celle des détachements du capitaine Austin, si ce n'est que plusieurs traîneaux étaient tirés par des chiens. Les incidents du voyage furent semblables à ceux que nous avons déjà rapportés et nous ne ferions que nous répéter en les reproduisant. — Les chiens, très utiles comme bêtes de trait pendant le jour, devenaient fort gênants durant la nuit, à cause de leurs bruyants aboiements. Il fallait aussi les surveiller pour qu'ils ne commissent pas de déprédations parmi les vivres. Comme aucune course préparatoire n'avait eu lieu du côté du capitaine Penny, l'expérience manquait à tout son monde; et après s'être mis en route une première fois, il fut obligé de rétrograder vers ses vaisseaux, afin de réparer ce qu'il y avait de défectueux dans l'appareil culinaire, dans le couchage et dans les vêtements. On perdit ainsi quelques jours. Sur les deux rives du détroit, on rencontra des ours, des lièvres et des ptarmigans, mais en très petit nombre. Le 30 mai, le capitaine Stewart, arrivant à la hauteur du chenal du Nord qui, placé entre la terre ferme et l'île Baillie-Hamilton, fait communiquer le canal Wellington avec le canal de la Reine, se vit avec un étonnement inexprimable sur le bord d'une mer complètement découverte et sans glace; mais son désappointement fut bientôt égal à sa surprise, car il n'avait pas de bateau qui pût lui permettre de pousser plus loin sa course. De tous côtés, des oiseaux volaient en troupe dans le ciel, des canards et des phoques se jouaient sur les eaux, tandis que sur les bords de la glace du détroit, on voyait des ours blancs guettant leur proie. En un mot, c'était le complet et frappant contraste d'une mer animée par des milliers de créatures vivantes, avec le désert de neige que l'on venait de traverser. — On tua un nombre infini d'oiseaux dont on fit un festin, et un veau marin dont la graisse vint alimenter le foyer. Vers la nuit, un ours s'étant avancé du côté de la glace, nos gens coururent à sa rencontre, comptant, disaient-ils, sur une excellente comédie. La comédie se joua, en effet, mais ce furent eux qui en

firent les frais, car ils tombèrent dans des crevasses qu'ils n'avaient pas aperçues, mouillèrent leurs fusils et se trouvèrent désarmés devant l'ennemi. Ils finirent cependant par être en état de tirer quelques coups sur les ours, mais sans pouvoir les atteindre. Dans le même lieu on vit aussi des volées de bécassines et l'on observa auprès des ruines d'un campement d'Esquimaux, des os de baleine fort anciens qui avaient été profondément enfoncés dans le sol. Quand on revint aux vaisseaux, le 1er juillet, le détroit de Barrow se trouvait entièrement délivré des glaces qui l'avaient couvert.

Le capitaine Stewart termine son rapport par les lignes suivantes, qui nous paraissent exprimer une opinion pleine de sens :

« Il n'est nullement impossible sans doute, que sir John Frank-
» lin ait remonté la canal Wellington. Si moi-même j'avais à
» découvrir un passage au Nord-Ouest, c'est dans ce détroit que
» je le chercherais. Mais un argument bien fort s'élève contre la
» probabilité du fait que je viens de supposer, c'est que les côtes
» qui bordent le canal et les îles qui le remplissent, ont été ex-
» plorées avec le plus grand soin et qu'elles n'ont cependant ré-
» vélé aucune trace du passage de l'expédition dont nous igno-
» rons le sort. D'un autre côté, cependant, quand on vient à
» tenir compte de l'époque tardive de la rupture des glaces dans
» le canal Wellington, de la date bien antérieure à laquelle on a
» trouvé la mer libre au Nord-Ouest dans le canal de la Reine,
» et enfin de l'hivernage pris par le capitaine Franklin sur l'île
» Beechey, à l'entrée même du détroit, on se trouve ramené à
» une incertitude complète. »

Le docteur Sutherland, racontant la même exploration, se plaint vivement de l'excessive transpiration à laquelle étaient condamnés les voyageurs, et de la soif cruelle qui s'ensuivait. Cette plainte d'ailleurs est générale. Le docteur observe aussi que la fumée de l'appareil culinaire dont on était obligé de se servir dans les tentes, donnait promptement une couleur très brune à tous les visages, et il se demande si l'on ne doit pas trouver dans cette circonstance accidentelle la cause du teint brun des Esquimaux qui embarrasse si fort les savants. — Le docteur préfère les diverses chaussures d'étoffes de laine aux bottes en toile. Quant aux chaussures en cuir, elles déterminent invaria-

blement, selon lui, l'atteinte de la gelée. Il rapporte encore qu'un homme eut le nez gelé parce qu'il s'était opiniâtré à ne pas garder son visage couvert, durant la nuit, par le sac de campement. Enfin un petit crustacé, qu'on ramassa sur la glace, a profondément embarrassé notre docteur, dont la science est encore à chercher comment un individu de cette famille peut être arrivé en pareil lieu.

Si un parfait sommeil et un excellent appétit sont les marques d'une bonne santé, le genre de vie que menaient nos marins leur était complètement salutaire, écrit plus loin le docteur Sutherland; et cependant ils avaient à tirer de pesants traîneaux pendant des journées entières. — Aussitôt que le temps devint plus doux et que la soif insatiable qu'on avait d'abord éprouvée vint à diminuer, lorsqu'il fut enfin possible aux voyageurs de se procurer la jouissance des ablutions de neige et de savon, ils ressentirent immédiatement un bien-être qui leur fit oublier les fatigues de leurs pérégrinations polaires. — Les animaux que l'on rencontrait sur la côte orientale du canal Wellington étaient les mêmes qu'à l'île Melville, mais en plus petit nombre. Un jour, trois ours, s'élançant avec fureur vers les traîneaux, vinrent montrer leurs dents aux hommes qui les tiraient, et ceux-ci, se trouvant sans armes, furent passablement effrayés. Au même moment on observa un renard qui semblait attendre l'évènement. Le docteur Sutherland se demande si, dans les régions polaires, le renard ne jouerait pas auprès des ours le rôle de pourvoyeur qu'on attribue en Afrique au chacal à l'égard des lions.

Quant à M. Goodsir, chirurgien aussi, à qui est échue, pour sa part d'exploration, la côte ouest du canal Wellington, c'est le plus joyeux des voyageurs. L'intérêt qui l'avait conduit dans ces lieux était d'ailleurs aussi profond que respectable : l'un de ses frères fait partie de l'expédition de 1845. Quoi qu'il en soit, tout lui paraît d'abord couleur de rose, et non pas blanc de neige. Il est enchanté des hommes qu'il commande. — L'exercice de la marche lui fait découvrir dans le porc salé, une saveur qu'il avait jusqu'alors ignorée. — Le cap Hotham, se détachant en traits hardis sur le ciel bleu, lui paraît offrir un très beau paysage (notons en passant que le rapport de M. Goodsir est le seul où l'adjectif *beau* ait pu trouver place). — La neige, le soir, lui

offre une couche d'une douceur engageante, et il s'endort délicieusement, charmé par les sons de la flûte ou de l'accordéon. En vérité, c'est un inappréciable compagnon de voyage que M. Goodsir ! Ses joies, malheureusement, ne sont pas durables. D'abord vient la soif, puis la fatigue, puis l'aveuglement causé par la neige, puis les crampes, puis les atteintes de la gelée. La flûte et l'accordéon ont perdu leur charme, et les rigueurs de l'hiver polaire s'exercent avec toute leur puissance.

Le 15 mai, un monticule de glace a rempli l'office de bureau de poste ; il portait, à son point culminant, une lettre laissée pour M. Goodsir par le capitaine Penny. — Le 18 mai, on tua un ours : il avait, dans son estomac, les débris d'un phoque récemment dévoré, et sa graisse fut d'un grand secours pour l'entretien du foyer. Son cadavre, abandonné sur la neige, attira des nuées de corbeaux. Le lendemain, on se trouvait sur des glaces crevassées, et M. Goodsir cheminait de son mieux, sautant de place en place pour éviter les trous et les flaques d'eau, quand tout-à-coup un cri terrible retentit à son oreille, et à deux pas devant lui, sortant d'une des crevasses, se dresse une grosse tête hideuse avec des yeux flamboyants entre deux énormes défenses. Le pauvre morse (1), car c'en était un, parut d'ailleurs presque aussi vivement impressionné que le docteur, et il s'empressa de rentrer dans son trou, en exécutant un plongeon magnifique. Au même moment, trois gros phoques et un autre morse se montrèrent de divers côtés, sortant d'autant de trous voisins. Ici s'arrête brusquement le journal de M. Goodsir, que nous quittons pour passer à un texte plus sérieux, c'est-à-dire aux dépositions entendues par la commission d'enquête (2).

(1) Quoique différent du phoque dans les détails de sa structure, le morse appartient à la même famille. Sa tête est d'une laideur repoussante, et ses défenses mesurent quelquefois jusqu'à deux pieds de longueur.

(*Note de la Rédaction.*)

(2) Nous avons à regretter que le capitaine Penny n'ait pas écrit le journal de sa double excursion, qui a été la plus intéressante entre toutes. Cet officier, monté sur un traineau à chiens, avait devancé M. Goodsir, et le 13 mai il avait atteint la pointe Décision. Observant du haut du Cap que la côte se prolongeait à l'Ouest, tandis que vers le Nord-Ouest on voyait s'élever, au-delà de la mer, un autre rivage, il laissa, comme nous l'avons vu, sur une motte de glace, l'ordre adressé à M. Goodsir de continuer à suivre la côte ; puis, de sa personne, il s'avança sur

La question la plus délicate à examiner était la possibilité de naviguer dans le canal Wellington. Interrogé à cet égard, le capitaine Penny et le Dr Sutherland ont déclaré que, pendant l'été de 1850, il se trouvait, dans le détroit, une largeur de quinze milles de vieille glace qui n'avait pas fondu durant l'été précédent. Le capitaine Penny croit que le canal Wellington ne doit être ouvert qu'une fois en deux ans ; mais comme dès le 15 juillet les glaces se trouvaient amenées au même degré de diminution qu'on avait observé à la date tardive du 8 septembre 1850, il pense que le détroit a pu se trouver complètement libre avant la fin de ce même été de 1851. Pour effectuer l'ouverture des glaces du détroit, dit-il, quarante-huit heures d'un vent favorable peuvent suffire.

En ce qui touche la lettre par laquelle il a déclaré au capitaine Austin que le canal Wellington était complètement exploré et qu'on ne pouvait rien faire de plus, le capitaine Penny dit que ces mots s'appliquaient exclusivement à la partie du détroit ainsi dénommée. Mais la commission d'enquête n'a pas admis l'explication ; elle a pensé, au contraire, que le capitaine Austin devait nécessairement interpréter, dans un sens tout différent, ce que lui écrivait le capitaine Penny, puisque celui-ci avait annoncé en même temps qu'à raison d'un courant de six nœuds (plus de onze kilomètres à l'heure) qui existait dans les passes du canal, il serait dangereux pour un vaisseau d'y naviguer avant l'écoulement des glaces, écoulement qu'il jugeait impraticable pendant l'année actuelle. La Commission a cru qu'après avoir reçu un rapport conçu en de pareils termes, le capitaine

la mer gelée vers les hauteurs qu'il avait aperçues. C'était l'extrémité de l'île Baillie-Hamilton, et en contournant ensuite à l'Est cette terre nouvelle, il parvint jusqu'à la pointe Surprise, d'où il découvrit, avec un étonnement semblable à celui qu'éprouvait de son côté le capitaine Stewart, une mer sans glace au Nord-Ouest. Sans hésiter un moment, le capitaine Penny revint à ses vaisseaux, fit charger un canot sur un traîneau construit à cet effet, et se remit en route. Le 17 juin, arrivé à la limite des glaces, il lança son canot à la mer et reconnut les bords du canal de la Reine jusqu'aux deux caps opposés auxquels il donna les noms de sir John et de lady Franklin. Le 20 juillet, l'épuisement des vivres ne permettait plus d'avancer plus loin. Forcé de rétrograder, le capitaine Penny ramena son canot au lieu de son embarquement, l'abandonna sur la plage et, à l'aide du traîneau qui l'attendait, il rejoignit ses navires dans la nuit du 25 au 26 juillet.

(Note de la Rédaction.)

Austin ne devait pas ordonner une reconnaissance nouvelle dans la région déjà explorée.

Le capitaine Penny assure qu'il a demandé un bateau à vapeur au capitaine Austin, et qu'avec ce bâtiment il aurait attendu pendant un mois l'ouverture des glaces; mais sa demande, dit-il, a été rejetée. Il comptait avoir cinq cents milles à franchir avant de trouver des traces de l'expédition perdue. Ses dernières paroles au capitaine Austin auraient été celles-ci: « Avancez dans le canal Wellington, et vous ferez ce qu'il y a de » mieux pour le succès de notre mission. » De son côté, le capitaine Penny ajoute encore qu'on avait vu dans le canal de la Reine, des bois et d'autres matières d'origine étrangère; on aurait aussi compté sur ses bords trente-quatre ours blancs, quatorze daims, bon nombre de phoques, quelques morses et une énorme quantité d'oiseaux, surtout dans l'île Baillie-Hamilton.

Selon le capitaine Stewart, les productions naturelles du pays ne suffiraient pas pour assurer la subsistance d'une troupe qui serait dépourvue de toute autre ressource, mais elles fourniraient un supplément fort utile. Il pense qu'en 1851 la glace se serait ouverte, et qu'on aurait trouvé le temps de s'avancer au-delà des passes. Il croit aussi que sir John Franklin est entré dans le canal de la Reine, et qu'il n'a pas été au Sud-Ouest. Il a entendu le capitaine Penny demander au capitaine Austin un bateau à vapeur pour remonter le canal.

Le Dr Sutherland a déclaré qu'en profitant du moment de l'ouverture des glaces, on aurait pu, en 1851, remonter le canal Wellington à l'aide de la vapeur. A la vérité, il ne dit pas qu'avant son départ il ait observé aucune ouverture capable de livrer passage à un bâtiment; mais il paraît croire que, d'un moment à l'autre, une suffisante issue pouvait se produire. Le Dr Sutherland présume que sir John Franklin a dû prendre sa route dans le canal Wellington. Il est bien vrai que la glace se brise deux mois plus tôt au sud-ouest du cap Walker; mais, de ce côté, il se forme des courants chargés de gros glaçons qui s'opposent au progrès des navires, tandis que dans le canal Wellington on trouve seulement de larges champs de glace, qui, détachés de la terre, permettent à un navire dont la marche est rapide, de se glisser le long de la côte orientale.

Sir John Ross ne croit pas que le capitaine Penny ait pressé le capitaine Austin de tenter une nouvelle exploration dans la partie supérieure du canal Wellington, car il était évident qu'un bateau à vapeur, pas plus qu'aucun autre bâtiment, ne pouvait franchir le chenal. Sir John Ross ne présume pas non plus qu'aucun de ceux qui ont fait partie de l'expédition du capitaine Franklin puisse survivre encore. Il est convaincu qu'en admettant même l'abondance des vivres, tout homme né en Angleterre est incapable de supporter six hivers consécutifs du pôle.

Le D[r] William Scoresby soutient, au contraire, qu'on ne saurait mettre en question l'existence d'une partie au moins des équipages de sir John Franklin. Quant au naufrage des vaisseaux, il n'aurait pu résulter, selon lui, que d'une cause bien peu probable, en ce qui touche l'expédition du capitaine Franklin, c'est-à-dire d'une pression et d'une dérive de la glace semblables à celles qu'éprouvèrent le capitaine James Ross et le capitaine de Haven. Le D[r] Scoresby croit que toutes les probabilités annoncent que l'expédition Franklin doit s'être avancée au Nord-Ouest par le canal Wellington, et que, cernée par les glaces dans une région très lointaine, elle n'a pu se dégager.

Le capitaine Austin déclare qu'après avoir examiné la question avec toute l'attention dont il se sent capable, il ne croit pas que sir John Franklin ni les hommes qui l'ont suivi puissent être encore vivants. Il n'a pas cru qu'une exploration nouvelle de la partie supérieure du canal de Wellington pût produire aucun résultat. Il ne pense pas qu'avec vingt mois de provisions, qui lui restaient après son hivernage, sir John ait pu se décider à remonter le canal. Que s'il l'avait fait, il aurait laissé sur quelques points des côtes du canal de la Reine, les marques accoutumées d'une prise de possession. L'opinion générale, ajoute le capitaine Austin, attribuait, au contraire, à sir John Franklin, le choix de la direction du Sud-Ouest; c'est pourquoi sir John Ross, le capitaine Ommaney, le capitaine de Haven et le capitaine Penny ont tous négligé d'abord le canal Wellington pour se diriger vers le cap Walker. Au moment où l'on a quitté l'Angleterre, lady Franklin témoigna au capitaine Austin l'ardent désir de voir les recherches particulièrement dirigées au sud-ouest du cap Walker; mais elle ne dit pas un mot du canal

Wellington. Le capitaine Austin ne pense pas d'ailleurs que sir John Franklin ait prolongé sa navigation au-delà de l'île Beechey. Il croit que l'expédition a dû se trouver prise par les glaces, soit en quittant l'hivernage, soit tandis qu'elle effectuait son retour vers l'Angleterre.

Le capitaine Kellett observe qu'il n'existe aucune preuve du naufrage des vaisseaux de sir John Franklin, et qu'au contraire il paraît démontré que le naufrage n'a pas eu lieu. Selon lui, il est absolument impossible de savoir si ceux qui composaient l'expédition sont morts, et, quoi qu'il en puisse être, on aurait tort d'affirmer qu'il en est ainsi, lorsqu'on entend un voyageur aussi expérimenté que M. Rae, déclarer combien peu il faut de nourriture et de feu pour conserver la vie à des hommes vigoureux dans les régions polaires, et lorsqu'on apprend par MM. Penny et Mac-Clintock, quelle abondance d'animaux s'est rencontrée sous les plus hautes latitudes. Persuadé que sir John Franklin a poursuivi l'accomplissement de sa mission, le capitaine Kellett pense qu'on retrouvera les deux vaisseaux dans l'Ouest, bien loin au-delà des limites des dernières explorations.

Le capitaine Ommaney croit qu'aucun des hommes qui ont accompagné sir John Franklin ne peut être vivant aujourd'hui. Son opinion s'appuie principalement sur le fait que l'expédition, lorsqu'elle a quitté l'île Beechey, avait à peine deux ans de provisions, et que l'on ne saurait compter sur la ressource des animaux tués que pendant huit semaines seulement dans toute l'année. Le capitaine Ommaney, observant d'ailleurs que l'on a trouvé sur les diverses côtes, d'anciens établissements d'Esquimaux abandonnés aujourd'hui, a été conduit à présumer qu'un changement s'est opéré dans ces mers, qui, désormais couvertes par la neige pendant une plus longue période annuelle, n'offriraient plus les mêmes moyens de subsistance qu'autrefois. Le capitaine Ommaney croit aussi qu'en quittant l'île Beechey, l'expédition Franklin n'a pas dû se diriger au Nord-Ouest, parce que la mort de trois hommes très jeunes encore, dès la première année, semble accuser un état sanitaire déjà compromis, et il admet cette grave supposition que les viandes conservées étaient de qualité inférieure. Il fait remarquer qu'on n'a retrouvé aucune des indications qu'une expédition de découverte laisse

ordinairement après elle, lorsqu'elle fait route pour s'éloigner. Sir John Franklin ne pouvait cependant méconnaître l'importance d'une pareille précaution, pas plus que le capitaine Crozier, qui avait déjà fait partie de quatre expéditions antérieures. — On a dit quelque part, il est vrai, que les fouilles exécutées dans l'île Beechey n'auraient pas été infructueuses si, au lieu de les concentrer au pied du poteau indicateur, on les avait reportées à une certaine distance, dans la direction marquée par le doigt dessiné sur le bois.

Sir John Richardson croit qu'il est probable qu'une partie des équipages du capitaine Franklin existe encore. On peut, dit-il, alléguer plusieurs faits propres à prouver que l'homme est capable de soutenir son existence pendant nombre d'années, à l'aide des oiseaux, de quadrupèdes et des poissons qui fréquentent les îles les plus septentrionales.

Voici un extrait des observations du savant docteur :

« L'existence des Esquimaux au-delà du 77me parallèle, et » peut-être à une latitude plus élevée encore, sur les bords de la » mer de Baffin, est en elle-même une preuve évidente de la » présence de ressources qui suffisent à la vie de l'homme dans » ces régions. A part l'habileté des Esquimaux à chasser le veau » marin et à construire des huttes de neige, ces peuplades sau- » vages ne possèdent aucune qualité que ne surpassent de beau- » coup l'intelligence, la prévoyance et l'énergie des Européens. » Les îles situées au nord des détroits de Lancastre et de Bar- » row étaient fréquentées autrefois par les Esquimaux, dont les » huttes subsistent encore en grand nombre, quoique leur cons- » truction remonte peut-être jusqu'à deux siècles. On ignore le » motif qui a fait délaisser ces îles à une époque assez récente; » mais ce qui est certain, c'est que les tribus qui les parcouraient, » n'ont été détruites ni par l'épidémie, ni par la famine, puis- » qu'on ne rencontre aucun squelette humain dans le voisinage » des anciennes habitations, tandis que des os de baleines, de » morses, de phoques, de daims, de bœufs musqués, d'oiseaux » et de beaucoup d'autres animaux se retrouvent en abondance, » et qu'ils remontent évidemment à une époque fort éloignée. » D'un autre côté, les petits foyers construits près des huttes, » contiennent encore des morceaux de bois flotté que recouvre

» une mousse produite par la succession des années. L'absence
» déjà très ancienne des naturels, est d'ailleurs une circonstance
» favorable à la présence d'animaux, non-seulement plus nom-
» breux, mais encore plus faciles à chasser. Les bœufs musqués
» fréquentent l'île Melville, et leurs troupeaux tout entiers peu-
» vent être aisément détruits ; car c'est l'habitude de ces ani-
» maux, lorsque le danger apparaît, de se former en demi-cercle,
» et de rester immobiles dans leur position, quand même leurs
» rangs sont éclaircis par la chute de leurs compagnons. Le
» lieutenant Mac-Clintock qui, pendant son admirable excur-
» sion dans l'île Melville, avait tué un taureau, eut le temps de
» rejoindre ses gens, éloignés de plus de deux milles, et lors-
» qu'il revint avec eux, il retrouva la troupe entière des bœufs
» musqués paissant à la place même où son chef était tombé.
» Les rennes passent aussi du continent sur les îles pendant les
» mois de mai et de juin, et quoiqu'ils deviennent très défiants
» lorsqu'ils ont connu l'homme, ils peuvent cependant être ap-
» prochés sans trop de difficulté par le chasseur doué de quel-
» que patience.

» La nature du pays près duquel les vaisseaux ont été arrêtés,
» exercera nécessairement une influence considérable sur la
» présence des animaux en nombre plus ou moins grand. A cet
» égard, un raisonnement conjectural nous est seul permis,
» puisque nous sommes dénués de toute information. Un terrain
» calcaire, qui se brise incessamment en éclats sous l'action de
» la gelée, et dont les pentes sont annuellement balayées par la
» fonte des neiges, ou bien un rivage bas, uni et pierreux,
» comme celui qu'a rencontré le capitaine Ommaney, ne pro-
» duisent jamais qu'une bien maigre végétation : l'un et l'autre
» sont évités, ou du moins très rapidement traversés, par les
» animaux herbivores qui accomplissent leur migration. Dans
» les régions accidentées, au contraire, où se rencontrent à la
» fois des vallons abrités, un sol de sable et des rochers de gra-
» nit, naissent les herbes nourrissantes que recherchent les
» daims et les bœufs musqués. Ces derniers se plaisent même
» sur les plateaux élevés qui se couvrent de mousses après que
» les neiges ont disparu sous l'action des grands vents. M. Rae
» a observé des rennes traversant au printemps la glace du dé-

» troit Dolphin et Union pour gagner la terre Wollaston, et l'on
» ne voit pas pourquoi ces mêmes animaux ne s'avanceraient
» pas jusqu'au 80me parallèle, si les îles s'étendent jusqu'à une
» latitude aussi élevée. Pour atteindre le Spitzberg, les rennes
» de la Norwége franchissent annuellement un espace de glace
» bien plus considérable. Les lièvres parcourent en troupes la
» terre Wollaston ainsi que l'île Melville; et, comme ils sont
» très peu craintifs, on peut encore trouver en eux un facile
» moyen de subsistance. Des hommes pourvus d'armes sont tou-
» jours capables de poursuivre et de tuer les ours blancs qu'on
» a vus en grand nombre sur les bords du canal de la Reine.
» Des poissons d'espèces diverses abondent dans les mers po-
» laires, tandis que les lacs de l'intérieur contiennent des trui-
» tes, que sir John Franklin avait appris à pêcher en pratiquant
» des trous dans la glace au printemps et en usant tour à tour
» de la ligne ou du filet.

» Les oies et les canards sauvages, les mouettes et d'autres
» oiseaux aquatiques vont en bandes innombrables faire la ponte
» sur les rochers des îles les plus septentrionales; et si nos offi-
» ciers n'ont pas remarqué l'énormité de cette population ailée,
» c'est qu'elle n'effectue généralement ses migrations qu'en juil-
» let, tandis que les dernières explorations ont toutes eu lieu
» un ou deux mois plus tôt. Enfin, plusieurs espèces de phoques
» et de morses ont été observées aussi dans le canal de la Reine
» par le capitaine Penny; et nous savons qu'on peut toujours
» compter sur la présence de la baleine, partout où il existe une
» certaine étendue d'eau. Les baleines et les veaux marins abon-
» dent, d'ailleurs, dans la mer qui borne au Nord le continent
» américain. »

Quant au capitaine Penny, dont l'opinion complètera notre résumé, il reconnaît la possibilité de l'existence d'une partie des hommes qui composaient l'expédition de 1845, et il est persuadé que sir John Franklin s'est dirigé à travers le canal de la Reine pour essayer d'atteindre le détroit de Behring.

Telles sont les opinions profondément contradictoires du petit nombre d'hommes compétents pour juger la question qui s'agite. Tandis que les uns veulent que la malheureuse expédition ait péri tout entière, les autres osent tout au plus présumer qu'une

partie de nos vaillants et infortunés marins a pu survivre. Pour notre part, nous voulons garder une meilleure espérance. Quelle que soit la confiance qui s'attache à l'opinion d'hommes aussi distingués que les capitaines Austin et Ommaney, il est impossible, pourtant, de ne pas sentir qu'ils parlent sous l'impression de gens qui, après avoir échoué malgré les plus énergiques efforts, sont naturellement portés à croire à l'impossibilité du succès. — Sir John Ross avoue son penchant à se fier à la véracité d'Adam Beck, que d'autres représentent comme un sauvage civilisé de la pire espèce. — Les convictions exprimées par le docteur Scoresby et par sir John Richardson, sont à nos yeux d'une autorité prépondérante. Elles résultent d'une étude approfondie et d'un examen éclairé de la question, considérée sous tous ses aspects. Elles sont d'ailleurs conformes au précieux espoir que nous aimons à nourrir.

Quelques personnes placent une grande confiance dans l'existence presque démontrée d'une mer polaire, qui s'ouvrirait au nord des terres déjà connues. Nous trouvons à cet égard, dans les instructions données à la dernière expédition américaine, un passage remarquable ; le voici :

« Le point du froid maximum paraît devoir être placé dans le » voisinage des îles Parry, au nord-ouest desquelles existe pro- » bablement une mer moins chargée de glace durant l'été, et, » par conséquent, un climat plus doux.

» Cette opinion semble confirmée par le fait reconnu, que » des quadrupèdes et des oiseaux émigrent annuellement vers le » Nord et franchissent les glaces qui bordent tout le littoral voi- » sin de l'embouchure de la rivière Mackenzie. Un prévoyant » instinct pousse sans doute ces êtres dépourvus de raison vers » le climat moins rigoureux qui doit se rencontrer sur les bords » de la mer polaire qu'on suppose ouverte au Nord.

» Les autres circonstances relatives aux vents et aux courants » de l'Océan qui ont été constatés par les recherches du lieu- » tenant Maury, semblent s'accorder parfaitement avec l'exis- » tence d'une mer entièrement exempte de glaces au-delà des » barrières qui ont arrrêté jusqu'ici le progrès de lanavigation. »

M. Peterman a démontré, dans un Mémoire lu récemment devant la Société royale de géographie, que la théorie qui sou-

met le nombre des animaux, dans les régions polaires, à une loi de décroissance d'autant plus grande qu'on s'approche plus du pôle, est complètement erronée. Les animaux destinés à vivre dans les climats du Nord, dit-il, sont pour la plupart si vigoureusement constitués, qu'ils ne sauraient exister sous un ciel plus doux. Il n'y a donc aucun motif pour que les créatures du règne animal n'abondent pas dans les zones polaires autant que dans les zones tropicales ; et si, d'une part, le nombre des espèces est évidemment plus restreint, de l'autre côté l'immense multitude des individus rachète la différence. Rappelant ensuite l'énorme quantité d'animaux rencontrés par Wrangel sur les côtes de Sibérie, M. Peterman soutient que plus l'expédition de sir John Franklin aura pu s'approcher de l'extrémité nord-est de l'Asie, plus elle aura trouvé de moyens de subsistance. Comme d'ailleurs les rivages de la mer polaire encore inconnue n'ont pas probablement été habités par l'homme, les animaux ne doivent pas y être craintifs et défiants, ainsi qu'ils le sont devenus dans les contrées où leur destruction est incessante, soit à raison du besoin d'aliments, soit à cause du prix des fourrures. Les équipages auront donc pu vivre comme vivent les tribus qui habitent les régions les plus septentrionales. En outre, ils auront conservé sans doute un avantage immense, celui de trouver dans leurs vaisseaux un excellent abri qui manque aux naturels.

Osons donc espérer que plusieurs au moins de nos infortunés navigateurs auront survécu et qu'ils seront délivrés. Que tout ce que nous savons des faits accomplis, que tout ce que nous attendons des mesures qu'on prépare, encourage notre espoir. Tandis que le capitaine Mac-Clure hiverne en ce moment sur l'*Investigateur*, au milieu des glaces, entre le détroit de Behring et l'île Melville, une autre expédition va partir sous le commandement du capitaine Belcher, pour explorer ce grand détroit libre de glace qu'a découvert le capitaine Penny.

Puisse la Providence bénir ces nouveaux efforts et leur accorder un succès qui sera aussi glorieux pour l'Angleterre qu'aucune de ses plus belles victoires.

(*New Monthly Magazine.*)

Post-Scriptum. — Un nouvel incident dont la révélation récente occupe en ce moment la presse anglaise, vient ajoûter encore à la mystérieuse incertitude qui semble s'attacher d'une manière fatale au sort du capitaine Franklin et de ses compagnons d'infortune.

Au mois d'avril 1851, un navire marchand qui se rendait au Canada, a rencontré à la hauteur du cap Bace, situé à l'extrémité sud-est de l'île de Terre-Neuve, un banc de glace flottante sur lequel se trouvaient engagés deux vaisseaux abandonnés par leurs équipages. — On suppose qu'ils peuvent être ceux de sir John Franklin. Les extraits suivants de la déposition du second du navire *La Renovation* et du rapport du capitaine Ommaney, chargé par l'Amirauté de l'enquête ouverte à cette occasion, nous ont paru mériter l'intérêt de nos lecteurs.

1° DÉPOSITION DE M. ROBERT SIMPSON.

Limerick, 16 avril 1832, à bord de la *Reine d'Angleterre.*

« J'ai fait voile de Limerick pour Québec le 6 avril 1851, comme second » à bord du navire *La Renovation*, capitaine Coward. Vers le 18 ou le 20 » du même mois, nous avons rencontré de nombreuses montagnes de » glace flottante. Le lendemain matin je faisais le quart, lorsque, vers six » heures, j'aperçus deux bâtiments engagés dans un des bancs de glace. » Le premier était penché sur le côté ; le plancher de son pont était tourné » vers nous ; il n'avait debout que ses bas-mâts et son beaupré. Le se- » cond portait ses mâts de hune, ses basses vergues et ses vergues de » hunier ; mais il n'y avait pas de voiles aux vergues et il ne portait pas » non plus ses mâts de perroquet. Il se présentait presque debout à nous » et il était placé sur une portion du banc de glace beaucoup plus élevée » que celle où se trouvait engagé l'autre bâtiment. Je descendis pour » avertir le capitaine, qui était fort malade dans son lit, et je lui rappor- » tai le fait. D'abord il ne dit rien ; puis, quand je lui eus répété mon rap- » port, il me répondit : *Ne vous inquiétez pas de cela.* Je retournai sur » le pont et je continuai d'observer les deux bâtiments. Tous les marins » qui étaient de quart vinrent aussi les examiner avec la lunette. J'avertis » M. Lynch, notre passager, qui se leva sur-le-champ, et tous deux en- » semble nous continuâmes nos observations à l'aide de la lunette. Notre » navire poursuivait sa route, car je n'aurais pas voulu prendre sur moi » d'en changer la direction sans la permission du capitaine ; je comptais » pleinement d'ailleurs que j'allais recevoir l'ordre d'approcher de la » glace. Avant que les bâtiments fussent hors de vue, M. Lynch dit

» que ce pourraient être ceux de l'expédition Franklin, car ils étaient » bien près l'un de l'autre. Quant à moi, je les considerai comme des » vaisseaux naufragés et je ne m'en préoccupai pas davantage. Je fis re- » marquer à M. Lynch que toutes les voiles avaient été enlevées. Il n'y » avait aucun indice de personnes vivantes à bord. Je ne pus distinguer » que la coque, les mâts et les vergues. Notre distance la plus rappro- » chée a été de cinq milles, c'est-à-dire qu'elle permettait à peine de » distinguer à l'œil nu la coque et la mâture. Nous avions en vue au même » moment plusieurs autres montagnes de glace. »

Signé : ROBERT SIMPSON.

2° EXTRAIT DU RAPPORT DU CAPITAINE OMMANEY, A L'AMIRAUTÉ.

Limerick, 16 avril 1852.

« La déposition de M. Simpson est ci-jointe ; il est hors de doute que » deux vaisseaux ont été vus dans la position qu'elle indique, et l'on doit » vivement regretter que l'éloignement ait empêché d'obtenir quelque » donnée certaine qui permette de constater quels étaient ces bâti- » ments.

» La déposition de Thomas Davis, matelot qui était à la barre tan- » dis que les vaisseaux étaient en vue, et qui les a distingués à l'œil nu, » confirme entièrement les déclarations de M. Simpson. . . . . .

. . . .

» M. Simpson paraît être modeste et plein de respect pour l'autorité » de ses supérieurs, il n'a pas voulu changer la direction du navire sans » la permission du capitaine. Il s'attendait à recevoir des ordres qui ne » lui ont pas été donnés. Lorsqu'il aperçut les deux bâtiments, son im- » pression fut que c'étaient des vaisseaux naufragés ; mais il éprouva le » désir de les approcher, et il le témoigna à M. Lynch qui, lorsqu'on » était sur le point de les perdre de vue, exprima l'opinion que ce pou- » vaient être ceux de l'expédition Franklin. Quoique M. Simpson puisse » certifier que chacun des bâtiments avait trois mâts, il ne peut cepen- » dant, à cause de la distance, affirmer quel était leur tonnage ; il ne » peut non plus fournir aucun détail précis, si ce n'est que celui des » deux bâtiments qui portait les vergues n'y avait gardé aucune voile, » et qu'on ne voyait aucune chaloupe, soit suspendue aux porte-man- » teaux, soit placée sur les ponts.

» Thomas Davis déclare que dans l'équipage il ne se manifesta au- » cune curiosité non plus qu'aucun désir d'approcher des vaisseaux. » *La Rénovation* se trouvait au milieu des glaces flottantes, et sa situa- » tion était périlleuse. C'était la première fois que Davis voyait les » glaces. — Il croit que personne à bord n'avait connaissance de la ré-

» compense promise à ceux qui donneraient des nouvelles de l'expédi-
» tion Franklin, expédition dont il n'avait jamais entendu parler alors.

» Ce fait d'un équipage entier ignorant la récompense promise par le » gouvernement paraît incroyable, et cependant les informations que » je me suis empressé de recueillir dans ce port, tant auprès des em- » ployés et des journalistes, qu'auprès des négociants et des marins qui » font le commerce du Canada, m'ont prouvé que tout le monde igno- » rait ici la promesse relative à l'expédition Franklin.

» Quant à M. Lynch, dont j'ai vu la famille et qui est maintenant em- » ployé au Canada, on en fait l'éloge....... il semble avoir montré plus » d'intérêt que personne pour les deux vaisseaux et, pendant le reste du » voyage, il eut à ce sujet de fréquentes discussions avec le capitaine, » qui se trouvait *fort vexé* parce qu'il sentait qu'il aurait dû visiter les » bâtiments engagés dans la glace...... Arrivé à Québec, M. Lynch resta » deux ou trois jours encore à bord de *la Rénovation*, et, durant cet in- » tervalle, il proposa au second, M. Simpson, d'aller avec lui à la re- » cherche des deux vaisseaux........

» Quels que soient ces vaisseaux, le sort de leurs équipages mérite » l'intérêt public et peut donner lieu à de nombreuses conjectures. » C'est ma ferme conviction que le banc de glace provenait d'un point » très éloigné. De ce qu'il était apporté par le courant qui règne le long » de la côte du Labrador, depuis le détroit de Davis, je conclus qu'il se » trouvait originairement à une latitude très septentrionale. L'enlève- » ment de la partie supérieure de la mâture et l'absence des chaloupes, » annoncent que l'abandon des deux bâtiments avait eu lieu avec temps » et réflexion, tandis que leur position rapprochée semble prouver » qu'ils naviguaient de conserve.... Lorsque les coques seront dégagées » de la glace, si elles ne sont pas tellement avariées qu'elles puissent » flotter sur la mer, on les reverra peut-être encore, puisque le courant » porte le bois flottant dans la baie de Biscaye ou sur la côte de Por- » tugal. »

Signé : Erasme Ommaney.

La déposition de M. Lynch, reçue au Canada, ainsi que celle du capitaine Corvard de *la Rénovation*, reçue à Venise, confirment sans réserve les détails qu'on vient de lire.

Statistique. — Librairie. — Littérature.



LE COMMERCE DES LIVRES EN ANGLETERRE.

Les faits qui se rattachent à la production et à la distribution des livres, faits dont le public, en général, se préoccupe peu, n'en ont pas moins une grande importance sociale et politique, aussi bien que littéraire. Les Anglais sont dans l'habitude de parler avec orgueil de leur liberté de la presse, de la puissance de leur presse ; mais si l'on songe à ce qui pourrait être, ou même à ce qui existe déjà de l'autre côté de l'Atlantique, on ne voit pas qu'ils aient lieu de se féliciter beaucoup de l'état actuel des choses. Nous croyons, pour notre compte, que les résultats déjà obtenus à l'aide de la presse et de la vapeur, ne sont rien en comparaison de ceux qu'on pourra obtenir de ces agents combinés, lorsque les obstacles qui arrêtent aujourd'hui leur développement auront disparu. Nous allons donc indiquer, aussi succinctement que possible, les différentes causes, directes et collatérales, fiscales et commerciales, qui s'opposent encore, en Angleterre, au progrès des lettres et à la propagation des connaissances utiles.

L'élément principal, dans la fabrication matérielle d'un livre, est le papier sur lequel il est imprimé. Les frais de composition et de tirage entrent pour une notable proportion dans le coût total de la production, lorsque l'édition est restreinte ; mais, quand un ouvrage est tiré à 20,000 ou à 50,000 exemplaires, les frais de composition, restant les mêmes pour toute l'édition, sont beaucoup moins importants que ceux du tirage, soit à la

main, soit à la mécanique, et ces deux natures de frais sont elles-mêmes bien inférieures au coût du papier.

Le prix élevé du papier est donc le premier obstacle à la littérature à bon marché.

Sous la reine Anne, le gouvernement mit un impôt sur le papier, alléguant « qu'on avait besoin de beaucoup d'argent pour subvenir aux frais de la guerre. » La guerre a cessé depuis longtemps, mais l'impôt est resté; toutefois, il a été, depuis 1837, réduit de moitié. Le Chancelier de l'Échiquier perçoit aujourd'hui 14 £ 14 sh. (367 fr. 50 c.) sur chaque tonneau (1) de papier fabriqué, ce qui fait un peu plus de 1 1/2 d. (15 c. 6.) par livre, soit un cinquième du prix de vente de la plupart des papiers employés pour l'imprimerie. Les droits payés au gouvernement sur les papiers de toute espèce se sont élevés, en 1850, à 852,996 £ 13 sh. 10 d. (21,324,917 fr. 30 c.). A mesure que le prix des livres et des journaux diminue, le montant proportionnel de l'impôt augmente; ainsi, un volume pesant une livre se vend-il 10 sh. (12 fr. 50 c.)? il paie 1 1/4 p. 0/0 de droits; tandis que, s'il se vendait 2 sh. 6 d. (3 fr. 12 c.), il aurait à payer 5 p. 0/0.

Mais cette oppression fiscale ne se borne pas au chiffre du droit imposé. « Le mode de perception, dit un fabricant écossais, la surveillance tracassière des agents de l'accise, les retards occasionnés par leurs règlements, les formalités minutieuses à remplir, l'ennui de peser et de repeser jusqu'à quatre fois chaque rame de papier, de les compter, de les numéroter, de les étiqueter, etc., sans parler des amendes auxquelles la moindre négligence peut vous exposer, tout cela constitue une sujétion des plus tyranniques et un surcroît de travail qui augmente d'une manière très sensible les frais de fabrication. » Ce n'est pas tout. Les avances considérables à faire pour le paiement des droits, tendent nécessairement à écarter la concurrence; on ne peut guère s'embarquer dans la fabrication ou la vente du papier en gros, sans avoir de grands capitaux à sa disposition; d'où résulte une sorte de monopole, qui, combiné avec l'action des lois sur l'accise, a pour effet d'augmenter le prix de l'article d'une somme égale aux deux tiers de l'impôt. Nous sommes

(1) Le tonneau anglais équivaut à 1,015 kil. 92.

fondé à affirmer, d'après les meilleures autorités, que les conséquences directes ou indirectes de l'impôt sur le papier se résument en une charge, pour le consommateur, de 2 1/2 d. (26 c.) par livre, ce qui équivaut à un peu plus de 2 p. 0/0 sur le volume du riche, pesant une livre et se vendant 10 sh., et à un peu plus de 8 p. 0/0 sur le volume du pauvre, ayant le même poids et se vendant 2 sh. 1/2.

On comprend dès lors combien cet impôt est onéreux pour les classes peu aisées, c'est-à-dire pour la grande masse de la population. A peine sensible pour des éditeurs comme M. Murray et pour les lecteurs de ses éditions de luxe, il interdit au peuple l'instruction qui pourrait être mise à sa portée et que des hommes entreprenants, dont les efforts sont aujourd'hui paralysés, s'empresseraient de lui fournir en abondance, à un prix en rapport avec ses humbles moyens.

Le mal ne s'arrête pas là : sa pernicieuse vitalité agit sur la partie d'une édition qui reste invendue aussi bien que sur la partie qui se vend. Il est évident que l'éditeur qui veut faire ses affaires doit reporter sur la partie vendable les frais qu'il a faits pour la partie qui ne se vendra pas; or, l'impôt sur le papier et ses accessoires, figurant dans ces frais, contribuent ainsi pour leur part à cette nouvelle cause de renchérissement des livres. Les éditeurs sont ordinairement préoccupés de la crainte de faire des tirages trop considérables; car, en cas d'insuccès, le prix du papier employé, augmenté d'une manière si notable par l'impôt, pourrait leur occasionner des pertes très graves. Mais, plus le tirage d'une édition est limité, plus le prix de revient de chaque exemplaire augmente; d'où il faut bien conclure que c'est encore l'impôt qui, en augmentant le coût du papier et, par suite, la répugnance des éditeurs à tirer à grand nombre, augmente dans la même proportion le prix de vente des livres. Le courageux éditeur de «l'Encyclopédie à un penny» (*Penny Cyclopædia*), M. Knight, déclare qu'il a payé à l'accise, pour cet ouvrage seulement, la somme de 16,500 £ (412,500 fr.), et il établit très nettement que cette charge énorme sur le grand ouvrage auquel il a consacré dix-sept années de travail, est la cause première qui ne lui a pas permis jusqu'à présent de couvrir ses frais.

Mais ces 16,500 £ payées à l'accise par M. Knight ne représentent, ainsi que nous l'avons vu, qu'une partie de l'augmentation produite par l'impôt dans le prix du papier employé par lui. M. Knight démontre par des chiffres que les additions faites par les fabricants et les marchands de papier au montant de ces droits, jointes aux intérêts des droits payés sur les marchandises encore en magasin, ont porté à 32,000 £ (800,000 fr.) la surcharge, directe ou indirecte, occasionnée par l'impôt. « Je trouve, dit-il, en me rendant un compte assez exact, que, depuis vingt ans, j'ai dépensé, sans avoir eu recours à l'assistance de personne, 80,000 £ (2,000,000 de fr.) en paiement de droits d'auteur et en travaux d'éditeur. J'ai, pendant cette même période, payé 50,000 £ (1,250,000 fr.) pour droits sur le papier, somme qui a été doublée par l'effet inévitable de tout impôt sur une matière brute. » M. Knight demande, et avec raison, ce qu'a fait, depuis vingt ans, le gouvernement anglais pour l'encouragement des lettres, qui équivaille à la somme qui a été exigée de lui sous la forme d'impôt sur les lettres?

Autre exemple : MM. Chambers, d'Édimbourg, se sont vus forcés de renoncer à la publication de leur « Mélange d'opuscules » (*Miscellany of Tracts*), lorsque cet ouvrage populaire se vendait à 80,000 exemplaires. « Ce petit ouvrage, disent-ils, avait payé plus de 5,000 £ (125,000 fr.) pour droits sur le papier. Si cette somme était restée entre nos mains, le bénéfice eût été plus que suffisant pour nous engager à en continuer la publication. »

Nous n'examinerons point ici la question de savoir jusqu'à quel point l'impôt sur le papier influe sur la circulation des journaux en Angleterre. Les droits de timbre et l'ignorance des masses contribuent beaucoup, sans doute, à restreindre cette circulation; mais il est constant aussi que l'impôt sur le papier exerce une influence très sensible sur l'activité relative de la presse quotidienne anglaise et de celle des États-Unis. Il se publie à New-York quinze journaux quotidiens, dont le tirage réuni est, en moyenne, de 130,000 exemplaires. Sur ce nombre, 50,000 exemplaires environ sont pour la province ou l'étranger, et le reste pour la ville même, ce qui donne un peu plus d'un exemplaire pour *dix* habitants. A Londres, il existe dix

journaux quotidiens, dont le tirage réuni est, en moyenne, de 65,000 exemplaires. On suppose qu'il n'en reste qu'un tiers dans la capitale, ce qui ne donne pas tout-à-fait un exemplaire pour *cent* habitants.

Le second obstacle à un plus grand développement de la circulation des livres, est l'impôt sur les annonces. Il est difficile, et cela se conçoit, de supputer exactement la part que supporte la littérature dans cet impôt. Nous croyons qu'on peut l'évaluer à 50,000 £ (1,250,000 fr.) par an; mais ce qui importe ici, n'est pas tant de connaître le chiffre même de cet impôt, que de faire voir l'action qu'il exerce sur la publication des livres.

Le système de publication suivi en Angleterre entraîne de plus grands frais d'annonces que partout ailleurs, parce qu'en Angleterre c'est plus exclusivement par la voie des annonces que les éditeurs font connaître leurs ouvrages au public. L'Allemagne est le pays qui possède, à cet égard, l'organisation la plus complète. Il y a là plusieurs centres d'activité. Berlin dans le nord, Nuremberg, Francfort, Stuttgard, Vienne et d'autres villes dans le midi, comptent de nombreux agents qui s'envoient réciproquement les ouvrages nouveaux à mesure qu'ils paraissent, et qui les distribuent en outre aux libraires compris dans la sphère de leurs relations respectives. Mais le principal marché de la librairie allemande est Leipsic, où il existe une Bourse des libraires, dans laquelle on est admis en fournissant la preuve qu'on est établi comme libraire et en souscrivant en outre à certaines conditions. Tous les éditeurs de l'Allemagne, nous le croyons du moins, adressent leurs nouvelles publications à leurs agents à Leipsic, qui les envoient eux-mêmes aux différents libraires d'Allemagne, *à condition,* c'est-à-dire avec la faculté de les rendre au bout de six mois, si elles n'ont pas été vendues. Ce système permet aux personnes qui fréquentent toutes les bonnes librairies, de voir les ouvrages nouveaux et d'en apprécier le mérite; or, il est évident que les bons livres ont plus de chance de se vendre lorsqu'ils ont été vus que lorsqu'ils sont simplement connus par des annonces.

Il n'existe pas, en France, d'organisation semblable; mais quelques-uns des principaux éditeurs parisiens sont dans l'usage

d'envoyer à leurs correspondants des provinces un exemplaire de chaque ouvrage nouveau, avec faculté de le rendre s'il n'est pas vendu. On procède à peu près de même en Amérique ; mais les éditeurs américains font en outre beaucoup d'annonces et échangent souvent entre eux leurs ouvrages. En Angleterre, on a essayé à plusieurs reprises ce système d'envoi de livres à condition ; mais on y a trouvé divers inconvénients, et il est constant que les annonces sont à peu près la seule voie par laquelle l'existence des ouvrages nouveaux en langue anglaise est portée à la connaissance des lecteurs.

Les principaux éditeurs de Londres sont divisés d'opinion sur l'importance des frais d'annonces qu'il convient de faire pour un livre quelconque et sur la valeur relative des différents intermédiaires à employer à cet effet. Laissant de côté les brochures et les livres vendus à très bas prix, nous croyons ne pas nous écarter beaucoup de la vérité en disant que 20 £ (500 fr.) est le minimum, et 150 £ (3,750 fr.) le maximum des frais *ordinaires* d'annonces d'un ouvrage nouveau ; mais il n'est pas rare de voir hasarder jusqu'à 200 £ et même 300 £ (5,000 à 7,500 fr.) en frais d'annonces. La maison Colburn et Bentley a déboursé pour annonces, pendant les trois années 1830 à 1832, 27,000 £, soit 9,000 £ (225,000 fr.) par an ; et maintenant que ces deux éditeurs sont séparés, leurs frais d'annonces s'élèvent, pour chacun, à environ 5,000 £ (125,000 fr.) par an. Du reste, si nous citons ces maisons, c'est parce que nous possédons à leur égard des données précises ; mais il est probable que d'autres éditeurs, et notamment MM. Longman et Ce, dépensent plus encore, si l'on en juge par le nombre de leurs publications. Le chef d'une des principales maisons de Londres nous a affirmé que, sur le produit total des ventes faites par lui pendant plusieurs années, il avait dépensé 21 pour 0/0 en frais d'annonces.

Un des résultats du système d'annonces et des frais qu'il entraîne, a été de supprimer les brochures et les livres à bas prix, ou du moins d'en réduire singulièrement le nombre. C'était inévitable. En effet, si l'impression, le papier et le cartonnage de mille exemplaires d'un ouvrage en trois volumes, coûtent 300 £, et que l'éditeur dépense 100 £ en frais d'annonces, cette dernière somme ne représente que le quart, ou 25 pour 0/0 de

la dépense totale; si, au contraire, une brochure de deux feuilles coûte 10 £ et qu'on dépense 10 £ en frais d'annonces, cette dernière somme représente la moitié, ou 50 pour 0/0 de la dépense totale. Cependant, l'ouvrage pour lequel on a déboursé en frais d'annonces 25 pour 0/0, a la chance d'être dix fois plus connu que celui pour lequel on a dépensé, pour le même objet, 50 pour cent. On peut affirmer que, sans les frais d'annonces et les droits sur le papier, une quantité d'ouvrages, publiés, dans l'état actuel des choses, à un prix exorbitant qui ne les rend accessibles qu'aux riches, seraient mis à la portée immédiate de milliers d'individus qui ne les voient que par l'intermédiaire des cabinets de lecture, et de myriades d'autres individus qui ne les voient pas du tout. Pourquoi les éditeurs affectionnent-ils, en général, pour les romans, les voyages et autres ouvrages amusants, le cadre de trois volumes in-octavo? Parce qu'ils savent que les riches ne regardent pas au prix, et qu'ils trouvent plus commode et plus avantageux de vendre 500 exemplaires d'un ouvrage à une guinée et demie (39 fr. 40 c.), que 5,000 à une demi-couronne (3 fr. 10 c.), ou 50,000 à un shelling (1 fr. 25 c.). La « Bibliothèque des Romans choisis » de M. Bentley, fut une expérience exceptionnelle; mais l'éditeur dut dépenser 3,500 £ (87,500 fr.) pour faire connaître cette publication !

Sur la masse des ouvrages publiés pour la première fois, il n'y en a qu'un petit nombre dont la vente couvre les frais; et quant aux réimpressions, le succès est encore plus incertain. Dans des centaines de cas, le bénéfice réalisé sur une première édition se trouve absorbé par la publication d'une nouvelle édition. Que de livres, possédant un mérite réel, tombent aujourd'hui dans l'oubli après avoir été lus par 500 ou 1,000 personnes! Le fait est que ces livres n'ont pas été mis, par leur prix, à la portée de tous les lecteurs qu'ils étaient de nature à intéresser; ils n'ont été lus que par ceux qui en ont eu connaissance et qui avaient en même temps le moyen d'en faire l'acquisition. Sans les craintes inspirées par le fisc, combien d'éditeurs, propriétaires d'ouvrages précieux dont les premières éditions sont épuisées, s'empresseraient de les réimprimer à des prix accessibles à la généralité des lecteurs! La seule chance qu'on ait au-

jourd'hui de faire réussir des livres à bas prix (encore cette chance est-elle bien précaire), est de les publier par livraisons : ils s'annoncent ainsi, jusqu'à un certain point, les uns les autres, et l'éditeur profite en même temps de la répugnance qu'a l'acheteur à posséder une série d'ouvrages incomplète.

Les hommes de génie, les penseurs originaux, qui sont peu nombreux et qui ne sont bien compris que dans une certaine sphère, sont la plupart du temps privés des moyens de répandre et de populariser leurs idées. Si, par exception, ils sont assez riches pour se faire imprimer à leurs frais en prenant toutes les chances de perte à leur compte, c'est fort bien; mais les éditeurs prudents reculent instinctivement devant les publications de ce genre, et dans ce cas force est au pauvre auteur d'attendre et de se faire connaître comme il peut. Il en est à peu près de même des ouvrages de théologie, de philosophie morale et religieuse, d'économie sociale, de tous les livres, en un mot, dont les lecteurs sont fort disséminés, ce qui occasionne de grands frais d'annonces pour des éditions ordinairement tirées à très petit nombre. Ces livres, d'ailleurs, s'écoulent lentement, et la nécessité d'en renouveler les annonces de temps en temps entraîne une dépense annuelle et régulière qui dévore souvent tous les bénéfices de la publication.

Les annonces dans les journaux sont frappées d'un droit uniforme d'un shelling et demi (1 fr. 87 c.). Ce droit augmente les frais d'annonces dans une proportion considérable et tend surtout à établir une inégalité choquante entre les divers organes de publicité. Supposez en effet deux journaux, tirant, l'un à 40,000 exemplaires, l'autre à 10,000, et dont les lecteurs soient également en position d'acheter un livre donné, lorsqu'ils le voient annoncé : il est évident que si une annonce dans le premier de ces journaux coûte six shellings, la même annonce ne vaudra, dans l'autre journal, qu'un shelling et demi. Mais il est impossible à ce dernier de ne faire payer son annonce qu'un shelling et demi, puisqu'il a déjà cette somme à verser au fisc. Il doit donc la faire payer 100 ou 200 pour cent de plus qu'elle ne vaut réellement, et, de son côté, l'éditeur est obligé de se soumettre à cette prétention onéreuse pour lui, si mieux il n'aime renoncer à faire annoncer son livre dans tous les jour-

naux dont la publicité, quoique restreinte, s'adresse principalement aux personnes qu'on ne peut atteindre que par leur intermédiaire. Il convient cependant de reconnaître qu'en supposant même le droit en question supprimé, le journal à grande circulation serait toujours en mesure d'insérer des annonces à meilleur marché que le journal à publication restreinte, ses frais de composition diminuant en raison de leur répartition sur un plus grand nombre d'exemplaires.

La suppression du droit sur les annonces serait, sans contredit, un immense avantage pour les lettres; mais les annonces n'en continueraient pas moins de former un terrible article de compte dans les frais de production de la grande majorité des livres, et de peser, hors de toute mesure, sur les livres à bon marché. Les Journaux, Revues, *Magazines*, etc., dans lesquels on peut faire insérer des annonces, sont fort nombreux; mais les meilleurs d'entre eux n'ont qu'une circulation très restreinte relativement à la masse des gens qui lisent, ce qui met l'éditeur dans la nécessité d'annoncer dans chacun d'eux, s'il veut atteindre toutes les classes de lecteurs. Il est constant, d'ailleurs, que les masses ont peu d'appétit littéraire; il faut donc aller au-devant d'elles et s'efforcer de les tenter par tous les moyens possibles. Ces conditions semblent, malheureusement, devoir assurer la continuation du système que nous déplorons. Si l'instruction était plus répandue, le public, en général, serait à la piste de tout ce qui sortirait de la presse, et il en résulterait immédiatement une énorme économie dans les frais d'annonces, car il suffirait alors d'un seul organe de publicité, mis à la portée de tout le monde. Les libraires-éditeurs pourraient s'entendre pour imprimer une feuille hebdomadaire, contenant un catalogue raisonné de tous les ouvrages nouveaux publiés tant en Angleterre qu'à l'étranger: chacun contribuerait aux frais proportionnellement à l'espace occupé par ses annonces; et cette feuille, tirée à un million d'exemplaires, s'enverrait gratis à tous les établissements littéraires, cabinets de lecture, etc., et à toutes les personnes qui en feraient la demande. Les frais seraient infiniment moindres que ne sont aujourd'hui ceux des annonces, et le résultat serait avantageux à la fois aux éditeurs, aux auteurs et au public. Mais trop de causes s'opposent à la bonne en-

tente qui devrait former la base d'une semblable combinaison.

N'oublions pas, dans l'énumération des charges qui grèvent la librairie anglaise, les cinq exemplaires prélevés, en faveur de certaines bibliothèques, sur chaque ouvrage nouveau ou édition revue et perfectionnée. Il est vrai qu'autrefois ce n'était pas cinq exemplaires qu'on exigeait, mais onze. Il serait cependant difficile de dire ce qui a empêché que cette mesure vexatoire fût entièrement abolie. Si le gouvernement, en imposant ce tribut aux éditeurs, n'a été mu que par le désir paternel de conserver un souvenir des travaux de ses enfants, pourquoi ne demanderait-il pas aussi qu'on lui fît hommage d'échantillons de tous les produits de l'art et de l'industrie de l'Angleterre? Il aurait là les éléments d'une collection aussi vaste qu'intéressante.

On voit que, dans tout état de choses et sous toutes les formes, la littérature est traitée, en Angleterre, comme matière à impôt, et des plus légitimes. Le gouvernement ne se contente pas de taxer le papier sur lequel on imprime les livres et les annonces qui servent à faire connaître ces livres; mais, jaloux en apparence de maintenir l'isolement littéraire aussi bien que géographique de la Grande-Bretagne, il oppose encore, par un droit sur les livres étrangers, une formidable barrière à leur importation. Le produit de ce droit a été, en 1850, de 7,670 £ (191,750 fr.), somme tout-à-fait insignifiante dans le budget des recettes, mais qui n'en est pas moins un obstacle sérieux à la propagation internationale des connaissances. Toutefois, ce droit d'entrée varie : il est peu élevé sur les livres publiés dans les pays avec lesquels l'Angleterre a des traités qui garantissent la propriété littéraire; il est d'environ 6 d. (62 c.) par livre pesant, sur les livres publiés dans les pays avec lesquels ces traités internationaux n'existent pas. Les observations déjà faites à l'occasion de la taxe sur le papier, s'appliquent avec une double force à ce lourd impôt. Nous n'en parlerons donc ici qu'au point de vue de la contrefaçon américaine. De toutes les causes qui auraient pour effet d'abaisser le prix des livres en Angleterre, nous n'en connaissons pas d'aussi puissante que la conclusion d'un traité anglo-américain sur la propriété littéraire. Il est à craindre que la décision récente de lord Campbell, — qui accorde aux auteurs américains un droit de propriété en Angle-

terre avant que les auteurs anglais soient en possession d'un droit analogue en Amérique, — il est à craindre, disons-nous, que cette décision ne retarde, pour long-temps encore, la réalisation de ce grand bienfait. Mais on pourrait, en attendant, supprimer réciproquement les droits sur les publications anglaises et américaines. Cette seule mesure aurait des résultats très avantageux. Les ouvrages des auteurs américains seraient importés en Angleterre en beaucoup plus grande quantité et s'y vendraient à beaucoup meilleur marché qu'aujourd'hui, tandis que, de leur côté, les éditeurs anglais n'étant plus effrayés par le droit de 10 p. 0/0 *ad valorem* dont leurs publications sont actuellement frappées aux États-Unis, se hasarderaient à les envoyer sur le marché américain à des prix assez modérés pour y soutenir avec avantage la concurrence de la contrefaçon américaine. Les lecteurs américains préfèrent d'ailleurs les livres imprimés en Angleterre. Les éditeurs anglais, trouvant aux États-Unis un plus grand débouché, imprimeraient nécessairement des éditions plus considérables et seraient ainsi à même d'offrir aux lecteurs anglais une réduction proportionnelle de prix, résultat qui donnerait à l'éducation nationale une plus grande impulsion qu'elle n'en pourrait recevoir de toutes les autres causes réunies. L'Amérique, voyant qu'elle peut obtenir honnêtement et à des conditions avantageuses ce qu'elle est aujourd'hui réduite à voler impudemment, encouragerait sans doute le développement d'un système qui lui procurerait, à un prix raisonnable, des livres bien supérieurs à ses contrefaçons, sous le double rapport de la qualité du papier et de la beauté de l'impression; et les avantages du système une fois démontrés par la pratique et bien reconnus, les clameurs que soulève, aux États-Unis, la seule idée d'un traité sur la propriété littéraire, seraient bientôt réduites au silence.

A l'occasion de ce droit de 10 p. 0/0 *sur le prix de vente en Angleterre*, perçu, aux douanes des États-Unis, sur les livres anglais, nous signalerons un fait trop peu connu et sur lequel on ne saurait cependant trop appeler l'attention, — c'est l'encouragement spécial, ouvertement donné par le gouvernement américain à la piraterie littéraire ! Voici ce qu'on lit au mot LIVRES, dans le tarif des douanes approuvé par le Congrès en 1846, et

aujourd'hui en vigueur : « *Livres, Magazines et imprimés, brochures, ouvrages périodiques et journaux illustrés, reliés ou non reliés, et à l'égard desquels il n'a pas été autrement statué,* 10 *p.* 0/0 ; » mais « *Livres, ouvrages périodiques et autres* EN COURS DE RÉIMPRESSION (lisez « de contrefaçon ») AUX ÉTATS-UNIS, 20 POUR CENT ! » En d'autres termes, le gouvernement américain dit à ses éditeurs et libraires : « Nous ne mettons qu'un droit de 10 p. 0/0 sur les livres anglais que vous ne jugerez pas à propos de contrefaire ; mais sur tous ceux que vous croirez pouvoir utilement vous approprier, nous mettons un droit de 20 p. 0/0, afin de protéger vos patriotiques efforts. Les éditeurs anglais ne pourront alors vous faire concurrence pour la vente de leurs propres ouvrages. » Il y aurait bien là quelque chose à dire au point de vue de la morale publique, mais on ne saurait du moins refuser, en cette circonstance, au gouvernement américain, le mérite de la franchise. Cette manière de procéder s'appelle probablement, de l'autre côté de l'Atlantique, *annexion* des droits de propriété des auteurs et éditeurs anglais.

Il nous reste maintenant à faire connaître le système adopté par les éditeurs anglais pour la distribution de leurs livres au public. Il paraîtra assez étrange que la « protection, » chassée des principales branches de l'industrie anglaise et à peu près abandonnée de ses champions les plus opiniâtres, ait trouvé un refuge dans le commerce de la librairie. Les livres sont encore victimes d'une politique qu'ils ont contribué si puissamment à renverser.

Contrairement à ce qui a lieu dans presque toutes les autres branches de commerce, les libraires-éditeurs ont été de temps immémorial dans l'usage de fixer et d'annoncer les prix auxquels se vendraient leurs publications. Cette manière exceptionnelle de procéder est basée sur une raison facile à concevoir : si le public n'était pas informé du prix de chacun des ouvrages annoncés, les acheteurs seraient continuellement exposés à payer leurs livres plus cher qu'ils ne s'y étaient attendus, et ils hésiteraient naturellement à faire des commandes qui pourraient engager leur responsabilité bien au-delà de leurs prévisions. On peut aisément se faire une idée de la différence de prix qui peut exister entre une étoffe de calicot et une étoffe de toile, entre

une étoffe de toile et une étoffe de laine, entre une étoffe de laine et une étoffe de soie; mais les titres de deux ouvrages, dont l'un se vend cinq shellings et l'autre cinq livres sterling, ne contiennent pas nécessairement l'indication de leur valeur relative. Telles sont, nous le croyons, les considérations qui ont fait prévaloir l'usage d'annoncer le prix de chaque publication. Ce point arrêté, une autre question se présente immédiatement, — celle de savoir comment l'agent qui se charge de la vente en détail sera indemnisé de ses peines et de ses risques. Deux moyens s'offrent naturellement : il peut faire payer à son client une commission en sus du prix annoncé, ou il peut ne lui prendre aucune commission et trouver son bénéfice dans une remise qu'il obtiendra de l'éditeur. C'est ce dernier mode qui a été adopté ; et il en est résulté, dans le commerce de la librairie, des difficultés et des débats sans nombre, — qui ne sont pas encore terminés. La remise nominale faite au commerce, c'est-à-dire par l'éditeur au libraire, est de 25 p. 0/0 ; de plus, on lui donne 25 exemplaires pour 24, et, s'il s'agit d'un livre d'un prix peu élevé, 13 pour 12, ou 7 pour 6 1/2. Ce n'est pas encore tout. Les principaux éditeurs de la capitale sont dans l'usage de faire des ventes annuelles ou semi-annuelles, qui ont généralement lieu à l'Hôtel d'Albion, avec accompagnement obligé de dîners, etc. ; et la même coutume a été adoptée par des maisons de second ordre, qui se réunissent ensemble dans ce but. Des catalogues in-folio sont adressés à un certain nombre de libraires, avec une invitation à dîner ; et personne n'est admis aux ventes sans cette invitation. Les libraires de province en sont rigoureusement exclus. Dans ces occasions, on met en vente au rabais ou aux enchères les fonds de magasins, c'est-à-dire les exemplaires non vendus des publications qui ont cessé d'avoir cours à leur prix nominal ; et de nouvelles publications, souvent même avant qu'elles aient paru, sont offertes à 10 et 15 p. 0/0 au-dessous du prix du commerce, avec l'avantage de longs crédits, s'étendant, pour les achats considérables, jusqu'à seize mois et quelquefois davantage. De cette manière, les libraires privilégiés, à qui l'on offre des conditions aussi tentantes, prennent part, par le fait, aux spéculations des éditeurs. Les ventes en question sont remarquables par la quantité d'affaires qui s'y font : il n'y a pas long-temps que

M. Murray y vendit pour 19,000 £ (475,000 fr.) de livres.

Ces énormes remises, variant de 25 à 40 pour cent, indépendamment des *vingt-cinquièmes* ou des *treizièmes*, laissent, comme on le voit, une ample marge de bénéfice aux libraires : il est donc facile de comprendre que ceux d'entr'eux qui se trouvent dans une position plus avantageuse que les autres sous le rapport des moyens pécuniaires, des circonstances locales, de l'intelligence et de l'activité, soient tentés d'abandonner au public une partie de ce bénéfice afin d'augmenter leur clientèle et, avec leur clientèle, la masse de leurs affaires. Voilà ce que beaucoup de libraires entreprenants feraient, s'ils osaient; mais l'oser, c'est se mettre en guerre ouverte avec une formidable phalange de monopoleurs, de routiniers de la vieille école, qui ont la prétention d'empêcher leurs confrères de vendre au-dessous des prix qu'eux-mêmes jugent à propos de maintenir. Des éditeurs qui, non contents des bénéfices de cette industrie, veulent y ajouter ceux de la vente au détail, trouvent fort mauvais qu'on puisse offrir leurs ouvrages au public à des prix inférieurs à ceux auxquels ils les débitent eux-mêmes dans leurs boutiques ; et les grands marchands de livres de Pater-Noster Row (1), qui fournissent presque tous les libraires de province et tendent en outre à accaparer la clientèle des établissements d'éducation, sont disposés à prendre toutes les mesures qui peuvent avoir pour effet d'étouffer la concurrence. Beaucoup d'éditeurs paraissent considérer ces grandes maisons de librairie, qui enlèvent en bloc la majeure partie de leurs publications, comme exerçant une influence toute-puissante sur la vente de ces publications, et se laissent ainsi entraîner à sanctionner et à soutenir les mesures de protection qu'elles adoptent. Telles sont les considérations par suite desquelles les grands et puissants libraires et éditeurs de Londres ont formé, et soutiennent depuis bien des années une coalition qui, sous le prétexte de « maintenir la *respectabilité* de la librairie, » n'a, en effet, d'autre but que d'anéantir la concurrence. On a vu cette coalition tour à tour florissante et tyrannique, puis languissante et faible : elle déploie en ce moment toutes ses forces, comprenant sans

(1) Quartier des libraires, dans le voisinage de Saint-Paul.

doute qu'elle est engagée dans une lutte où il ne s'agit de rien moins que de son existence (1). Elle cherche à arriver à ses fins en amenant tous les libraires, de gré ou de force, à souscrire un règlement par lequel ils s'engagent à ne pas vendre de livres au public (si ce n'est dans certains cas spécifiés) avec une remise de plus de 10 p. 0/0 sur les prix cotés. Toute infraction à cet engagement est punie de la privation des *privilèges de la librairie*, c'est-à-dire que le délinquant ne peut plus obtenir de livres avec les remises ordinairement allouées aux libraires, et qu'il se trouve ainsi privé des moyens de continuer son commerce.

Les entraves si oppressives déjà mises par le fisc à la littérature à bon marché, sont donc aggravées par les restrictions volontaires qu'une politique égoïste et aveugle a imposées à la librairie. Comme si les mesures répressives du gouvernement n'étaient pas assez rigoureuses, le commerce lui-même se charge d'accroître leur rigueur, en prêtant au gouvernement son concours organisé. Les plus grands ennemis de la littérature sont dans son propre camp. Les obstacles venant du dehors peuvent avoir pour effet de stimuler l'activité des intéressés par la résistance qu'ils provoquent; mais ceux du dedans opérant au centre d'action, doivent nécessairement amener une paralysie partielle du système. Tels ont été, nous le croyons, les résultats de la politique étroite adoptée par les libraires de Londres, et qu'on voudrait aujourd'hui mettre en vigueur dans toute l'Angleterre. L'Association (c'est le nom qu'elle prend) n'a, du reste, reculé devant aucun moyen, même des plus odieux, pour découvrir, persécuter, ruiner les libraires qui cherchaient à se soustraire à ses tyranniques exigences, et plus particulièrement ceux qui portaient ombrage à quelqu'un de ses membres influents.

Il nous reste à dire quelques mots des conséquences de cette Association des libraires, par rapport au public et aux auteurs. On a vu que la remise ordinairement faite par les éditeurs au commerce est, y compris les *treizièmes* ou *vingt-cinquièmes*, d'environ 33 p. 0/0, c'est-à-dire d'un tiers du prix nominal (nous ne parlons pas ici des ventes périodiques auxquelles nous avons déjà fait allusion, parce qu'elles peuvent être considérées

(1) Voir la *Revue Britannique*, livraison d'avril, Nouvelles des Sciences.

comme étant en quelque sorte en dehors du système). Ainsi, un livre coté 12 sh. se vend 8 sh. au libraire détaillant, ce qui laisse à ce dernier une marge de 4 sh. pour l'indemniser de ses soins. Mais les détaillants actifs et intelligents se contenteraient volontiers de la moitié, ou même du tiers de ce bénéfice; de sorte que le public paie, dans l'espèce, de 2 sh. à 2 sh. 8 d. de plus qu'il n'est nécessaire. En vain dira-t-on que l'Association *permet* aux libraires détaillants de faire eux-mêmes au public une bonification de 10 p. 0/0 : elle ne leur permet pas de coter les publications nouvelles au-dessous de leur prix nominal, et voici ce qui en résulte : toute concurrence étant ainsi interdite et le cercle des affaires tendant à se resserrer de plus en plus, la plupart des libraires détaillants tâchent de tirer d'une mauvaise position le meilleur parti possible, en faisant payer le prix *fort* à leurs acheteurs toutes les fois qu'ils le peuvent.

Autre inconvénient pour le public. Si le libraire qui a refusé de souscrire aux règlements de l'Association est en même temps éditeur, ses confrères ne manqueront pas de faire charitablement tout ce qui dépendra d'eux pour entraver et étouffer la vente de ses publications. Lorsque vous demandez un ouvrage chez un des libraires confédérés, et qu'on vous répond : « Il n'y en a pas un seul exemplaire en ville, » ou bien : « Nous n'en avons pas de cartonnés, » ou bien encore : « L'édition est épuisée, » vous pouvez conjecturer que le malheureux éditeur est excommunié par l'Association.

Quant aux auteurs, M. Babbage a établi le calcul de ce qu'il lui en avait coûté pour mettre entre les mains du public son ouvrage sur « l'Économie des Machines et des Manufactures. » Le produit brut de ce livre, tiré à 3,052 exemplaires et vendu en détail 6 shellings, est de 915 £ 12 sh. Sur cette somme, les frais d'impression, de papier, et les droits sur le papier et les annonces, ont absorbé . . . . . . 266 £ » sh. 11 d.

	£	sh.	d.
La commission de l'éditeur.	63	11	8
Les remises aux libraires en gros et en détail.	305	3	4
Et il est resté pour la part de l'auteur.	280	16	1
	915 £	12 sh.	» d.

Ainsi les libraires ont eu, pour vendre cet ouvrage, un tiers de son produit brut, c'est-à-dire plus qu'il n'est resté à l'auteur pour l'avoir fait! Peut-on prétendre qu'un pareil système soit favorable aux gens de lettres? En admettant même qu'il soit nécessaire de maintenir ces énormes remises allouées aux libraires, il est évident que si le commerce de la librairie était libre, il en résulterait aussitôt une concurrence légitime qui, en abaissant à 5 shellings 1/2, à 5 shellings, à 4 shellings 1/2 le prix du livre côté 6 shellings, aurait pour effet inévitable d'en accroître le débit, et par suite les bénéfices et la réputation de l'auteur. Que si les éditeurs, affranchis de toute entrave, aussi bien que les détaillants, donnaient à ces derniers, au prix de 5 shellings pour toute remise, au lieu de 4, ce livre de 6 shellings, le livre se vendrait tout aussi bien que sous le système actuel, et l'auteur en recueillerait un profit beaucoup plus grand.

L'abolition du système de protection, imposé à la librairie sous le prétexte absurde d'arriver à une uniformité de prix qui n'est ni dans la nature des choses ni dans celle des hommes, serait donc avantageuse aux gens de lettres, à qui elle procurerait une rémunération plus convenable de leurs travaux; aux lecteurs, à qui elle permettrait d'obtenir des livres avec une diminution de 10 à 25 p. 0/0 sur les prix qu'ils les payent aujourd'hui; aux éditeurs eux-mêmes, qui, par suite de l'accroissement de la vente, prélèveraient une commission plus forte lorsqu'ils opèrent pour le compte d'autrui et recueilleraient un bénéfice plus considérable sur les ouvrages qui sont leur propriété (1); enfin au commerce de la librairie en général, en donnant, par l'ouverture d'une concurrence loyale, le moyen aux hommes intelligents et capables de sortir de l'ornière de la routine, où ils croupissent aujourd'hui. On demandera naturellement comment il se fait que ce système abusif se maintienne, lorsqu'il suffirait aux éditeurs de vouloir pour qu'il s'écroulât à l'instant même? Les grands éditeurs, selon nous, reculent devant l'idée du travail qu'il faudrait s'imposer et de la responsa-

(1) Les droits d'auteur sont quelquefois achetés fort cher, en Angleterre comme en France, ainsi qu'on l'a vu pour Moore, Macaulay, Châteaubriand, MM. Thiers, Lamartine et autres. L'intérêt des éditeurs propriétaires est alors, plus que jamais, de populariser l'ouvrage par le bon marché, afin d'en multiplier les éditions.

bilité qu'il faudrait assumer pour organiser et diriger leurs affaires conformément aux vrais principes du commerce. Ils trouvent fort commode de restreindre autant que possible la sphère de leurs opérations et de leurs risques; c'est dans ce but qu'ils s'appliquent à ne vendre qu'aux grandes maisons de librairie en gros, qui, tentées par des conditions beaucoup plus avantageuses, comme remise et comme crédit, que celles qui sont offertes au commun des libraires, achètent de fortes parties de livres à la fois et se trouvent ainsi en mesure de servir le commerce en général à aussi bon marché que l'éditeur lui-même. Ce mode de procéder suppose et nécessite une parfaite entente entre les parties; aussi, du moment où le libraire en gros se croit menacé d'une concurrence, il s'adresse à l'éditeur et réclame son assistance. L'éditeur ne peut se dispenser de répondre à l'appel de ces maisons auxquelles il est lié par une communauté d'intérêts, et se trouve ainsi entraîné par la force des choses à soutenir un système évidemment contraire à la propagation de ses propres publications. Sans doute l'éditeur a le droit de dicter ses conditions; mais n'est-ce pas abuser de ce droit, que de conspirer avec les maisons qui exercent le monopole de la vente en gros pour imposer à tous les autres libraires un système en quelque sorte stéréotypé? Et s'il croit devoir faire, sur ses propres publications, des remises qui vont jusqu'à 50 p. 0/0, est-il juste de réduire le bénéfice de l'auteur pour qui il opère à commission, en soumettant son livre au même système? C'est, on peut le croire, en grande partie par suite de ce désir de concentration, que les éditeurs anglais ont tant de répugnance à envoyer, comme ceux du continent, leurs livres «à condition» aux libraires de la ville et de la province.

Il nous semble que le vice radical du système que nous venons d'exposer, consiste dans le bas prix auquel les livres sont vendus au commerce, relativement à celui auquel ils sont cotés pour le public. Cette différence devrait être réduite de moitié au moins. Ces fortes remises pouvaient être nécessaires à une époque où les facilités de transport et de communication étaient beaucoup moindres qu'elles ne le sont aujourd'hui; mais la révolution matérielle opérée par Watt, Stephenson et Rowland-Hill, révolution qui a apporté de grands changements dans nos

habitudes sociales, exige que des modifications analogues soient introduites dans beaucoup d'usages commerciaux, et notamment dans les règlements exceptionnels de la librairie. Il serait à désirer aussi que les remises, ramenées à un taux raisonnable, fussent proportionnellement plus fortes sur les livres à bas prix, afin que les libraires eussent un plus grand intérêt à en pousser la vente.

En résumé, l'opinion publique s'est émue de cet état de choses, et il faut espérer qu'il y sera bientôt porté remède. Nous n'ajouterons qu'une dernière considération; c'est que le système dont il s'agit est, par le fait, une prime offerte à la mauvaise foi. Il y a peu de libraires de détail qui aient le courage de braver ouvertement les décrets de l'Association; mais il y en a beaucoup qui sont très disposés à les éluder lorsqu'ils en trouvent l'occasion; et l'honnête homme, qui a souscrit de force à des règlements qu'il désapprouve, mais qui respecte sa signature, voit sa clientèle passer à son voisin, qui a pris les mêmes engagements, mais qui ne se fait pas scrupule de les violer secrètement, en vendant ses livres au-dessous du prix convenu. C'est ce qui arrive continuellement. Or, le public ne saurait être soumis à l'alternative de payer ses livres plus cher qu'il n'est nécessaire, ou d'encourager la contrebande en acceptant un rabais clandestin et fait en quelque sorte sous le manteau.

(Westminster Review).

Note du rédacteur. Pendant que cet article était sous presse, les deux questions qui y sont traitées, celle du fisc et celle de l'Association des libraires, ont reçu leur solution.

Une proposition de M. Milner Gibson, tendant à la suppression des « taxes sur les connaissances, » c'est-à-dire de l'impôt sur le papier, du timbre des journaux et du droit sur les annonces, a été repoussée par un triple vote de la Chambre des Communes.

Dans le cours de la discussion à laquelle cette motion a donné lieu, le représentant de l'Université d'Oxford, M. Gladstone, résumant avec beaucoup de force les divers arguments que nous avons indiqués, a déclaré que l'état du commerce de la librairie en Angleterre était un scandale. Il a fait observer que l'Angleterre était, même avec les droits actuels, en mesure de produire les livres à aussi bon marché qu'aucun pays du monde; que les livres devraient donc y être à aussi bon marché et s'y vendre en plus grande quantité qu'en aucun autre pays; mais que le monopole s'était emparé de cette branche d'industrie; qu'à l'exemple de la coalition des éditeurs contre le public, les imprimeurs s'étaient, à leur tour, coalisés contre les

éditeurs, et que les prix d'impression étaient de 20 à 30 p. 0/0 plus élevés à Londres, à Oxford et à Cambridge que partout ailleurs; qu'il en résultait que les ouvrages nouveaux y étaient plus chers et, par suite, la demande plus restreinte que partout ailleurs; que le monopole et la limitation des demandes réagissant l'un sur l'autre, il n'y avait peut-être pas un article de commerce pour lequel le public fût forcé de payer un prix aussi disproportionné à celui de la production que pour les livres ; qu'aussi, sauf quelques rares exceptions, telles que *l'Histoire d'Angleterre* de Macaulay, il n'y avait pas plus de 5 à 10 p. 0/0 des livres nouveaux dont la vente dépassât 500 exemplaires, parce qu'au lieu d'acheter des livres trop dispendieux, on les prenait au cabinet de lecture ou au club de lecture; que le gouvernement qui venait, par la conclusion de traités internationaux sur la propriété littéraire, d'ouvrir de nouveaux débouchés à la librairie, devait espérer que les éditeurs feraient, de leur côté, quelques efforts pour donner leurs livres à des prix raisonnables; que, dans tous les cas, si on supprimait les droits en question, il fallait que cette suppression tournât au profit du public, et non pas de ceux qui s'étaient coalisés pour maintenir le monopole et l'exploiter à leur avantage.

L'Association des libraires, intimidée par la résistance de quelques hommes courageux et surtout par les manifestations non équivoques de l'opinion publique, en avait appelé à une espèce de tribunal arbitral, s'en remettant entièrement à sa décision. Les adversaires de l'Association, tout en consentant à soutenir leur cause devant ce tribunal, avaient annoncé de leur côté que, quelle que fût sa décision, ils entendaient persister dans leur opposition. Le tribunal, composé de l'ex-chancelier lord Campbell, du Dr Milman et de M. Grote, tous trois auteurs, a déclaré, après avoir entendu les parties intéressées, que les règlements de l'Association étaient *exorbitants et sans utilité,* et a engagé, en conséquence, les membres de cette ligue à rendre ou à laisser au commerce de la librairie toute sa liberté d'action. A la suite de ce jugement, parfaitement motivé, l'Association s'est dissoute.

Histoire contemporaine.



DERNIÈRES GUERRES DES ANGLAIS DANS L'INDE (1).

PAR M. RICHILD GRIVEL, LIEUTENANT DE VAISSEAU.

CONQUÊTE ET ANNEXATION DU PUNJAUB.

(JANVIER 1848 A MARS 1849.)

I.

Le Punjaub ou pays des Sihks, plus connu en Europe sous le titre de royaume de Lahore, tire son nom des cinq fleuves qui le sillonnent ou le limitent dans leur parcours. Borné au Nord-Ouest par l'Indus et au Sud-Est par le Sutledje, le Punjaub proprement dit affecte la forme d'un triangle dont le sommet est placé à Mithen-Kote, au confluent de ces deux fleuves, pendant que la base s'appuie, au Nord-Est, sur de vastes montagnes qui dépendent de l'Himalaya ou Caucase hindou. Pechawer et le Déjarat, provinces conquises sur les Affghans, forment le seul appendice de territoire qui appartienne aux Sihks, en dehors du triangle dont nous venons de parler. Le climat et la nature du sol varient infiniment dans cette vaste contrée, qui s'étend depuis les déserts brûlants du Scinde jusqu'aux montagnes neigeuses du Cachemir et de l'Affghanistan. Le Punjaub renferme une population de cinq millions d'habitants, et rend un revenu annuel d'environ trente-cinq millions de notre monnaie ; les fleuves qui le traversent sont en grande partie navigables : l'éten-

(1) Voir la livraison de mai.

due de cette navigation intérieure est d'environ sept cents lieues.

La secte des Sihks fut fondée par un Gourou ou prophète, du nom de Nanac, qui florissait vers la fin du XV[e] siècle de notre ère. La religion de cette secte consistait, à l'origine, dans un pur déisme : les Sihks croyaient à la transmigration des âmes, et considéraient le bœuf comme un animal sacré. Ce peuple se distingue encore de la grande famille hindoue, par la liberté de changer de caste, comme par le devoir religieux de se consacrer au métier des armes. Les Sihks professent, pour les mahométans, la haine la plus invétérée ; leur livre sacré porte le nom de Grunt ; leur cri de guerre est : *Victoire au Gourou !!!*

Vers la fin du XVIII[e] siècle, une confédération, formée entre les principaux chefs des Sihks, mit un terme passager aux incursions continuelles des montagnards afghans. Néanmoins le pays des cinq fleuves ne commença à figurer dans les annales de l'Hindostan que sous son dernier souverain, le fameux Runjet-Singh. Fils d'un chef de rang élevé, né en 1780 et proclamé à la mort de son père en 1794, le jeune Runjet grandit dans l'ignorance la plus profonde et les orgies les plus sauvages : à dix-sept ans, il faisait assassiner sa mère, alors régente, pour s'emparer plus tôt du pouvoir suprême. Lors des deux invasions que le souverain de Caboul, Shah-Zemaün, opéra dans le Punjaub en 1795 et 1797, on vit les chefs sihks se retirer devant l'ennemi ; Runjet-Singh, obligé de céder momentanément le terrain, profita de sa retraite forcée pour lever des contributions au sud-est de ses États, dans les environs de Sirhind. Quand les Afghans eurent regagné leurs montagnes, le jeune monarque songea à s'assurer la possession de Lahore, dont il voulait faire sa capitale. L'occasion ne tarda pas à se présenter. Shah-Zemaün, harcelé dans sa retraite, avait laissé, aux mains des Sihks, une partie de son artillerie. Sentant toute l'importance de cette perte, le souverain afghan entra en négociation avec Runjet-Singh, et lui offrit Lahore (dont les Afghans prétendaient disposer, comme de tout le Punjaub, en échange des canons que ses montagnards avaient laissés dans la plaine. Cette convention, consentie par les deux parties, s'accomplit dans les termes stipulés. Dès lors, le jeune souverain du Punjaub com-

mença à guerroyer contre ses voisins, arrondissant sans cesse ses domaines avec un bonheur et une habileté peu ordinaires.

Les premières relations des Européens avec Runjet-Singh eurent lieu en 1803, quand le marquis de Wellesley, gouverneur-général, alors fort occupé de la guerre contre les Mahrattes, songea à se créer des alliances dans le nord de l'Hindostan. Vers le commencement de 1805, Runjet-Singh s'occupait d'annexer à sa couronne les États sihks au-delà du Chenaub, quand l'approche des chefs mahrattes, poursuivis par l'armée de lord Lake, le rappela à Lahore. Politique habile, le souverain sihk sut d'abord temporiser avec les deux partis; mais bientôt le soin de ses véritables intérêts le jeta dans les bras de l'Angleterre, dont il voyait avec épouvante la grandeur toujours croissante. Runjet-Singh continuait à pousser ses conquêtes dans l'Est, quand, vers 1809, ses bons alliés les Anglais, inquiets de ses agrandissements successifs, songèrent à réprimer l'ambition de ce nouvel Hyder-Ali, qui semblait à la veille de reconstituer un grand pouvoir indigène dans le nord de l'Hindostan. En vain le lion du Punjaub soutint-il que la Jumna, et non le Sutledje, formait la limite des possessions britanniques : le colonel Ouchterlony passa la première de ces rivières, en 1809, et s'avança sur Umballah, à la tête de forces considérables. Arrivé à Umritsir comme envoyé, le colonel Ouchterlony remplissait une mission amicale au camp de Runjet, quand, soudain, les soldats musulmans composant son escorte furent attaqués, au milieu de leurs cérémonies religieuses, par une bande de Sihks fanatiques. En un instant, la petite troupe, composée de seize cavaliers et de deux compagnies d'infanterie indigène, fut sur pied, chargeant l'ennemi avec cette résolution commune aux enfants d'Allah : les Sihks furent promptement dispersés, et cet épisode inspira à Runjet-Singh la plus salutaire terreur du résultat qu'aurait une lutte de ses bandes indisciplinées contre la tactique et l'armement parfait des troupes anglo-indiennes. Un traité formel, conclu vers la fin de cette année, imposa au souverain des Sihks la condition de ne pas dépasser le Sutledje, et celle de n'entretenir que la quantité de troupes nécessaire à la tranquillité du pays.

Cependant le Maharajah (c'était le titre de Runjet-Singh parmi

ses sujets) n'en continua pas moins à guerroyer contre ses voisins, reculant parfois pour avancer plus sûrement, toujours en marche et presque toujours victorieux. — En 1813, il envahit et conquiert le Cachemir qu'il annexe à ses États ; peu après il extorque au shah Soujah, réfugié sous sa protection à Lahore, le fameux *Kooh-I-Noor* (1), ou Montagne-de-Lumière, le plus célèbre diamant du monde entier. Ce curieux joyau, l'ambition des souverains de l'Asie, fut enlevé aux Mogols, lors de la prise de Delhi, par le célèbre conquérant Nadir-Shah. Cependant la possession si enviée de ce diamant semble avoir porté malheur à ses différents maîtres : Nadir-Shah fut bientôt assassiné dans une de ces révolutions de palais si fréquentes en Asie ; le précieux joyau tomba alors aux mains d'Ahmed-Shah, fondateur de la dynastie des souverains de Caboul, et demeura, parmi ces derniers, jusqu'à l'époque où le shah Soujah vint se réfugier chez l'avide Runjet-Singh.

Nous ne suivrons pas le maître de Lahore dans ses guerres continuelles avec les petits États qui l'entouraient, ni dans la longue lutte qu'il soutint contre les Affghans, à l'occasion de la province de Pechawer, dont il était parvenu à s'emparer par surprise, en 1818. Impétueux et indisciplinés, les montagnards affghans devaient céder, à la longue, devant l'habile tactique et la patiente adresse du Maharajah, qui sut exploiter à propos l'humeur inconstante des habitants de Pechawer. A partir de 1835, cette province demeura définitivement au pouvoir des Sihks ; mais cette pomme de discorde éternelle entre les deux peuples, était devenue pour eux la boîte de Pandore : nous verrons plus tard l'inimitié de Runjet-Singh contre Dost-Mohammed, précipitant la guerre de l'Affghanistan, entraîner un jour la conquête de son propre royaume et le détrônement de sa race.

Avant d'arriver à ces graves évènements, jetons encore un coup

(1) Le Kooh-I-Noor, l'un des plus fameux diamants des empereurs mogols, est dernièrement tombé aux mains des Anglais, lors de la conquête du Punjaub. Présenté en audience solennelle à la reine Victoria, par le major Mackeson, l'un des résidents les plus distingués de l'Inde anglaise, ce fameux diamant figurait tout récemment, dans une loge en velours rouge, au milieu d'une des avenues principales de l'Exposition de Londres.

d'œil sur l'histoire du Maharajah. En 1821, ce prince s'empare de Deva-Ismaël-Khan et de tout le Déjarat qu'il s'empresse d'annexer au Punjaub. En mars 1822, on voit arriver à Lahore deux ex-officiers de l'Empire, MM. Allard et Ventura qui, licenciés avec la grande armée, lors de nos désastres de 1815, étaient allés chercher fortune dans les pays de l'extrême Orient, et venaient de quitter le service de la Perse. Ce ne fut pas sans quelque peine que ces deux Européens parvinrent à dissiper la méfiance et les soupçons qui entourent d'ordinaire les étrangers chez les souverains asiatiques; mais, la première épreuve passée, chacun d'eux reçut le commandement d'un régiment indigène qu'ils eurent mission de discipliner et d'exercer à la française. Bientôt un assez grand nombre d'officiers de toutes armes, formés sur les champs de bataille de l'Europe et inactifs depuis les traités de Vienne, accoururent chez Runjet-Singh, à la nouvelle du bon accueil que les militaires européens trouvaient au Punjaub. Quelle influence ces officiers, attachés aux princes indiens, ont-ils pu exercer sur les affaires de l'Hindostan et les agrandissements successifs de la puissance anglaise? C'est ici le cas de faire remarquer combien leur importance a été exagérée de notre temps! L'Europe continentale et particulièrement la France leur ont attribué complaisamment un rôle bien éloigné de la vérité : on a cru voir en eux les continuateurs des Bussy et des Raymond; on leur a prêté des projets devenus impossibles depuis la fin du XVIIIe siècle, époque mémorable où l'Angleterre prit définitivement la haute main de la politique indienne.

M. de Warren (1), l'un des premiers, a relevé cette singulière erreur : « Les officiers français et étrangers (2), dit-il, au service

(1) *L'Inde Anglaise en* 1843, ouvrage remarquable à plus d'un titre qui, à cause de sa véracité même, n'a pas été goûté en Angleterre.

(2) Nous croyons à propos de donner la liste des officiers européens qui ont figuré au service des Sihks depuis une trentaine d'années; cette liste est empruntée à l'ouvrage du major Carmichaël Smyth :

Alvarine,	Italien.	infanterie,	mort à Lahore.
Gordon.	Anglais,	cavalerie,	id.
Ventura,	Italien,	infanterie,	a quitté le service des Sihks.
Allard,	Français,	cavalerie,	mort à Pechawer.
Court,	Français,	artillerie,	a quitté le service des Sihks.
Avitabile,	Italien,	infanterie,	id.

» de Runjet-Singh (surtout MM. Allard, Court, Ventura, Avi-
» tabile) ont certainement rendu de très grands services au
» monarque des Sihks; mais aucun d'eux, pas même M. Allard,
» n'a songé à rien fonder de stable au Punjaub, ni réussi à ac-
» quérir dans ce pays une influence réelle, propre à avancer les
» intérêts de la France. Satisfaits des égards qu'on leur pro-
» diguait sur le territoire anglais, ces officiers ont trouvé fort
» commode de placer leurs économies sur les fonds de la Com-
» pagnie, d'expédier leurs capitaux par l'intermédiaire des né-
» gociants anglais, enfin d'avoir à l'occasion un refuge assuré
» pour leurs vies et leurs propriétés, lors de ces révolutions in-
» térieures si fréquentes dans ces contrées. Bien peu de ces mi-

Hommul,	Espagnol,	id.	mort à Lahore.
Vochen,	Russe,	id.	a quitté le service des Sihks.
Konigberger,	Allemand,	médecin,	toujours au service.
Dottenwise,	Allemand,	ingénieur militaire,	parti.
Harlan,	Américain,	service civil,	id.
De l'Ust,	Français,	infanterie,	id.
Holmel,	Anglais,	id.	tué par les Sihks.
Dubignon,	Français,	id.	aujourd'hui négociant à Lahore.
Hest,	Grec,	id.	tué à Lahore.
Hurelcek,	Grec,	id.	parti.
Mac-Pherson,	Anglais,	id.	id.
Gardner,	Américain,	artillerie,	id.
Kunarak,	Américain,	id.	tué par les Sihks,
Cortlandt,	Anglais,	infanterie,	toujours au service.
Fitz-Roy,	Anglais,	id.	parti.
Barlow,	Anglais,	id.	id.
Mouton,	Français,	cavalerie,	id.
Steinbach,	Allemand,	infanterie,	au service de Goulab-Singh.
De la Roche,	Français,	id.	tué d'une chute de cheval.
De La Font,	Français,	id.	parti.
De La Font,	Français,	id.	id.
Foulkel,	Anglais,	cavalerie,	tué par les Sihks.
Harbon,	Espagnol,	génie,	parti.
Lellie,	Anglais,	infanterie,	id.
Martindale,	Anglais,	id.	id.
Ford,	Anglais,	id.	mort des bless. reçues des Sihks.
De Fashaye,	Français,	cavalerie,	mort à Lahore.
De Fashaye,	Français,	id.	parti.
Harvey,	Anglais,	médecin,	id.
Jervic,	Français,	infanterie,	id.
Thiervious,	Prussien,	id.	id.
Bianchi,	Italien,	id.	id.
Argou,	Français,	id.	id.

» litaires européens purent avoir confiance dans l'avenir du » pays qu'ils servaient : trop clairvoyants pour ne pas sentir » l'influence toujours croissante de l'Angleterre, ils se résignè- » rent à s'appuyer sur elle. Aussi, durant la guerre d'Affgha- » nistan, a-t-on vu, à Pechawer, le général Avitabile, comman- » dant de cette province, se faire l'intendant militaire de l'ar- » mée anglo-indienne. Peu après, c'est le général Court qui, à la » tête d'un corps de 8,000 Sihks, opère une diversion impor- » tante contre les Affghans, pour faciliter au général Pollock » le passage des défilés de Khyber. »

Mais revenons à l'histoire de Runjet-Singh. En 1827 et 1828, la présence successive de deux gouverneurs généraux, lord Amherst et lord Combermere, dans le nord de l'Hindostan, amène un échange de politesses entre eux et le souverain de Lahore. Quelques années plus tard, en 1831, le Gouvernement britannique, désireux d'envoyer au Maharajah un présent de chevaux anglais pur sang, profite habilement de l'occasion pour obtenir des Amirs la permission d'expédier le lieutenant Burnet à travers le Scinde. Cet officier, dont le présent offert à Runjet-Singh dissimulait la véritable mission, reçut l'injonction de recueillir toutes les données possibles sur la géographie, le climat et la statistique des pays intéressants que borde l'Indus. Arrivé à Lahore en juillet 1831, le lieutenant Burnet s'avança dans l'Asie centrale jusqu'à Bokhara, en traversant Caboul et l'Affghanistan : on prévoyait peu, à cette époque, que la relation de son voyage allait devenir la cause innocente d'un revirement complet dans la politique de la Compagnie des Indes et d'une période de guerre qui finit à peine en ce moment.

De plus en plus convaincu de la puissance formidable et des ressources inépuisables de l'Empire anglo-indien, autant par ses rapports avec les Anglais que par la fréquentation des Européens de toute nation attachés à son service, Runjet-Singh se montre, dès 1831, l'allié sincère et respectueux du gouvernement de l'Inde. Le gouverneur-général et le Maharajah échangent, en octobre de cette année, des visites de cérémonie où ces deux potentats déploient à l'envi un luxe extraordinaire. Déjà le maître de Lahore convoitait le Scinde et les bords fertiles de l'Indus; en attendant l'occasion de s'en emparer, ils ecourt le

shah Soujah dans la levée de boucliers que ce prince entreprend, en 1834, pour reconquérir la souveraineté de l'Affghanistan. Le shah Soujah échoue; mais Runjet-Singh, qui a su habilement profiter de cette diversion, se saisit définitivement de la province de Pechawer. Legouvernement de Calcutta, instruit par ses résidents des faits et gestes du Maharajah, ne croit pas le moment venu d'intervenir dans le nord de l'Inde; il répond à leurs demandes qu'il n'a pas à s'immiscer volontairement dans les querelles qui divisent l'Affghanistan et le Punjaub.

En juillet 1835, le souverain de Lahore met à exécution ses projets d'envahissement du Scinde; Rojhan tombe entre ses mains; déjà il menace Shikapore et veut exiger des Amirs un tribut annuel de *trois* millions de francs, quand les résidents anglais lui persuadent d'abandonner son injuste agression. Deux ans après, Runjet-Singh devient l'une des hautes parties contractantes, dans le traité de 1837, pour le rétablissement du shah Soujah sur le trône de Caboul. Le vieux lion du Punjaub s'éteint enfin, en juillet 1839, au début de la première campagne d'Affghanistan, laissant une grande renommée de bonheur, de talents et d'immoralité.

A Runjet-Singh succéda son fils Kurruck-Singh, prince incapable, dont le règne passerait inaperçu n'étaient les évènements tragiques qui allaient le suivre. Une conspiration, dirigée par l'héritier présomptif de la couronne, tenait, depuis quelque temps, ce monarque en charte privée, quand il mourut en novembre 1840, après un règne de vingt mois. Le malheur devait encore poursuivre la postérité du Maharajah : son petit-fils, Nao-Nehal-Singh, jeune prince ambitieux, plein d'avenir et digne de continuer l'œuvre de Runjet, fut écrasé par accident lors de la chute d'un édifice, le jour même où, de retour des funérailles de son père, il faisait son entrée dans la capitale.

Shere-Singh, gouverneur du Cachemir et fils d'une des femmes de Runjet-Singh, parvint à s'emparer du pouvoir après une lutte assez courte contre d'autres prétendants. Avec l'avènement de ce prince s'ouvrit une période de cinq années, pendant laquelle le Punjaub fut en proie à une anarchie sans pareille dans ses annales. Nous jetterons un voile sur ces scènes

de meurtres et de violences, et nous reprendrons l'histoire des Sihks à la fin de 1845.

Runjet-Singh avait laissé à ses successeurs l'héritage d'un conquérant : une armée de 80,000 hommes de troupes régulières et un parc de 370 bouches à feu, sans parler d'une foule de pierriers et d'autres pièces innocentes montées à dos de chameau, selon la coutume du pays. Pendant les troubles qui suivirent la mort de ce monarque, la plupart des officiers européens attachés à son service, s'empressèrent de quitter un pays où leur vie était à la merci des révolutions de palais. L'armée, désormais affranchie de la discipline qu'avait su y maintenir le Maharajah, et tourmentée par un vrai besoin de conquêtes, devint la terreur du gouvernement et du pays par son amour du pillage et ses exactions continuelles. Cette situation devint tellement intolérable, que la cour de Lahore, ne sachant comment se débarrasser de ces nouvelles compagnies franches, les engagea à passer le Sutledje. Novembre 1845 vit 60,000 Sihks franchir cette rivière et se jeter sur les possessions britanniques. Ferozepore était déjà menacée quand les forces anglo-indiennes marchèrent contre cet ennemi indiscipliné. L'énergie de la résistance dépassa la brusquerie de l'invasion : 20,000 Sihks mordirent la poussière aux batailles de Moudkhie, de Ferozshah, de Buddiwall, Alliwall et Sobraon ; les soldats de Runjet furent refoulés dans leurs domaines, laissant 300 bouches à feu aux mains des vainqueurs. Lord Hardinge, qui venait de prendre le gouvernement de l'Inde en juillet 1844, montra dans ces circonstances un esprit de sagesse et de modération qui contraste étrangement avec l'humeur guerrière de ses prédécesseurs. Trois guerres ruineuses venaient à peine de se terminer sous les auspices du dernier gouverneur-général ; la Compagnie dépensait chaque année *douze* ou *treize* millions de francs de plus que ses revenus et entretenait une armée *deux* fois plus nombreuse que celle de la mère-patrie ; lord Hardinge sentit la nécessité de ne pas s'engager imprudemment dans de nouvelles conquêtes. Répudiant une annexation aux domaines déjà si vastes de la Compagnie, cet homme d'Etat préféra placer le Punjaub sous la tutelle britannique jusqu'à ce que l'ordre fût rétabli dans le pays. Le traité de 1846 installa un résident anglais et une armée de

10,000 hommes à Lahore; un conseil de régence fut institué pour prendre la direction des affaires, sous la surveillance du colonel sir Henry Lawrence. Puis, la contribution de guerre imposée aux Sihks n'ayant pu être acquittée tout entière par la cour de Lahore, le Cachemir fut donné à Goulab-Singh, rajah de Jamou, qui consentait à en payer une partie. Quant aux petits Etats sihks déjà sous la protection de l'Angleterre, rien ne pouvait excuser leur défection; ils furent donc annexés à l'Empire anglo-indien, de concert avec le Jullundhur-Doab, et un territoire assez étendu situé entre le Sutledje et les Bias.

Un an s'était déjà écoulé depuis ces évènements et la tranquillité n'avait encore fait que des progrès insensibles : le visir du conseil de régence venait d'être condamné au bannissement pour avoir comploté contre la domination britannique. Il fallut se décider à prendre des mesures définitives jusqu'à la majorité du jeune Maharajah auquel on destinait la couronne; le conseil de régence fut recomposé sur de nouvelles bases : *le régime de protection* (1), si fréquemment appliqué par la Compagnie, pour éviter d'onéreuses acquisitions de territoire, fut établi au Punjaub. Sincèrement désireux de conserver la nationalité sikhe, le gouverneur-général s'appliqua à organiser le pays dans des conditions stables et logiques qui permissent au jeune Maharajah de gouverner efficacement ses turbulents sujets le jour où l'occupation anglaise devrait cesser. Ses premiers soins furent de prévenir toute nouvelle prise d'armes de la part des débris de l'armée sihke, qui comptaient encore, en 1846, environ 40,000 hommes et 50 bouches à feu. Il fallait trouver un emploi constant à ces bandes, parmi lesquelles figuraient 22,000 hommes de troupes régulières et 10,000 cavaliers auxiliaires, fournis au souverain par les divers feudataires de la couronne : lord Hardinge eut l'heureuse idée de charger les chefs sihks eux-mêmes de la pacification du pays. Soumis à une discipline plus rigide,

(1) Quand le régime de protection est établi dans les États d'un prince indien, comme il l'est depuis long-temps dans ceux du *Nizam* du Dekkan, la Compagnie se charge de la défense militaire de son allié, soit contre les puissances voisines, soit contre ses sujets rebelles. Un corps d'armée suffisant est alors concentré, près de la capitale, sous la main du résident anglais; pourtant c'est l'État protégé qui fait les frais de son entretien.

payés de leur solde arriérée, ces débris de l'armée sihke devinrent, sous l'influence d'un gouvernement ferme et régulier, les protecteurs de leurs concitoyens dont ils avaient été jusque-là les oppresseurs et les tyrans. Durant les années 1846 et 1847, ces compagnies franches, renonçant à leurs anciennes erreurs, montrèrent du zèle et de l'activité à réprimer les révoltes partielles qui éclatèrent dans les provinces, et elles firent très exactement la police du pays.

Ce système habile épargna à une population brave et indépendante, l'humiliation de voir les troupes étrangères se répandre sur son territoire; ces rares ménagements pour l'amour-propre des vaincus, évitèrent les collisions fréquentes qui n'eussent pas manqué d'éclater entre les Anglo-Indiens et les débris de l'armée sihke, si ces derniers eussent trouvé l'occasion de venger, sur de faibles détachements, la grande défaite qu'ils venaient d'éprouver sur les bords du Sutledje. Non content d'avoir confié à des chefs dévoués ces bandes guerrières qui, peu désireuses de travailler et pourtant honteuses de mendier, passaient naguère leur vie à piller tout ce qui se trouvait à leur portée, lord Hardinge s'appliqua à concentrer les troupes de la Compagnie dans des positions inexpugnables qui ne laissassent aucune chance aux surprises ou à la trahison. La frontière nord-ouest des Indes britanniques fut en outre couverte par des forces imposantes, destinées à tenir les chefs sihks sous la menace d'une foudroyante répression. En 1847, ces forces s'élevaient à 54,000 hommes et à 120 bouches à feu : deux divisions de 10,000 hommes chacune, distraites de cette armée, se trouvaient l'une à Lahore, l'autre à Ferozepore, prêtes à opérer dans le Punjaub. Les troupes européennes entraient pour *un cinquième* dans l'effectif rassemblé sur cette frontière; trois colonnes mobiles de 3,400 hommes et de 12 canons chacune, sans compter la cavalerie, devaient, au premier signal, se porter sur les points menacés. D'immenses réserves, tant en vivres qu'en munitions de guerre, avaient été rassemblées, dans le but de pourvoir aux besoins des troupes qui pouvaient être appelées à appuyer les opérations de ces colonnes mobiles.

Le recensement du Punjaub venait d'être terminé et les contributions avaient pu être réparties d'une manière plus

équitable, à tel point que la Compagnie, quoiqu'elle eût diminué d'un *tiers* les redevances exigées des souverains du pays, allait recevoir, cette année, environ 10 millions de francs des contrées soumises à sa juridiction. Après avoir supprimé les monopoles arbitraires, le conseil de Lahore venait de décider qu'une somme de 1,500,000 francs serait ajoutée aux 750,000 francs déjà consacrés à l'amélioration des routes, dès que l'état du trésor pourrait le permettre. Un corps de naturalistes, dirigé par le Dr Fleming, s'occupait de reconnaître les ressources minérales du Punjaub.

C'est ainsi que l'administration du colonel Lawrence, avait réalisé plus de progrès dans une année qu'on n'en avait effectué dans les domaines de la Compagnie depuis un demi-siècle. Le peuple semblait calme et soumis ; — si, çà et là, on découvrait quelques machinations faciles à réprimer, rien n'était moins étonnant chez une nation si accoutumée aux révolutions. L'influence anglaise avait acquis une telle prépondérance, que le conseil de Lahore, en témoignage de respect pour les coutumes de ses protecteurs, faisait fermer, chaque dimanche, tous les édifices publics.

A la même époque, la situation des possessions britanniques, proprement dites, semblait plus satisfaisante que jamais. Après la dispersion des Mahrattes et la conquête du Scinde, depuis la première guerre des Sihks, lord Hardinge avait pu réduire de 50,000 soldats l'effectif de l'armée (1) de la Compagnie qui, de

(1) Chacune des trois présidences de l'Inde anglaise a son armée distincte dont la composition est parfaitement appropriée au climat, aux ressources du pays et à la nature des ennemis à combattre. L'effectif de ces trois armées réunies, après s'être élevé à 291,000 hommes en 1826, lors de la guerre des Birmans, tombe jusqu'à 180,000 hommes en 1837. Depuis cette époque jusqu'en 1846, les guerres de Chine, de l'Affghanistan et du Scinde, la première guerre de Sihks, ont oblige la Compagnie à reporter le chiffre total de l'armée anglo-indienne à 290,000 combattants. Il ne faut pourtant pas croire que cette armée soit la même que celle de 1826, quant à la composition. De 1826 à 1846, le chiffre des soldats européens empruntés à la mère-patrie, a grossi de près de 20,000 sabres ou baïonnettes, dans l'armée anglo-indienne. C'est là une preuve frappante de l'infériorité des Cipayes dans toutes les guerres sérieuses, comme de la résistance énergique qu'ont opposée au gouvernement de l'Inde, les peuplades guerrières qui habitent les versants de l'Himalaya.

Du reste, l'effectif militaire de l'Inde en 1846 (240,000 indigènes, Hindous, mahométans et 50,000 Européens), ne paraîtra pas exagéré, si l'on réfléchit que

1837 à 1846, s'était accru de 120,000 hommes et de 834 officiers, occasionnant une dépense annuelle de plus de 250 millions : tous les cadres d'officiers et de sous-officiers avaient été soigneusement conservés pour pouvoir replacer promptement l'armée sur le pied de guerre. Cette réduction d'effectif avait d'ailleurs permis de débarrasser les troupes de la Compagnie de tous les hommes douteux. Les régiments anglais, cantonnés pour la plupart dans les pays de montagnes les plus salubres, se voyaient également entourés de tout le bien-être si nécessaire à l'efficacité des troupes européennes dans les pays inter-tropicaux.

Cette excellente administration n'avait pas tardé à porter ses fruits : le gouvernement de l'Inde avait pu réduire ses dépenses de 30 millions pendant que ses revenus s'augmentaient d'une contribution de 17 millions payée par les provinces sihkes. L'établissement des monopoles du sel et de l'opium avait porté cette augmentation de recette à 25 millions, ce qui établissait en définitive, dans la balance du budget, un *boni* d'environ 50 millions de francs.

Ainsi, dans le cours de l'année 1848, le gouvernement de l'Inde allait voir ses finances rétablies sur le meilleur pied et pouvait donner carrière à ses projets d'améliorations intérieures. Déjà des ordres avaient été expédiés pour reprendre les travaux du canal du Doab, dont l'exécution, sanctionnée en 1841 par la cour des Directeurs (1), avait été suspendue durant la guerre. 5,000 ouvriers venaient d'être rassemblés, à la fin de la saison des pluies, pour cette canalisation à laquelle on voulait consacrer 6 millions par an : il s'agissait de conduire les eaux sur un parcours de 90 lieues et de fertiliser 8 millions d'acres de terres desséchées auxquelles il ne manquait qu'un bon système d'irrigation pour sauver de la famine 2 millions d'habitants. Cette

dans ses possessions directes, la Compagnie compte 110,000,000 de sujets plus ou moins fidèles, et qu'en ajoutant à ce nombre les 40,000,000 d'habitants souvent turbulents que renferment les États alliés ou tributaires, elle a, par le fait, à contenir environ 150,000,000 d'indigènes.

(1) Les affaires de la Compagnie sont administrées, dans l'Inde, par le gouverneur-général, assisté d'un conseil permanent qui siége à Calcutta ; mais la direction supérieure de la politique appartient toujours à la cour des Directeurs, qui siége à Londres, dans Leadenhall-Street.

grande canalisation devait servir de point de départ à une foule de canaux secondaires et de travaux hydrauliques spéciaux ; enfin, on venait de voter une somme de 250,000 francs pour introduire, dans ces provinces, la culture du thé.

Tel était l'état des affaires, à la fin de 1847, quand, le 12 janvier 1848, lord Hardinge remit les rênes du gouvernement à son successeur, le marquis de Dalhousie. Ces deux hauts personnages passèrent encore un mois ensemble pour s'entendre sur la politique indienne; puis lord Hardinge partit pour l'Angleterre, accompagné du colonel Lawrence, le résident (1) de Lahore, que ses fatigues et ses travaux répétés obligeaient à aller respirer quelque temps l'air de la mère-patrie. Sir F. Currie, secrétaire du gouvernement durant la première guerre des Sihks, remplaça temporairement le colonel Lawrence à Lahore; le major-général Whish reçut le commandement des troupes stationnées dans le Punjaub.

II.

A aucune époque, depuis la conquête de l'Inde par les Anglais, les évènements imprévus n'avaient joué un rôle aussi important qu'en 1848. Aux espérances d'une longue paix, à l'état paisible et, en apparence, assuré des affaires du Punjaub, nous allons voir succéder tout-à-coup les embarras d'une guerre fatigante, aussi coûteuse qu'improductive.

La ville de Moultan est la capitale d'un beau district, compris entre la rive gauche de l'Indus et la rive droite du Sutledje, et

(1) Les succès des Anglais, dans cette partie du monde comme ailleurs, tiennent, en grande partie, à l'excellent choix de leurs agents politiques. Ces résidents sont pris indistinctement dans la magistrature, dans l'administration ou dans l'armée. Peu importe le grade ou la provenance des candidats, ce que le gouvernement recherche, ce sont des hommes habiles, entreprenants, familiers à la langue et aux subtilités des princes asiatiques, décidés à demeurer fermes à leurs postes jusqu'à la dernière extrémité. Les officiers des bureaux arabes, en Algérie, chargés de maintenir notre influence au milieu des tribus, peuvent donner une idée approchée des pouvoirs des résidents de l'Inde. Ajoutons pourtant que ces derniers jouissent d'émoluments fort supérieurs et d'une extrême considération, pendant que le caractère des peuples au milieu desquels ils vivent, rend leur position bien moins dangereuse que celle de nos officiers.

s'étendant jusqu'à la jonction de ces deux fleuves. Après Lahore et Umritsir, Moultan est la plus grande ville du Punjaub, et sa position sur la route de l'Hindostan à l'Asie centrale, lui assurait, durant ces derniers temps, une grande importance commerciale. Toutes les invasions venues de l'Occident, ont successivement paru sous ses murs, et plusieurs géographes placent près de cette ville, le théâtre de la bataille qui eut lieu entre Alexandre le Grand et les Malli. Après avoir appartenu aux divers conquérants de l'Inde, on voit Moultan demeurer aux mains d'Ahmed-Shah et de sa dynastie affghane, jusqu'en 1818 où Runjet-Singh, le lion du Punjaub, parvint à l'emporter d'assaut. Depuis ce temps, la ville et la province de Moultan demeurèrent aux mains de plusieurs gouverneurs, à charge d'hommage au souverain des Sihks.

Dewan-Moulraj était à la tête de ce gouvernement, quand les Anglais parurent dans le Punjaub à la suite de leur première guerre contre les Sihks. Ce chef, dont la quasi-indépendance faisait ombrage aux nouveaux protecteurs de ces contrées, reçut l'injonction de se démettre de ses pouvoirs, et deux officiers, adjoints au résident de Lahore, furent expédiés par ce fonctionnaire pour installer le nouveau gouverneur, Sirdar-Khan-Singh. Partis de la capitale le 5 avril 1848, avec une escorte de 350 hommes, les lieutenants Van-Agnew et Anderson parurent, le 18 du même mois, sous les murs de Moultan où ils furent accueillis par le Dewan avec toute apparence de franchise et de cordialité. Le lendemain, les deux officiers anglais procédaient à la remise de la place entre les mains de Khan-Singh, quand, au sortir d'une des portes de la ville, ils furent soudain assaillis par plusieurs cavaliers de la suite de Moulraj. Parvenus à s'échapper de ce guet-apens, mais couverts de blessures, les deux lieutenants se réfugièrent, avec leur escorte, dans une maison fortifiée, située hors de la ville, et qui leur avait été assignée comme résidence. Le jour suivant, ce dernier asile fut environné par les habitants de Moultan : trahis par la plus grande partie de leur escorte, les deux officiers anglais périrent sous le nombre, en vendant chèrement leur vie ; Khan-Singh fut fait prisonnier.

Une lettre du lieutenant Van-Agnew, écrite après sa blessure,

annonça bientôt à Lahore le commencement de cette désastreuse affaire ; en même temps, l'interruption des courriers indigènes vint prouver que le guet-apens tendu à ces malheureux officiers n'était pas seulement l'œuvre de quelques fanatiques isolés. Le résident de Lahore, qui venait de donner des ordres pour faire marcher immédiatement plusieurs brigades anglo-indiennes, suspendit leur mouvement quand, le 27 avril, des correspondances indigènes vinrent confirmer la nouvelle de l'assassinat des deux officiers. On crut prudent d'étouffer l'insurrection par les Sihks auxiliaires, et le Rajah Shere-Singh fut expédié de Lahore avec 3,000 hommes, pendant que le chef de Bahawulpore et le lieutenant Edwardes, commandant un corps de troupes indigènes aux environs de Mooltan, rassemblaient à la hâte leurs forces pour coopérer avec lui. Bientôt le lieutenant Edwardes et le colonel Cortlandt, au service des Sihks, se virent à la tête de 7,000 hommes, en y comprenant un corps de Belouchies auxiliaires, et tous deux se mirent en marche sur Moultan, où Moulraj n'avait encore pu rallier que 9,000 rebelles, dont un tiers méritait à peine le nom de soldats. Déjà les conseillers de ce chef lui suggéraient de faire sa paix avec le résident de Lahore, en attribuant le meurtre des deux officiers anglais à la turbulence de sa suite. « Il est certain, » dit l'auteur des *Annales de l'Inde,* « que 6,000 Anglo-Indiens, expédiés à » temps de Lahore, eussent atteint Moultan dans la seconde » quinzaine de mai et comprimé la révolte à son origine, sans » beaucoup de difficultés. » C'était là l'avis unanime de tous les résidents britanniques disséminés dans le Punjaub, isolés pour la plupart, abandonnés à leur seule force morale, en face de populations qui attendaient avec impatience l'occasion de secouer le joug; tous proclamaient à l'envi la nécessité d'une répression aussi prompte qu'énergique, qui ne laissât pas aux rebelles le temps d'organiser leurs forces.

Sur ces entrefaites, une nouvelle complication vint encore ajouter à l'indécision qui régnait parmi les autorités anglaises de Lahore. Le 7 mai, un cavalier indigène des escadrons irréguliers, vint informer le capitaine Wheeler qu'un complot était à la veille d'éclater : il s'agissait de maîtriser les Cipayes et de massacrer tous les Européens du corps d'armée. Grâce aux in-

dications du cavalier indigène, les conspirateurs purent être saisis en flagrant délit et traduits devant un conseil de guerre. Deux des principaux furent pendus le jour suivant; un troisième se décida à faire des révélations complètes qui compromirent gravement la reine-mère. Déjà soupçonnée d'avoir été l'âme de toutes les machinations tramées contre l'occupation anglaise, cette princesse fut enlevée sans bruit et envoyée prisonnnière à Bénarès, dans les possessions de la Compagnie. Le plan des conjurés était d'ailleurs assez bien combiné : dès qu'une partie de la garnison anglo-indienne se serait mise en marche sur Moultan, comme on l'espérait, les Sihks au service du conseil de Lahore devaient se replier sur la capitale pour se défaire du reste de cette garnison. D'habiles affidés avaient cherché à corrompre les régiments indigènes dont on voulait s'assurer le concours, ou tout au moins la neutralité, et, sur une masse de 7,000 hommes, il s'était facilement trouvé quelques Cipayes mécontents. La nuit choisie pour l'évènement, à une heure fixée, dix hommes déterminés devaient assassiner chaque officier anglais dans son logement. Mais les conjurés ne paraissaient pas s'être suffisamment préoccupés des 3,000 soldats européens de la garnison, qui n'étaient certainement pas hommes à se laisser égorger impunément; d'ailleurs, une bonne partie des Cipayes serait restée fidèle, ce qui devait enlever au complot ses meilleures chances de succès.

Pendant ce temps, les troupes sihkes auxiliaires continuaient leur marche sur Moultan, et le Khan de Bahawulpore, fidèle allié du gouvernement britannique, venait d'entrer en campagne avec 6,000 hommes et 9 pièces de canon. Le 18 juin, la jonction de toutes ces forces s'opéra, en présence des rebelles, grâce aux habiles manœuvres d'Edwardes et de Cortlandt. Le même jour, une bataille s'engagea sur les bords du Chenaub, à environ sept lieues de Moultan. Dans cette longue affaire, qui dura plusieurs heures, l'artillerie et les régiments sihks disciplinés par les deux officiers anglais, se conduisirent très bravement; la mêlée fut sanglante et l'arme blanche occasionna des pertes sensibles aux combattants; enfin, la victoire se déclara pour les confédérés, qui purent se rapprocher encore de Moultan.

Quelques jours se passèrent en escarmouches insignifiantes : on arrivait à la fin de juin et, depuis six semaines, le lieutenant Edwardes était le seul officier au service de la Compagnie qui figurât à la tête des Sikhs fidèles. Les autorités anglaises de Lahore réfléchirent à temps que, dans un pays comme l'Inde, il était par trop imprudent de confier le sort de la guerre à l'étoile d'un seul homme, dont la mort devait certainement entraîner la dispersion et, peut-être même, la défection des confédérés. Le lieutenant du génie Lake fut envoyé devant Moultan, pour concourir aux préparatifs du siége, et un autre Anglais, M. Quin, qui se trouvait alors dans le Déjarat, vint rejoindre l'armée comme volontaire, amenant avec lui bon nombre de bêtes de somme dont on manquait jusque-là ; M. Quin reçut le commandement d'un régiment.

Le 1er juillet 1848, les troupes de Moulraj, fortes de 12,000 hommes et conduisant 11 bouches à feu, s'avançèrent à la rencontre des alliés, qui comptaient alors environ 18,000 combattants et une vingtaine de pièces de campagne de faible calibre. Une nouvelle bataille eut lieu sur le terrain accidenté qui avoisine Moultan. Les insurgés, combattant en désespérés, ne reculaient que devant les baïonnettes, et le sort de la journée était encore incertain, quand le régiment de M. Quin, entraîné par son exemple, marcha sur une batterie dont il s'empara. Ce mouvement offensif se communiqua alors à tous les confédérés : infanterie, cavalerie, tout s'ébranla en avant; les insurgés fuirent en désordre. Dans cette retraite précipitée, Moulraj, renversé de son éléphant par un boulet qui frappa son *howdah* (1), se sauva à cheval jusque dans la ville : les vaincus se rallièrent à peu de distance de la place.

Le lieutenant Edwardes, sans équipages de siége, sans la grosse artillerie nécessaire à une attaque régulière, se sentait trop faible pour entreprendre un coup de main ou pour resserrer les assiégés par un blocus : il alla donc établir son camp à quatre milles de la place, dans une position qu'il s'empressa de fortifier, et là, tous ses hommes furent employés aux préparatifs

(1) Sorte de chaise fixée sur le dos des éléphants, d'où les chefs indigènes peuvent aisément dominer les troupes qui se meuvent autour d'eux.

d'un siége régulier. Les abords du camp furent déblayés des broussailles et des obstacles naturels qui pouvaient favoriser les surprises de l'ennemi : de larges balles de coton furent disposées pour servir de sacs à terre, lors de l'érection des batteries et de l'ouverture des approches de la place.

Pendant ce temps, le résident de Lahore, hésitant à mettre ses troupes en mouvement, venait d'en référer à Calcutta, où la question demeura quelque temps pendante : le général en chef, lord Gough, semblait opposé à toute opération militaire jusqu'à la fin de la saison des pluies, autant pour ménager la santé des troupes européennes qu'à cause de la difficulté de transporter alors des équipages de siége. Au commencement de juillet, le gouvernement central se décida enfin à faire marcher sur Moultan un corps de 7,000 Anglo-Indiens, avec 50 pièces de canon, en deux colonnes partant de Lahore et de Ferozepore. Un examen sérieux des localités et de la route à suivre vint alors prouver qu'on pourrait transporter par eau toute l'artillerie de siége aussi bien que les troupes européennes. D'une part, le Sutledje, qui baigne les murs de Ferozepore, devait conduire l'une des colonnes jusqu'à l'endroit d'où le contingent de Bahawulpore s'était mis en marche, sans difficulté, au commencement de juin ; de l'autre le Ravie et le Chenaub, deux rivières navigables qui passent près de Lahore et de Moultan, permettaient de transporter, de la capitale sur le théâtre de la guerre, autant de troupes que pourraient en contenir les bateaux du pays.

Des officiers furent expédiés, en toute hâte, pour rassembler une flottille de transport ; le lieutenant Cristopher, de la marine indienne, officier actif et entreprenant, qui venait de terminer l'hydrographie de toutes les rivières du Punjaub, remonta l'Indus de Sukkur, et parut bientôt dans le Chenaub, à quatre milles de Moultan, avec les vapeurs (1) de la Compagnie *Comet, Meanee* et *Conqueror.* Deux autres steamer, *Planet* et *Nimrod,*

(1) La Compagnie des Indes possède, outre ses trois armées, une marine de bateaux à vapeur dont elle tire les plus grands services ; les uns, légers steamers en fer, remontent les fleuves jusqu'au cœur de la Péninsule indienne ; d'autres, grandes et belles frégates, parfaitement armées, font le service de courriers entre Aden et Bombay. La marine indienne possède encore quelques bâtiments à voile

remontèrent, de leur côté, le Sutledje, pour débarquer des munitions de guerre vis-à-vis de Bahawulpore ; puis de là ils se dirigèrent sur Ferozepore pour y prendre les batteries de siége.

Bientôt le général Whish, conduisant en personne la colonne de Lahore, vint joindre le Ravie, où la flottille de bateaux embarqua sans difficulté l'artillerie et tous les soldats européens, pendant que les régiments indigènes s'acheminaient le long de ce fleuve. Un vapeur, commandé par le lieutenant Christopher, vint prendre à la remorque cette immense flottille qui couvrait la rivière sur une longueur de près d'une lieue. Les troupes du général Whish, renforcées en route d'un corps de 1,500 Sihks auxiliaires, achevaient de planter leurs tentes à cinq lieues de Moultan, quand leur camp fut attaqué au milieu de la nuit par environ 2,000 insurgés, que Moulraj avait eu l'audace de détacher de la ville dans l'espoir de les surprendre. Après une escarmouche sans résultat, tout rentra dans l'ordre, et le 18 août, la colonne de Lahore joignit l'armée rassemblée sous les murs de Moultan.

De son côté, la colonne de Ferozepore, accompagnée de trente-quatre pièces de siége, arriva à Bahawulpore le 12 août, sans embarras sérieux. Mais, dès leur première étape, en quittant les bords du Sutledje, ces troupes furent en proie à la chaleur la plus accablante. Le thermomètre Fahrenheit marquait 127° dans une tente d'hôpital qu'on cherchait à rafraîchir avec des couvertures mouillées, sans descendre au-dessous de 118° dans celles dressées sur les hauteurs. Le régiment européen de cette colonne comptait une centaine de malades et avait déjà perdu dix-huit hommes, quand son arrivée au camp devant Moultan et l'influence d'un climat plus tempéré vinrent fort à propos rétablir la santé de ses soldats. Le pays qui entoure Moultan doit sa fertilité à un système d'irrigation artificielle, système relié à des canaux principaux qui reçoivent les eaux du Chenaub. On

ordinairement employés à des reconnaissances hydrographiques; ses officiers se sont distingués, de tous temps, par leurs travaux scientifiques; c'est à eux qu'on doit l'exploration des mers de Chine et d'une grande partie de l'Océan indien. — Quatre steamers de la Compagnie ont rendu les plus grands services dans la guerre de Chine : l'un des officiers qui les commandait est aujourd'hui capitaine de vaisseau dans la marine royale.

arrivait au fort de la saison des pluies, et tout faisait craindre une inondation. Le vapeur le « *Conqueror* » fut dépêché avec une centaine d'ouvriers chargés des travaux d'endiguement, sous la protection d'un millier de Sihks auxiliaires commandés par Mallie-Shing. La force du courant rendait cette opération très pénible ; deux fois les eaux emportèrent une partie des digues : il fallut travailler nuit et jour, et, après beaucoup de peines, on parvint à fermer la plupart de ces canaux de manière à augmenter les privations de l'ennemi ; Mallie-Singh et ses Sihks demeurèrent à la garde de ce point important.

Le 1er septembre 1848, le général Whish, accompagné de son état-major et de tous les officiers du génie, poussa une reconnaissance jusqu'à la maison fortifiée où les deux lieutenants anglais avaient été massacrés. Au même moment, les auxiliaires d'Edwardes et de Cortlandt simulaient une attaque, de l'autre côté de la ville, pour détourner l'attention des assiégés. Ce stratagème réussit quelque temps ; mais bientôt la nombreuse escorte qui avait accompagné le général jusqu'à huit cents mètres de la place, attira le feu des rebelles, qui ouvrirent sur la maison fortifiée une furieuse canonnade. La reconnaissance était à peine terminée, que déjà les boulets venaient tomber au milieu des officiers anglais : le général regagna son camp avec la conviction que les défenses de Moultan étaient beaucoup plus formidables qu'on ne l'avait cru jusqu'alors.

Les murailles de la ville, reliées à celles du fort qu'entourait un fossé de vingt pieds de profondeur, offraient une circonférence d'environ une lieue. Ces fortifications s'élevaient au centre d'un système de canaux d'irrigation et de jardins murés qui, tout en prouvant la fertilité du pays et l'intelligence de ses habitants, gênaient considérablement les approches de la place et permettaient aux assiégés de défendre pied à pied ce terrain inégal. Le 4 septembre, les batteries de siége arrivèrent au camp par un immense convoi comprenant 3,500 chameaux et 280 chariots à bœufs. La tête de cette longue file de bêtes de somme avait déjà atteint l'armée, alors que la queue quittait à peine son dernier campement à *huit milles* de distance. On estimait alors les forces des rebelles à environ 10,000 hommes et à 52 bouches à feu ; les assiégeants comptaient, de leur côté, 8,000 An-

glo-Indiens et 24,000 Sihks auxiliaires, le tout formant un total de 32,000 combattants, appuyés de 75 pièces de tout calibre. Quelques Cipayes, séduits par les promesses de Moulraj, venaient de passer à l'ennemi.

Une proclamation, adressée aux habitants de Moultan, leur accorda vingt-quatre heures de trève pour se dérober aux dangers du bombardement; puis, le 6 septembre au soir, les batteries de mortiers ouvrirent leur feu et jetèrent une grêle de bombes dans la place. Déjà des ordres avaient été donnés pour chasser les assiégés des ouvrages avancés et battre aussitôt en brèche à 500 mètres des murs. L'armée anglo-indienne allait faire ses préparatifs d'assaut, quand le général Whish, considérant la résistance déterminée de l'ennemi et le grand nombre d'hommes qu'il faudrait sacrifier pour emporter la ville de vive force, sous le feu plongeant du fort, contremanda ses premières instructions et se décida à poursuivre le siége régulier. Les sapeurs et les mineurs redoublèrent d'activité dans la tranchée; 800 soldats européens la nuit (1), autant de Cipayes le jour, concoururent à ces travaux. Durant la nuit du 10, le feu d'un village fortifié qu'occupait l'ennemi, à petite distance de la tranchée, devint tellement meurtrier, que plusieurs compagnies du 10e régiment de la reine, occupées à ouvrir une nouvelle parallèle, marchèrent en avant pour déloger les soldats de Moulraj. Retranchés dans les nombreux jardins et les maisons crénelées qui composaient ce village, les habitants de Moultan repoussèrent si vivement l'attaque, que les soldats européens eux-mêmes furent forcés de reculer : le brigadier Markham et 68 hommes, dont 40 Européens, furent mis hors de combat; il fallut se re-

(1) Il n'est pas de précautions que ne prennent les généraux anglais pour conserver la santé et le moral des troupes européennes, et les soustraire aux influences pernicieuses d'un climat dévorant. Le Cipaye exécute les marches forcées, les corvées de tout genre, et tient garnison dans les lieux les plus malsains; le soldat européen se réserve pour le jour de la bataille; en toute occasion c'est lui qui forme le bataillon sacré et qui emporte les positions d'où l'artillerie n'a pas réussi à déloger l'ennemi. Quant au soldat hindou, il excelle pour achever la victoire ou pour aborder un ennemi déjà ébranlé par la mitraille ou par le choc redoutable de l'infanterie anglaise. Employé isolément et sans auxiliaires européens, le Cipaye tient rarement contre un ennemi déterminé qui l'aborde à l'arme blanche; les guerres du Punjaub et de l'Affghanistan en ont fourni la preuve.

plier sur la tranchée et attendre le lendemain. Le 10 septembre, durant toute la journée, on canonna sans relâche le village fortifié, sans réussir à en déloger les assiégés. Il devenait impossible de continuer les opérations régulières avant d'avoir chassé l'ennemi de cet ouvrage avancé : le général Whish se décida à l'emporter d'assaut avec des forces imposantes. Le 12 septembre au matin, 2,500 hommes, dont 1,200 Européens, se mirent en mouvement. Déjà des soldats de Moulraj préparaient de nouvelles batteries pour repousser une seconde fois l'attaque, quand les douze compagnies (1) des 10e et 32e régiments de la reine, animées du désir de venger leurs camarades, s'élancèrent sur le village avec furie. L'artillerie à cheval, surmontant tous les obstacles, suivit de près les soldats anglais. Les défenseurs du village qui tinrent bon dans les maisons furent passés au fil de la baïonnette; l'artillerie mitrailla les autres dans leur retraite; enfin, les soldats européens ne s'arrêtèrent que quand toutes les défenses de la place, de ce côté de la ville, furent tombées entre leurs mains. Ce succès, quoique chèrement acheté, permit d'établir les batteries de brèche à 600 mètres des murs, dans une position qu'on n'eût pu atteindre qu'après une semaine d'opérations régulières. Trente ou quarante heures d'un feu aussi rapproché devaient suffire à établir une bonne brèche, facilement accessible pour les colonnes d'assaut, quand la trahison soudaine d'un chef sikh vint jeter le trouble dans le camp assiégeant et entraîner la levée du siége.

Le 14 septembre au matin, on vint avertir le lieutenant Edwardes que Shere-Singh venait de passer à l'ennemi avec 5,000 hommes et 12 pièces de canon. Assiégés et assiégeants demeurèrent fort surpris de cette défection subite. Moulraj, inquiet des desseins de ses nouveaux alliés, hésita plusieurs jours à les recevoir dans la ville et se contenta d'abord de leur accorder la protection de ses batteries. Quant au général Whish, il sentit que le siége ne pouvait continuer avec des auxiliaires aussi douteux, alors que 5,000 Sikhs disciplinés, mis hors la loi par leur trahison, allaient redoubler la résistance opiniâtre que son

(1) La force des régiments d'infanterie anglaise employés dans l'Inde, est de 1,000 à 1,100 baïonnettes; les régiments indigènes sont de 750 hommes.

armée avait déjà rencontrée. Les troupes anglo-indiennes et leurs alliés durent former un camp d'observation à bonne distance de la ville, en attendant que des renforts permissent de reprendre les opérations actives. Le 16 septembre au matin vit lever le premier siége de Moultan : les troupes se retirèrent en bon ordre jusqu'à leur nouveau camp, escortant les voitures qui transportaient les vivres, les munitions et l'artillerie : chaque cavalier emporta plusieurs projectiles suspendus aux arçons de sa selle ; cependant il fallut abandonner aux assiégés plusieurs caissons d'obus et de boulets. Quelques jours après la levée du siége, l'armée d'observation opéra un nouveau mouvement rétrograde ; et, le 25, elle établit définitivement son camp à cinq milles dans le sud-sud-ouest de Moultan et à la même distance dans l'est du Chenaub. Des puits furent immédiatement creusés ; les non-combattants s'occupèrent de déblayer les abords du camp ; enfin des batteries s'élevèrent pour protéger les façades les plus exposées de ces fortifications provisoires.

Désormais à l'abri de toute surprise, le général Wihsh s'occupa de se débarrasser des transfuges de Moultan comme de tous les chefs sihks de fidélité douteuse : les uns furent envoyés à Lahore, les autres furent dispersés sous divers prétextes : on refusa les services d'un corps de soldats musulmans appartenant à Moulraj, qui avait fait des propositions au lieutenant Edwardes. De leur côté, les assiégés, et entre autres Shere-Singh, essayèrent de corrompre les chefs indigènes demeurés fidèles aux Anglais. Ce dernier s'adressa particulièrement au colonel Cortlandt (1), lui rappelant tout le temps durant lequel il avait mangé le sel de Runjet-Singh. Sans la jalousie qui divisait Shere-Singh et le maître de Moultan, le camp du général Whish eût été l'objet d'attaques continuelles de la part des assiégés. Trois fois Moulraj et les siens arrivèrent à portée de canon des lignes, trois fois ils revinrent sur leurs pas, sans s'abandonner à une attaque sérieuse. Dans le but d'augmenter la mésintelligence qui régnait entre Moulraj et le transfuge sihk, un officier du camp anglais

(1) Le colonel Cortlandt était depuis long-temps au service des Sihks, lors de la première guerre du Punjaub; le résident de Lahore trouva avantageux de laisser à la tête des auxiliaires un officier aussi familier aux mœurs et aux usages des Sihks.

écrivit une prétendue lettre à Shere-Singh, pour le féliciter de l'adresse avec laquelle il jouait son nouveau rôle et lui dire de hâter la conclusion du stratagème convenu. Cette lettre, qu'on eut soin de faire tomber aux mains de Moulraj, décida celui-ci à assembler un conseil où le transfuge sikh fut accusé d'une nouvelle trahison. Shere-Singh, confondu de cette étrange accusation, jura de tailler en pièces tous les Européens et ceux de leurs alliés qui tomberaient entre ses mains.

Sur ces entrefaites, deux captures importantes vinrent au secours du général Whish. Un convoi de 400 chameaux chargés de grains fut intercepté par les cavaliers d'Edwardes : les sapeurs qui gardaient la rivière arrêtèrent aussi un certain nombre de bateaux du pays qui portaient des munitions de guerre aux assiégés. On arrivait à l'époque du Dusserah, une des grandes fêtes religieuses des Sikhs; et leur fanatisme ordinaire, dans ces circonstances, faisait croire à des hostilités sérieuses, d'autant plus que Moulraj avait juré d'aller se baigner dans la citerne sacrée du Sorukjound, malgré sa proximité du camp anglo-indien. C'eût été là, pour les troupes de la Compagnie, une excellente occasion de battre les révoltés en rase campagne; mais ces derniers jugèrent prudent de s'en tenir à de vaines démonstrations, et ils furent exécuter leur *fantasia* de l'autre côté de la ville.

A la même époque, Shere-Singh, désireux de rejoindre un théâtre plus favorable à une guerre de partisans, s'échappa de la ville après avoir successivement fait filer ses troupes dans la direction la plus éloignée du camp des assiégeants. Le général anglais, réduit à la défensive, n'osa le faire poursuivre dans la crainte de voir envelopper sa cavalerie par une sortie des assiégés. Le mois d'octobre amena un changement de température qui diminua sensiblement les fatigues de l'armée anglo-indienne. On apprit au camp que le gouvernement de Calcutta faisait préparer un renfort de 8,000 hommes de l'armée de Bombay. Cependant l'inactivité forcée de l'armée d'observation augmentait de plus en plus l'audace des assiégés : une batterie fut élevée par eux à 900 mètres du camp d'Edwardes et de Cortlandt, et il fallut y opposer 8 pièces qui prirent en flanc les retranchements ennemis. Durant les diverses escarmouches qui eurent lieu, par

suite des provocations des rebelles, on put de nouveau constater la supériorité de portée des fusils à mèche *(match locks)* sur les fusils d'infanterie anglais, quoique les Sihks n'employassent, au lieu de balles, que des lingots de plomb grossiers. De même leurs mortiers, au lieu de bombes, lançaient des boîtes d'étain remplies d'une mitraille toute primitive.

Fatigué de cette escarmouche incessante, le général Whish faisait préparer une attaque générale, quand, dans la nuit du 7 novembre, six compagnies des Sihks auxiliaires passèrent à l'ennemi et le mirent sur ses gardes. Déjà les Anglo-Indiens, perdant tout espoir de surprendre les rebelles, s'occupaient de leur repas du matin, quand soudain l'ennemi attaque le camp d'Edwardes et engage un combat corps à corps avec les Sihks alliés. Prenant à peine le temps de former ses colonnes, le général anglais lance ses troupes sur l'ennemi qui fuit en désordre : les retranchements et les batteries avancés de Moulraj tombent successivement aux mains des Anglo-Indiens, 700 Sihks rebelles restent sur le champ de bataille. Cette affaire honorable vint fort à propos relever le moral de l'armée d'observation : quant à Moulraj, qui venait de perdre un de ses neveux, il s'emporta contre ses *sirdars* (1) et les accusa vivement d'avoir laissé leurs canons aux mains des Seringhies (2). Une nouvelle période d'inaction succéda à cette offensive vigoureuse : les rebelles, qui venaient de perdre plusieurs chefs de marque, s'occupèrent de leurs funérailles ; les officiers anglais établirent des courses de chevaux et des jeux d'adresse pour amuser leurs troupes.

Le 11 décembre, on vit enfin paraître l'avant-garde des renforts si impatiemment attendus, et, le 21, la colonne de Bombay elle-même joignit à son tour le général Whish. Voici quelle avait été la marche de ces troupes et les mesures prises par le gouverneur de Bombay pour leur rassemblement. Dès que ce gouverneur (qui n'était autre que sir George Clerk, long-temps résident à Lahore) eut appris la mission aventureuse confiée à MM. Van-Agnew et Anderson, avec une faible escorte de 350 in-

(1) Titre particulier donné aux chefs, parmi les habitants du Punjaub.

(2) Habitants du Frangistan ou de l'Occident, nom générique donné aux Européens par la plupart des populations asiatiques.

digènes, la profonde connaissance qu'il avait du caractère des Sihks lui fit craindre une explosion comme celle dont la nouvelle lui arriva bientôt. L'armée de Bombay fut aussitôt mise sur le pied de guerre; mais, à la suite des opérations du général Whish, on croyait déjà Moultan aux mains de l'armée du Bengale, quand arrivèrent l'annonce de la levée du siége et une demande pressante de renforts. Rorie, situé sur l'Indus, dans le Haut-Scinde, devint le rendez-vous d'un corps d'armée formé des régiments stationnés sur cette frontière et de troupes expédiées en toute hâte de Bombay, par Kuratchie, Tatta et les vapeurs du fleuve. Grâce à l'activité de cette flottille de l'Indus, alors composée de 9 *steamers* de la marine indienne et de 3 bateaux plats, les troupes de toutes armes, les vivres, l'artillerie et les munitions de guerre se trouvèrent réunies à Rorie, le 20 novembre, sous les ordres du général Auchmuty. Une dépêche du gouvernement prescrivit en même temps à ce général de ne marcher avec les troupes qu'après la prise de Moultan, pour laisser au général Whish, dont il était l'ancien, l'honneur de terminer un siége si péniblement commencé. L'arrivée de la colonne de Bombay élevait les forces des assiégeants à 1,500 Anglo-Indiens avec autant de Sihks auxiliaires sous les ordres d'Edwardes et de Cortlandt : cette armée disposait en outre de 70 pièces de campagne, de 64 pièces de grosse artillerie et d'un immense matériel. Le général Whish, abandonnant son camp d'observation, se prépara à pousser vigoureusement les opérations du second siége de Moultan.

(La suite à la prochaine livraison.)

Miscellanées.

LES PRIMEURS DE LA VIE.

(FIRST FRUITS.)

Je ne suis ni assez philosophe ni assez opticien pour disserter utilement sur les causes premières ou sur les couleurs primitives. Cependant nous avons tous dans notre vie des *choses premières*, très curieuses, très merveilleuses, pleines de matières à faire réfléchir, d'autant plus intéressantes enfin qu'elles parlent à notre cœur et sont comprises de nous tous.

Il n'y a que le premier pas qui coûte, dit le proverbe français, proverbe universel, de tous les temps et de tous les pays, qui nous est aussi familier qu'à l'écolier l'apophthegme latin, *facilis descensus Averni*, ou que ce vers, proverbe aussi :

Un moineau dans la main vaut mieux que deux qui volent.

Qu'on me permettre d'ajouter, à mon tour, quelques axiomes à la sagesse proverbiale, en disant que — nous n'oublions jamais notre premier pas, notre première ascension, notre première pierre d'achoppement, notre première chute.

Le temps a eu bientôt renouvelé l'épiderme sur la blessure que nous reçûmes il y a quelques années : nous en cherchons en vain la cicatrice, ou, si elle subsiste, nous ne savons plus, du moins, qui nous fit cette entaille, où, comment, quand et par qui elle fut guérie? Mais notre première blessure? il nous semble qu'elle date de hier; nous voyons encore étinceler le glaive et nous sentons le froid de l'acier, quoique nos cheveux grisonnent, quoique nos ennemis et nos amis soient morts

quoique nous ayons d'autres alliés et d'autres ennemis qui étaient de petits enfants quand nous fûmes blessé.

Chacun a son humeur et son caractère; mais nous nous ressemblons tous sous ce rapport. Qu'importe la matière dont est faite la chambre obscure ou la *camera lucida* du daguerréotype? Qu'elle soit de bois de rose ou de sapin, que la lentille soit taillée dans le cristal de roche ou dans un verre à bouteille, les premières impressions traversent tout aussi vivement le foyer et viennent se fixer d'une manière aussi durable sur la tablette d'argent de la mémoire! Le duc et le balayeur de rues, la comtesse et la marchande de pommes, l'écolier et le patriarche à tête blanche, — malgré les effrayantes mers qui couvrent de leurs flots l'espace entre le jour d'aujourd'hui et le jour d'hier, entre le soleil couchant de la vie et son aurore, — sont tous comme ces rochers décrits par Coleridge dans son poëme fantastique du « Vieux marin; » ils portent:

« De *ce qui fut* jadis l'empreinte indélébile. »

La plupart de nos premières impressions sont conservées dans ce qu'on a pu appeler, par une métaphore familière, les tiroirs secrets de la mémoire. Nous croyons parfois en avoir perdu les clés; mais non, elles ne sont qu'égarées, et de temps en temps nous les retrouvons dans quelque vieille poche ou enfilées à des anneaux que nous avions laissés dans un coin. Ah! voici la clé du tiroir où nous renfermâmes la première lettre d'amour, dont l'encre si brillante est devenue si jaune mais dont les caractères sont aussi lisibles que jamais. Voici celle du tiroir qui contenait notre premier frac, tout râpé aujourd'hui et mangé des vers, mais qui n'en est pas moins notre premier habit. En vain nous avons fait deux fois faillite et nous nous sommes deux fois déclaré insolvable; en vain, depuis longtemps Jack a été transporté, Ned a été consigné à son cercueil ou Tom rôti et dévoré par les sauvages de la Nouvelle-Zélande; en vain nous prélassons-nous dans un carrosse doré en niant que nous ayons jamais trotté dans la boue; en vain avons-nous changé de nom ou pris un titre et des armoiries; en vain couvrons-nous de gants blancs notre main jadis calleuse et souillée par le tra-

vail de la glèbe; en vain nous nourrissons-nous de tortues au lieu de tripes et buvons-nous du vin du Rhin au lieu de bière, les premières impressions ne seront jamais oubliées; jamais ne s'effacera l'empreinte du premier pas que nous fîmes en avant. Jetez la pierre aussi profondément que vous voudrez dans le fleuve du Léthé, le flot paresseux, après avoir joué avec elle quelque temps sur le sable, la rejettera polie et luisante à vos pieds.

Il est des premières impressions pour un sexe et il en est pour l'autre (nous sommes du sexe le moins aimable); mais il en est qui sont communes aux deux sexes.

Pas celle-ci, cependant, excusez, mesdames et mesdemoiselles... je veux parler de la première paire de pantalons. Qui ne se rappelle, qui peut jamais oublier cette partie de notre costume si désirée, si prisée, si redoutée, si admirée? Comme elle parut raide, anguleuse et rude à nos jeunes jambes. Ah! si ce n'eût été l'orgueil masculin qu'elle nous inspirait, l'orgueil de notre septième année, comme nous l'aurions bien vite mise de côté, dès le premier jour, pour reprendre notre jupon et aller de nouveau courir le monde, notre petit monde de jeune montagnard écossais. Il faut bien confesser aussi l'accès de vanité qui nous fit monter sur les chaises, pendant que nous pensions ne pas être vu, pour nous admirer dans les glaces. Hélas! à notre grande honte, nous fûmes surpris par de malicieuses cousines et les larmes nous en vinrent aux yeux. Mais avec quel inexprimable plaisir nous plongeâmes pour la première fois la main (jusqu'au coude) dans le gousset desdits pantalons, où nous trouvâmes la pièce de six pence qui y avait été mise afin de nous porter bonheur. Quelle peine amère, quelle humiliation lorsque, étant sorti dans la rue plus fier de notre nouveau costume qu'un jeune Romain de sa robe prétexte, nous rencontrâmes de mauvais polissons qui nous tournèrent en ridicule, nous comparèrent à une paire de pincettes et nous visèrent aux jambes avec leurs toupies. Quel supplice nous infligea ce méchant drôle (il doit avoir été pendu ou déporté depuis!) qui, armé d'un clou, nous fit un accroc hideux à partir du genou jusqu'à la cheville et se mit à fuir en riant... Quelle torture nous subîmes en rentrant à la maison, nous attendant à être grondé par nos grands parents.

Ces premiers pantalons étaient couleur de tabac, boutonnant

sur la veste, laquelle s'ouvrait de manière à montrer notre beau jabot plissé. Nous avions un peu l'air, ainsi attifé, d'un poulet troussé pour la broche. Effrayante mode qui donnait au maître d'école l'irrésistible tentation de se servir de sa canne. Quand vous étiez là tout prêt, à la portée de sa main, il devait lui en coûter de s'abstenir de prendre à nos dépens cet exercice si cher au pédagogue. J'avoue à mon tour que j'ai peine à me retenir et que les doigts me démangent chaque fois (spectacle rare à présent) que je vois passer un petit garçon dans le costume qui s'appelait de mon temps en Angleterre un costume de squelette *(skeleton suit)*.

Notre premier livre d'images! nous datons de la régence de Georges IV et nous nous souvenons des caricatures de cette époque, l'âge d'or des dandies, dont cet auguste personnage était le prince, ce qui l'exposait à figurer lui-même dans ces recueils satiriques. On les couvrait généralement avec un papier doré qui n'existe plus dans les boutiques. Notre premier livre d'images contenait l'histoire en peinture et en vers d'un certain M. Onguentpilule qui, d'après son nom, devait être un disciple d'Esculape. Je sais encore par cœur l'histoire d'une grande fête qu'il donnait à ses amis et qui débutait ainsi :

Messire Onguentpilule et Miss Betzy, sa sœur,
Demeurant place Camomille,
Du beau monde chez eux ont invité la fleur;

l'image représentait les dandies faisant leur toilette pour se rendre à cette aimable invitation : les uns laçant leurs corsets, les autres ornant leurs personnes de toutes sortes de grâces postiches et se soumettant à toutes les contraintes physiques pour se conformer à la mode. Un de ces beaux messieurs, au dernier moment, découvrait une maille à son bas.

Une maille à mon bas!
Hélas! quelle disgrâce!
Je n'arriverai pas
Pour la première walse.
Tel est mon sort fatal
Chaque fois que je suis engagé pour ce bal!

Si ma mémoire ne me trompe, ils arrivaient tous enfin et passaient une soirée délicieuse. La première fois que je vins à Londres (ce qui ne fut pas la moindre de mes premières impressions), je dédaignai la Tour, l'abbaye de Westminster, Saint-Paul, la colonne monumentale, et je suppliai qu'on me conduisît immédiatement à la *place Camomille*.

A peu près à la même époque, je goûtai ma première huître. Sensation remarquable! je la sens une seconde fois glisser le long de mon gosier comme une espèce d'huile de ricin marine, et il me semble douter encore si ce *fut* bien réellement l'huître qui disparut ainsi mystérieusement, ou si je vais seulement commencer à en connaître le goût.

Ma première visite au théâtre! La promesse d'y être conduit, l'espérance différée, la réserve faite : « s'il ne fait pas beau temps, pas de spectacle. » Avec quelle anxiété je consultai, ce jour-là, en me levant, le ciel, les nuages, le thermomètre et le baromètre! Cinq heures sonnèrent. Je ne me fis pas prier, cette fois, pour me laisser laver, peigner, habiller. Je ne me plaignis pas que le savon m'entrait dans les yeux; je subis sans murmurer les dents du peigne et les crins de la brosse sur mon cuir chevelu. On n'eut pas besoin de me dire : « Tenez-vous droit! » J'allais au théâtre, j'étais heureux. Me voilà prêt, une heure trop tôt naturellement. Je prends une tasse de thé, mais uniquement pour la forme, sans m'occuper si c'était une décoction de la feuille chinoise ou une infusion de foin (ce qui pouvait bien être); au lieu de beurre on m'aurait mis de la sciure de bois sur ma tranche de pain, que je ne m'en serais pas aperçu peut-être. Une heure d'avance j'étais assis dans le salon, assis mais impatient, essayant ma première paire de gants blancs, ayant peur que le théâtre ne fût la proie d'un incendie, ou que papa ne revînt pas de son bureau, ou que maman ne fût empêchée par quelque démon contrariant d'avoir sa robe neuve, ou qu'au moment où nous serions entrés dans le fiacre un ouragan de grêle, de pluie, d'éclairs et de tonnerre ne nous renvoyât nous coucher sans spectacle. Rien de tout cela! grâce à Dieu! J'allai au théâtre et je fus heureux. La pauvre petite salle d'une ville de province fut proclamée par moi plus large que Covent-Garden et Drury-Lane,

où le petit Thimble, le fils du tailleur, se vantait d'être allé plusieurs fois avec son père. Ah! la belle loge qui nous reçut sur ses banquettes (que je me gardai bien de trouver peu comfortables, fanées et peuplées de puces)! et le magnifique rideau vert avec un trou au milieu, à travers lequel étincelait de temps en temps un œil curieux! et les brillants officiers de la garnison, avec leurs épaulettes d'or, occupant la loge de la galerie et chantant pendant les entr'actes ce refrain en ce temps-là populaire :

O ma Sophie! as-tu pu, sans douleur,
De ton amant blesser le tendre cœur?

Ces messieurs me semblaient alors chanter exprès pour m'amuser. Je crains bien aujourd'hui qu'ils fussent sous l'influence du vin qu'ils avaient bu à leur dessert. Le parterre était vide. Comment n'était-il pas plein? La marchande d'oranges boudait dans un coin comme la déesse Pomone de mauvaise humeur. Pourquoi bouder et ne pas se livrer au ravissement général? Que n'écoutait-elle avec le même plaisir que moi la pièce, cette délicieuse pièce,—laquelle, à dire vrai, était une stupide pièce mal jouée? Je n'en admirai pas moins l'héroïne, en robe bleue, qui me fit frissonner quand elle s'éloigna tout échevelée dans un accès de démence, — et Digby, le directeur, qui avait de si belles bottes à revers! Mais le bouffon de la troupe! fut-il jamais un bouffon plus comique avec sa perruque rousse? Comme il chanta gaîment une chanson sur un gigot de mouton, quand il fut emprisonné dans les fossés du château! Quelle ravissante musique, celle de l'orchestre! elle n'aurait pas été meilleure si Costa en avait été le chef, Sivori le premier violon, Richardson la flûte ou Bolessini la basse. Et les rafraîchissements qui nous furent offerts entre deux pièces! des oranges, vraies pommes d'or du jardin des Hespérides... (cotonneuses s'il en fut)! Ah! pourquoi ces cris adressés au parterre : « Assis! assis! Silence! silence! » Pourquoi mes parents sourient-ils de ce tumulte? Je ne sais, mais je souris avec eux... Par exemple, je n'eus pas besoin d'être encouragé à rire aux éclats quand, dans la petite pièce, reparut le bouffon qui, en voulant escalader jusqu'à la fenêtre d'un premier étage, tomba à la renverse avec l'échelle

de corde qu'on avait placée là exprès pour le faire tomber. Le spectacle est fini. Quoi, déjà ! Oui, la toile est baissée. Quel parfum d'écorces d'orange et d'huile à quinquet! « Où est mon châle? » dit ma mère. « Où est mon manteau? » dit mon père. On m'enveloppe moi-même bien chaudement de peur que je ne prenne froid en retournant à la maison. Pourrai-je oublier cette circonstance finale? Ce fut la première fois que je me couchai si tard, que je mangeai des sandwiches et bus un verre d'eau sucrée chaude après minuit.

Qui peut mettre la main sur le gousset de son gilet et dire qu'il a oublié sa première montre? La mienne était une savonnette d'argent, portant le numéro 70,310 et le nom de l'horloger, Snoole, de Chichester. Heureux Snoole d'avoir fait tant de montres! et moi cependant j'étais heureux aussi! oui, on ne peut plus heureux d'en posséder une, la 70,310e! Je regardais continuellement cette montre, je la mettais à l'heure de toutes les horloges et la consultais toutes les cinq minutes; je l'ouvrais, je la fermais, je la réglais, je lui faisais faire les tours les plus extraordinaires, jusqu'à ce qu'un jour, crac! la chaîne ou le grand ressort se casse et la montre s'arrête. Que je trouvais obligeants tous ceux qui désiraient savoir l'heure et s'adressaient à moi! Je ne me serais jamais mis au lit sans coucher d'abord bien soigneusement ma montre sous mon oreiller. Plus tard, j'introduisis une boucle de cheveux de ma bien-aimée (la première boucle) entre la boîte et le double-fond de ma montre. Ah! qu'est-elle devenue cette première montre? Qu'est devenue la montre plus ambitieuse qui lui succéda? Où est la montre en or de Genève, ma montre montée sur rubis et diamants? Que de montres j'ai depuis ce temps-là achetées, vendues, troquées! Mais il n'en est aucune dont je me souvienne comme de ma première montre, ma montre d'argent avec le nom de l'horloger Snoole, de Chichester, numéro 70,310!

La première boucle de cheveux d'une maîtresse me rappelle la première des premières choses, le premier amour. Je ne crois pas, je ne puis croire sincère l'homme qui me dit qu'il n'a jamais été amoureux et qu'il ne saurait se rappeler, dans toutes ses délicieuses et cependant mélancoliques circonstances, ce grand acte de sa vie. N'ayez donc pas honte d'avouer que votre

premier amour fut la petite fille avec des pantalons en mousseline plissée, qui était la compagne de vos premiers jeux (je n'en ai jamais aimé d'autre; véritablement aimée, jamais), ou la fille de votre maître de pension, ou la demoiselle chargée, au collége, de la surveillance de la lingerie, qui vous semblait une houri et qui frisait peut-être la quarantaine. Vous avez aimé par la suite Fanny, Mina, Louisa, Sarah, Martha, Harriet, Charlotte, etc., ou vous avez cru les aimer; mais n'est-il pas vrai que vous conservez précieusement comme moi au fond du cœur l'image de votre premier amour? Par le premier amour, j'entends le premier amour de l'écolier (1). Ce véritable premier amour est indissolublement lié dans mon souvenir avec l'indifférence pour tous les aliments et un désir insensé de briller par ma toilette, coûte que coûte, avec les gémissements d'un désespoir secret, avec une haine infernale de tous les pères, cousins et frères de l'objet aimé, avec des jours d'été passés au milieu de la campagne, admirant les oiseaux sur les arbres et souhaitant... ah! souhaitant avec une indicible passion... d'avoir atteint mes vingt et un ans.

Le premier enfant! Avez-vous été père? Vous me devinez. Je crois revoir le docteur et l'impérieuse nourrice. Je monte et je descends l'escalier avec une impatience nerveuse; j'attends dans le salon qu'on vienne m'avertir. Ah! encore la nourrice... impérieuse toujours, mais cette fois triomphante. Le voilà donc, le petit nouveau-venu, qui gesticule comme un futur boxeur dans ses langes. Un mois s'est à peine écoulé. Que de choses fait déjà ce cher premier-né! Quelle extraordinaire intelligence! Qu'il est bel enfant! Comme il comprend tout! C'est, en vérité, un petit prodige. Oui! c'était un enfant, celui-là! Il en est arrivé un autre depuis, et un autre encore. Ceux-ci ont été aussi de gentils enfants, mais nullement comparables au premier enfant. Non!

J'espère, lecteur, que vous n'avez jamais éprouvé la première impression dont je vais faire mention; mais il est quelques personnes du sexe mâle qui peuvent se rappeler très minutieusement la première fois qu'ils ont été... gris! Si vous êtes de ce nombre, vous ne l'oublierez jamais; vous vous souviendrez tou-

(1) Celui qu'on appelle en Angleterre l'amour du jeune veau (*Calf love*).

jours de n'avoir pu distinguer l'espace entre les deux bâtons d'une échelle : la terre semblait tourner autour de vous comme une toupie ; le pavé était mou, très mou, et vous disiez que vous croyiez marcher sur un nuage, jusqu'à ce que tout-à-coup, sans la moindre provocation, ce pavé si mou se souleva et vint vous frapper au front. Certes, vous n'étiez pas tombé... c'eût été trop ridicule. Les médisants prétendirent que vous aviez voulu grimper à un conduit de gouttière, vous figurant que c'était un poteau de réverbère ou un mât de cocagne, et puis que vous vous mîtes à pincer de la guitare sur les barreaux d'une grille! Mais tout ce dont vous vous souvenez très distinctement, c'est d'avoir tout oublié ce jour-là. Ah! ne rêvâtes-vous pas aussi que vous étiez une cruche vide, — Tantale, Prométhée, Ixion tous ensemble? Et ne vous réveillâtes-vous pas le lendemain matin sans avoir la moindre idée de la manière dont vous vous étiez mis au lit? Ah! le lendemain, comme vous vous sentîtes abattu, triste et repentant!!

M'adressant à des lecteurs de la bonne compagnie, je ne voudrais pas supposer qu'un seul d'entr'eux se souvienne de l'humiliation subie par celui qui va faire une première visite *à mon oncle*, au premier prêteur sur gages qui voulut bien venir à notre aide. Il m'a été assuré par ceux que la cruelle nécessité a quelquefois réduits à avoir recours à ce cher parent, qu'on ne peut perdre la mémoire de cette première visite ; ils m'ont parlé du regard timide et indécis fixé sur l'enseigne des *Trois Pilules d'or*, de l'hypocrisie visible avec laquelle on passe en revue, à l'étalage de la croisée, les fourchettes d'argent, les montres d'or, les bijoux, les vases en porcelaine, la bible de famille et les autres articles étiquetés à des prix si avantageux. Ils m'ont entretenu du détour qu'on fait pour entrer par la porte dérobée, et de l'horreur qui vous saisit quand vous vous trouvez au comptoir de *mon oncle*, à côté d'un cordonnier qui vient mettre en gage des tiges de bottes. On m'assure que ce sont là des choses à jamais mémorables.

J'élude de parler de la première mort, de l'odeur particulière qui règne dans la maison, de l'affreuse sensation qui vous fait frissonner quand vous croyez distinguer les pas de l'entrepreneur des funérailles sur votre escalier, du départ du cercueil, du

silence glacial et du vide qui vous entoure, et de la douce mélancolie qui remplace enfin la première amertume du chagrin.

Mais j'ai parcouru presque toutes les premières impressions, et j'ai omis de parler de la première fois où je fus traité en homme. O mémorable circonstance ! C'était après le dîner (j'avais été invité avec ma sœur, qui n'avait qu'un an de plus que moi, mais universellement reconnue pour une femme faite, tandis que je subissais l'appellation redoutée de jeune garçon). Au dessert, selon l'usage anglais, les dames se retirèrent. Je restai seul avec l'amphytrion, âgé de cinquante ans, et un autre patriarche qui avait la quarantaine ou environ. Je souriais ingénûment derrière les carafons de vin, ne sachant pas trop si on n'allait pas trouver extraordinaire que je n'eusse pas suivi les convives de l'autre sexe, quand notre hôte m'adressa ces expressions remarquables :

— Monsieur Charles, voulez-vous bien vous verser de ce vin et le faire passer.

Je me servis, et je sentis qu'en passant le vin j'avais passé aussi le Rubicon. Je me versai un demi-verre, avec la conscience de ma faiblesse. Je me disais que les convives jouissaient de mon embarras et se demandaient en eux-mêmes : « Va-t-il trop boire ? perdra-t-il la tête? disparaîtra-t-il sous la table? » Cependant je me servis et vidai mon verre à petits coups, essayant de fermer l'œil gauche d'un air connaisseur et levant le cristal à la hauteur de l'œil contre la lumière. J'ai été deux ou trois fois depuis traité avec la même cérémonie. J'ai dîné à de grandes tables, j'y ai été même placé sur la chaise d'honneur, mais jamais mon hôte ne m'a dit avec la même importance :

— Monsieur Charles, voulez-vous bien vous verser de ce vin et le faire passer !

(Dickens's Journal.)

Romans.

LES DEUX FAMILLES

OU

LA MAISON DES SEPT-PIGNONS. (1)

CHAPITRE XIV.

L'Adieu de Phœbé.

Holgrave, avec l'énergique enthousiasme de tout jeune auteur, avait accompagné sa lecture d'une pantomime expressive, cherchant à représenter de son mieux l'expérience faite par le charpentier sur Alice Acton. Il s'aperçut que l'imitation n'était que trop complète, car Phœbé commençait à s'assoupir sous l'influence de ses gestes mesmériques : triomphe plus flatteur pour l'adepte magnétiseur que pour l'écrivain. Les paupières de la jeune fille se fermaient malgré tous ses efforts pour écouter et regarder le narrateur ; elle se penchait légèrement vers Holgrave dont la respiration semblait régler la sienne. L'artiste en daguerréotype, après avoir roulé son manuscrit, reconnut que son auditrice tombait peu à peu dans ce curieux état psychologique qu'il venait de décrire et qu'il avait, de son aveu, le don tout particulier de produire à un degré éminent. Un voile s'épaississait autour de la jeune fille, voile au travers duquel elle ne voyait plus que lui ; mais avec « les yeux de l'âme, » comme dit Shakspeare, et ne vivait que des pensées et des émotions qu'il lui communiquait. Le regard d'Holgrave se concentrait de plus en plus sur Phœbé ; le charme devenait réciproque. Il lui aurait évidemment suffi de quelques gestes et d'un effort

(1) Voir la livraison de mai.

correspondant de la volonté pour exercer sur cet esprit libre et vierge encore, sur cette simple et pure enfant, l'influence du charpentier de sa légende sur l'infortunée Alice.

La tentation était grande. Quelle idée plus séduisante pour un jeune homme que celle de devenir l'arbître de la destinée d'une belle jeune fille ! mais la misanthropie d'Holgrave ne l'empêchait pas d'être un honnête homme. Il fit un geste qui suspendit le prestige.

« — En vérité, ma chère miss Phœbé, » s'écria-t-il, « vous mortifiez cruellement mon amour-propre littéraire. Je n'enverrai pas ma nouvelle aux Revues. Tout au plus sera-t-elle bonne à allumer mon feu cet hiver. Dormir au plus bel endroit, à un dénouement si original et si pathétique !

» — Moi dormir, M. Holgrave ! y pensez-vous ? » répondit Phœbé aussi ignorante de la crise qu'elle venait de traverser qu'un enfant du précipice au bord duquel il a roulé en jouant. « Non, non, j'ai été tout attention, il me semble ; votre histoire est on ne peut plus intéressante ; mais elle est triste, et puis vous m'avez fait peur avec votre magnétisme et votre somnambulisme ; est-ce que c'est fini ? »

Holgrave ne répondit rien, et Phœbé ne renouvela pas la question. Le soleil venait de se cacher ; mais il colorait encore de teintes éclatantes les nuages qui flottaient au zénith, tandis que l'horizon avait perdu sa splendeur. La lune qui montait insensiblement et dont le disque se confondait d'abord avec le vaste azur du ciel, comme un ambitieux démagogue se mêle, à ses débuts, dans la masse populaire et prend la couleur dominante, la lune commençait à luire au milieu de la voie céleste. Ses rayons argentés avaient déjà assez de force pour changer le caractère du jour mourant. Ils embellissaient et adoucissaient l'aspect de la vieille maison, malgré les ombres qui s'épaississaient dans les angles des sept pignons, sous la projection du deuxième étage et derrière la porte entrebâillée. Bientôt le jardin devint plus pittoresque encore. Les arbres à fruits et les arbustes ne présentèrent plus que de noires silhouettes, participant toutefois au charme mystérieux de la nuit. Une légère brise, venue du bord de la mer, murmurait dans le feuillage et répandait une fraîcheur délicieuse après la chaleur du jour. Hol-

grave n'échappa point à cette influence rénovatrice. Elle lui fit sentir... ce qu'il oubliait quelquefois, — engagé de bonne heure, comme il l'avait été dans la lutte de l'homme contre l'homme, — elle lui fit sentir combien il était jeune encore.

« — Il me semble, » dit-il, « que je n'ai jamais vu une si belle soirée, ni rien éprouvé qui ressemble plus au bonheur. Après tout, ce monde est beau et bon! comme il est jeune aussi, toujours jeune après tant de milliers d'années. Tout à l'heure encore cette vieille maison me faisait sentir jusqu'ici je ne sais quelle odeur de bois vermoulu, et quand un noir et gras terreau s'attachait ce matin à ma bêche, je croyais remplir l'office d'un fossoyeur; eh bien! si je pouvais fixer le sentiment qui me possède, au moment où je vous parle, Miss Phœbé, ce sol serait vierge encore, ce jardin serait un Eden, et cette maison même un séjour enchanté. Le clair de lune est un grand artiste.

» — C'est la première fois, » dit Phœbé, « que je fais tant d'attention au clair de lune. Qu'a-t-il donc de si attrayant ce soir?

» — En vérité! » demanda l'artiste, cherchant malgré le crépuscule à lire dans les yeux de Phœbé. « N'avez-vous jamais éprouvé ce que vous éprouvez ce soir?

» — Jamais, » dit-elle naïvement. « La vie non plus ne me semble pas la même. Avant de connaître ma cousine Hepzibah et mon pauvre cousin Clifford, j'étais bien plus gaie. On vieillit vite dans cette maison; ma cousine m'en avait prévenue.

» — Ne regrettez pas, Phœbé, » reprit Holgrave; « le bonheur que vous y avez apporté un peu au détriment du vôtre. Notre première jeunesse n'a pas grande valeur; car nous ne l'apprécions qu'après l'avoir perdue. Mais la seconde et la vraie jeunesse, dont les plus infortunés sont seuls privés, jaillit de notre propre cœur quand nous aimons. Je ne sais si vous me comprenez. Je ne me serais pas compris moi-même hier si j'avais tenu le même langage. Rappelez-vous cependant mes paroles, et quand vous les comprendrez comme moi, pensez à ce beau clair de lune.

» — Il faut que je rentre, » dit la jeune fille émue et embarrassée du tour que prenait leur long dialogue. Ma cousine Hepzibah n'est pas forte en arithmétique et si je ne viens à son

aide, elle gagnera un bon mal de tête à faire les comptes de la journée. »

Holgrave la retint encore un instant.

« — Miss Hepzibah m'a dit, » reprit-il, « que vous retourniez à la campagne dans quelques jours?

» — Oui, mais pour quelques jours seulement, » répondit Phœbé. « Je regarde maintenant cette maison comme la mienne. Il est doux de vivre où l'on est aimée et où l'on peut être utile.

» — Plus que vous ne vous l'imaginez, sans doute, Miss Phœbé. Toute la santé, tout le bien-être, toute l'animation de cette demeure sont à vous. Venus avec vous, ils s'évanouiront dès que vous aurez franchi le seuil. Miss Hepzibah s'est si bien et depuis si long-temps séquestrée du monde, qu'elle est morte de fait, quoiqu'elle puisse se donner un semblant d'existence par un procédé galvanique à son usage. Depuis long-temps votre pauvre cousin Clifford est non-seulement mort, mais enterré. Le gouverneur et le conseil, en le rendant à la lumière du jour, ont opéré un miracle de nécromancie. Je ne m'étonnerais pas si cette effigie d'homme foudroyé s'écroulait tout-à-coup quand vous ne serez plus là, et s'il n'en restait plus qu'un peu de poussière. Pour Miss Hepzibah, elle va perdre aussi le peu de ressort qui lui reste. Tous les deux n'existent que par vous.

» — Je serais désolée de le croire, » répondit Phœbé d'un ton soucieux. « Mais peut-être mes petits services leur feront-ils faute. Je prends à leur bien-être un intérêt qui a quelque chose de maternel..., ne riez pas de ce sentiment, je vous en prie, M. Holgrave, car vous êtes quelquefois assez ironique. Excusez ma franchise, mais je me demande souvent si vous leur voulez du bien ou du mal.

» — Du mal! oh non, Miss Phœbé, vous ne me croyez pas capable de vouloir du mal à ces pauvres gens! à cette vieille fille qui a perdu sa jeunesse et tous ses moyens d'existence, à ce pauvre échappé de prison qui y a laissé une partie de sa raison. Ce n'est pas ma faute si mon cœur est tout différent du vôtre, qui vous porte avant tout à faire du bien. Mon cœur à moi, ou plutôt mon esprit, commence à se poser un problème à résoudre à l'égard de tout homme et de toute chose. J'ai le malheur de tout analyser, et depuis que je suis dans cette maison, je cherche à

comprendre le drame qui s'y est joué depuis deux siècles et dont je ne tiens pas encore tous les fils. Il me semble que le dénouement approche et ce dénouement m'intéresse aussi vivement que si j'étais un des principaux acteurs. Cela ne m'empêche pas de vouloir du bien à Miss Hepzibah et à son frère, cet amant du beau qui ne sait ce qu'il aime.

» — Le dénouement approche! » murmura Phœbé. » Que voulez-vous dire, M. Holgrave? mes pauvres parents courent-ils aucun danger? Dites-le moi, et je ne les quitterai pas même un jour, une heure.

» — Excusez-moi, Miss Phœbé, » répondit Holgrave en tendant la main à la jeune fille qui ne put refuser la sienne. Mes idées tournent un peu au mysticisme, et quoique je ne me sois jamais occupé des sciences occultes, j aurais couru grand risque d'être pendu comme mon aïeul au temps où l'on croyait aux sorciers. Je ne sais rien et si j'avais quelque appréhension fondée pour vos parents, je vous le dirais tout de suite.

» — Vous me cachez quelque chose, » interrompit Phœbé avec vivacité. « Oh! M. Holgrave, soyez donc plus franc.

» — Je ne tais d'autres secrets que les miens, Miss Phœbé. Quant à ce qui concerne les hôtes de cette demeure, je puis bien vous avouer qu'en effet je n'ai pas été un observateur stérile, dit Holgrave. Je n'ai jamais perdu de vue le juge Acton, celui dont je vous ai montré le portrait au daguerréotype et qui ressemble au colonel puritain. C'est lui qui m'inquiète. Il tourne bien souvent autour de cette maison ; j'ai vu plusieurs fois ses yeux braqués sur la fenêtre où se tient Clifford. Cet homme est méchant; il est déjà l'auteur des misères de votre pauvre parent. Il suit encore sa piste comme un limier. Mais que cela ne vous empêche pas d'aller voir votre mère, Miss Phœbé ; seulement revenez vite..... pour tout le monde. »

Phœbé partit donc : ses adieux à Clifford et à sa sœur furent touchants. « — Ma fille, » lui dit Clifford, « souvenez-vous que je vais me sentir plus solitaire que jamais. Je ne vous retiens pas cependant : ce serait de l'égoïsme ; vous n'étiez, quand je vous vis pour la première fois, qu'un bouton de rose ; la rose s'est épanouie, la petite fille est devenue femme. Adieu. »

Hepzibah dissimula ses larmes.

Sur la porte Phœbé rencontra l'oncle Verner : « — Vous reviendrez, j'espère ! » murmura le vieillard. « — Oui, bientôt, oncle Verner. — Souvenez-vous, » ajouta-t-il, « que ces pauvres âmes, qui sont ici, n'ont qu'un bon ange pour elles deux, et que c'est vous ! »

CHAPITRE XV.

La Grimace et le Sourire.

Plusieurs jours s'écoulèrent avec une lugubre lenteur pour la Maison des Sept-Pignons et ses habitants. Phœbé n'était plus là, et un vent d'Est, un véritable ouragan, faisait trembler la maison comme la carcasse d'un navire. Le pauvre Clifford avait perdu à la fois ses deux sources de consolation et de bien-être : hœbé et le soleil. Le jardin, ravagé par le vent, offrait le plus triste spectacle ; les murs d'espalier et le petit pavillon étaient complètement dépouillés. Rien ne fleurissait plus dans la froide et âpre atmosphère chargée d'une humidité dont profitaient seules la mousse desséchée des vieux toits et la touffe de roseaux qui, depuis long-temps, souffrait aussi de la sécheresse, dans l'angle des deux pignons de la façade.

Pour la pauvre Hepzibah, non-seulement le vent d'Est s'était emparé de toute sa personne en agissant sur ses nerfs, mais elle eût pu personnifier, à part le sexe, ce sombre fils d'Eole, tant elle avait elle-même l'aspect farouche et désolant dans sa vieille robe de taffetas noir et avec son turban nuageux. La boutique perdit la moitié de ses pratiques durant l'interrègne ; car si on n'avait pas à se plaindre de Miss Acton, elle n'en déplaisait que davantage, les gens aimant à justifier par l'un ou l'autre prétexte leurs antipathies involontaires. La pauvre vieille fille n'était guères plus heureuse près de Clifford, malgré tout son bon vouloir. L'inutilité de ses tendresses avait fini par la paralyser en quelque sorte. Elle avait pris le plus sage parti, celui de s'asseoir silencieusement dans un coin de la chambre où les branches humides des poiriers, se balançant à travers les vitres, créaient une sorte de crépuscule en plein midi. Ce n'était pas la faute d'Hep-

zibah. Tout, dans l'intérieur de la maison, les vieux murs, les vieux lambris, les vieux meubles, les vieilles chaises, habitués à ce temps-là depuis trois ou quatre fois la durée de son existence, n'en paraissaient pas moins humides et moins glacés que s'ils en étaient à leur première épreuve. Le portrait du colonel puritain, frissonnait lui-même dans son cadre, et la maison, depuis l'attique des sept pignons jusqu'à la grande cheminée de la cuisine, emblême de plus d'un cœur vide et froid, quoique destinée à être le foyer de la chaleur et de la vie, la maison, disons-nous, frissonnait aussi.

Hepzibah tenta d'égayer l'aspect des choses en allumant du feu dans le petit parloir; mais le démon de la tempête, chaque fois que la flamme tendait à monter, la repoussait avec un tourbillon de vent, de fumée et de suie. Pendant les quatre premiers jours de l'ouragan, Clifford, enveloppé dans son vieux manteau, occupa son fauteuil habituel. Le matin du cinquième jour, quand on l'appela pour déjeuner, il exprima, par un triste murmure, la résolution de ne pas quitter le lit. Sa sœur n'essaya pas de le faire changer d'avis. Si dévouée qu'elle lui fût, Hepzibah n'aurait pu supporter plus long-temps la misérable tâche de chercher des passe-temps pour un esprit, sensible encore, mais en pleine décadence, naturellement porté à la critique par amour du beau, blasé sur tout, sans ressort et sans volonté. Ce fut pour elle une sorte de trêve de grelotter toute seule, mais non sans sentir l'aiguillon d'un injuste remords au moindre soupir de Clifford, comme si elle était cause de ses souffrances ou de ses ennuis.

Clifford, de son côté, essaya de distraire sa solitude. Dans le cours de l'après-dîner, Hepzibah entendit les sons d'un instrument qui ne pouvait être que le clavecin d'Alice, puisqu'il n'y en avait pas d'autre dans la maison. Clifford, dans sa jeunesse, avait eu le goût de la musique; il était même devenu assez bon musicien. Mais depuis tant d'années, il avait dû tout oublier et il semblait difficile de lui attribuer une exécution aussi parfaite. Hepzibah ne put soupçonner non plus Holgrave d'un talent qu'elle regardait comme exclusivement aristocratique, C'était merveille, également, qu'après un aussi long sommeil, le clavecin fît entendre, en se réveillant, des sons aussi har-

monieux, aussi aériens, aussi suaves. Hepzibah pensa donc, malgré elle, aux mélodies surnaturelles que, d'après la légende, l'ombre d'Alice faisait entendre comme un prélude de mort dans la famille.

Tout-à-coup la musique cessa ; mais ses dernières vibrations n'étaient pas dissipées lorsqu'un son criard et vulgaire agaça l'oreille de la pauvre femme et la tira de sa rêverie. C'était la sonnette de la boutique. On entendit quelqu'un qui essuyait ses pieds sur le seuil, et des pas pesants résonnèrent sur le plancher. Hepzibah s'enveloppa dans un vieux châle fané, son armure défensive contre le vent d'Est depuis quarante années. Un son caractéristique, qui n'était pas celui de la toux dans ses nombreuses variétés, mais une sorte de grondement spasmodique dans les cavités d'une large poitrine, hâta sa marche, et lui donna soudain l'aspect d'irritation et de peur si commun aux femmes dans les grandes crises de leur vie. Peu de personnes de son sexe ont eu l'air aussi terrible qu'elle, avec son froncement de sourcils stéréotypé. Le visiteur, toutefois, parut peu ému ; après avoir fermé tranquillement la porte derrière lui, il appuya son parapluie contre le comptoir et tourna vers Hepzibah un visage plein d'une bienveillance étudiée.

Le pressentiment d'Hepzibah ne l'avait pas trompée. C'était bien le juge Acton qui venait d'entrer dans la boutique.

« — Comment vous portez-vous, cousine Hepzibah? » dit le juge. « Et comment notre pauvre Clifford supporte-t-il ce rude temps? Je n'ai pu résister au désir de vous demander encore une fois si je puis vous être bon à quelque chose?

» — Vous ne pouvez rien faire pour nous, » répondit Hepzibah maîtrisant le plus possible son émotion, » je me consacre tout entière à Clifford, et il a ici tout le bien-être que comporte sa situation.

» — Permettez-moi de vous dire, ma chère cousine, que vous vous trompez, en tout bien tout honneur, sans doute, et par excès de tendresse; mais enfin que vous vous trompez en séquestrant ainsi votre frère. Pourquoi le priver de toute société, de toute sympathie? Clifford, hélas ! n'a que trop vécu dans une solitude forcée. Laissez-le essayer d'un peu de société, d'un petit cercle de proches et d'amis. Laissez-moi, par exem-

ple, le voir. Je vous réponds du bon effet de cette entrevue.

» — Vous ne pouvez le voir, » répondit sèchement Hepzibah, « Clifford garde le lit depuis hier.

» — Bon Dieu ! serait-il malade ? » s'écria le juge Acton d'un ton plus colère encore qu'alarmé. « Alors je dois et je veux le voir. Miséricorde ! s'il allait mourir !

» — Il ne court aucun danger, » répondit Hepzibah avec une amère ironie dont elle n'était plus maîtresse. « Il ne court aucun danger, à moins que l'homme qui l'a déjà perdu ne s'attache encore à sa perte.

» — Cousine Hepzibah, » repartit le juge avec un ton profondément pénétré, « ne sentez-vous pas l'injustice de cette rancune anti-chrétienne, de cette amertume constante contre moi, pour un rôle que je n'ai pas choisi, Dieu le sait, mais que le devoir, la conscience, la loi, m'ont contraint de remplir. Qu'ai-je fait au détriment de Clifford, qu'il m'ait été possible de ne pas faire ? Croyez-vous, cousine, que je n'aie pas éprouvé de cruelles angoisses, et que mon cœur ne saigne pas à ce souvenir au milieu de toutes les prospérités dont il a plu à Dieu de me combler. Le jour où ce cher parent, cet ami d'enfance, cet homme d'une nature si délicate et si privilégiée, mais... si malheureux cependant, car ce n'est jamais nous qui dirons : si coupable, —le jour où ce cher Clifford a été rendu à la vie et à la possibilité d'en jouir, a été le plus beau de mes jours. Que vous me jugez mal, cousine, que vous connaissez peu ce cœur qui bat à la seule pensée de le revoir, de lui serrer les mains. Mettez-moi à l'épreuve, Hepzibah ! mettez à l'épreuve le juge Acton, et vous verrez si vous et votre frère vous avez un meilleur ami.

» — Au nom du ciel ! » s'écria Hepzibah indignée de ces démonstrations hypocrites ou qui du moins lui semblaient telles : « Au nom du ciel que vous insultez et qui devrait paralyser votre langue menteuse, au nom du ciel, taisez-vous ! Vos professions d'amitié pour votre victime soulèvent le cœur. Vous l'avez toujours haï. Vous le haïssez encore. Ayez au moins le courage de l'avouer. Vous tramez de nouveau quelque noir dessein contre lui ! Ne me parlez jamais de votre amitié pour mon malheureux frère. C'est plus que je ne saurais supporter. Vous me feriez sortir du respect qu'une femme se doit à elle-même. Vous me

rendriez folle. Retirez-vous ! Pas un mot de plus, je vous mépriserais trop. »

Cette sanglante apostrophe était-elle fondée sur de justes griefs ou ne reposait-elle que sur des préjugés de femme ?

Le juge Acton jouissait d'une haute considération ; l'Église et l'Etat la lui accordaient, personne ne la contestait. Dans le vaste cercle de ses relations publiques et privées, aucun individu, excepté Hepzibah, quelques vagabonds mystiques et un petit nombre d'adversaires politiques obstinés, ne songeait à l'attaquer sur ce terrain. Sa conscience, sauf peut-être quatre à cinq minutes sur vingt-quatre heures et quelques sombres jours dans le cours de l'année, sa conscience lui rendait le même témoignage que la voix du monde. Hepzibah pouvait-elle avoir seule raison contre tous ? Oui, peut-être, et cela s'explique.

Les hommes d'une volonté forte, d'un caractère énergique, tombent souvent dans des erreurs de ce genre et sont parfois les dupes d'eux-mêmes. En général, ils attachent une importance exagérée aux formes apparentes. C'est au milieu des phénomènes de la vie extérieure que s'étend leur champ d'action. Ils ont une grande habileté pour saisir et s'approprier l'or, la terre, les places, les dignités et les honneurs publics. Avec ces matériaux et leurs belles actions ostensibles, ils construisent le majestueux édifice de leur fortune. Voilà le palais bâti. Ses vastes et splendides salles sont pavées de mosaïques et de marbre précieux ; ses hautes croisées laissent pénétrer la lumière à travers les glaces les plus transparentes ; ses corniches sont dorées, ses plafonds somptueusement peints, et un dôme central, à travers lequel vous pouvez contempler l'azur du ciel, couronne le tout. On ne peut assurément désirer un plus noble emblême d'un grand caractère et d'une bonne renommée ; mais voici le revers de la médaille. Dans un étroit et obscur cabinet du rez-de-chaussée, fermé, barré, cadenassé et dont la clé a été jetée à dessein, ou sous le pavé même et ses riches mosaïques, dans un conduit souterrain se trouve un cadavre en pleine dissolution, qui infecte tout le palais de miasmes pestilentiels. Celui qui l'habite ne s'en aperçoit pas, car il est habitué à les respirer. Les visiteurs ne sentent que les parfums brûlés par le maître du palais ou l'encens qu'ils lui apportent. Mme Barbe-Bleue se croyait la

plus heureuse des femmes dans le plus beau des palais, jusqu'à ce qu'elle eût ouvert le cabinet fatal.

Pour en revenir au juge Acton, il y avait assez de côtés brillants dans sa vie pour fasciner ou endormir une conscience plus active et plus subtile que la sienne. Son impartialité comme juge, son désintéressement dans les diverses fonctions publiques qu'il avait successivement occupées, son dévoûment à son parti, la rare constance avec laquelle il avait toujours adhéré aux principes de ce parti ou suivi du moins toutes ses évolutions, son zèle remarquable comme président d'une société biblique, son intégrité comme trésorier d'une caisse de secours pour les veuves et les orphelins; ses titres à la reconnaissance des horticulteurs, par la découverte de deux variétés estimées de poires, et à celui des agriculteurs, par l'invention d'une nouvelle machine aratoire; ses mœurs inattaquables depuis un si grand nombre d'années; la sévérité qu'il avait déployée contre un fils dissipateur et libertin, le chassant de sa maison pour ne lui pardonner qu'à l'heure de la mort; la prière faite le matin et le soir devant ses domestiques, les grâces pieusement dites à chaque repas; ses efforts en faveur de la propagation des sociétés de tempérance, l'exemple qu'il donnait lui-même en se réduisant, depuis sa dernière attaque de goutte, à cinq verres de vieux xérès par jour; la blancheur de son linge, le vernis reluisant de ses bottes, sa canne à pomme d'or, son habit à collet droit, à larges basques et d'une magnifique étoffe variant avec les saisons, mais toujours la même en apparence; la scrupuleuse exactitude avec laquelle il saluait dans la rue, en ôtant son chapeau, d'un signe de tête ou de la main, ses connaissances riches ou pauvres, selon leur position sociale, mais toujours avec un sourire radieux de bonté; tout cela et bien d'autres traits encore, dont l'énumération nous ferait perdre haleine, composaient un portrait très satisfaisant. Son lorgnon ne lui en montrait pas d'autre, et l'opinion publique, nécessairement superficielle, ne pouvait lui appliquer le microscope solaire à la puissance duquel rien n'échappe et dont le daguerréotype a parfois la pénétration.

« Chapeau bas, donc, chapeau bas; voilà le juge Acton qui passe! »

En admettant, comme le voulait une tradition vague et ti-

mide à se produire, qu'il eût commis quelques fautes en sa jeunesse, ces fautes n'étaient-elles pas rachetées et bien au-delà par cent œuvres dignes de louange. Un atome de mal devait-il peser plus que la masse des actes irréprochables entassés dans l'autre plateau de la balance ? Cette manière d'équilibrer les comptes est fort du goût des hommes du caractère et de la position sociale du juge Acton. Sera-t-elle admise au jugement dernier ? En ce cas, le Pharisien pourrait bien l'emporter sur le bon Samaritain.

Le ressentiment d'Hepzibah, concentré depuis plus de trente ans, venait de faire explosion pour la première fois; elle en fut plus effrayée que le juge.

Jusqu'ici, la contenance de ce dernier avait exprimé la patience et la compassion, l'indulgence la plus chrétienne pour l'injure qui lui était faite gratuitement ; mais les dernières paroles ne furent pas plutôt lancées, qu'un changement à vue s'opéra. Le juge Acton prit un aspect sévère, inflexible, implacable. L'homme au ton doucereux, aux formes affables, parut soudain coulé en bronze. Ainsi, quand un coup de vent déchire un rideau de vapeurs flottantes, dorées par le soleil du matin, on voit apparaître un sombre pic de granit. Hepzibah crut voir se dresser devant elle le vieux colonel puritain lui-même, tant la ressemblance était frappante.

« — Cousine Hepzibah, » dit le juge d'un ton froid et impassible, « il est temps d'en finir.

» — De tout mon cœur, » répondit-elle en essayant de dissimuler son effroi. « Pourquoi nous persécuter plus long-temps : ne pouvez-vous nous laisser en paix ; c'est tout ce que nous vous demandons.

» — Il faut que je voie Clifford avant de quitter cette maison, » continua le juge. « N'agissez pas en femme qui aurait aussi perdu la raison, cousine Hepzibah ! Pensez-y bien ! Je suis le seul ami de Clifford, un ami tout-puissant. Seriez-vous assez aveugle pour ne pas voir que, sans mon consentement, mes efforts, mes représentations, l'exercice de toute mon influence politique, officielle et personnelle, Clifford serait encore sous les verrous ? Croyez-vous que sa mise en liberté soit une victoire gagnée contre moi ? Non, ma bonne cousine, non ; vous seriez

trop loin de compte. C'était l'accomplissement d'un dessein long temps mûri de ma part. Je l'ai fait mettre en liberté.

» — Vous! » répondit Hepzibah; « jamais je ne le croirai. C'est à vous qu'il doit sa prison, sa liberté à Dieu!

» — A Dieu, sans doute, puisque vous le voulez, mais après Dieu, à moi, » ajouta le juge Acton avec le plus grand sang-froid; « et je viens ici pour décider s'il conservera ou non cette liberté; cela dépendra de lui. Il faut que je le voie.

» — Jamais! vous le rendriez fou! » s'écria Hepzibah de plus en plus intimidée et ne sachant pas, si, par sa persévérance, elle ne nuisait pas plus à Clifford qu'elle ne le servait, tant l'inimitié du juge lui semblait redoutable. « Jamais! » répéta-t-elle d'une voix tremblante de frayeur et d'irrésolution.

« — Cousine Hepzibah, vous venez de faire des aveux que je ne vous demandais pas et qui sont bons à recueillir. Son cerveau est donc bien malade? Ecoutez-moi et jouons cartes sur table : voici mes raisons pour insister sur cette entrevue. A la mort de mon oncle Jaffrey, il y a de cela trente ans, on trouva son héritage fort au-dessous de toutes les évaluations. On le supposait immensément riche, un des hommes les plus riches de son temps; mais une de ses excentricités, et celle-là avait peut-être son bon côté, comme l'évènement ne le prouva que trop pour lui, était de cacher l'énorme montant de ses biens en faisant des placements de fonds à l'étranger et en les dissimulant par divers moyens familiers aux capitalistes et aux spéculateurs. Par son testament et son dernier codicille, l'oncle Jaffrey me légua tous ses biens, à l'exception de la jouissance de cette maison qu'il vous laissa en viager, avec le petit bien patrimonial qui en dépend.

» — Et vous voulez nous en dépouiller? demanda Hepzibah avec une expression d'amer mépris. « C'est là le prix que vous mettez au repos de Clifford?

» — Y songez-vous, ma chère cousine? » reprit le juge en souriant avec une bienveillance étudiée. « N'ai-je pas offert de doubler, de tripler vos ressources, en bon parent. Non, non; mais voici le nœud de la question. Des vastes richesses de mon oncle, il n'a pu être retrouvé la moitié, ni même le tiers, j'en suis convaincu. Or, j'ai les meilleures raisons pour croire

que Clifford peut nous faire recouvrer le reste : il en aura sa part.

» — Clifford ! Clifford savoir où il y a des trésors cachés ! » s'écria la pauvre femme, à qui cette idée semblait le comble du ridicule. « Vous voulez rire assurément !

» — Cela est aussi certain que ma présence dans cette boutique ! » repartit le juge en frappant à la fois le plancher de sa canne à pomme d'or et de son pied pour exprimer plus fortement sa conviction. « Clifford me l'a dit lui-même.

» — Non, non, cousin Jaffrey. Vous rêvez.

» — Je ne suis rien moins qu'un rêveur, cousine. Quelques mois avant la mort de mon oncle, Clifford s'est vanté à moi, nous étions alors amis intimes, vous le savez, de posséder le secret d'incalculables richesses. Son but n'était-il que d'exciter ma curiosité ? Voulait-il me tenter? Je l'ignore ; mais j'ai un souvenir très net et très distinct de notre conversation. Rapprochée de ce qui arriva ensuite, elle ne pouvait manquer de se graver dans mon esprit. Clifford, s'il le veut, et il faut qu'il le veuille, peut me dire où sont cachés les titres, les documents, les preuves enfin, quelle que soit leur forme, des vastes propriétés de l'oncle Jaffrey. Il était dans le secret ; ce n'était pas une vaine forfanterie. Il y avait un fond sérieux, très sérieux, dans ses paroles.

» — Mais quel intérêt aurait-il eu à vous cacher si longtemps ce secret ? » demanda Hepzibah.

« — Quel intérêt, cousine ? Que sais-je, moi ? Votre frère a toujours été une énigme. Notre nature déchue cède à tant d'impulsions mauvaises ! Ne me regardez-vous pas comme un ennemi ? Me voit-il avec d'autres yeux que les vôtres ? Ne m'a-t-il pas toujours considéré comme l'auteur de sa disgrace, du péril de mort qu'il a couru, de sa ruine irréparable. Il était donc peu probable qu'il m'aidât, du fond de sa prison, à monter quelques échelons de plus sur l'échelle de la fortune. Le moment est venu, je saurai son secret.

» — Et s'il n'en a pas ? S'il reste forcément muet?

» — Ma chère cousine, » dit le juge Acton avec un air de quiétude qu'il savait rendre plus formidable que la violence, « depuis le retour de votre frère, en bon parent, en tuteur na-

turel d'un homme placé dans sa position, j'ai fait soigneusement surveiller ses actions et ses habitudes. Vos voisins ont pu voir tout ce qui s'est passé dans le jardin. Ils l'ont vu, par exemple, courir après les oiseaux-mouches comme après les papillons.. un homme en cheveux blancs ! Le boucher, le boulanger, le marchand de poisson, etc., etc., m'ont dit tous les secrets de votre intérieur. Un plus grand nombre de personnes encore, moi entre autres, ont été témoins de ses extravagances à la croisée. N'ai-je pas reçu sur le nez, Dieu me garde d'en vouloir à ce pauvre cousin, une bulle de savon ? Il n'y a pas une semaine que des milliers de gens, à l'occasion d'une procession politique, l'ont vu sur le point de se jeter dans la rue. Fort heureusement vous vous êtes cramponnées à temps, vous et Phœbé, aux basques de son habit. Faut-il donc tant de témoignages pour prouver, à ma grande désolation, que de longs malheurs ont tellement affaibli l'esprit naturellement faible de Clifford, qu'il y a péril pour le public et pour lui-même à le laisser vaguer en liberté. L'autre alternative, et son adoption va dépendre entièrement de la démarche que je tente, l'autre alternative est pour lui d'être enfermé le reste de ses jours dans une maison de fous.

» — Vous ne pouvez penser ce que vous dites ! » s'écria Hepzibah.

« — Si mon cousin Clifford, » continua le juge toujours impassible, « par pure malignité et contrairement à tous ses intérêts, me refuse les informations que je lui demande, ma conviction sera faite à son égard, et ma conduite toute tracée par ma conscience. Vous me connaissez trop bien, Hepzibah, pour douter qu'en pareil cas je n'aille jusqu'au bout.

» — O cousin Jaffrey ! » s'écria la pauvre femme hors d'elle-même, « c'est vous dont l'esprit est malade, ce n'est pas Clifford ; pensez à votre mère, pensez à votre fils qui est mort, à celui qui vit encore ! Vous n'êtes plus jeune, cousin Jaffrey ! votre âge mûr est aussi passé. Vos cheveux sont blancs. Combien d'années vous reste-t-il à vivre ? N'êtes-vous pas assez riche comme cela ?

» — Je vous ai dit quelle était ma résolution, » répondit le juge Acton. « Elle est irrévocable, Clifford me dira son secret

ou je le ferai enfermer dans une maison de fous. Décidez-vous promptement. Le temps presse. J'ai plusieurs affaires à suivre ce matin et je dois assister à un dîner politique. Une entrevue amicale entre deux parents peut tout terminer. Oserez-vous prendre la responsabilité d'une rupture ouverte?

» — Clifford jouit encore de sa raison, » dit Hepzibah, « mais cette entrevue le rendra fou. Je ne suis qu'une faible femme et vous abusez de votre force; Dieu nous voit et nous juge. Je vais appeler Clifford, mais domptez en vous l'esprit de rapacité et de tyrannie, qui, depuis deux siècles, court dans les veines des Actons et qui a déjà attiré sur cette maison la malédiction du ciel. Soyez miséricordieux pour avoir droit à la miséricorde divine. »

Sans répondre un mot, le juge Acton suivit sa cousine et passa de la boutique dans le salon du rez-de-chaussée, où il se laissa tomber dans l'antique fauteuil de la famille. Plus d'un Acton avait trouvé le repos dans ses vastes bras, des enfants aux joues de roses, après leurs jeux; des jeunes gens rêvant d'amour; des hommes d'un âge mûr, remplis de soucis; des vieillards chargés d'ans et prêts à s'endormir du sommeil de la mort. Celui qui eût pu pénétrer dans le cœur du juge Acton, aurait peut-être reconnu que son impassibilité apparente n'était qu'un masque pénible à porter, un véritable masque de fer. Il était au fond violemment ému. Après trente années, il allait se trouver face à face avec un homme à peine sorti d'une tombe vivante et qu'il allait replonger dans une autre s'il ne parvenait à lui arracher son secret. Cette situation faisait crouler tout l'échafaudage de vertus extérieures péniblement élevé par le juge et dont il avait fini par être lui-même la dupe.

« — N'avez-vous pas parlé? » dit Hepzibah au moment où elle franchissait le seuil de la salle. « Je croyais que vous m'aviez rappelée.

» — Non, » répondit brusquement le juge en fronçant le sourcil, et devenu couleur de pourpre. « Pourquoi vous rappellerais-je? Le temps s'envole. J'attends Clifford. »

Et tirant sa montre de son gousset, il la tint dans sa main pour compter les secondes qui s'écouleraient avant l'apparition de son cousin.

CHAPITRE XVI.

La chambre de Clifford.

Jamais la Maison des Sept-Pignons n'avait paru si lugubre à la pauvre Hepzibah qu'au moment où elle partit pour remplir sa funeste mission. En traversant les corridors aux dalles usées, en ouvrant les portes disjointes, en montant les escaliers qui criaient sous ses pieds, elle regardait d'un œil inquiet et hagard autour d'elle. Dans l'état d'excitation où se trouvait son esprit, elle n'eût point été étonnée d'entendre le frôlement des vêtements des trépassés ou de voir leurs spectres, debout sur les paliers et l'attendant au passage. Tous ses nerfs étaient galvanisés par la scène de terreur qui venait d'avoir lieu entre elle et le juge. La ressemblance frappante de ce dernier avec le fondateur de la famille avait évoqué tout un passé terrible. Il lui semblait que le juge, Clifford et elle-même étaient sur le point d'ajouter une nouvelle page aux lamentables annales de la maison, une page plus sinistre encore et plus néfaste. Ainsi l'accident du moment prend toujours des proportions exagérées qu'il perd bientôt pour se confondre dans le tissu plus ou moins banal des joies et des douleurs de l'humanité. Les choses ne paraissent jamais étranges ou surprenantes qu'un moment, vérité tour à tour amère et consolante !

Hepzibah ne pouvait se débarrasser du pressentiment de quelque grande et imminente catastrophe. Elle s'arrêta par instinct devant la fenêtre cintrée et regarda dans la rue pour échapper en quelque sorte aux visions qui la poursuivaient, en fixant ses yeux sur des objets matériels. Tout y gardait l'aspect de la veille et de bien des jours précédents, à part la différence d'un jour de soleil avec un jour de pluie. Ses regards parcouraient la rue, de maison en maison, de porte en porte ; elle remarquait l'humidité des contre-allées et jusqu'aux petits trous remplis d'eau malgré leur nivellement. Son rayon visuel se tenait surtout fixé sur une certaine fenêtre où elle voyait ou croyait voir une couturière à l'ouvrage. Hepzibah, malgré la distance, se réfugiait dans la com-

pagnie de cette femme inconnue. Une chaise de poste attira aussi son attention, mais elle passa comme un éclair. L'oncle Verner apparut ensuite clopin-clopant, car le vent d'Est lui donnait infailliblement un accès de rhumatisme articulaire. Hepzibah eût souhaité qu'il ralentît encore le pas, tant elle avait peur de la solitude : tout ce qui pouvait l'arracher au présent, tout ce qui pouvait s'interposer entre elle et sa terrible situation, tout ce qui pouvait retarder d'un instant l'accomplissement de son message, tout obstacle était bien venu.

Si Hepzibah ne se sentait pas de force à lutter contre le juge, elle redoutait bien plus encore son contact pour Clifford. C'était le choc d'un beau vase de porcelaine, déjà légèrement fêlé, contre une colonne de granit. Jamais la pauvre femme n'avait si bien compris le caractère de son cousin Jaffrey, sa force de volonté développée par une longue habitude de mener les hommes, et d'arriver à ses fins égoïstes *per fas et ne fas.* L'illusion du juge en ce qui regardait le trésor caché ne faisait qu'accroître la difficulté. Quand les hommes d'un esprit positif et d'une sagacité habituelle se trompent dans une question pratique, l'erreur s'enfonce et s'enchevêtre tellement dans leur cerveau, au milieu de beaucoup de vérités palpables, qu'il devient aussi difficile de l'en extirper que de déraciner un vieux chêne. Comme le juge demandait à Clifford une impossibilité, Clifford était un homme perdu. Ainsi le pensait du moins Hepzibah.

Une lueur d'espérance traversa pourtant son esprit. Si, par impossible, Clifford avait, en effet, connaissance des titres de la fortune évanouie de leur oncle! Il lui semblait avoir saisi de vagues confidences. Clifford avait souvent fait de grands projets de voyage et de résidence à l'étranger, des rêves d'existence princière, de magnifiques châteaux en Espagne. Si ces châteaux pouvaient avoir un fondement plus solide que son imagination vagabonde! L'avidité du juge serait assouvie. Ah ! tout l'or du monde ne serait pas trop pour payer la rançon de Clifford. Elle le donnerait sans hésiter ; mais, hélas, c'étaient là des rêves comme en font les petits enfants sur les genoux de leur mère quand elle leur raconte des contes de fées.

Tout espoir de secours était-il donc perdu ? Ne pouvait-elle ouvrir une croisée ? Appeler à son aide les voisins, les passants ?

n'accourraient-ils pas tous à son secours? Tout le monde ne comprendrait-il pas le cri d'une âme en détresse? Non, Hepzibah et son frère étaient plus en péril au milieu de leur ville natale et de leurs concitoyens qu'au milieu d'une forêt et des loups. Étrange, atroce et pourtant risible fatalité qui se représente tous les jours! Ceux qui accourraient avec les meilleures intentions prendraient inévitablement le parti du plus fort. La puissance et l'injustice sont-elles donc douées, comme l'acier aimanté, d'une attraction irrésistible? Laissez accourir le public sur le terrain de la lutte, que verra-t-il d'un côté, le juge Acton, personnage éminent sous tous les rapports, un homme riche, un magistrat, un membre de congrès, un philanthrope, et, ce qui vaut mieux encore, un homme au mieux avec l'Eglise et dans des rapports d'intimité avec tout ce qui occupe une position et jouit d'une bonne renommée; de l'autre côté, Clifford, condamné par la justice humaine, Clifford, à peine gracié d'une peine infamante!

Au moins si Phœbé eût été là! Phœbé avait de la présence d'esprit et pouvait donner de bons conseils. Hepzibah pensa bien aussi à Holgrave. Ce n'était qu'un jeune homme, un aventurier; mais il avait au moins la force et l'énergie nécessaires à tout champion d'une bonne cause. Dans cette pensée, elle ôta la barre et le verrou d'une porte couverte de toiles d'araignée et qui servait autrefois de communication entre la partie de la maison où elle habitait et celle où l'artiste nomade campait pour le moment. Il n'était pas chez lui. Un livre ouvert et renversé sur la table, un rouleau de manuscrit, un feuillet à demi rempli, un journal, quelques outils de sa profession actuelle, quelques mauvaises épreuves daguerriennes, semblaient indiquer qu'il n'était pas loin, ou du moins, qu'il venait à peine de quitter le travail. Sous l'impulsion d'une vague curiosité et pour gagner du temps, Hepzibah regarda ces épreuves et reconnut le portrait du juge Acton! La fatalité la suivait donc partout. En repassant devant la croisée cintrée, elle leva ses yeux, dont la vue était si faible et si trouble, vers le ciel où sa prière ne pouvait monter qu'à travers une épaisse voûte de nuages. Ces nuages amoncelés symbolisaient la masse d'ennuis, de doutes, d'égoïsmes, de misères qui séparent la terre des régions plus heureuses.

L'aspect lugubre du ciel était de nature à lui donner la désolante conviction que la Providence n'intervenait pas pour prévenir les injustices individuelles et n'avait aucun baume pour les angoisses d'une âme solitaire; mais qu'elle se bornait à répandre ses bienfaits sur l'ensemble du genre humain, comme le soleil répand sa lumière sur le monde matériel. En cela Hepzibah se trompait, car le soleil sait faire pénétrer un bienfaisant rayon dans la plus humble chaumière, et Dieu un rayon d'amour et de pitié dans les cœurs les plus désolés.

A la fin, ne trouvant plus de prétexte pour différer la torture qu'elle allait infliger à Clifford, craignant aussi d'entendre retentir au bas des escaliers la voix du juge accusant sa lenteur, elle frappa, plus pâle qu'un spectre, à la porte de la chambre de son frère.

On ne répondit pas!

Et comment aurait-on répondu? Sa main avait frappé si faiblement que le son n'avait pu traverser la porte.

Elle frappa de nouveau, pas de réponse encore.

Et cela n'était pas plus étonnant. Elle avait frappé si fort, cette fois, qu'elle avait dû communiquer au son l'expression de sa terreur! Clifford, qui devait être au lit, n'avait pu manquer de tourner son visage contre l'oreiller ou de cacher sa tête sous ses draps comme l'enfant réveillé en sursaut par l'horloge de minuit. Elle frappa pour la troisième fois trois petits coups réguliers, doux, mais très distincts et pleins de bonnes intentions; car nous avons beau nous y prendre avec artifice, la main joue toujours sur le bois insensible quelques notes en rapport avec ce que nous éprouvons réellement.

Clifford ne répondit pas davantage.

« — Clifford, mon cher frère, puis-je entrer? » s'écria-t-elle.

Même silence.

Deux ou trois fois Hepzibah répéta en vain le nom de Clifford. Croyant alors son frère endormi, elle entra dans la chambre et la trouva vide. Où pouvait-il être allé? Comment était-il sorti sans la prévenir? Avait-il voulu faire son tour de jardin habituel malgré le mauvais temps, et grelottait-il en ce moment dans le pavillon d'été ouvert au vent d'Est? Elle se hâta d'ouvrir la fenêtre, alongea sa tête enturbannée, son cou, son

buste, et parcourut des yeux, autant que le lui permit sa mauvaise vue, tout le jardin. Elle pouvait très bien distinguer l'intérieur du pavillon ouvert et son banc circulaire mouillé par la pluie qui tombait à travers la toiture. Il était vide. Ou Clifford n'était pas dans le jardin, ou il était caché sous une masse confuse de plantes aux larges feuilles qui grimpaient à l'envi sur un treillis de bois appuyé par hasard contre la haie. Cette dernière hypothèse fut aussitôt démentie par l'apparition d'un chat étranger qui s'élança de cette même place et prit sa course à travers le jardin. Deux fois le chat fit halte et dressa le nez, puis il continua de s'avancer vers la croisée du salon. Il est rare que la race féline ne soit pas en quête de quelque butin, mais ce chat avait l'air particulièrement scélérat ; aussi Hepzibah voulut-elle arrêter sa marche en lui lançant une baguette qui se trouvait sur l'appui de la croisée. Le chat la regarda comme un voleur ou un meurtrier pris sur le fait, et il s'enfuit. On ne voyait dans le jardin aucune autre créature vivante. Le coq, les poules et les poussins n'avaient pas quitté leur nid ou, découragés par une pluie battante, ils s'étaient hâtés de le regagner. Hepzibah ferma la fenêtre.

Où était donc Clifford? Averti de la présence de son mauvais génie, avait-il descendu l'escalier en silence et, tandis que le juge et Hepzibah parlaient dans la boutique, avait-il ôté sans bruit la barre et le verrou de la principale porte pour s'échapper dans la rue? Pauvre Clifford, avec ses habits à l'ancienne mode, son aspect plus étrange encore, il devait produire à travers la ville l'effet d'un spectre qui serait visible en plein midi. Tourné en ridicule par ceux qui ne le connaissaient pas, chargé de mépris et de malédictions par les vieillards qui pouvaient le reconnaître, il ne pouvait manquer d'être le jouet des enfants qui, dès qu'ils sont assez grands pour courir seuls dans la rue, n'ont pas plus de respect pour ce qui est beau et vénérable, de pitié pour ce qui est triste, et comprennent aussi peu la sainteté de l'infortune, que si Satan les avait tous engendrés. Clifford accablé d'outrages, Clifford les yeux hagards, la tête nue malgré la pluie, les vêtements déchirés et souillés, n'aurait-il pas l'air d'un fou et ne le deviendrait-il pas? Ainsi s'accomplirait le plan diabolique du juge Acton!

Hepzibah se disait encore que la ville était presque entièrement entourée d'eau. Les quais s'étendaient jusqu'au milieu du port, et l'inclémence du temps les avait fait déserter par la foule ordinaire des marchands, des ouvriers et des marins. Si les pas de son frère s'égaraient sur ces quais solitaires, si ses yeux se fixaient sur les sombres flots, ne serait-il pas tenté d'y chercher un refuge ? Un pas de plus, la moindre inclinaison du corps suffisait pour le mettre à jamais hors de l'atteinte de son persécuteur. Tentation bien forte assurément ! S'enfoncer dans l'abîme sous le poids de ses douleurs et ne jamais reparaître à sa surface !

A cette pensée, Hepzibah fut saisie d'une telle épouvante que son cousin Jaffrey lui-même pouvait lui venir en aide. Elle le crut, du moins, et descendit rapidement l'escalier en fondant en larmes.

« — Clifford est parti ! » s'écria-t-elle, « je ne puis le retrouver ! Au secours, cousin Jaffrey, au secours ! Il lui arrivera quelque malheur ! »

Personne ne répondit à sa voix.

Elle ouvrit la porte de la salle ; mais le ciel nuageux, l'ombre des branches agitées par le vent, le plafond enfumé, les noirs lambris de chêne, y produisaient tant d'obscurité, qu'Hepzibah pouvait à peine distinguer la figure du juge. Elle était cependant persuadée qu'elle le voyait toujours assis dans le grand fauteuil de la famille, au milieu de la salle, la tête un peu détournée, et regardant par une croisée. Si ferme et si calme est, en général, le système nerveux des hommes de la trempe du juge Acton, qu'il n'avait pas plus remué qu'une statue depuis le départ d'Hepzibah.

« — En vérité, cousin Jaffrey, je ne le trouve pas ! » s'écria-t-elle encore en poursuivant sa recherche dans les autres chambres. « Aidez-moi donc à le retrouver. »

Mais le juge Acton n'était pas homme à quitter son fauteuil avec une hâte sans dignité. Il croyait toujours siéger sur le banc des juges, et il ne s'ébranlait pas aisément sur sa large base. Si l'on considère néanmoins l'intérêt qu'il avait à la recherche de Clifford, il semble qu'il aurait pu déplacer plus vite son centre de gravité.

« — Êtes-vous donc sourd, juge Acton! » s'écria Hepzibah en approchant de nouveau de la porte de la salle. « Clifford est parti! »

En ce moment, sur le seuil de la même salle, apparut Clifford lui-même; telle était sa pâleur, que malgré l'espèce de crépuscule qui régnait toujours dans le corridor, Hepzibah pouvait distinguer ses traits, comme s'ils étaient éclairés par une lueur surnaturelle. L'éclat sauvage de son regard eût suffi pour les illuminer; son geste était d'accord avec l'expression de dédain et d'ironie empreinte sur son visage. Il montrait du doigt l'intérieur de la salle et secouait lentement la main, comme s'il eût voulu appeler, non-seulement Hepzibah, mais le monde entier, à contempler quelque objet étrange et ridicule.

« — Mon pauvre frère est devenu fou! » s'écria-t-elle. « Clifford, au nom du ciel, calmez-vous! Ne voyez-vous pas qu'on épie en silence toutes vos paroles et tous vos mouvements? Au nom du ciel, calmez-vous!

» — C'est à lui d'être calme à son tour, » répondit Clifford avec des gestes plus égarés encore. « Il dort maintenant les yeux ouverts comme un chat qui guette une souris. Profitons du moment, fuyons. Abandonnons-lui la maison; il ne la quittera plus, si on ne vient l'y chercher.

» — Mais qu'y a-t-il donc, Clifford? Vous m'effrayez.

» — Ce qu'il y a? Il y a qu'il dort les yeux ouverts. Allons, vite, votre mante et votre capuchon. Ha! ha! ha? » et Clifford éclata de rire en même temps qu'il frissonnait de la tête aux pieds, quoiqu'il fût déjà couvert de son manteau. Le frisson est communicatif comme la peur. Hepzibah n'osa plus même entrer dans la salle et se laissa entraîner par son frère.

« — Allons, vite, votre mante et votre chapeau, » répéta-t-il. « N'oubliez pas de mettre de l'argent dans votre bourse, car nous allons loin. »

Et pour conclure cet étrange appel à sa sœur, Clifford, avant de franchir le seuil de la porte, se tourna vers le juge immobile et lui fit un salut solennel.

(La fin dans la prochaine livraison.)

Archéologie. — Hagiologie.

LES SAINTS ET LES FÊTES DU CALENDRIER ANGLICAN. (1)

VI.

Juin.

LA PENTECOTE. — LA TRINITÉ. — LA COLOMBE DES LÉGENDES. — LA FÊTE-DIEU. — LES MYSTÈRES DRAMATIQUES. — SAINT NICOMÈDE. — SAINT BONIFACE. — SAINT BARNABÉ. — SAINT ALBAN. — SAINT ÉDOUARD. — LES FEUX DE JOIE ET LES HERBES DE LA SAINT-JEAN. — SAINT PIERRE. — SUPERSTITIONS ET COUTUMES, ETC.

Nous avons terminé les commémorations du mois de mai par quelques lignes sur l'Ascension. Nous ferons précéder celles du mois de juin par quelques notes sur deux autres fêtes mobiles, la Pentecôte et la Trinité, célébrées tantôt dans un de ces mois, tantôt dans l'autre, suivant l'échéance du comput ecclésiastique. La Pentecôte revient le cinquantième jour après Pâques, comme l'indique son nom grec. A ce nom les Anglais substituent fréquemment ceux de Whitsunday ou Whitsuntide, dont l'étymologie et la signification n'ont jamais été bien fixées, non plus que celles de leurs dérivés. Selon les uns, Whitsunday signifie le dimanche blanc *(white)*, soit à cause des robes blanches portées par les cathécumènes, admis en cette saison au baptême, soit à cause de la blanche lumière descendue sur les apôtres du foyer de toute lumière sous forme de langues de feu ; soit encore à cause de la coutume des riches de donner autrefois, ce jour-là, aux pauvres, tout le lait de leurs vaches. Selon les autres, Whitsunday signifie

(1) Voir la livraison de mai.

soit le dimanche de l'Esprit *(Wit)*, ou Saint-Esprit, la troisième personne de la Trinité, soit le dimanche de l'esprit dans le sens de sagesse *(wisdom)*, pour rappeler l'illumination des apôtres au point de vue chrétien et en même temps l'époque où les Anglo-Saxons choisissaient les *wits*, les sages, les *députés* de leur parlement *(wittenagemotte)*. D'après les archéologues, *Wiedsunday*, serait un mot saxon (le dimanche sacré), *Wittenside* un autre (l'époque sacrée ou celle de l'élection des *witten*).

La solennisation religieuse des fêtes de la Pentecôte, maintenue dans la liturgie anglicane, n'a plus l'éclat qu'elle avait en Angleterre sous le catholicisme. Quelques termes de la langue moderne et quelques usages qui ont survécu aux jours fériés de cette époque expriment le mélange du profane et du sacré. Le mot *witsunsale, l'ale* du dimanche de la Pentecôte, synonyme de fête ou de banquet, fut originairement une traduction populaire du mot *agape*. Dans les *agapes* anglaises, la *bière* ou l'*ale* du cru arrosait le pic-nic religieux au lieu de vin. Naturellement on dut verser quelquefois cette liqueur septentrionale avec une telle libéralité, que les convives oubliaient l'origine de ces libations, remontant aux banquets fraternels de la primitive Eglise. Les prédicateurs puritains eurent beau jeu quand ils dénoncèrent ces récréations *payennes* et *papistes* de la Pentecôte. Dans une description des sculptures de l'église de St-Jean, à Cirencester, l'antiquaire M. Douce dit :

« Aujourd'hui voici comment se passe la fête de *Witsunsale* : on choisit préalablement deux personnes pour être le *lord* et la *lady* de l'ale, qu'on habille toutes les deux de manière à bien représenter de grands personnages. Une grange vide devient la salle de réception du lord, où il rassemble ses convives des deux sexes pour les régaler et les faire danser. Il y est introduit lui-même avec sa lady, suivi d'un cortége qui se compose d'un intendant, d'un écuyer, d'un boursier, d'un porte-masse, d'un page et d'un bouffon. Une flûte et un tambourin forment le corps de musique, ... l'usage veut que chaque danseur fasse cadeau d'un nœud de ruban à sa danseuse. » A Kinlenton, dans le comté d'Oxford, Brandt *(Antiquités populaires)* dit que le lundi de la Pentecôte on célébrait la fête par des danses mauresques auxquelles présidait une jeune fille appelée la dame de l'agneau, parce que le

divertissement principal était une course sur le pré exécutée par de jeunes filles, les mains attachées derrière le dos, courant après un agneau jusqu'à ce qu'une d'elles l'atteignît et l'arrêtât avec ses lèvres. C'était celle-là qui était proclamée *the lady of the lamb.* Le lendemain l'agneau était tué, rôti, et servi à la table de *la dame de l'agneau,* qui dînait en grande cérémonie, avec la musique.

Evidemment il y avait là quelque tradition corrompue de l'agneau pascal, dont la pauvre bête, couronnée d'abord de fleurs et de rubans comme dans certaines processions de la France méridionale, avait fini par devenir la victime sanglante. De même il paraît que dans quelques comtés, le jour de la Pentecôte ou le lundi, en commémoration de la descente du Saint-Esprit, on lâchait un pigeon qu'on joua plus tard à un jeu profane et le gagnant emportait l'oiseau mystique chez lui pour son souper (1).

La colombe de la légende n'est pas seulement l'emblême de la troisième personne de la Trinité. On la retrouve dans la vie de plusieurs saints, tantôt comme emblême mystique, tantôt comme une allégorie matérialisée. Nous avons vu le mois dernier, dans la vie de saint Dunstan, apparaître une colombe qui était la colombe de l'arche de Noé ou la même qui avait plané sur la tête de Jésus lorsque saint Jean l'avait baptisé avec l'eau du Jourdain. En certaines circonstances, la colombe est l'emblême de l'âme humaine : telles sont les colombes qui s'envolèrent du bûcher sur lequel se consomma le martyre de saint Polycarpe, celle qu'on vit s'échapper de la bouche de sainte Eulalie à Barcelone, et les trois qui sortirent du tombeau de saint Médard (2). Quelquefois la colombe symbolise l'inspiration du Saint-Esprit,

(1) M. Ellis, *Note sur les Antiquités de Brandt*, cite les comptes de la paroisse de Cheswick, en 1620 : « Payé pour six boules, 8 d., — pour une paire de trous à pigeons *(pigeons holes)* 1 sh. 6 d.

(2) On prétend que ces trois colombes (réduites à une dans quelques traditions) escortèrent l'âme de Médard jusqu'au paradis, et que, pour saluer le saint à son arrivée, le soleil brilla ce jour-là d'une splendeur extraordinaire, lumière qui éclaira encore le ciel pendant quarante jours. Quand le soleil luit le jour de la Saint-Médard, il dissipe encore les nuages pendant le même nombre de jours; malheureusement, le plus souvent il pleut ce jour-là, et l'on saura, cette année, ce que cette pluie dure!

comme celle que Pierre le Diacre déclara avoir vu venir constamment se poser sur l'épaule de Grégoire le Grand, pendant que ce pape écrivait ou lui dictait à lui-même. On contestait à Pierre le Diacre la véracité de sa déclaration : «Je suis prêt, répondit-il, à l'attester par serment sur l'Évangile et vous me croirez alors, car la modestie de mon maître était telle qu'il me défendit de révéler sous peine de mort cette faveur miraculeuse : après avoir juré, je suis donc certain de mourir! » On apporta l'Évangile, Pierre leva la main, fit le serment et expira. — Un autre pape, saint Fabien, avait été désigné à la chaire pontificale par la même colombe qui était venue se poser sur sa tête au moment où les fidèles de Rome cherchaient un successeur à saint Antère. Fabien fut élu et accepta cette dignité dangereuse ; car il y avait danger alors à être pape : saint Antère avait souffert le martyre et saint Fabien fut comme lui décapité par le bourreau sous Décius. On était en 253. Dans le IVe siècle, la même colombe vint désigner aux fonctions épiscopales un pauvre tisserand, saint Sévère de Ravenne, qui vivait en humble chrétien avec sainte Vincentia sa femme et sainte Innocentia sa fille. Ce fut ce saint évêque qui, après avoir renoncé à la vie maritale pour se consacrer tout entier à l'Église devenue sa mystique épouse, crut pouvoir du moins rejoindre sa femme et sa fille bien-aimées dans la couche du tombeau. Ayant eu le pressentiment de sa dernière heure, saint Sévère célébra lui-même sa messe mortuaire, fit ouvrir la pierre sous laquelle reposaient saintes Vincentia et Innocentia, y descendit et y rendit le dernier soupir. On reconnaît dans les tableaux d'église saint Sévère à ces deux symboles, à sa navette, indice de sa première profession, et à la colombe perchée sur son épaule. Saint Maurilius, évêque d'Angers, fut aussi élu par l'indication du Saint-Esprit qui se manifesta aux fidèles sous la forme de l'oiseau mystique.

Dans l'histoire des premiers âges de la monarchie française, nous voyons la colombe apporter à saint Rémy l'ampoule ou vase rempli de l'huile qui devait servir à oindre le front de Clovis à son baptême. Cette sainte ampoule, long-temps conservée dans la cathédrale de Reims, servit au sacre de plusieurs successeurs du premier des rois très-chrétiens. La colombe enfin reparaît dans les légendes de quelques saintes femmes. Ce fut elle qui

vint laisser tomber le voile de religieuse sur la tête de sainte Aldegonde.

Sans discuter ces miracles, il resterait à examiner si l'oiseau qui descend du ciel pour révéler un Saint élu ou lui apporter un message, ne pourrait pas être considéré comme le pigeon de l'arche ou une de ces trois colombes que saint Joachim, père de la Vierge, offrit dans le temple, plutôt que comme la forme visible que prit le Saint-Esprit au baptême du Christ. Il nous reste à mentionner une dernière légende pour expliquer ces peintures dans lesquelles, au lieu de planer dans les airs et de se poser sur la tête ou sur l'épaule d'un saint, la colombe semble foulée aux pieds par une femme comme le serpent. Cette colombe est celle qui entra dans l'église de Cologne et, après avoir volé trois fois autour de l'autel où saint Lambert disait sa messe, alla se poser sur une dalle pour y disparaître au lieu de reprendre le chemin du ciel. Le saint fit soulever la pierre, qui se trouva recouvrir les restes mortels de sainte Ursule. La colombe sous les pieds de la sainte rappelle ce miracle.

La Trinité n'était pas solennisée avec moins de pompe que la Pentecôte dans l'Angleterre catholique : le primat saint Thomas Becket, qui, après son ordination, dit sa première messe le jour de cette fête, avait institué en son honneur de nouvelles cérémonies (et entre autres une procession) qui sont négligées aujourd'hui. C'est encore une coutume observée par les magistrats de la Cité de Londres, d'assister à l'office divin à St-Paul, le jour de la Trinité, et d'y entendre un sermon qui s'imprime aux frais de la corporation municipale. Ce fut sans doute dans un de ces discours que le chapelain en fonctions, après avoir défini le mystère des trois personnes en une, prétendit que l'homme dans l'Eden était déjà la forme typique de la trinité, Adam étant la première personne, Eve la seconde et chacun d'eux étant la troisième.

Une grande foire avait lieu à Greenwich le lundi de la Pentecôte et toute la ville de Londres y accourait : les réjouissances y devinrent si profanes qu'il fallut la supprimer.

Une autre foire avait lieu à Deptford le lundi de la Trinité, à l'occasion de la séance annuelle qu'y tenait la fameuse corporation *de la Trinité*, chargée de l'administration des phares, de la

surveillance des côtes, de l'entretien des bouées et autres intérêts maritimes. Cette corporation renouvelait à Deptford son comité directeur : le siége de ses bureaux est à Londres dans l'hôtel appelé *Trinity-House*.

Trois cent dix églises en Angleterre sont dédiées à la Sainte-Trinité ; plus, soixante-dix à la seconde personne ; mais seulement deux à la troisième, non compris l'église dite du *Saint-Esprit* dans le comté de Warwick, dénomination française non traduite qui remonte probablement à la conquête de l'île par les Normands. En anglais, le Saint-Esprit est le *Holy-Ghost*.

Il était une fête non moins solennelle qui a disparu du calendrier anglican et qui revenait annuellement en juin, le *Corpus Christi day*, le *jour du corps du Christ*, notre fête du Saint-Sacrement ou *Fête-Dieu*. Tout ce que nous en dirons, puisqu'elle est complètement omise de la liturgie, c'est qu'elle était célébrée dans certaines provinces par ces *mystères* et ces poèmes-miracles où nous trouvons l'origine de tout le théâtre moderne. Les drames religieux n'avaient d'abord été que la procession en plein air de l'hostie avec le cortége historique des principaux personnages de l'Ancien et du Nouveau-Testament, auquel on ajouta successivement les saints les plus populaires avec leurs attributs, puis des scènes tout entières tirées des Écritures ou de la vie de ces saints, et enfin des moralités ou allégories dont les acteurs, d'abord muets comme dans une pantomime, prirent peu à peu la parole. Plusieurs recueils ou répertoires de ces mystères existaient en Angleterre dans les bibliothèques, et les deux principaux ont été imprimés depuis que la critique a reveillé le goût des études archéologiques et littéraires : les *mystères* de Coventry et les *mystères* de Chester sont ainsi désignés à cause des villes où ils étaient représentés avec le plus d'éclat. Nous avons dû chercher là le texte de la première partie de notre « Histoire de la littérature dramatique en Angleterre, » et comme nous nous proposons de publier cet ouvrage dès que nous croirons les temps propices pour qu'il obtienne l'attention dû au sujet sinon à l'auteur, il nous suffit d'indiquer ici son point de départ et ses rapports avec l'histoire du calendrier anglican.

1er *Juin*. — Saint Nicomède, prêtre et martyr, A. D. 90. Nous avouerons que c'est le calendrier anglican qui nous a fait con-

naître ce saint, dont il n'est pas fait mention parmi les saints du mois de juin dans le livre catholique que nous consultons ordinairement pour compléter ou contrôler la légende des auteurs protestants. Nous ne pouvons donc que transcrire la notice du *Calendar of the Anglican Church* : Nicomède était, dit cet almanach, un disciple de saint Pierre. On découvrit qu'il était chrétien parce qu'on le surprit ensevelissant, selon les rites chrétiens, Felicula, vierge et martyre. Domitien régnait. Traduit devant le tribunal de la persécution, Nicomède se déclara chrétien, refusa de sacrifier aux dieux, et fut battu de verges jusqu'à ce que mort s'ensuivît : selon une version, l'instrument de son supplice était un fouet armé de lanières plombées, selon une autre un assommoir ou une massue hérissée de pointes en fer. On le représente en costume de prêtre avec sa massue à la main.

5 *Juin.* — Saint Boniface, évêque et martyr, A. D. 755. On comprend facilement que ce missionnaire de la foi soit demeuré au calendrier anglican. Il était né Anglais, s'appelait Winfred et son nom ne fut changé en celui de Boniface qu'à Rome, soit lorsqu'il y reçut l'ordination de la prêtrise, soit lorsque le pape lui-même l'y sacra évêque. Il naquit en 680 à Crediton ou Kirton dans le Devonshire, et fut élevé à l'abbaye de Nutsall (1) près de Winchester. Saint dès l'enfance, il montrait non-seulement une piété ardente, mais même déjà encore l'ambition d'aller prêcher la foi aux païens. Il y avait encore des païens en ce siècle en Allemagne. S'étant fait remarquer de bonne heure par la facilité de sa parole, le jeune Boniface se rendit dans la Frise et y opéra quelques conversions. Revenu à Nutsall et ayant été élu abbé, il donna bientôt sa démission pour aller en Thuringe. Préalablement il alla saluer le pape à Rome, se fit nommer par lui missionnaire apostolique, porta la parole du Christ jusque sur les bords de l'Elbe, retourna à Rome, y fut sacré évêque par Grégoire II et, revêtu de ce nouveau titre, reprit le chemin de l'Allemagne. Dans le pays de Hesse, l'idolâtrie vénérait entre autres images païennes, un vieux chêne druidique qui avait autrefois été rival de celui de Dodone. Ce chêne personnifiait la *force* (*robur* en latin). Saint Boniface s'arma lui-même de la hache et attaqua le dieu de la fo-

(1) Que notre Vie des saints française appelle Nutscelle.

rêt. Les païens pensaient que le fer allait se briser contre le bois fatidique. Mais le chêne s'ébranla et une entaille profonde attesta que la force était passée dans le bras du saint. Avec lui tomba la double superstition de Jupiter et de Teutatès. Bientôt ceux qui s'agenouillaient sous son dôme de feuillage, s'agenouillèrent sous une voûte gothique construite avec les poutres et les solives fournies par ce géant séculaire.

Saint Boniface se transporta en Bavière, revint sur les bords du Rhin, et en 745 le pape Zacharie le nomma au siége de Mayence. Il fut le premier archevêque de cette Eglise qui devint métropole avec treize suffragants. Saint Boniface mena comme archevêque la vie la plus active, prêchant, écrivant, édifiant les fidèles, convertissant les impies et les hérétiques aussi bien que les païens. C'est à lui qu'appartient cette réponse attribuée à d'autres docteurs et qui a subi plusieurs variantes : on lui demandait si l'on pouvait se servir de calices de bois pour la célébration des divins mystères. « Autrefois, dit-il, l'Église avait des prêtres d'or qui sacrifiaient dans des calices de bois; aujourd'hui, elle a des prêtres de bois qui sacrifient dans des calices d'or. »

Lorsqu'en 751 une révolution *dynastique* éleva Pepin sur le pavois de la monarchie carlovingienne, ce prince manda saint Boniface à Soissons et y reçut de ses mains l'onction sacrée.

L'archevêque septuagénaire n'avait pu abdiquer l'ambition de son enfance. Sous le bonnet de l'écolier il avait rêvé la vie de missionnaire et aspiré au martyre; sous la mître épiscopale il poursuivit ce rêve et le réalisa. Il se servit du prétexte de son grand âge pour résigner ses hautes fonctions, fit nommer saint Lulle son disciple à sa place, et lorsqu'on croyait qu'il allait goûter le repos de la retraite, il partit pour la Frise avec un chœur de jeunes apôtres exaltés par lui. Sa parole fut encore féconde; mais quelques païens endurcis conspirèrent contre lui et l'attaquèrent sous une tente, dans une espèce de campement, près d'Utrecht, où il avait convoqué ses néophytes. Ceux-ci étaient en assez grand nombre pour opposer la force à la force. Saint Boniface, possédé de la passion du martyre, leur interdit de se défendre et se laissa égorger avec cinquante-deux de ses compagnons.

Les églises de Banbury dans le comté de Chester et de Bon-

church dans l'île de Wight, lui sont dédiées. On le représente en costume archiépiscopal avec un chêne renversé à ses pieds. Quelquefois il est armé d'un fléau et porte à la main gauche un livre percé d'une épée.

11 *Juin.* — Saint Barnabé (en anglais Barnaby), apôtre. — Le cimetière de la merveilleuse abbaye de Glastonbury, que nous avons fait connaître en racontant la vie de saint Dunstan, fut long-temps ombragé par un noyer extraordinaire qui, chaque année, attendait le 11 juin, jour de saint Barnabé, pour croire aux influences printanières; mais, ce jour-là, en l'espace de vingt-quatre heures, le noyer séculaire bourgeonnait, épanouissait toutes ses feuilles et se parait de ses fleurs. Cet arbre était précieux pour les moines, qui vendaient cher ses noix. Il conserva, à ce qu'il paraît, ses vertus après la Réforme, car Jacques Ier et la reine Anne son épouse, offrirent de fortes sommes pour avoir de ses greffes.

Probablement, si par hasard la tradition ne nous avait transmis là qu'une métaphore, ce noyer servait tout simplement à indiquer que le 11 juin était le plus long jour de l'année, un jour si long qu'il donnait à un arbre en retard le temps d'atteindre ceux qui l'avaient devancé :

« Barnaby bright, Barnaby bright,
The longest day, the shortest night. »

disait un proverbe rimé.

La fête de saint Barnabé, autrefois célébrée avec pompe en Angleterre, est encore marquée à l'encre rouge sur le Calendrier anglican, comme celles des autres apôtres, quoique Barnabé ne fût qu'associé à l'apostolat. Né à Chypre, mais Juif de nation, il était de la tribu de Lévi, avait le nom de Joses ou Joseph avant la descente du saint-Esprit, et reçut celui de Barnabas qui signifie consolation. Après la conversion de saint Paul, ils allèrent ensemble évangéliser à Antioche et puis dans les îles de la Grèce, où les idolâtres de Lystra, émerveillés de leurs prodiges, les prirent pour leurs dieux, saint Barnabé pour Jupiter, à cause de sa noble tête et de sa démarche majestueuse, saint Paul pour Mercure, à cause de son éloquence. On voulut leur offrir des victimes ; mais

comme ils persistèrent à ne pas les accepter, le culte de la superstition pour leurs personnes se changea en haine, et ils se virent poursuivis à coups de pierre par ceux-là même qui auraient voulu les adorer.

Saint Paul proposait à saint Barnabé une mission plus lointaine. Mais saint Barnabé aurait voulu y être accompagné de l'évangéliste Marc, son cousin et le seul ami qu'il préférait à saint Paul. Celui-ci fit quelques objections, ayant eu certains reproches à adresser à Marc. Barnabé insista, et pour rester toujours associés en Jésus-Christ, ils se séparèrent de plein gré, l'un partant avec Silas, l'autre avec Marc.

Ici l'histoire authentique hésite à suivre les traces des deux cousins : c'est la légende seule qui les retrouve dans l'Asie mineure, en Grèce et en Italie, où elle fait de saint Barnabé le premier évêque de Milan. Ils retournèrent ensuite en Judée et revinrent en Grèce. Ce fut à Salamine que les Juifs de la synagogue de cette ville entrèrent en fureur contre Barnabé, le lapidèrent et le martyrisèrent avec un rateau aux dents de fer. Marc et les fidèles découvrirent son corps mutilé dans la campagne : ils le reconnurent à une copie de l'évangile de saint Mathieu en hébreu, qu'il portait toujours sur lui, saint talisman avec lequel il touchait les malades et les guérissait : ce qui est peut-être une métaphorique définition des vertus du *livre de vie*. On l'ensevelit avec ce livre divin.

Le corps de saint Barnabé était resté dans la fosse que les chrétiens lui avaient creusée à la hâte non loin du lieu de son martyre, lorsque, vers l'an 488, il apparut en songe à l'évêque de Salamine, nommé Anthelme, et lui indiqua l'emplacement où l'on trouverait ses reliques, avec le volume qui devait en garantir l'authenticité. En effet, l'exhumation se fit et prouva que le songe de l'évêque était une véritable révélation. L'Evangile écrit en hébreu (quelques auteurs disent en grec), fut envoyé en présent à l'empereur Zenon, qui l'accepta comme un trésor et en échange fit bâtir une belle cathédrale à Anthelme. Cette cathédrale devint naturellement métropolitaine, et donna raison à son évêque contre Pierre Lefoulon, qui voulait faire dépendre le diocèse de Chypre du patriarchat d'Antioche, dont il était le titulaire. La rivalité de ces deux prélats suscita quel-

ques contradicteurs sceptiques, qui prétendirent qu'Anthelme avait fait son rêve pour le besoin de sa cause; on l'accusa de fraude pieuse, mais il gagna son procès en Occident comme en Orient, puisque le culte de saint Barnabé fit surtout des progrès depuis l'*invention* de ses reliques. La France et l'Angleterre ont long-temps rivalisé de dévotion envers ce coadjuteur des apôtres, patron des moines barnabites qui firent aussi beaucoup pour sa mémoire. Ses reliques ont dû se disperser dans le cours des âges, Toulouse en France et Milan en Italie, se croyant également en possession de son crâne, que six ou sept autres cités se sont souvent vantées d'avoir aussi. On l'honore particulièrement à Venise, comme cousin de saint Marc. Dans l'église de son nom, que lui a consacrée la cité de l'Adriatique, il est représenté sur le maître-autel, en costume d'évêque, avec saint Pierre au-dessous de son trône. La tradition des artistes veut que saint Barnabé porte un bâton de pèlerin dans une main et l'Evangile de saint Mathieu dans l'autre. A ces deux emblêmes sont substitués quelquefois le rateau de fer et une pierre.

Six églises lui sont dédiées en Angleterre.

17 *Juin.* — Saint Alban, proto-martyr d'Angleterre, A. D. 303. — Saint Alban est considéré comme le premier martyr connu de la Grande-Bretagne; « mais, comme dit un vieux chroniqueur ecclésiastique (Fuller), si ce fut une superstition de la part des Athéniens de dédier un autel au *Dieu inconnu*, ce serait piété à nous d'ériger un monument à la mémoire de ces martyrs dont nous ignorons les noms. Heureusement que le calendrier de Dieu est plus complet que le martyrologe de l'homme, et que ces noms sont inscrits dans le livre du ciel, quoiqu'ils soient perdus ou tout-à-fait oubliés sur la terre. »

Lorsque Augustin (voir le 26 mai), vint pour convertir les Anglo-Saxons, le christianisme primitif avait presque disparu de l'île de Bretagne; mais il y existait depuis que Bran, père de cataractus, conduit esclave à Rome avec son fils, y avait rencontré des disciples de saint Pierre, qui lui apprirent qu'il existait un pire esclavage que celui des vaincus de la guerre, l'esclavage de l'idolâtrie. La tradition veut même que cette Claudia, que saint Paul nomme en même temps que Pudens, fût une princesse bretonne de la race royale, qui avait été épousée par ce patri-

cien hôte des apôtres, dont d'autres appellent, il est vrai, la femme Sabinella. Une légende plus douteuse encore, mais admise par les historiens monastiques, fait baptiser un roi breton, Lucius, tributaire des Romains. Quelle que soit la date du Christianisme en Angleterre, ceux qui le pratiquaient lors de la dixième et la plus cruelle persécution des empereurs, durent se cacher ou fuir. Amphibalus, prêtre chrétien, vint dans la ville de Verulam demander un asile à Alban, qui, quoique païen, n'hésita pas à exercer envers lui une dangereuse hospitalité! On dit qu'il avait été soldat, et, d'après son nom latin, ce devait être un citoyen de la colonie romaine. Il fut frappé de la ferveur d'Amphibalus, écouta ses instructions et crut en Jésus-Christ. Cependant les persécuteurs découvrirent la retraite du prêtre, entourèrent la maison d'Alban, et lui crièrent d'ouvrir au nom de l'empereur. Alban revêtit les vêtements du fugitif, se laissa saisir à sa place et emmener devant le proconsul, pour donner à Amphibalus le temps de s'échapper. Le proconsul, irrité de son refus de livrer l'ennemi des Dieux : « Serais-tu chrétien, toi-même ? » demanda-t-il à Alban, « tu vas offrir de l'encens à Jupiter. » Alban avoua qu'il ne croyait plus à cette divinité. On le fouetta de verges et puis on le conduisit pour le mettre à mort au milieu d'une verte prairie qui, dit le vénérable Bède, semblait un admirable théâtre pour le triomphe du martyr. » Là, un soldat reçut l'ordre de lui couper la tête; mais, touché de la résignation et de la fermeté du saint, il préféra être décapité avec lui plutôt que de l'immoler; ils furent exécutés tous les deux. Pour consacrer leur mémoire, la persécution étant terminée, les chrétiens bâtirent une église sur la prairie arrosée de leur sang. Autour de cette église, s'éleva par la suite la grande abbaye bénédictine de saint Alban, dont l'abbé avait la préséance sur tous les autres, à cause du titre de *premier* martyr donné au saint sous l'invocation duquel elle avait été fondée. L'abbaye devint une ville, qui avait hier encore le privilége de nommer un représentant au Parlement, mais qui vient de le perdre, les électeurs ayant été convaincus d'avoir trafiqué de leur vote.

On représente saint Alban comme un jeune homme avec une croix dans la main gauche et s'appuyant de la droite sur une large épée.

Huit églises ont été construites en son honneur. L'Église catholique ne célèbre sa fête que le 22 juin.

20 *Juin.* — Translation du corps de saint Edouard, roi et martyr, A. D. 982.— Ce saint roi a conservé ses deux commémorations dans le Calendrier anglican. Nous avons vu, le 22 mars, comment il avait été massacré par les ordres de sa belle-mère Elfride et enterré obscurément à Wareham. Trois ans après on le retrouva comme s'il n'avait péri que la veille, et il fut transféré à Shaftsbury, puis transféré de nouveau à Glastonbury en 1001, chaque fois en grande pompe.

24 *Juin.*— Jour de la mi-été : *midsummer's day.* — Nativité de saint Jean-Baptiste. — Le calendrier cite saint Augustin qui a fait observer que l'Église célèbre ordinairement la fête des saints le jour de leur mort, mais que la fête de saint Jean-Baptiste est exceptée de cette règle parce qu'il fut sanctifié dans le sein de sa mère. Il faut ajouter à l'observation de saint Augustin que l'établissement de cette première fête de saint Jean est fondée sur cette parole de l'ange à Zacharie son père : « *Plusieurs se réjouiront de cette naissance*, » et que la liturgie anglicane, a conservé ses deux fêtes, celle de la décollation étant fixée au 29 août.

A en juger par le nombre d'églises qui lui sont dédiées (390 au moins), et par ce qui survit des grandes réjouissances de la veille de la saint Jean, le précurseur du Messie a toujours été un des saints les plus populaires de l'Angleterre. Le 23 juin, les feux de joie s'allument encore dans la plupart des provinces : un sermon annuel est prononcé dans beaucoup de paroisses, aucun cependant avec l'appareil bizarre qu'on affectait autrefois au collége de la Madeleine dans l'Université d'Oxford, où la chaire était entourée d'une palissade d'arbustes et de rameaux verts, afin de mieux rappeler la prédication de saint Jean lui-même dans la forêt ou le désert.

En dehors de l'Eglise, la Saint-Jean fut jadis l'occasion de réjouissances moitié profanes, moitié religieuses, et entre autres de la représentation des mystères et des miracles comme la Fête-Dieu, représentation dénoncée par les vrais protestants, et qui, malgré ces dénonciations, se continua après la réforme. témoin ce passage du *King's vale Royal,* ouvrage cité par Brandt dans ses

Antiquités populaires : « Anno 1575. Cette année, sir John » Savage, maire, fit jouer les pièces papistes de Chester, les di- » manche, lundi, mardi et mercredi après le jour de la mi-été, » en dépit d'une défense du primat et des lettres du comte de » Huntingdon. » A cette date et antérieurement, il est vrai que les *mystères* étaient déjà remplacés par des sujets mythologiques, car on lit dans le même livre : « Anno 1563, le dimanche après » le jour de la mi-été, fut jouée l'*Histoire d'Enée et de la reine Didon*, etc.

A la mi-été, outre ces représentations dans certaines villes, avaient lieu dans d'autres ce qu'on appelait des *pageants*, grandes processions civiques où se déployaient toutes les bannières, — ici la revue des milices, ailleurs la personnification vivante des traditions fabuleuses de la localité, tantôt des pantomimes allégoriques, tantôt des danses au flambeau, etc. Chester, à ce qu'il paraît, était non-seulement célèbre par ses pièces dramatiques, mais encore par une de ces scènes qui ressemblait à un roman de chevalerie en action. La république cromwellienne avait supprimé à Chester comme partout ces amusements populaires; mais à la restauration de Charles II, dit un manuscrit de la Bibliothèque Harléïenne, cité par W. Hone (*Every Day's book*), eut lieu aussi à Chester, la veille de la Saint-Jean, la restauration de ce *pageant* annuel où le peuple applaudit beaucoup « les quatre géants, la licorne, le dromadaire, le dragon, six chevalets (*hobby horses*) et autres figures. » Ces géants et ces animaux, — les anté-diluviens, comme les autres, — étaient en carton, ainsi que l'atteste un compte du budget de la municipalité de Chester avec cet item : — « Pour de l'arsenic à mettre dans la pâte du carton, afin de préserver les géants d'être mangés par les rats : 1 *shelling*, 4 *pence*. »

Quoique quelques-unes des *herbes de la Saint-Jean* aient fini par se dessécher dans l'herbier archéologique, l'Angleterre protestante n'a pu répudier toutes les petites superstitions féminines de la Saint-Jean, ni enlever à certaines plantes dédiées au saint du jour leurs vertus papistes.

Dans le pays des Galles, plus d'une porte est décorée d'orpin ou joubarbe des vignes, le 23 juin, et cette plante s'appelle en anglais vulgaire : *Saint-John's wort*. Pour que la graine de fou-

gère (*fern-seed*) serve aux sorciers et aux sorcières dans les comtés où l'on croit encore aux sorciers. il faut qu'elle ait été récoltée à la Saint-Jean. Quelques jeunes servantes, dit-on (cette superstition est-elle reléguée à l'antichambre? elle est cependant assez poétique pour le salon), s'approchent encore à reculons d'un rosier, cueillent une rose, la mettent entre deux feuilles de papier et ne la regardent plus jusqu'à la Noël ; mais ce jour-là, malgré le froid de décembre, la rose reprend sa couleur, et si la curieuse Abigaïl ose la mettre dans son sein, celui qui doit l'épouser viendra le soir pour la lui dérober.

Voici encore une bizarre citation des *Choses Notables* (*Notable Things*), de Lupton, vieil auteur qui, écrivant il y a un siècle, pouvait répéter consciencieusement les affirmations de la crédulité contemporaine : « Il est certainement et constamment affirmé que la veille de la Saint-Jean, on trouve sous la racine de la plante appelée *mugwort* (armoise), un charbon qui préserve ou guérit de la peste, du carboncle, du tonnerre, de la fièvre quarte, des brûlures et autres maux. Mizaldus, mon auteur, dit qu'on peut le trouver le même jour sous la racine du plantain, ce que je sais être vrai, car je l'ai trouvé moi-même sous la racine du plantain, où il faut la chercher à l'heure de midi. »

« L'été dernier, dit Aubrey dans ses *Miscellanées*, 8° Londres, 1696, p. 103. Le jour de saint Jean-Baptiste (1694), je me promenais par hasard dans la prairie, derrière l'hôtel Montague : il était midi. Je vis environ vingt-deux ou vingt-trois jeunes filles, la plupart bien habillées, à genoux et ayant l'air très occupées à arracher des herbes. Un jeune homme me dit qu'elles cherchaient le *charbon* sous la racine de plantain, afin de le placer sous leur oreiller cette nuit et d'apercevoir en songe leur futur mari. Cela doit se faire ce jour-là et à cette heure. »

Qu'il y ait aujourd'hui des savants incrédules sur ce miraculeux charbon, il ne faut pas s'en étonner quand déjà du temps de l'antiquaire Aubrey, il y en avait qui écrivaient : — « Contre le haut mal, quelques-uns attribuent de grandes vertus au charbon arraché, le jour de la Saint-Jean, de dessous les racines de l'armoise ; ces auteurs se trompent, ces charbons n'étant pas des charbons, mais de vieilles racines acides, contenant beau-

coup de sel volatil et qu'on trouve presque toujours sous l'armoise. C'est donc une superstition qui recommande d'arracher les racines la veille de la aint-Jean *à minuit.* » *La pratique de Paul Barbette*, 8°, Londres, 1675, p. 7. (1).

Nous n'aurions plus rien à apprendre en 1852 à ce savant praticien d'Amsterdam, appelé Paul Barbette, sauf la nouvelle dénomination du sel volatil dans la nomenclature chimique moderne, qui, lorsque nous suivions le cours du professeur Virenque (*sub consule Teucro*), devait être le sous-carbonate de potasse, obtenu en évaporant à siccité les cendres de toutes les substances végétales non maritimes. Empruntons aux *Antiquités* de Brandt une dernière citation, qu'il a puisée lui-même dans le recueil périodique : *Le Connaisseur*. L'auteur d'un article sur les superstitions d'amour (n° 56) (auteur qui se révèle du sexe féminin), dit que la veille de la Saint-Jean, à minuit précis, elle jeta par dessus son épaule de la graine de chenevis en prononçant la formule indiquée : « Chenevis, je te sème; chenevis, je te mets dans la terre; que celui qui m'aime vienne après moi pour te faucher... Me croirez-vous? je tournai la tête et je vis derrière moi M. Blossom aussi clairement que des yeux mortels pouvaient le voir. » Après avoir mentionné d'autres cérémonies mystérieuses, et entr'autres celle de la rose, le même auteur ajoute : « Je suis certaine que ma sœur Hetty, qui est morte un peu avant la dernière fête de Noël, s'était placée debout sous le porche de l'église la veille de la Saint-Jean, afin d'y apercevoir tous ceux qui devaient mourir cette année dans la paroisse, et elle y avait vu sa propre apparition. »

Nous avons préféré relater ces superstitions plutôt que les faits bien connus de la vie de saint Jean-Baptiste, sa conception miraculeuse, son tressaillement respectueux lors de la visite de la Vierge à sainte Élisabeth, sa présentation au temple, sa naissance, son enfance, son éducation dans sa famille, sa vie au désert, sa renommée, qui fit croire qu'il pourrait bien être lui-même le Messie, dont il s'empressa de se déclarer l'humble précurseur, ses prédications pour préparer les voies à l'agneau

(1) Voir aussi ses *Opera omnia, medica et chirurgica, avec notes et observations*, Genève, 1632.

de Dieu, et le baptême du Christ. Cette histoire, qui fait partie des vérités évangéliques, n'a pas de variantes dans le culte anglican. La liturgie des diverses sectes est ici conforme à la liturgie catholique.

29 *Juin*. — Saint Pierre, apôtre, A. D. 65. — Le Calendrier anglican isole saint Pierre de saint Paul, dont la fête est célébrée en janvier (voir le 25) le jour commémoratif de sa conversion. Un article publié dans *la Revue Britannique* du mois de juin de l'année dernière, nous dispense d'entrer ici dans tous les détails de la vie du chef des apôtres, dont le culte, avons-nous dit, n'a jamais cessé d'être populaire en Angleterre, malgré les protestants exagérés qui ne veulent pas qu'il ait été le premier des papes, de peur de confirmer le titre de suprématie conféré par lui à ses successeurs sur tous les évêques. Le chiffre de mille soixante-dix églises d'Angleterre dédiées à saint Pierre apôtre, en dit plus que tous les commentaires. Dans un de ces édifices, plus ou moins somptueux, celui de Bakewell, il est représenté, sur les fonts baptismaux, portant dans la main l'Église elle-même, traduction architecturale de cette parole de Jésus : « Mon Église, » qui doit nous faire espérer qu'un jour il n'y en aura qu'une, et que toutes les sectes, ramenées au bercail du bon pasteur, réaliseront moralement et fraternellement l'unité chrétienne. Il est pénible de penser qu'à l'heure où nous exprimons ce vœu de charité, toutes les sectes d'Angleterre, s'emparant du rôle de saint Paul, exagèrent la célèbre querelle d'Antioche, dans laquelle saint Paul résista à l'autorité de saint Pierre et osa le blâmer « parce que, nous dit-il lui-même, il était à blamer; » scène illustrée par un tableau du Guide, qui est à Milan.

Pendant long-temps, la plupart des réjouissances publiques de la Saint-Jean se renouvelaient pour la Saint-Pierre en Angleterre, comme sur le continent Les feux de joie de ces deux fêtes du solstice d'été, furent également anathématisées par les réformateurs rigides, qui ont accusé les papistes d'avoir ainsi perpétué l'idolâtrie des adorateurs du soleil et celle des adorateurs du feu, zélateurs de Zoroastre ou de Baal. Quelques-uns ont été jusqu'à retrouver, dans les promenades au flambeau qui avaient lieu en Écosse sur les montagnes, la veille de la Saint-

Pierre, la fête payenne de Cérès cherchant sa fille, les bons montagnards des Highlands ne se doutant guère qu'ils honoraient Baal, Apollon, Vulcain et la triste Proserpine — assise, comme l'Antechrist, sur le trône brûlant de l'Enfer (1).

Une des revues de la garde civique ou du guet de Londres, à laquelle nous faisons allusion dans le paragraphe sur saint Jean, avait lieu quelquefois aussi le jour de la Saint-Pierre. Henry VIII, amusé d'abord par une de ces revues, en prit bientôt ombrage et les défendit. Elles furent irrégulièrement renouvelées sous les règnes suivants. La milice défilait aux flambeaux : des danses mauresques animaient la scène, et il paraît que, par occasion, étaient promenés processionnellement les deux géants de Guildhall, Og et Magog.

(1) « Faces ad festum divi Petri noctu Scoti in montibus et altioribus locis descurrentes ascendere soliti sunt, ut cum Ceres Proserpinam quærens universum terrarum orbem perturbasset.

(Papatus, page 56.)

NOUVELLES DES SCIENCES.

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DE L'INDUSTRIE, DE L'AGRICULTURE.

CORRESPONDANCE DE LONDRES.

Londres, 20 juin 1852.

LE MOIS DE JUIN EN ANGLETERRE. — LA TÊTE A LA FENÊTRE. — LE SPLEEN. — UN FOU A LA CHAMBRE DES COMMUNES. — COURSES D'ASCOTT. — UNE BOUTADE PINDARIQUE. — FRAIS DE COPIE. — PROCÈS DE CANTATRICE. — HAMLET ALLEMAND. — NOUVELLES DRAMATIQUES. — AVIS AUX AUTEURS. — LOLA MONTÈS EN AMÉRIQUE. — ÉLECTIONS PRÉSIDENTIELLES. — CANDIDATS-AUTEURS. — SOIRÉES DE LORD ROSSE. — L'ÉMIGRATION AUSTRALIENNE. — L'IRLANDE. — THOMAS MOORE, ETC., ETC.

AU DIRECTEUR,

J'écris après trois semaines de pluie. Je n'avais jamais si bien compris pourquoi un journal anglais peut avoir impunément huit feuilles d'impression à six colonnes de petits caractères qui, non compris le supplément, offrent tous les matins à ses lecteurs l'équivalent d'un gros volume in-8° compacte. Que ferait-on pendant un jour de printemps anglais, comme celui de 1852, si on n'avait un pareil journal pour vous tenir compagnie au coin du feu?.. Oui, au coin du feu, sous le ciel de juin, c'est-à-dire ne pouvant mettre la tête à la fenêtre sans y voir l'éternel ciel gris de la veille, avec la nature en deuil et en pleurs aussi loin que la perspective peut s'étendre. Je comprends donc que l'œil revienne au journal sans s'effrayer de sa marge encyclopédique, à moins que, désespéré de l'absence du soleil, on ne laisse sa tête sous le châssis en guillotine, résigné à la laisser trancher si le châssis venait à retomber de lui-même (1). Au reste, la mort arrive toute seule

(1) On sait que la fenêtre en guillotine est à peu près la seule forme de fenêtre en Angleterre.

plus naturellement encore par ce lugubre temps. Dès la première semaine de juin, mille décès furent inscrits dans les tables hebdomadaires du Registrar-general, ce qui faisait tout-à-coup une augmentation de cent vingt et quelques sur la semaine précédente : cette progression ascendante a continué. Pas un suicide cependant dans le chiffre des décès, et le journal *le Times* triomphait, à la date du 10 de ce mois, en disant comme moi : « Si les Anglais se donnaient la mort aussi facilement que le prétendent les auteurs français, le chiffre de la mortalité de Londres serait au moins de cent pour cent au-dessus de la moyenne de la semaine présente. Chaque branche de réverbère aurait son pendu, les boutiques d'apothicaires seraient assiégées par des Roméos demandant la dernière dose du poison officinal, et les bateliers de la Tamise seraient occupés du matin au soir à pêcher les noyés qui se précipiteraient des parapets des ponts, etc. » Le *spleen*, le vieux *spleen* anglais, n'éclate-t-il pas dans cette boutade du *Times*, qui déclare qu'il existe encore un ennui au-dessus de celui qui naît d'une température humide, d'une boue fangeuse dans les rues et d'un soleil artificiel allumé avec du charbon de terre? c'est l'ennui de l'atmosphère politique, entretenu par les débats béotiens du Parlement, par les harangues électorales, par les conversations entrecoupées de bâillements, et même par les articles de journaux toujours au même diapason. C'est être bien injuste envers le Parlement, lorsque M. Feargus O'Connor, le membre chartiste, atteint d'une folie aussi dramatique que celle d'Hamlet, se fait arrêter par le sergent d'armes, après avoir secoué la main vingt fois de suite à M. Cobden, arraché une lettre des mains du capitaine Fitzroy, enfoncé son coude dans les côtes de M. Duncombe, et donné un soufflet à M. Becket Denison. La rue n'a pas cessé non plus d'avoir son mouvement de carrosses aristocratiques, de cabs, d'omnibus, de piétons, etc., etc., et le coin ordinairement paisible de Park-Lane, dans Westminster, n'a pas cessé d'offrir le curieux spectacle d'une queue d'émigrants attendant leurs passeports... Où vont-ils?... En Australie, à la récolte de l'or. Enfin, on ne renonce par aucun temps, en Angleterre, aux courses de chevaux. Je n'ai pas eu le courage de braver la pluie pour aller aux courses d'Ascott; mais c'est au moins une distraction d'en lire le récit

dans les journaux et d'apprendre que, fidèles au goût national, de nobles ladies, douées de plus de cœur que votre correspondant (qui se confesse ici d'être une poule... je voudrais dire un coq mouillé), s'y sont montrées en un élégant costume d'étoffe imperméable, nouvelle mode et des plus anglaises. Un coursier, qui semblerait nommé pour la circonstance, a excité l'admiration : il s'appelle *Calorique;* pendant le tiers de la course, *Calorique* a dépassé ses rivaux. Que de vœux les spectateurs grelottants et trempés devaient faire pour *Calorique!* Ah ! s'il eût gagné le prix, comme il eût été digne de son nom et de son origine, cet infortuné tombé sans doute des écuries du Dieu-Soleil dans celles de M. Margenis; — ce frère exilé d'Eoüs, d'Ethon, de Pyroïs et de Phlegon, dépassé, hélas! près du but, par *Exotique*, de toute la longueur de sa tête, au grand dépit de la majorité des parieurs qui étaient pour lui dans la proportion de six contre quatre. Ah ! sans doute, *Calorique* eût été le vainqueur si son ancien maître là-haut, Apollon-Hélios, avait daigné percé les nues d'un rayon de son char. J'ai l'air de vous faire un apologue mythologique; mais je sais, cher Directeur, que j'écris à l'historien d'un cheval : ce nom du coursier vaincu a presque réchauffé ma veine, et je demande à M. Villemain, qu'on nous dit ici occupé d'une nouvelle traduction de Pindare, si les poètes grecs ne faisaient pas des odes sur les quadrupèdes héroïques de l'hippodrome.

Je m'arrête, honteux de ne connaître Calorique et Exotique que par les journaux. C'est dans les journaux aussi que j'ai assisté à un singulier procès... singulier par l'item des frais, dont il faut vérifier au moins trois fois les chiffres pour ne pas accuser le sténographe ou l'imprimeur d'avoir ajouté quelques-uns de ces zéros de contrebande qui nous font faire de si fabuleux calculs à nous autres statisticiens amateurs, surtout quand nous négligeons la correctionde nos épreuves. — La compagnie du chemin de l'Ouest (Great-Western rail-way) avait eu des difficultés avec un M. Parker, qui s'était cru autorisé à réclamer le remboursement de sommes indûment perçues sur un transport de paquets. Ces difficultés ont été si nombreuses ou si finement subdivisées, que le procureur du plaignant, un M. Brown, légiste vétilleux de la vieille école, se conformant au statut qui veut

qu'on n'introduise l'instance d'une action judiciaire qu'après en avoir donné avis préalable par huissier ou *notification (notice)* à la partie adverse, s'est présenté avec vingt et un mille copies de ces mises en demeure explicatives, comme pièces à l'appui de ses frais spéciaux, évalués par lui à 1,300 £. — 32,550 fr. environ de frais de copie! Un arbitre, M. Raw (il y en a d'honnêtes à Londres comme à Paris), a osé réduire cette somme à 300 £ (7,500 fr.). M. Brown est arrivé devant la Cour des plaids communs et a réclamé sérieusement ses 1,300 £. Le chief-justice, scandalisé, s'est récrié sur une pareille somme et a trouvé que l'arbitre avait encore été bien généreux. M. Brown, sans se déconcerter, a dit avoir rédigé 15,395 folios qui, à 1 sh. le fòlio, faisaient 766 £ 15 sh. sterl., plus deux copies à 4 d. sterl. le folio, 511 £, plus 37 £ pour le papier! Total, 1,300 £. Le juge ne lui paraissant pas comprendre cette preuve mathématique, M. Brown a ajouté que cette notification multiple, mais légale, avait occupé pendant trois ans dix clercs sous sa direction, et que chaque folio et demi n'avait exigé guère moins de une heure de travail chaque, ou ensemble six cent soixante-six heures! Repoussé une première fois dans ses prétentions, M. Brown est revenu une seconde fois à la charge devant une autre chambre de la même cour, et ici le second juge s'étant écrié cómme le premier que la réclamation était monstrueuse : — « Monstrueuse, » a répété M. Brown blessé dans sa dignité de procureur; « monstrueuse, Mylord; je vais vous montrer ce qui est vraiment monstrueux! Voyez cette rame de papier. Eh bien! il a fallu faire vingt et un mille documents semblables! » C'est-à-dire, il y avait vingt et un mille points en litige entre M. Parker et la compagnie, et M. Brown les a tous résumés avec la même conscience, de peur que la compagnie n'en ignorât! Il en est résulté quarante et un volumes in-folio, toute une bibliothèque qui eût rempli la salle d'audience et qu'on n'eût pu y apporter que sur un wagon! Où est donc l'ingénieux artiste du siècle dernier, qui se vantait de pouvoir copier toute l'*Iliade* d'Homère en caractères si microscopiques que le volume eût tenu dans une coquille de noix!

On a beaucoup parlé ce mois-ci de cette procédure grandiose, de cette iliade de notification, bâtie sur une tête d'épingle.

Charles Dickens a pu recueillir là le sujet d'un pendant à son roman en voie de publication, dont le sujet, nos lecteurs le savent, est un procès en chancellerie, autre texte d'une fabuleuse statistique.

Je vous ai cité, le mois dernier, la décision de cette cour relativement à l'engagement de Mlle Wagner. Le vice-chancelier a eu, ce mois-ci, à juger un cas analogue entre des entrepreneurs ou courtiers dramatiques et Miss Catherine Hayes, la Jenny Lind irlandaise, qui, ayant appris qu'un de ces Messieurs l'avait cédée à un autre avec un bénéfice sur son traité avec elle, n'avait plus voulu remplir son engagement sans avoir sa part dans cette surenchère secrète. Le cessionnaire du traité a mis opposition sur les fonds placés par Miss Catherine dans une banque de Londres, et, quoiqu'Américain, il a gagné son procès en Angleterre. Il faut avouer que la cantatrice avait quelque motif de regretter la modestie de ses conditions; mais était-ce une raison en conscience et surtout en justice pour se croire dispensée de les exécuter? Ceci m'amène à vous dire que Jenny Lind est revenue d'Amérique avec la petite fortune qu'elle y a acquise et un mari, jeune artiste allemand. On espère qu'elle consentira à chanter au Théâtre de Sa Majesté, ce qui pourrait indemniser un peu M. Lumley d'avoir perdu lui-même Mlle Wagner en gagnant son procès contre elle. Jenny Lind revient en Angleterre avec une grande partie de son prestige de popularité. Ces jours passés, ayant été reconnue dans une loge au théâtre St-James, elle a partagé les hommages des spectateurs avec la reine elle-même. Quelques regards curieux se sont aussi tournés, mais avec moins de sympathie, sur Mlle Joanna Wagner, qui est toujours *muette* entre les deux directeurs, que désespère sa coquetterie judiciaire.

Comme je vous l'avais annoncé, le théâtre St-James nous donne des représentations allemandes, des pièces de Schiller et des pièces de la princesse Amélie de Saxe, l'*Egmont* de Goëthe, l'*Émilia* de Lessing, et l'*Hamlet* traduit de Shakspeare, traduction que W. Schlegel a faite aussi littérale que le comporte l'idiome allemand, le plus admirable instrument de traduction entre toutes les langues d'Europe. Toutes les omissions sont donc volontaires; toutes les variantes de la mise en scène appartiennent

à l'inspiration des acteurs allemands. L'*Hamlet* allemand est, par conséquent, à la fois aussi anglais et aussi allemand que possible tout à la fois : rien de moins semblable à l'*Hamlet* français de Ducis. La curiosité était grande dans le public, où figuraient les principaux artistes des théâtres de Londres, impatients de juger Herr Emil Devrient, qui est le Talma et le Macready de Dresde. Les variantes allemandes de la mise en scène ont pour excuse les libertés prises par les comédiens anglais depuis Garrick qui, vous le savez, sacrifiait volontiers la tradition à son goût, quelquefois assez heureusement, quelquefois avec une maladresse d'écolier. Il est un retranchement important qui a été accepté par tous les successeurs de Garrick comme une tradition histrionique : celui de la scène terrible où Hamlet va tuer le roi pendant que celui-ci fait sa prière, et s'arrête de peur de le surprendre dans un acte de contrition *(to take him in the purging of his soul)* et de l'envoyer au ciel *(and so he goes to heaven)*. Cette scène a été rétablie par les acteurs allemands ; mais, en y joignant la scène non moins terrible dans son genre de l'explication entre Hamlet et sa mère, ils en font un acte tout entier, et leur *Hamlet* a six actes. D'un autre côté, ils suppriment les funérailles d'Ophélia, ils abrègent certaines tirades (car, hélas ! Shakspeare a des tirades comme les poètes classiques, et les Allemands eux-mêmes ont trouvé, comme les critiques français, qu'elles *faisaient longueur*) ; ils ne prolongent pas outre mesure le combat au fleuret ; enfin l'Hamlet allemand, soit fatigue, soit dignité, s'asseoit pour écouter les comédiens et leur donner sa petite leçon d'art dramatique. On dirait aussi qu'Ophélia trouve un peu long le beau monologue sur la vie et la mort : *être ou n'être pas* ; tandis que le prince de Danemark le débite, elle reste assise à une petite table lisant... j'avoue que, quand je l'ai vue s'asseoir, j'ai cru qu'au lieu d'un livre elle allait prendre un bas et tricotter comme toutes les jeunes Allemandes ! Fraulein Schäfer, qui faisait la tendre et romanesque fille de Polonius, est bien au-dessous de Miss Helen Faucit ; mais Herr Emil Devrient est, tout compris, un noble et pathétique Hamlet, le rival des meilleurs acteurs qui aient jamais rempli ce rôle. L'expression de son accablement, de sa terreur, de sa stupéfaction après son dialogue avec le spectre, est vraiment tragique. La

grande innovation allemande est celle du personnage de Polonius. Tous les Polonius anglais sont de grands benêts de cour, des parodies de chambellan, avec un son de voix sénile qui rappelle le père Cassandre ou le Pantalon de la comédie vénitienne. Herr Lemback fait de Polonius un vieillard très convenable, un diseur de lieux-communs, un rabâcheur de sentences et de définitions vulgaires, très naturellement nul et médiocre, ce qui n'empêche jamais un grand seigneur d'avoir des titres, des honneurs, un rang dans les palais; bref, il est ridicule sans être grotesque. Shakspeare a dû le concevoir ainsi et non en faire un niais de mélodrame. De l'effet qu'il a produit au théâtre St-James, il pourrait bien résulter un *Polonius, traduit de l'allemand,* sur la scène anglaise.

Une des nouveautés de la salle St-James a été la *Cloche,* scène dramatico-lyrique, la fameuse ode de Schiller déclamée et chantée par les artistes allemands en costume de fondeurs, mêlant la pantomime à la mélopée.

Mais les théâtres anglais ont eu aussi leurs pièces nouvelles ce mois-ci; et, d'abord, parlons des *Enfants trouvés,* de Haymarket *(the Foundlings),* pour donner à nos auteurs dramatiques français une idée de la manière dont on s'y prend à Londres pour éluder le droit de propriété garanti réciproquement aux deux nations par le traité récemment conclu entre le Président de la République et S. M. la Reine d'Angleterre. M. Buckstone, l'auteur-comédien, car il cumule comme notre ami Régnier et Samson du Théâtre-Français les deux qualités, nous fait faire connaissance avec deux jeunes amis, M. Timothy Dixon et M. Edward Jackson, ayant l'un et l'autre débuté ensemble à leur naissance dans une même corbeille déposée à la porte d'un hôtel de Brunswick-Square. L'un et l'autre, parvenus à l'âge d'homme, auraient également besoin d'un père, et ils s'industrient pour en trouver au moins un, quitte à partager en bons camarades les avantages de la parenté. Jackson, ayant été abandonné dans des langes plus propres que Dixon, il est naturel de penser que c'est Jackson qui aurait droit à être le fils de *quelqu'un,* comme disait Figaro, et qu'on peut se passer du père de Dixon qui, d'après des indices contraires, apporterait probablement plus d'inconvénients que d'agréments. Des deux orphelins, Dixon est

celui qui se sent doué au plus haut degré de cette imagination qui fait facilement croire au succès. Il commence donc sa recherche plein d'espoir, et il ne se contente pas d'avoir inséré dans le *Times* une de ces annonces grâce auxquelles on découvrirait à Londres une des pléiades perdues. Une dame nommée Mrs. Armitage, secrètement mariée à un lord, semble d'abord être la moderne Danaë qui va attirer dans l'étude de Jackson la pluie d'or avec un Jupiter inconnu : hélas! Mrs. Armitage n'a eu qu'une fille. Survient un certain M. Moleskin *(Peau de taupe)*, un intrigant retiré qui, après avoir été voleur de chiens, voleur d'enfants et convict déporté à Botany-Bay, est revenu en Angleterre pour y pratiquer la morale dévote d'un méthodiste. M. Moleskin est capable de tout; c'est un type, un tartufe anglais, tout-à-fait distinct, par son puritanisme hypocrite, du héros de Molière et de celui de Marivaux, également parfaits dans leur genre. Justement, Moleskin possède le secret poursuivi par Jackson; mais ce spéculateur en morale ne le livrera pas pour rien : il en veut 200 £. Ce serait bon marché si les deux amis avaient à leur disposition cette somme. Dixon, pour se la procurer, s'adresse au Dr Juniper, qui consent à la débourser à la condition que Dixon se laissera mordre par un chien enragé, ce savant docteur ayant des expériences à faire sur l'hydrophobie. Moleskin ayant perçu les 200 £, dit tout ce qu'il sait : Un des deux amis est fils légitime du comte d'Eaglefield ; l'autre celui d'un boxeur. Mais, ô hasard de la fortune; c'est Dixon qui a pour père le grand seigneur, et il apprend en même temps qu'il est aimé de la charmante Pamela Pattens, célèbre artiste en modes. Fils de comte, amant aimé et avoir pris l'engagement de mourir de la rage ou des expériences du Dr Juniper, n'est-ce pas mortifiant pour un jeune homme qui veut satisfaire son créancier? Par bonheur, il en est du marché fait avec le docteur, comme de celui d'Antonio avec Shylock dans le *Marchand de Venise* : ces marchés ne s'exécutent jamais, même au théâtre. Dixon n'est pas mordu et ne mord personne à son tour; son père le comte paye, et il devient l'époux de Pamela qui l'avait préféré pauvre à un lord et à un baronet.

Vous avez reconnu à cette esquisse le sujet d'une comédie dont M. Scribe avait emprunté seulement l'idée-mère

et le titre au capitaine Marryat, *Japhet à la recherche d'un père* : mais jamais traduction ne fut moins littérale. Le tartufe méthodiste est tellement un type anglais, Dixon et Jackson, quoique fils plus légitimes de M. Scribe, parlent dans un dialogue si pétillant d'idiotismes nationaux, d'allusions nationales, de saillies nationales, que je doute que la paternité de ces deux enfants-trouvés pût lui être restituée en justice. Le canevas de la pièce est certes français, malgré l'origine première qui pourrait être réclamée au profit de feu le capitaine Marryat ; mais sur ce canevas sont brodés tant de détails appartenant à la vie de Londres, que M. Buckstone pouvait se dispenser d'ajouter la sous-intrigue obligée de toutes les comédies du théâtre anglais, et les deux ou trois personnages épisodiques auxquels M. Scribe n'avait pas songé. Au reste, le jeu des acteurs est aussi pour beaucoup dans cette appropriation quasi-originale. Je ne sais si les deux manuscrits rapprochés ne rendraient pas le problème plus facile à résoudre. Cependant, à la place de M. Scribe, je ne plaiderais pas ; seulement il serait loyal à M. Buckstone de mettre au moins sur l'affiche du théâtre que sa pièce est *en partie* imitée du français : il devrait aussi, lorsqu'il imprimera son ouvrage, le dédier respectueusement à M. Scribe... comme celui-ci a eu le bon goût de dédier la collection de tous les siens *à ses collaborateurs*.

Je crois que la prétention d'ouvrage original irait mieux à une autre pièce jouée sur le Théâtre de la Princesse : l'*Epreuve d'amour*, par M. Lovell, auteur du *Secret de la Femme*. L'*Epreuve d'amour* est une œuvre de poète par le style, l'intrigue n'ayant d'ailleurs rien de bien neuf. En voici le sommaire analytique, afin de mettre sur la voie ceux de nos auteurs de Paris qui seraient par hasard à la recherche de leurs enfants légitimes :

L'action a lieu en 1644, pendant le siége de Newark par l'armée du Parlement. Un pigeon messager est atteint d'une flèche et tombe dans la place avec une lettre qui était adressée à l'ennemi. Il s'agit de découvrir le traître, et le colonel Boswell, sous-gouverneur de Newark, appelle les soupçons sur un jeune officier, sir Herbert Tyrrel, qui, ayant été blessé en sauvant la vie à Isabelle Grey, a été soigné chez le père de cette jeune

personne, sir William Grey. Sir Herbert est jaloux de son honneur comme César prétendait l'être de celui de sa femme. Le soupçon équivaut pour lui au déshonneur, et il renonce à la main de celle qu'il aime, à la main de cette Isabelle dont la reconnaissance lui a cependant rendu la conquête facile. Introduit dans le cabinet de sir William, avec la résolution de dire un dernier adieu au toit sous lequel il a reçu les plus tendres soins de l'hospitalité, il cherche à se résigner au sacrifice de toutes ses espérances, lorsque la turbulente curiosité de la soubrette d'Isabelle renverse une cassette qui s'ouvre et d'où sort un paquet de lettres adressées à sir William. Dans le nombre en est une qui est écrite de la même main qui traça la fatale lettre mise à la poste du colombier, et sir Herbert s'en empare comme d'une arme de défense ; mais la réflexion vient... Si cette lettre allait compromettre le père d'Isabelle... Pendant que sir Herbert hésite, sir William survient, et ce qui se passe ne permet plus guère au jeune officier de douter qu'il est le coupable. Il se flatte encore cependant de l'espoir de trouver un autre correspondant de l'armée de siége, et provisoirement il consent à rester le seul prévenu, au risque de compromettre de plus en plus son innocence. En effet, il est au moment d'être condamné, quand le colonel Boswell, de qui la sentence semble dépendre, propose de le rendre libre si on veut lui donner, à lui, la main d'Isabelle. Sir Herbert part, ayant trois jours devant lui avant que l'odieux mariage ait lieu et espérant, d'accord avec sir William, que, d'ici là, l'arrivée du prince Rupert, le généralissime de l'armée royale, changera la face des choses. L'intrigue se complique de façon à ne pouvoir plus être dénouée heureusement que par l'intervention de Rupert, qui est le *Deus ex machinâ* de la pièce. Rupert viendra-t-il? ne viendra-t-il pas? L'auteur a si bien intéressé les spectateurs à l'évènement, que l'on attend avec une anxiété réelle ce prince comme l'acteur principal, quoique absent des quatre premiers actes, comme s'il allait réaliser sur la scène un de ces exploits romanesques si bien racontés dernièrement par un de nos collaborateurs (1). Rupert arrive enfin, et juste à temps : non-seu-

(1) Voir la *Vie du Prince Rupert*, ce charmant livre de biographie et d'histoire, par M. John Coindet, de Genève.

lement sir Herbert n'est pas fusillé, mais encore il épouse Isabelle ; car un de ces agents subalternes, qui acceptent un salaire de toute main et trahissent les traîtres dont ils ne sont les complices qu'avec des restrictions mentales, dénonce comme le coupable correspondant de l'ennemi le colonel lui-même, ce Boswell, qui savait bien ce qu'il faisait en détournant les soupçons sur son jeune rival.

C'est dans ce cadre, assez ordinaire, que M. Lovel a su introduire des scènes très poétiques et surtout de nobles sentiments assez poétiquement exprimés pour justifier le succès qui multiplie les représentations de sa pièce, très bien jouée par M. et Mrs Charles Kean.

Je vous parlerais bien d'un *Vampire* de M. Bourcicault, qui me paraît être encore une pièce traduite d'une traduction, ou imitée d'une imitation, laquelle fut récemment, si j'ai bien lu les journaux de Paris, le prétexte d'un beau clair de lune pour le peintre-décorateur de la Porte-Saint-Martin ; mais le *Herald* de New-York, que j'ai parcouru il y a quelques jours, nous apprend que toutes les pièces dramatiques de l'époque pâlissent devant le drame historique que Mlle Lola Montès a dicté elle-même à un Alexandre Dumas américain. Ce collaborateur (M. Ware), s'est contenté de traduire littéralement en dialogue les faits et gestes de la fameuse danseuse pendant son règne à la cour de Munich. Le drame, intitulé hardiment : *Lola Montès en Bavière*, se joue au théâtre Broadway, et la danseuse a débuté dans son propre rôle en actrice consommée. On appellerait cela, peut-être, un scandale, en Europe. Aux États-Unis, la distance du lieu de la scène, les mille lieues d'Océan qui séparent Munich de New-York, rejettent le roi Louis et sa favorite dans un lointain équivalant au nuage transparent d'une histoire déjà vieille. Pour compléter l'illusion, Lola Montès a garanti aux Américains que l'acteur chargé de représenter le souverain bavarois, ressemblait si prodigieusement à ce monarque, que, s'il n'était défunt, on pourrait croire qu'il a consenti à recommencer auprès d'elle trois ans de son règne. La pièce, en effet, ne dure que trois ans, ce qui est presque l'observation rigoureuse de la loi de l'unité de temps. Au premier acte Lola n'est qu'une danseuse livrant ses entrechats au public ; le roi, en vrai poète, n'admire, d'abord, que la

poésie de ses entrechats ; mais, en roi, occupé encore de son métier au milieu de ses distractions, il ne tarde pas à deviner tout ce qu'il y a de politique dans cette danse, en apparence si légère. Il ambitionnait depuis long-temps d'être le Numa de son peuple : Il a reconnu dans Lola l'Égérie qui inspirera à la fois son cœur et son esprit. Il la salue comme sa divinité tutélaire, et l'Égérie nomade consent à lui accorder trois ans de bons conseils. Pour se conformer aux habitudes modernes, au lieu d'un bois mystérieux, Lola habitera un palais et préférera le titre de comtesse à un nom mythologique. Mais le roi a un premier ministre jésuite, le baron d'Abel, qui est un instrument secret de M. de Metternich. Ce ministre, payé par l'Autriche, propose à Lola Montès de partager son salaire en s'associant à sa pensée. « Nous laisserons manœuvrer le roi, dit-il, comme dans le jeu inventé par Palamède ; seulement nous le ferons échec et mat, s'il veut s'écarter de la règle qui doit régler tous ses mouvements. » Lola refuse de tricher aux échecs et en politique. Le ministre jésuite ne craint pas alors de conspirer contre elle en même temps que contre le roi. Tous les moyens lui seront bons pour l'écarter de la *scène*, même le poison. Avec un pareil adversaire, Mme de Pompadour ne serait pas morte de sa mort naturelle. Lola échappe à la mort ; mais les jésuites ont si bien miné le sol sous ses pas, qu'elle n'évite de tomber dans une trappe que pour tomber dans une autre. Ils arment contre elle la calomnie ; ils suscitent une émeute pour exiger sa disgrâce, et elle est trop heureuse de pouvoir s'esquiver déguisée en paysan. Ce qui a fort récréé le public américain, c'est la lanterne magique des courtisans d'Europe que Lola Montès groupe autour d'elle : un baron Von de Poppenhein, type de l'insolence aristocratique ; un autre baron, Ludwig Von Schootenbottem, qui n'est qu'artiste, celui-là, mais fort drôle dans ses répliques, et trente autres personnages dont il faudrait être Bavarois pour traduire les pseudonymes et y substituer leurs vrais noms, si toutefois ce sont des pseudonymes. N'est-ce pas réellement une singularité que cette femme qui se confesse ainsi en cinq actes de drame, et qui répond aux critiques enthousiasmés de son imagination : « Désabusez-vous, Messieurs, je n'ai que de la mémoire ; je répète textuellement ce que j'ai dit à la cour de Ba-

vière et ce que j'ai entendu dire. » Singulier précédent aussi dans les mœurs dramatiques des Etats-Unis, que cette pièce, qui ressuscite un roi mort hier, et qui travestit les personnages vivants d'une cour où règne le fils du monarque ridiculisé. L'héroïne-auteur joue ses Mémoires comme naguère quelques-unes de ses contemporaines les écrivaient.

Voilà le spectacle qui, de l'autre côté de l'Atlantique, fait concurrence aux quêtes oratoires de Kossuth. Celui-ci a vu arriver encore un autre rival de popularité, c'est le rebelle Irlandais O'Meagher, parvenu à s'échapper de la colonie pénale où il subissait sa condamnation, et qui réclame sa part d'ovations démocratiques dans un pays où il semble qu'on se croirait pétrifié, frappé au moins de léthargie, si une agitation ne succédait à une autre. Il faut toujours aux Américains une série graduée d'acteurs d'Europe, tantôt un réfugié, tantôt un convict, tantôt un simple professeur, tantôt une chanteuse, tantôt une danseuse, etc. C'est la même fièvre continue, qu'excitent et entretiennent ces *lions* si divers de nature et de métier et de sexe ; mais que ceux qui, attirés par les dollars, songent à aller les remplacer, n'oublient pas qu'il ne suffit pas d'une première annonce et d'une simple affiche pour être acclamé et payé par ce public déjà plus blasé que celui du Vieux-Monde ; les hourrahs et les dollars ne sont prodigués qu'à celui qui fait préparer son succès en Amérique par le *puff* américain. Sans un certain M. Barnum et un ou deux autres entrepreneurs de succès, on cumulerait rarement là-bas les malheurs et l'éloquence de Kossuth, la voix de Jenny Lind et la pantomime de Taglioni (1). Les Américains sont très dédaigneux ou très défiants pour ceux qui vont droit au but, qui ont un talent sincère et croyent pouvoir se passer du charlatanisme local. A leurs propres grands hommes, dans ce cas-là, ils préfèrent leurs nullités ; — à une longue candidature de services publics et de talent exercé, une réputation improvisée, *un homme*

(1) Dans ce précis, plus haut cité, entre la cantatrice Miss Catherine Hayes et ses cornacs américains, ceux-ci ont produit la note de de leurs frais de louanges, déboursés d'avance. On y voit ce qu'il en coûte pour être surenchéri aux États-Unis. Quelques critiques au cœur froid et sceptique prétendent que les dons aux pauvres de Jenny Lind, étaient convenus par anticipation sur ses bénéfices avec les entrepreneurs de ses succès.

nouveau ! Par exemple, en ce moment, pour l'élection présidentielle, ce n'est pas M. Webster, leur orateur éminent, leur homme d'État, reconnu comme tel même en Angleterre, qui est venu tout-à-coup balancer les chances de MM. Cass, Buchanan et autres; c'est un M. Pierce, moitié avocat, moitié général de milice, à qui on a ménagé un coup de théâtre électoral, dans le genre de celui qui, il y a huit ans, fit nommer M. Polk plutôt que M. Henry Clay (1).

Je reviens en Angleterre, où la nation électorale va demain faire acte de souveraineté. Je dois surtout vous signaler l'élection probable de quelques illustrations littéraires que l'injustice, le caprice ou l'esprit de parti avaient exclues du Parlement lors du dernier renouvellement de la Chambre des communes. La ville d'Édimbourg, la première, semble s'être enfin aperçue du vide que faisait dans le palais de Westminster un orateur tel que M. Macaulay, et cette candidature, officiellement proclamée, n'a jusqu'ici rencontré

(1) NOTE DU RÉDACTEUR. Notre correspondant fait allusion au général Franklin Pierce, que les dernières gazettes américaines signalent comme le candidat démocrate et transformé tout-à-coup en un nouveau Cincinnatus. Voici comment l'annonce le *New-York Herald* du 8 juin :

« Comme nous l'avons promis, nous donnons à nos lecteurs, un court aperçu de la vie du candidat démocrate, le général Franklin Pierce. Il vint au monde dans le New-Hampshire, à Hillsborough, qui a donné naissance à Dl. Webster, au général Cass et à plusieurs autres, et a aujourd'hui quarante-six ans environ. Le général appartient à une famille honorable, qui lui fit donner une excellente éducation, dont il profita avec la plus grande avidité. Après sa sortie du collége, il se livra à l'étude du droit, où il obtint de grands succès. Il réside maintenant avec sa famille et les trois enfants qu'il a eu de son mariage avec une jeune personne de la haute société, dont le père professe les opinions des Whigs. M. Pierce est de taille moyenne, bien proportionnée et d'une tenue agréable; il est excessivement modeste et se distingue par l'élégance de ses manières. Nommé au Congrès en 1833 et renommé en 1835, il fit partie, pendant quatre années, de la chambre des Représentants. Élu en 1837 sénateur des États-Unis, il résigna son office en 1842 pour reprendre sa position d'avocat. A l'avènement de M. Polk à la Présidence, on lu offrit la place d'avocat-général des États-Unis ; mais il refusa cette position. Il accepta, quelques années après, une place de colonel dans la guerre du Mexique, où il se distingua par sa bravoure, et fut nommé général à la fin des hostilités. Il vit tranquillement au sein de sa famille, et ne s'était jamais occupé de la haute position donnée par la convention nationale. Il ne s'attendait nullement à cet honneur, et c'est, dit-on, avec regret qu'il a accepté la nouvelle de son succès, qui aurait si bien plu à tous ses rivaux. Les démocrates sont enchantés de ce résultat et espèrent fermement de réussir dans la seconde lutte qui doit avoir lieu au commencement de novembre. »

aucune objection, quoique justement les concitoyens de M. Macaulay lui eussent retiré son mandat pour le punir d'avoir osé se montrer favorable aux catholiques, et que, dans les prochaines élections, on essaye d'exploiter contre plusieurs candidats ce même sentiment de réaction intolérante. M. Macaulay a-t-il donc modifié son opinion? Pas le moins du monde. Il a même si sincèrement pris goût à sa retraite littéraire, qu'il refuse de faire la moindre démarche pour sa réélection. S'il est réélu, il le sera en quelque sorte malgré lui. Heureusement pour les lettres qu'il a mis la dernière main à ses deux nouveaux volumes; car un homme consciencieux comme lui n'accepte pas de fonctions sans les remplir, et s'il rentre à la Chambre, il continuera difficilement ses travaux historiques. C'est ainsi que M. Grote, l'historien de la Grèce, s'est vu forcé de renoncer à la carrière parlementaire le jour où il a reconnu que son ouvrage l'absorbait presque tout entier. L'autre écrivain qui a aussi des chances pour être élu (comme membre de la représentation du comté d'Herts) est sir E. Lytton Bulwer. Celui-ci s'y est préparé de plus longue date en passant du côté des protectionnistes, persuadé qu'il avait bien le droit d'abandonner ceux qui ne l'avaient pas très loyalement soutenu quand il combattait dans leurs rangs. Il a eu soin aussi de varier ses publications de romans et de poésies par quelques brochures politiques, et en ce moment il vient de commencer une série de *lectures* ou de discours adressés aux clubs d'ouvriers. Rien de plus érudit que son texte, qu'on croirait choisi par le père de Pisistrate Caxton : « *Esquisses de l'histoire de l'Orient, avec des descriptions explicatives sur quelques-unes des nations et des villes les plus remarquables de l'Ancien-Testament.* » Ne dirait-on pas d'un chapitre de cette fameuse Histoire des erreurs humaines, qui joue un si grand rôle dans les aventures de MM. Caxton père et fils?

Vous savez que l'usage veut que le président de la Société royale donne quatre grandes soirées pendant le cours de la *saison*. Le comte de Rosse ne s'en est pas dispensé, et ses salons ont quatre fois réuni l'élite des savants et des hommes de lettres, quoique ceux-ci fussent en minorité, comme toujours, ces soirées étant plus généralement fréquentées par les hommes de sciences. Là se produisent non pas les ouvrages littéraires qui

ont paru dans l'année, mais plutôt les instruments de nouvelle invention et les découvertes de ce monde inconnu qui ne cesse d'irriter l'audacieuse patience des fils privilégiés de Japhet, l'*audax Japeti genus,* comme dit Horace. Naturellement, chez lord Rosse, le télescope gigantesque qui porte son nom a été rappelé par des dessins explicatifs que les visiteurs examinaient avec intérêt; l'attention des initiés et celle des simples amateurs se partageait entre un nouvel appareil pour l'expansion de la vapeur, par M. Bramwell, les réfractomètres du professeur Wheatstone, les photographes de MM. Hanneman, les daguerréotypes de M. Mayall, etc. Enfin, les plus savants eux-mêmes, les plus grands philosophes de ce cénacle scientifique, revenaient volontiers aux minéraux exposés par le professeur Tennant, parmi lesquels étaient des échantillons de l'or australien. L'or australien, voilà, en effet, la *pierre philosophale* du moment, celle qui parle à l'imagination des sages, je veux dire des économistes, qui ont plus que jamais la prétention de réduire toute la science à la théorie de la richesse. L'or de l'Australie commence aussi à exercer son influence sur la masse de la population. L'attraction du métal roi produit un mouvement chaque jour plus sensible, un mouvement qui doit finir par se communiquer de l'Angleterre aux États du continent. Les mers sont sillonnées par de véritables flottes, la proue tournée vers l'Australie. Non-seulement deux lignes rivales de vapeurs américains et anglais transportent les émigrants qui partent de Liverpool (celle de la compagnie Cunard et celle de la compagnie Vianna), mais encore une série successive de bâtiments à voile quittent périodiquement ce port pour la même destination, avec une moyenne de trois cent cinquante passagers. Outre les navires appartenant à des particuliers, le Gouvernement offre aussi le passage à tous les émigrants qui s'adressent à lui. Par les bâtiments qui ont déjà fait le trajet, arrivent des recruteurs d'émigration, l'*or* à la main, pour enrôler les travailleurs. Une parroisse de Londres, celle de Saint-Martin-les-Champs (*St-Martin's in the fields*), enchantée de la perspective qui s'offre à elle de se débarrasser de ses indigents, a, sur la proposition de son vicaire, ouvert une souscription pour envoyer en Australie tous ceux qui voudront aller s'y enrichir. Avant dix ans, peut-être, quelques-

uns de ces mendiants incommodes viendront avec leurs *besaces* pleines de lingots, jeter aussi leur aumône dans le tronc des pauvres et offrir en mariage à quelques souscripteurs titrés leurs filles dotées d'un ou deux millions. Trouvez-vous que j'arrive trop vite au dénouement des aventures de ces pauvres? J'en appellerais à la statistique et à une ou deux anecdoctes que me fournissent déjà les journaux; mais, cher Directeur, en correspondant qui sait se sacrifier à l'être collectif, je dois ne pas déflorer un article spécial sur la découverte de l'or en Australie et ses conséquences, que vous m'avez dit être prêt pour votre livraison de juillet.

Parmi les émigrants on remarque des familles de montagnards d'Écosse. Les Highlands étant un pays presque aussi affligé de paupérisme que l'Irlande, c'est une belle occasion pour ces braves débris des clans qui, justement il y a quelques années, se virent expulsés de leur terre natale pour faire place aux troupeaux de moutons. L'occasion est belle, dis-je; car, s'ils arrivaient trop tard en Australie pour l'or, ils pourraient y remplacer utilement ces bergers de la Nouvelle-Galles du Sud, transformés tout-à-coup en chercheurs d'or, à la grande terreur des manufacturiers du West-riding d'Angleterre, pour qui, depuis quelques années, la laine australienne était aussi la *toison d'or.*

Les Irlandais ont répondu comme les Écossais à l'appel des recruteurs de l'exploitation aurifère. Dernièrement, une troupe de paysans de la verte Erin est allée s'embarquer à Cork, et, comme le dit un journal (l'*Athenæum*), cette émigration de tout un canton agricole a été d'autant plus remarquée qu'elle s'effectuait au moment où le lord-lieutenant recevait à Cork même des *adresses* éloquentes qui promettaient une prospérité nouvelle à l'industrie et à l'agriculture irlandaises. C'était, en effet, vers le 10 de ce mois, au moment où s'ouvrait à Cork une exposition des produits de l'Irlande, dans un local, la Halle au blé, qui, par sa toiture, est un second *Palais de Cristal.* Cet édifice, dans sa nudité, n'a guère que cette toiture de poétique, mais il était orné de quelques objets d'art qui en faisaient un musée; le sculpteur Macdonnell est Irlandais: il avait envoyé à l'exposition son Ève et sa Psyché; Maclise est Irlandais: il avait envoyé sa *fresque* exécutée pour la Chambre des lords. Foley et

d'autres artistes n'avaient pas oublié le lieu de leur naissance. Enfin l'Irlande industrielle fait aussi de l'art quand elle exécute ses dentelles de Limerick, ses popelines de Dublin, son beau linge damassé de Belfast. L'exposition de Cork, une des villes les plus pittoresques du monde, a dû être, elle a été réellement magnifique. Cette fête de l'industrie et des arts de l'Irlande pouvait donc inspirer de beaux discours, ouvrir de larges horizons à l'espérance. Puisse un jour se réaliser cet avenir, et les pauvres colons irlandais revenir, eux aussi, dans dix ans, sur le sol natal, avec une belle récolte d'or australien, pour y racheter ces domaines qui passent tous en ce moment aux mains du capitaliste anglais. Que l'Irlande appartienne de nouveau à l'Irlande, selon le mot d'ordre d'O'Connell.

Une autre bonne fortune pour cette île tant éprouvée, sera la réunion des membres de l'Association Britannique à Belfast, où ce congrès scientifique doit avoir lieu le 1er septembre prochain.

J'ajoute, pour terminer ce qui regarde l'Irlande, qu'une souscription proposée pour ériger un monument à Thomas Moore, y a déjà réalisé 1,100 £. Les Mémoires et les lettres du poète doivent être publiés par MM. Longman et édités par lord John Russell, à qui Moore a légué cette tâche. « J'espère, » dit le testament, « que mon noble ami voudra bien tenir la promesse qu'il me fit de s'occuper de cette publication, dans l'intérêt de ma femme. » C'est une variante du testament d'Eudamidas. Vous avez fait voir par votre notice sur l'auteur de *Lalla Roukh*, que lord John Russell était digne d'un legs encore plus difficile à accepter. Heureusement, MM. Longman ont offert 3,000 £ de cette œuvre posthume, qui formera, dit-on, dix volumes (1).

Il me reste peu d'espace pour vous parler des publications nouvelles de ce mois-ci, et cependant quelques-unes sont intéressantes. Ce n'est pas en un seul alinéa qu'on pourrait apprécier le recueil des articles du professeur de philosophie d'Édimbourg, sir William Hamilton, sur la *philosophie*, la *logique* et

(1) Un procès qui se plaide en ce moment devant les juges du Banc de la reine, intresse beaucoup l'Irlande. C'est un procès en calomnie intenté par le Dr Achilli, catholique devenu protestant, au Dr Newman, protestant devenu catholique. Le Dr Achilli avait été dénoncé, par le Dr Newman, comme un prêtre impudique et hypocrite. Le Dr Newman est admis à prouver qu'il n'a dit que la vérité.

l'*éducation*. Il y a là des mots qui demandent de longues périphrases pour se faire comprendre, à moins d'être M. Victor Cousin lui-même, qui, par parenthèse, est apprécié par sir W. Hamilton comme on ne peut l'être en philosophie que par ses pairs. Ces articles, qui ont paru presque tous dans la *Revue d'Édimbourg*, ont été en partie traduits en France, soit dans la *Revue Britannique*, soit dans un volume de notre collaborateur, M. Peisse. Mais quelques notes essentielles les rajeuniraient s'ils pouvaient vieillir, et leur ensemble a la valeur d'un beau livre par un des plus grands penseurs de notre âge.

L'histoire anecdotique doit à une dame, Miss Everett Green, les *Vies des princesses d'Angleterre*, dont le quatrième volume a paru et qui complète l'*Histoire des Reines d'Angleterre*, par Miss A. Strickland. La vie de Marguerite Tudor remplit presque tout le quatrième volume, et c'est une page de biographie très dramatique. — M. Macfarlane publie une *Vie de Marlborough*, autre texte de biographie intéressant, mais qui a été déjà traité en deux volumes par M. Alison. Peu d'hommes ont été plus diversement jugés que le grand général anglais. Pourquoi la *Revue Britannique* ne publierait-elle pas le résumé qu'en fit Southey? — Une *Vie de Marie de Médicis*, par Miss Pardoe, n'est qu'un réchauffé de beaucoup d'anecdotes dont quelques-unes sont cependant assez bien racontées.

Parmi les livres de voyages, je vous signale un séjour de seize mois aux îles de Danemark, par André Hamilton, et un journal d'une excursion d'hiver dans les Indes, par le capitaine Francis Egerton; mais je vous les recommande sur la foi de l'*Athenæum*, ayant encore à les lire. Mon temps a été absorbé ces jours-ci par un ouvrage de mélanges et de souvenirs que je me reprochais d'avoir négligé, et j'avais tort, en effet. Je veux parler des *Recollections of a litterary life*, par Miss Mitford (1). Comme livre, on peut dire que c'est un choix d'articles qui manque d'ordre et de transitions; mais chaque chapitre à part est charmant, d'un style toujours gracieux et piquant, d'une critique indulgente, mais très sincèrement touchée des bonnes choses. On regrette

(1) NOTE DU DIRECTEUR. Cet ouvrage est un des derniers que MM. Galignani ont réimprimés dans leur précieuse collection.

que Miss Mitford ait si peu parlé d'elle-même en nous faisant croire par son titre qu'elle écrivait ses Mémoires ; ses révélations sur ses contemporains sont d'une discrétion à désespérer le lecteur, dont elle excite si bien la curiosité. Cependant, je le répète, c'est un livre charmant, comme les femmes seules peut-être savent les écrire.

STATISTIQUE. — *Chemins de fer aux États-Unis.* — Nous avons publié tant de documents sur les chemins de fer d'Angleterre et d'Amérique, que nous ne pouvons plus recueillir que les documents de date tout-à-fait récente, dans le but de tenir nos lecteurs au courant. Tel est celui que nous allons extraire d'une lettre du 1er mars de cette année, écrite de Washington par M. Kennedy, directeur du recensement des États-Unis. Nous en empruntons la traduction au bulletin de la *Revue de Genève :*

« On peut regarder l'année 1830 comme l'ère où naquit aux États-Unis le système des chemins de fer. Le premier qui fut mis en activité était une ligne de 4 milles seulement, destinée à transporter de la glace depuis un petit lac jusqu'à la mer, dans l'État du Massachussetts. Dans la même année, l'État de la Caroline du Sud fit commencer une route en fer de Charleston, son port principal, jusqu'à Augusta, en Georgie. La distance était de 135 milles ; le chemin fut achevé en 1833, au prix de 1,336,615 dollars, somme fort modérée, qui comprenait encore le coût de tous les waggons et de toutes les machines nécessaires pour le mettre en activité. On estime que ce fut un des moins coûteux, des plus avantageux pour les entrepreneurs, et ce fut la première ligne d'une étendue considérable.

» La plus longue ligne continue dans le monde, et celle dont la construction a présenté les plus grands obstacles naturels, s'étend dans les comtés méridionaux de l'État de New-York, des bords du fleuve Hudson au lac Erié. A une longueur totale de 469 milles, divers embranchements en ajoutent 68. Elle parcourt un pays montagneux dans presque toute sa longueur. On peut regarder comme quelques-uns des plus beaux exemples du pouvoir de l'homme pour triompher des obstacles de la nature, en

Amérique, les ponts et les viaducs sur lesquels on franchit la Delaware, la Susquehanna et d'autres rivières, ainsi que des vallées. La plupart de ces ouvrages sont en forte maçonnerie ; mais l'un d'eux est un pont de bois, haut de 184 pieds, et dont l'arche unique a 275 pieds d'ouverture. Un des viaducs a 1,200 pieds de longueur et 110 pieds de hauteur. La dépense totale de l'établissement de ce chemin s'est élevé à 23,580,000 dollars, et la construction a coûté 43,333 dollars par mille. Le premier projet en fut conçu en 1829 ; une compagnie se forma pour l'exécuter en 1832. Le plan fut tracé de suite, et l'année suivante, on commença les déblais sur une partie de la ligne. Elle fut achevée au mois de mai de l'année 1851, immédiatement ouverte en grande cérémonie, et livrée à la circulation des voyageurs et des marchandises. Après avoir avancé une somme de six millions de dollars à la compagnie adjudicataire, l'État lui fit remise de cette dette. Ce grand ouvrage réclama donc le concours du gouvernement et du public, et ne coûta pas moins de 19 ans de travaux.

» Dans l'enfance du système des chemins de fer américains, et pendant les dix premières années, on eut l'habitude d'accorder à toutes les entreprises de ce genre le concours des ressources de l'État dans lequel elles devaient s'exécuter. La Pennsylvanie, le Michigan, l'Illinois, le Mississipi et d'autres États se livrèrent à de vastes projets d'améliorations consistant en chemins de fer et en canaux, qu'ils poursuivirent jusqu'à ce que leur crédit fût épuisé, malheur qui arriva, dans la plupart des cas, avant que ces travaux fussent achevés et en état d'être livrés au public. Mais la coutume était d'autoriser des compagnies chargées de la construction de chacun de ces grands ouvrages, et de les aider par des prêts en rentes sur l'État. Quoique, dans certains États, cet usage ait présenté des inconvénients assez grands pour faire insérer dans les constitutions particulières de ces États des clauses spécialement destinées à en interdire le retour, il n'est pas abandonné dans la Virginie, le Tennessee et d'autres, où l'on exécute, par des avances du trésor public, des travaux dispendieux regardés comme nécessaires à la prospérité de ces pays.

» En 1850, après de longs débats, le Congrès accorda au pays d'Illinois un don d'environ 2,700,000 acres des terres du domaine public, pour l'aider à la construction de son grand che-

min de fer central, dont nous parlerons plus bas. La valeur de ce don magnifique est estimée à 18 millions de dollars par la compagnie chargée de l'entreprise. C'est la première fois que le gouvernement central a contribué à l'exécution d'un chemin de fer. Mais depuis cette concession, d'innombrables demandes ont été adressées au Congrès pour le même objet. Au point qu'il ne s'agirait pas pour le moment de moins de 20,000,000 d'acres à donner. L'opportunité de pareilles concessions donne lieu en Amérique à beaucoup de discussions.

» Autant qu'il est possible de l'estimer juste, il y avait, au 1er janvier 1852, 10,814 1/3 milles de chemins de fer en activité, et 10,898 1/2 en construction, dont la plus grande partie sera terminée avant cinq ans. Depuis le 1er janvier 1848, 5224 milles ont été livrés à la circulation, dont 2153 dans l'année passée seulement. Quant aux lignes encore inachevées, elles ont presque toutes été commencées depuis 1848, et l'on s'attend que l'année actuelle en verra mettre encore 1,500 milles en adjudication, outre les 10,898 mentionnés ci-dessus.

» Aucune époque n'a vu aux États-Unis un plus grand degré d'activité dans ce genre de travaux. Beaucoup de lignes en construction ont supplanté les canaux et les routes à barrière projetées, ouvrages dont l'exécution n'est plus suivie avec l'activité et l'ardeur que l'on y mettait antérieurement. Les voies en bois ne sont pas abandonnées. La main-d'œuvre et les capitaux antérieurement consacrés à la construction des canaux sont maintenant absorbés par les entreprises colossales de chemins de fer que l'on projette actuellement. Depuis 1848 on a vu doubler l'étendue de ces chemins livrés à la circulation, et il n'y a pas raison de croire que l'activité des travaux soit diminuée dans les quatre années qui vont suivre, de sorte qu'on peut s'attendre à voir, en 1860, le territoire de l'Union américaine sillonné de 30,000 milles de routes en fer.

» Il est très difficile de se former une idée exacte du coût moyen de la construction d'un mille de chemin, vu la diversité des conditions dans lesquelles ils se trouvent. Dans les États de la Nouvelle-Angleterre, ils coûtent à peu près 45,000 dollars par mille ; dans ceux de New-York, de Maryland et de Pennsylvanie, 40,000 dollars. Mais dans les comtés intérieurs et plus acciden-

tés de ces mêmes États, le coût est beaucoup plus élevé, à cause des travaux de terrassement, tandis que, dans les parties maritimes, la dépense est considérablement accrue par les ponts à construire sur des cours d'eau larges et profonds.

» Dans la Nouvelle-Angleterre et les portions les plus peuplées des anciens États de l'Océan Atlantique, comme dans tous les États de l'Europe, l'achat des terrains entre pour beaucoup dans la dépense totale; tandis que dans les États du Sud et de la vallée du Mississipi, la dépense ne dépasse guère 20,000 dollars par mille, vu que les propriétaires trouvent de l'avantage à livrer gratuitement aux compagnies les terrains qui leur sont nécessaires, au lieu d'en exiger des indemnités.

» Dans plusieurs des États de l'Ouest, les travaux de terrassements sur une ligne prolongée ne coûtent pas plus de 1,000 dollars par mille. Les bois ne coûtent que la peine d'en déblayer le terrain. Ces raisons diminuent considérablement la dépense dans les États nouveaux.

» La route centrale de l'Illinois est une entreprise qui donne la preuve de l'énergie et de l'ardeur qui poussent ces États dans la voie des améliorations. L'Illinois fut admis dans la Confédération avec le rang d'État, en 1818, avec une population de 30,000 âmes seulement. Il en avait 851,470 en 1850, sur une superficie de 55,405 milles carrés. La route centrale en fer doit s'étendre depuis son extrémité sud-ouest, où l'Ohio tombe dans le Mississipi, jusqu'à la frontière septentrionale de l'État, avec deux embranchements latéraux. La longueur totale de ces trois lignes sera de 680 milles, et la construction paraît devoir coûter 13,000,000 de dollars, non compris les frais du matériel d'exploitation. C'est la plus longue des lignes qui l'on puisse espérer de voir bientôt mises en activité; elles s'exécutent avec des facilités qui ne permettent pas de douter de son prompt achèvement.

» M. Asa Whitney propose de construire un chemin qui partirait de Saint-Louis ou de toute autre ville voisine du Mississipi, et aboutirait à l'Océan Pacifique, soit à l'embouchure du fleuve Oregon, soit au port de San-Francisco en Californie. Il sollicite pour cet ouvrage gigantesque le patronage du gouvernement fédéral et le don d'une zone de terre qui n'aurait pas moins de 60

milles de largeur, sur une longueur de 2,000 milles. Ses plans furent présentés au Congrès, pour la première fois, en 1842, et il n'a pas cessé depuis lors d'appeler sur eux l'attention du public et du gouvernement par des Mémoires qui attestent son zèle et sa capacité, mais dont le résultat reste encore incertain. Sans pouvoir former nous-même une opinion sur leur mérite, nous pouvons dire qu'ils paraissent à beaucoup de juges impraticables, parceque, sur les 2,000 milles que ce chemin devrait parcourir, une grande portion consiste en déserts, en pays stériles et couverts de hautes montagnes déboisées et incapables d'alimenter un mouvement commercial proportionné aux frais de construction. Des personnes capables ne partagent pas toutefois les doutes que nous venons d'énoncer.

» Depuis l'État du Maine jusqu'à l'Alabama, et dans une direction parallèle à la côte de l'Océan Atlantique se prolonge la chaîne des Alleghanys ou monts Apalaches. Comme la base de leur versant oriental n'est guère éloignée de la mer de plus d'une centaine de milles, ils opposent un obstacle formidable à l'établissement des chemins de fer entre les grandes cités de la côte orientale et les États de l'intérieur. Dans presque toutes les entreprises qui ont eu pour but d'établir cette communication, il a fallu s'imposer un grand surcroît de dépense pour franchir cette chaîne ou pour en aborder les passages. Dans le plan général d'abord adopté pour les travaux intérieurs de la Pennsylvanie, on se proposait de franchir les Alleghanys au moyen de plans inclinés pourvus de puissantes machines fixes. On les construisit et on les employa pendant un certain nombre d'années, jusqu'à ce que l'expérience prouvât qu'ils étaient d'un effet trop lent et trop coûteux pour lutter avec d'autres procédés, et leur usage a été abandonné. Le chemin de fer de Baltimore à l'Ohio franchit ces montagnes à une hauteur de plus de 3,000 pieds, et on y arrive en partie par des tunnels dont la longueur varie de 1/16 à 4/5 de mille. On trouve trois tunnels sur le chemin qui longe l'Hudson entre New-York et Albany. Le plus grand ouvrage de cette espèce que l'on ait encore projeté aux États-Unis, est le tunnel du mont Hossack, qui, lorsqu'il sera achevé, aura une longueur quatre milles et percera la montagne à quinze cents pieds au-dessous de sa crête. On en estime la dépense à deux millions de

dollars. Sur le chemin de New-York au lac Érié, on a évité la construction des tunnels par des travaux fort dispendieux, au moyen desquels on s'élève à des hauteurs de 1,400 pieds.

» On n'a jamais donné de tableau authentique du capital employé à la construction des chemins de fer américains, mais on en peut estimer la valeur avec assez d'exactitude. On peut évaluer à 348,000,000 de dollars les sommes dépensées à la construction des lignes déjà livrées à la circulation au commencement de cette année. Mais il est impossible de se faire une idée exacte de celles qui l'ont été aux lignes encore inachevées. Comme elles se trouvent, pour le plus grand nombre, dans les nouveaux États où les circonstances que nous avons mentionnées plus haut en facilitent l'établissement, il est hors de doute, qu'à longueur égale, les nouvelles lignes se trouveront avoir coûté moins que les anciennes.

» Le gouvernement est absolument étranger à l'administration des chemins de fer américains. Celle-ci est confiée à des corporations composées d'un président, d'un secrétaire et de plusieurs directeurs. On ne peut être directeur à moins de posséder un certain nombre d'actions. La valeur des votes des actionnaires dépend du nombre de leurs actions, et ils prennent part à la nomination des directeurs. Ceux-ci, à leur tour, choisissent l'un d'entre eux comme président et nomment le secrétaire. Les fonctions du président et du secrétaire sont largement rémunérées; celles des directeurs sont gratuites.

» La vitesse n'est pas sur nos chemins de fer aussi grande qu'en Angleterre. Elle est en moyenne de vingt milles à l'heure, et sur quelques lignes de vingt-huit à trente. Des trains spéciaux, tels que ceux destinés à transporter le discours du Président, conservent quelquefois, sur une distance considérable, la vitesse de quarante-cinq milles à l'heure. Enfin, sur une seule route, celle de New-York à Albany, la vitesse ordinaire des convois de voyageurs est de quarante milles.

» Les prix ne sont pas uniformes; dans la Nouvelle-Angleterre la moyenne est de moins de deux *cents* (1) (dix centimes) par mille; de New-York à Boston, elle est de douze centimes; de

(1) Le dollar se divise en 100 cents.

New-York à Philadelphie, de dix-sept centimes; de Philadelphie à Baltimore, de quinze centimes. De New-York à Cincinnati, la distance, par la route du nord, est de huit cent cinquante-sept milles, dont cent quarante-trois se font en bateau à vapeur. Le prix total du voyage est de seize dollars cinquante cents, ou un peu moins de dix centimes par mille. Sur les lignes qui ne tarderont pas à être mises en activité, entre Baltimore et Cincinnati, il en coûtera treize dollars pour une distance de six cent cinquante milles, soit dix centimes par mille.

» Regardant l'histoire de l'origine, de l'état et de l'étendue des chemins de fer aux États-Unis comme un des sujets les plus importants d'investigations, et comme n'étant pas généralement compris, j'ai consacré une partie de mon temps à préparer une histoire complète de toutes les lignes, comme accessoire de la statistique dont le septième recensement de notre population sera accompagné; mais comme le Congrès peut exercer son droit d'abréger cette partie de la publication, ainsi que tout autre, il est impossible de dire d'avance ce qu'elle contiendra. Je vous adresse ci-jointe une copie du recensement de l'État de Maryland, dont la publication précède le reste, pour des raisons expliquées dans la préface.

» J'ai l'honneur, etc.

» J. Kennedy. »

Le tableau suivant présente sous une forme facile à consulter quelques faits relatifs aux chemins de fer, à la date du 1er janvier 1852 :

ÉTATS.	EN ACTIVITÉ.	EN CONSTRUCTION.	SUPERFICIE EN MILLES CARRÉS.	POPULATION EN 1850.	NOMBRE D'HABITANTS PAR MILLE CARRÉ.
	milles.	milles.			
Maine.	315	127	30,000	583.188	19
New-Hampshire. .	489	47	9,280	317,961	34
Vermont	380	59	10,212	314,120	31
Massachusetts. . .	1,089	67	7,800	994,499	127
Rhode-Island. . .	50	32	1,306	147,544	113
Connecticut. . . .	547	261	4,674	370,791	79
New-York.	1,826	745	46,000	3,097,394	67
New-Jersey. . . .	226	111	8,320	489,555	
Pennsylvanie. . .	1,146	774	46,000		
Delaware.	16	11	2,120		
Maryland.	376	125	9,356		
Virginie.	478	818	61,352		
Caroline du Nord.	249	385	45,000		
Caroline du Sud. .	340	298	24,500		
Georgie.	754	229	58,000		
Alabama.	121	190	50,722		
Mississipi.	93	273	47,156		
Louisiane.	63	—	46 431		
Texas.	—	32	237,321		
Tennessee.	112	748	45,600		
Kentucky.	93	414	37,680		
Ohio.	828	1,892	39,964		
Michigan.	427	—	56,243		
Indiana.	600	915	33,809		
Illinois.	176	1,409	55,405		
Missouri.	—	515	67 380		
Wisconsin. . . .	20	421	53,924		
	10,814	10,898			

La Chèvre.

La chèvre n'est pas assez appréciée en Angleterre. On ne sait pas tout le parti qu'on peut tirer de cet animal au caractère doux, à l'humeur enjouée, aux habitudes de propreté, qui s'accommode facilement à toutes les conditions qui peuvent lui être faites. Enfermée dans une étable, lâchée dans une cour ou dans un champ, attachée par une corde à un piquet planté au milieu d'une pelouse de gazon, la chèvre paraît toujours contente; il suffit qu'on lui procure un abri sec pour la nuit, ce qui est toujours facile.

Le lait de chèvre ne diffère du lait de vache que par sa qualité supérieure, qui se rapproche, en effet, de celle de la crême légère de ce dernier. Il résulte de l'analyse comparée, faite par M. Regnault, de ces deux espèces de laitage, que le lait de chèvre contient un peu plus de beurre, un peu moins de sucre de lait, mais beaucoup plus de caséine, etc., que le lait de vache. Il est vrai que la crême du lait de chèvre se forme lentement et jamais aussi complètement que celle du lait de vache; mais l'excellence de ce laitage rend l'usage de sa crême à peu près inutile. Le lait de la chèvre ne diffère pas sensiblement, quant au goût, de celui de la vache; il peut être un peu plus sucré, et tout-à-fait exempt, d'ailleurs, de la saveur qu'on pourrait lui supposer d'après la nature des arbrisseaux et des herbes amères et astringentes que l'animal se plaît à brouter.

La chèvre se trait aussi facilement que la vache; elle donne d'un à deux litres de lait par jour : c'est après qu'elle a mis bas qu'elle en donne le plus, puis la quantité diminue peu à peu jusqu'à un demi-litre par jour et se maintient ainsi pendant un an. C'est peu de chose; mais il faut considérer que ce lait, coupé d'une égale quantité d'eau tiède, est encore supérieur, à tous égards, à celui que débitent les laitières de nos grandes villes.

La meilleure espèce de chèvres laitières est celle à poil lisse et court. Il ne faut pas les nourrir trop abondamment lorsqu'elles approchent du terme de leur gestation, autrement on perdrait les chevreaux. On peut leur donner, en hiver, du foin,

des navets de Suède, des carottes, quelquefois un peu d'avoine; mais elles donnent naturellement plus de lait lorsqu'elles peuvent avoir de l'herbe. Il y a peu de mauvaises herbes ou de plantes que la chèvre ne mange pas; on a calculé, en effet, que

La vache	mange	276	plantes ordinaires,	et en refuse	218
La chèvre	—	449	—	—	126
Le mouton	—	387	—	—	141
Le cheval	—	262	—	—	212
Le porc	—	72	—	—	271

Dans le jardin, lorsqu'elle y peut pénétrer, la chèvre broute les rosiers, le laurier ordinaire, l'arbousier, le laurier-thym, le cytise, et, par dessus tout, l'arbuste odorant qui porte son nom; parmi les légumes, c'est le chou et la laitue qu'elle préfère. On peut utiliser pour elle une foule de choses que l'on jette ordinairement, les ébranchages des arbustes verts, les tiges et cosses de pois, les trognons de choux; elle affectionne d'ailleurs les feuilles du chêne, de l'orme, du hêtre, des arbrisseaux et des haies, les feuilles et les boutons des euphorbiacées, de la ciguë, du bouleau, du troëne, du cerisier à grappes, les tendres pointes des ajoncs et des bruyères, et surtout les glands et les pommes du chêne.

La chèvre peut être tenue enfermée sans que sa santé en soit altérée. Les communes des environs de Montor, près de Lyon, qui n'ont ni pâturages ni prairies, nourrissent près de 12,000 chèvres qu'on tient enfermées toute l'année et qui rapportent plus d'un million de francs.

L'engrais de chèvre est peut-être le plus puissant de tous ceux que fournissent nos animaux domestiques. M. Boussingault a trouvé que 18 parties 1/2 d'excréments de chèvre équivalent à 100 parties de bon fumier de ferme.

La chèvre, il faut bien le dire, ne saurait, au point de vue de l'utilité, soutenir la comparaison avec la vache, ni la remplacer dans les localités où celle-ci trouve une nourriture facile. Mais, en l'absence de pâturages et dans les endroits où il n'y a pas de quoi nourrir une vache, elle peut rendre de très grands services.

(Farmer's Journal.)

Chronique littéraire de la Revue Britannique

ET BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Paris, juin 1852.

If there come a hot June...
SHAKSPEARE, *Henry IV*, act. II, sc. 5.
S'il vient un chaud mois de juin...

Well! more gold : what then?
SHAKSPEARE, *Timon*, act. IV, sc. 3.
Bien ! encore de l'or : et puis?

Eight and nine, Sir.
SHAKSPEARE, *Merry wives*, act. III, sc. 5.
Huit et neuf, Monsieur.

Certaines lettres que nous avons reçues ce mois-ci de nos lecteurs habituels, nous ont prouvé que parmi eux il en est qui, étant d'une curiosité impatiente, ne veulent pas attendre la fin du mois pour connaître les « sorts shakspeariens » *(sortes shakspearianas)* par notre chronique, et qui consultent eux-mêmes le poète dans l'original ou les traductions. Quelques-uns de ces devins novices nous envoient les fruits de leurs recherches : nous remercions ceux qui peuvent voir qu'ils se sont rencontrés avec nous ; les autres nous pardonneront de n'avoir pas adopté leurs variantes, quoique peut-être plus piquantes que nos citations, mais d'un sens beaucoup trop obscur pour le commun des martyrs et qui nous exposeraient à de longs commentaires, ou d'un sens beaucoup trop clair pour conserver le charme mystérieux qui convient aux augures, aux prophéties, aux devinations, etc. Ces jeux poétiques des grandes intelligences tiennent un peu des énigmes. Le génie fatidique entoure sa pensée d'une enveloppe plus ou moins nuageuse, plus ou moins transparente, plus ou moins compacte ; bien sûr qu'elle en sortira tôt ou tard d'elle-même ou avec un secours artificiel, comme la chrysalide de son cocon, l'oiseau de sa coquille, la fleur de son calice, le fruit de son péricarpe. Cependant, nous en convenons, les énigmes de Shakspeare sont faciles à deviner pour qui rapproche, comme nous, dans nos études consciencieuses, les membres quelquefois épars d'une même phrase. C'est ainsi que le vent avait beau disperser les feuilles de l'arbre de Dodone, celles que la sybille antique recueillait, paginait et reliait ensemble devenaient un texte sacré, des oracles que le christianisme lui-même invoqua quelquefois en même temps que ceux du père de Salomon,

« Teste David et Sybilla. »

Cet aveu s'adresse à celui de nos correspondants qui ne s'est pas con-

tenté de nous envoyer la citation des *Joyeuses femmes*, acte III, scène 5. *Huit et neuf, Monsieur*, et qui regrettera peut-être que nous laissions dire à quelques lecteurs superficiels que 8 et 9 font 17, tandis que selon lui, au lieu d'une addition qui associerait ces chiffres, Shakspeare a voulu faire allusion à une lutte entre 8 et 9, comme le prouve, nous écrit-il, cet autre texte de *Mesure contre mesure* ou *Ruse contre ruse*, acte II, scène Iʳᵉ.

Nine, Sir, overdone by the last. Nine!
Neuf, Monsieur; perdu par le dernier. Neuf.

Nous laissons à ce correspondant le mérite et les périls de ce second vers explicatif du premier: « *Caveto be thy counsellor!* » Que *Prenez-garde* soit votre conseiller, nous dit Shakspeare dans son *Henry V*, acte II, scène 3. Ce conseiller, pour les journaux sages, vaut tous les honorables membres du Conseil d'État; voyez plutôt ce qui est arrivé au *Constitutionnel* pour avoir fait fi de *Caveto*. Et justement un autre correspondant qui nous salue du titre de « savante et spirituelle chronique » (lettre trop élogieuse pour n'être pas gardée dans nos archives), ne s'est-il pas avisé d'aller chercher dans Shakspeare l'épisode des avertissements donnés ce mois-ci au *Constitutionnel*, qu'il a en effet trouvé dans *Othello*, acte II, scène 3: *Cassio, I love you, but*, etc. Cassio, je vous aime, mais, etc. Que ce correspondant aimable et perspicace nous excuse, mais il nous semble avoir confondu nos centons prophétiques avec des épigraphes purement littéraires. Qu'il adresse ses extraits au *Constitutionnel* lui-même, qui n'a pas encore la tête *sous* l'oreiller d'Othello, ou au *Moniteur*, que son abonnement, réduit à 40 francs, pourrait bien faire notre héritier à nous tous... oui, à nous tous, ce journal accapareur traduisant, lui aussi quelquefois, officiellement, sinon littérairement, l'*Athenæum*, la *Litterary gazette*, le *Chambers Miscellany* et *quarante* autres magazines, pensons-nous, car il ne les cite pas toujours,

And, I think, *forty* more
SHAKSPEARE, *Ruse contre ruse*, act. IV, sc. 5.
Et, je pense, *quarante* encore.

Mais, où nous égare le désir de nous mettre en règle avec tous nos correspondants? Heureusement, le commentaire des deux épigraphes essentielles de ce mois est déjà fait dans notre correspondance de Londres, où l'on voit qu'en Angleterre comme en France la chaleur du mois de juin a été cruellement problématique, et que les économistes doivent prendre garde aux révolutions financières dont nous menace l'or de l'Australie.

Encore de l'or, et puis après?

Terminons notre paragraphe shakspearien par la première mention

d'un livre en l'honneur de Shakspeare, que publie M. Guizot : *Shakspeare et son temps, Corneille et son temps;* car M. Guizot publie en même temps ces deux ouvrages, qui appartiennent à une époque où l'auteur n'avait pas encore été ministre. Ils n'en sont que plus curieux, comme révélant déjà ce talent remarquable par la force de la pensée et se passionnant pour les deux génies les plus dignes des méditations de l'homme d'État. M. Guizot a d'ailleurs complété ces deux écrits par quelques additions importantes (1).

Ces deux grands noms que nous venons de prononcer ne sont peut-être dominés que par celui d'Homère, dont les poëmes ont fourni tant de héros à la tragédie. Shakspeare lui-même s'est inspiré de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* dans cette bizarre pièce, moitié épique, moitié dramatique : *Troïlus et Cressida*, où nous ne doutons pas que M. Ponsard n'ait jeté au moins un coup d'œil avant de composer son *Ulysse*, représenté ce mois-ci au Théâtre-Français.

Ulysses, now I begin to relish thy advice
Troïlus et Cressida, act. I, sc. 3.

Ulysse, maintenant, je commence à goûter ton avis.

Mais M. Ponsard n'a point représenté le roi d'Ithaque sous les murs de Troie, comme le poëte anglais Rowe, c'est à son retour auprès de Pénélope qu'il nous fait assister. Nous voyons que le succès de M. Ponsard est un peu contesté dans la presse; nous nous rangeons du côté de ceux qui lui accordent d'avoir parfaitement compris et le plus souvent parfaitement rendu le génie homérique. Le culte du beau et du grand lui a fait accepter avec respect l'expression naïvement simple des âges primitifs. Il a rarement éludé cette expression, et nous croyons que cette franchise d'imitation est digne des vrais poëtes. On retournera voir l'*Ulysse* de M. Ponsard, on le lira quand il sera imprimé. Peut-être même un jour la critique mettra-t-elle *Ulysse* au-dessus de *Lucrèce*.

La guerre des anciens et des modernes du temps de Perrault et de La Motte semble déclarée de nouveau dans l'enseignement; mais ce n'est plus seulement une guerre littéraire, cette rivalité des classiques et des romantiques (si bien racontée par M. A. Michiels dans son « *Histoire des idées littéraires*, » ouvrage qui mériterait d'être réimprimé). La question devient plus sérieuse : on en veut faire la lutte du profane et du sacré, du paganisme et du christianisme. Parmi les combattants sont des champions mitrés, et aux dissertations de la critique répondent les mandements épiscopaux. C'est fâcheux, car nous aurions voulu nous jeter dans la mêlée, au risque d'y recevoir quelques horions; comme le cheval de Job, enthousiasmé au son de la trompette, nous relevions la tête en lisant la

(1) Ces deux ouvrages paraissent chez M. Didier et nous en aurions parlé aujourd'hui plus longuement, s'ils ne nous arrivaient juste au moment où nous écrivions ce paragraphe de notre chronique.

polémique du *Journal des Débats*, à qui, dans ses dernières publications M. Guizot donne des titres de noblesse dont peuvent légitimement se parer les successeurs actuels des Dussault, des Hoffman et des Geoffroy; celle de l'*Univers* qui, dans sa verve d'éloquence religieuse, a quelquefois oublié le proverbe qui défend à Gros-Jean d'en remontrer à son curé, et encore celle de quelques feuilles de province d'un style très distingué, entre autres le *Messager du Midi*, dirigé par M. Danjou. Mais profanes que nous sommes, même un peu païens, c'est-à-dire polythéistes en littérature, dévots à Homère et à saint Jean Chrysostôme, à Corneille et à Shakspeare, à Voltaire et à Pope, à Le Sage et à Walter-Scott, nous avons compris que nous devions nous abstenir et écouter modestement pour profiter des sermons de l'Église et des discours de l'Académie. Plus tard, nous verrons....

Le tome VIe de l'*Histoire des deux Restaurations*, que publie l'éditeur Perrotin, conduit cet ouvrage jusqu'à l'année 1827. Un volume de plus, nous connaîtrons les conclusions de l'auteur et nous donnerons les nôtres. Jusqu'ici, nous maintenons les éloges déjà accordés à M. A. de Vaulabelle, mais nous maintenons aussi nos réserves, en avouant cependant que le succès justifie surtout les éloges. Le nouveau volume nous ramène à une époque dont la plupart d'entre nous, auteurs et lecteurs, nous avons vu de près les grands incidents. Le récit de la guerre d'Espagne est très remarquable : la lutte de l'opposition libérale contre les Bourbons est aussi dramatiquement résumée. Nous regrettons quelques expressions qui feraient douter de l'impartialité de l'historien; mais à des sympathies vivement énoncées, il est juste aussi d'attribuer la chaleur et la couleur du style.

Ce volume est édité avec soin, comme tous les ouvrages qui ont M. Perrotin pour éditeur.

Opuscules de jeunesse, par M. J. Kneppelhout, 1 vol. Leyde. — Nous parlerons de ce volume, et nous le ferons même connaître par un extrait

---

Le Directeur, Rédacteur en chef de la *Revue Britannique* : AMÉDÉE PICHOT.

IMPRIMERIE H. SIMON DAUTREVILLE ET Ce, RUE NEUVE DES BONS-ENFANTS, 3.

TABLE

DES MATIÈRES DU NEUVIÈME VOLUME.

(SEPTIÈME SÉRIE).

REVUE

BRITANNIQUE.

PARIS. — IMPRIMERIE H. SIMON DAUTREVILLE ET COMP.
Rue Neuve-des-Bons-Enfants, 3

REVUE
BRITANNIQUE

RECUEIL INTERNATIONAL

CHOIX D'ARTICLES EXTRAITS DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES

de

LA GRANDE-BRETAGNE ET DE L'AMÉRIQUE

COMPLÉTÉ PAR DES ARTICLES ORIGINAUX

Sous la Direction de M. Amédée Pichot.

ANNÉE 1852. — TOME X.

SEPTIÈME SÉRIE.

PARIS.

AU BUREAU DE LA REVUE, RUE NEUVE-ST-AUGUSTIN, 60.

ROTTERDAM,
CHEZ M. KRAMERS,
Libraire - Editeur.

MADRID,
CHEZ D. CASIMIR MONIER,
Libraire de Leurs Majestés.

1852

JUILLET 1852.

REVUE

BRITANNIQUE.

Géographie. — Économie politique.

L'AUSTRALIE ET SES MINES D'OR.

L'or, ainsi que la plupart des métaux, se rencontre dans des roches de nature diverse, dont les noms très nombreux sont déterminés et classés par la minéralogie : tantôt il est dispersé en petits cristaux isolés, tantôt il est répandu en filons prolongés. Dans ce dernier cas, la science suppose que les veines aurifères, dont la largeur varie depuis quelques pouces jusqu'à plusieurs pieds, sont autant de fentes ou de crevasses qui, s'étant ouvertes à l'époque de la formation originelle du rocher, ont été remplies plus tard par des minéraux, plus ou moins purs, plus ou moins mélangés, à l'état naturel de cristal, c'est-à-dire de substance transparente, affectant des formes géométriquement régulières. Le quartz est l'un des minéraux qu'on rencontre le plus communément dans les filons aurifères; il est

blanc, compacte et fort dur. L'or se trouve mêlé au quartz, soit qu'il forme avec celui-ci certains noyaux remplissant de petites cavités, soit qu'il se répande en veines continues à travers le rocher. Quelquefois la ténuité de ses parcelles est si grande, qu'elles sont invisibles.

La géologie nous enseigne que, partout, le sol qui nous porte est couvert d'une couche d'argile, de sable ou de gravier, c'est-à-dire d'un détritus uniquement formé du résidu des fragments de rochers qui, détachés des montagnes primitives par l'action des courants ou des vagues, ont été lavés, roulés, puis enfin déposés par les eaux, là où ils existent maintenant. Le plus souvent c'est l'action de la mer et non pas celle des torrents qui s'est exercée ; car tout ce qui est terre aujourd'hui a été recouvert originellement par les eaux. Comme les diverses parties de notre sol sont lentement sorties du sein de la mer, chaque pouce de terrain a été soumis aux effets du mouvement de la masse liquide ainsi qu'à la puissance de déplacement des courants, puissance variable à l'infini quant à sa force et à sa direction. De là cette couche de matériaux qui, après avoir été long-temps travaillée par les eaux, demeure appliquée à la plus grande partie de la surface des terres et qui subit toutes les influences atmosphériques de sécheresse ou d'humidité, de chaleur ou de froid, depuis que les terres elles-mêmes, délaissées par la mer, sont exposées à l'action de l'air. Il résulte de l'ensemble de ces faits, que partout où l'or existait dans les veines de la roche, il a dû, quand celle-ci a été brisée, être entraîné parmi les fragments et déposé par les eaux à des distances plus ou moins considérables. Voilà pourquoi on trouve l'or, non-seulement au sein des rochers primitifs, mais aussi parmi les argiles, les sables et les graviers, en un mot, parmi tous les détritus.

La puissance de déplacement exercée par l'eau, n'a pu agir d'ailleurs qu'en raison inverse de la grosseur et de la pesanteur des fragments de rochers. Il est évident qu'un torrent abondant et rapide est seul capable d'entraîner un gros bloc de pierre qui, réduit en morceaux, céderait à l'action d'un courant beaucoup moins fort, tandis qu'une rivière ordinaire, ou même un simple ruisseau, suffit pour charrier du sable. L'eau la moins rapide, enfin, peut se charger partout d'un limon qu'elle dépose

aussitôt qu'elle cesse un moment de couler. L'or est sept fois plus pesant que la pierre en général (1); c'est-à-dire qu'un pouce cube d'or est sept fois aussi lourd qu'un pouce cube de la pierre la plus compacte, d'où il suit qu'un courant d'eau capable de rouler des grains de la grosseur d'un pois, par exemple, pourra transporter des cailloux sept fois aussi gros, et à plus forte raison du sable et du limon. De plus, si ce même courant trouve l'or mêlé aux cailloux dans des conditions variables de grosseur, il arrivera le plus souvent que l'or sera précipité au fond et s'y arrêtera, tandis que les autres substances seront emportées plus loin.

Nous pouvons comprendre maintenant pourquoi les sables ou les graviers, surtout lorsqu'ils reposent sur un fond solide, sont souvent plus riches en or que les filons de la mine elle-même. Les courants, en effet, ont exercé sur la roche primitive une action parfaitement identique avec le procédé qu'emploie le mineur à l'égard du minerai. Ils ont brisé la masse en nombreux fragments qu'ils ont lavés, roulés et amoindris; ils ont laissé le métal se déposer au fond, et ils ont entraîné les autres matières moins pesantes. Nous voyons aussi pourquoi on trouve si souvent l'or dans le sable des rivières qui se chargent incessamment de particules des matières dont sont formés leurs bords, qui les passent au crible, pour ainsi dire, partout où l'eau se trouve en contact avec des bancs de cailloux, et qui complètent ainsi le travail des mers originelles. Plus nous nous éloignons de la source d'où le métal est sorti, plus la pureté et la ténuité des parcelles d'or doivent être grandes; car, à mesure que le cours d'eau est devenu moins rapide, il a déposé dans les profondeurs de son lit les blocs les plus gros, et il a soumis le reste à des frottements multipliés. C'est pourquoi l'on observe que le sable des rivières aurifères est particulièrement riche en métal sur les bas-fonds qui se sont formés, ou bien dans le rentrant des courbes qui se sont dessinées quand le courant a subi des inflexions.

(1) La pesanteur spécifique de l'eau étant prise pour unité, la pesanteur de l'or dépasse 19, tandis que celle du fer demeure au-dessous de 8. Le platine seul l'emporte sur l'or à cet égard; à volume égal, son poids est environ 22 fois celui de l'eau.

(Note de la Rédaction.)

Après avoir ainsi rappelé en peu de mots les circonstances qui se rattachent le plus généralement à la découverte de l'or, nous passons aux mines de l'Australie, de cette colonie anglaise où les habitants se lèvent quand nous nous couchons et dans laquelle le jour de Noël est le plus chaud de l'année. Jetons d'abord un coup d'œil sur le pays et supposons que nous arrivons par mer à Sydney en côtoyant les rivages de la Nouvelle-Galles du Sud. Nous venons du côté du Midi ; une fraîche brise soufflant de l'Est nous pousse sur les longues vagues de l'Océan Pacifique et un ciel pur brille sur nos têtes. A notre gauche, à babord, comme dirait un marin, nous distinguons peu à peu, à travers la brume légère qui voile l'horizon, les teintes sombres et les profils bizarres d'une longue chaîne de montagnes, parmi lesquelles nous cherchons en vain des sommets arrondis, des pics aigus et des pentes régulières. Nous n'apercevons sur toute la ligne que des formes fantastiques. Les sommets sont de longues arêtes plates, qui se terminent brusquement à des précipices profonds et tortueux dont les bords font saillie lorsqu'ils ne se découpent pas en crêtes dentelées. Ici, c'est une colline qui a la forme d'un coffre; là, c'est une maison avec ses cheminées, ou bien un chapeau gigantesque, ou bien un bonnet de forme conique; plus loin, c'est un toit qui se projette de part et d'autre sous deux angles différents, comme si, au temps de sa construction, on l'eût achevé à la hâte sans prendre le temps de régler les niveaux; en un mot, c'est une confusion de sommités de toutes formes et de toutes grandeurs qui semblent avoir été réunies et mêlées de la manière la plus absurde et la plus choquante. A mesure que nous nous approchons du rivage, nous pouvons mieux distinguer ces étranges montagnes, et nous remarquons qu'entre la mer et les contours sinueux de leurs bases, il existe de larges espaces aplanis, sortes de golfes plus ou moins couverts d'une forêt dont la couleur d'un vert foncé est pleine de tristesse. Bientôt nous voyons se dresser à trois cents pieds de hauteur un grand rocher blanc, dans lequel s'ouvre une fente large et tortueuse qui donne accès dans le havre mélancolique et solitaire, si célèbre sous le nom de Botany-Bay. A quelques milles plus loin, vers le Nord, la tour d'un phare s'élève sur les rochers; au-dessous, on nous fait re-

marquer, dans la muraille de pierre qui forme la côte, un léger enfoncement peu profond vers lequel on lance hardiment le navire; c'est là qu'est le port Jackson, et nous trouvons qu'à l'instar d'une décoration de théâtre, une double projection de la montagne, couvrant une autre ligne de rochers situés plus en arrière, cachait deux passages, larges chacun d'un demi-mille, qui s'ouvrent à droite et à gauche. Le premier, tournant au Nord, conduit dans une baie inhabitée, qui est aussi solitaire aujourd'hui qu'elle l'était au temps où Cook la visita pour la première fois; l'autre issue, celle du Midi, nous amène dans le véritable port Jackson (1). Franchissant un bas-fond qu'on nomme la Truie-et-ses-Petits (unique obstacle que rencontre ici la navigation), nous arrivons promptement dans un immense bassin dont l'eau est bleue et tranquille comme celle d'un lac. De tous les côtés nous sommes entourés par des rochers à pic de cinquante à soixante pieds de hauteur, entrecoupés de baies et de criques à fond de sable, qui, pour la plupart, vont se rétrécissant de manière à former des canaux prolongés dans toutes les directions. Comme la mer est partout profonde dans cette enceinte de rochers, tous les navires du monde entier mouilleraient aisément dans le port Jackson; ils pourraient même y débarquer aisément leurs cargaisons s'ils y trouvaient en nombre suffisant des grues capables d'amener de pesants fardeaux à une pareille hauteur. A sept milles vers le Sud, sur un promontoire entouré de plusieurs baies profondes et commodes, apparaît la ville de Sydney, avec ses grandes maisons de pierres blanches, ses églises munies de clochers, ses batteries, ses quais et ses jetées. Malgré l'activité bruyante d'un grand centre commercial, on remarque bientôt que l'ensemble est encore inachevé et que souvent les maisons demeurent séparées entre elles par de larges espaces vides; mais qu'on débarque,

(1) La première expédition destinée à coloniser l'Australie, en 1788, sous le commandement du capitaine Philip, découragée par l'aspect désolé de la baie du Nord, la seule que Cook eût signalée, allait remettre à la voile et s'éloigner, lorsqu'un simple matelot nommé Jackson déclara qu'il existait de l'autre côté de l'entrée un vaste et riant bassin. C'était le port Jackson qui, par un exemple bien rare de reconnaissance envers l'humble auteur d'une utile découverte, reçut le nom du pauvre marin.

(Note de la Rédaction.)

qu'on avance dans la rue nommé George-Street et, pendant deux milles, on cheminera entre deux rangées parfaitement alignées de hautes maisons et de riches boutiques qui ne dépareraient pas les plus grandes villes de la vieille Europe.

Le temps nous manque toutefois pour nous arrêter à Sydney. Nous prenons le bateau à vapeur qui va partir pour Paramatta, petite ville située à dix-sept milles, à l'extrémité du bassin. Là, nous retrouverons des rues bordées de maisons construites en briques et entourées de jardins. Nous pourrions nous croire revenus dans un village des environs de Londres, si, parmi des figuiers, des orangers et d'autres arbres des climats chauds, nos yeux ne rencontraient de tous côtés des treilles de vignes chargées des plus belles grappes. Nous passons encore, nous montons à cheval et nous partons pour Bathurst. Pendant les trente ou quarante premiers milles, nous traversons une plaine ondulée légèrement et couverte d'arbres à gomme; c'est ce qu'en Australie on nomme le Bois. Ce bois est bien différent de ceux d'Angleterre. Qu'on se représente un espace sans bornes, couvert d'un gravier brun rougeâtre, parsemé de gros cailloux ferrugineux, noirs et ronds, et montrant de place en place quelques touffes jaunâtres qui sont plutôt du foin que de l'herbe. Du sein de cette couche de pierre jaillit de tous côtés la tige haute et droite de l'arbre à gomme, dont l'écorce retombe déchirée en loques pendantes de toutes grandeurs. On dirait que chaque arbre est recouvert d'une chevelure en désordre. Çà et là, gisant sur la terre, souvent à moitié brûlés, sont de grands troncs d'arbres tombés, tandis que les traces du feu s'observent aussi sur les tiges encore debout. De distance en distance, et particulièrement au bord des cours d'eau, se rencontrent d'épais buissons composés de jeunes arbres à gomme et de quelques arbustes indigènes. Sauf le rare obstacle de ces buissons, on peut galoper dans toutes les directions à travers le bois; il faut seulement prendre garde, en sautant les troncs renversés et les petites buttes qui parsèment le sol, de ne pas heurter sa tête contre les branches qui, par une exception bien peu fréquente, tombent assez bas pour atteindre un cavalier. Les arbres, en général, ne développent qu'à une assez grande élévation leurs branchages dont l'écorce pend échevelée comme celle du tronc

et dont la feuille n'a que des nuances ternes. Toutes les impressions de fraîcheur ou de verdure qui, dans la mémoire d'un Européen, sont associées au souvenir d'une forêt, se trouvent ici choquées d'une manière aussi désagréable qu'imprévue. Rien de plus triste et de plus décourageant que cette première entrée dans le bois australien, où tout paraît si aride, si disgracieux et si sévère ; où la rareté des arbres fait immédiatement sentir l'absence de toute créature vivante ; où l'œil, enfin, parcourant un sol de pierre couvert de débris desséchés, ne rencontre que les troncs raides et chevelus de l'arbre à gomme. La forêt d'Australie fournit si peu d'ombrage, que les rayons du soleil y sont plus brûlants qu'en rase campagne où, du moins, rien ne contrarie l'effet rafraîchissant de la brise.

Nous continuons d'avancer à travers le bois, sur une route droite et large, mais raboteuse et mal entretenue. Tantôt nous passons devant une maison blanche dont la longue et basse façade, précédée d'une cour, annonce une auberge ; tantôt, d'un côté ou de l'autre, s'ouvrent les perspectives d'un parc terminé par une somptueuse demeure qu'entourent de nombreuses dépendances : ce sera « *Ravensdale-Park*, *Willingworth-Hall*, ou toute autre habitation décorée d'un nom aussi imposant ; et dans cette vaste enceinte résidera quelque opulent colon riche en troupeaux. Plus loin, nous arrivons dans une petite ville encore à l'état d'embryon. Elle ressemble à un village anglais dont la moitié des maisons seraient allées se promener ailleurs. Ces aspects divers se succèdent et se répètent pendant bien des milles, tandis que nous traversons une plaine basse et monotone où nous rencontrons de temps à autre quelque légère éminence qui nous permet d'entrevoir devant nous une longue suite de hauteurs dont la couleur bleue est remarquable.

Ce sont les Montagnes-Bleues, que nous aurons à franchir pour atteindre Bathurst. Il nous sera permis de faire halte un moment devant elles, afin de les contempler, car il fallut bien des années aux premiers colons pour y découvrir une issue.

On applique ordinairement la dénomination de Montagnes-Bleues aux sommités qu'on aperçoit à l'Ouest dès qu'on est sorti de Sydney. Vues de loin, elles offrent l'apparence d'une longue chaîne qui semble s'élever en pente douce et que surmon-

tent quelques pics d'une élévation médiocre. L'étranger qui les voit pour la première fois, suppose qu'il doit être aussi facile de les franchir que s'il s'agissait des montagnes d'Ecosse ou d'Irlande. Combien sa déception eût été profonde si, avant la création de la route actuelle de Bathurst, il avait tenté une pareille entreprise ! Qu'il apprenne que, bien des fois, de nombreuses expéditions, dirigées par des chefs aussi intelligents que courageux, ont employé des mois entiers en vains efforts sans pouvoir surmonter cet obstacle redoutable. Des convicts, auxquels on avait promis leur grâce et de fortes récompenses, ne réussirent pas mieux. Ce fut seulement après des années d'une persévérante énergie qu'un passage praticable fut enfin découvert. — Mais quelle était donc la difficulté ? demandera-t-on. — Qu'on prenne place à nos côtés sur cette roche escarpée qui domine la rive droite de la rivière Hawkesbury, et qu'on examine avec nous la contrée qui s'offre à nos regards.

La rivière Hawkesbury coule du Sud au Nord, au pied des montagnes et parallèlement à la direction générale de la chaîne. Son lit est encaissé dans un ravin profond de deux à trois cents pieds, dépourvu de toute sinuosité et bordé des deux côtés par des murailles d'un rocher très dur qui n'offre qu'une succession de terrasses et de précipices. Très souvent même les bords surplombent de part et d'autre. Le terrain qui se développe à l'Ouest devant nous, semble s'élever, comme nous venons de le dire, pendant plusieurs milles, sous une pente très douce que dominent seulement quelques pics ; mais quelle est la surface de cette pente doucement inclinée ? Si la nature, dans l'unique intention de se jouer des efforts de l'homme, a voulu découper ici un gigantesque labyrinthe de plateaux et de défilés, de ravins et de précipices, elle a complètement atteint son but. La plupart des crêtes, larges seulement de quelques pas, sont bordées de part et d'autre par deux escarpements à pics, dont les bases se cachent dans des vallons sombres, étroits et tortueux. On ne peut apercevoir le fond de ces abîmes qu'en se penchant sur le bord du rocher. Toutes les crêtes et toutes les gorges s'éloignent et se rapprochent, se replient et se croisent en des détours sans nombre, de manière à composer un réseau inextricable. Rien qu'à contempler ce dédale l'œil se fatigue.

Partout, au sommet comme à la base, sur le plateau comme dans le ravin, le sol est de pierre et de pierre seulement. Toutes les surfaces planes cependant sont couvertes d'un bois d'arbres à gomme ou d'encalyptus grands et vigoureux. Chaque vallon sert de lit à un torrent qui n'a d'eau qu'en temps de pluie. Telle est la condition impénétrable de ces gorges, que sir Th. Mitchell, lorsqu'il les étudiait pour y trouver un chemin, fut souvent arrêté dans des défilés étroitement resserrés entre deux immenses murailles de rochers, tandis que le milieu était barré par des blocs énormes et infranchissables à travers lesquels l'eau du torrent pouvait seule se frayer un passage. Le comte Strzelecki, attiré dans un de ces vallons par des études géologiques, se trouva une fois emprisonné pendant cinq jours avec le serviteur qui le suivait. Il faillit y mourir de faim et ne réussit à s'échapper qu'au prix d'efforts désespérés, qui fussent demeurés vains s'il n'eût heureusement été pourvu d'une longue et forte courroie dont il se servit pour tirer après lui son compagnon et ses instruments.

Trouver parmi les milliers de crêtes qui s'entrecoupent ainsi, celle qui, se prolongeant d'une manière continue jusqu'à la ligne de partage des eaux entre les deux versants, atteignait le véritable sommet de la chaîne, était pour les premiers colons une tâche bien difficile, qui ne fut que tardivement remplie. Avec le temps, enfin, on finit par découvrir le passage qu'on avait tant de fois cherché en vain, et la route de Bathurst fut construite. C'est une longue rampe de plusieurs milles qui, par une pente presque insensible, accomplit son ascension jusqu'à la cime de la montagne. Plus elle s'élève et plus les gouffres qui la bordent deviennent larges et profonds. Nous emprunterons, au surplus, au journal d'un naturaliste, une description qui pourra donner à notre lecteur quelque idée des difficultés qui étaient à vaincre :

« Vers le milieu du jour, nous fîmes reposer nos chevaux » dans une petite auberge appelée le Weatherboard (la Maison- » du-Vent), qui est située à une hauteur de 2,800 pieds » (840 mètres) au-dessus du niveau de la mer. A un mille et » demi de cette habitation il existe un point de vue qui mérite » d'être visité : on y arrive en descendant dans un vallon voisin » et en suivant les bords du petit ruisseau qui en parcourt le

» fond. Bientôt, à travers le bois que vous traversez, vous aper-
» cevez tout-à-coup un gouffre immense d'une profondeur de
» 1,500 pieds au moins. Quelques pas de plus et vous êtes au
» bord du précipice. Au-dessous de vous s'étend un vaste golfe
» de verdure dont une épaisse forêt recouvre toute la surface.
» Placé au sommet de la courbe de rochers qui circonscrit cette
» mer d'une espèce nouvelle, vous voyez, à droite et à gauche,
» se dérouler au loin une double suite de baies et de promon-
» toires, comme si vous vous trouviez sur une côte hardiment
» découpée. Les rochers blancs et formés d'assises horizon-
» tales sont taillés à pic, de telle sorte qu'en plusieurs endroits,
» si le spectateur, posté sur le bord, lance une pierre, il peut
» la voir tomber dans l'abîme et briser les branches des arbres
» qui en tapissent le fond. La circonférence formée par cette
» muraille de pierre offre si peu de lacunes, qu'il vous faudrait
» faire seize milles avant d'atteindre le pied de la chute du
» ruisseau près duquel vous êtes placé. A cinq milles, en
» face de vous, s'élève une autre ligne de rochers qui semble
» fermer complètement ce bassin. »

Autrefois, lorsque le voyageur, venant de Sydney, était parvenu au sommet des Montagnes-Bleues, il avait encore de grandes difficultés à éprouver avant de gagner les plaines de l'intérieur, parce que, pour redescendre dans les vallées qui débouchent à l'Ouest, il ne trouvait d'autre chemin qu'un sentier rapide, glissant et bordé de précipices. Cet obstacle a disparu comme les autres, depuis l'ouverture de la route construite, il y a vingt ans, par sir Th. Mitchell, qui a comblé l'une des vallées supérieures en y jetant le sommet tout entier d'un pic voisin et en rejoignant ainsi la pente opposée sur laquelle il a trouvé le moyen de tracer le prolongement de la rampe jusqu'au sortir des défilés de la montagne.

Les gorges du versant occidental sont loin d'ailleurs d'être aussi difficiles que celles qu'on avait à franchir en gravissant les pentes de l'Est. Du côté de l'intérieur on retrouve avec les rochers de granit les formes moins rebelles des montagnes d'Europe, et l'on parvient sans trop de peine à l'entrée de ce qu'on nomme les plaines de Bathurst, qui ne sont pas, comme on pourrait le croire, un espace parfaitement plat, mais une région

bien ouverte où les arbres ne se montrent plus qu'en groupes clair-semés. En Australie, on comprend sous la dénomination générale de plaine, toute contrée, quelque accidentée qu'elle soit, qui n'est pas absolument la montagne, et dont l'ensemble peut être aperçu par le spectateur placé sur une éminence. Si les plaines ont été convenablement arrosées par les pluies, elles se montrent couvertes d'une végétation abondante qui s'élève jusqu'au ventre du cheval du voyageur; mais quand vient la saison sèche, elles n'offrent plus qu'un sol poudreux et brûlé, où le regard attristé ne rencontre pas un seul point verdoyant, à moins que, par hasard, il ne s'arrête sur quelque perroquet.

Au milieu de la région des plaines s'élève la ville de Bathurst, terme de notre voyage, qui, à l'exemple de toutes les cités naissantes des colonies, contient des édifices publics, des auberges, des cabarets et des boutiques, en nombre disproportionné avec celui des habitations particulières.

Quoiqu'après avoir franchi les Montagnes-Bleues, nous nous trouvions réellement dans l'intérieur des terres, nous sommes loin d'en avoir fini avec les montagnes. Nous pourrions encore faire des centaines de milles sans cesser de voir autour de nous des groupes de collines de toute forme et de toute grandeur, jusqu'à ce que nous ayons atteint la véritable plaine qui constitue le désert central. Parmi ces groupes on doit remarquer particulièrement celui des Conobolas, situé à quelques milles à l'ouest de Bathurst; car c'est là que l'or a été découvert pour la première fois et que se trouve le nouvel établissement d'Ophir.

Mais avant d'aborder la question des mines aurifères, il convient de se former une idée générale de l'ensemble et des traits principaux du continent australien.

On ne désigne sous le nom de Montagnes-Bleues qu'une portion très limitée de la grande chaîne qui, sur une longueur de près de 30 degrés de latitude, se développe du Nord au Sud, en longeant la côte orientale du continent d'Australie, depuis le cap York, son extrémité septentrionale, jusqu'au promontoire de Wilson, son point le plus extrême vers le Midi. Cette chaîne immense, qui n'a pas encore reçu de nom général et dont quelques parties seulement sont connues par des désignations par-

ticulières, forme un système des plus compliqués. Tantôt elle se resserre en plusieurs rideaux parallèles; tantôt elle s'épanouit en groupes qui projettent, à l'Ouest et à l'Est, des chaînons secondaires dont les uns vont se perdre insensiblement sous les sables de l'intérieur, tandis que les autres se terminent brusquement à la mer. La portion la plus haute est le groupe des Alpes australiennes, qui s'étend depuis le port Philip jusqu'aux approches de la région de Sydney : le plus élevé de ses sommets est celui du mont Kosciusko, dont on estime la hauteur à 6,800 pieds (2,050 mètres) au-dessus de la mer. Depuis le promontoire Wilson jusqu'au cap Melville, situé vers le 14° de latitude, on rencontre fréquemment dans les différentes parties de la chaîne, des pics de 3 à 4,000 pieds; mais, quand on avance plus au Nord, on reconnaît l'abaissement successif des sommets qui vont finir au cap York, d'où l'on peut observer leur continuation sous-marine, révélée par une suite d'îles et de rochers de granit qui, à travers le détroit de Torrès, atteignent les rivages de la Nouvelle-Guinée. De même, au Midi, le détroit de Bass est parsemé d'îlots granitiques indiquant un prolongement qui se rattache à la terre de Van-Diemen dont le groupe rayonnant forme l'autre extrémité de la grande chaîne orientale des montagnes australiennes.

Toutes les pentes du côté de l'Ouest semblent décliner graduellement vers l'intérieur des terres et disparaître dans l'immense plaine déserte qui occupe le centre du continent depuis le golfe de Carpentarie jusqu'à la Grande Baie Australienne. Les rivières qui coulent dans la même direction vont aussi se perdre parmi les sables du désert central. La seule voie connue d'écoulement des eaux qui doivent s'amasser dans l'intérieur durant la saison des pluies (en admettant que les pluies s'étendent jusque-là), est la dépression singulière qui, sous le nom de lac Torrens, aboutit à la côte méridionale dans le golfe Spencer. A l'est de ce golfe règne la chaîne peu élevée des montagnes de l'Australie du Sud, qui, prolongée par les groupes moins saillants encore de Stoke et de Stanley, oppose un obstacle continu aux nombreux torrents que déverse à l'Ouest la partie sud de la grande chaîne orientale. Rejetées ainsi vers le Midi, les eaux, après avoir formé par leur réunion les deux grandes riviè-

res Darling et Murray, trouvent une issue dans la mer à travers le lac Alexandrina.

Le seul fleuve *permanent* d'Australie est la rivière Murray, qui doit sans doute la constance de son alimentation aux neiges dont paraissent être perpétuellement couvertes les Alpes australiennes, tant à cause de leur latitude plus éloignée du tropique, que de leur hauteur de 7,000 pieds que nous avons déjà mentionnée.

Une autre chaîne de montagnes courant du Sud au Nord, borde le rivage occidental du continent australien depuis le port d'Entrecasteaux jusqu'à la baie des Chiens marins ; mais la hauteur de ses sommets les plus élevés ne dépasse pas 3,000 pieds (900 mètres). Il existe enfin dans la région septentrionale une troisième chaîne courant de l'Est à l'Ouest entre la baie Camden et le golfe de Carpentarie. Quant à l'intérieur du continent, toutes les probabilités se réunissent pour faire croire qu'il ne s'y trouve qu'une plaine immense, absolument dépourvue de hauteurs capables de recueillir les eaux pluviales et de les distribuer ensuite sur les terrains inférieurs. Cette région centrale paraît donc être condamnée à une stérilité éternelle. Il est bien certain d'ailleurs qu'aucun fleuve de quelque importance ne débouche dans la mer en un point quelconque des rivages d'Australie. La rivière Murray elle-même se perd dans les marais du lac Alexandrina, et ses eaux s'infiltrent jusqu'à l'Océan plutôt qu'elles ne s'y jettent.

Quand il s'agit de rivières ou de lacs en Australie, il faut aussi modifier nos idées européennes autant que nous avons dû le faire à l'égard des forêts ; il faut bien nous persuader que dans leur état normal les rivières et les lacs du continent australien ne contiennent pas d'eau. L'éclat brillant d'une surface liquide ridée par le vent, le bruit et le mouvement d'un courant plus ou moins rapide, en un mot, les impressions ou les souvenirs du Vieux-Monde n'entrent pas dans la pensée du colon d'Australie lorsqu'il entend parler d'une rivière ou d'un lac qui, pour lui, ne sont que des bassins de forme différente, c'est-à-dire des lieux sujets à l'inondation, que l'eau couvre seulement par intervalle après de longues pluies. L'emplacement d'un lac se reconnaît à la dépression du terrain ainsi qu'à la nature particulière de

la végétation et parfois à la mollesse du sol, que recouvre une couche épaisse de limon. Une rivière n'est qu'une espèce de grand fossé dans lequel on doit rencontrer çà et là quelques flaques d'eau. Si ces cavités sont bien remplies, si, surtout après la saison pluvieuse, quelques-unes d'entre elles parviennent à se réunir de manière à former une nappe d'eau de cent pas seulement d'étendue, c'est là une belle rivière. Que si la surface liquide atteint un développement triple ou quadruple, c'est alors une rivière magnifique. Un étranger arrivant inopinément au bord d'un de ces bassins, pourrait croire qu'il se prolonge jusqu'à la mer, mais ce n'est encore là qu'une des déceptions sans nombre qui l'attendent en ce singulier pays. Il trouverait bientôt le lit de son fleuve à sec, et il aurait souvent bien des milles à faire avant d'y rencontrer une nouvelle nappe d'eau. Un de nos amis traversa un jour ainsi sans s'en douter la grande rivière des Cygnes, et, parvenu au terme de sa course, il fut stupéfait en retrouvant à sa droite le fleuve qu'il avait à sa gauche au moment du départ.

Autre surprise. Imaginez, pendant la saison de la sécheresse, un voyageur traversant à cheval une plaine brûlante et poudreuse, où pas un souffle d'air ne se fait sentir, où tout est desséché par les rayons d'un soleil dévorant, où le sol pierreux et nu n'offre que de rares touffes d'herbe jaunie, et parfois quelques-uns de ces arbres secs, épineux et presque sans feuilles dont se composent les bois d'Australie ; imaginez cet homme et sa monture épuisés tous deux par une course de plusieurs heures, arrivant enfin au bord d'une rivière et découvrant le bienheureux miroir d'une nappe d'eau qui paraît profonde et limpide. Les deux créatures se précipitent vers cette eau céleste pour s'y désaltérer.... mais, hélas ! elle est salée.... plus salée encore que les flots de la mer ! — Eh bien ! que notre voyageur ne se décourage pas ; qu'il descende ou qu'il remonte pendant un peu de temps le lit de la rivière, et il y a dix à parier contre un qu'il rencontrera un second bassin rempli d'une eau qui, cette fois, sera délicieusement pure.

Si les arbres sont généralement rares, secs et privés de feuilles en Australie, il est cependant des exceptions à cette loi sévère. Sur la côte orientale, dans quelques vallées dont le sol est

moins aride et dont la fraîcheur est constamment entretenue par les brises perpétuelles de la mer, la végétation se montre pleine de vigueur et de magnificence. Des arbres majestueux, au feuillage épais, y forment des bois véritables; au-dessous de leurs cimes élevées sont des bosquets touffus où le palmier et les autres plantes des tropiques se mêlent avec toute leur élégance et toute leur fécondité. Là encore se trouve la liane, entrelaçant de ses guirlandes fleuries les tiges les plus hautes et reproduisant l'arceau gothique de nos cathédrales. De nombreux oiseaux peuplent ces beaux ombrages : quelques-uns font entendre des notes douces et sonores; la voix de plusieurs autres a le son argentin d'une clochette; d'autres enfin imitent le claquement du fouet du postillon; mais les plus nombreux, il faut l'avouer, n'ont que des cris durs, discordants et bizarres. En revanche, les grenouilles ici ne croassent pas, mais elles chantent d'une manière vraiment harmonieuse et musicale; parfois aussi leur présence se reconnaît à certain clappement qui rappelle le bruit d'un bâton qu'on brise ou de deux morceaux de bois qui s'entrechoquent. En un mot, les formes les plus gracieuses de la nature animale ou végétale offrent à l'étranger, dans ces espèces d'oasis, un contraste qui le console du caractère général de tristesse du pays, dont l'inépuisable nouveauté se montre toujours dépourvue de beauté comme de charme.

Une population européenne, bien faible encore et presque tout entière adonnée à la vie pastorale, existe disséminée sur d'immenses espaces dans les diverses parties colonisées du vaste continent dont nous venons d'esquisser les principaux traits. Chaque colon possède une étendue de terrain de plusieurs milles carrés qu'il appelle son *parcours*. Sur le point le plus convenable de cette propriété, il construit une habitation qui sert de résidence au chef de ses pasteurs, si ce n'est à lui-même; et près de là il choisit toujours le champ destiné à produire le blé nécessaire à la subsistance du personnel attaché à la garde des troupeaux. On compte ordinairement un berger pour deux mille moutons, et les gardiens des bœufs sont beaucoup plus nombreux. Ces hommes sont chargés de tous les soins qu'exige l'entretien du bétail, et le maître ou son préposé n'a d'autre travail nécessaire qu'une ou deux courses quotidiennes à cheval dans

l'étendue du parcours, afin de reconnaître si chacun s'acquitte exactement de son devoir. Un évènement important vient chaque année interrompre par une courte période d'activité l'oisiveté ordinaire du maître d'un parcours; c'est la tonte des moutons, l'emballage des toisons et leur envoi au port le plus voisin. L'existence du colon d'Australie est d'ailleurs monotone et solitaire, mais elle est pleine d'indépendance et complètement délivrée des liens ou des obligations sans nombre de la vie civilisée. Le calme, la santé, la confiance dans l'avenir procurent ici à l'âme comme au corps une vigueur inconnue dans le Vieux-Monde. Si le colon ressent trop vivement le poids de sa solitude, il monte à cheval par quelque belle matinée et franchit vingt ou trente milles pour aller trouver dans l'établissement voisin un compagnon ravi de sa visite, qui, pour lui témoigner la joie de le voir, fait griller les côtelettes par douzaine, fait rôtir un mouton ou même un bœuf tout entier, lui sert du thé trois fois par jour, et cause en fumant avec lui, non-seulement du matin au soir, mais encore, s'il le veut, du soir au matin.

Dans quelque canton voisin des ports de mer ou des villes les plus populeuses, on a créé des fermes consistant principalement en terres arables qui sont exploitées à l'instar de celles d'Europe; mais dans le reste du pays habité, on ne cultive que la quantité de blé exactement nécessaire à la consommation de chaque établissement. Néanmoins, depuis la découverte des riches mines de cuivre de l'Australie du Sud, les salaires de l'ouvrier et les bénéfices du capitaliste ont ouvert un marché local aux productions de la province et modifié avantageusement l'ancien système d'exploitation rurale. On a trouvé aussi de très bon charbon de terre dans certains cantons de la Nouvelle-Galles du Sud, et particulièrement sur les bords de la rivière Hunter, ce qui a fait naître quelques exploitations industrielles. Il en a été de même sur deux ou trois points de la terre de Van-Diemen.

Lorsqu'on apprit la découverte des mines d'or de Californie, une émigration considérable eut lieu parmi les habitants des colonies australiennes. La plupart de ces aventuriers, qui ne s'inquiètent ni où ni comment ils vivent, pourvu que l'argent leur vienne, s'empressèrent d'aller chercher fortune sous un autre ciel. Au mois de mai 1851, la population se trouvait ainsi

dégagée de ses éléments les plus impurs, elle s'occupait tranquillement de ses travaux agricoles, elle était disséminée au loin sur de vastes surfaces qu'elle ne suffisait pas à couvrir, lorsqu'une rumeur, sourde d'abord, plus distincte ensuite, puis enfin bruyante et générale, se répandit de ville en ville et de ferme en ferme : le sol d'Australie, disait-on, recélait aussi de l'or. En un certain emplacement peu distant de Bathurst, des gens qui s'étaient mis à fouiller la terre avaient trouvé de l'or, et dans cet endroit chaque travailleur gagnait trois et quatre livres (75 à 100 fr.) par jour.

L'historique de cette découverte est assez curieux pour mériter d'être raconté. Un certain M. Hargreaves avait créé sur les Conobolas, à trente milles environ à l'ouest de Bathurst, un établissement non loin du ruisseau nommé Summerhill-Creek. Comme son entreprise ne prospérait pas selon ses désirs, il résolut d'émigrer en Californie. Arrivé à San-Francisco, il travailla aux mines avec un succès que nous ignorons, mais en tout cas sans parvenir à faire fortune. Ce que nous savons seulement, c'est que, frappé de la ressemblance extrême des rochers et des couches superficielles du sol aurifère d'Amérique avec les terrains qu'il avait observés dans les Conobolas, M. Heargraves se détermina bientôt à retourner dans sa ferme afin de voir s'il n'y trouverait pas cet or qu'il était venu chercher si loin.

Nous voulons nous arrêter ici pour protester contre la solidité des déductions géologiques ainsi obtenues. Il s'est trouvé que M. Hargreaves a eu raison ; mais, à notre avis, les prémisses d'où il a tiré sa conclusion étaient absolument insuffisantes. Sur cent personnes qui eussent agi d'après les mêmes indices, pas une seule n'aurait réussi. C'est encore là toutefois une discussion purement scientifique dans laquelle il ne nous convient pas d'entrer en ce moment. Continuons.

M. Hargreaves eut donc le bonheur de ne pas se tromper. Il retourna dans ses montagnes ; il fouilla quelques recoins solitaires du vallon de Summerhill-Creek, et l'or fut découvert en Australie. Cacher un fait de cette nature était probablement chose impossible dans un temps comme le nôtre. Quoi qu'il en puisse être, le secret ne fut pas gardé. La nouvelle de la découverte qui venait d'être faite se répandit comme l'éclair parmi les popu-

ations, et elle parvint jusqu'au gouvernement. De toutes parts on s'écria : « Allons aux mines! » Bergers, laboureurs, ouvriers, domestiques, commis, chacun partit sans outils, sans vivres, sans préparatifs d'aucune espèce. Les négociants et les marchands spéculèrent aussitôt sur la demande qui leur était faite de provisions de toute nature, demande énorme et subite que devait suivre nécessairement un ralentissement de la production locale. Le prix de la farine et des autres objets d'alimentation capables d'être conservés, monta sur-le-champ à des chiffres extravagants. Le gouvernement colonial, pris au dépourvu, fut dépassé de bien loin par le mouvement irrésistible des esprits, et son embarras fut extrême. Alors, sans doute, il aura pieusement souhaité que tout l'or que devait fournir la terre australienne fût enseveli pour jamais au fond de la mer. Il n'y avait que quatre cents soldats dans toute l'étendue de la colonie, et quant à la police à pied ou à cheval, dont le service est si important, on n'en pouvait détacher un seul homme sans préjudice pour la sûreté publique. D'un autre côté on apprenait que les terrains aurifères étaient d'une vaste étendue et qu'ils étaient disséminés sur la surface entière du pays. Garantir à la fois les droits de la couronne et ceux des particuliers en usant de la force armée, ou bien, en d'autres termes, empêcher la propriété publique ou privée d'être violée par tous ceux qui espéreraient y découvrir de l'or, était évidemment chose impossible.

Le gouvernement agit donc très sagement en ne prenant d'abord aucune mesure. Il pensa que c'était peut-être une fausse alarme qui, avec le temps, viendrait à cesser. Un géologue employé par l'administration se trouvait dans le voisinage de Bathurst. Il fit parvenir à Sydney une dépêche qui confirmait la nouvelle de la découverte de l'or, et qui annonçait que quatre cents personnes au moins étaient déjà à l'ouvrage.

— « Plusieurs d'entre elles, » écrivait-il, « possédant pour » tout instrument une écuelle d'étain, recueillent jusqu'à une » ou deux onces d'or par jour. La plupart sont sans vivres, et » l'on assure cependant que bien d'autres chercheurs d'or sont » en route pour venir ici. » — Le post-scriptum est caractéris» tique : « Veuillez m'excuser si je vous écris avec un pinceau ; » il n'y a pas encore d'encre dans la cité d'Orphir. »

Pourvu d'une information régulière qui méritait toute confiance, le gouvernement colonial publia sur-le-champ la proclamation suivante :

PROCLAMATION

Par son Excellence sir Charles-Auguste Fitzroy, Chevalier de l'Ordre royal hanovrien des Guelfes, Capitaine-Général et Gouverneur de la Nouvelle-Galles du Sud et de ses dépendances, Vice-Amiral, etc., etc., etc.

« Attendu que, selon la loi, toutes les mines d'or, ainsi que » tout l'or existant dans le lieu de son dépôt naturel, sur le » territoire de la Nouvelle-Galles du Sud, soit dans les terres de » la Reine, soit dans celles des sujets de Sa Majesté, appartient » à la couronne.

» Attendu que le gouvernement de cette colonie est informé » qu'il existe de l'or, tant au-dessus qu'au-dessous du sol du » comté de Bathurst et de plusieurs autres parties dudit terri- » toire, et que certaines personnes ont commencé ou vont » commencer à explorer le terrain dans leur propre intérêt, » sans aucune permission ou autorisation émanant de Sa Ma- » jesté.

» Moi, sir Charles-Auguste Fitzroy, gouverneur susdit pour » Sa Majesté, je déclare et notifie publiquement par la présente, » que toutes personnes qui, sur l'une des propriétés composant » le territoire de ladite colonie, extrairont soit de l'or à l'état » de métal, soit du minerai contenant de l'or, ou qui, dans au- » cune des terres non exploitées que la couronne n'a pas en- » core concédées, entreprendront de fouiller le sol pour y cher- » cher l'or à l'état de métal, ou le minerai d'or, sans avoir été, » lesdites personnes, à ce pleinement autorisées par le gouver- » nement de la colonie pour Sa Majesté, seront poursuivies ci- » vilement et criminellement conformément à la loi.

» Et en outre, je déclare et notifie publiquement que tous » règlements qui, après plus ample information, auront été re- » connus nécessaires, seront promptement préparés et publiés,

» afin de fixer les conditions sous lesquelles, moyennant le
» paiement d'une taxe, les licences convenables seront déli-
» vrées.

» Donné sous ma signature et mon sceau en l'hôtel du gou-
» vernement, à Sydney, ce 22 mai 1851.

» C.-A. FITZROY.

» *Dieu sauve la Reine !* »

Après avoir ainsi constaté son droit de revendiquer au nom de la couronne tout l'or découvert dans la colonie; après avoir fait connaître la faculté que la loi lui donnait d'agir dans toute la plénitude de ce droit, le gouvernement colonial eut à examiner ce que les circonstances lui permettaient en réalité de faire. Vouloir empêcher la population de courir aux mines et de s'emparer de l'or qu'elle y découvrirait eût évidemment été absurde. On adopta donc la détermination très sage d'aider et faciliter la recherche de l'or autant que cela était possible, et d'assurer loyalement à ceux qui se livreraient à cette industrie, la pleine et tranquille possession du fruit de leur travail, en prélevant toutefois à titre de taxe, pour la protection ainsi accordée, telle rémunération qui pourrait être payée sans provoquer des plaintes sérieuses. Mais, avant tout, l'administration avait à satisfaire M. Hargreaves, qui réclamait une récompense comme auteur de la découverte des mines aurifères.

Il paraît que deux ans auparavant, un autre colon nommé M. Smith, qui s'occupait d'une entreprise de forges à Berima, avait trouvé de l'or dans des fragments de quartz, et qu'il était venu offrir le secret de sa découverte au gouvernement colonial en demandant une récompense. Il lui fut répondu que le gouvernement ne pouvait s'engager sans connaître entièrement les faits qu'on lui signalait; mais que si l'on se confiait à sa générosité et si la découverte était en effet de quelque valeur, la rémunération serait convenable. Sir Charles Fitzroy explique dans sa correspondance officielle, que la réserve de cette réponse était nécessaire, non-seulement parce que le morceau de minerai qu'on produisait pouvait provenir de la Californie,

mais aussi parce que le gouvernement ne voulait donner aucune consistance à un bruit qui eût arraché la population aux travaux les plus utiles pour la lancer à la poursuite de l'or. — Le 3 avril 1851, M. Hargreaves était venu se présenter à son tour, déclarant qu'arrivé récemment de la Californie, l'expérience qu'il avait acquise dans ce pays l'avait conduit à explorer soigneusement certains cantons de l'Australie; qu'il y avait découvert de l'or en plusieurs endroits, et qu'il offrait au gouvernement de lui faire connaître les emplacements aurifères, sous la condition d'une récompense de 500 £ (12,500 fr.). On répondit à cette nouvelle proposition comme à celle de M. Smith, deux ans auparavant. M. Hargreaves accepta les conditions qui étaient faites; il nomma les localités aurifères, et s'en rapporta pour sa récompense à l'équité du gouvernement. C'était évidemment le parti le plus sage qu'il pût adopter. Dès le 3 juin, M. Hargreaves reçut de l'administration coloniale un mandat de 500 £, avec le brevet de commissaire des terres de la couronne chargé spécialement, au nom du gouvernement, de rechercher de nouveaux terrains aurifères destinés à procurer aux travailleurs la continuation de leur industrie. A ce titre, il devait recevoir, pendant toute sa durée de son emploi, un traitement d'une livre sterling par jour et une subvention suffisante pour l'entretien de deux chevaux.

Le gouvernement colonial avait donc récompensé d'une manière convenable l'auteur de la découverte de l'or, et il avait fait les règlements de police les plus urgents. Il lui restait à pourvoir aux éventualités de l'avenir, en donnant un cours régulier à cette fièvre contagieuse qui poussait incessamment vers les mines une partie de la population. Après avoir consulté les magistrats sur la légalité des mesures que l'on se proposait, on décida que toute personne qui voudrait se livrer à la recherche de l'or, serait tenue de prendre une licence mensuelle, dont le prix était fixé à 30 sh. (37 fr. 75 c.). Mais comme les premiers rapports envoyés de Bathurst signalaient une affluence considérable de travailleurs tous armés, il paraissait fort difficile d'exécuter le recouvrement de la taxe, et il fallait, à tout évènement, s'assurer le concours d'une force armée respectable par le nombre et par la discipline. A coup sûr, une pareille précau-

tion eût été impérieusement nécessaire, si le gouvernement de la Nouvelle-Galles du Sud avait eu affaire à toute autre race qu'à une population vraiment anglaise, chez laquelle le respect de la loi et de l'autorité se transmet de génération en génération avec le sang mêlé des Bretons, des Saxons et des Normands. Confiant dans cette loyauté anglaise qui sait toujours obéir au bâton blanc du constable, quelle que soit la main qui le porte, M. Hardy, ancien magistrat de police à Paramatta, ayant reçu de l'administration l'honorable mission de se rendre aux mines pour y mettre à exécution les nouveaux règlements, ne voulut prendre avec lui que dix hommes. A la vérité, il les choisit tous dans le corps de la police à cheval, parmi les plus anciens soldats qui n'avaient plus qu'un temps de service très court à terminer pour obtenir leur pension de retraite. La troupe de police tout entière, reçut d'ailleurs l'ordre de se tenir prête à marcher, et il fut prescrit à M. Hardy de requérir comme constables spéciaux tous les hommes bien intentionnés qu'il rencontrerait aux mines. Après cet exposé, on lira sans doute avec quelqu'intérêt, la première dépêche de M. Hardy au secrétaire du gouvernement colonial.

La voici :

« Monsieur,

» J'ai l'honneur de vous informer que j'ai délivré deux cents
» licences pendant la journée d'hier et que j'en ai reçu le paie-
» ment. J'ai fait tout ce que permettait la durée limitée d'un
» jour, car j'ai été occupé, sans un seul instant de relâche, de-
» puis neuf heures du matin jusqu'au coucher du soleil. La né-
» cessité d'aller de groupe en groupe, au milieu d'une foule con-
» sidérable, en parcourant les bords escarpés du ravin ou bien
» les pentes rapides de la colline, de rassembler les travail-
» leurs, de prendre leurs noms, de peser l'or, de marquer des
» emplacements à chacun, et parfois de régler des discussions,
» tous ces soins fatigants font de la délivrance des licences une
» besogne fort laborieuse. Je suis heureux d'avoir à vous dire
» que je n'ai rencontré aucune résistance de la part de qui que
» ce soit. Tous ces gens sont venus me soumettre leurs sujets de

» dispute, sans essayer de recourir à la violence pour se faire » justice eux-mêmes, et chacun s'est soumis sans murmure à » mes décisions. Je n'ai requis le serment d'aucun constable » spécial, parce que cette précaution était parfaitement inutile. » Tout se passe ici comme dans la ville la plus tranquille d'An- » gleterre. Je ne vois pas d'ivrognerie ni de débauche : c'est » pourquoi je n'ai nullement à réclamer l'augmentation de la » force armée dont je dispose. »

Dans ses lettres subséquentes, M. Hardy ne mentionne que deux tentatives de résistance. La première fut celle d'un boucher qui, se fiant à sa taille colossale et à sa force herculéenne, allait glaner l'or sur le terrain des autres travailleurs. Après avoir reçu un premier avertissement de s'abstenir, il s'avisa de recommencer, et quand il vit M. Hardy revenir à lui, il se saisit d'une bêche comme s'il se disposait à en frapper le magistrat. — « Je le saisis à l'instant au collet, » raconte M. Hardy, « je lui fis mettre les menottes et je le conduisis à la prison de » Bathurst. Au bout d'une heure, il exprimait son repentir et » me suppliait de lui pardonner. C'est ce que je fis, et depuis » lors il a toujours travaillé tranquillement. » — M. Hardy, qui paraît n'avoir aucunement redouté le couteau de ce boucher, se borne à dire que *c'est un homme déplaisant.*

Le 24 juin, le même magistrat écrivait : « Il y a peu de jours, » des travailleurs se sont mis à fouiller une propriété particu- » lière, et, sur la réclamation du fermier, je leur ordonnai de » se retirer. Une demi-heure plus tard, je trouvai encore plu- » sieurs hommes à l'ouvrage sur le même point. Quoique je » fusse seul et que mes gens fussent à deux milles de là, je n'hé- » sitai pas à saisir le crible de cette troupe et à arrêter celui qui » le portait, que j'emmenai prisonnier à la ville. »

Un autre fait prouve mieux encore la tranquillité parfaite et les sentiments d'ordre qui régnaient parmi les chercheurs d'or en Australie ; c'est qu'un ministre wesleïen s'étant présenté un jour de dimanche, tout le monde quitta volontairement le travail pour aller entendre l'office divin.

Le système adopté par M. Hardy consistait à intervenir le moins possible dans le travail individuel, mais à visiter les divers groupes de travailleurs, à prendre tous les noms, à délivrer les

licences et à en recevoir le prix. Comme il était rare qu'un des mineurs possédât 30 shellings en monnaie courante, il fallait accepter l'équivalent en or qu'on pesait à l'instant même. Il paraît aussi que M. Hardy était habituellement appelé à désigner et à limiter l'emplacement du travail de chaque homme ou de chaque association, lorsqu'on se disputait un même terrain, et ses jugements étaient toujours acceptés volontairement. Dès le premier mois, il délivra environ six cents licences et il reçut près de 900 £ (22,500 fr.) Beaucoup de gens se rendaient aux mines sans avoir un sou d'avance : le magistrat avait alors la sagesse de ne pas exiger qu'ils prissent une licence avant d'avoir essayé leurs forces ; il se contentait d'inscrire leurs noms et les autorisait à travailler pendant quelques jours. Si, après ce temps écoulé, ils avaient réussi, ils payaient la taxe sans répugnance : dans le cas contraire, ils quittaient la place et retournaient chez eux.

Tout homme doué d'une certaine force physique, et surtout d'une volonté énergique, supportait aisément le travail des mines. C'est particulièrement ce qui arrivait à certains gentlemen, dont plusieurs parvenaient à réaliser un gain journalier d'une livre sterling (25 fr.) Et comme ordinairement on pouvait subsister au prix de dix à douze shellings (12 fr. 50 à 15 fr.) par semaine, il s'ensuivait un bénéfice net de vingt à vingt-deux livres par mois, sur quoi il fallait payer la taxe mensuelle de trente shellings perçue par le gouvernement. Restait donc vingt livres (500 fr.) Il arrivait constamment un grand nombre d'hommes, trop faibles de corps ou d'esprit pour travailler d'une manière intelligente et durable ; aussi, ces malheureux repartaient découragés après deux ou trois jours de tentatives infructueuses. M. Hardy estime à 150 ou 200, le nombre quotidien des arrivées ou des départs appartenant à cette classe. Les provisions de toute nature étaient devenues abondantes en très peu de temps, et le prix général des denrées, qui d'abord avait été excessif, était redescendu à un taux raisonnable. Quoiqu'on fût au mois de juin, c'est-à-dire au temps le plus froid de l'année dans l'hémisphère austral, et bien que les nuits fussent glaciales, à raison de l'élévation du sol des Conobolas relativement au niveau de la mer, aucune maladie ne se manifestait.

Toutes les tentes, dit le rapport officiel, étaient convenablement pourvues de lits et de couvertures.

Les Conobolas sont un assemblage de collines généralement calcaires et schisteuses, traversées par de nombreuses veines de quartz. Le versant septentrional du groupe est sillonné par les deux ruisseaux de Summerhill-Creek et de Lewis-Ponds-Creek qui, après un cours de quelques milles dans des vallons sinueux et profonds, se réunissent sous la dénomination de rivière Lewis et vont se perdre dans la rivière Macquarrie, descendue des pentes occidentales de la grande chaîne des Montagnes-Bleues. C'est au point de jonction des deux ruisseaux que les premières fouilles ont été entreprises, et c'est là aussi qu'on a trouvé les plus gros fragments d'or, parmi lesquels il en était qui pesaient jusqu'à trois livres. Pendant le mois de juin 1851, les travaux ont été poursuivis en descendant le lit du cours d'eau. C'était surtout dans le rentrant des courbes du ravin que l'or se rencontrait le plus abondamment, surtout lorsque l'autre bord présentait une pointe saillante de rocher qui, opposant un obstacle infranchissable au courant, avait généralement déterminé le dépôt des matières entraînées par l'eau. Plusieurs milles de terrain aurifère de cette espèce avaient été fouillés. On divisait les rives du ruisseau en lots, d'une longueur variable de vingt à quarante pieds, selon le nombre des travailleurs de chaque association. M. Hardy estimait que cette seule vallée pouvait fournir du travail à cinq mille hommes, en procurant à chacun d'eux un gain journalier d'une livre sterling (25 fr.)

D'un autre côté, le géologue employé par le gouvernement, M. Stutchbury, continuait activement ses explorations : bientôt il annonçait la découverte de riches terrains aurifères dans le bassin de la rivière Macquarrie, et particulièrement sur les bords d'un de ses affluents, la rivière Turon, qui, venant aussi de la grande chaîne orientale, coule de l'Est à l'Ouest, à trente milles environ au nord de Bathurst.

Voici comment M. Hardy décrit ce nouveau théâtre de sa mission :

« 24 Juin 1851.

» Je suis heureux d'avoir à vous faire connaître que le dis-
» trict aurifère de la rivière Turon est des plus riches et qu'il
» doit procurer un bénéfice assuré au travail du mineur.

» Ici la nature géologique et la disposition physique du ter-
» rain, de même que l'essence du minerai, diffèrent entièrement
» de ce que j'avais observé à Summerhill-Creek. Le vallon de
» Summerhill est étroit, profondément encaissé entre de hautes
» collines, et sa pente est tellement rapide, que les eaux, lors-
» qu'elles s'y rassemblent, doivent se précipiter avec une rapi-
» dité extrême. Le lit du ruisseau est si tortueux et si escarpé,
» qu'on ne saurait y parcourir à cheval une longueur de cent
» pas. Les pentes contiguës sont généralement schisteuses, avec
» de larges veines de quartz bien prononcées. La rivière Turon,
» au contraire, coule dans un bassin large de plusieurs milles,
» dont le fond est accidenté; les montagnes qui limitent cette
» grande vallée sont deux fois aussi hautes que celles de Sum-
» merhill-Creek, et l'on ne remarque aucune veine de quartz
» dans leur masse schisteuse.

» Le lit de la rivière Turon est large et peu sinueux. Il n'offre
» qu'un bien petit nombre de ces brusques détours qui caracté-
» risent l'autre cours d'eau. Dans les temps de crues, le courant,
» qui s'élève quelquefois à une hauteur de douze pieds, coule
» sans interruption sur un fond fort uni que les chariots traver-
» sent presque partout très aisément, lorsque les eaux ne sont
» pas trop abondantes.

» On doit promptement comprendre les conséquences de cette
» différence du caractère physique des deux localités, relative-
» ment à la nature de l'or qu'on y trouve. A Summerhill-Creek,
» le métal se présente toujours en fragments d'un grain plus
» ou moins gros, et souvent à l'état massif : rarement son épais-
» seur est faible ou sa surface écaillée. — Sur la rivière Turon,
» l'or enveloppé de sa gangue ne se rencontre qu'en parcelles
» de la plus petite dimension. — A Summerhill-Creek il y a des
» escarpements absolument improductifs et des pentes fort ri-
» ches. — Dans la grande vallée, point de sinuosités ni de rétré-
» cissements, et la moisson de l'or semble aussi régulièrement

» répartie que si l'on eût semé le métal. J'ai retrouvé sur les bords
» de la rivière Turon des gens que j'avais connus à Summerhill-
» Creek. Ils avaient vainement exploré la vallée dans une lon-
» gueur de neuf milles, espérant trouver quelques-uns de ces
» emplacements favorisés qui, dans le canton qu'ils venaient
» de quitter, produisaient l'or en fragments plus ou moins gros.
» Peu importait maintenant le lieu où ils fouillaient, soit dans le
» lit de la rivière, soit sur ses bords, car le résultat qu'ils obte-
» naient était toujours le même. Chaque homme, en travaillant
» bien, gagnait régulièrement 10 shellings par jour. J'avisai un
» colon nommé Schofield, qui possédait deux troupeaux de mou-
» tons et quelques bœufs dans la vallée; je l'avais déjà vu à Sum-
» merhill-Creek. Il travaillait maintenant à cent pas de sa ferme,
» parce qu'il préférait, me disait-il, gagner 10 shellings à sa porte,
» plutôt que trente dans un canton éloigné. Il me rendit compte
» de ses essais sur divers points de la vallée et de son succès tou-
» jours égal. Il me montra dans un petit panier le produit du
» travail qu'il avait exécuté pendant la matinée avec ses deux
» compagnons. Il y avait juste un quart d'once que je lui payai
» 16 shellings (20 fr.). Le produit des quatre journées précé-
» dentes de ces trois hommes se trouvait être exactement aussi
» de deux onces.

» En un mot, depuis le milieu du lit de la rivière jusqu'à la
» partie la plus élevée de ses bords, on peut compter partout sur
» le produit certain des fouilles comme sur un salaire régulier.
» Cinq mille ouvriers ne seraient rien dans ce vaste bassin. Je
» dois seulement faire observer que Schofield et ses camarades
» étaient de vigoureux ouvriers qui travaillaient depuis le lever
» du soleil jusqu'à son coucher en ne se réservant qu une heure
» pour leur déjeuner et autant pour leur dîner. »

Plus loin, M. Hardy indique les sources de la rivière Turon, situées dans une haute région de gorges et de rochers, comme l'emplacement probable où l'on devra trouver des fragments d'or primitif semblables à ceux de Summerhill-Creek; « morceaux trop pesants, dit-il, pour avoir été entraînés avec les parcelles plus légères. » Et la justesse de cette conjecture a été ultérieurement démontrée par les faits.

M. Hardy rapporte encore dans une lettre datée des bords de

la rivière Turon, le 10 juillet, qu'il a délivré plus de sept cents licences dans ce district et qu'il aura probablement à en émettre encore au moins trois cents.

« Je n'eus pas même besoin, » dit-il, « de rappeler aux travail-
» leurs qu'ils avaient à se pourvoir de licences. Aussitôt que je
» parus, je fus entouré par la foule, chacun me présentant son
» argent et me priant de lui marquer un emplacement. Les lon-
» gueurs que j'indiquai sur le bord de la rivière étaient de quinze
» pieds pour une association de trois hommes, de dix-huit pieds
» pour quatre hommes et de vingt-quatre pieds pour six. Tout
» fut accepté sans une seule réclamation, et chaque troupe s'en
» fut à son travail aussi satisfaite que si elle eût obtenu une con-
» cession de la couronne. Lorsque je revins le soir, je n'enten-
» dis parler d'aucun empiètement commis par qui que ce fût. Tout
» ce règlement des prétentions opposées et tout ce partage des em-
» placements du travail ont été faits par moi seul, car l'unique sol-
» dat de police qui m'avait accompagné, gardait les chevaux à une
» assez grande distance. Rien ne saurait mieux démontrer com-
» bien le peuple de cette colonie aime l'ordre et respecte la loi. »

Et ce qui rend, en effet, de pareils sentiments plus remarquables encore, c'est que la moitié au moins de cette population se composait d'anciens convicts.

L'homme est en vérité ce que le font les circonstances. Cette réflexion nous a bien souvent frappé nous-mêmes, quand il nous est arrivé d'être seuls au milieu des mêmes hommes qui, en Angleterre, avaient commis les crimes les plus horribles, et de dormir parmi eux sans éprouver aucune crainte pour notre vie pas plus que pour notre bourse.

Vers le milieu de juillet, quand la fièvre de l'or semblait se calmer et passer à l'état chronique, un nouvel incident vint tout-à-coup produire le renouvellement le plus violent qu'on eût observé jusqu'alors. On apprit qu'à 50 milles au nord de Bathurst et à 30 milles à l'est de Wellington, au confluent de deux ruisseaux nommés Maroo-Creek et Mennida-Creek, on avait trouvé dans un seul bloc de quartz un poids de 100 livres d'or, c'est-à-dire une valeur de plus de 4,000 £ (100,000 fr.). Cette découverte était ainsi racontée dans un des journaux de Bathurst, daté du 16 juillet :

« Il y a quelques jours, un naturel qui a été instruit par les » missionnaires de Wellington, et qui, depuis sept ans, est au » service du Dr Kerr de Wallarra, est venu avertir son maître » qu'en menant paître le troupeau, il avait trouvé une grosse » masse d'or dans un bloc de quartz. Comme l'or est aujourd'hui le sujet de toutes les conversations, la curiosité du noir » enfant de la forêt avait été vivement excitée. Depuis plusieurs » jours, il s'était mis à explorer le canton qu'habite M. Kerr, et, » l'un de ces matins, frappé de l'éclat métallique d'un point qui » brillait à la surface d'un bloc de quartz, notre sauvage s'est » avisé de briser la pierre avec son tomahawk. Tout un trésor » s'est alors produit à sa vue. Son premier soin a été de courir » chez son maître et de lui révéler la trouvaille qu'il avait faite, » en lui apportant quelques parcelles de métal. Le digne docteur, ainsi qu'on peut le penser, s'est élancé sur son cheval, » et, sans perdre un moment, il a galopé jusqu'au lieu de la découverte, où il a trouvé en effet trois morceaux de quartz renfermant 100 livres d'or.

» Le plus gros des trois fragments, dont le diamètre mesurait » environ un pied, pesait 75 livres, et il en a été extrait 60 livres d'or pur. Les deux autres pierres étaient moins grosses, » et les trois ensemble avaient un poids total de 200 livres. » Comme il eût été difficile de déplacer promptement des masses » aussi lourdes, on les a brisées sur le lieu même; et, en cela, » le Dr Kerr a commis une grande erreur; car, à titre d'échantillon d'or pur, ces pierres, en raison de leur grosseur, avaient » une valeur inappréciable. Si l'on en croit la description qui en » a été donnée, jamais masse d'or aussi considérable n'avait encore été rencontrée dans le monde. Le plus gros morceau offrait l'apparence d'un rayon de miel ou d'une éponge formée » de particules cristallines, et, lorsque tous les fragments provenus des trois blocs primitifs furent réunis sur une même » table, l'éclat dont ils brillaient était si vif, qu'il fallait tout le » calme d'un stoïque pour ne pas se sentir ébloui à la vue d'une » pareille richesse (1). »

(1) Comme le Dr Kerr n'avait pas de licence lorsqu'il decouvrit l'or sur son terrain, le fisc saisit le métal qui, selon la loi, appartenait à la couronne; mais, sur

Tandis que la population de la colonie de la Nouvelle-Galles du Sud recueillait la juste récompense de sa laborieuse industrie ou l'heureux gain de sa bonne fortune, les habitants de la province de Victoria (1) se livraient aussi à d'énergiques efforts qu'un même succès venait couronner.

Lorsqu'en partant de Sydney, l'on fait voile au Sud jusqu'au détroit de Bass, et lorsqu'ensuite on double la pointe granitique appelée le promontoire Wilson, on découvre à droite une vaste baie, dont les bords plats et garnis de quelques buissons se terminent vers la mer par une ligne de petits rochers. Au fond de ce golfe, vers le Nord, une ouverture naturelle, pratiquée entre les rochers, conduit les navires, par un canal étroit et peu profond, dans un lac immense qui se présente sous l'apparence d'une mer nouvelle, car on n'aperçoit d'abord aucune terre audelà du détroit qu'on vient de franchir. Après une navigation de peu de milles cependant, on voit poindre à l'horizon de tous côtés des cimes d'arbres, et plus loin des sommets de collines. Ce bassin, dont le diamètre est de 30 milles, est ce qu'on nomme le port Philip. Au Nord, à un mille du rivage, en remontant la petite rivière Yarra-Yarra, on arrive à Melbourne, capitale de la province. A l'Ouest, entre la rive occidentale du bassin et la rivière de Barwon, qui se décharge dans la mer en dehors du port Philip, s'élève la cité naissante de Geelong. Les deux villes, construites en briques l'une et l'autre, sont d'un aspect déjà imposant et remarquable. Melbourne surtout, quoiqu'on y puisse observer le défaut d'achèvement et de perfection si commun dans les colonies, et quoiqu'on y soit frappé de l'inégalité des maisons contiguës ou du vide de certains espaces couverts encore par les arbres de la forêt, est, à tout prendre, une très belle ville parfaitement digne de servir de métropole à une riche province.

Les rochers qui entourent le port Philip appartiennent à des époques diverses de formation; ils sont principalement compo-

l'offre de payer tel droit qui serait exigé de lui, M. Kerr a été remis en possession de son trésor.

(Note de la Rédaction.)

(1) On nomme ainsi aujourd'hui l'ancienne province du port Philip.

(Note de la Rédaction.)

sés de grès que traversent ou recouvrent des bancs de la période tertiaire. A 15 ou 18 milles du rivage, des groupes de hautes collines granitiques se dressent brusquement dans la plaine légèrement ondulée, et plus loin, vers l'Est, la grande chaîne orientale montre ses sommets escarpés et ses vallons boisés d'un accès impénétrable.

Au mois d'août 1851, le lieutenant-gouverneur de la colonie de Victoria écrivait en ces termes aux ministres de S. M. :

« De nombreux indices recueillis depuis six semaines semblent annoncer que la découverte de l'or, récemment obtenue » dans la Nouvelle-Galles du Sud, va se renouveler dans notre » province........

» A Clunes, l'or a été trouvé dans une alluvion composée en » grande partie de fragments de quartz formant la matrice originelle du métal.

» Les échantillons qui m'ont été montrés proviennent de » fouilles effectuées à Buningyong : ils sont tous enveloppés dans » une gangue de quartz compacte. Ceux qu'on a découverts à » Deep-Creek, lieu situé à 60 milles seulement de Melbourne, » offrent des grains engagés dans une pierre schisteuse.

» Il est certain que des spécimens d'une richesse bien plus » grande encore avaient été observés, il y a deux ou trois ans, » dans les Pyrénées (1). Des circonstances particulières empêchèrent alors qu'on ne donnât suite à cette découverte. »

Depuis la dépêche qu'on vient de lire, les nouvelles de Victoria ne nous sont parvenues que d'une manière incomplète. Voici toutefois ce qu'on lit dans un journal publié à l'arrivée de la malle des Indes de février dernier.

« Nous recevons, par la malle des Indes et de la Chine, des » nouvelles des mines d'or d'Australie jusqu'au commencement » de novembre (1851). La fièvre d'or avait atteint un développement impossible à décrire. Les colons semblaient devenus » fous. Ce redoublement extraordinaire avait été produit par la » nouvelle de la découverte de l'or aux environs de Melbourne, » dans une abondance tellement prodigieuse, que les mines de

(1) Chaîne de montagnes située à une centaine de milles à l'ouest de Melbourne ; elle court du Nord au Sud.

(Note de la Rédaction.)

» Bathurst se trouvaient entièrement éclipsées. Une réaction » immense s'était manifestée dans les esprits, au grand détri- » ment de toutes les colonies qui, chaque jour, se voyaient » abandonnées par des masses de travailleurs de tout état, em » pressés de se précipiter vers le nouvel El-Dorado. De tous les » côtés, les arrivants débarquaient par centaines, et, parmi eux, » il en était même qui avaient déserté la Californie en appre- » nant la richesse des mines de la province de Victoria. Tous les » récits, en effet, s'accordent à représenter le sol aurifère des » environs de Melbourne comme inépuisable. Le gain journalier » du travailleur y surpasse les résultats les plus heureux obtenus » en Californie durant la période la plus prospère. A la fin d'oc- » tobre, 10,000 hommes étaient à l'ouvrage, et le produit » moyen de la journée de chacun était d'une once un quart à » une once et demie d'or. Les villes de Melbourne et de Geelong » avaient été délaissées par leur population mâle tout entière ; » il n'y restait plus que des femmes. Les troupeaux, les cultures, » les ateliers et les comptoirs étaient partout abandonnés par des » gens qui, méprisant un misérable salaire de quelques shellings » par semaine, allaient chercher aux mines un bénéfice quoti- » dien de 2 à 10 £ (50 à 250 fr.). Le gouvernement avait orga- » nisé des escortes pour garantir la sûreté du métal incessam- » ment transporté dans la ville, métal dont on estimait le poids » à 2 ou 3,000 onces par jour. Ainsi, le 23 octobre, il était ar- » rivé 2,708 onces provenant des environs ou bien de Geelong » et de Ballarat. Les quantités journellement produites devaient » s'augmenter progressivement, en raison de l'accroissement in- » défini du nombre des travailleurs, et l'on peut conjecturer » combien cet accroissement sera prompt, en apprenant que, le » 24 octobre, 300 hommes arrivaient à Melbourne de la Terre » de Van-Diemen seule. Le même jour, on mettait en vente » 1,116 onces d'or obtenues aux mines de Ballarat, en quatorze » journées de travail, par une troupe composée de sept personnes. » Un marchand de Melbourne, plein d'énergie, il est vrai, reve- » nait du Mont-Alexandre chargé de 250 onces d'or qu'il avait » recueilli seul. —Après une étude attentive des faits, M. West- » garth, maire de Melbourne, évaluait à 10,000 £ (250,000 fr.) » le produit journalier des mines.

» Les nouvelles qu'on recevait du Mont-Alexandre étaient tel-
» lement enivrantes, que, pour ce lieu désormais préféré, les
» travailleurs quittaient en masse les fouilles de Ballarat.

» D'un autre côté, beaucoup de gens rentraient découragés,
» et toutes les personnes qui avaient été aux mines s'accordaient
» à rapporter que l'or ne s'obtenait qu'au prix d'un travail ex-
» cessif. »

Les lettres particulières qu'il nous a été permis de lire, confirment les nouvelles données par les journaux australiens ; elles nous apprennent de plus que le gouvernement de la colonie, afin de retenir à leur poste ses employés de tous grades, avait dû leur accorder une augmentation de traitement de 50 p 0/0, indépendamment d'une forte gratification.

Il est à remarquer que l'Australie du Sud (1), dont le sol est si riche en cuivre et en plomb, n'a offert jusqu'ici aucun terrain aurifère assez productif pour être utilement exploité.

On devait naturellement présumer que les colons d'Australie ne se restreindraient pas long-temps aux procédés lents et laborieux du lavage des sables à la main et du travail individuel. Il paraît que, dès le mois de juillet, on avait commencé à se servir du mercure dans les exploitations de la Nouvelle-Galles du Sud. L'or obtenu par l'amalgamation n'est payé qu'à raison de 2 £ et 8 shellings (60 fr.) l'once par le gouvernement, qui achète au prix de 3 £ 4 shellings le métal provenant du minerai passé à l'eau seulement. Le procédé de l'amalgamation est fort simple ; il consiste à réduire en poudre le quartz aurifère, à l'arroser avec le mercure qui s'allie instantanément à l'or, et à presser fortement le mélange dans une toile qui retient les parties solides du quartz, tandis qu'elle laisse échapper le mercure, entraînant tout l'or avec lui : on chauffe ensuite l'alliage dans un fourneau, jusqu'à la température nécessaire pour volatiliser le mercure, dont la vapeur va se condenser dans un récipient et retourne à l'état liquide, tandis que l'or demeure à l'état solide au fond du creuset. Il arrive souvent que des morceaux de quartz,

(1) L'Australie du Sud, colonisée en 1837 seulement, est située au sud-ouest de la Nouvelle-Galles du Sud. Elle a pour capitale la ville d'Adélaïde, bâtie sur la rive orientale du golfe Saint-Vincent.

(Note de la Rédaction.)

qui ne laissent apercevoir à l'œil aucune particule d'or, fournissent une quantité assez considérable de métal lorsqu'on les traite par le mercure.

Des plans ont été conçus aussi pour former des compagnies et pour adopter l'emploi des machines. Les journaux d'Angleterre sont remplis d'annonces à ce sujet. Aux premières demandes de concessions qui lui ont été adressées par des associations, le gouvernement colonial a répondu que la taxe qu'il exigerait serait de 10 p. 0/0 du produit des mines sur les terres de la couronne, et de 5 p. 0/0 seulement sur les propriétés particulières, un second droit de 5 p. 0/0 devant être réservé dans ce dernier cas au propriétaire du sol.

Si nos limites l'eussent permis, nous aurions aimé à discuter d'une manière approfondie les effets probables de la découverte des nouvelles mines d'or relativement à la prospérité des colonies australiennes, et les résultats généraux de cette surabondance de métaux précieux distribués dans le monde entier; mais nous devons nous borner à quelques observations très concises.

Il serait aisé, sans doute, d'après l'exemple si connu de l'Espagne, de prédire à l'Angleterre et à ses colonies la ruine dont les menace la récente découverte des mines aurifères de l'Australie : il serait facile aussi, en rappelant les changements qui suivirent l'exploitation des mines d'argent d'Amérique, d'annoncer la perturbation générale de toutes les évaluations monétaires; mais, à notre avis, les leçons de l'histoire, adaptées aussi étroitement au temps actuel, seraient le fait d'un écolier et non celui d'un homme sérieux. Au premier coup d'œil, les analogies peuvent bien paraître complètes, et, par conséquent, destinées à produire des résultats identiques. En observant mieux, toutefois, on découvre qu'aujourd'hui les personnes comme les choses se trouvent placées au milieu de circonstances toutes nouvelles. De cette différence, inaperçue d'abord, mais réelle cependant, doivent découler des effets, non pas seulement dissemblables, mais parfaitement contraires. Rappelons-nous que les Espagnols employaient des esclaves au travail de leurs mines, tandis que nous nous servons exclusivement de nos propres bras qui sont aussi libres que vigoureux. Existait-il parmi les colons espagnols beaucoup d'hommes de la trempe de Schofield,

que nous avons vu travaillant sur la rivière Turon? Non, assurément. — Et, quant aux besoins aussi bien qu'aux richesses de notre siècle, comparerons-nous leur immensité aux habitudes et aux ressources restreintes du temps de la reine Elisabeth? Pas davantage. — Pour ne citer qu'un seul terme de la différence, fixons un moment notre pensée sur cette masse de papier-monnaie qui remplit aujourd'hui le monde civilisé. Chacun des millions dont elle est le signe représentatif, n'a pour gage qu'un peu de métal d'une valeur mille fois moindre. Qu'on multiplie donc ce métal jusqu'à le rendre dix fois plus abondant, et l'on n'aura fait qu'accroître, dans une proportion à peine sensible, la valeur qui sert de gage au papier : on aura seulement remplacé, par des espèces métalliques, une portion minime du papier en circulation. Combien d'or il faudrait pour tenir la place du papier-monnaie si déprécié de l'Autriche et de quelques autres États européens ! Combien il en faudrait encore pour supprimer, dans les Iles-Britanniques, les petits billets d'une livre sterling ! Nous l'avouons, notre répugnance est extrême pour ces misérables chiffons toujours si sales et si déchirés ; et, sans nous inquiéter plus sérieusement des théories de la science économique, nous proclamons par anticipation la vive reconnaissance que nous éprouverons le jour où nous aurons vu ces hideux billets céder la place à d'honnêtes souverains d'or dont l'éclat n'aura rien de trompeur.

Post-Scriptum. — La publication de l'article qu'on vient de lire a été retardée par des circonstances indépendantes de notre volonté, et deux mois déjà sont écoulés depuis qu'il est écrit. Pendant cet intervalle, les nouvelles qui se sont rapidement succédé ont fait connaître l'immense extension des découvertes aurifères de l'Australie. Les fouilles de la province Victoria ont donné des résultats vraiment prodigieux, puisqu'on évalue leur produit pendant le premier trimestre à 700,000 £ (17,500,000 fr.). Les dernières informations signalent, en même temps, des difficultés assez graves, causées par une affluence considérable d'hommes de la pire espèce, venus de la Terre de Van-Diemen par la désertion ou la démission en masse de tout le corps de la police ; et par la disparition presqu'entière des marins des bâtiments marchands. Le système des licences semblait aussi avoir donné

lieu à des mécontentements sérieux, et il était à craindre, qu'après l'avoir adopté comme un expédient excellent pendant la période primitive, il ne fallût le modifier profondément pour le maintenir à titre de règle durable.

On annonce encore que l'or a été trouvé dans le district de la terre de Gipp, appartenant à la région la plus septentrionale de la grande chaîne orientale. Quant à la Terre de Van-Diemen, on vient d'apprendre qu'après un grand nombre de recherches infructueuses, on avait fini par y trouver deux terrains aurifères, l'un au centre de l'île et l'autre dans sa partie septentrionale. On conjecture qu'il existe des mines d'or dans toute l'étendue de la grande chaîne orientale, depuis le cap York jusqu'à l'extrémité sud-ouest de la Terre de Van-Diemen.

(*Dublin University Magazine.*)

Esquisses de voyages.

LE MONT-BLANC.

Que ceux de nos lecteurs qui voudront faire l'ascension du Mont-Blanc avec moins de frais et moins de périls que le héros et le narrateur de cette esquisse, nous imitent en se rendant à Londres, où tous les soirs, à huit heures précises, M. Albert Smith raconte dramatiquement et pittoresquement son voyage à une assemblée nombreuse. Pour cela, il a fait disposer en théâtre la plus vaste salle de l'Egyptian-Hall, cet édifice de la grande rue Piccadilly, ouvert chaque année à quelque exhibition nouvelle. Vous pouvez choisir entre les banquettes de la galerie supérieure à un shelling et celles du rez-de-chaussée à 2 shellings. Voulez-vous être plus sûr de votre place, il est des stalles numérotées, c'est-à-dire des chaises, qu'on peut retenir d'avance à 3 shellings et où vous vous trouverez parmi les spectateurs aristocratiques. Que les dames arrivent en bonnets ou coiffées en cheveux ; car aucun *chapeau* n'est toléré sur leurs têtes, afin que tout le monde puisse voir. Les chaises réservées sont les plus rapprochées de la scène. Les personnes qui les occupent ont entre elles et la rampe des cascades en miniatures et un petit lac d'eau vive où nagent des poissons rouges.

A huit heures précises, s'écarte le rideau d'une petite tribune placée à gauche de la scène, et paraît un gentleman d'une quarantaine d'années au plus, avec de beaux cheveux noirs, des favoris touffus et une moustache militaire, appendice rare d'une lèvre britannique dans les professions civiles ; c'est M. Albert Smith en personne, que vous avez pu rencontrer comme nous, il y a vingt ans, à Paris, fréquentant la clinique de l'Hôtel-Dieu ; mais, malgré ses brillantes études en médecine, il y a long-temps qu'il a renoncé à la profession médicale pour se faire successivement romancier, journaliste et enfin touriste dramatique, allant chercher des impressions de voyage accompagné de son dessinateur, puis revenant à Londres pour les traduire en narration orale et en diorama

mobile. L'année dernière, il exhibait ainsi son voyage à Constantinople : cette année, c'est le tour de la Suisse.

Une courte introduction vous a bientôt mis au courant de la manière de M. Albert Smith. A un signal, donné par une petite cloche, le rideau de la scène s'ouvre, et vous avez devant les yeux une vue de Genève, prise du fameux hôtel de Bergues, avec le Mont-Blanc dans le lointain. M. Smith vous dit comment, à la fin de la *saison*, il partit pour son excursion en passant par Ostende, Malines, le Rhin, Bâle, Berne et Genève. En quelques phrases sont évoqués les noms de Voltaire, de Byron, de M[me] de Staël, de Rousseau, de Gibbon, et autres illustrations noblement associées aux traditions littéraires du Leman et de ses bords. Encore un coup de clochette, et nous sommes à Chillon. Pendant que nous admirons le vieux château, des hauteurs de Vevay et de Villeneuve, le narrateur nous raconte l'histoire romanesque du prisonnier chanté par Byron; puis, par une transition imprévue, il nous introduit quelques touristes comiques: Mrs. Seymour, qui a perdu sa boîte à chapeau, Miss Effingham, sa nièce enthousiaste, M. Peabody de New-York, et autres personnages dont M. Smith imite l'accent et répète le jargon sentimental ou burlesque. Il fait mieux : — Un de ces voyageurs, M. Hartley, courrier d'ambassade, ayant composé ce que nous appelons en France des couplets de facture, M. Smith s'accompagne lui-même au piano et nous les chante fort agréablement. Une poétesse, Miss Pottles, survient avec un poème sur le mont Saint-Bernard: M. Smith nous en récite un fragment. Bref, tout son récit est ainsi agréablement entremêlé d'anecdotes, de dialogues, de couplets, de harangues oratoires et d'à-parte qui rappellent les scènes comiques de Mathews en Angleterre et de Levassor en France. M. Albert Smith eût été, s'il l'eût voulu, un charmant comédien. Ajoutons qu'il n'abuse pas de son talent de mime et de chanteur; avec un goût parfait, il se contente de faire rire un moment et revient à la partie sérieuse de sa narration, la seule que nous donnions dans la *Revue Britannique*, et à peu près telle qu'il l'a publiée lui-même dans un *Magazine*.

Notre collaborateur Ad. Joanne, qui est allé l'année dernière en Suisse pour y mettre la dernière main à une seconde édition de son excellent itinéraire, fera, sans doute, mention de cet article dans cette seconde édition (car il se rencontra au pied du Mont-Blanc avec M. Albert Smith), et il pourra en attester l'exactitude. Quant à notre traduction, elle est faite aussi par un rédacteur compétent à plusieurs titres : M. John Coindet, de Genève.

Nous regrettons de ne pouvoir faire connaître à nos lecteurs les intermèdes comiques qui nous ont fort amusés à notre dernière excursion à Londres; ils se terminent par une scène intitulée l'*Anglais à Paris*, qui se passe à Paris même dans le restaurant des *Frères provençaux*. M. Smith prouve là qu'il possède l'accent français dans toutes ses intonations. Mais, pour tout dire, un de nos voisins de stalle dans la salle Piccadilly, était un spectateur américain qui prétendait que nous avions

eu tort de rire du jargon prêté par le touriste à ses compatriotes. La caricature des Yankies serait-elle réellement plus difficile pour un Anglais que celle des Parisiens?

Les *vues* mobiles de l'ascension au Mont-Blanc ont été peintes avec beaucoup d'effet sur les dessins de M. William Beverley.]

J'étais un jeune garçon, il y a de cela vingt-sept ans, lorsque ma mère, qui m'avait conduit au bazar de Soho-Square, à Londres, me fit présent d'un petit livre: «*Les paysans de Chamounix,*» dans lequel la fatale tentative du Dr Hammel (1) d'escalader le Mont-Blanc, était racontée d'une manière si vraie et si saisissante que l'impression que j'en reçus est restée ineffaçable. Jamais les aventures de Robinson n'en produisirent de plus vive.

A dater de ce jour, le Mont-Blanc s'empara de toutes mes pensées. Je lus tout ce qui se rapportait, de loin ou de près, à l'objet de ma passion. J'appris le français en traduisant de Saussure. Les aventures du capitaine Sherwill et du Dr Clarke, le récit de M. Auldjo, — le meilleur de tous, — étaient une lecture sans cesse recommencée et toujours d'un intérêt nouveau. J'acquis ainsi une connaissance assez exacte des Alpes et surtout du Mont-Blanc, j'entrepris même d'en tracer le fidèle portrait dans un panorama en miniature qui excita l'admiration de ma petite sœur.

Les années s'écoulèrent sans affaiblir ma passion. En 1838, je fus admis comme interne à l'Hôtel-Dieu de Paris; aux vacances d'automne, je partis pour Chamounix avec cent écus dans ma poche, un havre-sac sur le dos, et en société d'un camarade d'étude, aujourd'hui chirurgien aide-major dans un régiment de hussards.

La nuit était close quand nous arrivâmes à Sallanche, misérable bourg qui ne ressemblait en rien à la jolie ville reconstruite depuis sur ses cendres. Nous fûmes accostés, à notre entrée dans l'auberge, par le propriétaire de l'*hôtel de Londres* à Chamounix, Victor Tairraz, qui nous remit sa carte ornée d'une vignette représentant tous les pics du Mont-Blanc « tels qu'on les voit, disait le prospectus, de toutes les chambres de la maison, à

(1) En 1820, trois guides périrent devant leurs camarades, sans que ceux-ci pussent leur porter aucun secours.

l'Ouest, à l'Est, au Nord ou au Midi ! » Je me souviens comme si c'était hier, de la nuit que je passai dans l'attente de voir le lendemain le Mont-Blanc. Désormais, en parlant de l'objet de mes rêves et de mes constantes pensées, j'allais donc avoir le droit de dire :

« Je l'ai vu, dis-je, vu, de mes propres yeux vu,
Ce qu'on appelle vu. »

Les faibles lueurs de l'aube me trouvèrent en contemplation, et bientôt l'immense dôme du Mont-Blanc, étincelant aux premiers feux du jour, se révéla à mes regards dans toute sa majesté. Non, sur cette terre il n'y a point de spectacle aussi grandiose.

De Sallanche à Chamounix, je crus parcourir un pays enchanté ; des localités qui n'ont rien de remarquable en elles-mêmes, *Servoz*, les *Montets*, les *Ouches*, me parurent alors d'une ravissante beauté, et lorsque, pénétrant plus avant dans la vallée, je découvris les rochers qui servent de contre-fort au glacier des Bossons que le soleil faisait briller d'un éclat inaccoutumé, j'éprouvai le même sentiment d'inquiétude et de coquetterie qui fait qu'un jeune auteur, loué pour la première fois dans un journal, jette un regard furtif sur l'article où figure son nom, avant d'oser en aborder franchement la lecture.

La semaine que je passai à Chamounix s'écoula comme un rêve. Chaque matin, au point du jour, je partais armé de mon bâton alpestre et sans guide, par ménagement pour ma bourse ; je visitai le Montanvert, la Flegère, les Pèlerins, tous les lieux hantés par les touristes. Au coucher du soleil, je revenais m'asseoir derrière l'église, dans une petite prairie d'où je suivais les progrès de la teinte rosée montant lentement sur les hauteurs couvertes d'une neige éternelle, jusqu'à ce que, toute lumière disparaissant, le sommet du Mont-Blanc se dessinât morne et livide, sur l'azur profond des cieux. Tous les détails m'étaient si familiers, que si quelque hardi compagnon me l'eût proposé, encouragé par le souvenir du succès de Jacques Balmat et du Dr Paccard, j'aurais eu, je crois, la folie de tenter, seul avec lui, l'ascension du Mont-Blanc. Personne ne se présenta ;

mais, le lendemain de mon départ, une dame, Mlle Henriette d'Angeville, arriva à Chamounix avec le projet, qu'elle accomplit, d'escalader le géant des Alpes.

Durant les sept ou huit années qui suivirent, je fis souvent le voyage de Chamounix. Les guides finirent par me considérer comme un habitué du village; nous causions souvent ensemble; mais quel que fût le sujet par lequel nous commençions, nous finissions toujours par revenir au Mont-Blanc. L'an dernier, à mon départ, Jean Tairraz me fit presque promettre de tenter avec lui l'ascension au mois d'août suivant. Ce projet me préoccupa tout l'hiver; je n'entrevoyais pas la possibilité de l'accomplir. J'avais, — n'importe le motif, — changé ma lancette contre une plume d'acier, et mes engagements littéraires avaient envahi ma liberté. Cependant, je pus enfin disposer d'une quinzaine de jours. Je déterrai sous la poussière du galetas mon vieil havre-sac, et le 1er août 1851, je quittai Londres par le chemin de fer, en compagnie avec le lord-maire et autres membres distingués de la corporation de la Cité, qui allaient à Paris festoyer en l'honneur de l'Exposition, et qui, faute d'avoir, comme moi, leurs effets réunis dans un sac sous leurs pieds, perdirent tout leur bagage, ainsi que cela a été sans doute enregistré dans les archives de la cour des Aldermen.

J'avais quitté mon bureau pour le chemin de fer, le chemin de fer pour la diligence, et la diligence pour le *char-à-bancs* qui, de Sallanche, m'amena à Chamounix, de sorte que j'arrivai au but de mon voyage sans être le moins du monde préparé aux exercices pédestres qu'allaient nécessiter nos grands projets. Il faut pour le touriste qui parcourt les Alpes, comme pour le cheval de course, un *entraînement* préparatoire, sans lequel sa tâche est extrêmement pénible, si ce n'est même impossible. Je me mis à l'œuvre sans retard et, dès le lendemain, je fis deux fois la course du Prieuré à la Mer-de-Glace, que je me hasardai à franchir sans l'aide d'un guide. Le soir, je revis Tairraz; nous allâmes nous asseoir au bord de l'Arve, sur un tronc de sapin, et là, tout en contemplant le Mont-Blanc, nous devisâmes sur les moyens d'arriver à son sommet. En rentrant à l'hôtel, je trouvai dans la cour trois jeunes gens qui arrivaient d'Ouchy, sur les bords du lac Léman, avec l'intention de tenter l'ascension. Nous

fîmes connaissance, et nous convînmes de nous réunir pour ne former qu'une même caravane.

Mais le temps avait changé; la pluie tombait par torrents; le vent — mauvais signe — s'élevait du fond de la vallée, — d'épais nuages gris enveloppaient le sommet du Brévent et même les aiguilles les moins élevées. Nous convînmes cependant de nous tenir prêts à partir au premier signal; mes jeunes compagnons continuèrent à entretenir leur activité par de merveilleuses prouesses. Je voulus imiter leur exemple; mais, mal préparé pour supporter un excès de fatigue par un temps déplorable, je rentrai si souffrant que force me fut de rester sur mon lit pendant quelques heures. La pluie redoublait. A chaque instant nous allions consulter le baromètre, il était immuable; Tairraz s'en alla chez un des Balmat, hors du village, visiter un autre baromètre en grande réputation dans toute la vallée, où il était connu sous le nom du *Menteur*, parce qu'il annonçait toujours le contraire de la vérité, qualité également précieuse, pourvu qu'on soit prévenu. C'était une de ces petites maisons hollandaises avec des figures qui se couvrent ou se découvrent selon le temps; en ce moment la petite dame en costume d'été, s'abritant de son ombrelle contre un soleil invisible, était assise sur le devant de la maison, comme si elle suffoquait de chaleur. C'était le beau fixe, invariable, éternel, d'où nous devions conclure que nous étions au commencement de quarante jours de déluge; aussi la pluie tombait-elle par torrents. Mais, pendant le dîner, tout-à-coup les nuages s'élèvent et disparaissent comme par magie; les *aiguilles* se montrent à travers de blancs flocons, semblables à cette écharpe de vapeur que la locomotive laisse derrière elle; le soleil inonde la vallée, et Tairraz, debout, au haut de la table, le verre à la main, s'écrie: « Voilà le beau temps! Messieurs, nous aurons une belle ascension: à demain. »

A l'instant, tout fut en mouvement; les fourneaux et les broches de la cuisine commencèrent à rôtir les poulets et les gigots; les guides allèrent à la recherche des porteurs qui devaient se charger du bagage jusqu'à la limite des glaciers; les paysans s'empressaient autour de nous, sollicitant la permission d'être admis à titre de volontaires; toute la population de Chamounix

s'était rassemblée dans l'espace entre l'auberge et l'église; on y discutait nos chances de réussite; car, au premier bruit qu'une expédition se préparait pour le lendemain, tout le monde était accouru. Quant à nous, les héros du jour, nous marchions la tête haute et le jarret tendu, en acteurs qui comprennent l'importance de leur rôle; on nous désignait du doigt, la foule s'ouvrait devant nous, et les étrangers se mettaient aux fenêtres pour voir quelle espèce de gens nous étions.

Le soleil se coucha dans toute sa magnificence; il nous promettait solennellement une glorieuse journée pour le lendemain. Je fis mes préparatifs. Notre hôte me prêta une paire de grandes guêtres, et madame sa femme me fit présent de superbes jarretières rouges pour attacher les guêtres sur le genou; je fis emplette d'un voile vert et d'une paire de lunettes bleues; je mis dans mon sac une paire de souliers, une paire de bas, une paire de pantalons, une chemise, et j'eus la précaution de faire fixer à mon long bâton une nouvelle pointe de fer. L'anxiété ne me permit pas de fermer l'œil pendant toute la nuit. Je connaissais le danger, et lorsque je remis à l'ami qui m'avait accompagné de Londres les quelques objets et l'argent que je confiai à sa garde, en lui disant de les porter à ma famille si je ne revenais pas, je crains fort de n'avoir pas réussi, comme je le voulais, à dissimuler mon émotion.

Le mardi 12 août, nous étions tous réunis à sept heures du matin, pour déjeuner; nos guides et les porteurs avaient leur table dans le jardin, ils étaient en excellente disposition. Le baromètre avait monté d'un demi-pouce; pas un nuage ne se montrait dans toute l'étendue des cieux. Autour de nous tout était en activité; les habitants accouraient pour nous voir partir; les hommes de l'expédition se divisaient les vivres; on découpait, on empaquetait, on emballait. Et le cuisinier, — encore un brave Tairraz, — reparaissait à chaque instant sur la porte avec de nouvelles provisions. En voici la liste, avec les prix de chaque article et l'addition du total :

PROVISIONS POUR L'ASCENSION DU MONT-BLANC.

Hôtel de Londres. Chamounix, 12 août 1851.

60	bouteilles,	vin ordinaire.	60 fr.
6	»	Bordeaux.	36
10	»	Saint-Georges.	30
15	»	Saint-Jean.	30
3	»	Cognac.	15
1	»	sirop de framboises. .	3
6	»	limonade.	6
2	»	Champagne.	14
20	miches.		30
10	*tomes.* (petits fromages).		8
6	paquets de chocolat.		9
6	»	de sucre.	6
4	»	de pruneaux.	6
4	»	de raisins secs. . . .	6
2	»	de sel.	1
4	bougies.		4
6	citrons.		1
4	gigots de mouton.		24
4	épaules id.		12
6	pièces de veau.		30
1	pièce de bœuf.		5
11	chapons.		30
35	volailles.		87
		Total.	456 fr.

Nous partîmes vers les sept heures et demie; notre caravane était, je crois, la plus considérable qui eût jamais traversé les rues étroites et mal pavées de Chamounix. Chacun de nous avait quatre guides, en tout seize; les porteurs et les volontaires n'étaient pas en moindre nombre, et nous étions de plus escortés par une foule d'amis, de parents, de chères amies et d'enfants qui nous *firent la conduite* jusqu'à une très grande

distance du village. J'étais à mulet, car je désirais réserver mes forces pour le moment où elles me seraient nécessaires; mais le bénéfice ne fut pas grand : le sentier est si rude à escalader, le mulet me donna tant de peine pour le soutenir et le diriger, que je n'aurais pas été plus fatigué en allant à pied. Mes jeunes compagnons de route marchèrent depuis le village et s'en trouvèrent bien. Habillés en matelots avec des vestes courtes et de larges pantalons, ils avaient un air de vigueur et d'activité qui ne se démentit jamais; leur entrain et leur gaîté étaient en merveilleuse harmonie avec le ciel sans nuage, éblouissant de lumière.

Les deux premières heures ne présentèrent rien d'intéressant ni pour les difficultés, ni pour l'aspect de la contrée; le sentier, rapide et rude, s'élevait dans un taillis de sapins et d'arbustes à travers lequel nous apercevions sur notre droite les pyramides de glace de la partie inférieure des Bossons; sur notre gauche, le ravin au fond duquel coule le torrent qui forme la cascade du Pèlerin. Les deux jeunes filles qui habitent le chalet où le touriste va se rafraîchir après avoir visité la cascade, vinrent à travers les bois à notre rencontre; la plus jolie des deux sœurs, Julie Favre, était fiancée à Jean Carrier, notre guide, un véritable Antinoüs. Ce charmant couple suivit de loin l'arrière-garde; aussi, quand Jean nous rejoignit, fut-il accueilli par un déluge de plaisanteries qu'il prit en bonne part.

Nous marchions à la file les uns des autres, nous élevant lentement par de nombreux contours sur les flancs de la montagne; nous atteignîmes ainsi le chalet de la Para, l'habitation la plus élevée dans cette partie des Alpes. Là je quittai avec plaisir mon mulet. A partir de cet endroit, la végétation devient de plus en plus rare; bientôt le sapin disparaît tout-à-fait; le sol est dénudé, aride, couvert des débris des dernières avalanches, au milieu desquels nous vîmes quelques buissons de rhododendrons en fleurs, et quelques chèvres qui y cherchaient une misérable nourriture. Notre caravane s'éparpilla dans tous les sens. Vers les neuf heures et demie, nous atteignîmes un énorme bloc de granit, appelé la *Pierre Pointue*; nous fîmes une halte; les porteurs équilibrèrent mieux leurs fardeaux; quelques-uns d'entre eux, qui avaient ramassé des morceaux de bois, les fendirent par petites bûches qu'ils

placèrent sur leurs havre-sacs. Le poids que portaient ces hommes était vraiment surprenant. Jusqu'alors nous avions contourné l'un des gigantesques contreforts du Mont-Blanc qui enserrent les glaciers ; il fallait maintenant gravir l'arête pour atteindre le glacier lui-même, opération qui exige une tête à l'épreuve du vertige, car ici le moindre éblouissement serait fatal. Sur le flanc, quasi perpendiculaire de cette partie de la montagne, les chèvres ont tracé une sorte de sentier mesurant à peine un pied de largeur ; tandis que de l'épaule gauche vous effleurez le rocher, à votre droite s'ouvre sous vos pieds un affreux précipice, au fond duquel un torrent fangeux roule pêle-mêle des blocs de glace et de granit, débris du glacier ; spectacle plein de grandeur mais sur lequel on n'ose pas fixer ses regards, tout au plus peut-on hasarder un coup d'œil pendant que le guide, d'une main vigoureuse, vous soutient au-dessus de l'abîme où l'on se sent près de tomber. Le sentier tantôt monte et tantôt descend. En vingt minutes environ on arrive au fond du ravin. Là il fallut de nouveau grimper au milieu de blocs détachés, pendant près d'une demi-heure, pour atteindre la seconde station de notre voyage, un autre rocher immense appelé Pierre à l'Echelle, ainsi nommé parce que chaque année on laisse sous son abri une échelle dont les guides se servent pour franchir les crevasses du glacier. Nous y trouvâmes les restes d'une vieille échelle brisée, dont nous nous emparâmes pour faire du feu.

Nous étions à quatre mille pieds d'élévation au-dessus de Chamounix, et les merveilles de ce monde de glaces éternelles commençaient à se révéler à nos yeux. Il nous semblait que le commencement du glacier était à quelques pas de nous, tout au plus à un jet de pierre, et pourtant il fallut plus d'une demi-heure pour y arriver, tant la création est ici colossale ! tant on manque de point de comparaison pour en comprendre l'immensité ! Au milieu de ces monts entassés les uns sur les autres, l'homme n'est qu'un atome insignifiant et inaperçu. La transparence de l'air rend impossible l'appréciation des distances, car les contours qui se dessinent sur l'horizon à une ou deux lieues d'éloignement, sont aussi fermes, aussi positifs que la silhouette des rochers à quelques pas de nous.

A une grande profondeur au-dessous, nous apercevions les

torrents comme des fils d'argent qui se perdaient dans les forêts de sapins, et, beaucoup plus bas encore, la vallée de Chamounix marquetée par les champs et les pâturages; de l'autre côté de la vallée, des pics et des sommets de montagnes s'élevaient autour et au-dessus du Brévent. Plus haut encore, au-dessus de nos têtes, des plaines de neige s'étendaient à l'infini dans toutes les directions, interrompues par des *moraînes* (1) et les aiguilles de glace des glaciers des Bossons et de Taconnay. A droite et à gauche, séparés l'un de l'autre par un espace d'environ trois quarts de lieue, les contreforts du Mont-Blanc formaient le lit du glacier. Nous avions escaladé l'un de ces contreforts; de Saussure avait suivi l'autre lors de sa mémorable ascension en 1787. Sur les extrémités supérieures de ces arêtes on voyait d'effrayantes accumulations de glace, d'un poids incalculable, comme suspendues et menaçant de s'écrouler à chaque instant; de temps à autre des fragments se détachaient avec un fracas semblable aux éclats du tonnerre, trop petits cependant pour être dangereux. Si une masse un peu considérable était tombée, son poids lui eût fait franchir le glacier et devant elle tout eût été balayé; nos guides étaient dans une continuelle crainte d'un tel accident.

Nous nous reposâmes pendant près d'une demi-heure, et l'air vif de la montagne ayant aiguisé nos appétits, nous nous mîmes en devoir de faire honneur aux provisions de notre cuisinier. Quand les volailles furent étalées sur quelques feuilles du journal de *Galignani*, nous nous aperçûmes que les fourchettes et les couteaux avaient été oubliés. Tairraz pensait que Balmat les avait pris; Balmat avait dit à Carrier d'en avoir soin; Carrier les avait vus sur la table et s'était imaginé que Devouassoud les mettrait dans son havre-sac. Bref, personne ne les avait. Heureusement que, presque tous, nous avions des couteaux de poche, et ce qu'il ne fut pas possible de découper, on le déchira avec les doigts; vaille que vaille, nous fîmes un fameux repas. La matinée était si resplendissante, l'air si pur, la vue si splendide, nous étions ou nous nous imaginions être déjà si fatigués... que ce ne fut pas sans peine que les guides parvinrent à nous remettre en ordre

(1) Mot en usage dans les Alpes de la Savoie pour désigner les escarpements, les falaises aux bords des glaciers.

de marche. Enfin, il fallut reprendre le bâton de pèlerin. Après une escalade difficile dans la moraine du glacier, nous parvînmes sur le bord de la glace ; à partir de ce moment nous dûmes, pour tout le reste de l'ascension, renoncer au terrain solide et à toute sécurité.

La première moitié de la traversée du glacier des Bossons se fait assez facilement, si la croûte de neige à la surface est suffisamment durcie. Nous marchions à la file les uns des autres, au travers des monticules et des crevasses, tantôt sur des pentes, tantôt sur des surfaces planes, toujours sur une neige d'une blancheur éblouissante; les guides prenaient chacun à leur tour la tête de la colonne, car naturellement le premier homme a le plus de peine. C'est alors que, pour la première fois, j'observai la teinte profonde, bleu-noir, que prend le ciel dans ces hautes régions. Le contraste de la voûte éthérée avec la blancheur éclatante de la neige produit seul cet effet, puisque ayant fait avec ma main une lunette, comme cela se pratique souvent pour examiner une peinture, je ne retrouvai plus rien d'extraordinaire dans l'aspect du ciel. Nos voiles et nos lunettes bleues nous furent de grande utilité, car le soleil était brûlant et la réverbération vraiment douloureuse. Peu à peu la route devint plus difficile. Il fallut s'élever par zig-zags sur les pentes rapides, contourner des passages dangereux, éviter des crevasses. Les porteurs commencèrent à murmurer et il s'établit entre eux et les guides une intéressante discussion sur les limites auxquelles nos auxiliaires avaient le droit de s'arrêter ; il fallut ajouter à la récompense que nous leur avions promise à notre retour à Chamounix, une bouteille de vin, puis une seconde bouteille. Cependant, nous continuions à monter; mais le glacier devint si coupé de crevasses, les crevasses étaient si énormes, que les guides furent enfin obligés de nous attacher, eux et nous, à une corde qui laissait entre deux hommes un espace d'environ huit pieds. Le danger était en face, il fallait se préparer à l'affronter.

Le touriste qui n'a vu que la Mer de glace, ne saurait se faire une idée des effrayantes beautés du glacier des Bossons dans sa partie supérieure. Il a pu voir en passant les derniers gradins du glacier se mêler aux champs de blé et aux vergers de Chamounix, ses tourelles, ses aiguilles d'une glace transparente et pure

comme l'atmosphère, s'élever au milieu d'une prairie parfumée par les fraisiers et les violettes. Quelques pas hasardés en dehors du sentier du Montanvert lui auront fait entrevoir un des abîmes de cette mer immobile; mais tout cela ne ressemble que de bien loin aux sauvages et effrayantes contrées que nous nous préparions à traverser. A sa séparation d'avec le glacier de Tacconay, celui des Bossons est brisé, soulevé, rompu par des convulsions qu'on s'explique difficilement; l'alternative de la gelée pendant la nuit et du dégel pendant le jour produisent les effets les plus extraordinaires sur cette scène de désolation et de splendides horreurs : des masses colossales d'une glace transparente, verdâtre, percées de cavernes du haut desquelles pendent des girandoles de glace aux formes les plus bizarres; des ponts de glace suspendus sur des abîmes sans fond; de vieux châteaux crénelés tout de glace couronnant des moraines de glace, comme pour défendre des défilés dans ces vallées de glace. Partout de la glace, partout le silence de la mort! Pas la plus petite surface plate où se reposer; le seul espace où l'homme puisse s'arrêter, c'est l'étroite bande qui sépare deux crevasses. La largeur de ces crevasses varie à l'infini, et chacune d'elles est soumise à de si fréquents changements, que le guide le plus expérimenté ne saurait tracer un jour à l'avance la route qu'il sera possible de suivre. La fissure que vous avez enjambée aujourd'hui sera demain un gouffre béant.

Devouassoud le jeune prit la tête de la colonne, armé d'une hache pour pratiquer des entailles qui nous permissent de descendre ou d'escalader une hauteur trop rapide; nous le suivîmes en plaçant soigneusement nos pieds dans l'empreinte de ses pas. « *Choisissez vos pas* » était le mot d'ordre, répété à chaque instant. Nous avancions lentement; quelquefois il fallait s'arrêter pour tenir conseil sur le meilleur moyen de surmonter une difficulté. A un certain endroit, le passage sur lequel nous devions traverser une crevasse se trouva si étroit, que je préférai me mettre à califourchon et m'aider de mes mains. C'est dans ces difficultés que l'adresse et l'audace de nos guides se montraient d'une manière véritablement surprenante; d'un bond ils franchissaient un espace incroyable, et retombant de l'autre côté sur l'extrême bord de l'abîme, ils s'y maintenaient avec autant

d'aisance que le fait une mouche sur une surface de verre. Et pourtant nous étions tous chaussés de même ; mais là où je vacillais et tombais, eux se tenaient fermes comme un roc. Affaire d'habitude ; des nerfs à l'épreuve, un bon jarret et une tête qui ne connaît pas le vertige, voilà tout le secret. Nous passions sans difficulté les crevasses d'une largeur moyenne ; mais lorsque cette largeur dépassait trois ou quatre pieds, nous nous servions de l'échelle en guise du pont, ou bien nous contournions l'obstacle. Ce n'est pas chose difficile assurément que de marcher sur une échelle étendue sur la terre solide ; mais lorsqu'on a sous ses pieds un abîme dont on n'entrevoit pas la profondeur, on éprouve une très vive satisfaction en touchant à l'autre bord.

En bien des endroits la neige formait des ponts que nous passions sans peine, un seul homme à la fois, afin que si le pont s'écroulait, celui qui se serait trouvé dessus restât suspendu par la corde qui nous liait tous les uns aux autres. Quelquefois nous nous trouvions tous rassemblés sur une berme de glace si étroite, qu'il semblait qu'un chamois aurait eu de la peine à s'y tenir ; alors un des guides pratiquait des trous dans la glace, grimpait ou descendait selon le cas, on lui passait les havre-sacs et chacun suivait aidé par son chef de file. Un de ces passages fut effrayant. Que le lecteur se représente une crevasse d'une profondeur que l'œil ne pouvait mesurer, et du milieu de laquelle s'élève une paroi de glace fort étroite et dont le sommet est d'environ quinze pieds au-dessous des deux bords de la crevasse. La lettre W peut en donner une idée en surbaissant le point d'union des deux V (W). Le pied de l'échelle fut fortement fixé sur le sommet de la paroi, puis on inclina l'échelle contre le flanc de la crevasse, dont le sommet la dépassait encore de sept ou huit pieds. L'un des plus jeunes guides parvint, en faisant des entailles dans la glace et avec une agilité merveilleuse, à atteindre l'autre bord ; nous tremblions tous pour lui et pour nous-mêmes, car si le pied lui eût manqué sur ce bord si glissant, il eût entraîné son plus proche voisin, et, attachés à la même corde comme nous l'étions tous, nous aurions été successivement précipités dans un abîme sans fond. Dès que le guide fut de l'autre côté, il aida l'homme qui le suivait à franchir l'obsta-

cle, et ainsi les uns après les autres nous traversâmes sans accident, ou plutôt sans malheur, car c'est ici que j'éprouvai le seul accident qui me soit arrivé dans tout le voyage. Pendant qu'au moyen de la corde on me hissait au sommet, un morceau de granit aigu, fixé dans la glace, coupa une des veines de mon poignet. L'anxiété que nous occasionnait ce passage était si grande, que je ne m'aperçus de cet accident qu'en voyant couler mon sang; pendant quelques minutes il jaillit en grande abondance, j'entourai de mon mouchoir la blessure et je n'y songeai plus; mais il m'en est resté une assez forte cicatrice.

Les porteurs se refusèrent positivement à aller plus loin; promesses et flatteries tout échoua, ils déposèrent leur bagage et reprirent le chemin de Chamounix. Cet abandon nous donna le sentiment que doit éprouver un détachement d'enfants perdus. Heureusement les difficultés qui se présentaient devant nous n'étaient pas plus grandes que celles que nous avions déjà surmontées. Vers les quatre heures de l'après-midi, nous atteignîmes la station où nous devions nous reposer jusqu'au milieu de la nuit.

Les *Grands-Mulets* sont deux ou trois rochers qui s'élèvent, comme des pics isolés, au milieu de cet océan de neige et de glace d'où sort le glacier des Bossons; un peu plus élevés, ils auraient l'honneur d'être mis au nombre des *aiguilles*. On les aperçoit distinctement à l'œil nu depuis Chamounix; le côté qui fait face à la vallée est perpendiculaire de plusieurs centaines de pieds au-dessus du glacier; par le côté opposé, on arrive aisément sur la saillie qui sert de station, à environ trente pieds au-dessous du sommet, de même qu'une maison bâtie sur le bord extrême d'un précipice, aurait sur la façade opposée sa porte d'entrée correspondant au troisième ou quatrième étage.

Escalader le rocher fut l'entreprise la plus rude que nous eussions encore rencontrée; on aurait dit d'un pavé de dalles d'inégales grandeurs et placées de champ. Nous n'étions pas à mi-hauteur quand nous entendîmes tirer le canon à Chamounix; c'était une sorte de *bonjour* que nous envoyaient nos amis, qui, avec leurs lunettes d'approche, suivaient les progrès de notre ascension; notre courage en reçut un nouvel élan. Enfin, nous atteignîmes la plate-forme, espèce de tablette de dix ou douze pieds

de long sur trois ou quatre de large; au-dessous, il y a une seconde esplanade un peu plus grande et entourée d'une petite muraille sèche, construite autrefois par des guides pour la plus grande sécurité des voyageurs. Nous répondîmes au signal de nos amis en fixant dans une anfractuosité du rocher un long bâton au bout duquel nous fîmes flotter un mouchoir, puis nous nous mîmes à l'œuvre pour débarrasser notre nouvelle demeure de la neige qui l'encombrait. Contrairement à mon attente, la chaleur était excessive. Les personnes qui ont pu remarquer en Italie combien le granit conserve encore sa chaleur après que le soleil a cessé de l'échauffer, comprendront que nous ayons trouvé le rocher très chaud là où il avait reçu les rayons du soleil, tandis que dans tous les endroits à l'ombre la neige restait gelée.

Dès que nous eûmes mis en ordre nos effets, nous nous occupâmes à changer de vêtements. La transpiration produite par la fatigue et la neige nous avait mouillés à fond. Nous fîmes sécher nos hardes en les suspendant à toutes les pointes du rocher. Je mis deux chemises, deux paires de chaussons de laine, un épais pantalon en *plaid* écossais, un capuchon de laine tricotée et une blouse; mes compagnons s'habillèrent à peu près de même. Tout le monde agissait pour son compte et pour les autres. Quelques-uns des guides mettaient les bouteilles en ordre de bataille en les fixant dans la neige, d'autres dépaquetaient les vivres; ceux-ci préparaient un foyer et allumaient le feu, ceux-là remplissaient des casseroles de neige pour la faire fondre. La chaleur était si grande, que je ne trouvai plus si ridicule le guide qui recommanda à de Saussure de se munir d'un parasol.

Aussitôt que l'ordre fut rétabli dans notre bivouac, nous envoyâmes deux des guides reconnaître l'état du glacier et surtout de la neige sur les plateaux, et nous nous mîmes à l'œuvre pour dîner, tous disposés à bien faire.

A peine avions-nous commencé, que nous vîmes arriver un jeune Irlandais accompagné d'un guide; il avait profité de ce que nous avions frayé le sentier pour marcher sur nos traces, sans trop de fatigue, nous laissant l'honneur et aussi la dépense de l'entreprise. Ces circonstances prises en considération, mes

jeunes amis proposèrent de faire au nouveau-venu un accueil en rapport avec la température du glacier ; pour moi il me parut que c'était porter bien loin les exigences de l'étiquette, et que sous l'abri de nos rochers, à quelques mille pieds au-dessus de ces bas-fonds où s'agitent les hommes, on pouvait, sans déroger, bien accueillir son prochain; je suggérai tout doucement mon opinion qui fut reçue avec la meilleure grâce possible. Mais nos guides se montrèrent plus pointilleux que nous; ils virent là une violation de leur privilége, et dissimulèrent si peu leur mécontentement, que le nouveau-venu et son compagnon s'en allèrent chercher asile sous le rocher voisin. Plus tard nous vîmes encore arriver un autre voyageur avec deux guides; ils achevèrent avec nous l'ascension.

Nous festoyâmes gaîment notre couchée aux *Grands-Mulets.* Une partie de l'ascension, — et, certes, ce n'était pas la plus facile, — s'était accomplie sans le moindre accident. Le sentiment de la réussite, la beauté de la journée, l'excitation que nous donnait la position dans laquelle nous nous trouvions, l'aspect étrange et sauvage de la nature, tout contribuait à monter notre imagination à un degré d'exaltation que je n'ai pas éprouvé depuis. Tous éprouvaient la même impression ; on chantait, on riait ; les guides prenaient part à notre gaîté, ils avaient un inépuisable fond d'anecdotes à raconter. Aucun de nous n'oubliera jamais ce dîner. Quand il fut terminé, nous nous amusâmes à faire rouler les bouteilles vides au fond du glacier; nous les lançions du haut du rocher aussi loin que possible, elles tombaient sur la neige et glissaient avec rapidité, franchissant les crevasses par leur propre impulsion, et disparaissant dans le lointain. Nos guides mirent un prodigieux entrain à cet exercice, des parieurs à une course de chevaux ne se seraient pas échauffés davantage. Quand une bouteille s'approchait d'une fissure, l'anxiété était grande, la franchissait-elle ! l'enthousiasme était au comble : « Voilà un fameux coureur ! comme il saute ! » — « La dame-jeanne s'arrête ; elle est perdue ! » — Non, non, elle court encore ! » Une troupe de chamois en pleine course n'aurait pas excité un plus vif intérêt.

Quand le soleil eut abandonné les Mulets, le froid se fit sentir, mais pas assez pour causer une vive souffrance. Le dos appuyé

contre le rocher, une excellente couverture sur les jambes, et pour oreiller mon havre-sac, vieux compagnon de voyage qui m'avait servi sur la Méditerranée et sur le Nil, je trouvais ma couche aussi bonne qu'aucun voyageur fatigué aurait pu le souhaiter.

Jusqu'à présent je me suis abstenu à dessein de parler de la vue admirable qui nous entourait de tous les côtés. Les Grands-Mulets sont évidemment les plus hautes vertèbres de l'épine dorsale, si je puis m'exprimer ainsi, qui sépare à leur origine les deux glaciers des Bossons et de Taconnay. La distance depuis Chamounix et leur position à l'abri des avalanches, les ont fait choisir pour la station ordinaire pour passer la nuit, lorsqu'on tente l'ascension du Mont-Blanc. Depuis le côté occidental, on ne voit pas le Prieuré, à moins de monter sur le sommet du rocher — entreprise périlleuse ; — depuis là, en s'avançant sur le bord extrême, on embrasse toute la vallée d'un bout à l'autre ; les villages apparaissent comme des points blancs sur un fond bigarré. A nos pieds, l'immense champ du glacier qui s'élevait graduellement par d'irrégulières ondulations ; en face, à quelques mille pieds d'élévation, le dôme du Goûté, dont la coupole, vue du fond de la vallée, est ordinairement prise par le touriste pour le sommet même du Mont-Blanc ; une lieue nous en séparait, mais telle est la transparence de l'atmosphère qu'il nous semblait y toucher ; sur la gauche, au sommet du glacier, une vallée de glace qu'on aurait dit aller se perdre dans les profondeurs du ciel, divisée par trois collines de plusieurs centaines de pieds de haut, escalier gigantesque par lequel on arrive au *Grand-Plateau*. Sur le plus rapproché de ces monticules, deux petits points noirs s'avançaient lentement vers le sommet ; c'étaient les guides que nous avions envoyés en avant pour reconnaître le glacier ; les progrès qu'ils avaient faits, annonçaient que la neige était en bonne condition. Enfin, au-dessus du *Grand-Plateau*, nous apercevions le véritable sommet du Mont-Blanc. En le regardant, je me serais facilement imaginé que, sans nous presser, nous pourrions y arriver en deux heures ; mais mes regards revenant sur les deux points noirs, quasi-imperceptibles, qui étaient près de nous, je me rappelais qu'il leur avait déjà fallu tout ce temps pour arriver à une si petite distance. C'est ainsi que le glacier des Bossons, dont la traver-

sée avait employé cinq grandes heures, paraissait être, pour ainsi dire, sous notre main, et que le Brevent, dont l'ascension depuis Chamounix est si longue et si difficile, n'était plus à nos yeux qu'une montagne ordinaire. Tant il est vrai que dans cette nature où tout est d'une si merveilleuse grandeur, l'homme n'a plus de point de comparaison pour juger des distances et des proportions.

Le soleil disparut derrière l'aiguille du Goûté, et alors je fus pendant deux heures témoin d'un spectacle extraordinaire, si merveilleux, d'une splendeur si inimaginable et d'un aspect si étranger à cette terre, que, fasciné et tremblant d'émotion, j'oubliai jusqu'à mon existence dans la contemplation d'une vision qu'aucun rêve ne saurait égaler. D'abord, le ciel, les montagnes, les glaces éternelles, les rocs et les pics, tout ce qui nous entourait revêtit une teinte d'or en fusion d'un si éblouissant éclat, que les yeux pouvaient à peine en supporter le reflet. A mesure que le crépuscule montait des profondeurs de la vallée, cette lumière devenait plus brillante; les sommets des plus hautes montagnes apparaissaient comme des îles de feu dans un océan de vapeurs. Peu à peu cet éclat métallique s'adoucit; les teintes devinrent orange, puis d'un pourpre transparent et léger, passant successivement par toutes les nuances du prisme, jusqu'à ce que le ciel redevînt d'un bleu intense et pur, se dégradant insensiblement en violacé vers l'Orient. La neige reflétait toutes ces teintes; par moments elle paraissait rose: les nuances prenaient d'autant plus de vivacité que l'ombre bleuâtre du soir se rapprochait et devenait plus intense. Cette ombre enveloppa enfin les Grands-Mulets, et, continuant à monter, elle finit par envahir les plus hauts sommets, où disparurent les derniers feux du jour. Le vaste dôme du Goûté et la cime du Mont-Blanc, devenus pâles et livides comme la mort, se dessinèrent sur un ciel où flottait encore de légers nuages roses et or.

Mais quand ce spectacle resplendissant se fut évanoui, la scène en devint plus grande encore. Le feu que nos guides entretenaient, pétillait et flamboyait sur une saillie un peu au-dessous et en avant de l'enfoncement où je m'étais retiré; nos gens, groupés autour de l'âtre, chantaient de vieilles ballades

en patois, ou des litanies comme on en entend souvent chez les laboureurs de la Savoie. Mes compagnons et moi, nous nous étions arrangés comfortablement à l'abri du rocher; nul de nous ne songea à élever une tente, comme j'en ai lu la description dans presque tous les récits des ascensions au Mont-Blanc; une simple couverture, et pour dais le ciel, cela nous suffit. F. et P. étaient déjà profondément endormis. W. veillait encore, et moi, j'étais trop excité pour chercher le sommeil. Nous échangeâmes quelques paroles, puis W. s'endormit

Les étoiles scintillaient au firmament; un pâle et froid rayon argenté bordait la cime du Mont-Blanc; la lune se levait, sa paisible lumière descendait lentement sur ces lieux déserts, que le soleil avait un instant auparavant inondés de sa gloire; bien des heures devaient s'écouler encore avant qu'elle éclairât notre sentier. Les guides s'endormirent les uns après les autres, sauf trois ou quatre qui restèrent autour du foyer à fumer gravement leurs pipes. Un silence plus imposant que je ne saurais l'exprimer, s'étendit sur le monde. Que de fois le soir, depuis Chamounix, j'avais contemplé les Grands-Mulets, en songeant avec une sorte de terreur à la solennité que doit avoir une nuit dans ces déserts, où toute vie est éteinte dans un hiver éternel! Et maintenant, je me trouvais à cette place même et dans cette solitude qui parle à l'âme avec tant de puissance. Dans une intime communion avec la nature sous son aspect le plus imposant, au milieu de ces régions où, nous seuls exceptés, nulle trace de vie ne se révélait, mon imagination s'éleva hors du cercle ordinaire de la pensée; une émotion solennelle mêlée de terreur et de joie, et la conscience du néant de l'homme, dominaient tous mes sentiments. Une immense région où le froid, le silence et la mort règnent seuls, s'étendait au loin et tout autour; mais au-dessus de nos têtes le ciel avec ses innombrables étoiles veillait sur nous.

Vingt minutes avant minuit, le signal du départ fut donné. Tairraz alla secouer les guides, profondément endormis; bientôt tout fut en mouvement. A l'exception de quelques bouteilles de vin, de trois ou quatre pains et d'autant de poulets, tout fut laissé aux Grands-Mulets; comme le disait Carrier, « il n'y avait pas de danger que les passants s'en emparassent. » Le quart

d'heure qui précéda minuit fut dans tout le voyage le plus lourd à passer. Au moment de quitter notre abri, je me sentais prodigieusement fatigué; mon lit, tout rude qu'il était, éclairé par le feu, avait un air de confort, par opposition au sombre désert glacé qui s'ouvrait devant nous. La lune était sur l'horizon, mais sa lumière ne descendait pas au-dessous de l'aiguille du Goûté, de sorte que nous étions dans l'obscurité. On alluma trois ou quatre lanternes munies de chandelles; Jean Tairraz s'était fabriqué une sorte de globe chinois, comme on en voit dans les illuminations, et l'avait fixé derrière lui afin de m'éclairer. Michel Devouassoud se mit à la tête de la colonne, nous nous rangeâmes en simple file derrière lui, chaque voyageur étant précédé par un guide muni d'une lanterne et suivi de deux guides portant le léger bagage que nous emportions avec nous. Nous quittâmes les Grands-Mulets par la partie supérieure des rochers; après une descente de quelques pas, nous nous trouvâmes sur la neige. Au moment du départ, nous entendîmes l'Irlandais qui chantait bravement à son guide le « *God save the queen,* » et bientôt nous vîmes la lumière de sa lanterne s'approcher de notre arrière-garde. L'autre *poursuivant* ne tarda pas non plus à se mettre en marche.

Je l'ai déjà dit, le côté du Mont-Blanc qui s'étend entre les Grands-Mulets et les Rochers-Rouges, près de la cime, est formé de trois immenses gradins, hauts de plusieurs centaines de pieds, entre chacun desquels est une plate-forme presque horizontale; la plus élevée, qui a presque une lieue de largeur, s'appelle le Grand-Plateau. Depuis Chamounix, on peut facilement en déterminer la position à l'œil nu. Notre chemin s'élevait sur ces gradins; pendant deux heures nous marchâmes en silence, tantôt sur une surface presque horizontale, tantôt grimpant en zigzags les pentes rapides. Nous parlions peu, car nous savions que pour achever notre entreprise, nous aurions bientôt besoin de tout notre souffle. Du reste, la marche n'avait ici rien de pénible; la neige était ferme, nous avancions assez rapidement; bien loin, au-dessous de nous, nous apercevions encore le point rougeâtre de notre feu aux Grands-Mulets. Les étoiles scintillaient, l'air était vif et froid, mais désagréable seulement lorsqu'il nous arrivait des bouffées de vent, ce qui était rare, parce

que de tous les côtés nous étions abrités par les aiguilles et les hauteurs.

Des Mulets au Grand-Plateau, c'est la partie la moins intéressante de tout le voyage. Pendant trois heures et demie, nous montâmes continuellement et régulièrement, sauf en quelques endroits, où une crevasse, trop grande pour pouvoir être franchie, nous obligeait à faire un détour ; à tout prendre, ce n'est pas une entreprise beaucoup plus difficile que de remonter la Mer de Glace pour aller au Jardin. Dès que nous nous arrêtions, nos pieds devenaient excessivement froids ; le seul remède était de les enfoncer dans la neige. Les guides veillaient avec soin à ce que nous fussions toujours en mouvement ; eux-mêmes n'étaient jamais un instant immobiles pendant ces haltes.

Nous avions presque atteint le Grand-Plateau, lorsque la caravane fut subitement arrêtée par la nouvelle que le guide qui était à la tête se trouvait en face d'une crevasse sans fin et beaucoup trop large pour être franchie. Il paraît que nos gens s'étaient toujours attendu à rencontrer en cet endroit quelque obstacle de cette nature. Leur anxiété était évidente, et Tairraz nous avoua plus tard que si nous n'étions parvenus à vaincre cet obstacle, il eût fallu renoncer à atteindre la cime et redescendre à Chamounix. Auguste Devouassoud prit une lanterne pour se porter à la tête de la colonne ; c'était la seule lanterne qui nous restait ; deux avaient consumé leurs chandelles, et la troisième, échappant à la main qui la portait, glissa comme un météore sur la pente du glacier et disparut dans les profondeurs d'un abîme. Nous suivions donc avec une extrême inquiétude les mouvements de notre dernière lumière, tantôt suivant les bords du gouffre, tantôt disparaissant pour reparaître plus loin ; enfin, Devouassoud nous cria qu'il avait trouvé un passage. Nous nous remîmes en marche ; il fallut escalader un talus de glace, puis suivre long-temps le bord extrême du précipice, plus affreux dans cette demi-obscurité, qui ne permettait pas d'en sonder la profondeur, qu'il ne l'eût été en plein jour. L'obstacle fut surmonté, et vers les trois heures et demie, nous nous trouvâmes sains et saufs sur le Grand-Plateau.

Une plaine d'environ une lieue de longueur s'étendait devant nous. Avant de nous remettre en marche, nous prîmes un doigt

de vin; malgré un si long exercice, nous avions peu d'appétit, mais un verre de bon vin nous redonna un peu de vie et de chaleur dont nous avions grand besoin, car cette halte par un froid très vif nous avait glacés. La caravane se remit en marche, et cette longue file s'avançant en silence, chaque pas dans le pas qui précédait et à la lueur d'une faible lumière, avait quelque chose de si solennel et de si fantastique, que l'impression que j'en reçus devint presque douloureuse. Le dôme du Goûté, en plein clair de lune, ressemblait à une colossale masse d'argent et reflétait sur la plaine assez de lumière pour faire entrevoir son immensité et son aspect lugubre; beaucoup plus haut, on apercevait la cime du Mont-Blanc, et sur notre gauche s'ouvrait le gouffre béant dans lequel une avalanche entraîna les guides du docteur Hammel; ces malheureux reposent pour l'éternité dans ces profondeurs inconnues, où la glace les conserve incorruptibles. Tairraz s'approcha de moi, et du doigt me désignant l'abîme: « C'est là, me dit-il à voix basse, que mon frère Auguste périt en 1820, avec Balmat et Carrier; ils y sont encore. Le cœur me fend toutes les fois que je revois cette place. » — « Et les avalanches? demandai-je. » — « Elles tombent la nuit comme le jour, répondit-il; plus vite nous passerons, mieux ce sera. »

En effet, quoique cet endroit fût un des plus faciles de toute l'ascension, c'en est aussi le plus dangereux. Un flocon de neige, le moindre petit glaçon que le vent eût détaché du sommet aurait pu déterminer une avalanche qui, descendant avec le fracas et la rapidité de la foudre, aurait balayé et précipité dans l'abîme tout ce qui se serait trouvé devant elle. Nous le savions tous; aussi pendant trois quarts d'heure nous nous avançâmes rapidement, sans prononcer une parole, sans faire aucun bruit, jetant de temps à autre un regard de défiance sur cette cime si paisible et si dangereuse. Déjà une ou deux fois en ma vie je m'étais trouvé dans d'imminents dangers, et en ce moment j'éprouvais de nouveau la froide indifférence que j'avais ressentie dans ces circonstances, une sorte d'affaissement ou d'abnégation irréfléchie; je savais que chaque pas éloignait de nous une chance d'une horrible mort, et pourtant, en ce moment d'anxiété, ma seule préoccupation était concentrée sur les deux

lanternes qu'on portait en avant, et qui ne se tenaient pas toujours à la même distance, la chose du monde assurément la moins importante en elle-même.

Enfin nous nous trouvâmes abrités par les Rochers-Rouges et comparativement en sûreté, car si une avalanche s'était formée, ces rochers l'auraient détournée dans la direction du Grand-Plateau. Nous tînmes conseil. L'Irlandais, qui nous avait devancés d'une courte distance, était étendu sur la neige, pris de vomissements et en proie à une hémorrhagie par le nez qui ne laissait pas que d'être inquiétante. Ses forces étaient épuisées. Persévérer eût été une folie. C'eût été une folie, car à la même place, si je ne me trompe, quelques années auparavant, M. Talfourd avait aussi été obligé de renoncer à atteindre la cime. Je dis à notre pauvre compatriote qu'il ne devait pas concevoir de nous une mauvaise opinion si nous le laissions aux soins de son guide, puisqu'il nous était impossible de rien faire pour lui, et je l'engageai fortement à redescendre promptement aux Grands-Mulets, où il trouverait toutes les choses dont il avait besoin. Il suivit mon conseil; à notre retour, nous le retrouvâmes encore à la station des rochers.

En arrivant au sommet de la muraille de glace presque verticale que forment les Rochers-Rouges, nous nous trouvâmes en pleine lune, en même temps qu'à une distance infinie, une bande rougeâtre marquait à l'Orient l'approche du jour. Le contraste de ces deux lumières produisait un effet fort étrange. Au premier moment, cette scène ne rappelait en rien les gloires du soleil couchant que nous avions admiré aux Grands-Mulets; mais bientôt les pics s'éclairant successivement au-dessus des ténèbres qui couvraient la plaine, le spectacle devint d'une grande et solennelle magnificence. Au sein de l'obscurité étincelait tout-à-coup un point lumineux qui grandissait rapidement, prenait enfin les formes d'une haute montagne; les points se multipliaient toujours et croissaient; dans le fond, à vingt lieues de distance, un rayon argenté marquait la place du lac de Genève; une vapeur grisâtre, puis rosée et lumineuse, laissait entrevoir les coteaux et les vallées. Le monde sortait du chaos. Chaque chose prenait une forme plus précise, et bientôt la création entière fut inondée des chauds rayons du soleil. Nous étions alors dans

l'ombre projetée par l'*Aiguille sans nom,* les Rochers-Rouges nous masquaient la vue de la cime du Mont-Blanc, qui, le premier entre tous, avait dû recevoir les clartés de l'aurore.

Le froid devint intense; des bouffées de vent du Nord, chargées de petites aiguilles de glace qui nous perçaient la figure, nous occasionnaient une réelle souffrance. Nous remîmes nos voiles, que, pendant la nuit, nous avions roulés autour de nos chapeaux. J'étais glacé et découragé; deux nuits passées sans sommeil, le peu de nourriture que j'avais prise depuis vingt-quatre heures et l'excessive fatigue avaient abattu mes forces. Cependant, aucun de nous n'éprouvait ces effets si souvent décrits par les voyageurs qui ont tenté l'ascension du Mont-Blanc : les nausées, la difficulté de respirer, l'afflux du sang à la tête. Je repris courage pour achever notre grande entreprise.

Ce n'était pas une petite affaire. Du pied des Rochers-Rouges s'élève une colline de glace vive, se terminant abruptement au-dessous par une berme qui nous parut être le bord extrême d'un affreux précipice; il fallait gravir cette surface inclinée de soixante degrés, entreprise plus périlleuse qu'il ne le serait de marcher en équilibre sur le sommet d'un toit pointu et couvert de neige. Jean Carrier s'avança le premier, taillant dans la glace avec la hache chaque pas où nous devions poser le pied. C'est toujours chose difficile que de marcher sur la glace lisse, même sur un plan horizontal; mais lorsque la surface est plus qu'à demi perpendiculaire, qu'au-dessous de vous s'ouvre un gouffre béant, et que pour vous retenir vous n'avez que des trous pour poser le pied et s'accrocher des mains, c'est un péril qui met à l'épreuve les nerfs les plus fortement trempés. Nous nous attachâmes de nouveau aux cordes, et nous reprîmes notre marche, trop préoccupés du danger pour écouter les guides, qui signalaient à notre admiration les différents points de vue qui apparaissaient à mesure que nous nous élevions : le Jardin, le Mont-Rose, le col du Géant. Il fallut une demi-heure pour achever ce dangereux passage, au bout duquel nous nous trouvâmes sur un champ de glace légèrement ondulé et situé immédiatement au-dessus du glacier du Facul, vers la partie supérieure de la mer de Glace; c'est le côté opposé à la vue qu'on a depuis le Jardin.

Durant la dernière heure, mes yeux s'étaient singulièrement

appesantis, et n'eût été l'obligation, sous peine de mort, de les tenir ouverts et même très ouverts, je n'aurais pas résisté au désir de les fermer; ce besoin de sommeil devint si irrésistible, que, forcé de m'asseoir pour rattacher mon soulier, je n'avais pas fait le nœud que je m'affaissai sur moi-même, profondément endormi. On me força à me lever, et la caravane se remit en route. Mais soit fatigue, soit effet de l'atmosphère raréfiée ou de la trop longue privation de sommeil, je fus pendant les deux heures que nous mîmes à arriver sur la cime, en proie à une hallucination aussi étrange que possible. Dormé-je en marchant, étais-je réellement éveillé? Je ne saurais le dire. J'avais la connaissance parfaite du lieu où je me trouvais, de ce que je faisais, de la nécessité de choisir mes pas, du danger de notre position, et pourtant mon imagination était assaillie par une légion de fantômes, les plus absurdes, les plus improbables qui jamais aient poursuivi un voyageur ensorcelé dans les montagnes du Hartz. Que les physiologistes nous disent si la chose est possible; mais je crois fermement que, pendant tout ce temps, j'étais profondément endormi, quoique marchant avec les yeux ouverts, de sorte que les objets extérieurs avaient sur ma pauvre cervelle l'influence qu'ils exercent souvent sur nos rêves, avec lesquels ils se mêlent de la manière la plus extravagante. Je voyais apparaître les figures d'une foule de gens de ma connaissance et j'entendais leurs voix qui m'appelaient par mon nom; puis je me trouvais mêlé, au sujet de deux bois de lit, à je ne sais quelle affaire désagréable et inexplicable dont la responsabilité pesait sur moi. L'instant après, un de mes confrères en littérature se présentait pour exprimer son regret de ne pouvoir me permettre de passer par son jardin, le roi de Prusse s'y opposant. Toutes les images qui obsédèrent mon imagination étaient aussi ridicules et fatiguaient excessivement ma tête. Les choses en vinrent à ce point que lorsque nous touchâmes au dernier obstacle qui nous restait à surmonter, — le terrible *Mur de la Côte*, — je me laissai choir sur la neige et déclarai nettement à Tairraz que les guides pouvaient m'abandonner, mais que je ne ferais pas un pas de plus.

Les guides qui ont fait plusieurs fois l'ascension du Mont-Blanc, connaissent ces défaillances qui s'emparent du voyageur

dans les régions au-dessus du Grand-Plateau. Balmat et Tairraz me remirent, bon gré malgré, sur mes jambes, en me représentant que je les exposais à périr tous, car nous étions arrivés à l'endroit le plus périlleux. Il me fallut faire un prodigieux effort pour rallier mes esprits, et ce fut tout juste avec assez de bon sens pour comprendre le danger, que je me préparai à escalader cette formidable muraille de cinq à six cents pieds de haut, et presque perpendiculaire. On monte obliquement : à un endroit, on est suspendu au-dessus d'une crevasse dont il est impossible d'apercevoir le fond ; si votre pied glisse, si votre bâton perd son point d'appui, vous êtes perdu sans ressource ; lancé avec la rapidité de l'éclair sur une pente de glace, votre corps irait se briser dans un horrible gouffre où les regards de l'homme ne pénètrent jamais. Au danger qui naît de la nature même de cette ascension, qu'on ajoute ceux qui résultent de ces circonstances exceptionnelles dans lesquelles se trouve le voyageur à quatorze mille pieds au-dessus du niveau de la mer, dans une atmosphère si raréfiée que la respiration est singulièrement courte et difficile, exposé à un vent violent et glacial, épuisé de fatigue, accablé de sommeil, mourant de soif, les yeux injectés de sang, et l'on comprendra qu'il faut un courage peu commun pour persévérer dans une pareille entreprise.

Inutile de dire qu'il fallut tailler, avec la hache, chaque degré de cette montée ; je frissonnais d'effroi en voyant nos guides grimper sur cette surface de glace comme des mouches sur une vitre. Les deux Tairraz me précédaient, et, si je ne me trompe, François Cachat marchait derrière moi ; mais nous échangeâmes si peu de paroles pendant ce passage, et je fus si préoccupé d'assurer mes pas, que je n'ai qu'un souvenir confus de nos positions respectives. Nous avancions lentement, mais enfin nous avancions ; en plus d'un endroit je fus obligé d'attendre que le guide qui me précédait eût retiré son pied de l'entaille au-dessus de ma tête pour y mettre ma main et me hausser à mon tour. Une ou deux fois je me hasardai à regarder dans les profondeurs de l'abîme qui se perdaient dans une teinte bleu foncé : je n'éprouvai aucun vertige.

Après une demi-heure d'une ascension si pénible, nous arrivâmes enfin au pied de la *Calotte*, c'est le nom qu'on donne à la

cime du Mont-Blanc. Tout danger était passé, mais non pas toute fatigue ; cette dernière montée est pénible, et il fallut encore se servir de la hache. La respiration nous manquait, toutes les trois ou quatre minutes il fallait s'arrêter pour reprendre du souffle. Mes jeunes amis soutenaient bravement l'épreuve, ils prenaient même l'avance sur quelques-uns des guides. Quant à moi, j'étais à bout de forces et de courage, et ce ne fut pas, pour l'honnête Tairraz, une petite tâche que de me tirer après lui jusqu'au sommet, car je chancelais comme un homme ivre. Pour surcroît de peine, je devins de fort mauvaise humeur; je m'emportai contre mon attelage qui n'allait pas assez vite à mon gré, et je me montrai vivement indigné de ce que l'un des guides avait eu la hardiesse d'appeler mon attention sur le Mont-Rose. Tout-à-coup je me trouve sur une surface plane, je promène mes regards autour de moi sans découvrir aucune élévation ; les guides avaient planté leurs bâtons dans la neige ; ils étaient arrêtés par groupes, les uns debout, les autres étendus sur le sol ; nous étions sur le sommet du Mont-Blanc !

Ce moment si long-temps et si ardemment désiré était enfin venu ; mais j'étais si épuisé, que, sans regarder autour de moi, je m'affaissai sur la neige et m'endormis à l'instant. Sept ou huit minutes d'un profond sommeil suffirent pour me rendre des forces et rétablir l'ordre dans mes pensées. Tairraz me réveilla, et je goûtai délicieusement la satisfaction de la réussite ; cependant il me fallut un peu de temps avant de pouvoir examiner tranquillement les objets renfermés dans notre immense horizon. J'aurais voulu tout embrasser d'un seul coup d'œil ; en regardant Genève et le Jura, je songeais aux plaines de la Lombardie, derrière moi, et si je me retournais pour voir celles-ci, aussitôt ma pensée se portait vers l'Oberland et cette longue chaîne des Alpes dont les sommets resplendissaient sous les rayons du soleil. J'étais tenté de me plaindre du trop grand nombre d'objets à voir et de ne pas voir assez, en ce sens que l'horizon sans borne embrassait des points d'un vif intérêt, sans que nous pussions en distinguer aucun d'une manière bien précise, en raison de notre prodigieuse élévation.

Peut-être le panorama du Rigi-Culm est-il plus intéressant : la variété des cultures, le petit bateau à vapeur qui sillonne les

eaux du lac entre Lucerne et Fluelen, les omnibus microscopiques sur la route d'art, les bouleversements de la plaine de Goldau, l'éboulement du Rossberg, ce sont là des sujets dignes d'admiration. Mais le Rigi n'a que six mille pieds d'élévation, le Mont-Blanc en a quinze mille; les villages qui, depuis le Rigi, apparaissent au fond des vallées comme des joujoux d'enfants, ne sont plus que des atomes presque imperceptibles vus du sommet du Mont-Blanc.

La matinée était ravissante, pas la plus légère vapeur sur le flanc des montagnes. L'un de nos guides, qui en était à sa dixième ascension, affirma n'avoir jamais été favorisé d'un si beau temps. Mais, malgré cette extrême transparence de l'atmosphère, les pics des Alpes n'étaient pas fort distincts, et les vallées se confondaient au loin dans une brume légère. Le Buet, l'Aiguille-Verte, le Col du Bonhomme, tous les objets dans le voisinage immédiat de Chamounix, et même les Alpes bernoises, étaient parfaitement nets et distincts; mais les hauteurs de Brévent, bon nombre d'aiguilles qui, depuis la plaine, semblent percer les cieux, ne nous apparurent, de la cime du Mont-Blanc, que comme d'insignifiantes inégalités dans l'immense plaine sous nos pieds. Le lac de Genève et, au-delà, le Jura dans toute sa longueur, se dessinaient plus nettement; plus loin encore, dans une faible teinte bleuâtre, se perdaient les coteaux de la Bourgogne. Vers le Sud-Est, nos regards descendaient une longue vallée de glace au bas de laquelle se trouve le Jardin, et, par dessus le col du Géant, ils se dirigeaient sur les plaines de la Lombardie, si rapprochées en apparence, qu'un des guides s'obstinait à nous montrer Milan. Aucune description ne peut rendre la majesté de ce spectacle. Les points de comparaison manquent pour rendre sensible l'immensité et la grandeur de ce monde qui se déroulait sous nos pieds, cette succession sans fin de collines, de monts, de pics, ébrêchés, dentelés, unis, neigeux, arides, boisés, ces longues chaînes dont les profils les uns derrière les autres, comme les rangs d'une armée, finissent par se confondre avec l'horizon. La parole ne saurait décrire ce que l'œil qui l'a vu peut à peine concevoir.

Notre première curiosité satisfaite on étala les provisions, et nous nous assîmes en cercle sur la neige pour déjeuner. Nous

avions du vin, quelques poulets froids, du pain, du fromage, du chocolat, et une provision de prunes qui nous avaient été d'une réelle utilité pendant l'ascension : une prune mise dans la bouche, sans la manger, suffisait pour faire disparaître une sécheresse de la gorge et du palais, qui, sans cela, eût été intolérable.

La raréfaction de l'air n'était rien en comparaison de ce à quoi nous nous étions attendu. A Chamounix, nous avions entendu dire qu'à cette élévation il est impossible d'allumer une pipe, mais tous nos guides fumaient le plus comfortablement du monde. Nos figures, il est vrai, avaient un étrange aspect ; le sang nous montant à la tête, nous avions le teint qu'on remarque chez les personnes atteintes du choléra asiatique, heureusement sans éprouver aucun malaise. La seule chose qui m'inquiétait était la perte de tout sentiment dans le poignet où je m'étais blessé ; la nécessité de maintenir un mouchoir sur la blessure ne m'avait pas permis de remettre mon gant, et le poignet était tout simplement gelé. Les guides en parurent plus inquiets que moi, et pendant cinq minutes j'eus à souffrir une opération assez douloureuse sous forme de violentes frictions. Je recouvrai le sentiment ; mais encore aujourd'hui, aux approches du froid, ma main me fait souffrir. Oh ! n'importe, nous avions réussi, et nous étions, en ce moment, assis sur la cime du géant des Alpes, sans accident, tous sains et saufs. Nous n'avions pas grand appétit ; le vin ordinaire nous parut du nectar, et le Champagne de la véritable ambroisie. Nous échangeâmes des poignées de mains et fîmes assaut de plaisanteries et de bons mots ; on porta des toasts, et personne ne songea aux observations scientifiques. De Saussure n'a rien laissé à faire à ses successeurs, et depuis soixante ans qu'on observe les hauteurs et la température, on n'a pas ajouté grand'chose aux découvertes de l'illustre Genevois. Nous avions vu toutes les horreurs et les merveilles des glaciers, assisté aux scènes les plus fantastiques de la nature la plus splendide que jamais œil humain puisse voir, mis en jeu toutes nos forces, toute notre énergie pour accomplir une entreprise pleine de périls et de difficultés, une entreprise qu'un bien petit nombre de hardis aventuriers peuvent s'enorgueillir d'avoir menée à bien. Nous étions glorieux de notre succès.

Bien que le froid ne fût pas excessif, la moindre bouffée de vent nous glaçait jusqu'aux os. Les guides préparèrent leurs sacs, maintenant bien allégés, et se disposèrent à faire la descente. Nous nous mîmes en marche à neuf heures et demie, après être restés exactement une demi-heure sur le sommet. Plus tard, nous apprîmes qu'on nous avait vus depuis Chamounix, à l'aide de télescopes, et qu'on y avait tiré le canon aussitôt que nous eûmes atteint la cime; mais le son ne parvint pas jusqu'à nous. En trois heures et demie nous étions de retour aux Grands-Mulets; à l'exception du Mur de la côte, aussi dangereux à descendre qu'à monter, ce ne fut qu'un amusement du commencement à la fin. On glissait, on chancelait, on tombait; plus de zig-zags, toujours la ligne droite, comme il convient aux honnêtes gens; mais, pour la suivre, chacun consultait ses forces et son expérience; nous, voyageurs inaccoutumés à ces régions, nous n'avions pas honte de nous asseoir au sommet d'une descente, et de glisser ainsi sur la neige; mais, ignorant l'art de se guider, il nous arriva plus d'une fois de tourner au milieu de la course et d'arriver en bas la tête la première; quels bons rires accueillaient l'infortuné qui se présentait d'une manière si insolite. Quant aux guides ils descendaient debout, fièrement appuyés sur leurs longs bâtons et légèrement inclinés en arrière, sans jamais tomber ni vaciller. Je voulus les imiter; mais, dès le début, ma course se termina par une effroyable culbute dans laquelle je faillis perdre mon bâton; je revins prudemment au mode peu élégant, mais non moins amusant, de voyager rapidement sur la neige.

Quoique, pour retourner aux Mulets, nous ne mîmes que la moitié du temps qu'il nous avait fallu pour monter, je n'en fus pas moins étonné de la distance que nous avions parcourue, maintenant que mon attention était moins absorbée par la nouveauté et l'étrangeté de la scène. Il me semblait que les *montets* qui séparent les *plateaux* étaient d'une longueur sans fin. A mesure que nous avancions, nos projets devenaient plus difficiles, car la neige commençait à fondre sous les rayons du soleil, et en quelques endroits nous enfoncions jusqu'aux genoux. Nous ne nous tenions pas ensemble, nous étions éparpillés, et, dans l'immensité de ces glaciers, nous paraissions çà et là comme de petits points

noirs sur la surface éblouissante d'une neige éternelle. Chacun choisissait sa route, glissait, patinait ou se laissait rouler selon son caprice. Le soleil était brillant et chaud, nous étions joyeux et dispos, tout allait pour le mieux, et, quoique je n'eusse eu aucun sommeil depuis quarante-huit heures, je gardai honorablement ma place à l'avant-garde.

A une heure de l'après-midi, nous étions de retour à notre ancien bivouac des Grands-Mulets. Nous nous étions proposé d'y faire une halte, mais le rocher était si échauffé par le soleil, que l'air était étouffant et nous n'aurions pu le supporter long-temps. Tairraz déclara que le glacier devenait si dangereux par la fonte de la neige, même que, en passant sans retard, nous ne le traverserions pas sans péril. A l'instant, tout le monde fut debout, nous vidâmes notre dernière bouteille, et mettant nos havresacs sur le dos, nous dîmes adieu aux Grands-Mulets probablement pour toujours.

Cinq minutes plus tard, nous reconnaissions que les plus grands dangers de notre expédition étaient devant nous. Toute la surface du glacier des Bossons était en plein dégel ; l'eau ruisselait le long des moraines de glace; à chaque instant nous entendions les ponts de neige s'enfoncer dans les crevasses, en quelques endroits nous entrions jusqu'à la ceinture dans la neige à demi fondue. Les guides avaient l'air sérieux. On s'attacha aux cordes trois par trois, à environ dix pieds les uns des autres. Les guides déclarèrent enfin qu'il était impossible de savoir avec certitude si la neige qui recouvrait les crevasses supporterait notre poids ou s'enfoncerait avec nous dans l'abîme. Ils sondaient chaque passage, le moindre signe de tête impliquant le doute, était le signal de changer de direction. Les traces de notre passage de la veille étaient effacées en tant d'endroits, qu'il fallait chercher d'autres indices. Une fois nous l'échappâmes belle : Tairraz, qui me précédait, franchit d'un bond une crevasse, et avec une présence d'esprit et une promptitude incroyables, il se retourne à demi, pose son long bâton en travers de cette fissure et se soutient au-dessus de l'abîme béant. La secousse me jeta à terre ; si Tairraz avait été entraîné, je l'aurais été avec lui, ainsi que le guide qui me suivait, car nous étions tous les trois attachés ensemble. Cet accident produisit sur moi une plus vive impres-

sion que ne l'ait fait aucun autre danger dans tout le voyage.

Enfin, après bien des inquiétudes, nous touchâmes aux moraines du glacier, et je sentis avec satisfaction mon pied prendre un ferme appui sur le granit; à vrai dire, pendant notre trajet depuis les Grands-Mulets, notre vie n'aurait pas valu une assurance de cinq centimes. Nous fîmes une longue halte à la Pierre-à-l'Échelle, où nous déposâmes notre échelle pour le service de nos successeurs; pour tout rafraîchissement nous bûmes de l'eau à la glace. Nous nous débarrassâmes de nos cordes, et chacun marcha au gré de son caprice. J'envoyai Jean Carrier en avant, au pavillon des Pèlerins, prévenir sa jolie fiancée de notre retour, afin qu'elle préparât quelques bouteilles pour boire à sa santé; il partit avec la vitesse d'un chamois. Jean Tairraz alla au chalet de la Para s'assurer que nous y trouverions une provision de lait, et toutes choses étant ainsi prudemment réglées, nous descendîmes à loisir les dernières pentes, heureux de nous sentir sur un terrain solide. Au chalet, nous trouvâmes des mules, mais le sentier était si rapide et si tortueux que je préférai continuer à pied. Vers les cinq heures, nous étions dans le bois de sapins, et Julie, rougissante et souriante, s'empressait à nous faire bon accueil.

Plusieurs touristes, dames et messieurs, étaient venus à notre rencontre; les familles et les amis de nos guides s'étaient aussi mis en route, de sorte que nous formions une longue caravane. On nous suggéra que nous ferions bien de monter à cheval pour faire une entrée triomphale à Chamounix; on régla l'ordre de marche, non sans quelque difficulté, chacun ayant un ami, puis un autre, puis sa femme ou sa chère amie avec qui il fallait boire un verre, et quelquefois recommencer. Les deux Tairraz, Balmat et Carrier marchèrent en tête, leurs haches sur l'épaule; c'étaient les chefs de l'expédition et, pour ainsi dire, nos gardes du corps; nous les suivions, montés sur des mules; derrière nous venaient le corps des guides, entourés de leurs familles, les enfants portant fièrement les bâtons et les havre-sacs, comme s'ils avaient fait partie de l'expédition. Les porteurs et les volontaires fermaient la marche. Nous avancions gaîment le long des bords de l'Arve, par un brillant coucher de soleil, chargés de bouquets que nous offraient les jeunes filles, et rejoints à

chaque pas par des groupes qui venaient à notre rencontre.

Depuis que nous avions quitté les *Pèlerins*, nous entendions gronder le canon à Chamounix. A notre entrée dans le village, nous fûmes salués par une décharge générale ; toute la population était dans la rue et sur le pont ; les fenêtres de l'hôtel étaient garnies de dames qui agitaient leurs mouchoirs, les hommes poussaient des *vivats;* deux musiciens ambulants se placèrent à la tête du cortége. En arrivant dans la cour de l'auberge, nous nous trouvâmes en face d'un buffet garni de fleurs et de bougies, et qui aurait eu un faux air d'autel, n'eussent été les bouteilles de Champagne qui le décoraient. Notre hôte nous invita à vider une coupe avec lui ; nous fûmes entourés, félicités; c'était à qui nous verrait de près, trinquerait avec nous et nous serrerait la main ; quelques-uns, plus impatients, auraient voulu nous entraîner à l'écart pour entendre le récit de nos aventures. Mais bientôt le bruit, la chaleur et la poussière devinrent si accablants, que je me tirai de la foule et allai me plonger dans un bain chaud préparé par les soins de mon hôte. J'en sortis pour me mettre à table devant un comfortable dîner, où j'oubliai mes fatigues passées. La nuit venue, seul au balcon de ma chambre, je vis disparaître peu à peu les dernières heures du jour qui éclairaient encore le sommet du Mont-Blanc, et mon aventureuse ascension me parut comme un rêve à demi effacé.

Je dormis mal, rêvant de précipices et de murailles de glace. ma figure brûlait comme si j'eusse été devant un feu ardent. Mais le lendemain le malaise avait cessé, et je pus même accompagner à pied un ami qui allait au Montanvert. Nous donnâmes un grand souper dans le jardin de l'hôtel ; la fête se prolongea au milieu des toasts de la gaîté jusqu'au moment où la lune vint illuminer la cime du Mont-Blanc. Le souvenir de cette heureuse soirée vivra long-temps chez nos honnêtes guides et chez nous, unis les uns aux autres par une franche amitié née de la communauté des dangers.

Post-Scriptum. Me voici à Genève, dans une petite chambre de l'hôtel de la Couronne, réglant mes comptes avec Jean Tairraz ; le plus beau rêve de ma vie se résume en chiffres. La première note qu'il me remit fut celle de l'hôtel, la voici :

103 Bouteilles perdues.	50 fr.
18 Déjeuners aux guides.	22 fr. 50 c.
18 Soupers dito	36 fr.
5 Bouteilles de *London Porter*.	18 fr.
	126 fr. 50 c.

La course aux bouteilles, comme toutes les courses, devait alléger nos bourses, mais mieux valait faire cette dépense que de donner à nos guides la fatigue de rapporter ces flacons vides. On nous les fit payer cher, comme toutes choses se payent à Chamounix, où les transports et l'éloignement des villes renchérissent tout ce qui n'est pas produit dans cette vallée retirée.

La note suivante était celle des guides:

16 Guides.	1,600 fr.
18 Porteurs.	108 fr.
3 Mules.	18 fr.
1 Garçon.	4 fr.
1 Lanterne brisée.	1 fr. 75 c.
Lait au chalet.	1 fr. 50 c.
Extrà payé aux porteurs.	5 fr.
Dépense chez Julie, au pavillon des Pèlerins.	16 fr.
Clous pour souliers.	2 fr.
	1,756 fr. 25 c.

Réunissant toutes nos dépenses, nous avons:

Compte des provisions pour le voyage. . .	456 fr.
Compte des dépenses n° 2.	126 fr. 50 c.
Compte des guides n° 3.	1,756 fr. 25 c.
	2,338 fr. 75 c.

qui, divisés par 4, donnent à peu près 584 francs pour chacun de nous, mes trois compagnons de voyage et moi.

Que ce simple récit soit un souvenir d'un merveilleux voyage, entrepris avec enthousiasme et accompli avec succès, dans cette parfaite harmonie qu'entretiennent la bonne humeur et la bienveillance.

ALBERT SMITH. *(Blackwood's Magazine.)*

Histoire naturelle. — Économie rurale.

LES PIGEONS.

I.

Les Pigeons domestiques.

On ne saurait contester l'antiquité du pigeon. De tous les êtres de la création, il est le quatrième nommé dans la *Genèse*, qui en fait mention avant la fin du déluge :

« Il (Noé) envoya une colombe sept jours après le corbeau, pour voir si les eaux avaient cessé de couvrir la terre.

» Mais la colombe n'ayant pu trouver où mettre le pied, parce que la terre était toute couverte d'eau, elle revint à lui, et Noé, étendant la main, la prit et la remit dans l'arche.

» Il attendit encore sept autres jours et il envoya, de nouveau, la colombe hors de l'arche.

» Elle revint à lui sur le soir, portant dans son bec un rameau d'olivier dont les feuilles étaient toutes vertes. Noé reconnut donc que les eaux s'étaient retirées de dessus la terre. »

Cette colombe était probablement le pigeon bleu des roches, notre biset sauvage. Quoi qu'il en soit, les Arabes ont composé sur le messager de Noé une charmante légende : « La première fois, disent-ils, la colombe retourna à l'arche avec une branche d'olivier, mais rien qui indiquât l'état de la terre; la seconde fois, le limon rougeâtre qui couvrait ses pattes indiquait que les eaux s'étaient retirées de dessus la terre; et, pour rappeler cet évènement, Noé demanda au Seigneur que les pieds de ces oiseaux conservassent la couleur rouge qui les distingue encore

aujourd'hui. » L'analogie des mots hébreux *adoum*, rouge. *admeh*, terre, avec *adm*, Adam, est remarquable; notre mot *homme* se dit aussi en turc *a'dam'*.

Le savant Bochard remarque avec raison que les Saintes-Écritures citent rarement les oiseaux purs, si ce n'est la colombe ou le pigeon. On trouve une preuve de leur très ancienne agrégation à la vie domestique, par le rôle qu'ils jouaient dans les sacrifices des patriarches; on les y voit souvent marcher de pair avec les bœufs et les brebis. Ainsi (toujours dans la *Genèse*), Dieu dit à Abraham: « Prenez une vache de trois ans, une chèvre de trois ans, et un bélier qui soit aussi de trois ans, avec une tourterelle et une colombe. » Nous pourrions ajouter beaucoup d'autres citations, mais nous nous bornerons à faire observer que les oiseaux semblent avoir été dans les sacrifices du pauvre, ce que les bœufs, les brebis, les chèvres étaient dans ceux des riches. Selon toute apparence, la colombe d'alors, gardée en cage ainsi que les jeunes pigeons, se trouvant toujours sous la main, n'était point notre tourterelle commune d'Europe, oiseau sauvage et d'émigration qui ne se montre qu'à certaines saisons et n'a pas cessé d'être un libre habitant du Vieux-Monde; mais bien notre tourterelle à collier, qui se plaît encore aujourd'hui dans les lieux habités par l'homme, et couve même en captivité.

Le peu ou point de variation que le demi-sauvage pigeon bleu des roches a subi à travers une si longue suite de siècles, a donné lieu à cette question tant controversée de l'origine des pigeons de création humaine. Nous avons d'excellentes raisons de supposer que le pigeon bleu des roches n'a jamais été plus sauvage qu'il n'est aujourd'hui, et que s'il s'est toujours montré disposé à vivre près de l'homme, il ne l'était pas moins à aller rejoindre ses rochers et ses cavernes quand quelque cause passagère venait à le dégoûter de sa demeure habituelle.

On penche généralement à croire que les pigeons de fantaisie sont d'une date assez récente; et pourtant, plusieurs passages des classiques nous apprennent que les anciens les avaient en grand honneur; Columelle s'élève sévèrement contre cette folle manie de ses contemporains que, selon Pline, les Romains poussaient jusqu'à construire pour ces oiseaux des tours sur

leurs maisons et à rechercher leur généalogie ; nous savons d'Ælien que, dans les villes, les pigeons vivaient familièrement avec l'homme, se groupant sans crainte autour de lui, tandis que, dans les lieux déserts, ils prenaient leur vol et ne s'en laissaient point approcher.

Mais c'est surtout comme porteurs de messages que les pigeons acquirent leur plus illustre célébrité. C'est en cette qualité qu'il en est souvent fait mention dans l'histoire. Dès les temps les plus éloignés, on s'en servait pour communiquer d'un lieu à un autre, et de nos jours encore, les spéculateurs se sont prévalu de leur célérité que le télégraphe électrique a pu seul dépasser. Nous ignorons si l'espèce employée à cet usage, dès les premiers siècles, était exactement la même que celle de nos pigeons messagers, mais il nous sera permis de le croire jusqu'à ce que le contraire nous ait été prouvé.

Varon nous apprend que des pigeons lancés au théâtre allaient porter au loin le nom d'un gladiateur victorieux, et Ælien nous autorise à penser que bien des révélations mystérieuses attribuées au don de prédiction ou de «seconde vue», suivant notre expression moderne, n'étaient que l'effet d'une pieuse fraude secondée par la rapidité du vol des pigeons messagers.

Xenophon, Ctesias, Lucien et d'autres encore, nous apprennent aussi que les Syriens et les Assyriens adoraient les pigeons et les tourterelles, ou, du moins, les croyaient d'une nature sacrée, et s'abstenaient d'en manger la chair ; mais il est curieux de voir que les Russes, c'est M. Yarrell qui l'assure, professent pour ces oiseaux une vénération toute semblable, coutume qui, nous le soupçonnons fortement, doit provenir de quelque vieille tradition des races slaves.

L'exemple moderne le plus célèbre dans lequel le pigeon figure comme instrument de la fraude religieuse, est le conte, auquel peu de gens croient, de la colombe de Mahomet, toujours placée sur l'épaule du faux prophète et lui révélant le passé, le présent et l'avenir. Un écrivain distingué de la *Revue d'Edimbourg* n'y a vu toutefois que la fausse interprétation d'une allégorie. On croyait avec raison, dit-il, que les grands maîtres de l'Église recevaient d'en haut leurs saintes inspirations, et, pour attirer l'attention sur la doctrine qu'ils enseignaient, les artistes qui

reproduisaient les traits de ces Pères spirituels, plaçaient sur l'épaule de chacun d'eux le saint emblème de la colombe. Quelquefois même ils représentaient l'oiseau murmurant la sagesse à l'oreille du sage. Les peuples, à qui on avait enseigné ce que signifiait ce rapprochement de la colombe avec l'une des personnes de la Trinité, attribuèrent, par erreur, cette même personnification à un docteur connu ou à un pape; ils crurent que chacun de ces saints hommes recevait les inspirations de sa colombe, et les légendaires, amants du merveilleux, acceptèrent volontiers une erreur déjà sanctionnée par la croyance populaire. C'est ainsi que les légendes s'enrichirent des inventions de l'art; on en a pour preuve saint Thomas d'Aquin, saint Basile, saint Grégoire le Grand, saint Hilaire d'Arles, huit autres saints moins illustres et enfin Mahomet (1).

Les Romains élevaient comme nous les pigeons domestiques; mais, de plus, ils attachaient du prix aux espèces sauvages telles que la tourterelle commune, la tourterelle à collier, et ils les engraissaient en cage comme nous faisons des cailles et des ortolans. Si, des temps anciens, nous passons aux temps modernes, nous voyons que les Hollandais s'occupaient des pigeons avec tout le discernement d'un peuple riche commerçant et observateur. Autrefois, nous dit-on, le quart de leur nation élevait des pigeons; ils les recherchaient au loin et en importaient de nouvelles espèces. Venise, autre État commerçant, imita cet exemple et obtint aussi des races nouvelles qu'elle cultivait avec soin.

Mais, après cette introduction, il est temps d'initier nos lecteurs aux mœurs des pigeons comme aux moyens d'élever et d'augmenter en nombre ces gracieux ornements de nos basses-cours.

L'espèce d'oiseaux dite *colombacée*, diffère essentiellement de toutes les autres qui peuplent nos basses-cours ou nos volières. Qu'on les compare, en effet, aux gallinacés. Les gallinacés marchent sur la terre; ils se nourrissent, ils s'engrais-

(1) NOTE DU DIRECTEUR. Nous avons déjà traité cette question au point de vue hagiologique, dans nos études sur les saints et les fêtes du Calendrier anglican. Voir la livraison de juin.

sent oisivement sur nos fumiers ; ils sont sensuels, tyranniques, galants, chevaleresques, mais légers en amour ; querelleurs, ils tuent sans pitié, rien que pour obéir à leur colère ou pour satisfaire leur appétit glouton. Les colombacés, au contraire, fendent l'air à tire d'aile ; ils traversent les déserts et les mers pour chercher une nourriture dont leur conscience n'a point à ce troubler ; ils sont amoureux, caressants, tendres dans leurs affections, braves seulement pour défendre leurs compagnes ou leurs petits, et ne vivent que de fruits, de grains ou d'herbes vertes. La force, l'orgueil, l'injustice, la voracité distinguent les uns ; la grâce, la légèreté, la douceur, le dévouement, la tempérance sont les attributs des autres. Les gallinacés semblent représenter les passions égoïstes et ardentes de l'Orient ; les colombacés sont, à nos yeux, l'image des vertus chrétiennes. En butte aux attaques d'êtres cruels, ils souffrent, ils fuient s'ils peuvent, mais ils n'attaquent ni ne se vengent jamais. Chastes, même en obéissant aux lois de la nature, ils se partagent également les travaux et les peines de l'éducation de leurs petits, et préfèrent, une fois fixés, une retraite sédentaire aux hasards des voyages lointains. Voilà, en partie, ce qui leur a valu la sympathie des hommes, et, peut-être, l'honneur de figurer mystérieusement dans la plupart des cérémonies et des évènements importants de l'histoire sacrée.

Les pigeons, par leur prodigieuse vertu prolifique, fournissent une nourriture abondante à l'homme et aux autres carnivores. Il semble étrange que cet oiseau, qui ne pond à la fois que deux œufs, se multiplie si rapidement que ses bandes innombrables obscurcissent l'horizon, tandis que la perdrix, le dindon, la pintade, la poule même, malgré l'abondance de leurs œufs, sont loin de se propager autant. Si on recherche les causes de ce phénomène, on trouvera que les jeunes pigeons n'ont pas besoin, comme les jeunes poulets, par exemple, d'être surveillés pendant des mois entiers après leur naissance ; et que contrairement à cette croyance commune que la polygamie est nécessaire parmi les oiseaux domestiques, il est prouvé que l'union d'un seul mâle avec une seule femelle est une condition aussi économique que profitable. Si, dans le commencement, les petits sont d'une faiblesse extrême, cette faiblesse est bientôt

réparée ; ils sont, en peu de temps, en état non-seulement de se suffire à eux-mêmes, mais encore de se reproduire ; tout l'art de nos jardiniers, toute la science de nos nourrisseurs, tous nos moyens artificiels pour augmenter nos produits, ne sauraient se comparer à l'étonnante merveille de deux simples œufs d'où sortent deux créatures parfaites, l'une mâle, l'autre femelle, capables, en quelques semaines, de franchir de longues distances à la recherche de leur subsistance, et d'obéir à la grande loi de croître et de multiplier. Aussi, sera-t-on forcé de conclure que la Providence a voulu que cet être sans défense fût doué de toutes les qualités indispensables à la reproduction et à la conservation de sa race, en dépit des carnivores rapaces de la terre et des airs qui poursuivent sans cesse une proie si délicate.

Le choix d'un colombier n'est pas chose légère. Il faut d'abord chercher un endroit convenable ; car, pour que les hôtes y restent, il faut qu'ils s'y trouvent bien. Quelques amateurs des villes qui recherchent des lieux élevés et parfaitement éclairés, consultent en cela leurs jouissances personnelles beaucoup plus que le penchant des oiseaux, qui semblent au contraire préférer une retraite sombre comme pour se reposer la vue. Leur œil perçant pendant le jour, sait aussi distinguer les objets dans l'obscurité ; il semble réunir les vertus d'un télescope et d'une lunette de nuit. Naturellement timides, les pigeons s'épouvantent à la moindre rumeur, et recherchent, même dans l'état de domesticité, tout ce qui les rapproche de l'état sauvage, isolement, tranquillité, liberté. Leur habitation doit donc être éloignée des passages habituels, des granges où l'on bat le grain, de toute usine bruyante, de toute émanation malsaine ; même des grands arbres, dont l'agitation et le bruit les effraient, et qui permettent aux oiseaux de proie de les guetter et de les surprendre plus facilement. En un mot, pour les garantir de l'inquiétude et flatter leurs penchants naturels, le colombier doit être élevé sur un terrain sec, abrité contre le vent, exposé au soleil du Levant ou du Midi, et à portée d'une fontaine, d'une mare, d'un abreuvoir ou d'un ruisseau.

Trois sortes de colombiers sont en usage :

1° Le colombier dit *de pied*, attribut des temps passés, qui rap-

pelle l'époque féodale et l'état primitif de l'agriculture. C'est un bâtiment ordinairement rond, à toit conique, surmonté d'une lanterne sans glaces pour donner accès et issue aux pigeons qui en habitent la partie supérieure, où l'on ne pénètre qu'au moyen d'une échelle, tandis que le bas est occupé par une étable à vache, ou sert de hangar pour les charrettes de la ferme ou le bois à brûler. L'espace réservé aux oiseaux est nettoyé deux fois par an ; mais comme ce n'est qu'à ces époques que l'on en retire les pigeons morts, on peut se figurer quelle peste ces derniers répandent autour d'eux, et quels graves inconvénients résultent de cette mauvaise coutume. Il faut toutefois reconnaître que ces colombiers sont parfaitement à l'abri des rats, des fouines, des belettes, etc.

2° Une foule de petits colombiers sont fixés sur des murs ou élevés sur des mâtereaux ou piliers. Les premiers servent assez bien à égayer l'extérieur d'un château ou à satisfaire le favoritisme de quelques enfants. Le caprice de l'architecte leur donne toutes sortes de formes bizarres ; celui-ci les orne, par exemple, de tourelles et de créneaux, celui-là s'amuse à livrer passage aux pigeons par une croisée gothique. Les seconds, qu'on nomme *volets*, sont peu coûteux et favorisent, par conséquent, l'économie, premier besoin de l'agriculture ; les mieux disposés sont ceux où chaque couple d'oiseaux peut disposer de deux nids ; la femelle ayant fait éclore ses premiers-nés qui ne sont point encore en état de se suffire à eux-mêmes, elle les confie aux soins du mâle tandis qu'elle va faire sa seconde ponte dans le lit inoccupé ; peu à peu, les petits grandissent et ne tardent pas à laisser libre la place dont leur mère va, de nouveau, prendre possession pour y déposer sa troisième ponte. Mais de quelque utilité que ces colombiers puissent paraître, leurs avantages s'évanouissent devant plusieurs inconvénients dont le plus grave est d'être exposés à toutes les variations de la température, et de garantir mal leurs hôtes contre les pluies torrentielles et les vents orageux ; leur situation élevée et isolée ne permet, en outre, d'exercer sur les oiseaux eux-mêmes qu'une surveillance fort limitée.

3° Le troisième mode, qui nous paraît préférable aux deux autres, est une chambre élevée dont l'entrée est, à volonté, ouverte ou fermée, et divisée en compartiments dans lesquels on

répartit les pigeons suivant leur âge et leurs besoins. Qu'on se garde surtout de les établir dans les combles, où la température est toujours extrême, brûlante en été, glaciale en hiver; où les pigeons, dégradant les toitures, causent des infiltrations et font pourrir les charpentes; enfin où les rats pullulent, s'introduisent au colombier, cassent les œufs, dévorent les petits, épouvantent les couples qu'ils surprennent dans leur sommeil, et les obligent à déserter pour aller s'établir ailleurs.

Le principal trait extérieur du colombier est la *trappe* ou cage avancée, devant laquelle doit régner en saillie une pierre ou une planche qui sert aux pigeons de plate-forme pour prendre leur volée à leur sortie et se poser à leur rentrée au logis. On emploie souvent à cet effet une vieille boîte à thé dont le haut et les côtés ont été remplacés par des barreaux; le fond enlevé donne accès dans l'intérieur, tandis que le devant consiste en une porte grillée et parfois en un pont-levis qu'on baisse ou qu'on lève à volonté.

Le choix de l'emplacement une fois judicieusement arrêté, ce n'est là qu'une première difficulté vaincue, qu'un premier pas vers le but qu'on se propose; il reste à le faire aimer au pigeon, à l'y fixer; entreprise difficile, d'un succès toujours douteux et qu'on ne peut espérer d'atteindre qu'au prix de l'attention la plus soutenue, des soins les plus minutieux. Les oiseaux nageurs et les gallinacés une fois éclos, peuvent se passer de leurs nids; s'ils ont besoin de chaleur et de repos, ils les trouvent à coup sûr sous les ailes de leurs mères. Le canard, l'oie, la poule, le dindon mènent tous les jours leurs petits à la pâture; pendant le jour un abri temporaire; pour la nuit une retraite assurée qu'on peut d'ailleurs, sans inconvénient, transférer de place en place, une nourriture abondante, voilà tout ce qu'il leur faut, et ces soins n'exigent qu'une surveillance facile. Il n'en est pas de même des pigeons. Si vous leur distribuez une ample provende, ils en profiteront sans vous en savoir trop de gré, mais du moins tout ira bien. Si, au contraire, vous les laissez jeûner, soyez encore tranquille; ils sauront bien aller fourrager eux-mêmes sans s'inquiéter le moins du monde du droit de propriété sur le blé qu'ils consommeront. Mais si, en définitive, leur butin leur paraît trop léger, ou si les voisins, intéressés à la répression de

leurs délits, leur livrent une guerre meurtrière, alors ces petits picoreurs prendront leur parti ; ils émigreront ; ils iront chercher une autre, une meilleure patrie, car il leur faut une patrie. Si donc la vôtre leur plaît, s'ils y trouvent de quoi satisfaire amplement tous leurs besoins, ils ne penseront point à déserter et ils croîtront si rapidement, si prodigieusement en nombre, qu'ils suffiront, et au-delà, à toutes vos exigences culinaires.

Il est encore un autre écueil. Les oiseaux de basse-cour, avons-nous dit, n'éprouvent pas le besoin d'une habitation permanente ; il suffit de les bien nourrir et de leur laisser parcourir en liberté les domaines qu'on livre à leur caprice. Les pigeons sont plus fidèles aux pénates qu'ils ont adoptés. En effet, installez-en vingt belles paires dans votre colombier ; donnez-leur autant de pois, autant d'eau, autant de sel qu'ils en peuvent souhaiter ; rendez-leur la liberté au bout d'un jour ou deux ; en quelques heures tous auront disparu ; aucun ne reviendra. En vain, vous irez porter au marchand vos tristes doléances, le double traître partagera vos peines ; mais il vous jurera qu'il n'y peut rien, qu'il avait acheté ces pigeons à des étrangers et qu'il ne les a point revus. Et plus tard, en passant devant la boutique d'un autre marchand, vous remarquerez des oiseaux tellement semblables à ceux que vous avez perdus, que, sans penser à mal, vous vous extasierez sur le résultat certain du croisement des races et sur la perfection à laquelle on a, depuis quelques années, porté l'art d'élever les pigeons.

Avant de mettre avec quelque confiance les pigeons en liberté, on doit attendre qu'ils aient formé une liaison ; ils s'attachent volontiers aux lieux où ils trouvent des compagnes qui leur plaisent ; car, bien que monogames, ils sont éminemment sociaux. Mais souvent le fondateur inexpérimenté d'une colonie naissante, ignorant les moyens de séduire ses jeunes hôtes, trouve tout simple de leur couper les plumes d'une aile, afin que, jusqu'à leur mue prochaine, ils s'accoutument à leurs nouveaux foyers, surtout s'ils viennent à pondre dans cet intervalle. C'est là un acte de vandalisme qui dégrade un beau pigeon ; il le fait sautiller ridiculement comme un moineau, au lieu de fendre noblement les airs ; autant vaudrait rendre un chien aveugle ou un cheval boiteux. Et encore ce moyen n'est-il pas tou-

jours efficace. On a vu de vieux pigeons qui, ayant recouvré leur vol, retournaient à leurs anciennes demeures, emmenant avec eux un ou deux compagnons.

La meilleure manière de garnir un colombier nouveau quand on veut laisser aux pigeons leur liberté, est de choisir dans l'espèce qu'on préfère plusieurs paires de jeunes oiseaux de l'âge d'environ cinq semaines, époque où ils commencent à becqueter le grain. On les conservera aussi sans grande peine, mais toujours aura-t-on à craindre de les voir débaucher par les vieux oiseaux du voisinage avant qu'ils soient bien accouplés et convaincus que rien n'est tel que d'avoir un logis à soi. Pour obvier à cet inconvénient, il est prudent de choisir pour leur première sortie un jour pluvieux, et de ne leur ouvrir que vers le soir. Craignant d'être mouillés, voyant la nuit s'approcher, ils s'écarteront peu, ne tarderont pas à rentrer et en prendront ainsi l'habitude; mais qu'on ne néglige pas de les bien nourrir.

La disposition des lieux à l'intérieur pour la couvaison est tout-à-fait facultative. Les uns proposent de placer les nids, dans des pots de terre attachés aux murs et superposés en échiquier ; d'autres emploient des moyens différents : voici ce que conseille un rare et excellent «Traité des pigeons domestiques,» *Treatise on domestic pigeons. London*, 1765.

« Pour disposer les nids, placez des planches larges de vingt pouces à un pied et demi de distance entre elles, afin que les pigeons ne prennent point la mauvaise habitude de baisser la tête, ce qui nuirait à leur démarche. Formez des compartiments de trois pieds de largeur dans lesquels deux nids pourront tenir à l'aise; les pigeons seront ainsi plus tranquilles. Quelques, personnes posent encore une séparation entre les deux nids pour empêcher les jeunes d'aller trouver les femelles qui couvent à côté d'eux et de refroidir ainsi leurs œufs. J'ai éprouvé qu'il vaut beaucoup mieux, quand on le peut, placer les nids sur le sol; les petits alors ne risquent pas de tomber de haut, de se casser une jambe et de rester boiteux. Il faut aussi placer dans chaque nid, un panier ou un pot de terre non verni, proportionné à la grosseur de l'espèce des pigeons, et solidement assujetti afin que les œufs ne puissent rouler hors du nid et que les petits n'aient pas besoin d'être touchés quand on veut les exa-

miner, ce qui souvent nuit à leur santé. Les uns choisissent le panier parce qu'il est plus chaud et moins dangereux pour les œufs, en effet, très fragiles; d'autres aiment mieux une pierre creusée; d'autres encore préfèrent le vase. Suivant nous, la pierre est trop froide, le bois trop chaud et sujet aux punaises. Le vase en terre nous paraît donc préférable, et il a encore cet avantage de ne pouvoir être percé par les rats. Quant aux autres inconvénients, car il y en a partout, il est facile d'y remédier au moyen d'une quantité suffisante de paille courte et propre ou de joncs, ce qui vaut encore mieux, parce qu'il suffit de les secouer pour les dégager des ordures. »

Quand les jeunes pigeons élevés au colombier ont atteint l'âge de six mois, ou même avant, ils commencent à marcher par couples, excepté lorsqu'ils vont, avec la troupe entière, chercher leur nourriture. Posés sur les toits ou se chauffant au soleil avec l'objet de leur choix, ils se tiennent à l'écart pour se faire la cour et se rendre mutuellement de tendres soins, comme de se placer côte à côte, de se caresser la tête tour à tour. Après ces doux préliminaires, vient enfin le *becquetage*. Cette dernière formalité accomplie, le mariage est irrévocablement arrêté et souvent même immédiatement consommé. De cet instant, les amants sont unis, ils deviennent inséparables, non à tout jamais, quoiqu'il en soit généralement ainsi, mais au moins *durante bene placito*, tant que l'amour est réciproque. S'ils sont ce qu'on appelle des *pigeons culbutants* (tumblers), ils vont au haut des toits, grattant, retournant tout ce qu'ils peuvent arracher. Quant aux *pigeons cavaliers* (powters), ils font à l'envi des roucoulements, des éploiements de queue, des cercles en l'air, des battements d'ailes, tandis que les *queues de paon* (fantails) ou toute autre espèce de ceux que l'on nomme *pigeons mondains*, marchent gravement à terre, fiers de leur grâce et pénétrés de leur importance.

Mais c'est là leur lune de miel, le temps des jeux de la folle jeunesse. Le mâle se préoccupe le premier de pensées sérieuses; plus sage que sa femelle, il prévoit l'avenir; il s'installe dans quelque logement commode. Si le lieu dont il s'arrange est dépourvu de tout, il y porte des brins de paille ou des bois légers; s'il le trouve garni, il s'évite volontiers cette peine. Quand il a

pris possession, il fait entendre des sons plaintifs, des gémissements qui semblent dire : « Oh ! oh ! venez à mon aide ; venez me consoler. » Quelquefois sa dame accourt l'encourager par sa présence ; quelquefois aussi elle le laisse se lamenter tout seul ; mais, en ce cas, il ne languit pas long-temps dans sa retraite ; il sort, il se met à la recherche de sa négligente moitié ; il la poursuit, l'atteint, la presse, et souvent la force à coups de bec d'aller s'occuper de son ménage. Comme le bon mari dont nous parle le bon Fuller (1), « son amour ne lui fait point oublier son autorité, et son autorité n'altère point son amour. » La femelle obéit d'abord avec répugnance, mais elle finit par comprendre que le temps est venu de mettre un terme à ses joyeux ébats, à ses courses trop vagabondes ; elle entre, à son tour, dans le modeste établissement préparé pour l'accomplissement de ses devoirs maternels. Un jour ou deux après son acceptation formelle du nouveau domicile, on peut s'attendre à y trouver un œuf sur lequel elle reste assiduement jusqu'à l'apparition d'un second. C'est alors que l'incubation commence réellement, non avec cet empressement, cette énergique continuité que l'on remarque chez les poules, les dindes, etc., mais avec une merveilleuse tendresse qui s'accroît chaque jour.

Pendant ces travaux de Lucine, les vertus du mâle se développent dans tout leur éclat. S'il n'a fait jusqu'à ce moment que goûter les douceurs de l'hymen, il ne laisse point sa femelle en supporter seule le fardeau. Sa part dans l'incubation est moindre, sans doute, mais il ne la décline point, et remplit, au contraire, largement ses devoirs. Vers midi, souvent plus tôt, il remplace sur les œufs la femelle, quand elle sort pour prendre quelque exercice et chercher sa pâture, arrangement de famille qui permet de connaître exactement chaque pariade, puisqu'en entrant à deux heures dans le colombier, on est sûr de trouver tous les mâles occupant tous les nids. Le soir, vers quatre heures, les femelles viennent reprendre leurs fonctions, dont elles s'acquittent toute la nuit et une partie de la matinée du lendemain.

Plus un pigeon mâle avance en âge, plus il se montre sensible

(1) Auteur ecclésiastique anglican.

aux inspirations de la paternité. Telle est sa passion de se voir le chef d'une jeune famille, que si un vieux mâle, non accouplé, mais au fait des choses du monde, peut déterminer une jeune femelle volage à lui céder deux œufs, il se chargera presque entièrement de les couver et d'en élever les petits.

Si les pigeons sont constamment enfermés, on devra garnir chaque nid d'un peu de paille courte; s'ils ont leur liberté et qu'ils aient à leur portée de la paille et des ramilles, il vaut mieux les laisser s'en pourvoir eux-mêmes et les abandonner à leur judicieux instinct. En ce cas, deux semaines après le commencement de l'incubation, le mâle apporte au nid de nouveaux matériaux pour la commodité des petits êtres dont il attend la venue. Si, lorsqu'un couple est en train de couver, on voit le mâle le bec chargé de paille ou de petits rameaux, on peut regarder ce fait comme le signe certain d'une prochaine éclosion. Ce soin a probablement pour objet de garantir les pigeonneaux du contact avec leurs propres déjections, qui, sans cela, s'attacheraient en forme de grosses et lourdes boules à chacun de leurs ongles.

Le dix-huitième jour à dater de la ponte du second œuf, un des jeunes brise sa frêle coquille; peu après, à un intervalle non déterminé, l'autre fait son entrée dans le monde, à moins que l'œuf ne soit stérile, ce qui arrive quelquefois. De tous les nouveaux-nés, y compris les enfants, les jeunes pigeons ont, le plus, besoin des auteurs de leurs jours. Les jeunes oiseaux sont, pour la plupart, faibles et aveugles, mais ils peuvent du moins ouvrir le bec pour recevoir leur nourriture. Le pigeonneau est, comme eux, faible, aveugle, demi-nu; ses parents, et ses parents seuls, le nourrissent jusqu'à ce qu'il soit en état de se nourrir lui-même. L'alimentation nécessaire à ses faibles organes pendant les premiers jours de son existence, s'élabore dans leur jabot, d'où son instinct le porte à la pomper. Ce pompage est si efficace pour lui, si inoffensif pour eux, qu'il faut en avoir été témoin pour s'en rendre tout-à-fait compte.

La sage nature dispense à tous ses enfants, suivant leurs mœurs, les qualités et les formes nécessaires au progrès de leur être, au développement de leurs forces. Voyez, par exemple, les jeunes oies, que, dès leur naissance, leurs parents mènent paî-

tre tout le jour dans l'herbe tendre et les lieux humides; leur bec, au lieu d'être mou, ressemble à des cisailles, leur corps est armé d'un duvet, ou, disons mieux, d'une fourrure épaisse, impénétrable à l'eau. Pas plus que les pigeons, les autres oiseaux, nés dans un nid bien chaud, n'ont besoin ni de plumage épais ni de faculté de locomotion, mais ils possèdent un large bec et une puissante faculté digestive venant en aide aux soins qui leur sont prodigués. Le bec d'un jeune pigeon, destiné à sucer la nourriture, a presque la longueur de son corps; l'observateur superficiel le regarderait volontiers comme une caricature, et c'est pourtant la seule chose dont il ait besoin, la seule chose qui lui soit indispensable pour passer de l'état de nouveau-né à celui d'un vigoureux adulte. Les pigeons doivent être rangés parmi les êtres dont la perfection organique n'est point entièrement terminée à l'instant de leur naissance, et c'est là une prudente disposition du Créateur, puisque souvent les parents ne peuvent qu'au prix de longues courses, et conséquemment de longues absences, pourvoir à l'éducation de leurs jeunes rejetons.

Un pigeonneau grossit énormément pendant ses douze premières heures; il croît plus encore après le troisième jour, et ainsi de suite. S'il en est autrement, c'est que la nature est gênée dans sa marche, c'est que, peut-être, il ne pourra s'élever. S'il est stationnaire, il mourra sûrement. Quelquefois, des deux jeunes, l'un se développe rapidement, tandis que l'autre semble frappé d'un sort qui étreint ses membres et les empêche de s'étendre.

Les jeunes pigeons, avons-nous dit, ne sont couverts que d'un long et rare duvet; la racine de chacun de ces filaments indique le point d'où sortira le tuyau de la plume à l'autre bout de laquelle le duvet reste attaché pendant sa croissance. Nous croyons même que ce duvet ne tombe point et s'absorbe dans la plume elle-même. Aucun autre oiseau domestique n'offre, autant que le pigeon, la facilité d'observer la pousse des plumes. Nous citerons à ce sujet quelques observations de M. Yarrell dans ses rapports à la Société zoologique de Londres:

« La bulbe ou pulpe qui est la base de chaque plume, a son origine dans un follicule ou glande de la peau, qui s'absorbe à

mesure que la pulpe grandit. Quand cette pulpe a atteint une certaine longueur, elle se couvre à la surface extérieure de plusieurs couches concentrées d'une membrane cellulaire qui produit la lance, les barbes latérales, la matière colorante et le tuyau corné. Toutefois, les anatomistes semblent différer quelque peu d'avis sur le mode exact de croissance de chacune de ces parties. La pulpe, qui remplit entièrement le tuyau alors que la plume se forme, est en rapport avec le corps de l'oiseau au moyen d'une ouverture à l'extrémité du tube planté dans la peau; c'est par cette ouverture, ou ombilic, que s'étend une portion de la pulpe, seule partie de la plume qui, tant au dedans qu'au dehors du tuyau, paraisse vasculaire. Mais les plumes ayant une fois atteint leur point de perfection, l'injection cesse, même dans la pulpe, dont les membranes, premier *nidus* des vaisseaux devenus oblitérés, sèchent, se contractent et se séparent enfin transversalement en molécules de la forme d'un entonnoir, qui restent dans le tuyau de chaque plume, et que nous désignons sous le nom bien connu de *moelle.* »

La pariade est une pratique tellement inhérente aux mœurs des pigeons, que si, dans un colombier, les femelles sont plus nombreuses que les mâles, on les voit s'accoupler et former entre elles un établissement presque matrimonial. Si, au contraire, le nombre des mâles excède celui des femelles, ils vont au dehors à la recherche d'une compagne qu'ils suivent chez elle ou, ce qui est plus commun, qu'ils ramènent dans leur manoir. Les femelles réduites à l'accouplement féminin ne s'évitent néanmoins aucun des soins d'un véritable ménage; elles disposent leurs nids, elles pondent, elles couvent alternativement avec assiduité leurs œufs qui, très souvent, ne sont point improductifs, preuve malheureusement évidente que la fidélité des mâles n'a pas toujours été à l'épreuve d'une tentation passagère ou des tendres avances de quelque belle à regret livrée au célibat. Mais les deux œufs d'une ponte produisent si régulièrement un mâle et une femelle, que la disproportion dans les sexes est une chose des plus rares qu'on ne doit attribuer qu'à quelque accident.

Si le piége ou le fusil a brisé les liens d'une union accomplie, et enlevé un père à ses enfants, la veuve se laisse pendant quelque temps aller à la tristesse; elle n'est pourtant point inconso-

lable; elle ne languit point, elle ne dépérit point comme l'ont avancé certains écrivains dont le sentimentalisme a égaré l'observation; mais elle ne marche pas non plus sur les traces de ces femmes légères qui, après s'être assurées de l'exécution rigoureuse des clauses du contrat, se mettent à jouir de la vie; elle ne va pas davantage faire gratuitement la coquette auprès de quelque mâle indépendant, veuf ou célibataire; elle sait que ce jeu n'est pas sans péril, et que de vigoureux coups de bec lui démontreraient bientôt que les pigeons mâles, pour n'avoir pas de vésicule biliaire, ne laissent pas de s'irriter assez facilement et ne sont point gens à rire en affaires de cœur. La coquetterie sans but sérieux, n'est pas tolérée dans la communauté des colombacés; la femelle remise en possession de sa liberté, suivra donc l'exemple moral de la *veuve d'un an*, exemple que des esprits moroses sont convenus de blâmer tout haut, mais que nos cœurs souvent nous portent à absoudre tout bas.

Les œufs des diverses espèces de pigeons domestiques se ressemblent entre eux beaucoup plus que ne font ceux des autres volatiles; nous nous sommes même assuré que les œufs des pigeons sauvages et des tourterelles à collier semblaient sortir d'un même moule; aussi n'oserions-nous être assez téméraire pour décider qu'un œuf provenant du genre des colombacés appartient à telle ou telle famille.

Les pigeons nouveau-nés offrent aussi dans leurs premiers jours, très peu de différence entre eux, fait opposé à ce que nous voyons dans les gallinacés et les oiseaux aquatiques. Un œil, fût-il exercé, ne pourrait que très difficilement déterminer l'espèce d'un jeune pigeon sortant de sa coquille. On sait bien que le pigeon des roches a le bout du bec d'une couleur foncée; que le nonain a les pieds jaunâtres; mais, en définitive, tous semblent calqués sur le même modèle.

Nous n'avons pas la prétention d'énumérer toutes les diverses espèces de pigeons domestiques et sauvages; mais nous ne saurions nous abstenir de dire quelques mots sur la prétendue origine de nos races domestiques. Nous ne nous piquerons point, à cet égard, d'un silence trop modeste; nous n'exprimerons pas non plus une décision trop présomptueuse. On ne blesse personne en exprimant sa conviction sincère; or, l'expérience

nous autorise à prétendre que toutes nos races d'oiseaux et animaux domestiques ne sont point des développements, mais bien des créations. Nous croyons que Dieu a donné à l'homme des créatures susceptibles d'apprivoisement pour le servir et le nourrir, comme il lui a donné des yeux pour voir, des oreilles pour entendre, des bras pour travailler. Nous croyons que la volaille de basse-cour n'a pas plus d'affinité avec le coq de bruyère que le mouton n'en a avec le mouflon, le chien avec le loup, le pigeon à cravate avec le pigeon des roches ou biset sauvage. Peut-être est-ce une hérésie; mais nous comptons en ce cas sur la tolérance des philosophes qui, nous l'espérons, ne voudront pas nous condamner trop promptement, à cause de nos erreurs, au fagot ou au bûcher, dans l'intérêt de notre âme.

Les écrivains français les plus recommandables regardent le pigeon bleu des roches comme le type de nos pigeons domestiques, que Buffon et Temmink nous représentent comme le résultat de plusieurs croisements successifs. Et, d'après eux, tous les ouvrages modernes d'ornithologie que nous avons lus, ne manquent pas d'admettre sans examen et comme un fait hors de doute, que nos pigeons de volière descendent en ligne directe du pigeon des roches altéré peu à peu par l'effet de la domesticité. Mais aucun d'eux ne nous a démontré ni le degré d'identité, ni les points de contact qui ont pu se conserver ou s'effacer entre l'habitant des colombiers et ses premiers ancêtres. Les écrivains naturalistes, dont il est impossible de lire les œuvres sans plaisir et sans admiration, ont malheureusement reçu comme un meuble de famille cette opinion qu'ils transmettent à leurs disciples et que ceux-ci enseignent pieusement à leur tour. Les zoologistes ont trop à faire pour étudier les variétés des animaux convertis à la vie privée; aussi ont-ils, qu'on nous permette de le dire, admis trop facilement les assertions de personnes qu'ils regardaient, non sans apparence de raison, comme des autorités infaillibles. Oui, nous le répétons, c'est peut-être une grande témérité que de douter que les savants français et leurs successeurs se fussent placés sur un terrain inattaquable, lorsqu'ils ont représenté toutes nos curieuses variétés de pigeons comme dérivant du biset sauvage, dégénéré par l'effet de

la domesticité, d'un traitement spécial et de soins particuliers ; mais qu'on écoute au moins nos raisons.

L'Histoire naturelle générale des pigeons, de Temmink, est assurément un excellent ouvrage, mais dans lequel l'auteur avoue ingénuement son éloignement à étudier les pigeons de volière. « Ce n'est, dit-il, qu'avec quelque dégoût que nous nous en occupons. On ne peut guère s'occuper de ces races dégradées que d'après de simples suppositions que l'on hasarde pour la plupart. » Mais, en histoire naturelle, des suppositions hasardées *pour la plupart* ne sont pas des arguments dignes d'être employés à l'appui des brillantes théories de Buffon. Après cet aveu de l'auteur, nous ne saurions avoir en lui une entière confiance quand il considère, « comme autant de descendants du biset sauvage, » tous les pigeons de colombier, les diverses races de pigeons de volière qui, par la forme du bec et des parties principales, ressemblent à cet oiseau, le pigeon domestique des naturalistes, la prétendue espèce de pigeon romain ainsi que ses variétés, et le pigeon des roches ou rocherai. Ces oiseaux, continue Temmink, produisent ensemble des individus féconds qui se reproduisent à leur tour, et forment, par l'entremise de l'homme, ces races particulières que nous remarquons dans les pigeons de volière; ceux-ci se maintiennent par les soins qu'on prend de les assortir. Ce sont particulièrement ces pigeons dont les différentes nuances sont presque innumérables. Les hommes, en les perfectionnant pour leur jouissance, ont multiplié ces races plus par luxe que par nécessité ; ils ont altéré leurs formes, et leur sentiment de liberté s'est trouvé totalement détruit.

« Le produit en grand nombre est la source des variétés dans les espèces. Nos colombiers, peuplés par une quantité de pigeons accoutumés et familiarisés avec ces bâtisses, ont successivement offert des variétés accidentelles parmi lesquelles on aura choisi les plus belles et les plus particulièrement bigarrées. Celles-ci, isolées de la troupe, élevées avec des soins assidus et assorties suivant le caprice, ont successivement engendré toutes ces races particulières dont l'homme est le créateur, et qui, sans lui, n'auraient jamais existé. »

La répugnance de Temmink à étudier ces espèces domesti-

ques, l'a porté à se reposer avec trop de confiance sur l'opinion d'hommes tels que Buffon, Olivier de Serres et Parmentier. Le premier attribue au climat seul des transformations que nous regarderions aujourd'hui comme miraculeuses. Et toutefois, quand Temmink, observateur judicieux, daigne penser par lui-même, il arrive à une conclusion qui ne cadre exactement ni avec les idées de ses prédécesseurs, ni même avec *son discours sur l'ordre des pigeons*. En voici une preuve. « Les pigeons à cravate, dit-il, ne s'apparient pas volontiers avec les autres pigeons. Cette race nous paraît avoir des caractères constants qui ne nous permettent guère de les soupçonner originaires du biset sauvage. Le bec extrêmement court, gros et dur, éloigne beaucoup ces pigeons des autres races. Les difficultés que les amateurs éprouvent à les faire propager avec les diverses races provenues du biset, jointes à leur petite taille, détruisent en quelque sorte toute supposition à l'égard de leur identité spécifique. Nous ne saurions cependant nous permettre des conjectures sur l'origine de ces pigeons à cravate; leur esclavage, qui remonte à des temps trop reculés, sera un obstacle à toute perquisition. »

Nous en demandons bien pardon à Temmink, mais parce que l'origine d'une race échappe à nos investigations, s'ensuit-il que nous devions accepter sans examen la première théorie qu'on nous présente? Lorsqu'un chimiste annonce au monde une découverte, un mode nouveau d'analyser ou de combiner tels ou tels atomes, on commence par l'écouter, soit; mais d'autres chimistes se mettent à vérifier sa leçon. S'ils obtiennent le même résultat que lui, ils admettent sans difficulté ses assertions qu'ils répandent dans le monde savant; mais, s'ils échouent, ils déclarent ses démonstrations erronées, ils les repoussent et cherchent à les détruire.

Pour revenir à nos pigeons, nous en avons, dans nos volières, de formes très curieuses, et parfaitement différents les uns des autres. On nous dit qu'ils sont le produit du choix, de la combinaison, de certain mode d'éducation, de *soins particuliers assidus*, expression favorite de Temmink, et proviennent d'une autre race aussi différente d'eux-mêmes qu'ils le sont entre eux. Mais, pour nous convaincre, il nous faut des preuves de cette

transmutation, tout aussi bien que de l'expérience du chimiste. Aussi voudrions-nous qu'au moyen du choix, de la combinaison, ou autrement, on créât (ce mot nous paraît hardi) une espèce, une race de pigeons *vraiment nouvelle*, entièrement différente de celles qui existent aujourd'hui. La Société Zoologique de Londres, toute riche, toute puissante, toute savante qu'elle est, ne l'a pas fait; l'expérience n'a donc pas été vérifiée, et l'on s'est trop hâté de conclure.

M. Yarrell, à qui la zoologie britannique est si redevable, a aussi négligé de s'occuper de nos oiseaux vivant à l'état de domesticité. Tous les savants naturalistes semblent éviter délibérément d'approfondir leur histoire, et lorsqu'ils sont forcés d'en parler, ils se montrent fort disposés à généraliser et à glisser trop rapidement sur cet objet qui mériterait bien une attention sérieuse. Et pourtant M. Yarrell, tout aussi bien que Temmink, avance, sans en offrir la moindre preuve, « qu'il semble qu'il n'y ait aucune raison de douter que nos pigeons domestiques proviennent primitivement du biset sauvage. »

Chez quelques pigeons, les changements ne se bornent point aux plumes, ils vont jusqu'à altérer les formes de leur structure. Comparez le *culbutant* au *messager*, vous trouvez au premier une très petite tête ronde, un bec court, cunéiforme, tandis que l'autre a la tête longue, ovale, et le bec long et droit. Si l'esclavage produit réellement des contrastes si frappants, n'est-on pas en droit de s'étonner qu'une nourriture abondante, bien préparée, ne fasse pas pondre aux pigeons plus de deux œufs; il n'y aurait là rien de plus étonnant que l'altération de leurs formes ; et pourtant cela n'a jamais lieu. Assurément, l'observateur a bien le droit de ne pas s'en rapporter aveuglément à la simple assertion d'une autorité respectable, mais faillible, et de demander *comment, quand et où* ces races ont *d'abord été produites*, ou, en d'autres termes, qu'on lui montre des résultats zoologiques à l'appui des faits énoncés.

En effet, lorsqu'on allègue une grande déviation du cours ordinaire de la nature, il faut, pour mériter foi, exhiber une preuve du prodige et des circonstanees qui l'ont accompagné. Or, le cours ordinaire de la nature est que les produits de toutes les créatures ressemblent à leurs pères dans de certaines limites qui,

bien qu'elles ne soient pas exactement définies, sont cependant assez senties pour qu'un écart excessif frappe immédiatement les yeux. Les exceptions, assez rares, à cette règle, sont des animaux imparfaits, des monstres, ou défectueux, sans tête, par exemple, ou à deux corps, ou à membres superflus. Ces produits sont généralement non viables, et, à plus forte raison, improductifs. Dans les hybrides, issus de deux espèces ou variétés qui ont entre elles assez d'affinité pour propager ensemble, le cours ordinaire de la nature veut que le produit participe de toutes deux. Un couple de pigeons des roches produisant un couple de *queues de paon*, serait un fait tellement contraire à la marche naturelle des choses, qu'il devrait être regardé comme un de ces prodiges dont nous parlions tout à l'heure, et aurait besoin d'expériences répétées pour être admis sans réplique. En avançant que le pigeon-paon est un dérivé du biset sauvage, les naturalistes en font nécessairement un hybride ; mais ils devraient aussi nous dire quel oiseau connu a, pour le produire, prêté son concours au biset. En se taisant sur ce point, ils nous enseignent bien qu'un prodige s'est opéré, mais ils se gardent d'en définir clairement le temps, le lieu et les moyens.

Le lecteur éclairé qui voudra juger avec impartialité cette question, se demandera si les idées reçues par la grande majorité des naturalistes ne sont pas des hypothèses spécieuses, présentées avec art, plutôt qu'une série de faits justifiés par l'expérience. Si les preuves manquent, si la progression d'une variation si extraordinaire dans les formes et les habitudes de l'espèce primitive est, pour nous, insaisissable, nous pouvons bien, sans offenser personne, avouer notre scepticisme à l'égard de cette grande théorie d'un changement graduel dans la nature et la condition de tous les êtres animés.

Malgré nos objections contre une théorie qui nous paraît si contestable, nous professons pour les illustres écrivains dont nous parlons, tout le respect qu'ils méritent. La science naturelle a grandi par eux ; ils ont accompli la tâche difficile de classer et de décrire les formes existantes offertes à leurs observations. Sans cette classification, sans cette route déblayée, leurs successeurs n'auraient pu que se traîner péniblement sur la voie de la science. Nous leur devons donc une haute reconnaissance.

Mais ce n'est point une raison pour faire de Buffon, de Lamarck, de Blumenbach, de Temminck, autant d'idoles, et pour traiter en profanes, en hérétiques, ceux qui osent soupçonner leurs conclusions de précipitation ou d'inexactitude dans une question difficile dont leurs travaux herculéens ne leur ont pas, de leur propre aveu, laissé le temps d'approfondir le mystère. C'est, du moins, ce qu'on peut induire de quelques expressions échappées à Temmink; elles autorisent à croire que s'il s'était lui-même livré à des investigations attentives, il y aurait regardé de plus près pour s'assurer de ce fait que nous nous sommes hasardé à discuter, à savoir si nos pigeons domestiques sont bien réellement une dérivation du *colombia livia* ou biset sauvage.

Nous avons dit que les œufs des colombacés ont entre eux une similitude parfaite; ils sont, de plus, parfaitement blancs. J'ai vu parfois les deux œufs d'une ponte contenir chacun un mâle; je n'en saurais dire autant pour les femelles. On s'aperçoit de l'identité du sexe aux querelles qui s'élèvent entre les jeunes pigeons, à l'époque où l'on devrait s'attendre à les voir contracter un tendre hyménée. Quelques-uns des gros pigeons, comme les Mondains et les Cavaliers, se livrent souvent de rudes combats, se lançant à l'envi de grands coups d'ailes à la manière des cygnes, pendant des heures entières. Dans ces engagements, ce sont les plus jeunes qui, d'ordinaire, l'emportent sur les plus vieux.

Lorsque la mort ou tout autre accident vient priver une femelle de son mâle, la veuve, avons-nous dit encore, ne se montre point insensible aux douceurs d'une nouvelle union; mais, comme il pourrait arriver, qu'abandonnée à elle-même, l'objet de son choix habitât un autre colombier, et, qu'en épouse bien apprise, elle suivît son époux, le propriétaire, s'il tient à la conserver, doit se hâter de pourvoir au remplacement du défunt. Si, au contraire, c'est le mâle qui survit, il ne tardera pas à se procurer lui-même une compagne, sans consulter, il est vrai, le goût de son maître. Il faut donc encore prévenir l'instinct.

On a toujours beaucoup vanté l'amour conjugal et la fidélité des colombacés; néanmoins, aucune autre espèce d'oiseaux ne contracte avec autant de promptitude un nouvel attachement. J'en puis citer un exemple :

Voulant un jour apparier convenablement un pigeon mâle, je l'enfermai avec une femelle autre que la sienne : dès le lendemain, ils étaient unis par une tendresse mutuelle ; je les laissai sortir, et deux jours après ils construisaient leur nid. Il n'est cependant point rare de voir les pigeons revenir plus tard à leur première inclination.

Quoi qu'il en soit, ils sont très constants, si nous en croyons *le Traité*, et se quittent rarement de bon accord, à moins que l'un des deux ne devienne infirme ou très vieux. Pour les amener, en ce cas, à entrer dans votre combinaison, enfermez les deux futurs dans une cage double, divisée par une simple grille qui leur permette de se voir, et disposée de manière à ce qu'ils mangent et boivent dans les mêmes vases : nourrissez-les alors de graine de lin, graine qui les porte à la tendresse ; et lorsque vous verrez le mâle faire le beau et la femelle déployer vers lui sa queue, vous pouvez les mettre ensemble ; ils seront bientôt accouplés.

Mais si, pour un motif quelconque, on est obligé de les réunir avant ces préliminaires délicats, le mâle doit être installé le premier, surtout si on lui donne pour compagne une femelle forte ; quoique le plus faible, il saura bien conserver envers elle sa dignité de maître du logis, et lui faire comprendre qu'il n'entend point se laisser détrôner. Sans cette précaution, ils pourraient se battre, — pour l'empire, sans doute, — et concevoir l'un pour l'autre un éloignement invincible.

Une fois unis, ce danger n'est plus à craindre ; mais, chez les pigeons comme chez les hommes, une vie calme n'est pas nécessairement le fruit de l'amour mutuel. Si le mâle n'est pas quelque peu tyran, la femelle se montre assez disposée à faire la mégère. En général, le genre féminin s'accommode assez volontiers de toute espèce de traitement, hors ce qui ressemblerait à de l'indifférence. Une bonne femme, me vantant un jour les qualités précieuses de son mari : « C'est un bien brave homme, me disait-elle, c'est un excellent homme ; il me bat bien un peu ; mais ne faut-il pas qu'un homme s'amuse de temps en temps. » M[me] Sganarelle, chez Molière, finit par parler à peu près de même.

Les pigeons aiment le voisinage de l'eau. Toujours fort alté-

rés, ils semblent, quand ils boivent, se complaire à plonger dans l'eau leur tête presque jusqu'aux yeux, pompant des gorgées au lieu d'aspirer le liquide à petits traits, comme les coqs et les poules. On connaît leur attachement aux lieux où ils sont nés : leur obstination à y retourner, malgré tous les soins qu'on leur prodigue ailleurs, a vraiment de quoi surprendre. J'ai vu une femelle revenir huit fois à ses premiers pénates, situés pourtant à plusieurs milles, et on ne pouvait se tromper sur son identité, puisque, pour éviter toute erreur, on lui avait tracé autour de chaque œil une ligne écarlate qui contrastait visiblement avec la blancheur de sa tête et de son cou. Les marchands de pigeons, qui ne sont pas d'une grande candeur commerciale, savent tirer parti de cet attachement. Je me suis, en une certaine circonstance, assuré que le même oiseau avait été livré par le même vendeur à trois personnes différentes.

Bien que les pigeons domestiques n'emploient que peu de bois ou de paille dans la construction de leurs nids, on remarque parfois à cet égard de curieuses exceptions. L'année dernière, deux des miens imaginèrent de placer leur nid entre des pieux droits, formant une espèce de palissade. Ne pouvant lui assurer ainsi une base solide, ils amassèrent un énorme monceau de paille et d'autres matériaux pour remplir le vide qui séparait les pieux; après quoi, ils contruisirent leur nid comme de coutume.

Les pigeons, pendant l'incubation, se montrent moins assidus que les gallinacés; leur tendresse ne se développe qu'après la naissance des pigeonneaux. On a remarqué que lorsqu'ils sont bien nourris et par une température modérée, ils bâtissent leur second nid dès que les plumes de leurs petits commencent à pointer; ils continuent à nourrir les premiers-nés même après l'éclosion de la seconde couvée, mais ils ne témoignent aucune peine à s'en voir séparés tout-à-coup; peut-être s'attendriraient-ils davantage s'ils savaient qu'on ne leur enlève souvent leur progéniture que pour l'ensevelir dans les flancs d'un pâté.

Chaque année, au commencement de juillet, tous mes pigeons et ceux de mes voisins s'assemblent avec agitation à deux ou trois endroits d'un champ ou du parc. N'ayant jamais trouvé aucune trace de graines, je n'ai pu me rendre compte de l'objet de ces

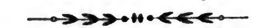
meetings, dont la durée ne se prolonge pas au-delà d'une quinzaine de jours.

Les pigeons domestiques se nourrissent ordinairement de petites fèves, de pois gris, de blé, d'orge, de légumes secs, etc.; ils recherchent avidement les graines d'une foule de plantes sauvages, et rendent de grands services en arrêtant ainsi le développement des mauvaises herbes dans les champs qu'ils fréquentent. Si l'on veut leur procurer un grand régal, on répandra sur une pelouse, où leur dépôt serait inoffensif, les rebuts du battage du blé et de l'orge. Les pigeons y chercheront pendant des jours entiers les mauvaises graines, et vivront long-temps des semences microscopiques que dédaignerait ou que n'apercevrait pas la volaille commune. Comme ils ne grattent point la terre, ils ne laisseront sur le sol qu'une légère empreinte de leurs pas, et ne porteront aucun préjudice aux travaux du jardinier en ne becquetant que ce qui serait perdu de toute autre manière. La graine de lin, qu'on recommande si souvent, les rend sujets à des maladies de peau.

Si le lecteur nous demande quelle espèce de pigeon est préférable à élever , nous répondrons que les goûts diffèrent et qu'il faut suivre le sien sans s'inquiéter de celui des autres. Toutefois, aux personnes curieuses d'avoir de beaux oiseaux de basse-cour et de table, nous serions tenté d'indiquer les plus grosses espèces.

Nous comptons plusieurs espèces principales de pigeons domestiques, dont la description et les mœurs feront l'objet de notre prochain article.

Histoire contemporaine.



DERNIÈRES GUERRES DES ANGLAIS DANS L'INDE (1).

PAR M. RICHILD GRIVEL, LIEUTENANT DE VAISSEAU.

CONQUÊTE ET ANNEXION DU PUNJAUB.

(JANVIER 1848 A MARS 1849.)

III.

Pendant que les évènements que nous venons de raconter se passaient sous les murs de Moultan, le contre-coup de la levée de boucliers de Moulraj retentissait dans tout le Punjaub et se traduisait par des mouvements insurrectionnels qui éclataient successivement dans les diverses provinces.

Quelque temps après la conspiration de Lahore, dont nous avons déjà fait mention, il fallut dépêcher un fort détachement à la poursuite d'un fanatique ou *gourou,* qui prêchait une croisade contre les Feringhies, non loin de la capitale (2). L'histoire de ce personnage pourra donner une idée de la crédulité de ce peuple. Maharaj-Singh (3) figurait comme cuisinier dans

(1) Voir la livraison de juin.

(2) L'Inde, comme l'Algérie, renferme un grand nombre de fanatiques, *fakirs* ou prêtres mendiants, vivant des superstitions de leurs concitoyens et toujours prête à prêcher la guerre sainte contre les infidèles. Seulement, dans l'Inde, l'inimitié réciproque des différentes castes rend leur appréhension bien plus facile que celle des shérifs arabes qui, eux, règnent sur des tribus unies de mœurs et de religion.

(3) Maharaj, signifie grand-prêtre, et Maharajah, roi.

la suite d'un autre gourou du nom de Bheer-Singh, quand, à la mort de son maître, blessé mortellement dans une bataille, il fut choisi par lui pour succéder à tous ses pouvoirs d'apôtre. D'après ses dernières volontés, le prophète mourant fut jeté dans une rivière par ses propres disciples, et le nouveau grand-prêtre hérita à l'instant de toutes ses attributions. Impliqué dans une conspiration en 1847, Maharaj-Singh rôda, depuis lors, aux environs de la capitale, attendant l'occasion d'exercer son influence contre les étrangers. A la veille d'être atteint par un escadron d'Affghans au service de Punjaub, le gourou, après avoir perdu une partie des siens et vu brûler deux villages qui lui avaient donné asile, s'enfuit vers Moultan et parvint à rejoindre Moulraj, dont il devint un des prédicateurs les plus fervents.

Quand l'étonnante nouvelle de la levée du siége de Moultan arriva à Lahore, la capitale était tranquille et ne présageait plus de complots. Le vide causé dans la garnison par le départ de la colonne du général Whish, venait d'être comblé par les troupes environnantes : on pensait que les opérations du siége ayant dû commencer vers le 25 août, la bannière du Royaume-Uni flotterait dès le 10 septembre sur les remparts de Moultan. Dans la soirée du jour où les autorités britanniques apprirent ces nouvelles alarmantes, un régiment européen vint environner le palais, et le *Durbar* reçut l'ordre de s'assembler dans la citadelle. Pendant cette longue séance du conseil indigène, les troupes anglo-indigènes se tinrent prêtes à marcher, au premier signal, pour réprimer tout mouvement inopiné de la population. Le sirdar Goulaub-Singh, frère de Shere-Singh, fut arrêté en plein conseil et ses papiers saisis. La prochaine alliance que la sœur de Goulaub-Singh allait contracter avec le jeune Maharajah, expliquait d'ailleurs le complot hardi tramé par Chuttur-Singh et ses deux fils. Sur la foi de l'apparition d'une comète, qui pronostiquait (disait-on) la décadence de l'influence européenne au Punjaub, ces trois chefs avaient projeté de rétablir le jeune Maharajah sur un trône débarrassé de la protection étrangère. Les autorités anglaises, désireuses de contredire un bruit sinistre qui venait de se répandre parmi le peuple, celui de la disparition du jeune monarque, le firent promener à cheval dans la soirée. Durant les six semaines qui suivirent, la chronique de

Lahore ne fut plus que le reflet des évènements qui s'accomplissaient dans les provinces éloignées. Si l'autorité du résident, appuyée sur des forces imposantes, avait peu à craindre autour de la capitale, il n'en était pas de même de ses collègues, établis dans le pays avec de faibles escortes d'auxiliaires douteux. Nous allons dépeindre la situation précaire où les plaçait l'agitation du Punjaub.

Le major Lawrence, jadis secrétaire de sir William Mac-Naghten et l'un des prisonniers de Caboul, exerçait les fonctions d'agent politique dans la province de Pechawer, sur la frontière la plus menacée du Punjaub. Jusqu'en 1844, le général Avitabile avait gouverné avec habileté cette population, presque toute musulmane. Plus tard, lors de la guerre de 1845, lord Hardinge se contenta d'y envoyer environ 1,000 hommes de troupes sihkes avec le major Lawrence. Les premiers soins de cet officier furent d'achever la soumission distincte de Bunnou et de Tank, conquise sur les Affghans par Runjet-Singh. Jamais les Sihks n'avaient pu gouverner efficacement ces tribus turbulentes et féroces. Chaque année, leurs troupes régulières parcouraient ce territoire et ne rapportaient, en fait d'impôts, que ce qu'elles avaient pu extorquer à la pointe de l'épée. Pas un village qui ne fût fortifié, pas une maison qui ne fût un poste défensif. L'occupation anglaise ne pouvait supporter une pareille indépendance. Décembre 1847 vit le colonel Holmes pénétrer dans le pays à la tête de plusieurs régiments sihks et de divers contingents conduits par plusieurs grands chefs affghans. Ces forces imposantes réduisirent promptement les deux districts à l'obéissance : une proclamation annonça aux habitants que les troupes du Maharajah n'étaient là que pour les protéger et assurer le paiement des redevances dues au souverain.

En janvier 1848, le régiment de dragons de Shere-Singh et un corps d'infanterie sihke vinrent tenir garnison à Pechawer pour remplacer les forces envoyées dans le Bunnou. Les premiers mois de l'année se passèrent assez tranquillement pour le major Lawrence, sauf quelques troubles inévitables chez ces peuples, lors de la levée de l'impôt. Ce résident fut autorisé à former un régiment d'Affghans à l'époque où la révolte de Moultan et le complot de Lahore firent suspecter les auxiliaires du

Punjaub. Cependant le major Lawrence, malgré les 6,000 Sihks ou Affghans qu'il avait à sa disposition, sentait vivement les dangers de sa situation et de celle de tous les autres résidents disséminés au cœur du pays. La vie et l'autorité de tous ces agents se trouvaient à la merci de quelques soldats indigènes, qu'il fallait se concilier par d'habiles ménagements et des témoignages continuels de confiance ; quelques signes de faiblesse ou d'indécision pouvaient, d'un jour à l'autre, amener une insurrection générale.

La correspondance des résidents dépeignait unanimement au plénipotentiaire de Lahore la nécessité des mesures vigoureuses : tous déclinaient la responsabilité d'un délai intempestif. En effet, dès que Moulraj eut le temps de respirer, il s'empressa de lancer une foule d'émissaires qui mirent le pays en mouvement : un de ces envoyés s'efforça de réveiller les vieux ressentiments du souverain de Caboul contre la domination anglaise. Sa propagande avait déjà opéré aux environs de Pechawer, quand il fut arrêté au mois de juillet. La résistance inespérée de Moulraj, la lenteur des autorités britanniques, firent dès lors concevoir aux chefs du Punjaub l'espoir de s'affranchir de la domination étrangère

Les premiers symptômes de révolte éclatèrent vers la fin de juillet dans le Hazareh, où commandait Chuttur-Singh, père de Shere-Singh, l'un des chefs sihks les moins scrupuleux. Ce gouverneur, mécontent des restrictions que la suprématie anglaise mettait à ses priviléges, autrefois illimités, forma le projet d'enlever de Lahore, le jeune Maharajah ; le fanatisme religieux se chargea de propager ces desseins et, d'avance, le grand prêtre eut soin d'absoudre tous les rebelles. Le capitaine Abbott, de l'artillerie du Bengale, si connu par son aventureux voyage de Hérat à St-Pétersbourg, à travers l'Asie centrale, commandait alors dans le Hazareh. Une lettre du colonel Canara au service des Sihks, lettre destinée à informer le capitaine Abbott du mauvais esprits des chefs, tomba sur ces entrefaites aux mains de Chuttur-Singh et le décida à précipiter la lutte : le colonel Canara ayant refusé de livrer son artillerie, fut assassiné par ses propres soldats. Chuttur-Singh, entraînant ces troupes, se porta sur Attock, forteresse importante qui commande la route de Pechawer.

En apprenant cette défection, le major Lawrence envoie en toute hâte le lieutenant Herbert pour défendre la place, dont la garnison se composait d'un millier de solides Affghans, possesseurs de huit canons, avec trois mois de vivres, et réputés fidèles par suite de leur hostilité naturelle contre les Sihks. Chuttur-Singh, prévenu dans ses desseins, renonce à l'attaque d'Attock et se retire sur Rawul-Pindie, poursuivi par le lieutenant Nicholson qui veut l'empêcher de se joindre aux autres rebelles du Hazareh. Blessé d'une pierre à la tête lors de l'attaque d'un fortin, ce brave officier, par une manœuvre habile suivie d'une marche forcée, parvient néanmoins à se jeter entre Chuttur-Singh et le capitaine Abbott qu'il voulait secourir. Déjà les deux officiers anglais occupent une position avantageuse sur des hauteurs, et vont intercepter toute l'artillerie des rebelles, quand leurs régiments, séduits par l'ennemi, prennent la fuite à l'apparition de Chuttur-Singh. En vain Abbott et Nicholson, avec une admirable énergie, font-ils fusiller les fuyards par les soldats demeurés fidèles : rien ne peut arrêter la débandade de leurs troupes. Dès lors, Chuttur-Singh se trouvait à la tête de près de six mille hommes, force plus que suffisante pour marcher sur Pechawer et triompher de la fidélité douteuse de la garnison : le major Lawrence prescrivit à Nicholson de détruire tous les bateaux de l'Indus et de faire garder les gués de ce fleuve après avoir renforcé la garnison d'Attock. Tel était l'état des affaires dans le Hazareh, quand la levée du siége de Moultan et la défection de Shere-Singh vinrent déterminer de nouveaux soulèvements dans les provinces voisines !

Le colonel Holmes, au service des Sihks, occupait encore, vers la fin de 1848, les provinces de Bunnou et de Tank, avec cinq hommes et six pièces de canon, pendant que le gouverneur en titre, Futteh-Khan-Tawana, habitait un fort appelé Dhulip-Ghur, qu'on venait de construire pour servir de place d'armes et de refuge aux autorités de ces turbulents districts. Dès l'arrivée des malheureuses nouvelles venues de Moultan, les troupes sihkes s'insurgèrent, enlevèrent le fort de Dhulip-Ghur, après avoir massacré le gouverneur et le colonel Holmes, et furent joindre le camp de Shere-Singh, en novembre 1848. Singulier contraste ! Alors que les troupes sihkes se révoltaient contre

l'autorité britannique dans les mêmes provinces qu'elles venaient de lui soumettre huit mois auparavant, plusieurs régiments d'Affghans, levés dans le Bunnou, combattaient fidèlement, devant Moultan, sous les ordres d'Edwardes (1).

Pechawer et ses environs ne pouvaient désormais demeurer tranquilles sous l'influence d'un mouvement aussi général. Le 4 septembre, on vint informer le résident que son habitation allait être attaquée, durant la nuit, par les régiments sihks. Le major Lawrence ne perdit par un instant pour prendre des mesures promptes et décisives qui réussirent à retarder l'explosion : l'artillerie fut confiée à des mains sûres; rien ne bougea durant les quinze jours suivants. Dans ce moment, le bruit d'une alliance entre les rebelles et le souverain de l'Affghanistan prenait de plus en plus de consistance : Dost-Mohammed, en échange de sa coopération, devait recouvrer toutes les provinces affghanes conquises par Runjet-Singh aux environs de l'Indus. Sur les instances pressantes du major Lawrence, le résident de Lahore venait de dépêcher, vers le milieu de septembre, un corps de cinq mille Anglo-Indiens, destiné à étouffer l'insurrection du Hazareh, quand le commandant en chef, qu'on venait de consulter, ordonna de suspendre toute opération militaire jusqu'à la fin de la saison chaude (2).

Coupé de ses communications avec Lahore, privé de tout espoir de secours, le major Lawrence sut demeurer ferme et inébranlable au milieu de la trahison qui grondait autour de lui. L'influence de ce brave et habile résident sur tout ce qui l'environnait, résista même aux désastreuses nouvelles de Moultan et

(1) L'un des traits les plus caractéristiques de la politique des maîtres de l'Inde, consiste dans l'habileté qu'ils déploient lors de la répartition de leurs troupes ou des contingents qui leur sont fournis par les princes tributaires. Le Musulman va tenir garnison chez l'Hindou, l'Hindou dans les provinces musulmanes : la connaissance parfaite des haines et des antipathies qui divisent les diverses races de l'Hindostan, le soin constant des autorités britanniques à entretenir ces divisions de caste ou de religion, expliquent, seuls, la fidélité ordinaire de l'immense armée indigène qui marche sous les drapeaux de la Compagnie et les succès prodigieux d'une poignée d'Européens au sein de ces vastes contrées.

(2) Beaucoup d'écrivains de la presse anglo-indienne ont attribué au général en chef, lord Gough, les lenteurs regrettables que les autorités de Lahore et de Calcutta ont apportées à comprimer, dès le début, les révoltes, d'abord partielles, des Sihks.

de la défection de Shere-Singh. En dépit des avertissements qui lui faisaient craindre un assassinat, Lawrence passa une grande revue des troupes sihkes, le 28 septembre, avec une assurance et une sévérité qui confondirent la trahison : un espion de Moulraj fut pendu; deux officiers indigènes furent mis en prison pour avoir communiqué avec les rebelles. Enfin, le 23 octobre, l'approche combinée de Shere-Singh et de plusieurs corps des insurgés entraîna une révolte ouverte de toutes les troupes sihkes. Le régiment musulman qui, de concert avec les Affghans, avait jusque-là gardé l'artillerie, s'en servit contre la résidence; le major Lawrence et les officiers de sa suite eurent à peine le temps de sauter à cheval et de s'échapper, sous l'escorte de cinquante cavaliers affghans. Dans cette position, le droit de l'hospitalité qui est sacré chez les Affghans, comme chez tous les peuples nomades sectateurs de Mahomet, décida le major Lawrence et sa suite à prendre la route de Kohat, où sa famille était déjà réfugiée sous la protection de Mohammed-Akbar-Khan ; quelques jours après, le perfide chef affghan livrait tous ses hôtes à Chuttur-Singh dont les troupes venaient de s'avancer vers le Chenaub. Quant au lieutenant Nicholson, obligé de céder le terrain aux insurgés, il se retira, avec quelques cavaliers, sur Bammuggur et Lahore. Plus tard, il servit de guide à la grande armée du Punjaub. Seul de tous les résidents britanniques, le capitaine Abbott se maintenait encore dans le Hazareh.

Pendant ce temps, un évènement inattendu vint compliquer la situation du Punjaub : Dost-Mohammed et ses Affghans, profitant de l'insurrection des Sihks, descendirent les défilés de Khyber pour occuper Pechawer. De là, sans se joindre ouvertement aux Sihks rebelles, les Affghans se mirent, selon leur coutume, à rançonner le pays; cependant, quelques-uns d'entre eux combattirent, plus tard, dans l'armée de Shere-Singh, aux deux grandes batailles qui décidèrent des destinées du Punjaub. Le 6 novembre, ces montagnards pénétrèrent dans Attock qu'ils traitèrent en ville conquise; le lieutenant Herbert, qui y commandait encore, s'échappa à grand'peine pour tomber aux mains de Chuttur-Singh.

« Et c'est ici le cas de remarquer, s'écrie M. Georges Buist, » l'auteur des *Annales de l'Inde,* combien de brillants services

» nous ont rendus tous ces jeunes officiers employés comme ré-
» sidents, dans des situations aussi périlleuses qu'indépen-
» dantes, à côté des généraux vétérans qui traînaient à leur
» suite toutes les ressources de notre Gouvernement. On se
» plaint que de jeunes envoyés politiques puissent diriger la
» marche de nos généraux; cependant, n'ont-ils pas l'âge
» d'Alexandre-le-Grand quand il conquit la Perse, de Nelson
» commandant une flotte, de Pitt premier ministre, de Napoléon
» conquérant l'Italie, de Wellington le vainqueur d'Assaye, ou
» enfin de Byron quand il écrivit *Child-Harold?* Le plus grand
» capitaine de notre époque (1), arrivé à l'âge de 70 ans, ne
» se soucierait peut-être pas de remettre en question, dans une
» nouvelle bataille, la victoire de Waterloo. Nos armées ne se-
» raient-elles pas aussi sûres de vaincre, quand même elles
» n'obéiraient plus aux hommes qui ont appris la guerre en Es-
» pagne et en Belgique (2) et qui dorment, depuis plus de trente
» ans, sur leurs vieux lauriers? Combien l'activité et l'intelli-
» gence d'Edwardes, de Lawrence, d'Abbott, de Nicholson et
» d'Herbert contrastent avec celles des vieux généraux du Pun-
» jaub? Quand on voit deux ou trois de nos officiers conduire à
» la victoire des milliers d'indigènes, des armées entières, on se
» demande s'il n'est pas préférable d'augmenter les attributions
» de nos résidents plutôt que d'accroître leur nombre. Com-
» bien de millions on épargnerait, si le mérite provoquait seul
» l'avancement? »

Le général en chef des armées anglo-indiennes se trouvait à Simla quand il reçut la nouvelle de la levée du siége de Moultan, le 19 septembre 1848. Aussitôt il donna l'ordre de rassembler une brigade à Ferozepore, et les régiments d'infanterie indigène furent tous augmentés de 200 hommes, ce qui constitua, pour toute l'armée indienne, un accroissement de 18,000 baïonnettes. Après un délai de trois semaines, la brigade Eckford, destinée à

(1) On sait qu'en Angleterre, cette haute qualification s'applique toujours au duc de Wellington.

(2) Nous laissons à l'auteur des *Annales de l'Inde* toute la responsabilité de ce parallèle entre les jeunes résidents du Punjaub et les vieux généraux des armées anglo-indiennes : c'est au lecteur plus expérimenté qu'il appartient de se former une opinion sur cette question si délicate.

renforcer le général Whish, prit la route de Moultan vers le milieu d'octobre. Ferozepore se trouvait alors dans la plus grande confusion : chariots, animaux de trait, vivres, fourrage, il fallait tout rassembler à la fois pour une armée de 20,000 Anglo-Indiens que le gouvernement voulait mettre en campagne vers la fin de la saison des pluies. On comprend que le rassemblement de forces aussi considérables, accompagnées de plus de 80,000 non-combattants (1), faisait hausser le prix de toutes les denrées à un taux extraordinaire. Bientôt il devint de notoriété publique que lord Gough allait prendre en personne le commandement de la grande armée du Punjaub; la brigade Eckford, déjà en route pour Moultan, fut rappelée, et Lahore devint le rendez-vous d'une armée de 24,000 Anglo-Indiens, accompagnés de 100 bouches à feu de tout calibre (2). Nous ne nous étendrons pas sur la marche des différents corps de l'armée jusqu'au point de jonction qui leur avait été assigné : ces mouvements eurent lieu sans opposition de la part des rebelles, et sans offensive de la part de l'armée anglo-indienne, qui devait s'abstenir de toute opération jusqu'à l'arrivée de son chef. Lord Gough, parvenu à Ferozepore le 5 novembre, atteignit Lahore le 13 du même mois. Il y reçut aussitôt les visites du jeune Maharajah et du conseil de régence : le 21 novembre 1848, il joignait enfin l'armée, rassemblée sur les bords du Chenaub. Les Sihkes rebelles, qui avaient aussi concentré leurs forces, se trouvaient campés sur l'autre rive du fleuve, au nombre de 30,000, avec 36 bouches à feu. Une batterie masquée de 28 canons défendait le passage du Chenaub; les Sihks occupaient en outre une île placée au milieu du fleuve, et un corps de 4,000 chevaux se tenait près de la ville de Ramnuggur, sur la gauche du camp anglo-indien. Dans la matinée du 22 novembre, cinq régiments de cavalerie, accompagnés de

(1) Le nombre des non-combattants qui suivent les armées indiennes, femmes, enfants, conducteurs de chameaux, porteurs d'eau, coupeurs d'herbe, domestiques de tout genre, s'évalue ordinairement à *quatre* par cavalier ou fantassin.

(2) Les pièces de gros calibre étaient attelées chacune de trois éléphants qui les traînaient avec la plus grande facilité. Huit cents chariots à bœufs étaient chargés de munitions de guerre représentant un approvisionnement de 100 coups par pièce, sans compter la réserve. L'entretien mensuel des éléphants coûtait 450 fr.; celui des chevaux s'évaluait à environ 87 fr., celui des chameaux et des bœufs à environ 50 fr.

deux brigades d'infanterie et d'artillerie à cheval, furent envoyés en reconnaissance dans cette direction, et s'arrêtèrent à un mille du fleuve, jusqu'à ce qu'on eût éclairé leur marche sur sa rive. Placées de l'autre côté du Chenaub, les batteries ennemies ouvrirent leur feu dès que les Anglo-Indiens parurent à portée de canon. L'artillerie de la colonne, trop aventurée en avant par l'impatience d'atteindre l'ennemi qui traversait alors la rivière à gué, fut obligée de reculer sous le feu nourri des batteries sihkes, laissant un canon enterré dans le sable. L'ennemi repassa aussitôt la rivière et emmena en triomphe la pièce démontée. Les choses se trouvaient dans cette position, quand, vers deux heures, un corps d'environ 4,000 Sihks parut sur l'emplacement d'où s'était retirée l'artillerie anglaise. Le général en chef donna lui-même à la cavalerie l'ordre d'attaquer, dès qu'une occasion favorable se présenterait pour charger. Jusque-là cette cavalerie était restée dans une plaine ouverte, derrière un bouquet de bois qui l'abritait des boulets ennemis. Le colonel Cureton, qui la commandait, en officier aussi prudent que brave, hésitait à engager ses dragons, sous le feu de l'artillerie ennemie, dans une charge qui ne pouvait avoir de résultats importants; cependant l'ordre lui fut réitéré par un aide-de-camp du général et il devint nécessaire d'agir pour satisfaire l'impatience des cavaliers, avides de joindre l'ennemi. Le colonel aperçut enfin un corps de Sihks qu'on pouvait attaquer ; mais à peine ses escadrons s'étaient-ils ébranlés, qu'il les vit prendre une mauvaise direction vers une masse ennemie trop nombreuse pour être facilement dispersée. En vain le brave Cureton s'élance-t-il au galop pour rappeler ses hommes : déjà les cinq régiments de cavalerie, dont deux de dragons anglais, chargeaient parallèlement aux batteries ennemies, sous le feu le plus violent. Un moment, les escadrons Anglo-Indiens s'arrêtèrent pour arriver sur l'ennemi en bon ordre, puis ils s'élancèrent impétueusement en avant; les Sihks, au lieu de céder, comme on s'y attendait, ouvrirent leurs rangs avec beaucoup de sang-froid et revinrent sur eux-mêmes pour envelopper leurs assaillants. Après une mêlée de quelques instants les dragons arrivèrent sur le bord d'un ruisseau profond, garni de tirailleurs ennemis et exposé au feu des batteries. En vain le colonel de cavalerie Havelock parvint-il à chasser les

Sihks au-delà de ce ruisseau, il fallut se dégager, au plus vite, de cette malheureuse position. Cureton, le premier officier de cavalerie de toute l'Inde, fut frappé d'une balle au cœur, en s'efforçant de rallier ses dragons; cette regrettable affaire coûta encore à la cavalerie anglo-indienne, le colonel Havelock, une dizaine d'officiers et une centaine d'hommes hors de combat, sans parler de l'impression fâcheuse qu'elle produisit sur l'armée, à l'ouverture de la campagne.

Ce début malheureux décida le général en chef à attendre l'arrivée de toute son artillerie, pour reprendre l'offensive. Le 1er décembre 1848, 7,000 Anglo-Indiens, aux ordres des généraux Thackwell et Campbell, reçurent l'ordre de passer la rivière, au-dessus du camp des Sihks, pour l'attaquer en flanc, pendant que le général en chef pousserait les opérations de front. Mais le manque d'informations exactes vint encore paralyser ce mouvement; le gué qu'on devait franchir à quatre lieues du camp, fut trouvé trop dangereux; il fallut s'avancer jusqu'à Wuzirabad, à quatre lieues plus loin. Là, seize bateaux, dus à l'activité et aux recherches du lieutenant Nicholson, promirent d'effectuer le passage dans la soirée du 1er et dans la matinée du 2. Toute cette journée du 1er s'était passée, pour le camp du général en chef, dans l'attente de la canonnade qui devait annoncer l'attaque de flanc du corps de Thackwell. Le lendemain, dès qu'on apprit le passage du Chenaub par ce corps, les batteries anglaises placées près de Ramnuggur, ouvrirent leur feu sur l'ennemi et, dans la journée, les Sihks se retirèrent à deux milles de la rivière, laissant pourtant sur le bord des forces suffisantes pour empêcher le passage de front. On s'aperçut alors que les rebelles avaient pénétré les projets des Anglo-Indiens : le corps de Thackwell, harassé de fatigue, ne reprit sa marche que dans l'après-midi du 2 et, le 3, ce général se disposait à attaquer quand il dut détacher une partie de ses forces pour protéger le passage de la brigade de Godby, à deux lieues au-dessus du camp anglo-indien. Enhardi par cette halte des troupes de la Compagnie, l'ennemi sortit de son camp et marcha sur elles dans l'après-midi, ouvrant son feu à grande distance et couvrant leurs flancs d'un nuage de cavalerie. Mais les Anglo-Indiens, fermes et impassibles, réservèrent leurs munitions jusqu'à ce que les Sihks se fussent

décidés à avancer franchement; dès lors l'artillerie à cheval, toujours admirablement servie (1), prit les devants et fit pleuvoir sur les rebelles une grêle de projectiles qui les força à battre en retraite.

Durant la nuit, les Sihks décampèrent en bon ordre, laissant, sur le champ de bataille, des monceaux de cadavres et une grande quantité de blessés isolés: Shere-Singh, qui dirigeait cette habile retraite, alla prendre poste sur les bords du Jhelum, à huit lieues en arrière de son camp, dans une position fortifiée où il s'occupa de réorganiser son armée, alors composée de 20,000 réguliers et de 10,000 insurgés mal armés. Le 4 décembre, le général en chef franchit le Chenaub sans obstacles; un pont de bateaux resta établi sur ce fleuve et les Anglo-Indiens transportèrent leur nouveau camp à peu de distance de la rive. Lord Gough semblait alors disposé à ne pas entreprendre d'opérations décisives, jusqu'à la jonction des troupes employées au siége de Moultan. Sur ces entrefaites, la prise d'Attock par les Affghans et l'arrivée au camp du colonel Lawrence (2), l'ancien résident de Lahore (qui, de retour d'Angleterre par Bombay, apportait la nouvelle de la chute de Moultan), décidèrent le général en chef à frapper un coup vigoureux le plus promptement possible.

(1) L'artillerie est justement considérée comme l'arme la plus importante de l'armée anglo-indienne. La bonté de ses attelages, renouvelés tous les quatre ans et choisis dans les haras de la Compagnie, la perfection de son matériel, constamment amélioré, et l'habileté de ses canonniers, sans cesse exercés à tous les tirs, en font la véritable force du gouvernement de l'Inde. Rien de plus magique que la manœuvre de cette artillerie pour l'attaque ou la retraite; ses chevaux dévorent l'espace et semblent ne pas connaître d'obstacles. C'est elle qui, sur les champs de bataille de l'Hindostan, décide toujours de la victoire; en rase campagne, il n'est pas de masses indigènes, si nombreuses qu'elles soient, qui puissent supporter long-temps ce feu aussi rapide que sûr : l'artillerie ouvre les rangs ennemis, l'infanterie et la cavalerie achèvent de disperser des masses déjà démoralisées par les pertes qu'elles ont essuyées sans combattre.

(2) Pendant ce temps, le major Lawrence, frère du colonel, était transféré au camp de Shere-Singh où il fut traité avec beaucoup d'égards. Du reste, il fut rendu cette justice aux Sihks que, durant la guerre, ils évitèrent soigneusement les cruautés inutiles; au contraire, tous les prisonniers anglais tombés en leur pouvoir, furent relâchés, à l'exception du major Lawrence et de sa suite, qu'ils voulurent garder en prévision du cas où ils auraient plus tard à négocier leur soumission.

Le 12 décembre 1848, l'armée quitta son camp de Lullourie et, le 13, elle arriva à une lieue des retranchements ennemis : déposant là leurs bagages, les troupes continuèrent à avancer en ordre de bataille, l'ennemi repliant ses avant-postes. L'armée sihke s'étendait de Moung à Russoul, sur une étendue d'un mille, dans une excellente position. Adossés au Jhelum, sur lequel ils venaient d'établir un pont, les rebelles avaient leurs dépôts à Russoul, près d'un défilé qui leur assurait une retraite facile en cas de revers; enfin, leur centre était abrité par de nombreux retranchements, précédés d'un terrain inégal couvert de végétation. L'intention primitive de lord Gough était d'attaquer Russoul, la clé de leur position, pour s'emparer de leurs parcs de vivres et de munitions et couper en partie leur retraite. Il était alors une heure de l'après-midi : les troupes, depuis six heures sous les armes, n'avaient pas encore dîné (1) ; on résolut de différer l'attaque jusqu'au lendemain, afin de laisser reposer l'armée. Déjà les *lascars* s'occupaient de dresser les tentes, à grande portée des batteries de l'ennemi, quand le général en chef, voyant quelques boulets passer sur son camp, changea brusquement de détermination et donna l'ordre d'attaquer sur toute la ligne, pour enfoncer le centre de l'ennemi, près de Moung.

L'action débuta par une canonnade réciproque qui dura près d'une heure, sans que l'artillerie anglo-indienne pût découvrir la position des batteries sihkes autrement qu'à la fumée qui s'échappait de leurs retranchements. L'infanterie de lord Gough était appuyée à droite et à gauche sur les brigades de cavalerie, l'artillerie placée dans les intervalles de la ligne : tout s'ébranla à la fois ! La brigade Hoggan enleva d'abord les retranchements qui se trouvaient devant elle, enclouant les canons des Sihks.

(1) La nourriture, c'est tout l'homme !!! Tel est l'adage du gouvernement anglais, adage qu'il a sû inspirer à ses généraux, à tous les agents chargés de l'approvisionnement et de l'entretien de ses troupes. Le soldat anglais en campagne est entouré d'un *comfort* inconnu chez les autres nations : il marche lentement, parce qu'il amène avec lui ses tentes, ses fourgons de tout genre ; mais il marche sûrement et, le jour de la bataille, il récompense largement ses généraux des soins dont ils l'ont entouré. La tactique de Wellington, en Espagne, reposait en grande partie sur les mêmes principes ; les succès qu'il obtint sur nos maréchaux, font voir qu'il avait bien compris le caractère de ses troupes.

Plus loin, le brigadier Pennycuick, avec trois régiments d'infanterie (y compris le 24e de la Reine), se trouva engagé sans artillerie sous le feu des rebelles. Dans cette position, il fallait agir promptement pour éviter les ravages que commençaient à faire les batteries ennemies : les trois régiments gravirent au pas de course une pente longue et rapide, et arrivèrent, haletants, sur les retranchements des Sihks. Sans s'inquiéter de leurs désavantages, les Cipayes, électrisés par l'exemple des soldats anglais, abordèrent résolument ces obstacles.

La batterie ennemie fut enlevée à la baïonnette : déjà l'on s'occupait d'enclouer les pièces, lorsqu'un régiment sihk, caché dans un jungle (1) voisin, ouvrit sur les vainqueurs un feu si terrible qu'il fallut battre en retraite en essuyant de grandes pertes. Quand la brigade Pennycuick eut rejoint l'armée, le 24e régiment de la Reine, sur un effectif de 800 baïonnettes, comptait 460 hommes hors de combat ; le brigadier, le lieutenant-colonel, 22 officiers de ce corps étaient tués ou blessés ; les deux régiments indigènes de cette colonne avaient presque autant souffert. Pendant cette lutte acharnée, la brigade Mountain se lançait sur le centre de l'ennemi, marchant bravement en avant, à travers les broussailles d'un jungle épais, sous un ouragan de mitraille et de boulets qui balayait ses hommes par douzaines. Le premier élan de cette colonne fut encore irrésistible. Les batteries sihkes, enlevées à l'arme blanche, étaient déjà enclouées au moment où ces troupes se virent également entourées par l'infanterie ennemie, et exposées à un feu croisé de mousqueterie : il fallut encore se retirer.

A la droite de l'armée de la Compagnie, le général Gilbert et le brigadier Godby s'avançaient en même temps, à travers des broussailles épaisses, jusqu'à l'infanterie ennemie ; mais, là encore, les Sihks avaient su si bien profiter du terrain, que cette colonne, attaquée en flanc des deux côtés, dut abandonner la position. A l'arrivée d'une batterie d'artillerie, on reprit néanmoins l'offensive ; les Sihks reculèrent cette fois, abandonnant

(1) On appelle jungle, dans l'Inde, un terrain marécageux couvert d'arbustes, de broussailles ou de lianes : ces taillis sont ordinairement le repaire des animaux les plus dangereux.

plusieurs pièces qu'on se hâta d'emmener. Sur la gauche, les soldats de Shere-Singh ne craignirent pas de devancer l'attaque des Anglo-Indiens. Le général Thackwell venait de les faire charger par un régiment de cavalerie indigène appuyé d'un escadron de dragons anglais, lorsque ce régiment indigène (le 5e du Bengale), oubliant son excellente réputation et les lauriers conquis par lui à Caboul, tourna bride et se dispersa. Quant aux dragons de la Reine, ils poussèrent leur charge à fond, en dépit de leur petit nombre ; tous avaient déjà disparu au milieu des masses ennemies, lorsque leurs camarades, qui les croyaient anéantis dans quelque embuscade, les virent soudain reparaître en arrière des rebelles, sabrant vaillamment les Sihks pour s'ouvrir une retraite : 46 cavaliers de ce brave escadron furent tués ou blessés dans cette charge.

Durant ces évènements, la cavalerie de l'aile droite, conduite par le brigadier Pope, s'embarrassait dans le même jungle où elle demeurait exposée aux boulets ennemis ; sentant l'impossibilité d'agir sur un pareil terrain, le brigadier donna l'ordre de rétrograder. Mais le feu des batteries sihkes mit bientôt du désordre dans cette retraite ; la cavalerie vint se mêler à l'artillerie à cheval qui dut suspendre son feu : cette artillerie, dispersée par la reculade des cavaliers, ne put soustraire toutes ses pièces à l'ennemi : quatre canons tombèrent entre les mains des rebelles. Enfin, l'absence d'une réserve prête à tout évènement, ne permit pas d'arrêter le désordre de la cavalerie ; cette dernière put à peine se reformer à un demi-mille en arrière, au milieu de l'hôpital des blessés. Sur la gauche, l'artillerie et la cavalerie anglo-indiennes furent plus heureuses et réussirent à faire taire le feu de l'ennemi ; mais l'éloignement de l'infanterie les empêcha de poursuivre leurs avantages.

La nuit sépara les combattants. L'armée de la Compagnie, harassée de fatigue, sortit du jungle qui lui avait été si fatal, et vint bivouaquer sous les armes, les cavaliers dormant à côté de leurs chevaux, les artilleurs près de leurs pièces. Après une nuit froide et pluvieuse, les Anglo-Indiens purent compter leurs pertes. Jamais, depuis la destruction de la garnison de Caboul dans les défilés de Tezeen, les armes britanniques n'avaient éprouvé d'échec aussi rude : en échange de 12 canons et d'un drapeau

conquis sur les Sihks, les troupes de lord Gough comptaient près de 2,400 hommes hors de combat (1), dont 132 officiers. Trois régiments d'infanterie, entre autres le 24e de la Reine avaient tellement souffert, qu'il fallut les renvoyer se réorganiser à Ramnuggar et à Lahore : cinq drapeaux et quatre pièces demeurèrent aux mains de l'ennemi ; les Sihks, selon leur coutume, achevèrent les blessés, dépouillèrent et mutilèrent les cadavres.

Telle fut la bataille de Chillianwalla ! Les Sihks se retirèrent en bon ordre sur les hauteurs de Russoul, à cinq milles du camp anglais, emmenant leurs canons encloués et leurs bagages : l'espoir d'une jonction prochaine avec Chuttur-Singh et l'attitude favorable des 10,000 Affghans qui semblaient attendre les évènements dans la province de Pechawer, déterminèrent le général sihk à garder sa nouvelle position. De son côté, le général en chef des Anglo-Indiens résolut de tenir bon dans son camp, jusqu'à l'arrivée des renforts attendus de Moultan et des régiments appelés de Lahore à la place de ceux qui venaient d'être si cruellement décimés. Les dépêches officielles relatives à la bataille de Chillianwalla, s'efforcèrent d'abord de dissimuler ce pénible échec ; mais les correspondances particulières de l'armée rendirent bientôt toute illusion impossible. Au milieu de la sensation profonde que cette affaire produisit en Angleterre, la voix publique désigna immédiatement sir Charles Napier, le conquérant du Scinde, pour remplacer lord Gough : le ministère anglais, partageant l'opinion de la presse, dépêcha aussitôt ce général par la voie de Suez.

IV.

Des bords du Jhelum, où nous laissons la grande armée du Punjaub, il nous faut maintenant revenir sous les murs de Moultan qui allait devenir le théâtre d'une lutte décisive. Aussitôt

(1) M. Buist, d'après les dépêches de lord Gough, décompose cette perte en 602 tués, 1,651 blessés et 104 manquants ; en tout 2,357 hommes hors de combat. Le même écrivain évalue celle des Sihks à environ 3,000 tués et 4,000 blessés ; mais on a peine à croire que, dans l'excellente position qu'ils occupaient, les rebelles aient pu éprouver des pertes aussi considérables.

l'arrivée des renforts de Bombay, le général Whish rapprocha son camp de la ville assiégée et prépara une attaque sérieuse contre les défenses extérieures de la place. Le 27 décembre 1848, dans la matinée, les assiégeants se formèrent en quatre colonnes : la première, conduite par le colonel Young, se répandit sur la droite, vers une briqueterie située en face de l'angle est du fort, et emporta ce poste sans difficulté. La seconde, aux ordres du colonel Nash, se lança à l'attaque des faubourgs, situés à droite des terre-pleins de Mundie-Ava, et, trouvant cette dernière position aux mains du 60e régiment de la Reine, ces troupes poussèrent, à travers les faubourgs, jusqu'à un poste éloigné de cent mètres de la porte de Delhi. Quant aux troisième et quatrième colonnes, formées des troupes de Bombay (1), sous les ordres des colonels Dundas et Capon, elles s'avancèrent rapidement sur la gauche, jusqu'à des jardins murés où elles essuyèrent un feu très vif. Là, quelques fusiliers du régiment européen de Bombay engagèrent une lutte corps à corps avec l'ennemi, lutte acharnée, comme l'attestèrent les cadavres mutilés de coups de sabre qu'on découvrit après l'action. Quelques instants après, les jardins étaient aux mains des deux colonnes, ainsi que la position de Mundie-Ava, à six cents mètres de la place. Pendant ce temps, le colonel Young, après avoir formé ses troupes en ligne, non loin de la mosquée, à l'abri de quelques terrassements, s'avança franchement sous la canonnade du fort. Enlevant successivement plusieurs postes secondaires ainsi que des fortifications non terminées, cette ligne franchit des terres-pleins destinés à l'érection de nouvelles batteries, et atteignit enfin le splendide mausolée de Dewan-Sawun-Mull, le père de Moulraj. Dès qu'on eut occupé sans résistance cette excellente position, que l'ennemi aurait pu si facilement défendre, les troupes marchèrent sur la mosquée bleue, qu'on trouva pleine de *Fakirs* mendiants, de femmes et d'enfants auxquels on permit de conserver cet asile ; quant aux rebelles qui occupaient les maisons

(1) Il existe une grande rivalité et une louable émulation entre les armées des trois présidences, et on s'attache ordinairement à faire agir, dans des positions distinctes, les régiments de différente origine. L'armée de Bombay, où il entre un assez grand nombre de musulmans, est généralement considérée comme supérieure aux autres.

adjacentes, ils furent poursuivis par les enfants perdus de la colonne jusque sous les glacis de la place.

Cette journée mit le général Whish en possession des approches de Moultan, au prix de quelques pertes peu considérables. Grâce à l'ensemble et à la rigueur de leurs mouvements, grâce aux forces imposantes dont elles disposaient, les quatre colonnes d'attaque n'eurent à regretter que douze officiers et une centaine d'hommes mis hors de combat. Quatre batteries de brèche, aussitôt établies à proximité des murs de la place, jouèrent, sans interruption, toute la journée du 28. — Dans la nuit suivante, les mortiers commencèrent à jeter leurs bombes, tirant environ un coup toutes les dix minutes ; — le 29, on battit en brèche la porte de Delhi, et, le lendemain matin, les pièces de siége du plus fort calibre se rapprochèrent jusqu'à quatre-vingt mètres des murs. Cependant, malgré les incendies répétés, qui prouvaient l'effet terrible des bombes anglaises, les assiégés continuaient vigoureusement leur feu, quand, le 30 décembre au matin, une explosion épouvantable retentit dans le fort, et l'on vit s'élever, dans les airs, une majestueuse colonne de poussière et de fumée qui laissa retomber, sur la ville et dans la plaine, une grêle de pierres et de débris : le grand magasin à poudre venait de sauter ! Durant tout ce bombardement, les batteries de dix-huit et de vingt-quatre continuaient d'ébranler les murs de la place, mais sans effectuer de brèche praticable : les assiégés, non contents de maintenir leur canonnade, essayèrent encore une sortie contre les auxiliaires d'Edwardes. Le 31, vers midi, un violent incendie éclata de nouveau dans le fort et se perpétua jusque dans la nuit, illuminant la terre et les cieux, et prêtant sa livide clarté à l'œuvre de destruction des assiégeants : cette nouvelle conflagration venait d'atteindre le magasin des vivres, contenant pour plus d'un million de grains, une immense quantité d'huile et d'autres matières combustibles. Cependant le courage des assiégés ne semblait pas fléchir sous ces épreuves réitérées. De leur côté, les Anglo-Indiens, redoublant d'ardeur, précipitaient leur feu de brèche, écrasaient la ville de bombes, et couvraient la campagne de détachements de cavalerie et d'artillerie à cheval destinés à couper toute retraite aux fuyards.

Le 1er janvier 1849, la brèche, quoique désormais élargie, ne semblait pas encore praticable dans la soirée; cependant, après avoir maintenu toute la nuit une furieuse canonnade, on prépara l'assaut de la ville pour le 2, de grand matin. La première colonne, formée des troupes du Bengale, assaillit la principale brèche, près de la porte de Delhi, pendant que les troupes de Bombay abordaient une autre brèche où le mur s'était écroulé en dedans. Arrêtée par une large portion de muraille encore debout, et accueillie par un feu terrible, la première attaque échoua et se dirigea vers l'autre brèche. Quant à la seconde colonne, formée de quatre régiments d'infanterie, elle avait quitté ses lignes à deux heures du matin, et elle prit d'abord haleine derrière quelques vieux bâtiments, un moment avant cette lutte décisive. Au signal de leur chef, le colonel Stalker, les troupes de Bombay s'ébranlèrent au pas de course avec un élan irrésistible, et gravirent les décombres sous les balles des assiégés qui, du sommet de la brèche et à travers les meurtrières, dirigeaient sur elles un feu roulant: en tête des assaillants, les fusiliers européens engagèrent une lutte corps à corps avec l'ennemi. Le capitaine Leith, de ce régiment, arrivé le premier au sommet du mur, reçut un coup de sabre terrible qui le blessa grièvement en deux endroits, sans réussir à le renverser: ce brave officier, qui venait d'abattre deux Sihks, fut dégagé par ses soldats qui couronnaient en ce moment la brèche. Bientôt le sergent Bennett, des fusiliers de Bombay (1), planta les couleurs britanniques sur les remparts de Moultan, au milieu d'une grêle de balles, en criant à ses camarades de le suivre. Ceux-ci n'avaient pas besoin d'encouragements; l'ennemi fut enfin repoussé, et une partie de la ville tomba aux mains des vainqueurs.

Durant la journée du 2, et pendant la nuit suivante, plusieurs mines préparées par les Sihks éclatèrent au milieu des Anglo-Indiens et leur firent éprouver des pertes sensibles: le colonel Stalker faillit en être victime. Cependant une des portes et une partie de la ville demeuraient encore aux mains de l'ennemi,

(1) C'était encore un sergent-major de ce brave régiment qui, le premier, arbora son drapeau sur les murs de *Seringapatnam*, cinquante ans auparavant.

quand, le 3 janvier au matin, le colonel Young, suivi de trois compagnies d'Européens, escalada cette position à l'aide de cordes et chargea les rebelles dans les rues étroites. Ce dernier combat mit la place tout entière au pouvoir des assiégeants, et les Anglo-Indiens purent contempler avec horreur ce théâtre d'un affreux carnage : ici des membres épars, là des monceaux de cadavres, ailleurs des blessés mourant sous les décombres amoncelés par les bombes. Enfin, l'ordre put être rétabli dans la ville prise, et l'on s'occupa de rassembler le butin capturé, qui consistait particulièrement en éléphants et en bêtes de somme.

Retiré dans la forteresse avec environ 4,000 des siens, Moulraj sut encore prolonger, pendant plusieurs jours, sa résistance désespérée ; les Anglo-Indiens durent recommencer les opérations régulières et ouvrir de nouvelles parallèles à cinq cents mètres de ces revêtements en terre qui enterraient leurs boulets et semblaient défier les efforts de leur admirable artillerie. Des galeries souterraines furent pratiquées pour établir des mines capables de faire brèche ; on employa encore des bombes de *huit* pouces, qui éclataient, comme autant de mines secondaires, après s'être logées dans les murailles de brique et de terre. Le 18 janvier, trois des mines principales jouèrent au même instant et réussirent à combler en partie le fossé ; l'artillerie redoubla son feu : on venait de rejeter les conditions proposées par plusieurs envoyés de Moulraj. — Le 21 janvier. deux brèches praticables permettaient de tenter l'assaut, et déjà les troupes faisaient leurs dernières dispositions, quand un nouveau parlementaire de Moulraj se présenta au général dans la soirée : la garnison se rendait sans condition, sous l'assurance tacite d'avoir la vie sauve, le général ne voulant pas donner d'otages. Le 22 janvier 1849, l'armée anglo-indienne, rangée sur deux files se faisant face, s'apprêta à voir défiler les assiégés. Toutes les précautions venaient d'être prises contre un dernier effort des rebelles quand, vers dix heures du matin, on vit d'abord paraître environ deux cents misérables à la contenance abattue, aux vêtements en haillons ; cette pauvre avant-garde précédait 3,500 Sihks, guerriers vigoureux et exercés, l'élite des révoltés de Moultan. A la détermination et à la féro-

cité qu'on lisait encore sur ces visages, on comprenait qu'un assaut eût été chèrement acheté, et que tous ces hommes se seraient fait tuer sur la brèche, si telle avait été la volonté de leur chef. Des chameaux, des chevaux, de nombreux ballots accompagnaient les assiégés. Les ballots furent déposés, ainsi que les armes, dans les magasins des agents pour les *parts de prise;* enfin, fermant la marche, parurent les chefs, la famille du Dewan, puis Moulraj lui-même, couvert de sa plus belle armure et monté sur un beau coursier arabe qui semblait n'avoir pas eu à souffrir de la moindre privation. A peine hors du fort, ce chef devint l'objet de l'attention générale; chacun était curieux d'examiner un homme qui venait de s'illustrer par la résistance la plus obstinée dont fassent mention les annales des guerres indiennes modernes. D'une taille excédant peu la moyenne, mais élégante et vigoureuse, le fier Moulraj s'avança d'un air calme et impassible au milieu de l'armée anglo-indienne, promenant ses regards vifs et perçants sur la scène qui l'environnait, avec l'assurance d'un homme qui a fait bravement son devoir. Conduit dans la tente du général Whish par un officier chargé de sa personne, le Dewan remit son sabre au vainqueur, et se retira dans une maison de campagne où il demeura prisonnier sous bonne garde.

Durant ce long siége, le maître de Moultan, adoré et respecté de son peuple, avait reçu tous les témoignages de dévouement imaginables; pas un de ses soldats ne s'était soulevé contre lui, au milieu des souffrances cruelles que les assiégés éprouvaient depuis tant de jours; pas un de ses guerriers n'avait faibli, en face de la mort et de la captivité, durant la dernière crise de cette lutte désespérée désormais sans espoir. Au moment de se séparer de leur prince, dix-huit de ses frères et de ses chefs les plus fidèles, compagnons inséparables de toutes ses aventures, se jetèrent à ses pieds, dans le plus violent désespoir. Déployant une force d'âme bien rare, Moulraj, à la veille d'une séparation éternelle, refusa de voir sa famille qu'il avait cachée, depuis un mois, dans un souterrain, à l'abri du feu des assiégeants. En présence d'un pareil caractère, le général Whish, redoutant l'acharnement des soldats de Moulraj dispersés dans le voisinage, s'empressa de faire partir ce chef, sous l'escorte des

troupes qui allaient rejoindre la grande armée du Punjaub, avant que ses sujets pussent être tentés de jouer leur vie pour sa délivrance.

Une garnison suffisante fut placée dans la forteresse de Moultan; les blessés de l'armée furent expédiés sur Bombay, dans des bateaux plats destinés à les transmettre aux vapeurs de la Compagnie; on se hâta de réparer les principales brèches et de loger dans le fort le matériel de siége. La *Gazette de Delhi* décrit ainsi l'état de cette citadelle à l'entrée des vainqueurs:

« La forteresse de Moultan, complètement séparée de la ville, contenait un dernier réduit placé sur une éminence; ses défenses extérieures se composaient d'une double enceinte de murailles, hautes d'une vingtaine de pieds et séparées par un fossé de *vingt-cinq* pieds de profondeur sur *quarante* de large. La garnison eut beaucoup à faire pour mettre de l'ordre dans l'intérieur de la place : les sapeurs du génie, guidés par une vieille concubine du père de Moulraj, exécutèrent d'abord des fouilles pour rechercher les trésors qu'on disait être ensevelis sous les décombres. On découvrit successivement plusieurs magasins de soieries, de grains, d'opium et d'indigo, d'une valeur considérable. Deux ou trois *lacks* (1) de roupies avaient sauté en l'air avec une immense variété d'articles de tout genre; mais la Monnaie contenait encore une assez grande quantité d'or et d'argent, et la maison de Moulraj renfermait en outre beaucoup d'armes et de châles précieux. Des mois de travail, écrit un officier de la garnison, seront nécessaires pour déblayer toutes ces ruines; la place de la principale explosion est marquée par une profonde excavation autour de laquelle les maisons sont entassées pêle-mêle. Il reste à peine deux briques l'une sur l'autre et toutes ces ruines sont parsemées de cadavres, de carcasses d'animaux et de débris de toute sorte. La maison particulière du Dewan paraît avoir été comfortable : aujourd'hui ce sont des murs sans toit, criblés par nos obus; malgré leurs voûtes épaisses, les caveaux et les souterrains ont presque tous été atteints par nos bombes qui ont mis le feu aux approvisionnements qui s'y trouvaient. Dans une vaste cour, on rencontre un grand assortiment de roues et d'affûts de rechange, pour canons et couleuvrines de tout genre; deux larges fourneaux de briques et le moule en terre d'une pièce qu'on allait fondre, se trouvent près des remparts. On rencontre dans tous les coins du fort, des amas de poudre et une grande quantité d'armes abandonnées par les Sikhs lors de l'évacuation de la place; l'imprudence des valets du camp, occupés de la

(1) Le lack de roupies contient 100,000 pièces de ce module et vaut environ 250,000 francs.

cuisine, a déjà causé quelques explosions partielles. La citadelle et le fort renferment *trente-neuf* bouches à feu et *quatre* mortiers, avec un immense arsenal de couleuvrines et de fusils de toutes les descriptions ; le sol des cours intérieures semble *dallé* de plomb ; les balles jonchent le terrain comme autant de grains de grêle ; il y a enfin ici une extrême variété de boulets, depuis les immenses projectiles de pierre jusqu'aux biscayens d'une livre.

» Le fort de Moultan me paraît le *beau idéal* d'un bazar fortifié ; c'est peut-être le plus vaste dépôt de marchandises qu'on puisse trouver dans toute l'Inde. Ici l'opium, l'indigo, le sel, le soufre et toutes les drogues imaginables s'entassent avec profusion ; là, des caveaux souterrains révèlent dans les entrailles de la terre d'immenses dépôts de riz et de froment.... Ma pauvre plume peut à peine décrire les richesses dont mes yeux ont été éblouis : les caissons d'artillerie ont déménagé toute la journée des espèces métalliques, et on prétend qu'un trésor est encore caché dans un réduit secret qui n'est connu que de Moulraj ; peut-être le désir d'améliorer son sort le décidera-t-il à des révélations ? Après la leçon que nous venons de donner aux habitants de Moultan, sur l'art de prendre les places, il serait à craindre qu'ils voulussent l'appliquer, si l'occasion s'en présentait ; aussi nos sapeurs se hâtent-ils de relever les défenses du fort ! »

La capture de Moulraj entraîna la saisie de plusieurs lettres propres à éclairer les autorités anglaises, quant aux véritables dispositions des rebelles ; l'une de ces lettres, toute récente, provenait de Dost-Mohammed, et le souverain affghan encourageait le maître de Moultan à la résistance, en lui promettant des secours. Bientôt l'armée de siége se mit en marche pour aller rejoindre la grande armée du Punjaub, le général Whish prenant la rive droite avec les troupes du Bengale, pendant que le brigadier Dundas suivait la rive gauche avec celles de Bombay. Une proclamation du gouverneur-général, en date de Mukkou, le 25 janvier 1849, annonça aux peuples de l'Inde la chute de Moultan, la ville rebelle, et rendit publics les remerciements adressés par le gouvernement aux officiers qui s'étaient le plus distingués durant ce long siége.

Moultan capturé, tout l'intérêt de la guerre se reporte sur les opérations de la grande armée du Punjaub, que nous avons laissée occupée à se retrancher dans ses lignes après l'échec de Chillianwalla. Décidé à attendre la jonction de tous ses renforts avant de reprendre l'offensive, lord Gough fit nettoyer le ter-

rain aux abords de son camp et, toutes les nuits, plusieurs compagnies d'Européens assistés d'ouvriers indigènes, travaillèrent à élever des fortifications vis-à-vis des positions occupées par les Sihks. Le 18 janvier, Ilahee-Buksh, commandant de l'artillerie ennemie, passa au camp anglais où son activité et sa connaissance du pays rendirent de grands services. Les rebelles commencèrent bientôt à s'inquiéter de voir les Anglo-Indiens imiter leur tactique, en adoptant cette petite guerre d'ouvrages avancés qui, jusque-là, leur avait procuré tant d'avantages contre les troupes régulières de la Compagnie; celles-ci, avec leur immense parc d'artillerie, allaient pouvoir faire les approches régulières du camp des Sihks et le canonner sans relâche à une distance où le calibre de quatorze, le plus élevé dont disposassent les insurgés, ne pourrait opposer aucune résistance efficace. Dès le commencement de février 1849, une redoute construite en avant des lignes anglo-indiennes, incommoda tellement les rebelles, qu'ils durent changer la position d'une partie de leur camp. Obligés de reculer sur un point, les Sihks, avec cette rapidité dont ils avaient déjà fait preuve dans l'art d'élever les retranchements, poussèrent aussitôt leurs ouvrages sur un des flancs de l'armée de la Compagnie, autant pour inquiéter ses communications que pour la provoquer à une attaque avant l'arrivée de ses renforts. Cette habile manœuvre préoccupait sérieusement les troupes de lord Gough, quand tout-à-coup on s'aperçut que l'ennemi venait d'abandonner son camp sans laisser de traces de son nouveau mouvement. Le bruit courait déjà que les Sihks avaient passé le Jhelum pour se réfugier dans le Doab, lorsqu'après vingt-quatre heures d'incertitude, on apprit que les soldats de Shere-Singh, loin de battre en retraite, venaient de tourner l'armée anglo-indienne et de prendre position près de Goujrat, à *six* lieues sur ses derrières.

Profitant de son heureux stratagème, l'ennemi pouvait passer le Chenaub et marcher directement sur Lahore; mais la fortune, toujours fidèle à l'Angleterre, devait encore conjurer les dangers que courait la capitale du Punjaub. Le débordement inopiné du Chenaub et la marche rapide du général Whish allaient, contre toute attente, déjouer la manœuvre habile des Sihks. Lord Gough, forcé d'abandonner ses lignes, eut besoin de trente heu-

res pour rassembler, à la suite de l'armée, ses 60,000 bêtes de somme et ses 100,000 non-combattants, que la difficulté de trouver des pâturages et des vivres l'avait obligé de disséminer dans les environs. La grande armée, après s'être mise en marche le 15 février, vint s'arrêter encore à Lussourie, à cinq lieues de sa dernière position. Sur ces entrefaites, les troupes de Moultan, avides de prendre part aux opérations décisives qui se préparaient, s'avançaient à marches forcées et venaient de joindre à Vuzriabad les renforts envoyés de Lahore au général en chef. Apprenant la marche de l'ennemi sur le Chenaub, le général Whish, ne consultant que son zèle, dépêche une forte reconnaissance vers ce fleuve, en prescrivant à ses troupes de ne rien hasarder, mais de se replier au besoin sur la brigade Markham qui les suivait. Cette reconnaissance, exécutée avec célérité, démontra que les Sikhs n'avaient encore envoyé que des éclaireurs au-delà du Chenaub. Le 16 février, les colonnes de Markham et de Byrne manœuvrèrent pour empêcher l'ennemi de passer ce fleuve et, par leurs démonstrations, elles surent l'amener à un ralliement général sous les murs de Goujrat (1). Lord Gough, continuant lentement sa marche à la suite des Sikhs, venait de prendre position à deux lieues de l'avant-poste de Shere-Singh, quand, le 20 février, il fut rallié par les troupes de Moultan.

Les généraux ennemis, frustrés dans leur vif désir de s'emparer de Lahore, avant de livrer bataille, se montrèrent dès lors tout disposés à temporiser, pour réunir des vivres et aller rejoindre leur camp retranché de Chillianwalla. Une nouvelle reconnaissance, adroitement conduite, permit d'évaluer l'armée sikhe à un total de 60,000 combattants dont 25,000 hommes de troupes régulières appuyées par soixante bouches à feu de faible calibre. Le camp de Shere-Singh s'étendait en demi-cercle autour de la ville de Goujrat, les deux ailes couvertes par deux canaux profonds dépendant du Chenaub et de la rivière

(1) Il n'est pas inutile d'ajouter que, sans le débordement inopiné du Chenaub, qui retarda quelque temps le passage de ce fleuve, les troupes du général Whish ne seraient jamais arrivées assez tôt pour prévenir l'audacieuse manœuvre des Sikhs, dont les éclaireurs occupaient déjà l'autre bord. La marche de Shere-Singh sur Lahore et la prise probable de cette capitale, eussent alors indéfiniment prolongé la guerre.

Dwara, le centre formé par les vieilles troupes de Runjet, en face de celui des Anglo-Indiens. Une plaine d'une lieue de large, comprise entre ces canaux, offrait un assez beau champ de bataille aux combattants. Les troupes anglo-indiennes étaient disposées de la manière suivante : à la gauche, la colonne de Bombay avec plusieurs brigades de cavalerie réunies sous les ordres de sir Joseph Thackwell, pour repousser l'attaque des cavaliers sihks et affghans qu'on supposait devoir envelopper ce flanc. Les divisions d'infanterie des généraux Campbell, Gilbert et Whish formaient ensuite le centre et l'aile droite, cette dernière couverte par deux brigades de cavalerie. Puis la réserve, disposée en arrière-garde, se composait de la brigade Hoggan et de deux régiments de cavalerie ; enfin l'immense artillerie de l'armée était répartie sur les flancs et en avant des troupes dont elle devait précéder la marche.

Le 21 février 1849, 25,000 Anglo-Indiens prirent les armes, escortés par cent bouches à feu (dont un tiers de gros calibre). L'intention du général en chef était de percer le centre de l'ennemi avec son aile droite, pendant que son aile gauche, protégée par cette diversion, passerait le canal en sûreté pour prendre entre deux feux le centre des Sihks formé de leurs meilleures troupes. Il était alors sept heures et demie du matin : les Anglo-Indiens marchèrent à l'ennemi en bon ordre, sans s'inquiéter du feu beaucoup trop éloigné de ses batteries. « Quant à lord Gough, pour la première fois de sa vie peut-» être, dit l'auteur des *Annales de l'Inde*, il renonça à sa mé-» thode d'attaque favorite, *la baïonnette*, pour revenir à la tac-» tique habituelle des armées anglo-indiennes. » L'infanterie s'arrêta à portée de canon des batteries sihkes, et l'artillerie, escortée de nombreux tirailleurs, galopa en avant. Rien ne put résister au feu terrible des gros calibres, qui couvraient l'ennemi de boulets à 800 et 1,000 mètres de distance ; les canons des Sihks furent démontés les uns après les autres. Alors l'artillerie légère se rapprocha des masses ennemies, et à neuf heures du matin, toute l'armée s'avança en ligne, toujours précédée de ses cent bouches à feu. Dès onze heures, le sort de la bataille sembla fixé. En vain la cavalerie de Shere-Singh essaya-t-elle de tourner la gauche des Anglo-Indiens ; les 1,500 chevaux

afghans qui la précédaient, furent chargés à fond et totalement dispersés par cinq cents cavaliers irréguliers du Scinde (1), appuyés d'un escadron de lanciers européens; les vainqueurs ramenèrent entre autres trophées, plusieurs des canons perdus lors de l'affaire de Chillianwalla. Quelques moments auparavant, par un de ces incidents si communs dans le tumulte d'une action, le général en chef avait failli tomber lui-même aux mains des Sihks. Chargé tout-à-coup par un corps de cavalerie ennemie, lord Gough ne dut son salut qu'à l'élan vigoureux de son escorte. Durant la courte mêlée qui eut lieu, le vieux général, réduit à faire le coup de pistolet pour sa défense personnelle, fut secouru à temps par le major Tucker, qui le débarrassa d'un des assaillants les plus rapprochés. Environ 10,000 chevaux ennemis et les dragons du régiment d'Avitabile galopèrent quelque temps parallèlement à la ligne anglo-indienne, dans l'espoir d'y faire une trouée; mais une nouvelle charge des cavaliers indigènes et des dragons anglais acheva leur déroute. Dès ce moment, la victoire des Anglo-Indiens fut complète. Les Sihks, écrasés par la puissante artillerie de lord Gough, s'enfuirent de toutes parts, abandonnant leurs pièces; les cours d'eau traversés, l'aile droite des Anglo-Indiens contourna Goujrat par l'Est et l'aile gauche par le Nord; les villages furent enlevés à la baïonnette, la ville et le camp ennemi tombèrent aux mains des vainqueurs.

L'artillerie légère et toute la cavalerie de l'armée, dirigée par sir Joseph Thackwell, poursuivirent les masses ennemies dans leur retraite : les Sihks furent sabrés et mitraillés dans toutes les directions, et leur déroute eût été encore plus meurtrière sans la nuit et la fatigue de la cavalerie, en selle depuis *quinze* heures. Camp, bagages, munitions, 53 bouches à feu sur 60, devinrent les trophées de cette victoire complète. Environ 3,500 rebelles restèrent sur le champ de bataille, pendant que

(1) Les escadrons irréguliers sont considérés comme fort supérieurs aux régiments de cavalerie indigène employés dans l'armée de la Compagnie. Ces escadrons irréguliers, connus sous le nom de *Skinner's horse*, sont composés d'indigènes auxquels on a conservé leur costume et leurs chefs héréditaires, et combattent à la manière du pays : leur organisation se rapproche de celle de nos *goums* arabes.

les Anglo-Indiens ne comptaient qu'une perte de 807 hommes hors de combat. Ici, la cavalerie et l'infanterie de la Compagnie n'avaient eu à aborder qu'un ennemi déjà ébranlé et démoralisé par un feu d'artillerie terrible, telle était la véritable raison de leurs faibles pertes et de leur facile succès! Cependant, la résistance opiniâtre des Sihks et l'acharnement de leurs blessés qui, çà et là, rassemblaient le reste de leurs forces pour porter un coup fatal aux vainqueurs, donnèrent aux suites de la bataille un caractère sanglant : les Anglo-Indiens ne purent faire aucun quartier.

Le lendemain de cette grande journée, le général Gilbert, avec 1,500 hommes et 40 bouches à feu, fut envoyé vers le Jhelum pour couper la retraite à l'armée vaincue. Là, en dépit de l'activité et de l'ardeur des troupes, il fallut perdre quatre jours à franchir les cinq canaux entre lesquels se divise ce fleuve après la fonte des neiges ou la saison des pluies. Grâce aux bonnes dispositions de son chef, la division Gilbert ne perdit, dans ce passage, que deux hommes, quelques animaux de trait et une partie des bagages entraînés par la violence des eaux. Puis, sur l'annonce que l'ennemi se trouvait à cinq ou six lieues en avant, les Anglo-Indiens pressèrent leur marche sur ses derrières, pendant que le capitaine Abbott et le colonel Steinbach, à la tête des corps auxiliaires, menaçaient ses flancs. Le 6 mars, les négociations entamées par les rebelles sous la médiation du major Lawrence, amenèrent la délivrance de tous les prisonniers anglo-indiens demeurés au pouvoir de Shere-Singh. Enfin, après de nouveaux pourparlers, les généraux ennemis Shere-Singh, Chuttur-Singh, treize des principaux chefs et 16,000 Sihks se rendirent à discrétion au général Gilbert, avec le reste de leur artillerie comprenant 41 bouches à feu (1).

La victoire de Goujrat fut immédiatement annoncée dans tout l'Hindostan par une proclamation du gouverneur-général : cette proclamation signifia la continuation des hostilités jusqu'au mo-

(1) D'où les Sihks pouvaient-ils avoir tiré un si puissant matériel ? Le nombre total des bouches à feu prises sur eux depuis la rupture, s'éleva à 160 ; en y comprenant les 300 pièces capturées lors de la première guerre du Punjaub et celles restées à Lahore, on voit que le parc d'artillerie de Runjet-Singh ne devait pas comprendre moins de 500 bouches à feu.

ment où les Affghans seraient rejetés au-delà de Pechawer. Dès que la division Gilbert se fut assurée des Sihks prisonniers, ce général se mit à la poursuite des Affghans, déployant toute la célérité compatible à la nature de ses troupes (1) ; il venait d'atteindre Attock, le 17 mars, quand l'ennemi fut aperçu sur l'autre rive de l'Indus, occupé à détruire le pont de bateaux qui venait de lui livrer passage. Sans attendre son infanterie, Gilbert poussa en avant sa cavalerie avec son escorte et parvint à s'emparer de quinze des meilleurs bateaux ; le pont fut rétabli et franchi par l'armée ; les 6,000 cavaliers affghans, qui croyaient les Anglo-Indiens à deux journées de marche en arrière, s'enfuirent précipitamment. En même temps, ce général, aussi adroit que brave, venait d'entamer des négociations avec les montagnards des défilés de Khyber, pour fermer la retraite aux fuyards, quand son armée atteignit Pechawer, le 22 mars, après des marches forcées. Pourtant, ce fut encore trop tard pour arrêter la cavalerie de Dost-Mohammed; déjà les Affghans, libres de bagages, avaient franchi les défilés et trouvé un refuge assuré du sein de leurs montagnes. Dès lors la guerre était terminée. Le gouverneur-général s'occupa immédiatement d'organiser le Punjaub sur le modèle des possessions britanniques. Dans ce but, le secrétaire du gouvernement de l'Inde se rendit en toute hâte à Lahore pour signifier au conseil de régence (*Durbar*) que la monarchie de Runjet-Singh, deux fois conquise, allait être définivement réunie aux domaines de la Compagnie. Le jeune Maharajah, détrôné sans avoir régné autrement que de nom, dut transporter sa résidence à Pounah, dans les possessions anglaises, avec la jouissance d'une pension de 200,000 fr. par an.

Une proclamation, rendue le 29 mars 1849, aussitôt la conclusion des opérations du général Gilbert, annonçait aux peuples de l'Inde l'annexion définitive du Punjaub, qui demeura placé sous le gouvernement immédiat d'un conseil présidé par l'an-

(1) On sait déjà, par les explications que nous avons données, que les armées anglo-indiennes, avec leur cortége de bêtes de somme et de non-combattants, sont loin d'approcher de la mobilité de nos troupes européennes : aussi la poursuite des vaincus par le général Gilbert, fut-elle regardée, par tous les militaires de l'Inde anglaise, comme un chef-d'œuvre de talent et d'activité.

cien résident de Lahore, le colonel sir Henry Lawrence. Voici cette proclamation, destinée aux indigènes :

« Aussi long-temps que le Maharajah Runjet-Singh régna sur le Punjaub, la paix et l'amitié fleurirent entre les Anglais et les Sihks. Mais quand ce grand prince fut mort et que sa sagesse ne présida plus aux conseils de Lahore, l'armée sihke se jeta sans provocation sur les possessions britanniques. Honteusement chassée des pays qu'elle avait envahis, cette armée fut défaite en plusieurs batailles et, aux portes même de Lahore, le Maharajah Dhulip-Singh et ses chefs vinrent solliciter la clémence du gouvernement de l'Inde. Le gouverneur-général voulut bien étendre cette clémence au pays de Lahore : épargnant ce royaume, dont il avait acquis le droit de disposer, il remit le Maharajah sur son trône et conclut avec lui des traités de paix et d'amitié. Depuis ce temps, les Anglais ont scrupuleusement gardé leur parole. Les Sihks et leurs chefs ont violé leurs promesses : non contents de n'avoir pas payé un écu de leur tribut annuel, ils n'ont pas même remboursé les avances que leur avait faites le gouvernement de l'Inde.

» La protection des Anglais, à laquelle ils s'étaient volontairement soumis, a été violemment repoussée par les armes : la paix a été rompue. Des officiers anglais ont été assassinés, d'autres ont été faits prisonniers pendant qu'ils servaient le gouvernement de Lahore. Enfin, l'armée régulière, le peuple sihk et beaucoup de chefs, signataires des traités, se sont soulevés, sous le commandement d'un membre du conseil de régence (1) ; il ont maintenu plusieurs mois une guerre sanglante et terrible dans le but avoué de détruire les Anglais et leur domination.

» Le gouvernement de l'Inde a déjà déclaré qu'il renonçait à toute conquête et donné des preuves de sa sincérité ; toujours guidé par les mêmes intentions, il est pourtant de son devoir d'assurer sa propre sucurité comme celle des peuples soumis à sa domination. Dans ce but, et afin de protéger l'État contre le retour perpétuel de ces guerres coûteuses et sans motifs, le gouvernement général se voit forcé de décréter la soumission complète d'un peuple que son propre gouvernement a été incapable de maintenir dans l'ordre, d'une nation turbulente qui persiste dans la guerre et dans la violence, malgré le châtiment et les preuves d'amitié.

» En conséquence, le gouverneur-général des Indes britanniques a déclaré par les présentes, que le royaume du Punjaub a cessé d'exister et que toutes les possessions du Maharajah Dhulip-Singh font et feront désormais partie intégrante de l'empire anglo-indien. Sa Hautesse le Maharajah sera traitée avec les honneurs et les égards dus à son rang ; les chefs sihks qui n'ont pas pris part aux hostilités contre les Anglais,

(1) Shere-Singh, d'abord expédié de Lahore contre les insurgés de Moultan, puis transfuge et général en chef de l'armée sihke.

conserveront leurs domaines et leurs dignités. Le gouvernement britannique laissera aux peuples du Punjaub, Hindous, Musulmans ou Sihks, le libre exercice de leurs différentes religions, en empêchant que les pratiques de leurs cultes réciproques ne deviennent jamais une cause de dissension ou de querelle.

» Les propriétés des chefs rebelles et de leurs soldats seront confisquées au profit du domaine de l'État : les fortifications de toutes les villes du Punjaub, non occupées par les troupes anglo-indiennes, seront rasées. Des mesures efficaces préviendront toute nouvelle levée de boucliers contre l'autorité britannique. Le gouverneur-général invite tous les habitants du Punjaub, peuple et chefs, à se soumettre paisiblement à l'autorité du gouvernement de l'Inde ici proclamée. La protection et la bienveillance de ce gouvernemont sont assurées à ceux qui vivront en sujets paisibles et obéissants. Mais si l'on essayait encore de résister à l'autorité légale, si la violence et le trouble venaient à reparaître, le gouverneur-général prévient le peuple du Punjaub que le temps de la clémence est passé et que leur révolte serait châtiée avec une prompte et rigoureuse sévérité.

» Par ordre du gouverneur-général,

» Signé : H.-M. Elliot,

» Secrétaire du gouvernement de l'Inde. »

RÉFLEXIONS SUR L'AVENIR DE L'EMPIRE ANGLO-INDIEN.

Les frontières de l'empire anglo-indien s'étendent aujourd'hui au-delà de l'Indus et confinent à ces montagnes neigeuses de l'Himalaya qui séparent l'Asie centrale de l'Hindostan : les vastes possessions de la Compagnie embrassent donc encore non-seulement les États Sihks, mais Pechawer et le Déjarat, ces provinces chéries des Affghans. Quels seront les résultats de cette conquête involontaire qui apporte au gouvernement de l'Inde, un territoire de plus de dix mille lieues carrées, avec une population de 3,500,000 habitants et un revenu net de 25 millions de francs? Certes, la partie paisible et industrielle des habitants du Punjaub, acceptera sans difficulté un changement de domination qui lui promet protection et tranquillité ; mais ce n'est pas un pays si fréquemment bouleversé

par les révolutions qui, de long-temps, pourra se suffire à lui-même; au contraire, il semble probable que l'obligation de maintenir, durant plusieurs années, une force imposante au sein des provinces conquises, deviendra, pour les finances de la Compagnie une nouvelle charge fort pénible. Quels avantages l'Inde britannique pourra-t-elle tirer un jour de cette extension forcée de son territoire? Quels moyens la politique anglo-indienne peut-elle employer dans ce but? C'est à ces questions que M. George Buist, l'auteur des *Annales de l'Inde,* va répondre catégoriquement par les réflexions suivantes:

« Si le Punjaub est traité comme la plupart de nos conquêtes, » si l'on ne songe qu'à en faire un vaste cantonnement de troupes » ou la base de nouveaux agrandissements, ce ne sera qu'une » province de plus à ajouter à cette masse d'Etats onéreux et » mal gouvernés qui menacent de ruiner complètement notre » administration. Si l'ancien et fatal principe de *la nécessité* » *d'expansion* est encore remis en vigueur, il nous faudra Khyr- » pore, Bahawulpore et les États du Rajpout, pour compléter » nos domaines au Sud et à l'Ouest; Jamoo et le Cachemire, » pour assurer nos frontières du côté du Nord-Est, Oude, Hydé- » rabad, le Mysore et Travancore comme tant d'autres États in- » digènes enclavés dans notre vaste empire. Mais que nous cher- » chions au contraire à porter, dans ces nouvelles contrées, les » lumières de la civilisation, que nous sachions tirer parti de » ce que nous possédons, avant de convoiter ce que nous ne » possédons pas, et une brillante carrière de prospérité, jus- » qu'ici inconnue, s'ouvrira dès lors pour nos vastes domaines.

» Les destins de l'empire anglo-indien dépendent de notre » choix. Si nous persistons dans nos théories d'agrandissements » indéfinis; si nous cédons au sophisme favori de cette politi- » tique toujours prête à répéter : *la destinée nous entraîne!!* » l'histoire, avant qu'un siècle se soit écoulé, peut avoir à ra- » conter et notre grandeur et notre décadence. Trop long-temps » nous fûmes éblouis par les triomphes barbares de nos armes! » Écoutons aujourd'hui les plaintes de nos sujets, et songeons » aux arts de la civilisation et de la paix! Nos frontières, si lar- » gement étendues depuis quelques années, entraînent la dissé- » mination de nos troupes sur les points les plus reculés de no-

» tre vaste empire : il est temps d'asseoir fermement notre » domination à l'intérieur de nos possessions, et de renoncer » définitivement aux guerres offensives. »

Ce sont là de sages conseils, mais le gouvernement de l'Inde voudra-t-il ou pourra-t-il les suivre ? Certes, pour le moment, l'annexion du Punjaub ne peut être considérée que comme une de ces extensions virtuelles, résultat d'une guerre juste et défensive qu'il n'était pas possible d'éviter. L'attaque inopinée des Sihks sur les possessions de la Compagnie, en 1845, et la révolte de Moultan, au commencement de 1848, sont de ces agressions dangereuses dont les maîtres de Calcutta étaient en droit de prévenir le retour en s'emparant d'un pays que son propre gouvernement demeurait impuissant à contenir. Sans doute, dans aucun temps, jamais guerres ne furent plus légitimes, et, cependant, jamais l'Angleterre n'entreprit une conquête avec une répugnance plus marquée.

Peut-on croire à la durée d'une pareille tendance parmi les hommes d'État de l'Inde britannique? Peut-on espérer que le gouvernement de l'Inde, abjurant sa politique séculaire, s'applique, d'une main ferme, à résister aux rêves ambitieux de ses agents comme à prévenir les complications inattendues que lui réserve peut-être l'avenir? Quand quelques années de bonne administration et de paix auront rétabli les finances de la Compagnie et consolidé la domination anglaise dans le Punjaub, en effaçant jusqu'aux traces des deux guerres contre les Sihks, le conseil du Bengale saura-t-il contenir efficacement les tendances belliqueuses de ses généraux ou les projets d'agrandissement de ses résidents, et occuper à des travaux pacifiques cette immense armée avide de gloire et de conquêtes?

D'ailleurs, si nous portons nos regards sur une carte générale du continent asiatique, nous découvrons çà et là, sur les limites de l'empire anglo-indien, des causes de complications, partant de guerres nouvelles et peut-être d'extensions stériles. A l'orient des possessions britanniques se présente d'abord le vaste royaume des Birmans, séparé de la présidence du Bengale par les montagnes d'Arracan. De toutes les frontières de la Compagnie, c'est certainement la plus tranquille depuis la guerre de 1826. Aujourd'hui, l'Angleterre semble avoir renoncé

à pénétrer dans ce pays malsain, marécageux et couvert de forêts, qu'elle exploite commercialement par Rangoun et les autres ports situés sur le golfe du Bengale (1). Au Nord-Est, les possessions de la Compagnie confinent au Népaul, région montagneuse, adossée à l'Himalaya, et peu connue en Europe jusqu'au récent voyage d'un de ses ambassadeurs qu'on se rappelle avoir vu à Paris et à Londres en 1850. Le Népaul a deux cents lieues de largeur de l'Est à l'Ouest, sur environ quarante-cinq d'étendue : sa population, d'origine hindoue, appartient aux castes guerrières, et s'élève à *deux* millions d'habitants, gouvernés par une oligarchie turbulente assez semblable à celle de l'Affghanistan. Malgré les dissensions continuelles qui divisent les différents chefs du Népaul, on s'accorde généralement à attribuer à ce peuple un caractère de fierté et d'indépendance qui, secondé par les abords difficiles et malsains de cette contrée, semble lui promettre de nombreuses garanties contre une invasion étrangère. Cependant la présence continuelle d'un résident anglais à Khatmandhou, capitale de cet État, les relations fréquentes que la Compagnie entretient avec le Népaul, et l'ambassade du prince Jung Bahadour en Europe, font penser que la politique indienne prépare encore, pour cette contrée, le régime de protection qu'elle sait si habilement implanter au sein des États indépendants voisins de ses domaines.

Au nord et à l'ouest du Punjaub et du Scinde, ces récentes conquêtes de l'empire anglo-indien, nous trouvons les races guerrières de l'Affganistan et du Béloutchistan. Le caractère pillard et turbulent de ces tribus montagnardes fait prévoir que, de long-temps, elles ne sauront renoncer à leurs incursions accoutumées dans les plaines du Scinde et du Punjaub. Dès lors les troupes de la Compagnie stationnées sur ces frontières menacées, en butte à des alertes continuelles, devront entreprendre de nouvelles expéditions pour atteindre ces Kabyles de l'Inde au sein de leurs inaccessibles repaires. Toute lutte contre ces farouches montagnards appellera, sur la frontière nord-ouest de l'Inde britannique, déjà si étendue, une plus forte proportion de

(1) Justement, depuis que ces lignes ont été écrites, l'Angleterre a été forcée de déclarer la guerre aux Birmans (juillet 1852).

baïonnettes européennes (1), et deviendra conséquemment la source d'énormes dépenses militaires. Après avoir applaudi, depuis tant d'années, à ces guerres malheureuses, mais trop souvent injustes, qui lui apportaient de belles et fertiles provinces peuplées de sujets soumis, le gouvernement anglo-indien, forcé à des luttes stériles contre ses hardis voisins du Caucase hindou, éprouvera, à son tour, les fruits amers de cette politique d'expansion qui a déjà tenté de porter ses frontières au-delà des limites naturelles de l'Hindostan.

En terminant cette rapide esquisse de la position militaire de la Compagnie sur ses diverses frontières, nous devons rappeler les secours puissants qu'elle tire de sa belle marine à vapeur. Non contente de contribuer aux communications si promptes et régulières que les *steamers* de la Compagnie Orientale et Péninsulaire entretiennent avec l'Angleterre, en parcourant avec ses frégates la ligne de Bombay à Aden, cette marine, qui vient de se signaler par d'importants services dans la guerre du Punjaub (2), assure en outre à l'Inde britannique les moyens d'opérer rapidement d'importantes diversions sur les rivages des Birmans, comme sur les côtes de la mer d'Arabie et jusqu'au fond du golfe Persique,

La puissance des Anglais dans l'Inde nous offre un grand spectacle, à nous Français qui, au commencement du siècle dernier, jouions encore un si grand rôle dans ces contrées loin-

(1) Nous avons déjà expliqué comment les troupes indigènes de la Compagnie, excellentes pour contenir les masses amollies de l'Hindostan, éprouvaient une sorte de terreur instinctive à se mesurer contre les peuplades guerrières qui habitent les deux versants de l'Himalaya. Les guerres du Scinde et surtout celles de l'Affghanistan, n'ont fait que fortifier cette répugnance des Hindous à franchir les défilés de ces contrées montagneuses. De là est venue la nécessité d'augmenter l'effectif ou le nombre des régiments européens stationnés sur cette frontière, toutes les fois que le gouvernement de l'Inde a dû exécuter des opérations sérieuses. En 1826, la population des troupes européennes n'était que de 10 p. 0/0 dans l'armée anglo-indienne. En 1849, elle s'élevait à 16 ou 17 p. 0/0 sur un même effectif militaire.

(2) Durant les trois guerres de l'Affghanistan, du Scinde et du Punjaub, c'est par l'Indus que la Compagnie a expédié, dans le haut de l'Inde, la plus grande partie de son matériel de guerre et de ses troupes. Les légers steamers en fer employés sur l'Indus, ont bientôt exploré ce magnifique fleuve et remonté ses nombreux affluents jusqu'au cœur du Punjaub : aussi avons-nous vu la marine indienne jouer un rôle important au siége de Moultan !

taines. Cet immense pouvoir, exercé avec d'aussi faibles moyens, constitue, de nos jours, un véritable phénomène gouvernemental bien propre à inspirer de grandes réflexions au milieu de notre époque agitée. Est-il au monde une domination plus étrange que celle d'une poignée d'Européens, gouvernant, administrant et pliant sous son joug cette vaste étendue de pays habités par les races les plus variées de mœurs et de langage? Sur ce théâtre lointain, l'Européen, l'enfant de notre Vieux-Monde, domine dans toute sa fierté et grandit de toute la puissance de son génie. Depuis les exploits des premiers navigateurs portugais, depuis les conquêtes espagnoles du Nouveau-Monde, jamais, en aucun pays et en aucun temps, la race blanche n'avait acquis cette prédominance merveilleuse qu'elle exerce dans les plaines de l'Hindostan. Courage, force physique, intelligence, le conquérant anglo-saxon réunit tous les éléments d'une supériorité incontestée sur les nations amollies qui peuplent l'extrême Orient. A peine quelques types vigoureux, réfugiés dans les montagnes de la Péninsule indienne ou quelques descendants des conquérants tartares ou mogols, apparaissent-ils çà et là pour protester contre la domination de ces derniers envahisseurs, venus de l'Europe occidentale. Militaires ou marchands, administrateurs ou marins, ce sont 70,000 Anglais. dont 50,000 soldats, qui suffisent à l'immense tâche de gouverner et de pressurer, soit par le commerce, soit par les taxes légales (1), une population sujette ou tributaire de 150 *millions* d'indigènes (2).

(1) Les recettes du gouvernement de l'Inde se composent de l'impôt territorial, qui s'élève presqu'à la *moitié* du produit de la terre, puis des douanes, des monopoles du sel et de l'opium, et enfin des tributs imposés aux peuples vassaux. Le budget de recettes atteignait dernièrement 600 *millions* de francs et s'équilibrait à peu près avec celui des dépenses. En 1843, la dette de la Compagnie s'élevait à environ 900 *millions* de notre monnaie.

(2) Ce chiffre n'est, on le pense bien, qu'une approximation; néanmoins nous ne croyons pas qu'il soit beaucoup trop élevé. Les trois présidences de Madras, de Bombay et de Calcutta renferment, à elles seules, 64 millions d'habitants; les provinces du N.-O., autour de Bénarès, d'Agra, de Delhi et d'Allahabad, les districts voisins des Birmans, le Scinde, le Punjaub, en comprennent encore 45 millions; enfin, la population des États alliés ou tributaires s'évalue à environ 40 millions d'indigènes.

A côté de ces quelques milliers d'Européens, nous trouvons bien, il est vrai, environ 40,000 métis ou *half-cast,* nés du mélange des Anglais avec les races indigènes; mais ces métis, dont le petit nombre fait l'éloge des mœurs britanniques, finissent presque toujours, au bout de quelques générations, par se confondre soit avec les indigènes, soit avec la race bâtarde des Topas, descendants des premiers Portugais. D'ailleurs, le gouvernement, sentant l'avantage de se concilier les *half-cast,* s'est attaché à leur réserver toutes les places subalternes de l'administration civile et militaire, tout en leur fermant soigneusement les rangs de son armée.

Bientôt l'Inde, après deux siècles écoulés sous l'étrange domination d'une compagnie de marchands, va passer sous un nouveau régime : la charte de la Compagnie, prorogée de dix ans en 1844, va expirer naturellement en 1855; mais le gouvernement de la métropole ne semble pas prêt à prendre charge des immenses domaines de cette célèbre association, de sa dette et de ses 300,000 soldats, avant d'avoir longuement étudié la situation et l'avenir de ce vaste empire conquis par ses sujets. On paraît donc certain dans l'Inde anglaise, que les pouvoirs de la Compagnie seront encore prolongés, au-delà de ce terme, par une convention d'assez longue durée. Du jour où le ministère anglais prendra les rênes de l'Hindostan, on verra s'ouvrir, dit-on, une période d'administration sage et économe qui effraie d'avance les hauts fonctionnaires de la Compagnie (1) : les gros traitements seront réduits; l'organisation civile et militaire subira sans doute de profondes modifications; mais nous avons la ferme croyance que l'habile politique des Hastings, des Clives et des Wellesley, se perpétuera sous le gouvernement de la métropole. *Diviser pour régner* : telle sera toujours la devise traditionnelle de la puissance anglaise au sein de ces vastes con-

(1) En 1828, l'ensemble des gros traitements civils, judiciaires et ecclésiastiques, s'élevait, pour les trois présidences, à une somme ronde de 50 *millions* de francs, répartie sur 1,306 individus, ce qui donnerait un traitement moyen d'environ 40,000 fr. par tête. Jamais puissance européenne n'a si libéralement payé ses fonctionnaires de tous les ordres. Dans l'armée, les appointements des officiers-généraux atteignent près de 100,000 fr., ceux des colonels 40,000 fr.; il n'est pas jusqu'au sous-lieutenant qui ne reçoive environ 6,000 fr. par an.

trées : les peuples de l'Hindostan n'auront encore fait que changer de maîtres.

Quelle destinée finale la Providence réserve-t-elle à ce gigantesque monument élevé par l'activité et les talents de la race anglo-saxonne ? Doit-il s'écrouler un jour devant un soulèvement des populations indigènes? Nous n'hésitons pas à répondre négativement! En vain les Musulmans de Bangalore ou du pays de l'Oude, les tribus voisines de l'Indus ou les Hindous du Rajpoutana et du Bundelcund, lèveraient-ils encore l'étendard de la révolte! La dissémination de ces natures énergiques à la surface d'un vaste empire, l'absence des idées de liberté ou de patriotisme chez la masse des habitants de cette contrée, enlèveraient à ces soulèvements la vigueur et l'élan que pourrait leur donner un but unique et précis, compris de tout un peuple. D'ailleurs, les préjugés religieux, barrières infranchissables entre les différentes castes, et la haine réciproque du Musulman, du Sihk et de l'Hindou, nourrissent fatalement la trahison et déjoueraient, avant leur explosion, les conspirations les mieux ourdies. Cent insurrections avortées dans leurs germes ou promptement étouffées par l'apparition de quelques régiments du pays, ont déjà donné la *mesure* de ces révoltes indigènes. Il n'est pas jusqu'à la plus célèbre d'entre elles (1) qui, composée de plusieurs

(1) « Sous l'administration de sir Georges Barlow, en 1809, les officiers de l'armée de Madras firent insurger toutes leurs troupes indigènes pour résister aux vexations dont ils croyaient avoir à se plaindre. Les Cipayes de cette présidence, au nombre de 45,000 hommes, massés en corps d'armée à Hydérabad, Seringapatnam, Chittelrong, obéissaient aux officiers les plus distingués de toutes les armes. Dans cette insurrection contre le gouvernement, ils avaient conservé tous les avantages de la plus parfaite discipline, ne faisant que suivre aveuglement les ordres de leurs chefs, sans comprendre la question qui agitait le pays. L'artillerie européenne et indigène s'était jointe, presque tout entière, aux insurgés. Et pourtant, quels furent les résultats d'un mouvement si imposant et si unanime?

» Le gouverneur de Madras, qui avait apprécié les Cipayes à leur juste valeur, jeta son défi aux insurgés et mit en campagne 7 bataillons et 3 escadrons de l'armée anglaise qu'il avait à sa disposition. Le succès justifia son audace : les 45,000 Cipayes, réunis en masses, vinrent se briser contre ces 5,000 Européens éparpillés sur toute la surface du Dekkan. Après quelques combats qui coûtèrent la vie à plusieurs officiers anglais et à un grand nombre d'indigènes, tout dut rentrer dans l'ordre quand un bataillon de Cipayes en carré eut été sabré par les dragons et deux ou trois autres exterminés par de simples détachements européens. Avant un mois, il fallut se soumettre sans condition; et le gouvernement de Madras se

milliers de Cipayes parfaitement armés et disciplinés, et dirigée par des officiers anglais, n'ait cédé sous le choc de quelques centaines de baïonnettes anglaises. On peut donc aujourd'hui affirmer sans hésitation la position inébranlable que la domination britannique a su prendre au milieu de cet amalgame de races conquérantes et vaincues. Abandonnés à eux-mêmes, les peuples de l'Hindostan sont incapables de jamais reconquérir leur indépendance.

Tranquille du côté de ses sujets, l'Inde britannique a-t-elle plus à craindre de la part des nations européennes? Nous aurions peine à le croire! Certes, des corsaires nombreux et soigneusement armés, dignes émules de ceux de l'île de France, pourraient encore, avec le concours de nos divisions navales, désoler son brillant commerce, comme au temps de la République et de l'Empire. Une escadre, trompant les croisières britan-

trouva tellement fort, qu'il put amnistier les chefs de l'insurrection, qui conservèrent encore leur rang dans les cadres de l'armée indienne. »

Nous ne pouvons résister à l'envie de citer un autre trait, au moins aussi frappant, également rapporté dans l'excellent ouvrage de M. Édouard de Warren (*L'Inde Anglaise en 1843*).

« Ce fut le 31 janvier 1807, que deux régiments indigènes qui composaient, avec un régiment européen, la garnison de Vellore, se soulevèrent au milieu de la nuit, massacrèrent leurs officiers et tournèrent l'artillerie de la place contre la caserne où les malheureux soldats anglais étaient renfermés sans cartouches. Le carnage fut complet : une patrouille de 25 hommes, commandée par un sergent, et deux chirurgiens, échappèrent seuls au milieu de la confusion, et se retranchèrent sous la plate-forme voûtée d'une des portes de la ville. A une journée de marche de Vellore, dans la ville d'Arcot, se trouvait le brave 22e dragons, commandé par le fameux colonel Gillespie ; en apprenant l'insurrection, ce brave officier fait atteler une pièce d'artillerie à cheval et part au trot pour Vellore. Bientôt, ne pouvant plus contenir son impatience, le colonel prend le galop et arrive seul sous les murs de la place, devant la porte où les 27 Européens échappés au massacre se défendaient encore. Là, ce vaillant officier se jette à la nage dans le fossé, rempli de crocodiles, et se fait hisser par une bandoulière au milieu de cette poignée d'hommes dont il relève le courage. Enfin, un cri de joie se fait entendre : on aperçoit les dragons. La pièce d'artillerie est appliquée contre la porte massive de la ville, qui vole en éclats à la première décharge. Les dragons se précipitent dans la place, le sabre à la main, et chargent dans les rues, en criant : tue! tue! Les Cipayes révoltés se défendent à peine et sont exterminés sans pitié; près de 700 d'entre eux, réfugiés, comme un troupeau de moutons, dans la cour du jeu de paume, sont mitraillés jusqu'au dernier. Une place de guerre bien pourvue de munitions et d'artillerie, défendue par 3,000 soldats indigènes, est emportée de vive force par 600 cavaliers anglais. »

niques, réussirait, au besoin, à jeter quelques milliers d'hommes sur les plages de l'Hindoustan ; mais ces forces européennes, transportées dans un pays inconnu et exposées à un climat dévorant, ne causeraient sans doute aux Anglais qu'un embarras de courte durée. Malgré les soulèvements partiels que ces libérateurs pourraient entraîner parmi les indigènes, malgré les succès que nos troupes obtiendraient jusqu'à ce que le gouvernement de l'Inde eût rassemblé tous ses moyens de défense, il est probable qu'après plusieurs mois de campagne, ces forces se verraient réduites à accepter une capitulation honorable.

Il n'est au monde qu'un pouvoir européen dont l'Angleterre redoute le contact en Asie : ce pouvoir, nous l'avons déjà nommé, c'est la Russie ! Puissance militaire du premier ordre, l'empire du Czar, moitié européen et moitié asiatique, réunit, comme on l'a dit, les forces de la civilisation à celles de la barbarie. Naguère encore, avant les mouvements tumultueux qui ont éclaté à l'occident de l'Europe, la Russie, tranquille du côté de la Pologne et peu inquiète de sa guerre chronique du Caucase, véritable école de son armée, eût pu songer à s'étendre vers l'Asie centrale. Dans l'impossibilité momentanée d'atteindre ces belles provinces voisines de la mer Noire, but constant de son ambition, peut-être quelques velléités d'aventureuses conquêtes auraient-elles alors entraîné le colosse du Nord (1) à tourner ses armes vers l'orient de ses vastes domaines ? Une armée de 60 à 80,000 Russes, descendant la mer Caspienne, pouvait débarquer au port d'Asterabad, sur la limite septentrionale de la Perse. Les Russes auraient trouvé, chez leurs alliés soumis, des vivres, des guides et tout l'attirail nécessaire pour entreprendre une marche sur Hérat, à travers le Khorassan. De Hérat à Candahar, l'armée d'invasion, en ménageant les peuplades de ces contrées, ne devait pas encore rencontrer d'obstacles sérieux ; enfin, trois mois environ après leur débarquement en Perse, des troupes aussi endurcies que les soldats russes, pouvaient avoir

(1) *The Great Northern Bear*, le Grand Ours du Nord, ainsi que l'appellent familièrement les Anglais de l'Inde. Cet aperçu d'un envahissement possible de l'Hindostan par les Russes, est encore emprunté à l'ouvrage de M. Édouard de Warren.

franchi les quatre cents lieues qui séparent Asterabad de la frontière britannique.

A son passage dans l'Affghanistan, l'armée russe entraînait facilement à sa suite, sur les bords de l'Indus, un essaim d'auxiliaires montagnards toujours prêts à profiter des révolutions qui s'accomplissent dans les plaines de la Péninsule indienne. Deux ou trois luttes sanglantes contre les troupes anglaises rassemblées sur cette frontière, luttes héroïquement soutenues par les Européens mais trop rudes pour les Cipayes, auraient alors décidé du sort de l'empire anglo-indien. Les insurrections indigènes, appuyées sur une armée russe compacte et bien disciplinée, eussent successivement roulé des flots d'assaillants vers les capitales des trois présidences : en quelques mois, l'Hindoustan échappait pour toujours à la domination britannique.

Aujourd'hui, il semble inutile d'entretenir de pareilles présomptions ! La Russie, avec sa politique lente et mesurée, aussi patiente qu'habile, poursuit, dans le Caucase, ses efforts persévérants et songe peut-être à s'ouvrir un chemin sur le bord de la mer Noire, pour atteindre, un jour, les rives du Bosphore par la Turquie d'Asie. Préoccupé d'ailleurs des grandes commotions qui se sont accomplies, depuis 1848, dans l'Europe occidentale, l'empereur Nicolas a déjà prouvé, par sa rapide intervention dans la guerre de Hongrie, la détermination bien arrêtée de sa politique : celle d'écraser l'esprit révolutionnaire s'il éclate jamais parmi les nations limitrophes de son empire. Rejetant tout projet d'aventureuse conquête, le cabinet de Saint-Pétersbourg, sans perdre de vue ses tendances séculaires, semble, en ce moment, réserver ses immenses ressources pour agir au besoin dans l'Europe centrale. En présence des faits accomplis et des éventualités possibles qui appellent l'attention de la Russie au midi et à l'occident de son vaste empire, les hommes d'État de l'Inde anglaise doivent, long-temps encore, sommeiller en paix.

Après cet examen sommaire des dangers qui peuvent atteindre l'empire anglo-indien, tant du côté d'une puissance européenne que de la part de ses sujets indigènes, il nous reste à parler d'une illusion qui, sans qu'on sache comment, a trouvé parfois un certain crédit sur le continent. Quelques esprits sys-

tématiquement hostiles à l'Angleterre, ont paru croire qu'à l'exemple des colonies anglaises de l'Amérique du Nord, les possessions de la Compagnie n'attendaient peut-être qu'une occasion favorable pour se séparer de la métropole. Cette opinion a dû faire sourire les hommes d'État de la Grande-Bretagne et toutes les personnes quelque peu initiées aux affaires de l'Hindoustan. En effet, il suffit d'un coup d'œil sur la Péninsule indienne, pour comprendre que la dissémination de 70,000 Européens dans ces vastes provinces, la nature du climat et l'esprit hiérarchique de cette rare population (qui compte à peine 15,000 Anglais, commerçants, planteurs, journalistes, en dehors des employés civils et militaires), rendent à jamais impossible, dans ces contrées, la formation d'une *nationalité* de souche britannique. Alors que l'Australie, la Nouvelle-Zélande, le Canada et toutes les possessions anglaises de la zone tempérée, ayant acquis une population et une énergie propres, alors que ces belles contrées, si favorables à l'acclimatement de la race anglo-saxonne, songeront à s'affranchir de la métropole, l'Hindoustan, avec sa population européenne si clair-semée, sans cesse renouvelée, sans racines dans le sol, subira encore, pour des siècles, la domination de l'Union britannique (1).

(1) En terminant ces courtes réflexions sur l'avenir de l'empire anglo-indien, nous croyons de notre devoir de rendre hommage à l'hospitalité généreuse et à la réception vraiment courtoise que les officiers de notre marine nationale ont trouvées chez tous les fonctionnaires de la Compagnie, durant le long séjour que la frégate de 50 *la Poursuivante*, portant le pavillon de l'amiral Le Goarant de Tromelin, dut faire récemment dans le port de Bombay. Aucune des colonies de tout genre que notre frégate avait visitées pendant sa longue navigation dans l'Océan Pacifique et à travers les mers de l'Indo-Chine, n'avait éveillé chez nous un si puissant intérêt. Bombay, capitale d'une présidence, place de guerre et le premier arsenal maritime de toute l'Inde, nous offrit un nouveau témoignage de ce que peut l'esprit d'entreprise de nos voisins d'outre-Manche. L'excellent accueil fait à *la Poursuivante* dans cette partie du monde, compte aujourd'hui comme un des meilleurs souvenirs de son voyage de circumnavigation.

Mœurs.

LA CLÉ DE LA RUE OU LONDRES LA NUIT

PAR CHARLES DICKENS.

On affirme, et l'on croit communément, que soixante-dix mille individus s'éveillent tous les matins, à Londres, sans savoir le moins du monde où ils reposeront leur tête quand la nuit sera venue. Que ce nombre soit exagéré ou au-dessous de la réalité, il est incontestable que des milliers de gens se trouvent dans la plus pénible incertitude concernant leur coucher quotidien, et que la plupart résolvent le problème de la manière la moins satisfaisante pour eux-mêmes, en ne se couchant pas du tout.

Les individus qui passent la nuit sur leurs jambes ou se couchent à la belle étoile, peuvent se diviser en deux classes : 1° les rédacteurs de journaux, les boulangers, les maraîchers et tous ceux que le travail ou leur profession retient hors du lit ; 2° les dames et les messieurs qui ne se mettent pas au lit par la raison très simple qu'ils n'en ont pas. On pourrait faire une troisième classe des amateurs, artistes ou écrivains, qui veulent étudier les acteurs des scènes de nuit, sinon y prendre part eux-mêmes (1).

On dit en plaisantant que les membres de la seconde classe, la plus nombreuse des trois, « possèdent la clé de la rue, » clé

(1) NOTE DU RÉDACTEUR. Nous éludons ici forcément la traduction littérale de quelques termes de l'argot de Londres. L'auteur parle de ceux qui cultivent le genre *alouette* (*lark*) ou aiment à naviguer sur la *Sprée* : *lark* et *Sprée* signifient orgie nocturne.

peu désirable, qui vous ouvre une foule de cassettes mystérieuses dont vous vous seriez bien passé de connaître le fond ; véritable « Sésame ouvre-toi » conduisant à des cavernes que vous n'aviez jamais vues et que vous voudriez bien ne pas revoir ; triste clé d'une science qui, si elle ne rend pas l'homme plus sage, le rend assurément plus grave.

Suivez-moi, voluptueux occupants d'un lit à quatre colonnes garnies d'épais rideaux ; sortez de vos draps blancs en toile fine. Suivez-moi, vous qui vous étendez dans l'édredon et inclinez la tête sur le comfortable oreiller du bourgeois; vous que couronne le chaud bonnet de laine. Suivez-moi de même, ouvriers, artisans, laboureurs, qui dormez bien sur votre étroite couche, malgré la dureté du matelas et la grossière laine de la couverture ; quittez votre lit, bon ou mauvais, et venez voir comment font ceux qui n'ont pas de lit du tout. Étudiez avec moi les veines et les artères de ce grand géant endormi. Écoutez comment, avec « la clé de la rue, » j'ouvre ce grand coffre de pierre et j'en tire un livre aux grandes pages macadamisées intitulé : « Londres la nuit. »

Je n'ai pas de gîte cette nuit. Pourquoi ? Peu importe ! Peut-être ai-je perdu mon passe-partout ; peut-être n'en ai-je jamais eu et n'osé-je réveiller mon hôtesse passé minuit? Peut-être est-ce un caprice, une lubie? Le fait est que je n'ai pas de gîte pour cette nuit et qu'à l'exception de neuf pence, à savoir : une pièce de six pence en argent et trois pence en cuivre, ma poche est vide ; me voilà donc condamné à arpenter les rues toute la nuit, car on ne peut, s'il faut vous l'apprendre, rien obtenir qui ressemble à un lit pour moins d'un shelling. Des hôtels où, séduit par la chétive apparence du local, j'ai demandé humblement à loger, ont repoussé mes neuf pence avec une amère ironie. Ils en veulent dix-huit. Somme fabuleuse. Ils osent même me demander deux shellings. Il est clair qu'il n'y a pas de lit pour moi.

Il est minuit. Ainsi l'annonce le timbre sonore de Saint-Dunstan, tandis que, faisant halte à Temple-Bar, je réfléchis sur ma position d'homme sans asile. J'ai beaucoup marché durant la journée et j'éprouve dans les pieds une désagréable sensation, comme si mes bottes avaient pour semelles des briques sortant du four. J'ai soif aussi, car on est en juillet et il fait une cha-

leur étouffante. Au moment où le dernier coup sonne à Saint-Dunstan, j'avale une demi-pinte de porter, et la neuvième partie de ma pièce de neuf pence s'en est allée pour jamais. La taverne ou plutôt le cabaret à bière où je viens de boire se ferme de bonne heure. L'hôte, en me servant, bâille à se démonter la mâchoire; il ordonne au garçon d'ajuster les volets, car il lui tarde de se mettre au lit. Un tailleur barbu, grand amateur de bière, ingurgite une dernière pinte et manifeste la même intention. Il appelle plaisamment son lit : « le comté de Bedford » (1). Trois fois heureux tailleur!

Combien je lui porte envie, tandis qu'il s'éloigne! Et pourtant, Dieu le sait, sa chambre à coucher n'est peut-être qu'une sale mansarde, son lit une paillasse en lambeau, sa couverture un manteau qu'il est entrain de confectionner pour le bazar de MM. Melchisedech et fils. J'envie même ses enfants, car je suis certain qu'il a une nichée d'enfants en guenilles et d'un grand appétit. Je les envie; ils savent au moins où dormir; moi, je ne le sais pas. J'observe avec une sorte de curiosité paresseuse la longue opération de la fermeture de la *Taverne de la Véritable Ale de Burton*, depuis l'apparition soudaine des volets qui jaillissent du sol à travers des soupiraux, comme de gigantesques diables enfermés dans une boîte à surprise, jusqu'à l'ajustement final des boulons et des clavettes. Je porte ensuite mes pas dans la direction du West-End, et, parvenu au coin de la rue de Wellington, je m'arrête pour contempler une station de fiacres.

Torture-toi, pauvre cerveau, épuise-toi, génie de l'invention, et tout cela vainement, pour la misérable découverte de six pieds de matelas et d'une couverture.

Que n'ai-je l'exquise impudence, la froide audace de mon ami Bolt? Je ne serais pas cinq minutes sans trouver un lit. Bolt, en vérité, ne se ferait pas le moindre scrupule d'entrer dans l'hôtel le plus fashionable d'Albemarle-Street ou de Jermyn-Street, de demander un souper, une chambre et un tire-bottes, de faire bassiner son lit, se fiant à la Providence et à son heureuse habitude de retomber, comme un chat, sur ses quatre

(1) Jeu de mots sur la première syllabe *Bed*, qui veut dire *lit*.

pattes, pour sa délivrance le matin. Il me serait aussi difficile d'imiter Bolt que de danser sur la corde tendue.

Et Spunge, qui le prend d'un ton si haut quand vous venez à son aide, et qui vous emprunte une demi-couronne d'un air si menaçant! Spunge, j'en suis sûr, ferait irruption dans la chambre d'un ami, et s'il ne le forçait pas à déguerpir du lit, il prendrait au moins possession de son sopha et de son manteau pour la nuit; puis, le lendemain, il demanderait impérieusement à déjeuner. Si j'étais Spunge!

Que faire? Il est minuit un quart. Comment pourrai-je aller sur mes jambes jusqu'à demain à midi. En supposant que je fasse trois milles à l'heure, suis-je donc condamné à faire trente-cinq milles dans ces terribles rues de Londres? Et s'il vient à pleuvoir, resterai-je planté sous une arcade pendant douze heures? J'ai entendu parler des sombres arcades des *Adelphi*, on dit que des vagabonds y dorment couchés tout de leur long; mais j'ai lu, dans les *Entretiens du Foyer* (1), que les inspecteurs de police ordonnent aux constables de pourchasser ces vagabonds et de les débusquer de ce sale refuge. Il y a encore les premières arches du pont de Waterloo, celles qui sont à sec, et les arches des chemins de fer; mais je renonce à l'idée d'y chercher un asile. Naturellement timoré, je ne puis m'empêcher de songer au chloroforme et aux thugs anglais, bien que je n'aie pas grand'chose qu'on puisse me voler, Dieu le sait!

J'ai bien aussi entendu parler des logeurs de nuit et des places à deux pence. Je serais bien disposé à en profiter, car je suis terriblement fatigué et la plante des pieds me fait mal; mais je ne sais où trouver ces maisons et je n'ose demander où elles sont.

Je voudrais pourtant bien acquérir le droit de m'étendre quelque part. Ce cocher de fiacre trouverait-il au-dessous de sa dignité d'accepter un pot de porter et de me laisser reposer dans son véhicule jusqu'à ce qu'il trouve à le louer? Quelques-uns de ces fiacres ne se chargent pas une seule fois pendant la nuit, et je ronflerais très comfortablement dans ce numéro 2022. Mais je ne puis me faire une opinion favorable du cocher, qui

(1) *Household words*, le journal de Dickens.

se querelle et blasphème, après boire, avec l'homme chargé d'abreuver ses chevaux. Ni lui, ni son camarade ne sont gens dont l'aspect engage à demander une faveur.

C'est jour d'Opéra, à ce que j'entends dire par hasard à un policeman qui passe. Assister au départ des équipages est certainement une manière de tuer le temps, et, avec un élan d'espérance, je m'achemine vers le théâtre de Covent-Garden.

Me voilà tout de suite au plus épais de la mêlée. Quel tohubohu, quelle poussée, quel vacarme! Les chevaux piaffent, les policemen multiplient leurs exhortations aux cochers.

Tantôt c'est le carrosse de milady une telle qui barre le passage. Tantôt c'est M. Smith, le courtier marron, tenant une dame à chaque bras, qui s'égare au milieu d'un chaos de voitures et appelle en vain un fiacre. Les épisodes ne manquent pas, épisodes plus ou moins bouffons. Un policeman poursuit un filou au milieu des chevaux et jusque sous les roues des voitures. Une vieille demoiselle, qui s'est trouvé séparée de sa société dans le tumulte et qui a perdu un de ses souliers dans la boue, sautille convulsivement comme un moineau à l'agonie. Tout est bientôt fini. Les carrosses roulent, les fiacres déménagent. Les notabilités de la cité, les grands seigneurs de Lombard-Street, les empereurs de Cornhill, sont montés dans leurs splendides carrosses blasonnés devant, derrière et sur les côtés. Les ducs et les marquis, les gens du monde, s'éclipsent dans des *Broughams* à roues basses ou des *Clarences* nains.

L'individualité la plus élevée du pays s'éloigne dans une simple voiture avec deux domestiques en livrée noire. « On dirait plutôt la livrée d'un médecin que celle d'une reine!... » s'écrie un spectateur campagnard. M. Smith, à l'heure qu'il est, a trouvé une voiture et la vieille demoiselle son soulier, ou elle se sera résignée à se retirer un pied chaussé l'autre nu. Tout le monde est parti ou à peu près. Un instant encore : le gentleman qui vise au bon ton en allant à l'Opéra, apparaît sur le péristyle. Il ajuste avec soin le nœud de sa cravate et endosse un vêtement qu'on appelle, je crois, une enveloppe d'Opéra. Il s'en retournera de pied jusqu'à Camberwell la lorgnette à la main et en gants blancs, pour montrer d'où il vient. Les policemen et les courtisanes en seront, très certainement, émerveillés. Vient

encore l'habitué, qui ne se presse pas à la sortie. Celui-là est un amateur de musique, à n'en pas douter. Loin de viser à l'effet, il plie proprement ses gants, les met dans sa poche contre sa poitrine, renferme sa lorgnette dans son étui et la fourre dans une autre poche. Il boutonne son paletot. Cela fait, il gagne paisiblement la taverne d'Albion où je le vois vider une pinte de porter sur le comptoir. Il y a dix à parier contre un que c'est un gentleman, et je suis certain que c'est un homme intelligent et bien organisé. Chevaux et piétons ont disparu. Les lourdes portes du théâtre se ferment et l'Opéra-Royal Italien est abandonné aux pompiers, aux ténèbres et à moi.

Dans tout cet intervalle, la question du lit a été mise de côté. Sa reprise est encore retardée par l'amusement et l'instruction que je trouve à observer la pièce qui se joue chez le marchand de bœuf et de jambon au coin de Bow-Street. On y voit grande affluence de consommateurs altérés et affamés, sortant des salles du Lyceum ou de Drury-Lane, et demandant à grands cris des sandwiches. Des sandwiches de jambon, des sandwiches de bœuf, des sandwiches de cervelas allemand, des légions de sandwiches sont coupées et consommées. On réclame partout de la moutarde. L'argent résonne sur le comptoir. On paie, on ramasse sa monnaie. Puis viennent les gens qui emportent à la maison une demi-livre de bœuf froid ou pour trois sous de jambon. Je les observe, j'examine leur achat, je repasse leur compte. Je vois avec une anxiété muette les oscillations de la balance, la lutte suprême entre le morceau de viande jeté pour appoint et le poids d'une demi-once. La demi-once gagne la partie; le marchand satisfait pousse la viande avec le dos de son couteau et fait triomphalement résonner la petite monnaie. Tout cela m'occupe et m'intéresse au point que je n'ai pas pris garde à l'heure. Quand les consommateurs commençent à s'éclaircir, je regarde à la pendule, et je suis agréablement surpris de voir qu'il est une heure du matin et dix minutes.

Il me reste encore « un vaste désert d'heures » à traverser. Il me reste à subir « le long silence de la saison nocturne. » Tout le monde n'est pas rentré chez soi; mais le nombre des passants respectables diminue graduellement; celui des figures suspectes augmente avec une alarmante rapidité. Le policeman à la longue

redingote, les rôdeurs de nuit irlandais couverts de haillons, et des ombres errantes, qui semblent être des femmes, ont pris pleine et entière possession de Bow-Street et de Long-Acre. Sans un certain contingent de jeunes voleurs et de maçons ivres, ils seraient les maîtres absolus dans Drury-Lane.

J'erre dans cette dernière rue, malsain voisinage, et j'en contemple l'aspect désolé. Je remarque surtout les coins de rue. A peine si l'on voit une âme dans la rue même, mais tous les coins ont leurs postes, et presque tous les postes sont garnis de figures appuyées contre les murs. Ce sont tantôt deux policemen de haute stature, tantôt deux femmes, Dieu leur soit en aide ; tantôt un groupe de jeunes drôles aux pâles visages, aux cheveux gras et luisants, à la pipe écourtée; des voleurs, mon ami, il n'y a pas à s'y méprendre.

En effet, les mendiants de profession ne fonctionnent plus à cette heure. Pourquoi seraient-ils dehors si tard? Ceux dont on mendie l'argent sont allés souper et se coucher; ceux qui mendient en ont fait autant ; car ils ont tous un souper ou du moins un lit qui les attend.

Sous certaines portes, on remarque un monceau de quelque chose que, de temps en temps, un policeman vient pousser avec son bâton ou plutôt avec son pied. Alors le monceau se remue, on distingue des bras et des jambes, et l'on entend un terrible juron avec l'accent irlandais. Si le gardien de l'ordre nocturne insiste sur l'exécution du règlement qui prescrit de faire circuler tout le monde, les bras et les jambes font un mouvement en avant, mais pour retomber, dès que le policeman a le dos tourné, sous une autre porte, en attendant qu'un autre bâton ou une autre botte vienne les déloger de là.

Une heure et demie sonne à l'horloge de Sainte-Marie-le-Strand, et me voilà dans Charles-Street, Drury-Lane; c'est une petite rue d'une malpropreté rare, digne de lutter avec Church-Lane ou Buckeridge-Street. Un sentiment indéfinissable, mais irrésistible, me pousse à suivre son cours tortueux et fangeux pendant quelques centaines de pas. Soudain, je m'arrête :

LOGEMENTS POUR HOMMES SEULS

A QUATRE PENCE LA NUIT.

Cet agréable distique, l'annonce occupe deux lignes, est peint sur les carreaux d'une fenêtre derrière laquelle brûle une chandelle. J'alonge le cou dans l'allée pour reconnaître l'établissement qui fait une si flatteuse invitation au public. C'est un abominable taudis, un véritable coupe-gorge; mais il n'en coûte que quatre pence la nuit! Pensez à cela, maître Brooke! Les jambages de la porte sont tapissés d'affiches à la main qu'un bec à gaz voisin me permet de lire. Je déchiffre, non sans peine, une séduisante annonce de : « lits séparés, avec toutes les facilités pour cuire son ordinaire, de l'eau chaude à discrétion, etc., etc. » Les affiches disent en outre que c'est un garni modèle, tenu par le phénix des logeurs de nuit. Je lis également des couplets satiriques contre la grande Lodging-House de Spitalfields, qu'on accuse de n'être qu'une Bastille. Je commence à palper involontairement les huit pence qui garnissent encore mon gousset. Dieu sait dans quelle horrible compagnie je puis tomber; mais, quatre pence! Et il m'en restera quatre autres; le sort en est jeté. *Jacta est alea.*

Je suis admis. On veut bien m'informer que, moyennant ma compagnie, l'établissement se trouve au grand complet. Je paie mes quatre pence, cérémonie préliminaire sans laquelle on ne me permettrait pas de franchir l'entrée du sordide passage. Alors le gardien du logis met la barre de la porte, et, brandissant un chandelier de fer comme un coutelas, il me fait signe de le suivre.

J'ai gravi l'escalier vermoulu; je suis entré dans la chambre à coucher; le gardien m'a souhaité la bonne nuit d'un air narquois. D'où vient donc que je me rejette en arrière et presqu'en bas des escaliers? D'où vient que, courant comme un fou à travers le passage, je supplie le gardien, au nom du ciel, de m'ouvrir la porte? Pourquoi, lorsque ledit gardien, enlevant la barre de la porte, m'a envoyé à tous les diables sans me rendre mes quatre pence, pourquoi me suis-je arrêté dans la rue, stupéfait, pétrifié, jusqu'à ce que je sois tiré de ma stupeur par le choc d'une troupe de tapageurs ivres qui chantent un chœur?

Qui peut donc m'avoir fait fuir? Ce n'est pas la face patibulaire du gardien, ni l'aspect sinistre de la maison. Ce n'est pas même la vue des misérables en guenilles que je devais avoir pour

compagnons de nuit. Ce que c'est? Hélas! en bon anglais, l'odeur et la vue des punaises. Miséricorde! le local en était plein. Elles pullulaient partout; elles rampaient sur le plancher; elles se laissaient tomber du haut du plafond; elles exécutaient toutes sortes de voltiges et les courses les plus effrénées. La clé de la rue, bon Dieu! Donnez-moi la clé de la rue!

Me voilà dehors; je respire; mais je n'ai pas eu le temps d'aller plus loin que Broad-Street, dans Saint-Gilles, lorsque je me demande si je n'ai pas agi avec trop de précipitation. Je me sent si las, si rompu, si accablé de sommeil, que j'aurais pu tomber en léthargie et ne rien sentir des sévices exercés sur ma personne par les odieux insectes. Il est trop tard. Ma pièce de quatre pence est partie, et je n'oserai affronter de nouveau la face du gardien.

Deux heures du matin! Il fait une nuit noire, à peine impénétrable, au moment où j'entre dans Oxford-Street en longeant la brasserie de Meux. Les ombres flottantes qui semblaient être des femmes, sont devenues plus rares. A deux heures et quart, j'entre dans Regent-Circus, et je puis opter entre une excursion dans le voisinage de Regent's-Park et une paisible promenade dans le quartier des clubs. J'opte pour les clubs et je descends Regent-Street, vers Piccadilly.

Par degrés insensibles, par un lent, mais inévitable progrès, je me sens devenir un véritable rôdeur de nuit, un vagabond sans feu ni lieu. Mes pieds enflent; ma tête s'enfonce dans mes épaules et s'incline tout d'un côté. Je tiens mes mains serrées l'une contre l'autre et devant moi, comme un suppliant. Je ne me promène plus; je rôde à l'aventure. Bien qu'on soit en juillet je grelotte de froid. Tandis que je fais halte au coin de Conduit-Street — tous les rôdeurs de nuit affectionnent les coins — une personne en robe de satin et en dentelles noires me jette un penny. Comment ce fantôme sait-il que j'ai la clé de la rue? Je ne suis pas déguenillé, et pourtant ma détresse est évidente. Je prends le penny.

Où sont donc passés les policemen? Je marche au milieu de la chaussée et, d'un bout à l'autre de la magnifique rue, je n'aperçois pas une âme. Halte, en voici une! un petit vaurien à tête blonde sort de l'ombre de la chapelle de l'archevêque Te-

nison. Pour tout vêtement, il porte une culotte en lambeaux. Il me demande la permission de faire trois sauts de carpe pour un penny. Je lui donne le penny du fantôme et je veux le dispenser des trois sauts; mais le jeune drôle est trop consciencieux pour cela. Il met le penny dans sa bouche et disparaît en faisant la roue. Nous jouissons seuls du spectacle, les réverbères à gaz et moi.

Me voilà parvenu sain et sauf au coin de ce qui était autrefois la place du Quart-de-Cercle (Quadrant). Vous voyez qu'il est toujours question de coins. Un chien errant vient me tenir compagnie. Je vois tout de suite que c'est un chien sans asile comme moi, il n'a pas le trot grave et délibéré d'un chien qui sait où il va. Évidemment il rôde, il vagabonde, il explore les coins de rue, mais il regagne toujours la chaussée; il va flairant tous les objets, les bouts de cigares, les trognons de choux; ce que ne ferait pas un chien domicilié et qui se respecterait. En résumé, ce membre de l'espèce canine est plus heureux que moi, membre de l'espèce humaine, il peut s'étendre tout de son long sur le seuil de la première porte venue, sans qu'un policeman lui dise non, tandis que le nouvel acte de police, si j'en voulais faire autant, me crierait de sa plus rude voix : « Marche ! marche ! »

Chut ! Écoutons. Un bruit dans la distance ! Il se rapproche. Il grandit. C'est une pompe à incendie lancée à fond de train. En un moment la rue est remplie de monde. D'où tout ce monde sort-il? Je ne le saurais dire; mais voilà des centaines de gens tous bien éveillés, tous bruyants, tous d'accord pour jeter au vent de la nuit ce cri terrible : Au feu !

Suivons le torrent. Pour un rôdeur de nuit, une pompe à incendie courant au galop, est un talisman aussi puissant qu'une meute lancée sur la voie d'un renard pour un gentilhomme du Leicestershire. L'influence est contagieuse. A chaque pas la foule grossit. C'est dans une étroite rue du quartier de Soho et dans la boutique d'un marchand de conserves que l'incendie a éclaté, un terrible incendie au dire de la foule qui n'en paraît que plus satisfaite; mais il n'y a personne dans la maison, légère contrariété pour le public, avide, avant tout, d'émotions. En revanche, trois familles avec des petits enfants habitent la mai-

son attenante, et c'est un véritable mélodrame de les voir emporter, en costume de nuit, par les pompiers.

L'émotion augmente; le voisin a pris feu; la foule est dans l'extase, et les filous sondent à leur aise les poches des spectateurs. Je ne dirai pas que l'incendie me plaît, non; mais il m'intéresse. Je pomperais bien, mais je n'ai pas de force dans les bras. On distribue de la bière à ceux qui pompent.

J'ai regardé si long-temps l'incendie, les rauques sifflements des pompes, les houras de la foule, les sourds mugissements du feu, m'ont tellement absorbé, que j'ai tout oublié, même la question du lit. Mais quand le feu s'est éteint ou qu'on s'en est, au moins, rendu maître, quand aux gerbes de flammes et d'étincelles succèdent des colonnes de vapeur et de fumée, quand, par une conséquence naturelle, l'excitation du public se relâche et la pression de la foule diminue, j'abandonne la maison calcinée et détrempée. Au même instant la cloche de Sainte-Anne, dans Soho, sonne quatre heures et je m'aperçois qu'il fait grand jour.

Quatre mortelles heures doivent néanmoins s'écouler encore avant la véritable journée de Londres. Quatre révolutions complètes de l'aiguille des minutes sur la lugubre face du cadran, avant que le marchand de lait ne commence sa ronde et que je trouve accès dans mes pénates avec le tribut matinal de la vacherie.

Pour mettre le comble à ma détresse, à la défaillance de cœur qui me gagne lentement, il commence à pleuvoir. Ce n'est pas une averse, mais une pluie lente et monotone, qui vous humecte sans vous mouiller, une pluie taquine qui tantôt vous leurre de l'idée qu'elle va tomber tout de suite, tantôt vous soufflète le visage et vous apprend ironiquement que ce n'est pas son intention. Je parcours douloureusement le labyrinthe de petites rues qui avoisinent Soho; mais je n'y rencontre qu'un maître chat revenant de son club, et un policeman à l'air misanthrope qui tâte les barres des volets et les boutons des portes avec un sourire diabolique, et semble regretter qu'un citadin peu vigilant n'ait pas laissé une légère tentation aux voleurs nocturnes.

Un autre policeman s'offre à moi dans Golden-Square. Il a

grandement l'air de s'ennuyer. Peut-être regrette-t-il la société du préposé aux secours contre l'incendie dans cette fashionable localité ; ce préposé n'est pas encore de retour. Au moment où je passe près du policeman, il me jette un long regard.

« — Bonjour, » me dit-il.

Je lui retourne le compliment.

« — On va se coucher, bien sûr, » ajoute-t-il.

Je lui réponds par un oui mal assuré.

Il tourne les talons et n'en dit pas davantage ; mais, Dieu me soit en aide ! je vois la plus mordante ironie dans son œil de taureau, la plus dédaigneuse incrédulité dans son chapeau de toile cirée. Je n'avais pas besoin de l'entendre siffler comme un merle, pour comprendre qu'il sait parfaitement que je n'ai pas de lit à ma disposition.

Je descends Sherrard-Street, et je gagne la place du Quart-de-Cercle tête basse. Dites-moi pourquoi je commence à craindre les policemen ; jamais, Dieu merci, je n'ai transgressé la loi, et pourtant j'évite la force publique. Le son des lourds talons de bottes des policemen m'inquiète. L'un d'eux se tient à la porte des magasins de MM. Swan et Edgard, et, pour l'éviter, j'abandonne la résolution que j'avais prise de remonter Regent-Street. Je fais un tour à gauche, et je descends Hay-Market.

Voilà trois bons vivants qui savent évidemment où aller coucher, bien qu'ils regagnent un peu tard leur lit. A leur air résolu, à leur verbe bruyant, je suis certain qu'ils ont des passe-partout. Ils viennent de sortir d'une poissonnerie, de gré ou de force, ivres tous les trois. Sans le vouloir, ils ont troqué leurs chapeaux, et l'un d'eux porte dans sa cravate un copieux échantillon d'une salade de homard.

Ces gentlemen de belle espérance sont en train de faire leurs frasques. La porte des tavernes et des oyster-rooms (1) laisse échapper de pareils détachements sur toute la longueur d'Hay-Market. Plusieurs appartiennent à la fleur des patriciens ; ils sont munis de formidables moustaches et de favoris à l'avenant. Je crois les avoir déjà vus, et je pourrai sans doute les voir encore, avec de grosses épaulettes d'or et de grandes bottes à l'écuyère,

(1) Maison où l'on mange des huîtres, poissonnerie.

caracoler sur de grands chevaux noirs autour de l'équipage de Sa Majesté allant ouvrir le Parlement. Ils appellent cela jouir de la vie. Selon toute apparence, ils coucheront ce matin au corps-de-garde et seront mis à une amende plus ou moins forte pour avoir violé la paix publique. Il est à parier qu'ils s'enivreront ainsi trois cents fois par an en moyenne durant trois années environ, et que dans le même espace de temps ils se colleteront avec je ne sais combien de douzaines de policemen, briseront quelques centaines de réverbères à gaz et feront bien d'autres prouesses. Ils iront aux courses d'Epsom par le chemin de fer; ils exciteront du désordre pendant ces courses et dérangeront les palissades. Ils fréquenteront le théâtre d'Adelphi à l'heure où le prix des places est réduit de moitié et les salons de nuit. Après avoir ainsi dépensé leur solde dans les débauches de tout genre, ils se procureront de l'argent chez les escompteurs juifs et se le feront voler par les colporteurs de listes de Paris. Un jour, à bout de santé et d'argent, poursuivis par tous les marchands qu'ils auront pillés, ils seront expulsés de leurs corps et reniés par leurs amis. Tout cela finira par les mener à Whitecross-Street, devant la cour des débiteurs insolvables. Dieu sait où et comment ils mourront. Sur un fumier, peut-être, et du *delirium tremens!*

J'avais conçu l'envie de faire un tour dans Saint-James-Park, et j'allais descendre le grand escalier de pierre qui conduit au Mail, lorsque je fais rencontre d'une martiale escouade, composée ainsi qu'il suit : un grenadier avec sa longue capote, tenant en main une lanterne allumée, bien qu'il fasse aussi clair qu'en plein jour; un officier enveloppé dans son manteau et quatre ou cinq autres grenadiers remarquablement ridicules dans leurs hideux vêtements gris. L'officier promène un profond regard de dégoût sur toutes choses. Il paraît envisager sa mission comme la plus assommante corvée. Je serais plutôt tenté de la regarder comme une farce. Et cependant, si je ne me trompe, c'est là ce qu'on appelle « les grandes rondes » ou quelque chose comme cela. Arrivé à quelques mètres de la sentinelle postée au pied de la colonne du duc d'York, l'officier vocifère une question inintelligible, à laquelle le porteur de Brown-Bess (1) ré-

(1) « La brune Bess, » sobriquet donné à la capote du soldat.

pond par un hurlement tout aussi peu compréhensible. Alors le grenadier qui ouvre la marche joue d'un air égaré avec sa lanterne comme le roi Léar avec sa paille, l'officier brandit son épée, et la grande ronde est finie, je suppose, en ce qui regarde au moins le duc d'York, car toute l'escouade descend pêle-mêle au pas accéléré et se dirige vers l'hôtel de la duchesse de Kent.

Je leur laisse accomplir leur belle expédition et je descends le Mail de plus en plus soucieux. Il est cinq heures moins un quart. A peine puis-je traîner mes pieds. La pluie a cessé, mais l'air du matin est âpre et froid; son âpreté me pénètre jusqu'à la moelle des os. Mes cheveux sont humides et se collent sur mes joues. Mes pieds semblent devenus d'une grosseur monstrueuse, et mes bottes se sont rapetissées en proportion. Je voudrais appartenir à l'espèce des marmottes ou autres animaux hivernants. Six mois de sommeil ne m'effrayeraient pas. Où trouver une meule de foin, une pile de sacs pour reposer mon corps? Je crois que je m'endormirais même sur une de ces terribles tables de cuivre où la Morgue étale son tribut quotidien aux yeux de Paris. L'envie me prend de casser un réverbère pour me faire arrêter et conduire à la station de police. Si je me jetais par dessus le pont de Westminster. Apparemment j'ai peur, car je ne fais ni l'un ni l'autre.

J'aperçois un banc sous un arbre; je m'y jette, et tout plein de nœuds, tout raboteux qu'il est, je m'y pelotonne et j'essaie de dormir. Je suis horriblement, cruellement éveillé. Pour empirer les choses, je me remets sur mon séant, je me lève, je fais un tour ou deux sur moi-même, et il me semble que je pourrais dormir debout. Profitant toutefois d'un moment d'étourdissement que je crois favorable, je me rejette sur le banc et je me trouve plus éveillé que jamais.

Un jeune vagabond d'environ dix-huit printemps est assis à côté de moi et ronfle avec la plus provoquante opiniâtreté. A demi nu sans souliers ni bas, il dort, et selon toute apparence, d'un sommeil comfortable; mais cinq heures sonnent à la bruyante horloge des Horse-Guards; il s'éveille, m'envisage un instant, murmure ces mots : « Rude lit, camarade! » et se rendort. Dans la mystérieuse franc-maçonnerie de la misère, il m'appelle camarade, et par je ne sais quelle influence magnéti-

que il me communique en partie la faculté de dormir dans d'aussi épineuses circonstances; car après m'être tourné et retourné sur le banc de bois jusqu'à sentir tous mes os et mes muscles endoloris, je tombe dans un sommeil profond. Si profond qu'il ressemble à la mort! Si profond que je n'entends pas sonner les quarts d'heure à la bruyante horloge des Horse-Guards, ce fléau des dormeurs du parc. Je ne me réveille qu'en sursaut, au coup de six heures. Mon nouveau camarade a disparu. Craignant moi-même d'être soumis à un contre-interrogatoire par un policeman qui approche (et ne sachant, dans le fait, quel crime horrible ce peut être de dormir dans le parc de Saint-James), je m'éloigne toujours harassé, la plante des pieds toujours malade; cependant ce sommeil d'une heure m'a rafraîchi. Je passe devant les stalles où l'on trait les vaches, où l'on vend les fromages à la crême et le petit-lait dans les soirées d'été, et j'entre dans Charing-Cross par le long passage du jardin du Printemps *(Spring garden)*.

Plusieurs fois durant la nuit, j'ai entendu dire qu'il y avait marché ce matin dans Covent-Garden. J'ai vu des chariots surmontés de montagnes de légumes, traversant à pas lents et lourds les rues silencieuses. J'ai rencontré les marchands fruitiers dans leurs charrettes traînées par des ânes, et leurs garçons ne m'ont pas épargné les quolibets sur mon air piteux et désorienté. J'ai gardé Covent-Garden pour la bonne bouche, comme le terme de mon pèlerinage, car j'ai souvent entendu dire et lu maintes fois que le marché en question était un fécond sujet d'étude et de distraction.

Grand est mon désappointement, je l'avoue. Covent-Garden ne m'apparaît que comme un gigantesque amas de choux. Je suis assailli d'une grêle de ces végétaux, lancés du sommet de ces pyramides aux garçons fruitiers qui se tiennent à leur base. Je ne puis faire un pas sans marcher sur un chou, sans trébucher contre un chou. Il pleut des choux; le sol en est jonché; partout le chou domine et règne en maître.

Avec un peu plus de patience, je verrais sans doute beaucoup d'autres choses; mais envahi par ce déluge de choux, malmené par les fruitiers, dont j'entrave les opérations, je me vois forcé de battre en retraite et de longer la place pour m'esquiver.

J'y rencontre mon camarade, le vagabond du parc, en train de faire un déjeuner économique et nourrissant dans une stalle où l'on vend du café. Cette stalle est un genre d'édifice qu'on n'a pas encore décrit, quelque chose entre la tente d'une bohémienne et la guérite d'un watchman (1). Pour justifier ma comparaison, la dame qui sert le café a tout l'air d'une bohémieune, et elle est positivement vêtue d'un manteau de watchman. Le breuvage aromatique, si l'on peut donner ce nom à un composé de fèves brûlées, de foie de cheval rôti et de chicorée de rebut, sort tout bouillant d'un chaudron de l'aspect le plus cabalistique ; il est versé dans un régiment de tasses et de soucoupes, et comme l'estomac demande quelque chose de plus solide, les tasses sont flanquées d'assiettes couvertes de massives piles d'épaisses tartines et d'une équivoque substance qualifiée de gâteau. Outre mon camarade, deux maraîchers jouissent de l'hospitalité de l'établissement, et un énorme jardinier, assis à califourchon sur une pile de sacs de pommes de terre, s'est muni à la même boutique de pain, de beurre et de café, qu'il consomme avec une avidité telle qu'à chaque bouffée ou gorgée, les pleurs lui jaillissent des yeux.

Ce spectacle me rappelle l'existence d'une certaine pièce de quatre pence au fond de ma poche. Deux ou trois fois j'ai été tenté de l'en extraire ; mais, réflexion faite, je crois qu'il vaut mieux faire un déjeuner régulier et entrer pour cela dans un café dûment patenté. Cependant le jour poursuit sa marche à grands pas. Le sourd murmure des roues des chariots n'a pas cessé durant toute la nuit ; mais les fiacres chargés de bagages commencent à se diriger rapidement vers les stations de chemins de fer. Les policemen nocturnes disparaissent graduellement, et l'on voit apparaître les garçons et les servantes des tavernes, des cafés et des cabinets de lecture, sortant du lit et bâillant encore. Beaucoup de tavernes et de cafés sont restés ouverts toute la nuit ; la taverne des *Armes du Mokawk*, par exemple, ne ferme jamais. Le jeune lord Stultus, accompagné de son ami le capitaine Asinus, a tenté, vers quatre heures du matin, d'en expulser de son autorité privée tous les habitués pour rester maître de la

(1) Guetteur de nuit.

place; mais, à l'instante prière de Frume, l'hôte de céans, il a substitué à ce premier dessein l'offre chevaleresque d'une tournée de grands verres de « vieux Tom » à toute la compagnie. Cette offre n'a pas été moins chevaleresquement acceptée. La tournée comprenant une trentaine de ces dames et de ces messieurs, c'était un assez bon coup pour Frume. En commerçant avisé qu'il est, il a su doubler la chance en donnant à tous les membres de la compagnie qui étaient gris, c'est-à-dire aux trois quarts, des verres d'eau au lieu de genièvre, opération souvent répétée par lui, et qui a pour double effet de combattre l'intempérance et d'accroître d'une manière notable les revenus de son échiquier. Après les *Armes du Mokawk*, on peut encore citer « *la Tête de Navet,* » ce rendez-vous des grands maraîchers, et « *la Pipe et le Collier de Cheval,* » fréquenté par les charretiers nocturnes, pour ne rien dire de cette bonne petite maison près de Drury-Lane, à l'enseigne du « *Blue-Budgeon*, bien connue pour être le rendez-vous du fameux Tom Thug et de sa bande, dont les récents exploits dans l'art de la strangulation ont été si généralement admirés du public.

Je jette en rôdant un œil curieux dans ces hôtelleries trop famées. A mesure que le jour avance, elles prennent un aspect plus calme, plus pacifique. Bientôt il n'y aura pas de maisons plus monotones, plus endormies, jusqu'à ce que les heures de la nuit y réveillent la vie, la débauche, le vol et peut-être le crime.

Il y a aussi des cafés qui ne ferment pas. Celui où j'entre pour échanger ma pièce de quatre pence contre une tasse de café et une beurrée, est resté ouvert toute la nuit. Il a maintenant pour seuls occupants un sale garçon dormant debout et une demi-douzaine de pauvres hères qui, par le paiement d'une tasse de café, ont acquis le privilége de s'asseoir à des tables crasseuses où, la tête appuyée sur les mains, ils tâchent de faire un somme furtif, somme interrompu trop tôt, hélas ! par les poussées et les « Réveillez-vous » du garçon qui, lui-même, tombe de sommeil. Il paraît que la consigne est d'empêcher les consommateurs de dormir.

A mon tour je prends place et j'essaie de me tenir éveillé en lisant un numéro du « *Sun* » de mardi passé. Vains efforts de

résistance ! je suis si rendu, si exténué, que je m'endors tout de bon. Soit que le garçon ait fini par s'aller coucher lui-même, soit que la dépense de quatre pence me constitue un privilége, on respecte mon sommeil.

Je rêve, et c'est un terrible songe que je fais ! Je rêve de punaises, de choux, de policemen, de soldats avec leurs longues capotes, de thugs, de maisons incendiées. En me réveillant, je trouve, à ma grande joie, qu'il est huit heures et dix minutes; un petit marchand de journaux, en haillons, apporte un exemplaire tout humide du *Times*, et je lis dans ce journal une demi-colonne intitulée : « *Terrible incendie dans Soho.* » J'en reviens.

Si j'étais moins harassé, je moraliserais sur tout cela; mais il n'y a plus que deux choses dans mon esprit, deux choses au monde pour moi : ma maison et mon lit. Huit heures me rendent l'une et l'autre. Après une privation si cruelle, au moment où le Londres des affaires, le Londres industriel et commerçant, ardent au gain comme au travail, se met à l'œuvre, je traverse à la hâte le Strand et l'ombre du premier omnibus qui se dirige vers la Banque; je rentre chez moi; je m'enfonce entre les draps de mon lit; j'abandonne la clé de la rue à qui la réclame, et, quel qu'il soit, je ne l'envie pas.

Industrie. — Statistique pittoresque.

LES AIGUILLES.

Nous avons récemment visité Redditch, petite ville du comté de Worcester, renommée pour la fabrication des aiguilles; en contemplant du haut de ce plateau, — car Redditch est perchée au sommet d'une éminence, — le paysage vraiment anglais qui nous environnait, avec ses collines et ses vallées, ses vergers et ses champs cultivés, ses petites fermes si bien tenues et ses modestes églises de campagne à moitié cachées par les arbres, nous ne pûmes nous empêcher de comparer ce site avec quelques autres endroits, bien différents, où nous avions précédemment observé ce même genre d'industrie. Les gens qui inventent et emploient des ustensiles comme les aiguilles, ont nécessairement entre eux beaucoup de rapports et de points de contact, quelque grandes que puissent être d'ailleurs leurs dissemblances extérieures. Que de besoins et de désirs, d'idées et de combinaisons doivent être communs à toutes les personnes qui cousent des étoffes ensemble pour faire des vêtements, et qui exécutent ce travail à l'aide de la même invention, — c'est-à-dire d'un instrument qui percera l'étoffe ou tissu, quel qu'il soit, tirant après lui un fil destiné à relier deux bords ensemble! Les localités étranges où, à différentes époques de notre vie, nous avions déjà observé l'ancien procédé et les traces qui en restent, nous revinrent donc involontairement à la mémoire.

Dans le Liban, au milieu des défilés et des plateaux qui se succèdent jusqu'à ce qu'on atteigne les fameux cèdres, se trouve un village appelé Eden, entouré de bouquets de mûriers, et que

beaucoup de gens en Orient croient être le véritable Eden, jadis habité par Adam et Eve. Nous n'y remarquâmes, pendant le court séjour que nous y fîmes, aucune femme occupée à coudre ensemble des feuilles de figuier: nous mentionnons cependant cette localité, non-seulement à cause d'une croyance très généralement répandue, que c'est là qu'on vit coudre pour la première fois, mais parce que nous avions pu examiner, peu de temps auparavant, un spécimen de couture d'une date assez reculée dans le passé. C'était une reprise, dans laquelle était restée l'aiguille enfilée, après un laps de plusieurs milliers d'années. Les anciens Égyptiens étaient dans l'usage de déposer dans leurs vastes tombes, taillées dans le roc, quelques ouvrages du défunt ou quelques objets qui lui avaient appartenu; et le morceau d'étoffe de coton qu'on nous montra, avec sa reprise inachevée et l'aiguille encore piquée dedans, était sans doute la propriété en même temps que l'ouvrage de la dame dans la tombe de qui il fut trouvé. On peut le voir dans la collection de curiosités du Dr Abbott, au Caire. Ces anciens Égyptiens connaissaient, à ce qu'il paraît, l'usage de l'acier. Ils l'employaient comme armure; mais il n'est pas probable qu'ils en fissent des aiguilles, car celle dont il est ici question, — la seule qui nous reste d'un monde de plus de cinq mille ans, — est en bois. Ce bois est dur, et l'aiguille est probablement aussi fine qu'il était possible de la faire; mais elle n'en est pas moins fort grossière et assurément plus difficile à manier que les gros carrelets ou aiguilles à voiles que nous vîmes dans les ateliers de Redditch. Il est curieux néanmoins de se reporter en imagination, à travers tant de milliers d'années, à la dame égyptienne assise dans son intérieur sur un siége élégant, occupée à raccommoder son vêtement de mousseline (quel qu'il fût) et entourée de ses enfants, — l'une (c'était une fille), ayant les traits et la coiffure du sphynx et jouant avec sa poupée (laquelle existe encore à l'état de momie); l'autre, jeune marmot, s'amusant, non pas avec un petit caniche en carton et en laine, comme ceux qui aboient entre les mains de nos enfants, mais avec un petit crocodile en bois, dont la mâchoire inférieure s'ouvrait à volonté comme pour saisir sa proie.

Puis, franchissant le temps et l'espace, nous nous transpor-

tons dans d'autres lieux, où nous avons vu une autre espèce d'aiguille avec son fil, — aiguille qui ne ressemblait pas plus à celle de Redditch que l'aiguille de la dame égyptienne ; — c'est le long des rives verdoyantes de Mackinau, sur le lac Michigan, où l'on trouve encore aujourd'hui, sous quelques-unes des huttes indiennes, des femmes qui cousent avec une aiguille faite d'un fort piquant de porc-épic, et avec du fil de nerf de daim.

Puis, parmi celles que nous n'avons pas vues, il y a les arêtes de poisson dont se servent les habitants du Groënland et les insulaires de la mer du Sud ; — les femmes de la première de ces deux races cousant, accroupies dans leurs terriers recouverts de neige, à la lueur de leurs lampes ; celles de l'autre race s'abritant, pendant qu'elles travaillent, sous une large feuille de palmier posée sur leur tête, ou se rafraîchissant, de temps en temps, en nageant dans les eaux tranquilles qu'entourent leurs récifs de corail.

Puis encore ; — mais il serait inutile de décrire ici toutes les différentes espèces d'aiguilles en usage, — quoique la liste n'en soit pas longue. Elle n'est pas longue, par la raison que les aiguilles anglaises de nos jours se répandent dans toutes les régions du monde connu, partout où il existe quelque commerce d'échange. Et pourtant à ce commerce d'aiguilles se rattache une assez fâcheuse histoire, qui fait peu d'honneur à quelques industriels britanniques. Nous voulons parler de certains trocs faits avec de pauvres Africains, et dans lesquels la marchandise fournie par les Anglais se composait « d'aiguilles fines de Whitechapel », à têtes dorées : on s'aperçut, après le départ de nos gens, que ces têtes n'avaient pas de *chas* ou d'yeux. C'est là une chose fâcheuse, nous le répétons. Les fabricants de Redditch, qui préparaient ordinairement ces « aiguilles fines de Whitechapel » à tête d'or, pour la côte d'Afrique, prétendent qu'ils n'en croient rien ; ils disent que les aiguilles en question étaient, à la vérité, d'une fabrication très commune, mais qu'elles n'étaient pas *aveugles* (sans yeux). Cependant l'histoire a été attestée par des personnes dignes de foi, et cette fraude porta une telle atteinte à la réputation commerciale des Anglais parmi ces peuples sauvages, que nous craignons fort qu'il n'y ait pas de doute possible à cet

égard. Ce fut là une gentillesse analogue à celle de ces Anglo-Saxons qui vendirent aux Peaux-Rouges une poignée de poudre à canon contre un ballot de fourrures, en leur recommandant de semer cette poudre, qui devait produire, l'été suivant, une magnifique récolte; ou bien encore à celle de ces marchands hollandais qui se servaient de leurs pieds et de leurs mains en guise de poids, — la main représentant la demi-livre, et le pied la livre, — et qui étonnaient prodigieusement les Indiens par la quantité de fourrures que ceux-ci avaient à empiler et à presser dans la balance pour faire contre-poids à la livre des Hollandais. Si ces anecdotes amènent un sourire sur nos lèvres, elles attristent profondément notre cœur; car des supercheries de ce genre, pratiquées sur un point quelconque du globe où se trouvent des races encore sauvages, sont un malheur pour toute l'espèce humaine.

Comment se fait-il que les « aiguilles fines de Whitechapel » se fabriquent ou se soient fabriquées à Redditch? On suppose que c'est parce que Elie Krause était établi dans Whitechapel, où il donna aux aiguilles une réputation qu'elles ont long-temps conservée. Et qu'était Elie Krause? Elie Krause était un Allemand qui vint en Angleterre en 1565 et y introduisit la fabrication des aiguilles — des aiguilles modernes, bien entendu. De qui les Allemands tenaient-ils cette industrie? des Espagnols, à en juger par l'importation « d'aiguilles d'Espagne, » qui avait lieu en Angleterre et dans d'autres contrées avant que les Allemands s'en mêlassent. Et qui l'avait enseignée aux Espagnols? Personne ne paraît le savoir: aussi dit-on que ce furent eux qui inventèrent la véritable aiguille, — l'aiguille d'acier, pointue par un bout, avec un œil à l'autre extrémité.

On peut se faire une idée du mal que se donnait Elie Krause par les récits que certaines personnes vivantes pourraient faire du mode de fabrication des aiguilles dans leur jeunesse. Les encyclopédies du siècle actuel, — quelques-unes même de celles qui ont été publiées dans ces trente dernières années, — fournissent à ce sujet des renseignements qui paraîtront bien étranges à ceux qui ont visité Redditch. On y voit, en effet, que chaque aiguille était, l'une après l'autre, soumise à une telle série d'opérations diverses, qu'on s'étonne qu'une couturière ait ja-

mais osé casser la pointe ou la tête d'un instrument dont la fabrication était une affaire si laborieuse. Il y a peu d'années encore que la fabrication des aiguilles coûtait quelque chose de plus que la peine. Elle entraînait le sacrifice, et un sacrifice terrible, de vies humaines. Il n'est pas vrai, comme on l'a dit et répété, que les fabricants d'aiguilles vécussent rarement plus de trente ans; mais il est vrai que, pendant long-temps, chaque pointe d'aiguille qui sortait des mains de l'ouvrier contribuait à abréger son existence.

Voici ce qui avait lieu : les ouvriers chargés d'affiler les pointes des aiguilles vivaient dans une atmosphère de poussière de pierre et de poussière d'acier, engendrée par le frottement à sec des aiguilles sur la meule qui se trouvait sous leur nez. Au lieu de fenêtres, il y avait, dans les ateliers où ils travaillaient, un grand nombre de petites portes destinées à entraîner autant de poussière que possible, et il en résultait qu'ils se trouvaient dans un courant d'air perpétuel. La seule précaution qu'ils prissent était de sortir à peu près une fois par heure et de se rincer la bouche : précaution bien insuffisante, lorsque leurs narines, leur gorge, leurs voies aériennes, étaient hérissées de myriades de pointes microscopiques d'acier. Ils mouraient de phthisie au bout de quelques années. Les enfants qui se mettaient à cette besogne périssaient avoir d'avoir atteint leur vingtième année. Les hommes d'une constitution robuste et de bon appétit (car les plus grands mangeurs vivaient le plus long-temps) pouvaient aller jusqu'à quarante ans ; il était bien rare qu'ils atteignissent quarante-cinq ans. L'inconduite est la conséquence à peu près inévitable d'une existence précaire, jointe à une mauvaise santé; et c'était le cas des ouvriers en aiguilles. Ils recevaient de très gros salaires : quelques-uns gagnaient jusqu'à une guinée (26 fr. 25 c.) par jour; il n'y en avait pas qui gagnassent moins de deux guinées par semaine. C'était un fait constant que les affileurs d'aiguilles (on en comptait une quarantaine à Redditch, sur une population de quinze cents âmes, et leur nombre s'accrut avec la population, toujours dans la même proportion), que ces affileurs, disons-nous, formaient une classe de jeunes gens dissipés, qui, tentés par l'appât de gros salaires, bravaient leur destinée et commençaient le métier à vingt ans ou

à peu près, — calculant le temps qu'ils supposaient avoir à vivre et déclarant que tout leur désir était de mener courte et joyeuse vie. Ils se mariaient et laissaient invariablement leurs veuves et leurs enfants à la charge de la paroisse. Leur « joyeuse vie » consistait à passer quelquefois quinze jours ou trois semaines de suite, nuit et jour, à s'enivrer d'*ale;* puis ils retournaient à leurs bancs, faisaient une poussière à s'étouffer, pendant trois semaines ou un mois, presque sans interruption, pour liquider leurs comptes de cabaret, après quoi ils recommençaient une autre *noce.* C'était un spectacle qu'un patron humain ne pouvait endurer, et les maîtres firent de louables efforts pour sauver, ou du moins pour prolonger la vie de leurs ouvriers : mais tous ces efforts ne faisaient qu'irriter ces derniers. Ils prétendaient avoir le droit de mourir de bonne heure, si tel était leur plaisir, et ils étaient persuadés que leurs patrons n'avaient d'autre but que d'abaisser leurs salaires. Un homme de bien inventa un masque en gaze métallique qui, étant aimanté, devait empêcher la poussière d'acier de pénétrer dans la bouche. Les ouvriers refusèrent de s'en servir ; ce masque d'ailleurs ne pouvait les garantir que très imparfaitement de la poussière provenant de la meule. On imagina donc, indépendamment du masque, un cylindre en toile qu'on faisait descendre jusque sur la meule, et par lequel on espérait que la poussière s'élèverait et serait portée à l'extérieur. Dans une même nuit, tous les cylindres de toile qui existaient à Redditch furent coupés par morceaux, et les ouvriers affileurs déclarèrent qu'ils n'osaient pas porter le masque, intimidés qu'ils étaient par leurs camarades. Il fut à peu près constaté à cette époque qu'ils s'étaient entendus entre eux pour se couper mutuellement leurs cylindres et se menacer les uns les autres : c'était un coup monté de concert.

D'autres inventions succédèrent à celle-là, mais ne furent jamais mises en pratique. La nouvelle génération d'ouvriers affileurs (et un patron âgé de cinquante ans en a vu passer quatre générations) était moins ignorante et un peu moins vicieuse que celles qui l'avaient précédée, mais le sacrifice de vies humaines n'en continuait pas moins. Outre la crainte de voir baisser leurs salaires, ces ouvriers se faisaient un point d'honneur, ou plutôt d'entêtement, de repousser tous les moyens

imaginés pour leur conservation personnelle ; aussi continuaient-ils, comme par le passé, de marcher à grands pas à une mort hâtive : il n'y a pas plus de quatre ans qu'on est parvenu à mettre ordre à cet état de choses. A cette époque, les ouvriers en aiguilles de Redditch se mirent en grève. Cette grève dura trois mois, et au bout de ce temps ils se trouvèrent affamés, fort tristes et fort humbles. Ils ne firent aucune difficulté d'accepter les conditions dictées par leurs patrons. Ceux-ci, comprenant que c'était l'occasion, ou jamais, de les sauver de leur propre folie, exigèrent, comme condition première de réconciliation, l'adoption sérieuse et l'usage rigoureux d'un certain appareil sanitaire. L'engagement fut pris et l'essai fut fait. Les ouvriers ne tardèrent pas à reconnaître les avantages du nouveau procédé. Ils paraissent aujourd'hui devoir vivre, selon toute probabilité, aussi long-temps que les autres classes d'individus, et l'on remarque qu'ils montrent cet appareil aux étrangers avec une certaine satisfaction et un certain orgueil ; ce qui prouve qu'il fonctionne à leur gré. Nous dirons tout à l'heure, quand nous en serons au chapitre des pointes, en quoi consiste ce procédé. On compte aujourd'hui à Redditch environ cent dix ouvriers affileurs : c'est un assez grand nombre d'existences sauvées d'une fin pénible et prématurée !

Il n'y a pas long-temps encore que chaque aiguille de chaque grandeur se fabriquait séparément, comme on fait aujourd'hui des aiguilles à voiliers et des aiguilles d'emballage. Il serait difficile de dire lequel confond le plus l'imagination, de l'ancienne méthode, d'après laquelle les clous, les agrafes, les porte-agrafes, les aiguilles se façonnaient un à un et à la main, ou des quantités que l'on produit actuellement à l'aide des machines. Nous avons vu, il y a quelques jours, des agrf es et porte-agrafes fabriqués par une machine qu'on eût prise volontiers pour un être animé (quelqu'un remarqua qu'elle pouvait tout faire, si ce n'est de parler), et qui permet à une seule maison de livrer chaque semaine une tonne d'agrafes et porte-agrafes. Une tonne d'agrafes et porte-agrafes ! un pareil fait peut se passer de commentaire. Il n'existe pas, pour la fabrication des aiguilles, de machines aussi merveilleusement expéditives : ici, la merveille consiste surtout dans la dextérité que peuvent acquérir des

doigts humains, mais les quantités fabriquées n'en sont pas moins étourdissantes. Nous avons vu sur le comptoir d'un magasin un certain nombre de petits paquets qu'une dame aurait pu emporter tous ensemble dans un panier, et nous trouvâmes qu'ils contenaient un quart de million d'aiguilles ! En comparant ce groupe de petits paquets avec ce que contenait le magasin, nous renonçâmes à comprendre ce que nous voyions. La pièce était entourée de casiers remplis de semblables paquets. L'effort d'imagination qu'il eût fallu faire pour en supputer le contenu aurait été quelque chose comme le dénombrement des grains de sable compris dans un mètre carré du rivage de la mer. Et pourtant ce n'était là qu'une seule pièce d'une seule manufacture d'une petite ville !

Partout ailleurs, cependant, la fabrication des aiguilles a à peu près disparu. Le village de Long-Crenden, dans le comté d'Oxford, était autrefois renommé pour ce genre d'industrie; mais elle y est tombée depuis si long-temps dans un état de langueur, qu'on peut la considérer comme ayant cessé d'exister. Les gens de Long-Crenden se mariaient exclusivement entre eux; ils n'échangeaient d'idées avec personne autre; ils n'entendaient ou ne voulaient entendre parler d'aucun perfectionnement; ils s'entêtaient à rester tels qu'ils étaient; ils devaient nécessairement dégénérer. Cependant la population de Redditch s'est élevée de quinze cents à près de cinq mille âmes; et sur ce nombre il n'y a presque pas un individu, homme, femme ou enfant, qui ne gagne sa vie avec les aiguilles. Les villages voisins renferment une population de quatre à cinq mille personnes de plus, dont une grande partie est occupée par les fabricants de Redditch. L'argent qui sert à payer les honoraires des gens de loi et les mémoires des médecins provient des aiguilles; les bénéfices des boutiquiers, les gages des servantes, les maisons, les écoles, les prix des expositions de fleurs et toutes les autres bonnes choses qu'on peut trouver aujourd'hui à Redditch, proviennent également des aiguilles. Puisque les aiguilles produisent tant de choses, voyons donc comment se produisent les aiguilles elles-mêmes.

Nous obtenons la permission d'inspecter la fabrique *Victoria*, appartenant à M. John James, et de visiter en outre quelques-

unes des habitations de ceux de ses ouvriers qui travaillent chez eux, et les trois quarts à peu près sont dans ce cas. Ceux qui sont installés chez M. James ne manquent ni d'air, ni de lumière; tous les ateliers sont percés de nombreuses fenêtres, et quelques-uns ont vue sur le joli jardin du patron. A part les fourneaux et les chaudières, tout respire un air de propreté, et l'on ne voit aucun symptôme de mauvaise santé sur toutes ces figures intelligentes. Nous disons intelligentes, et, en effet, ces gens ont eu, pour la plupart, l'avantage de l'éducation primaire. M. James ne reçoit pas chez lui d'enfants au-dessous de dix ans. Il ne peut pas empêcher que quelques-uns des gens qu'il emploie ne se fassent aider eux-mêmes par des enfants au-dessous de cet âge, mais il tient la main, autant qu'il dépend de lui, à l'observation de sa règle. Trente-huit de ses ouvriers savent lire et écrire, quatorze savent lire, mais pas écrire; trois seulement ne savent ni lire ni écrire. Ces trois derniers sont — un jeune garçon tout récemment arrivé d'une autre localité; un homme d'une grande intelligence naturelle, qui gagne deux guinées par semaine; et une sorte d'idiot, capable de tourner une roue, mais incapable d'apprendre ses lettres.

Pour présenter dans leur ordre naturel les diverses opérations qui constituent la fabrication des aiguilles, nous ne donnerons pas ici une relation régulière de notre visite à l'établissement, mais nous sauterons au besoin d'un endroit à l'autre, selon que le sujet l'exigera.

Le meilleur fil métallique vient du Yorkshire; Birmingham en fournit aussi, mais d'une qualité inférieure. Il y a dans l'établissement une petite pièce, vraiment curieuse en son genre, dont les parois sont entièrement couvertes de brillants rouleaux de fil métallique suspendus à des crochets. Il y en a de toute grosseur, depuis le calibre nécessaire pour les hameçons destinés à la morue de Terre-Neuve et pour les aiguilles d'emballage et à voiles, jusqu'à la qualité la plus fine pour les aiguilles à broder sur batiste. Dans des ateliers obscurs qui se trouvent au-dessous, d'énormes cisailles, solidement fixées au mur, coupent ces fils métalliques en morceaux de la longueur de deux aiguilles.

La « mesure » est un instrument d'acier, muni d'une vis, qui

détermine la longueur du paquet de fils que l'on coupe à la fois (1). Deux anneaux en fer, d'environ cinq pouces de diamètre et posés de champ, sont presque remplis de ces brins de fil coupés qui forment ainsi un assez gros faisceau. Mais ces fils, ayant été d'abord disposés en rouleaux, affectent une forme courbe, et il est nécessaire de les redresser. A cet effet, on passe dans les anneaux dont nous venons de parler une espèce de tisonnier crochu et on transporte ainsi le faisceau de fils au fourneau, où il est bientôt chauffé à rouge. On le retire du feu et, après avoir placé entre les anneaux une barre de fer courbe, on le roule sur une table, en lui imprimant un mouvement de va-et-vient, jusqu'à ce que les fils soient devenus droits.

Transportons-nous maintenant à un moulin situé au milieu des champs ; — moulin pittoresque, avec son petit étang et son petit ravin, son eau qui s'enfuit en bouillonnant, sa ferme et ses prés où paissent des vaches. Voilà un meunier qui nous regarde : que fait-il ici? Il faut vous dire, pour expliquer sa présence, qu'un bout du moulin est loué pour moudre du blé, l'autre pour émoudre des aiguilles. Nous descendons quelques marches, qui nous conduisent à une pièce inférieure où des courroies sans fin tournent avec une grande activité. La roue à eau est sous nos pieds et autour de nous fonctionnent quatre meules. Chacune de ces meules est pourvue d'une sorte de chapeau, ressemblant assez au couvercle d'une cuisinière. Ce chapeau ne ferme pas exactement, mais laisse un espace vide, par lequel s'envole la fatale poussière d'acier. C'est là le secret de la conservation des individus chargés de cet aiguisage à sec. Un ouvrier affileur, dont la mine annonce la santé, est assis sur son banc. Il prend deux ou trois douzaines de fils qu'il étale entre le pouce et l'index et dont il présente le bout à la meule, en les faisant rouler entre ses doigts : le contact de ces fils avec la meule fait jaillir des légions d'étincelles. Lorsqu'un bout est terminé, il présente l'autre ; car il ne faut pas oublier que ces fils représentent la longueur de deux aiguilles. Pendant qu'il travaille, nous pouvons voir la poussière de grès et d'acier s'élever vivement sous le chapeau de la meule, entraînée dans une direction tout opposée à la figure

(1) Un ouvrier coupe en dix heures 400,000 fils, de chacun deux aiguilles.

de l'ouvrier, et on nous engage à aller voir ce que devient cette poussière. Il existe au milieu de la pièce une roue à éventail couverte, mise en mouvement par la force de l'eau : c'est cette roue qui aspire et attire à elle la poussière des quatre meules à la fois. Nous sortons par l'extrémité du moulin, et nous descendons au bord du cours d'eau qui s'écoule par le petit ravin. Nous remarquons qu'une partie du bord opposé est toute blanche, recouverte d'une croûte de poussière d'acier; et, en regardant avec soin, nous voyons des bouffées d'une espèce de fumée légère, sortant de derrière une pierre grise qui se trouve de notre côté. C'est là qu'est la bouche de dégagement de la roue à éventail, et cette substance blanche qui couvre le gazon et les buissons est la poussière d'acier, dont une grande partie aurait été absorbée par les ouvriers, s'ils n'avaient pas consenti à cette mesure salutaire.

Le plan dont il s'agit nécessite quelques frais de premier établissement, mais il produit en définitive une grande économie. La roue à éventail emploie un tiers de la force motrice appliquée à cette pièce. Les ouvriers ont nominalement les mêmes salaires qu'autrefois, mais ils paient leur part de cette perte de force, à raison d'environ un shelling par semaine. C'est pour eux l'impôt de la vie et de la santé. Les patrons supportent une portion beaucoup plus considérable de ces frais et sont loin de s'en plaindre. Il convient de faire observer ici que, sur les gages très élevés de cette classe d'ouvriers, il faut déduire ce qu'ils paient au moulin, ainsi que le prix de leurs outils, soit ensemble de dix à douze shellings par semaine.

Voilà donc les fils métalliques redressés et aiguisés par les deux extrémités. Nous transporterons le lecteur dans un atelier où nous voyons une machine à estamper, qui aplatit le milieu de chaque morceau de fil métallique, y marque l'endroit où doit être l'œil ou *chas*, et forme en même temps la petite cannelure qu'on remarque dans la tête de toutes les aiguilles. L'ouvrier *palmeur* estampe cinq mille de ces fils par heure, c'est-à-dire qu'il aplatit et cannelle les têtes de dix mille aiguilles, — ce qui est un progrès assez sensible sur l'ancienne méthode, dans laquelle chaque aiguille était travaillée à la main, l'une après l'autre! Après cet estampage, vient le percement des trous. Le poinçon de calibre

qui sert à cet usage est nécessairement double ; et l'enfant qui le fait manœuvrer perfore quatre mille fils, soit huit mille aiguilles, par heure. Cette opération s'exécute avec beaucoup de dextérité, car les fils sont mis en place et enlevés avec une rapidité que l'œil a peine à suivre (1).

Un autre enfant que nous remarquâmes ensuite n'avait que sept ans ; il était aux gages de la femme avec qui il travaillait, Devant lui étaient disposés des bouts de fil métallique d'une extrême ténuité, qu'il passait dans les trous des aiguilles jumelles qui sortaient de dessous le poinçon. Il passait un de ces fils dans chaque rangée de trous, embrochant ainsi deux douzaines d'aiguilles doubles, ou environ, sur ses deux fils. Une femme, dont les poignets et les bras annonçaient une vigueur passablement masculine, recevait ces brochettes d'aiguilles, les posait sur une planche d'acier préparée à cet effet, et faisait disparaître à la lime les aspérités qui pouvaient se trouver d'un côté comme de l'autre. Restait à séparer les aiguilles jumelles et à enlever les bavures que l'estampage avait laissées autour des têtes. Ce soin était confié à une autre femme, assise tout près devant son petit *tas* d'acier, qui donnait un coup de lime juste entre les deux rangées de trous, de manière à séparer les têtes les unes des autres ; puis, par un autre mouvement, elle enlevait rapidement toutes les bavures et saillies tranchantes, et remettait sa brochette d'aiguilles terminées quant à la forme.

Dans cet état, les aiguilles sont encore brutes et présentent un aspect rouillé ; mais, ce qui est pire, elles sont molles — si molles qu'elles ploient au toucher. Il s'agit de les rendre dures. Pour cela on les met en tas (toutes dans le même sens) sur une plaque de métal très chaude, où un ouvrier, armé d'une lame de métal dans chaque main, les agite incessamment, de manière à ce qu'elles aient toutes à peu près une même quantité de chaleur. Celles qui n'en reçoivent pas assez ploient à l'user ; celles qui en reçoivent trop cassent. A mesure qu'elles prennent une teinte

(1) Les enfants chargés de cette besogne acquièrent une telle adresse, qu'on les voit quelquefois, pour donner aux visiteurs une preuve de leur savoir-faire, percer un cheveu d'un coup de poinçon et enfiler ensuite dans le trou ainsi fait un des bouts de ce même cheveu.

bleuâtre, on les enlève, cette teinte indiquant qu'elles sont suffisamment trempées.

Reste à les polir. Les meilleures aiguilles ne sont pas polies moins de six fois, et il y a pour toutes trois degrés de polissage. Le polissage final est l'affaire la plus importante ; et, pour voir cette opération, il nous faut retourner au moulin. La force de l'eau paraît y faire mouvoir une demi-douzaine de cylindres, — car l'opération ressemble beaucoup, en effet, au cylindrage du linge. Sur un morceau de gros drap posé sur un autre morceau de drap également grossier, on étale quarante à cinquante mille aiguilles à la fois; on répand dessus de la poudre d'émeril, on les arrose d'huile et on applique sur le drap des cuillerées de savon mou. On roule le tout ensemble, de manière à former un boudin très compacte que l'on attache aux deux bouts et dans toute sa longueur aussi fortement qu'on peut le faire avec de la ficelle. On dépose plusieurs de ces boudins dans un des cylindres, où ils sont roulés et ballottés pendant huit heures. Au bout de ce temps l'émeril est usé; on ôte et on défait les paquets, on y renouvelle l'assaisonnement d'émeril, d'huile et de savon, et on les fait rouler encore pendant huit heures dans les cylindres. Cette fois, les aiguilles sortent des paquets assez sales et exhalant une horrible odeur, mais elles sont capables de montrer leur poli. Elles sont lavées à l'eau chaude dans des casseroles en fer par des enfants qui paraissent se faire un jeu de ce travail. Lorsqu'elles sont dégraissées et bien nettoyées, on les jette et on les agite dans de la sciure de bois jusqu'à ce qu'elles soient sèches, après quoi on vanne à son tour la sciure de bois en continuant de l'agiter; puis on met les aiguilles pêle-mêle en paquets et on les envoie à la fabrique, pour être triées et préparées pour la vente.

Nous ne reviendrons plus au moulin des champs ; aussi demanderons-nous, avant de le quitter, ce que fait ce garçon qui paraît occupé à casser des pierres, et ce qu'une pareille besogne peut avoir de commun avec la fabrication des aiguilles. Ce garçon brise, en effet, en petits morceaux, des pierres blanches peu volumineuses qui donnent la poudre d'émeril. Nous suivons sous un petit hangar sa brouettée de fragments, et nous trouvons que la force de l'eau met en mouvement le pilon d'un grand mortier,

dans lequel ces fragments concassés sont réduits en poudre. Un homme sasse tout ce qui sort du mortier et y remet tout ce qui ne passe pas par son tamis.

De retour à la manufacture, nous voyons séparer les aiguilles défectueuses des bonnes. Dans une si grande quantité, il doit nécessairement s'en trouver de cassées, d'autres courbées, d'autres avec les trous mal percés ou les pointes émoussées. Nous demandons ce qu'on fait de ce rebut, et la réponse qu'on nous donne nous paraît si curieuse, que nous regretterions de n'avoir pas posé cette question. Les aiguilles brillantes, auxquelles il ne manque que la tête, sont achetées par les fabricants de cadres et les ébénistes; elles sont précieuses pour les attaches délicates, pour les ouvrages de placage et de marqueterie, pour tous les cas où l'on est obligé d'employer des clous d'une extrême finesse et sans tête. Le reste du rebut n'est pas moins estimé pour un autre usage, — la fabrication des canons de fusil. C'est l'acier de la trempe la plus fine dont on puisse fabriquer ces canons, et on en vend des charretées. Quelle idée un seul fait de ce genre peut donner du développement de cette branche d'industrie!

La fabrication de l'aiguille est maintenant complète; mais la préparation pour la vente présente encore un prodige de dextérité, — du moins pour les yeux qui n'y sont pas familiarisés.

Une poignée d'aiguilles est jetée pêle-mêle sur un plateau que l'on agite jusqu'à ce que les aiguilles soient toutes dans un même sens longitudinal. On sépare alors celles dont les pointes se trouvent à droite de celles dont les pointes se trouvent à gauche. Une petite fille en étale un tas sur son comptoir, enroule un morceau de drap autour de l'index de sa main droite, et, après avoir remué un peu les aiguilles, en enlève un certain nombre, les pointes légèrement fixées dans le drap et les têtes soutenues par l'index de son autre main. Elle les pose de côté et recommence jusqu'à ce que tout ait été séparé. Un tas se trouve ainsi dédoublé avec une incroyable rapidité. Mais ce n'est pas tout: ces aiguilles, séparées en deux lots, sont de longueurs différentes. Comment nous y prendrions-*nous* pour les assortir? Assurément pas de la manière dont on procède en fabrique. On entasse sur un morceau de bois étroit, semblable à une règle

plate, autant d'aiguilles qu'il en peut tenir dessus, presque d'un bout à l'autre. Une femme promène en tâtant le bord inférieur de ses mains le long des deux côtés de cette règle, et enlève, avec les petits doigts et les paumes de ses deux mains, les aiguilles les plus longues, qu'elle met d'un côté; puis viennent celles de la longueur immédiatement au-dessous qu'elle met d'un autre côté. C'est entièrement une affaire de tact, et pour faire ce triage avec précision, il faut à la fois une grande délicatesse de toucher et une longue expérience.

Mais nous arrivons devant une autre femme, que son patron nous signale comme la plus habile ouvrière qu'il ait jamais vue. Ses fonctions consistent à compter les aiguilles et à les mettre en papiers. Les carrés de papier sont là tous prêts; les aiguilles sont devant elle. Elle en sépare vingt-cinq, les passe vivement dans le papier et les compte une seconde fois avec une incroyable rapidité. Lorsqu'une demi-douzaine environ de papiers sont prêts, elle les plie. Nous sommes tellement persuadés que nos lecteurs ne voudraient jamais croire le nombre de petits paquets que cette femme fait et plie en une journée, que nous ne dirons pas à combien de milliers il s'élève. Qu'un nombre aussi considérable de paquets d'aiguilles sorte d'une seule maison, est déjà une chose assez étonnante; mais qu'une seule femme prépare tous ces paquets, est un fait qu'un écrivain anonyme ne saurait se flatter de faire admettre, sur sa simple assertion, par ceux de ses lecteurs qui ne sont pas fabricants d'aiguilles.

Nous passons ensuite à un atelier de garçons et de filles. Un petit garçon découpe des étiquettes imprimées, dont les chiffres ont été proprement remplis par un autre garçon plus âgé. Un troisième étale ces étiquettes découpées sur un plateau de bois enduit de colle. Une fille les applique sur les paquets d'aiguilles. Une autre pose de même la marque de garantie. Une autre encore ferme les paquets, en introduisant un des bouts du papier plié dans l'autre. Un garçon surveille le séchage des papiers dans un petit séchoir, où ils restent environ une couple d'heures; il s'occupe en même temps, avec un autre garçon, à réunir et à lier ensemble ces petits paquets. Enfin nous revenons au magasin, où nous voyons des piles de boîtes élégantes, qui doivent être garnies d'aiguilles assorties et qui sont destinées soit pour

cadeaux, soit pour le marché étranger. Ces boîtes, ornées tantôt des portraits de la reine et du prince Albert, tantôt de gravures d'après des tableaux connus, comme la *Vierge à la Chaise*, de Raphaël, forment à elles seules une branche d'industrie. Pour surcroît de tentation, ces gravures sont disposées de manière à pouvoir être détachées du couvercle de la boîte et suspendues séparément : il est probable qu'on les voit sur les murs de plus d'une cabane en bois de l'Amérique, d'un chalet de la Suisse, d'un *bungalo* de l'Inde et des modestes habitations des exilés de la Sibérie. On dirait que c'est l'Angleterre qui approvisionne la race entière des couturières dans toutes les contrées du globe. Des quintaux et des tonnes d'aiguilles sorties des fabriques anglaises se dirigent vers tous les points de l'horizon. Un Anglais est allé porter cette industrie aux États-Unis, mais je ne sache pas que les Américains fabriquent encore l'article par eux-mêmes.

Nous aurions voulu savoir quelle est la consommation intérieure d'aiguilles à voiles, mais nous n'avons pas pu nous procurer ce renseignement. Ces formidables instruments se forgent séparément, comme on faisait jadis des aiguilles plus délicates. L'aplatissement, la formation de la gouttière, le limage des têtes se font sur des *tas* à rainures; il en est de même du martelage de la moitié inférieure en une surface à trois pans. Les pointes se façonnent une à une, en présentant les aiguilles à une meule cylindrique en grès dur qui vient de Bristol, après quoi on les frotte contre un autre cylindre garni de peau et saupoudré d'émeril. Les trous se percent séparément et à l'aide de coups redoublés, et on finit les têtes avec soin, en aplatissant leurs côtés et passant le tout à la lime. On procède à peu près de la même manière pour les aiguilles à emballer; seulement les pointes de ces dernières sont, comme on sait, fort aplaties et courbées.

Nous devons nous refuser le plaisir de décrire un autre genre de fabrication auquel se livrent également les habitants de Redditch : — celle des hameçons. Les livres d'échantillons en présentent des modèles de toutes les espèces, depuis les gros hameçons à morue pour la pêche du banc de Terre-Neuve et l'hameçon à saumon pour les cataractes de la Norwége, jusqu'à la

pointe la plus fine qui puisse se cacher sous une barbe de plume, pour sautiller, avec l'apparence insidieuse d'une mouche, à la surface d'un ruisseau d'Angleterre. On y trouve aussi des agrafes à voiles, sans lesquelles le voilier ne pourrait tenir ensemble les bords de la toile extrêmement lourde qu'il a à coudre.

On compte, dans l'établissement de M. James, un plus grand nombre de femmes et de filles que d'hommes et de garçons. Le patron attribue à l'influence des écoles du dimanche et d'une bonne école gratuite qui existe à Redditch, la supériorité de tout son personnel sur la dernière génération, sous le triple rapport physique, intellectuel et moral. Il a peut-être raison; mais il y a, dans le ton général de ses rapports avec tout ce monde, quelque chose qui vous dit qu'il faut chercher ailleurs encore le secret d'une bonne partie de ces améliorations. Quoi qu'il en soit, nous déclarerons franchement que notre visite à la fabrique Victoria a modifié singulièrement les idées que nous nous faisions de la condition déplorable des ouvriers en aiguilles.

(Household Words.)

Romans.

LES DEUX FAMILLES

OU

LA MAISON DES SEPT-PIGNONS. (1)

DERNIÈRE PARTIE.

CHAPITRE XVII.

La Fuite de deux Hibous.

Bien qu'on fût en plein été, le vent d'Est et la peur faisaient claquer les dernières dents qui restaient à Hepzibah au moment où, traversant la rue d'Acton, elle gagna avec son frère le centre de la ville. Un froid moral, bien plus intense que le froid physique, s'était emparé d'elle. La vaste atmosphère du monde a quelque chose de si âpre et de si saisissant pour tout nouvel aventurier qui s'y plonge, quand le sang le plus eune et le plus chaud bouillonnerait dans ses veines ! Ce devait être bien pis pour Hepzibah et Clifford, si usés par le temps, mais si neufs par leur peu d'expérience de la vie, neufs comme des enfants ! Ils allaient aussi, comme des enfants, entreprendre un de ces voyages au bout du monde tels qu'en préméditent les lecteurs de Robinson Crusoé, avec une pièce de six pence et un biscuit dans leur poche. Hepzibah avait bien le sentiment de la situation. Elle se sentait aller à la dérive; mais elle n'avait ni la présence d'esprit ni la force nécessaire pour ressaisir le gouvernail. Sur quel port de salut pouvait-elle d'ailleurs gouverner?

(1) Voir la livraison de juin.

De temps en temps, elle levait les yeux sur Clifford et le regardait de profil. Il était évidemment en proie à une surexcitation violente. Cette surexcitation seule lui avait fait retrouver un instant le contrôle qu'il exerçait autrefois sur tous ses mouvements. Son état ressemblait un peu à l'hilarité produite par le vin. On pouvait aussi le comparer à un morceau de musique gai en lui-même, mais joué avec trop de fougue sur un instrument qui n'est plus d'accord.

Ils rencontrèrent peu de monde, même en passant du voisinage un peu retiré de la Maison aux Sept-Pignons dans la partie la plus vivante et la plus affairée de la ville. Des trottoirs humides de pluie et couverts de petites flaques d'eau dans les parties inégales de leur surface ; des parapluies en mouvement et des parapluies étalés dans la plupart des boutiques, comme un article en grande vogue et presque uniquement demandé ; le sol jonché de feuilles de châtaigniers et d'ormes, arrachées par l'ouragan ; un monceau de boue au milieu des rues, d'autant plus sales qu'on fait plus d'efforts pour les tenir propres : tels étaient les principaux traits d'un terne et triste tableau. Les personnages n'étaient guères plus variés; un cocher coiffé d'un capuchon de toile cirée ou de caoutchouc, laissait à la pluie le soin de fouetter ses bêtes et de les aiguillonner. Un vieillard, qui semblait sortir de quelque égout souterrain, cherchait des clous ou des débris de ferraille dans les décombres et les immondices; un négociant, un rédacteur de journal et un courrier politique, attendaient à la porte du bureau de poste l'arrivée d'une malle en retard. A la croisée d'un bureau d'assurances maritimes, quelques figures de capitaines de navires en retraite regardaient, d'un air désœuvré, la rue vide, maudissaient le temps et pestaient contre la disette de nouvelles politiques et de petites chroniques locales. Quelle trouvaille pour ces nouvellistes émérites, s'ils avaient pu deviner ou seulement conjecturer ce qui s'était passé dans la Maison des Sept-Pignons ! Mais les deux effigies anté-diluviennes d'Hepzibah et de Clifford, au milieu d'un nouveau déluge, attirèrent à peine autant d'attention qu'une jeune fille qui passa dans le même moment et fut forcée de relever sa jupe un peu trop au-dessus de la cheville. S'il eût fait beau temps, tous les regards se seraient fixés sur les deux

fugitifs; mais leur accoutrement et leur allure étaient en harmonie avec la pluie et le vent. Loin de se détacher en relief, ils se confondaient avec ce fond lugubre.

Pauvre Hepzibah! ce fait seul, si elle l'eût compris, pouvait apporter quelque allégement à ses souffrances; car, chose étrange à dire, au milieu des plus cruelles angoisses, son amour-propre de vieille fille souffrait encore de penser que sa mise pouvait prêter à la critique. Aussi cherchait-elle à s'effacer sous sa mante et son capuchon relevé. Il est certain qu'on eût pu dire: « Voilà une mante et un capuchon de l'autre siècle qui passent. »

Plus ils marchaient et plus le sentiment de la réalité les abandonnait. Plus le doute s'emparait de leur esprit, le doute de leur propre existence, de leur identité; le froid gagnait aussi leurs corps, après s'être attaqué d'abord aux extrémités de leurs membres. Déjà les mains d'Hepzibah n'étaient plus sensibles à son propre toucher. « Suis-je éveillée ? » murmurait-elle, « suis-je éveillée ? » Et par moment elle découvrait son visage au souffle glacé du vent, pour se convaincre, par la douleur, qu'elle existait. Soit un dessein arrêté de Clifford, soit par simple effet du hasard, ils passèrent sous l'arcade d'un vaste édifice en pierres grisâtres, et se trouvèrent bientôt dans le vaste embarcadère d'un chemin de fer. Un train allait justement partir.

La locomotive hennissait comme un cheval impatient du frein, et la cloche appelait les voyageurs qui accouraient à l'envi. Clifford suivit le flot, traînant toujours Hepzibah par la main; tous les deux furent bientôt emportés par un remorqueur plus puissant avec cent autres voyageurs au moins.

Les voilà donc mêlés de nouveau à l'un des grands courants de la vie humaine.

« — Clifford, Clifford, » murmurait Hepzibah, « n'est-ce pas un songe ?

» — Un songe, Hepzibah ! » lui répondit-il avec un rire singulier. « Je n'ai jamais été si bien éveillé. Pourquoi êtes-vous triste, Hepzibah ? Vous pensez encore à cette vilaine maison et au cousin Jaffrey, que vous y avez laissé assis dans le grand fauteuil. Allons, allons, oubliez tout cela. Voyez comme tout s'enfuit derrière nous, les villages, les clochers, les bois, les

montagnes. La Maison des Sept-Pignons est bien loin maintenant. Rions, amusons-nous, comme ces petits garçons et ces petites filles qui jouent à la balle. »

Des enfants avaient, en effet, trouvé moyen de jouer à la balle d'un bout du wagon à l'autre, ce qui ne laissait pas d'importuner les nombreux lecteurs, car c'était un véritable salon littéraire. Quelques voyageurs, avec leur billet fixé sur leur chapeau pour ne pas avoir la peine de l'exhiber plusieurs fois durant un voyage d'une centaine de milles, étaient plongés dans la lecture de romans fashionables venus d'Angleterre, et se trouvaient, par conséquent, dans la compagnie des comtes et des ducs; d'autres se contentaient de lire les dernières livraisons des *Magazines*. Deux ou trois étaient ensevelis vivants dans les larges feuillets d'un journal quotidien. De nouvelles figures montaient à chaque station ; d'anciennes connaissances, car les connaissances se font vite et vieillissent de même en chemin de fer, descendaient. Malgré ce va-et-vient continuel et le bruit du convoi, plus d'un voyageur s'endormait. Tous étaient emportés par un mouvement commun et irrésistible en avant ! C'était l'image de la vie ; mais les objets avaient beau fuir, sous les yeux d'Hepzibah, avec la rapidité de l'éclair, elle n'en voyait qu'un seul ; elle était poursuivie par une seule vision : la Maison des Sept-Pignons et le juge Acton assis dans son grand fauteuil. L'esprit d'Hepzibah était trop peu malléable pour prendre de nouvelles impressions aussi vite que Clifford. L'un, tout imagination, semblait se rapprocher de ces êtres que la nature a doués d'ailes ; l'autre, comme la plante, avait besoin d'être transportée par une main étrangère pour changer de sol et d'horizon. Ainsi se trouvèrent, momentanément renversés, les rapports qui existaient entre la sœur et le frère. Dans la Maison des Sept-Pignons, Hepzibah servait de mentor à Clifford. Ici, Clifford devenait le sien et paraissait comprendre, avec une singulière rapidité d'intelligence, leur nouvelle position. Il avait recouvré subitement la vigueur et l'intelligence, en apparence au moins; mais ce n'était peut-être qu'une animation fiévreuse.

Le conducteur demanda les billets, et Clifford, qui s'était chargé de tenir la bourse, mit un bank-note dans sa main, comme il l'avait vu faire à d'autres.

« — Pour Madame et pour vous? » demanda le conducteur. « Et jusqu'où allez-vous?

» — Jusqu'où nous conduira cet argent. Peu nous importe. Nous voyageons pour notre plaisir.

» — Vous avez singulièrement choisi votre jour pour cela, Monsieur! » fit remarquer un petit vieillard que l'extérieur de Clifford et de sa compagne intriguait. « Il n'est rien de plus amusant, par un temps pareil, que le coin de son feu.

» — Je ne saurais être de votre avis, » dit Clifford en s'inclinant avec courtoisie. « Je crois, au contraire, que l'admirable invention des chemins de fer, et les inévitables progrès dont elle sera la source, nous débarrasseront de ces idées un peu surannées de repos domestique, de coin du feu, et leur substitueront quelque chose de plus neuf.

» — Au nom du sens commun, » repartit le vieillard, « que peut-il y avoir de meilleur pour un homme que le coin de son feu et sa maison?

» — Demandez-le au papillon sorti de sa chrysalide! » s'écria Clifford. » Les chemins de fer nous donnent des ailes. L'homme ne peut traîner sa maison sur son dos comme le limaçon. Tous les progrès humains tournent dans un cercle, ou, pour employer une métaphore plus exacte, ils suivent une spirale ascendante. Nous nous imaginons suivre une ligne droite et avancer à chaque pas sur un sol vierge, quand nous ne faisons que parcourir des phases déjà parcourues, mais plus raffinées, plus idéalisées. Nous voici revenus, je crois, à la vie nomade, et c'est la meilleure, à mon avis. La terre entière est, aujourd'hui, la demeure de chacun de nous, s'il nous plaît de la parcourir. La science a supprimé le temps et l'espace.

» — Vous voulez sans doute parler, » dit le petit vieillard, de ces rails ou du fil de fer qui les suit, le télégraphe électrique. C'est une chose bonne en soi, si les spéculateurs en politique et en coton ne s'en emparent pas. Il peut rendre de grands services à la société en aidant à arrêter les voleurs et les assassins.

» — Il peut remplir, » interrompit Clifford, « de bien plus joyeuses et plus saintes missions. Des amants, grâce à lui, peuvent échanger leurs soupirs d'amour du Maine à la Floride.

« Je vous aime toujours. » — « Je ne vous ai jamais tant aimé...» Au moment où la jeune épouse entend le premier vagissement de son enfant, la bonne nouvelle est partie, elle est arrivée : « Un fils nous est né ! Remercions Dieu. » Et la petite voix de l'enfant a trouvé un écho dans le cœur du père. Quant aux voleurs et aux meurtriers.....

» — Vous allez peut-être me dire qu'ils sont à plaindre....

» — Taisez-vous, Clifford, taisez-vous, au nom du ciel, » murmura Hepzibah à l'oreille de son frère, « ils diront que vous êtes fou. »

Clifford était trop bien lancé pour reculer. « Jamais, » dit-il tout bas à Hepzibah, « je n'ai été plus maître de ma raison.

» — Oui, Monsieur, les voleurs et les meurtriers mêmes sont à plaindre, car notre société n'offre aucun refuge au repentir, aucun port non plus n'est ouvert à l'innocence contre les erreurs de la justice humaine.

» — Vous êtes un homme bien singulier ! » dit le petit vieillard en braquant son lorgnon sur Clifford. « Tout physionomiste que je suis je ne saurais vous déchiffrer.

» — Allons, Hepzibah, » reprit Clifford en riant, « il ne faut pas fatiguer Monsieur. Je me croyais aussi transparent que l'eau du puits de Maule... Nous avons franchi assez d'espace pour nous reposer, comme des oiseaux, sur quelque branche d'où nous pourrons reprendre notre vol. Descendons. »

Ils descendirent, et s'arrêtèrent près d'une vieille église bâtie en bois et tombant depuis long-temps en ruine. À peu de distance, on voyait une ferme aussi vénérable et aussi noircie par le temps que l'église; elle semblait inhabitée. On remarquait encore les restes d'une large pile de bois ; de grandes herbes poussaient dans les interstices des bûches. Il tombait une pluie fine et pénétrante; le vent, qui ne soufflait plus avec violence, était humide et glacé. Clifford tremblait de la tête aux pieds ; une excitation puissante lui avait donné une énergie momentanée et une confuse abondance d'idées et de paroles ; mais il retombait dans son habituel abattement.

« — C'est à vous maintenant de me conduire, Hepzibah ! » murmura-t-il. « Faites comme il vous plaira. »

Hepzibah s'agenouilla sur la plate-forme où ils se trouvaient

encore, et, levant les mains au ciel, elle implora avec ferveur la miséricorde de Dieu.

CHAPITRE XVIII.

Le Gouverneur Acton.

Tandis que ses deux parents fuyaient avec une hâte si peu réfléchie, le juge Acton siégeait toujours dans le vieux parloir, gardant la maison, comme on dit vulgairement, en l'absence de ses occupants ordinaires. Notre histoire revient à lui et à la vénérable Maison des Sept-Pignons, comme une orfraie, égarée en plein jour, se hâte de regagner son arbre creux.

Le juge Acton occupait toujours la même position depuis que la porte de la rue s'était refermée sur les deux fugitifs. Il n'avait remué ni main ni pied. Son regard, fixé sur un coin de la salle, ne s'était pas dérangé de la largeur d'un cheveu; il tenait toujours sa montre dans sa main gauche, et sa main cachait le cadran. Quel accès de profonde méditation! ou, s'il est endormi, quelle conscience tranquille! C'est le sommeil de l'innocence. La région gastrique n est pas en moins bon ordre que le cœur : aucune crispation nerveuse, aucune secousse, aucune parole étouffée comme on en prononce en rêve, aucun ronflement, aucune irrégularité de respiration! Vous retenez votre propre haleine pour vous assurer qu'il respire; mais le bruit de sa respiration est imperceptible : vous n'entendez que le tic-tac de sa montre. Un pareil sommeil doit bien rafraîchir la machine humaine fatiguée! Pourquoi donc les yeux du juge restent-ils grands ouverts? Un vétéran politique, comme lui, peut-il bien s'endormir ainsi? Quelque ennemi ou quelque malintentionné ne pourrait-il pas le prendre à l'improviste, et, par ces deux fenêtres ouvertes, lire au fond de sa conscience et y découvrir d'étranges choses? Le proverbe dit bien qu'un homme prudent doit dormir un œil ouvert; mais il se garde bien de recommander d'en ouvrir deux!

Il est vraiment singulier qu'un personnage, si accablé d'invitations et de rendez-vous d'affaires, si connu pour sa ponctua-

lité, s'attarde ainsi dans une vieille maison solitaire qui lui a toujours déplu. Le fauteuil de chêne a pu le tenter par son ampleur; il n'en est guère de plus spacieux et de plus commode, malgré les modernes perfectionnements qu'a subis cette pièce importante de nos mobiliers ; mais le juge Acton a certainement à son service des fauteuils plus moelleux et plus richement sculptés. Dans les plus beaux salons de la ville, il est plus que le bienvenu : la maîtresse de la maison et sa fille aînée, depuis long-temps nubile, s'empressent de lui en faire les honneurs et d'approcher le siége le plus comfortable. Le juge est veuf; la prospérité conserve et rajeunit; c'est un parti qu'envieraient toutes les mères un peu ambitieuses. Le juge a des projets d'avenir qu'il caresse, des projets très brillants, et qu'il ruminait encore ce matin dans son lit entre deux sommes. Avec sa robuste santé et le peu de prise que l'âge a eu jusqu'ici sur lui, il tient encore un bail de quinze ou vingt, peut-être même de vingt-cinq ans avec ce monde. Vingt-cinq ans à jouir de ses propriétés à la ville et à la campagne, de ses actions dans les chemins de fer, les banques et les assurances, de ses rentes sur les États-Unis, de sa richesse, en un mot, sous ses diverses formes, de sa richesse actuelle et à venir, des honneurs publics qui lui sont déjà échus, et des honneurs plus grands qui doivent lui échoir encore ; vingt-cinq ans à jouir de tout cela ! C'est bien plus qu'il n'en faut !

Quoi, toujours immobile dans son fauteuil ! S'il a du temps à perdre, que ne visite-t-il, selon son habitude, le bureau des assurances sur la vie dont il est un des directeurs? Que ne s'assied-il un moment sur les grands fauteuils de cuir, prêtant l'oreille aux *on dit* de la journée, et laissant tomber par hasard quelque bon mot prémédité qui le lendemain courra toute la ville ? Les directeurs de la banque n'ont-ils pas aujourd'hui une réunion qu'il devait présider ? N'en a-t-il pas pris note sur une carte qui doit être dans le gousset droit de son gilet ? Les grandes questions financières n'ont-elles point la priorité sur toutes les autres ?

Ce devait être une journée si occupée pour vous, juge Acton ! D'abord votre entrevue avec Clifford ! Une demi-heure devait y suffire à votre compte, et même moins ; mais, vu la discussion

préalable avec Hepzibah, prodigue de paroles comme toutes les femmes, il valait mieux allouer une demi-heure pour cette affaire. Une demi-heure! en voilà deux écoulées à votre chronomètre qui ne se dérange jamais d'une seconde. Consultez-le donc.

Aurait-il également oublié les autres *items* de son mémorandum? L'affaire de Clifford arrangée, il devait voir un agent de change qui s'était chargé de lui procurer un gros intérêt et d'excellentes garanties pour quelques milliers de dollars restés inactifs dans ses mains. L'agent de change en serait pour sa course en chemin de fer; car, pour distraire ses soucis, il habitait un cottage à la campagne. Une demi-heure plus tard, dans la rue voisine, avait lieu la vente d'une propriété foncière comprenant une portion de l'ancien patrimoine des Actons, du jardin de Maule : cette portion de terrain était aliénée depuis quatre-vingts ans; mais le juge ne la perdait pas de vue et tenait essentiellement à l'annexer de nouveau au petit domaine de la Maison des Sept-Pignons : or, pendant cet étrange accès d'oubli, le fatal marteau du commissaire-priseur pouvait tomber, et la propriété être adjugée à un étranger; — peut-être aussi la vente serait-elle remise au beau temps. En ce cas, serait-il plus loisible au juge de s'y présenter pour enchérir?

Il avait ensuite un nouveau cheval à acheter. Son cheval favori ayant encore bronché plusieurs fois ce matin même en l'amenant à la ville, il fallait s'en débarrasser. La vie du juge Acton était trop précieuse pour qu'il s'exposât à se casser le cou. Si toutes ces affaires pouvaient être terminées à temps, il assisterait à la séance d'une société de bienfaisance; mais il ne savait plus laquelle. Il y en avait tant dans la ville, et presque toutes le comptaient parmi leurs protecteurs ou leurs principaux souscripteurs; il pouvait donc manquer cette convocation sans grand inconvénient : il ne devait pas oublier non plus de prescrire les réparations nécessaires au monument funéraire de sa femme, dont le marbre était tombé et fendu en deux. C'était une excellente femme, de son aveu, quoiqu'elle eût les nerfs sensibles et qu'elle ne pût prendre l'habitude de lui servir elle-même son café dans son lit. Il voulait faire planter un nouveau saule pleureur sur le tombeau de Mrs Acton, et donner par la

même occasion l'ordre d'envoyer quelques arbres fruitiers, d'une variété rare, à sa maison de campagne. Ne manquez pas de les acheter, juge Acton, et puissiez-vous trouver les pêches savoureuses !

Après cela, venait une autre affaire beaucoup plus importante. Un comité, appartenant à son parti politique, lui a demandé 100 ou 200 dollars, en dehors de ses anciens déboursés, pour soutenir la prochaine campagne électorale. Le juge Acton est, avant tout, patriote ; les destinées de la patrie vont dépendre de l'élection de novembre ; et lui-même, comme on le voit clairement dans un autre article du journal, n'a pas un médiocre enjeu dans la partie qui va se jouer. Il fera donc ce que le comité demande ; plus que le comité demande : il donnera 500 dollars et ne fermera pas les cordons de sa bourse s'il est encore nécessaire d'y puiser. Est-ce là tout ? Non ; il a promis aussi d'aller voir la veuve d'un de ses plus anciens amis : cette veuve lui a écrit une lettre, dans laquelle elle expose, en termes touchants, sa lamentable situation et celle de sa fille, jeune personne à qui elle a à peine du pain à donner. Le juge Acton ira lui-même ; car on lui a beaucoup parlé de la beauté de la fille ; mais il ira, aujourd'hui ou demain, quand il en aura le loisir et un petit billet de banque de trop.

Et votre docteur, juge Acton ! vous deviez le voir pour le consulter encore sur de légers éblouissements qui résultent d'un excès de santé, sur une espèce de gargouillement sourd, comparable au glouglou d'une bouteille, qui vous incommode parfois dans la région du thorax, comme disent les anatomistes, ou enfin sur des battements de cœur un peu saccadés qui ont, au moins, l'avantage de prouver que le juge Acton n'est pas entièrement dépourvu de cet organe. Le docteur plaisantera, amicalement sans doute, son malade imaginaire ; et, comme les augures de l'antiquité, vous ne pourrez vous regarder tous les deux sans rire.

Le temps vole, juge Acton ; regardez donc à votre montre ! Un seul coup d'œil ! Dans dix minutes, il sera l'heure de dîner. Vous n'avez pas oublié, assurément, que le dîner d'aujourd'hui, par ses futures conséquences, est de beaucoup le plus important des dîners que vous ayez jamais mangés ; et pourtant, dans

le cours de votre éminente carrière, vous avez occupé une place élevée à de spendides banquets : vous avez versé au dessert les flots de votre éloquence dans des oreilles qui retentissaient encore des puissants accents de Webster. Aujourd'hui, il est vrai, ce n'est pas un gala public, c'est une simple réunion d'une douzaine d'amis d'élite, de personnages influents venus de différents districts de l'Etat de Massachussett pour s'asseoir à la table d'un ami commun. Ce sera un peu mieux que la fortune du pot qui, dans cette maison, est toujours une bonne fortune. Si ce n'est pas la cuisine française, ce sera un excellent dîner néanmoins, un dîner substantiel et digne d'hommes de poids, un dîner dont les pièces de résistance, le gigot de mouton anglais, l'excellent rosbif, le saumon majestueux, seront escortés de quelques ragoûts friands et des primeurs de la saison, le tout arrosé d'un vieux madère thésaurisé comme de l'or et qu'on prendrait pour de l'or liquide : ce vin dissipe toutes les pesanteurs de l'estomac sans leur substituer aucune pesanteur de tête. Si le juge Acton pouvait seulement humecter ses lèvres d'un tel nectar, son inconcevable léthargie serait à l'instant dissipée. Ce madère-là ferait des miracles; il ressusciterait un mort!

Faut-il vous souffler à l'oreille un mot qui devrait vous faire sauter hors de votre fauteuil? Ce fauteuil fût-il enchanté, comme celui de Comus ou celui dans lequel Molly Pitcher emprisonnait votre grand-père! L'ambition est un talisman plus puissant que toute la sorcellerie du monde. Hâtez-vous donc, et tâchez d'arriver tandis que le dîner est cuit à point, car vous indisposeriez les autres convives. Ils vous attendent et c'est un peu dans votre intérêt qu'ils vous attendent. Auriez-vous oublié l'objet de la réunion? D'aussi grands politiques ne se sont pas dérangés pour peu de chose; ce sont gens habiles à escamoter au peuple, sans qu'il s'en doute, par des mesures préliminaires, son droit d'élire ses chefs. La voix du suffrage populaire, à la prochaine élection du gouverneur, aura beau s'enfler comme un tonnerre, elle ne sera que l'écho de ce qui se sera dit à demi-voix dans ce dîner d'amis. Ils se sont, en effet, réunis pour choisir un candidat. Ce petit noyau de meneurs subtils dirigera le comité général et dictera par lui ses ordres aux masses. Or, est-il un candidat plus digne, plus capable et plus ins-

truit, plus connu par sa philanthropie, plus fidèle aux vrais principes, plus souvent éprouvé par de hautes fonctions publiques, plus irréprochable dans sa vie privée, plus intéressé à la prospérité générale, plus profondément enraciné par la tradition héréditaire dans la foi et la pratique des vrais puritains, un candidat, en un mot, plus digne d'être offert aux suffrages du peuple en qualité de gouverneur que le juge Acton?

Hâtez-vous donc, ô juge Acton ! Jouez votre rôle ! Le prix pour lequel vous avez tant travaillé, tant lutté, tant gravi de degrés, tant rampé, est à votre portée ! Assistez à ce dîner ! Buvez un verre ou deux de cet excellent madère ! Donnez vos gages ; faites vos petites conventions tout bas ! Et vous vous lèverez de table gouverneur de fait de ce vieux et glorieux Etat de l'Union, gouverneur du Massachusetts ! !

Quoi, vous restez enfoui dans le fauteuil de chêne de votre trisaïeul comme si vous le préfériez au siége du gouverneur? Nous avons tous entendu parler du roi Soliveau ; mais, dans nos temps de perpétuelle agitation, un prince de cette race aurait peu de chances de se faire élire premier magistrat d'une république.

C'en est fait ; il est trop tard pour dîner. La tortue, le saumon, la dinde bouillie, les bécasses, le gigot anglais, le porc, le rosbif se sont évanouis ou il n'en reste que des fragments avec des pommes de terre tièdes et du jus glacé. Vous auriez si bien joué du couteau et de la fourchette, juge Acton, vous dont l'estomac a les mystérieuses et insatiables profondeurs de celui de l'ogre, qui dormait comme vous lorsque le Petit-Poucet lui enleva ses bottes; un mauvais tour assurément, moins mauvais que celui que vous vous jouez à vous-même en n'assistant pas à ce dîner. Il est trop tard; trop tard pour dîner, trop tard même pour sabler les vins du dessert. Les convives se sont arrangés pour se passer de vous, car ils ne doutent pas que vous ne soyez passé vous-même aux partisans de la liberté absolue du sol. Ils célèbrent vos funérailles politiques, comme membre du parti conservateur, par de copieuses libations. Si vous apparaissiez maintenant au milieu d'eux, vous y feriez l'effet du Commandeur au festin de don Juan. Ce qu'il vous reste de mieux à faire, c'est d'aller retrouver votre cheval et votre voiture dans la remise où

vous les avez laissés avec votre groom et de regagner en toute hâte votre maison des champs. Après avoir pris un grog et avalé une côtelette de mouton, un beefsteak, une fricassée de volaille ou tout autre petit repas improvisé qui vous tiendra lieu de dîner et de souper, vous ferez bien de passer la soirée au coin de votre feu, dans votre robe de chambre et vos pantoufles, car l'humidité de cette vieille maison a pénétré jusque dans vos veines.

Levez-vous donc. Levez-vous! Voilà une journée perdue, mais demain n'est pas loin. Vous vous lèverez de bonne heure et vous mettrez le temps mieux à profit. Demain! Demain! Demain! Pour combien d'êtres vivants encore à l'heure qu'il est, n'y a-t-il plus d'autre lendemain que le matin formidable de la résurrection.

Cependant le crépuscule sort des coins de la chambre où il se tenait comme embusqué et l'envahit tout entière. Les ombres des vieux meubles s'épaississent et, devenant d'abord plus distinctes et plus tranchées, elles se confondent bientôt dans cette sombre marée montante de l'obscurité qui gagne lentement les divers objets et la statue humaine assise sur le fauteuil de chêne. La figure du juge, d'une blancheur surnaturelle, refuse seule de se mêler dans cet universel dissolvant. Le jour s'affaiblit de plus en plus. Il semble qu'une autre poignée de ténèbres a été jetée dans l'air, qui passe d'un ton grisâtre à un ton noir. On distingue encore la croisée; ce n'est plus une clarté, une lueur; aucune des expressions employées pour désigner la dégradation de la lumière ne pourrait rendre la vague sensation qui nous dit encore : « Il y a là une fenêtre. » On distingue pourtant la ténébreuse blancheur, si l'on peut associer ces deux mots, la ténébreuse blancheur de la figure du juge. Ses traits se sont effacés, la pâleur survit. Et comment peut-il paraître pâle! Il n'y a plus de fenêtre, il n'y a plus de figure. Une obscurité infinie, insondable, a annihilé la vue. Où est notre univers? Il est comme écroulé pour nous, — et, replongés nous-mêmes dans le chaos, nous n'entendons plus que les bouffées du vent qui semble pleurer sur les ruines du monde.

Ecoutez! on entend encore un autre son. C'est le tic-tac de la montre du juge. Cette petite pulsation régulière et incessante du pouls du Temps, si on peut employer cette métaphore, dans

la main immobile de l'homme, produit un effet plus terrible que toutes les autres circonstances de la lugubre scène.

Ecoutez! cette rafale de vent est plus bruyante que toutes les dernières. Le vent ne gémit plus comme il a gémi depuis cinq jours. Il souffle maintenant du Nord-Ouest avec plus d'impétuosité encore, et s'attaquant à la vieille charpente de la Maison des Sept-Pignons, il l'étreint et la secoue comme un lutteur qui essaie la force de son antagoniste. On l'entend rugir dans la cheminée; une porte crie sur ses gonds au premier étage; une fenêtre bat violemment; on aura oublié de la fermer ou le vent l'aura forcée comme un voleur.

Quel merveilleux instrument à vent devient une vieille maison construite en bois, dès que le vent pénètre par une fenêtre et trouve partout d'immenses tuyaux d'orgues.

La clameur de l'ouragan ne paraît pas troubler la quiétude du juge Acton, toujours invisible, mais toujours là, car on entend toujours le tic-tac de sa montre.

Cependant le spectacle va changer. Le vent de Nord-Est a balayé le ciel. On distingue fort bien la fenêtre. On voit osciller à travers ses vitres le noir feuillage qui ne laisse pénétrer que par échappées la lueur des étoiles. Cette lueur irrégulière et fugitive éclaire surtout la figure du juge; mais voici une lumière plus intense. Les branches du poirier s'argentent et les rayons de la lune tombent obliquement dans la chambre. Ils éclairent la figure du juge et jouent avec les ombres mobiles sur ces traits qui ne changent pas. Ils éclairent aussi sa montre; mais sa main continue de cacher le cadran, dont les fidèles aiguilles viennent de se rencontrer; minuit sonne à l'une des horloges de la ville!

Un homme qui a une tête aussi forte, une raison aussi solide que le juge Acton, ne s'émeut pas plus d'entendre sonner minuit que d'entendre sonner midi. Il demeure calme, et telle est son immobilité, qu'une petite souris, accroupie sous un rayon de lune, près des pieds du gouverneur en expectative de l'Etat de Massachusetts, semble se préparer à un voyage d'exploration sur cette grande masse noire. Ah! qu'a donc vu ou entendu la petite souris? C'est la silhouette d'un chat, placé en sentinelle derrière la vitre. C'est le chat qu'Hepzibah voulait chasser; un gros chat noir, tel qu'il en figurait dans les anciens sabbats. Est-ce

un chat qui guette une souris, ou le diable qui guette une âme humaine?

Grâce à Dieu, la nuit touche à sa fin! les rayons de la lune sont moins argentés; ils ne contrastent plus tant avec les ombres. Ils pâlissent et les ombres pâlissent aussi. Le vent se tait. Quelle heure peut-il être? Ah! le tic-tac de la montre a cessé, les doigts oublieux du juge ont négligé de la remonter, selon leur habitude, à dix heures du soir, une demi-heure environ avant l'heure où il se met ordinairement au lit, et, pour la première fois depuis cinq ans, la montre s'est arrêtée; mais la grande horloge du temps ne s'arrête pas. La sombre nuit fait place à une fraîche et transparente matinée. Le ciel est sans nuages. Oh! juge Acton, lève-toi! Lève-toi, si tu as dormi du sommeil de l'innocence; et si ton sommeil a été troublé par le cauchemar du remords, lève-toi plus vite encore!

Eh quoi! le soleil du matin, glissant à travers le feuillage, t'illumine de sa belle et sainte clarté!... et ton œil reste terne et morne! Juge Acton, ôte ton masque, il ne trompe plus personne. Hypocrite raffiné, cœur de pierre, esprit égoïste et orgueilleux, tous les honneurs amoncelés sur toi n'effacent pas la tache d'un crime et ne sauraient la dérober aux yeux d'un Dieu vengeur, dont la justice ne s'égare pas comme celle des hommes. Juge Acton, repens-toi!

Eh quoi! tu restes sourd à ce dernier appel? Es-tu donc de ces hommes que la trompette du jugement pourra seule réveiller?

Une mouche, de celles qui bourdonnent tous les jours contre les carreaux, se pose tour à tour sur ton front, sur ton menton, et, pour comble d'impertinence, la voilà qui chemine sur le nez du futur gouverneur de l'État de Massachusetts! Attendras-tu, pour la chasser, qu'elle se promène sur la prunelle de tes yeux grands ouverts?

Comment es-tu tombé dans une telle torpeur, homme si actif et si plein de projets?

Comment es-tu si faible, toi qui étais si puissant?

Ah! c'est que dans le vieux fauteuil de chêne, il n'y a plus qu'un cadavre. Le juge Acton a comparu, à son tour, devant le souverain juge.

CHAPITRE XIX.

La Maison déserte.

La nature semblait faire amende honorable pour les cinq jours de temps affreux qui avaient précédé ce nouveau jour. On se sentait heureux de vivre tant l'air était doux, le ciel bleu. Les cailloux et le gravier de la rue, lavés par la pluie, reluisaient au soleil que reflétaient aussi les petites flaques d'eau à demi desséchées, et la verdure étincelait sous des myriades de diamants liquides. Quant au vieil orme des Actons, l'ouragan avait respecté tous ses rameaux, toutes ses feuilles encore verdoyantes, à l'exception d'une branche qui, devançant l'automne, était déjà changée en rameau doré.

Un petit oiseau, au plumage d'un bel or pâle, voltigeait autour du bouquet d'Alice, cette touffe d'arbustes exotiques, couverts en ce moment de fleurs rouges, qui croissaient dans l'angle des deux pignons de la façade.

L'oncle Verner, poussant devant lui sa brouette et faisant sa collecte habituelle de feuilles de choux, de raclures de navets et de pommes de terre, de débris de toute espèce, pour son vorace compagnon, fut le premier habitant de la ville qui s'arrêta devant la maison. Comme il vit la boutique et la porte de la cour fermées, il en conclut qu'Hepzibah était moins matinale ce jour-là que d'habitude, et il poursuivit sa ronde.

Mistress Gubbins apparut ensuite. Cette vénérable ménagère, dont la figure était enluminée par la nature et par la chaleur de son fourneau, accourait en soufflant comme une baleine ou une locomotive. Étonnée de voir la boutique hermétiquement close à pareille heure, elle secoua violemment la porte :

« — Le diable emporte les femmes aux grands airs qui se font marchandes ! » dit-elle. « Ouvrir une boutique, et rester couchée jusqu'à midi ! cela n'a pas le sens commun. J'enfoncerai plutôt la porte que de m'en retourner sans la demi-livre de petit salé dont j'ai besoin pour faire de succulentes grillades à mon mari ; oui, j'enfoncerai plutôt la porte !...

» — Il n'y a personne, Mistress Gubbins, » dit une voisine qui venait de mettre la tête à la fenêtre en entendant du bruit dans la rue.

« — Personne ! et qui me servira ?

» — Dam, je les ai vus partir hier au soir, Hepzibah et son frère, vous savez... celui dont on ne peut parler sans peur. Ils sont sans doute allés chez leur cousin le juge, à la campagne ; c'est un si bon parent ! Qui voudrait les recevoir, excepté lui ?

Notre ancienne connaissance, Ned Higgins, intervint à propos pour couper court à la conversation des deux commères. Il se rendait à l'école, et, se trouvant pour la première fois, depuis une quinzaine, en possession d'un sou, il ne manqua pas de frapper à la porte de la Maison des Sept-Pignons. Avec l'inexorable opiniâtreté de l'enfance, il eut beau frapper à coups redoublés, par malheur cette porte ne s'ouvrit pas. Il comptait sans doute déjeuner d'un éléphant ou peut-être voulait-il, comme Hamlet, manger un crocodile. La sonnette semblant enrouée, il regarda par le trou de la serrure et vit que la porte intérieure était aussi fermée ; alors la colère le prit et il ramassait un caillou dans l'intention de casser une vitre, lorsque deux hommes survinrent dont l'un saisit le marmot par le bras.

« — De quoi s'agit-il, notre ancien ?

» — Je frappe depuis une heure, et la vieille Hepzibah ne se remue pas plus qu'une marmotte. On voit bien que Miss Phœbé n'est plus là. Il me faut un éléphant !

» — Un éléphant ! Qu'est-ce qu'il radote ?

» — Oui, un éléphant de pain d'épices.

» — Allez donc à l'école, petit garnement ! » et il le lança dans cette direction. « C'est vraiment étrange, Dixey, » ajouta-t-il en s'adressant à son campagnon. « Que sont devenus tous ces Actons ? Smith, qui tient une remise, m'a dit tout à l'heure que le juge lui avait laissé hier son cheval et sa voiture à garder jusqu'à l'après-midi, et qu'il n'était pas encore venu les chercher. Un domestique est arrivé ce matin de la campagne, et il paraît fort en peine de son maître, qui ne découche jamais.

» — N'ayez pas peur, il se retrouvera tout seul, » dit Dixey. Quant à la vieille Hepzibah, elle est bien certainement décampée pour échapper à ses créanciers. Je vous l'avais prédit, si

vous vous en souvenez, le jour même où elle ouvrit boutique. Ça ne pouvait pas finir autrement, elle avait l'air trop rébarbatif.

» — Mauvaise spéculation ! » répondit l'autre, « ma femme y a perdu cinq dollars ! »

Ce dialogue fut interrompu, à son tour, par une troupe d'enfants escortant l'Italien, l'orgue, les marionnettes et le singe. Le musicien ambulant se rappelait sans doute la riante figure et la libéralité de Phœbé ; mais il avait à peine fait quelques tours de manivelle lorsqu'un citadin lui dit :

« — Vous choisissez bien votre temps, jeune garçon ! On n'a guères besoin de votre musique ici ! Le juge Acton, propriétaire de cette maison, a été assassiné la nuit dernière, à ce que tout le monde dit, et le magistrat va commencer une enquête. Décampez donc au plus tôt. »

L'Italien ne se le fit pas répéter et s'éloigna avec son singe, tandis que les spectateurs se portaient à la rencontre du magistrat.

Presqu'au même instant, une voiture s'arrêtait devant le porche de la Maison des Sept-Pignons ; une jeune fille en chapeau de paille sauta légèrement à terre ; c'était Phœbé, de retour de la campagne. Trouvant la porte de la boutique fermée, elle frappa à celle du porche, qui ne s'ouvrit pas davantage, malgré le bruit du marteau répercuté par tous les échos de la maison.

« — N'entrez pas, Miss Phœbé, n'entrez pas ! » s'écria une voix enfantine. « Il y a quelque malheur d'arrivé. »

C'était encore le petit Ned Higgins, qui d'abord attiré par l'espoir d'obtenir de Phœbé son éléphant, finissait par avoir peur lui-même du silence et du vide de la maison.

Comme il se tenait à une distance respectueuse, Phœbé ne l'entendit point ou ne le comprit pas bien. Elle se décida à entrer par le jardin où les quatre volatiles accoururent à sa rencontre, tandis que le chat noir étranger, qui furetait toujours près de la croisée du parloir, escaladait la haie et disparaissait. Le pavillon d'été avait été dévasté par l'ouragan ; le plancher, la table et le banc circulaire, étaient jonchés de feuilles et trempés de pluie. Les roseaux et les mauvaises herbes, profitant de l'absence de Phœbé et du mauvais temps, étouffaient toutes les fleurs et

toutes les plantes potagères. Pour compléter la tristesse du tableau, le puits de Maule avait débordé sa margelle de pierre et changé en un véritable étang ce coin du jardin.

Phœbé savait ses deux vieux parents assez excentriques pour s'être claquemurés dans la maison. Elle s'approcha donc, sans appréhension d'aucune sorte, de la porte intérieure qu'elle trouva également fermée; mais à peine eut-elle agité le marteau, que cette porte cria sur ses gonds et s'entrebâilla. C'était toujours ainsi qu'ouvrait Hepzibah pour n'être pas vue du dehors; Phœbé crut donc qu'elle allait embrasser sa cousine.

Elle franchit le seuil et aussitôt la porte se referma sur elle.

CHAPITRE XX.

Conclusion.

Avant que les yeux de la jeune fille se fussent réconciliés avec l'obscurité, une main prit sa main, et par une ferme, mais douce pression, l'attira dans une vaste pièce, d'ordinaire inoccupée, autrefois la grande salle de réception de la Maison des Sept-Pignons. Comme le soleil entrait librement dans cette salle dégarnie de rideaux, Phœbé, déjà rassurée par la chaleur sympathique de la main inconnue, le fut tout-à-fait par la vue de Holgrave.

C'était l'artiste, plus pâle qu'à son ordinaire, le front pensif et sillonné par un pli profond entre les sourcils.

« — Je suis bien heureux de vous voir, Miss Phœbé, lui dit-il, et pourtant nous nous retrouvons dans un bien triste moment.

» — Qu'est-il donc arrivé? pourquoi la maison semble-t-elle déserte? où sont Hepzibah et Clifford?

» — Partis je ne sais où! » dit Holgrave: « Un terrible évènement est arrivé; mais ils n'y sont pour rien, s'il plaît à Dieu.

» — Vous m'effrayez; parlez, au nom du ciel, M. Holgrave!...

» — Vous rappelez-vous ce portrait, Miss Phœbé?

» — C'est le portrait du juge Acton. Oui, vous me l'avez déjà montré.

» — En voici un autre exemplaire, toujours pris au daguerréotype, mais que je viens seulement d'achever.

» — C'est le portrait d'un mort!... s'écria Phœbé en frissonnant.

» — Vous l'avez dit... Le juge Acton est mort; Clifford et Hepzibah sont en fuite; voilà tout ce que je sais...

» — Pourquoi ne pas ouvrir toutes les portes? pourquoi ne pas appeler du secours, M. Holgrave?...

» — Mais Clifford et Hepzibah! répondit l'artiste, où sont-ils? En revenant hier au soir dans ma chambre solitaire, je n'ai vu de lumière ni dans le parloir, ni dans la chambre d'Hepzibah, ni dans celle de Clifford. Aucun bruit de pas, aucun son! Ce matin même silence de mort! Chose étrange! la porte de communication qui me sépare du pignon que vous habitez, s'est ouverte toute seule, lorsque je m'en suis approché. Je suis entré, j'ai vu le juge Acton assis dans un fauteuil et mort, j'en suis certain, sous le poids de la malédiction de mon ancêtre.

» — Votre ancêtre! » s'écria Phœbé en reculant d'un pas.

« — Oui, je suis l'héritier des Maules comme vous êtes l'héritière des Actons. Miss Phœbé, il me semble, à la vue de cette image de la mort, que la destinée est accomplie. Le juge Acton est mort par la visitation de Dieu, comme le déclarera, sans aucun doute, la justice humaine. Miss Phœbé Acton, pardonnez-moi d'avoir oublié la haine héréditaire qui devait nous séparer, pardonnez-moi de profiter de cet instant solennel pour vous dire que je ne saurais vous haïr.

» — Ni moi, dit la jeune fille; mais, je vous en supplie, ouvrez toutes les portes, ouvrez toutes les fenêtres, que l'air entre ici, que tout le monde accoure. Un mort dans cette maison! oh! c'est affreux! mais vous n'êtes pas coupable, ni Clifford, non, c'est impossible!

» — Ou je me trompe ou cette épreuve daguerrienne suffirait pour le démontrer complètement, répondit Holgrave. Le juge Acton est mort comme le colonel puritain, d'un coup de sang, et comme je vous le disais à l'instant, par la visitation de Dieu.

» — Mais j'entends des pas, dit Phœbé... c'est lui, c'est elle; c'est mon oncle Clifford, c'est ma tante Hepzibah. Le ciel les ramène. Ils sont sauvés! »

C'était, en effet, Clifford ramené par Hepzibah. A la jeunesse et à la beauté près, la pauvre femme avait joué, durant une nuit d'angoisses, le rôle d'Antigone dans *l'Œdipe* ou de Cordelia dans le *Roi Lear*.

De tous les évènements qui remplissent la biographie d'un homme, il n'en est pas dont le public s'accommode aussi vite que de sa mort. La société, comme la nature, a une telle horreur du vide, qu'elle le remplit instantanément. Si les choses se passèrent un peu autrement pour le juge Acton, si sa mémoire survécut à l'article nécrologique inséré dans les journaux du comté, c'est que l'opinion publique fut contrainte, malgré son habituelle paresse, de réviser le jugement porté sur lui. Le futur gouverneur du Massachusetts descendit de son piédestal usurpé. On raconta tout haut ce qu'on n'avait osé se dire tout bas, tant cet homme en imposait par un simulacre de vertu privée et publique, véritable sépulcre blanchi par dehors. Prodigue et libertin dans sa jeunesse, une grande force de volonté maîtrisa plus tard ses instincts brutaux, sans parvenir à les extirper. Voici donc ce qu'on racontait : sa mauvaise conduite lui ayant aliéné le cœur d'un oncle dont les bontés étaient son unique ressource, il céda dans une nuit à la diabolique tentation de voler cet oncle; et il était en train de fureter dans les tiroirs d'un secrétaire, lorsque le vieillard entra en robe de chambre, un bougeoir à la main. Le plus effrayé des deux ne fut pas le futur juge Acton, mais le vieil oncle qui frappé d'horreur et d'apoplexie, maladie héréditaire dans la famille, se heurta la tempe, en tombant, contre une table de marbre.

« Que faire? » dit encore la chronique. Sûrement le vieillard était mort; tout secours serait venu trop tard, et si l'oncle eût repris connaissance, ne fût-ce qu'un instant, le neveu était perdu. L'oncle ne revint donc pas à la vie. »

Avec la froide perversité qui le caractérisait déjà, le jeune homme, continuant ses recherches, trouva d'abord un testament en faveur de Clifford; il le détruisit; puis un testament plus ancien en sa faveur qu'il laissa subsister. Le lendemain, quand le désordre la chambre et l'étrangeté de la mort de l'oncle Jaffrey éveillèrent les soupçons, il les fit tomber sur Clifford, ne pensant peut-être pas que l'affaire dût aller si loin; mais une

fois engagé dans cette voie, il ne fit rien pour empêcher une déplorable erreur judiciaire de s'accomplir.

Par la mort du juge Acton, Clifford, Hepzibah et Phœbé devenaient riches. Holgrave se laissa peu à peu réconcilier avec la famille et la propriété. Son socialisme, comme celui de beaucoup de gens, n'était pas à l'épreuve d'un peu de bonheur.

Un jour qu'il parlait de construire une maison de pierre sur l'emplacement de la maison de bois bâtie par son ancêtre, Phœbé ne put s'empêcher de lui rappeler en riant ses sorties d'autrefois contre la société : « Vous voilà bien changé, M. Holgrave. Les hommes, disiez-vous, devraient porter leur maison sur leur dos comme les colimaçons ou bâtir leur nid tous les ans, sous la feuillée, comme les oiseaux.

» — Hélas? » répondit Holgrave avec un sourire mélancolique, « je me crois déjà devenu conservateur, ce qui est vraiment impardonnable sous le toit de cette maison témoin de tant de malheurs.

» — Et en présence de ce portrait, » ajouta Clifford, « ce portrait qui, tant de fois, a pesé sur mon sommeil comme un cauchemar. Cependant il m'a fait faire aussi je ne sais quels songes d'or. Il me semblait voir le farouche colonel s'agiter dans son cadre et brandir non pas sa vieille rapière à poignée d'acier, mais un parchemin.

» — J'ai peut-être la clé de votre songe, » interrompit Holgrave en touchant un secret ressort, qui, dans d'autres temps, eût fait mouvoir avec majesté le portrait; mais la rouille avait fini par ronger tout le mécanisme, si bien que cadre et portrait tombèrent à la fois la face contre terre. On découvrit alors, dans une cachette pratiquée au milieu du mur par le charpentier Maule, un parchemin couvert de la poussière des siècles. Holgrave le déploya tout entier : c'était un acte signé par plusieurs chefs indiens, concédant au colonel et à ses héritiers un vaste territoire situé dans l'Est.

« — Il n'y a qu'un petit inconvénient » ajouta-t-il, « la concession des chefs indiens est depuis long-temps prescrite et nulle. Ç'a été la vengeance de ma famille et c'est aussi la morale de l'histoire de la Maison des Sept-Pignons, bâtie sur un coin de terre usurpé que le colonel puritain ne croyait pas payer si cher. »

Archéologie. — Hagiologie.

LES SAINTS ET LES FÊTES DU CALENDRIER ANGLICAN. (1)

VII.

Juillet.

LA VISITATION. — RELIQUES DE SAINT MARTIN. — SAINT SWITHIN. — SAINTE MARGUERITE. — SAINTE MARIE MADELEINE ET SAINTE MARTHE. — LA SAINTE-BAUME ET LA TARASQUE. — SAINT JACQUES LE MAJEUR. — SAINTE ANNE.

2 *Juillet.* — *La Visitation de la Vierge.* Le Calendrier anglican se contente de citer le pape Urbain VI, comme ayant institué cette fête en commémoration du voyage que fit la Sainte-Vierge dans les montagnes de Judée, pour aller y rendre visite à sa cousine Elisabeth, lorsque, pour la convaincre de la vérité de ses paroles sur le mystère de la conception, l'ange lui apprit que Dieu avait voulu en même temps féconder le sein de la femme stérile et le sein de la vierge, « parce qu'il n'y a rien d'impossible à Dieu, le Verbe tout-puissant, *quia non erit impossibile apud Deum omne Verbum.* « Aussitôt après, dit l'évangile de saint Luc, » Marie partit et s'en alla en diligence au pays des montagnes, » en une ville de Juda, et étant entrée dans la maison de Za- » charie elle salua Elisabeth. — Dès qu'Elisabeth entendit la salu- » tation de Marie, l'enfant tressaillit dans ses entrailles ; Elisabeth » fut remplie du Saint-Esprit et s'écria à haute voix : Tu es » bénie entre les femmes et le fruit de tes entrailles est béni. » *(Saint Luc, ch. 1er v. 39).* »

(1) Voir la livraison de juin.

La réforme anglicane ne pouvait écarter la célébration de cet acte de la vie de la Vierge sans sembler nier la divinité du Christ, dont elle devint mère. Elle a même respecté ici singulièrement l'origine de la fête, qui fut instituée par le pape Urbain comme une fête de réconciliation particulière dans l'Église romaine. L'Église se trouvait, sous ce pontife, divisée par les factions d'un schisme pour l'extinction duquel Urbain voulut que l'entremise de la Vierge fût invoquée dans l'office du jour.

Les anglicans, en conservant saint Jean-Baptiste dans leur liturgie, devaient naturellement, comme les catholiques, faire suivre la fête de la Visitation immédiatement après l'octave de la nativité du précurseur, joignant à la commémoration de sa miraculeuse naissance, celle de sa sanctification dans le sein maternel et du tressaillement prophétique qui se fit tout-à-coup sentir à sa mère.

4 *Juillet.* — *La Translation des Reliques de saint Martin.* — N'est-ce pas encore une des commémorations les plus étranges du Calendrier anglican, que celle de la translation des reliques d'un saint quelconque? Le Calendrier a conservé à plus forte raison la principale fête de saint Martin lui-même, que nous retrouverons au 11 novembre; mais il rappelle aujourd'hui, comme les calendriers catholiques, la cérémonie par laquelle le corps de ce saint, non moins populaire alors en Angleterre qu'en France, fut transporté de son humble sépulture primitive à la cathédrale de Tours.

L'ordination de saint Martin est célébrée en même temps que la translation de ses reliques. Notons en passant, puisque nous sommes en 1852, l'année du triomphe de Kossuth chez les Anglo-Saxons d'Angleterre et d'Amérique, que saint Martin était né en Hongrie et que le Calendrier anglican a effacé impitoyablement, à la date du 4 juillet, saint Ulric, évêque d'Augsbourg, saint du XIe siècle, jadis très populaire et qui eut à souffrir cruellement des invasions et des ravages des Hongrois, lesquels lui brûlèrent sa cathédrale.

15 *Juillet.* — Saint Swithin, évêque, A. D. 971. Nous avons parlé déjà en juin 1852, dans une note, des influences de ce saint évêque sur les pluies solsticiales ; ceux qui nous ont lu nous pardonneront une redite sans laquelle sa légende serait ici trop incomplète. On

s'étonnera peut-être aussi que sous le ciel pluvieux de l'Angleterre, ce saint Médard saxon n'ait que cinquante-deux églises qui lui soient dédiées, dont une en compagnie de saint Nicolas, celle de Yelford (Oxfordshire). Son emblême dans les vieux almanachs était une averse. C'est, qu'en effet, de tous ses attributs celui qui est le plus connu est la prétendue vertu qu'il conserve, dans un royaume protestant, d'assurer quarante jours de beau temps ou quarante jours de pluie à compter du jour de sa fête : et comme c'est plus souvent cette seconde alternative, on l'appelle populairement le *saint pleureur*.

Swithin était un noble saxon qui avait passé sa jeunesse à étudier la grammaire, la philosophie et les Saintes-Écritures. L'amour de la science le conduisit à l'amour de Dieu, origine et foyer de toute science : il se laissa donc ordonner prêtre par Hemlstane, évêque de Winchester, et à la mort de ce prélat il accepta l'honneur d'occuper son siége. Les rois saxons Egbert et son fils Ethelwolf, apprécièrent ses talents aussi bien que ses vertus et le nommèrent chancelier de leur royaume. Il figure au nombre des précepteurs d'Ethelwolf, qu'il accompagna à Rome lorsqu'il y alla recevoir la confirmation.

Quand saint Swithin mourut, on l'ensevelit, pour obéir à sa volonté dernière, hors de l'église, parmi les pauvres, au lieu de placer son mausolée à côté de celui de son prédécesseur sous la voûte de la cathédrale. Il voulait, par humilité, être foulé aux pieds des fidèles qui traversaient le cimetière commun pour se rendre aux offices. Cet homme d'étude, qui avait passé tant de jours dans les murs des couvents et sous les voûtes du saint édifice, désirait être ainsi exposé après sa mort aux alternatives du soleil et de la pluie. Au bout de quelques années, le pape l'ayant canonisé, les moines de Winchester, oublieux de sa recommandation, crurent honorer ses restes en les transférant dans l'église ; mais le jour fixé pour cette translation il plut si abondamment qu'il fut impossible de l'effectuer. On la remit à l'année suivante ; mais l'année suivante à la même cérémonie fut opposé le même empêchement. Troisième tentative et troisième pluie qui, on le devine, dura, comme les deux premières, quarante jours.

La quatrième année, les moines commencèrent à soupçonner

que le saint, aussi modeste après sa canonisation qu'avant, tenait à son humble tombe, et ils l'y laissèrent : le soleil éclaira cet anniversaire de la fête de saint Swithin et pendant quarante jours Winchester jouit d'un ciel italien. Il n'y eut plus moyen de mettre en doute les intentions testamentaires du saint : on se contenta donc d'ériger une chapelle dans le cimetière même, pour y dire la messe en son honneur. Des miracles prouvèrent que l'évêque Swithin n'avait pas été à tort canonisé, miracles plus utiles à la pauvre humanité que celui qu'on prétendait qu'il avait opéré pendant sa vie, lorsqu'une vieille femme ayant eu le malheur de faire un faux pas en revenant du marché avec un panier plein d'œufs, le prélat fut si touché des cris poussés par elle à la vue de ses œufs cassés, qu'il fit un signe de croix et les œufs se retrouvèrent sains et frais dans leurs coques.

Malgré la tradition des quarante jours de pluie, les reliques de saint Swithin furent enfermées en 971 dans une châsse d'or. Il est vrai que ce fut un autre saint saxon, saint Athelwold, qui s'en mêla. Un siècle plus tard, en 1094, la cathédrale actuelle de Winchester ayant été édifiée par l'évêque Walkelin, ce prélat brava à son tour les volontés testamentaires de son prédécesseur et confia à un autel intérieur cette précieuse châsse. Depuis ce temps-là l'influence de la fête du saint sur le soleil et la pluie a été quelquefois contestée. On dit aussi, quand il pleut le 15 juillet, que saint Swithin baptise les pommes.

20 *Juillet.* — Sainte Marguerite, vierge et martyre. A. D. 278. Un des ouvrages catholiques que nous avons déjà cités comme nous servant quelquefois à contrôler les auteurs protestants dans notre travail (1), déclare apocryphes et romanesques toutes les histoires de sainte Marguerite, et il est bien près de railler la liturgie anglicane d'avoir conservé la commémoration de cette sainte, autrefois si vénérée en Angleterre qu'il était défendu de travailler aux œuvres serviles le jour de sa fête. Cette défense ne s'adressait cependant qu'aux femmes qui semblaient plus particulièrement sous le patronage de sainte Marguerite. Deux cent trente-huit églises à elle dédiées, attestent la popularité de ce

(1) *Les Vies des Saints*, etc., en 12 vol. Paris, chez Jean de Nully, rue Saint-Jacques, MDCCI.

nom de sainte qui est si volontiers donné dans les Trois-Royaumes, mais en Ecosse plus encore peut-être qu'en Angleterre et en Irlande, à cause de la reine Marguerite, femme du roi Malcolm III, canonisée en 1251 par le pape Innocent. Margaret et ses diminutifs familiers, Meg, Peggy, Haggy etc., traduisent en anglais *Marguerite* et *Margot* de la langue française, *Gemma* et *Margarita* des Latins, etc., etc., nom charmant, fécond en idées gracieuses parce qu'il signifie *perle* et qu'il est, en même temps, un des synonymes de cette jolie fleur dont la Flore des prés est si prodigue.

La légende de sainte Marguerite nous vint de l'Orient à l'époque des croisades; car elle était peu connue en Occident avant le XIe siècle.

Marguerite était la fille de Théodosius, prêtre payen d'Antioche. Elle fut confiée à une nourrice qui, étant chrétienne, l'éleva secrètement dans la vraie foi. Nourrie à la campagne, elle y contracta aussi le goût des plaisirs agrestes: jeune fille, elle aimait encore à retourner chez sa nourrice et à conduire elle-même ses brebis au pâturage, s'asseyant au bord des ruisseaux et méditant sur la divinité de celui qui est à la fois le *bon pasteur* et l'*agneau sans tache*. Un jour, Olybrius, gouverneur romain d'Antioche, rencontra là cette bergère et fut frappé de sa beauté. Il la fit enlever et transporter dans son palais. La bergère lui parut douée de toutes les grâces d'une princesse, et il n'hésita pas, en apprenant qui elle était, à lui proposer d'en faire son épouse. Nous craignons de faire une allusion peu convenable au sens proverbial du nom d'Olybrius, en disant que Marguerite trouva très brutale cette galanterie; mais le fait est qu'Olybrius ayant débuté par un enlèvement, elle se montra offensée même de l'offre de sa main, et le gouverneur ayant insisté devant ses parents, elle se déclara chrétienne. A ce mot les parents s'éloignent de leur fille et l'abandonnent à Olybrius. Celui-ci oublie son amour et se montre le plus tyrannique des persécuteurs. Il mande aussitôt le bourreau, et devant lui la jeune vierge subit de telles tortures, qu'Olybrius, n'en pouvant long-temps supporter la vue, se couvrit la tête de sa robe. Cependant il paraît que ce tyran eut honte de sa propre sensibilité. Il ne rendit pas la liberté à Marguerite et ordonna qu'on la jetât dans la prison commune. Le démon, à son tour, voulut en personne effrayer celle qui venait de résister

à l'amour d'un gouverneur et à ses supplices. Il lui apparut sous la forme d'un horrible dragon. Marguerite sourit en le voyant ouvrir sa grande gueule comme pour l'avaler. Le dragon ainsi défié l'avala réellement; mais Marguerite ayant fait le signe de la croix, le monstre creva et elle sortit vivante du gouffre de ses entrailles. C'est, dit-on, cet incident miraculeux qui fit attribuer à Marguerite le don de délivrer les femmes en couches. Le démon reprit alors diverses formes pour la menacer ou la séduire; il revint même à la forme du dragon; mais cette fois Marguerite lui mit le pied sur la tête et le força à se laisser enchaîner avec un de ses rubans. Le démon finit par s'enfuir comme il put.

Cependant le gouverneur la manda encore devant son tribunal et la condamna à de nouvelles tortures. Marguerite les supporta avec tant de courage et de douceur, que les spectateurs, se convertirent, et plus de cinq mille demandèrent le baptême, se déclarant prêts à mourir avec elle. Olybrius, craignant les suites de cette propagande, jugea prudent de lui faire couper la tête, et elle, heureuse de passer de cette vie dans l'autre, s'inclina en priant sous la hache de son martyre.

Dans les portraits de sainte Marguerite, nous la voyons représentée non-seulement avec la palme et la croix à la main, mais encore couronnée de perles, allusion à son non, et quelquefois avec une guirlande de marguerites. Tantôt elle tient le dragon enchaîné à son ruban, comme sainte Marthe, tantôt elle presse du pied sa tête, tantôt enfin le monstre ouvre à côté d'elle sa gueule armée de dents. Elle a eu pour peintres, Raphaël, qui la peignit pour François Ier en l'honneur de sa sœur Marguerite de Valois, Le Parmesan, Annibal Carrache, Lucas de Leyde, etc. Vida lui a consacré deux odes latines.

22 *Juillet.* — Sainte Marie Madeleine. — A. D. 68. Dans l'Angleterre catholique, comme dans toute l'Europe chrétienne, cette fête fut de première classe et de précepte jusqu'au schisme d'Henry VIII. Encore sous son fils, le jeune roi Edouard VI, premier roi vraiment protestant, le livre des prières de ce prince, bréviaire anglican, indiquait pour le 12 juillet la collecte, l'épître et l'évangile du jour comme avant la réforme. Cet évangile était extrait du chapitre VII de saint Luc, depuis le verset 36 jusqu'à la fin du chapitre.

« *Rogabat autem illum quidam de Phariseis*, etc. »

« Un Pharisien ayant prié Jésus de manger chez lui, il entra » dans sa maison et se mit à table. — Et voici qu'une femme, » qui était une pécheresse de la ville (*quæ erat in civitate peccatrix*), ayant su qu'il était à table chez ce Pharisien, y apporta un vase d'albâtre plein de baume, etc. »

Il est évident, par ce chapitre de saint Luc choisi pour l'Évangile du jour, que l'Église d'Angleterre a toujours fait une seule et même sainte de la pécheresse de Naïm, de Marie de Béthanie, la sœur de Marthe et de Lazare, et de la Marie Madeleine, ainsi surnommée du bourg de Magdalé en Galilée, cette femme que Jésus délivra de sept démons qui la possédaient, *Maria quæ vocatur Magdelena de quâ septem dæmonia exierant.* » Voilà pourquoi nous adopterons la légende d'une seule Marie Madeleine, *la très saincte demoiselle pécheresse*, comme la nommait le Moyen-Age. Nous n'ignorons pas cependant cette opinion de saint Ambroise, que les sept démons dont elle avait été possédée n'avaient pris possession que de son corps en laissant son âme pure. Ce saint docteur de l'Église la classait, par conséquent, au nombre des vierges.

La pécheresse dont le repentir fait une sainte, « *l'amante de Jésus et sa bien-aimée*, » comme le proclamait encore la naïveté des siècles de foi, est un des types consacrés du christianisme. A ne la considérer que comme une personnification de la Pénitence, il y a dans sa vie un genre d'édification non moins nécessaire à la faible humanité, que l'exemple heureusement multiplié des saintes qui, consacrant au Christ leur âme et leur corps, vécurent et moururent chastes.

La légende qui fait de Marthe et de Marie les deux sœurs de Lazare, leur donne, à tous les trois, pour père, Syrus, riche habitant des bords de la mer de Galilée, où était situé son château. En mourant, Syrus partagea également ses biens entre ses trois enfants. Lazare avait adopté la profession des armes. Marthe et Marie demeurèrent ensemble dans la maison paternelle, tendrement unies, quoique de caractères différents ; Marthe, réservée, prudente, sage, économe ; Marie, légère, coquette, aimant le plaisir et succombant à la tentation successive des sept péchés mortels qui livrèrent son âme et son corps à sept démons.

Elle était tourmentée par cette possession qui, « en ce temps-là, constituait une maladie assez commune, surtout dans la Palestine, » dit notre livre de la *Vie des saints* (1), lorsque Jésus traversa la ville de Magdalé. Marthe lui conduisit sa sœur et Jésus la délivra. Marie, guérie et convertie par le médecin céleste, conçut pour lui cette reconnaissance que nous lui voyons exprimer dans l'Évangile avec toute la tendresse d'un cœur de femme. Chaque fois que le Sauveur passait à Magdalé, il était l'hôte des deux sœurs : l'une, redoublant de sollicitude dans la maison pour le recevoir dignement; l'autre, heureuse de le voir de près, de le contempler, de l'adorer, et implorant la grâce de ne plus le quitter, d'où le reproche indirect de Marthe : « Seigneur, ne considérez-vous pas que ma sœur me laisse servir toute seule ; dites-lui donc qu'elle m'aide ; » et la réponse de Jésus : « Marthe, vous vous inquiétez et vous troublez de beaucoup de choses; cependant une seule est nécessaire. Marie a choisi la meilleure part qui ne lui sera pas ôtée (Saint Luc, chap. x). » Il est évident que Madeleine était à cette époque non-seulement guérie de sa possession ; mais encore avait renoncé au désordre pour ne plus aimer que la pureté dans Jésus. Ailleurs, chez le Pharisien, où elle s'était introduite pour prodiguer encore à la personne du Sauveur les soins de ce respectueux amour qui désormais l'absorbait tout entière, Marie Madeleine reçut encore ce témoignage éclatant du pardon de tous ses péchés, lorsque Jésus, pour répondre à une mauvaise pensée de Simon, lui dit : « Voyez-vous cette femme ? Je suis entré dans votre maison et vous ne m'avez pas offert de l'eau pour mes pieds ; celle-ci les a arrosés de ses larmes et les a essuyés de ses cheveux. Vous ne m'avez point donné de baiser ; mais elle, depuis son entrée, elle n'a cessé de baiser mes pieds ; vous n'avez pas répandu d'huile parfumée sur ma tête, elle a répandu son baume sur mes pieds ; c'est pourquoi je vous le dis : Beaucoup de péchés lui seront remis parce qu'elle a beaucoup aimé ; celui à qui on en remet moins, c'est qu'il a moins aimé. Et, s'adressant à elle : Tes péchés te sont remis. »

(1) Tome VII, page 638, où sont cités saint Ambroise et saint Modeste comme les avocats de la chasteté de Madeleine, et saint Grégoire le Grand comme auteur de la confusion des trois Maries.

Après ces encouragements, Marie Madeleine abandonna sa maison pour suivre partout le Sauveur, la première des femmes dévouées à son cortége, soit lorsqu'il fit son entrée triomphale à Jérusalem, soit lorsqu'il se laissa traîner au Calvaire. Là, au pied de la croix, entre la sainte Vierge elle-même et Marie, femme de Cléophas, était Marie Madeleine. Elle fut de celles qui ensevelirent Jésus, et ce fut à elle, par une insigne faveur, que Jésus ressuscité apparut avant de se montrer à sa mère elle-même et aux apôtres ; car ceux-ci, n'ayant plus trouvé que des linceuls au sépulcre, s'en retournèrent à la ville. « Mais Marie, dit Jean, se tenait debout près du monument et versait des larmes, jusqu'à ce que, se baissant et regardant, elle vit deux anges vêtus de blanc, assis l'un où avait été la tête, l'autre où avaient été les pieds de Jésus. » Et ces deux anges lui dirent : « Femme, pourquoi pleurez-vous ? Elle leur répondit : « C'est qu'ils ont enlevé mon Seigneur et je ne sais où ils l'ont mis. » Et ayant dit cela, elle vit Jésus lui-même, qui lui dit : « Marie ! — « Maître ! » s'écria-t-elle, car elle le reconnut en s'entendant nommer ; mais Jésus lui dit : « Ne me touchez point, je ne suis pas encore monté auprès de mon père ; mais allez trouver mes frères, et dites-leur que je monte vers mon père qui est votre père, vers mon Dieu qui est votre Dieu. »

Jusqu'à la résurrection, la légende copie les Évangiles, qui cessent de nous entretenir de Marie Madeleine quand elle a rempli le message de Jésus ressuscité. Après l'Ascension, les chroniqueurs de l'Église d'Orient la conduisent à Éphèse où ils la font vivre avec la sainte Vierge et l'apôtre saint Jean, les uns avouant qu'ils ignorent comment elle mourut, les autres prétendant, d'après saint Modeste, qu'elle subit là un glorieux martyre. Quand son culte se popularisa en Occident, ce fut à la suite d'une tradition bien différente, imaginée et perpétuée par les conteurs provençaux.

Selon cette tradition, lorsque Jésus fut remonté au ciel, le Midi de la France vit arriver sur les bords de la Méditerranée et sur ceux du Rhône, une colonnie de disciples et de saintes femmes, composée principalement de Lazare et de ses deux sœurs, Marthe et Marie Madeleine, de Marcelle, leur servante, de Maximin, un des soixante-douze disciples, qui les avait bapti-

sés, et de Cédon, l'aveugle rendu à la vue par le Sauveur. On ajoute qu'ils avaient été exposés à la mer par les Juifs sur un navire sans voiles et sans gouvernail, mais que leur navigation n'en fut pas moins heureuse jusqu'au port de Marseille. Cette cité, moitié phocéenne, moitié romaine, était alors barbare et inhospitalière. Ses habitants voulaient repousser le navire inconnu de leurs rivages. Les saints pèlerins débarquèrent malgré les cris de menace d'une multitude irritée qui les poursuivit jusque sous le porche d'un temple. Là, sainte Madeleine prit la parole et prêcha si bien ces barbares, qu'ils finirent par l'écouter : quelques miracles achevèrent la conversion de Marseille dont Lazare devint le premier évêque.

Parmi les auditeurs de Madeleine se trouvaient un prince de la contrée et sa femme, qui étaient justement venus à Marseille y faire un sacrifice à Junon Lucine pour obtenir d'elle de leur donner un fils. Ils s'adressèrent à la sainte en lui demandant si ce nouveau Dieu qu'elle révélait à la Provence pouvait rendre mère une femme stérile. « Croirez-vous, si votre désir vous est accordé ? » dit Madeleine. — Oui, nous croirons, répondirent-ils? « Eh bien ! reprit Madeleine, croyez, car Dieu fera pour vous le même miracle que pour sainte Elisabeth. » Et elle leur raconta la naissance de saint Jean. La princesse eut foi et devint enceinte ; mais le prince, conservant des doutes, résolut d'aller jusqu'en Palestine vérifier sur les lieux mêmes tout ce que leur avait annoncé Madeleine. Sa femme voulut l'accompagner ; le prince s'y opposait en lui disant : restez, puisque vous allez être mère. Elle insista et ils s'embarquèrent ensemble. A peine en pleine mer, le navire fut égaré au loin par les vents contraires et erra ainsi plusieurs mois jusqu'à ce que la princesse, soit que l'heure de sa délivrance fût arrivée, soit que les dangers de la navigation l'eussent hâtée, fut tout-à-coup prise par les douleurs de l'enfantement, mit au monde un fils et mourut. Le malheureux père était au désespoir entre sa femme morte et l'enfant qui poussa bientôt les premiers cris de la faim. Les matelots voulaient jeter le cadavre à la mer; ce ne fut qu'en les implorant et leur promettant de l'argent que le prince obtint de ne pas se séparer des restes de sa compagne. Enfin une île déserte fut signalée, on débarqua le corps de la mère, et le prince,

ne pouvant faire allaiter l'enfant à bord, se décida à le laisser aussi dans l'île pour ne pas le voir mourir dans ses bras. « O Marie Madeleine, s'écria-t-il, c'est pour mon malheur que tu es venue à Marseille et que tu as obtenu du ciel le miracle qui m'a rendu père, puisque j'aurai perdu à la fois mon fils et sa mère, si, par un second miracle, tu ne sauves au moins la vie de ce pauvre nouveau-né! » En parlant ainsi avec larmes, il déposa l'enfant mourant près de la mère morte, les recouvrit tous les deux de son manteau et remonta sur le navire qui, peu de jours après, arriva à Jérusalem.

Là était encore saint Pierre, que le prince alla trouver, à qui il confia sa triste fortune et qui lui confirma toutes les merveilles qu'il avait apprises de la bouche de Madeleine. Le prince infortuné vit se dissiper ses derniers doutes et il crut, par sa secrète espérance d'époux et de père, à celui qui avait dit aux sœurs de Lazare mort : « Je suis la résurrection et la vie; qui croit en moi vivra quand même il serait mort; » à celui qui avait ressuscité non-seulement Lazare, mais encore la fille unique de Jaïr. Après avoir visité avec saint Pierre tous les lieux consacrés par les pas divins du Sauveur, il se rembarqua. Deux ans s'étaient écoulés lorsque le capitaine du navire signala cette île où avaient été déposée la mère avec son enfant. Le prince y descendit et aperçut un enfant qui jouait sur la plage. A la vue des étrangers cet enfant se mit à fuir, le prince le suivit et le vit qui se réfugiait auprès d'une femme reposant dans la même attitude où il avait laissé la princesse deux ans auparavant. A son approche, cette femme ouvrit les yeux et tendit les bras : c'était la princesse qui se réveillait, car sa mort avait été transformée en sommeil, grâce aux prières de Marie Madeleine.

Cette famille consolée revint à Marseille et raconta le prodige au peuple. Toute la ville était déjà à demi chrétienne, il n'y resta bientôt plus un seul payen (1).

Marseille étant devenue chrétienne, Marie Madeleine résolut

(1) Cet épisode de la légende de sainte Marie Madeleine, est tout méridional; mais il est cité aussi par Mrs Jameson dans sa *Légende dorée des Artistes*, pour expliquer la vieille fresque de Taddeo Gaddi, à Florence. Taddeo Gaddi a représenté le moment où le prince reconnaît sa femme morte dans l'île déserte, et se

de se retirer dans la solitude pour y faire pénitence de sa première vie, mais surtout pour y vivre des souvenirs et de la contemplation de l'homme-Dieu. Pendant trente ans elle disparut sans que personne entendît parler d'elle, sa retraite n'étant connue que des anges que Jésus lui envoyait afin de la rassurer par de célestes visions et lui faire entendre une musique ravissante en anticipation des divins concerts. Un ermite, qui s'était égaré dans le désert entre Toulon et Marseille, l'aperçut transfigurée entre les bras des messagers du paradis et portée ainsi en extase jusqu'au faîte du mont Pilon, qui s'élève à six cents pieds au-dessus de la grotte (en provençal *baume*) où elle habitait et qu'on appelle encore aujourd'hui la *Sainte-Baume.* Elle n'avait d'autre vêtement que ses longs cheveux, comme l'exprime un vieux poète provençal qui a décrit cette assomption, peinte aussi par Albert Durer et par Jules Romain :

Revengat lou jour, los anges la portavan
Ben pus hault que lou roc.
Jamaï per marri tems que fusse ne fredura,
Autre abit ne avia que la siene cabellura
Qui como un mantel d'or, tant eram bels et blonds,
La couvria de la testa fin al bas des talons.

L'ermite, émerveillé de ce spectacle, alla raconter à Marseille ce qu'il avait vu ; on courut pour admirer la sainte, mais elle n'était plus ; la Sainte-Baume était vide et l'on ne retrouva ses reliques, près de Saint-Maximin, qu'en 1279, époque où Charles d'Anjou proclama sa dévotion à sainte Madeleine en faisant ériger une église en son honneur. Le beau temple classique de la Madeleine, qui orne un des quartiers les plus vivants de Paris moderne, peut bien être accepté par elle comme une réparation de la destruction révolutionnaire de cette église primitive à elle dédiée en France, il y a près de huit siècles, par le frère de saint Louis. Ce temple greco-français de la Madeleine, bâti sur le modèle du

jette à genoux auprès d'elle, les mains jointes. Le même sujet a été traité par Giottino, dans la chapelle de la Madeleine, à Assise. On y voit le navire du prince pèlerin conduit par un ange : l'enfant est assis près de la mère endormie, comme veillant sur elle. Voir *the Sacred and legendary art*, p. 224.

temple de Jupiter à Athènes, a été célébré par ces vers d'un poète anglais, M. R.-H. Milnes :

That noble type is realised again
In perfect form, and dedicate... to whom?
To a poor syrian girl of lowliest name,
A hapless creature, pitifull and frail
As ever wore her life in sin and shame.

Ce qui veut dire : « Ce noble type d'architecture a été réalisé de nouveau en sa forme parfaite, et dédié... à qui? à une pauvre fille syrienne du nom le plus humble, à une malheureuse créature, la plus fragile de toutes celles qui ont jamais passé leur vie dans le péché et la honte. » M. Milnes ne voit que la pécheresse dans Madeleine, et il oublie le mérite de sa pénitence ; mais si, par hasard, il était réellement scandalisé en sa pruderie britannique de l'honneur fait par Paris à la sœur de Marthe et de Lazare, il faudrait lui rappeler qu'en Angleterre, où le nom de Madeleine a la même synonymie qu'en France, on compte, d'après le Calendrier anglican, cent cinquante églises sous l'invocation de ce nom, sans parler du collége de la Madeleine d'Oxford (1).

Mrs Jameson, qui a consacré à notre sainte un article doublement curieux au point de vue de l'art et au point de vue légendaire, ne craint pas de répondre indirectement à cette pruderie par la citation du sermon d'un ancien prédicateur français qui s'indignait qu'on eût osé flétrir dans Madeleine « une des plus belles âmes qui soient jamais sorties des mains du créateur. » Ce sermonaire, après avoir vanté la grâce et la beauté de la sainte, sa superbe chevelure *cultivée avec tant de soin, arrangée avec tant d'art*, s'écrie : — « Jeunes personnes qui vivez encore dans l'innocence, apprenez donc de la Madeleine combien sont grands les périls de la » jeunesse, de la beauté, de tous les dons purement naturels ; » souvenez-vous que le désir excessif de plaire est toujours dan» gereux, rarement innocent, et qu'il est bien difficile de donner » beaucoup de sentiments sans en prendre soi-même. A la vue » des faiblesses de la jeune Israélite, comprenez de quelle impor-

(1) Le magnifique collége de la Madeleine fut fondé à Oxford par le cardinal Wolsey.

» tance est pour vous la garde de votre cœur et à quels désor-
» dres il vous expose si vous ne vous accoutumez à le contrarier
» sans cesse en tous ses penchants. — Femmes mondaines et
» peut-être voluptueuses ! apprenez de la Madeleine à revenir de
» vos écarts... et vous qui, fières d'une réserve que vous ne devez
» peut-être qu'à votre insensibilité, vous en faites un rempart à
» l'abri duquel vous croyez pouvoir mépriser toute la terre, vous
» dont la mondanité de Madeleine elle-même a peut-être scan-
» dalisé la précieuse vertu, femmes plus vaines que sages, ap-
» prenez de notre sainte qu'il n'y a que la grâce de Dieu et une
» attention continuelle sur nous-mêmes qui puissent nous aider
» constamment contre la pente qui nous précipite vers le mal :
» craignez qu'on ne puisse vous dire, à son sujet, ce que saint
» Augustin disait à une dévote de votre caractère, pleine d'elle-
» même et médisante : Plût à Dieu que vous eussiez donné dans
» les mêmes excès dont vous croyez si volontiers les autres ca-
» pables ! vous seriez moins éloignée du royaume de Dieu ; du
» moins vous auriez de l'humanité ! »

Mrs Jameson, dans son intéressante introduction aux tableaux inspirés par la Madeleine, a oublié ou a ignoré un poète provençal peu connu en France même, il est vrai, mais qui mérite bien une mention à cause du style singulier de l'ouvrage qu'il consacra à la célèbre pénitente. Nous voulons parler du père Pierre de Saint-Louis, né à Valreas en 1626. Il avait dix-huit ans lorsqu'il devint épris de la fille d'un bourgeois de sa ville natale qui se nommait Madeleine. Le jeune amoureux avait la manie des anagrammes, et il en fit une fois jusqu'à trois douzaines en un jour sur le nom bien-aimé. Celle qui était l'objet de ce culte poétique n'y fut pas insensible, et elle avait consenti à épouser son poète lorsqu'elle mourut atteinte de la petite vérole. Pierre, au désespoir, voulut se faire moine. Il hésitait entre l'ordre des Dominicains et celui des Carmes ; mais, se rappelant que sa Madeleine lui avait fait cadeau d'un scapulaire, il vit dans ce gage d'amour une indication sacrée : il se fit carme. Ayant conservé l'amour de la poésie sous le froc, il voulut du moins sanctifier ses vers en chantant un saint ou une sainte. Il ne chercha pas long-temps son héroïne. La patrone de sa chère Madeleine devint le sujet d'un poème spirituel et chrétien qui n'eut pas moins

de douze chants et qu'il intitula la MAGDALENEIDE ou *Madeleine au désert de la Sainte-Baume en Provence.* Le père Pierre de Saint-Louis adopta la légende de la vie criminelle et de la conversion de la sainte :

Mais enfin, Dieu changea ce charbon en rubis,
La corneille en colombe et la louve en brebis,
Un enfer en un ciel, le rien en quelque chose,
Le chardon en un lys, l'épine en une rose ;
En grâce le péché, l'impuissance en pouvoir ;
Le vice en la vertu, le chaudron en miroir.

Arrivée au désert, la Madeleine jure de ne plus quitter les arbres qui la dérobent à tous les yeux et pleure comme une fontaine :

Ces bois la font passer pour une hamadryade,
Ses larmes font penser que c'est une naïade :
Venez donc, curieux, et vous rencontrerez
Une nymphe aquatique au milieu des forêts.

Voici comme elle décline et conjugue sa pénitence :

Pendant qu'elle s'occupe à punir le forfait
De son temps prétérit qui ne fut qu'imparfait,
Temps de qui le futur réparera les pertes,
. . . .
Et le présent est tel que c'est l'indicatif
D'un amour qui s'en va jusqu'à l'infinitif ;
Mais c'est dans un degré toujours superlatif
Et tournant contre soi toujours l'accusatif.
Direz-vous pas après qu'ici notre écolière,
Faisant de la façon est vraiment singulière
D'avoir quitté le monde et sa pluralité ?

Ce poème, qui eut plusieurs éditions après la mort de l'auteur, a été réimprimé par La Monnoie dans son recueil de pièces choisies ; nous y renvoyons ceux qui voudraient savoir comment les yeux de la Madeleine, vraies *chandelles fondues,* furent changés de *moulins à vent* en *moulins à eau* ; nous nous contentons de citer ce dialogue entre la sainte et l'écho de la Sainte-Baume :

Que fuyent les oiseaux volant dans ces bocages? — Cages.
Mais que fuyois-je, moi, de Dieu quand je l'avois? — La voix.
Que dit-elle à mon cœur au bord de ce vieux antre? — Entre.
Que furent donc mes yeux à ceux des regardants? — Ardents.
Comment par ses malheurs doit paroître Marie? — Marrie.
De qui suivait les pas autrefois Magdeleine? — D'Hélène.
Que la fera l'époux dans sa cour souveraine? — Reine.
Et que donne le monde aux siens le plus souvent? — Vent.
Que dois-je vaincre ici sans jamais relâcher? — La chair.
Qui fut cause des maux qui me sont survenus? — Vénus.
Que faut-il dire après d'une telle infidèle? — Fi! d'elle.
Qui me cachait le ciel sans que mon œil le visse? — Le vice.
Pourrai-je quelque jour aller tout droit à Dieu? — Adieu.

Mrs Jameson a mieux fait que de citer ce bel esprit de couvent, elle récapitule dans son livre les nombreux tableaux dont la légende de Marie Madeleine a fourni les sujets aux plus célèbres artistes : la gravure rare dans laquelle Lucas de Leyde a représenté la pécheresse, livrée aux joies mondaines, danse le menuet avec un riche galant; Marthe conduisant Marie sa sœur aux pieds de Jésus, par Raphaël; Madeleine renonçant aux plaisirs coupables, par Guide; les deux Madeleines, de Lebrun, qu'on croit être des portraits de Mlle Lavallière, et dont le plus précieux des deux est celui de la galerie de Munich; la Prédication de la Madeleine à Marseille, attribuée au roi René; l'Assomption de la Madeleine, par Ribera, etc., etc., sans oublier les marbres de Canova, etc., etc.

Sainte Marthe joue un trop grand rôle dans l'histoire authentique de Marie Madeleine, pour que nous terminions la légende de celle-ci sans dire quelques mots de la légende de sa sœur.

Pendant que Madeleine convertissait Marseille, Marthe convertissait Aix, puis Arles, puis Tarascon. Le territoire de ces deux dernières villes était ravagé par un dragon amphibie qu'on doit peut-être distinguer de ces monstres dont Satan affectait de revêtir la forme pour effrayer les imaginations des saints. La tarasque ou dragon de la Provence, n'était pas une métamorphose improvisée de l'esprit malin, comme celui qui avala sainte Marguerite, par exemple; mais plus vraisemblablement un de ces animaux ante-diluviens qui avaient survécu çà et là au cata-

clysme du déluge. (1) Mais soit qu'il fût sorti soudain de l'enfer, soit qu'il pût être classé dans l'histoire naturelle des sauriens, sainte Marthe n'en eut pas peur et en délivra les habitants du troisième arrondissement des Bouches-du-Rhône. La dévotion tarasconnaise prétend qu'elle n'eut besoin que de quelques gouttes d'eau bénite pour dompter cette horrible bête, qui se laissa conduire par elle comme un chien en laisse. L'institution des jeux de la Tarasque a perpétué ce miracle jusqu'à nos jours. Nous avons décrit ces jeux dans l'appendix d'un autre ouvrage où, du droit des romanciers, nous avons pu aussi faire jouer un rôle épisodique au dragon de sainte Marthe (2).

Sainte Marthe fut la fondatrice du premier monastère de femmes en Provence ; elle y mourut pendant que ses religieuses lui relisaient, par son ordre, l'histoire de la Passion, dont elle avait été un des témoins. Elle rendit le dernier soupir lorsqu'elles en furent aux paroles douloureuses échappées au Christ sur la croix : « Mon Dieu, je vous recommande mon esprit! *in manus tuas commendo spiritum meum*! » L'église de Tarascon fut dédiée à sainte Marthe, en 1197, par Imbert, archevêque d'Arles ; le Calendrier anglican ne nous dit pas combien d'églises lui sont dédiées en Angleterre, mais son nom y est très populaire et la sainte y est la personnification évangélique de la bonne ménagère, portant une écuelle à la main avec un trousseau de clefs à sa ceinture.

Nous avons dit que saint Lazare fut le premier évêque de Marseille. Sur l'autel de l'église de la Major, dans cette ville, Lazare est représenté en costume épiscopal avec sa sœur Marie à sa droite et sa sœur Marthe à sa gauche : sous ces trois images est

(1) On a long-temps conservé à Aix la tête fossile d'un saurien qu'on prétendait avoir été celle du dragon dompté par sainte Marthe. Il faut dire que les faiseurs d'allégories n'ont vu dans la tarasque qu'une image allégorique de l'inondation du Rhône. C'est ainsi que de pieux légendaires veulent que tous les Pythons et tous les dragons de l'histoire des Saints, soient des variantes du serpent qui tenta Eve. Mais saint Jérôme, qui se connaissait en animaux merveilleux, avait vu à Tyr les ossements du monstre marin auquel Andromède fut livrée, et le professeur Owen a dit à Mrs Jameson avoir reconnu, dans un dragon peint en Italie d'après une légende, le *dinotherium giganteum*. Les naturalistes et les saints sont plus d'accord qu'on ne le pense.

(2) *Le dernier Roi d'Arles*, comprenant la chronique du lion, du cheval et de la tarasque, etc., 1 vol. in-18.

une série de bas-reliefs qui rappellent les principaux incidents de l'histoire du ressuscité jusqu'à son arrivée à Marseille. Mrs Jameson cite ces bas-reliefs dans son ouvrage, et y mentionne aussi les diverses œuvres d'art où figurent saint Maximin et sainte Marcelle, que nous n'avons pu que nommer parmi les pèlerins arrivés miraculeusement de Jérusalem à Marseille après l'Ascension de Jésus-Christ.

Si nous ne devions nous imposer des limites dans ces recherches hagiologiques et archéologiques, nous décririons ici le site sauvage de la Sainte-Baume et nous dresserions une liste des célèbres pèlerins qui l'ont visitée depuis le moyen-âge jusqu'à nos jours. Dans cette liste on trouverait le roi François I[er], sa mère, la reine sa première femme et la duchesse d'Alençon sa sœur ; une duchesse de Mantoue qui s'y rendit avec un pompeux cortége en 1507 ; seize ans plus tard, Éléonore d'Autriche, seconde femme de François I[er], avec le Dauphin et les ducs d'Orléans et d'Angoulême ; en 1660, Louis XIV, sa mère et le duc d'Anjou, etc. ; Pétrarque y fit une retraite de trois jours, y écrivit des vers et sans doute y rêva des rigueurs de la belle Laure.

Nous venons de nommer quelques pèlerins, c'est-à-dire les voyageurs conduits par la dévotion ou la foi à la Sainte-Baume. Les touristes, les voyageurs conduits par la curiosité profane n'ont jamais manqué non plus à la grotte de sainte Marie Madeleine. Telle fut entre autres une dame anglaise, Miss Plumptre, qui en a publié une description dans ses voyages en France (1), où elle fait connaître aussi à ses compatriotes la tarasque et les traditions provençales sur la patronne de Tarascon. Miss Plumptre, qui voyageait sous le Consulat, recueille les lamentations d'une tarasconnaise zélée qui déplore l'interruption des fêtes traditionnelles de sa ville natale depuis le règne de la terreur, et espère que Napoléon, après avoir rétabli la religion en France, complètera son œuvre en rétablissant la course de la tarasque. Nous ne savons jusqu'à quel point cette vieille dame (l'hôtesse de Miss Plumptre) avait raison d'accuser la jalousie des Arlésiens, qui étaient, dit-elle, venus deux fois révolutionnairement brûler le palladium de Tarascon. La *restauration* de la tarasque a eu

(1) *Miss Plumptre's travels in France.*

lieu ; nous avons assisté à ses jeux sans envie, et nous n'étions pas le seul spectateur arlésien qui riait de bon cœur des prouesses de ce dragon, redoutable encore aux passants inattentifs.

25 *Juillet.*—Saint Jacques le Majeur A. D. 43.—Le saint *James* de l'Angleterre et le Santiago ou San Jago d'Espagne, fut un des trois apôtres admis aux scènes les plus intimes de la vie du Sauveur et entr'autres à la glorification du Christ sur le mont Thabor. l'Évangile ne relate d'ailleurs rien qui justifie la tradition espagnole, qui en fait non pas un pauvre pêcheur comme son frère saint Jean et comme saint Pierre, mais le fils d'un noble hidalgo galiléen, propriétaire de plusieurs navires, ne pêchant que pour son plaisir sur le lac de Génésareth. Cette noblesse, qu'il est difficile d'ailleurs de contester à celui qui fut cousin de Jésus selon la chair, a été consacrée par le Dante :

—Ecco il barone,
Per cui laggiù se visita Galizia.

Ce baron pêcheur, cet hidalgo qui raccommodait ses filets, fut occis par l'ordre d'Hérode ; mais l'épée qui le décapita n'est pas restée un simple emblême dans sa main : pour peu qu'on connaisse les traditions pieuses qui ont conduit tant de pèlerins castillans à Compostelle, on sait que saint Jacques, ayant prêché l'Évangile en Espagne, s'arma comme un preux chevalier pour chasser les Maures, se mettant souvent à la tête de l'armée chrétienne et chargeant l'ennemi, comme dans la plaine de Clavijo en 939, époque depuis laquelle *Santiago* de la Péninsule a été un cri de guerre aussi redoutable que le Montjoye saint Denis de la vieille France.

En Angleterre, la dévotion à saint Jacques a été grande autrefois ; il en reste aujourd'hui un nombre considérable d'Anglais baptisés James et trois cent soixante églises construites sous son invocation. Autrefois encore, le baptême des pommes par saint Swithin, ne dispensait pas ces fruits de la bénédiction qu'on leur donnait le jour de saint Jacques, comme l'atteste cette formule extraite par Brandt (*Popular antiquities*, tome 1), du manuel ou bréviaire à l'usage de la vieille église de Sarum (l'ancien Salisbury) :

BENEDICTIO POMORUM IN DIE SANCTI JACOBI.

« Te deprecamur, omnipotens Deus, ut benedicas hunc fructum novorum pomorum, ut qui esu arboris lethalis et pomo in primo parente justa funeris sententia mulctati sumus, per illustrationem unici filiis tui Redemptoris Dei et domini nostri Jesu-Christi, et Spiritus sancti benedictionem sanctificata sint omnia atque benedicta, etc.

BENEDICTION DES POMMES LE JOUR DE SAINT JACQUES.

« Nous te prions Dieu tout-puissant, de bénir ces nouveaux fruits de nos pommiers, afin qu'après avoir justement porté la peine de la sentence prononcée contre notre premier père à cause de cet arbre mortel,les pommes soient sanctifiées et bénies par la bénédiction de notre seigneur Jésus-Christ. Ecarte les embûches du tentateur qui fit commettre la première faute, et, grâce à la solennité de ce jour, nous pourrons désormais manger en toute sécurité les divers produits de la terre, par la grâce du même Jésus notre Seigneur. »

Le 25 juillet a été aussi surnommé en Angleterre le jour des huîtres, parce que les huîtres commencent à être bonnes et saines ce jour-là, malgré l'ancien proverbe qui prétend qu'on ne doit en manger que dans les mois qui s'écrivent avec un *R*, *mensibus erratis :* ce qui pourrait expliquer cette autre superstition qui disait : « Quiconque mange une huître le jour de saint Jacques, n'aura plus besoin d'argent le reste de l'année.

26 *Juillet.* — Sainte Anne, mère de la vierge Marie. — Le nom d'Anne signifie grâce en hébreu. L'histoire est à peu près muette sur la mère de la Vierge ; mais la légende s'est substituée ici comme partout aux traditions authentiques, et cette sainte, long-temps restée à l'état de mythe, s'est trouvée avoir non-seulement une biographie complète, mais encore des reliques matérielles que la ville d'Apt en Provence se vante de posséder ou d'avoir possédées dans sa cathédrale. Avant la ville d'Apt, Constantinople avait bâti un temple en son honneur dès l'année 550, et pour rentrer dans notre sujet, l'Angleterre compte encore vingt-trois églises dédiées à la mère de la Vierge, sans parler de

ses nombreuses images, dont le calendrier anglican cite celle qui décore un vitrail de la chapelle d'Haddon-Hall, et une autre de l'église de West-Wickam dans le comté de Kent, image gracieuse où l'on voit sainte Anne apprendre à lire à la jeune Marie.

Les artistes ont souvent aussi représenté la rencontre de saint Joachim et de sainte Anne à la Porte dorée. Pour l'expliquer, il faut connaître la légende de saint Joachim et de sainte Anne, dédaignée de ces savants critiques ecclésiastiques, d'après lesquels une fiction poétique et pieuse a attribué au père et à la mère de Marie le nom d'Anne signifiant la *grâce*, et le nom de Joachim signifiant la *préparation du Seigneur*.

Saint Joachim et sainte Anne, depuis vingt ans unis, avaient oublié que c'était une disgrâce et presque une honte parmi les Hébreux de ne pas avoir d'enfant, lorsque Joachim se présente au temple pour y faire ses offrandes à la fête anniversaire de la dédicace : « Vos dons, lui dit durement le grand-prêtre, ne sauraient être agréables au Seigneur, puisqu'il ne vous a pas jugé digne d'être père. » Joachim, confus de ce reproche, hésitait à rentrer chez lui, et il se retira dans sa demeure des champs, parmi ses bergers. Pendant qu'il se désolait loin de sa femme, un ange lui apparut : « Console-toi, lui dit le céleste messager, le Seigneur ne t'a pas déshérité du saint espoir d'une postérité ; tu seras le père d'une fille que tu nommeras Marie et que tu consacreras au Seigneur qui désignera lui-même son époux. Retourne donc auprès de ta femme, et pour preuve de la vérité de mes paroles, tu la rencontreras à la Porte dorée de Jérusalem, venant à ta rencontre, inquiète de ton absence prolongée. »

En même temps un second ange visitait sainte Anne et lui annonçait qu'elle serait mère, en lui apprenant que son époux allait revenir et qu'elle le retrouverait au lieu indiqué à Joachim par le premier ange.

En conséquence, Joachim et sainte Anne se mirent en route simultanément, et lorsqu'ils s'embrassèrent à la Porte dorée, ils se communiquèrent la miraculeuse apparition qui les avaient consolés l'un et l'autre. Neuf mois après, Marie naissait pour confirmer le message des deux anges.

Le bréviaire catholique du vieux Salisbury, souvent cité par

l'archéologie ecclésiastique, contenait des formules de prière qui font voir que les populations du Nord ont eu, comme celles du Midi, la plus grande foi à l'intercession de celle qu'une de ces formules, traduites en vers anglais par l'évêque Patrick, appelle la *grand'mère* de Jésus, pouvant tout obtenir à ce titre de sa fille et de son petit-fils :

> Do thou appease the daughter thou didst bear,
> She her own son and thou thy *grandson* dear.

M. Hone, qui, dans son ouvrage sur les anciens Mystères et dans son *Every day book*, nous fournit ces citations, prend la peine de contester l'authenticité de l'anneau de mariage de la Vierge qui est, selon lui, à Rome, au couvent de Sainte-Anne.

En parlant de la colombe légendaire, nous avons fait allusion à l'offrande que saint Joachim et sainte Anne portèrent au temple. C'est d'après cette tradition que les peintres représentent saint Joachim avec une colombe à côté de lui, comme son emblême.

NOUVELLES DES SCIENCES.

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DE L'INDUSTRIE, DE L'AGRICULTURE.

CORRESPONDANCE DE LONDRES.

Londres, 25 juillet 1852.

LA CANICULE A LONDRES. — UNE SCÈNE DE NUIT. — UN TIGRE. — THÉATRES. —PALAIS DE CRISTAL.—ÉLECTIONS. — M. MACAULAY. — SIR ED. BULWER. —M. COBDEN, FABULISTE. — LE VOL AU PORTRAIT. — LA MER A LONDRES. — ROUTE VERS L'AUSTRALIE. — LA MONTAGNE DE LUMIÈRE. — L'ÉLOGE DE L'ORDURE, PAR LORD PALMERSTON. — RÉGATES. — CARTEL NAUTIQUE. — COURSES. — PLANÈTE. — BIBLIOGRAPHIE. — ÉTATS-UNIS. — H. CLAY. — COLONISATION DANS L'ANDALOUSIE, ETC., ETC.

AU DIRECTEUR,

Il faut avouer que le soleil s'est cruellement vengé, en juillet, de tous ceux qui l'accusaient, en juin, de déserter le ciel, et de moi le premier qui, dans ma dernière lettre, lui reprochais, je crois, d'avoir envoyé un des chevaux de son char aux courses d'Ascott, disputer le prix de Derby sur une arène trempée de boue. Je parodiais Pindare; je me garderai bien à présent de céder à la tentation de parodier le début d'Homère, ce premier chant de l'*Iliade* où, à la prière de son prêtre outragé, Apollon lance aux Grecs ses traits les plus brûlants. Ma verve classique est épuisée par vingt-cinq jours de canicule. Je ne descends plus qu'avec terreur de ma chambre dans la rue pour poser mes pieds sur ces dalles dont le bitume ramolli semble vouloir retourner comme un torrent de lave à son volcan natal, au risque de nous entraîner avec lui. Ne me dites pas que cette chaleur est générale, que Paris est incendié comme Londres, Bruxelles comme Paris, et que Londres a l'avantage, sur ces deux capitales, d'avoir dans chaque quartier une de ces places-jardins,

appelées *squares*, qui sont comme autant d'oasis verdoyantes, sans parler des grands parcs comme Saint-James, Hyde, Kensington, le Régent, dans lesquels tiendraient trois fois le Luxembourg et les Tuileries. Ces oasis qui, d'ailleurs, n'ont plus leur fraîcheur habituelle après trois semaines de zone torride, font subir aux passants le supplice de Tantale; ne sont-ils pas tous entourés de grilles de fer? la clé de leur clôture n'est-elle pas réservée aux seuls habitants du quartier qui s'abonnent pour leur entretien? Quant aux parcs publics, avec leurs laiteries et tous leurs agréments champêtres, sachez que, depuis une quinzaine que vous ne les voyez plus qu'en imagination pour comparer leurs pelouses aux allées sablées des jardins de Paris, sachez que ces pelouses elles-mêmes jaunissent, et que les vaches et les moutons y font entendre les lamentations de la soif. Cependant, il y a huit jours, après avoir parcouru la Cité depuis le matin, je m'étais réfugié et assis, avec une foule assez nombreuse, dans le *Green-Park*, où la brise du soir commençait à rafraîchir mes poumons arides, quand tout-à-coup le tambour de la retraite bat et m'avertit, ainsi que les autres promeneurs, qu'il est l'heure de regagner son gîte... Je me lève, mais j'ai beau hâter le pas j'arrive à la porte lorsqu'elle est fermée. En vain nous en appelons au concierge; inexorable comme son confrère des Champs-Elysées, ce Cerbère, avec la mine renfrognée d'un vrai bouledogue britannique, refuse de rouvrir. Sa consigne est d'attendre le lendemain matin. Un lit anglais, vous le savez, avec ses flasques édredons et ses matelas rembourrés de noyaux de pêche, n'est pas de nature à exciter beaucoup de regrets, et je me résignais très bien à bivouaquer à la belle étoile. Mais voyez ce que c'est que d'appartenir à un peuple libre! Il fallait entendre mes compagnons, et surtout mes compagnes de captivité, se récrier sur cette violence faite à leur liberté! Il y en avait qui prétendaient sérieusement que la loi d'*habeas corpus* était outragée en leurs personnes. Aussi, cédant à une impatience constitutionnelle, soudain les gentlemen se hissent les uns les autres par dessus la grille, et bientôt il ne reste plus autour de moi que des dames: je n'étais pas trop à plaindre; mais déjà les plus jeunes de celles-ci s'excitent au même tour de force, et non sans quelques mésaventures, non sans quelques robes accrochées ou déchirées, elles sautent aussi,

ne laissant plus que les vieilles. Je commençais à être moins charmé de la perspective de passer toute la nuit à dormir sous un arbre ou à errer d'allée en allée, dans le parc, comme une ombre des Champs-Élysées, avec Hécube, la nourrice d'Ulysse, ou tout autre personnage féminin de l'antiquité également respectable au clair de la lune. Heureusement pour ces dames, qui ne se doutaient pas de ma galanterie classique, au coup de minuit, une patrouille eut besoin de traverser le parc, et se le fit ouvrir au moment où elles et moi nous étions encore près de la porte. Nous profitâmes tous de la permission de sortir, et ainsi se termina cet épisode oublié par Charles Dickens dans son esquisse intitulée *Londres la nuit* (1).

Malgré les chaleurs caniculaires, que nous appelons ici *dog's days*, nous n'avons pas à Londres la même peur qu'à Paris des chiens enragés. Autant vaudrait alors s'embarquer pour l'Inde et y aller mourir dans les jungles, sous la dent d'un tigre, comme il est arrivé dernièrement au capitaine Colby; car, à la fin, après tant de tigres tués pour l'amusement des lecteurs de journaux, voilà un tigre qui obtient sa revanche (2).

Les chaleurs n'ont pas interrompu les représentations annoncées pour ce mois-ci par les théâtres; mais, malgré l'affiche promettant leur clôture prochaine, les recettes diminuent chaque soir, et je n'ai à vous signaler aucune nouveauté qui vaille la peine d'une mention. En somme, pour les théâtres comme pour les concerts et les spectacles de tout genre, la *saison* de 1852 n'a pas été brillante, comparée surtout à la saison de 1851. On devait s'y attendre : l'affluence de l'année dernière ne pouvant se renouveler avec la grande Exposition de moins ; et vous avez été frappé vous-même de l'impression produite par la vue du Palais

(1) Nous publions justement dans cette livraison l'esquisse à laquelle fait allusion notre correspondant.

(2) Le capitaine Colby était allé tirer un tigre au pied des montagnes où est situé le dépôt de Muris. Il rencontre un énorme tigre mâle, l'ajuste, fait feu, et le tigre étant abattu, il croit l'avoir blessé mortellement. Dans cette croyance, il descend de son éléphant et s'approche de l'animal qui, quoique blessé en effet, se relève, s'élance sur lui et le mutile horriblement. Les mahouts (gardiens d'éléphants) accourent à son secours et le transportent à Raweell Pindie où il fut jugé à propos de lui emputer le bras; mais il avait déjà perdu tant de sang par les morsures du tigre, qu'il est mort le même soir.

de Cristal, encore debout, mais dépouillé de ses banderoles, mais vide au-dedans et entouré au dehors de solitude et de silence. On dirait un de ces palais des contes de fées ou des songes de poète, dont les enchantements et les merveilles disparaissent à l'approche d'un magicien malfaisant ou devant les réalités prosaïques du réveil.

L'incident des élections générales n'a pas peu contribué aussi à faire partir de Londres, même avant les chaleurs, la plupart des visiteurs aristocratiques de la capitale. Ces élections, on peut le dire, cependant, ont comparativement préoccupé très peu l'esprit public. Chaque localité a fourni les acteurs habituels de cette scène de la vie parlementaire et ils y ont tous joué leur rôle comme de coutume, mais presque partout sans luttes passionnées. Il paraît même, qu'en certains colléges, les candidats ont eu besoin de payer le zèle et surtout de l'entretenir par des libations extraordinaires. Il faut avouer que la chaleur altérait extraordinairement aussi les électeurs. Le résultat général de ce renouvellement du Parlement est encore contesté. Les dernières nominations ont donné aux ministériels quelques fractions qui les encouragent à prétendre que la majorité sera numériquement si faible, s'il y a même une majorité, qu'ils pourront facilement la déplacer par des questions adroitement posées et d'autres adroitement éludées. En effet, cette majorité anti-ministérielle se compose de deux éléments bien distincts; ici on a demandé surtout aux candidats s'ils étaient protectionnistes ou libre-échangistes; là, s'ils étaient protestants ou catholiques. Or, le cabinet abandonne la protection directe et se contente de promettre à l'intérêt agricole un remaniement de l'impôt qui allégerait les taxes sur l'agriculture; il a proclamé la religion protestante en danger, mais il n'a nullement l'intention de proposer des lois nouvelles contre les catholiques. Enfin, il a accusé ses adversaires de s'allier aux chartistes, aux radicaux pour le moins, et il se donne pour un cabinet anti-révolutionnaire. Dans l'état des esprits, lorsque la bourgeoisie n'est guères moins antipathique aux innovations réformistes que l'aristocratie, lord Derby et ses collègues pourraient bien être maintenus par ceux qui craignent que les Whigs n'aient pris des engagements dangereux avec les novateurs. Il y a mieux, le

chef des *free-traders*, M. Cobden lui-même, qui n'a nulle prétention d'arriver au pouvoir, a dit assez franchement qu'il ne serait pas fâché de forcer les Tories de consacrer par leur administration la législation nouvelle sur les tarifs. Il voudrait faire enterrer, a-t-il dit plaisamment, la protection par les protectionnistes eux-mêmes, afin qu'il fût bien constaté qu'elle est morte. Un vote de confiance décidera du sort des ministres; mais il est évident qu'ils veulent se présenter à la chambre nouvelle comme ministres et tâcher de lui prouver qu'eux seuls peuvent faire les affaires de tous les partis. Il est des époques où l'équivoque sourit à tous les intérêts. La République française de 1848 a vécu quatre ans sur l'équivoque. Environ cent soixante-dix membres nouveaux arrivent au Parlement; quelle que soit la nuance de leur opinion, ils doivent nécessairement apporter quelque influence nouvelle et ils ne peuvent se laisser tous absorber d'avance par le parti qui les a poussés ou auquel ils ont eu assez de crédit personnel et local pour s'imposer.

La plus brillante de ces individualités est sans contredit M. Macaulay, dont la réélection fait évènement; car il est rare qu'une ville aussi considérable qu'Edimbourg consente à se rétracter envers un homme politique et à reconnaître que c'est l'être collectif qui a eu tort contre l'individu. Remarquez que, pour Edimbourg, il n'y a rien de changé dans la situation depuis que M. Macaulay fut éliminé pour avoir eu une opinion libérale à l'égard des catholiques en général et des catholiques d'Irlande en particulier. Au contraire, l'élection s'est faite encore avec la question de l'allocation au séminaire de Maynooth, remise sur le tapis comme il y a cinq ans. Athènes (Edimbourg se dit l'Athènes d'Ecosse) rappelle Aristide sans qu'Aristide ait cessé d'être appelé le Juste, sans qu'Aristide ait voulu promettre de modifier son honnête franchise. On me nommera si on veut me nommer, avait écrit M. Macaulay, mais je ne ferai aucune démarche de candidature... ce qui voulait dire qu'il n'acquitterait même pas les dépenses de l'élection, condition délicate dans un pays où l'on n'élit personne si on n'est sûr que la note des frais ne sera pas protestée. M. Macaulay avait ajouté qu'il se trouvait si bien de son ostracisme, et cet ostracisme allait si bien en effet à ses goûts littéraires et à sa santé, qu'on était en droit de faire douter les

électeurs de son acceptation ; — les concurrents n'y ont pas manqué. Cependant il a été, dès le premier jour, à la tête du poll. Il a obtenu 1,872 voix, et M. Cowan, nommé après lui, n'en a eu que 1,754. La réparation étant complète, M. Macaulay accepte, et il ira un peu plus tard à Edimbourg remercier en personne les électeurs pour leur exposer alors sa manière d'envisager les affaires publiques (1). On peut être sûr que cette noble parole retentira au-delà de l'enceinte de l'Athènes du Nord : il n'est aucun ministère qui ne serait heureux de l'adhésion et de la coopération de M. Macaulay ; comme il n'en est aucun qui puisse, n'importe par quels honneurs, obtenir de lui le sacrifice de cette noble indépendance dont il est encore plus jaloux que de son beau talent.

En même temps que M. Macaulay, rentre au Parlement sir Edward Bulwer-Lytton, autre célébrité littéraire, mais qui, on le sait, n'a pas cru devoir rester fidèle à ses anciennes opinions libérales et s'est classé lui-même parmi les conservateurs, en jetant à lord John Russell une de ces épigrammes qui ne coûtent rien à la verve des romanciers et des poètes comme lui. Il a un peu oublié que son frère Henry avait conservé son poste diplomatique sous les Whigs comme sous les Tories, et il a reproché à lord John sa passion de monopoliser le pouvoir, de manière à confier l'administration à une oligarchie exclusive. « C'était, » a-t-il dit, le gouvernement d'un couple de familles avec une ou » deux exceptions illustres. (Rires). De quelque côté que vous » portassiez les yeux, vous aperceviez un Russell ou un parent

(1) Voici la lettre écrite de Londres, par M. Macaulay, aux électeurs d'Édimbourg, le 14 juillet : — « Messieurs, assez tard hier dans la soirée, j'ai appris que j'étais redevenu votre représentant. Je suis vivement fâché de ne pouvoir paraître aujourd'hui devant vous afin d'y exprimer une partie des sentiments avec lesquels j'accepte un mandat honorable en lui-même, et rendu doublement honorable par la manière particulière dont il m'a été offert.

» Aussitôt que ma santé me le permettra, j'aurai l'occasion d'aller vous expliquer mon appréciation générale des affaires publiques. Mais aujourd'hui, le jour où se renouvellent solennellement mes anciennes relations avec vous après une interruption de cinq ans, j'éviterai tout sujet qui peut provoquer un désaccord, et me contenterai de vous assurer que je suis fier de votre confiance, que je suis reconnaissant de votre bienveillance, et que la paix, la prospérité et la gloire de votre noble ville, seront toujours, pour moi, les objets d'une affectueuse sollicitude.

» J'ai l'honneur d'être, Messieurs, votre fidèle serviteur. »

» des Russell et des Grey; de sorte que le dernier gouvernement
» me rappelle la mappemonde chinoise où l'univers est figuré
» par un grand cercle avec un carré au milieu, ne laissant que qua-
» tre petits coins que les Chinois considèrent comme les régions
» des ténèbres perpétuelles et du péché; le cercle entier étant
» le Céleste-Empire qui relègue au quatre petits coins les misé-
» rables restes de l'humanité. » A cette comparaison chinoise, sir Edward a ajouté la fable du chat qui tire les marrons du feu.

En général, les candidats de cette année ont volontiers cherché à amuser leur public. M. Cobden, dans sa harangue à Wakefield, n'a pas raconté moins de trois petites histoires allégoriques, entr'autres celle du Géant et du Nain qui s'en vont ensemble à la guerre, le Nain recevant tous les coups et le Géant emportant le butin. Le Nain, selon M. Cobden, c'est le fermier fier de faire campagne avec le Géant son seigneur. Au reste, ces contes vont admirablement à l'éloquence familière de M. Cobden, qu'on a tort de ne pas classer parmi les orateurs *littéraires*, d'autant plus qu'il est aussi auteur. Malgré l'élimination de lord Mahon et de quelques autres *lettrés* de la dernière Chambre, on voit que la littérature aura toujours ses représentants au nouveau Parlement... sans parler des talents inconnus qui peuvent se trouver parmi les nouveaux législateurs.

En général, quoique les gens de lettres se plaignent en Angleterre de n'être que les très humbles serviteurs des grands hommes de la politique, leur amour-propre doit se consoler de voir tant de personnages considérables chercher à se parer du titre de littérateur. Qu'ils consultent les libraires, et ils sauront quels sacrifices l'aristocratie fait à la vanité d'être imprimé tout vif. Mais il est une autre vanité dont l'exploitation a créé une nouvelle classe d'industriels : c'est la vanité de voir figurer son portrait parmi ceux des notabilités de l'epoque. Un procès récent vient de révéler ce qu'il en coûte pour faire graver son effigie dans un *keepsake* ou un *album* publié par souscription.

Il y a quatre jours à peine, comparaissait devant le Tribunal de police de Westminster, Thomas Collins, âgé de 60 ans et prévenu d'avoir frauduleusement obtenu un nombre immense de portraits appartenant à l'aristocratie *(an immense number,*

dit le compte-rendu judiciaire). Thomas Collins avait été plusieurs fois dénoncé déjà, mais avait échappé à la justice, grâce à la répugnance qu'avaient les parties plaignantes de venir déposer contre le délinquant. Thomas Collins se prétendait le co-éditeur de divers ouvrages intitulés : *Galerie des hommes éminents de l'Église ou de l'armée; Galerie des Conservateurs éminents ou des libéraux éminents*, etc., ou *Galerie de l'Aristocratie féminine (Female aristocraty) du règne de Sa Majesté la reine Victoria.* Il allait saluer les hommes éminents les uns après les autres, et les femmes éminentes, les suppliait de lui prêter leurs portraits et les obtenait avec une souscription à un certain nombre d'exemplaires de la gravure. Parmi les plaignants est le comte de Desart, qui a produit la lettre suivante où toute l'industrie de Thomas Collins est clairement indiquée :

« Mylord, je n'ai réellement plus d'autre alternative que de vous révéler ce qui m'est bien pénible à écrire. J'ai fait de vains efforts, sous le ministère whig, pour publier le portrait de Votre Seigneurie dans mon ouvrage national *des Conservateurs éminents.* Je ne suis pas plus heureux, hélas! sous le ministère tory ! J'ai été réduit à perdre d'abord ce qui m'appartenait légitimement, et puis à faire de grands sacrifices pour sauver ce qui ne m'appartenait pas : le portrait de Votre Seigneurie est heureusement en sûreté, comme vous le prouvera le reçu ci-inclus du prêteur sur gages. Epargnez-moi des détails pénibles sur ma position actuelle et croyez-moi l'humble serviteur de Votre Seigneurie. TH. COLLINS. »

Le reçu du prêteur sur gages était de 2 £ ! ce délicat expédient pour sauver le portrait du noble souscripteur, a été employé aussi par Thomas Collins pour sauver celui de lady Paget, mis en gage contre 10 £; celui de lord Paget, mis en gage contre 10 shellings seulement, et 48 autres portraits de divers. Ce qu'il y a de plus dur pour ces *éminences*, c'est qu'il a été reconnu devant le magistrat de Westminster, que Thomas Collins usurpait le titre d'éditeur, et que, pour escroquer les portraits, il montrait à ses dupes quelques épreuves d'ouvrages publiés autrefois par la maison de MM. Virtue, éditeurs de livres illustrés et discontinués depuis cinq à six ans. Lord Desart est le sous-secrétaire

d'État actuel du département des Colonies; mais il y a déjà quatre ans qu'il se croyait un conservateur *éminent*, son portrait ayant été remis par lui à Thomas Collins en 1848.

Quoique sir Ed. Bulwer-Lytton ait reproché au ministère chinois, je veux dire au ministère whig, de n'avoir su qu'accaparer les fonctions salariées sans rien faire pour le public, un acte du Parlement, qui remonte à ce ministère, va enfin donner à Londres l'utile ornement d'un quai; ce quai s'étendra du Pont du Vauxhall aux jardins de Chelsea. Le quartier de Londres, qui commence à deux cents pas du nouveau palais du Parlement, va devenir de plus en plus magnifique; mais il est un projet capable de donner à la capitale britannique quelque chose de plus qu'un fleuve bordé de quais. Le Palais de Cristal doit être transféré à Sydenham, qui est presque un faubourg de Londres; or, il s'agit d'amener la mer elle-même à Sydenham! Un grand réservoir, ou plutôt un lac, recevrait l'eau salée qui viendrait de Brigthon par des tuyaux gigantesques posés parallèlement au tracé du chemin de fer. Une fois la mer arrivée là, rien de plus facile, dit le projet, que de distribuer des bains d'eau salée à domicile dans tous les quartiers de Londres. En vérité! avec tous les merveilleux travaux qui promettent de refaire ou de remettre à neuf ce vieux monde, je m'étonne parfois qu'ici, où déjà depuis vingt-cinq ans tant de ces prodiges se sont réalisés, tous les regards semblent se tourner vers les pays lointains. Vous avez remarqué sur les murailles livrées à l'affichage comme dans les colonnes où le *Times* classe ses annonces, dans les prospectus distribués aux passants de la rue comme sur les enseignes des magasins, partout enfin, les mots *émigration*, *émigrant*, et tous les verbes ou substantifs qui en dérivent. On dirait qu'il n'y a plus qu'un public d'émigrants, qu'on ne fabrique plus que pour ce public, qu'on ne vend plus ou qu'on n'espère plus vendre qu'à ce public. Il y a mieux: des faiseurs de lectures, de discours ou de sermons, invitent les curieux et les oisifs à aller les entendre lire, disserter ou prêcher sur l'émigration! Est-ce qu'un Jonas aurait crié par les rues de Londres : « Encore quarante jours et Ninive sera détruite, » que tout le monde de Londres est ainsi invité à fuir? Non, ce n'est pas la peur d'un cataclysme qu'on exploite, c'est la découverte des mines d'or de l'Australie. Il est difficile qu'un pareil entraî-

nement ne produise pas bien des déceptions; mais je laisse l'Australie, sachant bien que vous vous emparerez de quelques-uns des articles spéciaux que toutes les Revues anglaises, comme les journaux quotidiens, consacrent à ces contrées, qui sont pour les sujets de la reine Victoria ce que fut l'Eldorado de Walter Raleigh pour ceux de la reine Élisabeth. Cependant, en faveur de ceux de nos lecteurs qui seraient tentés d'aller y chercher fortune, je veux au moins recueillir dans *l'Athenæum* une note extraite de la correspondance d'un émigrant, qui écrit de Sydney qu'il se considère comme n'étant qu'à soixante-dix jours de distance du sol natal! soixante-dix jours seulement! et le journal ajoute qu'avant un an ces soixante-dix jours pour une navigation naguères de cinq à six mois, seront réduits à la moitié, trente-cinq jours! — « La dernière malle de l'Inde et de la Chine était arrivée à » Marseille vers cinq heures du matin! grâce au télégraphe, à dix » heures on lisait à la Bourse de Londres les dépêches dans la » seconde édition des journaux du jour. Cette malle avait passé » quarante et un jours entre Singapore et Marseille; mais les nou- » veaux arrangements de la poste vont réduire ces quarante et un » jours à vingt-neuf; une semaine suffit au steamer pour parcou- » rir la distance de Singapore à Swan-River; — soit trente-cinq » jours entre Londres et cet établissement australien! » (1)

Tandis que les émigrants courent à l'or de l'Australie, la couronne d'Angleterre s'occupe de monter convenablement ce fameux diamant Koh-I-Noor, une des dépouilles opimes de la conquête du Punjaub. Tout en admirant ce précieux trésor à l'Exhibition de 1851, à cause de sa grosseur, les critiques et les

(1) Parmi les *discours* sur l'émigration, il est impossible d'oublier ceux de Mrs Chisholm, cette philanthropique patronne des émigrants, dont la *Revue Britannique* a naguères esquissé la vie et les travaux. Cette semaine encore, Mrs Chisholm a réuni ses auditeurs dans la salle de l'Institution Royale, et y a développé son système de l'émigration *par groupes*. Selon elle, *l'assortiment* d'un certain nombre d'émigrants de tous âges et de tous sexes peut seul *moraliser* l'émigration, etc.

Outre les lectures de Mrs Chisholm, les journaux annoncent : 1° des lectures de M. Judge sur l'émigration et les mines d'or de l'Australie, illustrées par une exposition de cribles et autres instruments propres à l'extraction aurifère; 2° des lectures sur le même sujet et avec les mêmes illustrations, par M. Samuel Mossman, colon australien; 3° des lectures sur l'or et les fouilles de l'or, par M. T.-A. Smith, suivies de tableaux transparents éclairés à la lumière oxyhydrogénique, par M. Cox, etc.

lapidaires avaient osé se dire assez désappointés par son éclat comparativement un peu terne. C'était, disait-on, l'effet de la maladresse des joailliers d'Orient. Si on le taillait en Europe il deviendrait parfait. La reine Victoria n'est pas comme Cléopâtre, qui faisait sans scrupule fondre ses perles dans le vinaigre. Avant de risquer le Koh-I-Noor, elle a voulu consulter les savants. Le professeur Tennant et M. Mitchell ont réuni leurs lumières pour faire un rapport scientifique qui a paru peu concluant : ont été alors appelés les joailliers de la couronne, MM. Garrard qui, aussi modestes que les professeurs, ont avoué qu'il n'y a plus qu'en Hollande, à Amsterdam, qu'on sache polir les diamants et les tailler. Ils ont donc consulté eux-mêmes MM. Coster, d'Amsterdam ; MM. Coster ont été plus hardis et ont déclaré que le Koh-I-Noor résisterait à une opération bien faite, avec les instruments convenables et maniés par des ouvriers exercés. D'après leurs instructions, une machine à vapeur spéciale, de la force de quatre chevaux, a été établie dans les ateliers de MM. Garrard, sous la surveillance d'un joaillier de Londres, M. Field. Tout étant disposé selon les règles de l'art et le Koh-I-Noor *couché dans un lit de plomb*, c'est le duc de Wellington qui a été chargé d'aller le placer lui-même sur la *scaife*, roue horizontale, tournant avec une vélocité presque incalculable, à laquelle on expose le seul angle du diamant qui ne soit pas entouré de plomb et dont la friction effectue une *facette*. Ne croyez pas qu'avec cette rapidité de roue l'opération soit bientôt faite : il faut que la roue tourne deux mois encore avant que le Koh-I-Noor ait acquis la forme ovale qu'on veut lui donner pour qu'il soit vraiment digne de son nom signifiant montagne de lumière. Les deux ouvriers qu'on a fait venir d'Amsterdam ne s'en retourneront qu'après avoir assorti également les deux autres diamants destinés à accompagner dans la monture le diamant principal. Ils garantissent que l'opération diminuera très peu le poids de ce roi des pierres précieuses, qui ne pèse aujourd'hui que 186 carats ; car ce poids a été souvent exagéré, si bien que sir David Brewster a jeté des doutes sur son identité. Qui sait, en effet, si c'est le vrai Koh-I-Noor que possède la couronne d'Angleterre, le même qui, à sa sortie des mines de Golconde, fut donné au Grand-Mogol, conquis par Nadir-Shah sur ses successeurs, volé à Nadir-Shah par son gé-

néral Ahmed-Shah, et transmis de règne en règne jusqu'au shah Soudjah, qui fut forcé de le céder à Runjet-Singh, et livré enfin au général de Sa Majesté la reine Victoria, par Dhulip-Singh, d'après une clause spéciale du traité de l'annexion du Punjaub. Ah! sir David Brewster, savant sceptique, si vous aviez raison, s'il existait un autre Koh-I-Noor, le vrai Koh-I-Noor, avalé par quelque Sikh fidèle pour favoriser la substitution, et qu'un jour..... heureux le coq qui le retrouvera peut-être sur un tas de fumier!

Ne faites pas trop fi de ce dernier mot ou je vous renverrai au spirituel discours qu'après sa réélection et pour se tenir en haleine, lord Palmerston vient d'adresser aux membres de la Société royale d'agriculture, tenant séance dans la ville de Lewes. Lord Ducie, le président, ayant fait allusion à la cherté du guano et aux vains efforts tentés auprès du ministre des affaires étrangères pour obtenir des Péruviens un abaissement de prix sur cette précieuse ordure : « Messieurs, » a répondu lord Palmerston après avoir parlé de la supériorité des Romains sur les modernes dans les arts et de leur infériorité dans les sciences, « les Ro-
» mains étaient aussi de grands agriculteurs, mais ils ne connais-
» saient pas la chimie agricole ; c'est aux progrès de la chimie,
» c'est à son application dans l'agriculture pratique, que vous
» pouvez demander quelque chose qui vous rendra moins jaloux
» de ce guano qu'il faut aller chercher au bout du monde, tandis
» que vous avez l'équivalent à quelques cents toises de nos de-
» meures. J'ai entendu faire une définition de l'ordure, qui m'a
» plu. J'ai entendu dire que l'ordure n'était rien qu'une excel-
» lente chose mal placée. Or, précisément, l'ordure de nos
» grandes villes est cela même, et s'il y avait une communauté
» d'intérêts entre la campagne et les villes, la campagne puri-
» fierait les villes et les villes fertiliseraient la campagne... il
» est une loi de la nature qui veut que rien ne se perde. La matière
» est décomposée, mais seulement pour révéler quelque nouvelle
» forme utile à la race humaine ; nous négligeons malheureuse-
» ment cette loi de la nature : nous laissons les substances dé-
» composées souiller l'atmosphère des villes, ruiner la santé,
» produire une misère précoce, engendrer la peste, détruire
» l'existence, au lieu de les transporter dans nos champs sous
» forme de liquides fertilisateurs auxquels nous devrions double

» récolte, etc. » Et, partant de là, lord Palmerston a fait un éloge de l'ordure, en agronome, en chimiste, en propriétaire intelligent, etc. Les amateurs agricoles l'ont applaudi avec enthousiasme.

La reine et la famille royale ont commencé leurs excursions d'été en se rendant à Plymouth. Les visites de Sa Majesté aux ports de mer contribuent beaucoup à sa popularité. Elle a été reçue à Plymouth et à Devonport avec des manifestations éclatantes.

Malgré son absence, la baie de Cowes a vu arriver un grand concours de curieux pour assister aux régates du Club Royal des Yachts. On a remarqué l'altération faite dans la forme et le gréement des yachts anglais, qui se rapprochent tous, plus ou moins, du modèle américain, depuis qu'ils ont été vaincus par le yacht *America*. Ce yacht a pris, au reste, le pavillon anglais, étant devenu la propriété de lord de Blacquiere, un des membres les plus fanatiques du club, et qui vient de faire une croisière de douze mois, dont il a publié toutes les *étapes* maritimes, afin de montrer que, sous son nouveau capitaine, le fameux *clipper* yankie est toujours digne de sa renommée. Inscrit pour concourir au grand prix de 100 guinées offert par la reine, l'*America* s'est laissé dépasser d'abord, à cause de la lenteur avec laquelle il a déployé les voiles de son grand hunier; mais cet avantage donné à ses concurrents devait être facilement reconquis quand il s'agissait de faire le tour de l'île de Wight.... L'émotion a été grande en apprenant que le prix était gagné par l'*Arrow*, qui a devancé l'*America* d'une minute et quelques secondes!!!

Pour prouver aux marins anglais que la marine des États-Unis entend conserver sa supériorité sur la leur, le *club de la Navigation américaine* vient de publier un défi qu'il leur adresse, de construire un navire capable de devancer un navire américain qui partirait, le même jour que le navire anglais, d'un port d'Angleterre pour un port de la Chine; 10,000 £ seraient gagnées par le plus tôt arrivé des deux.

Les élections ont fait nécessairement tort, ce mois-ci, aux courses de chevaux de Newcastle; mais nous avons encore les courses de Goodwood, dont le programme promet des merveilles. Parmi les chevaux inscrits, est un français nommé *Hervine*, annoncé comme un redoutable rival des coursiers indigènes.

Un astronome anglais, M. Hind, qui, par parenthèse, vient d'être mis sur la liste des pensions, a découvert une planète nouvelle. Je me serais contenté de vous découvrir, ce mois-ci, un ouvrage nouveau qui méritât l'attention de nos communs lecteurs. Ceux que j'attendais sur la foi des catalogues sont encore à paraître. Parmi les livres qui datent déjà du mois dernier et que j'avais négligés, je dois vous signaler une biographie de Turner, par M. P. Cunningham, mais contenant peu d'anecdotes qui n'eussent été racontées par les articles nécrologiques des journaux. M. Cunningham confirme malheureusement la réputation d'avarice faite au grand paysagiste. Une biographie de la duchesse d'Angoulême, par Mrs Romer, intéressera les royalistes de France ; des *Mémoires* de lord Longdale, un de ces avocats whigs que l'esprit de parti éleva à des fonctions éminentes dans la magistrature, nous prouvent seulement que ce rival de lord Brougham et de lord Campbell était un politique du troisième ordre. L'*Histoire des amis de lord Clarendon,* par lady Th. Lewis, la sœur du lord Clarendon actuel, nous ramène aux règnes des derniers Stuarts, et ce n'est pas un ouvrage à dédaigner ; peut-être même vous emparerez-vous des analyses qu'en donnent simultanément la *Revue d'Edimbourg* et la *Quarterly ;* il y a mieux cependant pour vous dans ce second recueil, c'est un article sur le comte Mollien et les finances de l'Empire (1).

Quelques nouveaux voyages dans l'Inde n'épuisent pas encore ce texte fécond d'esquisses de mœurs et de descriptions tant exploité par les voyageurs littéraires de la Grande-Bretagne. Le lieutenant Burton, qui a écrit précédemment deux volumes sur Goa et le Scinde, nous fait connaître la *Chasse au Faucon dans la vallée de l'Indus.* Un des épisodes de ce volume est un duel pittoresque entre un faucon et le capitaine d'un bataillon de corbeaux, qui finissent par voler au secours de leur capitaine ; le faucon est sauvé de cette violation des règles du combat singulier ; mais il y perd les deux yeux ! Depuis l'époque de Valérius Corvinus, il paraît que les corbeaux ont toujours la même tactique contre leurs ennemis, oiseaux ou Gaulois. Le brave lieutenant Burton nous en avertit et nous conseille de prendre garde,

(1) NOTE DU RÉDACTEUR. Cet article doit paraître dans notre livraison d'août.

si nous étions tentés de dénicher un nid de ces noirs bipèdes sous le bec et les griffes, *unguibus et rostris*, du père ou de la mère.

Cinq années dans le Népaul, par le capitaine Smith, et *une visite à Katmandhu*, par le major Oliphant, ont droit à une mention et peuvent même, au besoin, vous fournir leur contingent d'extraits.

Je n'ai pas lu un seul des romans anglais publiés ce mois-ci, sauf la cinquième livraison de *Bleak-House*, qui est excellente. Mais j'ai lu le roman de *Blithedale*, la dernière production de Nathaniel Hawthorne, qui, vous le savez, rêva une fois dans sa vie qu'il était socialiste. Cet ouvrage pourrait avoir pour second titre le *Socialisme en Amérique*. L'auteur s'y met en scène sous le pseudonyme de Miles Coverdale. Il y donne un rôle à Marguerite Fuller, sous celui de Zenobie. Malgré la métaphysique de ce dramatique récit, il émeut souvent. Quelques portraits sont tracés de mains de maître ; quelques descriptions sont d'un beau style. Cependant, si vous le faisiez jamais traduire dans la *Revue*, il faudrait qu'il fût précédé de la notice biographique sur l'auteur.

États-Unis. — Biographie.

H. Clay.

Au milieu de l'agitation de son élection présidentielle, la république des États-Unis a dû se recueillir quelques instants pour rendre les honneurs funèbres à l'un de ses plus illustres citoyens, Henry Clay qui, dans sa longue carrière, avait rempli avec distinction et probité des fonctions éminentes, mais qui, plusieurs fois candidat à la présidence, en fut toujours exclu en faveur d'un concurrent dont, au premier abord, les chances semblaient bien inférieures aux siennes. Nous avons justement fait, dans notre dernière livraison, quelques réflexions sur ces exclusions, car nous pensions surtout à Henry Clay quand nous cherchions à expliquer comment ces candidatures qu'on improvise dans une élection américaine, proviennent surtout d'une guerre

jalouse faite aux candidats recommandés par déclatants talents et de longs services. Les journaux américains, tout en proclamant les titres de Henry Clay, ont senti le besoin de justifier, par des circonstances toutes particulières, les objections qui se produisaient contre lui à chaque élection nouvelle.

Henry Clay était né le 12 août 1777, septième enfant d'une de ces familles qui, quoique franchement républicaines, aiment à rappeler dans l'occasion qu'elles pourraient, si elles le voulaient bien, avoir en Angleterre des lords et des baronets pour cousins. Le romancier philosophe Hawthorne a fait ressortir l'exagération de cette vanité aristocratique chez ses compatriotes. Quoi qu'il en soit de cette descendance pour Henry Clay, il avait un père qui valait tous les ancêtres pour un vrai démocrate, le révérend John Clay, homme de vertus exemplaires et qu'il eut le malheur de perdre en bas âge. Sa mère se remaria au capitaine H. Walkins, homme aussi très recommandable, mais dont les soins ne pouvaient égaler ceux d'un père. Le capitaine plaça Henry dans le cabinet du greffier de la Cour de chancellerie, à Richmond, où il devint le secrétaire du chancelier lui-même, qui le prit en amitié, devina sa capacité et dirigea ses études d'avocat en lui donnant l'usage de sa bibliothèque. Le chancelier Whyte fut celui qui remplaça réellement le père de M. Clay. A vingt-un ans, le jeune avocat débuta à Lexington, et il citait quelquefois le bonheur qu'il éprouva à toucher les premiers quinze shellings que lui valurent sa première cause. En peu de temps il devint le concurrent des autres avocats de Lexington, dont plusieurs étaient des hommes d'un vrai mérite ou d'une grande réputation locale. Il se maria aussi à Lexington au mois d'avril 1799, et épousa Lucrezia Hart, fille d'un colonel, de qui il eut onze enfants, cinq fils et six filles. Deux seulement lui survivent, et, des trois autres, celui qui portait son nom de Henry, fut tué dans la guerre du Texas en 1847 : fatale perte pour le père, dans une guerre contre laquelle il avait tant de fois parlé au sénat.

M. Clay entra dans l'arène politique sous la présidence de John Adams, et se signala parmi les orateurs de la démocratie contre le parti fédéral qui était peu populaire à Lexington. Elu représentant du Kentucky, il se distingua encore dans la législature locale et ensuite tantôt au sénat, tantôt dans la seconde

chambre, dont il fut cinq ou six fois président. En 1825, il remplit les fonctions de secrétaire d'État. Pendant cette période, il se trouva forcé deux fois de se battre en duel : quoiqu'il déclarât souvent qu'il abhorrait le duel et qu'il se reprochait à lui-même d'avoir accepté deux cartels, on ne manquait jamais de lui en faire un crime lorsqu'on était à bout d'arguments contre lui dans les luttes électorales. Singulier argument dans un pays où le duel est si fréquent entre hommes politiques, et si bien autorisé par l'opinion, qu'on lui eût fait probablement un plus grand crime encore d'avoir refusé de croiser le fer ou d'échanger une balle avec ses adversaires au nom de la philosophie ou de la morale chrétienne.

M. H. Clay avait visité l'Europe en 1814, nommé un des cinq commissaires américains chargés de venir négocier le traité de Gand entre les États-Unis et l'Angleterre. Parmi ces cinq commissaires, M. Clay représentait le parti de la guerre, car il s'était toujours montré dans le sénat et la chambre des représentants très hostile aux prétentions anglaises. Il n'oublia pas cependant que ses fonctions diplomatiques lui imposaient une modification de ses sentiments ; et, quoique ferme toutes les fois qu'il fallait défendre l'intérêt américain, il ne fit rien pour empêcher la conclusion de la paix. La paix signée, il revint au congrès en défendre loyalement toutes les conditions.

Ce serait faire l'histoire complète de l'*Union américaine*, que de suivre H. Clay dans toute sa carrière politique. Dans toutes les grandes affaires, il eut un rôle à jouer ; dans toutes les difficultés constitutionnelles, dans toutes les négociations d'État à État, il exprima une opinion qui était toujours écoutée, souvent décisive ; dans toutes les discussions de principes, enfin, il exerça l'ascendant moral d'un orateur honnête homme et fidèle aux traditions de Washington. Jusqu'à un âge assez avancé, il ne renonça pas à sa carrière d'avocat, trouvant le temps de s'occuper des causes de ses clients dans tous les intervalles des sessions parlementaires. Au besoin, il prenait ce temps sur son sommeil, ellement, qu'en 1820, sa santé ayant été compromise et sa fortune un peu dérangée, il refusa d'être réélu, soit comme sénateur, soit comme représentant, parce qu'il déclara lui-même avoir besoin de deux années entières pour rétablir

et sa fortune et sa santé. On respecta cette loyale déclaration ; mais, en 1824, il retrouva sa place à la chambre, et, pouvant se présenter comme indépendant de toutes les manières, indépendant par ses opinions comme par sa position, il se mit sur les rangs pour succéder au président Monroe. Trois autres candidats, MM. Adams, Jackson et Crawford lui disputèrent la place : les scrutins préparatoires firent entrevoir que la majorité ne serait dévolue à aucun des quatre, et que l'élection appartiendrait au congrès, où M. Clay était sûr d'être préféré par ses collègues. Ce fut là justement ce qu'on voulait empêcher, et tous les efforts de la lutte tendirent à le laisser le quatrième sur la liste, ce qui l'excluait, le congrès ne pouvant, d'après la loi, choisir le président que parmi les trois candidats qui ont le plus de votes. Ce premier échec rendit sa position très délicate, car, président de la chambre et y jouissant d'une influence prépondérante, c'était lui qui allait décider entre ses trois concurrents : il nomma M. Adams plutôt que le général Jackson, ce que les partisans de celui-ci ne lui pardonnèrent jamais. Ayant accepté d'être secrétaire d'Etat sous M. Adams, on l'accusa d'avoir fait de sa propre élévation à ce poste la condition de son vote en faveur de M. Adams, quoiqu'on sût fort bien qu'il avait toujours exprimé la résolution de s'opposer à la nomination d'un chef militaire qui n'aurait d'autre titre que son grade militaire. Pendant quatre ans, cette accusation de marché et de corruption fut dirigée à la fois contre le président et son ministre ; aussi, au bout des quatre ans, M. Adams ne fut pas réélu et M. H. Clay se retira dans sa ferme d'Ashland, à un mille de Lexington. Mais, en 1831, la législature du Kentucky le nomma membre du sénat, et les quatre premières années de la présidence du général Jackson étant expirées, il se laissa proposer la candidature en opposition à la réélection du général qui l'emporta. Entre lui et le général Jackson la guerre se continua après comme avant l'élection présidentielle ; car ce fut par l'influence de M. Clay que la banque des Etats-Unis obtint le renouvellement de sa charte, et le président ayant mis son veto sur la loi, un vote du sénat proposé par M. Clay censura le président. Mais, après le général Jackson, un autre général, Harrison, fut suscité pour le supplanter, comme plus tard encore, en attendant un troisième candidat mi-

litaire (le général Taylor), les partis surent trouver, pour l'empêcher de réussir, l'inconnu M. Polk; bref, l'homme qui, pendant quarante ans, a été unanimement salué comme le républicain le plus sincère de la République et le plus capable de ses hommes d'Etat, rencontra pour concurrent sérieux à chaque élection présidentielle, non pas M. Webster ou toute autre capacité reconnue, mais un nouveau favori de la populace, qui était enchantée de laisser l'homme supérieur au second rang. Tels seront partout les caprices du suffrage universel. M. Henri Clay a écrit, dit-on, des Mémoires : il sera curieux de voir comment il y exprime le dépit bien légitime qu'il ressentit et montra quelquefois pendant sa vie.

Il est mort le 29 juin à Washington, et les partis, désarmés enfin autour de son cercueil, ont répété par leurs divers organes dans la presse et les deux assemblées législatives, que la république perdait en lui le dernier des républicains de l'école de Washington : tardive apothéose! Cet hommage lui fut rendu en Angleterre malgré l'esprit de nationalité souvent hostile dont il se montra parfois animé contre le gouvernement anglais. Le *Times* seulement lui reproche d'avoir été un protectionniste, l'unique erreur de sa vie, dit ce journal, qui l'excuse même comme inspirée par son patriotisme systématique (1).

Colonisation.

L'agitation révolutionnaire de ces dernières années a produit tant de déceptions politiques, a déclassé tant d'existences, a compromis tant d'intérêts, a interrompu enfin tant d'habitudes normales, que nulle époque ne fut plus favorable à l'émigration et à la colonisation. Jamais plus d'intelligences, plus de bras et plus de capitaux n'ont été disponibles à la fois en Europe. Les pays où l'on a combattu pour ou contre une rénovation sociale, et ceux où le mouvement a avorté dès le premier jour, fournis-

(1) *Le New-Herald de New-York* consacre la moitié de ses colonnes à la mémoire de Henri Clay et y insère tous les discours dont sa mort a été l'occasion. M. Michel Chevalier doit publier, dans le *Journal des Débats*, une biographie complète de l'homme d'État américain.

sent également leur contingent. La découverte des nouvelles régions aurifères semble avoir répondu providentiellement au besoin de la circonstance; l'inquiétude des esprits n'a pas moins contribué que la misère des populations à peupler la Californie, et les mêmes causes dirigent la même affluence vers la zone australienne. L'impulsion est donnée : l'émigration n'attendait qu'un débouché pour la recevoir; cette impulsion est telle qu'il n'est aucune réflexion qui puisse l'arrêter, et cependant, en des temps plus calmes, combien auraient hésité devant les hasards d'une longue navigation qui conduit l'émigrant à des rivages où l'attendent l'épreuve du climat, tous les vices d'une société à demi sauvage et ceux d'une civilisation corrompue, l'incertitude du droit de travail et du droit de proprieté, la lutte enfin contre la fraude ou la violence sous une législation improvisée, presque toujours impuissante quand elle est invoquée par les derniers venus. Telle s'est trouvée la Californie, de l'aveu même de ceux qui y ont obtenu isolément quelque succès d'exploitation, mais où, jusqu'ici, la véritable colonisation n'a pu fonder aucun établissement permanent. Telle risque d'être l'Australie elle-même, parce qu'elle est menacée de sacrifier à la seule industrie des mines les sources de sa prospérité antérieure, fondée sur cette vie en grande partie agricole et pastorale, qui devait de plus en plus moraliser les premiers éléments de sa population, composée en grande partie de convicts.

Ces considérations, qu'il serait facile de développer, nous ont fait tout d'abord comprendre les avantages qu'offriraient à l'industrie et aux capitaux une colonisation qui trouverait son champ d'exploitation en Europe même, sous un ciel pur et sur un sol fertile, avec toutes les garanties d'une législation consacrée par le temps, avec toute la sécurité d'une propriété légitimement concédée par un gouvernement jaloux d'associer les intérêts du travail et du capital étranger avec ceux de la propriété nationale.

C'est en Angleterre même, c'est en étudiant le mouvement de l'émigration des Trois-Royaumes, c'est en demandant aux économistes, aux statisticiens et aux spéculateurs des renseignements sur les diverses compagnies qui recrutent pour le Canada, la Californie, les terres australiennes, etc., que nous avons en-

tendu citer une société de colonisation s'intitulant : *Compagnie Péninsulaire* (*Peninsular colonization Company*), et dont le titre indique déjà qu'elle a pour but l'exploitation et la colonisation de terres en Espagne, de terres concédées à son fondateur au cœur même de l'Andalousie.

Que ceux qui s'étonneraient qu'il soit question, en 1852, de *coloniser* l'Espagne, ce royaume des colonisateurs conquérants, se rappellent que justement le tort de l'Espagne, fut, autrefois, de répandre trop largement ses forces actives au dehors, en abandonnant des parties de son sol qui étaient et qui sont restées plus riches que celles où ses enfants allaient chercher, eux aussi, de l'or sur les traces des Cortez et des Pizarre. L'Espagne a bien commis d'autres erreurs alors et depuis ; l'Espagne s'est fait accuser d'indifférence et d'indolence ; l'Espagne, si intelligente, si persévérante, si vigilante dans ses jours d'héroïsme, a paru s'endormir pendant des siècles. Au milieu du progrès de la civilisation européenne, l'Espagne, jadis l'avant-garde de cette civilisation, s'est arrêtée soudain, et après avoir expulsé le Maure de ses plus belles provinces, entre autres de l'Andalousie, elle a laissé les ronces envahir le sol reconquis sur les Maures, et le désert descendre de la montagne à la plaine pour convertir les anciens greniers de Rome en solitude africaine.

Heureusement on doit reconnaître que l'Espagne veut enfin se réveiller. L'Espagne accepte avec enthousiasme les chemins de fer, dont les rails, posés d'une ville à l'autre, d'une province à l'autre, réaliseront promptement, pour les divers royaumes de la Péninsule, cette force de cohésion, cette unité nationale que la réunion des couronnes sur une seule tête n'a pu suffire à leur donner depuis trois siècles, et qui est si nécessaire pour les faire tous marcher de concert vers le progrès en toute chose. Les souscriptions locales dans ces entreprises, dont l'initiative appartient à des étrangers, montrent que les Espagnols comprennent non-seulement leur utilité directe, mais encore les combinaisons financières qui s'y rattachent. Il faut dire aussi que, pour la première fois peut-être, la Péninsule voit son gouvernement dans les mains d'un homme qui, voulant inspirer la confiance à l'Europe, prétend asseoir le crédit espagnol sur des bases solides. Déjà le duc de Valence avait partout rétabli l'ordre, ré-

gularisé toutes les administrations et discipliné l'armée de manière à pouvoir la faire servir de point d'appui à toutes les réformes nationales. Le ministre qui lui succède, simple avocat, mais avocat distingué, à la conception prompte et à la parole précise, véritable homme d'État, parce qu'il est de ceux qui savent vouloir qui et ne reculent pas devant l'exécution d'un plan bien combiné, Bravo Murillo, profitant des expériences incomplètes du ministre Mon, un de ses devanciers, a résolu de faire marcher son pays dans un système qui embrasse tous les genres de progrès. C'est sous son ministère, c'est encouragées par son impulsion, que s'ouvrent les voies ferrées d'Almenza, de Valence, de Séville, de Xerès, d'Alicante et de Madrid à Bayonne, etc., entreprises importantes qui sont loin d'absorber toutes les ressources péninsulaires; car, en même temps, s'organisent plusieurs lignes de bateaux à vapeur, l'Ebre voit approfondir son lit, Madrid va recevoir des eaux par un aqueduc digne des Romains, Valence sera doté d'un port et le Ferrol a des ateliers. Dans tous ces travaux, presque tous achevés ou fort avancés, ce qu'il faut surtout remarquer, c'est le concours combiné des efforts de l'Etat et des communes, des compagnies et des particuliers. L'Espagne renaît et se régénère pour ce mouvement tout-à-fait national qui la fait entrer dans la vie active des peuples modernes.

Or, c'est sous les auspices mêmes du gouvernement espagnol, jaloux de favoriser par tous les moyens cette régénération de l'Espagne et d'appeler dans son sein tous les éléments de vie et d'activité, qu'a été conçu le projet de coloniser un territoire important situé en Andalousie sur les deux rives du Guadalquivir. 100,000 fanegas (environ 65,000 hectares) entre Séville et Cordoue, ont été concédés au colonel Partington, un des officiers qui ont combattu en tête des auxiliaires anglais pour la même cause que notre vaillante légion française. Le colonel, allié à une famille d'Espagne, a pour lui toutes les garanties d'une haute protection, soit dans la Péninsule, soit en Angleterre. La compagnie fondatrice qui se groupe autour de lui, compte parmi ses membres plusieurs personnages influents des deux royaumes. Persuadé qu'il doit trouver en France aussi une coopération non moins utile, nous nous empressons d'ouvrir à son pros-

pectus la publicité de notre Revue, qui croit justifier ainsi son titre de Revue internationale : nous le faisons dans l'intérêt de nos lecteurs des trois pays, car depuis quelques années nos relations avec l'Espagne vont s'augmentant sans cesse. Si l'on désire de plus amples renseignements, nous sommes prêts à les donner.

—

COMPAGNIE PÉNINSULAIRE

POUR L'EXPLOITATION ET LA COLONISATION DE

TERRES EN ANDALOUSIE.

(Peninsular colonization company (1).

—

Un décret royal, en date du 8 juillet 1851, a concédé au colonel Partington un territoire de 100,000 fanegas (65,000 hectares environ), situé en Andalousie, sur les deux rives du Guadalquivir, entre Séville et Cordoue. Ces terres, de la plus grande fertilité, ont nourri, durant la domination des Maures, une nombreuse population. On peut encore y voir les vestiges des villes et villages qui les couvraient. Elles sont traversées par la grande route de Madrid, et on y trouve en abondance la pierre à chaux et tous les matériaux propres aux constructions. Le climat, dans cette province, est d'une salubrité remarquable.

L'acte de concession garantit aux colons les priviléges et avantages suivants :

1° La protection et l'appui spécial du gouvernement;

2° L'exemption de tous impôts pendant vingt ans;

3° L'admission franche de tous droits de douane, des meubles, vêtements, instruments d'agriculture et autres objets à leur usage;

4° La faculté de se pourvoir gratuitement de bois de construction dans les forêts royales;

5° Le droit de nommer leurs autorités municipales;

6° L'exemption de tous droits et taxes sur les actes translatifs de propriété.

Le Guadalquivir est navigable, pour les navires d'un fort tonnage, jusqu'à Séville, et pour les bateaux, jusqu'aux mines de houille de Villanueva, situées dans le voisinage de la concession. A peu de distance de Séville, avec ses 120,000 habitants, la colonie est aussi très rapprochée

(1) Société en commandite constituée par acte authentique passé devant Mᵉ Baudier et son collègue, notaires à Paris, rue Caumartin, n° 29, et rédigé par Mᵉ Schayé, avocat agréé au tribunal de commerce de la Seine.

de Cordoue, d'Ecija et de Carmona, villes qui présentent un chiffre total de plus de 100,000 âmes, et de divers petites villes, bourgs et villages de 300 à 6,000 habitants. Tous ces centres de population offrent un vaste débouché à ses produits. Les terres destinées à la colonisation sont couvertes actuellement de bois et de pâtures; elles ont été visitées par des personnes compétentes qui les ont reconnues égales en qualité aux meilleures de l'Andalousie. L'oranger, le citronnier, le grenadier et l'olivier y viennent presque sans culture; elles peuvent fournir en abondance la garance, le maïs, le froment, le vin, les pommes de terre, la patate douce, le coton, le kermès et tous les autres produits qui ont rendu célèbre cette contrée privilégiée.

Une infinité de cours d'eau qui viennent se jeter dans le Guadalquivir, peuvent être facilement convertis en canaux d'irrigation et augmenter la valeur de la propriété dans une immense proportion. En effet, dans cette partie de l'Espagne, la terre en culture, mais non arrosée, vaut de 250 à 300 fr. le fanega; arrosée, elle n'a pas une valeur moindre de 1,500 fr. La concession renferme d'excellents pâturages et le colon pourra se créer une source abondante de profits dans la fabrication du beurre et du fromage. Ces deux objets de consommation sont chaque jour plus recherchés dans la Péninsule, et, comme ils proviennent presqu'exclusivement de l'importation étrangère, ils y atteignent un prix très élevé. Enfin, en Andalousie, les aliments sont au meilleur compte et de la meilleure qualité; la livre de viande y coûte 20 centimes, celle de pain 10 centimes.

Avec son climat sans rival dans le monde, avec un sol qui surpasse en fertilité et en richesses minérales de toute nature tous les autres pays de l'Europe, assise sur deux mers, possédant un grand nombre de ports sûrs et vastes, et, par conséquent, admirablement située pour le commerce extérieur, l'Espagne, si richement dotée par la nature, est incontestablement dépeuplée; et, tandis qu'elle pourrait largement nourrir soixante millions d'habitants, elle présente à peine une population de treize millions. Cette remarque peut surtout s'appliquer aux provinces méridionales, l'Andalousie et l'Estramadure, qui, depuis l'expulsion de la race industrieuse des Maures, sont restées en grande partie désertes et improductives.

Le grand courant de l'émigration, courant qui va chaque jour en s'augmentant, se dirige principalement vers les États-Unis et les colonies anglaises de l'Amérique du Nord. Un rapport officiel, publié dans l'un des derniers numéros du Courrier des États-Unis, porte à 289,000 le nombre des émigrants de tous pays qui, dans le cours de l'année 1851, sont arrivés dans le seul port de New-York; c'est une augmentation de 76,000 sur l'année précédente.

Sur ce chiffre l'Angleterre a fourni.	28,535
l'Écosse.	7,302
le Pays de Galles.	2,189

l'Irlande.	163,255
l'Allemagne.	69,885
la France.	6,044
la Suisse.	4,449

Le rapport des commissaires anglais chargés de surveiller l'émigration, publié par ordre de la Chambre des Communes dans le premier semestre de 1851, confirme pleinement le document américain au point de vue et du chiffre et de l'augmentation croissante. Il y a toute raison de croire que le nombre des émigrants s'élève, dès à présent, à mille par jour !

Le passage en Andalousie dure en moyenne une semaine et coûte 50 fr. au plus. Cela seul doit attirer vers ce pays le flot des émigrants, qui préfèreront certainement ce voyage rapide et peu dispendieux, à la longue et pénible traversée d'Europe en Amérique ou en Australie. indépendamment des avantages que nous avons énumérés, les terres seront délivrées aux colons pour la somme insignifiante de 60 fr. l'hectare, en quantité proportionnelle à leurs besoins et à leurs facultés. De sorte que l'émigrant, avec la dépense qui n'eût servi qu'à le conduire au point de débarquement en Amérique, pourra non-seulement se rendre dans sa nouvelle patrie, mais encore y acquérir une propriété suffisante pour fournir largement à sa subsistance et à celle de sa famille. Les petits cultivateurs et les autres propriétaires de capitaux restreints, dont les ressources sont insuffisantes pour leur procurer une existence convenable, mais que la perspective des dangers, des fatigues et des privations qu'entraîne l'émigration dans le Nouveau-Monde contient dans leur désir de s'expatrier, et qui reculent devant l'abandon et la rupture de tout lien de famille, trouveront dans l'entreprise en voie d'exécution tous les moyens d'atteindre leur but, à savoir : d'une part, tous les avantages du sol et du climat ; de l'autre, la proximité de leur pays natal. Cette classe de colons a particulièrement droit aux plus grands encouragements.

Les fonds de la Compagnie seront exclusivement appliqués à l'exploitation et à l'amélioration de ses vastes domaines. Néanmoins, elle a l'intention d'entreprendre la canalisation du Guadalquivir, de Séville à Cordoue. Ces travaux ont pour but de permettre aux navires de remonter jusqu'à cette dernière ville. Des ingénieurs ont constaté la grande facilité d'exécution de ce projet, et le gouvernement espagnol assure de très grands avantages aux entrepreneurs. Il garantira, en outre, un minimum d'intérêt très élevé aux capitaux employés. Dès que ce grand travail sera terminé, la Compagnie verra augmenter la valeur de ses propriétés dans une proportion considérable ; de plus, un des gisements métalliques les plus riches et les plus variés qui soient connus, sera ouvert au commerce. Sans compter le mercure d'Almade, le cuivre de Rio-Tinto, le plomb de Linares, les montagnes de la Sierra-Morena, voisines de notre concession, sont renommées par leurs riches filons

d'argent, de cobalt, etc. Mais les mines les plus importantes sont, sans contredit, celles de charbon. Le grand bassin houiller de Cordoue peut à lui seul alimenter toute la Méditerranée de combustibles de la meilleure qualité et donnés à un prix assez bas pour dérouter la concurrence étrangère, de quelque part qu'elle vienne. De là des avantages incalculables pour la colonie. Les porteurs d'actions auront la préférence pour s'intéresser, s'ils le jugent à propos, dans l'entreprise de la canalisation.

Une Société en commandite a été formée pour la mise en valeur de la concession, sous le titre de COMPAGNIE PÉNINSULAIRE POUR L'EXPLOITATION ET LA COLONISATION DE TERRES EN ANDALOUSIE, ou *Peninsular Colonization Company*, au capital de 12,500,000 fr. (500,000 liv. st.), divisé en actions au porteur de 125 francs. Les produits, déduction faite des frais et dépenses, seront répartis de la manière suivante :

Après le paiement des intérêts à 5 p. 0|0 sur le capital versé, il sera formé un fonds de réserve destiné à l'amortissement des actions par voie de remboursement annuel et à assurer le paiement des intérêts. Les actions sont divisées en deux séries : celles de *capital*, au nombre de 100,000, celles de *bénéfices*, au nombre de 150,000. Une action bénéficiaire est attribuée à chaque action de capital. Les 50,000 restant sont attribuées au concessionnaire comme prix de son apport. Les premières donnent droit aux intérêts et au remboursement dont nous venons de parler ; les secondes à une part proportionnelle dans la totalité des bénéfices.

Les chiffres suivants donnent un aperçu de l'emploi du capital et des profits probables qui en résultent.

APERÇU DE L'EMPLOI DU PREMIER VERSEMENT DE 2,500,000 FRANCS.

Cautionnement à verser entre les mains du Gouvernement espagnol, et qui, aux termes du décret royal, doit être remboursé après l'établissement de la colonie dans cinq années.	375,000 fr.
Premières dépenses.	75,000
Travaux d'irrigation.	750,000
Établissements de fermes-modèles, achats de bestiaux, instruments aratoires, graines, etc.	325,000
Constructions, routes, plantations, administration, arpentage, frais judiciaires.	625,000
Dépenses non prévues.	350,000
Total.	2,500,000 fr.
A retrancher le cautionnement qui doit être remboursé.	375,000
Reste pour les dépenses.	2,125,000 fr.

On voit que la spéculation sort absolument de la ligne ordinaire; car les avantages en sont presqu'immédiatement réalisables, et cela avec des dépenses préalables insignifiantes; car, dès l'instant où les colons arriveront sur l'exploitation, située entre la grande route de Madrid à Séville, au sein de la sécurité la plus parfaite, sous ce magnifique ciel d'Andalousie, ils pourront mettre la charrue dans le sol en se logeant provisoirement dans les petits hameaux qui se trouvent aux abords des terrains concédés.

Les 65,000 hectares accordés seront divisés par parcelles.

25,000 hectares sur la rive gauche du Guadalquivir, entre Cormona et Ecija, dont une partie notable susceptible d'être arrosée par le Rio-Corbones. Ces 25,000 hectares destinés à représenter les actions du capital.

40,00 0 hectares représentant les actions de jouissance.
L'emploi des terrains devra donner lieu à la réalisation suivante, après l'exécution des travaux que réclame la colonisation :

20,000 hectares de la première parcelle, non arrosés vendus aux colons à 60 fr.	1,200,000 fr.
5,000 hectares aussi de la première parcelle, arrosés vendus aux colons à 1,000 fr.	5,000,000 fr.
Total. . . .	6,200,000 fr.

2,500 hectares pris sur les deux parcelles, employés en chemins, rues, places, villages, etc., etc.

37,500 hectares représentant les 150,000 actions bénéficiaires portant des numéros correspondants à 38 lots, dont 37 de 1,000 hectares et 1 de 500.

Ces 38 séries formeront la garantie des actions de jouissance, jusqu'à ce que la spéculation ait forcé de morceler les parcelles, ce qui ne pourra être exécuté que sur l'autorisation du conseil d'administration et après liquidation de au moins la moitié du premier lot représentant la valeur des actions de capital.

L'économie du projet se traduit donc par ce calcul bien simple : chaque actionnaire, en souscrivant pour 40 actions, par exemple, recevra :

40 actions de capital destinées à être amorties par la vente des 25,000 hectares du premier lot, qui devra rapporter 6,200,000 francs lorsque les actionnaires auront versé 2,500,000 francs.

40 actions bénéficiaires représentées par 10 hectares de terre dans le deuxième lot.

Chronique littéraire de la Revue Britannique

ET BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Paris, juillet 1852.

This moral ties me over to time and a hot summer.
SHAKSPEARE, *Henry V*, act. V, sc. 2.
Cette leçon me livre enchaîné au temps et à un brûlant été.

'Tis very sultry and hot.
SHAKSPEARE, *Hamlet*, act. V, sc. 2.
Il fait très chaud et très étouffant !

Dogs howl and hideous tempests, etc.
SHAKSPEARE, *Henry VI*, 3e partie, act. V, sc. 6
Les chiens hurlent et des tempêtes horribles, etc.

« *The dog days now reign*, » « la canicule règne, » a répondu Shakspeare (*Henry VIII*, act. V, sc. 3), à toutes nos consultations sur les vènements de ce mois-ci; notre Prophète, nous en sommes un peu honteux pour nous et pour lui, descend au rôle d'un oracle d'almanach ; on le dirait accablé comme un simple mortel par la chaleur tropicale qui incendie l'Europe et même l'Amérique du Nord, d'après nos dernières nouvelles de New-York. Les « horribles tempêtes » auxquelles il fait allusion, ne troublent en rien « l'horizon politique ; » ce sont les tempêtes de l'été, ces coups de foudre qui ont défié Franklin et ses paratonnerres sur plus d'un clocher, qui ont ravagé ici une moisson, là une vigne, qui, ailleurs, ont tué un pauvre homme ! Les chiens qui hurlent sont tout simplement les « *mad dogs*, les chiens enragés » proscrits par la police et assommés sur place au risque de compromettre complètement l'impôt dont est menacée la race canine, « *Let gallows gape for dogs* » (SHAKSPEARE. *Henry V*, *act*, III, *sc*. 5), « qu'on pende les chiens ! » Pas un mot qui ait rapport aux affaires publiques ni sur les voyages des souverains, ni sur leurs mariages, sauf quelques phrases extrêmement vagues comme : « *Will he travel higher or return?* Voyagera-t-il plus haut ou reviendra-t-il sur ses pas ? » *(Tout est bien qui finit bien*, acte IV, sc. 3) ; « ... *Get an empire by his mariage?* Gagnera-t-il un empire par son mariage ? (*Henri VI*, Ire partie, acte 1er), etc. Contenons donc notre curiosité ; ne querellons pas Shakspeare de ses réticences et querellons encore moins le Président, lui qui fait si bien les allocutions et les messages, d'être revenu d'Alsace sans avoir fourni au *Moniteur* un seul discours officiel. Nous étions cependant au mois impérial de Jules César... patience, voici déjà le mois d'Auguste ; et comme nous répond mystérieusement Shakspeare à cette dernière insinuation anticipée, « *Augustus lives to think of it*. Auguste vit pour y penser. » (*Cymbeline*, acte V, sc. 5),

La chronique est donc renvoyée à sa critique littéraire. Elle espère qu'avec la chaleur qui a régné vous n'exigerez pas d'elle qu'elle vous

entretienne des théâtres de Paris. Mais, d'ailleurs, quelle nouveauté aurait pu l'y attirer? Elle pourrait, cependant, elle l'avoue, suppléer ce mois-ci le correspondant de Londres, car elle est allée faire avec le directeur son excursion annuelle aux bords de la Tamise; elle y a accompagné un soir M. Albert Smith jusqu'au sommet du Mont-Blanc. (Voir l'article de cette livraison où le Directeur parle de cette ascension); elle y a vu les marionnettes anglaises et a ri aux larmes d'une scène chantante jouée par des Ethiopiens en bois peint; elle a vu, au théâtre d'Adelphi, l'acteur Wright et Miss Woolgar, la Déjazet anglaise, dans deux pièces *originales*, chose rare en Angleterre (lisez plutôt le dernier feuilleton de Jules Janin et les extraits qu'il donne d'une lettre de Charles Mathews); elle a vu enfin dans les rues de Londres et puis dans celles de Southampton et de Douvres, quelques actes du grand drame tragi-comique des élections, etc.; mais comment vous parler de tout cela sous la rubrique de Paris? Permettez-lui donc de vous conduire tout simplement en Amérique... Grâce à un charmant petit volume de M. Charles Olliffe qui écrit avec la même aisance le français et l'anglais. Ce volume est intitulé : *Scènes américaines, dix-huit mois dans le Nouveau-Monde* (1). Avec ce titre, nos touristes ordinaires rempliraient dix-huit volumes. M. C. Olliffe s'est imposé l'obligation de ne rien écrire qui ne fût intéressant; il s'est privé de ces *fantaisies* de voyage qu'on appelle des *impressions*; il a mis de côté les confidences intimes de sa personnalité; il s'est contenté enfin d'esquisser légèrement une description, là où, sous un autre pinceau, nous aurions vu naître et se colorer de larges tableaux pittoresques. Il en est résulté un volume moins prétentieux mais riche encore de détails. Un trait souvent suffit à M. C. Olliffe pour éclairer d'un jour nouveau de graves questions restées fort obscures chez les voyageurs philosophes et statisticiens. Ses principaux chapitres nous font connaître le Mississipi, son cours et tous les accidents de ses bords, l'Alabama, la Floride, la Caroline du Sud, la Virginie, le Maryland, la Pennsylvanie, le fleuve Hudson, le Canada; nous voyageons avec lui en chemin de fer et par bateaux à vapeur. Dans les plaines, sur les montagnes, dans les bois comme sur l'eau, le Dr C. Oliffe a un coup d'œil rapide, saisit tout d'abord la physionomie d'une contrée, et il la reproduit en quelqnes phrases précises. Dans les villes il caractérise avec la même précision pittoresque les mœurs et les habitudes de la vie quotidienne. Sans se refuser une observation piquante, une anecdote comique même, il n'a pas cet esprit de dénigrement qui est le pire défaut des touristes dédaigneux. Là où sa sympathie est éveillée, il s'y abandonne, parce que comme toutes les intelligences d'élite il sait goûter le charme muet des beautés de la nature et en même temps se montrer sensible à tous les agréments de la sociabilité.

C'est là ce qui prête aussi un grand attrait à la lecture de ses souvenirs, et, pour dire tout le plaisir que nous avons éprouvé à le suivre pendant son excursion de dix-huit mois, nous regrettons avec lui, que son retour à Liverpool ne soit pas un rêve; nous aurions voulu prolonger de

(1) Paris, Amyot, rue de la Paix.

quelques mois encore le séjour dans cette Amérique d'où certains voyageurs, fort aimables et fort spirituels d'ailleurs, n'ont rapporté que des souvenirs pénibles ou le plaisir d'en être revenus. Que M. C. Oliffe, qui a pu en faire la comparaison, nous permette l'expression d'un seul regret. Il vante beaucoup l'aqueduc Croton, qui amène les eaux de la rivière Croton à New-York, et il ajoute que l'aqueduc de Roquefavour, qui amène les eaux de la Durance à Marseille, est loin de pouvoir lui être comparé ! Il n'y a pas long-temps encore que nous égalions presque l'aqueduc de Roquefavour au pont du Gard par la hardiesse et le grandiose de son architecture. Tout ce qu'il nous reste à dire, c'est que celui de Croton doit être vraiment la merveille du Nouveau-Monde, et vaut seul le voyage aux États-Unis. Notre dernière consolation sera que les Américains n'ont ni notre rossignol dans leurs bocages, ni notre marguerite dans leurs prés. Si M. C. Oliffe n'avait un peu trop négligé peut-être la littérature américaine, nous aurions appris de lui si cette littérature peut bientôt nous donner son Shakspeare, son Milton et son Robert Burns, qui ont chanté si harmonieusement le timide *Nightingale* et la *Daisy*.

Nous réservons la critique littéraire proprement dite pour une autre chronique, et heureusement un texte excellent nous est apporté par deux volumes que publie la librairie Hachette, l'un traitant de la littérature romaine, et l'autre de la littérature française. Le premier a pour auteur M. Alexis Pierron ; le second, M. Domangeot, professeurs distingués du lycée Saint-Louis. Ces deux manuels, excellents pour les élèves et pour les professeurs, comme pour les gens du monde (*et ament meminisci*), sont une heureuse addition au catalogue, déjà si riche en livres classiques, de la maison Hachette. Les auteurs ont d'autant plus droit aux éloges, qu'ils n'en sont pas avares pour leurs devanciers, pour nos maîtres à tous, les Guizot, les Villemain, les Cousin, noms illustres qu'on aime à voir gravés toujours au fronton du temple universitaire.

Nous recevons aussi un premier volume de l'*Histoire de Cent ans* de César Cantu, très bien traduite par M. Am. Renée (publiée par MM. Didot), et deux volumes de ce persévérant écrivain, M. Seb. Rhéal, qui a voulu compléter ses beaux travaux sur le Dante, par la traduction du *Convito* et des poésies du grand exilé florentin (1). En parcourant ces divers ouvrages, la chronique s'en veut un peu d'avoir voyagé ce mois-ci, laissant derrière elle les classiques professeurs de Saint-Louis, l'historien italien et le poëte-traducteur du Dante. Elle va lire et relire les uns et les autres dans les loisirs du mois d'Auguste. Voici l'époque des grandes luttes scholaires : ce sera peut-être l'occasion de parler des grandes querelles entre les anciens et les modernes, renouvelées de Perrault et de Lamotte.

(1) Chez Moreau, libraire, au Palais-Royal.

Le Directeur, Rédacteur en chef de la *Revue Britannique* : AMÉDÉE PICHOT.

IMPRIMERIE H. SIMON DAUTREVILLE ET Ce, RUE NEUVE DES BONS-ENFANTS, 3.

REVUE

BRITANNIQUE.

Histoire.

LE PAPE GRÉGOIRE VII.

(HILDEBRAND.)

Toute transformation sociale a son principe providentiel personnifié dans un chef guerrier ou théocratique qui, né sur un trône ou obscur dans la foule, s'empare tôt ou tard de la puissance et domine successivement sa classe, sa nation, le monde. Si jamais époque réclama cet homme à part, ce fut le XIe siècle de notre ère : — les luttes du sacerdoce et de l'empire, les divisions intérieures de l'Église elle-même, les schismes et les factions, non-seulement menaçaient d'une subversion totale et l'Italie, foyer alors de toute lumière, et l'Europe constituée féodalement, mais encore semblaient compromettre la religion chrétienne elle-même qui avait régénéré l'humanité en réconciliant, dans l'unité de la foi et de la morale nouvelles, les barbares victorieux et les peuples conquis.

Aucune figure ne nous apparaît plus grande dans l'histoire de la papauté que celle de Grégoire VII, armé à la fois des clefs de saint Pierre et du glaive de saint Paul, personnifiant son système de la double suprématie de l'Église, l'autorité temporelle jointe à l'autorité spirituelle. Le caractère de ce pape conserve même cette grandeur sous les accusations dont l'accablèrent long-temps les historiens protestants, accusations souvent exprimées en invectives, et que ne lui ont pas épargnées non plus quelques auteurs catholiques. Tous ces écrivains maudissaient son génie, mais ne pouvaient le rapetisser. Il était leur héros malgré eux, comme le sombre archange fut, malgré Milton, le héros du *Paradis perdu*.

Un triomphe plus éclatant était réservé à Grégoire VII. La réac-

tion s'est faite en sa faveur parmi les écrivains protestants et les écrivains philosophes. Il n'est plus pour eux une des incarnations de l'Antechrist : on ne le classe pas encore au nombre des saints, mais on justifie ses intentions au point de vue de la politique humaine ; on lui décerne la gloire terrestre, on en fait un ambitieux sublime, et sinon comme pape, du moins comme souverain, on insinue ainsi qu'il fut un des sauveurs providentiels de la civilisation. Sir James Stephen, l'auteur du tableau historique que nous publions aujourd'hui, un des rédacteurs de la *Revue d'Édimbourg* et le professeur d'histoire à l'Université de Cambridge, aura concouru encore à cette apothéose rétrospective ; car, selon lui, M. Guizot n'aurait pas rendu justice à Grégoire VII en ne l'appelant que le *czar Pierre du catholicisme.* Il égale Hildebrand au héros le plus populaire de Rome païenne, au fondateur de l'Empire romain, et le proclame « le plus noble génie qui ait régné à Rome depuis la mort de Jules César. » Nonobstant quelques réserves, qui paraîtront toutes naturelles si on veut bien se placer un moment au point de vue du professeur d'une Université protestante, les lecteurs les plus catholiques conviendront que nous n'avons pas été inspirés par un sentiment par trop hétérodoxe, en leur faisant connaître cette brillante étude sur Grégoire VII, par l'auteur des *Premiers Jésuites* et de l'*Esquisse sur Port-Royal*, articles que nous avons publiés aussi, il y a quelques années, dans la *Revue Britannique.* C'est en 1845 que l'article sur Grégoire VII parut dans la *Revue d'Édimbourg*. Nous en avions commencé la traduction à cette date. Nous fûmes interrompu dans ce travail, qui restait ainsi discontinué et peut-être un peu oublié, lorsque, cet hiver, une bonne fortune littéraire nous fit assister à l'une de ces lectures que M. Villemain daigne accorder à quelques salons privilégiés. L'éloquent professeur communiqua ce soir-là à ses auditeurs un chapitre de son *Histoire de Grégoire VII.* Nous n'essayerons pas de rendre l'impression produite par cet extrait d'un ouvrage qui suffirait seul pour donner à M. Villemain le rang éminent qu'il occupe à tant d'autres titres dans la littérature française ; mais, tout rempli de notre émotion, nous nous sommes rappelé la version commencée de l'article de son collègue de Cambridge, et nous l'avons fait terminer par un de nos collaborateurs (M. J. Gourmez), qui a bien voulu associer son travail au nôtre, en ne nous laissant d'autre soin que d'en revoir l'ensemble. Il nous reste à dire que sir J. Stephen cite, en tête de son article, parmi les panégyristes de Grégoire VII, non-seulement M. Guizot, le docteur Arnold et M. Voight, mais surtout M. Delécluse *(Grégoire VII, saint François d'Assises et saint Thomas d'Aquin)* et la *Bibliothèque universelle de Genève.*

Nous aimons nous-même à rappeler ici une histoire qui mériterait bien que sir James Stephen la prît pour texte, afin de nous donner un pendant et une suite à son étude sur Grégoire VII ; c'est l'*Histoire des luttes des Papes et des Empereurs de la maison de Souabe*, par M. de Cherrier, historien catholique, mais impartial, dont nous avons déjà fait connaître trop sommairement à nos lecteurs l'érudition et le bon style.

LE PAPE GRÉGOIRE VII.

On ne trouverait que dans les annales du despotisme oriental, un pendant aux désastres de la papauté pendant les cent cinquante années qui suivirent l'extinction de la dynastie carlovingienne. Des vingt-quatre papes qui, pendant cette période, montèrent sur le trône apostolique, deux furent assassinés, cinq chassés et exilés, quatre déposés, et trois abdiquèrent leur dignité périlleuse. Quelques-uns de ces vicaires du Christ s'élevèrent à cette prééminence imposante par la force des armes, et quelques-uns par l'argent. Deux la reçurent des mains de courtisanes royales; un s'élut lui-même; une bourse bien garnie acheta une abdication papale; la promesse d'une belle fiancée en fit obtenir une autre. Un de ces saints pontifes pilla le trésor, prit la fuite avec son butin, retourna à Rome, expulsa celui qu'on lui avait substitué et le mutila d'une manière révoltante. Dans une page de cette affreuse histoire, nous voyons le corps d'un ex-pape apporté devant son successeur pour recevoir une sentence de déposition rétrospective, et, dans la page suivante, nous trouvons le juge qui subit la même condamnation posthume, mais sans le même cérémonial dégoûtant. De ces héritiers de saint Pierre, l'un prend possession de son infaillibilité dans sa dix-huitième année, un autre avant la fin de sa douzième. Il en est un qui se donne un coadjuteur, afin de pouvoir commander en personne les légions que la Rome d'alors envoyait à la guerre. Un autre, semblable à Judas, consent, moyennant une somme d'argent, à reconnaître le patriarche de Constantinople comme évêque universel. Toutes les choses sacrées étaient devenues vénales. Le crime et la débauche tenaient leurs orgies sous les voûtes du Vatican, pendant que l'Église affligée, unie à trois époux en même temps (tel était le

style de l'époque), assistait à la célébration de trois messes rivales dans la métropole de la chrétienté. Les « portes de l'enfer » allaient-elles prévaloir contre le siége du catholicisme? Pour prouver qu'on aurait pu le craindre, nous n'aurions qu'à citer un historien ecclésiastique, Baronius lui-même (1).

Comment, de cette serre chaude de la corruption les semences d'une vie nouvelle et féconde tirèrent-elles leur sève puissante? Comment, dans un siècle où la papauté succombait sous le mépris

(1) NOTE DE LA RÉDACTION. Afin de rendre plus claire cette énumération de sir J. Stephen, nous allons abréger ici un tableau chronologique de l'histoire générale. comprenant les vingt-quatre papes qui régnèrent depuis Jean XII (963), jusqu'à saint Léon (1049).

963 Jean XII qui n'avait que vingt-cinq ans, est déposé par Othon Ier après sept ans de pontificat.
Léon VIII, élu à sa place, est chassé avant d'être sacré. Jean XII reconquiert la tiare et meurt assassiné par un mari jaloux, etc.
964 Benoît V, exilé par Othon avant d'être sacré.
965 Jean XIII, chassé par les Romains rétabli par Othon.
972 Benoît VI, mis en prison en 974 et étranglé par Boniface, anti-pape.
974 Dono.
974 Benoît VII, élu par la faction du marquis de Toscane.
983 Jean XIV meurt de faim ou de poison dans la prison où le jette l'anti-pape Boniface.
985 Jean XV, mort subitement avant son ordination.
985 Jean XVI lutte contre la faction de Crescentius.
996 Grégoire V, âgé de vingt-quatre ans, chassé par Crescentius, rétabli par Othon III, son oncle.
999 Sylvestre II, savant, et accusé à ce titre de commerce avec le diable.
1003 Jean XVII — ou XVIII, pour ceux qui reconnaissent l'anti-pape Jean XVII, à qui l'empereur fit couper les oreilles et arracher le nez.
1003 Jean XVIII ou XIX est forcé d'abdiquer en 1009.
1009 Sergius IV meurt dans les troubles du schisme.
1012 Benoît VIII, chassé par les Romains qui élisent l'anti-pape Grégoire VI, chassé à son tour par les Allemands.
1024 Jean XIX ou XX, frère de Benoît VIII, laïque et consul de Rome. Nommé Jean XX par ceux qui reconnaissent la papesse Jeanne.
1033 Benoît IX, neveu de Jean XIX et pape à l'âge de douze ans! accusé des plus affreux excès, lutte contre deux anti-papes : — ayant tous les trois leurs factions dans Rome, ils finissent tous les trois par une abdication obtenue à prix d'argent, au profit de Grégoire VI.
1045 Grégoire VI ou VII, à cause du schisme de l'an 1012, abdique volontairement.
1046 Clément II lutte contre Benoît IX qui reparaît pour abdiquer de nouveau.
1048 Damase II ne règne que vingt-trois jours au milieu des factions.
1049 Léon IX (saint Léon) est désigné par l'empereur après un an de vacance du trône pontifical.

et la haine des hommes, l'indépendance du SAINT-SIÉGE à l'égard de la couronne impériale devint-elle d'abord une vérité pratique et puis une théorie consacrée? Ce sont des problèmes que nous ne pouvons résoudre ici. Qu'il suffise de dire qu'au milieu du XIe siècle, l'Europe regarda une fois encore Rome comme le pilier et le point d'appui de la vérité; tandis que Rome elle-même vit une suite de monastères se fonder successivement et former une ligne de remparts destinés à fortifier et à défendre au loin son autorité dans toutes les contrées qui reconnaissaient sa loi spirituelle.

De ces forteresses de la papauté, Cluny était la plus importante par le nombre, la richesse, la piété. A Cluny, vers la fin de 1048, un prêtre, revêtu de toute la splendeur d'un pontife élu, et escorté du cortége d'un pape, vint demander l'hospitalité et l'hommage des moines: il s'appelait Bruno; il était évêque de Toul, lorsque, à la recommandation de l'empereur Henri III et dans un synode allemand, il avait été tout récemment promu au Saint-Siége, et il se rendait à Rome pour prendre possession de la chaire de saint Pierre. Le prieur de la maison se distinguait parmi ses frères par la pureté de sa vie, la sévérité de la discipline à laquelle il se soumettait, et par ce zèle ardent de l'obéissance qui indique l'ambition et le talent de commander. Il était alors dans la fleur de l'âge, et sa physionomie (s'il faut en croire les portraits qui existent de lui) annonçait Hildebrand comme un de ces hommes nés pour diriger et subjuguer la volonté des esprits ordinaires. Il conquit cet ascendant sur celui dont le front allait recevoir la tiare. Une élection faite hors de l'enceinte de la ville éternelle, et sous l'influence d'un pouvoir séculier, fut considérée par le moine austère comme un titre profane au trône occupé jadis par le prince des apôtres. Cédant à ses instances, Bruno déposa les vêtements et les insignes de pontife suprême, et, poursuivant son chemin jusqu'à la tombe de saint Pierre sous l'humble costume d'un pèlerin, il entra dans Rome pieds nus, avec un aspect modeste, et sans autre escorte (visible du moins à l'œil humain) que le conseiller de cette humilité politique. A Bruno, il est vrai, se révéla la présence d'un chœur d'anges qui célébrait, par des harmonies célestes, la paix rendue au peuple long-temps affligé du Christ.

Des acclamations moins séraphiques, mais d'une réalité moins douteuse, lui prouvèrent que le clergé et le peuple de Rome lui savaient gré de cette reconnaissance de leurs priviléges électoraux, en conférant à Léon IX (ainsi qu'il fut désormais désigné) un titre nouveau, et, selon lui, plus sûr au gouvernement suprême de l'Église. La récompense du service rendu ne se fit pas attendre, et elle fut digne de la munificence papale. Hildebrand, élevé au cardinalat, obtint les fonctions de sous-diacre de Rome avec la surintendance de l'église et du couvent de Saint-Paul.

Le pape et le cardinal se montrèrent non moins obséquieux pour calmer le ressentiment de l'empereur, qu'ils avaient été audacieux pour le provoquer : le pape redevint courtisan et pèlerin, tandis que le cardinal demeurait à Rome pour gouverner la ville et l'Église. Trois fois Bruno alla rendre visite à la cour impériale et y porta des bénédictions papales pour Henri avec des censures papales pour ses vassaux rebelles.

Ce secours fut si utile au prince, que celui-ci, reconnaissant, permit à Léon IX de ramener en Italie un corps de troupes impériales pour chasser les Normands du territoire pontifical qu'ils avaient envahi. A Civitella, cependant, les haches d'armes d'Onfroy et de Robert, frères de Guillaume *Main de fer*, prévalurent sur le glaive et les anathèmes de Pierre. Les biographes d'Hildebrand n'ont pas décidé s'il avait porté la lance dans cette bataille sanglante ; mais ils sont d'accord pour déclarer qu'il fit mieux que d'en partager le prix avec les vainqueurs. Aux Normands furent concédés les trois grands fiefs de la Calabre, de l'Apulie et de la Sicile — le Saint-Siége se réservant la suzeraineté de ces fiefs. Humilié et au désespoir, Bruno languit et mourut après cette défaite. Fort de ce nouveau domaine féodal et de l'allégeance de ces vassaux belliqueux, Hildebrand prévit les conflits et la gloire qu'ils devaient lui procurer. Mais l'heure n'était pas sonnée encore. Il sut se commander à lui-même pour l'attendre patiemment.

Gebhard, évêque d'Eichstadt, jouissait de la confiance et de l'affection de Henri. Il avait toujours prêté le secours de ses avis personnels et la sanction de son autorité épiscopale à son ami et à son maître, pour s'opposer aux empiétements de la papauté. Cependant Gebhard fut choisi, par l'habile cardinal, comme le

plus propre de tous les prélats à remplir le trône vacant. Se présentant devant l'empereur, Hildebrand implora son acquiescement à un choix qu'il voulut lui faire agréer, comme si on avait consulté, avant de le faire, ses sentiments, ses intérêts et son honneur. L'Allemand réfléchi découvrit le piége que lui tendait le rusé Italien. Il fit tous ses efforts pour l'éviter, mais en vain. Contre chaque candidat suggéré par lui, Hildebrand avait quelque objection concluante. Il prétendit que Gebhard ne devait son élévation qu'à la faveur d'Henri et d'Henri seul. Quel reproche méritait son zèle? Quel soupçon pouvait l'atteindre? — L'importunité et la flatterie firent céder l'empereur, malgré ses convictions. Si Henri II d'Angleterre avait étudié ce passage de l'histoire, la sienne ne serait peut-être pas souillée d'une de ses plus sombres taches.

Gebhard devenu pape, sous le titre de Victor II, adopta et exagéra même les principes anti-impérialistes d'Hildebrand, dont il récompensa les services en le nommant son légat *a latere* dans le royaume de France. Probablement la gratitude pesait à Victor, et il croyait le payer par un honorable exil. Mais le nouveau légat n'était pas un homme sur lequel une dignité pouvait tomber comme un honneur stérile. Il cita devant lui les évêques et les ecclésiastiques soumis à son pouvoir de légat, les accusant de simonie. Un seul osa défendre fièrement son innocence. « — Crois-tu, lui cria le juge, qu'il y ait trois personnes d'une même substance? — Oui. — Eh bien! répète la doxologie. » Le prélat obéit et ne s'arrêta qu'au nom de celui dont Simon le Mage avait voulu acheter la vertu surnaturelle; il ne put articuler le nom: le coupable se jeta aux pieds du légat et confessa son crime; il fut déposé. Plus de quatre-vingts évêques et autres dignitaires de l'Église firent le même aveu. Le bruit se répandit que le commissaire papal avait reçu du ciel un don particulier pour lire toute pensée diabolique dans le cœur des hommes.

Les applaudissements populaires suivirent les pas de ce rigide observateur de la discipline, et l'étonnement du vulgaire ignorant fut bientôt égalée par l'admiration des savants et des grands. Telle était la renommée de sa sagesse, que les prétentions de Ferdinand de Castille au titre impérial furent soumises à l'ar-

bitrage du légat par les souverains espagnol et allemand. Il octroya ce privilége exclusif à Henri et à ses héritiers. Si Henri eût pu lire dans l'avenir, il se fût bien gardé de consentir à devoir sa couronne à la sentence d'un homme qui, moins de vingt ans plus tard, devait arracher cette même couronne du front de son fils unique et successeur outragé.

Lorsque ce fils monta sur le trône de ses ancêtres et prit le titre d'Henri IV, ce n'était encore qu'un enfant. Agnès, sa mère, devint régente de ses États, et Victor tuteur de sa personne. Mais bientôt le pape suivit l'empereur au tombeau, et une nouvelle élection papale plaça Frédéric de Lorraine sur le trône apostolique. En apparence ce choix fut le résultat irréfléchi et imprévu d'un tumulte populaire; en réalité, il s'effectua par l'influence d'Hildebrand et servit ses desseins.

Frédéric était frère de Godefroy, qui, du chef de sa femme Béatrice, et pendant la minorité de sa fille Mathilde, exerçait l'autorité et jouissait du titre de duc de Toscane. Cette élection cimenta l'alliance du Saint-Siége et du plus puissant des États italiens, de celui qui pouvait le mieux attaquer ou défendre la frontière septentrionale du territoire papal. La clameur et la confusion qui accompagnèrent l'élection n'étaient pas non plus sans but. Un si flagrant dédain des droits de l'empereur en bas âge demandait une excuse, et l'on n'en pouvait trouver une plus spécieuse que la turbulence de l'enthousiasme populaire. Le premier acte du nouveau pontife fit assez voir par quel esprit les masses avaient été mues et agitées. A peine avait-il pris le titre d'Etienne IX, qu'il conféra à Hildebrand les dignités de cardinal-archidiacre de Rome et de légat à la cour impériale.

Après un règne de huit mois, Etienne, sentant sa mort prochaine, recommanda expressément aux Romains de retarder le choix de son successeur jusqu'à ce que le grand dispensateur du pouvoir suprême de l'Église fût revenu d'Allemagne. Le pape mourant fut obéi. Le cardinal-archidiacre reparut apportant le consentement de l'impératrice régente au choix de Gérard, évêque de Florence, autre adhérent de la maison ducale de Toscane. Gérard fut, en conséquence, élevé à la chaire de saint Pierre. Comme ses trois prédécesseurs immédiats, il dut sa nomination à Hildebrand, qui gouverna sous son nom et fut l'âme de toutes

les grandes mesures prises sous son règne. Sur les instances d'Hildebrand, Nicolas II (c'était le titre qu'il avait pris), convoqua un concile où s'accomplit, en l'an 1059, une révolution dont le principe, après un laps de huit siècles, est encore en pleine vigueur dans le monde catholique romain. Cette révolution, qui conféra au collége des cardinaux le droit exclusif d'élire les papes, mit à néant, non-seulement le droit reconnu à l'Empereur de confirmer l'élection, mais encore le privilége plus ancien du peuple et du sénat d'élire leur évêque. Hildebrand, appuyé sur son alliance normande, se sentait maintenant assez fort pour défier un pouvoir devant lequel tant de papes avaient tremblé. A sa demande, Robert Guiscard prit et démantela les forteresses des comtes et des barons romains, qui, suivis de nombreux vassaux, renouvelaient trop souvent dans les conciles de Rome les exploits de Claudius et de ses gladiateurs. Leur autorité fut pour jamais détruite, et, à dater de cette époque, leur nom cessa d'apparaître dans l'histoire des élections pontificales. Le titre de duc et la reconnaissance de sa souveraineté sur toutes les conquêtes qu'il avait faites ou qu'il pourrait faire à l'avenir, furent la récompense de l'aventurier normand.

Après avoir vu grandir ainsi l'indépendance sacerdotale, Nicolas mourut. Cette cause, toutefois, si bien servie par l'intelligence profonde et l'activité d'Hildebrand, ne pouvait définitivement triompher de ses puissants antagonistes sans tous les hasards et tous les sacrifices d'argent d'une guerre ouverte et prolongée. Durant la minorité d'Henri, il n'était guère probable que la lutte commençât, ni surtout qu'elle fût menée à un dénouement décisif. Les droits du royal enfant, à cause de sa faiblesse même, devenaient doublement sacrés pour ses fidèles sujets allemands, et avaient pour sauvegarde la puissance de leurs armes. L'ambitieux cardinal jugea donc qu'en abandonnant à un autre la conduite nominale des affaires, il pourrait mieux s'en assurer la direction réelle dans la crise imminente.

Obtenir le consentement de l'impératrice-régente au nouveau mode d'élection par le Sacré-Collége, fut le premier objet du conclave convoqué par Hildebrand après la mort de Nicolas. Sur ses instances, un envoyé fut dépêché à la cour impériale, avec l'of-

fre de faire tomber le choix des électeurs sur l'ecclésiastique désigné par Agnès, si elle consentait à ce que les cardinaux fussent seuls admis à voter. Ce compromis ayant été repoussé avec indignation, un synode de prélats impériaux se rassembla à Bâle, et éleva au trône pontifical vacant, Cadaloüs, évêque de Parme, sous le titre d'Honorius II. A ce défi, le cardinal-archidiacre et ses collègues du cardinalat, répondirent par le choix d'Anselme, évêque de Lucques, connu dans l'histoire sous le nom d'Alexandre II. Après une courte et sanglante collision sur le champ de bataille, les deux papes rivaux, acceptant la médiation de Godefroy, consentirent à se retirer dans leurs diocèses respectifs pour y attendre le jugement d'un futur concile. Mais Alexandre ne quitta pas la ville éternelle sans avoir reconnu et récompensé les services du champion de sa cause. Hildebrand fut promu aux fonctions de chancelier du Saint-Siége, la plus haute dignité à laquelle il pût atteindre tant qu'il se contenterait d'élever les autres au trône pontifical. Deux conciles successifs confirmèrent l'élection d'Alexandre, qui gouverna pendant douze ans l'Église avec dignité, sinon en paix.

L'heure était enfin sonnée pour Hildebrand d'occuper la haute et périlleuse position qui, depuis si long-temps, était le secret objet de ses espérances, mais que sa politique, toujours maîtresse d'elle-même, avait jusqu'alors déclinée. Léon, Victor, Etienne, Nicolas et Alexandre avaient dû le souverain-pontificat à son influence et s'étaient gouvernés par ses conseils. Successivement cardinal, diacre, archidiacre, légat et chancelier du siége apostolique, il ne lui restait plus que le plus haut degré à franchir. Dans la grande église de Saint-Jean-de-Latran, le corps d'Alexandre était étendu sur sa bière. Un solennel requiem recommandait au Juge suprême l'âme du pape défunt, lorsque ce chant plaintif fut brusquement interrompu par une immense acclamation qui, semblant s'élever spontanément et à l'improviste de toutes les parties de l'édifice envahi par la foule, proclama le cardinal archi-chancelier pape, par la volonté de saint Pierre lui-même. Du milieu de la procession funèbre, Hildebrand courut à la chaire évangélique; avec des gestes animés et d'une voix qui se faisait entendre au milieu même du tumulte, il implora le silence; mais la tempête ne devait pas se calmer avant

qu'un des cardinaux n'eût annoncé, au nom du Sacré-Collége, l'unanime élection de celui que l'Apôtre et le peuple avaient à la fois choisi. Couronné de la tiare, vêtu des somptueux vêtements d'un pape élu, Grégoire VII fut alors présenté aux Romains. Leur enthousiasme et la pompe des cérémonies de l'inauguration contrastèrent étrangement avec la tristesse étudiée et l'harmonie lugubre des rites funèbres.

Pour ne voir dans ce drame électoral qu'une improvisation de la fortune, il faudrait avoir la foi qui transporte les montagnes; mais atteindre ainsi au sommet de la puissance ecclésiastique, comme par contrainte; se faire décerner, sans perdre la réputation d'une sainteté austère, la plus haute des dignités de ce monde; vaincre d'avance la résistance trop probable de la cour impériale, et fournir aux cardinaux l'occasion et l'excuse du prompt exercice d'un privilége électoral encore précaire, c'était une combinaison ou, si l'on veut, une coïncidence de bonheurs telle que la fortune, quand la politique ne lui vient pas en aide, en accorde rarement à ses plus chers favoris. Celui qui avait fait nommer cinq papes ne fut pas certainement l'instrument passif de sa propre nomination. Ses lettres, à cette occasion, suffiraient seules pour prouver qu'une carrière jusqu'alors dirigée par la politique la plus profonde, ne fut pas abandonnée, dans cette crise, au caprice de la multitude. Hildebrand adressa à plusieurs de ses correspondants habituels de très pathétiques descriptions de ses alarmes et de ses douleurs, mais avec une conformité de termes assez remarquable pour faire croire que ses secrétaires se bornaient à répéter le même thème élégiaque, sauf les variantes suggérées par leur propre tact. Ses lettres à l'empereur ne respiraient que la soumission et l'humilité. Le plus irréprochable décorum présida à toute la cérémonie qui suivit. Des envoyés passèrent et repassèrent les monts; de très graves personnages firent de fastidieuses enquêtes; les notaires officiels apposèrent leur sceau à de prolixes rapports, et, en temps utile, le monde fut dûment informé que, dans sa grâce et sa clémence, Henri, roi d'Allemagne et d'Italie, désigné empereur, avait ratifié l'élection de son bien-aimé père, Grégoire VII. Le monde n'en sut pas moins qu'en dépit de l'hostilité cachée de l'empereur, le pape était résolu à maintenir les droits de la tiare

et que l'empereur, si son pouvoir actuel eût secondé sa volonté, aurait chassé le pape de Rome comme le plus dangereux des rebelles et le plus subtil des usurpateurs.

Henri n'était guère en mesure de tenter un pareil effort. Durant les premières années de son règne, les affaires de son vaste empire héréditaire avaient été conduites par sa mère, restée fidèle à son veuvage, mais que la nature avait faite pour aimer avec respect et pour obéir. Dans un siècle moins inculte et dans une situation moins haute, les longues souffrances d'Agnès, sa dignité personnelle, sa douceur affectueuse auraient suffi pour lui garantir la soumission des sujets de son fils; mais sa conscience était trop affaiblie par une sensibilité excessive et son caractère trop enclin par la nature et l'habitude à toutes les terreurs superstitieuses, pour lui permettre de jouer, comme tant d'autres femmes, un rôle sur la scène politique. Elle était entourée de nobles rapaces qu'aucun sacrifice ne pouvait rassasier, et de grands seigneurs ecclésiastiques qui s'imposaient à elle et trahissaient sa confiance. Sa vertu sévère ne la mit pas à l'abri des calomnies les plus effrontées. Le gouvernement d'une femme blessait l'orgueil de la chevalerie teutonne; la ruse et la violence s'associèrent pour la blesser cruellement dans ses droits comme souveraine et dans ses sentiments comme mère.

A Kaiserworth, sur le Rhin, Agnès et son fils, alors dans sa treizième année, se reposaient des fatigues d'un voyage impérial, quand une galère, avec deux longs rangs de rameurs et embellie de tous les ornements que le luxe et l'art pouvaient imaginer, parut sur le large courant du fleuve. Annon, l'archevêque de Cologne, accompagné de seigneurs et de valets, descendit de la galère et pria le jeune prince de visiter un si beau modèle d'architecture navale et de magnificence épiscopale. Henri consentit de grand cœur, et tandis que les rameurs se courbaient sur leurs rames, il éprouvait une joie enfantine à voir les objets s'enfuir rapidement; mais lorsqu'il se tourna vers les compagnons de ce qui semblait n'être qu'une excursion de plaisir, la physionomie inquiète des chefs et les violents efforts des rameurs lui apprirent qu'il était prisonnier et plus que jamais orphelin. Avec une décision caractéristique, il se jette à la nage et tente de gagner le rivage; mais on avait eu soin de se munir de filets. Une confédé-

ration formée par les archevêques de Cologne et de Mayence, avec l'appui des ducs de Bavière et de Toscane, réduisit le jeune suzerain à une captivité fastueuse et énervante. Les confédérés usurpèrent les pouvoirs et pillèrent les trésors de la couronne. Ils s'adjugèrent, à eux-mêmes ou à leurs adhérents, des forêts, des manoirs, des abbayes, des seigneuries; et ils refusèrent au futur chef de tant de nations le genre de discipline qui convenait à son âge et l'instruction nécessaire au grand rôle qu'il était appelé à jouer. Ils l'encouragèrent, avec un fatal succès, à amollir par des amusements continuels et à dégrader par une débauche précoce, un esprit naturellement énergique et généreux. Annon fut canonisé plus tard par la cour de Rome; et un arrêt de ce même tribunal spirituel devait exclure de la communion des fidèles pendant sa vie et de la terre sainte après sa mort, le monarque qu'on avait enlevé à sa mère dès l'enfance, dont on avait trahi la cause et laissé à dessein corrompre les mœurs!

Mais vainement on se flattait de gagner le cœur du jeune prince par des complaisances continuelles. A mesure qu'il avançait en âge, les archevêques de Cologne et de Mayence virent bien qu'ils étaient l'objet de sa constante antipathie et qu'ils avaient à redouter tout le poids d'un ressentiment aussi juste qu'implacable et sans frein moral. Pour détourner ce péril, ils confièrent Henri à la tutelle d'Adalbert, archevêque de Brême, jugeant avec raison que l'habileté de ce prélat dans les arts de la cour (il avait vécu en termes d'étroite amitié avec le dernier empereur), pourrait lui faire gagner l'esprit de son pupille, mais croyant à tort que le zèle ecclésiastique, qui semblait être sa passion dominante, lui ferait employer cette habileté pour la défense de la hiérarchie.

Adalbert, dont la vie se trouve écrite dans l'*Histoire de l'Eglise*, d'Adam de Brême, était, qu'on nous passe cette expression empruntée à l'architecture, un caractère singulièrement *composite*; mais ses desseins n'en avaient pas moins un mobile unique et invariable, l'égoïsme. Selon les divers aspects sous lesquels on l'envisageait, on pouvait avec un égal fondement le considérer comme un saint ou un homme de plaisir, comme un savant ou un courtisan, comme un grand politique ou un bel esprit. Tantôt Adalbert lavait les pieds des mendiants, exposait avec éloquence les vérités du Christianisme,

ou lançait l'anathème contre les vices des riches et des grands; tantôt la scène changeait à vue et nous montrait le prélat au milieu d'une foule d'acteurs, de jongleurs, de bouffons, l'âme et le centre d'une société où des grands seigneurs et des ambassadeurs, des prélats et des prêtres d'un rang plus humble, se réunissaient pour faire bonne chère avec lui, partager sa belle humeur ou endurer ses sarcasmes impitoyables. Au moment même où, avec une irrésistible adresse, il s'insinuait dans la faveur de quelque comte ou de quelque évêque puissant, l'approche d'un autre personnage également élevé en dignité le faisait éclater en invectives amères. Le joyeux compagnon de plaisir se transformait tout-à-coup en adversaire plein de virulence; puis il faisait amende honorable et rachetait son extravagante colère par une prodigalité qui ne l'était pas moins. Mais, soit qu'il prêchât ou distribuât des aumônes, soit qu'il fût en veine de philosophie, de plaisanterie ou de satire, il ne se refusait jamais une jouissance que l'habitude lui avait rendue indispensable. Les parasites étaient toujours là pour confirmer sa propre conviction, qu'Adalbert de Brême était un génie universel, et que sous son épiscopat, le siége de Brême ne pouvait manquer de devenir la métropole septentrionale de l'Eglise universelle.

Cette croyance en lui et en ses parasites n'a rien d'étrange. Parmi les innombrables victimes de l'idolâtrie de soi-même, bien peu ont été entourées de tant de séductions, de tant de causes d'enivrement! Prince séculier aussi bien qu'ecclésiastique, Adalbert voyait son domaine archiépiscopal s'étendre au loin sur les rives de l'Elbe et de la Baltique. Les rois sollicitaient son amitié; la Suède et l'Empire l'acceptaient pour médiateur. Son palais était plein d'envoyés de tous les Etats d'Europe, sans en excepter Constantinople. Il était à la fois le conseiller confidentiel du pape et le principal ministre de l'empereur. Il se vantait même (sur quel fondement, nous l'ignorons) d'avoir refusé la papauté. Ce prototype de Wolsey, comme son illustre pendant historique, désirait ardemment laisser quelque monument impérissable de sa gloire. Brême était pour Adalbert l'Ipswich du cardinal anglais, le lieu choisi, mais en vain, pour perpétuer dans les âges à venir la mémoire d'une ambition moins ennoblie par la grandeur du but qu'avilie par une insatiable vanité. Pour agrandir son dio-

cèse et son autorité séculière, il bâtit des places fortes, il négocia et intrigua, il fut tour à tour solliciteur et oppresseur, il contracta des amitiés nouvelles et affronta de nouvelles inimitiés. Il mourut et vécut le patriarche imaginaire de l'imaginaire patriarchat des nations germaines et scandinaves.

Ce fut pour le jeune Henri un beau jour que celui où le soin de sa personne et de son éducation fut transféré de l'austère Annon au magnifique Adalbert. L'archevêque de Cologne avait rudement censuré les vices auxquels le jeune prince s'abandonnait. La conscience de l'archevêque de Brême n'exigeait pas cette concession aux remords de la politique. Il lâcha tout simplement les rênes à son royal pupille, qui s'entoura de compagnons dépravés et jeunes comme lui, pour mieux user ou abuser de cette indulgence. Les deux archevêques avaient semé le vent ; ce fut le peuple qui moissonna la tempête. La délicatesse de notre siècle ne supporterait pas le sombre et cynique récit de la vie privée du jeune empereur. Tous ses actes publics semblent avoir été dictés par la résolution d'exaspérer jusqu'à la démence l'orgueil national, le sens moral et les principes religieux de son peuple. Cependant, en dépit des provocations, le ressentiment de ce peuple sommeilla long-temps. Les allures populaires de Henri, son noble extérieur, l'indulgence plénière qu'il accordait aux excès des grands, des jeunes et des heureux de ce monde, donnaient ample carrière à ses propres folies et à ses propres crimes ; mais, au Vatican, l'influence de ses qualités personnelles était nulle. Justement indigné par le fréquent récit d'une vie si désordonnée, d'un règne si impie, Alexandre cita l'empereur à comparaître en personne devant le trône apostolique pour s'y justifier de l'accusation de simonie et d'autres crimes. La voix qui citait était la voix d'Alexandre, mais la main qui frappait ce premier coup était la main du futur Grégoire VII.

Depuis le jour où Hildebrand avait conduit Léon IX à Rome, en simple pèlerin, jusqu'à celui de sa tumultueuse élection, un quart de siècle s'était écoulé. Durant toute cette période, il avait été le ministre confidentiel et le guide de la papauté. Sous chacun des cinq pontifes qu'il avait nominalement servis et réellement gouvernés, le Saint-Siége avait poursuivi la même politique agressive avec la persévérante unité d'un esprit supérieur, doué de pa-

tience pour attendre, de pénétration pour discerner, de courage pour saisir l'occasion de marcher en avant. Lors donc que la citation de Henri fut lancée au nom du pape mourant, nul ne douta que cet acte audacieux, sans précédent dans l'histoire, ne fût dicté par le rigide et inflexible conseiller de la papauté; et quand la cour impériale apprit que la voix du peuple et les votes des cardinaux avaient mis dans les mains de Grégoire les clés mystiques et l'épée de saint Pierre, tout le monde sentit approcher l'heure du conflit qui devait donner la domination suprême du monde chrétien au sceptre germanique ou à la crosse romaine. Supposer qu'un jour, après des siècles de guerres et de controverses, le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel pourraient pacifiquement et concurremment s'exercer, eût semblé un vain rêve à des générations dont la théorie féodale en fait de gouvernement avait pour base le principe de divers degrés de dépendance aboutissant à un chef unique, à un suzerain commun à tous.

La vie d'Hildebrand n'est entachée d'aucun crime, d'aucun vice sensuel, et, sous ce rapport, son biographe contemporain et rancunier, le cardinal Benno, lui rend témoignage, pour ainsi dire à son insu et à contre-cœur. Hildebrand n'eut jamais à se reprocher aucun mobile égoïste; tout ce qu'il tenta, tout ce qu'il accomplit, ce fut pour la grandeur de l'Église et non pour sa grandeur personnelle. Il se livra tout entier au courant de ces hautes et périlleuses pensées qui ont inspiré, il faut le dire, tous les successeurs de saint Pierre, sans en excepter peut-être ceux qui furent vils et impurs. Un mystère pour lui-même comme tout génie qui cherche à s'approfondir, Hildebrand était devenu le vicaire suprême de Jésus-Christ sur la terre, l'héritier prédestiné d'un trône au milieu des saints qui jugeraient un jour le monde, le chef mortel d'une immortelle dynastie, le dépositaire d'un pouvoir délégué, mais divin, le vice-roi auquel avaient été confiés, par Dieu lui-même, le soin d'intérêts, la dispensation de bénédictions et de malédictions qui réduisaient à un véritable néant les biens et les maux de ce monde périssable. Tout résolu qu'il était, Hildebrand paraît avoir souvent tremblé à l'idée du contraste de la faiblesse humaine avec une si grave et si haute responsabilité. Il maintenait avec les abbés de Cluny et du Mont-Cassin des rapports d'amitié, autant que l'amitié pouvait

être compatible avec l'austérité de sa nature et de ses habitudes, et il leur peignait les troubles secrets de son âme, dans des termes dont il serait impossible de nier la sincérité éloquente.

Son regard, sondant l'avenir, voyait s'élever un vaste État théocratique, où la société politique et la société religieuse seraient mises en harmonie ou se confondraient l'une dans l'autre. Placé à la tête de ce gouvernement universel, l'évêque de Rome soumettrait à son autorité légitime tous les rois et tous les potentats de la terre. Dans sa dépendance immédiate serait la hiérarchie de ses grands feudataires spirituels, dont les uns résideraient dans la capitale même de l'empire comme électeurs, conseillers et ministres du potentat suprême ; d'autres gouverneraient les corporations religieuses, les provinces et les diocèses de son empire. La capitale serait le siége des pouvoirs divers du gouvernement, pouvoirs législatif, administratif et judiciaire ; mais il y aurait aussi des conciles extraordinaires et œcuméniques. Les prérogatives de l'infaillible souverain de cette Jérusalem nouvelle, n'auraient d'autres limites que sa conscience et la puissance de Dieu lui-même. Un rôle subordonné et auxiliaire resterait confié à l'empereur et aux rois, aux ducs, aux comtes, ses feudataires, qui seraient chargés de maintenir l'ordre, de commander les armées, de lever les tributs, de dispenser la justice ; mais ils ne tiendraient leurs couronnes d'empereurs, de rois, de ducs et de comtes que du bon plaisir de l'autocrate romain. Ils lui devraient compte de leur autorité subalterne ; ils seraient tenus de la consacrer au maintien d'un pouvoir qui, dérivé du ciel même, ne saurait reconnaître de supérieur, d'égal ni de compétiteur sur la terre ; mais malheur, malheur tel que pouvait l'infliger la vengeance d'un Dieu tout-puissant et implacable, malheur à l'impie qui, portant le sceptre pontifical au nom du Christ, s'en servirait dans un esprit ou dans un but en désaccord avec les desseins providentiels qui avaient fait descendre et séjourner autrefois le Christ lui-même parmi les hommes ! Rome païenne avait eu pour mission de conquérir et de civiliser le monde ; une bien plus haute destinée était assignée à Rome chrétienne. Il lui appartenait d'interposer sa médiation entre des nations hostiles, de réconcilier les sou-

verains avec leurs peuples, de surveiller de haut la politique, de réprimer l'ambition, de redresser l'injustice et de châtier les crimes des princes, de rendre le trône apostolique la source et le foyer d'une sainte influence qui, répandue dans tous les membres du corps social, amalgamerait, animerait, instruirait ce grand ensemble, et réaliserait le tableau prophétique de cet âge encore à naître, où le lion et l'agneau reposeront l'un à côté de l'autre, sous la direction d'un enfant.

Malgré les sublimes visions qui remplissaient ainsi l'âme de Grégoire VII, et qui jettent encore une si éclatante lueur sur les trois cent cinquante lettres que nous avons de lui, la vie ne fut pas un seul jour dépouillée à ses yeux de ses réalités pratiques. Il voyait approcher la lutte avec Henri, avec Honorius, avec le clergé de la Lombardie, avec le peuple allemand, dont la fidélité survivait aux plus violentes provocations, et même avec un grand nombre de prélats allemands qui attribuaient encore aux successeurs de Charlemagne et d'Othon les droits que ces grands monarques avaient exercés sur les pontifes d'une autre génération. Il ne se dissimulait pas que pour frayer la route à sa théocratie universelle, il fallait accomplir des réformes si radicales qu'elles changeraient en antagonistes implacables beaucoup d'hommes dont l'attachement à sa personne et à son autorité eût été sans cela inébranlable. Ce ne fut cependant pas avec de faibles augures de succès qu'il ceignit ses reins pour le combat. Ses feudataires normands au Midi, son alliance avec la Toscane au Nord, semblaient abriter la cité papale. La désaffection se répandait rapidement dans l'empire ; les Saxons étaient sur le point de se révolter ; les ducs de Souabe, de Carinthie et de Bavière, méditaient la vengeance d'insupportables griefs. On semblait n'avoir à craindre d'un jeune empereur débauché aucune résolution formidable. Henri ne pouvait attendre de secours des autres puissances de l'Europe. De toutes les régions de la chrétienté, s'élevait une voix qui s'adressait au souverain-pontife, et invoquait un remède au trafic des choses saintes, aux profanations dont gémissait l'Église ; cette voix, inspirée du ciel, promettait à celui qui étoufferait des monstres d'iniquités, tous les honneurs que peuvent conférer les hommes, toutes les bénédictions que Dieu accorde à ses

serviteurs favoris. Hildebrand entendit la voix de la chrétienté et lui obéit.

Depuis la plus haute antiquité chrétienne, le mariage des prêtres avait excité dans les peuples autant d'antipathie que leur célibat imprimait de respect. Parmi les héros ecclésiastiques des quatre premiers siècles, à peine en peut-on nommer un qui n'ait préféré, sous ce rapport, imiter Paul plutôt que Pierre; et, parmi les écrivains ecclésiastiques de la même période, il serait également difficile d'en citer un qui ne proclame directement ou ne reconnaisse, au moins tacitement, la sainteté supérieure du célibat. Ce sentiment dominant avait acquis la maturité d'une coutume, et l'observation de la coutume avait fini par être confirmée par des édits et des menaces, des récompenses et des pénalités; mais la nature, triomphant de la tradition, s'était trouvée plus forte que les conciles et les papes.

Lorsque Hildebrand monta sur un trône dont le premier occupant avait été un apôtre marié, son esprit se révoltait à l'idée que le mariage pût tenir dans ses liens charnels une grande partie des ministres des autels, de. ceux dont les mains touchaient tous les jours la substance même de la divinité incarnée. Cette profanation blessait la conscience du stoïque pontife. Dans sa pensée jalouse, les préoccupations du monde s'accordaient mal avec les rigides devoirs du ministère théocratique; les affections domestiques devaient infailliblement étouffer ou énerver un esprit de corps qui, dégagé de ces entraves, tendrait avec une ardeur constante et sans rivale à la grandeur de l'Eglise. Le célibat clérical, au contraire, montrerait à ceux-là même à qui l'on avait donné tant de scandales, l'image imposante d'une perfection transcendante et trop pure — non-seulement pour se livrer à la grossière satisfaction des sens, mais même pour supporter l'alliage de l'amour conjugal ou paternel. Ainsi le monde se trouverait rempli d'adhérents de Rome, en qui serait éteint tout autre sentiment que celui de la subordination ecclésiastique. Dans tous les monastères, on devait trouver une phalange d'alliés prêts à accabler les antagonistes plus nombreux, mais dispersés et faibles, d'une si sainte innovation. Tout ecclésiastique portant la mitre en serait un actif partisan. Pour le peuple, toujours disposé à exiger de ceux qui l'instruisent

les plus éminentes vertus, il ne pouvait manquer d'être le brutal mais efficace zélateur d'une discipline rigoureuse à laquelle il ne serait pas assujetti lui-même.

Plein de ces hautes vues, Grégoire, peu de semaines après son avènement, convoqua un concile dans la basilique de Saint-Jean-de-Latran, et proposa une loi qui, non-seulement interdisait, comme autrefois, le mariage des prêtres, mais ordonnait encore aux prêtres mariés de se séparer de leurs femmes, et à tous les laïques de n'assister à aucun des offices qu'un prêtre marié oserait célébrer. Jamais prévisions législatives ne furent mieux vérifiées par l'évènement. Ce qu'avait en vain tenté le grand concile de Nicée, les évêques assemblés en présence d'Hildebrand, l'accomplirent, sur ses instances, d'un seul coup et pour jamais. Il y eut sans doute des plaintes lamentables, d'amers reproches de la part de ceux qui souffrirent de la réforme. Les liens les plus sacrés devaient-ils être ainsi brisés par la rude volonté d'un prêtre italien ? Les hommes allaient-ils devenir des anges à sa voix, ou des anges descendraient-ils du ciel pour habiter parmi eux ? Jamais plaidoyer ne fut plus éloquent, plus pathétique, plus juste et plus inutile. Les prélats succédèrent aux prélats pour faire taire ces plaintes par d'austères réprimandes. Les légats succédèrent aux légats pour apporter les menaces de la papauté aux récalcitrants. Les moines et les abbés prêchaient la continence, qu'eux, au moins, avaient mis en pratique. Les rois et les barons se divertissaient à table, de mainte bouffonne histoire de divorce forcé. La populace raillait, huait, souillait de sobriquets cyniques les malheureuses victimes des rigueurs pontificales. Il était impossible que la lutte se prolongeât; des cœurs brisés languirent et moururent en silence. Les lamentations se changèrent en murmures et les murmures eux-mêmes se perdirent dans un cri général de victoire. Huit siècles se sont écoulés depuis lors; au milieu des ruines des lois, des institutions, des opinions, le décret d'Hildebrand gouverne encore l'Église latine dans toutes les contrées où fume l'encens de ses autels. Au milieu de la population, mais sans se mêler à elle, estimant surtout son droit de citoyen comme un instrument de puissance ecclésiastique, ministre d'amour pour qui le cœur d'un père et d'un époux reste un

mystère impénétrable, chargée d'enseigner des devoirs qu'elle ne pratique pas, confidente forcée de l'imagination licencieuse de l'homme déchu, sans avoir contre la dépravation de cette imagination le refuge de la nature, professant une chasteté dont depuis la mort du juste Abel jusqu'à la naissance du fervent apôtre Pierre, les Saintes-Écritures ne mentionnent pas un seul exemple, exclue de cette existence posthume dans une longue postérité dont la prévision prophétique faisait tressaillir de joie le cœur des patriarches, la caste sacerdotale se perpétue dans toutes les contrées catholiques, sombre et indestructible monument du puissant génie qui conçut le plan du despotisme papal et lui donna pour base le célibat des prêtres (1).

A cette rigueur lacédémonienne envers ses propres adhérents, Grégoire joignait une habileté tout athénienne et une remarquable audace dans ses rapports avec ses rivaux et ses adversaires. Aussi long-temps que les monarques de l'Occident auraient le droit de donner à leurs favoris les évêchés et les abbayes de leurs États, l'autorité et l'indépendance papales ne pouvaient être que de vains mots. D'impurs mobiles déterminaient d'ordinaire les choix. Souvent même les dignités ecclésiastiques se vendaient à l'encan; celui qui les avait achetées trafiquait à son tour de son patronage ou bien encore ces mêmes dignités devenaient la récompense de services militaires, et le nouvel ecclésiastique, ne pouvant oublier qu'il avait été soldat, portait alternativement la chape et la cotte de mailles; la même main tenait le crucifix dans les fêtes religieuses et l'épée sur les champs de bataille. Des évêques guerriers, des abbés courtisans apprenaient ainsi à se regarder plutôt comme des feudataires du pouvoir temporel que comme relevant d'un chef spirituel. Dans les mains de l'évêque nouvellement consacré, on plaçait un bâton et à son doigt un anneau, qui, remis au prélat par le souverain temporel, semblaient proclamer qu'à

(1) NOTE DU RÉDACTEUR. L'auteur ne confond-il pas ici, comme d'autres écrivains protestants, l'autorisation accordée aux prêtres de la primitive Église de conserver leurs femmes lorsqu'ils entraient dans les ordres, avec la liberté de se marier lorsqu'une fois ils étaient ordonnés? Le canon XXV des apôtres dit : *Ex isi qui non ducta uxore ad clerum promoti sunt, jubemus, si velint uxorem ducere, lectores et cantores solos.* (Concil, omn. concit. Regia, t. I, p. 14, etc.)

lui seul étaient dus la foi et l'hommage. Ainsi les proconsuls ecclésiastiques de Rome devenaient, au moins par sentiment et par le puissant lien de l'honneur, les représentants de l'empereur plutôt que ceux du Souverain-Pontife.

Pour combattre et détruire le triple abus, *trinoda necessitas*, des nominations entachées de simonie, du service militaire et du vasselage féodal, un esprit moins fort eût exhorté, négocié, transigé. Il appartenait à Grégoire de soumettre les hommes par le courage, de les gouverner par le respect. S'adressant au monde dans la langue du temps, il déclara à tous les potentats, depuis la Baltique jusqu'au détroit de Calpé, que toute autorité humaine relevant de l'autorité divine, et que Dieu lui-même ayant délégué son autorité sur les hommes à saint Pierre, l'obéissance universelle au Saint-Siége était de droit divin et l'inaliénable attribut des pontifes romains, dont la suprême suzeraineté terrestre s'étendait sur tous les empereurs et les rois, sur tous les patriarches et les évêques qui tenaient d'eux leurs couronnes et leurs mitres, non pas médiatement et par l'entremise les uns des autres, mais directement, et comme relevant individuellement ét *in capite* du seul représentant légitime du grand apôtre.

Lorsqu'on parcourt la collection des lettres d'Hildebrand, on trouve partout cette même doctrine affirmée du ton de la dignité la plus calme et de la plus sereine conviction. Ainsi, par exemple, il informe le monarque français que toutes les maisons de son royaume doivent à Pierre, leur père et leur pasteur, un tribut annuel de deux sous; et il recommande à ses légats de lever ce tribut en signe de sujétion de la France au Saint-Siége. Il assure à Salomon, roi de Hongrie, que ses États sont la propriété de la sainte Église romaine ; Salomon s'étant montré incrédule et récalcitrant, fut détrôné par son compétiteur au trône de Hongrie. Son successeur plus prudent, Ladislas, se reconnut vassal du pape et lui paya tribut. Un légat fut envoyé en Corse pour gouverner les domaines de la papauté dans cette île et reconquérir la partie du territoire qu'occupaient encore les Sarrasins. On adressa aux habitants de la Sardaigne un document qui, après avoir récapitulé les titres de la papauté à la suzeraineté, les menaçait d'une invasion normande en cas de contestation. Nous voyons encore le pape conférer à Démétrius, duc de Dalmatie,

le titre royal, sous la réserve du paiement annuel de deux cents marcs d'argent au saint pape Grégoire et à ses successeurs légalement élus, à titre de suprêmes seigneurs du royaume de Dalmatie. Parmi les visiteurs de Rome, se trouvait un jeune homme, cité dans une des lettres d'Hildebrand comme le fils du roi de Russie. La lettre informe le souverain ainsi désigné, qu'à la requête du jeune prince, le pontife lui a fait prononcer le serment de fidélité à saint Pierre et à ses successeurs, ne doutant pas « de l'approbation du roi et de tous les seigneurs du royaume, puisque l'Apôtre, regardant désormais leur pays comme le sien, le défendrait en conséquence. » Grégoire exigea également de Sweno le Danois, la promesse de se soumettre à la suzeraineté du Saint-Siége. Il demanda et il obtint des Polonais récemment convertis, à titre de seigneur suzerain du pays, un tribut annuel de cent marcs d'argent. De tous les points du continent européen, les évêques sont convoqués à Rome par des missives vraiment impériales, et condamnés ou déposés, absous ou confirmés dans leurs siéges. En France, en Espagne, en Allemagne, les légats exercent le même pouvoir, et la correspondance de Grégoire contient d'amères réprimandes, soit pour leur trop de mollesse, soit pour un excès de sévérité. Les rescrits de Trajan ne témoignent pas une plus ferme conviction du droit et du pouvoir de contrôler toute autorité, séculière ou sacerdotale, dans l'étendue du monde civilisé.

Il y eut cependant une mémorable exception. Robert le Normand, conquérant de la Sicile, et Guillaume le Normand, conquérant de l'Angleterre, tous les deux couverts de sang et de sacriléges, étaient assurément au nombre des plus iniques et des plus cruels usurpateurs. Les gémissements et les malédictions des opprimés appelaient sur eux la vengeance du ciel ; mais l'indignation apostolique, si véhémente contre les vices turbulents de l'empereur et l'apathique dépravation de Philippe de France, n'avait pour ces tyrans aucune menace de la colère divine, aucune exhortation au repentir. Le pape embrassait et honorait Robert comme le fidèle allié de Rome. Il écrivait à Guillaume, dans des termes pleins d'estime et de tendresse : « Vous nous témoignez, » disait-il, « l'attachement d'un fils respectueux, oui, d'un fils dont le cœur est mu par l'amour de sa mère. Que votre

conduite, mon cher fils, soit donc d'accord avec votre langage. Faites que ce que vous avez promis s'accomplisse. » L'injonction n'était pas difficile à suivre, car le farouche conquérant du Nord s'était montré très avare, même de promesses. Comme duc de Normandie, il fit remise au pape de certains droits; comme roi d'Angleterre, il refusa avec indignation le serment d'hommage lige qu'on lui demandait. « Je tiens mon royaume de Dieu et de mon épée, » osait bien fut sa fière et décisive réponse. Parfois le légat du pape murmurer que l'or avait peu de valeur sans l'obéissance ; mais on acceptait l'or et l'insoumission était endurée. Le temps de Jean-sans-Terre n'était pas encore venu ; l'illustre prédécesseur d'Innocent III lui laissait la gloire de recevoir d'un roi d'Angleterre à genoux, la couronne qui, sur la tête de Guillaume avait revendiqué des honneurs égaux à la tiare papale. Pour obtenir des concessions immédiates à son plan de domination universelle, le pontife dut se tourner vers un souverain dont aucune gloire militaire n'ennoblissait les vices, dont aucun héroïsme ne rachetait les crimes.

La citation d'Alexandre avait été dédaignée par Henri. Hildebrand ne la fit pas revivre. Tous les courriers d'Allemagne apportaient de nouvelles preuves que, sans qu'il fût besoin d'employer contre lui des armes aussi dangereuses, l'empereur se verrait bientôt réduit à solliciter le secours de Rome dans les termes qu'il plairait à Rome de dicter. Au milieu des ténèbres du moyen-âge, la cour d'Allemagne avait assez de « lumières, » s'il faut en croire les chroniqueurs, pour mettre dès lors en pratique la politique plus moderne de l'Angleterre envers l'Irlande. Les anciens chefs saxons furent emprisonnés, leurs domaines confisqués et donnés à des seigneurs ou à des prélats qui n'habitaient pas le pays. Les collecteurs de dîmes planaient comme des oiseaux de proie sur les champs de la Saxe. On conçut même le projet d'enfermer les habitants dans une « enceinte saxonne » (1) et de convertir le reste du territoire en une

(1) NOTE DU RÉDACTEUR. C'est ainsi que l'Angleterre victorieuse refoula l'ancienne population irlandaise dans une enceinte limitée, *pale*, mot qui s'est conservé dans la langue anglaise pour désigner la partie du territoire occupée par les indigènes de l'île conquise.

grande colonie souabe. Des châteaux couronnaient toutes les hauteurs; leurs garnisons pillaient et réduisaient en esclavage les malheureux paysans. L'empereur contracta une étroite alliance avec les Bavarois et les Danois, pour écraser une race détestée pour son ancienne prééminence et dédaignée à cause de ses récentes souffrances. Pour compléter le parallèle de la Saxe à cette époque avec l'Irlande, il ne manquait que la discorde et l'abattement parmi les Saxons; mais ils ne se divisèrent point et ils ne désespérèrent pas d'eux-mêmes.

Gémissant sous tant d'oppressions et pénétrant les desseins de leur souverain, les Saxons sollicitèrent pour leurs chefs une audience à Goslar. L'heure désignée arriva, les députés se présentèrent au palais; mais Henri, qui jouait alors à un jeu de hasard, leur ordonna d'attendre qu'il eût fini. Une fière et énergique demande de justice repoussa cette insulte. Une seconde fois, dans toute l'insolence de la jeunesse, Henri fit aux Saxons une réponse méprisante : en quelques heures, il se trouva bloqué dans son château de Hartzbourg, par une vaste réunion d'hommes armés, sous le commandement d'Othon de Nordhim, le Tell ou le Hofer de la Saxe.

Parvenu, non sans peine, à s'échapper, l'empereur traversa l'Allemagne occidentale pour rassembler des forces afin d'écraser les insurgés saxons. Mais le prestige de son titre impérial et de sa noble présence était détruit. Les crimes d'un empereur vaincu et fugitif devenaient irrémissibles. Ses alliés firent cause commune avec les Saxons, pour la destruction desquels ils s'étaient si récemment ligués. Des ressentiments depuis long-temps comprimés éclatèrent et se traduisirent en grossières insultes contre le souverain coupable et malheureux. Indigne de porter ses éperons et sa couronne (tel était l'arrêt populaire), il descendit sans transition du faîte des grandeurs humaines à la condition de banni. Une Diète avait été convoquée pour sa déposition; son sceptre était offert à Rodolphe; encore quelques jours, et il pouvait perdre à la fois la couronne et la vie, lorsqu'une maladie opportune et la rumeur de sa mort réveillèrent le respect et la compassion. Les traits abattus par la maladie, l'œil hagard, les vêtements souillés, abandonné de tous, il se présenta aux citoyens de Worms, dont la fidélité, comme une marée montante, rentra

aussitôt dans ses canaux accoutumés. Des acclamations l'accueillirent du haut des murailles; de tous les toits on salua sa bienvenue; les femmes pleurèrent sur ses malheurs; les hommes d'armes dévouèrent leur vie, et les bourgeois leur bourse à sa cause. La Diète fut dissoute, Rodolphe s'enfuit, et il ne resta plus à Henri qu'à mettre en pratique sur le trône, où il remontait, les leçons de l'adversité.

Grégoire s'était chargé de développer et de fortifier ces leçons par des admonitions paternelles. Le prince repentant répondit par des promesses d'amendement, « pleines, » à ce que déclarait le pape, « de douceur et de respect. » Et ce n'était pas un hommage des lèvres. Pour prouver sa sincérité, Henri abandonna au pape le gouvernement de la grande ville épiscopale de Milan, la place d'armes des Impériaux en Italie. Une seule passion remplissait en ce moment le cœur de Henri; aucun sacrifice ne lui semblait trop grand s'il contribuait à la terrible vengeance qu'il voulait tirer du peuple saxon. Il ne croyait pouvoir payer trop cher l'aide ou du moins la neutralité d'Hildebrand. Ces concessions furent acceptées par le pape, le motif compris, l'équivalent rendu. Avec de gracieuses paroles pour l'empereur et Rodolphe, de pacifiques conseils et de vagues promesses pour les Saxons, Grégoire s'abstint de toute intervention dans une lutte dont il lui restait à surveiller le dénouement et à recueillir le fruit.

Ce fut dans le cœur d'un hiver rigoureux, qu'espérant surprendre les insurgés, Henri quitta Worms et se mit en marche à la tête des forces que lui avaient fournies l'opulence et le dévouement de cette fidèle cité. La neige obstruait sa marche; les courants d'eau gelés ne faisaient plus tourner les moulins d'où dépendait sa subsistance. Des météores brillaient dans les cieux, et les soldats découragés n'apercevaient que des augures sinistres. Un seul homme, dans cette armée inquiète, était impassible au danger, inaccessible à la souffrance. Celui qui, jusqu'ici, n'avait paru être qu'un libertin efféminé, soutenait le courage de ses compagnons et les entraînait à travers les frimas, la maladie, la famine, vers les frontières de la Saxe; mais Othon l'attendait à la tête d'une armée nombreuse et bien disciplinée. Les Impériaux, malgré leur chef, déclinèrent cette rencontre inégale. Henri, de nouveau réduit à capituler, de nouveau humilié de-

vant ses sujets, s'engagea à démanteler ses forteresses, à retirer ses garnisons, à restituer les fiefs confisqués, à confirmer les anciens priviléges saxons, et à accorder une amnistie pleine et entière.

Le traité de Gerstungen, c'est ainsi qu'on l'appela, dicté par l'animosité et la défiance, fut exécuté par les vainqueurs dans un esprit de rancune acharnée. Ils chassèrent de la résidence de Goslar leur roi et sa maison; ils détruisirent la ville de Hartzbourg et le sépulcre royal qui contenait les ossements de son fils mort en bas-âge et ceux de plusieurs de ses proches. Les tombeaux furent ouverts, les corps exposés aux plus honteux et aux plus lâches outrages; vengeance sauvage et prétexte trop plausible de prochaines et terribles représailles!

Henri retourna dans les provinces rhénanes pour y méditer sa vengeance. Sans réfléchir aux périls plus ou moins éloignés qu'il pouvait provoquer en assouvissant cette passion, il invoqua l'intervention d'Hildebrand, le sommant d'excommunier la race sacrilége qui avait brûlé l'église et violé les tombes de ses ancêtres. Grégoire voyait s'amonceler la tempête de la guerre civile; il reçut l'appel des deux partis et répondit à tous les deux par de nouvelles injonctions d'obéissance au Saint-Siége. Il envoya des homélies aux Saxons et à l'empereur une ambassade que le nom et la présence de sa mère Agnès devaient lui rendre agréable. Elle portait à son fils un bref du pape astreignant le clergé à la rigoureuse observation du célibat, et revendiquant pour l'Église le droit d'investiture des fonctions et des bénéfices ecclésiastiques; Henri promit d'obéir. Les légats convoquèrent ensuite un synode national, qui devait se réunir en Allemagne sous leur présidence; Henri se soumit à cet empiétement sur sa prérogative. Une remontrance de l'archevêque de Brême eut pour réponse une sentence du légat qui le suspendait de ses fonctions épiscopales; l'empereur se montra patient encore. Une autre sentence des ambassadeurs du pape exila de la cour et de la présence de Henri cinq des conseillers qu'Alexandre avait excommuniés : le souverain outragé ne donna aucun signe de résistance. Des édits pour le gouvernement de l'Eglise teutonique furent promulgés sans l'habituelle courtoisie qui faisait demander le concours du prince; ils ne provoquèrent de sa part

aucun témoignage de ressentiment. L'œuvre accomplie, les légats retournèrent à Rome, messagers de victoires plus importantes qu'aucun pape n'avait tenté jusqu'alors d'en obtenir sur l'autorité des Césars. Les applaudissements, les honneurs, les promotions ecclésiastiques récompensèrent les hommes associés à la mission d'Agnès, tandis qu'on lui promettait à elle-même des joies infinies dans le ciel et une place dans les célestes chœurs.

Son fils, dont la pensée prenait moins d'essor, se repaissait de l'espoir d'une prochaine vengeance qu'il croyait avoir assurée par toutes ses concessions au Souverain-Pontife. Deux fois il avait été repoussé honteusement de la frontière de Saxe; mais il pouvait tirer de la défaite même le moyen de vaincre. Le spectacle de paysans armés et de riches bourgeois imposant des conditions de paix aux successeurs de Charlemagne, avait blessé l'orgueil et excité la vive indignation des grands feudataires de l'empire. La célébrité naissante et l'influence d'Othon leur portaient aussi ombrage. Othon et ses partisans pouvaient devenir assez puissants pour reprendre par la force des armes ce qu'ils avaient perdu par la confiscation. Déjà on répandait le bruit de semblables desseins. Attiser ces premières flammes, grossir ces alarmes, entretenir parmi des chefs turbulents et des bandes d'aventuriers la soif de la guerre et du pillage, devint la tâche aisée du fougueux empereur. A son appel, toutes les forces de l'Allemagne se rassemblèrent sur l'Elbe pour accabler la Saxe. On voyait dans l'armée impériale le crucifix de l'abbé de Fulda et la bannière sacrée de l'archevêque de Mayence. Là, Guelphe, le Bavarois, levait son étendard ducal pour reconquérir les vastes terres que le traité de Gerstungen avait rendues à leurs anciens possesseurs. Là, Godefroy, entouré de la chevalerie de la Lorraine, et rétabli par l'empereur dans cette principauté dont il avait encouru la forfaiture, s'acquittait de ce bienfait en désertant l'alliance conjugale et politique qui l'attachait à la maison de Toscane. On y voyait encore le roi de Hongrie, attiré par l'appât des nouvelles provinces qui pourraient lui être assignées après le démembrement de la Saxe. Là, enfin, entouré des innombrables bannières de ses vassaux, apparaissait Rodolphe, venu pour prouver sa fidélité au prince dont il avait si récemment tenté d'usurper le trône.

La guerre menaçait maintenant cette terre vouée à la vengeance de l'empereur; elle eût été sauvée, si le repentir, l'humilité, la prière avaient autant de crédit devant les juges de ce monde que devant ceux du ciel. Elle eût été sauvée, si le courage, exalté par le désespoir et dirigé par le patriotisme, avait pu l'emporter contre une confédération si redoutable par le nombre et la discipline; mais la prière fut vaine et le patriotisme impuissant. Un long jour d'été tirait à sa fin, lorsque, sous le commandement de leur illustre chef Othon, les lignes saxonnes approchèrent de l'Unstrut. Les Impériaux étaient déjà campés sur le bord opposé de ce courant d'eau. Les deux armées ne se croyaient pas si proches, et Henri s'était retiré pour se livrer au sommeil, lorsque Rodolphe le réveilla en lui apprenant que les forces insurgées étaient à proximité, se gardant mal, ignorant le danger, et pouvant devenir la proie d'une attaque soudaine. L'empereur, dans un transport de reconnaissance, se jeta aux pieds de celui qui lui donnait cette bonne nouvelle, et, sautant à cheval, il conduisit ses troupes à la victoire promise.

Dans l'étrange monde où nous sommes, des tragédies dont les péripéties cruelles et la sombre catastrophe sembleraient empruntées à l'enfer, sont trop souvent peintes par les dramaturges historiques sous des couleurs assez brillantes pour servir à un tableau du paradis. Un des combattants, qui portait la mitre, a célébré en vers, et Lambert, le chroniqueur, d'Aschafnaburg, a raconté en prose la bataille de l'Unstrut. Les hexamètres de l'évêque ont toute la pompe de l'éloquence épiscopale; mais Lambert est un historien des plus exacts et des plus animés: son récit de la bataille respire une martiale ardeur; il est rempli d'incidents, d'épisodes et de personnages qui pourraient être transportés sur la toile. On voit les lignes saxonnes, mal formées, fuir d'abord et puis se rallier à la voix d'Othon qui parvient à dominer le tumulte et à les entraîner à sa suite l'épée haute et la poitrine nue, sur les rangs serrés de leurs adversaires victorieux. Partout où il y a des cœurs faibles à rassurer, un rude assaut à repousser, Othon apparaît et se multiplie. On croit entendre le cri de guerre perçant des Souabes, placés à l'avant-garde de l'armée impériale par un privilége héréditaire. Rodolphe, leur chef, véritable ministre de la mort, semble avoir si-

gné un pacte avec elle, et demeure sain et sauf au plus épais de la mêlée et du carnage. Quant à l'idole à laquelle est offerte cette sanglante hécatombe, le tableau de Lambert nous représente Henri fondant à la tête de la réserve sur ses ennemis épuisés, fauchant des rangs entiers comme une moisson d'épis, et, au milieu des malédictions et des prières inutiles, immolant les Saxons à son implacable rancune.

Le soleil se coucha sur ce sanglant théâtre, au milieu des chants de triomphe des alliés victorieux ; mais, à son lever le lendemain, il éclaira bien des douleurs, des mésintelligences et des discordes. Un grand nombre de gentilshommes, qui avaient combattu la veille sous la bannière impériale, étaient étendus morts sur le champ de bataille. L'enthousiasme des Saxons avait prouvé qu'il en coûterait cher à la confédération pour atteindre son but. Le grand armement de Henri se dissipa en silence, mais rapidement. Godefroy resta seul pour poursuivre la guerre ; avec son aide, elle fut conduite à une heureuse issue. Une capitulation mit Othon et les autres chefs saxons au pouvoir de l'empereur. Après s'être assuré de leurs personnes, après avoir confisqué leurs biens et détruit leurs ressources, Henri retourna dans la loyale cité de Worms, pour assister au *Te Deum* entonné en son honneur. Peu de jours auparavant, le même cantique avait retenti à Rome pour célébrer une victoire plus décisive et plus durable.

Grégoire avait bien jugé : le moment où les princes séculiers étaient plongés dans la guerre civile, offrait aux princes de l'Église l'occasion d'effectuer sans péril des desseins d'une immense portée. Les longues nefs de l'église de Saint-Jean-de-Latran étaient remplies d'une foule de chanoines et d'abbés mitrés, d'évêques et de cardinaux, de hauts fonctionnaires et d'humbles appariteurs de l'État papal. Au-dessus d'eux tous trônait fièrement le vicaire du roi des rois. On chantait des messes, on prononçait des sermons, on accomplissait des rites dont l'origine remontait peut-être jusqu'au culte de Jupiter-Capitolin. Ce fut alors que le sénat ecclésiastique rendit un décret comparable aux plus arrogants de ceux qui avaient été promulgués dans le Capitole onze siècles auparavant. Il défendait aux rois et aux chefs de la terre d'exercer désormais leur ancien droit d'investiture

des dignités spirituelles, et transférait au pape seul un patronage et une influence plus que suffisants pour balancer les pouvoirs de tous les souverains de la chrétienté dans leurs propres Etats. Au temps du despotisme impérial, les Césars romains n'avaient jamais possédé ni demandé une autorité si vaste et si absolue. L'audacieux génie qui avait dicté le décret, recula lui-même devant sa publication immédiate. Le pape signifia à la cour et aux prélats d'Allemagne les autres actes du concile; mais il passa sous silence le grand édit qui avait été l'objet de la réunion et qui devait l'immortaliser. On le laissa reposer dans la chancellerie papale comme une autorité bonne à invoquer en temps et lieu, comme un texte livré, en attendant, à la vénération des âmes pieuses et à l'interprétation des érudits.. Ni les explications, ni la menace, ne convenaient à Hildebrand; il se réservait l'action.

L'évêque de Lucques étant mort, le pape nomma son successeur. On accusait l'évêque de Bamberg de simonie, le pape le suspendit de ses fonctions. L'archevêque de Brême persistait à contester aux légats le droit de présider un synode allemand, le pape le dépouilla de son siége et le priva de l'usage des sacrements. Les évêques de Pavie, de Turin, de Plaisance, adhéraient à Honorius, le pape les déposa. Les cinq conseillers exilés de Henri ne donnaient aucun signe de repentir, le pape les excommunia. Les Normands avaient envahi le territoire romain, le pape lança contre eux un anathème solennel. Philippe de France continuait à se livrer à ses penchants pour le plaisir et à piller tout le monde, le pape le réprimanda en termes outrageants. Ce fut ainsi qu'avec des anathèmes, tantôt aussi funestes que les miasmes des Marais-Pontins, tantôt aussi inoffensifs que les brises de la Méditerranée, il fit la guerre à ses antagonistes et exerça en réalité les pouvoirs qu'il hésitait à revendiquer ouvertement.

Pour le conquérant de la Saxe, ces empiétements et ces anathèmes du pontife semblaient plus audacieux que formidables. Il y répondait plutôt par le mépris que par une hostilité directe et active; il prodiguait les faveurs à ses conseillers excommuniés; il envoyait un de ses chapelains pour remplir le siége vacant; il donnait à un membre obscur et mal famé de sa maison la mitre

princière de Cologne, et il interdisait à ses sujets saxons l'appel à Rome même dans des cas purement ecclésiastiques. Henri ne voyait dans le pontife qu'un vieillard arrogant, colère, enclin à l'invective, dont il fallait dédaigner les attaques. Pour Grégoire, l'empereur n'était que le faible et involontaire agent des desseins de la Providence, qui voulait assujettir le pouvoir temporel au pouvoir spirituel. Pour quiconque savait discerner les signes des temps, il était clair que ce dédain était mal fondé des deux côtés, et qu'une longue et sanglante lutte approchait, dont allaient dépendre les futures destinées du monde.

Les évènements marchaient à grands pas vers la crise. De toutes parts, on se plaignait au Saint-Siége des crimes commis par Henri contre l'Église saxonne, et des vices de sa vie privée qui faisaient scandale dans la chrétienté. Grégoire cita l'empereur à comparaître devant lui pour se justifier. L'empereur, s'il faut en croire les historiens de la papauté, répondit à cette citation par une tentative d'assassinat.

La veille de Noël, en l'an 1075, la ville de Rome fut assaillie par une terrible tempête; la pleine lune d'Italie ne pouvait se dégager d'un rideau d'épais nuages; les ténèbres couvraient la terre, et les spectateurs tremblants s'imaginaient que le jour du jugement était venu. Malgré la guerre des éléments, deux cortéges s'acheminaient vers l'église de Sainte-Marie-Majeure. A la tête de l'un était le vieil Hildebrand, suivi de quelques prêtres; il allait, suivant l'usage, dire la messe de minuit dans la chapelle de la Crêche de cette basilique. L'autre cortége était conduit par Cencius, noble romain, dont les compagnons étaient armés comme pour une entreprise de guerre. Dans l'intervalle des mugissements de la tempête, on pouvait entendre les *alleluias* des fidèles ou la voix du pontife répandant des bénédictions sur le petit troupeau qui s'agenouillait sur son passage. Tout-à-coup, le bras de Cencius saisit la personne du pape, et l'épée d'un misérable plus audacieux le blessa au front. Garrotté, dépouillé de ses vêtements sacrés et soumis aux plus ignobles insultes, le vénérable ministre du Christ fut transporté dans une maison fortifiée, dans l'enceinte des murs de la ville, pour être enlevé de là au point du jour et conduit sans doute en exil ou à la mort. Des femmes, animées de pieux sentiments, offraient de

servir le pontife dans sa captivité; mais on les repoussa rudement, et déjà une épée nue était levée sur la poitrine de Grégoire, lorsque les cris de la multitude, menaçant de brûler ou de démolir la maison, arrêtèrent le bras de l'assassin. Une flèche, lancée du pied des murs, l'atteignit et le tua. Ces mêmes murs résonnèrent bientôt sous les coups de la multitude, et Cencius, tombant aux pieds du pape prisonnier, fut contraint d'implorer son pardon et la vie.

Hildebrand avait souffert ces indignités en gardant le silence et avec une imperturbable sérénité. S'il n'eût levé de temps en temps les yeux au ciel, on eût pu croire qu'il n'avait pas la conscience de ce qui se passait autour de lui; mais, à la prière de son ennemi agenouillé, il répondit à l'instant par la calme assurance du pardon. Il délivra, en effet, Cencius des mains des assiégeants exaspérés, le renvoya sain et sauf, et retourna lui-même, au milieu des acclamations du peuple romain, achever les cérémonies interrompues de Sainte-Marie-Majeure.

Qu'Henri ait été l'instigateur du crime, c'est une accusation dont il n'existe aucune preuve et que toutes les probabilités semblent repousser; mais elle n'en eut pas moins cours à cette époque, et dès lors la lutte prit toute l'amertume d'une animosité personnelle. Aux accusations de sacrilége, d'impureté, d'assassinat, proférées contre l'empereur, ses partisans répondirent en dénonçant, à leur tour, le pape dans un synode tenu à Worms, comme coupable de meurtre, de simonie, de nécromancie, de culte diabolique, de débauche habituelle quoique cachée, et d'une impie profanation de l'Eucharistie. Heureusement pour la mémoire de Grégoire VII, ses ennemis ont écrit un livre. Le cardinal Benno, l'un de ses plus acharnés détracteurs, nous a légué le résumé de toutes ces inventions synodiales. Le crime de basse naissance est prouvé; car le père d'Hildebrand était charpentier dans la petite ville toscane de Saone (1), mais les autres accusations sont amplement réfutées par l'évi-

(1) NOTE DU RÉDACTEUR. On a cependant cherché à lui créer une noblesse, comme à beaucoup d'hommes de génie qui peuvent assurément s'en passer, et à le rattacher à l'illustre famille Aldobrandini. Le nom d'Hildebrand semble indiquer une origine tudesque.

dente malignité de l'écrivain, l'entier avortement ou la ridicule extravagance de ses preuves.

Tel ne fut pas, cependant, le jugement du synode de Worms; un débat de deux jours de durée se termina par un vote unanime pour l'excommunication et la déposition de Grégoire VII. Henri apposa le premier sa signature à la formule d'abjuration; puis chaque archevêque, évêque ou abbé, se levant à son tour, signa la même sentence. L'assemblée était à peine levée, que des messagers impériaux partirent pour s'assurer le concours des autres Églises et des princes séculiers. De tous côtés, mais surtout dans le nord de l'Italie, une violente et soudaine explosion attesta la rancune des prêtres que le pape avait séparés de leurs femmes; des seigneurs qu'il avait empêchés de trafiquer des dignités ecclésiastiques; des princes contre lesquels il avait favorisé les envahisseurs normands; des dignitaires ecclésiastiques que sa hautaine conduite avait irrités; des hommes licencieux que sa discipline avait réprimés, et des patriotes que son ambition avait alarmés. L'abjuration de Worms fut confirmée avec enthousiasme par un autre synode tenu à Plaisance; des serments solennels cimentèrent l'alliance; des actes d'une hostilité déclarée attestèrent la résolution de pousser la querelle aux dernières extrémités. On ne voulait pas perdre un jour pour intimer à Grégoire que le sceptre apostolique était tombé de ses mains et que l'Église chrétienne avait reconquis sa liberté.

On était à la seconde semaine du carême de l'année 1076. Du haut de son trône, sous la voûte du Vatican, Grégoire, vêtu du riche manteau, du pallium et des autres vêtements mystiques, insignes de la domination pontificale, voyait se prolonger sous la longue nef de l'édifice sacré l'auguste assemblée des princes et seigneurs ecclésiastiques, devant lesquels, « Henri, roi d'Allemagne et d'Italie, se qualifiant d'empereur, » avait été sommé de comparaître, non en souverain pour recevoir leur hommage, mais en coupable pour entendre sa sentence. Tandis qu'il contemplait ce religieux sénat aspirant à exercer une si majestueuse juridiction, et qu'il prêtait l'oreille à des harmonies dignes de l'Eden, ou mêlait sa voix à des antiennes qui, lors des premiers âges de l'Église, avaient été chantées par les bienheureux saints dans leurs sombres cryptes et par les martyrs dans leur

triomphante agonie ; tandis qu'il aspirait l'encens symbolique des prières offertes par l'Église catholique à son chef éternel ; comment s'étonner que, sous l'enivrante influence d'une scène pareille, l'illustre vieillard se crût lui-même la pierre apostolique sur laquelle reposaient les fondements de cette Église et regardât sa cause et sa personne comme aussi sacrées que la volonté, aussi invincibles que le pouvoir du ciel même. Le « Veni Creator » était sur les lèvres du chœur papal, lorsque Roland, envoyé des synodes de Worms et de Plaisance, se présenta devant la hiérarchie de Rome. Son attitude était fière, sa parole se passa d'exorde. « Le roi et les évêques unis d'Allemagne et d'Italie, » telle fut son apostrophe au pape, « te transmettent ce commandement :— Descends sans délai du trône de saint Pierre. Abandonne le gouvernement usurpé de l'Église romaine; à de tels honneurs nul ne doit aspirer sans une élection générale et la sanction de l'empereur. » S'adressant ensuite au conclave : « A vous, frères, dit-il, il est commandé qu'à la prochaine fête de la Pentecôte, vous vous présentiez devant le roi mon maître pour recevoir un pape et un père de ses mains. Ce prétendu pasteur est un loup ravisseur... » Au muet étonnement causé par cette apostrophe succédèrent bientôt des cris de fureur, des épées furent tirées, et l'audacieux héraut d'armes faillit expier de son sang sa témérité ; mais Grégoire descendit de son trône, reçut des mains de Roland les lettres des synodes, et, reprenant sa place, les lut d'une voix claire et ferme au concile indigné. De nouveau l'édifice sacré retentit d'un orage d'invectives ; de nouveau les épées furent levées sur Roland, mais à la voix du pontife, de nouveau aussi la tempête s'apaisa. Grégoire leur parla des prophéties accomplies par la criminelle obstination du roi et par les persécutions des fidèles ; il leur assura que la victoire serait la récompense de leur zèle ou que des consolations divines adouciraient leur défaite ; mais, victoire ou défaite, quelle que fût leur destinée, le temps n'en était pas moins venu de tirer du fourreau le glaive vengeur pour frapper l'ennemi de Dieu et de l'Église.

L'orateur se tourna ensuite pour obtenir un témoignage d'approbation ou d'acquiescement, non vers la foule enthousiaste des spectateurs mitrés ou armés, mais vers une personne qui, dans

ce moment solennel, partageait avec lui l'attention et les sympathies de l'illustre assemblée. A ses côtés, bien qu'à une place moins élevée, était assise Agnès, l'impératrice-mère, amenée là pour entendre et ratifier le jugement prononcé contre ce fils unique, qu'elle avait mis au monde au milieu des plus brillantes espérances, qu'elle avait élevé pour l'empire dans les chagrins et les anxiétés du veuvage. Agnès se conduisait ou elle essayait de se conduire en véritable fille de l'Église, mais sans pouvoir oublier qu'elle était mère de Henri. Soudain, personnifiant la majesté de cette sainte réunion, Hildebrand, leva les yeux au ciel, et d'une voix qui retentit, au milieu du solennel silence du synode, jusqu'aux dernières voûtes du superbe édifice, il pria saint Pierre, prince des apôtres, d'écouter, et Marie, mère de Dieu, le bienheureux Paul et tous les saints de rendre témoignage, tandis que, pour l'honneur et la défense de l'Église du Christ, au nom de la Sainte-Trinité, par la puissance et l'autorité de Pierre, il interdisait au roi Henri, fils de Henri, l'empereur, le gouvernement de tout le royaume d'Allemagne et d'Italie, déliait tous les chrétiens du serment de fidélité qu'ils lui avaient prêté, et le liait du lien de l'anathème, « afin que les nations sachent et reconnaissent que tu es Pierre, et que sur cette pierre le fils du Dieu vivant a bâti son Église, et que les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. »

Lorsque la nouvelle de la déposition de Henri parvint aux nations de l'Europe, le vulgaire trouva que le pape aventurait follement les brillantes destinées de Rome. Il ne manqua pas de gens pour prédire que Henri tirerait un prompt et exemplaire châtiment d'une trahison si audacieuse, et que le Saint-Siége descendrait bientôt au niveau du patriarchat de Constantinople. Les plus sages ne trouvaient pas ces appréhensions déraisonnables. Henri était encore dans la fleur de l'âge; une habituelle débauche n'avait pas détruit sa force de volonté; malgré tous ses vices et toutes ses folies, il était aimé de ses sujets; il régnait sur la plus belle et la plus riche partie du continent; il commandait à de nombreux vassaux, et pouvait mettre en campagne des armées puissantes; il avait écrasé la rébellion parmi ses sujets, et n'avait aucun rival à craindre parmi ses voisins. La papauté n'avait-elle pas fleuri à l'ombre de la couronne impériale dont on défiait l'autorité, et au ressentiment de la-

quelle on ne pourrait se soustraire? Mais dans l'apparente puissance de la souveraineté impériale, il y avait une faiblesse inhérente à sa nature; dans l'apparente faiblesse de la papauté, une énergie latente et invincible. La fidélité teutonique elle-même avait été minée par les cruautés, les perfidies et la tyrannie du monarque : la fatalité qui s'attache aux oppresseurs pesait sur lui. La cause de Grégoire, au contraire, dans l'estime du peuple, était la cause de la sainteté et de la vérité, de la discipline primitive et du respect traditionnel. Le pape lui-même était un martyr revêtu de toute la majesté d'un pouvoir surhumain, et résolu à repousser le spoliateur du bercail chrétien ou à donner sa vie pour son troupeau. Que ces mobiles aient réellement enflammé le courage ou exalté l'imagination de celui à qui on les prêtait, il y aurait présomption à nous de le nier. Mais quelle qu'ait été la confiance de Grégoire dans les promesses du ciel, elle se combinait certainement avec une rare pénétration dans la politique terrestre. Il appela à son aide ses feudataires normands, et invoqua le secours de ses alliés toscans. La femme qui régnait alors en Toscane semblait suscitée de Dieu pour soutenir, comme une autre Déborah ou une autre Judith, les espérances chancelantes d'un autre Israël.

A la mort de Boniface, duc et marquis de Toscane, en 1054, ses États passèrent au seul enfant qui lui survécût, et qui, sous le titre de la Grande Comtesse, régna jusqu'à sa mort en 1116, d'abord en tutelle, puis conjointement avec sa mère Béatrice, et durant les trente dernières années de cette longue période, en vertu de sa pleine et indivisible autorité. Bien qu'elle se mariât dans sa jeunesse à Godefroy de Lorraine, et, dans un âge plus mûr, à Guelphe de Bavière, ni l'esprit et le génie militaire de son premier mari, ni la sagesse et la dignité du second ne purent gagner le cœur de Mathilde. Son biographe a entrepris de minutieuses recherches pour prouver que, malgré ce lien nuptial avec deux des princes les plus accomplis du siècle, elle vécut et mourut vierge. Sans être forcément d'accord avec le biographe pour proclamer ce sacrifice sublime, on ne saurait nier son opportunité. Si Mathilde voulait persuader aux membres du clergé de répudier leurs femmes, elle prêchait au moins d'exemple en répudiant ses deux maris. Cette question d'histoire est

délicate à traiter. Malheureusement il y a eu, dans la moderne Italie, une *école de scandale* qui a précédé toutes ses autres écoles, et qui leur a survécu. Quiconque a lu la « Réplique » de Goldasti « pour la Majesté Sacrée du César et pour la Majesté Royale des Francs, » sait fort bien que si Florence avait alors possédé un théâtre comique et un Aristophane, on aurait vu le grand Hildebrand dans les chaînes d'une Aspasie non moins illustre que la Grande Comtesse de Toscane. Malgré la place occupée, dans les annales du temps, par cette accusation et par sa réfutation, nous n'hésitons pas à la rejeter comme invraisemblable et absurde. Il paraît qu'à cette époque les plus grands anatomistes du cœur humain n'avaient encore ni décrit ni même découvert cette *affection hiéropathique*, si familièrement connue dans la protestante Angleterre, affection dont l'âme de la femme est le siége et les ministres de la religion l'objet; — affection habituellement aussi pure qu'intense, et qui brûlait, il y a huit siècles, dans le sein de Mathilde, comme elle brûle aujourd'hui chez mainte dévote aussi ardente que chaste (1). Mathilde était, en effet, éprise d'amour, mais pour la papauté, non pour le pape! Six pontifes, vieux d'années, reconnurent successivement en elle la femme la plus fidèle à leur cause et la plus dévouée à leur personne, — fidélité et dévouement qui auraient rendu également fiers un poète couronné par la muse, un héros couronné par la victoire.

La vie de Mathilde nous a été racontée par Donnizone, un des officiers attachés à sa maison, en trois livres d'hexamètres déplorables, et par Fiorentini, antiquaire et généalogiste de Lucques au XVIIe siècle, en trois autres livres qui ne sont guère moins ennuyeux, bien que le savoir du chroniqueur, son amour de la vérité, son zèle pour la gloire de son héroïne, lui assurent

(1) Note du rédacteur. Sir James Stephen définit ici le même sentiment de tendre respect que la dévote anglicane ou méthodiste éprouve pour le prédicateur ou le ministre de sa secte, au même degré que la dévote catholique pour le directeur de sa conscience. Un peu d'ironie perce sans doute sous cette expression nouvelle de flamme ou affection hiéropathique; mais, selon nous, elle explique très bien cet amour platonique de la papauté qui caractérise dans l'histoire la mère de Henri, dont on pourrait dire, dans un latin imité de Tite-Live, *exuit matrem ut ageret christianam.*

le respect et la sympathie des lecteurs. L'absence de panégyristes plus dignes d'elle, peut être attribuée en partie à ce qu'elle vécut dans un temps où la littérature italienne ne brillait guère, et en partie à la nature peu poétique des querelles et des alliances ecclésiastiques dans lesquelles se consumèrent ses jours. Ni Zénobie, ni Isabelle, ni Elisabeth n'avaient plus de droit à vivre dans des vers immortels. Son lourd chapelain lui-même, tout occupé à élaborer de mauvais vers latins, ne peut s'empêcher d'exprimer le charme que lui inspiraient les traits délicats de la Grande Comtesse, rayonnant d'une habituelle gaîté. Son rigide confesseur, saint Anselme de Lucques, ne peut raconter sans étonnement comment sa frêle constitution supportait tout le poids du gouvernement civil et toutes les fatigues de la guerre, double fardeau qui eût été au-dessus de ses forces, sans une série de guérisons miraculeuses.

Soutenue par cette intervention céleste ou par son indomptable caractère, Mathilde portait avec une mâle énergie le glaive de justice, soit sur les champs de bataille contre les ennemis du Saint-Siége, soit, dans son tribunal, contre ceux qui osaient violer ses lois. Celui qui devait la mieux connaître regarde ce rigide exercice de son autorité comme l'inspiration d'un cœur qui aimait avec trop de sagesse et de droiture pour aimer avec tendresse. Dans les camps, telles étaient la sérénité de sa vie et la gracieuse facilité de son élocution, qu'elle lui semblait un messager de la divine miséricorde sous les traits d'une Penthésilée, Dans le fauteuil du juge, il voyait moins en elle le sévère vengeur du crime que la mère compatissante des faibles et des opprimés.

Mathilde ne s'accordait à elle-même aucune des indulgences qu'elle refusait aux autres. Dans un siècle voluptueux, sa vie était austère; non-seulement elle domptait ses passions, mais elle torturait ses affections naturelles avec ce cruel ascétisme que ses rigides conseillers lui inculquaient et exaltaient en elle. Dans un siècle superstitieux, elle sut aussi résister au désir de s'absorber dans les dévotions du cloître. Avec plus de sagesse et de piété réelle, elle se consacra aux devoirs actifs de son rang. Dans un siècle illettré, elle avait contracté des habitudes tellement studieuses, qu'elle pouvait se faire comprendre de toutes les

troupes au milieu desquelles elle vivait, troupes levées dans presque toutes les parties de l'Europe ; et surtout des Italiens, des Français et des Allemands, dont elle parlait la langue avec une égale facilité. Donnizone nous assure que, bien qu'elle l'eût toujours sous la main comme secrétaire latin, elle écrivait de sa propre plume toutes ses lettres en cette langue aux pontifes et aux souverains de son temps, preuve, ainsi qu'en jugeront les lecteurs du chapelain, du discernement de la comtesse autant que de son instruction. D'après le témoignage du même Donnizone, on pouvait encore la louer de son goût pour les livres :

> Copia librorum non defuit huicve bonorum ;
> Libros ex cunctis habet artibus atque figuris.

Quant à l'excellent usage qu'elle faisait de ses livres, il suffit de rappeler qu'elle chargea le jurisconsulte Werner de réviser le « *Corpus juris civilis* » et Anselme, son confesseur, de compiler un recueil « du Droit canon » et d'écrire un commentaire sur les « Psaumes de David ». Son éducation théologique était si approfondie, que son chapelain la proclame égale, en cette étude, aux plus savants évêques ses contemporains.

Guerrière, ascétique et lettrée, Mathilde avait un esprit trop généreux pour rester emprisonnée dans les limites d'un camp, d'une cellule ou d'une bibliothèque. Son ambition se proposait un plus noble but ; c'était d'être le refuge des opprimés, la bienfaitrice des malheureux, le champion de ce qu'elle croyait être la cause de la vérité. Tout en cherchant à mortifier en elle-même l'amour de la gloire de ce monde, elle travaillait avec une heureuse inconséquence à le rendre plus glorieux encore. A sa voix, des châteaux et des palais, des couvents et des cathédrales, des statues et des monuments publics couvraient la Toscane. Cependant sa munificence était si bien tempérée par une sage économie, qu'à la fin de son long règne elle conservait son droit héréditaire au surnom de riche, donné à son père Boniface. On eût pu lui décerner également le titre de « puissante », car, par son autorité directe ou son irrésistible influence, elle gouvernait presque tout le nord de l'Italie, depuis la Lombardie

jusqu'aux États du pape, et obtenait, des autres monarques de l'Occident, la déférence et les hommages réservés aux grands potentats.

Mathilde devint l'unique souveraine de ses États héréditaires, dans la crise même de la grande controverse du siècle, lorsque Henri eut obtenu et promulgué la sentence du synode de Worms pour la déposition de Grégoire VII. Dédaignant, ou plutôt ne comprenant pas les ressources de ce formidable adversaire, Henri n'avait fait aucun préparatif pour l'inévitable lutte; mais, frappé d'un aveuglement providentiel, il choisit ce moment critique pour faire un nouvel outrage aux sentiments les plus sacrés de ses propres sujets. Il envahit la Saxe, et là, comme pour braver la liberté allemande, il établit le plus rigoureux despotisme militaire, confisqua les propriétés particulières, exila les nobles, emprisonna les évêques, vendit les paysans comme esclaves, ou les força de travailler à la construction de forteresses à l'abri desquelles ses troupes mercenaires devaient asservir et ravager le pays. Le cri des opprimés monta jusqu'à Dieu.

Henri revenait à Utrecht après ce funeste triomphe. La bannière impériale flottait sur une vaste réunion de courtisans, d'ecclésiastiques, de vassaux, d'officiers de justice, d'hommes d'armes et de vivandiers, campés, comme une tribu nomade, autour de leur chef, lorsque l'attitude indignée de quelques personnes de sa suite, le regard inquiet et alarmé de plusieurs autres, lui révélèrent qu'un anathème pontifical l'avait déclaré déchu du trône et banni de la société chrétienne. Son front pâlit à cette lugubre nouvelle comme au son d'un glas funèbre; mais son cœur était encore celui d'un roi, résolu à tout oser et à tout endurer pour la défense de sa couronne héréditaire. La honte et la douleur pouvaient le conduire au tombeau; mais il ne prendrait pas conseil du désespoir. Le monde l'avait rejeté, l'Église le repoussait de son sein, sa propre mère l'abandonnait; dans la croyance populaire, dans la sienne peut-être, Dieu lui-même le condamnait; et pourtant tout ne lui semblait pas encore perdu; il conservait, jusqu'au dernier moment, l'espoir de la vengeance. Il pouvait encore rendre coup pour coup, malédiction pour malédiction.

Le jour de Pâques de l'an 1076, entouré d'un petit cercle de prélats inquiets, Guillaume, archevêque d'Utrecht, monte sur son trône archiépiscopal et récite l'Évangile qui relate la résurrection du Sauveur. Mais aucun chant de joie et de reconnaissance ne suit le récit sacré; une violente philippique peint, au contraire, sous les plus sombres couleurs, le caractère d'Hildebrand, et le prédicateur, avec un mépris amer, dénie à un tel pape le droit de censurer l'empereur d'Occident, de gouverner l'Église ou de vivre dans la communion des fidèles. Au nom du synode assemblé, il prononce enfin son excommunication, lorsque en ce moment même la mort vient frapper l'auteur de cet audacieux défi. Tandis que les dernières convulsions de l'agonie agitent son corps, son âme est en proie à une agonie bien plus cruelle. Il expire, plein d'horreur pour lui-même, repoussant la sympathie, les prières et les sacrements que les assistants épouvantés voulaient lui administrer pour apaiser ses derniers instants. La voix du ciel même semble s'unir dans un sauvage concert au cri de sa conscience torturée. La foudre tomba sur l'église où il avait excommunié le vicaire du Christ et sur le palais voisin où résidait alors l'empereur. Trois autres des prélats hostiles au pape suivirent rapidement Guillaume au tombeau, par des morts étranges et violentes. Godefroy de Lorraine périt de la main d'un assassin. Tant d'augures sinistres accumulés excitèrent l'horreur universelle. Chaque jour apprenait à Henri quelque nouvelle défection ; ses gardes mêmes désertaient son étendard; ses serviteurs évitaient sa présence. Les membres du synode de Worms s'enfuirent à Rome pour y faire leur paix avec le pontife, justement irrité contre eux. De leur côté, les nobles mirent en liberté les prisonniers saxons confiés à leur garde. Othon parut de nouveau en armes à la tête de ses compatriotes insurgés. Les principaux princes de l'Allemagne se réunirent pour délibérer sur la déposition de leur souverain. Pour tous autres yeux que les siens, tout semblait perdu ; pour lui-même, il était trop évident que la fidélité de ses sujets se trouvait sourdement minée et que son trône vacillait sous lui. Une seule ressource lui restait. Il pouvait encore rassembler les fidèles ou opiniâtres adhérents de sa cause, inspirer la terreur à ceux qui avaient trahi leurs devoirs de vassaux, faire un dernier et vigoureux effort pour la dé-

fense de sa couronne, et descendre, s'il le fallait, dans la tombe, en digne chef de l'empire carlovingien.

Avec un courage à la hauteur de ces résolutions, il traversa le nord de l'Allemagne pour marcher à la rencontre des insurgés saxons; il publia la sentence d'Utrecht et invita les évêques lombards à confirmer l'excommunication du pape. Henri recueillit la récompense habituelle de l'audace. Bien que repoussé par Othon, contraint de rebrousser chemin jusqu'au Rhin, il trouva toutes les villes, tous les villages, tous les couvents par où il passait, agités par la grande controverse entre le diadème impérial et la tiare. La religion et la fidélité se réveillaient et divisaient l'empire. Sans se combiner encore sous une forme définie, les éléments d'une nouvelle confédération étaient visiblement en travail en faveur d'un monarque qui savait puiser dans la grandeur du péril une énergie nouvelle.

Cependant le sentiment moral du peuple allemand se prononçait sans équivoque contre l'empereur. Tandis que ses plus zélés partisans reconnaissaient avec douleur que leur chef était justement condamné, les partisans du pape repoussaient avec indignation les calomnieux reproches jetés au vicaire du Christ. Grégoire se défendit lui-même dans des lettres adressées à tous les grands prélats teutons. On peut citer sa lettre à Herman, évêque de Metz, lettre qui prouve plutôt la force de caractère de celui qui l'écrivait que la force de ses arguments. — « Bien que ceux, dit-il, qui, dans l'excès de leur folie, contestent au pape le droit d'excommunier les rois (notons que le droit d'excommunier les rois était précisément le point en question) ne méritent guère de réponse, cependant, par condescendance pour leur faiblesse, il dissipera leurs doutes. Pierre lui-même a enseigné cette doctrine, comme il résulte d'une lettre de saint Clément (nul ne croit à l'authenticité de cette lettre). Lorsque Pépin convoitait la couronne de Childéric, le pape Zacharie fut invité par le maire du palais à prononcer entr'eux. Sur sa réponse ambiguë, l'usurpateur fonda le titre de sa dynastie. Saint Grégoire le Grand avait menacé de déposer tous les monarques qui résisteraient à ses décrets. L'histoire d'Ambroise et de Théodose, bien interprétée, prouvait que l'empereur tenait sa couronne de la volonté de l'apôtre. Chaque roi était une des brebis que Pierre avait reçu l'ordre de nourrir,

une des « choses » que Pierre avait été autorisé à lier. Qui pouvait donc oser placer le sceptre au niveau de la crosse? L'un était la conquête de l'orgueil humain, l'autre un don de la miséricorde divine. L'un conduisait aux vaines gloires de la terre, l'autre montrait la route du ciel. Autant l'or surpassait le plomb, autant la dignité épiscopale était au-dessus de la dignité impériale. Henri pouvait-il justement refuser à l'évêque universel la préséance que Constantin avait été contraint d'accorder au moindre des prélats, l'évêque de Nicée? N'était-il pas placé au-dessus de tous les trônes de la terre, celui dont relevait toute la hiérarchie ecclésiastique? »

Pour employer de bons arguments il faut avoir le droit pour soi. Tirer le meilleur parti possible de mauvaises raisons est le privilége du génie qui a tort. Rien n'était plus convainquant pour les chefs spirituels de l'Allemagne, rien ne pouvait être plus agréable aux princes séculiers que l'énumération de ces grands noms, la citation de ces autorités sonores contre un souverain déchu. Pour vaincre la fidélité obstinée des bourgeois et des paysans à leur jeune et vaillant empereur, on eut recours aux terreurs religieuses; on sollicitait et on obtenait sans cesse de nouvelles condamnations du pape. Enfin, vers l'automne de 1076, arriva un rescrit qui, dans le cas, désormais certain, de la résistance prolongée de Henri à la sentence du dernier concile tenu par le pape, sommait les princes allemands et les prélats, les comtes et les barons, d'élire un nouvel empereur, en leur assurant d'avance la confirmation apostolique du choix qu'ils jugeraient convenable de faire. Ce n'étaient plus de vaines paroles. Des légats arrivaient de Rome pour diriger les débats de la Diète qui allait se réunir et qui se réunit, en effet, dans le cours de l'automne, à Tribur.

Les annales du genre humain ne mentionnent guère un acte aussi solennel, aussi réfléchi de justice nationale. Sur toutes les hauteurs voisines, couronnées de vignobles, flottaient des bannières princières; et l'on voyait au loin, le long des méandres du Rhin, des groupes de soldats sans armes prendre part aux vendanges. Au centre et sous la protection de ce vaste campement, s'élevait un pavillon où se trouvaient réunis tous ceux à qui leur dignité donnait une voix dans l'assemblée. De la

seule relation existante de ce qui s'y passa et de ce qui fut dit, on peut déduire qu'on fit bon marché des offenses de Henri contre l'Église, comparativement aux fautes de son gouvernement civil. Placé sur le bord opposé du fleuve, il était constamment informé du progrès et de la tendance de la discussion. L'aspect des choses s'assombrissait d'heure en heure. Déjà on avait dépêché des soldats pour s'assurer de sa personne, et des insultes dégradantes pour un chevalier auraient pu lui aliéner à jamais le respect de la multitude, quand il essaya de détourner la sentence qui le menaçait en offrant d'abdiquer, entre les mains de ses grands feudataires, tous les pouvoirs du gouvernement, et de se retirer de la lutte comme chef titulaire de l'empire teutonique.

Si visible que fût le piége pour les habiles légats du pape, les simples Allemands faillirent y tomber. Pendant sept jours consécutifs, on échangea de longs discours sur cette question, et quand on ne trouva plus personne pour parler ni pour écouter, le projet d'un règne nominal, dépouillé de toute autorité réelle, fut enfin adopté par la Diète ; mais, pour employer une expression moderne, avec des amendements évidemment imposés par les représentants du pouvoir sacerdotal. On inviterait le pape à tenir une Diète à Augsbourg le printemps suivant. Il devait décider dans l'intervalle si Henri serait admis de nouveau dans le sein de l'Église. En cas d'absolution, Henri rentrerait dans toutes ses prérogatives impériales ; mais si le soleil du 23 février 1077, à son coucher, le trouvait encore excommunié, sa couronne passerait sur une autre tête. Jusqu'alors il habiterait Spire , avec le titre impérial, mais sans cour, sans armée, sans culte public.

Ainsi la théorie théocratique, jusqu'ici regardée comme une utopie, acquérait tout-à-coup une solennelle réalité. Le pêcheur de Galilée allait enfin triompher du vainqueur de Pharsale ; le vassal d'Othon réduisait le successeur d'Othon sous son vasselage ; Rome chrétienne arrachait à la superstition ou à la vénération du genre humain, la monarchie universelle que Rome païenne avait imposée par les armes au monde ensanglanté. A dater de ce jour, les relations de la papauté et de l'empire se trouvaient interverties ; et les ecclésiastiques, prédisant avec une entière confiance l'exaltation de leur ordre au-dessus de tous

les potentats de la terre, voyaient déjà leur métropole envahie par d'innombrables adorateurs, qui venaient rendre hommage à un oracle plus sûr que celui de Delphes, à des mystères plus purs que ceux d'Eleusis, à un pontificat plus auguste que celui de Jérusalem.

Des chants d'allégresse retentissaient dans la cité papale; l'isolement et la honte, les humiliantes rigueurs de la pénitence étaient réservés aux crimes passés et à l'abjecte fortune de l'exilé de Spire.

A l'idée de ces humiliations et de ces rigueurs, l'âme et le corps de Henri se révoltaient. A la fin de la diète de Tribur, il avait à peine accompli sa vingt-sixième année. Dégradé déjà, sans être encore déposé, odieux, abandonné des hommes et forcé par sa conscience d'anticiper sur l'abandon de Dieu, il conservait pourtant, dans les profondeurs de sa misère, le souvenir et l'espoir de la domination. Sa jeunesse dorait toujours l'avenir. Il pouvait encore rétablir sa renommée, reconquérir les biens qu'il avait dissipés, et tirer de son opiniâtre adversaire une vengeance éclatante. Au milieu de la désertion universelle, il lui était au moins donné de reposer sa tête sur un cœur fidèle. Berthe nous est représentée par l'histoire comme un parfait contraste avec les vices et les turpitudes de la cour de son époux (1). Restée pure au milieu de la licence, fidèle au milieu de la trahison, les torts de l'empereur envers elle auraient justifié son ressentiment. Son bonheur et son honneur avaient été indignement attaqués par le libertin égoïste auquel les vœux les plus solennels l'avaient en vain unie; mais ces mêmes vœux pour elle étaient un lien que toutes les puissances conjurées de la terre et de l'enfer ne pouvaient rompre. Souffrir était la condition, aimer et pardonner la nécessité de son existence. Il semble que le vice et la folie ne puissent complètement dépraver et abrutir l'homme qui est l'objet d'une tendresse si dévouée. Henri finit par la payer d'une constance presque égale, lorsqu'une amère expérience lui eut enseigné la valeur réelle des hommages et des séductions du monde.

(1) NOTE DU RÉDACTEUR. Henri avait été fiancé, dès l'âge de cinq ans, par son père, à Berthe, fille d'Othon, marquis de Suze.

Abandonné de tous, il passa à Spire, dans la société de Berthe, deux mois qu'il employa à supplier en vain le pape de le recevoir en Italie comme pénitent et de l'admettre de nouveau dans le sein de l'Église. On était arrivé au mois de décembre ; dans moins de dix semaines expirerait le terme fatal où, si l'excommunication n'était pas levée, Henri, conformément à la sentence de Tribur, devrait résigner non-seulement les prérogatives, mais le titre même et le rang de chef de l'empire. Pour détourner ce danger, aucun sacrifice ne semblait trop grand, et l'histoire n'en mentionne guères de plus étranges que ceux auxquels l'héritier de la dynastie franconienne fut contraint de se soumettre. Sous la robe du pèlerin, dans un hiver si rude qu'il convertit pendant plus de quatre mois le Rhin en une masse solide de glace, Henri et sa fidèle Berthe, emportant dans leurs bras leur enfant en bas-âge, traversèrent les Alpes sans autre escorte que celle de quelques serviteurs à gages. De tant de courtisans qui remplissaient autrefois son palais, aucun ne voulut s'associer aux fatigues et aux périls du voyage. Des princes voisins qui sollicitaient tout récemment encore son alliance, aucun ne voulut lui accorder un sauf-conduit à travers ses États. La mère même de sa femme exigea de lui de vastes concessions territoriales pour lui permettre de gravir avec sa fille un des passages des Alpes, probablement celui du grand Saint-Bernard. Chaque jour les montagnards taillaient un sentier escarpé dans les longs détours de la montagne. En descendant le plus haut sommet, quand on fut parvenu à l'atteindre, Henri essuya des fatigues et des dangers devant lesquels reculerait un chasseur de chamois. On traversa ces vastes déserts de neige, tantôt en rampant, tantôt avec des échelles de cordes ou d'autres moyens plus grossiers imaginés par les guides, tantôt en se laissant glisser le long des pentes glacées. L'impératrice et son enfant étaient enveloppés dans la peau des bêtes tuées pendant la marche.

Le passage de ces périls à une sécurité matérielle, des forêts, des glaciers et des précipices des Alpes, aux plaines fertiles et riantes du Midi, fut moins agréable aux voyageurs épuisés, que la transition de la sombre solitude de Spire aux acclamations qui saluèrent leur marche sur les rives du Pô.

Une cour splendide, une nombreuse armée, une population enthousiaste attestèrent de nouveau la majesté de l'empereur. L'accueil de ses sujets italiens avait un sens plus profond que les hymnes habituels des flatteurs des rois. Ils voyaient le hautain pontife humilié, le siége de saint Ambroise élevé à la suprématie civile et ecclésiastique, le joug allemand cessant aussi de peser sur eux. Malgré le prompt désappointement auquel étaient destinées ces brillantes espérances, l'enthousiasme des partisans de Henri justifiait les vues plus calmes qui lui avaient fait accomplir son périlleux voyage à travers les Alpes. Il pouvait maintenant plaider sa cause devant le pape, avec l'appui et dans le voisinage de ces adhérents zélés, et à une distance rassurante de ses ennemis vers lesquels Hildebrand s'avançait déjà pour tenir la Diète projetée d'Augsbourg. A la tête d'une escorte militaire qu'elle commandait elle-même, Mathilde accompagnait le pape dans son voyage; déjà elle montrait à ses gardes la route qu'ils devaient suivre à travers les pics neigeux qui fermaient au Nord l'horizon, lorsque la nouvelle de la rapide approche de l'empereur à la tête d'une force formidable, la décida à faire retraite dans la forteresse de Canossa. Là, dans le cœur des Apennins, son dépôt sacré serait à l'abri des attaques soudaines. On n'avait rien à craindre non plus d'un siége régulier, tel qu'auraient pu l'entreprendre alors les puissances ennemies de la papauté.

Canossa était le berceau et la demeure primitive de l'antique race dont Mathilde était issue. C'était aussi la résidence favorite de la Grande Comtesse; et lorsque Grégoire trouva un asile dans ce manoir féodal, ses vastes salles étaient remplies d'hôtes éminents par leur rang social ou littéraire. La scène était si imposante et l'assemblée si illustre, que la muse assoupie du chapelain se réveilla comme en sursaut et s'exalta jusqu'à l'hyperbole. Il proclama Canossa une nouvelle Rome, la rivale de la ville de Romulus. Comme pour justifier cette vanterie du poète, on y vit venir d'Allemagne une longue file de pénitents mitrés, que le sévère Hildebrand consigna, aussitôt leur arrivée, dans des cellules solitaires avec du pain et de l'eau. On y vit aussi paraître l'empereur lui-même, non pas, comme en courait la rumeur, à la tête d'une armée lombarde, mais avec une suite peu nombreuse et sans armes, humblement vêtu et avec l'aspect d'un pénitent qui

venait implorer le pardon du pape et le droit de rentrer dans la communion des fidèles. Des siècles s'étaient écoulés depuis que le sceptre de l'Occident avait été conquis dans les plaines cisalpines; les temps étaient bien changés! Henri savait que pour rompre l'alliance du patriotisme, de la cupidité et de la superstition qui l'avaient dégradé à Tribur, il devait d'abord se faire absoudre d'un anathème trop justement encouru. Pour Hildebrand, impassible d'ailleurs et impénétrable, comment douter que, dans la lutte des sentiments qui l'agitaient, l'émotion dominante ne fût l'exaltation d'une telle victoire sur le plus grand monarque de la terre. Son rival était à ses pieds; le calomniateur se condamnait lui-même; les lèvres qui l'avaient si rudement sommé d'abdiquer la couronne apostolique, imploraient de lui le diadème impérial; en sa personne, la décrépitude de l'âge triomphait de la fougueuse jeunesse, la puissance intellectuelle de la puissance physique, l'Église longtemps asservie du monde qui l'avait tyrannisée. Tout concourait à rendre le triomphe du pape trop enivrant, même pour une intelligence d'une si forte trempe!

Le plus lâche flatteur de la cour papale n'aurait osé trouver politiques et sages les indignités auxquelles le pontife assujettit son ennemi prosterné à ses pieds, indignités dont ses propres lettres pastorales contiennent l'incroyable récit. Grégoire n'aurait pas agi autrement, s'il s'était proposé de contraindre Henri à vider la coupe des humiliations stériles, d'exaspérer jusqu'à la fureur, non-seulement l'empereur lui-même, mais tous ceux qui devaient regarder comme une injure personnelle l'outrage fait à leur souverain, et de transmettre à la dernière postérité un monument aussi odieux qu'impérissable des excès du despotisme sacerdotal.

Environné de puissants princes d'Italie qui devaient obéissance et fidélité à l'empereur, Grégoire affecta de rester sourd aux prières de Henri; ses plus humbles propositions furent dédaignées; on rejeta même l'offre qu'il fit de reconnaître, sans réserve, l'autorité du pape sur les rois et les royaumes de ce monde. Mathilde était doublement sensible, comme femme et comme souveraine, à la détresse de son royal parent; mais ses prières n'étaient pas plus efficaces. Les jours s'écoulaient et le même

appel rigoureux et glacial aux décisions de la Diète qui allait se réunir à Augsbourg, repoussait la puissante intercession de la comtesse. On en était presque venu au moment critique où les prières et les humbles instances pour obtenir une réconciliation allaient faire place à la colère et au défi. Alors, et alors seulement, le pape consentit à accorder un pardon solennel, à la condition que Henri abandonnerait la garde de la couronne, le sceptre, les autres insignes de la royauté, et se reconnaîtrait indigne de porter le titre de roi. C'eût été là, toutefois, un si grand scandale, que l'esprit altier du prêtre triomphant n'osa l'exiger; l'empereur n'était pas non plus tombé assez bas pour s'y soumettre; mais la honte épargnée au souverain fut infligée à l'homme avec une implacable rigueur.

C'était vers la fin de janvier; la terre était couverte de neige et la glace avait suspendu le cours des torrents qui descendent des Apennins, lorsque, vêtu du léger vêtement de toile blanche des pénitents et les pieds nus, Henri, le descendant de tant de rois, le chef de tant de nations, gravit seul et à pas lents le sentier raboteux qui conduisait à la porte extérieure de la forteresse de Canossa. Avec d'étranges émotions de pitié, d'étonnement et de mépris, la foule assemblée put contempler son port majestueux et les nobles traits de son visage, lorsque, après avoir franchi la première et la seconde porte de la forteresse, il s'arrêta devant la troisième, qui restait inexorablement fermée. Le soleil levant l'y trouva à jeûn et le soleil couchant l'y laissa raidi par le froid, mourant de faim, dévoré par la honte et un ressentiment à peine contenu. Un second jour se leva, aussi lent à s'écouler, et qui se termina par les mêmes indignités, prodiguées au genre humain tout entier, dans la personne du chef de l'empire, par le vicaire du rédempteur des hommes, de celui qui fut la douceur, l'humilité et la bonté mêmes. Un troisième jour encore, foulant aux pieds le représentant héréditaire de la plus belle moitié du monde civilisé, Hildebrand prolongea jusqu'au déclin du jour cette profane et odieuse parodie d'une contrition qui ne pouvait être sincère.

Au milieu même de ces froides insultes, à tous les sentiments naturels, à tous les préjugés honnêtes, le pape ne se méprenait pas sur la portée de sa conduite. Les lamentations, les repro-

ches mêmes retentissaient dans le château de Canossa. Les ennemis les plus invétérés de Henri, les adhérents les plus zélés du pape, accusaient Grégoire de déployer plutôt la cruauté d'un tyran que la sévérité d'un apôtre. Mais la longanimité du patient était l'unique mesure de l'inflexibilité du bourreau, et l'infortuné monarque avait dû quitter la scène de cette longue torture morale et physique pour chercher un refuge dans un couvent voisin, lorsque le pape, cédant enfin aux instances de Mathilde, consentit à admettre le suppliant en sa présence. Depuis quatre jours, Henri portait l'humiliante robe de la pénitence, et ce fut encore sous ce vêtement qu'il s'approcha, pieds nus, de la majesté plus qu'impériale de l'Église, pour se prosterner devant ce vieillard maigre et débile dont toute la physionomie était, nous dit-on, « pleine d'une grâce terrible, devant laquelle l'œil des » spectateurs se fermait comme devant la foudre. » La faim, le froid, la nudité, la honte avaient momentanément dompté l'âme hautaine d'Henri. Il pleura, il demanda à grands cris pitié et miséricorde ; il renouvela ses supplications jusqu'à ce qu'il eût atteint le dernier degré d'avilissement. Alors, et alors seulement, le pape consentit à révoquer l'anathème du Vatican.

La miséricorde même du pontife était bien cruelle. Il laissait rentrer son ennemi vaincu dans la communion chrétienne, mais il le livrait au mépris de la chrétienté. Pour prix du pardon, il exigeait de Henri la promesse de se soumettre au futur jugement du siége apostolique ; de résigner sa couronne si ce jugement lui était contraire ; de s'abstenir dans l'intervalle de l'exercice de toutes les prérogatives et de la jouissance de tous les revenus de l'empire ; de reconnaître le droit qu'avait eu la papauté de délier ses sujets du serment de fidélité ; de bannir ses anciens amis et ses anciens conseillers ; de gouverner ses États, s'il les recouvrait, conformément aux avis du pape ; de faire exécuter tous les décrets de la papauté et de ne jamais tirer vengeance de son humiliation actuelle. L'observation des conditions ainsi dictées par le vainqueur fut garantie par les serments d'Henri et de plusieurs prélats et princes qui durent se porter caution pour lui. Enfin, au nom de celui qui avait déclaré que son royaume n'était pas de ce monde, et en qualité de successeur de celui qui avait interdit à tous les évêques de s'arroger aucun

pouvoir temporel sur l'héritage du Christ, la solennelle formule de l'absolution papale releva l'empereur de la forfaiture à laquelle il avait été conditionnellement condamné par les confédérés de Tribur.

Une autre expiation devait encore être offerte à la majesté offensée de la tiare. Le représentant des dynasties de César, de Charlemagne et d'Othon allait endurer un dernier et plus amer affront. Tenant dans sa main le pain dont une consécration miraculeuse venait de faire le corps même de celui qui racheta l'humanité par le supplice du Calvaire : « Voilà, s'écria le Souverain-Pontife en fixant son œil étincelant sur les traits abattus du monarque, voilà le corps de Notre-Seigneur ! qu'il rende aujourd'hui témoignage à mon innocence. Puisse le Dieu tout-puissant écarter jusqu'au soupçon du crime dont j'ai été accusé par toi et les tiens, si je suis réellement innocent ! Mais puisse-t-il aujourd'hui même me frapper de mort soudaine, si je suis réellement coupable. » Au milieu des acclamations des assistants, Grégoire leva alors les yeux au ciel, rompit l'hostie sainte, et, n'en prenant qu'une moitié : « Maintenant, » s'écria-t-il en tournant de nouveau vers Henri, frappé d'une sorte de stupeur, cet œil dont la vieillesse ne pouvait ternir et dont la pitié n'adoucissait jamais l'éclat, « si tu as la conscience intime de ta propre innocence, si tu es convaincu que les accusations intentées contre toi par tes adversaires sont fausses et calomnieuses, affranchis l'Église de Dieu du scandale, affranchis-toi toi-même du soupçon, et, pour en appeler au ciel, partage avec moi le corps de Notre-Seigneur. »

Il était évidemment impossible qu'en contradiction déclarée avec ses récentes prières et sa récente pénitence, l'empereur acceptât cet insultant défi. Il trembla et éluda l'épreuve (1). A la fin, quand son âme tourmentée, son corps épuisé n'en pouvaient plus supporter davantage, un banquet termina cette scène de douleurs et d'affronts ; Henri accepta l'hospitalité, il prit part aux entretiens familiers, il subit les bénédictions de l'homme qui venait de montrer dans quel abîme d'ignominie le chef tem-

(1) NOTE DU RÉDACTEUR. Henri, après un moment d'hésitation, demanda que l'épreuve fût remise à la prochaine Diète d'Augsbourg. Grégoire y consentit.

porel de la chrétienté pouvait être réduit à descendre par l'audacieux abus du pouvoir ecclésiastique.

Les seigneurs lombards, qui avaient salué de tant d'acclamations l'arrivée de leur souverain en Italie, avaient graduellement rejoint et dépassé Henri dans sa marche rapide sur Canossa. Campés dans les vallées voisines, ils attendaient avec anxiété la nouvelle de ce qui pouvait se passer dans la forteresse, quand, les portes s'ouvrant enfin, ils virent descendre par le sentier escarpé qui conduisait à leur campement, un évêque accompagné de sa suite ordinaire. Il leur annonça que Henri s'étant soumis à la discipline actuelle et à la direction future du pape, avait reçu, en conséquence, l'absolution, et que Sa Sainteté était prête à accorder la même grâce à ses adhérents, moins coupables que lui. A mesure que la nouvelle de la victoire du Souverain-Pontife volait de rang en rang, les échos des montagnes retentirent de longs cris d'indignation.

Les Lombards dédaignaient le pardon d'Hildebrand, usurpateur du trône apostolique, excommunié lui-même par les synodes d'Allemagne et d'Italie. Ils niaient l'autorité de l'empereur, avili comme il l'était maintenant par des concessions indignes d'un roi et par des affronts tels que n'en pouvait souffrir un soldat. Ils juraient de dépouiller de la couronne ce front déshonoré pour la placer sur la tête de son fils encore enfant, Conrad; ils voulaient marcher immédiatement sur Rome pour déposer le prêtre audacieux qui osait ainsi courber dans la poussière la majesté de la dynastie franconienne et celle du nom lombard.

Au milieu de ce tumulte militaire, les portes de Canossa s'ouvrirent de nouveau, et l'on vit Henri lui-même descendre vers le camp, sa noble tête penchée sur sa poitrine et toute sa personne portant la visible empreinte d'émotions inaccoutumées. Lorsqu'il passa devant les lignes lombardes, tous les yeux exprimèrent le mépris, le sarcasme parut sur toutes les lèvres; mais l'esprit italien différait de l'esprit allemand. Il pouvait à la fois mépriser et obéir. Suivant l'étendard de leur souverain dégradé, les Lombards le conduisirent à Reggio, où, dans un conclave d'ecclésiastiques, il se mit immédiatement à concerter un plan pour leur délivrance et sa propre vengeance.

Une semaine seulement après l'absolution de Canossa, Grégoire

faisait route pour Mantoue, où il devait présider un concile auquel l'empereur l'avait traîtreusement invité (s'il faut en croire les historiens partisans du pape), pour se saisir de sa personne et l'emprisonner. La vigilance de Mathilde sauva le Saint-Père de ce péril réel ou imaginaire. Des bords du Pô, elle lui fit rebrousser chemin, sous l'escorte de ses propres troupes, jusqu'au pied de ses montagnes natales. En ce moment, la foi du pape dans sa propre infaillibilité dut subir une rude épreuve. Son pénitent impérial, muni à peine du pardon de la sainte Église, prouvait tous les jours par sa conduite que le cœur de l'homme est difficile à sonder même pour les yeux d'un pape. Henri exerçait, avec ostentation, les prérogatives dont il venait de s'interdire solennellement l'usage. Il avait jeté le masque et renoncé à l'humble accent de la pénitence. Tous ses instincts de roi étaient en pleine activité. Il bravait hautement le pontife; il arrêtait et il emprisonnait les légats; il rappelait ses conseillers exilés; il revendiquait de nouveau tous ses droits, et son courage était récompensé par l'explosion unanime de la sympathie, de l'enthousiasme et du dévouement de ses sujets italiens.

Pour balancer le pouvoir menaçant qui s'élevait contre lui, Grégoire reçut à cette époque un accroissement de dignité et d'influence dont ses panégyristes évitent volontiers de parler. La discipline de l'Église et la destinée de l'empire n'étaient pas les seuls objets de sa sollicitude dans le château fort et la cité de l'héroïne toscane. Le monde fut aussi scandalisé que surpris d'apprendre que Mathilde avait donné la pleine propriété allodiale de tous ses États héréditaires à son hôte apostolique et à ses successeurs. Un savant légiste qui rédigea l'acte de cession, l'attribue à la crainte de l'inimitié de l'empereur; mais l'honnête chapelain de la maîtresse de la Ligurie et de la Toscane attribue un plus pieux mobile à sa conduite. « Pierre, dit-il, était le portier du ciel dont il tenait les clés; Mathilde avait résolu de ne tenir l'Etrurie, clés du patrimoine de saint Pierre, qu'en la même qualité. » Le digne chapelain nous apprend aussi combien la donation fut agréable au Souverain-Pontife. A l'heure qu'il est, Pie IX possède encore certaines parties de ses États en vertu de cette concession. Hildebrand est un des saints de l'Église romaine et un des héros de ce monde. Il est donc à

l'abri du reproche d'avoir abusé de l'hospitalité de la Grande Comtesse et de la confiance qu'elle plaçait en son guide spirituel. L'accusation vulgaire qu'on leur a jetée à tous les deux ne sera jamais accueillie par ceux qui ont eu l'occasion d'observer les liens mystiques qui lient souvent le cœur de la femme à celui du prêtre. C'était l'âge de la féodalité; ce n'était pas encore celui de la chevalerie; et pourtant, quand l'âge de la chevalerie vint, saint Louis lui-même, son plus illustre ornement, aurait-il résisté à la tentation qui fit succomber le grand pape Grégoire ?

Canossa, scène de cette mémorable cession, n'en était pas moins devenue la prison de celui à qui elle était faite. Tous les défilés des montagnes étaient assiégés par les troupes de Henri, toutes les villes lombardes et toscanes étaient en sa possession. Son courage, si prompt à renaître, avait rallumé le zèle de tous ses partisans. Ce n'était plus un banni, un suppliant qu'on pouvait aisément fouler aux pieds, mais le chef d'une armée formidable, avec lequel le vicaire même du Christ devait condescendre à temporiser.

Dans les sauvages défilés des Alpes, les rapides messagers des princes allemands se croisaient avec les légats solennels du pape; les premiers priaient Grégoire de hâter son apparition à Augsbourg; Grégoire les exhortait, de son côté, à ne prendre aucune décision en son absence. Des émissaires, portant la mitre, allaient aussi du pape à l'empereur, le sommant de comparaître devant la Diète dans un temps si court qu'il eût fallu des ailes ou la vapeur pour obéir à cette injonction. Ils lui demandaient en outre, pour le pape, un sauf-conduit qui eût été, pour l'empereur, un véritable suicide. Grégoire se voyait maintenant réduit aux armes dont les hommes de robe se servent pour combattre les hommes d'épée. Sa prévoyance lui montrait la guerre civile en perspective, et la politique lui conseillait de prendre la direction de la ligue allemande, mais dans une certaine mesure seulement, et de s'avancer assez loin pour maintenir ses prétentions hautaines sans se livrer irrévocablement à la ligue. Il s'agissait donc de trouver une excuse à son absence. Henri la lui fournit en refusant d'accéder à des demandes faites exclusivement dans la prévision d'un refus.

De semblables subtilités étaient si peu familières à Othon et à l'ambitieux Rodolphe, qu'ils ne les soupçonnaient même pas. Ces vaillants hommes de guerre, ces simples Allemands, savaient que le pape avait déposé leur roi et les avait dégagés eux-mêmes du serment de fidélité; ils ne doutaient donc point que Grégoire ne fût lié de cœur et d'âme à leur cause. Or, si, dans l'assemblée tenue à Forcheim, quelqu'un osa murmurer tout bas un doute sur l'honneur italien et la foi pontificale, il suffit, pour le faire taire, de la présence des légats, qui entretenaient avec soin les invectives contre Henri. D'abord ils semblèrent détourner l'assemblée du choix immédiat d'un souverain; mais lorsque les princes demandèrent des mesures promptes et décisives, ils s'empressèrent d'y donner leur assentiment. Ils conseillèrent, il est vrai, de ne conférer aucun titre héréditaire au prince qui serait élu; mais quand, nonobstant cet avis, le choix fut fait, ils le confirmèrent solennellement, au nom et par l'autorité de Grégoire. Ils se gardèrent de voter eux-mêmes pour l'élection de Rodolphe; mais quand les acclamations de la multitude annoncèrent son avènement au trône teutonique, ils placèrent la couronne sur sa tête. Qu'Hildebrand ne désavouât pas les actes de ses représentants, mais profitât, au contraire, des avantages et des alliances qu'elles pouvaient lui procurer, cela suffisait amplement, dans l'opinion de ces braves et honnêtes capitaines, pour engager sa conscience et son honneur. Il n'en est pas moins évident que le pape ne se croyait engagé à rien, et ne voulait consulter que les intérêts de l'Église. Même au XIXe siècle, Grégoire VII a trouvé, dans M. l'abbé Jager, un apologiste qui l'absout de toute responsabilité dans les actes de ses légats à la Diète de Forcheim, parce que les diverses mesures de cette assemblée furent prises sans attendre son arrivée. La Diète aurait pu, tout aussi bien, attendre la fin du monde.

Les décrétales de Rome, de Tribur, de Canossa et de Forcheim allaient maintenant porter leurs fruits, fruits amers et de sinistre augure. Au moment où la cathédrale de Mayence laissait échapper les flots de la foule qui venait d'entendre le serment de Rodolphe à son couronnement, le cliquetis des armes, les clameurs des combattants, les cris des mourants se mêlèrent, dans une étrange et lugubre confusion, aux hymnes sacrées et

aux chants joyeux des fêtes. Une incartade sans importance de quelques soldats souabes, avait suffi pour faire éclater la sombre humeur des partisans de Henri. La première voix menaçante qui retentit trouva des millions d'échos ; ces acclamations hostiles apprirent aux mécontents le secret de leur nombre et de leur force. L'agitation s'étendit de ville en ville et souleva tout le peuple allemand du Rhin à l'Oder. Bien des cœurs soupiraient après le retour du monarque banni. On se rappelait que, douze ans à peine auparavant, il avait été enlevé à sa mère par des ecclésiastiques dont la politique avait été de corrompre ses mœurs. On se rappelait son courage, sa courtoisie, sa munificence ; on pardonnait ses fautes comme les excès de la jeunesse ; on ressentait comme des insultes personnelles à tous les Allemands, les indignités de Canossa et la trahison de Forcheim. Dans ce retour de l'opinion qui réjouit les cœurs fidèles et braves, tous les vrais Allemands qui voulaient que la couronne impériale fût honorée et tenaient à l'indépendance de l'Etat, étaient soutenus par le grand nombre de ceux pour qui les édits du pape contre la simonie et contre le mariage ecclésiastique étaient pleins de calamités, et par cette masse plus nombreuse encore dont la voix et les armes sont toujours prêtes à grossir le triomphe d'une cause qui acquiert ou reprend de l'ascendant. A cette confédération, Rodolphe pouvait opposer l'alliance des princes séculiers et ecclésiastiques, le zèle dévoué des Saxons, et le secret appui plutôt que le concours franc et ouvert du pape. Le choc des deux forces hostiles était prochain et inévitable.

Au printemps de 1077, la nouvelle de l'arrivée de l'empereur au nord des Alpes se répandit dans toute l'Allemagne. La Franconie, siége de sa maison, la fertile province de Bourgogne et les montagnes de la Bohême l'accueillirent avec enthousiasme. Beaucoup de Bavarois et de Souabes se révoltèrent en sa faveur. Son étendard flotta de nouveau sur toutes les grandes forteresses du Rhin. Celui qui, six mois auparavant, était sorti de Spire en fugitif, se trouvait maintenant à la tête d'une puissante armée, commandait à toute l'Allemagne méridionale et ravageait le territoire de ses adversaires, les menaçant de terribles représailles.

Au milieu de l'agitation, la voix de Grégoire se fit entendre; mais ce n'était plus une voix retentissante comme la trompette du jugement, une voix qui dominât l'orage. Le juge suprême sur terre, le vengeur redouté des choses saintes, était descendu au rôle plus humble de médiateur pacifique. Au nom de Pierre, il enjoignit aux deux empereurs de lui envoyer un sauf-conduit, pour qu'il vînt en personne décider entre eux et prévenir l'effusion du sang humain; offre qui ne l'exposait à rien, mais n'en était pas moins inacceptable; aveu indirect, mais significatif, de la neutralité qu'il entendait garder entre le souverain qu'il avait si récemment déposé et celui qu'il venait de couronner par la main de ses légats. Se retirant ainsi honteusement, il faut le dire, de la lutte provoquée par lui, Hildebrand revint de Canossa à Rome. La ville éternelle reçut en triomphe ce nouveau Germanicus et fit une ovation à sa fidèle Agrippine.

Tandis que les triomphes politiques de Canossa étaient ainsi célébrés, par des réjouissances, dans la capitale de la chrétienté, ils faisaient couler des flots de sang dans les plaines de la Saxe. Confiants dans les actes solennels du pape et de ses légats, les Saxons étaient accourus à la défense de la couronne de Rodolphe, et l'avaient vaillamment soutenu; mais les plus braves pâlirent à la nouvelle que Grégoire avait désavoué la cause de l'Eglise, devenue celle de leur terre natale, et que, dans le palais même de Latran, les ambassadeurs de Henri étaient reçus avec des honneurs et des marques de déférence refusés aux plus humbles envoyés de son rival. Une sagacité fort inférieure à celle d'Hildebrand avait pu, depuis long-temps, prévoir que l'épée seule déciderait la querelle, et que, par la franche adoption de l'une ou de l'autre cause, le pape pourrait attirer sur lui la vengeance du vainqueur. Temporiser, louvoyer, caresser les deux partis, devint la prudente politique du Souverain-Pontife; mais rester silencieux ou inactif, dans une pareille crise, c'eût été abdiquer une des plus hautes prérogatives de la papauté. Des légats pontificaux traversèrent donc l'Europe; des lettres pontificales réclamèrent la soumission des combattants et menacèrent de tous les malheurs ceux qui désobéiraient à la volonté du Saint-Père. Mais la voix du pontife ne dit pas à quel maître terrestre il fallait obéir ou résister, ce qu'il fallait faire ou ne pas faire. Tout ce que les

lecteurs intelligents de ces missives pontificales purent conclure, c'est que le pape serait du côté du vainqueur.

Ce fut dans l'automne de 1078 que les princes rivaux appelèrent, pour la première fois, de cet oracle obscur à l'arrêt suprême du glaive. Ils se rencontrèrent sur les bords de la Stren, dans les plaines de Melrichstadt. Toutes les deux furent simultanément repoussés du champ de bataille avec d'énormes pertes; Henri par son vieil antagoniste Othon; Rodolphe par le comte Herbard, lieutenant de Henri; chacun réclama la victoire. Une affaire si indécise ne put tirer du pontife circonspect que de nouvelles exhortations à prendre saint Pierre pour arbitre, et la démarche la plus hasardeuse à laquelle il se laissa entraîner fut la convocation d'un nouveau concile dans l'église de Latran. Là comparurent les envoyés de l'empereur avec de creuses promesses d'obéissance, et les messagers saxons réclamant avec instance une manifestation plus intelligible du jugement et des desseins du Saint-Siége. De nouveau le pape écouta, parla, exhorta, menaça, et laissa le monde, dont le sang coulait, interpréter, comme il pourrait, le sens mystique de sa parole infaillible.

Le peuple courageux et ami de la vérité, du milieu duquel devait, quatre siècles plus tard, se lever Luther, ne fut pas dupe de ces subterfuges. L'annaliste saxon a conservé trois lettres envoyées dans cette occasion par ses compatriotes à Grégoire, et que celui-ci dut lire avec une admiration mêlée de honte : « Vous savez, lui disent-ils, que ce ne fut ni par notre avis, ni pour nos intérêts, mais pour les torts faits au Saint-Siége, que vous avez déposé notre roi et que vous nous avez défendu, sous de terribles menaces, de le reconnaître plus long-temps. Nous avons obéi à notre grand péril et au prix d'horribles souffrances. Un grand nombre d'entre nous ont perdu leurs propriétés et leur vie, et ils n'ont légué qu'une misère sans espérance à leurs enfants. Nous qui survivons, nous sommes sans moyens de subsistance, livrés à toutes les angoisses de la détresse. Quelle est la récompense de nos sacrifices ? Celui qui a été forcé de se jeter à vos pieds a été absous sans châtiment et a pu nous plonger dans le dernier abîme d'infortune. Après la déposition solennelle de notre roi dans un synode et le choix d'un autre en vertu de

l'autorité apostolique, la matière ainsi réglée est mise de nouveau en question. Ce qui nous étonne surtout, nous pauvres gens, c'est que les envoyés de Henri, qui a été excommunié par vos légats, soient bien reçus à Rome. Saint-Père, notre piété nous assure que vous êtes guidé par des vues honorables et non par des vues subtiles. Mais nous sommes des gens trop grossiers pour les comprendre. Nous pouvons seulement vous expliquer que votre manière d'agir envers les deux partis a produit la guerre civile, le meurtre, le pillage et l'incendie. Si nous avions failli à quelqu'un de nos devoirs, nous, votre humble troupeau, la vengeance du Saint-Siége aurait bien su nous atteindre. Pourquoi montrer tant de tolérance à l'égard des loups qui ont ravagé le bercail du Seigneur? Nous vous conjurons de regarder dans votre propre cœur, de vous souvenir de votre propre honneur, de craindre la colère de Dieu, et pour vous-même, sinon par amour pour nous, de vous décharger de la responsabilité des torrents de sang versés dans notre pays. »

A ces plaintes pathétiques, Grégoire répondit avec lenteur et répugnance, en désavouant les actes de ses légats à Forcheim; en exaltant sa propre justice, son courage, son désintéressement; en invoquant l'appui de toutes les classes en Allemagne, et en les assurant en langage biblique du salut de ceux qui persévéreraient jusqu'à la fin. Mais l'heure des trompeuses paroles était passée; le jour de la colère et du glaive était venu.

La neige couvrait la terre et la glace avait enchaîné le cours des rivières, lorsque, dans l'hiver de 1079-80, les armées de Henri et de Rodolphe se trouvèrent rangées en bataille au village de Fladenheim, près de Mulhausen. Henri était l'assaillant; mais quoique d'abord repoussé du champ de bataille avec de grandes pertes, Rodolphe fut le vainqueur, car sur ce champ de bataille le terrible Othon commandait de nouveau; son habileté et son courage surent changer une déroute en victoire.

La nouvelle de la bataille arriva à Rome au moment où Grégoire présidait le plus nombreux des conciles qu'il eût jamais convoqués dans la basilique de Saint-Jean-de-Latran. La honte, long-temps comprimée d'une lâche indécision, les murmures des prélats assemblés, une voix du ciel qui ne se fit entendre, dit-on, qu'à lui seul, et, par dessus tout, la victoire de Fladen-

heim se réunirent pour triompher enfin de sa cauteleuse politique. Se dressant donc sur son trône avec la majesté des anciens jours, le pape, au nom de Pierre et de Paul, de Dieu et de sa sainte mère Marie, excommunia Henri, lui retira le gouvernement de ses États, le dépouilla du rang royal, défendit à tout peuple chrétien de le prendre pour roi, donna, octroya et concéda à Rodolphe le droit de gouverner l'empire d'Allemagne et d'Italie ; il ne leva l'assemblée qu'après avoir appelé les bénédictions du ciel sur les adhérents de Rodolphe et maudit ses ennemis. Mû enfin par ce qu'il croyait être une impulsion divine, il s'approcha de l'autel et prédit qu'avant la célébration de la fête du prince des apôtres, Henri le rebelle et l'excommunié aurait cessé de régner et de vivre pour molester l'Église.

Prophétie pleine de périls ! Henri n'était plus l'exilé de Tribur ni le pénitent de Canossa. Sa rage, en apprenant cette nouvelle sentence du pape, fut moins grande encore que celle de ses partisans. Avec la sanction de trente évêques, un nouvel anti-pape, Guibert de Ravenne, fut élu à Brixen, et des ambassadeurs furent envoyés dans toutes les cours de l'Europe pour réclamer leur appui en faveur de la cause commune des souverains temporels. Dans toutes les parties de l'Allemagne on leva des troupes, et Henri se mit en marche à leur tête pour accabler la seule puissance alliée de Rome en deçà des Alpes. Mais cette puissance, toujours animée du vieil esprit saxon, avait pour elle les droits nouveaux de Rodolphe et le génie d'Othon.

A l'aube d'une belle journée d'automne, les forces de Rodolphe, rangées en bataille sur les bords riants de l'Elster, entonnèrent le chant sacré des Hébreux : « Dieu se tient dans l'assemblée des princes ; il est un juge parmi les dieux ; » et elles se jetèrent sur les longues lignes de l'armée de Henri, qui les reçut avec la même dévotion et un cantique non moins sublime : « *Te Deum laudamus.* » Des cris mieux accueillis des démons de la guerre étouffèrent bientôt ces hymnes sacrées, cris de colère, d'épouvante et de douleur. Ils partirent d'abord d'un des escadrons de Henri, lequel, voyant tomber son capitaine, tourna bride, et, dans sa retraite, jeta la panique et une confusion momentanée dans les rangs. Ce moment suffisait pour le coup d'œil d'aigle d'Othon. Il se précipita sur les Impériaux chance-

lants, et avant que le soleil n'eût atteint le méridien, des milliers étaient tombés sous le glaive saxon ou avaient péri dans la rivière teinte de sang. La victoire fut complète, et, dans les transports d'une joie triomphante, des cantiques d'actions de grâces au Dieu des batailles pour la délivrance de la Saxe, des chants de gloire en l'honneur d'Othon, le plus illustre de ses fils, commençaient à retentir, quand l'allégresse fut soudain changée en un deuil irréparable. Sur le champ de bataille même qui semblait devoir lui assurer la couronne, Rodolphe venait de tomber sous un glaive illustre. C'était Godefroy de Bouillon, le héros de la *Jérusalem délivrée*, qui lui avait porté le coup fatal. Un autre glaive avait séparé la main droite du bras de Rodolphe : « c'est avec cette main, s'écria-t-il en la regardant, que j'ai prêté serment de fidélité à Henri, mon seigneur. » A la fois exalté par une victoire si signalée et abattu par des souffrances mêlées de remords, il exhala son âme, laissant ses partisans victorieux aujourd'hui, mais bientôt à la merci de son rival qui se retira en Bohême (1).

Le même soleil témoin de la ruine de l'armée de Henri sur l'Elster, éclairait une autre bataille où les forces de Mathilde furent mises en fuite par celles de l'empereur ; ce fut à la Volta, dans le Mantouan. Henri repassa en Italie, non plus en pèlerin et en exilé, mais à la tête d'une armée dévouée et défiant à la fois tous les ennemis temporels et toutes les censures ecclésiastiques. Il marchait à la rencontre d'Hildebrand, privé de toute alliance transalpine, et dont l'unique appui, en Italie même, était la comtesse Mathilde ; car le duc normand de la Pouille tentait au loin la conquête de la capitale et de l'empire d'Orient. Cependant Henri laissait derrière lui les invincibles Saxons et le héros qui les commandait. Pour prévenir une diversion de ce côté, il offrit d'abdiquer son pouvoir en Saxe en faveur de son fils Conrad ; mais Othon, qui aimait à plaisanter, ainsi que nous l'apprend son annaliste, rejeta cette proposition en faisant remarquer que « le veau d'un taureau vicieux est vi-

(1) NOTE DU RÉDACTEUR. Outre les paroles citées plus haut, Rodolphe dit encore : « — A qui reste la victoire ? — A vous, Seigneur. — J'accepte donc avec joie la mort, puisque Dieu me l'envoie avec un triomphe pour sa cause. »

cieux à son tour. » Laissant donc son implacable ennemi machiner quelques nouveaux desseins, l'empereur hâta sa marche, et avant l'été de 1080, les habitants de Rome virent du haut de leurs murs flotter dans la campagne romaine les étendards allemands.

En présence d'un péril si imminent, l'énergie du vieux pape se réveilla et s'exalta. Il convoqua un nouveau synode pour défier une dernière fois son formidable ennemi. Il exhorta les princes allemands à élire un successeur à Rodolphe. Dans des lettres pleines d'une pathétique éloquence, il maintint la suprématie papale sur tous les rois et les chefs du genre humain. Il accepta la persécution comme le signe de sa mission sainte, et tandis que les assiégeants étaient aux portes de Rome, il disposa encore des couronnes et des provinces lointaines. Mathilde lui fournit de l'argent, ce qui calma pour un temps la populace romaine. Lui-même il fit des prodiges pour éteindre les révoltes allumées par la trahison. Dans un langage digne d'un martyr, il consolait ses compagnons de souffrance; dans un langage digne d'un héros, il animait les défenseurs de la cité. Le siége ou le blocus de Rome dura trois ans, sans autre interruption que les intervalles pendant lesquels les chaleurs mortelles de l'automne forçaient les troupes de Henri à se réfugier sur les collines voisines. Les privations de toute espèce, et, s'il faut en croire certaines allégations, un or corrupteur, domptèrent enfin le courage de la garnison. De tous côtés on demandait à grands cris la paix; Henri n'y mettait d'autres conditions que la reconnaissance de son titre impérial et son couronnement par les mains de Grégoire. La conscience et peut-être l'orgueil d'Hildebrand se révoltaient à cette idée. Son invincible volonté fit taire les clameurs de la multitude affamée. Tout ce que purent lui arracher les prières et les menaces, ce fut la promesse de soumettre la question à un synode pontifical. Ce synode se rassembla, avec la permission de Henri, le 30 novembre 1083. Ce fut le dernier concile tenu sous le pontificat de Grégoire. Un petit nombre d'évêques, fidèles à leur chef et à sa cause, occupaient les siéges si souvent remplis d'une foule d'ecclésiastiques portant la mitre. Tous les visages étaient pâles, tous les yeux inquiets et tournés vers celui qui occupait un trône plus élevé au centre de l'assemblée.

Grégoire se leva, et les suggestions de la crainte et de la politique humaine qu'on se communiquait à demi-voix, firent place au plus profond silence. Il parla du glorieux exemple, du devoir sacré, des passagères afflictions et des éternelles récompenses des martyrs de la foi. Il parla, comme un père au lit de la mort parle à ses fils, de paix, d'espérance et de consolation. Mais il parla aussi comme autrefois les prophètes aux rois d'Israël, annonçant la rapide vengeance du ciel contre l'oppresseur. L'auditoire ravi s'écria qu'il avait entendu la voix d'un ange et non celle d'un homme. Grégoire congédia ensuite l'assemblée et se prépara avec calme à toutes les épreuves qui pouvaient lui être réservées.

La catastrophe ne devait pas se faire attendre. Au printemps de 1084, la garnison fut accablée, les portes ouvertes aux assiégeants, et Grégoire forcé de chercher un réfuge précaire dans le château Saint-Ange. Il laissa la basilique de Saint-Jean-de-Latran devenir le théâtre du triomphe de son antagoniste et de son rival. Assis sur le trône apostolique, Guibert, l'anti-pape de Brixen, fut consacré sous le titre de Clément III, et, comme successeur de saint Pierre, il plaça la couronne d'Allemagne et d'Italie sur le front de Henri et de Berthe, agenouillés devant lui.

Et maintenant Henri tenait pour ainsi dire sous sa main l'auteur des hontes de Canossa, des anathèmes de Saint-Jean-de-Latran, des guerres civiles et des rébellions de l'empire. La vile populace de Rome entrevoyait déjà, avec une joie cruelle, l'humiliation, la mort violente peut-être du plus grand génie qui eût régné dans la ville éternelle depuis l'assassinat de Jules-César. L'adversité trouvait dans Grégoire une sereine confiance en Dieu, un hautain défi jeté à l'homme. Quelques heures encore, et le château Saint-Ange devait succomber à la famine ou à un assaut, quand le vieux pontife recueillit la récompense de l'habile politique avec laquelle il avait cimenté l'alliance de la papauté et des conquérants normands de l'Italie méridionale. Robert Guiscard, revenant de Constantinople, accourut au secours de son suzerain. Les éclaireurs de Henri lui annoncèrent l'approche d'une puissante armée, dans laquelle la hache de bataille normande et la croix se trouvaient étrangement unies au cimeterre et au crois-

sant musulmans. Une retraite précipitée sauva à peine ses troupes affaiblies d'un péril imminent. Ce fut un amer désappointement pour lui d'abandonner la proie qu'il croyait tenir. Pour apaiser sa soif de vengeance, il essaya de surprendre la Grande Comtesse, qui tenait encore la campagne dans le Modenais. Mais il fut surpris lui-même par une habileté et une vigilance supérieures à la sienne. Près du château de Sorbaria, un cri de guerre : Saint Pierre et Mathilde ! réveilla soudain dans la nuit les Impériaux qui, précipitant leur retraite, n'eurent que le temps de se retirer au-delà des Alpes avec une si grande perte de soldats, d'officiers et de trésors, qu'ils furent hors d'état de tenter de nouvelles entreprises.

L'empereur retourna donc en Allemagne, où son règne ne fut plus troublé par la guerre civile, car l'illustre Othon était mort, et Herman de Luxembourg, qui avait osé prendre le titre impérial, put l'abdiquer avec l'impunité que lui assurait le mépris. Henri, toutefois, devait se préparer encore à de nouvelles luttes avec la papauté, épuiser jusqu'à la lie la coupe des périls, des fatigues, des misères, et mourir enfin le cœur brisé par la cruauté parricide de son fils. On ne récita aucune prière, on ne chanta aucun Requiem sur la tombe où fut déposée la dépouille mortelle du monarque excommunié. Mais ses obsèques furent honorées d'une manière plus touchante, par la pitié de ses ennemis, les lamentations de ses sujets, les larmes des pauvres, des veuves et des orphelins qui entouraient le cercueil de leur bienfaiteur. Ce n'étaient pas là des pleureurs à gages. Ils pleuraient un prince à qui Dieu avait donné un grand cœur et un puissant esprit ; mais que la politique ecclésiastique avait corrompu à dessein, et dont les mauvaises passions avaient été développées par une prospérité trop précoce et l'absence de tout frein moral. Le malheur, du moins, lui avait rendu cet empire sur lui-même qu'on ne pouvait s'empêcher d'admirer, et une active sympathie pour les infortunés qui lui gagnait les cœurs.

Avec une meilleure fortune et de plus hautes vertus que ne ternissait l'ombre d'aucun vice, Mathilde continua pendant vingt-cinq ans de faire la guerre pour la défense du Saint-Siége. Après une vie qui semble plutôt appartenir au roman qu'à l'histoire, elle mourut à l'âge de soixante-quinze ans, léguant au

monde un nom qui ne le cède en grandeur, dans les annales de son siècle, qu'à celui d'Hildebrand lui-même.

La délivrance de la cité papale par les Normands, ne fut pour Grégoire qu'un soulagement momentané. Il rentra en triomphe dans le palais de Latran; mais, quelques heures plus tard, il assistait du haut des murs de cet antique édifice, à une scène de désolation plus affreuse qu'aucune de celles dont il avait été témoin. Une lutte sanglante et acharnée s'était engagée entre les forces de Robert et les citoyens attachés à la cause de Henri. Toutes les rues étaient barricadées, toutes les maisons étaient devenues des forteresses. Le son des cloches, le cliquetis des armes, les cris de joie et les cris de douleur formaient un lugubre concert. Lorsque le soleil se coucha derrière les monts de la Toscane, une autre lueur, celle de l'incendie, lui succéda sur cette scène de désolation. Des flammes s'élevaient à la fois de tous les quartiers de la ville; elles s'élançaient de maison en maison, enveloppant et détruisant tout ce qu'il y avait de plus splendide ou de plus sacré dans les édifices de la Rome du moyen-âge. Au milieu des mugissements de l'incendie qu'ils avaient allumée et à sa clarté sinistre, les féroces Sarrasins, les farouches Normands se livraient au pillage, à la débauche, au massacre. Grégoire assistait avec angoisse au spectacle des suites de la guerre civile. Peut-être regretta-t-il alors les combats dont il avait donné le signal au-delà des Alpes? Deux tiers de la ville furent détruits, les couvents violés, les autels profanés, et des multitudes emmenées en esclavage.

Exilé volontaire lui-même, Grégoire chercha dans le château de Salerne, et sous la protection des Normands, la sécurité qu'il ne pouvait plus trouver parmi ses sujets exaspérés. L'âge et le tourment d'esprit minaient sourdement cette organisation puissante. Une lassitude inaccoutumée accabla ce corps jusqu'alors supérieur à toutes les fatigues; il comprit que la mort approchait, et l'appel de la mort trouva son âme armée d'une force invincible. Convoquant autour de son lit les évêques et les cardinaux qui l'avaient accompagné dans sa retraite, il passa en revue devant eux, d'un coup d'œil ferme et rapide, les incidents de sa vie si pleine de vicissitudes. Il maintint la vérité des grands principes par lesquels il avait gouverné du commencement à la

fin; il désigna les trois hommes qu'il croyait les plus dignes d'occuper après lui le trône de saint Pierre; il promit à ses amis en pleurs son intercession dans le ciel; il pardonna à ses ennemis; il leur donna sa bénédiction et son absolution; mais il excepta expressément l'empereur et l'anti-pape. Ses lèvres défaillantes s'étaient déjà fermées sur l'hostie; l'extrême-onction lui avait donné l'assurance qu'à peine confié à la terre, son corps renaîtrait à la vie éternelle, incorruptible; avides d'entendre les derniers accents de cette voix qui prononçait des oracles, ses amis en deuil étaient courbés sur sa couche, quand, sous l'étreinte de la mort, il rassembla par un dernier effort ce qui lui restait de forces, et rendit l'âme en prononçant ces paroles amères : « J'ái aimé la droiture et haï l'iniquité; c'est pourquoi je meurs dans l'exil. »

Il n'était pas possible, même au génie d'Hildebrand, de condenser dans une seule sentence le résumé d'une vie telle que la sienne, d'une vie à peine intelligible pour sa propre génération, pour lui-même et même pour notre siècle, si on ne l'étudie à la lueur de l'histoire de l'Église dont elle forme une ère si importante.

Il eût été peu d'accord avec la sagesse inspirée des pêcheurs de la Galilée, de fonder sur toute autre base qu'une base populaire, une société qui ne pouvait combattre l'inimitié des castes dominantes que par le zèle enthousiaste de la classe dont la force est dans le nombre. Aussi paraît-il résulter des monuments existants de leurs vies et de leurs écrits, qu'ils concédaient à la multitude laïque une ample part dans l'administration des finances, dans la discipline et la législation de la société chrétienne. Les diacres étaient les tribuns du peuple chrétien. Ce fut l'âge du prosélytisme.

Dans les temps de cruelles et solennelles épreuves qui suivirent, l'autorité ecclésiastique devint rigide et arbitraire, mais s'appuyant toujours sur une soumission enthousiaste. Les martyrs, avec la double perspective d'atroces tortures sur terre et du paradis qu'ils avaient à conquérir, songeaient peu à la limite et à la balance du pouvoir sacerdotal. Ceux qui bravaient les bêtes de l'amphithéâtre ou les rigueurs ascétiques du désert, furent les héros de l'Église; le reste devint une classe inférieure

et subalterne; mais tous ouvraient leur âme au confessionnal, tous reconnaissaient le gouvernement du prêtre, qui, en lutte avec le pouvoir politique, se soutenait par les règles absolues d'une suprématie mystérieuse. En vertu de ces maximes, l'ordre épiscopal empiéta sur tous les autres. Les chrétiens chargés du saint ministère, devinrent les vicaires de Dieu. Sur l'autel comme sur les fonts baptismaux, des dons d'un prix inappréciable étaient mis, d'après la traditition populaire, à la disposition du prêtre, dont les miracles, sans être attestés par les sens, effaçaient les œuvres les plus merveilleuses de Moïse. Ce fut l'âge de la persécution.

Les hérésies naquirent. Il était quelquefois difficile, toujours hasardeux, de les réfuter par les textes sacrés; on trouva plus simple de leur imposer silence par une autorité vivante. Les évêques se donnèrent pour les dépositaires élus d'un code non écrit. La tradition devint la loi du monde chrétien ; elle seule pouvait extirper les erreurs d'Arius et soutenir les usurpations d'Ambroise. Ce fut l'âge de la controverse.

Constantin vit la croix miraculeuse et adora; il confirma tous les pouvoirs primitifs et tous les pouvoirs acquis de la hiérarchie chrétienne. Ce fut l'âge de l'alliance de l'Église et de l'État.

Le siége de l'empire ayant été transféré du Tibre au Bosphore, l'évêque et le clergé romain héritèrent de l'autorité qui abdiquait en se transplantant. Le pape devint le souverain de fait de la cité romaine. En même temps naquit la rivalité ecclésiastique des grecs et des latins : alors on entendit pour la première fois le mort d'ordre de Rome et son cri de ralliement : l'Unité visible de l'Église. Ce fut l'âge de l'indépendance papale.

Les Goths, les Vandales, les Huns, les Bulgares, les Francs et les Lombards conquirent les domaines de César; mais ils devinrent les tributaires de Pierre. La défaite des Sarrasins, par Charles-Martel, donna à l'Europe un nouvel empire, à l'Église un second Constantin. Ce fut l'âge de l'invasion des barbares.

L'Europe devint un vaste assemblage d'États militaires; partout les conquérants partagèrent les terres entre leurs principaux compagnons qui, s'étant obligés à mettre toujours leur

épée au service de leur chef, exigèrent le même serment de leurs officiers, qui eurent aussi leurs vassaux. Ce fut l'âge de la féodalité et d'Hildebrand.

Il monta sur le trône de saint Pierre armé d'une longue prescription en faveur des plus hautes prétentions de la hiérarchie ecclésiastique, puisqu'elles remontaient presque aux temps apostoliques; mais il trouva dans l'arsenal de la papauté d'autres armes aussi bien aiguisées, quoique d'une fabrication plus récente. La plus efficace fut l'intime alliance du Saint-Siége avec les ordres monastiques, et la réapparition dans le débat théologique de ce mot mystique qui, sept siècles auparavant, avait fait des prodiges à Nicée. Le premier qui apprit aux hommes à parler d'un changement hypostatique sous des formes immuables, ne comprit peut-être pas lui-même ce qu'il leur enseignait; mais, bien qu'il ajoutât peu de chose ou rien à la doctrine reçue de l'Église, ce qu'il ajouta au pouvoir sacerdotal est incalculable.

Multiplier, combiner, employer ces ressources pour l'assujettissement du monde civilisé à la suzeraineté du pontife romain, fut le but de toute la vie d'Hildebrand, but blâmable si on le fait contraster avec les nobles et saints mobiles de l'Évangile, but odieux même, si on lui oppose le libre et généreux esprit des fondateurs primitifs de l'Église et de ses libertés, but pourtant de nature à séduire un grand esprit dans le XI[e] siècle, et dont l'accomplissement (dans la mesure où il fut atteint) était, il faut l'avouer, favorable et peut-être essentiel au progrès du christianisme et de la civilisation.

On peut faire remonter, sans doute, au despotisme de Rome dans le moyen-âge, une longue série d'erreurs et de crimes, de guerres et de persécutions; mais la dynastie élective des papes n'en fut pas moins l'antagoniste victorieux d'un autre despotisme, le plus acerbe, le plus avilissant, le plus irrémédiable par toute autre voie, sous lequel ait jamais gémi l'Europe. La centralisation du pouvoir ecclésiastique fit plus que balancer l'esprit d'isolement des oligarchies féodales. Sans l'intervention de la papauté, le vassal de l'Occident, le serf de l'Europe orientale, seraient peut-être encore aujourd'hui dans le même état d'abjection sociale; des autocraties militaires occuperaient la place de nos gouvernements constitutionnels ou paternels. Le despotisme d'Hildebrand,

qu'on l'accuse ou non d'inconséquence, voulait conduire le genre humain, par des impulsions morales, à une sainteté plus qu'humaine. Le despotisme féodal, auquel il faisait la guerre, cherchait au contraire, avec une rigoureuse logique, à dégrader les hommes, en faisant d'eux des animaux féroces ou des bêtes de somme. Ce fut la lutte de la puissance intellectuelle contre la puissance physique, de l'instruction contre l'ignorance, de la religion contre l'injustice et la débauche. Aux papes du moyen-âge était assigné par la Providence un rôle dont l'abandon eût plongé l'Église et le monde dans un esclavage sans espoir. Au pape Grégoire VII furent donnés le génie et le courage nécessaires pour s'élever lui-même et pour élever ses successeurs au niveau d'une si haute mission.

Hildebrand n'a qu'un seul titre au nom de czar Pierre de l'Église, que lui a donné M. Guizot (1); par l'énergie de sa volonté, il sut faire servir à ses desseins l'esprit et les institutions de cette Église. Mais le czar ressemblait à un architecte qui invente, dispose et exécute son propre plan, Hildebrand, au contraire, se croyait un ouvrier érigeant, par l'ordre de Dieu, un temple dont la main divine avait tracé le plan et fourni les matériaux. Sa foi dans ce qu'il pensait être le dessein et la volonté du ciel, n'était pas seulement sublime, mais prodigieuse. Il se peint partout, dans ses propres lettres, comme un habitant « de la région brillante, où ne pénètrent jamais les brouillards de la peur ni les ombres du doute. »

(1) NOTE DU RÉDACTEUR. M. Guizot n'a pas seulement comparé Grégoire VII au czar Pierre, mais à Charlemagne, ce qui modifie essentiellement la comparaison citée plus haut. Voici, du reste, le passage en question. Nous l'extrayons des leçons sur l'histoire de *la Civilisation en Europe:*

« L'Église passa, dans le courant du XIe siècle, à son quatrième état, à l'état d'Église théocratique et monastique. Le créateur de cette nouvelle forme de l'Église, autant qu'il appartient à un homme de créer, c'est Grégoire VII. Nous sommes accoutumés, Messieurs, à nous représenter Grégoire VII comme un homme qui a voulu rendre toutes choses immobiles, comme un adversaire du développement intellectuel, du progrès social, comme un homme qui prétendait retenir le monde dans un état stationnaire ou rétrograde! Rien n'est moins vrai, Messieurs; Grégoire VII était un réformateur par la voie du despotisme, comme Charlemagne et Pierre le Grand. Il a été à peu près, dans l'ordre ecclésiastique, ce que Charlemagne en France, et Pierre le Grand en Russie, ont été dans l'ordre civil. Il a voulu réformer l'Église, et par l'Église la société civile, et introduire plus de moralité, plus de justice, plus de règle; il a voulu le faire par le Saint-Siége et à son profit. »

L'exalter comme un de ces chrétiens stoïques que l'écroulement de l'univers ne détournerait pas du sentier de la vérité et de la vertu, serait une grande exagération, sans doute. Sa politique était celle d'un César romain, ses ressources et ses moyens ceux d'un prêtre; l'anathème et la flatterie, le hardi défi et l'insinuation subtile, des invectives telles qu'en aurait lancées la voix tonnante de Genséric et des apologies telles qu'en aurait murmurées le faible Augustule, alternent dans son histoire, sans trace visible d'hésitation ou de scrupule. L'orthodoxie même dont il fait profession est mise en question par son langage et sa conduite envers Berenger, le grand adversaire de la transubstantiation. Avec Guillaume d'Angleterre, Philippe de France, Robert Guiscard et même avec Henri d'Allemagne, il temporisa au détriment de ses principes aussi souvent que ce sacrifice lui parut utile. « La nature a donné des cornes au taureau, « elle a donné la dissimulation et l'artifice à l'homme d'Église luttant contre les puissances du siècle. »

Nous n'avons pas la prétention d'avoir analysé complètement, dans cet article, le caractère de l'illustre fondadeur du despotisme spirituel de Rome. Nous avons essayé de le peindre par ses actes. Il trouva la papauté dépendante de l'empire, et il l'étaya par des alliances qui embrassèrent presque toute la péninsule italienne. Il trouva la papauté éligible par le peuple et le clergé romain, et il la rendit éligible par un collége à la nomination du pape. Il trouva le Saint-Siége placé de fait sous la suprématie de l'empereur, et il arracha cette suprématie des mains de Henri. Il trouva le clergé séculier allié et dépendant du pouvoir laïque, et il fit de ce clergé l'auxiliaire inaliénable de son autorité. Il trouva les plus hauts dignitaires de l'Église asservis aux souverains temporels, et il les délivra de ce joug pour les soumettre à la tiare romaine. Il trouva les fonctions et les bénéfices ecclésiastiques devenus la proie des princes et une marchandise, et il les fit rentrer sous la dépendance du Souverain-Pontife. Hildebrand est justement célèbre comme le réformateur des abus profanes et licencieux de son temps; on lui doit encore un autre éloge, c'est d'avoir laissé l'empreinte de son gigantesque caractère sur l'histoire des siècles qui suivirent.

Histoire contemporaine. — Biographie. Finances.

MÉMOIRES D'UN MINISTRE DU TRÉSOR PUBLIC

SOUS L'EMPIRE.

(MÉMOIRES DU COMTE MOLLIEN (1).)

L'autobiographie d'un chancelier de l'Echiquier en Angleterre, ou d'un ministre du Trésor en France sous l'Empire, est un sujet que nous ne voudrions pas aborder légèrement. Nous ne l'imposerions pas non plus sans certaines précautions à la patience de nos lecteurs. Hâtons-nous donc de le déclarer : nous laisserons de côté la chronologie des vieux budgets et nous négligerons les mystères de la comptabilité en partie double ; nous ne nous arrêterons pas davantage sur ces tableaux de chiffres qu'on appelle une situation financière; nous respecterons ces *scrinia sacra*, pour nous borner simplement à appeler l'attention sur l'histoire personnelle d'un homme d'Etat qui a rarement été surpassé en bon sens et en intégrité.

Commencés en 1817, dans le but de recueillir sous une forme durable les souvenirs d'une vie bien employée, les Mémoires du comte Mollien comprennent beaucoup de notes rédigées, à l'instant même, d'après les conversations de Napoléon, et, en outre, de nombreux extraits de sa correspondance administrative. Une

(1) *Mémoires d'un Ministre du Trésor Public*, 4 vol. in-8°, Paris, 1845. (Cet ouvrage n'est pas en vente.)

personne dont l'expérience et le jugement méritent toute confiance, et qui a subi tour à tour la fascination du génie de l'empereur et la violence de ses ressentiments, nous affirme qu'il n'existe pas de Mémoires connus qui donnent, en somme, une idée aussi exacte des qualités et des défauts particuliers qu'il apportait dans l'administration civile. Les Mémoires du comte Mollien n'ont pas encore été livrés à la publicité, quoiqu'ils aient été achevés avant sa mort et qu'ils aient même été imprimés sous sa direction. Il a voulu que ce travail restât en quelque sorte la propriété privée de sa respectable veuve, pendant tout le temps qu'elle lui survivrait : c'est donc à l'obligeance personnelle de madame la comtesse Mollien que nous sommes redevables de pouvoir devancer le jugement du public sur les talents éminents et le noble caractère de son époux (1).

Rarement avons-nous eu la bonne fortune de rencontrer, dans ce genre de littérature, une production plus originale, non-seulement en raison de son incontestable authenticité — point auquel il est bon de faire attention dans les Mémoires français — mais encore par l'absence de toute prétention à l'effet, par la vérité des impressions, par la modestie et la bonne foi qui respirent dans ce récit de tant de grands et étranges évènements. M. Mollien possédait et mit au service de son pays les qualités les plus opposées aux illusions et aux excès de son temps, à la

(1) NOTE DU DIRECTEUR. Nous aimons à associer ici nos remerciements à ceux du critique de la *Quarterly Review* (que nous croyons être l'honorable M. Croker), puisque nous avons la même obligation envers Mme la comtesse Mollien. Si le collaborateur qui a traduit cet article n'avait eu à sa disposition un exemplaire des *Mémoires*, il eût été forcé de *retraduire* les nombreuses citations qui en doublent l'intérêt, et il risquait de dénaturer quelquefois, par la fidélité même de sa version, la pensée de M. le comte Mollien. Nous nous estimons heureux de pouvoir reproduire cette pensée avec la mâle simplicité de son style; mais nous ne dissimulons pas à nos lecteurs qu'ils ont à nous envier le précieux privilège d'avoir pu lire en entier ces quatre volumes que la *Quarterly Review* ne pouvait trop louer, car ils nous font connaître, plus intimement encore que l'article le plus complet, une des plus pures illustrations de notre époque. Ajoutons, pour calmer ceux qui trouveraient l'article anglais un peu sévère quelquefois pour Napoléon, que le critique réfute lui-même quelques-unes de ces sévérités, quand il nous montre l'Empereur, comme le Consul, si constant dans sa confiance au ministre qui sut si bien le servir sans jamais le flatter, et honorant en lui, dans la mauvaise aussi bien que dans la bonne fortune, l'accord, si rare en politique, de la haute capacité et de l'exquise droiture.

grandeur éblouissante, mais éphémère, du gouvernement auquel il appartint. Le monde s'agitait dans une crise convulsive, mais rien ne put ébranler son opiniâtre arithmétique. Il vécut au milieu d'un ouragan de révolutions, de banqueroutes, de violences, de guerres, — toujours fidèle aux traditions de l'autorité, scrupuleux observateur des règles du crédit public, s'attachant constamment au droit comme à la seule base du pouvoir permanent, et ne dissimulant pas ses craintes sur les résultats de la politique impériale. Pendant toute cette époque si féconde en évènements, M. Mollien fut toujours l'homme en habit noir, assis à son bureau la plume à la main. Ses observations graves et posées, ses sinistres pressentiments, au milieu de cette débauche de gloire et de ces immenses dépenses qu'entraînaient d'immenses armements, nous rappellent l'honnête intendant du tableau d'Hogarth connu sous le nom du *Dissipateur*. Rien ne put exalter son imagination ni pervertir ses principes : les chants de triomphe eurent beau retentir à son oreille, la catastrophe impériale eut beau éclater sous ses yeux ; il resta dans son calme inaltérable, jusqu'à ce que Napoléon lui-même se fût un jour écrié devant lui, en 1814 : « *Mon cher, il n'y a plus d'Empire !* »

Le comte Mollien vécut pour la considération et l'estime plus que pour l'éclat de la renommée ; mais les services qu'il rendit au gouvernement impérial n'en furent pas moins importants, parce qu'ils étaient rendus sans ostentation et avec le plus modeste désintéressement. Il conserva jusqu'au bout cette dignité personnelle, ce sentiment élevé du devoir, auxquels les gouvernements révolutionnaires sont ordinairement funestes, et il faisait fort peu de cas de cet esprit aventureux qui formait la principale grandeur de ses contemporains. Mais, par cette raison même, il ne faut pas chercher dans les volumes que nous avons en ce moment devant nous, ces petits détails de la vie privée qu'on s'attend ordinairement à trouver dans des Mémoires. La personnalité de l'écrivain s'y efface le plus possible, et il ne fait allusion aux principaux incidents de sa propre carrière qu'autant que cela est indispensable pour expliquer comment son existence se rattache aux évènements publics. En un mot, le comte Mollien mena ce qu'on appelle une vie d'affaires, et ses Mémoires mêmes sont rédigés avec le soin consciencieux et la précision d'un Rapport

sur la situation du Trésor. A ce titre seul, ils doivent prendre rang au-dessus de tous ces Souvenirs personnels de l'Empire, avec lesquels on pourrait être disposé à les confondre; et la rectitude des principes économiques professés par l'auteur, son analyse si nette des ressources du gouvernement de Napoléon, lui assignent d'avance une place honorable dans la bibliothèque des hommes d'Etat.

Malgré tout ce qu'on a dit de l'état de la société française avant la Révolution, et de l'influence destructive qu'avait déjà exercée le XVIII[e] siècle sur les principes fondamentaux de la religion et de l'ordre, il est constant que cette Révolution trouva dans la fleur ou dans la force de l'âge une race d'hommes tels que la France n'en a produit à aucune époque subséquente; la génération qu'elle immola était bien supérieure en énergie, en talents solides, sinon en intelligence, à la génération formée à son image. C'est à cette race d'hommes, dont les représentants devaient bientôt s'asseoir comme souverains sur les bancs du tiers, qu'appartenait le jeune Mollien. Fils d'un commerçant de Rouen, il était né en 1758, « dans cette classe, dit-il, que j'aurais » préférée si j'avais pu choisir mes parents; dans celle qui ne » connaît pas l'envie et qui ne l'inspire pas, qui aime à dépen- » dre des lois, et qui peut ne dépendre des hommes que par des » devoirs réciproques. » Il avait remporté quelques succès à l'Université de Paris, et un ami de son père le fit admettre comme aspirant à un des emplois de l'administration des finances. En attendant, il se livrait à l'étude du droit. Vers cette époque, son père eut occasion de lui adresser quelques observations judicieuses au sujet des honoraires du Barreau, honoraires qui assurent l'indépendance de l'homme, mais que la délicatesse juvénile de M. Mollien considérait comme incompatibles avec sa propre dignité. L'admonition paternelle se termina par la remise entre ses mains d'un exemplaire de la *Richesse des Nations,* d'Adam Smith.

« La *propriété*, lui dit le vieillard, est un mot que je ne » prononce jamais qu'avec respect; j'avoue que je n'ai encore » trouvé aucun livre qui la définisse comme je la conçois. Les » jurisconsultes anciens et modernes ne la considèrent que sous » le rapport des titres légaux, des partages et des transmissions

» héréditaires ; mais j'ai eu occasion de lire quelques extraits » nouvellement traduits d'un ouvrage anglais dans lequel j'ai » trouvé, sinon un traité spécial de la propriété, au moins des » notions plus étendues sur ses éléments, sur les circonstances » qui peuvent favoriser ou contrarier ses développements, sur » les liens qu'elle forme entre les hommes, auxquels, sous tant » de formes diverses, elle fournit seule la matière des échanges. » Je désire que vous lisiez et méditiez cet ouvrage. L'auteur » n'imagine rien, mais il a tout observé. Sa théorie est telle que » doit être toute théorie exacte ; elle n'offre rien de conjectu- » ral ; elle explique le mécanisme de la société comme Newton a » expliqué le système du monde, *en le prouvant*. Ce livre, dont » je ne connais encore que quelques fragments, doit être consulté » par tous ceux qui veulent se rendre compte du grand mouve- » ment auquel chacun prend plus ou moins de part, par les » agents publics de toutes les classes, surtout par ceux qui les » dirigent. Je suis déjà vieux, et je nommerais à peine un mi- » nistre qui eût étudié et qui ait voulu pratiquer ces maximes. » Peut-être parlait-il aux hommes de trop haut : ce n'est pas » avec le mépris qu'on attaque efficacement les fausses opinions » qui se sont accréditées. Mais comme vous n'êtes appelé ni à » gouverner ni à éclairer les autres, c'est seulement pour votre » propre direction que je vous exhorte à étudier la doctrine de » mon auteur anglais, que j'ai le regret de trouver très supé- » rieur à nos économistes de France. Vous serez assez prudent » pour ne pas y chercher des moyens de censure contre le gou- » vernement et les ministres ; mais vous y trouverez des règles » de conduite pour vous et des points d'appui pour vos juge- » ments. »

Cette allocution paternelle contribua puissamment à donner une direction permanente à la vie du jeune Mollien. Il se pénétra profondément des principes si clairs, si nettement arrêtés d'Adam Smith sur des questions qui étaient encore obscures pour la plupart des penseurs européens. Il s'accoutuma de plus en plus à méditer sur les lois et les obligations de la propriété, jusqu'à ce qu'elles fussent devenues pour lui une règle de conduite et une pierre de touche pour reconnaître la vérité. Toutes les questions finirent par se résoudre dans son esprit en une

équation financière ; et, appelé plus tard, contrairement au pronostic de son père, à prendre une part importante au gouvernement du plus vaste empire que le monde eût vu depuis la chute de Rome, il offrit la singulière anomalie d'un ministre français sous Napoléon, s'efforçant, autant que le lui permettaient les préjugés de son temps et les passions de son maître, d'appliquer les principes économiques d'Adam Smith. Peu de temps après, ayant renoncé à la pratique du droit, en partie par le conseil du célèbre avocat Gerbier, dont la sagacité prévoyait déjà la ruine qui menaçait le barreau, M. Mollien accepta un emploi dans le contrôle de la ferme générale, compagnie financière qui était alors chargée du recouvrement de l'impôt.

Pendant les dix-sept années qu'il travailla dans les bureaux de cette administration, M. Mollien passa successivement sous les ordres de *quinze* ministres des finances, et se trouva placé dans des circonstances très favorables pour étudier et saisir l'ensemble de cet enchaînement d'embarras financiers — embarras extraordinaires et toujours croissants — qui aboutirent à la dissolution de la monarchie. Des charges bien autrement considérables sont aujourd'hui supportées avec une facilité relative, — des problèmes financiers bien autrement graves sont hardiment résolus ; mais les finances françaises étaient tombées, sous Louis XVI, entre les mains d'empiriques. Les excellentes intentions de ce monarque étaient paralysées par les faibles instruments qu'il était forcé d'employer. On faisait une guerre clandestine à l'autorité fiscale déléguée à la ferme ; et la contrebande des sels se pratiquait sur une si grande échelle, que, dans la seule année 1783, on avait fait près de 4,000 saisies domiciliaires, on avait arrêté sur les routes 2,500 hommes, 2,000 femmes, 6,600 enfants, près de 1,200 chevaux, 56 voitures : les condamnations à la peine des galères excédaient le nombre de 200 ; et sur les 6,000 forçats qui se trouvaient dans les bagnes, le tiers était composé de contrebandiers. M. Necker évaluait, en 1785, l'intérêt total de la dette à 207 millions ; mais cet intérêt s'était accru de plus de 10 millions avant la fin de cette année, et l'Etat se trouvait alors grevé d'un intérêt de dette publique supérieur de 123 millions à ce qu'il était en 1774. « Mais on sait, dit M. Mollien, que la dette constituée n'était pas

» la seule que Louis XV eût léguée à son successeur : ce n'est » pas la dette constituée, c'est la dette qu'on ne constituait pas, » qu'on laissait flottante et sans gage, qui creusait l'abîme. » C'était, en un mot, le résultat combiné de l'improbité, du désordre, de la négligence à arrêter les comptes dans les différentes branches de l'administration. En 1785, l'arriéré des ministères excédait 250 millions ; en 1789 (quatre ans plus tard), il atteignait presque le chiffre de 560 millions ; et la conséquence de ces dettes, déguisées sous le nom d'anticipations et de comptes-courants, était de mettre le gouvernement dans l'impossibilité presque absolue de contracter un emprunt en règle, si ce n'est aux conditions les plus onéreuses. Tel était, en résumé, l'état des finances françaises avant la Révolution.

Parmi les personnes alors résidentes à Paris et dont l'attention s'était portée sur les questions d'économie politique longtemps avant qu'on eût reconnu que les lois qui doivent présider à l'administration des finances n'ont rien de mystérieux, mais se bornent à l'application persévérante d'un petit nombre de principes fixes et des simples règles de la probité et du bon sens, se trouvait un homme dont le nom mérite d'être tiré de l'oubli. Sous lepremier ministère de M. Necker, un Genevois , nommé Penchaud, qui avait long-temps habité l'Angleterre, établit une maison de banque à Paris. Ses opérations étaient considérables, sans être toujours heureuses, mais il faisait plus d'effet dans le monde par son salon que par sa caisse. Il parlait finances avec une éloquence entraînante et attaquait avec une extrême vivacité les combinaisons du ministre du jour. Courtisans, abbés, magistrats, oisifs, se pressaient pour l'entendre, et dans le nombre on comptait quelques hommes capables d'apprécier la valeur de ses leçons. M. Mollien était un de ses plus jeunes auditeurs, et avec lui M. Louis, depuis abbé et baron, le même qui, vingt-cinq ans plus tard, sous Louis XVIII, releva le crédit de l'Etat après les désastres de 1815. Penchaud avait aidé Turgot à organiser en France la première caisse d'escompte, qui fut le germe de la Banque de France elle-même, et Calonne le consultait habituellement. Sous le dernier de ces ministres s'éleva la question de la refonte de la monnaie d'or. Penchaud fut piqué de ce qu'on n'eût pas demandé son avis, et trouva le moyen de faire mettre

sous les yeux du roi un Mémoire dans lequel il démontrait que les calculs du ministre étaient erronés. Le roi lut le Mémoire et l'envoya à Calonne, avec l'ordre exprès d'y répondre. Soit malice, soit ignorance réelle du nom de l'auteur, ce fut Penchaud lui-même que Calonne chargea de cette réfutation, et le malheureux Suisse se vit ainsi forcé de démolir, l'un après l'autre, ses propres arguments, pour ne pas se trahir et perdre une place lucrative. « Combien était mal préparée pour de graves évène- » ments, remarque M. Mollien, cette administration obstinée » dans son immobilité, au milieu des lumières, des besoins, des » intérêts nouveaux qui se développaient autour d'elle! » M. Mollien lui-même n'avait alors que vingt-cinq ans, et cependant il fut chargé de rédiger le rapport du ministre au roi sur le renouvellement du bail des fermiers-généraux. Le ministre reçut la gratification ordinaire de 300,000 livres, qu'on nommait le *pot-de-vin du bail des fermes* : Necker avait, en pareille occasion, refusé cette gratification. Cependant, le jeune commis qui avait fait le travail ne fut pas tout-à-fait oublié, et il obtint une pension de 3,000 livres, *pour services extraordinaires*; — récompense bien méritée, mais que la Révolution devait bientôt lui enlever. Cette catastrophe, projetant déjà son ombre sur les plus hautes institutions du pays et sur les plus sérieux intérêts de l'État, — s'annonçait moins encore par la gravité des embarras financiers, que par le défaut d'intelligence et d'habileté nécessaires pour sortir de ces embarras. Dès le début, l'autorité de la propriété se trouvait déjà ébranlée par de fâcheux exemples publics, et comme c'était le caractère particulier de l'esprit de M. Mollien de combiner tous les principes politiques et les lois mêmes de la morale avec les formes de la propriété qui lui étaient le plus familières, c'est à ce point de vue surtout qu'il juge la Révolution française. Ainsi :

« Le crédit public, écrit-il, ne commence qu'avec le respect » des gouvernants pour les propriétés particulières de toute » nature. M. de Calonne avait été conduit par la force des » choses à penser, comme M. Necker, qu'une grande révolution » dans le système des finances était désormais le seul remède » qu'on pût appliquer à leurs désordres, et il se crut assez fort » pour l'entreprendre. Ni M. Necker, ni M. de Calonne, ni

» peut-être personne en France, n'avait alors prévu qu'une » grande révolution dans les finances en amènerait infailliblement » une dans tout l'ordre social. Je ne sais quel publiciste » a dit qu'il n'y avait plus de gouvernement en Europe qui pût » résister long-temps au ressentiment de la propriété long-temps » blessée : celui-là seul avait pu pressentir l'explosion que pré» parait, sans le vouloir, M. de Calonne. » (T. I, p. 123.)

C'est encore ainsi qu'en examinant le caractère pratique de ces assemblées législatives qui acquirent bientôt un pouvoir absolu et dictatorial, il dit :

« Les assemblées convoquées en 1788 et en 1789, ne repré» sentaient que des intérêts viagers, ou cette espèce de classe » *flottante* qui n'a que des vanités à défendre..... Les assem» blées qui suivirent amenèrent sur la scène publique des talents » moindres, des passions plus ardentes ; et, au nom de l'égalité » des droits, la propriété perdit les siens. C'est elle, en effet, » qui supporta le poids des dépenses et des consommations de » ce gouvernement révolutionnaire qui, sans finances et sans » impôts, avait levé quinze corps d'armée et se vantait d'entre» tenir dans ses camps quinze cent mille combattants. Et à côté » de cette ruine et de cette dévastation universelles, auxquelles » elle fut en proie, c'eût été certes un sacrifice bien léger pour » les propriétaires de la France que le dernier effort qu'ils au» raient eu besoin de faire pour combler le déficit de 1789..... » Mais, composée comme elle l'était, cette Assemblée consti» tuante, qui ne parvint à rien constituer, ne tarda pas à mon» trer ce qu'on pouvait attendre d'elle, en cherchant ses appuis » auprès de tous ceux qui ne possédaient rien..... Il est des » vérités que l'instinct seul de la propriété révèle ; c'est cet ins» tinct qui apprend, par exemple, qu'exproprier par l'abus de » la force publique, c'est rendre légal le vol à main armée....: » La propriété est le premier des organes du corps social ; c'est » lui qui donne le mouvement à toutes les autres parties : cet » organe est aussi le plus irritable ; sa sensibilité est si délicate » et si expansive, que la lésion qu'il éprouve sur un point se » communique à tous les autres, et met le corps entier en » souffrance, parce qu'il est en péril. C'est sous ce rapport » qu'avec quelques bons esprits de la société du duc de

» Larochefoucault-Liancourt, je considérais le vice d'une pre-
» mière convocation nationale et son influence déjà si funeste.....
» Nous comprenions dans les éléments de la propriété tout ce
» que l'intelligence et la prévoyance humaine parviennent à
» créer et à s'approprier durablement pour la conservation de
» l'homme. » (T. 1, p. 140.)

Tandis que M. Mollien continuait d'observer les progrès de l'avalanche révolutionnaire, sans partager les illusions d'aucun des partis, elle l'atteignit dans sa propre carrière. Prévoyant que Paris serait, au moment d'une pareille crise, le moins désirable des séjours, il obtint de M. Tarbé, qui venait d'être appelé au ministère des finances, la place de directeur de la régie des domaines et de l'enregistrement dans le département de l'Eure. Il trouva dans la société provinciale d'Evreux bien des cœurs hostiles à la Révolution, qu'ils semblaient accepter — indignés de l'attentat du 20 juin 1792, — frappés de stupeur par l'attentat plus grand du 10 août ; — mais, dans l'un comme dans l'autre cas, impuissants en présence d'une minorité plus active et plus audacieuse. Larochefoucault, — qui rachetait par un repentir sincère la faiblesse qui l'avait entraîné à la suite de Condorcet, ce pédant de la trahison et de l'athéisme, — Larochefoucault, disons-nous, ayant provoqué la signature d'une adresse en faveur du roi, fut presque aussitôt assassiné à Gisors. Le même jour, M. Mollien était mandé à Paris, comme *suspect*. Il fut destitué : « Je me trouvai ainsi, nous dit-il, délié des affaires
» publiques. Je ne voulais pas alors quitter la France ; je ne
» blâmais pas ceux qui avaient émigré ; mais ce qu'ils hono-
» raient en eux comme un devoir, ne leur aurait paru en moi
» qu'une prétention, et, eussé-je été *noble*, la question m'aurait
» peut-être alors paru plus douteuse. » Avec plus de vrai courage et de dignité, il se fit filateur de coton. Il fut un des premiers manufacturiers qui introduisirent en France ces procédés mécaniques grâce auxquels la puissance industrielle de l'Angleterre se développait avec une telle rapidité. Au mois de mai 1793, Clavière, alors ministre des finances, l'appela de nouveau à Paris et lui fit sentir que son éloignement des affaires publiques pourrait être mal interprété. Mais M. Mollien, qui croyait servir plus utilement son pays en cultivant une industrie nouvelle pour

la France, se hâta de quitter la capitale pour retourner à ses métiers, s'étonnant seulement d'avoir trouvé sur la place Louis XV, qu'il s'attendait à voir déserte, comme un lieu maudit, le concours ordinaire des allants et des venants, avec leur même air d'insouciance. Qui donc, en revenant, après quelque nouvelle explosion, sur cette arène de crimes publics, ne s'est pas figuré, comme M. Mollien, que ses pierres mêmes devaient avoir le sentiment de tout ce sang répandu, jusqu'à ce qu'il ait acquis, comme M. Mollien, la conviction qne la foule vivante qui se presse dans les rues est elle-même indifférente aux évènements de la veille et presque aussi insoucieuse de ceux du lendemain? Cette monstrueuse apathie de la population en présence de forfaits qui, dans des sociétés mieux organisées, soulèveraient tous les sentiments d'humanité et de honte, est la conséquence des révolutions passées et sera la cause d'une série sans fin de révolutions futures. On peut la comparer à l'égoïsme qu'engendre une peste, alors que la crainte du danger se dissimule par la suppression ou l'extinction des sympathies naturelles. M. Mollien retourna encore une fois à Evreux; mais le règne de la Terreur avait commencé. Les provinces étaient infestées d'espions et de délateurs, ses amis furent arrêtés autour de lui : il attendit tranquillement le même sort — et le partagea bientôt. Le 15 février 1794, trois représentants du peuple arrivèrent, pour punir Evreux, disaient-ils, de son attachement au tyran Capet; et l'un des gendarmes qui conduisaient M. Mollien eut soin de lui montrer du doigt la place destinée aux *vengeances nationales*. Amené devant le comité révolutionnaire, il apprit qu'il était accusé d'avoir pris part à la rédaction de l'adresse du duc de Larochefoucault. Son sang-froid lui permit de repousser victorieusement cette première attaque, et il fut mis en liberté. Mais, quelques jours après, il fut arrêté de nouveau, cette fois en vertu d'un ordre du comité de sûreté générale de la Convention, comme *complice des fermiers-généraux*. Ses papiers furent saisis, et comme on y trouva le brevet de sa petite pension, on ne manqua pas de lui donner, dans l'inventaire qui en fut fait, la qualité de *pensionnaire du tyran*. Ce que M. Mollien redoutait le plus, cependant, c'était que ses nombreux ouvriers ne se soulevassent pour l'arracher des mains des commissaires. Ayant

donc fait dire dans les ateliers qu'il ne serait absent que pour quelques jours, il régla d'avance les travaux pour une quinzaine; et, ces précautions prises, il se livra aux hommes chargés de le conduire à Paris.

Il y arriva dans la nuit, et fut déposé dans la prison où trente-deux fermiers-généraux, — ses anciens patrons, — étaient déjà réunis : c'était l'hôtel des Fermes, qui leur appartenait encore, et dont une partie avait été convertie en cachots, à force de grilles :

« L'innocence même dort mal dans les prisons, et, quoique » la nuit fût fort avancée, la plupart des fermiers-généraux » veillaient encore. Ils s'occupaient, avec une sorte de confiance » ingénue dont les honnêtes gens ne se corrigent jamais, à » opposer des calculs exacts aux absurdes suppositions de leurs » adversaires. Mon arrivée les surprit au milieu de ce travail, » et ce fut pour eux un grand sujet d'étonnement, non pas de » me voir arrêté, mais de me voir accusé avec eux et comme » eux. Leur premier soin fut de m'offrir le partage du chétif » mobilier dont ils disposaient : un matelas jeté sur le carreau » et un paravent formaient mon établissement, et j'attendis le » jour. Des barreaux et des grilles furent le premier objet qu'il » me fit voir; le premier son que j'entendis fut celui des clés, » des verroux, des armes. J'avouerai que ces impressions me » trouvèrent faible; bientôt je fus entouré par mes trente-deux » compagnons d'infortune, et le spectacle de leur résignation, » de leur patience, de l'espèce de sécurité qu'ils conservaient » encore, ranima mon courage..... Ce furent eux qui m'ap- » prirent que leur principal persécuteur était un de leurs an- » ciens employés, auquel j'avais moi-même fait obtenir, dans » leur régie, une place de confiance, dont il avait abusé; qu'ils » m'avaient instruit alors de ses malversations, et que le minis- » tère public avait, en 1789, poursuivi cet homme comme pré- » venu d'avoir falsifié des pièces comptables et soustrait à sa » caisse deux ou trois cent mille francs; qu'échappé de sa pri- » son après le 10 août 1792, il avait voulu se rendre maître » des pièces de son procès et des preuves du délit; qu'il n'avait » rien imaginé de mieux que d'annoncer qu'il avait à faire » contre les fermiers-généraux des révélations dont l'effet serait

» de faire rentrer au trésor public plusieurs centaines de mil-
» lions ; que les dépôts qu'il avait désignés lui avaient été immé-
» diatement ouverts ; que, parmi les pièces qui l'accusaient, il
» avait trouvé la correspondance de plusieurs d'entre eux avec
» moi, relative à son débet ; que c'était par ce motif sans doute
» qu'il avait fait étendre jusqu'à moi les mesures qu'il avait
» provoquées contre eux. Ils ajoutaient que cet homme, ayant
» atteint son principal but, ne s'engagerait sûrement pas à sou-
» tenir son système de calomnies ; que les calculs par lesquels
» il avait trompé la Convention, leur avaient été communiqués ;
» qu'ils n'avaient pas laissé une seule objection sans réponse,
» un seul calcul sans réfutation, une seule justification sans
» preuve, et qu'ils attendaient, malgré les circonstances, leur
» jugement avec sécurité. Après quatre ans de révolution, ces
» honnêtes gens ne connaissaient pas mieux l'esprit des juge-
» ments de ce temps et la marche des passions politiques. Je
» ne cherchai pas à détruire leur illusion, mais je ne pouvais
» pas la partager. Mon opinion personnelle était que, tant que
» le pouvoir resterait dans les mains d'hommes trop nouveaux
» dans son exercice pour ne pas être inquiets, craintifs, soup-
» çonneux, et conséquemment féroces, qui ne pouvaient ali-
» menter le trésor que par une part dans les confiscations,
» salarier leurs complices que par l'autre part, un danger égal
» menaçait en France tout ce qui conservait quelque réputation
» de richesse et de vertu ; que les chances de salut n'étaient
» que dans le grand nombre des proscrits et dans la lassitude
» des bourreaux ; que toute tentative de justification ne ferait
» qu'accélérer la solution qu'ils avaient adoptée pour tous les
» cas, l'*arrêt de mort* ; et que dans cette épouvantable épidémie,
» la seule ressource était d'attendre que la contagion vînt nous
» atteindre, au lieu d'aller la défier dans son foyer. Ce fut dans
» cette pensée que mon premier soin fut de prier tous ceux qui
» me conservaient quelque intérêt de m'abandonner à ma des-
» tinée. »

Quelques-uns des fermiers-généraux, comprenant qu'on en voulait surtout à leur fortune, avaient proposé d'en offrir le sacrifice ; mais cette ouverture fut repoussée par la majorité, qui fit observer qu'une telle offre ne serait considérée et présentée

à la France que comme une reconnaissance des malversations qui leur étaient imputées. Elle donna lieu, néanmoins, d'examiner quel aurait pu être le produit du sacrifice qu'ils auraient fait en donnant tout ce qui leur restait. Ces trente-deux fermiers-généraux, appartenant aux familles de finance réputées les plus opulentes, et qu'on accusait d'avoir volé à l'État deux ou trois cents millions, auraient pu à peine, en réunissant tout ce qui leur appartenait effectivement, réaliser alors *vingt-deux* millions pour sauver leur tête, si leur salut eût été mis à ce prix. Plusieurs étaient réduits à emprunter le prix de la frugale nourriture qu'ils prenaient en commun dans la prison. Ils conservèrent le même courage, lorsqu'il ne fut plus possible de douter qu'ils ne fussent à la fois menacés dans leur vie et dans leur fortune; enfin ils repoussèrent avec tant d'avantage les accusations portées contre eux, que la Convention fut réduite à décréter, dans sa séance du 6 mai 1794, *qu'ils avaient mis la République en péril*, parce que quelques-uns de leurs agents avaient été soupçonnés, en 1789, de vendre du tabac trop humide. Le décret se terminait par l'envoi au Tribunal Révolutionnaire de ceux *qui avaient ainsi conspiré*.

« Le célèbre Lavoisier fut instruit le premier de ce décret, et » il eut le courage de l'annoncer à ses collègues. Ils étaient tous » tellement désintéressés de la vie et des choses de ce monde, » que leur réponse fut unanime : « *Nous l'avions prévu, —* » *nous y sommes préparés.....* » Il ne me vint pas un seul mo- » ment dans la pensée que mon sort pût être différent du leur : » le même ennemi nous poursuivait; et je n'étais pas faible » devant l'image de la mort. J'avouerai seulement que je n'en- » visageais pas aussi tranquillement ses préliminaires. Presque » chaque jour, entre deux et quatre heures, les cris de la popu- » lace qui insultait sur leur passage les condamnés conduits au » supplice, retentissaient dans la partie de la prison que j'habi- » tais. Je me voyais sous peu d'heures destiné à être un des » objets de ces outrages ..... poursuivi jusqu'à l'échafaud par » les injures d'un peuple abusé, et rendant mon dernier soupir » au milieu des malédictions publiques !.... Je dirai même que, » m'étant procuré une assez forte quantité d'opium, de concert » avec un autre captif, nous avions confié notre secret à

» M. Lavoisier, en lui offrant le partage d'une mort qui serait » du moins libre. Voici la réponse que nous fit cet homme aussi » distingué par sa force d'âme que par ses lumières :..... « *Nous » donner la mort, ce serait absoudre les forcenés qui nous y » envoient. Pensons à ceux qui nous ont précédés; ne laissons » pas un moins bon exemple à ceux qui nous suivent.* »

» M. Lavoisier avait à peine prononcé ces dernières paroles, » que la municipalité de Paris, escortée de gendarmes, accom- » pagnée de chariots couverts, se présenta à l'hôtel des Fermes, » pour faire l'évacuation de cette prison et livrer les prisonniers » au tribunal. Elle fit procéder par le concierge à l'appel, en » suivant l'ordre des écrous. Nous étions tous réunis devant le » guichet de la prison. Lorsque quatre prisonniers avaient été » nommés, quatre gendarmes s'en emparaient et les condui- » saient dans les chariots couverts, qu'ils refermaient sur eux. » Nos guichetiers fondaient tous en larmes. Dans l'espace d'une » heure, vingt-quatre seulement de mes malheureux compagnons » avaient ainsi passé le seuil de la prison, et le concierge suivait » d'un œil triste chaque enlèvement, tandis que les officiers » municipaux buvaient et vociféraient dans sa chambre. J'étais » au milieu des huit fermiers-généraux restants (ne devant être » appelé qu'après eux, puisque mon écrou était le trente- » troisième), lorsque le concierge, s'approchant de moi et me » poussant vers l'intérieur de la prison, me dit à voix basse : « *Rentrez, — vous n'avez rien à faire ici.* » Je n'eus que le » temps de jeter un dernier regard sur ceux dont j'allais être » séparé, et de les voir sourire encore à l'espérance de mon » salut. La porte de ma prison se referma à l'instant sur moi, » et je me retrouvai dans la solitude, — quelle solitude que » celle d'une prison dans laquelle on va survivre à trente-deux » innocents !.... J'étais encore dans ce premier état de stupeur » à minuit, lorsque je vis près de moi le concierge, que je » n'avais pas entendu s'approcher. Il était lui-même encore » tout ému. Il revenait du Comité de sûreté générale, auquel il » avait rendu-compte de l'évacuation de la prison ; il avait évité » d'y prononcer mon nom ; il avait pu m'oublier là, comme il » m'avait omis dans l'appel qu'il avait fait, le décret ne nom- » mant que les fermiers-généraux. Il fallait bien, disait-il, se

» consoler par quelque bonne action de *tant d'autres !*.... Je » n'étais pas en état de le remercier du bienfait, ni même de le » sentir. Le lendemain soir, je le trouvai plus triste ; il avoua » qu'il avait entendu prononcer mon nom dans une espèce de » comité que s'était associé le calomniateur en chef des fermiers-» généraux ; qu'on s'y étonnait de me voir rester seul. Le silence » de toute la nuit ne fut troublé que par le bruit d'une seule » voiture : elles étaient rares alors à Paris. Je remarquai qu'elle » s'approchait de la prison ; je gagnai machinalement la porte » qui me séparait du lieu où couchaient les guichetiers. La » voiture passa sans s'arrêter ; et j'en entendis un qui disait à » ses camarades : « *C'est Fouquier-Tainville qui va préparer* » *avec Robespierre la journée de demain ; ordinairement il ne* » *passe pas si tard.* » Le nom de Fouquier-Tainville et l'objet de » sa course nocturne, en venant se mêler à toutes les pensées qui » m'occupaient, les rendirent encore plus sinistres. La matinée » qui suivit cette nuit me laissa dans le même état ; mais je ne » pouvais pas douter que mes malheureux compagnons ne fus-» sent en présence du tribunal qui devait les envoyer à la mort..... » A deux heures, le 8 mai, j'entends dans les escaliers de la » prison un mouvement extraordinaire ; je crois reconnaître le » pas des gendarmes ; ils entrent, en effet, au nombre de quatre ; » derrière eux je distinguai d'autres hommes que j'avais peine à » reconnaître, tant ils étaient pâles et abattus, et qui vinrent » presque s'évanouir dans mes bras. Hélas ! ils n'étaient que » trois ; ils avaient été sauvés par une heureuse équivoque de » titre, que fit valoir un juge du tribunal révolutionnaire, qui » se trouvait le parent de l'un d'eux ; mais ils avaient laissé au » pied de l'échafaud leurs pères et leurs frères, et leur propre » agonie durait encore plusieurs heures après qu'ils me furent » rendus. En peu de jours, près de quatre-vingts nouveaux » détenus furent entassés dans un espace déjà trop étroit pour » trente-trois personnes ; mais le concierge qui m'avait sauvé » nous établit dans un petit emplacement qu'il s'était réservé » sous le même toit, hors de l'enceinte de la prison, qui n'oc-» cupait qu'un étage. Puis, me conduisant seul dans un corridor » obscur et me montrant une petite porte, il me dit : « *Au* » *besoin, souvenez-vous de cette porte.....* » Vers la fin de

» juillet, le pressentiment des évènements du 27, auquel ré-
» pondait alors le 9 thermidor, était parvenu jusqu'à nous.....
» La *générale* qui se faisait entendre, la marche et les cris des
» citoyens armés dans les rues, nous présageaient une journée
» orageuse. Elle fut un long combat entre la Convention, qui
» s'était soulevée contre Robespierre, et la municipalité de
» Paris, qu'il avait mise en révolte contre la Convention. Ce ne
» fut que le 28, à quatre heures du matin, que nous en con-
» nûmes le résultat. Le 31 juillet, les prisons commencèrent à
» s'ouvrir : le 2 août, je fus libre moi-même. » (T. I, p. 159.)

Nous franchirons rapidement les cinq à six années qui s'écoulèrent entre le jour où M. Mollien sortit des prisons de la Terreur, et sa rentrée aux affaires sous le Premier Consul. Il abandonna sa filature, ayant perdu son père, dont il recueillit le modeste héritage. Il pressentit de bonne heure dans le général Bonaparte (qui lui était personnellement inconnu) le maître futur d'un pays dégoûté de l'anarchie; mais lorsque le jeune conquérant de l'Italie entreprit l'expédition d'Egypte afin de laisser mûrir pendant une autre année l'exécution de ses desseins politiques, M. Mollien, dont les goûts étaient bien différents, trouva le moyen de visiter l'Angleterre, en passant par la Hollande, et put étudier sur les lieux mêmes les effets de la suspension du remboursement en numéraire des billets de la banque d'Angleterre, en 1797. Il voyagea seul, sans autre compagnon que l'ouvrage d'Adam Smith, son auteur favori, et il ne nous fait connaître aucun des incidents de son voyage : mais l'effet en fut durable. Il se fit une juste idée de la nature du crédit anglais; il comprit la doctrine de l'amortissement, aussi bien et mieux peut-être qu'elle ne l'était par ses auteurs. Quoique entièrement Français dans ses prédilections, M. Mollien arriva de bonne heure à la connaissance de ces principes que près de quarante années de paix ont graduellement appliqués à la conduite des affaires et aux rapports des nations entre elles. Il revint en France, préparé du moins à combattre quelques-unes des illusions de ses gouvernants, et à rétablir dans la comptabilité publique l'ordre que la Révolution en avait complètement fait disparaître.

L'état des finances de la France, dans les derniers mois de

1799, était effrayant. Les produits des douanes couvraient à peine les frais de perception ; ceux de l'enregistrement étaient à peu près réduits aux droits modiques que supportait la vente des domaines nationaux. Le commerce était écrasé par une taxe énorme, dont le prétexte était la réparation des routes — lesquelles restaient impraticables — et qui suffisait tout au plus à l'entretien des barrières et de leurs gardiens. Le Trésor était épuisé, et la contribution foncière si mal répartie, que celle qui frappait les domaines nationaux restant à vendre absorbait presque leur fermage. Les assignats avaient été remplacés par de prétendues valeurs plus ou moins fictives, telles que des *cédules hypothécaires*, souscrites par des individus dont la plupart étaient insolvables ; des *délégations* sur des caisses publiques, sans échéances certaines, et autres effets discrédités, qui perdaient sur la place de 50 à 80 pour cent, mais que le trésor donnait au pair, n'ayant pas autre chose à donner. La dette consolidée avait subi une banqueroute solennelle de deux milliards, par la réduction de 100 à 33 1/3, du capital et des intérêts des rentes sur l'État. Cependant, peu de mois après l'établissement du consulat, le nouveau ministre des finances, Gaudin, était parvenu à rétablir un certain ordre dans ce chaos. Un des premiers soins de Gaudin fut de s'assurer la coopération de M. Mollien : ils avaient tous deux servi dans les finances, avant la Révolution, quoique dans deux parties différentes. M. Mollien rentra donc aux affaires sous les auspices de son ancien collègue, et il ne tarda pas à attirer sur lui l'attention du Premier Consul, qui devient, à partir de ce moment, le principal sujet de ses souvenirs.

La carrière de Napoléon a été racontée dans cinquante histoires et dans cent Mémoires ; mais ce n'est ni sous son costume impérial ni sous son uniforme militaire que l'a peint M. Mollien. Le but de son livre a été de laisser un témoignage fidèle et circonstancié du génie administratif de Napoléon, particulièrement en matière de finances, et de faire voir avec quelle souplesse et quelle variété de talents, avec quelle laborieuse activité cet homme prodigieux gouvernait l'empire qu'il avait édifié :

« Dans le gouvernement impérial, tout appartient à Napo-

» léon, tout est son œuvre : l'inquiète vigilance dont il était
» agité pour qu'aucune parcelle du pouvoir ne lui échappât, se
» révèle à chaque ligne de sa correspondance avec ceux qu'il
» avait associés à ses travaux et à l'exécution de ses volontés.
» Sa sollicitude était toujours prête à descendre des entreprises
» les plus vastes, des intérêts de gouvernement les plus élevés,
» aux moindres détails d'administration et de police, et aux plus
» minutieux calculs, soit d'un budget municipal, soit des inté-
» rêts d'une famille qui appelait son regard. C'était un insatiable
» besoin chez lui d'être le centre de tout, le principe unique
» d'action et d'impulsion sur toute personne et sur toute chose (1).
» Il n'est pas probable que le privilége d'une telle organisation
» puisse, de sitôt, se retrouver dans tout autre; mais ce qui est
» certain, c'est qu'aujourd'hui Napoléon lui-même, s'il se rele-
» vait tout entier de sa tombe, *ne parviendrait pas à se recom-*
» *mencer.* » (T. I. p. 39.)

Les premières fonctions confiées à M. Mollien sous le gouvernement consulaire, furent celles de directeur de la Caisse d'amortissement — établissement qui avait pour mission principale le rachat, au cours de la Bourse, d'une certaine quantité de rentes perpétuelles constituées à cinq pour cent. Aux yeux du public, cette place était une sorte de contrôle général des fonds publics, qui permettait à son heureux possesseur de faire, *légitimement*, la plus grande fortune de France. Aux yeux de M. Mollien lui-même, la caisse d'amortissement était, ainsi que le prouva l'évènement, une machine imparfaite et insuffisante : bien que, le cinq pour cent étant alors à 30 francs, l'État parût faire une excellente affaire en rachetant ses titres à ce prix, M. Mollien comprenait tout ce qu'il y avait d'imprudent à spéculer sur la dépréciation de ses propres engagements. Mais aux yeux du Premier Consul, la caisse d'amortissement représentait sa propre puissance sur la Bourse ; elle était l'instrument d'une

(1) « Napoléon, dit ailleurs M. Mollien, semblait se faire un jeu de voir les fils multipliés de son gouvernement se croiser et se mêler au-dessous de lui ; il croyait retenir d'autant plus sûrement le nœud qui les réunissait tous. C'était pour concentrer l'activité en lui seul qu'il prenait tant de soin de la diviser entre ses agents, et qu'il ne craignait pas, en même temps, de les diviser entre eux. Il aimait surtout à les surprendre par des questions inattendues... » (T. 2, p. 204.)

illusion très puérile, qui s'était fortement emparée de son esprit, — à savoir, qu'un gouvernement doit toujours être prêt à soutenir, par des moyens artificiels, le cours des fonds publics. On remarquera, dans le récit de la première entrevue de M. Mollien avec Bonaparte, la présomption déjà impériale du jeune chef de l'État et sa connaissance superficielle de ces questions :

« Il avait chargé le consul Lebrun de me conduire à la Mal» maison. J'en avais reçu l'avis avec une sorte d'émotion ; elle » me quitta (je ne sais par quel sentiment, qui ne provenait pas » de plus de confiance en moi-même) lorsque je fus en présence » de cet homme imposant, et jamais je ne m'étais trouvé plus » calme... Le Premier Consul commença par me regarder atten» tivement, puis il ouvrit le dialogue qu'on va lire, tel que ma » mémoire me le retraça, à mon retour chez moi, dans la soirée » du même jour : il dura plus de deux heures, en présence des » deux consuls Cambacérès et Lebrun, témoins silencieux.

» Le Premier Consul me dit d'abord que « son intention, en » établissant une Caisse d'amortissement, avait été d'en faire » l'arbitre du cours des effets publics. »

» Je lui répondis : « Général, si les rentes en cinq pour cent, » qui étaient, il y a environ vingt mois, à 10 francs, se balan» cent aujourd'hui entre 40 et 50 francs, ce n'est sûrement pas » à la Caisse d'amortissement que cette amélioration est due. »

« — Mais, depuis quinze mois, les circonstances ne sont» elles pas assez heureusement changées pour que l'espérance » d'une amélioration progressive soit devenue un sentiment gé» néral ? Cette progression n'est-elle pas dans l'intérêt de tout » bon Français ? »

« — Général, tout spéculateur, à la Bourse comme ailleurs, » me semble suivre son instinct naturel en achetant au plus bas » prix quand il est acheteur, et, quand il est vendeur, en cher» chant à obtenir le plus haut prix possible. »

« — Mais n'est-il pas évident que ceux qui jouent constam» ment à la baisse annoncent peu de confiance dans le gouver» nement ? »

« — Permettez-moi, général, de demander s'il est possible » d'être constamment joueur à la baisse, et si, au contraire, » l'inévitable condition de tout spéculateur étant d'être alterna-

» tivement acheteur et vendeur, il n'est pas nécessairement
» joueur à la baisse quand il achète et joueur à la hausse quand
» il vend ? »

« — Mais, sous un gouvernement qui ne veut que la gloire et la
» prospérité du pays, la hausse des effets publics devant être na-
» turellement progressive, il ne devrait plus y avoir de spécula-
» teur à la baisse... Je demande si l'on ne doit pas regarder
» comme des malveillants ceux qui, pour avilir les effets publics,
» offrent d'en livrer, dans un délai convenu, des quantités con-
» sidérables à un cours plus bas que celui du jour ? On dit que
» les principales affaires de la Bourse se font entre des hommes
» qui vendent des effets publics qu'ils n'ont pas, ou qui ne pour-
» raient pas payer complètement le prix de ceux qu'ils achètent...
» Offrir de livrer dans un mois, à 38 fr., des rentes en 5 pour
» cent, par exemple, qui se vendent aujourd'hui au cours de
» 40 fr., n'est-ce pas annoncer que, personnellement, on n'a pas
» confiance dans le gouvernement, et le gouvernement ne doit-
» il pas regarder comme son ennemi celui qui se déclare tel lui-
» même ? »

« — Sans doute, celui qui fait un pareil calcul peut être soup-
» çonné d'augurer mal d'une mesure administrative ou d'un
» évènement politique ; mais l'influence réelle que cet évène-
» ment ou cette mesure peut effectivement avoir sur le crédit
» public n'en reste pas moins très indépendante de son calcul.
» S'il s'est trompé, il est puni par la perte de la différence ; et
» s'il lui arrivait de deviner juste, cette espèce de conseiller in-
» direct pourrait bien en valoir un autre pour le gouvernement
» lui-même. La Bourse est comme une grande maison de jeu
» dans laquelle se trouvent aussi des gens qui ne sont pas en état
» de faire les fonds des parties, et qui se bornent à parier pour
» ou contre tel joueur : je demande si l'on pourrait justement
» attribuer à ces paris quelque influence sur l'évènement des
» parties?... »

« — Vous supposez donc qu'il n'y a rien à faire de la part
» d'un gouvernement pour soutenir le crédit des effets publics,
» et, conséquemment, que l'établissement que vous dirigez est
» inutile ? »

« — Il est sans doute toujours honorable pour un gouverne-

» ment de racheter sa propre dette, comme pour un négociant
» d'escompter ses propres effets avant l'échéance ; mais pour
» que cette anticipation de paiement donne au négociant de
» nouveaux moyens de crédit, il faut qu'il ne favorise pas quel-
» ques-uns de ses créanciers aux dépens des autres ; il faut qu'il
» ait fait preuve de solvabilité envers tous, pour avoir droit d'en
» rembourser d'avance quelques-uns. »

« — Je vois bien où tend votre comparaison ; mais vous en
» auriez une autre à faire, — celle de l'état dans lequel j'ai
» trouvé les finances, et de leur état actuel. Tous les maux ne
» sont pas encore réparés ; mais ils le seront d'autant plus
» promptement que le gouvernement rencontrera moins de cen-
» seurs et de contradicteurs. Or, je sais ce qui se passe à la
» Bourse de Paris, et je juge les hommes par leurs actes, par
» les motifs et les conséquences de ces actes. Je ne dis pas qu'on
» y prêche la révolte ; mais souvent on y donne une fausse di-
» rection à l'opinion publique, sinon par esprit de parti, au
» moins par un intérêt moins relevé, et qui n'est pas moins dan-
» gereux. Pour que l'opinion soit bien dirigée, il faut que le
» gouvernement lui donne l'impulsion, et que cette impulsion
» soit partout la même... Puisque vous convenez qu'il importe
» à la considération du gouvernement que le cours de sa dette
» se maintienne en état progressif, la conséquence naturelle de
» votre aveu est son droit de police et de surveillance sur ceux
» qui, ne spéculant que sur la variation de ce cours, ont sou-
» vent intérêt à lui imprimer un mouvement rétrograde.
» Eh! quels sont maintenant les arbitres du cours de la
» dette publique? des hommes sans état, sans capitaux, sans
» patrie, qui vendent et achètent chaque jour dix fois plus de
» rentes en 5 pour cent qu'il ne s'en trouve au marché. Ils ne
» dépendent d'aucuns tribunaux, ils n'offrent au public au-
» cune garantie... Il semble que le négoce des rentes soit, à
» Paris, l'affaire de tout le monde, excepté des propriétaires
» réels ; et, comme les soi-disant acheteurs et vendeurs ne
» font en effet que parier les uns sur les autres que tel sera, à
» telle époque, l'état du cours, chacun d'eux, pour gagner son
» pari, prétend diriger la politique de toute l'Europe vers le
but qu'il veut atteindre ; chacun invente, commente, déna-

» ture les faits, pénètre dans le conseil, dans les cabinets des mi-
» nistres, dans le secret des cours, fait parler les ambassadeurs,
» dispose de la paix et de la guerre, agite et égare l'opinion,
» toujours tellement avide de nouveautés et d'erreurs, surtout
» en France, que, plus on la trompe, plus on a d'empire sur elle...
» Le grand ordre qui régit le monde tout entier doit gouverner
» chaque partie du monde ; le gouvernement est au centre des
» sociétés comme le soleil ; les diverses institutions doivent
» parcourir autour de lui leur orbite, sans s'en écarter jamais.
» Il faut donc que le gouvernement règle les combinaisons de
» chacune d'elles, de manière qu'elles concourent toutes au
» maintien de l'harmonie générale. Dans le système du monde,
» rien n'est abandonné au hasard : dans le système des sociétés,
» rien ne doit dépendre des caprices des individus. Je ne veux
» gêner l'industrie de personne ; mais, comme chef du gouver-
» nement actuel de la France, je ne dois pas tolérer une indus-
» trie pour qui rien n'est sacré, et qui, pour le plus médiocre
» profit, vendrait le secret et l'honneur du gouvernement lui-
» même, si elle pouvait en disposer. » (T. I. p. 250.)

Nous ne donnons pas ici la réponse fort sensée, mais un peu étendue, de M. Mollien à ces sophismes, dans lesquels les idées du Premier Consul en matière de transactions commerciales, sont évidemment subordonnées à sa théorie du gouvernement absolu. On ne voit pas, après tout, que M. Mollien ait fait usage de l'argument le plus simple et en même temps le plus décisif : — c'est que tous les moyens employés pour faire monter artificiellement le cours des fonds, doivent tendre éventuellement à le faire baisser, et que l'intervention du gouvernement pour empêcher les ventes à bas prix aurait pour effet d'ébranler le crédit public, parce qu'un élément essentiel dans les valeurs de cette nature est la faculté de pouvoir être réalisées à volonté. En ceci, comme dans la plupart de ses expédients politiques, Napoléon acceptait volontiers une fiction pour la réalité, et il s'attendait à ce que le monde fît de même. Empêcher la hausse et la baisse naturelles des fonds, c'est arrêter le baromètre politique au « beau-fixe, » c'est-à-dire détruire la valeur propre de l'instrument, pour en faire un instrument de déception.

La conversation fut interrompue par l'arrivée d'un officier qui apportait des dépêches de Russie; mais M. Mollien fut prié de rester à dîner. Les convives étaient peu nombreux, et le Premier Consul affecta d'abord de parler de choses indifférentes; cependant, vers le milieu du repas, il revint sur la discussion du matin et reproduisit, comme étant adoptées par lui, quelques-unes des observations que M. Mollien lui-même avait faites peu de temps auparavant, — ajoutant qu'il ne fallait pas avoir la prétention de défendre ce qu'on n'avait pas le pouvoir d'empêcher, mais qu'il fallait doter plus richement la Caisse d'amortissement et fortifier son influence. M. Mollien ne pouvait être insensible à ce qu'il y avait de flatteur pour lui dans ce langage, et il ne remarqua pas sans étonnement, dans la personne du maître, cette singulière alliance entre le besoin de commander et le besoin de plaire (1) Cependant, sur le fond même de la question, Napoléon était incorrigible. Le cours de la rente était pour lui une affaire d'amour-propre et excitait sa sollicitude au même degré qu'aucune partie de son administration militaire. A une époque subséquente de son règne, après Tilsitt, le cinq pour cent était monté à 90. En 1808, la guerre d'Espagne le fit tomber à 80, et la baisse continuait, lorsqu'il résolut de l'arrêter de vive force et de soutenir le cours à ce taux, coûte que coûte. Quoique le Trésor eût alors à faire face à de nombreux besoins, on sacrifia trente millions à cette absurde opération. La lettre suivante, écrite à ce sujet à M. Mollien, est curieuse. Elle est datée de *Madrid,* 15 décembre 1808 :

(1) « En considérant les nuances diverses et souvent disparates du caractère de Napoléon, la rapidité avec laquelle elles se succédaient, la flexibilité de toutes les autres devant celle qu'il voulait faire momentanément prédominer, l'empire qu'il conservait sur lui-même lors même qu'il paraissait céder à tous les caprices d'une imagination bouillante, je me confirmai dans l'idée qu'il y avait en effet, dans cet homme extraordinaire, comme deux natures; que son organisation particulière admettait un assemblage de facultés qui ne se rencontrent, chez les autres hommes, ni en même nombre, ni en même intensité. » (T. 1, p.393.)

« Un homme qui rassemblait en lui seul l'étoffe de tant d'hommes divers, était plus propre sans doute à se faire obéir qu'à se faire aimer; et je crois bien qu'en effet il faisait plus de cas du dévouement que de l'affection... J'ai souvent présent à l'esprit une phrase habituelle du ministre Decrès, qui exprimait, je crois, une opinion commune à beaucoup d'autres : *« Ce terrible homme nous a tous subjugués; il tient toutes nos imaginations dans sa main, qui est tantôt d'acier, tantôt de velours. On ne sait quelle sera celle du jour, mais il n'y a pas moyen d'y échapper : elle ne lâche jamais ce qu'elle a une fois saisi. »* (T. 3, p. 126).

« Je vois avec plaisir que le cours des cinq pour cent n'a pas » été au-dessous de 80 francs. Je ne regrette pas les trente mil- » lions qui y ont été employés : dût-il en coûter autant, je désire » que vous teniez la main à ce que ce cours soit maintenu. La » Banque peut prendre une bonne partie de ces rentes, ainsi que » la caisse de service ; la Caisse d'amortissement peut en prendre » encore : un intérêt de six et demi, dans la situation de nos af- » faires, est un bon placement. Ce n'est qu'ainsi que les cinq pour » cent prendront de la valeur : chacun sera sûr de ce qu'il a dans » sa poche, lorsqu'il ne craindra pas que les cinq pour cent bais- » sent au-dessous de 80 francs.... Je n'admets aucune excuse.... » Que nos cinq pour cent ne tombent pas au-dessous de 80 francs.

» Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.

» NAPOLÉON. »

Les mêmes efforts avaient été faits à l'époque de la rupture de la paix d'Amiens. Il est évident que le Premier Consul n'avait jamais considéré ce traité que comme un moyen de faire croire à ses intentions pacifiques et de montrer à la France son aptitude au gouvernement civil. Mais il ne tarda pas à s'alarmer de l'essor que prenaient les spéculations maritimes du commerce français, et il demanda à M. Mollien s'il ne serait pas possible d'insinuer aux armateurs de faire assurer leurs cargaisons par les compagnies anglaises : il prévoyait, apparemment, que les retours présenteraient des difficultés. M. Mollien jugea aussitôt, à travers les précautions de son langage, qu'une rupture était imminente, et il fut confirmé dans cette opinion par les nouvelles instances de Napoléon sur les mesures à prendre pour soutenir, au besoin, le cours des effets publics. Ce fut en partie aussi dans la prévision de la crise commerciale que pouvait entraîner une nouvelle déclaration de guerre, qu'il ordonna à M. Mollien de préparer des modifications aux premiers statuts de la Banque de France, fondée en 1800, modifications qui devaient avoir pour objet d'asseoir le crédit de cet établissement sur la base la plus solide. Les notes rédigées à ce sujet par M. Mollien sont de main de maître ; il faut ajouter, à son honneur, que la Banque de France a pu, grâce à une stricte observation des principes posés par lui, braver les orages d'un demi-siècle, et qu'aucun autre établissement

en France n'a puisé dans sa constitution autant de force et de vitalité. Son système de comptabilité, également dû à M. Mollien, est admirable ; à travers toutes les vicissitudes de l'Empire, de l'invasion, de plusieurs révolutions successives, la Banque a toujours pu établir avec précision, et jour par jour, sa situation réelle ; et nous devons reconnaître qu'aucune entreprise de ce genre n'a été, jusqu'à présent, dirigée avec plus d'habileté et de succès. Il est certainement curieux que cette excellente organisation ait été introduite sous la pression immédiate des craintes excitées par la rupture de la paix d'Amiens, et qu'elle ait eu pour but spécial de venir en aide aux intérêts du commerce pendant cette crise. Napoléon essaya en même temps de soutenir les fonds, et donna l'ordre à M. Mollien d'employer à cet effet une somme de douze millions en trois jours, à raison de quatre millions par jour. C'était une opération fort lourde pour le Trésor, et ce fut une digue impuissante pour arrêter le torrent de la baisse. Les fonds tombèrent de dix pour cent, et Napoléon avoua qu'il avait été battu, mais en ajoutant qu'il avait, du moins «*atténué le mécompte plus grave qui menaçait la place de Paris.* » Le fait est qu'il n'avait rien atténué, et que l'argent sacrifié dans cette lutte inégale, malgré les remontrances de M. Mollien, passa dans les poches de ces mêmes agioteurs que Napoléon avait en horreur.

Cependant les espérances et les promesses du Consulat n'avaient été que le prélude des pompes de l'Empire. Une parodie de cour reparut sur le théâtre de la Révolution, et la société de Paris, si rudement dispersée dix ans auparavant, commença à se rallier. La France était redevenue une monarchie. Nous assistons aujourd'hui à une transformation analogue ; mais si la pièce est la même, ce sont de tout autres acteurs.

Quelques progrès qu'eût déjà faits le pays, les finances se trouvaient, au début de la seconde période de la guerre, dans l'état le plus fâcheux. Dans l'espace de trois années (1803-1805), les dépenses de la marine, qui auraient dû être de 210 millions (à raison de 70 millions par année, pour le service ordinaire), s'étaient élevées à 440 millions ; l'administration de la guerre, dont les dépenses avaient été estimées, pour la même période, à 630 millions, en avait absorbé 809, et elle n'avait pas soldé toutes ses dettes.

« Le Trésor était dans un état de véritable épuisement, lors-
» qu'à la suite de deux années de préparatifs ruineux, pendant
» lesquelles le véritable champ de bataille était resté vacant en-
» tre la France et sa rivale insulaire, deux puissances continen-
» tales du premier ordre marchaient contre la France et mena-
» çaient la partie la plus accessible de ses frontières. Cet épui-
» sement était tel, que Napoléon n'avait pu composer ce qu'il
» appelait le trésor de sa grande armée, que de quelques millions
» provenant, pour la plus forte partie, de son épargne person-
» nelle. Les entrepreneurs des services ministériels, qui se
» prétendaient tous en avance et devenaient plus exigeants
» parce qu'ils étaient plus nécessaires, avaient menacé de sus-
» pendre leurs livraisons. Pour que les vivres, les équipages,
» l'artillerie nécessaires à une armée de cent mille hommes,
» pussent la suivre dans son élan, des côtes de la Picardie au
» cœur de la Bavière, il avait fallu venir au secours des princi-
» paux fournisseurs, et, à défaut d'autres moyens, on avait été
» réduit à leur donner en paiement dix millions de domaines
» nationaux..... La Banque était assaillie de demandes pour le
» remboursement de ses billets, parce qu'elle avait été trop
» libérale d'escomptes, tant en faveur des hommes qui, sous le
» titre de *faiseurs de service*, vendaient au trésor l'illusion de
» leur crédit, qu'à l'égard de maisons nouvelles qui se prêtaient
» leurs signatures et inondaient la place de leurs traites collu-
» soires. Tous les symptômes d'une crise grave et prochaine se
» manifestaient déjà avant le départ de Napoléon pour l'Alle-
» magne.

» M. de Marbois, alors ministre du Trésor, avait, sans doute,
» entrevu le mal : Napoléon se le dissimulait encore moins; il
» ne voyait et ne cherchait de remède que dans la victoire. Je
» me rappelle que, peu de moments avant son départ, m'étant
» trouvé sur son passage à Saint-Cloud, lorsqu'il se rendait au
» spectacle, il s'était avancé vers moi, en se bornant à me dire:
« *Les finances vont mal; la Banque éprouve des embarras:*
» CE N'EST PAS ICI QUE JE PUIS Y METTRE ORDRE. » Et il était parti
» dans la même nuit pour rejoindre son armée. Je n'avais que
» trop bien compris le sens de ses dernières paroles. Je voyais
» que sa destinée et celle de la France allaient dépendre encore

» du sort des armes, et je me demandais avec appréhension
» jusqu'où pourraient aller les conséquences d'un échec, ou
» même de l'hésitation dans la victoire. » (T. I, p. 408.)

Après le départ de Napoléon, les embarras de la Banque s'aggravèrent, et les conseils des ministres ne furent guère occupés que d'une seule affaire, du rassemblement permanent de plusieurs milliers de porteurs de billets de banque, qui demandaient leur remboursement. Il n'y eut pas suspension réelle de paiements; mais ces paiements se faisaient avec une telle lenteur, que la confiance publique s'en alarma; les billets cessèrent d'avoir cours au pair et parcoururent différents degrés de l'échelle du discrédit, jusqu'à 10 pour cent de perte. Appelé à ces conseils, M. Mollien soutint avec fermeté les vrais principes, que lui seul, du reste, paraissait connaître. Mais on passa outre : il fut décidé que les rassemblements des porteurs de billets seraient dispersés par la force, comme des attroupements séditieux, et que les douze mairies de Paris seraient chargées de la distribution de la somme que la Banque pourrait employer chaque jour à retirer ses billets. On ne chercha pas à se procurer des espèces à l'étranger, et la crise prenait un aspect de jour en jour plus menaçant, lorsque la victoire d'Austerlitz, en relevant la confiance publique, vint permettre à la Banque de reprendre ses paiements réguliers.

Mais si le danger immédiat paraissait être écarté, M. Mollien ne se faisait pas illusion sur la nature du secours que les succès militaires peuvent donner aux affaires financières : suivant lui, ces succès, en attaquant la propriété des nations, attaquaient les principes fondamentaux de la propriété publique. Si on avait triomphé à Austerlitz, la journée de Trafalgar avait été, d'un autre côté, fatale à la marine française. Si la France avait planté ses drapeaux sur les murs de Vienne, elle était en quelque sorte assiégée dans tous ses ports. Les armées françaises laissaient derrière elles autant de ressentiments qu'elles rapportaient de gloire; car, tout en s'appropriant les combinaisons modernes de l'art militaire, c'était surtout les idées des anciens que Napoléon appliquait au droit de conquête. Les armées qu'il conduisait à la victoire étaient les armées d'une Révolution qui avait déclaré la guerre à toute propriété à l'intérieur comme à tous

les gouvernements au dehors, et il ne put prendre à cette école ce sentiment de respect, commandé peut-être par le temps actuel à tout chef militaire, envers les souverains qu'il combat et les peuples qu'il soumet. Il croyait pouvoir enrichir Paris comme avait été enrichie Rome, avec les dépouilles et les tributs de toutes les autres nations; il se flattait d'affaiblir ainsi la puissance et l'influence des souverains auxquels il faisait acheter la paix ou son alliance. Mais dix-huit siècles s'étaient écoulés depuis que Rome avait subjugué le monde par cette politique qui rendait son inimitié si redoutable et son alliance si onéreuse. Les trésors des rois barbares formaient à cette époque leur principale puissance, et la perte de ces trésors, en leur enlevant tout moyen de défense, mettait fin à leurs rêves d'indépendance. De nos jours, un échange de services réciproques contribue beaucoup plus et à la grandeur et à la prospérité des États que les ravages d'une destruction mutuelle. Les exploits de la violence ont fait place à la loi de la durée — car ces deux mots, *conservation* et *amélioration*, semblent résumer la morale des peuples civilisés. Au milieu donc de l'enthousiasme qu'inspiraient les grands évènements dont Napoléon faisait jouir l'orgueil français, les esprits sérieux, qui s'appliquent à rechercher les biens réels que peuvent procurer les succès et la gloire, se disaient qu'on ne froissait pas impunément des nations tout entières dans leurs propriétés et leur honneur, et qu'il était dangereux de nationaliser le ressentiment que la victoire laisse toujours après elle. En voyant apparaître le plan gigantesque de l'Empire français, il était permis de s'inquiéter d'un système dont la grandeur ne dissimulait pas les dangers. L'homme étonnant qui s'était en si peu de temps élevé à un si haut degré de puissance, n'avait-il donc mis un terme à la Révolution française que pour porter sur tous les trônes de l'Europe le trouble et l'instabilité ?.... Et pourtant les hommes qui se livraient à ces réflexions chagrines, n'étaient pas hostiles au nouveau gouvernement; ils désiraient son maintien, ils servaient ses intérêts, — car M. Mollien lui-même partageait leur opinion ; et ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que c'était au cœur même du gouvernement impérial qu'on pensait ainsi.

Le 26 janvier 1806, Napoléon arriva à Paris dans la nuit. Un

conseil de finance fut immédiatement convoqué pour le lendemain matin, à huit heures. Permettant à peine à ses ministres de lui adresser quelques félicitations sur les résultats de sa campagne : « *Nous avons*, dit-il, *à traiter des questions plus » sérieuses. Il paraît que les plus grands dangers de l'État » n'étaient pas en Autriche. Écoutons le rapport du ministre » du Trésor.* » La crise était, en effet, extraordinaire. Pressé par des embarras toujours croissants, M. Barbé-Marbois, alors ministre du Trésor, avait été réduit à accepter les propositions d'une compagnie formée pour l'entreprise des principales fournitures des armées de terre et de mer, et à la tête de laquelle était le fameux Ouvrard. Cette compagnie s'était chargée d'escompter les bons du Trésor à 9 au lieu de 12 pour cent ; mais, les besoins du Trésor prenant de jour en jour plus d'extension, elle avait conçu l'idée de traiter avec la cour d'Espagne de toutes les matières d'or et d'argent que la guerre retenait captives au Mexique. Le gouvernement espagnol lui avait fait remettre pour plus de 100 millions de traites payables dans ses colonies américaines, et elle avait trouvé le moyen de substituer une partie de ces traites de la trésorerie d'Espagne sur la Havane, la Vera-Cruz, etc., aux délégations sur les receveurs-généraux qu'elle tenait du Trésor français. Elle avait eu besoin, pour se créer de telles ressources, de faire des avances en espèces à la cour d'Espagne, et le résultat de ces diverses opérations avait été de mettre le Trésor dans la nécessité de soutenir le crédit de la compagnie Ouvrard, afin d'éviter une catastrophe qui aurait encore aggravé la crise de la Banque. A cette déclaration, Napoléon ne put se contenir plus long-temps :

« *Ils vous ont trompé !* s'écria-t-il. *Ils ont abusé de votre » droiture, à laquelle je rends justice. Ces hommes, qui vous » ont promis les trésors du Mexique, seront-ils plus puissants » et plus habiles que le ministère espagnol, pour leur faire » traverser les mers dont les Anglais sont les maîtres? S'ils » ont gagné la confiance de l'Espagne, c'est en lui livrant les » fonds qu'ils ont puisés au Trésor public de France. C'est nous » qui avons payé un subside à l'Espagne, au lieu d'en tirer celui » qu'elle nous devait. Maintenant toute la trame m'est dévoilée ; » je veux interroger en personne ceux qui l'ont ourdie.* »

« L'ordre fut donné de faire venir deux des *faiseurs de ser-*
» *vice*, et le premier commis du Trésor, spécialement chargé
» du détail des négociations (1). Ils comparurent, et, quoique la
» scène dont je fus alors témoin ne soit que trop présente à
» mon esprit, je n'entreprendrai pas de la décrire. S'il m'est
» permis d'employer une figure pour en peindre les effets, je
» dirai qu'ils faisaient sur moi ceux de la foudre tombant du
» plus haut du ciel, pendant une heure entière, sur trois individus
» sans abri. L'un fondait en larmes; l'autre balbutiait quelques
» excuses; le troisième (Ouvrard), immobile comme un roc,
» ne proférait pas une parole; mais tout son air semblait dire
» que, comme rien n'est plus passager qu'une tempête, il ne
» faut que savoir en attendre la fin. Je doute que tous trois
» l'attendissent avec plus d'impatience que moi..... » (T. I, p. 435.)

Le rapport de M. Barbé-Marbois évaluait à 73 millions le déficit résultant du débet et de la faillite des *faiseurs de service :* il s'élevait en réalité à 141,800,000 francs. M. Barbé-Marbois fut congédié, et Napoléon insista pour que M. Mollien acceptât, le même jour, le portefeuille de ministre du Trésor. Le premier devoir que M. Mollien eut à remplir, fut de faire rendre gorge à Ouvrard et à ses complices. La cour d'Espagne se reconnut débitrice de 60 millions; quant aux 82 millions restants, on en recouvra une grande partie en faisant saisir les immeubles qui appartenaient aux associés, leurs approvisionnements de tout genre, et en annulant leurs créances sur l'État. C'est un fait assez singulier, qu'en intéressant deux grandes maisons de Londres et d'Amsterdam dans le recouvrement des traites fournies par l'Espagne sur le Mexique, on put faire embarquer à la Vera-Cruz, *à bord d'une frégate anglaise*, et transporter en Europe une cargaison de piastres destinées à la Trésorerie française. M. Mollien était au-dessus du préjugé vulgaire, si commun de son temps, qui attribuait la gêne du Trésor à la rareté des matières d'or et d'argent. Son prédécesseur s'était laissé surprendre par l'idée de faire arriver en France les piastres

(1) Ce commis avait reçu, des *faiseurs de service*, un million de gratification, qu'il fut forcé de restituer.

neuves accumulées au Mexique; car c'était alors un article de foi commerciale, que tous les embarras financiers provenaient uniquement de l'absence de ces métaux précieux que la guerre retenait dans les ports mexicains. Aux yeux du nouveau ministre du Trésor, le crédit de l'État dépendait bien plus de la modération, de la bonne foi, de la ponctualité du gouvernement à remplir ses engagements, que d'une importation éventuelle de numéraire.

Contrairement à l'opinion de son conseil, Napoléon avait voulu scinder en deux parties l'administration des finances, ordinairement considérée comme indivisible. D'après l'organisation qu'il avait établie, M. Gaudin, comme ministre des finances, était chargé de tout ce qui concernait le recouvrement des impôts; et M. Mollien, comme ministre du Tresor, de tout ce qui concernait les dépenses. Ces deux hommes étaient heureusement liés à la fois par une vieille amitié et par une communauté d'opinions, et pendant neuf ans la meilleure intelligence régna entre eux — intelligence sans laquelle un pareil arrangement eût soulevé des difficultés sans cesse renaissantes. La tâche immédiate imposée à M. Mollien était lourde. Il trouva, en entrant au Trésor, que près de 30 millions d'ordonnances ministérielles, applicables au service courant, étaient en retard de paiement, que la solde seule des troupes restées en France était arriérée d'environ 15 millions, que les recettes des cinq dernières années étaient restées de près de 100 millions au-dessous des dépenses réglées par les budgets — tout cela indépendamment de l'énorme déficit résultant de la déconfiture de la compagnie Ouvrard : en un mot, il aurait fallu trouver plus de 200 millions pour mettre le service du Trésor public au courant. Mais le système de comptabilité en usage dans les bureaux était quelque chose de plus extraordinaire encore. Le caissier général du Trésor, qui avait été l'instrument nécessaire de cette multitude d'opérations au moyen desquelles les *faiseurs de service* avaient substitué des valeurs nulles à des valeurs réelles, ne soupçonnait pas l'existence de cet énorme débet; et M. Mollien dut en conséquence remanier tout le mécanisme intérieur du Trésor. Nous ne demanderons pas à nos lecteurs de nous suivre dans le détail technique de ses réformes et de ses travaux ultérieurs; mais

nous n'hésiterons point à affirmer que ces Mémoires présentent un des plus admirables exposés d'administration financière qu'il soit possible de trouver dans aucune langue. On peut, d'ailleurs, juger des mesures de M. Mollien par leurs résultats. Avant la fin de 1806, le cinq pour cent était remonté de 56 à 64; le taux de l'escompte était tombé, de 12 pour cent, à 6 ou 7; des fonds avaient été affectés à l'arriéré des années précédentes, et le Trésor avait repris une position plus régulière, sans empiéter sur ses ressources futures. Ces résultats, il est vrai, n'étaient pas l'œuvre exclusive de M. Mollien — quoique nous soupçonnions sa modestie d'y attribuer à Napoléon une plus grande part qu'il ne lui en revient réellement. En effet, dans la correspondance impériale citée et analysée par M. Mollien, on trouve peu d'exemples où les idées du souverain n'aient été graduellement modifiées et redressées par le bon sens et la précision rigoureuse de son ministre : l'empereur paraît même, dans la plupart de ces discussions, avoir fait preuve de beaucoup d'ignorance alliée à une extrême présomption. (1)

« Il eût été assez difficile aux ministres de Napoléon de ne » pas lui communiquer leurs plans, qui, avant de recevoir sa » sanction définitive, étaient toujours discutés, et même assez » minutieusement; car, tout en leur abandonnant le choix des » moyens d'exécution, il aimait encore que toute amélioration » parût être son œuvre. Son élévation subite devait lui conseil- » ler, dans l'intérêt même du pouvoir public qu'il avait rétabli

(1) Napoléon, qui profitait si bien des leçons, n'aimait pas, naturellement, à laisser croire que ses conseillers en savaient plus que lui. Un perfide compliment avait failli compromettre, auprès du Premier Consul, en 1802, le crédit de M. Mollien, qui raconte l'anecdote avec un peu de malice, tout en restant fidèle à sa modestie.

« Je regardais, dit-il, l'espèce de faveur à laquelle je me trouvais appelé comme une bonne fortune, puisque je l'obtenais sans effort. Elle me laissait sans scrupule; mais elle ne tarda pas à faire ombrage. Tous les ministres ne me connaissaient pas, ne me jugeaient pas comme le ministre des finances. J'appris que l'un d'eux, devant lequel le Premier Consul disait du bien de moi, avait ainsi renchéri sur son éloge : « Tout Paris, général, lui rend la même justice que vous. On dit qu'il est votre précepteur en finances. » Cette réflexion eut tout l'effet que l'auteur s'en était promis; le Premier Consul parut m'avoir tout-à-fait oublié pendant cinq mois. Antérieurement, il me faisait appeler près de lui au moins une fois par semaine. »

» en lui, de n'en déléguer que la plus petite partie possible, afin » d'être toujours et partout l'homme nécessaire... Napoléon a » entretenu de longues et diverses correspondances. Si elles » étaient toutes réunies, on ne concevrait pas comment l'activité » d'un seul homme a pu y suffire ; et il n'en est aucune qui ne » prouvât comment il savait s'emparer de chaque circonstance » et de chaque matière, traiter chaque objet comme s'il n'eût » été occupé que de lui seul, accommoder les règles et les » principes à son intérêt dominant, et forcer les éléments les » plus opposés d'entrer dans son système. Mais, dans ces cor- » respondances, il n'en est pas qui prouve mieux à quel degré » il poussait la patience dans les détails les plus arides, que » celle dont je suis encore dépositaire : elle est peut-être la » plus singulière polémique de chiffres qui ait jamais existé. » Je recevais souvent, dans les premiers moments de mon mi- » nistère, des lettres de plusieurs pages, dont l'unique objet » était d'analyser de longs calculs, de décomposer des états, » d'en diviser les colonnes, de présenter les mêmes résultats » sous une autre forme. Le principal but des discussions qu'il » établissait ainsi avec chaque chef d'administration était de les » tenir tous dans une continuelle défiance d'eux-mêmes et de » tous leurs subalternes : il n'avait plus à disputer la supério- » rité du pouvoir; il disputait à tous la supériorité du savoir. » (T. 2, p. 41.)

Nous citerons quelques spécimens de cette correspondance, expédiés *en un seul jour*, au moment de l'ouverture de la campagne de Prusse :

« Je vous envoie des pièces relatives à un emprunt dont a besoin le royaume de Naples. Je vous ai fait connaître dans quelle vue cet emprunt doit être fait. C'est un objet qui mérite d'être médité. (*Saint-Cloud*, 19 septembre 1806).

» Napoléon. »

« Huit cent mille francs sont nécessaires à Saint-Domingue. Arrangez-vous pour les fournir, de manière que cette somme puisse se réaliser dans cette colonie. (19 Septembre 1806).

» Napoléon. »

« Je mets des fonds extraordinaires à la disposition du ministre de la guerre, pour les services les plus pressés de son ministère sur les fron-

tières de l'Allemagne. Il pourra provisoirement les ordonnancer d'abord en masse, sauf à en faire, pendant quelques jours, l'objet d'une comptabilité particulière. Veillez à ce que, sous le plus cours délai possible, il les impute définitivement sur les chapitres de son budget auxquels ils se rapportent. (19 Septembre 1806).

» NAPOLÉON. »

« J'ai lu votre rapport. Mon intention n'est pas de diminuer l'armée d'Italie en ce moment. Faites-y passer les 1,500,000 francs qui n'ont pas d'emploi immédiat dans les caisses du Piémont : faites-moi connaître si cette opération coûtera quelque chose. (19 Septembre 1806).

» NAPOLÉON. »

« Expliquez-moi le compte du payeur de l'armée d'Italie sur les contributions levées, pendant la dernière guerre, sur les parties limitrophes des États autrichiens. Elles n'y sont portées que pour 1,700,000 francs : elles se sont élevées plus haut. Les services ne sont pas bien classés, puisqu'il y a un article « Subsistances militaires, services réunis, » de 3,440,000 francs. Nous ne connaissons pas cette manière confuse de compter dans notre budget : cette somme doit être répartie sur la boulangerie, la viande, les fourrages, etc., etc. (19 Septembre 1806).

» NAPOLÉON. »

« Donnez des ordres pour l'envoi de 500,000 francs en or à l'armée de Naples : cette somme sera imputée sur sa solde. (19 Septembre 1806).

» NAPOLÉON. »

Et cette prodigieuse fécondité de détails n'était nullement arrêtée par les opérations de la guerre active. La bataille d'Iéna fut livrée le 14 octobre 1806 : le 25, Napoléon était à Potsdam, et continuait sa correspondance :

« Le prince de Neufchâtel a fait venir, par mon ordre, 2 millions de la caisse de Mayence, pour n'être pas pris au dépourvu et pour les employer selon la circonstance. S'il ne reste plus que 1,500,000 francs à Mayence. cette somme me paraît insuffisante — 15 millions, à la bonne heure : prenez vos mesures pour que quatre mois de solde de mon armée soient toujours en espèces à Mayence. Sur ce, etc. (*Potsdam*, 25 octobre 1806).

» NAPOLÉON. »

« Faites un envoi de 500,000 francs en or à l'armée de Naples : je vois par vos états de situation que vous pouvez prélever cette somme sur la réserve de Turin. (*Potsdam*, 25 octobre 1806).

» NAPOLÉON. »

« On m'a dit que les masses de la garde ne sont pas payées. Faites venir le colonel Arrighi ; faites payer sans délai ce qui est dû aux deux régiments de fusiliers et de dragons qui doivent venir me joindre. (*Berlin*, 2 novembre 1806).

» NAPOLÉON. »

« Vous exposez que 25 millions de traites pour coupes de bois, qui sont affectés au budget de 1806 et se réaliseront à peine en 1807, ne sont pas même encore déposés au Trésor, qui, d'un autre côté, reste encore à découvert de si fortes sommes sur le débet des négociants-réunis. Il ne faut pas cependant mettre sur la place d'obligations des receveurs généraux échéant en 1807 ; mais déposez-en dans la caisse à qui j'ai confié la garde des contributions étrangères de 1806 ; elle vous remettra en échange des espèces ou des valeurs à court terme. Le Trésor public lui tiendra compte de l'intérêt de demi pour cent par mois. Sur ce, etc. (*Berlin*, 4 novembre 1806).

» NAPOLÉON. »

« Nous voici au 15 novembre. Vous ne tarderez sûrement pas à m'envoyer le projet de distribution du mois prochain pour les ministères. Je désire que vous me rendiez compte de la situation de mes affaires avec l'Espagne et des piastres qu'elle doit. (*Berlin*, 14 novembre 1806).

» NAPOLÉON. »

« . . . . Tenez toujours sept à huit millions à Strasbourg, afin que j'en puisse disposer pour l'armée, si cela est nécessaire. Dans des moments de guerre comme ceux-ci, l'argent n'a de valeur que par la rapidité avec laquelle on peut l'employer. Mais ce qui m'importe surtout, c'est que vous ne perdiez jamais de vue ce qui est dû à mon armée pour sa solde ; je désire que huit mois de sa solde, à raison de trois millions par mois, soient toujours présents à Mayence, non en effets, mais en argent, et que ce soit un dépôt dans toute la force du terme : alors, quoi qu'il arrive, je puis considérer mon armée comme soldée. Au lieu que, s'il arrivait quelque évènement, comme l'affaire d'Ouvrard l'année passée, ou quelque malheur qui eût influence sur la réalisation prompte des effets, la solde de l'armée serait compromise... Du reste, ici, maître de la Prusse et de toute la Westphalie, je ferai rentrer quelque argent : ainsi il n'y a plus d'inquiétude à avoir. Sur ce, etc. (*Berlin*, 16 novembre 1806).

» NAPOLÉON. »

« Le retard des paiements promis par l'Espagne devient très alarmant : faites-moi connaître si, depuis le 29 octobre, elle s'est mise en devoir de remplir ses engagements envers le Trésor. Sur ce, etc. (*Berlin*, 24 novembre 1806).

» NAPOLÉON. »

(Le même jour, trois autres lettres, dont une fort étendue, sur la forme dans laquelle doivent être établis les budgets de l'empire.)

« Tout traité qui tendra à accélérer la rentrée des piastres doit être accepté. Comme vous le pensez, je ne veux, ni ne dois faire le commerce; je ne veux que recouvrer les fonds enlevés au Trésor. Je vous autorise à passer tout traité qui accélère ces rentrées. Sur ce, etc. (*Posen*, 6 décembre 1806.)

» NAPOLÉON. »

« Les Anglais menacent de confisquer les fonds que les Français ont sur leur grand-livre. N'y aurait-il pas des précautions à prendre pour arrêter le transfert de ce qui est sur notre grand-livre au compte des Anglais? Cette matière est très délicate. Je ne veux pas donner l'exemple; mais si les Anglais le font, je dois user de représailles. Sur ce, etc. (*Posen*, 15 décembre 1806.)

» NAPOLÉON. »

A cette dernière lettre, M. Mollien répondit qu'une telle mesure lui paraissait trop contraire à la politique anglaise, pour qu'il pût y croire; qu'au surplus il serait charmé que les Anglais fissent une pareille faute, qu'on rendrait plus funeste encore pour eux *en ne l'imitant pas*. Et, à l'appui de cette opinion, il envoya à Napoléon le beau Mémoire du ministre américain Hamilton, sur la question de savoir si la politique, plus encore que la morale, ne défendait pas à tout gouvernement, non-seulement de confisquer les capitaux qui lui avaient été prêtés par les sujets d'une puissance en guerre, mais même de suspendre, à leur égard, le paiement des intérêts. Napoléon n'insista plus.

Ce fut vers cette époque que M. Mollien entreprit de remanier tout le système de la comptabilité publique, et qu'il fit établir la Cour des Comptes, dont les opérations méthodiques ont continué depuis lors à contrôler en France toutes les dépenses. Mais la complication des comptes de l'empire français surpassait celle de tout autre État qui ait jamais existé. L'Empire s'étendait alors de l'Illyrie à l'Espagne, et de Naples à Hambourg. Le Trésor avait à pourvoir à la fois à l'entretien de ses armées sur le Tage, au fond de la Calabre, sur le Niémen. Il payait les pensions de la famille impériale et celles faites aux rois vassaux: en effet,

après le traité de Bayonne, les Bourbons d'Espagne eux-mêmes furent à sa solde, et Napoléon n'eut pas honte d'éluder le paiement de la pension qu'il avait allouée à Charles IV et à sa famille, en échange du trône qu'il leur volait. Le Trésor avait à régler la dette publique des pays récemment annexés, ce qui présentait quelquefois, comme pour la Hollande, de graves difficultés. A mesure qu'augmentaient les embarras suscités par cette énorme extension de pouvoir et d'occupation militaire, les travaux du Trésor devenaient de plus en plus pénibles. Les frais de la guerre d'Espagne s'élevaient, à la fin de 1810, à près de 220 millions, en y comprenant le prix des effets d'habillement et d'armement fournis par les magasins de la guerre : la simple transmission des fonds nécessaires aux différents corps d'armée, sous la protection de convois exposés partout aux attaques des guérillas, devint extrêmement difficile; et pour surcroît d'embarras, Napoléon eut l'idée de faire expédier, tous les mois, de Bayonne, 200,000 francs de monnaie de cuivre, sans songer qu'une pareille somme représenterait un poids de près de 45,000 kilogrammes, et que sa valeur serait absorbée, ou à peu près, par les frais de transport.

Cependant, le blocus continental, que Napoléon avait imaginé pour ruiner l'Angleterre, pesait bien plus rudement sur la France et ses tributaires que sur l'Angleterre elle-même. M. Mollien n'approuva jamais les rigueurs qu'entraînait le maintien d'un pareil système, dont il reconnut bientôt les vices et l'absurdité :

« Des signes de mécontentement s'élevaient, dans toutes les » parties de l'Europe, contre la lésion des intérêts réels de toute » espèce d'industrie, — et l'industrie est aujourd'hui pour cha» que peuple une seconde propriété, plus intelligente, plus ac» tive, plus irritable que la première. L'aggravation des rigueurs » du système continental soumettait toutes nos manufactures à » la plus rude des épreuves. L'Angleterre, sans doute, en avait » aussi souffert; mais elle restait maîtresse de la mer, — elle » conservait le double privilége d'offrir à ses manufacturiers le » choix des meilleures matières premières au plus bas prix, et » de pouvoir prélever une taxe à son profit sur celles qu'elle » consentait à céder aux autres consommateurs du monde. Hé-

» ligoland, Jersey, la Sardaigne, la Sicile, Malte, l'Espagne,
» étaient remplies de marchandises de contrebande; car l'An-
» gleterre faisait la guerre des temps modernes, Napoléon celle
» des temps anciens; — et il est des temps et des cas où l'ana-
» chronisme est mortel. Sur cette longue étendue de frontières
» que développait alors la France, plus de vingt mille douaniers
» avaient à défendre un cercle menacé dans tous ses points par
» plus de cent mille contrebandiers en activité continuelle et
» plus favorisés qu'eux par les habitants du pays : ainsi, cette
» lutte laissait encore à l'introduction de la fraude 80 probabilités
» sur 100. Et l'empereur, sans le vouloir, augmenta encore le
» nombre des chances qu'elle avait déjà, en imposant lui-même
» les denrées coloniales et les matières premières, dont l'Angle-
» terre permettait l'entrée sur le continent, à une surtaxe addi-
» tionnelle de 30, de 40, de 50 0|0, dont les vaisseaux améri-
» cains n'étaient pas exceptés. Par l'effet de cette combinaison,
» le prix des produits exotiques, qu'appelaient les besoins de la
» consommation et de l'industrie, se trouvait quelquefois qua-
» druplé, et les taxes qu'exigeaient les douanes françaises étaient
» une prime de plus en faveur du monopole et de l'interlope an-
» glais. Le renchérissement des matières premières, l'absence de
» perfectionnements dans les machines, décourageaient l'indus-
» trie manufacturière. L'exportation des produits dont notre sol
» nous donne le monopole, était de moitié moindre depuis 1810,
» et ces produits ne trouvaient d'acheteurs qu'à 50 0|0 au-des-
» sous des anciens cours..... Napoléon lui-même semblait enfin
» reconnaître dans le commerce une sorte de puissance avec la-
» quelle il fallait condescendre à des transactions; il ne voulait
» pas reculer : c'était contre sa nature. Il ne désespérait pas
» même encore de pouvoir, comme il le disait, mettre en peu de
» mois le commerce anglais à *son dernier écu*; il voulait séduire
» jusque-là les commerçants français comme il se séduisait lui-
» même, et il prit le parti d'employer l'espèce de séduction qu'il
» croyait la plus efficace sur des négociants : celle de l'argent. Il
» avait cru que les mécontentements les plus vifs seraient fa-
» cilement apaisés par quelques secours donnés aux plus néces-
» siteux. »

Napoléon avait d'abord songé à faire escompter par la Banque,

à quatre pour cent, le papier de tous les commerçants de France réputés solvables. M. Mollien combattit ce projet dans un excellent Mémoire sur la théorie de l'escompte, et l'Empereur y renonça. Un second projet consistait dans la création d'un immense Mont-de-piété, qui devait faire des avances au commerce sur dépôt de marchandises, et Napoléon proposait d'y consacrer 30 millions. Il recula encore une fois devant les objections de M. Mollien, qui fit observer que si ces avances n'étaient pas remboursées à l'échéance, il faudrait faire vendre les marchandises, et que ces ventes forcées auraient pour effet non-seulement de ruiner les emprunteurs, mais de porter un énorme préjudice au commerce. Il se décida enfin à avancer 1,500,000 francs à une maison de commerce d'Amsterdam et pareille somme à un manufacturier de Paris, sur bonnes garanties. Ce précédent s'ébruita, et bientôt des demandes de semblables secours arrivèrent de tous les points de la France : M. Mollien, qui désapprouvait l'ensemble du système, fut forcé de trouver des fonds pour faire face à toutes ces exigences. On menaçait le gouvernement de troubles dans les faubourgs et dans les villes manufacturières, et le gouvernement eut peur. Un million fut avancé aux fabricants d'Amiens, à raison de 20,000 francs par jour ; on dépensa deux millions en achats de tissus à Rouen, à Saint-Quentin, à Gand. Ces opérations, conduites avec prudence, maintinrent l'activité des travaux sur ces différentes places et sauvèrent plusieurs fabricants d'une ruine imminente, sans rien coûter, en définitive, au Trésor ; mais on n'en avait pas moins dépensé plus de 18 millions à faire des avances à des commerçants qui ne pouvaient plus trouver d'autre prêteur que l'État, et dont l'existence commerciale, dans la plupart des cas, ne survécut guère à l'assistance qu'ils en avaient reçue.

« On conçoit difficilement comment, avec sa haute et incon-» testable sagacité, Napoléon n'apercevait pas l'étrange contra-» diction dans laquelle il tombait en persistant dans le blocus » continental et en reconnaissant, par les secours mêmes qu'il » donnait au commerce, que ce système causait sa ruine ; com-» ment il s'exposait à l'alternative d'épuiser et son domaine ex-» traordinaire et le Trésor public, s'il voulait indemniser le com-» merce de toutes ses pertes, ou, s'il restreignait ses largesses à

» un petit nombre de commerçants, de rendre encore plus amères
» les plaintes de ceux qui n'y auraient pas participé... Toutefois,
» quoique de telles fautes soient sans doute difficiles à justifier,
» il ne doit pas en supporter seul la responsabilité. Jamais, depuis
» l'origine de cette longue guerre commerciale qui divisait la
» France et l'Angleterre et qui, après la courte trève de 1787,
» s'était rallumée plus violente encore, la frénésie des prohibi-
» tions n'avait été plus générale, plus populaire en France qu'en
» 1800, au moment où Napoléon prit le timon des affaires. Nos
» manufacturiers en étaient aux premiers essais des procédés
» anglais; ils n'étaient encore que des novices qui redoutaient
» la rivalité de leurs maîtres. On eût dit qu'il y avait commu-
» nauté d'intérêts entre les commerçants, qui ne trouvaient ja-
» mais la législation des douanes assez sévère contre l'Angleterre,
» et le fisc, qui croyait grossir ses profits en exagérant les taxes.
» Dès son avènement au consulat, Napoléon, qui voulait s'en-
» tourer d'hommes spéciaux en tout genre, avait cherché parmi
» les commerçants ses conseillers en matière de commerce. Après
» la rupture du traité d'Amiens — qui n'avait pas été un traité
» de paix et moins encore un traité de commerce — l'échange
» des mesures d'injustice et de haine était devenu progressif entre
» les deux nations, et le régime prohibitif avait eu naturellement
» un accès de recrudescence... Et il faut convenir qu'interdire
» le continent au commerce anglais, qu'attenter à la liberté du
» continent parce que l'Angleterre attentait à la liberté de nos
» ports, était une injustice qui devenait plus irritante encore par
» l'impossibilité même de l'accomplir; mais, à l'exception d'un
» petit nombre d'hommes dont Napoléon évitait l'entretien sur
» cette matière, ceux qui l'approchaient s'efforçaient d'entretenir
» ses illusions. Il lisait dans la plupart de ses correspondances
» du dehors que tous les peuples soupiraient après la liberté des
» mers, qu'il lui était réservé de briser le joug du monopole an-
» glais. Quand le commerce anglais, pour échapper à la défaveur
» du change, soldait en guinées le prix de quelques approvision-
» nements provenant du continent, on ne manquait pas de lui
» dire que les *capitaux anglais* s'empressaient de quitter une
» terre *bientôt inhospitalière*, pour venir se réfugier en France.
» Il s'imaginait que la culture du coton pourrait s'acclimater

» dans le midi de l'Europe, que le tabac d'Alsace pourrait remplacer celui du Maryland.... Si l'on considère la durée de cette » politique que Napoléon appelait le *Système continental*, » le désordre qu'elle apporta dans les habitudes et les fortunes » du commerce, on doit la regarder comme le plus extraordinaire de tous les coups d'Etat qui aient jamais été tentés; et » l'on ne sait ce qui doit le plus étonner, de l'audace de la combinaison, ou de la résignation, de la soumission de tous les intérêts qui en souffraient. » (T. 3. p. 312.)

Quoique le comte Mollien (car l'Empereur l'avait fait comte), sans se faire la moindre illusion sur les fautes de son maître, ne le cédât à aucun de ses serviteurs en fidélité à sa personne et en admiration de son génie, on ne voit pas qu'il ait jamais été ébloui par sa fortune ni subjugué par son autorité. Napoléon lui-même lui rendait le plus bel hommage que puisse rendre le pouvoir absolu à la sagesse d'un ministre, en adoptant tacitement ses idées et se les appropriant vis-à-vis des tiers. L'influence du comte Mollien se bornait strictement aux affaires de son département, et il ne prenait aucune part à la politique générale du gouvernement aux besoins pécuniaires duquel il avait continuellement à pourvoir : cependant, il fut plus d'une fois mis dans la confidence des opinions du parti modéré des conseils impériaux. C'est ainsi qu'en 1809, lorsque Paris était littéralement encombré de rois tributaires, lorsque les chefs des maisons souveraines de l'Allemagne, les rois de Wurtemberg, de Bavière, de Saxe, s'y trouvaient confondus avec des souverains de plus fraîche date, tels que les rois de Hollande, de Naples, de Westphalie, d'Espagne, Eugène Beauharnais disait au comte Mollien :

« L'Empereur se trompe sur l'état de l'Europe. Peut-être ces » souverains, qui doivent à son appui un accroissement apparent de puissance, se trompent-ils eux-mêmes sur les dispositions de leurs sujets. Mais les nations ne se trompent pas sur » la domination nouvelle qu'exerce sur elles une seule nation, » un seul homme. Ils ne seront jamais nos alliés de bonne foi, » ces peuples dont la défaite a fondé notre gloire et dont nos » succès ont fait le malheur. Déjà humiliés comme vaincus, » comme tributaires, ils ont vu leurs souverains recevoir dans » leur propre capitale les ordres d'un souverain plus grand; ils

» les voient aujourd'hui appelés dans la sienne comme pour or-
» ner son char. Les humiliations qui pèsent sur des nations
» entières portent tôt ou tard des moissons de vengeance. Je
» n'en redoute rien encore sans doute pour la France ; mais,
» si j'aime la guerre, c'est pour qu'elle donne la paix ; et je ne
» vois plus de paix durable pour le monde. »

« C'est ainsi, ajoute le comte Mollien, que s'exprimait avec
» moi le meilleur des serviteurs de Napoléon, à une époque où,
» même avec quelques nuances dans les opinions, il n'y avait
» plus en France et dans ses nouvelles dépendances qu'un seul
» sentiment — unanime soumission. Et ce qui honore le plus
» le prince Eugène, c'est qu'il avait eu le courage de tenir un
» langage à peu près pareil à Napoléon lui-même. »

L'état d'illusion volontaire, qui était nécessaire au maintien du système de Napoléon, augmentait d'année en année, en même temps que ses embarras. Dans ce qu'il regardait comme une analyse approfondie des finances, il cherchait moins à arriver à la vérité qu'à transformer un déficit en excédant à l'aide de calculs erronés et d'une arithmétique dont lui seul possédait le secret. Sans tenir compte des dépenses ruineuses de la guerre d'Espagne, il avait déjà, en 1811, décidé dans son esprit la campagne de Russie, qui devait étendre sa domination de Madrid à Moscou, et il chargeait le budget de l'année précédente de 60 millions de crédits supplémentaires en faveur du département de la guerre, comptant évidemment sur les tributs des puissance du Nord pour rétablir l'équilibre dans ses finances. Dans un conseil particulier, auquel ne furent admis que le duc de Gaëte et le comte Mollien, ce dernier représenta l'embarras des finances, l'impossibilité de contracter des emprunts, et le nouvel ébranlement que recevrait le crédit public aux premiers bruits de guerre :

« *Si je suis obligé*, repartit vivement Napoléon, *d'entrepren-*
» *dre une nouvelle guerre, ce sera sans doute par quelque*
» *grand intérêt politique; mais ce sera aussi* DANS L'INTÉRÊT
» DE MES FINANCES. *N'est-ce pas par la guerre que je les ai ré-*
» *tablies? N'est-ce pas ainsi que Rome avait conquis les ri-*
» *chesses du monde?* »

« J'ai cité le duc de Gaëte comme ayant été avec moi té-

» moin de ce fait extraordinaire. Je cite le fait lui-même comme » la preuve des étranges mécomptes dans lesquels l'ivresse de » pouvoir peut entraîner les têtes les plus fortes : je jugeai » dès ce moment que Napoléon ébranlait gravement les bases » du sien. »

C'est à cette époque que se rapporte un incident qui nous initie, sous un point de vue assez curieux, à l'histoire secrète de cette cour éphémère. Napoléon, qui estimait peu d'hommes, n'accordait à aucun d'eux une confiance illimitée ; mais si quelqu'un toucha jamais les cordes sympathiques de son cœur, ce fut Joséphine. Son affection pour elle ne cessa même pas avec le divorce, quoiqu'elle fût mise à l'épreuve et exprimée quelquefois assez âprement, lorsque les habitudes de profusion de l'ex-impératrice venaient blesser ses habitudes d'ordre. En se séparant de Joséphine, il lui avait assuré un revenu de trois millions de francs ; mais ce revenu ne pouvait suffire aux largesses que l'ex-impératrice aimait à faire, aux tentations auxquelles elle ne savait pas résister, et une année s'était à peine écoulée, qu'elle avait déjà des dettes. C'est à cette occasion que Napoléon adressa secrètement au comte Mollien la lettre suivante :

« Il est convenable que vous envoyiez chercher secrètement » l'intendant de l'impératrice Joséphine, et que vous lui fassiez » connaître confidentiellement qu'il ne lui sera rien payé à » l'avenir, si la preuve n'est donnée qu'il n'y a pas de dettes ; » et comme je n'entends pas raillerie là-dessus, il faut que l'in- » tendant sache que je l'en rends responsable. Vous lui notifie- » rez qu'à dater du 1er janvier aucun paiement ne sera fait, ni au » Trésor public, ni au Trésor de la couronne, s'il ne certifie par » écrit qu'il n'y a pas de dettes. Je suis informé que les dépen- » ses de cette maison sont fort désordonnées ; voyez donc cet » intendant et mettez-vous au fait de ce qui s'y passe sous le » rapport de l'argent ; car il serait déplorable qu'au lieu d'une » économie de deux millions que l'impératrice Joséphine de- » vrait faire, elle eût des dettes à payer. Ayez vous-même l'oc- » casion de voir l'impératrice Joséphine, et insinuez-lui que » j'ai lieu de compter que sa maison est administrée avec ordre,

» et que ce serait me déplaire souverainement, s'il était rien
» dû. L'impératrice Louise à 100,000 écus; elle ne dépense
» jamais cette somme; elle solde sa dépense tous les huit jours,
» se prive de robes si cela est nécessaire, et s'impose des pri-
» vations pour n'avoir pas de dettes. Le budget de la maison
» de l'impératrice Joséphine ne devrait pas aller à plus d'un
» million. S'il y a trop de chevaux, il faut en réformer. L'impé-
» ratrice Joséphine, qui a des enfants et des petits-enfants, doit
» économiser. Sur ce, etc, »

» De *Wesel,* 1er novembre 1811.

» NAPOLÉON. »

Le comte Mollien s'acquitta de cette mission, et Napoléon, à son retour de Wesel, ne manqua pas de revenir sur ce sujet. « *L'impératrice Joséphine,* lui dit-il, *ne peut plus compter sur* » *moi pour payer ses dettes: je n'ai plus le droit de rien ajou-* » *ter à ce que j'ai fait pour elle. Il ne faut pas que le sort de* » *sa famille ne repose que sur ma tête.* » « Il finit cet entretien, » ajoute le comte Mollien, par ces mots qu'il prononça d'une » voix sourde, comme s'il eût craint d'être entendu, quoique » nous fussions seuls. « JE SUIS MORTEL, — ET PLUS QU'UN AU- » TRE. » L'impératrice avait pleuré lorsque le comte Mollien lui avait transmis les observations de l'Empereur, et s'était plaint de ne pouvoir continuer les pensions qu'elle faisait à quelques anciens militaires, probablement du parti royaliste. «*Mais* » *il ne fallait pas la faire pleurer,* » dit vivement Napoléon. « *Donnez-moi le nom de ces officiers, et dites-lui que je ne* » *veux pas qu'elle pleure.* » Et pourtant que de larmes il avait fait verser à cette femme répudiée — et au monde!

Le moment arriva enfin où les nuages qui depuis long-temps s'amoncelaient à l'horizon de l'Europe éclatèrent sur la tête de ce despote que la fortune avait enivré. Il revint de Moscou, — non pas enrichi par la conquête, ainsi qu'il s'en était follement flatté, mais à peu près ruiné, laissant la terre jonchée des débris d'une armée détruite, ne rapportant qu'un nom dont le prestige était désormais singulièrement affaibli. Napoléon arriva subitement à Paris, et le comte Mollien fut une des premières

personnes qu'il envoya chercher. Ce ne fut pas sans émotion que celui-ci entra dans le cabinet impérial, et l'on devine quelle fut la curiosité de son premier regard. Napoléon le reçut avec une sérénité et un calme parfaits, s'informa tout d'abord de la santé de Mme la comtesse Mollien, qui avait été dangereusement malade, — observa qu'il avait voyagé aussi mal que lorsqu'il était petit officier d'artillerie, mais que la machine humaine était la même pour toutes les conditions, — parla de la conspiration de Mallet, — mais ne fit aucune allusion soit aux épouvantables désastres de cette campagne qui était loin d'être terminée, soit aux embarras des finances. Le public ne fut pas tout-à-fait dupe de ce stoïcisme apparent : le sinistre bulletin de la Bérésina avait révélé la grandeur du mal, et toutes les nouvelles reçues par le commerce étaient de nature à accroître l'anxiété générale. Mais on espérait que cette terrible leçon ne serait pas perdue pour l'empereur, et que si jamais il se retrouvait à la tête d'une armée, ce serait pour soutenir une politique différente, et procurer à la France une paix durable.

Il n'y a peut-être rien de plus extraordinaire dans la carrière de Napoléon que l'activité qu'il déploya pendant l'hiver de 1812 à 1813. Il fallait remonter et équiper la cavalerie, réorganiser l'artillerie, habiller une grande partie de l'infanterie, réparer une perte immense de matériel de toute espèce, réunir des approvisionnements et des munitions dans toutes les places frontières, — et tous ces préparatifs devaient être achevés en quelques mois. Chose étrange ! jamais les conscrits appelés sous les drapeaux ne répondirent avec plus d'empressement qu'après la désastreuse campagne de 1812. La France soutenait encore Napoléon, et, puisqu'il éprouvait des revers, elle se résignait à partager avec lui la mauvaise fortune. Les voix accusatrices de 1814 n'étaient encore que des murmures; la défense du territoire menacé était la pensée dominante, et l'empereur encourageait ce généreux dévouement de son peuple par l'espoir d'une paix prochaine. D'immenses levées d'hommes furent ordonnées, et, pour faire face aux dépenses auxquelles donnaient lieu ces nouveaux armements, on eut recours à des mesures extraordinaires. C'est ainsi que Napoléon sanctionna un projet conçu par le duc de Bassano, et d'après lequel l'État devait s'emparer de

toutes les propriétés rurales possédées par les communes; ces propriétés devaient être vendues, et l'État s'engageait à faire aux communes, en remplacement de terres, vagues pour la plupart et dont elles tiraient peu de parti, une rente égale à l'intérêt du prix de la vente. On avait calculé que le produit de cette vente excéderait 300 millions : ces 300 millions, considérés dès ce moment comme une ressource disponible, furent employés par anticipation, et le gouvernement se trouva encore une fois vivre sur son crédit. Napoléon imitait ainsi les actes révolutionnaires à l'aide desquels la Convention avait commencé la guerre. Le comte Mollien lui signala avec énergie les vices de ce plan; mais déjà la condition des finances était telle qu'il n'y avait plus à choisir qu'entre les mauvais moyens. Cependant Napoléon ne se vit pas plutôt à la tête d'une nouvelle armée, qu'il changea de ton; il déclara que « pour être digne de lui, la France devait » s'abstenir de vœux pusillanimes; que le premier de ses vœux » devait être de venger sa gloire offensée; que la seule paix qui » lui convînt, était celle qu'elle commanderait par de nou- » velles victoires, et qui lui laisserait toutes ses conquêtes. » Les obstacles paraissaient l'étonner, sans l'instruire. Mais ses travaux étaient tels, qu'une organisation comme la sienne pouvait seule y suffire. Ses journées entières étaient employées, soit à des conseils, soit à des revues militaires, — ses nuits réservées pour sa correspondance administrative. Quelques-unes des nombreuses lettres adressées par lui au comte Mollien entrent dans les détails de comptabilité les plus minutieux : l'une de ces lettres se composait de huit pages de chiffres. En arrivant à Mayence pour se mettre à la tête de ses troupes et ouvrir la campagne, il s'arrêta plusieurs heures pour examiner lui-même les comptes du trésor de l'armée et en extraire les résultats. Douze jours après, il livrait, avec 85,000 hommes, la bataille de Lutzen, et, trois semaines plus tard, il comptait 150,000 combattants sous ses drapeaux. Mais il échoua dans ses efforts pour s'assurer la neutralité de l'Autriche, sur laquelle il avait compté. La grande coalition se forma en septembre : dans le mois d'octobre, la bataille de Leipsick anéantissait de nouveau l'armée française et forçait Napoléon à une retraite précipitée sur le Rhin.

Pendant toute cette période, on peut même dire à partir des

premiers désastres de la campagne de Russie, la marche régulière et ponctuelle des opérations du Trésor s'était trouvée forcément interrompue; et le comte Mollien, pour qui l'exactitude dans les paiements était le signe invariable de la force et de la stabilité d'un gouvernement, avait jugé, bien avant 1814, que la cause de l'empire était perdue. Lorsque l'impératrice Marie-Louise se retira à Blois, il l'y suivit, laissant la direction du Trésor aux mains de son ami et disciple le baron Louis, qui devait, comme ministre des finances, rendre de signalés services au futur gouvernement de Louis XVIII (1). Napoléon, à son retour de l'île d'Elbe, envoya chercher le comte Mollien, qui, cédant au sentiment de ses obligations personnelles envers son ancien maître, consentit à reprendre les fonctions qu'il avait honorablement exercées pendant neuf ans. Mais il n'a pas voulu consigner dans ces Mémoires les incidents fugitifs des Cent-Jours. Il était à peu près résolu, lorsque l'empereur le fit appeler, à ne pas accepter de portefeuille. Napoléon, qui était seul lorsqu'il entra dans son cabinet, l'embrassa et lui dit en lui prenant les mains : « *Dans ce moment de crise, vous ne me* » *refuserez pas de reprendre votre place au ministère.* » Le comte Mollien lui ayant adressé quelques paroles flatteuses à l'occasion de son retour miraculeux : « *Mon cher,* lui dit l'em» pereur, *le temps des compliments est passé :* ILS M'ONT LAISSÉ » ARRIVER COMME ILS LES ONT LAISSÉS PARTIR. » Parole qui prouve qu'il appréciait le caractère français à sa juste valeur ou plutôt qu'il comprenait que les vicissitudes de fortune auxquelles il avait lui-même accoutumé le peuple français, avaient dû préparer ce peuple à regarder avec indifférence toute révolution pos-

(1) NOTE DU RÉDACTEUR. M. le comte Mollien passe rapidement sur la première Restauration ; mais il se devait à lui-même, comme il le devait à l'impartialité de ses jugements sur l'administration impériale, de réfuter la déclaration faite aux Chambres par l'abbé de Montesquiou, que le gouvernement de Napoléon laissait à la monarchie restaurée un *vide* supérieur peut-être aux revenus ordinaires de deux années. Un libelle affirmait aussi, à la même époque, que la Trésorerie française présentait un déficit de 1,600 millions. M. le comte Mollien donne *le démenti le plus arithmétique* à ces exposés de situation qui constituaient de véritables calomnies, quoique jamais on n'eût la pensée, même en ces moments de réaction contre l'Empire, d'en rendre responsable le ministre du Trésor.

sible — dans le sens de la liberté comme dans le sens de l'esclavage.

Le comte Mollien reconnaît avec franchise que, son but principal ayant été de laisser au monde un portrait fidèle de Napoléon, particulièrement sous les aspects de sa physionomie qu'il fut plus à portée d'étudier, ce n'est pas sans regret qu'il a dû nous initier à certains faits de nature à ternir la renommée d'un homme qui fut l'objet non-seulement de son admiration, mais aussi de sa reconnaissance. Il est aussi éloigné de la servilité d'un Las Cases, que de la malignité d'un Bourrienne. D'autres ont peint Napoléon d'après leurs motifs personnels d'affection ou de ressentiment : le comte Mollien examine et juge sa politique et son caractère du point de vue de ces principes fixes d'économie politique et de morale dont lui-même ne s'écarta jamais. Mais s'il n'a point cherché à exalter sa propre sagacité et son expérience aux dépens de son maître, s'il a présenté sous un jour très remarquable les talents multiples, l'incessante application que cet homme extraordinaire apportait au gouvernement de son immense empire, il n'est pas parvenu à nous donner une plus haute idée de la compétence réelle de Napoléon à traiter ces questions délicates. Nous n'avons pas, dans ces volumes si substantiels, rencontré une seule idée venant de l'empereur en matière de finance ou d'économie politique, qui ne fût radicalement fausse. Sa manière de voir à cet égard paraît avoir été la même que par rapport aux obligations de la morale publique — c'est-à-dire qu'il croyait pouvoir établir un code de science et de devoirs à sa convenance particulière, et qu'il se figurait que la raison d'État suffisait pour couvrir toutes les énormités. Mais il était éminemment habile dans le choix de ses instruments, et son insatiable activité tenait constamment en haleine tous les agents de son administration (1). La plus haute

(1) « Le Premier Consul demandait compte à chaque ministre des moindres détails ; il s'adressait même aux premiers commis lorsque les ministres n'éclaircissaient pas tous ses doutes, souvent dans la double intention de leur inspirer le sentiment de sa supériorité et d'attacher plus directement à sa personne les espérances de leurs coopérateurs. Il n'était pas rare de voir les ministres sortir de ces conseils accablés de la fatigue des longs interrogatoires qu'ils avaient subis, et le Premier Consul, qui dédaignait de s'en apercevoir, ne parlant de l'emploi de sa

marque de confiance qu'il accordât à ceux qui la possédaient réellement, était l'adoption tacite de leurs opinions, qu'il venait quelquefois de combattre. Il supportait la contradiction dans le tête-à-tête; mais lorsqu'il parlait dans le conseil d'État ou en public, il avait la prétention d'être écouté comme un oracle (1). Au fond, il n'avait pas de principes financiers : les guerres continuelles, le blocus continental et ses propres notions indigestes de crédit public, empêchèrent de fonder, à une époque quelconque de son règne, un bon système de finances, et les dernières années de l'empire, — années de profusion et de désordre, — détruisirent à peu près les avantages obtenus par les réformes méthodiques et judicieuses du Consulat. Admettant donc les éclatants succès militaires et l'énergie politique à l'aide desquels cette vaste domination s'était étendue sur l'Europe entière, le comte Mollien n'a pas démontré qu'elle possédât ces saines idées financières qui sont inséparables de la stabilité des gouvernements et du bien-être des peuples. L'administration du Trésor ne fut, sous le comte Mollien lui-même, qu'une longue lutte contre des projets incohérents et des expédients répréhensibles; la position

journée que comme d'un délassement qui avait à peine occupé son esprit; et il arrivait souvent aux mêmes ministres de trouver encore, en rentrant chez eux, dix lettres du Premier Consul, demandant d'immédiates réponses, auxquelles tout l'emploi de la nuit pouvait à peine suffire. Mais, suivant l'usage, on ne plaignait guère les ministres; et le Premier Consul faisait dire de lui, permettait qu'on lui dît à lui-même, qu'il était le seul homme qu'aucun travail ne fatiguait, ce qui était vrai. » (T. 1, p. 379.)

(1) « Dans la controverse publique, dit le comte Mollien, Napoléon ne perdait rien de son goût pour la domination. Accoutumé à user de tous ses avantages envers ceux qu'il combattait, quel que fût le genre de combat, et tenant toujours l'antagoniste qu'il avait choisi à la distance que rappelait son titre, quand il n'opérait pas la conviction, il la commandait; quelquefois même il commandait le silence. Des souvenirs étrangers aux questions dont il s'occupait influaient souvent sur sa manière de les traiter; et s'il s'y mêlait quelque prévention défavorable, sa polémique s'armait de l'argumentation la plus pressante, comme aussi dans quelques cas de la censure la plus amère, presque toujours d'un torrent d'objections qu'il était impossible de prévoir, plus impossible encore de combattre, parce qu'on aurait tenté aussi vainement d'en saisir le fil que de le rompre. Il terminait la plupart de ses *confabulations* (comme les nommait M. de Talleyrand) en demandant aux assistants désintéressés s'il n'avait pas raison, et il ne manquait jamais dans ce cas de trouver toute raison soumise à la sienne. Quelquefois aussi, après des digressions de deux heures, pendant lesquelles il avait parlé seul, il disait, en montrant son fauteuil et en regardant avec une sorte de bonhomie

qu'il s'efforçait sans cesse de consolider, était sans cesse compromise par les exigences exorbitantes de la guerre et de la politique. Ses devoirs officiels étaient d'une nature plutôt fiscale que financière, et jamais il n'eut le pouvoir, ni l'occasion de modifier les grands ressorts de l'impôt qui pesaient et pèsent encore d'une manière si fâcheuse sur la France. Aucun soulagement ne put être apporté à la condition du peuple; aucun développement sûr et durable ne put être donné au commerce; et enfin, pour sortir de cette fausse situation, on eut recours à la guerre, qui en avait été la principale cause. Austerlitz et Moscou furent les coups de tête d'un joueur insolvable. L'expédient réussit dans le premier cas et fut fatal dans l'autre; tout ce système de crédit qui reposait sur la victoire, dut nécessairement s'écrouler sous les revers.

Il nous reste peu de choses à dire des dernières années du comte Mollien; car sa carrière officielle se termine à la chute définitive de l'empereur, et c'est là aussi que s'arrête son récit. Il ne voulut pas accepter d'emploi sous les Bourbons; mais,

ironique ceux qui l'écoutaient : « *Convenez qu'on a bien facilement de l'esprit sur un tel siége.* » Dans un de ces nombreux conseils qui se renouvelaient alors tous les jours, il avait remarqué la figure morose d'un des conseillers d'État qui s'y trouvaient, et il me demanda, après la séance, si ce conseiller d'État n'était pas malade. Je répondis que je croyais plutôt qu'il se souvenait des reproches dont il avait été l'objet la veille, et dont j'avais été le témoin : « *Il a bien tort*, reprit Napoléon, *car moi, je ne m'en souviens guère.* » Et, en effet, on le voyait fréquemment racheter par quelque faveur les reproches trop amers qui lui échappaient. Quoique, pendant un ministère de près de neuf années, je puisse me rappeler au plus deux ou trois circonstances dans lesquelles je me sois trouvé personnellement exposé à ses accès d'irritabilité, qui ne se renouvelaient que trop souvent à la moindre contradiction, je n'assistai jamais à ses conseils sans un peu de préoccupation. ..... Mais, si j'éprouvais quelque embarras dans ces circonstances, je n'en avais plus aucun dans mes rapports particuliers; et, en effet, je n'avais plus affaire au même homme. Je ne me permets pas sans scrupule la comparaison suivante, à l'égard de celui pour lequel l'Europe entière semblait être un théâtre trop étroit; mais elle paraît pouvoir rendre seule mon idée : Napoléon, quittant la salle de son conseil pour rentrer dans son cabinet intérieur, me rappelait malgré moi le grand acteur dont j'avais vu les derniers moments, Le Kain, quittant le trône et la pompe d'*Orosmane* ou de *Gengiskan* pour descendre dans la vie commune et reprendre le niveau des autres hommes. Là, en effet, Napoléon semblait se reposer aussi de son rôle; il écoutait de sang-froid, discutait avec calme, examinait avec patience, permettait qu'on répondît à ses objections, qu'on redressât ses calculs. La métamorphose était subite : il échangeait toutes les prétentions de l'autorité contre les apparences de la simplicité la plus commode » (T. 2, p. 221.)

appelé par Louis XVIII à la chambre des Pairs, il continua, jusqu'aux dernières années du règne de Louis-Philippe, d'y traiter avec une grande supériorité et une grande fermeté de principes, les questions financières à l'ordre du jour. Dans la vie privée, il sut commander le respect par la sagesse de ses jugements et la solidité de ses amitiés; mais nous laisserions ce portrait incomplet, si nous passions sous silence le charme que répandait sur son caractère une affection conjugale qui ne se démentit jamais (1). Heureuse la France si, parmi ses hommes de talent et ses hommes d'action, il s'en trouvait un plus grand nombre doués du calme et de la réflexion qu'on ne peut s'empêcher d'admirer dans ces Mémoires; plus heureuse encore, si ces hommes étaient élevés à cette haute position, qui leur permît de contrôler les passions de leur concitoyens! Tôt ou tard les gouvernements sont jugés selon qu'ils ont été fidèles ou non aux vrais principes; et le gouvernement de Napoléon lui-même, ainsi que l'attestent les Mémoires du comte Mollien, fut, au milieu même de ses plus brillants triomphes, en proie au mal mortel des embarras financiers. Le bien-être des peuples et la stabilité des États exigent des vertus plus modestes et des soins plus prévoyants — qualités dont ces volumes offriront à la postérité un honorable exemple et un tableau sans prétention.

(Quarterly Review.)

(1) M. le comte Mollien dit, dans une note de son premier volume, p. 315 : « Je venais d'épouser (au mois d'août 1802) mademoiselle Dutilleul, fille d'un ancien premier commis, qui, malgré la différence de nos âges, n'avait pas craint de me confier son bonheur et de se charger du mien. »

Voyages. — Arboriculture. — Commerce.

LE THÉ EN CHINE,

Par ROBERT FORTUNE (1).

Rien ne peut donner une idée plus exacte du climat d'un pays, que la description de ses plantes indigènes, ce que la science appelle sa géographie botanique. C'est le guide le plus sûr, après la certitude des observations thermométriques. Aussi, à mon arrivée dans la contrée du thé noir, aux environs de Woo-e-shan, mon premier soin fut-il de prendre note des espèces les plus importantes des plantes de cette région. J'y remarquai : l'arbre du camphre *(laurus camphora)*, différentes espèces de bambou, le pin de la Chine *(pinus chinensis)*, la cunninghamia lanceolata, la vitex trifoliata, la buddlea lindleyana, l'abelia uniflora, la spirœa bella, l'hamamelis chinensis, l'eurya chinensis, les roses de Macartney et d'autres espèces sauvages, des ronces, des framboisiers, les eugenias, les guavas et autres plantes myrtiformes du même genre, la gardenia florida et la gardenia radicans, enfin des espèces variées de violettes, de lycopodes et de fougères. Je pourrais en ajouter beaucoup d'autres à cette liste déjà nombreuse, mais elle suffira pour donner au lecteur une idée de la riche végétation de ces admirables collines.

On a déjà parlé ailleurs du caractère géologique des montagnes de Voo-e; mais comme le succès dans la culture du thé doit dépendre surtout de la nature même des terrains, nous ne

(1) NOTE DU DIRECTEUR. Notre correspondant de Londres a déjà analysé, dans une livraison de cette année, le nouveau voyage de Robert Fortune, dont nous donnons aujourd'hui un extrait.

saurions trop insister sur la formation particulière et les propriétés des roches qui le produisent.

Ces roches sont formées d'ardoise argileuse dans lesquelles se rencontrent de temps en temps d'énormes couches ou bancs de quartz, tandis qu'un granit d'une teinte noirâtre prononcée et produite par le mica, dont la belle couleur noire est connue, traverse ces couches dans toutes les directions. C'est ce granit qui forme le sommet de la plupart des principales montagnes du pays.

Le sol où croît le thé, aux environs de Woo-e-shan, m'a paru varier sensiblement. Il est cependant formé en général d'une terre argileuse et compacte, de couleur jaune-brunâtre. Cette argile, quand on la décompose, donne une partie considérable de substance végétale mélangée de petites parcelles des roches dont j'ai parlé.

Dans les jardins situés au pied des montagnes, le terrain est d'une couleur plus sombre et contient une plus grande partie de matière végétale, mais il est presque toujours ou jaune-brun ou jaune tirant sur le rouge. En thèse générale, les Chinois préfèrent toujours une terre médiocrement forte, pourvu que les autres conditions de culture soient favorables. Quelques parties du Woo-e-shan sont à peu près stériles et produisent un thé d'une qualité très inférieure. Dans un autre canton du pays, une montagne du même groupe, appelée Pa-ta-shan, donne les plus beaux thés du Tsong-gan-hien. La terre y est cependant légère, c'est-à-dire que la matière végétale qu'elle contient y est mêlée d'argile, de sables et de parcelles de rochers.

Le thé se cultive ordinairement sur les flancs inclinés des montagnes. J'en ai remarqué aussi dans des jardins, sur un terrain plat, et dans des conditions plus belles peut-être que celui des collines; mais ces jardins sont toujours placés à une hauteur considérable au-dessus du niveau des eaux, et, par conséquent, la terre n'y est jamais marécageuse. On peut donc conclure des observations qui précèdent, que la végétation du thé à Woo-e-shan et dans les pays environnants, se produit dans les circonstances suivantes :

1° Le sol est léger, de couleur rougeâtre, et mélangé de petites parcelles de roches.

2° Il se conserve doucement humide par la nature particulière de ces roches et l'eau qui en découle constamment.

3° Malgré cette humidité, il n'est jamais marécageux et il doit cette propriété à la pente naturelle des montagnes, ou, si le terrain est plat, à son élévation considérable au-dessus du niveau des eaux.

Température.

Pour la température du pays de Woo-e-shan, j'appuierai mes conclusions sur des observations faites à Foo-chow-foo d'un côté et à Shanghae de l'autre. A Foo-chow-foo (située à 25° 30' de latitude Nord), au mois de juin et dans le commencement de juillet, le thermomètre marquait de 85° à 95°, et vers le milieu du dernier mois, il s'éleva à 100° qu'il doit rarement dépasser (1). Dans l'hiver de 1844-1845, pendant les mois de novembre, de décembre et de janvier, le maximum fut de 78°, et le minimum de 44°. On aperçoit quelquefois de la neige sur le sommet des montagnes, mais elle n'y séjourne pas long-temps.

Shanghae est placée à une latitude nord de 31° 20'. La variation de la température y est beaucoup plus grande qu'à Foo-chow-foo. Dans le courant de juin, de juillet et d'août, le thermomètre atteignait fréquemment 105°. On voit qu'il y a peu de différence avec Foo-chow pendant l'été; mais, pour l'hiver, cette différence devient beaucoup plus marquée. Ainsi, à la fin d'octobre, le thermomètre descend souvent jusqu'à la glace, et le froid est assez intense pour détruire ce qui reste de la récolte du coton et des autres productions de même nature. Décembre, janvier, février présentent une grande analogie avec les mêmes mois dans le midi de l'Angleterre; le thermomètre tombe fréquemment à 12° et la neige couvre toute la surface du pays.

Ces faits une fois acquis, il est aisé d'arriver à une notion exacte de la température dans les pays du thé noir de Fokien. Tsong-gan-hien se trouve située à une latitude nord de 27° 47'

(1) Il s'agit ici du thermomètre Fahrenheit : 100° équivalent à peu près à 37° du thermomètre centigrade.

38". Ainsi placés entre les deux endroits que nous avons observés, seulement un peu plus à l'Ouest, nous serons bien près de la vérité, en supposant que les variations de la température y sont plus grandes qu'à Foo-chow, mais bien moins tranchées qu'à Shanghae. Nous pouvons donc dire, sans crainte de nous tromper, que pendant la saison d'été, en juin, juillet et août, le thermomètre à Woo-e-shan doit s'élever fréquemment jusqu'à 100°, tandis que dans les mois d'hiver, novembre, décembre et janvier, il descend jusqu'à glace ou même à 28°.

Pluies.

Dans les observations relatives à la culture qui nous occupe, il en est une surtout qui doit être prise en sérieuse considération. Je veux parler de la période des pluies, pendant la saison d'été. Il n'est pas nécessaire d'être bien au courant des principes de la physiologie végétale, pour conclure que ce fait, d'arracher constamment les feuilles des arbrisseaux qui produisent le thé, doit nuire à la constitution de l'arbuste lui-même. Mais il arrive heureusement qu'à l'époque où cette opération a lieu, l'atmosphère se trouve chargée d'une humidité extraordinaire, provenant des pluies qui tombent avec abondance au moment où la mousson passe du Nord-Est au Sud-Ouest. Les bourgeons repartent alors avec une nouvelle force, et les arbustes reprennent leurs feuilles. Après un examen attentif, il me paraît certain, que même avec un climat et un terrain convenables, il serait impossible, sans le secours des pluies d'été, de cultiver le thé avec quelque succès. Ceci prouve une fois de plus, avec quelle réserve on doit se prononcer dans de tels sujets, et que de choses il faut considérer avant d'oser assigner, sous les différents climats, la véritable cause du plus ou moins de réussite de toutes les productions naturelles.

Culture et aménagement des plantations.

Dans les contrées du thé noir comme dans celles du thé vert, on obtient chaque année une grande quantité de jeunes plants à l'aide de graines. Ces graines sont recueillies au mois d'oc-

tobre, et placées dans un mélange de sable et de terre pendant les mois d'hiver. De cette façon, elles se conservent fraîches jusqu'au printemps, époque où on les sème dans quelque partie de l'exploitation, d'où elles sont ensuite transplantées. Au bout d'un an à peu près, les arbustes ont atteint une hauteur de neuf pouces à un pied et sont propres à la transplantation. On les plante alors par rangées, séparées de quatre pieds environ. Cinq ou six plants sont placés ensemble dans le même trou, et entre ces petites plantations particulières on ménage une distance de trois ou quatre pieds. Quelquefois, cependant, quand le terrain est mesuré, comme dans plusieurs parties du Woo-e-shan, les arbustes sont plantés les uns à côté des autres, et présentent l'aspect d'une haie quand ils ont atteint leur entière croissance.

Les plantations nouvelles se font toujours au printemps et sont arrosées par les pluies qui tombent au changement de la mousson, en avril et en mai. L'humidité de l'air, la douceur du temps à cette époque de l'année, favorisent les développements des jeunes plants dans leur nouvelle situation, où ils n'exigent plus ensuite que peu de travaux, si ce n'est pour enlever les mauvaises herbes.

Une plantation de thé, vue à une certaine distance, ressemble à un petit champ d'arbres verts. Le voyageur qui traverse le pays accidenté de Woo-e-shan, marche sans cesse au milieu de ces arbustes, qui garnissent les flancs de toutes les collines. Leur beau feuillage d'un vert sombre, forme un piquant contraste avec la nature sauvage et désolée qui les entoure.

Les cultivateurs savent parfaitement que l'habitude d'arracher les feuilles, nuit à la bonne constitution des arbres à thé, et ils attendent que les arbustes aient atteint des conditions de force et de vigueur convenables, avant de commencer la récolte. On laisse en général les plants nouveaux croître pendant deux ou trois ans ou du moins jusqu'à l'époque où ils produisent des bourgeons assez vigoureux ; on considérerait comme un très mauvais mode d'exploitation, de commencer à recueillir les feuilles avant que ces conditions ne fussent remplies. Et même lorsque les plantations sont en plein rapport, j'ai observé que les habitants ne prennent jamais que peu de feuilles des arbustes faibles, et en laissent passer quelquefois sans y toucher, de

peur d'arrêter leur croissance. Mais, malgré les soins les plus vigilants et le terrain le plus convenable, les plants finissent toujours par perdre avec le temps leur vigueur et leurs qualités : aussi, dans les pays à thé bien cultivés, les habitants remplacent chaque année les anciennes plantations par de nouvelles. La durée de temps pendant laquelle une plantation reste en rapport, dépend du concours de beaucoup de circonstances; quoi qu'il en soit, les plants ne peuvent guères subsister avec avantage plus de dix ou douze ans ; ils sont même souvent arrachés et remplacés avant cet espace de temps.

Etablissements pour l'exploitation. — Manière d'empaqueter le thé.

Les habitations sur lesquelles on cultive le thé aux environs de Tsong-gan, Tsui-toun, et Woo-e-shan, sont en général d'une médiocre étendue. Aucune de celles que je pus visiter, n'aurait été capable de produire à elle seule une *partie* de 600 caisses. Ce que nous appelons partie ne peut donc être composé par les cultivateurs ou les petits fermiers, mais seulement de la manière suivante : le marchand de thé de Tson-gan ou de Tsin-tsun vient lui-même ou envoie ses agents dans toutes les petites villes, les villages et les temples de la province, pour acquérir les thés, des prêtres et des petits fermiers. Lorsque les thés ont été transportés chez lui, on les mêle ensemble, en conservant autant que possible la distinction des diverses qualités. C'est ainsi que l'on arrive à faire une *partie* de 620 ou de 630 caisses, et tout le thé de cette *partie* est de la même classe. Si l'on ne procédait pas ainsi, il y aurait différentes espèces de thé dans une *partie.* Le négociant, après cette opération, s'occupe de l'épurer et de l'empaqueter pour les marchés étrangers.

Au moment où les caisses sont emballées, la désignation de la partie à laquelle elles appartiennent est inscrite sur chacune d'elles. D'année en année, les mêmes parties ou plutôt des parties portant le même nom sont livrées au commerce étranger. Il s'en trouve ainsi qui portent un nom plus estimé et ont une plus grande valeur que les autres. Il ne s'ensuit pas cependant que la partie d'une année acquise du même individu et portant la

même désignation qu'une des bonnes qualités de l'année précédente, ait nécessairement la même valeur. J'ai su qu'il était assez habituel au marchand qui prépare et empaquète le thé, de laisser ses caisses sans marques jusqu'à ce qu'elles soient enlevées par celui qui les livre au port d'exportation. Celui-ci, connaissant les noms des parties les plus demandées, ne se fait probablement pas scrupule de les inscrire sur ses caisses ; dans tous les cas, il aura grand soin de ne pas y inscrire un nom qui ne jouit pas d'une bonne réputation sur la place.

Transport des thés du pays du thé noir à Canton et à Shanghae.

Mon intention, en recueillant les observations suivantes, a été de chercher à établir d'une manière aussi exacte que possible, le montant des droits supportés par chaque caisse de thé, à son arrivée au port d'embarquement. Nous pourrons connaître alors quel profit les Chinois ont l'habitude de retirer de ce commerce, et s'il ne serait pas possible d'obtenir une baisse dans les prix et d'arriver ainsi, par une réduction de nos propres droits d'importation, à mettre à la portée de tous cette boisson bienfaisante, « qui réjouit l'esprit sans troubler la raison. »

Il faut bien se rendre compte d'abord de l'itinéraire que suivent les thés noirs depuis leur point de départ jusqu'aux ports ordinaires d'embarquement Canton ou Shanghae. Nous avons vu que les thés récoltés à Woo-e-shan étaient transportés à Tsong-gan-hien par les marchands qui les avaient achetés des petits cultivateurs, et que là, ils étaient divisés en *parties* et vendus aux négociants qui s'occupent spécialement de ce commerce (la plupart étant des habitants de Canton).

Une partie de thé ayant été ainsi acquise par le négociant, il engage un certain nombre de porteurs, pour diriger ses caisses vers le Nord, à travers les montagnes de Bohea, jusqu'à Hokow, ou plutôt jusqu'à la petite ville de Yuen-shan qui n'en est que peu éloignée, et d'où elles sont transportées par eau à Hokow même. Si les thés sont d'espèce commune, chaque porteur en transporte deux caisses, balancées sur ses épaules à l'aide de son bambou favori. Les caisses sont alors heurtées pendant le

voyage sur les rochers des montagnes et posées souvent sur un sol humide et fangeux. Les thés de qualité supérieure, au contraire, ne touchent jamais la terre et restent toujours sur les épaules de leurs porteurs.

La distance de Tsong-gan-hien à Yuen-shan est de 220 *le*, et à Hokow de 280 *le* (1). Un marchand peut faire la route dans sa chaise en trois ou quatre jours ; mais les porteurs pesamment chargés mettent au moins cinq ou six jours pour arriver au but.

Dans le pays de Yuen-shan et de Hokow, c'est-à-dire dans la partie septentrionale de la grande chaîne de montagnes, la culture du thé est aussi très répandue. Un millier d'hectares environ y sont consacrés, mais le terrain semble n'avoir été défriché et planté que depuis peu d'années. Ces thés, comme ceux du midi des montagnes de Bohea, sont apportés à Hokow pour être dirigés sur leurs ports d'exportation. Ceux que l'on nomme thés Moning ou Ning-chow, récoltés dans un pays situé plus à l'ouest, près du lac Poyang, suivent aussi le cours du fleuve et passent à Hokow en se rendant à Shanghae.

La ville de Hokow ou Hohow, comme l'appellent les habitants de Canton, est située sous le 29° 54' de latitude Nord, et le 116° 18' de longitude à l'Est. Elle est bâtie sur les bords de la rivière Kin-Keang (2), qui prend sa source dans les montagnes, au nord-est de Yuk-shan, et, coulant à l'ouest, va se jeter dans le lac Poyang. Hokow, ville grande et florissante, est le vaste entrepôt des thés apportés de toutes les provinces de la Chine. Beaucoup de négociants y font leurs achats sans aller plus loin, tandis que d'autres traversent les montagnes de Bohea pour se rendre à Tsong-gan-hien. Quand la Chine sera réellement *ouverte* aux étrangers, et que nos commerçants pourront aller dans le pays pour faire eux-mêmes leurs provisions de thé noir, il est probable qu'ils choisiront comme point central de leurs

(1) Un *le* est considéré généralement comme la troisième partie du mille anglais; mais en le donnant comme la quatrième ou même la cinquième, on serait plus près de la vérité.

(2) C'est le nom que porte la rivière à son embouchure. Plus loin, elle prend sur la carte celui de Long-shia-tong-ho.

opérations, la ville de Hokow, d'où ils pourront se rendre à Wooe-shan et Ning-chow, ainsi que dans le pays du thé vert de Moyuen, dans le Hung-chow.

Les thés, à leur arrivée à Hokow, sont embarqués dans de vastes bateaux plats, et partent soit pour Canton, soit pour Sanghae. Ceux qui vont à Canton suivent la rivière dans la direction de l'ouest, du côté du lac Poyang. Ils sont conduits jusqu'aux villes de Nan-chang-foo et Kan-chew-foo, et subissent plusieurs transbordements dans le cours du voyage jusqu'au passage de Tamoeyling, dans la chaîne des montagnes qui sépare Kiang-see de Quan-tung. A ce passage, les thés sont pris de nouveau par les porteurs ; le trajet dure un jour, puis ils sont placés dans de grands navires qui les amènent directement à Canton. Le transport complet du pays de Bohea à Canton réclame environ un espace de six semaines ou deux mois.

S'ils vont à Shanghae, les bateaux suivent la rivière dans la direction de l'Est, jusqu'à la ville de Yuk-shan, située sous le 28° 45' de latitude Nord, le 118° 28' de longitude Est, et éloignée de Hokow de 180 *le*. Le courant des eaux est excessivement rapide, et cette partie du voyage ne s'accomplit guères en moins de quatre jours. Quand on descend le fleuve, on parcourt aisément la même distance en un jour.

Lorsque les caisses de thé arrivent à Yuk-shan, elles sont débarquées et emmagasinées. Un nouvel arrangement est alors conclu avec des porteurs, qui les transportent dans la direction de l'est, jusqu'à Chang-shan, de la même manière que de Tsong-gan à Hokow. La ville de Yuk-shan se trouve placée à la source d'une rivière qui se dirige à l'ouest vers le lac de Poyang, tandis que celle de Chang-shan est située sur un grand fleuve qui va tomber à l'est dans la baie de Hang-chow. La distance d'une ville à l'autre est de 100 *le* environ. Les voyageurs en chaise font aisément le trajet en un jour; mais les porteurs, avec leurs caisses, mettent deux ou trois jours.

A Chang-shan, les thés sont rembarqués dans des bateaux qui descendent le fleuve. La distance de Chang-shan à Hang-chow est à peu près de 800 *le* ; mais comme on suit le courant, elle peut être facilement parcourue en cinq ou six jours. A Hang-chow les caisses passent des bateaux de la rivière dans

ceux qui naviguent sur les canaux et qui les conduisent directement alors à Shanghae. De Hang-chow-foo à Shanghae on compte 500 *le*, et le voyage dure cinq jours.

Nous donnons ici en résumé, et de manière à ce qu'on l'embrasse d'un coup d'œil, la route que suivent les thés noirs dans leur trajet de Woo-e-shan à Shanghae. La distance parcourue et le temps employé peuvent se calculer ainsi :

De Tsong-gan-hien à Hokow.	280 *le*,	6 jours.
De Hokow à Yuk-shan.	180	4
De Yuk-shan à Chang-shan.	100	3
De Chang-shan à Hang-chow-foo.	800	6
De Hang-chow-foo à Shanghae.	500	5
Total.	1,860 *le*,	24 jours.

On suppose généralement qu'il faut trois *le* pour former un mille anglais et, dans ce cas, la distance serait de 620 milles. Mais je suis porté à croire qu'un mille contient plus de trois *le*, et peut en représenter quatre et même cinq dans certaines parties du pays. S'il en est ainsi, la distance totale serait en réalité de 400 milles. En calculant quatre jours de plus, pour les retards causés par les changements de bateaux, les mauvais temps, etc., etc., nous arriverons à un chiffre moyen de vingt-huit jours qui nous représentera la durée complète du voyage.

Quant aux frais et aux dépenses à supporter, je dois avouer que je ne puis en parler avec la même certitude. Ayant navigué sur les fleuves et traversé les montagnes du pays, j'avais assez vu par moi-même pour n'avoir nul besoin de recourir aux lumières des habitants en ce qui regardait la distance et le temps.

Les renseignements qu'ils donnent en général, et principalement sur ce qui a rapport à l'intérieur de leur pays, ne doivent être admis qu'avec une grande réserve. Je trouvai heureusement un précieux auxiliaire dans M. Shaw, négociant de Shanghae, auquel la langue chinoise est familière, et qui me fut très utile dans cette étude des frais de transport.

Examinons d'abord cette importante question, en prenant pour type le thé que l'on nomme Bon-Cougou commun. Nous comprenons sous ce nom celui que l'on vendait en Angleterre

au mois de décembre 1848, 8 pence la livre. Ce thé était payé à Shanghae environ 12 taëls par picul en 1846, 11 taëls en 1847, de 9 à 10 taëls en 1848 et 11 taëls en juillet 1849. Ces prix comprenaient les droits d'exportation.

Je supposerai que ce thé a été apporté de Tsong-gan-hien, en suivant la route que nous avons décrite. Les dépenses de transport en porteurs et en bateaux se répartiront ainsi :

Tsong-gan-hien à Hokow (par terre). . .	800 cash. par caisse.
Hokow à Yuk-shan (par eau).	150
Yuk-shan à Chang-shan (par terre). . . .	400
Chang-shan à Hang-chow-foo (par eau). . .	200
Dépenses des porteurs à Hang-chow-foo. . .	10
Hang-chow-foo à Shanghae (par eau). . .	180
Total général.	1,740

1,740 c. par caisse équivalent à 2,718 c. par picul, et représentent en argent à peu près 1 dollar 80 cents, ou 1,350 taëls. A cette somme, il faut ajouter le coût du thé dans le pays d'où on le tire, les dépenses des négociants en gros pour la surveillance, le travail de préparation, le charbon, le prix des caisses et de l'emballage, et enfin les droits de douane et d'exportation. Ce thé est vendu par les cultivateurs et les fermiers 80 c. ou 4 taëls par picul.

Le tableau suivant donne le montant total de la dépense :

Coût du thé à 80 cash par catty (1).	4	taëls.
Caisse et emballage.	0	847
Dépenses du négociant en gros.	1	
Transport.	1	359
Douane de Hang-chow-foo.	0	037
Droit d'exportation à Shanghae.	2	530
	9	773

Si ces appréciations sont exactes, comme je le crois, on s'apercevra que le bénéfice sur les thés communs est peu élevé, si

(1) Le catty représente un peu plus d'une livre (589,607 grammes).

peu élevé même, que l'on peut douter qu'il soit jamais possible de faire subir une diminution aux prix actuels.

Cependant, il ne faut pas perdre de vue que toutes les dépenses que nous donnons ici, excepté celle du prix originaire du thé, sont les mêmes pour ceux d'une espèce commune que pour ceux de plus belle qualité, qui, malgré cela, sont vendus beaucoup plus cher. Prenez pour exemple le bon et moyen Ohows, et les plus beaux thés vendus à Shanghae en décembre 1846, de 20 à 28 taëls, les droits d'exportation compris ; en 1847, de 18 à 26 taëls ; en 1848, de 14 à 22 taëls et en juillet 1849, de 16 à 25 taëls par picul. En novembre 1847, ils valaient de 1 sh. à 1 sh. 4 d. par lb. en Angleterre (de 1 fr. 25 c. à 1 90 c.).

Ces thés passent pour être vendus par les cultivateurs aux marchands 160 cash, somme probablement au-dessus de la vérité. Mais prenons 160 cash comme prix originaire, nous trouverons ainsi :

Coût du thé à 160 cash.	8 taëls.
Total des frais relevés plus haut, moins le prix du thé	5.773
	13.773

Les frais nécessaires pour amener les thés jusqu'à Shanghae s'élèvent donc à 14 taëls, pour prendre un chiffre rond. Le prix moyen payé par le marché anglais, durant les quatre dernières années, semble avoir été d'environ 22 taëls, et fait ressortir, par conséquent, un bénéfice net de 8 taëls par picul.

Avant d'aller plus loin, il est nécessaire de dire que, dans les années 1846 et 1847, le commerce à Shanghae fut principalement fait, au moyen d'échanges, par des courtiers de Canton, qui résidaient alors à Shanghae. Il était difficile, pour celui qui n'était pas dans le secret, de connaître exactement le prix payé au marchand de thé de Tsong-gan. Il est probable, cependant, qu'il était un peu moins élevé que celui qui ressort de nos observations. D'un autre côté, nous devons avouer qu'en 1848, lorsque les prix variaient de 14 à 22 taëls, les Chinois prétendaient qu'ils étaient beaucoup trop bas. Mais quand ils seraient à

18 taëls, ils donneraient encore un bénéfice de 4 taëls par picul. Ce grand commerce reste concentré dans un si petit nombre de mains, que les profits de détail, si minimes qu'ils soient, n'en doivent pas moins former à la fin un total de gain considérable. Je pense même que les prix pourraient baisser encore sans que les marchands chinois eussent le droit de beaucoup se plaindre.

On peut juger, d'après ce qui précède, qu'il est de l'intérêt des commerçants d'encourager la production des plus belles espèces de thé comme étant celles qui donnent les plus grands bénéfices.

Nous avons fait passer sous les yeux du lecteur le prix des différentes classes du thé dans les pays de culture, les distances qu'il avait à franchir pour arriver aux ports d'embarquement, et enfin le montant des dépenses qu'il a dû supporter avant d'arriver entre les mains du marchand étranger. Il n'entre pas dans notre plan de fixer ici quelle doit être la juste part de profit du courtier ou du négociant; mais si nos calculs sont exacts, nous pouvons espérer de boire un jour notre boisson favorite, ou du moins le thé de la moyenne et de la plus belle qualité, à un prix beaucoup moins élevé que celui que nous payons aujourd'hui.

Au milieu de cette étude tout économique, me sera-t-il permis de placer une courte digression à l'usage de ces charmantes ladies dont nous avons si souvent admiré la grâce autour de la table du déjeuner, en leur transmettant les précieux conseils d'un vieil auteur chinois sur la manière de préparer le thé. Le mérite du fond fera passer ce qu'il y a d'un peu excentrique dans la forme :

« Quand vous voudrez préparer le thé, » dit Tung-Po, « prenez de l'eau de source courante et faites-la bouillir sur un feu » très vif. C'est une bonne et vieille coutume. L'eau qui coule » dans les montagnes est la plus estimée, puis vient l'eau de rivière; mais gardez-vous de l'eau de puits. Ayez soin surtout de » ne la faire bouillir que par degrés; que d'abord elle commence » par vous donner, en pétillant, à sa surface, des petits yeux d'écrevisses qui deviendront bientôt des yeux de poissons, et enfin des perles innombrables qu'elle soulèvera sur ses flots agités. »

Le même auteur nous cite les noms de six différentes espèces de thé, toutes en grande faveur. Ils sont assez curieux pour que nous les notions en passant. Ce sont « le thé printanier, la rosée blanche, la rosée de corail, les gouttes de rosée, les boutons d'argent et le thé champêtre. »

« Le thé, » ajoute Tung-Po, « est une boisson naturellement » froide, et quand on le boit sans modération, il amène la lassitude » et l'épuisement; on y met du gingembre et du sel pour corri- » ger ce défaut (avis aux maîtresses de maison); c'est la plante » par excellence. Cultivez-le, et vos bénéfices seront énormes; » buvez-le, et vous sentirez vos idées s'éclaircir et votre esprit » devenir plus vif. Les nobles l'ont en grande estime, les pau- » vres ne pourraient s'en passer; en un mot, tout le monde en » use chaque jour, et tout le monde l'aime. »

Un autre auteur nous dit que le thé chasse les impuretés, secoue la paresse, détruit ou prévient le mal de tête, et que ses bienfaits sont appréciés de tous.

Il nous reste maintenant à étudier, d'une manière plus approfondie, la plante en elle-même.

La culture du thé, quoique restreinte, jusqu'en ces derniers temps, à la partie orientale de l'Asie, s'est peu à peu étendue et occupe aujourd'hui une grande surface de pays. Tunberg nous apprend que cet arbuste croît en abondance au Japon, à l'état cultivé et à l'état sauvage, et le docteur Wallich nous dit en avoir trouvé en Cochinchine. Pour moi, je l'ai rencontré depuis Canton, au midi, jusqu'au 31ᵉ degré de latitude au nord, et M. Reêves en a vu dans la province de Shan-tung, près de la ville de Tang-chow-foo, à une latitude nord de 36° 30'.

Cependant, les provinces de la Chine où cette culture est surtout florissante et qui produisent la plus grande partie des thés exportés en Europe et en Amérique, occupent l'espace compris entre le 25ᵉ et le 31ᵉ degré de latitude au nord, et les thés les plus estimés sont situés entre le 27ᵉ et le 31ᵉ.

Celui que l'on cultive aux environs de Canton, dont on fait le thé Canton, est connu des botanistes sous le nom de thé Bohea, tandis que la variété du Nord, dans le pays du thé vert, a reçu le nom de thé Viridis. Le premier semble avoir été ainsi nommé, dans cette supposition que tous les thés noirs des montagnes de

Bohea provenaient de cette espèce, et le second parce qu'il fournissait les thés verts au commerce. Ces désignations ont, sans nul doute, trompé le public, et beaucoup de personnes, il n'y a pas encore très long-temps, étaient convaincues que le thé noir ne pouvait être obtenu que du thé Bohea et le thé vert du thé Viridis.

Dans *Mon voyage en Chine,* publié en 1846, je consignai quelques observations relatives aux plants dont on tire le thé dans les différentes provinces du pays. Tout en reconnaissant que le plant de Canton, connu des botanistes sous le nom de thé Bohea, semblait d'une espèce différente de celui du Nord, le thé Viridis, j'essayai de démontrer que les thés noirs ou verts peuvent indistinctement être tirés de l'un ou de l'autre, et que la différence dans la couleur de ces thés dépend uniquement du procédé de manipulation. A l'appui de mon opinion, je faisais observer que le plant de thé noir que j'avais rencontré près de Foo-chow-foo, non loin des montagnes de Bohea, était parfaitement semblable au plant de thé vert de Chekiang.

On pouvait m'objecter alors que je n'avais parcouru que les pays situés sur la côte, et que je n'étais pas entré dans ceux de l'intérieur qui fournissent les thés du commerce. Cette objection eût été fondée. Mais on aurait mauvaise grâce à la faire valoir aujourd'hui, que j'ai visité tout le pays du thé vert à Hwuy-chow et celui du thé noir à Woo-e-shan. Je dirai donc que je n'ai rien vu, pendant ces longs voyages, qui pût m'engager à modifier l'opinion que j'avais déjà émise à ce sujet.

Il est vrai que les Chinois s'occupent rarement des deux espèces de thé dans le même pays ; mais cela provient plutôt de leur convenance particulière et de l'habitude que de toute autre cause. Les ouvriers fabriquent aussi beaucoup mieux celui qu'ils ont le plus souvent occasion de tenir entre les mains. Cependant, cette règle générale dans les grands pays de culture, souffre quelques exceptions. On sait aujourd'hui que la contrée des beaux thés Monning, près du lac Poyang, dont l'importance s'accroît de jour en jour par la supériorité de ses thés noirs, ne produisait autrefois que des thés verts. A Canton, les thés verts et noirs sont tirés également du thé Bohea, suivant la volonté du fabricant et la nature des demandes.

Il faut que je raconte ici un fait dont je fus témoin à mon arrivée à Calcutta et qui est encore plus curieux que de voir faire du thé vert ou du thé noir au choix, avec la même espèce. Je me rendais alors aux plantations de thé du gouvernement, dans les provinces du nord-ouest de l'Inde, avec six fabricants de thé chinois, un grand approvisionnement de plants et tous les instruments nécessaires à cette culture.

Le docteur Falconer, du jardin de Calcutta, près duquel nous passions quelques jours, voulut connaître les procédés de fabrication du thé et il me demanda de faire part de son désir aux Chinois qui m'accompagnaient. Il avait invité M. Béthune et quelques amis à assister à l'opération. Je parlai aux Chinois de notre projet et leur fis déballer un nombre suffisant d'instruments pour servir à notre expérience. Ce fut l'affaire d'un instant, puis on éleva un petit fourneau avec deux récipients placés au-dessus du feu, exactement comme dans les manufactures en Chine.

Tout avait bien été jusque-là ; mais la difficulté était de se procurer des feuilles de thé ? Il n'y en avait pas une dans le jardin de Calcutta, et la culture la plus rapprochée était celle des Himalayas. Comment faire du thé sans feuilles de thé ? disaient les Chinois ébahis. Je leur expliquai alors que le docteur Falconer et ses amis tenaient surtout à se rendre compte du mode de manipulation, que leur intention était d'examiner le produit, non de le boire, et qu'il fallait chercher dans le jardin une feuille qui remplaçât celle qui nous manquait. Satisfaits de mon explication, ils sortirent pour aller étudier les arbres et rapportèrent peu de temps après diverses espèces de feuilles ; ils en choisirent une qui leur parut convenable, qui se trouvait appartenir au pougamia glabra, et donnèrent des ordres pour qu'on leur en apportât une certaine quantité dans la pièce destinée à notre expérience.

En même temps ils avaient allumé le feu et tout disposé pour commencer les opérations. Les feuilles furent d'abord jetées dans les fourneaux et chauffées pendant quelques minutes, puis reprises, roulées et secouées pour en exprimer l'humidité, et enfin exposées de nouveau au feu et remuées à la main jusqu'à ce qu'elles fussent tout-à-fait séchées et tordues. Elles furent en-

suite tamisées et séparées en classes, sous le nom desquelles elles sont connues: Hyson, Jeune Hyson, Impérial, etc. Quelques-unes d'elles furent placées sur le feu à plusieurs reprises, et quand on les en retira, elles se trouvèrent colorées.

Lorsque l'opération fut terminée, elle donna des résultats si parfaitement semblables aux thés livrés au commerce, que jamais personne n'eût pu s'apercevoir de la différence. Nous eûmes ainsi sous les yeux les plus beaux thés verts provenant d'un grand arbre aussi éloigné que possible par sa forme et son espèce de l'arbuste à thé lui-même; et on eût obtenu de ces feuilles un produit tout aussi semblable au thé noir, avec la même facilité.

Je n'ai pas l'intention d'entrer dans tous les détails de la manipulation des thés noirs et verts, mais je donnerai en peu de mots les procédés employés dans la fabrication de chacune de ces deux espèces. Ces procédés, comme on pourra le remarquer, diffèrent en quelques points matériels tout-à-fait suffisants pour expliquer la différence de couleur. Il n'est pas besoin de dire que la culture et la récolte des deux espèces ont lieu dans les mêmes conditions.

Thé vert.

Lorsque les feuilles sont apportées des plantations, on les étend avec soin sur des bambous pour enlever leur humidité. On les laisse exposées ainsi très peu de temps, environ de une à deux heures; cela dépend surtout de l'état de l'atmosphère.

Pendant ce temps, les fourneaux oǹt été chauffés. Les feuilles y sont jetées, puis agitées et secouées avec les mains. Saisies bientôt par le feu, elles font entendre d'abord un petit pétillement et deviennent noires et flasques, en laissant échapper une assez grande quantité de vapeur. Elles restent en cet état pendant quatre ou cinq miuutes, puis elles sont retirées vivement et placées sur la table de roulement.

Alors le roulement commence. Des hommes placés autour d'une table se partagent les feuilles entre eux. Chacun en prend autant qu'il peut en contenir dans ses mains, et leur donne à peu près la forme d'une balle. Ces balles sont roulées sur la ta-

blette, comprimées avec force, dans le but d'enlever la sève et l'humidité, et en même temps de tordre les feuilles; puis elles sont encore agitées et passées de main en main jusqu'au premier ouvrier, qui les examine avec soin pour s'assurer qu'elles sont dans un état satisfaisant. Quand cet examen est terminé, les feuilles sont mises de côté sur les bambous, pendant que celles qui restent subissent la même opération; mais on ne les laisse jamais long-temps dans cette situation, et elles sont quelquefois remises de suite dans les fourneaux.

Exposées de nouveau à la chaleur d'un feu lent et égal, où elles continuent à être agitées par les ouvriers, elles sont ensuite replacées sur la table et roulées une seconde fois. Au bout d'une heure ou deux, les feuilles sont bien sèches et leur couleur est fixée, c'est-à-dire qu'il n'y a plus de danger qu'elles deviennent noires. Elles sont d'abord d'une couleur vert-sombre, mais qui devient plus claire avec le temps. Je ne parle pas ici des thés colorés artificiellement.

La première partie de l'opération est terminée, et le thé, ainsi préparé, peut attendre qu'une plus grande quantité soit amenée au même point. La seconde partie du travail consiste à le vanner et à le passer par des tamis de différentes grandeurs pour en enlever la poussière et les ordures, et à le classer sous les diverses dénominations connues, telles que le Twankay, — l'Hyson, etc., etc. Pendant cette opération, il est de nouveau présenté au feu, les espèces communes une fois et les plus belles trois ou quatre. La couleur apparaît alors plus prononcée, et les feuilles des belles espèces deviennent d'un vert bleuâtre.

On remarquera donc, pour la fabrication du thé vert, 1° que les feuilles sont exposées au feu quand elles viennent d'être cueillies, et 2° qu'elles sont séchées aussitôt après le roulement.

Thé noir.

Lorsque les feuilles arrivent de la plantation, on les étend sur les bambous, et *on les laisse dans cette position pendant un temps fort long.* Apportées le soir, elles y restent jusqu'au matin suivant.

Les feuilles passent ensuite dans les mains des ouvriers, qui

les agitent et les secouent doucement en l'air. Elles sont ainsi massées pendant très long-temps. Quand elles sont devenues tendres et molles, elles sont placées en tas et abandonnées environ une heure. Au bout de ce temps, elles semblent avoir éprouvé un léger changement de couleur, sont douces et moites, et exhalent une odeur délicieuse.

Les préparations qui suivent sont exactement les mêmes que pour le thé vert. Les feuilles sont exposées à la chaleur du feu pendant cinq minutes et roulées ensuite sur la table.

Après le roulement, elles sont passées par les tamis et exposées en plein air. Un châssis en bambous, destiné à cet usage, apparaît sur le seuil de toutes les maisons, dans les montagnes qui produisent le thé. On laisse les feuilles ainsi étalées à peu près l'espace de trois heures; pendant tout ce temps, les ouvriers sont occupés à agiter les tamis, en séparant et en retournant continuellement les feuilles. Un beau jour, bien sec, quand le soleil n'est pas trop ardent, est le temps le plus favorable pour cette opération.

Ayant alors perdu beaucoup de leur humidité et de leur volume, elles sont replacées une seconde fois dans le fourneau pendant trois ou quatre minutes, reprises et roulées comme auparavant.

Un feu de charbon de bois est allumé. Un panier, en forme de tube, étroit au milieu, et large des deux bouts, est placé au-dessus du feu. Le tamis est introduit dans ce tube et couvert de feuilles, que l'on y répand à un pouce d'épaisseur. Après cinq ou six minutes, pendant lesquelles on les surveille avec soin, elles sont enlevées du feu et roulées une troisième fois. Aussitôt que les balles de feuilles sortent des mains du rouleur, on les place en tas jusqu'à ce que le tout ait été roulé. A ce moment, elles sont secouées de nouveau sur les tamis et replacées sur le feu, mais pour un temps un peu plus long. Quelquefois, la dernière opération du chauffage et du roulement est répétée une quatrième fois; les feuilles sont alors arrivées à leur couleur noire.

Quand elles ont toutes atteint ce point, on les replace dans les paniers et on les remet sur le feu. On a eu soin de former une espèce de creux au milieu des feuilles, pour donner une is-

sue à la fumée et à la vapeur du charbon, aussi bien que pour faire pénétrer la chaleur, et on couvre le tout avec une corbeille plate. Le thé reste ainsi à sécher sur ce feu lent et continu, sous la surveillance de l'ouvrier, qui le remue de temps en temps, de manière à ce qu'il soit chauffé également de tous les côtés. Les opérations suivantes du tamisage et du raffinage sont laissées à la disposition des fabricants.

En résumant donc les conditions de fabrication du thé noir, nous remarquerons 1° que les feuilles sont étendues pendant un certain temps, après avoir été cueillies et avant d'avoir été passées au feu; 2° qu'elles sont massées jusqu'à ce qu'elles deviennent moites; 3° qu'après avoir été chauffées quelques minutes et roulées, elles sont exposées quelques heures à l'air, et enfin qu'elles sont lentement séchées sur un feu de charbon. La différence entre les procédés de fabrication est, comme on le voit, bien tranchée, et explique assez la diversité de couleur ainsi que les effets produits sur certaines constitutions par le thé vert: l'irritabilité nerveuse, la privation de sommeil, etc., etc. Cette opinion s'appuie, du reste, sur celle du savant M. Warrington.

« Il s'agit, dit-il, en parlant de la variation des propriétés physiques et chimiques des thés verts et noirs, de déterminer d'où proviennent les particularités distinctives de ces deux espèces, et à quelle circonstance nous devons les attribuer? Voici l'opinion que je me suis faite sur ce point, après les observations que j'ai pu recueillir dans le cours d'une étude analogue, celle de la dessication des herbes médicinales, l'atropa belladona, l'hyoscyamus niger, le conium maculatum, etc., etc.

» Les plantes exotiques qui nous arrivent bien emballées et dans un état satisfaisant de conservation et de fraîcheur, deviennent, en séchant, d'une belle couleur verte; au contraire, si le voyage a été retardé et qu'elles soient restées enfermées trop long-temps, elles s'échauffent par une espèce de fermentation spontanée, et, quand on les déballe, elles laissent échapper de la vapeur et paraissent chaudes au toucher; en séchant, ces plantes perdent leur couleur verte et deviennent d'un rouge brun ou quelquefois d'un brun noirâtre. Une légère infusion de ces feuilles, condensée à l'état d'évaporation, n'est point entièrement soluble dans l'eau, et dépose une sorte de matière brune oxydée

à laquelle les chimistes ont donné le nom d'apothème; on obtient des résultats tout semblables sur l'évaporation d'une infusion de thé noir. Le même phénomène se produit pour un grand nombre d'autres substances végétales placées sous l'influence de l'atmosphère; une couleur noirâtre, apparaissant d'abord à la surface, s'étend graduellement à toute la solution, et l'évaporation donne cette même matière oxydée et insoluble dans l'eau. De plus, les thés verts mouillés et puis séchés une seconde fois, exposés à l'air, deviennent presque aussi noirs que les thés noirs ordinaires. De ces diverses observations, je fus amené à conclure que les caractères particuliers et les différences chimiques qui distinguent le thé noir du thé vert doivent être attribués à l'échauffement et à la fermentation, accompagnés de l'oxydation produite par l'exposition à l'air, et non pas à la différence d'élévation de la température dans les procédés de séchage, comme on le pensait généralement. Mon opinion a été confirmée en partie par les renseignements venus des manufactures chinoises, et qui constatent que les feuilles de thé noir restent toujours pendant un certain temps exposées à l'air, avant d'être soumises à l'opération du feu. »

Nous sommes donc complètement édifiés sur ce point, et l'observation de M. Warrington dans son laboratoire peut être renouvelée chaque jour par celui qui possède le plus petit arbuste dans son jardin. Regardez les feuilles qui tombent des arbres en automne, elles sont brunes ou au moins d'un vert sombre au moment de leur chute, et si vous les examinez quelque temps après, lorsqu'elles ont été exposées à l'air et à l'humidité, on les trouve aussi noires que les plus noirs de nos thés.

Quant au plant de thé en lui-même, on a déjà pu voir quelles étaient les deux principales variétés importées en Europe. L'une, la variété Canton, porte le nom de thé Bohea; l'autre, la variété du Nord, celui de thé Viridis. La première donne les thés noirs et verts de qualité inférieure fabriqués aux environs de Canton, et la seconde les beaux thés verts de Hwuy-chow et des provinces voisines. Il y a peu de temps encore, on croyait que les thés noirs des montagnes de Bohea provenaient de la variété Canton, et de là le nom qu'ils avaient reçu. C'était cependant une erreur.

Lorsque je visitai Foo-chow-foo pour la première fois,

en 1845, j'avais remarqué que le plant en culture dans les environs différait essentiellement de la variété de Canton et était probablement de la même nature que le thé Viridis de Chekiang. Foo-chow-foo n'était pas à une grande distance des montagnes de Bohea. J'avais les plus fortes raisons de penser que le plant de Bohea était le même que celui de Foo-chow, mais je n'en avais aucune preuve positive. Aujourd'hui, ayant été à Woo-e-shan même, et dans une grande partie du pays, j'ai rapporté des spécimens séchés de tous ces plants, qui sont en ce moment sous mes yeux, et je suis plus à même de donner une opinion sur ce sujet, long-temps controversé.

Je crois donc que le plant de Woo-e-shan tient de près au thé Viridis, qu'il était originairement tout-à-fait semblable à cette espèce, mais que la ressemblance s'est légèrement altérée sous l'influence du climat. Après un examen minutieux, je ne pus découvrir que des différences insignifiantes et insuffisantes pour constituer une variété, encore moins une espèce; dans beaucoup de plants, ces différences n'étaient même pas visibles. Elles consistaient simplement en ce que le plant de Woo-e montrait plus de disposition à jeter des branches que celui de Hwuy-chow, et que ses feuilles étaient parfois un peu plus sombres et dentelées avec plus de soin.

Il est possible de trouver dans une plantation de thé, en Chine, des distinctions plus marquées entre les plants que celles que je donne ici. La raison en est facile à comprendre. Le plant de thé se multiplie à l'aide de graines, et il est impossible que le produit soit complètement identique avec le producteur. Au lieu donc d'avoir une ou deux variétés de thé en Chine, nous en trouvons en fait une grande quantité, bien que la différence entr'elles soit très légère. Ajoutez à cela que ces graines sont élevées d'année en année sous des climats dissemblables, et vous ne vous étonnerez plus que les plants d'un pays puissent paraître quelque peu différents de ceux d'un autre, quoiqu'au fond ils soient sortis originairement de la même tige.

Ces raisons me déterminent à dire que les plants de Hwuy-chow et de Woo-e sont de la même espèce, et que les légères différences observées ne sont que les résultats de la reproduction et du changement de climat.

Quant au plant de Canton, appelé thé Bohea par les botanistes, bien qu'il semble sous certains rappòrts d'une nature particulière, il peut aussi provenir originairement d'une seule et même espèce.

Ces changements ne diminuent cependant pas la valeur commerciale des plants cultivés dans les grands pays à thé de Fokien et de Hwuy-chow, qui produisent les plus belles qualités ; car, si l'arbuste peut s'être amélioré par la reproduction dans ces provinces, il peut avoir perdu dans les autres. Aussi, est-ce toujours là qu'il faut aller chercher les graines et les plants quand on a le projet de transporter cette culture dans une autre partie du monde.

Dans ces dernières années, on a essayé de cultiver l'arbre à thé aux États-Unis et dans nos colonies de l'Australie. J'ai peur que ces tentatives ne soient couronnées d'aucun succès. Le thé poussera partout où se rencontrera un climat et un terrain convenables, et, comme arbre d'agrément, il y a peu d'objections à faire contre son introduction dans ces contrées nouvelles. Mais si on veut en faire un objet de spéculation commerciale, nous devons nous préoccuper alors, non-seulement de la nature du terrain et du climat, mais encore du prix de main-d'œuvre. Or, le travail est à très bas prix en Chine. Les laboureurs ne reçoivent pas plus de quatre ou six sous par jour. Trouvera-t-on des ouvriers à ces conditions aux États-Unis ou en Australie? Et si on ne peut y arriver, comment les marchands de ces pays pourront-ils soutenir la concurrence avec les fabricants chinois.

Les arbustes à thé de la Chine sont assez communs en Angleterre. On a pu les voir pousser au Jardin royal botanique, et on en trouve aussi dans beaucoup d'autres jardins et dans presque toutes les pépinières. Ce sont de jolis petits arbres verts, qui donnent une profusion de fleurs blanches simples en hiver et au printemps, à peu près à la même époque que les camélias. Ce n'est pas précisément à cause de la beauté de leurs fleurs qu'on les cultive, mais peut-être par une sorte de reconnaissance pour le producteur de notre boisson préférée.

Ceux qui cultivent l'arbre à thé en Angleterre ne doivent pas perdre de vue que, même en Chine, cet arbuste ne peut prospérer quand il est planté sur un sol bas et humide ; c'est là cer-

tainement une des raisons qui rend le succès si rare dans cette culture. La plantation doit toujours être faite sur un terrain sec et situé en pente. Si la réunion de ces conditions peut se rencontrer dans les provinces méridionales de l'Angleterre et de l'Irlande, qui sait si un jour les campagnards ne boiront pas le thé qu'ils auront fait venir eux-mêmes? Et, à tout hasard, à défaut de celui du goût, le plaisir de la vue ne viendrait-il pas les récompenser de leurs efforts?

(The tea countries of China and India.)

Ethnographie. — Mœurs.

UN NOIR CHEZ LUI.

Il est, en Afrique, une famille assez nombreuse du genre humain qui occupe un rang intermédiaire entre les sauvages et les nations civilisées. Cette race n'a pas de littérature ; toutefois elle possède une certaine somme de connaissances qui lui sont venues par tradition ou par ses communications avec les autres peuples. De sciences elle en possède peu ou point; cependant elle est habile dans certaines branches des arts utiles. Elle n'a point de législation régulière, point de code de droit civil, ce qui ne l'empêche pas d'avoir des formes de gouvernement et des coutumes traditionnelles auxquelles elle tient sérieusement. Cette race, qui cultive la terre, élève des troupeaux et vit des produits du sol, ne connaît aucun des raffinements culinaires de notre civilisation; elle plante le cotonnier, tisse des étoffes pour se vêtir, et ses vêtements, qui couvrent à peine quelques parties du corps, ne brillent point par la finesse de la fabrication. Aussi éloignés du sensuel Européen que du sauvage Indien ou du rude Hottentôt, on peut à bon droit appeler ces peuples les demi-sauvages de l'humanité. Il serait curieux de savoir comment ils en sont arrivés à occuper cet état de civilisation ébauchée dans lequel ils restent stationnaires depuis tant de siècles. On sait que les tribus nomades de l'Asie, qui ont aussi beaucoup des traits caractéristiques que nous venons d'énoncer, ont eu dans les premiers âges du monde leurs époques de splendeur nationale et des éclairs de civilisation dont le reflet dure encore; mais on ne sait rien de

l'histoire de l'Afrique centrale, dont une immense étendue est habitée par des peuples semi-barbares.

Nous allons surtout nous occuper, dans cet article, de la région du continent africain qui s'étend entre le Grand-Désert et les monts de Kong jusqu'au lac Tchad, et comprend une étendue de pays de 300 milles environ du Nord au Sud et de 2,000 milles de l'Ouest à l'Est. Au midi de cette latitude, les populations sont plus grossières et plus cruelles, et les déserts de l'Occident recèlent des tribus plus particulièrement noires et ignorantes. Cette vaste région occidentale de l'Afrique centrale est surtout habitée par les Maures, les Mandigons, les Foulahs et les Yolofs. Tous ces peuples ont une physionomie plus ou moins européenne ; les nègres purs qu'on rencontre par hasard au milieu d'eux sont probablement des esclaves ou des descendants d'esclaves importés dans le pays. Ces nations diffèrent les unes des autres par le langage et quelquefois aussi par certaines de leurs coutumes ; mais à l'exception des Maures, il y a similitude universelle dans leur mode d'existence. Comme notre intention n'est pas de nous occuper en particulier de chacune de ces peuplades, nous nous bornerons à instruire nos lecteurs des mœurs et des habitudes de la vie semi-barbare, sans nous inquiéter autrement des noms et des positions géographiques.

Le trait principal et le plus important à observer, c'est l'état de la femme. C'est du sexe faible que dépendent la dimension des maisons et des villes, le progrès de l'agriculture et de toute l'économie sociale. En Afrique, les femmes forment, dans la plus stricte acception du mot, la classe ouvrière de la société, et tiennent un rang intermédiaire entre l'épouse et l'esclave dont elles remplissent la double fonction. La femme s'achète ordinairement à raison de tant de têtes de bétail ou moyennant un certain nombre d'esclaves et devient ainsi la propriété du mari. Le nombre d'épouses est illimité. Les nègres mahométans eux-mêmes ne se conforment pas en cela aux restrictions du Koran qui n'en permet que quatre. Un chef se vantait d'avoir quatre-vingts femmes, et sur l'observation d'un Anglais qui lui faisait remarquer que ses compatriotes en avaient bien assez d'une à gouverner, le prince africain exhiba un long fouet avec lequel, disait-il, il savait faire régner l'ordre parmi les siennes. Dans cer-

tains pays l'une des femmes est reconnue comme *épouse en chef* et jouit en cette qualité de certaines prérogatives attachées à l'emploi.

Désireux d'observer les détails de la vie africaine, nous acceptâmes avec plaisir l'invitation que nous fit un nègre qui trafiquait sur la Gambie, d'aller lui faire visite et de passer un jour dans son village, par la raison surtout qu'il devait y avoir des danses dans la soirée.

Nous quittâmes notre navire le matin, et après avoir pendant quelques milles remonté à la rame un ruisseau tributaire du fleuve, nous prîmes terre sur le bord d'une grande plaine. Là nous rencontrâmes les chevaux que Samba nous avait envoyés, attendu que la ville était encore à une distance considérable. C'étaient de jolis animaux, assez petits de taille, mais très éveillés et seulement à moitié dressés. Leur harnachement était pour nous quelque chose de nouveau ; la selle, fort lourde d'ailleurs, avait en avant un pommeau très élevé et en arrière une sorte de rempart plus haut encore : entre ces deux *garde-fous*, le cavalier se trouvait solidement assujetti. Nous n'eûmes ni le désir ni le loisir d'essayer la rapidité de nos montures, car toute notre route se fit à travers bois. Les hommes qui nous faisaient escorte étaient armés de mousquets et fouillaient soigneusement chaque buisson, bien qu'il y eût peu de danger d'être attaqué en plein jour par les bêtes féroces, le chemin étant assez fréquenté et les chasseurs y faisant de nombreuses battues. Nous arrivâmes à un ruisseau guéable en été. La Sénégambie est pleine de rivières et de criques. C'est un des pays les mieux arrosés du globe ; le commerce y trouverait d'excellentes voies de communication. Ces courants d'eau abondent en poissons, article d'alimentation fort important pour ses habitants.

Après que nous eûmes traversé la rivière, nous aperçûmes sur le penchant d'une colline couverte de champs en culture le lieu de notre destination. La ville était entourée d'un mur de terre et d'un fossé qui la mettaient à l'abri des bêtes féroces et pouvaient au besoin la défendre contre les bandes de maraudeurs. Les villes plus importantes, surtout celles qui appartiennent à des chefs guerriers, ont de hautes murailles en terre parfois crénelées et flanquées de bastions capables de tenir en échec un ennemi dé-

pourvu d'artillerie ou de machines de siége. La porte était faite en planches taillées à la hache, car les naturels n'ont pas de scies. A distance, cette place offre un singulier coup d'œil : elle consiste en quatre ou cinq cents huttes toutes bâties sur le même modèle avec des toits coniques couverts en gazons. Là, point de flèches, de cheminées, ni de fenêtres, pour couper la monotonie de la scène. En entrant dans la ville nous nous enfonçâmes dans un labyrinthe d'étroites ruelles formées par de hautes clôtures au milieu desquelles nous aurions pu marcher toute la journée sans trouver le moyen d'en sortir. A la fin, nos guides nous amenèrent à un guichet que nous franchîmes et nous nous trouvâmes sur les domaines de Samba. Il nous accueillit avec beaucoup de cordialité et nous conduisit à son habitation à travers un groupe de femmes et d'enfants qui s'empressaient sur notre passage, curieux de nous voir. C'était une hutte circulaire un peu plus large que les autres et construite avec plus de soin. Les murs étaient faits de grosses briques de glaise mises les unes sur les autres avant d'êtres sèches. Cette muraille bien vite durcie au soleil formait un appui assez solide d'une hauteur de quatre pieds environ, sur lequel reposait le toit. Ce toit, fait de bambous recouvert de longues herbes, se projette en larmier à sa base de manière à garantir le mur des pluies torrentielles de l'Afrique. Les plus solides de ces habitations sont facilement ruinées par les eaux quand le terrain n'est pas en pente, et la pluie s'y infiltre promptement quand le toit n'est pas tenu dans un bon état de réparation ; aussi les villes abandonnées ne tardent-elles pas à tomber en ruines et finissent-elles par ne plus présenter qu'un monceau d'argile.

L'intérieur de la demeure de Samba était aussi simple que l'extérieur. D'un côté était une sorte de plate-forme ou claie de canne élevée sur des pieux à deux pieds du sol. Cette claie servait de couchette, et le lit se composait d'une simple peau ou d'une natte. Comme Samba était un riche, il possédait d'autres nattes pour s'asseoir et deux ou trois tabourets bas. Son fusil, sa lance, sa bouteille de cuir et le reste de son attirail pendaient à la muraille, et nous remarquâmes une couple de boîtes dont l'une contenait ses vêtements et l'autre une masse hétérogène d'objets sans valeur qu'il avait reçus d'Européens. Naturellement

ces boîtes et leur contenu sont un luxe rare dans ces habitations. Auprès de cette hutte il y en avait une autre plus petite qui servait de cuisine. Elle contenait quelques ustensiles de terre, des sébiles de bois et des calebasses, ainsi que des pots de fer et des paniers. On y voyait aussi le grand pilon et un mortier dont nous dirons tout à l'heure l'usage.

Samba était vêtu du costume ordinaire d'un gentleman nègre. Il portait un large caleçon de coton qui lui descendait à mi-jambes et une vaste chemise pourvue de larges manches. Il avait aux pieds des sandales retenues par des lanières de cuir. Ses jambes étaient nues. Il était coiffé d'un bonnet blanc autour duquel il avait roulé en manière de turban un châle que je lui avais donné précédemment. A son cou pendait, attachés par un cordon de soie, deux gros *grigris* qui n'étaient autre que des sachets de cuir renfermant quelque verset du Koran ou quelque amulette. Ce costume lui séyait et faisait ressortir ses formes musculeuses. Une de ses femmes nous servit immédiatement une calebasse de lait aigre avec des gâteaux de riz et de noix concassées et du miel. Les Africains font en général deux repas par jour, mais ceux qui peuvent se le permettre y ajoutent un goûter vers les deux heures. Les rigides mahométans s'interdisent les liqueurs enivrantes, mais ceux qui tiennent moins aux rites ne savent pas résister à la tentation du rhum, et les nègres idolâtres en boivent sans mesure. Samba nous présenta joyeusement une bouteille de cette liqueur à laquelle lui-même savait parfaitement donner des accolades.

Nous visitâmes ensuite le reste de l'habitation. Samba avait six femmes, chacune logeant dans une hutte séparée. Leurs demeures ressemblaient à celle de leur maître, mais elles étaient plus petites et les portes en étaient si basses qu'il fallait se courber en deux pour y entrer. Ces ouvertures, servant à la fois à donner de la lumière et de l'air, et à laisser passer les gens et la fumée, sont toujours tournées à l'Ouest, car les vents d'Est entraînent des nuages de sable, et si les tourbillons qui soufflent de ce point pénétraient dans une hutte, ils auraient bien vite fait d'en sortir en se frayant un chemin à travers le toit qu'ils renverseraient. A l'occasion de notre visite, les femmes avaient mis leur plus belle toilette. Elles avaient la taille serrée dans un *pang* ou pièce

d'étoffe qui leur descendait jusqu'à la cheville comme un jupon. Une autre pièce était jetée négligemment sur la poitrine et les épaules. Elles avaient les jambes nues, mais elles étaient chaussées de sandales propres. Elles portaient au cou des colliers et aux bras et aux jambes des bracelets en grains de corail, de verroterie et d'ambre, entremêlés d'autres grains d'or et d'argent. Ces bijoux font leur richesse et leur orgueil. Plusieurs avaient des enfants en bas âge dont le seul vêtement était des chapelets de perles au cou, aux poignets, aux chevilles et autour du corps. Une petite fille d'une dizaine d'années, un peu plus grande, avait une petite pièce d'étoffe autour des reins. Nous ne vîmes pas de meubles dans les huttes des femmes, sauf quelques vases et calebasses, une quenouille grossière pour filer le coton et la claie servant de couchette avec sa natte. Ces dames étaient excessivement loquaces et curieuses; elles examinaient de très près nos personnes et nos habits en nous faisant une foule de questions sur les femmes d'Europe. Elles s'étonnaient qu'un homme riche consentît à n'avoir qu'une seule épouse, mais elles trouvaient la monogamie une excellente chose pour les femmes. Ces mères ne portent jamais leurs enfants dans leurs bras : les petites créatures sont accrochées dans un *pang* derrière le dos.

Une autre hutte servait à Samba de magasin pour ses marchandises. Enfin il y avait encore une hutte pour les esclaves femelles et une pour les esclaves mâles. Ces pauvres gens n'avaient pour tout vêtement qu'une pièce d'étoffe autour des reins. Les femmes portaient chacune un collier de perles grossières qui leur avait été donné par leurs maîtresses. La nuit, les esclaves s'étendent sur une natte ou une peau après avoir allumé du feu au milieu de la hutte. Ce feu sert non-seulement à entretenir la chaleur mais encore à éloigner les insectes et les reptiles. L'ameublement des esclaves se compose de leurs instruments de travail, des houes, des calebasses, des paniers de joncs et du fameux *paloum*. Ce dernier ustensile est un immense mortier de bois fait par les Lonbis, tribu errante de Foulahs, une des plus hideuses races de l'Afrique, qui n'a pas le moindre trait de ressemblance avec les tribus pastorales et guerrières. Quand les Lonbis découvrent un lieu à leur convenance, pourvu du bois qui leur est nécessaire, ils se mettent immédiatement à abattre les arbres. Avec les bran-

ches ils se font un campement temporaire et ils façonnent dans les troncs des canots, des vases, des pilons, des mortiers et autres ustensiles de bois. Leurs outils principaux sont une hache et un couteau, ils s'en servent avec beaucoup d'adresse.

Les hommes libres sont excessivement indolents, et à l'exception des Foulahs ils travaillent fort peu. Le temps qui n'est pas consacré à la chasse, à la pêche, aux voyages ou aux affaires publiques se passe d'ordinaire à fumer et à faire grasse chère. Les esclaves mâles sont employés à abattre le bois, à tisser, à transporter l'eau, à récolter de l'herbe pour les chevaux et à aider les femmes dans les travaux des champs; mais comme tous ces travaux, à l'exception de ceux des bois, peuvent être exécutés par des femmes, les maîtres se soucient peu d'avoir un grand nombre d'esclaves mâles. Ce sont généralement des femmes qui s'occupent de la culture. Avant la saison des pluies elles font avec une houe des trous dans la terre et y sèment le grain qu'elles recouvrent ensuite en battant le sol de leurs pieds. Quand c'est du riz, elles remuent la terre avec une petite bêche. Après les semailles vient la moisson. Quand les indigènes n'ont pas de huttes spéciales pour serrer leur récolte, ils conservent leur grain dans d'immenses paniers de jonc élevés sur des pieux en dehors de la ville; cette propriété est sacrée, personne n'y touche. Quand le blé est battu et vanné, les femmes le réduisent en farine au moyen d'un pilon de cinq pieds de long qu'elles font mouvoir dans un mortier de la contenance de neuf à dix litres. Ce travail, extrêmement rude, occupe plusieurs heures par jour.

Après avoir à peu près satisfait la curiosité des femmes de Samba, nous crûmes pouvoir exiger en retour qu'elles nous expliquassent leur méthode de préparer les aliments, surtout le célèbre couscoussou. Elles s'y prêtèrent avec d'autant plus d'empressement que nous leur avions offert quelques objets de parure en clinquant. On humecte la farine avec de l'eau, puis on l'agite dans une calebasse jusqu'à ce qu'elle s'agglomère en petites boules comme des grains de poivre. Sous cette forme et mise au sec elle se conserve long-temps. Les classes pauvres mouillent ces sortes de pilules avec de l'eau chaude, jusqu'à ce qu'elles crèvent comme du riz. D'autres les mettent crever à la vapeur dans un vase percé de petits trous placé au-dessus d'un autre vase dans

lequel de la viande bout avec de l'eau ; de cette manière le couscoussou acquiert un fumet spécial. Nous vîmes un plat de cette façon qui se préparait pour notre dîner ainsi que d'autres ragoûts plus fins, tels que du riz bouilli dans du lait avec des poissons séchés et de la viande revenue au beurre avec des légumes et toute sorte d'assaisonnements. Certains de ces mets, préparés avec soin, ne sont pas à dédaigner.

Après que nous eûmes passé en revue la cuisine et ses ustensiles, notre hôte nous conduisit au *bentang*, édifice qui sert à la fois de halle et de maison-commune. C'est un grand bâtiment à jour, dont les murs sont remplacés par de solides poteaux qui soutiennent le toit et où est disposée une longue banquette de terre pour s'asseoir. Ordinairement cet édifice se bâtit à l'ombre d'un grand arbre qui fait l'orgueil de la ville. C'est là que se traitent les affaires publiques, que se plaident les procès, que sont reçus les étrangers et que les flâneurs viennent chercher les nouvelles du jour. Comme les Africains sont d'interminables discoureurs ils font d'excellents légistes et savent parfaitement embrouiller une cause dans un labyrinthe de tropes. Mungo-Park, qui eut souvent l'occasion d'entendre ces avocats de nouvelle espèce, prétend qu'en fait de subtilité et de ressources ils pourraient lutter avec les plus habiles procureurs de l'Europe. Le trait suivant peut donner la mesure de leur talent : un âne s'était échappé et avait fait irruption dans un champ de blé où il avait commis beaucoup de dégâts. Le propriétaire du champ prit l'âne en flagrant délit et le tua sur place. Le maître de l'âne entama immédiatement une action en dommages-intérêts pour obtenir indemnité de la perte de son âne qu'il estima un prix très élevé. L'adversaire reconnut avoir tué l'animal, mais il opposa une demande reconventionnelle, prétendant que la valeur du blé détruit par l'âne équivalait parfaitement à celle de la bête. Les juges admirent la validité des deux prétentions, attendu que, si d'un côté le propriétaire du champ n'avait pas le droit de tuer l'âne, de l'autre l'âne n'avait pas le droit d'endommager le champ. Restait donc à fixer la valeur relative de l'un et de l'autre, et sur ce dernier point les savants jurisconsultes arrangèrent si bien les choses, qu'après un débat de trois jours rien n'était encore décidé et qu'il fallut ajourner le prononcé du jugement.

Voici un second procès qui dura quatre jours : un marchand d'esclaves avait épousé une femme de Tambacunda dont il avait eu deux enfants. Plus tard cet homme fit une absence de huit années sans que sa femme entendît parler de lui. Celle-ci, au bout de trois ans, ne voyant pas de probabilité de retour de la part de son mari, en épousa un autre à qui elle donna également deux enfants. Mais voilà que le premier époux revient et reclame sa femme que le second refuse de lui rendre, invoquant les usages de l'Afrique d'après lesquels une femme redevient libre de se remarier quand son mari est resté absent trois années sans faire parvenir de ses nouvelles. Le cas cependant était des plus embarrassants et toutes les circonstances pour et contre durent être soigneusement étudiées. A la fin il fut décidé que les motifs de part et d'autre se balançaient si bien, que la cour, dans l'impossibilité de prononcer, laissait à la femme la faculté de choisir entre ses deux maris. Celle-ci prit son temps et l'on dit qu'après s'être assurée que le premier, quoique plus vieux, était beaucoup plus riche que le second, elle en revint à ses premières amours.

Dans les villes d'Afrique ces procès sont une grande distraction pour les hommes libres qui ont peu à faire et pour lesquels le temps est chose de peu d'importance. Qu'un voyage leur prenne une semaine, un mois ou une année, cela leur importe peu pourvu qu'ils trouvent sur la route à vivre et à s'amuser. Les travailleurs africains s'étonnent étrangement de l'impatiente activité des Anglais, et quand on les presse de terminer une besogne, ils s'écrient innocemment : « Pas tant de hâte, maître ; le temps ne nous manque pas : après aujourd'hui vient demain. »

Nous allâmes voir le sellier et le forgeron de la ville. Ce sont les seuls artisans et on les tient en grande estime. Le forgeron travaille tous les métaux et cumule les professions d'orfèvre, de joaillier, de maréchal et d'armurier. Il fabrique aussi le fer natif en faisant fondre le minerai dans une fournaise avec du charbon de bois, moyen qui le convertit en acier. Mais comme cette opération se fait très grossièrement, il y a beaucoup de perte et le métal obtenu est extrêmement dur et difficile à travailler ; aussi se sert-on du fer anglais quand on peut s'en procurer, et le fer en barre forme-t-il un article de commerce très important. Les outils du forgeron consistaient en un marteau, une enclume, des

tenailles et une paire de doubles soufflets faits de deux peaux de bouc. Quand nous le vîmes il était occupé avec ses esclaves à faire des étriers; l'opération nous parut très fastidieuse.

Le sellier tanne et prépare le cuir dont il finit par faire une matière très souple et très belle à force de le battre et de le frotter. Les cuirs les plus épais sont convertis en sandales. Les peaux de mouton et de chèvre sont teintes et employées à faire des étuis de différentes espèces, des bourses à amulettes, des couvertures pour les carquois, les selles et une foule d'ornements tous très proprement cousus, car les nègres manient fort bien l'aiguille. Ces arts, ainsi que ceux de tisser le coton, de travailler le jonc, de faire du savon et de la poterie grossière, constituent l'industrie indigène. Il est évident que les Africains comprennent les principes de beaucoup d'arts utiles et qu'ils déploient dans l'exécution une habileté remarquable eu égard à la grossièreté de leurs instruments, à leur manque de numéraire et à l'absence totale du travail salarié.

Près de l'entrée de la ville nous vîmes suspendu à un arbre l'étrange accoutrement d'écorce appelé Mumbo-Jumbo. C'est le remède dont se servent les hommes pour maintenir les femmes dans le devoir quand l'autorité maritale est impuissante à empêcher les querelles intestines et à contenir les femmes dans les bornes de l'obéissance. Cela peut s'appeler le pilori d'Afrique. Voici comment on s'en sert : Mumbo-Jumbo annonce son approche par de grands cris dans les bois, et, la nuit venue, il entre dans la ville et va droit au *bentang*, où tous les habitants sont forcés de se réunir. La cérémonie commence par des chants et des danses qui durent jusqu'à minuit, heure à laquelle Mumbo-Jumbo désigne sa victime. La malheureuse est immédiatement saisie, garrottée, attachée à un poteau et frappée avec le bâton de Mumbo, au milieu des cris de dérision de l'assemblée tout entière. On peut juger d'après cela du respect que Mumbo-Jumbo inspire aux femmes.

Quand nous eûmes fini notre tournée par la ville, la journée tirait à sa fin et le soleil qui baissait à l'horizon nous avertissait de regagner le logis; car il n'y a pas là de crépuscule, et dès que l'astre a disparu la nuit s'empare immédiatement de la terre.

Les troupeaux appartenant aux habitants furent poussés dans

un parc sous un mur d'enceinte où ils sont gardés la nuit par des hommes armés. Nous trouvâmes dans la hutte de Samba un beau feu clair autour duquel nous nous assîmes sur des nattes pour causer et fumer à notre aise en attendant que le dîner fût servi. Les dames apportèrent le couscoussou et les autres mets dans des vases de bois qu'elles déposèrent à terre, puis elles se retirèrent car elles ne mangent jamais avec les hommes. Tous les convives se servent de leurs doigts, et Samba espérait à ce propos nous jouer un petit tour en revanche de celui que nous lui avions joué à notre bord. Quand nous le traitâmes sur le navire, nous ne fîmes mettre sur la table que des couteaux et des fourchettes. Le pauvre Samba qui, ne sachant pas se servir de ce dernier instrument, avait grand'peine à attraper ses bouchées, fut le but des plaisanteries jusqu'à ce qu'on l'eût tiré d'embarras en lui faisant apporter une cuiller. Pour nous rendre la pareille, Samba avait commandé les mets très clairs et les morceaux hachés menus, dans l'espoir de jouir de notre maladresse à nous servir de nos doigts. Mais quelle fut sa surprise en nous voyant tirer de nos poches couteaux et cuillers de voyage! — la plaisanterie, de cette façon, tourna contre lui et les nègres ses amis, car les mets étaient trop clairs pour qu'ils pussent eux-mêmes commodément faire usage de leurs mains.

Après notre repas, nous allâmes voir les danses. Cet amusement favori des Africains se passe en plein air quand le temps est beau. S'il pleut, le bal a lieu sous le *bentang*, et, s'il fait noir, on allume de grands feux pour éclairer les danseurs. Il y a deux ou trois instruments de musique dont le principal est un tambour. Quand il se fait entendre, tous les jeunes gens s'animent et se trémoussent en cadence, frappant des mains et dessinant des arabesques chorégraphiques d'une décence fort équivoque. Cet exercice dure une grande partie de la nuit, aussi les laissâmes-nous à leurs ébats pour aller prendre du repos. Nos couvertures furent bientôt faites, car nous n'eûmes qu'à nous étendre sur les nattes disposées sur la claie. Les nègres sont très sensibles au froid, ils s'en plaignent alors que nous autres nous sommes tout haletants de chaleur; mais le feu de leur hutte entretient la température qu'ils aiment. Ils dorment d'un sommeil profond et ils ne s'éveillent qu'après le soleil levé. Le matin

nous fîmes un léger repas de gruau auquel on ajouta pour notre agrément personnel une espèce de bouillie avec du beurre végétal. Ce beurre est fait avec le fruit du bambouc, qui ressemble assez à l'olive d'Espagne et contient une amande dont on extrait l'huile en la faisant bouillir. Cette huile concrétée est en grande réputation ; elle a un goût plus fin que le beurre de lait et se conserve long-temps sans sel, lequel est très cher en Afrique. Après déjeuner nous prîmes congé de notre hôte et de sa famille, et nous revînmes par la route que nous avions suivie la veille.

La description que nous venons de donner de la vie semi-barbare se montre tout d'abord sous un jour attrayant, et bien des gens pourront se demander si elle n'est pas préférable à notre état de société sophistiqué. Nous ne sommes pas juges du goût des autres, mais pour notre compte nous n'y voyons rien d'enviable. Les maux en sont nombreux et grands ; c'est la mort de l'âme et de tout ce qui fait vraiment de l'homme un être intelligent tendant sans cesse au progrès. Et puis cette vie est entièrement liée à un état d'esclavage, à la dégradation de la femme et à la polygamie, trois grandes plaies morales, sources intarissables de violence, d'injustice et de misère.

(Edinburgh Journal.)

Miscellanées.

LE TESTAMENT DU JUIF.

(ÉPISODE DU SIÉGE DE GIBRALTAR.)

PAR L'AUTEUR DU MARIAGE DE MON GRAND-PÈRE.

Mon grand-père, dont j'ai raconté le mariage, tenait un journal exact de tous les incidents du siége de Gibraltar. Rien ne ressemble moins que ce journal à une histoire suivie; mais justement il est d'autant plus facile d'en extraire quelques épisodes qu'on chercherait en vain dans l'historien Derwentwater, cité cependant pour son exactitude, par tous ceux qui aiment à suivre jour par jour toutes les opérations d'un siége. On ne sera pas fâché peut-être de voir reparaître, dans le nouveau récit que j'entreprends, quelques-uns des personnages avec lesquels on a déjà fait connaissance, si on a lu mon premier extrait (1).

CHAPITRE PREMIER.

Après un rigoureux blocus de six mois, qui avait réduit la garnison aux extrémités les plus dures, Gibraltar avait été ravitaillé par sir Georges Rodney; mais une année après son départ, la rareté des vivres était devenue plus grande encore qu'auparavant; car, à part quelques navires marchands qui, au prix des plus grands risques, avaient réussi à aborder le rocher, les malheureux assiégés étaient restés privés de tous secours ex-

(1) Voir la livraison de janvier.

térieurs. Les provisions ne se vendaient qu'à de très petites quantités et à des prix si élevés, que les familles mêmes des officiers étaient souvent dans la situation la plus déplorable.

Le 11 avril 1781, anniversaire de la naissance de sa femme, le major avait invité à dîner Owen (maintenant le lieutenant Owen). Owen était redevenu garçon pour l'instant; car Juana ayant été voir sa famille à Tarifa huit jours avant les opérations du siége, fut plus tard dans l'impossibilité de venir rejoindre son mari. Carlota avait en vain demandé que la fête fût ajournée jusqu'à ce que l'arrivée d'un convoi d'Angleterre leur permît de la célébrer plus dignement; le major, ferme défenseur des vieux us et coutumes, voulut que le banquet eût lieu le jour même. Heureusement que la veille un caboteur de Minorque était parvenu à mettre à terre une cargaison de moutons, de volailles, de légumes et de fruits. Grâce à cette circonstance, les provisions pour le dîner, sans avoir assurément rien de somptueux, valaient infiniment mieux que l'ordinaire auquel on était soumis depuis plusieurs mois. Je puis, grâce au journal du major, dresser le menu du festin avec les prix en regard. Ainsi j'y vois, entre autres choses, une tête de mouton côtée 16 shellings (mon grand-père était arrivé trop tard pour obtenir un autre morceau; le corps avait été dépecé tout chaud et chaque portion avait été enlevée avec autant de rapidité que par une bande de loups); — une paire de poulets, 20 shellings (étiques créatures, dit mon aïeul entre parenthèses); — un jambon, 2 guinées; — des raisins secs et de la farine pour un poudding, 5 shellings; — des œufs (l'historien n'en dit pas le nombre), six pence chaque; — des légumes, 9 shellings 6 pence; — des fruits pour le dessert, 7 shellings 10 pence. — Quant au vin, un marchand espagnol, des amis de Carlota, lui avait envoyé deux bouteilles de champagne et une bouteille d'amontillado, présent aussi considérable alors que l'eût été un tonneau tout entier en temps ordinaire. Il ne faut pas non plus oublier un certain flacon de vieux rhum et deux citrons pour le punch. Somme toute, il n'y avait peut-être pas, ce jour-là, dans Gibraltar, un dîner comparable à celui du major Flinders.

A l'heure dite, le major lisait tranquillement dans ses quartiers (maison assez commode, située près des casernes du Midi,

à quelque distance en dehors de la ville), quand Owen fit son entrée.

« — Vous êtes ponctuel, mon cher ami, et la ponctualité est vertu cardinale quand il s'agit d'un repas, » dit mon grand-père en regardant à sa montre ; « trois heures juste. Maintenant nous allons nous mettre à table. Dieu veuille seulement que notre nouvelle cuisinière ne soit pas trop maladroite.

» — Qu'est donc devenue Mistress Grigson ? » demanda Owen. « Vous ne vous êtes pas dépossédé de ce savant disciple d'Apicius, j'espère?

» — La voilà encore forcée de garder la chambre, » dit mon grand-père en soupirant. « C'est bien la femme la plus féconde que je connaisse ! Il n'y a certainement pas plus de sept mois que son dernier enfant est né, et elle est à la veille d'en avoir un autre. Oui, ce n'est certainement pas plus tard que l'automne dernier ! » ajouta-t-il après une pause.

« — Elle est prodigieuse, cette femme, » dit Owen, « le gouvernement devrait en faire l'acquisition et l'envoyer peupler certaines de nos colonies. Mais, qui la remplace ?

» — Ma foi, voici l'histoire, » répondit le major, « Joe Trigg, mon vieux domestique, garde également la chambre, la salle de police, veux-je dire, pour être rentré ivre, et j'ai pris pour un jour ou deux un homme du régiment, un nommé Bags, qui m'a recommandé sa femme comme une excellente cuisinière. Elle en a dit autant d'elle-même; mais comme elle en est aujourd'hui à son premier début, je ne laisse pas que d'être un peu inquiet.

» — C'est un fieffé coquin que ce Bags, » dit Owen.

« — Vraiment ! » dit mon grand-père. « Je suis fâché d'apprendre cela. Je n'ai pas pris d'informations sur son compte. Il m'a offert ses services en me disant qu'il était du même comté que moi en Angleterre, quoique je n'aie pas la moindre souvenance de sa personne.

» — C'est quelque chose d'affreux que ce blocus, » reprit le major après un court silence. « Savez-vous que si j'étais général en chef d'une armée assiégeante, je crois que jamais je n'aurais le cœur d'affamer la garnison assiégée. Figurez-vous donc, mon cher enfant, plusieurs milliers d'hommes doués d'un appétit

robuste, et pendant des mois entiers ne pouvant satisfaire une bonne fois cet appétit. Et juste au moment où mes digestions se font si bien! Enfin, comme si ce n'était point assez de nous couper les vivres, le siége nous coupe encore nos lectures. Le *Nouvelliste hebdomadaire* n'est plus même pour moi un nouvelliste *annuel*. Le dernier numéro que j'ai reçu est de 1779, et depuis douze ans je suis un de ses plus fidèles abonnés. Voilà un an que j'attends le mot d'une charade de la dernière livraison mensuelle du *Gentleman's Magazine.* » Mon grand-père allait lire à Owen la charade en question, quand une porte s'ouvrit et Carlota parut.

« — Je voudrais bien, mon ange, que vous donnassiez un coup d'œil au dîner, » dit le major, « il est trois heures et quart.

» — *Si, mi vida* (oui, ma vie), » répondit Carlota qui, en tout temps, prodiguait libéralement à mon grand-père les épithètes les plus tendres de la langue espagnole, épithètes qui n'étaient peut être pas toujours d'une application très rigoureuse, comme par exemple : *nino de mi alma* (enfant de mon âme), *luz de mi ojos* (lumière de mes yeux), et cent autres du même genre.

Carlota tira le cordon de la sonnette, personne ne répondit. « — La bonne est occupée après la *nina*, » dit-elle en ne voyant personne venir à son appel, « je vais voir moi-même à la *cocina* (cuisine). Elle commençait à parler l'anglais assez couramment, mais elle l'assaisonnait toujours de quelques mots espagnols.

« — Il y a une consolation dans le retard, » dit le major, « c'est qu'il vaut mieux qu'un jambon cuise plus que moins ; cependant je n'aimerais pas non plus qu'il fût trop cuit. »

Au même instant, le major fut interrompu par les exclamations de Carlota. « *Ah, Dios! Caramba! Ven, ven, mi nino!* » criait-elle de la cuisine.

Le major et Owen se précipitèrent en même temps de ce côté et aperçurent Mistress Bags, la nouvelle cuisinière, assise devant le feu, ayant, à côté d'elle sur la table, une bouteille de champagne vide. La physionomie de Mistress Bags respirait un air béat. Elle regardait fixement, avec un sourire satisfait quoique peu intelligent, le jambon qui rôtissait à la broche ou plutôt qui brûlait, car il était tout noir d'un côté tandis que l'autre était

couvert d'une graisse à peine fondue. Hélas! le tournebroche ne tournait plus.

« — *Caramba!* » répétait Carlota les bras levés, « *que picarilla!* »

» — Juste ciel! » s'écria mon grand-père, « elle le fait rôtir! Qui a jamais entendu parler d'un jambon rôti?

» — J'ai vécu des années dans les familles les plus distinguées, » remarqua Mistress Bags sans détourner la tête et toujours avec le même sourire de complaisance... Mais ce fragment d'autobiographie fut arrêté par un hoquet.

» — Et la bouteille de champagne est vide, » dit Owen en la soulevant. « Une fameuse cuisinière que vous avez là, major. Il paraît qu'elle s'est chargée de la cave aussi? »

Mon grand-père s'approcha et flaira l'autre bouteille. « — C'est mon vieux rhum! » s'écria-t-il furieux. « Mais si la malheureuse a bu tout ce qu'il en manque, il y a de quoi la tuer, » ajouta-t-il. « Bags, Bags, arrivez donc! »

L'époux de Mistress Bags sortit d'une espèce de lavoir derrière la cuisine. C'était un grand gaillard à la figure empourprée et d'une laideur remarquable. Il était plus connu parmi ses camarades sous le nom de Pincettes, sobriquet qu'il devait probablement à la conformation de son individu. En effet, ses jambes longues, ses cuisses maigres et sa tête petite, lui donnaient une certaine ressemblance avec cet ustensile de ménage; mais comme sa femme s'intitulait Mistress Bags, et qu'il était porté sous ce nom sur les rôles du régiment, il est probable que Bags était bien réellement son nom.

« — Courez vite chez le Dr Fagan, » dit le major, « et priez-le de venir ici. Votre femme s'est empoisonnée de rhum.

» — N'accusez pas le rhum, » dit Bags la langue tant soit peu épaisse, « ce sont ses nerfs.

» — Ses nerfs! » dit mon grand-père.

« — Ses nerfs, » répondit imperturbablement M. Bags, qui ne paraissait se tourmenter en aucune façon de la prétendue indisposition de sa femme. « Elle a souvent de ces accès-là.

» — Ne vous inquiétez pas, major, » interrompit Owen, « je vous réponds qu'elle n'a pas bu tout le rhum à elle seule. Ce pendard est lui-même à moitié gris. Vous feriez mieux

d'emmener votre femme, » dit-il en s'adressant à Bags.

« — Elle peut s'en aller si l'on n'a pas besoin d'elle, » répondit Bags avec dignité; «nous n'allons que là où l'on nous demande. » Et il s'avançait pour emmener sa moitié. Mistress Bags ne paraissait pas d'abord disposée à obéir, et elle commençait à débiter le panégyrique de ses qualités morales et culinaires. Elle avait, à l'entendre, le caractère le plus facile, le plus accommodant ; on n'avait pour s'en assurer qu'à aller aux renseignements auprès des personnes qu'elle avait servies dans les différentes provinces du Royaume-Uni; et, tout en parlant, elle souriait d'un sourire de plus en plus affable.

« — *La picarilla no tiene verguenza!* » (elle n'a pas de vergogne) s'écria Carlota qui, après avoir au plus vite retiré le jambon du feu, était à examiner le reste du dîner. Les poulets, coupés en menus morceaux, bouillaient avec la tête de moutons, et sans doute afin d'économiser le temps, l'estimable Mistress Bags avait ajouté dans le même pot le riz et les raisins secs destinés au pouding, hardie innovation dans l'art culinaire, comme Owen en fit la remarque.

Enfin, tout en continuant le narré de ses mérites personnels, Mistress Bags se décida à se retirer avec son digne époux.

« — Quelle merveilleuse impudence, » dit le major en leur fermant la porte sur le dos, « oser se dire cuisinière et faire rôtir un jambon ! »

Carlota pendant ce temps s'efforçait de remédier autant que possible au désastre, en découpant le jambon en tranches pour les frire, en faisant une fricassée des membres épars des poulets, et en repêchant les raisins secs dans la marmite, sans cesser d'exhaler tout haut, dans son langage anglo-espagnol, sa colère contre la *tunanta* (la misérable) qui avait gâté le seul bon dîner qu'eût pu faire depuis bien long-temps son *pobrecito*, son *nino*, son *querido* (c'est-à-dire mon grand-père). Cependant le *querido* ne soutint pas long-temps son rôle de martyr : il ne tarda pas à prendre complètement la chose en patience, et quand, par les soins de l'excellente Carlota, le dîner fut servi et qu'il eut aspiré l'agréable fumet du jambon si maltraité par Mistress Bags, il reprit immédiatement sa bonne humeur accoutumée.

« — C'est vraiment étrange, » dit-il armé de sa fourchette, « c'est vraiment étrange qu'une paire de poulets n'aient en tout que trois ailes, deux cuisses et un estomac. »

La chose était assurément contraire aux lois de la nature; néanmoins il en était ainsi et toutes les recherches de mon grand-père ne purent lui faire retrouver dans la blanquette les membres absents. Cependant le phénomène s'expliqua un peu plus tard quand on découvrit dans le lavoir de la cuisine les os accusateurs que Mistress Bags y avait jetés.

Tout cela n'empêcha pas les convives de faire honneur à ce qui restait, et quand le major porta la santé de Carlota avec un verre de champagne de la seule bouteille encore intacte, sa figure s'illumina d'une teinte aussi vermeille que si le dîner eût complètement réussi.

« — Owen, » dit mon grand-père, « c'est en partie de ma faute si vous n'avez pas eu un gigot à la place de cette tête de mouton. J'aurais dû me presser davantage. L'animal n'était pas encore tué qu'il était déjà vendu par morceaux. Le vieux Clutterbuck avait retenu un gigot... lui, un célibataire, c'est de la prodigalité. Je lui ai offert un bénéfice honnête sur son marché, mais il n'a rien voulu entendre.

» — C'est encore heureux, dit Owen, que vous ayez pu attraper quelque chose. Je n'ai jamais vu pareille fureur d'enchères. Le vieux Fiskin, le commissaire des vivres, et Mrs O'Regan, la femme du gros-major, soutenaient chacun de leur côté que le gigot de gauche leur avait été adjugé. Ni l'un ni l'autre ne voulant céder, le gigot fut crié de nouveau, quand le chirurgien-major Pursum, qui venait d'arriver en grande hâte, l'emporta sur tous les deux en mettant dix-huit pence de plus. Ces trois personnages ne se sont pas parlé depuis et l'on prétend, » ajouta Owen, « que Mrs O'Regan dit à qui veut l'entendre que Fiskin ne s'est pas conduit en gentleman.

» — Dieu le sait ! » dit mon grand-père. « Ce n'est pas chose facile, en pareil cas, que de décider entre les devoirs de la politesse et la conscience du bon droit. Fiskin apprécie un bon dîner. »

Le dessert fini, le couvert fut enlevé, et le major mettait tout son savoir-faire à la confection d'un bol de punch, quand on frappa à la porte :

« — Entrez ! » cria Carlota.

Un pas léger et timide se fit entendre dans l'étroit corridor qui séparait la porte extérieure de celle de la salle à manger, et il y eut encore un autre petit coup frappé avec hésitation à cette dernière porte.

« — Entrez ! » cria de nouveau Carlota ; et une jeune fille s'avança avec un panier au bras.

« — C'est Esther Lazaro, » dit Carlota en Espagnol. « Venez, mon enfant, asseyez-vous et dites-moi ce qui vous amène. »

Esther Lazaro était la fille d'un juif de la ville, que ses mille métiers mettaient en rapport continuel avec la garnison. Il escomptait les billets des officiers, leur fournissait des meubles, leur vendait tout ce dont ils avaient besoin, le tout à un taux exorbitant. Cependant, comme tous les militaires, ceux-ci, quoique parfaitement convaincus qu'ils auraient pu trouver meilleur marché ailleurs, n'en continuaient pas moins de l'honorer de leur clientèle plutôt que de se donner la peine de chercher un vendeur plus accommodant. A mesure qu'avaient augmenté les difficultés de la garnison, Lazaro n'avait pas manqué d'en tirer profit, et l'on disait même qu'il avait par devers lui d'immenses quantités de vivres et des provisions de toute nature, qu'il gardait jusqu'à ce que la famine lui permît d'en exiger le prix qu'il voudrait.

Sa fille, âgée d'une quinzaine d'années, était une jolie juive dont les cheveux châtains, couleur rare en Espagne, se réunissaient derrière la tête en tresses épaisses. Elle avait la peau plus blanche que ne l'ont d'ordinaire les femmes de sa race, des yeux noirs pleins de douceur, et une physionomie des plus gracieuses. C'était la favorite des dames de la garnison, qui, souvent, l'employaient à acheter pour elles maints petits objets à leur usage. Carlota, particulièrement, l'avait toujours traitée avec la plus grande bonté, et c'est ce qui cette fois avait enhardi la jeune israélite. « Elle était venue, » dit-elle timidement, « pour implorer une faveur, une grande faveur. Elle avait un petit chien qu'elle aimait beaucoup. (Dans le même instant, un grand mouvement qui se fit dans le panier semblait annoncer que son protégé n'était pas loin.) Il lui venait d'une de ses amies d'école, qui était morte depuis, et son père refusait de garder plus long-

temps le pauvre animal, parce que, disait-il, ce n'était pas lorsque les vivres étaient si chers qu'on s'amusait à nourrir de pareilles créatures.

» — Un si bon petit chien !... La senora voudrait-elle bien l'accepter ?

» — Voyons-le, Esther, » dit Owen, « car je m'aperçois que vous l'avez là.

» — Il n'est pas joli, » dit Esther en rougissant, en même temps qu'elle tirait l'animal de son panier.

Non, assurément, il ne l'était guère. C'était un petit roquet tacheté de noir et de blanc comme une pie, avec une queue en trompette, et peu à l'aise en société, car il essaya de regagner au plus vite son panier.

« — Il a peur, » dit Esther, « voilà plus d'un mois qu'il est enfermé. »

Esther aurait voulu le garder dans sa chambre à coucher, à l'insu de son père; elle avait partagé avec lui ses déjeuners et ses dîners; mais le vieux juif, découvrant un jour le captif, avait battu sa fille, la menaçant de tuer son chien s'il le revoyait encore.

« — *Pobrecito!* » (pauvre petit !) dit la bonne Carlota, « nous en aurons bien soin. *Toma,* » (prends) dit-elle en lui présentant un morceau de viande ; mais le *pobrecito* se réfugia sous sa chaise, la queue entre les pattes, et rampant sur le ventre.

Carlota offrait à la petite juive de la faire dîner ; mais celle-ci refusa, et il fallut insister beaucoup pour qu'elle acceptât un verre de vin d'Espagne. Elle ne fit qu'y tremper ses lèvres, puis elle se leva, et après avoir attaché le cordon du chien au pied de la table pour l'empêcher de la suivre, elle se retira en comblant Carlota de remercîments.

« — *Adios, Sancho!* » dit-elle au petit chien qui la regardait d'un air piteux. — « *Adios, Sancho!* » répéta-t-elle en le prenant dans ses bras et en le couvrant de baisers. La pauvre petite était près de pleurer.

« — Venez le voir tous les jours, mon enfant, » dit Carlota, « et quand les temps seront meilleurs, vous le reprendrez. »

CHAPITRE II.

Lazaro le juif était assis ce soir-là dans une espèce de comptoir, abrité derrière une cloison grillée, au milieu d'un vaste magasin rempli d'une collection d'articles les plus disparates. C'étaient des sophas, des glaces, des lavabos, des balles de marchandises, de vieilles bottes achetées aux domestiques des officiers, des rideaux de fenêtre étendus sur des monceaux de tapis et de nattes, des bois de lits, des bouteilles, de la faïence, etc., etc. La rampe d'escalier qui descendait à la cour pavée de la maison était encombrée d'objets analogues, et la cour elle-même regorgeait de barriques, de caisses d'emballage et de vieille ferraille. Cette cour avait une porte sur la rue et une autre solidement verrouillée qui donnait accès à un second magasin où, depuis plusieurs mois, personne autre que le juif n'avait mis les pièds.

Lazaro était un petit homme sec, à la figure amaigrie, aux traits rusés, à la barbe rare. Juif d'origine barbaresque, il portait un haut bonnet noir, une espèce de soutane de drap sans collet, hermétiquement boutonnée, un large pantalon de couleur claire, avec une ceinture autour de la taille, et des pantoufles jaunes. Il tournait avec ardeur les feuillets d'un registre couvert de vieux parchemin, quand un officier entra.

Von Dessel, capitaine au régiment de Hardenberg, était un homme d'une quarantaine d'années, solidement bâti, aux cheveux roux, dont il était facile de distinguer la couleur depuis que le gouverneur avait défendu aux troupes de se poudrer, vu la rareté de la farine. Ses sourcils longs et fauves, ses lèvres minces, sa mâchoire inférieure proéminente, donnaient un air dur à sa physionomie.

« — Bonsoir, capitaine, » dit le juif; « que puis-je faire aujourd'hui pour votre service, Monsieur?

» — Pour mon service! Vrai Dieu! si c'est ainsi que vous appelez vos satanés tours judaïques, vous m'en avez déjà joué assez, » dit le capitaine.

« — Je fais toujours la partie belle à tous ces messieurs, je

vous assure, capitaine, » dit le juif. « Tenez, j'ai encore perdu sur votre dernier billet.

» — *Der teufel!* qui donc gagne alors? » s'écria l'Allemand; « car vous m'avez rogné 30 p. 0/0. »

Le juif haussa les épaules.

« — A qui la faute, capitaine? Ce n'est pas la mienne, c'est celle du siége. Dès que le port sera libre, vous aurez un escompte bien plus avantageux.

» — Dans tous les cas, il me faut de l'argent, » reprit Von Dessel. « Qu'allez-vous me donner maintenant de ma signature sur un billet de vingt guinées? »

Le juif consulta un registre, fit quelques calculs sur un coin de papier, et parut réfléchir profondément.

« — Parlerez-vous? morbleu! » dit l'irascible capitaine, « vous avez bien eu le temps de voir combien vous voulez me voler.

» — Capitaine, je vous donnerai cinquante dollars, » dit le juif.

Le capitaine répondit par un feu roulant de jurons germaniques.

« — Capitaine, » reprit alors le juif, « j'aime à être agréable à mes clients quand je le puis. Je vous donne en sus une boîte de cigares, — purs Havane; — la boîte en contient cent cinquante. »

Le capitaine, à cette nouvelle ouverture, s'emporta de plus belle; mais il s'apaisa à la vue de la fille du juif, qui rentrait de chez le major. Elle s'avança tranquillement dans la chambre, fit une révérence au capitaine, ôta son châle, prit un ouvrage d'aiguille, s'assit et se mit à coudre.

Von Dessel reprit ses questions sur un ton plus doux; mais le juif, qui connaissait le pressant besoin d'argent de l'officier, ne voulut pas démordre de son prix; seulement il alla jusqu'à lâcher cinquante cigares de plus, et le capitaine, voyant qu'il n'obtiendrait pas de meilleures conditions, finit par consentir au marché. Tandis que le juif libellait la reconnaissance, l'Allemand ne quittait pas Esther des yeux, et à mesure qu'il regardait la jeune fille, on eût pu voir l'admiration se peindre sur ses traits.

« — Je ne puis prendre l'argent maintenant, » dit-il après avoir signé le billet. « J'ai mon service à faire ; apportez-le moi demain matin à neuf heures.

» — J'ai peur de ne pouvoir y aller, » dit Lazaro ; « je suis trop occupé. Ne pourriez-vous pas l'envoyer prendre, capitaine ?

» — Impossible, » répondit l'Allemand ; « mais vous avez sans doute quelqu'un de sûr, vous comprenez. » Et il regardait Esther.

« — Ma fille ! capitaine, » dit le juif ; « oui, je vous enverrai ma fille.

» — C'est bien, » dit le capitaine ; « n'oubliez pas. » Et il sortit aussitôt.

Il était à peine dehors que deux personnages que le lecteur connaît déjà, se présentèrent. C'étaient M. et Mistress Bags. Les fumées du rhum de la matinée étaient déjà en grande partie dissipées.

« — Votre serviteur, Monsieur, » dit Bags.

Le juif répondit de la tête.

« — Nous aurions quelques petits articles à vous proposer, » continua M. Bags en jetant prudemment un coup d'œil autour de la chambre. « Ils nous ont été laissés, » ajouta-t-il plus bas, « par un de nos amis, que nous avons perdu.

» — Ah ! » dit le juif ; « peu importe d'où ils vous viennent. Voyons-les ; dépêchez-vous ! »

Mistress Bags sortit de dessous son manteau une bouilloire de fer battu, puis une casserole de cuivre ; et M. Bags, déboutonnant son uniforme, déposa sur la table trois couteaux et une fourchette d'argent. Esther, qui, dans le moment, passait près de la table, jeta par hasard un regard sur la fourchette et reconnut les armes des Flinders.

« — Mon père, » dit-elle aussitôt en espagnol, « n'achetez rien de tout cela, ce doit avoir été volé.

« — Mêlez-vous de votre ouvrage, » répliqua le vieux juif d'un ton si dur que la pauvre petite se tut et s'éloigna.

Le juif prit la bouilloire, la retourna de tous côtés pour s'assurer qu'elle était en bon état, en fit autant de la casserole, examina avec soin les couteaux et, avec encore plus de soin, la

fourchette, puis il rangea le tout devant lui sur la table.

« — Pour ceci, » dit-il en étendant la main sur la bouilloire, « disons une livre de riz ; pour ceci (la casserole), deux livres de bœuf salé ; pour les couteaux, une bouteille de rhum ; et pour la fourchette, six onces de thé première qualité.

« — Au diable votre thé, » dit M. Bags.

« — Oui, oui, » dit Mistress Bags qui, pendant le cours de cette prisée, avait eu peine à se contenir. Nous n'avons pas besoin de thé ; d'ailleurs tous ces objets valent bien plus que vous ne les estimez. La casserole est aussi bonne qu'une neuve, et la fourchette est en argent...

« — Plaqué, » dit le juif en la pesant sur le bout de son doigt.

« — J'ai vécu des années dans les familles les plus distinguées, » dit Mistress Bags, « et je sais parfaitement faire la différence du plaqué et de l'argent. Je suis resté chez Mrs Milson de Pidding-Hill, où tout était en argent et rien en plaqué, jusqu'aux boutons des portes ; et je puis dire que c'était une excellente dame, elle m'a donné bien des robes en sa vie. Je suis restée aussi chez... »

Ici le juif interrompit sans façon la kyrielle des services domestiques de Mistress Bags, en repoussant les objets étalés devant lui. « Prenez ce que je vous offre, ou enlevez-moi cela, » dit-il d'un ton bref.

M. et Mistress Bags murmurèrent beaucoup. Quant au thé, ils le refusèrent positivement, à quelque prix que ce fût : M. Bags n'aimait pas le thé ; Mistress Bags disait qu'il lui faisait mal. De sorte que le juif consentit à leur donner à la place, une seconde bouteille de rhum, une demi-douzaine d'oignons et deux livres de bœuf salé ; moyennant quoi ils finirent par s'entendre, et ils sortirent en empochant le résultat de leur échange.

Pendant cette altercation, un soldat d'un autre régiment, entré depuis un moment, était resté debout, attendant son tour en silence. C'était un malheureux exténué par la faim, comme le disaient assez ses joues creuses et l'expression lugubre de son regard. Il s'approcha et, d'une main tremblante dépliant une vieille robe, il la tendit au juif.

« — Cela ne peut pas faire mon affaire, » dit celui-ci en la

rendant après l'avoir examinée à la lumière. « C'est plein de trous.

« — Mais ma femme n'en a pas d'autres, » dit le soldat, « c'est le seul vêtement qu'il lui reste, à l'exception de son jupon et de sa camisole. Je vous ai apporté toute sa garde-robe.

Le juif leva les épaules en écartant les bras en signe qu'il n'y pouvait rien.

« — Je vous jure que c'est sa dernière! » répéta l'homme, comme s'il supposait que cette circonstance donnerait à la malheureuse défroque, autant de valeur aux yeux du juif qu'aux siens.

« — Je vous dis que je n'en veux pas, » dit le juif d'un ton bourru.

« — Donnez-moi seulement un pain en échange, ou même une livre de pommes de terre, » dit le soldat; « c'est plus que ma femme et mes quatre enfants n'ont eu à manger à eux tous depuis deux jours. Une demi-ration à partager entre six! comment vivre avec cela?

« — Une livre de pommes de terre, » reprit le juif, « vaut quatre réaux et demi, et la robe de votre femme ne vaut pas même un réal!

« — Prenez ceci, alors, » dit le soldat en se dépouillant avec un mouvement fébrile de son habit d'uniforme; « il vaut mieux tout risquer que de laisser mourir sa femme de faim. »

Le juif se mit à rire. « Vraiment! mon cher, » dit-il, « vous croyez que je vais vous acheter vos effets militaires? Ah! ah! ah! pas si sot, l'ami. Et qu'est-ce que dirait votre capitaine, hein? »

Le soldat frappa violemment du poing sur la table. « Alors, dit-il, donnez-moi ou prêtez-moi de quoi manger, peu ou beaucoup, ce que vous voudrez, et je travaillerai pour vous toutes les heures que mon service me laissera libre, jusqu'à ce que vous vous jugiez payé. Je vous le promets, Monsieur Lazaro, je vous le promets devant Dieu!

» — J'ai autant d'ouvriers qu'il m'en faut, » répondit Lazaro, » je n'ai pas besoin d'en prendre davantage. Revenez me voir quand vous aurez quelque chose à me vendre, mon ami. »

Sans dire un mot, l'homme fit un paquet de la robe, et, l'élevant au-dessus de sa tête, il la lança avec force dans le coin le

plus éloigné du magasin. Il se retirait déjà brusquement, quand, par une réflexion soudaine et comme pour ne pas renoncer à cette dernière chance de salut, il revint sur ses pas, ramassa son paquet et, le mettant sous son bras, il sortit à pas lents comme s'il espérait encore être rappelé ; aucune voix cependant ne se fit entendre derrière lui ; mais il n'était pas plutôt parti qu'Esther s'était levée et avait, sans bruit, descendu l'escalier. Elle rattrapa le soldat sous la porte de la rue qui, comme nous l'avons dit, s'ouvrait sur la cour, et lui frappa légèrement sur le bras. L'homme se retourna et la regarda fixement : « Quoi ! il consent à l'acheter ! » s'écria-t-il.

» — Chut ! » dit Esther, « gardez-la pour votre pauvre femme. Tenez, je n'ai pas d'argent, mais prenez cela ; » et elle lui mit dans la main deux boucles d'or qu'elle venait de détacher, à la hâte, de ses oreilles.

L'homme resta un instant à la regarder, interdit, sans oser fermer la main ; puis, revenant soudain de sa surprise, il jura, les larmes aux yeux, qu'en retour d'un pareil service il n'y avait rien au monde qu'il ne fît pour la jeune fille. Mais Esther le pria simplement de s'en aller bien vite et de ne rien dire, de peur que son père n'apprît ce qu'elle venait de faire ; car, certainement, il se fâcherait contre elle.

Bags et sa femme s'étaient arrêtés dans un coin de la cour pour empaqueter plus commodément les denrées qu'ils venaient de recevoir, et ils avaient été les témoins silencieux de cette scène. Dès qu'à la prière d'Esther le soldat eut disparu, Bags s'avança.

« — Et votre père serait fâché contre vous, vraiment, ma belle enfant ? » dit-il.

« — Oh ! bien fâché !... Oh ! oui : ne m'arrêtez pas, je vous en prie, » dit-elle en essayant de passer.

« — Et qu'est-ce que vous me donnerez maintenant pour ne pas le lui dire ? « demanda Mistress Bags, « N'avez-vous rien pour moi ?

» — Non, oh ! non, rien, je vous jure ; je vous en prie, laissez-moi passer !

» — Si, vous avez quelque chose ; vous avez ceci, » dit Bags en arrachant un peigne d'argent qui reluisait sur la tête d'Esther,

dont les cheveux se déroulèrent au moment où elle s'esquivait. « Et à présent, dit M. Bags en examinant sa prise, je crois que moi et ce vieux voleur de juif nous voilà quittes. Qu'il dise à présent que la fourchette d'argent était en plaqué : cela m'est égal. »

CHAPITRE III.

Le lendemain (12 avril), de grand matin, le bruit se répandit dans la ville, qu'une flotte anglaise était en vue. La nouvelle agit comme un courant électrique sur la population affamée. Les spectres décharnés qui, la veille, erraient misérablement par les rues, se précipitaient hors des maisons avec une étincelle de vie dans leurs yeux caves. Le mur d'enceinte, du côté de la mer, était garni de curieux attendant la venue de ce secours tant désiré.

Les rues devinrent tout-à-coup désertes. Ceux qui ne pouvaient pas quitter leurs logis grimpaient sur les toits ; mais la masse de la population se répandait sur le rempart, sur la Grande Parade de l'Alameda et sur les différentes rampes du Rocher. Des Maures, des Juifs, des Espagnols, des Anglais, des citoyens et des soldats, des hommes, des femmes, des enfants de tous âges et de toutes nations se pressaient indistinctement sur tous les points d'où l'on pouvait apercevoir la mer.

Pendant quelque temps, un épais brouillard, qui enveloppa le détroit et l'entrée de la baie, empêcha de rien voir. Des murmures s'élevaient chaque fois qu'un nouveau flot de peuple se succédait sur le mur d'enceinte. Un doute sinistre commençait à circuler. Au sommet du Rocher flottait bien, au mât de Middle-Hill, le pavillon qui signale une flotte ; mais là, comme dans toutes les foules, se trouvaient des esprits peu crédules qui ne pouvaient se défendre de noirs pressentiments. Beaucoup se précipitèrent vers la station des signaux, incapables de supporter plus long-temps l'incertitude de l'attente. Mon grand-père remarqua dans la foule le juif Lazaro, qui attendait l'évènement avec des regards inquiets, bien que son anxiété eût une toute autre cause que celle de la plupart des spectateurs. Le juif calculait que l'arrivée

d'un convoi de vivres ferait baisser le prix des provisions et, par conséquent, la somme de ses bénéfices.

A quelques pas de lui était une vieille Génoise, les épaules couvertes du manteau rouge bordé de velours, que portent ces Italiennes à Gibraltar. Elle tournait autour des groupes, levant tantôt un bras, tantôt l'autre, tantôt écartant de la main les têtes de ses voisins, pour tâcher d'apercevoir quelque chose avec ses yeux à demi éteints sous son capuchon noir ; ses traits, amaigris par les privations, prenaient une expression farouche ; on eût dit une louve affamée. De temps en temps, elle sortait une main de dessous son manteau, regardait quelque chose qu'elle serrait dans ses doigts crispés, murmurait quelques paroles et cachait son trésor. Cette manœuvre intrigua mon grand-père. Il s'approcha d'elle pour voir, dès qu'il reparaîtrait, l'objet qui occupait si bien la bonne femme. C'était une vieille croûte de pain bleuâtre et moisie.

Le spectacle tant attendu se révéla enfin.

A mesure que le soleil gagna en force, le brouillard monta graduellement vers le ciel comme la toile d'un vaste théâtre, et découvrit le convoi, composé de près de cent navires escortés par plusieurs vaisseaux de guerre, tandis que le gros de la ligne de bataille se développait sur la côte barbaresque, ayant ordre de n'entrer dans la baie qu'en cas d'attaque de la part de l'ennemi ?

Alors s'éleva dans les airs un cri immense, un cri d'espoir et de bonheur. Des larmes de joie coulèrent sur tous ces visages hâves et sombres ; chacun se retournait vers son voisin, lui souriant comme à un vieil ami, et un murmure joyeux circula parmi cette population naguère si morne. Ah ! si les bénédictions nous sont comptées dans le ciel, l'âme de l'amiral Darby, qui commandait la flotte de ravitaillement, est bien certainement en paradis à l'heure qu'il est !

Les amis et les parents commencèrent à se mettre en quête les uns des autres dans la foule, qui se rompit bientôt par groupes, chacun cherchant le moyen de fêter en commun l'abondance envoyée par le ciel.

Les regards de mon grand-père furent encore en ce moment attirés par la vieille Génoise. — Quand elle avait entendu les

hurrahs de la foule, la pauvre femme s'était frotté les yeux du revers de sa main décharnée; la narine gonflée et la bouche béante, elle avait, elle aussi, interrogé les vagues; mais n'ayant pu rien voir, elle secouait la tête d'un air de doute. Alors, arrêtant au passage un joyeux Espagnol, elle le saisit par le bras.

« — *Es verdad? por Dios, es verdad?* s'écria-t-elle; *jura, jura!* » (Est-ce vrai? au nom du ciel, est-ce vrai? jurez-le, jurez-le).

« — *Si, si,* » dit l'Espagnol en lui montrant les navires: « *Es verdad.* Vous pouvez les voir vous-mêmes?

Aussitôt la vieille tira, pour la dernière fois, sa précieuse croûte de pain, et se mit à la dévorer, en murmurant à chaque bouchée: « *Mas manana! mas manana!* (Demain j'en aurai davantage)!..

Après que la foule fut en partie dispersée, Owen retourna chez lui pour déjeuner, quand, au moment d'ouvrir sa porte, il entendit une voix qu'il crut reconnaître, qui criait d'un accent effrayé de l'appartement situé en face du sien où demeurait Von Dessel. Au même instant, la porte de cet appartement s'ouvrit, et, sur le seuil, apparut la figure bouleversée d'Esther Lazaro, qui s'efforçait d'échapper à la poursuite de Von Dessel.

« — Senor, senor, parlez à ce monsieur, » cria-t-elle à Owen.

« — La petite sotte! » dit Von Dessel qui grimaça un sourire en apercevant Owen: « elle crie avant qu'on l'écorche. Entrez donc, enfant, » ajouta-t-il en essayant de refermer la porte.

« — Pourquoi ne la laissez-vous pas tranquille? » dit Owen.

« — Occupez-vous de vos affaires et ne vous mêlez pas des miennes, » dit le capitaine qui, faisant un nouvel effort, entraînait Esther; mais Owen le saisit à son tour et le secoua violemment, tandis qu'Esther descendait au plus vite l'escalier.

« — Fort bien, Monsieur, » dit Von Dessel pâle de fureur. « Nous nous reverrons dans une heure; au Jeu de paume, Monsieur, si cela vous convient!

» — A vos ordres, » répondit Owen en faisant un signe affirmatif. Puis il rentra chez lui et ferma la porte.

Pendant ce temps, mon grand-père, son télescope sous son

bras (il l'avait pris pour découvrir la flotte de plus loin), se promenait dans la foule et contemplait philosophiquement le spectacle inusité de tant de visages joyeux. A ce propos même, il ne manque pas de noter dans ses Mémoires, comme un des traits bizarres de notre pauvre humanité, que cette joie, née d'un sentiment tout physique, avait un caractère infiniment plus profond et plus universel, que ce qu'il avait jamais observé d'analogue dans les réjouissances publiques qui prennent leur source dans l'amour des sujets pour les souverains ou dans le patriotique orgueil d'une nation, comme un couronnement ou la nouvelle d'une grande victoire ; d'où mon grand-père exprime la crainte que, semblable aux autres natures, purement matérielles, la nature humaine ne soit influencée que trop souvent d'une manière bien plus puissante et plus générale, par ses instincts animaux que par des mobiles de plus noble essence.

Il était si bien absorbé dans son occupation purement philanthropique de jouir de la joie des autres et d'en tirer des reflexions de haute moralité, qu'il avait complètement oublié qu'il était encore à jeun. Il venait d'être ramené à la réalité de cette situation par une certaine sensation de vacuité dans la région de l'estomac, et il commençait à regagner son logement, quand une petite main vint s'appuyer sur son bras. Mon grand-père se retourna et reconnut la jeune israélite qui fixait sur lui de grands yeux effarés.

Elle se mit tout d'abord à lui adresser la parole en espagnol, sa langue maternelle ; mais, reconnaissant bien vite son erreur en entendant le jargon extraordinaire dont se servit le major pour lui répondre (car une chose singulière, c'est qu'à l'exception de Carlota, qui avait été son professeur, personne ne comprenait l'espagnol de mon grand-père), elle s'interrompit pour lui parler anglais. Elle lui raconta brièvement la querelle qu'Owen venait d'avoir, à propos d'elle, avec le capitaine Von Dessel, et le cartel qu'elle avait entendu ce dernier proposer à son défenseur, et elle suppliait le major de se hâter d'intervenir pour en prévenir le résultat.

« — Au Jeu de paume ! dans une heure ! » dit mon grand-père. « Et quand cela est-il arrivé ? »

Esther crut qu'il pouvait bien y avoir une heure. — Elle

avait mis presque autant de temps à trouver le major.

« — J'y cours, mon enfant, j'y cours, » dit mon grand-père. « Avec Von Dessel encore ! la meilleure lame de la garnison ! comme s'il ne pouvait en trouver d'autres avec qui se quereller.

« Et penser, » murmurait mon grand-père en hâtant le pas, « penser que ces deux fous choisissent, pour se couper la gorge, l'instant où l'abondance des vivres va nous dédommager tous de nos longs jeûnes ! Est-ce donc ainsi qu'ils témoignent leur gratitude à la divine Providence. »

Owen courait réellement un danger formidable; car, quoique assez bon tireur, il était loin d'être passé maître dans l'art de tuer son homme, tandis que son adversaire était, non-seulement, comme l'avait dit mon grand-père, la meilleure lame de la garnison, mais, peut-être à cette époque, la meilleure lame de l'armée. En Allemagne, en qualité d'étudiant, il s'était distingué nombre de fois dans des rencontres sanglantes, et, depuis son arrivée à Gibraltar, un Espagnol de la ville, grand spadassin cependant, était tombé sous ses coups.

« — Dieu veuille, » se dit mon grand-père en approchant du lieu du rendez-vous, « que cette affaire s'arrange sans mort d'homme. Frank, mon cher enfant, personne ne mérite mieux de vivre que toi ! »

En arrivant au Jeu de paume, il fut arrêté par le maître de la salle, posté à la porte. « La salle était retenue, » lui fut-il dit, « pour une partie. »

« — Oui, oui, » dit mon grand-père en le repoussant : « une jolie partie, ma foi ! Plaise à Dieu que nous puissions l'empêcher ! »

Trouvant la seconde porte fermée, le major, qui connaissait parfaitement les êtres de l'établissement ;—car, lorsqu'il n'avait rien de mieux à faire, il allait parfois s'amuser à marquer les points des joueurs pendant une partie ou deux ; — le major, disons-nous, gravit rapidement l'escalier de la galerie.

Au centre de la salle étaient les combattants. Tous les préliminaires avaient été réglés, car ils avaient mis habits bas, et les seconds (l'un, l'adjudant du régiment de Hardenberg, l'autre un certain lieutenant Rushton, expert en pareille matière et grand

bretteur lui-même), se tenaient de chaque côté avec une épée de rechange chacun. Dans un coin était le chirurgien allemand du régiment, ses appareils déployés et prêt à tout évènement. Rushton s'attendait à voir tomber Owen, et tout ce qu'il espérait c'était qu'il pût en revenir. Von Dessel paraissait lui-même pénétré de la même opinion. Droit et solide comme une tour, daignant à peine prendre la pose académique, mais tout-à-fait à l'aise et complètement maître de lui, les yeux à demi fermés et un sourire sardonique sur les lèvres, il regardait son adversaire avec un air superbe de malice et de mépris.

« — Owen, Owen, mon cher enfant, » s'écria mon grand-père en se penchant sur la balustrade au moment où les fers se croisaient, « arrêtez! au nom du ciel! arrêtez; ne vous battez pas contre ce ferrailleur! Il vous tuera comme un chien! »

Les combattants levèrent un moment la tête du côté de l'interrupteur et se remirent en garde.

Le major, voyant l'inutilité de ses remontrances, descendit en personne dans l'arène, non point par la route ordinaire des escaliers, mais par la plus courte, par la perpendiculaire, en sautant d'un bond de la galerie au milieu de la salle, tour de force qu'il n'exécuta pas, on le pense bien, avec la légèreté d'un *clown*. Mais le bruit de sa chute fut complètement perdu dans le tonnerre d'une immense décharge d'artillerie qui ébranla les murailles. Au bruit de la poudre, se mêla instantanément celui du sifflement des obus, et avant que l'écho de la première décharge eût cessé de retentir, l'explosion successive des bombes, le craquement des portes, la chute des cheminées et des toits vinrent mettre le comble au tumulte. Un obus éclata dans la salle en l'emplissant de fumée. Pendant une minute mon grand-père se sentit tout étourdi du choc. Quand la fumée se fut un peu dissipée et qu'il fut revenu à lui, le premier objet qui frappa ses yeux fut l'officier allemand étendu sur le carreau et le docteur à ses côtés. Von Dessel avait une grave fracture de la cuisse et deux doigts de la main droite coupés, ce qui désormais le privait pour toujours de sa redoutable feinte en tierce.

« — Que diantre peut-il y avoir? » demanda mon grand-père au moment où une seconde volée de projectiles passait au-dessus de leurs têtes.

« — Mais quelque chose d'assez peu agréable, » répondit Rushton, qui, blessé aussi mais légèrement, étanchait son sang avec son mouchoir, « ces enragés Espagnols bombardent la ville. »

Le major alla droit à Owen et lui saisissant la main avec effusion : « Nous n'en voudrons pas pour cela aux Espagnols, dit-il; ils vous ont sauvé la vie, mon enfant. »

CHAPITRE IV.

Furieux de voir leur blocus forcé par la flotte de Darby, les Espagnols s'en vengèrent en dirigeant de leurs batteries du Terrain-Neutre un feu si bien nourri qu'en quelques heures la ville ne présenta plus qu'un monceau de ruines. Ce désastre fut d'autant plus sensible aux assiégés qu'il arrivait au moment où chacun se livrait à l'allégresse et rendait grâces au ciel.

Aussi ce fut un terrible contraste que la gaîté générale des habitants au moment où mon grand-père entrait au Jeu de paume, et l'alarme devenue universelle quand il en sortit. Cette foule qui, tout à l'heure, regagnait joyeusement les maisons, en fuyait maintenant avec terreur. Les rues étaient de nouveau encombrées des malheureux qui commençaient à se croire le jouet de quelque puissance infernale. Des familles tout entières, vieillards, enfants, domestiques, se précipitaient dans les rues et fuyaient du côté du Midi pour se mettre autant que possible à l'abri des boulets et des bombes. Les uns emportaient des parties de mobilier ramassées à la hâte et simplement parce qu'elles étaient tombées les premières sous leur main; d'autres avaient avec eux les chaises sur lesquelles ils étaient assis l'instant d'avant. Mon grand-père remarqua un individu qui se sauvait, les épaules lourdement chargées d'une table d'acajou dont les pieds démontés étaient sans doute restés dans la maison, et une femme qui, d'une main, entraînait un enfant tout en pleurs et de l'autre tenait un gril encore ruisselant de la graisse de quelque morceau de viande qu'elle faisait cuire. Les débris des toits commençaient à joncher les rues, et çà et là, à travers l'énorme brèche d'un mur à moitié rasé par le canon, la vue plongeait à l'aise dans l'intérieur des maisons où l'on apercevait les meubles, les glaces

et les tentures juste comme ils étaient au moment où les habitants les avaient quittés. Des soldats en armes se pressaient de tous côtés à l'appel du clairon et se frayaient assez brutalement un chemin parmi les fugitifs.

La maison du juif Lazaro fut une des premières sérieusement atteintes. Le mur de façade du grand magasin dont nous avons parlé plus haut était depuis long-temps déjà lézardé de profondes crevasses, ravage du temps ou vice de construction. Aussi le premier boulet qui vint battre cette muraille en abattit un grand pan et mit ainsi à nu les trésors empilés du vieil avare.

L'instinct de la conservation avait tout d'abord poussé le juif à fuir. Mais, en revenant timidement examiner sa propriété, la vue du mur en ruine et les risques auxquels se trouvaient exposés ses richesses firent taire en lui, pour le moment, tout sentiment de danger personnel. Apercevant un groupe de soldats qui sortaient d'une taverne voisine, il les pria instamment de l'aider à transporter ses marchandises en lieu de sûreté, leur promettant en retour une bonne récompense.

Justement un des soldats à qui s'adressait cette pressante invitation était notre connaissance, M. Bags.

« — Oh ! oh ! » dit M. Bags, « voilà une chance, j'espère, camarades ! Penser que nous allons pouvoir rendre service à ce bon M. Lazaro qui nous veut tant de bien, à cet excellent et respectable juif qui nous paie toujours si libéralement les objets que nous lui portons ! Certainement que nous allons vider toute sa boutique, et nous ne souffrirons pas qu'il se charge de quoi que ce soit. Ah ! ah ! ah ! » Et pour donner plus de sel à son ironie, M. Bags fit une affreuse grimace en clignant de l'œil à ses compagnons.

L'idée de prêter assistance à Lazaro fut considérée comme une délicieuse plaisanterie, et anima la troupe de la plus franche gaîté jusqu'à la porte du magasin où le juif les entraînait en marchant à leur tête.

» — Et s'il se trouve quelque chose de bon à manger ou à boire, nous nous ferons un plaisir de le transporter, n'est-ce pas, les enfants ? et nous n'aurons pas besoin de nos épaules pour cela encore ! dit Bags en escaladant un monceau de débris.

« — Ceci d'abord, ceci d'abord, mes amis, » s'écria le juif en se précipitant vers une rangée de barils un peu séparés de la masse des autres articles.

« — Ah! ceci d'abord? » dit Bags, « ce sont les meilleurs, hein? Merci, M. Lazaro, nous allons voir ce qu'il y a dedans. » Et ramassant un foret qui se trouvait là, il se mit à faire un trou dans un des barils, en priant un de ses amis, qu'il appela Tim, de vouloir bien expérimenter la futaille voisine.

« — Voleurs! » hurla le juif témoin de ce procédé et saisissant Bags par le bras. « Sortez de mon magasin, sortez, misérables, et ne touchez plus à rien. » Bags le repoussa du poing et l'envoya du même coup tomber dans un coin; puis, apercevant la liqueur couler du trou qu'il venait de percer, il y appliqua ses lèvres.

« — C'est de l'eau-de-vie, » dit-il en reprenant haleine, « du vrai cognac, camarades. Bénis soient les boulets espagnols qui nous ont montré le chemin, » et il répéta sa première accolade.

Pendant ce temps ses camarades n'étaient pas restés oisifs : d'autres barils furent ouverts et soumis à une savante dégustation.

Le juif ne savait plus comment leur faire abandonner leur butin. Il commença d'abord par les menacer, puis il leur offrit une compensation, puis il se mit à les flatter, enfin, comme dernière ressource, il tentait de s'interposer de vive force, quand un boulet ennemi, entrant dans l'établissement, prit en écharpe une longue enfilade de barils, défonçant le contenant et répandant le contenu. La pièce fut aussitôt inondée de liquides. Un déluge de vins, de mélasses, d'huiles et de spiritueux couvrit le sol, submergeant les débris de biscuits et de salaisons qui le jonchaient. Un soldat fut tué raide et M. Bags ne dut son salut qu'à l'heureux hasard qui fit qu'il venait de retirer sa tête du baril objet de sa sollicitude.

Le juif, à moitié étourdi par une blessure qu'une douve lui fit au front, et près de perdre la raison en assistant à la destruction de ce qu'il possédait, vint sur le seuil du magasin et s'assit parmi les débris. D'autres pillards ne tardèrent pas à suivre l'exemple des maraudeurs, mais il ne fit aucune tentative pour les arrêter, et ils passèrent par dessus lui. Mon grand-père qui, en ce moment, regagnait son logement, se sentit glacé

d'horreur à la vue de Lazaro. Un tonneau plein de farine, qui avait été défoncé comme les autres, avait couvert de son contenu la tête et la figure du juif. Le sang, qui s'échappait de la blessure que le malheureux avait au front, s'était ainsi attaché en pâte à ses joues et à sa barbe, et le rendait hideux à voir. Sa fille avait attendu à la porte du Jeu de paume jusqu'à ce qu'elle eût vu sortir Owen sain et sauf, après quoi elle s'était mise sous la protection du major, pour retourner au logis. Frappée d'épouvante à la vue de son père en si triste état, Esther se jeta au devant du juif et lui passa ses bras autour du cou. Alors seulement il sembla sortir de sa torpeur, il se leva, jeta un regard en arrière dans sa maison, et, comme réveillé soudain par la vue du désastre, il leva ses mains crispées en proférant un si effroyable blasphème, qu'un dévot Espagnol, qui sortait du magasin avec le butin qu'il venait d'y voler, lui ferma la bouche d'un coup de poing. Le juif n'y prit pas seulement garde, et continua d'exhaler sa fureur, jusqu'à ce que, épuisé par la perte de son sang et étouffant de rage, il tombât sur le sol privé de sentiment.

Mon grand-père appela à l'aide quelques soldats qui passaient, et les chargea de transporter le blessé à l'ambulance des casernes du Sud; puis, reprenant sous son égide la pauvre Esther tout en larmes, il accompagna le malheureux juif pour veiller à ce qu'on eût soin de lui.

Toute la journée, aux différents exercices, M. Bags fut toujours porté absent. C'est, qu'en effet, le digne soudard était occupé à des travaux, beaucoup plus intéressants pour lui que ses devoirs de soldat. Un vaste champ s'ouvrait à son humeur entreprenante et à celle des vauriens de son espèce. Il s'agissait de profiter de la circonstance, qui livrait à leur industrie des objets précieux de toute nature, abandonnés par leurs propriétaires dans des maisons et des boutiques où les serrures et les verroux ne servaient plus à rien. Aussi, quoique le feu qui, au milieu de la journée, avait cessé pendant une heure ou deux, eût repris le soir avec plus d'intensité que jamais, l'ardeur des pillards n'en fut point un instant ralentie.

Vers minuit, un factionnaire placé en sentinelle sur les hauteurs de Rosia (nom qu'on donne à une certaine partie du ro-

cher, située au Midi, près de l'hôpital), remarqua un individu embusqué dans une des batteries, et lui cria qui-vive. Ne recevant pas de réponse, il menaçait de faire feu, quand Bags (car c'était lui) s'avança avec précaution, un paquet à la main.

« — Chut ! Bill, » dit Bags en reconnaissant dans la sentinelle un de ses amis. — « Ne fais pas de bruit, c'est moi, Bags, Pincettes, tu sais, » ajouta-t-il pour mieux prouver l'identité de sa personne.

« — Que diable fais-tu donc là, imbécile ? » demanda l'autre d'un ton bourru. « Ne sais-tu pas que le piquet est à ta recherche ?

» — C'est que j'ai là certaines petites choses que je voudrais cacher quelque part, dans le cas où je serais pris, » répondit Bags. « N'aies pas l'air de m'avoir aperçu, Bill, et je déloge au plus vite.

» — Qu'est-ce donc que tu as à cacher ? » demanda Bill, les allures de son ami piquant sa curiosité.

« — Quelques petites bagatelles que j'ai ramassées dans la ville, » répondit Bags. « C'est dommage que tu aies été de garde aujourd'hui, Bill, il y avait là bas de bonnes petites récoltes à faire. J'ai gardé quelque chose pour toi, Bill, » ajouta Bags dans un étrange accès de générosité.

Cependant, la sentinelle, personnage digne, à tous égards, de l'amitié de M. Bags, sans paraître touchée de l'attention délicate de celui-ci, se mit en devoir de sonder le paquet avec la pointe de sa baïonnette.

« — Doucement, Bill, » dit Bags, « ça ne veut pas être touché, ça.

» — Voyons ce que c'est ? » dit Bill.

« — Du tout, du tout, » dit Bags, « ça n'en vaut pas la peine.

» — Et si j'appelais le sergent de garde ? » dit Bill.

« — Tu ne ferais pas une action pareille, » dit Bags du ton d'un homme revolté « Non, non, Bill, je te connais, tu es incapable de le faire, j'en réponds.

» — C'est mon devoir, » dit le factionnaire en posant à terre la crosse de son fusil et en appuyant son coude sur le bout du canon. « Tu vois bien que rien n'est plus vrai que ce que tu

disais, Pincettes, que c'était dur pour moi de me promener avec ce satané mousquet dans les mains (et il frappait sur son arme) toute une journée pour quatre pence et demi, tandis que toi tu fais ta fortune pendant ce temps-là. Oui, mille bombes! c'est dur, je le répète, Pincettes!

« — Sois tranquille, va, il y en aura encore assez pour toi demain, » observa Bags en manière de consolation.

« — Allons, mon cher camarade, convenons d'une chose: Qu'est-ce que tu me donneras si je te laisse cacher ça? » dit Bill en montrant le paquet: « Partageons-nous par moitié?

» — Ce n'est pas là parler en ami, Bill, » répondit Pincettes profondément dégoûté de l'égoïsme d'une semblable proposition. « Personne ne m'a jamais vu faire de peine à un camarade, chaque fois que j'ai été de faction. Combien y a-t-il que je t'ai laissé cuver ton vin une heure dans ma guérite, jusqu'à ce que tu pusses rentrer au quartier, un jour que je montais la garde à la Poste? Tout le paquet ne vaut pas dix-huit pence; encore m'a-t-il fallu travailler dur pour cela.

» — Donnes-tu moitié? » répéta Bill sans s'émouvoir le moins du monde au souvenir des bienfaits passés.

« — Non, de par tous les diables! » répondit Bags en fureur.

« — Serg!.... — » commença Bill en élevant la voix et en se mettant au port d'armes,

« — Attends, » interrompit Bags, « n'appelle pas le sergent. Mieux vaut la moitié que rien du tout, si tu le prends sur ce ton-là. Va donc pour la moitié.

» — Ah! » dit Bill en reprenant sa première position, « je commence à croire que nous allons nous entendre. Et maintenant voyons ce que c'est, Pincettes. »

Bags, tout en marmottant sa désapprobation d'un traitement aussi indigne, plaça le paquet sur le créneau du retranchement et se mit à le dénouer.

Dix-huit pence étaient assurément un évaluation bien faible. Bags avait visité la boutique d'un joaillier. Des montres, des bagues, des bracelets, des broches, des chaînes d'or étincelèrent tout-à-coup sur la sombre surface du mouchoir de M. Bags.

« — Que vois-je, grands dieux! » s'écria Bill donnant cours à un joyeux éclat de rire. « Ma foi, quand nous aurons vendu ces

bijoux, m'est avis que nous nous fassions banquiers. Pincettes et Ce, hein? dit gaîment le facétieux Bill.

Bags cependant lui expliqua qu'il était loin de compte dans son estimation, attendu, disait-il, que la plupart de ces objets étaient en chrysocal et les pierreries en verre. Aussi, pour éviter tout dérangement à son ami Bill, lui proposait-il de les vendre seul, le mieux possible, et de lui apporter la moitié du produit, qui ne saurait être certainement au-dessous de neuf pence et qui pourrait bien s'élever jusqu'à un demi-dollar. Cet arrangement, toutefois, n'obtint pas l'assentiment de Bill qui insista pour qu'il fût fait deux lots du butin. Mais, là-dessus, il y eut encore un léger malentendu, car chacun d'eux avait fixé son dévolu sur une montre gigantesque qui n'aurait jamais pu entrer dans un gousset moderne et dont le cadran était orné de peintures mythologiques. La dimension du bijou et le brillant des couleurs faisaient supposer à l'un et à l'autre que cette montre avait une valeur immense. Enfin, comprenant qu'ils ne pouvaient pas s'accorder immédiatement sur ce point, ils remirent le partage au lendemain.

« — Je vais te dire où il faut mettre le magot, » dit Bill, « les canons de cette batterie n'ont pas été tirés depuis des années et il n'est pas probable qu'ils le soient de sitôt, bien qu'on les ait chargés l'autre jour. Ote le bouchon de celui-ci, et fourres-y le paquet. »

Bags approuva cette idée, retira le bouchon de la pièce, y enfonça son butin aussi loin que son bras put atteindre et reboucha le tout.

« — Tu n'y toucheras pas, sur l'honneur? » dit Bags avant de partir.

« — Sur l'honneur, » répondit Bill; et Bags disparut.

Néanmoins il ne se sentait pas assez de confiance dans l'intégrité de son allié pour l'abandonner tout-à-fait à ses seuls instincts. Il pensa que Bill pourrait bien profiter de son absence pour dénicher le trésor ou pour se rendre coupable de quelque autre félonie. Il retourna donc sur ses pas à quatre pattes et sans bruit jusque derrière une pointe de rocher d'où il pouvait inspecter toute la batterie.

Pendant quelque temps, Bill se promena gravement de long en

large devant son poste. Bags remarqua pourtant que dans le périmètre de ses promenades, raccourcies d'instants en instants, il comprenait toujours la pièce dans laquelle gisait le fameux dépôt. A la fin, il s'arrêta tout auprès, plaça son fusil contre le parapet et, s'approchant de la bouche du canon, il en retira le bouchon.

Au même moment une sentinelle voisine donna l'alarme. Le poste sortit et Bill, rebouchant le canon à la hâte, reprit son fusil et chercha du regard la cause de l'alerte. A un mille environ dans la baie, on apercevait plusieurs petits feux rouges. Bill se creusait la cervelle pour deviner ce que ce pouvait être, quand un nombre égal de jets de lumière partirent du même point et il entendit le sifflement d'une volée de boulets qui fendaient l'espace, à une assez grande hauteur au-dessus de sa tête. Les canonniers espagnols attaquaient le Midi.

Les tambours battirent aux armes et en quelques minutes la batterie fut pleine d'artilleurs. A la grande stupéfaction de MM. Bags et Bill, toute la rangée de canons fut pointée, et auprès de chaque pièce vint se poster un artilleur avec une mèche allumée à la main. Alors on eût pu voir, à la lueur bleuâtre des torches, une face livide et bouleversée se dresser derrière un quartier de roche voisin, les yeux hagards et la bouche entr'ouverte, dans une attente poignante.

« — Numéro un — feu! » dit l'officier au canonnier de la pièce qui recélait le trésor de M. Bags.

« — Non, non! » cria Bags bondissant brusquement de son embuscade.

La mèche toucha la lumière. La décharge qui s'ensuivit parut briser toutes les fibres du cœur de M. Bags, et la magnifique spéculation sur laquelle il avait compté pour faire sa fortune avait fini, comme tant d'autres.... en fumée. Il regarda un moment dans la direction de la flamme comme s'il eût espéré voir briller ses montres et ses bijoux; puis il tourna le dos et disparut dans l'obscurité.

Après quelques bordées sans effet, les Espagnols semblèrent reconnaître la mauvaise portée de leur tir et prendre des mesures pour le rectifier. Plusieurs boulets atteignirent l'Hôpital, et quelques bombes, après avoir percé le toit, vinrent éclater dans les

salles mêmes des malades. Le malheureux juif Lazaro, en proie à un violent accès de fièvre produit par sa blessure de la veille, fut encore atteint par l'éclat d'une bombe qui fit explosion dans la salle où, par les soins du major, il avait été déposé. Du même choc le plafond et une partie de la muraille s'écroulèrent et, dans le désordre qui s'ensuivit, le juif en délire se précipita hors de l'hôpital, suivi seulement de sa fille qui n'avait pas quitté le chevet de son lit.

On ne s'aperçut pas d'abord de son absence, et quand ensuite on remarqua sa disparition, les recherches qu'on fit pour le retrouver ne donnèrent aucun résultat.

Un factionnaire avait bien vu une sorte de fantôme blanc, suivi d'une autre personne qui criait après lui, traverser précipitamment la route et disparaître derrière les buissons ; mais l'inspection de l'endroit désigné ne put faire découvrir leurs traces, et les gens qui se prirent à y songer davantage en conclurent que l'un et l'autre étaient tombés à la mer.

CHAPITRE V.

Les pages suivantes du journal de mon grand-père sont remplies d'anecdotes plus singulières les unes que les autres, sur les effets produits par les boulets ennemis. Le feu des batteries espagnoles de terre et de mer, réduisit bientôt la ville à néant, et les scènes d'horreur de la journée se renouvelaient la nuit bien plus terribles encore. Parmi les moindres maux que note mon grand-père comme résultant d'une canonnade incessante et qui atteignent ceux qui ne sont pas engagés dans l'action d'une manière assez directe pour distraire leur attention du bruit, un des plus curieux est assurément l'irritation extrême produite par l'interminable continuité des coups, irritation qui, chez les personnes à tempérament nerveux et impressionnable, dégénère en exaspération positive.

Quelques-uns des nombreux incidents qu'il enregistre sont aussi racontés par l'historien Derwentwater, entre autres l'anecdote d'un homme qui, après avoir été pour ainsi dire mis en pièce par l'explosion d'un obus, revint cependant à la vie. Il avait

la tête horriblement fracturée, le bras gauche brisé en deux endroits, une jambe à moitié emportée ; la peau et les muscles de la main droite déchirés, les doigts coupés et tout le corps meurtri et brûlé par la poudre. Sa personne présentait un objet si horrible, que les chirurgiens n'avaient pas le moindre espoir de lui conserver la vie et qu'ils ne savaient par quel bout commencer pour le panser. Le soir même il fut trépané. Quelques jours après on lui amputa la jambe et on pansa ses autres blessures. Comme il était doué d'une excellente constitution, la nature fit pour lui un miracle, et, au bout de onze semaines, la cure était complète. « Il se nomme Donald Ross, et aujourd'hui, » continue M. Derwentwater avec ce qu'on pourrait prendre pour de l'ironie si jamais le digne historien s'était laissé aller à cette figure de réthorique, « ce brave soldat ou plutôt ce qui reste de sa personne, bénit la main généreuse de son souverain qui lui a accordé, pour tout le temps de sa vie, une pension de neuf pence par jour. »

Mon grand-père, à ce qu'il paraît, eut aussi son aventure. Pendant un moment de répit laissé aux assiégés, il était un matin assis sur un fragment de rocher dans le jardin derrière son habitation, occupé à lire son auteur favori. Soudain, le feu recommence, et un obus labourant la terre à quelque distance de lui vient rouler à ses pieds. Il regarda avec distraction le terrible projectile et, soit qu'il n'en eût pas immédiatement reconnu la nature ou, soit que la surprise qu'un péril imprévu cause aux plus braves eût paralysé ses forces, il demeura immobile, l'œil fixé sur l'obus dont la mèche sifflait à cinq ou six pas. Trois secondes de plus et l'enveloppe mortelle de mon grand père eût repris son état primitif d'atome, si l'intrépide Carlota, qui, en ce moment, cueillait des fleurs pour s'en faire un bouquet, ne se fût élancée vers lui et, le saisissant par le bras, ne l'eût entraîné derrière un mur. Ils y étaient à peine retranchés que l'obus éclata et réduisit en poussière la pierre sur laquelle le major était assis auparavant. A la narration de cet incident, le journal du major ajoute une tendre réflexion à l'adresse de sa femme et une pieuse prière.

Les vivres apportés par la flotte étaient dans une position fort critique. La destruction des maisons et des bâtiments empêchait

qu'on pût les mettre à l'abri et du feu de l'ennemi et de la pluie. Certaines provisions furent empilées sous des voiles de navire, d'autres, qui ne pouvaient pas rester ainsi exposées aux intempéries, durent être transportées dans la grotte de Saint-Michel.

Cette grotte est une des plus intéressantes curiosités du rocher de Gibraltar. Son ouverture, très peu large, du reste, est située sur le flanc de la montagne, à plusieurs centaines de pieds au-dessus de la mer. L'intérieur s'évase en une salle immense dont la voûte, que l'obscurité empêche d'apercevoir, est soutenue par des pilastres formés de stalactites. De cette salle principale rayonnent des souterrains plus étroits qui, par des passages noirs, conduisent à des profondeurs inexplorées. C'est en prenant une de ces voies que, selon la tradition, le gouverneur O'Hara s'était avancé plus loin que ne l'avait encore fait aucun homme, dans une deuxième grotte où il a laissé son épée pour être retrouvée par le premier explorateur qui se montrerait aussi aventureux que lui. Mais, soit que la tradition ait menti, soit que l'arme ait été enlevée par quelque gnome, ou bien que l'exploit du gouverneur soit resté jusqu'ici sans rival, le fait est que l'épée n'a jamais été retrouvée.

Le soin d'emmagasiner là les vivres fut dévolu au lieutenant Owen. Mon grand-père n'ayant rien de particulier à faire et désireux d'échapper, autant que possible, pour quelques heures du moins, au bruit assourdissant du bombardement, offrit à son jeune ami de l'accompagner.

Le jour était sombre et triste, et la pluie avait rendu le sentier si glissant, que les mules chargées de provisions avaient toutes les peines du monde à le gravir. En commençant l'ascension de la montagne, mon grand-père et Owen se livrèrent d'abord à un joyeux entretien, mais peu à peu la difficulté de respirer réduisit le major aux monosyllabes et la dernière partie du voyage s'acheva en silence. De temps en temps, le major s'arrêtait et se retournait autant pour jouir du panorama que pour reprendre haleine. Au-dessous de lui, à droite, s'alongeait la partie méridionale de la ville, convertie en des monceaux de ruines d'où sortaient, çà et là, une poutre vacillante et un pan de mur qui achevaient de s'écrouler; mais les canons ennemis, aussi bien que ceux qui leur répondaient, étaient invisi-

bles de cet endroit. Tout-à-fait au-dessous et en face, le sol offrait un curieux assemblage de tentes et de huttes de toute espèce, où la population chassée de ses maisons était venue chercher un abri précaire. Le seul édifice visible qui conservât encore sa première forme, c'était le Couvent, — résidence du gouverneur, — protégé par des toits à l'épreuve de la bombe et dont une compagnie d'ouvriers réparait les dégâts à mesure qu'ils arrivaient. La baie, jadis couverte de mâts et de voiles blanches, était dans le moment nue et triste. On n'apercevait que les croisières ennemies embossées en face sous la côte d'Espagne.

Garry Owen et mon grand-père arrivèrent à l'entrée de la caverne un peu en avance du convoi. A leur grande surprise, une fumée s'en échappait et, en approchant davantage, leur odorat fut agréablement affecté par une odeur d'épices et de viande rôtie. Ils s'approchèrent sur la pointe du pied et regardèrent à l'intérieur.

M. Bags et une couple d'amis, assis autour d'un feu, faisaient rôtir un cochon de lait savamment retroussé et pendu par les pieds à une artistique crémaillère. Le feu, à défaut d'autre combustible (le combustible était extrêmement rare à Gibraltar), était entretenu au moyen de petites bottes de cannelle volées sans doute dans la boutique de quelque épicier, et comme la flamme baissait, M. Bags la raviva avec un nouveau petit fagot qu'il prit sur un tas de cette odorante écorce placé à sa portée. Mistress Bags, elle, était occupée à arroser ce rôti homérique avec une grande cuiller de fer.

En ce moment, M. Bags frappa de la lame de son couteau sur l'échine de l'animal. Il en résulta un son sec et pétillant qui fit venir l'eau à la bouche de mon grand-père et qui augmenta l'impatience de M. Bags.

« — Polly, » dit-il à sa femme, « je suis d'avis qu'il lui faut cinq minutes encore. »

Et il jeta un regard aux deux autres soldats pour s'assurer si leurs opinions concordaient avec la sienne. (Disons en passant qu'Owen reconnut dans ceux-ci, aussi bien que dans Bags, des hommes de sa compagnie qui avaient été portés absents depuis plusieurs jours et qu'on supposait passés à l'ennemi.)

« — Il est à point, » dit l'un d'eux en se léchant le pouce et l'index qu'il avait approchés du rôti pour le déguster.

« — Quant à moi, » dit l'autre, « je n'aime pas la viande trop cuite et je n'ai qu'une chose à dire : que ceux qui veulent attendre attendent et que ceux qui veulent commencer commencent. » Ce disant, il se leva, le couteau à la main, avec le geste d'un maître d'hôtel.

« — Arrêtez ; encore une minute, » dit Mistress Bags ; « je vais vous donner quelque chose pour faire patienter votre estomac ; » et, se dirigeant vers une angle de la grotte où était déposé un grand baril, elle emplit un pot d'étain qu'elle tendit à l'impatient amateur de rôti saignant. Celui-ci vida le pot à moitié et passa le reste à ses compagnons.

« — La cannelle est meilleure avec le porc qu'avec la plupart des autres viandes, » dit M. Bags ; « ça gâte le goût de l'oie parce que ça ne va pas avec les oignons, et ça rend la chair du poulet flasque et mollasse ; mais avec le cochon rien de plus exquis ?

» — Qu'est-ce qu'il reste dans le garde-manger ? » demanda un des convives.

« — Il y a encore pour une semaine de bonne chère, » répondit Mistress Bags, « et nous pourrons facilement faire durer cela dix ou quinze jours. »

« — Ma foi ! » dit l'autre, « on dira ce qu'on voudra des siéges, mais c'est le meilleur temps que j'aie jamais eu.

» — C'est très bien dans le jour, » dit Bags ; « mais les nuits sont froides et la compagnie de ce fantôme n'a rien d'agréable. Je l'ai encore vu la nuit dernière.

» — Ah ! » dit l'ami de M. Bags, « fais-nous en donc la description, Pincettes ?

» — C'était quelque chose de blanc, » dit Bags en baissant la voix, « avec des yeux de spectre. C'est toujours aux yeux qu'on reconnait les fantômes. Je me levais pour chercher à boire, car j'avais la gorge enflammée, quand il s'est avancé lentement du fond de la caverne. C'est alors que je vous ai parlé et je ne l'ai plus revu, parce qu'il avait disparu.

» — Les esprits disparaissent toujours quand on parle, » dit Mistress Bags. « Mais laissons-là l'esprit et occupons-nous

de *la chair*, ajouta Mistress Bags qui plaisantait parfois assez agréablement : « le porc est juste à point. »

A ce moment intéressant, et juste comme chacun se disposait à tomber sur le rôti, les pas des mules qui approchaient vinrent frapper les oreilles de nos convives. Owen alla au-devant de ses soldats et, prenant six hommes avec lui, il entra dans la grotte et fit arrêter les délinquants stupéfaits.

Une fois le premier étonnement passé, Bags implora le pardon d'Owen pour lui et ses amis, n'ayant eu, disait-il, d'autre intention que de faire une petite partie pour effacer le souvenir des mauvais jours. Mistress Bags, comme à l'ordinaire, crut devoir faire des frais d'éloquence. Elle paraissait persuadée que l'énumération des familles distinguées chez lesquelles elle avait conquis sa réputation de cordon bleu, serait un argument puissant en faveur des coupables, aussi ne cessa-t-elle de parler jusqu'à ce que la garde se fût emparée d'eux pour les conduire au fort. C'est alors, qu'en forme de péroraison, elle en appela à mon grand-père comme étant le dernier gentleman dans la famille duquel elle eût servi, — et le lecteur sait avec quel profit pour la maison. Le major, qui ne pouvait lui pardonner son jambon mis à la broche, ne lui répondit que pour la traiter de « femme horrible ; » mais, en même temps, il disait à l'oreille d'Owen qu'il espérait bien que la punition ne serait pas trop sévère. « Si nous les avions pris après dîner, dit-il, je ne les plaindrais pas du tout. »

« — Ne vous inquiétez pas d'eux, » dit Owen ; « commençons notre besogne. Il s'agit de choisir l'endroit le plus sec pour mettre les vivres »

[Disons tout de suite, pour en finir avec M. Bags, qu'il dut s'estimer heureux de ne pas être pendu comme pillard et déserteur. La Cour martiale, qui lui fit grâce de la vie, le condamna à recevoir un nombre de coups de fouet que je ne veux pas spécifier, de peur de faire dresser les cheveux de nos modernes philanthropes humanitaires.]

« Venez, major, » dit Owen, « peut-être allons-nous trouver encore d'autres vauriens de la même espèce dans le cours de nos investigations. »

Le major ne bougea pas ; il était à contempler d'un œil fasciné la peau dorée du cochon de lait.

« — C'est une idée ingénieuse que ce feu de cannelle, » dit-il. » Quel goût peut avoir la viande? »

Owen, qui avait déjà fait quelques pas, ne l'entendit point.

« — Avez-vous un couteau sur vous, Frank? » dit le major. « Savez-vous que j'ai une furieuse démangeaison de goûter à cet animal. C'est peut-être un progrès dans l'art culinaire qui vaut la peine d'être constaté. »

Owen n'avait pas de couteau et aucun de ses hommes n'en avait non plus; mais l'un deux remarqua que le sabre du major pourrait bien faire l'affaire.

« — Oui, sans doute, » dit le major. « L'idée est excellente! Je ne vois pas pourquoi les sabres ne serviraient pas au besoin de couteaux à découper. » Ce disant, il tira le sien du fourreau et tailla sur le dos du cochon une croustillante bouchée sur laquelle il mit un peu de sel et qu'il porta à sa bouche.

« — Délicieux! » s'écria le major. « Je vous donne ma parole d'honneur, Owen, que c'est délicieux! La cannelle lui donne une sorte de... »

Ici, une seconde bouchée plus grosse que la première interrompit l'appréciation critique.

« — Il ne doit pas être bien loin de l'heure du goûter, » dit le major s'arrêtant le sabre à la main quand il eut finit d'avaler. Puis, tirant sa montre : « Dieu me bénisse! » dit-il, « il ne s'en manque que d'une demi-heure. Croyez-vous que cette besogne vous prenne beaucoup de temps, Owen?

» — Une couple d'heures à peu près, » répondit Owen.

« — Ah! vous voyez donc bien, mon cher ami, » reprit le major, « que l'heure du goûter sera passée depuis long-temps quand nous rentrerons chez nous. Je ne vois pas, ma foi, pourquoi nous ne prendrions pas un à-compte dès à présent. On ne peut rien manger de meilleur que ce porc. J'aurais seulement voulu que cette femme se tirât moitié aussi bien de mon dîner. Caporal Hodson, voulez-vous me passer un morceau de ce biscuit qui est auprès de vous? » Et, se taillant une large tranche de porc, mon grand-père la mit sur son biscuit, et, après l'avoir saupoudrée de sel et de poivre, condiments que n'avait pas oubliés Mistress Bags dans ses arrangements gastronomiques, il suivit Owen dans le fond de la grotte en attaquant biscuit et porc à belles dents.

La pente est d'abord rapide de l'entrée de la caverne jusque vers le milieu, mais là elle s'adoucit considérablement. Comme le jour n'arrive qu'à l'entrée, l'obscurité de l'intérieur est presque impénétrable à l'œil. Les soldats avaient apporté des torches. Quand on eut trouvé un lieu convenable, ces torches furent collées à différents endroits contre les parois du rocher; puis l'on commença à décharger les mules à l'entrée de la grotte et à transporter leurs fardeaux dans l'intérieur.

Au milieu de la confusion et du bruit résultant de l'opération, le petit chien donné par Esther à Carlota, qui avait suivi le major auquel il s'était bien vite attaché, se mit à aboyer et à pousser des hurlements plaintifs dans une cavité obscure derrière un des piliers naturels dont nous avons parlé. Comme le petit animal ne se taisait pas, un des soldats prit une torche et s'avança dans cette direction pour voir après quoi il en avait. Presque aussitôt le soldat se mit à crier qu'il y avait là un homme.

Mon grand-père s'approcha vivement, et, au bout de quelques pas, il fut sur le lieu de la découverte. Le soldat s'était arrêté et tenait sa torche au-dessus d'un individu étendu à terre, couché sur le dos. Dans cette figure souillée de sang, mon grand-père eut d'abord quelque peine à reconnaître Lazaro le juif. Deux ou trois gouttes de résine, qui tombèrent en ce moment de la torche sur la gorge nue du malheureux, ne lui firent faire aucun mouvement, bien qu'elles l'eussent brûlé au vif. Il était mort!

Le cadavre n'avait pour tout vêtement que la chemise que portait Lazaro la nuit qu'il s'était enfui de l'hôpital, mais il avait les jambes enveloppées dans une robe de femme. A côté de lui était Esther, la face contre terre et vêtue seulement d'un jupon, car c'était avec sa robe qu'étaient enveloppées les jambes du juif. La torche jetait une lueur rougeâtre sur les deux êtres étendus là et sur le visage stupéfié du soldat qui la portait; puis la lumière vacillante, après avoir été reflétée sur les saillies du roc, allait se perdre dans le sombre espace de la vaste voûte.

Long-temps, bien long-temps après, mon grand-père se plaignait d'être encore souvent visité dans ses rêves par ce lugubre groupe à la Rembrandt.

Le reste de la troupe les entoura bientôt. On releva les deux corps. Le juif était raide et froid ; quant à Esther, on reconnut qu'elle respirait encore. Quelques gouttes d'eau-de-vie de la cave de Bags, qu'on lui ingurgita, lui firent reprendre un peu ses sens, et mon grand-père chargea aussitôt deux hommes de la transporter chez lui avec tous les soins possibles. Le corps inanimé du juif fut enveloppé dans une pièce de toile, placé sur une mule et envoyé à l'hôpital pour être inhumé.

Les soins d'un médecin rappelèrent Esther à la vie et elle raconta alors comment il se faisait qu'on les avait trouvés dans la grotte.

Son père, en quittant l'hôpital, s'était réfugié dans cette caverne, conduit par le hasard, pensait-elle, car il n'y était pas arrivé par le sentier ordinaire, mais il avait dans son délire gravi le rocher à pic et elle l'avait suivi comme elle avait pu, sans le perdre de vue. Epuisés tous les deux de fatigue, ils avaient passé la nuit dans la grotte, et le matin, trouvant son père endormi, Esther se disposait à le quitter pour aller chercher du secours, quand malheureusement Bags et ses acolytes étaient entrés au retour de leur expédition dans la ville. C'est alors qu'effrayée de leurs propos d'ivrognes et que reconnaissant dans Bags l'homme qui l'avait volée, elle avait bien vite battu en retraite au fond de sa cachette. Les maraudeurs s'installèrent dans la caverne. Ils passaient leurs journées à manger, à boire, à chanter et souvent à se quereller. Deux fois, pendant la nuit, Esther avait essayé de sortir, mais elle avait toujours trouvé l'un de ces hommes couché en travers de l'entrée, de manière qu'il était impossible de passer sans l'éveiller, et une fois l'un d'eux se leva comme pour la poursuivre (sans doute Bags quand il crut avoir affaire à un revenant). Néanmoins Esther avait rassemblé tout son courage, dans deux occasions, pour ramasser quelques débris de nourriture épars autour du feu, ayant soin, chaque fois, de laisser une pièce de monnaie en paiement. Elle avait pris de la même manière une chandelle allumée, ce qu'elle pouvait faire de mieux pour juger de l'état de son père. Le vieux juif ne lui avait pas adressé la parole depuis la première nuit de leur arrivée dans la grotte, et durant ces longues et tristes heures (car ils y passèrent deux jours et trois nuits), elle était restée à

entendre ses plaintes et ses discours incohérents. A l'aide de la chandelle, elle reconnut qu'il avait perdu beaucoup de sang de sa blessure à la tête et de celles qu'il avait reçues à l'hôpital. Elle avait alors bandé les plaies avec des morceaux de ses vêtements et elle avait essayé de faire prendre au moribond un peu des aliments qu'elle s'était procurés, mais elle n'avait pu lui faire avaler autre chose que de l'eau. Cependant, quelques heures — elle ne savait pas exactement le temps, mais c'était pendant la nuit — avant qu'Owen et son monde ne les eussent trouvés, le juif avait recouvré le sentiment. Il lui dit qu'il allait mourir, et, ne sachant pas où il était, il la pria d'aller chercher de la lumière. C'est ce qu'elle avait fait comme la première fois en allumant une chandelle au feu autour duquel étaient couchés Bags et ses amis. Alors le juif, qui paraissait se croire encore à l'hôpital, lui dit de nommer, parmi les personnes connues d'elle à Gibraltar, celle qui pouvait la protéger quand il n'y serait plus; et, en l'entendant désigner Carlota, il l'avait priée de prendre une plume et du papier, voulant lui dicter ses volontés dernières. — Une plume, elle n'en avait pas, mais elle avait un crayon et un chiffon de papier dans sa poche. Ainsi munie, elle écrivit ce qu'il dicta, penchée au-dessus de son visage pour saisir les syllabes entrecoupées qu'il articulait avec une difficulté extrême.

De ce papier il semble résulter que, sous sa rude écorce, le vieux juif avait au fond du cœur quelque sentiment d'affection paternelle pour Esther. Je puis parler du testament, car je l'ai eu souvent sous les yeux. Il est écrit en espagnol sur un morceau de papier chiffonné, de la grandeur à peu près d'un billet de banque, taché et fort sale. Le juif y prie « la senora épouse du senor Don Flinders, officier anglais, de vouloir bien se charger de son enfant orpheline, en reconnaissance de quoi il lui laisse la moitié de tout ce qu'il peut posséder au jour de sa mort; l'autre moitié devant revenir à sa fille Esther. » Vient ensuite un second paragraphe, inséré à la prière d'Esther, où il est dit que, dans le cas où celle-ci ne survivrait pas à son père, la fortune entière du juif appartiendrait à la susdite senora. Cette pièce est datée d'avril 1781 et signée d'une écriture défaillante bien différente des caractères fermes et nets qui précèdent, — « José Lazaro. »

Esther songeait encore à aller à la découverte, mais le juif lui saisit le bras et ne voulut pas permettre qu'elle le quittât. Il rendit, peu après, le dernier soupir, et elle ne se rappelait plus rien à partir de cet instant jusqu'à celui où elle avait repris ses sens dans la maison du major. Le papier fut trouvé dans son corset.

Quelques jours après cet évènement, pendant un moment de répit laissé aux assiégés par les boulets espagnols, mon grand-père et Owen descendirent dans la ville pour visiter la maison du juif et s'assurer s'il y restait encore quelque chose qu'on pût convertir en valeurs au profit d'Esther. Au milieu de la dévastation générale, ils eurent peine à retrouver le lieu exact. La place ne présentait qu'un monceau de ruines. Quelques provisions et marchandises avaient été laissées par les pillards, mais le tout était mêlé aux décombres et inondé par les flots de liqueurs et de mélasse échappés des tonneaux défoncés.

Owen, en fouillant parmi les débris, remarqua au milieu d'un des murs renversés, un espace ouvert comme si quelque cachette y eût été pratiquée. Avec l'aide de la canne de mon grand-père, il parvint à dégager le plâtre d'alentour et ils découvrirent, en effet, dans l'épaisseur de la muraille, une espèce de placard fermé d'une petite porte de fer. Au fond était une cassette également en fer, qu'ils enlevèrent, non sans peine, car elle était d'un poids énorme eu égard à sa dimension. Rapporté chez le major, ce coffre y fut ouvert et l'on trouva à l'intérieur plus de six cents doublons (environ cinquante mille francs) et un grand nombre de lettres de change et d'obligations, la plupart de celles-ci souscrites par des officiers. La dernière était celle de Von Dessel. Suivant le désir d'Esther, le major rendit ces obligations aux personnes dont elles portaient les signatures.

Esther ne se rétablit jamais parfaitement des suites de son séjour dans la caverne; elle resta toujours pâle et d'une santé délicate. Mon grand-père soigna son héritage, et en quittant Gibraltar, une fois le siége levé, il plaça l'intégralité de la somme sur la tête de la jeune juive avec toutes les sûretés désirables. Il confia Esther elle-même aux mains d'une respectable famille de ses coréligionnaires. Elle épousa dans la suite un riche banquier et continua d'entretenir une correspondance avec ses

bienfaiteurs, envoyant chaque année une ou deux barriques de xérès excellent pour mon grand-père, des mantilles, des bijoux et autres présents pour Carlota.

Combien de fois, dans mon enfance, j'ai entendu le vieux major raconter cet épisode de sa vie militaire ! Aussi la caverne de Saint-Michel avait-elle pris rang dans mon imagination entre la caverne d'Aladin et celle où Ali-Baba fit fortune aux dépens des quarante voleurs. Mais quand, en terminant son récit, mon grand-père allait nous chercher le testament du juif, soigneusement gardé dans un certain tiroir de son bureau, il n'y avait plus moyen de douter de la réalité d'une histoire attestée d'ailleurs par les cadeaux qui, pendant vingt ans, témoignèrent à notre famille la reconnaissance de la pauvre Esther.

O. S. (*Blackwood Edinburgh Magazine.*)

Archéologie. — Hagiologie.

LES SAINTS ET LES FÊTES DU CALENDRIER ANGLICAN. (1)

VIII.

Août.

LAMMAS-DAY. — SAINT PIERRE ÈS-LIENS. — SAINTE GULE. — LA TRANSFIGURATION. — LE NOM DE JÉSUS. — SAINT LAURENT. — L'ASSOMPTION DE LA VIERGE. — SAINT BARTHÉLEMY. — SAINT AUGUSTIN. — LA DÉCOLLATION DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

1er *Août.* — *Lammas-Day.* — Saint Pierre ès-liens et sainte Gule d'août. C'était le jour où, dans l'Angleterre catholique, se payait le tribut du denier de saint Pierre. — Expliquons d'abord l'appellation populaire du premier jour de ce mois en Angleterre, appellation dont l'étymologie divise encore les archéologues. D'après ceux qui préfèrent recourir aux mots de la langue vulgaire, *Lammas* est une contraction de *Lamb-Mass,* « la messe de l'agneau, » soit par allusion, disent les uns, à la fonction de saint Pierre comme premier pasteur du troupeau des fidèles ; soit, disent les autres, parce que, le 1er d'août, les tenanciers de la cathédrale d'York, dédiée à saint Pierre *ad vincula,* étaient obligés par leur bail de faire à la grand'messe l'offrande d'un agneau vivant.

Il en est qui veulent que *Lammas* soit une contraction des mots saxons *Hlam Maczz* ou en anglais *Loaf-Mass,* « messe du pain, » la fête du 1er août ayant long-temps été célébrée pour remercier Dieu des premiers produits de la moisson : et ils

(1) Voir la livraison de Juillet.

ajoutent que l'usage était de communier le 1er août avec du pain provenant de la première farine de l'année. Dans les vieux bréviaires de Salisbury, le 1er août est nommé la fête des premiers fruits, le jour ou l'on bénissait les fruits, *benedictio novorum fructuum.*

Enfin, les archéologues irlandais, souvent jaloux de faire intervenir leur antiquité fabuleuse dans les étymologies, prétendent qu'autrefois régna en Irlande un roi appelé Lanma'as ou dont le nom était orthographié de manière à être facilement convertie en Lammas, lequel roi institua sa fête le 1er août.

Voilà pour le mot Lammas : quant au mot Gula *(Gule of August)*, dont on a fait un nom de sainte, les uns le font dériver des deux dernières syllabes de *Vincula,* les autres du celtique *Gwyl* signifiant fête, ou, avec Court de Gébelin *(Allégories orientales)* d'un mot égyptien ressemblant à Gule latinisé en *Gula* et désignant le premier mois de l'année égyptienne qui était notre mois d'août. Les légendaires, ne sachant comment expliquer ce mot de *Gula*, toujours inscrit à la tête du mois d'août, en firent une sancta Gula, fille du tribun Quirinus, guérie d'un mal de gorge en baisant les fers de saint Pierre.

Quoi qu'il en soit de ces étymologies, la véritable fête du jour est celle de saint Pierre ès-liens ou *ad vincula*, établie dans tout le monde catholique, bien avant le VIe siècle, en commémoration de la prison et de la délivrance de saint Pierre, et particulièrement célébrée à Rome dans l'église bâtie sur le mont Esquilin : « *Catenæ coluntur ad aram in Exquiliis,* » dit le vieux calendrier romain, et un ordre du concile d'Oxford, tenu en 1222, en recommanda le chômage en Angleterre, d'où elle est restée nominativement au calendrier anglican.

Il nous reste à relater la légende du culte des chaînes de saint Pierre, pour compléter ce que nous avons dit ailleurs de celle qui fit édifier l'église de *Domine quo Vadis?* Citons d'abord les Actes des apôtres : Après avoir fait mourir par l'épée Jacques, frère de Jean, le roi Hérode, « — voyant que cela plaisait aux » Juifs, fit encore prendre Pierre. Or, c'étaient les jours azymes. » L'ayant donc fait arrêter, il le mit en prison et le donna à » garder à quatre bandes de soldats de quatre hommes chacune, » voulant le faire mourir pour Pâques. — Pendant que Pierre

» était ainsi gardé dans la prison, l'Église faisait sans cesse des » prières à Dieu pour lui. — Mais la nuit, comme Hérode allait » le faire mourir le lendemain, Pierre dormant entre deux » soldats, *lié de deux chaînes (vinctus catenis duabus)*, et les » soldats devant la porte gardant la prison, — l'ange du Sei- » gneur parut tout-à-coup, le lieu fut rempli de lumière, et » l'ange, poussant Pierre par le côté, le réveilla en lui disant : « Levez-vous promptement. » Au même moment les chaînes » tombèrent de ses mains. — Et l'ange lui dit : « Attachez » votre ceinture et mettez vos chaussures. » Pierre le fit et » l'ange ajouta : « Entourez-vous de vos vêtements et suivez- » moi, etc. »

Pierre suit l'ange en croyant rêver ; la porte de fer s'ouvre d'elle-même ; ils sortent : au bout de la rue l'ange disparaît : Pierre va rejoindre ceux qui priaient pour lui chez Marie, mère de Jean, et s'éloigne de la ville laissant les fidèles ravis de ce miracle et Hérode furieux de son évasion.

On prétend que les *deux chaînes* restées dans la prison furent acquises par les chrétiens et conservées à Jérusalem comme un monument de la grâce que Dieu avait fait à son Église naissante, jusqu'à ce que Juvénal, évêque de la Ville Sainte, les offrît en présent à l'impératrice Eudoxie, femme de Théodose le Jeune (A. D. 439). Eudoxie garda à Constantinople l'une des chaînes et envoya l'autre en Occident à sa fille Eudoxie, femme de l'empereur Valentinien III. Ce fut cette impératrice qui bâtit sur le mont Esquilin l'église dédiée sous le nom de Pierre-ès-liens. Rome papale possédait déjà une autre chaîne, qui était celle dont Néron avait fait lier saint Pierre dans la prison Mamertine. Le pape régnant voulut rapprocher les deux chaînes, et au grand étonnement de tous les assistants, on les vit l'une et l'autre se mouvoir soudain d'elles-mêmes, comme animées par l'attraction d'un merveilleux aimant, se joindre et entremêler leurs anneaux pour ne plus faire qu'une chaîne qui paraissait l'ouvrage d'un même ouvrier.

On comprend combien devint précieuse cette double relique dont parlent avec la même piété saint Jean Chrysostôme et saint Grégoire le Grand. Ce dernier saint nous dit que de son temps on en tirait des limures envoyées en présent aux princes, et qui avaient

la vertu de faire des miracles comme la chaîne elle-même. Cependant saint Grégoire ajoute : que quoique, en général, la lime tirât facilement cette poudre de fer, il arrivait aussi que le pape lui-même limait quelquefois en vain et n'en pouvait détacher la moindre parcelle. Cela dépendait du plus ou moins de foi de ceux à qui le présent était destiné. A la limure des chaînes de saint Pierre, on mêlait aussi celle des chaînes de saint Paul, pour être renfermée dans de petites croix ou de petites clefs d'or qui se portaient au cou et servaient de préservatif contre une foule de maux. Saint Grégoire lui-même envoya une de ces clefs au roi Childebert.

Il paraît que la guérison de la fille du tribun Quirinus avait été opérée par la chaîne de la prison Mamertine seule, avant que celle de la prison de Jérusalem fût venue à Rome.

6 *Août. —La Transfiguration.*— La fête de ce mystère, observée depuis long-temps dans l'Eglise grecque, ne fut introduite ou rendue obligatoire dans les Eglises d'Occident qu'en 1457, par le pape Calixte III ; avant cette date, les calendriers catholiques d'Angleterre ne marquaient pour le 6 août que la fête de saint Sixte, pape et martyr ; mais il n'en faut pas conclure que la fête de la Transfiguration soit d'institution protestante dans la liturgie de l'Eglise anglicane. Cette liturgie rappelle ici le texte des Evangiles selon saint Luc et saint Marc, où nous voyons que Jésus, après avoir contristé les apôtres par la révélation de sa passion prochaine, voulut les consoler en leur faisant aussi connaître par anticipation la gloire dont le Fils de l'homme jouirait dans le sein de son père.

« Environ huit jours après, ayant pris avec lui Pierre, Jacques et Jean, il monta sur une montagne pour prier, et pendant qu'il priait son visage parut tout autre, ses habits devinrent d'une blancheur éblouissante et deux hommes s'entretenaient avec lui. » C'étaient Moïse et Elie, — d'où l'exclamation de saint Pierre : « Maître, nous sommes bien ici, faisons-y trois tentes, une pour vous, une pour Moïse, une pour Elie, etc. »

C'est le sujet du tableau le plus célèbre de Raphaël.

7 *Août.— Le nom de Jésus.* — La fête du nom de Jésus paraîtra peut-être empruntée ici à quelqu'une des congrégations mystiques du catholicisme. Le Calendrier anglican y trouve le texte

d'une courte dissertation sur les monogrammes du Christ, et Mrs Jameson, qui a consacré aussi quelques pages à ce sujet, n'oublie pas de citer le savant ouvrage de l'*Iconographie chrétienne*, publié par M. Didron.

Le nom du Sauveur et les lettres qui le composent furent de tout temps un des emblêmes et des symboles sacrés du culte chrétien. L'iconographie variée et les diverses combinaisons de ces lettres en grec et en latin, ont été des signes de ralliement et se retrouvent sur les édifices d'architecture gothique, sur les vitraux, sur les étendards et les broderies du moyen-âge. Certaines figures devinrent naturellement des symboles du Christ, des espèces d'hiéroglyphes chrétiens, uniquement parce qu'elles étaient exprimées, en grec ou en latin, par les mêmes caractères de l'alphabet qui forment l'anagramme de Christ : le poisson, par exemple, en grec, ΙΧΘΥΣ, où l'on trouve les initiales du nom et des titres de Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur : Ἰησοῦς Χριστος Θεοῦ Υἱος Σωτὴρ. On a dit que l'usage du poisson comme symbole du nom du Christ, avait pour origine l'allocution du Sauveur à saint Pierre et à ses compagnons de pêche : « *Suivez-moi, et je ferai de vous des pêcheurs d'hommes.* » Quand le poisson est placé par les artistes dans la main de saint Pierre, ou donné pour attribut à un évêque, comme à saint Zenon de Vérone et à saint Grégoire de Tours, il fait allusion à la profession du premier apôtre et à la parole que lui adressa Jésus pour lui faire quitter ses filets. Mais quand le poisson apparaît sur les sarcophages des premiers chrétiens, le Calendrier anglican nous semble avoir raison contre M. Didron, qui veut que ce signe tumulaire indique simplement que le tombeau appartenait à un pêcheur. N'est-ce pas un poisson mystique que ce poisson des catacombes, évidemment un dauphin, qui s'attache avec sa queue et avec sa gueule autour d'une ancre, laquelle est évidemment encore l'ancre mystique du salut? Et cet autre poisson, copié aussi dans les catacombes, au-dessous duquel on lit le mot grec : ΙΧΘΥΣ ? (1). Les deux courbes qui, se rencontrant à leurs deux extrémités () forment l'esquisse

(1) Notre exemplaire *illustré* du Calendrier anglican reproduit ces deux symboles ichtyologiques avec d'autres.

grossière du poisson, moins sa queue, ou la figure appelée *vesica piscis* (vessie de poisson), eurent le même sens symbolique et à ce titre servirent de cadre consacré pour contenir la représentation sculptée du Christ, de Dieu le Père, du Saint-Esprit, isolément ou dans leur Trinité, de la Vierge ou d'un saint.

L'étendard de Constantin, le *labarum*, donna en quelque sorte une consécration officielle au monogramme du Christ, lorsqu'on y vit reproduites les deux lettres grecques X et P, qui étaient apparues en plein jour, dans le ciel, à l'Empereur et a son armée, avec cette devise : « *In hoc signo vinces.* Tu vaincras par ce signe. » La *croix de Constantin* ne tarda pas non plus à être gravée sur la monnaie de ce prince, que le Calendrier anglican réclame comme anglais, parce qu'il était né en Angleterre, ce qui, soit dit en passant, n'a pas empêché Constantin de disparaître comme saint de la liturgie, quoique trois églises portent encore son nom, à moins que ces églises n'aient été dédiées à un autre saint Constantin, contemporain de saint Patrice, et qui de roi breton se fit missionnaire.

Postérieurement, au monogramme du Christ et aux poissons furent substitués ou ajoutés d'autres symboles de la même signification, tels que : — la croix grecque + et la croix latine †, sur laquelle les cinq plaies du Sauveur étaient quelquefois figurées par cinq rubis ou escarboucles ; — la couronne d'épines ; — l'agneau seul, emblême de la victime d'innocence ; — le bon Pasteur avec sa brebis sur les épaules ; — le pélican se déchirant le sein pour nourrir ses petits, emblême du Christ donnant son sang aux hommes ; — la vigne chargée de raisin, emblême du Christ, vigne du ciel ; — la gerbe de blé, emblême du pain de l'Eucharistie, comme la grappe de raisin était l'emblême du sang changé en sang divin ; — la palme, emblême du triomphe ; — un livre, emblême du Verbe ; — le lion, par allusion au lion de Juda et à la résurrection ; — la branche d'olivier, emblême de la paix — « annoncée aux hommes de bonne volonté (1) ; » — la colombe et diverses autres figures symboliques qui ne personnifient le *nom du Christ* que lorsqu'elle sont isolées, et qui de-

(1) Il existe une variante de cette phrase qui nous semble devoir être une traduction plus logique du texte hébreux : *Paix et bonne volonté* aux hommes.

viennent l'emblème attributif des saints dont ils accompagnent l'image.

Nous avons négligé d'expliquer les initiales qui surmontent la plupart des crucifix : J. N. R. J. (Jésus de Nazareth, roi des Juifs), parce que tout le monde sait que ce fut l'inscription ironique que les Juifs mirent sur l'instrument du supplice.

10 *Août.* — Saint Laurent, diacre et martyr. A. D. 258. — La liturgie anglicane a effacé le nom de saint Sixte ou Sexte, dont la commémoration se célèbre le 6 de ce mois ; mais elle a respecté celui de l'archidiacre de ce martyr, le vingt-quatrième successeur de saint Pierre. Il est vrai que, dans l'Église catholique, le simple archidiacre jouit aussi d'une renommée bien plus grande que celle du pape, saint Laurent ne le cédant guères qu'à saint Pierre et à saint Paul parmi les saints de la hiérarchie romaine. Laurent était né en Espagne, ce qui explique le dessin architectural du fameux palais de l'Escurial, auquel, en son honneur, fut donnée la forme du gril, instrument de son martyre.

L'Espagne honore non-seulement san Lorenzo dans sa personne, mais encore dans celle de son père saint Orentius et de sa mère sainte Patienzia, qui lui donnèrent le jour à Huesca, ville de l'Aragon. Laurent était bien jeune lorsqu'il alla à Rome s'enrôler dans la milice du Seigneur. Le pape Sixte fut si édifié de sa piété, qu'il le fit son archidiacre et lui confia le trésor de l'Église. Le trésor de l'Église romaine au IIIe siècle consistait en de faibles sommes, quelques vases d'or et d'argent, quelques chapes brodées et autres ornements sacerdotaux offerts par de riches néophytes, tels que Julia Maximia, mère de l'empereur Alexandre Sévère, Flavia Donatella, l'empereur Philippe et autres personnages qui, quelques siècles plus tard seulement, eurent pour imitateurs Charlemagne et la comtesse Mathilde.

L'empereur Valérien, d'abord favorable aux chrétiens, déclara enfin la guerre au nouveau culte, et l'édit de persécution condamnait à mort les évêques, les prêtres et les diacres, sans leur laisser l'option entre la vie et la renonciation à leur foi. Le pape fut naturellement le premier arrêté et conduit au supplice. Le jeune diacre voulait le suivre et mourir avec lui. Saint Ambroise a conservé l'expression de ses plaintes touchantes : « Où vas-tu, ô mon père, sans ton fils et ton serviteur ! » s'écriait-t-

il ; « ai-je donc été trouvé indigne de t'accompagner à la mort et de verser mon sang avec le tien pour rendre témoignage à Jésus-Christ ? Saint Pierre souffrit que saint Étienne, son diacre, mourût avec lui ; pourquoi ne me permettrais-tu pas de te préparer les voies ! » A ces plaintes et aux larmes de Laurent, le vieillard répondait : « Je ne te laisse pas pour long-temps, ô mon fils : dans trois jours, tu viendras où je vais, et ton combat sera plus terrible que le mien ; car je suis vieux et faible, mon sacrifice sera bientôt accompli ; mais toi tu es jeune et plein de courage ; tes tourments seront plus cruels et plus longs ; ton triomphe sera aussi plus glorieux. Ne t'affliges pas, car Laurent le lévite suivra Sixte le prêtre. » Et, après avoir consolé ainsi le jeune archidiacre, le vénérable pontife lui transmit ses dernières instructions relativement au trésor dont il avait la charge.

Après le martyre de Sixte, Laurent prit tout l'argent de l'Église avec les vases sacrés, et alla par la ville, les distribuant aux pauvres et aux malades, à ceux qui étaient nus et avaient faim. Le soir, il frappa à la porte d'une maison située sur le mont Cœlius : une veuve infirme, appelée Cyriaque, l'habitait, connue par son hospitalité envers tous les chrétiens. Laurent lui remit ce qui lui restait du trésor ; il la guérit et l'aida à la distribution de ses aumônes.

Il ne tarda pas à être cité au tribunal de la persécution et jeté dans un cachot, où il convertit le geôlier nommé Hippolyte. Le préfet ayant entendu parler de ses fonctions de trésorier, voulut que les vases sacrés de l'Église lui fussent livrés. « Je vous les apporterai avant trois jours, » répondit Laurent : et la liberté lui étant rendue à cette condition, le troisième jour, Laurent se présenta au tribunal avec un cortége de pauvres, de vieillards et d'infirmes : — « Voici les trésors de l'Église, dit-il au préfet. » Le préfet se crut raillé et ordonna aux bourreaux de soumettre Laurent à la torture. Laurent brava la torture ordinaire. Ce fut alors que fut préparé pour lui l'espèce de lit de fer en forme de gril sur lequel on coucha le martyr, et il fut rôti là tout vivant, les exécuteurs entretenant la braise dessous avec des charbons : « Ne vois-tu pas, disait-il lui-même au préfet présent à son supplice, ne vois-tu pas que je suis grillé d'un côté ? Fais-moi retourner de l'autre. — Allons, ajouta-t-il un moment après ; me voilà cuit à point,

ô préfet! tu peux manger à présent. » Le préfet et ses bourreaux ne s'éloignèrent que lorsqu'il eut expiré.

Le lendemain matin Hippolyte vint l'ensevelir respectueusement dans une grotte de la voie Tiburtine, lieu où l'on a bâti depuis la célèbre église de *St-Laurent-hors-les-Murs*, dont la fondation est attribuée à Constantin. Hippolyte, dénoncé à son tour, fut condamné à être attaché à la queue d'un cheval sauvage.

Les nombreuses églises et les chapelles dédiées en Italie, en Espagne, en France, etc., etc., à saint Laurent, ont cru longtemps posséder au moins une partie de son corps saint qui fut retrouvé ainsi que son gril sous le pape Pélage. Le gril, avant la Révolution, était, dit-on, dans l'église de St-Denis en France.

En Angleterre, deux cent cinquante églises portent encore le nom de saint Laurent. Sur un des vitraux de celle de Nettlestead, dans le comté de Kent, il est representé tenant d'une main le livre des Evangiles et de l'autre un petit gril. Cet emblême, *gririndon* en anglais et *graticola* en italien, le fait reconnaître encore lorsqu'au volume saint est substitué un plat rempli d'or ou une bourse, attribut de ses fonctions de trésorier. Son costume de diacre est généralement splendide et étincelle non-seulement de broderies dorées mais encore de flammes faisant allusion à son supplice.

15 *Août.* — *L'Assomption de la Vierge.* — L'Assomption de la Vierge, la plus grande des fêtes catholiques en l'honneur de la mère du Sauveur, avait été conservée d'abord sur le Calendrier anglican et elle n'en a été effacée que postérieurement à la Réforme, quand l'accusation de *Mariolâtrie*, soulevée contre Rome, fut principalement motivée sur la superstition de ceux qui prétendaient que la Vierge-Mère n'était pas morte, mais avait été ravie au ciel en *corps* et en *âme* comme le prophète Elie. Les protestants ont à tort assuré que cette croyance était un article de foi parmi les catholiques, quand c'est au contraire un texte de controverse. Saint Epiphane, dans le IVe siècle, l'exprimait sous forme de doute et penchait à croire lui-même qu'elle avait couronné sa vie par le martyre, traduisant cette parole du vieillard Siméon : *votre âme sera percée du glaive*, dans le sens littéral d'une mort violente plutôt que dans celui de la douleur ressentie par son cœur de mère quand Marie vit son fils sur la croix. Saint

Ambroise partageait le doute de saint Epiphane. L'opinion la plus commune, d'accord avec la tradition de la ville d'Ephèse, qui se vantait de posséder le tombeau de Marie, a toujours été qu'elle mourut de mort naturelle ; mais les noms de *déposition*, de *sommeil*, de *repos*, de *trépas* ou *transition* et enfin d'*assomption*, donnés à cette bienheureuse mort, suivie de la glorification céleste, ont facilement prêté à toutes sortes d'interprétations qui se trouvent résumées dans la légende attribuée à un saint apocryphe, saint Meliton. Ce Meliton disait tenir son récit de saint Jean lui-même, que la Vierge avait suivi à Ephèse, mais qu'elle avait quitté depuis pour retourner à Jérusalem. Or, un jour, pendant que cet apôtre prêchait dans les contrées lointaines, la vingt-deuxième année après l'Ascension, un ange fut envoyé à Marie et lui remit une branche de palmier de la part de Jésus, en lui annonçant qu'elle mourrait dans trois jours. Marie exprima au messager céleste le désir de se voir entourée des apôtres au moment de sa mort : l'ange lui promit que, quelque éloignés qu'ils fussent, son souhait serait accompli si elle l'obtenait de son fils. Marie vit que la palme qui lui était remise brillait d'un éclat merveilleux, et, pleine de confiance, elle se rendit avec cette palme à la main sur le mont des Oliviers où, se rappelant l'angoisse de son fils sur ce mont, elle le supplia de la lui épargner à son heure suprême.

Dans le même temps, comme c'était dimanche, Jean, qui se trouvait à Ephèse, y prêchait le peuple. Soudain il se fit un tremblement de terre et aux yeux de l'assemblée une nuée vint enlever l'apôtre qu'elle alla déposer à Jérusalem devant la porte de sa maison qui était celle qu'habitait Marie. Jean entra : Marie lui raconta la visite de l'ange, lui fit voir la palme, et, lui annonçant son trépas sous trois jours, lui montra le suaire dont elle voulait que son corps fût revêtu. Saint Jean voulait lui demander comment il pourrait seul conduire ses funérailles, lorsqu'on frappa à la porte. Jean alla ouvrir et vit successivement arriver les autres apôtres, enlevés comme lui par la nuée qui les avait recueillis dans les diverses parties du monde. Trois vierges saintes arrivèrent après eux, et l'assemblée étant complète reçut de saint Jean la révélation que Marie lui avait faite. Alors saint Paul dit la prière, que tous les apôtres répétèrent avec lui chaque

jour jusqu'au troisième où ils tombèrent dans un profond sommeil. Ils furent réveillés par une grande lumière et Jésus lui-même apparut à sa mère entouré de ses anges : Marie se prosterna et le supplia, comme sur le mont des Oliviers, de ne pas permettre que Satan se rencontrât avec elle, malgré la prédiction qui annonçait que c'était elle qui devait venger Eve en écrasant du pied la tête du serpent. Un sourire de Jésus l'ayant rassurée, elle expira, souriant elle-même à notre Sauveur, qui prit entre ses mains l'âme de Marie pour la remettre entre celles de saint Michel. Cet archange la porta aussitôt au ciel, accompagné de Gabriel. Il ne restait plus que le corps de Marie sur la terre. Jésus recommanda aux trois vierges de le revêtir du suaire et aux apôtres d'aller le déposer dans un sépulcre neuf qu'ils trouveraient hors la ville du côté de l'Orient.

Ce fut saint Pierre et saint Paul qui portèrent le cercueil, précédés de saint Jean qui avait à la main la palme lumineuse, et suivis des autres qui chantaient : « Israël est sorti d'Egypte, *Alleluiah.* » A leurs voix s'unirent bientôt celle d'un chœur d'anges invisibles, et le peuple, attiré par le spectacle, accourut au nombre de quinze mille.

Arrivé à la vallée de Josaphat, le cortége reconnut le sépulcre neuf annoncé par le Sauveur ; mais les apôtres n'osaient y déposer le corps et ils priaient Jésus de ne pas le laisser exposé ainsi aux yeux de tout ce peuple. Quelques Juifs criaient déjà anathème contre les chrétiens ; le grand-prêtre du temple était venu lui-même et étendait une main impie sur le cercueil. Alors éclata dans le firmament une lumière qui sembla comme allumée par celle de la palme de plus en plus brillante, et les anges devinrent visibles. Parmi eux était saint Michel, qui ramenait l'âme de Marie. L'âme rejoignit le corps. Le corps se releva et les anges le conduisirent au ciel.

Tel est l'abrégé de cette légende, paraphrasée et ornée encore de miracles par le prétendu saint Meliton. Deux discours faussement attribués à saint Jérôme et à saint Augustin, en sont le commentaire ; on cite aussi à l'appui de cette fausse tradition, un témoignage de saint Willibald, évêque d'Aischtat, qui vivait en 740 et avait vu dans la vallée de Josaphat le *sépulcre vide de la vierge.* Adanman, moine irlandais, auteur d'un itinéraire aux

lieux saints, répète la même version. Successivement dans les siècles du moyen-âge, c'est sur le tombeau *vide* que s'appuyent les auteurs monastiques qui veulent que Marie ait été ressuscitée comme son fils, sans même séjourner comme lui dans le marbre funèbre.

Mrs Jameson ne parle point de la Vierge dans son livre si souvent cité par nous, parce qu'elle prépare un volume spécial sur sa vie et sa mort. Nous y puiserons, à l'occasion, quelques-unes des autres légendes inspirées par la dévotion à la mère du Sauveur, qui a eu autrefois ses évangélistes comme Jésus lui-même. Peut-être aussi résumerons-nous l'histoire de ces reliques contestables de la Vierge, qui ont malheureusement trop contribué à éveiller le doute protestant et servi de prétexte à cette adoration de Marie ou de *Mariolâtrie* que l'anglicanisme plus qu'aucune autre secte attribue aux catholiques. Notre volume de la *Vie des saints* ne craint pas de réfuter la superstition de ceux qui ont cru autrefois posséder la robe de la sainte Vierge, sa ceinture, son voile, son écharpe, son manteau, ses gants, ses souliers, l'anneau de ses fiançailles et jusqu'à une goutte de son lait. Il est fâcheux que la légende n'ait pas respecté les réticences des livres saints; mais les anachronismes des récits qui y ont été ajoutés suffiraient seuls à absoudre de fraude coupable leurs naïfs inventeurs. Quant à nous, critiques profanes, volontiers indulgents, nous n'hésiterions pas à absoudre ceux que la poésie et la peinture auraient absous avant nous.

24 *Août.*—Saint Barthélemy, apôtre.—Surnommé particulièrement l'apôtre des Indes, et, à ce titre, conservant aujourd'hui dans le Calendrier anglican le patronage spirituel de ces régions où cent millions de sujets reconnaissent la suprématie temporelle de la reine d'Angleterre.

La légende n'a guères suppléé au silence des livres canoniques sur saint Barthélemy, qui y est tout juste nommé dans l'énumération des douze apôtres. Selon une tradition, il n'était autre que Nathaniel, et cette tradition se fonde sur ce que les évangélistes qui mentionnent Barthélemy ne disent rien de Nathaniel, tandis que saint Jean, qui mentionne Nathaniel, oublie Barthélemy. Selon une autre, il était le fils d'un laboureur : on lui donne ailleurs pour père Tolmai, chef d'une famille dont il est question

dans l'historien Josèphe, ou, pour l'ennoblir encore, on le fait naître d'un prince qu'on appelle Ptolemée. Quoi qu'il en soit de sa naissance et de ses noms, Bar-tholomai ou Barthélemy quitta la Judée après l'Ascension et alla prêcher la Bonne Nouvelle dans le pays des Mages, qui l'avaient reçue les premiers, et jusque sur les confins de l'Inde où il eut à discuter avec de savants bramines : de là, il rebroussa chemin et continua sa mission en Arménie et en Cilicie. Il avait déjà converti les Lycaoniens, lorsque, arrêté à Albanopolis, par ordre du roi Assyagès, il fut condamné comme chrétien à subir tout vivant le supplice qu'Apollon infligea au musicien son rival. C'est ce supplice qui a fait la renommée populaire de saint Barthélemy, son emblême étant le grand couteau qui servit à l'écorcher. Quelquefois il porte sa peau sous son bras, comme on porte un manteau. C'est ainsi que l'ont représenté Michel-Ange, dans la grande page de la chapelle Sixtine, et Marco Agrati dans sa statue de la cathédrale de Milan (1). Ces peintres et ces statuaires, comme tous ceux qui ont aimé surtout à peindre ou à sculpter l'*écorché* anatomique dans l'apôtre Barthélemy, en ont fait le pendant du Marsyas antique que nous admirons au Louvre. Un pareil sujet souriait surtout à Ribera et à son école espagnole. Hampton-Court possède le plus horrible et le plus beau de ces Riberas. Nous préférerions le saint Barthélemy de Giotto, et ceux des peintres italiens quand ils se contentent de le revêtir d'une robe *rouge*, qui, avec l'aide de l'atroce scalpel que le martyr porte à la main, rappelle la brûlante tunique de Nessus.

Cent cinquante églises sont sous l'invocation de saint Barthélemy en Angleterre, et dans le nombre la chapelle de l'abbaye de l'île de Croyland, comté de Lincoln, dont il partage le patronage avec saint Guthlac. Ce saint saxon, qui avait reçu le nom de Bartholomew sur les fonts baptismaux et auquel six autres églises furent dédiées dans cette même île, était un des bandits ou outlaws qui vivaient aux dépens des voyageurs, et, après avoir détroussé les Normands, prenaient tellement goût au

(1) Fameuse par son exactitude anatomique et, dit Mrs Jameson, par son inscription orgueilleuse : *Non me Praxiteles sed Marcus fecit Agratus*. Mrs Jameson, qui a visité toutes les églises ornées de tableaûx et tous les musées d'Europe, a remarqué, dans Notre-Dame de Paris, un tableau représentant saint Barthélemy qui guérit une princesse d'Arménie.

métier, qu'ils détroussaient aussi leurs propres concitoyens. Heureusement Barthélemy Guthlac s'aperçut de bonne heure que ce genre de vie le conduirait à la potence en ce monde et au feu de l'enfer dans l'autre. Il eut un beau mouvement de remords, demanda pardon à Dieu et aux hommes, congédia sa bande et se retira au monastère de Ripon. Mais, ne trouvant pas le régime du cloître assez sévère, il se fit ermite dans le lieu le plus sauvage de Croyland, où, pendant quinze ans, il eut de merveilleuses visions. On ajoute qu'il opéra aussi quelques miracles, si bien que l'ex-bandit mourut en odeur de sainteté. Ce fut cinq ans après sa mort, A. D. 719, qu'Ethelbald, roi de Murcie, bâtit un monastère sur le lieu même de sa solitude et en consacra la chapelle à sa mémoire, en joignant à son nom celui de l'apôtre son patron. La popularité de saint Guthlac lui a valu les honneurs d'être peint et sculpté assez souvent par les artistes du moyen-âge anglais. Une de ces images, dit le Calendrier anglican, orne la façade de l'abbaye de Croyland. Il y est en costume de moine, armé d'une discipline, et tient par le cou un diable cornu, portant la queue basse, comme s'attendant à être fustigé plutôt qu'étranglé par le saint.

C'était une ancienne coutume de l'abbaye de Croyland, de distribuer à tous les visiteurs, le 24 août, des petits couteaux en commémoration du martyre de l'apôtre saint Barthélemy. On trouve encore de ces couteaux dans les ruines du monastère et jusque dans le lit de la rivière. Les moines portaient sur leur froc un écusson où trois couteaux se croisaient avec trois martinets, réunissant ainsi dans le même blason les *armes* des deux saints.

La veille de la Saint-Barthélemy, les enfants des écoles de Londres subissaient des examens publics sur la grammaire et la logique ; les examens avaient lieu sous forme de thèse, et le vainqueur recevait un prix qui lui était remis par les moines du prieuré de Saint-Barthélemy, fondé en 1102, sous le règne de Henri 1er, par un certain Rahère, ménestrel du roi et, disent les chroniques, « gentilhomme d'un agréable esprit. » Ce troubadour avait été en pèlerinage à Rome où il était tombé malade, et saint Barthélemy lui étant apparu en songe, il avait fait vœu de bâtir un monastère, une église et un hôpital, s'il retournait guéri au pays natal. Rahère accomplit son vœu pieux et se cloî-

tra lui-même dans le prieuré dont il devint le premier abbé. Plus tard, Henri II accorda aux moines de Saint-Barthélemy le privilége d'une foire qui durait trois jours et qui est restée depuis long-temps la foire la plus populaire de Londres. C'était à Smithfield qu'elle se tenait, et elle n'a été supprimée qu'il y a peu d'années, au grand désespoir des badauds de la capitale, car c'était le rendez-vous de tous les *théâtres de foire*, de toute les merveilles, de tous les phénomènes, de toutes les ménageries ambulantes, etc. ; le poète Ben Jonson a composé sur cette foire une de ses plus originales comédies.

Parmi les étranges spectacles que Londres admira en 1701 à la foire de Saint-Barthélemy, était un *tigre qui plumait une poule*.

28 *Août*. — Saint Augustin, évêque d'Hippone, A. D. 430. Des vingt-neuf églises édifiées sous l'invocation de ce nom, la plupart, sans doute, le furent originairement sous celle de l'Augustin patron spécial de la Grande-Bretagne (Voir le 26 mai). Mais saint Augustin, évêque d'Hippone, n'est guère moins populaire en Angleterre, surtout parmi les théologiens, à cause de son caractère de Docteur et de ses écrits qui sont fréquemment discutés. La liberté protestante va plus loin avec lui que la liberté catholique, qui cependant controverse aussi plusieurs articles de sa doctrine. Le Dr Lardner, tout en vantant son génie sublime, son amour de la vérité, son application studieuse, sa patience invincible, sa piété sincère, ajoute que : « L'exactitude et la fidélité de son jugement n'étaient pas au niveau de ses talents éminents ; car, en plus d'une circonstance, son imagination ardente l'entraîna au-delà des limites de la discrétion et de la prudence. » Les récentes querelles de l'Eglise anglicane sur la grâce du baptême, l'ont fait citer par ceux qui prétendent, comme lui, que les enfants qui meurent sans ce sacrement seront privés de la vue de Dieu. N'étant pas théologiens, nous aimons à douter que saint Augustin, le tendre fils de sainte Monique, ait réellement soutenu une doctrine qui nous semblerait doublement cruelle dans notre religion où nous célébrons la fête des saints Innocents, qu'Hérode fit massacrer. Quel que soit l'artiste à qui on doit attribuer le magnifique mausolée de marbre en style gothique fleuri, le plus bel ornement de la cathédrale de

Pavie, que cet artiste s'appelât Jacobelli de Venise, d'après Cicognara, ou Agnolo de Sienne, d'après Vasari, il ne l'eût pas entouré de tous ces enfants gracieux et souriants qui y tiennent le suaire du saint, s'il eût été de ceux qui croyaient à la proscription prononcée par Augustin contre les enfants morts avant le baptême. Ce sont des anges, nous dira-t-on ; mais à quelle mère saint Augustin aurait-il osé dire sérieusement, que tous les enfants qui s'endorment du dernier sommeil dans leur berceau ne se réveillent pas au ciel parmi les anges par qui ils sont accueillis comme des frères ?

Saint Augustin, aveu rare chez un saint théologien, a dit lui-même dans ses *Rétractations* (espèce de commentaire critique de ses divers écrits) : « Si, tout âgé que je suis, je ne suis pas exempt d'erreur, il est impossible qu'étant encore jeune, je ne sois tombé dans plusieurs fautes, d'autant plus que j'étais obligé de parler très souvent. » Sans abuser de cette modeste franchise de celui qui fut surnommé le Docteur de la grâce, rappelons en faveur de notre opinion, comment ce fut l'apologue d'un jeune enfant qui avertit saint Augustin que la théologie s'égare quelquefois à vouloir pénétrer trop avant dans le labyrinthe de la foi. Il préparait son discours sur la Trinité, lorsqu'à force de méditer sur le mystère, il s'endormit et eut une vision. Il errait sur les bords de la mer, continuant ses méditations dans son rêve,... si c'était un rêve. Soudain il aperçoit un enfant qui, ayant creusé une cavité dans le sable, apportait de l'eau dans une coquille pour la remplir. Saint Augustin lui demanda ce qu'il prétendait faire : l'enfant répondit qu'il voulait y vider toute l'eau de la mer, — « Impossible ! s'écria le saint. — Pas plus impossible, répliqua l'enfant, que pour toi, Augustin, d'expliquer le mystère qui est l'objet de ta présente méditation, » C'est un sujet traité par Raphaël, Murillo, Rubens, Garafolo, Vandyck et autres peintres ; les uns ont traduit littéralement le fait dans sa réalité simple, les autres en prêtant tous les accessoires d'une vision merveilleuse, comme si l'enfant mystérieux était Jésus lui-même défiant la subtilité du Docteur de la grâce. Garafolo, autour de saint Augustin assis sur un rocher et occupé à écrire, a placé la Vierge au milieu d'un chœur d'anges, avec sainte Catherine, la patronne des théologiens et des écoliers, saint Etienne, dont la vie a fourni à

saint Augustin le texte d'une de ses plus belles homélies, etc.

Saint Augustin est un des saints qui ont le mieux inspiré les grands artistes. En citant ceux que nous venons de nommer et plusieurs autres, Mrs Jameson raconte les principaux incidents de sa vie par le catalogue de leurs œuvres, sans oublier le plus moderne d'entr'eux, M. Ary Scheffer. Cet artiste a peint sainte Monique déjà consolée dans sa douleur de mère pieuse par la parole de l'évêque de Carthage : « Allez en paix, le fils de tant de larmes ne périra pas. » Son fils est auprès d'elle et l'espoir de sa sainte mère se reflète dans ses regards où l'on voit poindre la première lueur de la foi.

Nous ne referons pas cette biographie de St Augustin, qui a été plusieurs fois écrite et récemment encore en deux volumes, par M. Poujoulat. Nous n'analyserons pas même les *Confessions*, un des manuels les plus précieux de la vie dévote, et excellente étude psycologique pour le moraliste qui y trouve l'analyse la plus vraie du cœur de l'homme, l'histoire de ses faiblesses et de ses orgueilleuses aspirations, de sa vaine recherche du bonheur et de ses désenchantements. Saint Augustin est du petit nombre des saints qui furent hommes du monde avant d'être hommes d'Église. Un intérêt dramatique et romanesque, s'il est permis d'appliquer ces épithètes à l'examen de conscience d'un saint théologien, s'attache à cette vie passionnée qui commence aux premiers développements de l'intelligence chez l'enfant et se termine à l'âge de soixante-seize ans. On pleure avec sainte Monique et l'on se console avec elle : on fait un retour sur soi-même en voyant le jeune Augustin hésiter entre le monde et Dieu. On croit entendre comme lui la voix mystérieuse qui lui dit : « *Prends et lis;* » comme lui, on hésite encore après avoir lu ; on discute avec soi-même et avec les autres ; on doute enfin de sa raison superbe, et l'on est heureux si l'on parvient à comprendre que toutes les vérités philosophiques ne valent pas cette vérité de sentiment qui parle par la bouche d'une mère. Saint Augustin, cependant, compléta sa conversion auprès de saint Ambroise, qui le baptisa et composa à cette occasion l'hymne du *Te Deum*, chant de triomphe spirituel que l'Église veut bien prêter aux victoires profanes. Le baptême d'Augustin fut bientôt suivi de son ordination comme prêtre, et, retournant en Afrique, sa patrie (il était né à

Tagaste, ville numide), il y devint évêque de la petite ville d'Hippone. Ce fut là, qu'après trente-cinq ans d'épiscopat, ayant refusé toute dignité plus haute, il voulut partager les périls de son troupeau, lorsque les Vandales envahirent cette colonie romaine. La ville d'Hippone subit un siége qui dura plusieurs années, et pendant lequel le saint prélat mourut. Les barbares n'entrèrent dans la ville que l'année suivante, et, quoique ariens, respectèrent son corps; ce qui explique comment ses reliques, transportées d'abord en Sardaigne, furent postérieurement distribuées entre diverses églises. Les moines augustins d'Allemagne prétendirent long-temps qu'ils possédaient son cœur, qui leur avait été apporté miraculeusement par un ange.

Nous ne citerons qu'un des miracles *posthumes* de saint Augustin, qui a inspiré le chef-d'œuvre de Dominico Greco, aujourd'hui dans le musée de Madrid. Le comte d'Orgaz ayant réparé et enrichi une église pendant sa vie (1312), saint Augustin et saint Etienne vinrent eux-mêmes le déposer dans sa tombe, en présence du Christ et de la Vierge, qui voulurent assister à ces funérailles avec toute la cour du Ciel.

La peinture donne à saint Augustin, pour emblême, un cœur qu'il porte dans sa main ou dans l'air à côté de lui (c'est celui que les moines d'Allemagne prétendaient posséder). Ce cœur est quelquefois percé de flèches, allusion à sa piété brûlante ou à son repentir; tantôt il a pour compagnon un aigle, comme saint Jean (car il est aux autres théologiens ce que saint Jean est aux apôtres); ou un enfant avec une écuelle ou une coquille en mémoire de sa vision au bord de la mer.

29 *Août.* — *La décollation de saint Jean-Baptiste.* — Le Calendrier anglican prétend, d'après l'évêque Whatley, qui a reproduit un des anciens commentaires liturgiques, que cette fête s'appelait autrefois *Festum collationis* s. J.-B., ou fête de la *Collection* des reliques de saint Jean, et que *décollatio* (décapitation) n'est que la corruption de *collatio.* Mais saint Jean ayant eu réellement la tête tranchée, cette distinction est peu essentielle dans le culte rendu à la mémoire du précurseur de Jésus. Le meilleur ouvrage a toujours quelque lacune, et, dans son excellent livre, fait à l'intention des artistes, Mrs Jameson a oublié ce saint prophète, dont la vie et le martyre

ont fourni les sujets de tant de tableaux, de bas-reliefs et de statues. Chaque année, quand nous revenons d'Angleterre ou de Belgique à Paris, par le chemin de fer du Nord, il faudrait que nous eussions bien peu de temps devant nous pour ne pas faire une station d'un jour ou au moins de quelques heures dans la ville d'Amiens, pour y revoir la cathédrale et admirer entre autres ornements intérieurs de ce sublime édifice les entre-colonnements du chœur où sont représentés, dans une suite de scènes sculptées, les actes de saint Jean, sa prédication au désert, le baptême du Christ, son séjour dans la prison d'Hérode, sa décapitation et le festin qui eut pour dessert atroce la tête du prophète apportée à Hérodiade.

On confond quelquefois Hérode Antipas avec le vieil Hérode, son père. Hérode Antipas ayant enlevé sa mère Hérodiade, répudia pour elle sa reine légitime, fille d'Acétas, roi d'Arabie, Saint Jean osa parler tout haut contre cette passion criminelle, et Hérodiade, irritée, le fit mettre en prison, animant sans cesse Hérode contre lui et demandant sa mort. Hérode hésitait à la satisfaire, n'osant attenter à la vie d'un prophète vénéré par le peuple. Un jour qu'on célébrait la fête du prince, Salomé, fille d'Hérodiade et de son premier mari, entra dans la salle pour danser devant les convives, qui furent si ravis, et le roi comme eux, qu'il dit à Salomé : « Demandez tout ce que vous voudrez, je jure de vous l'accorder, serait-ce la moitié de mon royaume. » Salomé ayant consulté sa mère, celle-ci lui ordonna de demander la tête de saint Jean-Baptiste. Hérode témoigna quelque chagrin ; mais il voulut tenir parole, et un de ses officiers fut envoyé à la prison chercher la tête promise. Cette tête fut remise à Salomé, et par Salomé à Hérodiade. La vindicative concubine prit, selon saint Jérôme, son aiguille de tête et en perça la langue qui l'avait offensée. Ainsi avait fait la femme de Marc-Antoine à la langue de Cicéron.

Bientôt après, Acétas, le roi arabe, déclara la guerre à Hérode, furieux de l'affront fait à sa fille, et gagna une grande bataille. Plus tard, Caligula priva le vaincu de ses États et le relégua à Lyon, où Hérodiade, fidèle à son malheur, l'accompagna. Le tombeau de saint Jean-Baptiste était à Sébaste sous Julien l'Apostat. A cette époque, les païens l'ouvrirent et brûlèrent ses os

avec ceux du prophète Elysée : leurs cendres furent mêlées et jetées au vent ; ce qui n'empêcha pas plusieurs villes de se glorifier de la possession de ses reliques, entr'autres l'abbaye du Paraclet, au diocèse d'Amiens.

S'il est permis de douter que le corps et les membres de saint Jean aient pu passer miraculeusement par l'épreuve du feu, il est permis aussi de croire à la conservation de sa tête qu'Hérodiade avait gardée par un tout autre sentiment que celui qu'inspire une sainte relique. Selon la tradition d'Amiens, ce chef fut trouvé en 1204, à la prise de Constantinople, par un gentilhomme picard nommé Wallon de Sarton, qui l'apporta en Picardie et le remit à l'évêque Richard de Gerberoy ; il y manquait la mâchoire et une partie de l'occiput ; mais il n'en fut pas moins reçu avec de grandes solennités et renfermé dans une châsse pour enrichir la cathédrale. En reconnaissance de ce présent, Wallon de Sarton, ayant renoncé à la carrière des armes, fut fait chanoine de Saint-Jean d'Amiens.

NOUVELLES DES SCIENCES.

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DE L'INDUSTRIE, DE L'AGRICULTURE.

CORRESPONDANCE DE LONDRES.

Londres, 25 août 1852.

NOUVELLES DE LA COUR ET DE LA VILLE. — LA SAINT-NAPOLÉON A LONDRES. — NOMINATION D'UN SHÉRIFF. — LES GANTS DE L'ALDERMAN. — LE DUC D'HAMILTON. — UN PARVENU ANGLAIS. — ÉMIGRATION. — LA PROVIDENCE DES ÉMIGRANTS. — LE CHOIX D'UNE FEMME. — BIOGRAPHIE. — LE PEINTRE AVARE. — LA LEÇON DE PEINTURE. — M. JERDAN. — BIBLIOGRAPHIE. — PROPRIÉTÉ LITTÉRAIRE. — BREVETS D'INVENTION. — LES MENDIANTS DE L'INDE, ETC., ETC.

Au Directeur,

La reine d'Angleterre est allée ce mois-ci rendre à son oncle, le roi Léopold de Belgique, une visite royale. Elle est de retour à son château d'Osborn, dans l'île de Wight, et se prépare à ses excursions d'automne. Le Parlement, à peine renouvelé par l'élection, vient d'être prorogé jusqu'au 21 octobre avec l'arrière-pensée de retarder jusqu'en novembre ou décembre sa convocation; les ministres font des parties de campagne, les pairs et les membres des communes qui ont des châteaux ou des amis châtelains, ne songent nullement à renoncer aux habitudes champêtres de la vieille Angleterre. Rien n'annonce, en un mot, la moindre inquiétude politique, et en disant que le mois d'août a été calme, on ose ajouter par anticipation que le mois de septembre sera plus calme encore. Personne ici n'a cru un seul moment que la réclamation des Etats-Unis relativement aux pêcheries transatlantiques deviendrait un *casus belli*. Le gouvernement anglais a bien assez de la guerre du Cap,

où il a affaire à une population non moins redoutable que le furent quelque temps, pour les Français en Afrique, les Kabyles et les Bédouins. Quant à l'expédition contre les Birmans, on en parle à peine, tant le résultat en semble prévu et certain. De ce côté-là, l'extension graduelle de la puissance britannique dans l'Inde est comme imposée à sa raison d'être. Enfin la sécurité est complète, malgré les agitations de l'Irlande, et vous avez pu voir, le 15 août, les curieux Anglais en assez grand nombre, remerciant leur souveraine des loisirs qu'elle leur ménage et le Président de la République française des fêtes superbes auxquelles il veut bien inviter l'Europe, au lieu de l'effrayer par la guerre comme son oncle. Les touristes qui sont déjà de retour paraissent réellement enchantés; ils conviennent qu'il n'y a que Paris au monde qui sache amuser ses hôtes, et ils espèrent bien que si l'Empire succède à la Présidence, ce sera pour être fidèle à la devise de l'empire romain après le premier César: *panem et circences :* ce qui a été si bien traduit ce mois-ci au profit des dames de la halle, par un bal monstre et vingt mille brioches.... sans compter les glaces et autres rafraîchissements, dont un Anglais de nos amis prétend avoir à lui seul consommé pour la somme de cinquante francs, prix de son billet. Décidément, le lord-maire de Londres n'est plus rien auprès du préfet de la Seine, et que sont les dîners annuels de Guildhall comparés aux munificences gastronomiques de l'Hôtel-de-Ville?

S'il fallait vous citer un témoignage plus officiel de la bonne harmonie des deux peuples, j'en appellerais à la célébration de la Saint-Napoléon à Londres même, où nous avons eu le dimanche messe solennelle à la chapelle française, le lundi soir dîner diplomatique chez l'ambassadeur de France. A la messe, il est vrai, a manqué le *Salvum fac*, que l'abbé de Tourzel a refusé de chanter; l'abbé de Tourzel étant un de ces aumôniers qui ne rendent à César qu'une partie de ce qui appartient à César. Il a donc fallu se contenter d'un *Te Deum.* Après un sermon qui a paru un peu long, M. de Tourzel a fait un appel à notre générosité catholique, en faveur du révérend M. Newman, surchargé des frais de son procès contre l'ex-abbé Achilli, lesquels se montent à 175,000 francs.

Le dîner diplomatique de lundi a été complet. On y remar-

quait le duc de Wellington, le comte de Derby, le comte de Malmesbury et autres grands personnages. M. le comte de Waleski fait des honneurs de l'ambassade avec une affabilité de grand seigneur, et madame Waleska, l'ambassadrice, est la grâce personnifiée. C'est le comte de Derby qui a porté le toast à Louis-Napoléon et le comte de Waleski y a répondu par le toast à S. M. Victoria (1); l'entente cordiale est donc complète. J'ajoute qu'en diplomate qui a lui-même obtenu un succès au théâtre, M. le comte Waleski accorde ici un cordial patronage aux artistes français. A la dernière soirée qu'il a donnée, un de ses salons a été converti en salle de spectacle pour la représentation de deux vaudevilles parfaitement joués par Rose Chéri et Numa.

Ce mois-ci a eu lieu, dans la Cité, l'élection d'un shériff, et l'élu non-seulement a accepté, mais encore il avait manifesté franchement l'ambition de recevoir cet honneur. Or, une telle ambition est rare; car vous savez ce qu'il en coûte pour être shériff. On a souvent plaisanté sur l'obligation où est ce fonctionnaire de faire exécuter les sentences capitales rendues dans le ressort de sa juridiction, et, à ce propos, l'on raconte volontiers l'anecdote de ce shériff qui, en l'absence d'un bourreau, se vit forcé d'attacher de ses mains la corde fatale au cou d'un voleur condamné à être pendu. Ce n'est plus, aujourd'hui, ce qui fait peur aux shériffs; ce qu'ils redoutent c'est leur dîner d'inauguration; ce dîner est à leurs frais, et ils n'en sont pas toujours quittes pour 100 guinées. Après ce dîner, il faut qu'ils tiennent table ouverte, pendant douze sessions judiciaires, pour les juges, les avocats et autres gens de loi, item: six cents livres sterling; — puis vient leur quote-part de déboursés pour l'installation du lord-maire, item: encore six cents livres sterling. Quand, en compagnie du lord-maire, ils assistent à une cérémonie religieuse dans les églises de la Cité, on attend d'eux qu'ils jettent, dans le bassin des quêtes, autre chose que le denier de la veuve;

(1) Nous nous réjouissons de voir arriver ici, comme consul général de France, M. Herbet, qui avait laissé de si bons souvenirs comme consul à Dublin. L'intérim du consulat de Londres est rempli par M. Fleury, frère du premier écuyer du Président.

item : de cinquante à soixante livres sterling de charité. Je néglige les menus frais et les fractions : mais on comprend déjà pourquoi les appointements d'un sheriff n'étant que de sept cent quatre-vingt-sept livres sterling , les honnêtes pères de famille de la Cité sont fort peu chatouillés dans leur vanité civique, quand ils se voient désignés pour être shériff. S'ils sont nommés et qu'ils refusent, l'usage veut qu'ils payent une amende de quatre à six cents livres sterling. Il y a économie à payer l'amende, mais l'art d'éluder la nomination est le *nec plus ultrà* de la politique ; car les électeurs, avant de faire tomber leurs suffrages sur un shériff volontaire, en désignent malicieusement deux ou trois qui préfèrent donner les quatre et même six cents livres sterling. La statistique des refus s'est traduite, pour vingt années de ce siècle, en un total de soixante-deux mille quatre cents livres sterling, soldées à la caisse du trésorier de la Cité !

Le *Times* n'avait donc pas tort de comparer dernièrement l'honneur d'être shériff de Londres ou du comté de Middlesex, à celui que subit un sujet du roi de Siam, lorsque son souverain daigne lui envoyer, en présent, un éléphant qu'il est obligé de nourrir, et qui lui mange, en un jour, autant de riz qu'en consomme toute sa famille en un mois. Malheur surtout au Siamois que le roi juge digne d'un éléphant blanc, animal sacré, habitué à toutes les friandises que digère un estomac d'éléphant, et à qui on ne sert ses repas que dans de la vaisselle plate. On a donc trouvé cette année à Londres, par extraordinaire, un candidat aux fonctions de shériff, M. Chandler ; mais le candidat dévoué n'a pu sauver MM. Crissell et Moore d'être nommés avant lui, et de payer 400 £ chacun, pour ne pas porter la robe rouge ; ces Messieurs et leurs amis ont eu beau réclamer et faire quelque bruit au conseil municipal, le vieil usage l'a emporté. On sait quelles profondes racines a l'usage dans ce pays, — l'usage le plus puéril comme le plus grave. Par exemple, il y a quelques jours, l'alderman Cubitt, siégeant à Guildhall, s'avise de demander la liste des prisonniers. On lui répond que la liste est *vierge* ou *blanche*, ce qui, en style municipal et judiciaire, signifie que la prison est vide. L'alderman exprime sa satisfaction, vante à la fois la moralité du quartier et la surveillance de

la police ; — mais, dit-il, *j'en aurai les gants.* Cette dernière phrase n'était pas une métaphore : avant que l'honorable M. Cubitt quittât son siége, un appariteur vint lui remettre une belle paire de gants blancs en peau de chevreau. C'est l'usage !... quand, par hasard, l'alderman en fonction à Guildhall trouve la prison sans prisonnier.

Il est mort, il y a quelques jours, un grand seigneur qui personnifiait parfaitement une des classes de l'aristocratie anglaise de l'ancien régime. C'était un type que le vieux duc d'Hamilton, qui avait été ambassadeur en Russie à cause de son nom et de sa fortune, mais qui, d'une capacité plus qu'ordinaire, s'estimait, à cause de son nom et de ses titres héréditaires, l'égal des princes trônants. Il avait, il est vrai, du sang des Stuarts dans les veines, faisait remonter sa généalogie au XIII[e] siècle, possédait deux duchés, deux marquisats, trois comtés, huit baronnies, etc., etc. Cependant, lorsqu'il y a soixante ans, il voulut faire souche à son tour et transmettre son nom à un héritier, il prétendit ne pas trouver une princesse digne de lui et se vit forcé, à défaut de princesse, d'épouser la petite-fille du plus noble des aldermen, Miss Suzanne-Euphemia Beckford, de Fonthill-Abbey, dont le père était le fameux auteur de *Vatheck.* D'ailleurs, dans la famille Beckford, outre une immense fortune, il y avait aussi la prétention d'une descendance féminine très illustre. Le titre de duc d'Hamilton passe à son fils, le marquis de Douglas, qui, par son mariage avec une fille du dernier grand-duc de Bade, est le cousin de Louis-Napoléon. Le feu duc d'Hamilton était naturellement chevalier de la Jarretière.

Il existe en Italie un parvenu anglais qui fait contraste avec ce type aristocratique : c'est le régent du duché de Parme, le premier ministre du prince de Lucques, tout chamarré de la plupart des ordres de l'Europe, qui fut long-temps M. Ward tout court, ayant débuté par être un simple jockey, un groom, du comté d'York. Le feu prince de Lucques l'avait pris à son service en cette qualité, et il le conduisit en Italie où il le fit monter de grade en grade aux fonctions de palfrenier en chef de ses écuries. Le prince était grand amateur de chevaux : M. Ward non-seulement lui procurait les meilleurs coureurs du monde et lui faisait gagner le prix à toutes les courses, mais encore il

avait le talent de réduire considérablement la dépense de ses haras. « En vérité, se dit un jour le prince, ce Ward est un homme intelligent : avant lui je dépensais le double et je n'avais souvent que des rosses ! Pourquoi ne le chargerais-je pas de la conduite de toute ma maison ? » — M. Ward devint donc l'intendant-général de son maître, qui résolut bientôt d'essayer ce serviteur précieux dans la politique. Chargé de diverses négociations importantes, M. Ward fit souvent dire au prince : « Ma foi ! avec un pareil ministre, je me chargerais de gouverner un empire. » Vint l'épreuve de 1848, M. Ward fut envoyé à Florence avec les pleins pouvoirs les plus étendus ; il avait dans la poche l'abdication du prince et sa propre nomination à la régence de la principauté, si le grand-duc refusait de le reconnaître en qualité d'ambassadeur. M. Ward donna d'excellents conseils au grand-duc lui-même. En 1849, le prince de Lucques actuel, succédant à son père, ne crut pas pouvoir mieux faire que de maintenir M. Ward dans son poste de confiance. M. Ward est estimé dans le corps diplomatique de l'Europe comme la plus forte tête de tous les ministres. Le feu duc de Schwartzenberg, qui l'avait apprécié à Vienne même, était de cet avis, justement parce qu'il avait mainte fois éprouvé son opposition. Lord Palmerston, imitant un bon mot d'Alexandre à propos d'Ephestion, dit quelquefois que s'il n'était pas lord Palmerston il voudrait être M. Ward. M. de Mayendorf, le ministre russe en Autriche, répète le mot de lord Palmerston comme s'il était à lui. Ce qui honore encore M. Ward, c'est qu'il n'a ni la vanité, ni l'impertinence des parvenus. Il a fait faire le portrait de son vieux père sous son costume de paysan du Yorkshire, et l'a placé dans son salon. Il aime ainsi à rappeler son origine et son pays. C'est lui qui fournit tous les offices de la diplomatie des fins jambons d'York, dont il soutient la réputation contre le jambon de Mayence, le jambon de Bayonne et tous les jambons de l'univers connu. Sur cet article-là, il est intraitable : il laisse modestement la préséance à tous les ministres ses collègues ; mais il ne pardonnerait pas à ceux qui oseraient attenter à la couronne de laurier dont le jambon d'York est toujours décoré à sa table.

Il n'est donc pas indispensable à un Anglo-Saxon intelligent qui veut faire fortune, d'aller jusqu'en Australie. Cependant,

c'est toujours dans cette direction que se dirige le grand courant de l'émigration des Trois-Royaumes. Les Anglais rivalisent avec les Écossais et les Écossais avec les Irlandais pour prendre leur passage, et l'on a calculé que plus de cinq cent mille émigrants auront déserté la mère-patrie de janvier dernier à décembre prochain. Un procès récent devrait bien mettre en garde ceux qui s'abandonnent corps et bien aux recruteurs de la fouille australienne. Un nouveau genre d'escroquerie a été inventé, grâce à la concurrence des aventuriers pressés de s'embarquer. Des aigrefins reçoivent le prix de votre passage et vous remettent en échange un billet. Mais quand vous arrivez au port de mer et demandez votre bâtiment... il est parti ou il n'existe pas !

La fameuse Mrs Chisholm est toujours la providence des émigrants, et ceux qui se placent sous ses auspices sont du moins sûrs de ne pas être mystifiés avant d'arriver à leur destination. Cette dame méritait bien le livre qui vient d'être publié sur elle. C'est une biographie dont l'auteur est un M. Enéas Mackenzie. Quoique la *Revue Britannique* ait déjà publié une esquisse de Mrs Chisholm, vous trouveriez dans ce livre quelques nouvelles anecdotes qui compléteraient son histoire : nous y voyons que la petite Caroline Jones, fille d'un honnête fermier du Northamptonshire, jouait, enfant, à la colonisation, comme le prédicateur américain Channing jouait, enfant, à débiter des sermons. Devenue la femme d'un capitaine, elle s'exerçait à fonder ses écoles industrielles en instruisant elle-même les enfants et les orphelins de son régiment. C'était dans l'Inde, et quand la santé du capitaine le força de passer dans l'Australie, Mrs Chisholm ne tarda pas à reconnaître là que l'instinct de sa précoce vocation ne l'avait pas trompée. Elle se livra sur les lieux mêmes à l'œuvre de l'émigration. Les colons et les convicts devinrent ses enfants. Hâtons-nous de dire que Mrs Chisholm a conservé son cœur de mère pour sa propre famille, n'ayant rien de commun avec la Mrs Pardiggle, ni avec la Mrs Jelliby, ni avec les autres dames de charité dont Charles Dickens a daguerréotypé trop exactement la physionomie. Ce qui distingue Mrs Chisholm de ces excentricités britanniques, c'est la confiance qu'elle inspire à ceux que sa sympathie suit avec tant de zèle depuis leur départ de la mère-patrie jusqu'à leur établissement

sur le sol colonial. Son biographe cite des lettres très naïves des colons australiens qui s'adressent à elle pour lui demander une compagne. On prend volontiers sa femme à l'essai en Australie, et la précaution est sage ; mais ceux qui écrivent à Mrs Chisholm, lui disent qu'une femme choisie par elle sera acceptée et épousée d'emblée. Quelques mariages de sa façon prouvent, en effet, qu'elle a la main heureuse. Si je connaissais M. Foy et les autres successeurs de feu l'illustre M. Willaume, à Paris, je leur enverrais la biographie de Mrs Chisholm : elle leur serait utile. C'est charmant de la voir se mettre en quête d'une épouse pour un bushman de Sydney. Elle se lève de bon matin, cherche à surprendre les demoiselles à leur réveil, les unes s'habillant, les autres à demi-habillées et *quelques-unes ayant l'air grognon ;* « car, dit-elle, cette heure matinale est la plus propice pour juger le caractère et l'humeur d'une femme. » Selon elle, il semblerait que le sexe se pare quelquefois pour la journée d'une douceur d'emprunt, par le même calcul qui lui fait revêtir certains agréments de toilette. Ceci est d'observation générale et ne s'applique pas seulement à cette cargaison de demoiselles à marier, que Mrs Chisholm se faisait expédier à Sydney quand elle habitait l'Australie, et qu'elle expédie elle-même, aujourd'hui, là-bas, à ses correspondants..... Mais, réflexion faite, je vous envoie le volume : il y a vraiment d'intéressantes pages à en extraire.

Vous recevrez en même temps le tome second des Mémoires de M. Jerdan. Il n'est guères supérieur au premier. M. Jerdan est un honnête homme, et les disgrâces de sa vie littéraire n'équivalent pas aux péripéties de ces aventures de fripon ou de *bravo*, armés de la plume ou du stylet, qui ont, depuis Benvenuto Cellini, le privilége de donner des émotions à leurs lecteurs. Il commet bien dans quelques chapitres le péché de médisance, mais sous des formes très polies, plein d'égards pour les vivants et ménageant les morts. A un âge moins avancé, M. Jerdan, directeur d'un journal, n'avait pas de ces scrupules qui annulent la partie dramatique d'un livre. Et puis, quand il récrimine, quand il prouve que la fortune a eu tort avec lui, M. Jerdan s'exprime sur le ton de la plainte au lieu de mettre un peu d'aigreur contre le siècle, au lieu de maudire... Il n'a pas même le

courage d'être misanthrope. Dans le premier volume, il avait assez mal traité le Dr Wolcot *(Peter Pindar)*, qui a trouvé des défenseurs, lui, cet Aretin de l'ère georgienne : dans celui-ci, M. Jerdan lance un trait à feu Turner, le paysagiste, pour mettre en évidence sa parcimonie bien connue. « Notre prince des paysagistes, dit M. Jerdan (qui couronne de fleurs et de lauriers même ceux dont il médit), vint passer deux ou trois jours au château de lord Tabley, qui était un protecteur libéral des artistes et cultivait lui-même la peinture. Dans le salon, était sur un chevalet un paysage auquel Sa Seigneurie travaillait de temps en temps. Après le dîner, nous nous assemblions volontiers autour de cette œuvre de notre hôte, et chacun émettait son avis sur ses beautés ou sur ses défauts. Je pris un pain à cacheter bleu et me permis de le coller contre la toile pour montrer un endroit où, selon moi, l'auteur ferait bien d'ajouter un peu de lumière à son horizon. Turner prit la brosse et distribua deux ou trois touches çà et là. Il retourna à Londres et, le croira-t-on, le lendemain lord Tabley reçut le matin, à son déjeuner, une lettre de lui qui contenait un mémoire régulier pour réclamer le prix de deux ou trois leçons de peinture qu'il avait données à Sa Seigneurie. Lord Tabley me passa cette lettre et le mémoire inclus avec un geste d'indignation, en me demandant si j'aurais pu me douter de pareille chose. Ce fut avec le même sentiment que, malgré mes remontrances, il envoya immédiatement *à son maître de peinture* un mandat sur son banquier contenant la somme par lui réclamée ! » M. Jerdan n'appelle pas précisément ce trait-là un exemple d'avarice, mais le met sur le compte de l'originalité. Les avares, par le fait, ne sont souvent que des originaux. M. Burnet vient de publier une biographie raisonnée et illustrée de Turner, qui me servira à le prouver, si vous voulez me permettre une autre fois d'analyser cet ouvrage, et M. Jerdan lui-même cite une autre anecdote de Turner, qui vient à l'appui de mon système. Le prince des paysagistes ayant rencontré par hasard, en voyage, M. Thomas Hunt, auteur de divers volumes excellents sur l'architecture, le prit en telle amitié qu'il l'engagea à parcourir en commun plusieurs États du continent. M. Th. Hunt, dès le premier jour, fut effrayé de la dépense que lui faisait faire son compagnon ; mais comme c'était Turner qui

se chargeait des avances, il n'osa rien dire jusqu'au quart d'heure de Rabelais. Ce quart d'heure venu il s'attendait à rentrer chez lui la bourse vide; mais Turner lui dit qu'il l'avait invité et prétendait que son voyage ne lui coûtât pas un seul shelling. Turner l'avait fait voyager en prince! — M. Jerdan est fidèle à son patriotisme d'Écossais et consacre un chapitre à une espèce de jubilé en l'honneur de Robert Burns qui eut lieu en 1816. Ce chapitre finit par une anecdote qu'il cite pour faire voir combien les montagnards d'Écosse ont la répartie vive: un de ces montagnards avait comparu devant un tribunal et était parvenu à s'y faire acquitter, quoique chargé d'une très grave accusation. « Prévenu, lui dit le juge, avant de vous relâcher, il faut que je vous offre un bon avis. Vous l'avez échappé cette fois; mais si vous vous laissez prendre une seconde, *je me fais votre caution* que vous serez pendu. — Merci, Mylord, répondit le prévenu; mais un bon avis en vaut un autre, et comme je ne suis pas un ingrat, je conseille à Votre Seigneurie de ne jamais servir de caution à personne, car c'est s'exposer à payer pour celui dont vous auriez répondu. » Honneur à l'esprit des compatriotes de M. Jerdan; mais il me semble, si j'ai bonne mémoire, que cette réplique ou l'équivalent appartient à un larron de Gascogne et doit se retrouver dans un vieux volume d'*Anas*.

Si vous ne m'aviez charitablement averti, cher Directeur, que vous n'attendez de votre correspondant, ce mois-ci, qu'une courte épître à cause de longs articles que vous ne pouvez différer plus long-temps, je pourrais vous entretenir encore de quelques ouvrages qui m'ont paru dignes d'être lus. Tels sont une *Biographie de feu le Révérend W. Kirby*, l'entomologiste, *les Annales et les Légendes de Calais*, *les Aventures du colonel Landman*, et *l'Espagne telle qu'elle est*, de M. Hoskins (*Spain as it is*) (1), relation d'un voyage en Espagne qui a presque le mérite substantiel de l'*Itinéraire* de M. Ford, avec l'agrément particulier des impressions personnelles. M. Hoskins est libéral et, quoique Anglais, il ne se croit pas obligé, comme M. Ford, de faire

(1) Ce volume termine justement la collection des réimpressions anglaises de la maison Galignani, avec un roman intitulé *the Farce of life (la Farce de la vie)*.

le procès à la France en Espagne. Il aime les arts, et ses descriptions des galeries de tableaux plairont beaucoup aux artistes.

Alors même que nous étions lésés par la contrefaçon belge, nous avons toujours saisi volontiers l'occasion de rendre justice aux auteurs belges. Nous aurons encore bientôt à faire connaître une publication belge du plus haut intérêt, l'*Histoire de l'Architecture en Belgique*, par M. de Schayers, deux volumes ornés de gravures sur bois.

Propriété littéraire.

La convention internationale entre la France et l'Angleterre, relativement à la propriété littéraire, ayant été sanctionnée par le Parlement, et deux décrets de la Reine, rendus en son conseil, en ayant ordonné l'exécution, est actuellement en vigueur entre les deux pays.

La protection accordée en Angleterre, par cette convention internationale, aux ouvrages français, est complète en ce qui concerne la propriété des ouvrages originaux. Les auteurs français ont les mêmes droits que les auteurs anglais. Or, ces droits, régis par la loi anglaise du 1er juillet 1842, consistent dans le droit exclusif, au profit de l'auteur de tout livre et pièce dramatique, de publier et faire représenter les ouvrages qu'il a composés. Le droit dure pendant sa vie entière et les héritiers en jouissant en outre sept ans après sa mort. Bien plus, si ce terme de sept ans expire avant qu'il ne se soit écoulé quarante-deux ans depuis le jour de la première publication, le droit de propriété continue à leur profit pendant le temps nécessaire pour compléter ce nombre d'années. Ce droit peut être même transmis par testament, et, à défaut de cet acte, il appartient aux héritiers naturels de l'auteur au même titre que les autres valeurs mobilières qu'il laisse à son décès.

L'article 2 de la convention internationale étend aux traductions la protection accordée aux ouvrages originaux. Mais ce privilége, qui aurait dû être l'objet essentiel du traité à faire

entre les deux pays, puisqu'on y parle une langue différente, n'a d'effet que pendant cinq ans, délai évidemment trop court pour indemniser des frais de traduction, d'impression et d'annonces, et pour sauvegarder efficacement les intérêts des auteurs dramatiques.

Relativement à la représentation, en Angleterre, des pièces en langue française, rien ne sera plus facile que de surveiller et de protéger les droits des auteurs. Malheureusement, ce n'est qu'au seul théâtre de Saint-James, à Londres, dirigé par M. Mitchell, qu'on joue des pièces françaises dans leur langue originelle.

Il n'en sera pas de même quant à la traduction des pièces dramatiques, à cause d'une restriction mise à l'exercice de ce privilége. Le traité porte que « l'on n'a pas entendu prohiber » les imitations faites de bonne foi, ni les appropriations des » ouvrages français à la scène anglaise. » Il est difficile de ne pas voir dans les mots une contradiction avec l'esprit qui a dicté la convention.

En effet, des imitations de bonne foi ressemblent presque toujours à des contrafaçons faites de très mauvaise foi. En autorisant des appropriations, n'est-ce pas permettre aussi qu'à l'aide de quelques changements insignifiants, on puisse reproduire facilement avec impunité toutes les pièces composées en France.

Reste, il est vrai, le recours devant les tribunaux ; mais on sait qu'en Angleterre, si la justice y est rendue avec impartialité, les frais sont considérables et les procédures très longues.

Ainsi, il sera nécessaire que la convention internationale entre la France et l'Angleterre, soit un jour modifiée dans un sens plus favorable aux intérêts français, surtout en ce qui concerne la reproduction en langue anglaise des ouvrages dramatiques, car maintenant cette convention ne procure pas aux auteurs français les avantages qu'elle semble promettre et auxquels ils ont un droit reconnu et incontestable. Cependant, nous croyons que le traité, quelque insuffisant qu'il soit, pourra diminuer, dès à présent, la piraterie littéraire qui existe sur une échelle très vaste et d'une manière si scandaleuse de l'autre côté de la Manche. Pour atteindre ce but si désirable, selon nous, une seule chose est à faire : c'est que les auteurs français réclament des droits

d'auteurs très modérés, afin que les directeurs des théâtres anglais n'aient pas d'intérêt à faire de la contrefaçon.

Brevets d'invention.

La nouvelle loi sur les brevets d'invention sera en vigueur en Angleterre le 1er octobre 1852.

On sait que la loi actuelle permet à un inventeur de prendre un *caveat* qui, pendant une année, lui confère le droit de s'opposer, vis-à-vis des tiers, à l'obtention d'un brevet ayant pour objet la découverte qu'il a faite. Les priviléges attachés à ce *caveat* ont une importance très contestée et, dans la pratique, ils ont donné naissance à beaucoup de difficultés. La loi nouvelle est muette au sujet des *caveat;* mais, sous son article 8, un inventeur peut obtenir une *protection*, en joignant une spécification provisoire à la demande d'un brevet d'invention. Cette *protection* dure six mois, temps pendant lequel il peut sans danger faire usage de son invention et lui donner de la publicité.

La *protection* est insérée dans la *Gazette de Londres*, ainsi que la requête présentée plus tard par l'inventeur pour obtenir un brevet définitif.

Les *protections* à brevet d'invention sont accordées pour tout le royaume-uni de la Grande-Bretagne, et, à la différence de l'ancienne loi, la loi nouvelle ne fait aucune distinction entre l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande.

On a beaucoup diminué les dépenses. Au lieu de 360 £ (9,000 fr.), montant des droits qu'il fallait acquitter immédiatement, les frais de timbre et de justice ne sont plus que de. . . . . .175 £

Dont 50 £ payables au commencement de la troisième année de la durée du brevet, ci. . .	50 £	150
Et 100 £ à celui de la septième année, ci. .	100	
De telle sorte qu'il ne reste plus à payer, en obtenant le brevet, que 25 £ (ou 625 fr.), ci.		25

On voit que la nouvelle loi a entièrement changé les bases de la loi actuelle. Empruntant plusieurs de ses dispositions libérales à la loi française, elle est fondée sur des principes très favorables au développement de l'industrie.

Statistique.

D'après le dernier recensement des Etats-Unis, le nombre des journaux et des feuilles périodiques dans l'Union Américaine s'élevait, en juin 1851, à 2,800, ainsi divisés :

		Circulation	Chiffre des exemp. publiés annuellement.
Journaux paraissant tous les jours. . . .	350	750,000	235,000,000
— 3 fois la semaine. .	150	75,000	11,700,000
— 2 fois la semaine. .	125	80,000	8,320,000
— 1 fois la semaine. .	2,000	2,875,000	149,500,000
— 2 fois par mois. . .	51	300,000	7,200,000
— 1 fois par mois. . .	100	900,000	10,800,000
— 4 fois par an. . . .	25	29,000	80,000
	2,800	5,000,000	422,600,000

424 Journaux sont publiés dans les Etats de la Nouvelle-Angleterre, 876 dans les Etats du Centre, 716 dans les Etats du Sud et 784 dans les Etats de l'Ouest. La moyenne de la circulation d'un journal aux Etats-Unis est de 1,765. Il y a 1 journal par chaque 7,161 habitants libres.

Mœurs de l'Inde.

Les Mendiants.

Doté d'un climat fort doux, le Bengale possède un sol d'une fertilité rare. On y vit par conséquent à bon marché, et comme, dans cet heureux pays, le bien-être n'exige pas de maisons fastueuses ni de vêtements coûteux, on devrait s'attendre à rencontrer là moins de misère que chez nous. Il en est tout autrement, cependant. Nos hivers rigoureux engendrent des habitudes de travail et d'économie totalement inconnues dans l'Inde. La facilité avec laquelle les Asiatiques font face à leurs rares besoins, les rend imprévoyants à l'extrême, et il n'est pas de contrée où l'on voie plus de pauvreté, plus de misère, plus de dénuement absolu sous les formes les plus révoltantes.

L'institution de la taxe des pauvres n'existe nulle part dans l'Inde. Il ne faut pas croire cependant que la charité y soit ignorée. Il se trouve beaucoup de gens en état de donner un peu, et là où rien n'est exigé tout le monde donne sans se faire prier. Dans les rues, les Européens n'ont pas l'occasion de faire de nombreuses aumônes, attendu qu'ils ne sortent guère qu'en palanquin ou en voiture et que d'ailleurs, par les chaudes journées tropicales, le poids d'une bourse est encore trop lourd pour eux. Ils sont loin toutefois de ressembler au mauvais riche et de rester sourds aux importunités des mendiants. Le Babou ou Sircar a certains indigents attitrés auxquels il fait des aumônes régulières, hebdomadaires ou mensuelles, et, dans les grandes villes, les pauvres infirmes vont tous les samedis *faire queue* à la porte des grands personnages pour recevoir, de la main du fidèle *durwan* ou concierge, une poignée de cauris et de riz de qualité inférieure. Mais ce n'est pas sur les mendiants ordinaires que je me propose d'appeler l'attention du lecteur. Qui ne connaît à fond la secte universelle des infirmes et des paresseux? Il existe dans l'Inde une autre catégorie de mendiants *religieux*, des mendiants *de profession*, fiers de leur qualité de

mendiants. Je ne dis pas qu'en cherchant bien on ne trouverait pas chez nous de zélés *frères quêteurs;* mais, quoique au fond le résultat soit le même, la différence est assez grande entre les deux races pour que nous espérions. piquer la curiosité de nos lecteurs d'Europe en leur faisant connaître les dévots mendiants de l'Inde.

Au Bengale, ils se divisent en deux sectes principales : les *Soniassis* et les *Byrâgis.* Les premiers appartiennent *exclusivement* au culte mahadévite. «Ils ne devront habiter ni maisons ni temples, disent leurs Écritures ; ils demeureront dans les bois et les forêts sous la voûte immense du ciel, pour y méditer sur la grandeur du Créateur et contempler ses œuvres magnifiques.» L'enfant destiné à devenir Soniassis porte sur lui, dès sa naissance, le symbole de Siva. Le rasoir n'approche jamais sa tête et sa chevelure flotte en désordre, alors que les autres enfants sont soigneusement peignés et parfumés. Quand il approche de l'âge d'homme, il fait vœu de célibat et reçoit de la main du bramine le *muntra* ou *credo* mystique, une peau d'antilope et une pièce de grossière cotonnade teinte en jaune d'ocre et longue de sept pieds dont il peut s'envelopper comme d'un *plaid*; la peau d'antilope est censée lui servir de couche pour reposer et dormir, et l'étoffe est destinée à couvrir les épaules du jeune fanatique. Quand ce léger bagage est usé, on suppose le dévot suffisamment rompu aux rigueurs de sa profession, et il lui est interdit de le renouveler sous aucun prétexte. Il est rare aujourd'hui que ces Soniassis accomplissent leurs rites à la lettre, bien qu'autrefois, dit-on, certains d'entre eux restassent assis, immobiles, absorbés dans l'extase, jusqu'à ce que leur esprit fût en communion directe avec la grande déité, tandis que, faute de soins, leur corps tombait pour ainsi dire en ruine et qu'ils laissaient croître leurs ongles comme des ergots. Maintenant, prière et méditation sont jetées au vent, et vous les voyez, gras et luisants, flâner dans les rues des villes et des villages, le corps oint d'un enduit de cendre et d'ocre, les cheveux tressés en longues nattes que quelques-uns enroulent, avec beaucoup de goût, autour de leur tête comme un turban. Ils ont soin aussi de peindre sur le front et les bras, en rouge vif et en blanc, les divers emblêmes et insignes de Siva, tel que le trident. On en rencon-

tre aussi parfois avec un trident d'acier semblable à celui que les statues de Mahado tiennent toutes à la main et qui surmonte le faîte des temples. Les Soniassis sont les plus impudents et les plus importuns des mendiants. J'en ai remarqué trois qui venaient à la ville régulièrement deux fois par semaine. Ces individus avaient fait vœu d'amasser un certain nombre de roupies pour bâtir un temple, et, à cet effet, ils infestaient les portes des plus riches Hindous, ils les suivaient et les persécutaient jusque dans leurs promenades avec des cris interminables. Ce qui me surprit, ce fut de voir comme la superstition générale les mit vite en état d'accomplir leur vœu, et comme ces ennuyeux quémandeurs bravaient impunément le châtiment qu'eût mérité leur impudence.

Les Byrâgis sont une secte moins importune. Ils vivent la plupart du temps en plein air, bien qu'il ne leur soit pas défendu de chercher un autre abri que le firmament. Ils s'arrangent la tête autrement que les Soniassis, car les hommes et les femmes se rasent de très près le sommet du crâne. Les deux sexes s'enveloppent d'une pièce d'étoffe comme font les bergers de leur *plaid*. Ils portent au cou de grands colliers de grains de bois ou *malâhs* tournés dans les racines de l'arbre sacré, et ils recueillent généralement dans une courge sèche les cauris et le riz qu'ils mendient. A leur mort, les individus de cette secte sont placés debout dans une tombe profonde pour y être brûlés ainsi. Autrefois les veuves avaient coutume de se brûler avec leurs époux. Les Byrâgis, quand ils ont atteint l'âge de discrétion, peuvent choisir leurs femmes dans la caste qui leur plaît. Aussi l'on dit que, parmi les femmes Byrâgis, il en est qui dépassent de beaucoup en mérite les femmes ordinaires des Hindous, tirées qu'elles sont d'une classe repoussée par les préjugés de l'Inde où les femmes sont douées d'une certaine instruction et vouées au service des temples. Dans ses excursions de mendiant, le Byrâgis, muni d'une paire de cymbales ou d'un petit gông, s'en va chantant les louanges de Krishna et ses aventures amoureuses aux Hindous dont il fait les délices, et auxquels il soutire de cette manière des aumônes et des présents.

Voici maintenant un troisième genre de mendiants dont

nos lecteurs n'ont peut-être jamais entendu parler. Il arrive parfois qu'au moment où vous êtes tranquillement occupé à réfléchir, vous êtes tiré de vos méditations par ce que vous croyez être le beuglement d'une vache. Vous vous levez, vous allez voir à la fenêtre et, au lieu du quadrupède supposé, vous apercevez un homme qui vous regarde piteusement avec une corde au cou, et qui tend la main pour indiquer qu'il demande l'aumône. Cet homme a eu le malheur de perdre sa vache, et comme elle est morte attachée à sa longe, sa religion lui impose la pénitence d'aller mendier de porte en porte sans parler, mais en imitant sa vache, jusqu'à ce qu'il ait réalisé une somme qui lui permette de racheter un de ces animaux sacrés et de donner en outre quelque charité aux bramines. Cette coutume a peut-être été inventée par la religion du pays en faveur de la vache, pour préserver des mauvais traitements un animal si utile. Ce qu'il y a de merveilleux, c'est de voir la facilité avec laquelle l'Hindou se soumet à une simple convention qu'il pourrait enfreindre si aisément.

(Calcutta Journal.)

Chronique littéraire de la Revue Britannique

ET BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Paris, août 1852.

Bonfires in France! etc.
SHAKSPEARE, *Henry VI*, act. I, sc. 1.
Des feux de joie en France!
SHAKSP. *Henri VI*.
And all Europa shall rejoice with thee.
SHAKSPEARE, *Much ado*, act. V, sc. 4.
Et toute l'Europe se réjouira avec toi.
SHAKSP. *Beaucoup de bruit pour rien*.
Erect his statue then, and worship, etc.
SHAKSPEARE, *Henry VI*, 2e partie, act. III, sc. 2.
Érigez donc sa statue et adorez!...
SHAKSP. *Henri VI*.

Le 15 août nous a amené à Paris un tel concours, non-seulement de provinciaux français, mais encore d'étrangers,— Allemands, Anglais, Hollandais, Belges, Italiens, Espagnols, etc., — qu'en ce mois où nos enfants reviennent aux foyers paternels avec une mémoire fraîchement meublée de citations grecques et latines, nous pouvons bien comparer classiquement nos fêtes nationales aux jeux isthmiques de la Grèce. Mais pourquoi ne pas l'avouer? cette comparaison, je ne l'eusse pas trouvée tout seul. Pendant que je traversais, avec un écolier à mon bras, la multitude endimanchée et ravie, repaissant comme elle mes yeux des devises et des emblèmes de la circonstance, je crus surprendre dans les yeux de mon jeune compagnon le désir d'exprimer une pensée qui lui aurait été suggérée tout-à-coup par ce spectacle en plein air. Encouragé par ma question familière sur ce qui le préoccupait : « Je me figurais un moment, me dit l'écolier, plus naïf que pédant (je vous le certifie), qu'au lieu d'être sur la place de la Concorde, à Paris, nous étions dans l'isthme de Corinthe, à cette époque solennelle où le héraut du consul Quinctius Flaminius, ayant commandé le silence à son de trompe, et, s'adressant aux peuples rassemblés pour les jeux, cria d'une voix imposante : « Le sénat et le peuple romain, et Quinctius Flaminius, *imperator*, ayant vaincus le roi Philippe et les Macédoniens, ordonnent à toutes les villes de la Grèce d'être libres! » Me rappelant moi-même parfaitement ce passage de l'histoire greco-romaine (1), je fus cependant un peu embarrassé de répondre, d'autant plus que, vrai Géronte conservateur depuis 1848, je

(1) Qu'on nous permette de citer un fragment du passage latin :
Tum præco in mediam arenam processit, tubâ que silentio facto hæc verba

frémissais d'entendre, dans la citation de mon écolier, un écho de ce républicanisme qu'on a reproché si souvent à l'éducation scholaire d'inoculer à chaque génération nouvelle. Cependant, comme il faut toujours être vrai, surtout avec les enfants, je finis par lui dire : « — L'étonnement que produirait cette proclamation de Quinctius Flaminius ne serait pas moindre aujourd'hui, l'an 5 de notre République présidentielle, qu'en l'an de Rome 559 ; mais je doute qu'elle fût reçue avec ces acclamations qui, selon Tite-Live, allèrent étourdir et asphyxier les oiseaux dans les airs. Mon petit ami, nous verrions la moitié de ces spectateurs, pour le moins, rentrer vite dans leurs maisons, et les autres, à la voix du héraut, pourraient bien répondre par une tempête pire que celle qui menace de son souffle et de ses torrents les illuminations de ce soir. Nous n'avons pas le tempérament robuste des Grecs et des Romains pour accepter volontiers de pareilles surprises, et voyez où s'adresse l'admiration enthousiaste du jour. » En ce moment, on découvrait autour de nous l'image monumentale de Napoléon, et vers cette image s'élevait une triple salve d'applaudissements.

Que le lecteur juge si Shakspeare nous a donné ce mois-ci une épigraphe prophétique :

Erect his statue then, and worship.

Il nous reste à justifier le vers où nous voyons l'Europe tout entière s'associer, le 15 août 1852, aux réjouissances de la France :

And all Europa shall rejoice with thee.

Non-seulement, à Londres, le duc de Wellington lui-même était un des convives de l'ambassadeur de France, mais encore nous lisons, dans une correspondance d'Allemagne, publiée par le *Times* le 23 de ce mois : « La célébration de la fête de l'empereur Napoléon, en Allemagne, a produit la plus grande sensation dans tout le pays. Un journal de Francfort déclare que, dans quelques contrées, l'agitation n'aurait pas été plus vive si une armée française avait envahi la Confédération. A Dresde, les vieux soldats qui servirent jadis dans l'armée impériale, les mêmes probablement qui, en 1815, refusèrent de marcher contre la France et furent disséminés dans des régiments prussiens, ont assisté en grand nombre à la cérémonie religieuse commandée par le ministre de France. A Munich et à Hambourg, l'affluence n'a pas été moins grande. Ces manifestations bonapartistes, en écla-

pronuntiavit : Senatus, Populusque Romanus et Titus Quinctius Flaminius, imperator, Philippo rege et Macedonibus devictis, omnes Græciæ civitates liberas esse jubet. « Audita voce præconis majus gaudium fuit quam quantum homines possent capere : Vix satis credebat se quisque audivissi : Alii alios intuebantur mirabundi : Revocatus præco... iterum pronuntiavit eadem. Tum tantus clamor ortus est ut certo constet aves, quæ supervolalant, attoniti pavantes que decidisse. »

» tant là où on les attendait le moins, ont excité la colère d'une » partie des journaux allemands, et il en est un qui reproche à ses » compatriotes d'avoir dégénéré et d'être indignes de leurs ancêtres » patriotiques. »

Ne sont-ce pas là des signes du temps qui, d'accord avec les prédictions shakspeariennes, répondent à ces opinions libérales dont nos écoliers osent presque seuls se dire les derniers dépositaires, et qu'ils prétendent transmettre à un avenir plus ou moins éloigné. *Motion of a school boy's tongue!* Parlage d'écolier ! *(Peines d'amour perdues*, act. v, sc, 2.) comme dit le poëte.

Pour l'acquit de notre conscience d'interprètes, nous devons avouer que lorsque le vers sur la *statue* nous a été répondu par l'oracle, nous le consultions sur une autre destinée que celle de la famille Bonaparte, des bruits de journaux nous ayant rendus curieux de savoir ce que la fortune réservait aux débris de la postérité du héros de la Suède. Or, voici ce que nous raconte le journal anglais le *Globe*, dans son numéro du 2 de ce mois, répété le lendemain par le *Times*. « Une grande statue » en bronze de Gustave-Adolphe, roi de Suède, œuvre de M. Voyelberg, » à Rome, tomba l'an dernier dans la mer, près d'Heligoland, par suite » du mauvais temps qui surprit le bâtiment sur lequel elle était trans- » portée à Gothenbourg. Elle avait été retirée des flots par les habitants » de l'île, mais ils demandaient une somme si exorbitante pour prix du » sauvetage, que la municipalité de Gothenbourg refusa de la leur payer, » préférant leur laisser la statue. Il y a quelques jours, elle a été vendue » aux enchères par les insulaires, sur la mise à prix de 1,800 marcs, qui » n'a été couverte que par l'offre unique de 2,000 marcs (7,270 fr.) ; la » statue a été adjugée pour cette somme et elle est restée la propriété » de la municipalité d'Heligoland. La somme de 2,000 marcs n'est que » le quart, tout au plus, de la valeur du métal et, comme œuvre d'art, » la statue fait honneur à l'artiste. — Nous sommes charmés, ajoute le » journal anglais, que le grand Gustave soit inauguré sur une île an- » glaise, en face de cette Allemagne pour la liberté de laquelle il com- » battit, et cela au moment où la dernière princesse de sa race est sur » le point de contracter une alliance avec un prince qui, etc., etc. »

Ah ! si le directeur des musées de Paris avait été averti à temps de la mise aux enchères de ce bronze héroïque, n'est-ce pas la France qui aurait l'honneur aujourd'hui de prêter un piédestal français au fondateur de l'ancienne dynastie des rois de Suède, après avoir naguères placé sur leur trône même un de ses capitaines pour y fonder une dynastie nouvelle !

Depuis que notre chronique fréquente les prophètes et les pythonisses (qui, par parenthèse, la renseignent assez bien), elle est un peu comme la sybille de Virgile, obéissant, bon gré, malgré, au souffle puissant qui l'exalte. Encore ce mois-ci, la voilà forcée de vous lire une nouvelle page de ses livres sybillins, lorsqu'elle eût préféré vous entretenir des fêtes universitaires, de la distribution du grand concours et de celles des

lycées qui y envoient leurs lauréats... Notre chronique n'est pas une mère couronnée dans ses fils (elle n'ose pas, du moins, se parer d'un simple prix d'orthographe); mais elle sympathise avec les mères plus heureuses qu'elle. Que celles-ci, cependant, ne regrettent que jusqu'à un certain point ses compliments : elle y eût peut-être mêlé quelques dénonciations peu charitables contre ces maisons, dites d'éducation, où l'on *entraîne* les lauréats comme les jockeys *entraînent* les chevaux de course, où l'on fait des élèves-annonces, des élèves-prospectus, des élèves-affiches, où l'on dérobe ces précieux élèves aux colléges de province, pour leur faire doubler, tripler même une classe à Paris, ce qui est une tricherie dont maint jeune candidat au grand prix a bien le droit de se plaindre. Mais l'espace nous manque pour la critique comme pour l'éloge. Nous n'avons que quelques lignes pour proclamer *notre* triomphe *britannique*, nous voulons dire celui du collége Rollin qui, cette année, a obtenu au grand concours le prix de version anglaise en rhétorique. Or, le directeur de ce collége est M. de Fauconpret, fils du traducteur de Walter Scott et son collaborateur, l'élève couronné est M. Gosselin, fils de l'éditeur de Walter Scott. Pourrions-nous ne pas mentionner ce succès d'un établissement qui a obtenu aussi une belle part dans les couronnes des facultés classiques? Soyons justes en même temps pour le professeur d'anglais du collége Rollin, M. Sass, qui n'est pas seulement un maître de langue, mais un vrai professeur de littérature anglaise. Aussi, est-ce encore un de ses élèves qui a obtenu un second prix dans la classe de troisième, sans parler des accessits (1).

Parmi les volumes que nous sommes forcés de négliger dans notre chronique, faute d'espace, mentionnons au moins l'*Histoire des luttes politiques et religieuses* dans les temps carolingiens, par M. Francis Monnier; excellent livre que nous recommandons à ceux qui auront lu avec intérêt notre article de cette livraison sur *Grégoire VII*. Maintes allusions à l'épreuve que subit la société française de notre temps, ajoutent encore un vif attrait au travail de M. F. Monnier. L'auteur appartient à l'école phylosophique; mais il parle aussi convenablement des influences religieuses.

M. Alphonse Grün, rédacteur en chef du *Moniteur*, qui enrichit ce journal d'une collaboration si variée, publie en un petit volume ses articles sur le Salon de 1852. Cette appréciation est d'un critique plein de goût, quelquefois indulgent, quelquefois sévère, toujours juste. M. Grün parle la langue des ateliers comme celle de la statistique, en donnant à son style tous les agréments dont le sujet est susceptible (2).

(1) Il n'y a que trois ans que les élèves des colléges de Paris vont à la Sorbonne concourir pour les prix de langues étrangères. Les classes d'allemand du collége Rollin se sont aussi distinguées cette année.

(2) Paris, chez Charpentier, libraire-éditeur, Palais-Royal.

Le Directeur, Rédacteur en chef de la *Revue Britannique :* AMÉDÉE PICHOT.

IMPRIMERIE H. SIMON DAUTREVILLE ET Ce, RUE NEUVE DES BONS-ENFANTS, 3.

TABLE

DES MATIÈRES DU DIXIÈME VOLUME.

(SEPTIÈME SÉRIE).

